HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nsjournalsociamer11soci

8144

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME XI

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1914—1919

E
51
S68
h.sēr.
t.11

LIBRARY
JUN 24 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

1088286

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

au 1er janvier 1914.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

Président	M. H. VIGNAUD.
Vice-Présidents	S. A. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
—	M. le marquis DE PERALTA.
—	Pr VERNEAU.
Secrétaire général	Dr CAPITAN.
Trésorier	M. le marquis DE CRÉQUI-MONTFORT.
Secrétaire général adjoint	Dr RIVET.
Bibliothécaire-archiviste	Dr POUTRIN.
Secrétaire des séances	M. de PÉRIGNY.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. le comte DE CHARENCEY.
le général BOURGEOIS.
Henri CORDIER.
DE KERGORLAY.
SALONE.

MM. DIGUET.
FROIDEVAUX.
Pr BLANCHARD.
DE VILLIERS DU TERRAGE.

COMMISSION DE PUBLICATION.

MM. Pr VERNEAU.
Dr RIVET.
DE KERGORLAY.

MM. DE VILLIERS DU TERRAGE.
SALONE.
Dr POUTRIN.

(Les lettres *H.*, *D.*, *R.*, *C.*, et *C. T.*, qui figurent après certains noms, indiquent les *membres d'honneur*, *membres donateurs*, *membres à vie*, *membres correspondants* et *membres correspondants titularisés*.)

ALFARO (Anastasio), *C.*, directeur du Musée national de Costa-Rica, San José (Costa-Rica).

Société des Américanistes de Paris.

Ambrosetti (Juan B.), *C.*, Museo nacional, calle Santiago del Estero, n° 1298, Buenos Aires (Rép. Argentine).

Andara (José Ladislao), membre de la Academia nacional de la Historia de Vénézuela, ministre des affaires étrangères, Caracas (Vénézuela).

Araujo (Orestes), professeur de géographie à l'Université, Salto, 92, Montevideo (Uruguay).

Auguste (Nemours), ministre plénipotentiaire de la République de Haïti, 104, boulevard de Courcelles, Paris.

Balliviàn (Dr Manuel Vicente), *C.*, Dirección general de Estadística y Estudios geográficos, La Paz (Bolivie).

Bandelier (A. F.), *C.*, c° American Museum of natural History, New-York (Etats-Unis).

Barbeau (C. M.), *C.*, chef adjoint du Service ethnographique, Geological Survey, Ottawa (Canada).

Barberena (Santiago Ignacio), *C.*, director general de la Oficina de Estadística, San Salvador (Salvador).

Barnett (Mme), américaniste, 3, rue du Louvre, Paris.

Bavière (Princesse Thérèse de), *H.*, Königlische Rezidenz, Munich (Allemagne).

Beer (William), bibliothécaire de la Howard Memorial Library, Nouvelle-Orléans, L. A. (États-Unis).

Beltrán y Rózpide (Ricardo), *C.*, membre de la Real Academia de la Historia, secrétaire général de la Real Sociedad geográfica de Madrid, calle de la Florida, 5, Madrid (Espagne).

Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Berthon (Commandant P.), 169, rue Saint-Jacques, Paris.

Beuchat (H.), américaniste, 42, avenue Gaston Boissier, Viroflay (Seine-et-Oise).

Bingham (Hiram), Yale University, New-Haven, Conn. (États-Unis).

Blanchard (Raphaël), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, 226, boulevard Saint-Germain, Paris.

Boas (Franz), *C.*, professeur d'anthropologie à la Columbia University, New-York city (Etats-Unis).

Bobot-Descoutures (Albert), ministre plénipotentiaire, 10, rue Théodore de Banville, Paris.

Boman (Eric), américaniste, explorateur, casilla de correos 470, Buenos Aires (République Argentine).

Bonaparte (Prince Roland), membre de l'Institut, 10, avenue d'Iéna, Paris.

Borchgrave (Baron de), ministre plénipotentiaire honoraire de Belgique, rue de Berlin, Bruxelles (Belgique).

Bourgeois (Général), directeur du Service géographique de l'Armée, professeur à l'École polytechnique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Bovallius (Carl), *C.*, Stockholm (Suède).

Bowditch (Charles-P.), *R.*, 111, Devonshire street, Boston, Mass. (États-Unis).

Callegari (G. V.), professeur à l'Université, Prato della Valle, 3, Padoue (Italie).

Cantacuzène (Prince Georges), 13, rue La Tremoïlle, Paris.

Capitan (Dr Louis), chargé du cours d'antiquités américaines au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, membre de l'Académie de Médecine, 5, rue des Ursulines, Paris.

Chamberlain (Alexander F.), *C.*, professeur d'anthropologie, Clark University, Worcester, Mass. (États-Unis).

Chambost (P. J. E. E.), *R.*, 28, avenue de Suffren, Paris.

Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.

Charnay (Désiré), *H.*, 46, rue des Marais, Paris.

Charpentier (Alfred), ministre plénipotentiaire, 50, rue du Général Foy, Paris.

Choquet (Jules), 49, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Clerc (Adelbert), 3, rue Meissonier, Paris.

Cordier (Henri), membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues orientales, 8, rue de Siam, Paris.

Créqui-Montfort (Marquis G. de), *D.*, 38, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

Deglatigny (Louis), 11, rue Blaise-Pascal, Rouen (Seine-Inférieure).

Desprez (Paul), ministre plénipotentiaire, 2, avenue Mercédès, Paris.

Diguet (Léon), américaniste, 16, rue Lacuée, Paris.

Dixon (Roland B.), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (États-Unis).

Dorn y de Alsua (E.), chargé d'affaires de la République de l'Équateur, 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

Dorsey (George A.), *C.*, curator of Anthropology, Field Museum of natural History, Chicago (États-Unis).

Dubard-Hamy (Mme), 6, rue du Val-de-Grâce, Paris.

Ehrenreich (Paul), *C.*, privat-docent à l'Université, 29, Lutherstrasse, Berlin (Allemagne).

Fabo (Fray P.), convento de PP. Agustinos Recoletos de Sos, Zaragoza (Espagne).

Falcoz (Joseph), 18, rue Vavin, Paris.

Faure (Maurice), 52 *bis*, boulevard Haussmann, Paris.

Fewkes (J. Walter), *C.*, Bureau of american Ethnology, Washington, D.C. (États-Unis).

FROIDEVAUX (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 17, rue d'Angivillers, Versailles (Seine-et-Oise).

GARCIA (Genaro), *C.*, directeur du Musée National d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie, México (Mexique).

GASTAL (Paulo), Pelotas, Rio Grande do Sul (Brésil).

GEDALGE (Mme Amélie André), 130, faubourg St-Denis, Paris.

GÉNIN (Aug.), 3a calle de San Agustín, 79, México (Mexique).

GONZALEZ (Général Manuel), *C.*, México (Mexique).

GONZÁLEZ SUÁREZ (Mgr. Federico), *C.*, archevêque de Quito (Équateur).

GORDON (George B.), *C.*, directeur du Musée de l'Université, Philadelphie (États-Unis).

GUEVARA (Tomas), *C.*, recteur du Lycée, Temuco (Chili).

GUILLEMIN-TARAYRE (E.), 17, rue Gutemberg, Boulogne-sur-Seine.

HARTMAN (Prof. C. V.), *C.*, directeur du Musée d'Ethnographie, Stockolm (Suède).

HEGER (Franz), *C.*, conservateur du Musée d'Ethnographie de la Cour, Ramusofskygasse, 1, Vienne, III/2 (Autriche).

HERRERA (Carlos), *C.*, México (Mexique).

HODGE (Frédérick Webb), *C.*, ethnologist in charge, Smithsonian Institution, Bureau of american Ethnology, Washington, D. C. (États-Unis).

HOLMES (W.), *H.*, chief of the Bureau of american Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis).

HRDLIČKA (Aleš), *C.*, curator of physical anthropology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis).

HUGUET (Dr Joseph), 11, rue Violet, Paris.

HULOT (Baron E.), secrétaire général de la Société de Géographie, 170 *bis*, rue de Grenelle, Paris.

HUMBERT (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée, 34, rue Grangeneuve, Bordeaux.

HUNTINGTON (Douglas Saint-George), 7, rue de Maurepas, Versailles (Seine-et-Oise).

HYDE (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

IHERING (H. von), *C.*, directeur du Museu paulista, Caixa do Correio g, São Paulo (Brésil).

IZCUE (José A. de), *C.*, Lima (Pérou).

JIJÓN Y CAAMAÑO (J.), apartado 187, Quito (Équateur),

KATE (Dr Herman ten), *C.*, aux soins de la maison Martinius Nyhoff, éditeurs, La Haye (Pays-Bas).

KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

KOCH-GRÜNBERG (Dr Theodor), *C.*, Kappellenweg, 41, Freiburg i. B. (Allemagne).

Krœber (A. L.), *C.*, Affiliated Colleges, San Francisco (États-Unis).

Lacombe (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

Lafone-Quevedo (Samuel A.), *C.*, directeur du Musée d'histoire naturelle, La Plata (République Argentine).

Lallemand (Lieutenant-colonel Albert), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 133, avenue de Suffren, Paris.

Larminat (Jacques de), Chimehuin, territoire de Neuquen (République Argentine).

Larrabure y Unanue (Eugenio), président de l'Institut historique du Pérou, Lima (Pérou).

Larrea (Carlos Manuel), apartado 279, Quito (Equateur).

Latcham (Ricardo E.), *C.*, calle de la Moneda, n° 956, Santiago (Chili).

Laval (Ramón A.), *C. T.*, sous-directeur de la Bibliothèque nationale, casilla 634, Santiago (Chili).

Lehmann (Dr Walter), *C.*, kustos au Musée royal d'Ethnographie, Munich, (Allemagne).

Lehmann-Nitsche (Dr Robert), *C. T.*, chef de la section anthropologique du Musée d'histoire naturelle, La Plata (Rép. Argentine).

Lombard (Pierre), 36, avenue La Motte-Piquet, Paris.

Loubat (Duc de), *H.*, membre associé de l'Institut, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Lumholtz (Carl), *C.*, American Museum of natural History, 8th avenue, New-York (États-Unis).

Luzarraga (Comte de), 29, avenue Victor-Hugo, Paris.

MacCurdy (George Grant), *C.*, Yale University Museum, 237, Church street, New-Haven, Conn. (États-Unis).

Mailles (Capitaine Charles), 25, boulevard de Lude, Albi (Tarn).

Maler (Capitaine Teobert), *C.*, Merida, Yucatan (Mexique).

Marcou (Philippe), linguiste, 28, quai d'Orléans, Paris.

Marin (Louis), *R.*, député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

Markham (Sir Clements), *H.*, 21, Eccleston Sqr., Londres, S. W. (Angleterre).

Martin-Zédé (Georges), 19, boulevard de Courcelles, Paris, et Ile d'Anticosti (Canada).

Maspero (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire (Égypte).

Maudslay (A. P.), *C.*, Morney Cross, Hereford (Angleterre).

Maurouard (Lucien), ministre plénipotentiaire, 39, avenue Mozart, Paris.

Medina (José Toribio), *C.*, 49, calle Doce de Febrero, Santiago (Chili).

Mochi (Dr Aldobrandino), *C.*, Musée national d'Anthropologie, 3, via Gino Capponi, Florence (Italie).

Montané (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, Oficios, 33, La Havane (Cuba).

Moore (Clarence B.), *C.*, 1321, Locust street, Philadelphie (États-Unis).

Moreno (Francisco P.), *C.*, ancien directeur du Muséum d'histoire naturelle de La Plata, C. Calvo, n° 2756, Buenos Aires (Rép. Argentine).

Mourlhon (Dr René), 16, rue Clément-Marot, Paris.

Nestler (Pr Jules), Hawlitschekstrasse, 62, Prague-Weinberge (Autriche).

Nordenskiold (Erland), *C.*, Klarabergsgatan, 52 A, Stockholm (Suède).

Nuttall (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvaredo, Coyoacan, D. F. (Mexique).

Outes (Félix F.), *C. T.*, Museo de historia natural, calle Perú, n° 208, Buenos Aires (Rép. Argentine).

Panhuys (le Jonkheer L. C. van), *C.*, chef de bureau titulaire au Ministère royal des Colonies, 4, Bankastraat, La Haye (Pays-Bas).

Paso y Troncoso (Francisco del), *C.*, Offizio delle Caselli (Posta centrale), Florence (Italie).

Peccorini (Dr Attilio), 1, place de la Sorbonne, Paris,

Peralta (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 57, avenue Henri Martin, Paris.

Périgny (Comte Maurice de), explorateur, 3, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

Perrier (Capitaine Georges), 34, avenue de la Bourdonnais, Paris.

Petitot (Abbé Émile), *C.*, Mareuil-les-Meaux, par Meaux (Seine-et-Marne).

Pimentel (Luis Garcia), chez M. Donnamette, 30, rue des Saints-Pères, Paris.

Porter (Prof. Carlos E.), *C.*, directeur de la *Revista chilena de Historia natural*, casilla 2352, Santiago (Chili).

Posada (Eduardo), apartado 42, Bogotá (Colombie).

Poupon (Alfred), administrateur des colonies, 32, rue de la Clef, Paris et Afrique équatoriale française.

Poutrin (Dr Léon), préparateur au Muséum, 61, rue de Buffon, Paris.

Président (Mr le) du Comité France-Amérique, 21, rue Cassette, Paris.

Preuss (Dr K. Th.), *C.*, kustos du Musée d'Ethnographie de Berlin, Hähnelstrasse, 18, Friedenau, Berlin (Allemagne).

Putnam (Prof. F.-W.), *H.*, honorary curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma. (États-Unis).

Reinburg (Dr Pierre), 42, rue de Grenelle, Paris.

Rickards (Lic. Constantino), vice-consul d'Angleterre, 2a Armenta y López, 8, Apartado n° 21, Oaxaca (Mexique).

Riva Agüero y Osma (J. de la), professeur-adjoint d'histoire du Pérou à l'Université de Lima, Légation du Pérou, 14, rue de Chateaubriand, Paris.

Rivet (Dr Paul), assistant au Muséum, 61, rue de Buffon, Paris.

Rockhill (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

Rogerie (de la), archiviste du département d'Ile-et-Vilaine, Rennes.

Salone (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 68, rue Jouffroy, Paris.

Santa-Maria (A. de), 54, rue de Ponthieu, Paris.

Sapir (Edward), *C.*, Geological Survey, anthropological Division, Ottawa (Canada).

Saville (Marshall H.), *C.*, professeur d'antiquités américaines à la Columbia University, New-York city (États-Unis).

Schmidt (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague (Danemark).

Seler (Dr Eduard), *H.*, professeur à l'Université, 3, Kaiser-Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Seler (Mme Cécilie), *C.*, américaniste, 3, Kaiser-Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Steinen (Prof. Karl von den), *C.*, 1, Friedrichstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Strebel (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hambourg (Allemagne).

Torres Lanzas (Pedro), *C.*, Chef des Archives des Indes, Séville (Espagne).

Tozzer (Alfred Marston), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (États-Unis).

Uhle (Dr Max), *C. T.*, chef de la Section d'Ethnologie et d'Archéologie de l'Université, Casilla 3997, Santiago (Chili).

Vanderbilt (W.-K.), *D.*, 10, rue Leroux, Paris, et, 660, 5th avenue, New-York (États-Unis).

Vaulx (Comte Henry de La), 2, rue Gaston de Saint Paul, Paris.

Velez Lopez (Dr Lizardo R.), Trujillo (Pérou).

Vergne (Dr Édouard), médecin de la mission militaire française, Lima (Pérou).

Verneau (Dr René), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, directeur de *L'Anthropologie*, 48, rue Ducouëdic, Paris.

Vignaud (Henry), *H.*, conseiller honoraire de l'ambassade des États-Unis, 2, rue de la Mairie, Bagneux (Seine).

Villanueva (Carlos A.), membre correspondant de la Real Academia de la Historia, 22, rue Boissière, Paris.

Villiers du Terrage (Baron Marc de), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Wagner (Duncan), 64, chaussée d'Antin, Paris.

WAGNER (Emile R.), 21, rue Desbordes-Valmore, Paris.

WAGNER (Raoul D.), 6, rue du Mont-Thabor, Paris.

WARRINGTON DAWSON, littérateur américain, 1 *bis*, rue Hardy, Versailles (Seine-et-Oise).

WEBER (Friedrich), volontär-assistent am k. ethnographischen Museum, Habsburgerstrasse, 5, Munich (Allemagne).

L'AMÉRICANISME

ET

LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DISCOURS DE RENTRÉE DE M. VIGNAUD,

Président de la Société.

Séance du 4 novembre 1913.

Messieurs :

Dans quelques mois la Société des Américanistes de Paris comptera dix-neuf années d'existence. Fondée en 1896 avec le concours financier du duc de Loubat et sous la direction d'un maître dont la mémoire nous est chère à tous, le professeur Hamy, qui sut grouper autour de lui une élite d'érudits, elle a fait lentement mais sûrement son chemin. Aujourd'hui, grâce aux solides et intéressants travaux qu'elle a publiés et au dévouement de ses deux Secrétaires, le Dr Capitan et le Dr Rivet, qui ont embrassé son programme avec ardeur et qui lui consacrent une grande partie de leur temps, grâce surtout aux libéralités de quelques-uns de ses membres qui l'ont mise à l'abri des soucis matériels, elle tient une place distinguée dans la grande famille des associations savantes et nous pouvons entrevoir l'heure à laquelle elle sera le principal foyer de l'Américanisme en Europe.

Au moment où nous allons recommencer nos travaux annuels, je voudrais rappeler ce qu'elle a fait, délimiter le champ de ses recherches et indiquer, d'une manière générale, sur quels points fondamentaux ses études doivent plus particulièrement se porter.

I

L'Américanisme est une expression un peu vague par laquelle on entend trop souvent bien des choses différentes. Tout récemment encore,

à propos d'une réforme que préconisaient des ecclésiastiques Américains, on lui a donné un sens théologique. Humboldt, qui fut le créateur de cet ordre de recherches, ne connaissait pas ce mot ; mais si l'on mesure le champ sur lequel ses savantes et pénétrantes investigations ont porté, on voit que, pour lui, l'Américanisme comprenait uniquement ce qui se rapporte aux origines américaines et aux premiers rapports de l'Ancien Monde avec le Nouveau. Ces deux sphères d'études se touchent, en effet, de très près, car c'est par l'intermédiaire des Découvreurs que tous les matériaux qui permettent d'aborder la question des origines nous sont connus et leurs récits mêmes forment une partie essentielle de ces matériaux.

Cette manière d'entendre l'Américanisme scientifique, qui est la nôtre, ouvre à nos investigations un vaste champ où prennent place l'Archéologie, qui fait voir l'état ancien de civilisation d'un peuple ; l'Ethnographie, qui permet de retracer ses mœurs, ses usages, ses croyances ; la Linguistique qui, au moyen du vocabulaire, révèle l'étendue de ses idées morales et matérielles, ainsi que les associations qu'il a pu former avec d'autres peuples, et l'Anthropologie enfin qui détermine son rang parmi les autres groupes humains, et qui réunit les éléments nécessaires à la solution du grand problème de l'unité ou de la pluralité des races Américaines. A côté de ces sciences fondamentales, qui tiennent la première place dans nos études, l'Américanisme comprend aussi la Paléontologie qui laisse des traces ineffaçables sur les routes que l'homme a pu parcourir à la suite des animaux, et quelquefois aussi la Géologie et la Géographie comparée, sans lesquelles on ne pourrait se faire une idée exacte de la possibilité du passage des peuples primitifs d'une région à une autre, dans les temps préhistoriques.

II

Malgré la diversité de leur caractère et de leurs méthodes, toutes les sciences qui viennent d'être énumérées conduisent, par différentes voies, à la grande question de l'origine de l'homme Américain et de sa civilisation qui fait, en somme, l'objet même de nos études.

On a contesté, cependant, que l'Américanisme eût pour nous un intérêt supérieur. L'homme Américain, a-t-on dit, n'a joué aucun rôle dans le développement de l'humanité. Il a vécu et il disparaît sans rien laisser derrière lui. Son héritage est nul et aucun lien ne nous attache à lui. Il

nous est donc indifférent de savoir d'où il vient et ce qu'il a fait, puisque pour nous il est comme s'il n'avait pas existé.

Ceux qui portent ce jugement tranchant ne voient dans l'Américanisme qu'un de ses côtés.

Oui, l'homme Américain n'a contribué en rien à la marche ascendante de l'humanité; oui, pour nous Ariens et Sémites, chez lesquels ont évolué toutes les idées morales qui font la force de l'ordre social entier, l'homme Américain est un étranger avec lequel nous n'avons rien de commun ; oui, il ne nous a rien légué et nous n'avons rien à lui emprunter. Mais son histoire est, néanmoins, pleine d'enseignement pour nous. L'homme Américain nous a donné et nous donne encore un spectacle singulièrement instructif : celui de plusieurs groupes humains passant de nos jours, et presque sous nos yeux, par les différentes phases de l'évolution sociale que nous ne connaissons que par les débris enfouis sous des couches terrestres plus ou moins profondes. Cet état de choses qu'on ne trouve plus guère ailleurs et qui ne peut plus se reproduire au même degré, laisse voir ce que nous avons été et projette ainsi une vive lumière sur nos propres origines. A ce point de vue l'étude de la vie des Indiens du Nouveau Monde et des conditions de leur développement moral et matériel est féconde en indications utiles et intéressantes. Cela explique le nombre considérable de monographies qui se publient à ce sujet et auxquelles on attache d'autant plus d'importance que le moment est proche où les derniers représentants de pure race indienne auront disparu.

On a aussi reproché à notre Société de faire une trop grande part à l'anthropologie et à la linguistique. Aucune critique n'est moins justifiée. L'anthropologie et la linguistique sont les facteurs nécessaires de la recherche des origines qui nous occupe principalement. La linguistique, dont on méconnaît l'importance dans nos études, ne nous renseigne pas seulement sur les rapports que les tribus Indiennes peuvent avoir eus entre elles et avec d'autres peuples, elle nous éclaire aussi sur l'étendue de leurs conceptions et nous fait connaître leur génie, c'est-à-dire le fond même de leurs idées et la forme qu'ils leur donnent. Il reste beaucoup à faire à cet égard, car on n'arrive à comprendre le génie d'un peuple qu'en se rendant maître de sa langue, ce qui est d'autant plus difficile aujourd'hui que les langues américaines s'altèrent et disparaissent rapidement et qu'elles ne laissent pas de monuments littéraires dans lesquels on pourrait les étudier. Il importe donc que les Américanistes ne négligent pas cette branche de leur programme et qu'autant que possible ils se mettent en contact direct avec les Indiens. Il y a là une importante source d'information qui bientôt sera tarie.

L'anthropologie tient une place encore plus grande dans nos études.

Les caractères anatomiques ont, en effet, une fixité que ne possèdent pas les caractères linguistiques, et mieux que tous les autres, ils mettent sur la trace de la parenté originelle. Cette question des Origines Américaines qui a tant d'intérêt pour nous, ne peut d'ailleurs être séparée de celle de la formation des diverses races humaines et soulève un problème formidable dont il convient de dire ici quelques mots.

III

La plupart d'entre nous ont assisté à cette étonnante révolution scientifique par laquelle le monde savant a été rapidement entraîné dans ce grand mouvement transformiste qui a imprimé une nouvelle direction à l'histoire naturelle. L'accord, apparent tout au moins, des idées transformistes avec les lois fondamentales par lesquelles l'Univers est régi, leur caractère de généralité, la simplicité des solutions proposées et le nombre considérable des faits relevés à leur appui, donnent à cette séduisante doctrine une force et une vitalité qui l'ont rendue irrésistible. Appliqué à l'homme Américain, le transformisme ne comporte qu'une alternative : ou l'Indien a évolué sur place, ou il est venu de l'Ancien Monde, alors que son évolution était achevée. Dans l'un, comme dans l'autre cas, il appartient à l'Américanisme de réunir les éléments nécessaires à l'étude du problème et d'en préparer la solution, ce qui est une grosse tâche, car jusqu'ici rien ne permet de se prononcer avec quelque certitude dans un sens ou dans l'autre.

Il est vrai que notre savant collègue, M. le Dr Verneau, nous a dit ici même, qu'aucun des crânes découverts de l'autre côté de l'Atlantique ne rappelle, par ses caractères physiques, ceux de l'homme de Néanderthal ou de Cro-Magnon, ce qui écarte l'idée d'une communauté d'origine. Cette observation, que confirment les recherches des anthropologistes Américains, dont les nombreuses observations sur ce point n'ont révélé aucune différence entre les ossements humains trouvés jusqu'à présent dans les plus anciennes couches du Nouveau Monde et ceux des Indiens de nos jours, est de nature à autoriser la conclusion que l'homme Américain est arrivé en Amérique avec les caractères ethniques qu'il possède actuellement. Il faudrait donc, dans ce cas, chercher son origine dans une région de l'Ancien Monde où l'homme s'était déjà affranchi des caractères physiques inférieurs qui sont le propre du type de Neanderthal et de celui de Cro-Magnon.

Dans l'état actuel de nos connaissances, toutefois, cette solution du

problème reste encore hypothétique. Il faut dire, cependant, qu'elle s'accorde mieux avec les faits que celle de l'origine endogène de l'homme Américain. A l'appui de cette manière de voir notons encore que lors de son voyage aux États-Unis, en 1891, un savant qui a une compétence exceptionnelle en ces matières, M. le professeur Boule, a constaté l'identité de forme des objets primitifs d'usage journalier trouvés en Amérique et ceux que les fouilles Européennes ont mis à jour dans les terrains paléolithiques. Bien qu'on puisse arguer que des raisons semblables ont pu donner naissance à une industrie similaire, il y a dans cette ressemblance étroite entre des objets de première nécessité usités par des populations différentes séparées par de grandes distances, une raison assurément très valable de croire à une provenance commune. Cette provenance peut s'expliquer d'ailleurs.

Dans la belle leçon par laquelle il a ouvert son cours d'Antiquités américaines au Collège de France, notre Secrétaire Général, M. le Dr Capitan, a signalé les analogies qui existent entre la faune Nord-Américaine avec celle de l'Ancien Monde et a rappelé qu'il était admis aujourd'hui que les deux continents n'avaient pas toujours été séparés par un vaste espace maritime. En effet, se fondant sur les explorations géologiques, sur les sondages exécutés dans l'Atlantique, sur l'identité de certaines espèces végétales et animales, communes à l'Amérique ainsi qu'à l'Europe et à l'Afrique, un très grand nombre de savants ont jugé que dans la période Tertiaire ou Quaternaire, et peut-être même jusqu'à l'aurore des temps historiques, les deux hémisphères étaient unis par des terres aujourd'hui effondrées, qui ont pu servir de pont, aussi bien à l'homme qu'aux animaux et aux végétaux, pour passer d'un continent à l'autre.

Certes, il n'y a là qu'une hypothèse, mais elle se recommande par tant de bonnes raisons qu'il est presque impossible de l'écarter. Il ne faut pas se dissimuler, toutefois, qu'elle ouvre le champ à des conjectures variées dont aucune ne s'impose. Faut-il chercher cette voie de communication entre l'Ancien et le Nouveau Monde au détroit de Behring, comme bien des auteurs le veulent, ou plus au Sud, entre le Kamtchatka et les îles Aléoutiennes et l'Alaska? Ou doit-on la placer à l'Ouest, soit là où les Scandinaves passèrent plus tard au Labrador, soit dans l'Atlantique Moyen, en faisant revivre l'Atlantique de Platon comme nombre de Géologues et de Paléontologues semblent disposés à le faire? On n'ose se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre de ces hypothèses.

Ce ne sont pas d'ailleurs, les seules qu'on ait aventurées à cet égard. On a pensé aussi que les îles du Pacifique formaient un trait d'union naturel entre les deux hémisphères et que des Polynésiens ou des Japonais

avaient pu anciennement arriver en Amérique par cette voie et les peupler, ou tout au moins y apporter quelques éléments de civilisation. Cela est possible puisqu'il est certain que des communications de ce genre ont eu lieu de notre temps. Remarquons, toutefois, que ces communications étaient individuelles et qu'il est difficile d'admettre que le peuplement de l'Amérique ait pu se faire par cette voie. Les conditions du problème exigent l'existence d'une route par laquelle les hommes ont pu se mouvoir en nombre.

Ceux qui croient que l'homme Américain a évolué sur place posent le problème autrement. Pour eux, naturellement, l'homme Américain ne vient pas de l'Ancien Monde et un savant Argentin, auquel ses nombreux travaux ont valu une juste renommée, M. Ameghino, a non seulement assuré que ses fouilles avaient mis à découvert des témoignages valables du passage de l'animal à l'homme, mais encore que l'Amérique avait été le berceau de l'humanité. Mais ces assertions téméraires n'ont pas trouvé créance auprès des savants qui ne se laissent pas entraîner par leur imagination et ni ceux qui ont assisté à la démonstration que M. Verneau nous a faite du peu de fondement des raisons sur lesquelles s'appuie cette singulière thèse, ni ceux qui ont lu l'article que le Dr Rivet a donné à *Biologica* sur le même sujet, ne seront tentés de l'accepter.

Le savant Argentin n'a fait, d'ailleurs, que reprendre en l'exagérant, une idée de Brasseur de Bourbourg et de Gobineau. Ce dernier, penseur original et audacieux, dont la thèse fameuse de l'inégalité des races humaines devait scandaliser tant de personnes, a soutenu, en effet, que loin de venir de l'Ancien Monde, l'homme Américain y avait émigré et y était devenu, non la souche de l'humanité, mais celle du type Mongol, qui, dans son système, se range après l'Arien et le Sémite, mais avant le Noir. Cette thèse, exposée et défendue avec un rare talent n'obtint en France aucune créance et trouva dans de Quatrefages un critique inexorable; mais Gobineau eut la fortune singulière de voir ses idées extraordinairement bien accueillies en Allemagne, d'où elles nous sont revenues avec un prestige qui leur a valu un tel succès qu'on a dû créer un mot pour les caractériser. Le *Gobinisme* forme maintenant une petite église dont les fidèles, pleins d'ardeur, trouvent dans le transformisme, aujourd'hui triomphant, des arguments d'une portée considérable en faveur de la théorie d'une échelle de gradations dans les formes, aussi bien que dans les aptitudes des êtres, et de la doctrine de l'infériorité organique de certaines races humaines par rapport à d'autres.

L'Américaniste ne peut ignorer ce mouvement d'idée, car le Gobiniste voit dans le fait que le Peau Rouge américain reste rebelle à toute assimilation avec les races étrangères, une preuve de l'un des axiomes fon-

damentaux de sa philosophie sociale, à savoir que la question des races domine l'histoire entière.

Cette attribution aux divers groupes ethniques d'un rôle spécial et inégal dans l'œuvre de la civilisation qu'un éminent écrivain a qualifié peut-être un peu légèrement de préjugé des races, suppose la permanence des types humains, ce qui soulève une autre grosse question : celle de la portée de l'influence des milieux, question qui n'est pas étrangère à nos études, puisqu'on a tenté d'expliquer par cette influence la formation des races américaines.

Dans quelle mesure les conditions extérieures peuvent-elles modifier les types humains ? En d'autres termes, les races que nous connaissons se sont-elles formées sous l'influence des milieux, des climats et des nécessités de la vie, ou sont-elles uniquement le résultat de croisements entre des types originairement distincts ?

Dans les temps géologiques, alors que les forces de la nature avaient une intensité qu'elles n'ont plus aujourd'hui, l'homme, comme tous les êtres vivants, a dû subir des influences climatériques qui ont pu modifier, plus ou moins, sa conformation anatomique et, par suite, son apparence physique, mais est-on en droit de dire que des changements de ce genre se sont produits dans les Temps Historiques, et doit-on croire qu'ils se produisent encore ? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer, car, aussi loin que l'on puisse remonter dans les temps dont nous possédons des témoignages écrits ou figurés, on trouve les types caractéristiques des grandes races humaines identiques à ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout semble donc indiquer qu'alors que les langues varient considérablement, la charpente osseuse de l'homme et les téguments qui les recouvrent restent relativement invariables.

IV

Vous voyez l'importance des problèmes que soulève l'Américanisme. C'est mon excuse de m'être attardé, trop longtemps peut-être, sur celui de l'origine de l'homme américain qui se lie étroitement à tous les autres. Que de questions, en effet, se rattachent à ce problème ! La date de sa première apparition sur le sol où on l'a trouvé ; sa contemporanéité avec la faune détruite ; son type ethnique ; ses langues, sa civilisation et son véritable caractère ; ses modes de transmission de la pensée, forment autant de sujets d'études qui, poursuivies patiemment et systématiquement, doivent nous apprendre si les divers groupes actuels d'Indiens

américains peuvent être ramenés à un type unique qui a, ou qui n'a pas de représentants dans l'ancien monde, si les nombreux idiomes qu'il parle sont dérivés d'une langue mère dont il ne se trouve pas de traces ailleurs, et si sa culture intellectuelle et industrielle s'est développée sur le sol même, ou a subi des influences extérieures.

Sur aucune de ces questions et sur bien d'autres qui rentrent dans le cadre de l'Américanisme, la discussion n'est close. Cette science nouvelle ne nous a encore livré qu'une faible partie des secrets du Nouveau Monde. Il y a là un vaste et riche champ à explorer que les Américanistes ont le devoir de faire fructifier et dont on peut tirer un enseignement d'une portée qui dépasse l'Américanisme même. C'est, en effet, par des recherches de ce genre que nous pouvons voir s'il est vrai, comme l'a dit notre grand Buffon, que l'homme blanc en Europe, jaune en Asie et noir en Afrique est le même homme teint de la couleur des climats ; ce sont les résultats de toutes ces recherches qui permettront un jour de dire si l'idée d'une humanité mère, source de l'égalité de tous les hommes et fondement universel de la morale universelle est le fruit d'une constatation scientifique ou une conception généreuse de notre esprit.

V

La Société des Américanistes qui a été créée pour collaborer à cette grande tâche, s'y est résolument consacrée et le Journal de ses travaux témoigne de la valeur des efforts qu'elle a faits pour répondre au programme qu'elle s'est tracée. Mais, comme je l'ai déjà dit, elle peut, et elle doit faire mieux. Elle comprend aujourd'hui 144 membres au nombre desquels figurent la plupart de ceux qui se sont fait un nom dans l'Américanisme, et elle a constitué une riche bibliothèque spéciale qui leur fournit d'amples et rares moyens de travail.

Parmi les savants étrangers nous pouvons nommer le professeur *Ambrosetti*, du Musée national de Buenos Aires, auteur de travaux remarquables sur les questions qui nous intéressent ; le Dr *Ballivian*, Président de la Société de Géographie de La Paz, et promoteur de fouilles dans la région de Tiahuanaco qui promettent d'importantes trouvailles ; le professeur *Boas*, de l'Université de Colombia, anthropologiste de premier ordre, auteur d'admirables travaux sur les Esquimaux ; l'explorateur *Eric Boman*, de Stockholm, auquel on doit un excellent ouvrage sur *Les Antiquités de la région des Andes* et qui nous a donné deux articles

sur *les Migrations précolombiennes dans le nord-ouest de l'Argentine*, suggérés par la coutume des Indiens Tupi-Guarani d'enterrer leurs morts dans des urnes de terre cuite, coutume qu'il a observée sur place ; le professeur *Alexandre Chamberlain* qui est si compétent sur toutes les questions qu'embrassent nos études et dont on peut lire dans notre Journal un remarquable mémoire sur les *Familles linguistiques de l'Amérique du Sud* ; MM. *Holmes* et *Fewkes*, du Bureau d'ethnologie de Washington, connus par leurs innombrables travaux sur les races, les langues et les usages des Indiens ; M. *de Jonghe*, de Bruxelles, qui nous a fait connaître le manuscrit inédit d'une *Histoire du Mexique*, recueilli par le cosmographe Thevet, mais dont la source paraît aujourd'hui perdue, et qui nous a donné d'intéressantes notes sur le *Calendrier Mexicain* ; l'explorateur heureux de régions peu connues du Nouveau Monde, *E. Nordenskiöld* qui, dans deux communications sur *l'Anthropogéographie de l'Amérique*, a montré que les Indiens de la partie méridionale du Continent avaient eu anciennement des rapports avec ceux de la partie septentrionale et que plusieurs des instruments en usage chez les premiers doivent avoir une origine mélanésienne ; Mme *Zelia Nuttall* dont la savante plume est féconde en monographies intéressantes auxquelles nous attachons un grand prix ; le Marquis *de Peralta* qui nous a parlé des *Aborigènes de Costa Rica* et de leur distribution *géographique* ; le professeur *Putnam*, directeur du Peabody Museum ; le professeur *Seler*, un maître, qui a écrit pour nous un mémoire remarquable sur les *costumes* et *attributs* des *Divinités du Mexique* ; le professeur *Saville*, le Dr *Max Uhle*, auquel rien de ce qui concerne le Pérou ancien n'est étranger ; l'archéologue suédois *Hartman*, directeur du Musée d'Ethnographie de Stockolm, auteur de belles études sur Costa Rica ; le Dr *Koch-Grünberg*, l'explorateur philologue de l'Amazone ; le naturaliste *Sapir*, directeur de la Section anthropologique du Geological Survey du Canada, M. *Bandelier*, du Muséum d'Histoire naturelle de New York, explorateur aussi intrépide qu'érudit, et bien d'autres savants, également dévoués à l'Américanisme, sont aussi des nôtres et nous apportent, avec le concours moral de leur haute compétence, des communications d'un grand prix.

Nos collègues Français ne le cèdent en rien à ces savants étrangers. Sans parler de ceux qui ne sont plus : de notre éminent fondateur, le Docteur *Hamy*, dont les érudites monographies forment à elles seules une bibliothèque de l'Américaniste ; de *Gabriel Marcel* qui connaissait à fond l'ancienne cartographie ; de *Lejeal* qui a inauguré la chaire d'Américanisme fondée par le Duc *de Loubat*, au Collège de France ; de *Hébert* qui était si bien renseigné sur la technique Indienne, et de plusieurs

autres que la mort nous a ravis, vous savez que parmi ceux qui collaborent actuellement à notre œuvre et dont les écrits ont contribué à éclairer bien des points obscurs de l'Américanisme, nous sommes heureux de compter : M. *Henri Cordier*, membre de l'Institut, travailleur infatigable auquel l'Américanisme doit un grand nombre d'intéressantes monographies ; le Dr *Verneau*, conservateur du Musée d'ethnographie et professeur au Muséum où il occupe, si brillamment, la chaire laissée vacante par la mort du Dr *Hamy* ; le Dr *Capitan*, membre de l'Académie de médecine, professeur au Collège de France où son cours sur les Antiquités américaines attire tant d'auditeurs, auquel notre société doit, entre autres savantes communications, un très intéressant commentaire sur l'Atlalt mexicain et qui vient de lire à l'Institut un mémoire sur *l'Architecture Maya* où il est démontré que les monuments en pierre de l'ancien Mexique sont imités de monuments plus anciens encore, construits originellement en bois.

Parmi les explorateurs français du Nouveau Monde, les plus compétents travaillent avec nous. M. *Désiré Charnay*, un vétéran de l'Américanisme et M. *Guillemin-Tarayre*, un autre des pionniers de notre science, nous consacrent bien des heures de leur verte vieillesse. M. le Capitaine *Berthon*, auquel n'a manqué ni l'énergie ni le savoir de ses devanciers, nous a initiés aux résultats de ses laborieuses investigations au Pérou d'où il rapporté une admirable collection de pièces anciennes qu'on peut étudier dans le beau cabinet de notre Secrétaire Général, en attendant qu'elles prennent place au Musée de St-Germain auquel elles sont destinées. Un autre de nos secrétaires, M. *de Périgny*, qui a deux fois parcouru les forêts vierges de l'Amérique Centrale et qui, le premier, a fait connaître les *Ruines de Nakcun*, continue là ses heureuses explorations. Notre collègue M. *Diguet*, naturaliste et archéologue, plein de zèle, qui a visité plusieurs fois la terre classique de l'Américanisme où il se trouve maintenant, nous a successivement entretenus du *Chimalhuacan et de ses populations avant la conquête espagnole*, des *Tumulus Misteco-Zapotèques*, *du Peyote*, plante aux effets hallucinants dont les Indiens du Nayarit faisaient usage dans leurs cérémonies religieuses, de l'*Histoire de la Cochenille au Mexique*, de l'emploi du *Maïs* et du *Maguey* dans la même région, et de l'*Idiome Huichol*, langue mexicaine qui était très répandue à l'époque de la conquête espagnole. Enfin l'un de nos membres les plus érudits, M. *Beuchat*, dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de couronner le beau *Manuel d'archéologie américaine*, étudie en ce moment même, sur place, les Indiens du nord-ouest de l'Amérique.

Au nombre de nos autres utiles, zélés et consciencieux collaborateurs,

nous comptons M. *de Charencey*, un philosophe doublé d'un penseur dont les études linguistiques remplissent de nombreux recueils spéciaux et dont on lira avec fruit, dans notre Journal, ses études sur les *Noms des points de l'espace dans divers dialectes américains*, et son *Histoire légendaire de la Nouvelle Espagne* ; le Dr *Poutrin*, qui s'est modestement plié à analyser pour notre journal les ouvrages marquants dont notre bibliothèque s'enrichit chaque jour ; M. *Froidevaux* qui s'est cantonné dans la sphère des questions historiques et géographiques qu'il traite d'une manière supérieure ; M. *Marcou*, linguiste versé dans la connaissance des idiomes américains ; MM. *E.* et *R. Wagner*, qui ont longtemps habité l'Amérique du Sud qu'ils connaissent bien et qui nous ont donné d'intéressantes informations sur cette région ; Mme *Barnett* qui a également séjourné en Amérique d'où elle a rapporté des éléments d'études sur les tissus péruviens qui nous ont valu de curieuses communications sur ce point particulier et qui nous en promet d'autres.

Ne pouvant citer ici tous ceux qui mériteraient de l'être, je m'arrêterai à deux noms qui personnifient le dévouement à notre Société et de l'amour de l'Américanisme, ce sont ceux du Marquis *de Créqui-Monfort* et du Dr *Rivet*. Le premier, qui fut l'âme d'une grande expédition dans l'Amérique du Sud, féconde en résultats heureux, a reporté sur notre Société l'intérêt scientifique et désintéressé qui avait inspiré cette belle mission géographique ; le second, qui fut l'ethnologue de la Mission géodésique française de l'Équateur, s'est fait bénévolement le champion de notre œuvre et le directeur de notre journal dont il est l'un des collaborateurs les plus compétents et, assurément, le plus actif. La suite de ses études sur les langues de l'Amérique du Sud et celles qu'il poursuit avec la collaboration du marquis de Créqui-Montfort, forment une contribution de premier ordre à la philologie américaine. Enfin au premier rang de ceux qui prêtent à notre Société un précieux concours moral et scientifique, je ne dois pas oublier le Prince *Roland Bonaparte* qui est l'un de nos vice-présidents, et dont la sollicitude s'étend à tout ce qui a pour objet la connaissance du globe.

Il ne faut donc pas craindre de le dire : par la valeur de leur enseignement, par le nombre et la variété de leurs écrits, les Américanistes français sont dignes de s'asseoir à côté des maîtres qui travaillent à l'étranger aux progrès de nos études. Notre Société est brillamment et solidement organisée et je crois avoir montré que la tâche qu'elle a déjà accomplie lui fait honneur. On ne doit pas se dissimuler qu'il y a une grande divergence de vues, entre les savants, sur les questions qui rentrent dans le cadre de nos études. C'est une indication que l'Américanisme n'a pas encore sa méthode propre et cela rend difficile la [illegible]

ration des efforts. Notre Société doit s'attacher à combler cette lacune. On l'a dit avec raison, une question bien posée est à moitié résolue et ce n'est qu'en s'astreignant aux règles d'une méthode rigoureusement délimitée qu'on peut voir comment une question doit être posée.

J'appellerai aussi l'attention sur la nécessité d'étudier les traditions historiques américaines plus judicieusement qu'on ne le fait généralement. Ce genre d'études est captivant, mais plein d'écueils. On se laisse facilement entraîner à prendre au pied de la lettre les récits qui en témoignent, sans réfléchir que leur origine est trop souvent suspecte. La critique des sources de l'histoire des civilisations disparues du Nouveau-Monde est encore à faire. Le déchiffrement des inscriptions et des textes qui fixeraient la valeur de ces traditions ne fait que de lents progrès. A peu de choses près, nous en sommes encore à cet égard au point où nous en étions à l'époque de la découverte. Il ne faut toutefois ni s'en étonner ni s'en alarmer. L'esprit humain a des ressources qui ont raison de toutes les difficultés. Les hiéroglyphes égyptiens sont restés un mystère pendant des siècles et ce n'est que de nos jours qu'on a pu lire les inscriptions de l'Assyrie. Hier encore nous apprenions, à notre grand étonnement, que contrairement à ce que l'on avait toujours cru, les premières civilisations de la Grèce n'étaient pas ariennes.

L'Américanisme nous réserve certainement des surprises aussi grandes et aussi heureuses. Mais, pour cela, il faut lui rester fidèle et ne rien ménager pour atteindre le but poursuivi. Nous faisons donc appel à tous ceux qui s'intéressent à nos travaux ; qu'ils se joignent à nous, qu'ils s'associent à nos discussions, qu'ils nous apportent leurs études auxquelles nous ferons place dans notre Journal où elles trouveront des lecteurs attentifs et compétents. Je termine en adressant aussi cet appel à nos propres membres dont un trop grand nombre se borne à lire et à écouter ceux d'entre nous qui se montrent les plus actifs. Ceux-ci, comme celui qui vous parle, seraient heureux de s'écarter pour leur faire place et d'apprendre à leur tour quelque chose d'eux. Permettez-moi de le dire, s'il impose des devoirs, le titre de membre de la Société des Américanistes confère aussi une distinction, et je suis confiant que ceux qui le portent pourront bientôt s'honorer de l'avoir mérité, comme s'honorent aujourd'hui ceux qui peuvent se dire membres des deux grandes sociétés de Géographie de l'Europe : celle de Londres et celle de Paris.

M. Verneau. — Le beau discours que vous venez d'entendre recueillera sans aucun doute l'approbation unanime des membres de notre Société. Il était impossible d'exposer plus nettement le but que nous poursuivons

et de montrer d'une façon plus frappante l'intérêt des multiples questions qui rentrent dans notre domaine. Notre cher Président nous a prouvé une fois de plus qu'aucun des problèmes qui se réfèrent au passé du Nouveau Monde ne lui est étranger. Ces problèmes sont si complexes que, pour les résoudre, il est nécessaire de faire appel à toutes les bonnes volontés, d'accepter tous les concours qui nous sont offerts.

Avec sa grande compétence et l'impartialité qui lui a conquis l'estime générale des Américanistes, M. Vignaud nous a rappelé les services que chaque science nous a rendus. Entre tous les savants qui viennent ici nous apporter les résultats de leurs patientes recherches, il entend tenir la balance égale, et nous ne saurions que l'en féliciter. Son caractère bienveillant l'a porté à élever la voix en faveur de ceux qui ont été l'objet de certains reproches, et cela ne m'a pas surpris. Ainsi, on a reproché à notre Société — ce que j'ignorais entièrement — de faire une part trop large à l'anthropologie, et notre éminent Président s'est empressé de répondre à cette accusation. Comme il l'a si bien dit, la *fixité relative* des caractères anatomiques en fait une base solide pour nos études. Cette base doit être inébranlable et on ne saurait l'étayer de trop de matériaux. Ce qu'on est en droit de regretter, c'est que les matériaux des fondations n'aient pas été suffisamment sélectionnés et que, parfois, on ait voulu construire un important édifice en laissant de grands vides dans la partie qui devait en supporter le poids. Si Morton, si l'illustre Agassiz n'avaient pas mis tant de hâte à tirer des conclusions de faits encore insuffisants à l'heure actuelle, ils n'auraient pas affirmé que l'Amérique entière est peuplée d'une race unique, à l'exception des Esquimaux. Si Ameghino, n'avait pas été si pressé d'échaffauder toute une généalogie humaine sur des découvertes trop clairsemées, nous n'aurions pas assisté à l'écroulement de l'édifice qu'il avait construit avec tant de peine. Et, cependant, Ameghino comme Agassiz, comme Morton lui-même, était un savant de valeur. Il s'est laissé entraîner par les théories et il a remplacé les faits probants, solidement établis par des hypothèses. L'exemple qu'il a donné ne doit pas être suivi. Sans être l'ennemi des théories, qui provoquent parfois de profondes recherches, je n'hésite pas à déclarer que celui qui recueille d'abondants documents, qui entasse des observations précises contribue davantage aux progrès de la science que l'inventeur des théories les plus ingénieuses. C'est pour cette raison que je serai, pour ma part, profondément reconnaissant à tout savant qui nous apportera des documents nouveaux, qu'il s'agisse de documents anthropologiques, archéologiques, ethnographiques, linguistiques, historiques, ou de documents de quelque autre nature.

A mon avis, la Société des Américanistes de Paris doit, avant tout,

s'efforcer de réunir une somme importante de matériaux, et c'est la conduite qu'elle a toujours tenue. Lorsque ces matériaux sont en nombre respectable, les conclusions auxquelles conduit leur étude se dégagent d'elles-mêmes. Je n'ai pas à vous rappeler les grandes migrations, les relations entre groupes humains plus ou moins éloignés les uns des autres que laissent déjà entrevoir les précieuses observations de beaucoup de nos collaborateurs. Mais quand nous essaierons d'interpréter les faits, gardons-nous bien de toute idée préconçue. N'oublions pas que, aux États-Unis, les passions politiques et sociales, jointes aux passions dogmatiques et antidogmatiques, ont singulièrement contribué à obscurcir le problème si ardu du monogénisme et du polygénisme, auquel faisait allusion notre Président. Lorsque, en 1844, M. Calhoun, ministre des Affaires étrangères des États-Unis, répondait aux représentations de la France et de l'Angleterre relatives à l'esclavage, que son gouvernement avait le droit de maintenir les Nègres en servitude parce que le Noir et le Blanc n'étaient pas de la même espèce, il lui aurait été sans doute bien difficile de prouver scientifiquement son assertion.

Un reproche de parti pris ne peut évidemment être adressé à aucun de nos collègues dont M. Vignaud vient de nous rappeler les noms et les travaux, et je ne me pardonnerais pas d'avoir retenu quelques instants votre attention, si je n'avais eu à vous soumettre que quelques réflexions par trop banales. Ce qui m'a décidé à prendre la parole, c'est le désir de réparer une omission de notre cher Président.

En effet, avec sa bienveillance habituelle, il s'est appliqué à faire ressortir les mérites de chacun, mais, intentionnellement il a oublié de nous parler des services qu'il a lui-même rendus à notre Société et à l'Américanisme en général ; permettez-moi de combler rapidement cette lacune.

Lorsque vous parcourez le Journal de la Société des Américanistes, vous y trouvez une série de mémoires originaux, écrits en un style clair, sans prétention et qui dénotent, chez leur auteur, autant de sens critique et d'érudition que de suite dans les idées ; presque tous, en effet, sont consacrés à l'histoire de la découverte de l'Amérique ; leur auteur, je n'ai pas besoin de le dire, c'est M. Henry Vignaud. Il avait démontré ailleurs, par des arguments qui semblent irréfutables, que la carte attribuée à Toscanelli est apocryphe et que sa corespondance avec le Portugais Fernassa Martins n'a jamais existé ; du même coup, il avait renversé toutes les idées admises au sujet de la genèse de la découverte de l'Amérique. Mais notre éminent Président n'est pss de ceux qui se hâtent de construire un édifice avant d'en avoir assuré solidement la base. Patiemment, il accumula les faits, entassa les matériaux, et à la place dn vieil édifice vermoulu, qui s'était écroulé sous les coups de sa critique,

il en a élevé une autre qui paraît bien devoir résister à toutes les attaques. Vous rappellerai-je ses beaux travaux sur Christophe Colomb et Americ Vespuce ? Vous avez tous présents à la mémoire son article sur *La maison d'Albe et les archives colombiennes*, avec un appendice sur *Le rôle de Fernand Colomb dans la production des pièces attribuées à Toscanelli ;* sa communication sur *Sophus Ruge et ses vues sur Colomb ;* sa dissertation sur *Americ Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique ;* son étude sur *Americ Vespuce* et *l'attribution de son nom au Nouveau Monde.* Christophe Colomb, notre cher Président le connaît mieux que personne. Dans le volume très documenté qu'il a publié en 1905, il nous dépeint sa vie avant ses découvertes. En 1909, lorsqu'il nous a entretenus de *L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Colomb,* il nous a révélé une foule de détails sur l'existence intime du navigateur. Tout récemment, dans un bref entrefilet paru dans notre Recueil, il nous a montré à quelles extrémités se sont laissés entraîner ceux qui attribuent à Colomb une origine espagnole, juive ou corse.

Comme le disait si justement notre regretté collègue, Gabriel Marcel, M. Henry Vignaud, travailleur obstiné, « cherche avec acharnement les témoignages qui, à la distance où nous sommes des faits à examiner, sont peu faciles à retrouver. Il les compare entre eux, les étudie à la loupe, les laissant pour les reprendre un peu plus tard, s'efforçant d'en faire jaillir par cette patiente, inlassable et insatiable enquête, ce qu'il croit être la lumière et la vérité ». Lisez les deux magnifiques volumes intitulés : *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb,* et vous vous rangerez pleinement à l'opinion de Gabriel Marcel.

Aucune des questions relatives à la découverte de l'Amérique ne saurait laisser indifférent un savant aussi consciencieux que celui qui préside aux destinées de notre Société. Reportez-vous au tome VII de la nouvelle série de notre Journal et vous y trouverez une communication d'un haut intérêt sur *Les expéditions des Scandinaves en Amérique*, dans laquelle il critique de main de maître « un nouveau faux document » invoqué à l'appui d'une thèse qui revient à chaque instant sur le tapis.

Enfin, dans le premier fascicule de cette année, M. Henry Vignaud nous a encore donné un mémoire, frappé au bon coin, sur *La question de l'antiquité de l'homme américain*, qui démontre une fois de plus l'étendue de son savoir.

Je ne voudrais pas mettre à une trop rude épreuve la modestie de notre très distingué Président et, cependant, je ne saurais trop vous engager à relire les articles nécrologiques qu'il a consacrés, dans le Journal de la Société des Américanistes, à Albert Samuel Gatschet, au professeur Hamy, à Gabriel Marcel, à Henry Harrisse, à Jules Mancini, à Gonzalez

de la Rosa. Vous y verrez déborder à chaque ligne, en même temps que son esprit d'impartialité et de justice, ce sentiment de grande bienveillance qui, depuis longtemps, lui a conquis notre sincère affection.

Cette bonté, innée chez vous, me vaudra votre indulgence, mon cher Président. Ma petite allocution n'a qu'une piètre allure en comparaison de votre beau discours, qui renferme tant d'idées élevées, J'ai cru, néanmoins, de mon devoir de combler une lacune de votre exposé et j'ai la certitude d'avoir été l'interprète de tous nos collèges.

Je serai également leur interprète en ajoutant que la Société des Américanistes de Paris a été bien inspirée le jour où, à l'unanimité et par acclamation, elle vous a confié ses destinées. Il semblait difficile de remplacer l'éminent savant que la mort venait de nous ravir. Si je me reporte au compte rendu sommaire de notre séance du 1er décembre 1908, j'y lis que notre Président d'honneur a donné sa démission parce qu'il estimait que notre Société étant l'œuvre de M. Hamy, ne pouvait lui survivre ; vous avez su faire mentir cette sinistre prédiction. Non seulement notre Société n'a pas disparu, mais elle a acquis une vitalité nouvelle. C'est à votre dévouement, autant qu'à votre caractère, que nous sommes redevables de ce résultat, et je puis affirmer sans crainte qu'il n'est pas un de nous qui ne vous en garde une profonde reconnaissance.

M. le Dr Capitan. — Je tiens essentiellement à joindre ma voix à celle de mon ami Verneau. Certes notre cher président a su grouper et diriger un grand nombre de bonnes volontés, faire venir à nous beaucoup de collègues étrangers. Par la hauteur de son intelligence et de ses sentiments, il a su aplanir bien des petites difficultés concernant la vie de la Société. C'est donc un excellent président et, pour ses collègues, un ami sûr et dévoué, un excellent conseiller.

Ceci est la stricte vérité. Aussi vous permettrez à votre secrétaire général d'être, à ce point de vue, le porte-parole de tous les membres de la Société en affirmant ces faits et en lui exprimant notre très haut, reconnaissant et affectueux attachement.

C'est, en effet, une belle mais difficile tâche que poursuit la Société des Américanistes en essayant de grouper le plus grand nombre de savants compétents qui se consacrent aux études d'américanisme, en leur demandant leur concours, en les priant d'apporter leurs travaux, leurs idées sur ce vaste sujet dont tant de points sont encore obscurs.

Un des grands rôles de la Société consiste à indiquer à ses membres les desiderata qu'elle croit utile de signaler dans nos études. Il est tels sujets en effet qui semblent un peu abandonnés ou à la solution desquels

on ne paraît pas porter le zèle et la méthode qui conviendraient. Indiquer ces points, montrer comment leur étude pourrait être entreprise, en se basant sur des faits bien observés, par quelles méthodes ces résultats pourraient être obtenus, etc., tout cela rentre dans les attributions de notre Société et, ce faisant, elle a rendu et rendra de grands services aux études américaines.

Un exemple bien typique est fourni par l'étude de la préhistoire la plus ancienne de l'Amérique. Déjà bien des données ont été fournies sur ce point par de nombreux observateurs, tels les beaux travaux d'Outes pour l'Amérique du Sud et ceux du Peabody Museum à Trenton avec le concours d'abord d'Abbott et récemment de Volk.

Malheureusement, dans le plus grand nombre de cas, les méthodes d'observation fort spéciales, nécessaires pour mener à bien ces recherches, n'ont pas été exactement employées. Stratigraphie, paléontologie, industrie et ethnographie constituent en effet en préhistoire les diverses méthodes dont la mise en œuvre est indispensable.

D'autre part la façon d'utiliser ces méthodes, la technique même de leur mode d'emploi... tout ceci n'est pas encore mis au point en Amérique. Chez nous la longue expérience de nos devanciers dont nous profitons, les grands efforts faits dans ce sens depuis un certain nombre d'années, la richesse de nos gisements... tout cela nous a permis de constituer des méthodes très précises et d'arriver à des conclusions exactes. Pour l'Amérique il est évident qu'il faudrait pouvoir adapter nos méthodes aux conditions particulières de ses gisements et de son ethnographie. C'est une tâche à laquelle travaillent déjà de jeunes et très laborieux savants. Mais il y a encore beaucoup à faire en ce sens... et surtout il y a à lutter contre un parti pris et un esprit de routine que l'on est étonné de rencontrer chez certains savants, et non des moindres, en Amérique. Il y a lieu aussi de signaler un défaut assez fréquent, et fort naturel chez quelques savants américains s'occupant de ces questions, c'est un *hypercriticisme* dont le résultat est de rejeter systématiquement un ensemble d'observations ayant pourtant de la valeur. Cet excès de critique est souvent presque aussi fâcheux que l'absence de critique elle-même.

Ces quelques exemples montrent, sur un terrain spécial d'ethnographie américaine ancienne, combien un corps savant peut avoir une utile influence sur la direction générale des recherches, en indiquant la voie à suivre, ce qu'il peut se permettre grâce aux compétences qu'il possède dans son sein.

C'est une influence de ce genre que la Société des Américanistes désirerait manifester chaque fois que besoin serait. Mais aussi, elle ne le

pourra que si elle compte comme membres des spécialistes éminents et si ceux-ci veulent bien l'aider dans cette grande tâche. Plusieurs savants l'ont déjà fait ; nous espérons que beaucoup d'autres encore le voudront bien faire aussi, pour le plus grand bien et le progrès de cette si intéressante branche de l'histoire générale : l'histoire américaine à l'étude de laquelle se consacre notre Société.

Docteur Rivet. — Le programme de nos études a été magistralement tracé par M. Vignaud, qui, par le fait même, a donné l'exacte définition de notre science ; à ce qu'il a si bien dit, je voudrais seulement ajouter quelques mots sur les règles qui, à mon sens, doivent diriger nos recherches.

En fait, l'Américanisme ne saurait avoir une méthode qui lui soit propre. Un Américaniste peut être historien, anthropologue, ethnographe, archéologue, sociologue, linguiste, etc..., et chacun de nous, suivant sa spécialité, obéit à une discipline particulière, qui ne saurait être modifiée par le seul fait qu'il s'agit de questions relatives à l'Amérique.

Toutefois, si ces savants, d'origine et de formation si diverses, se sont groupés pour aborder, par des voies et des méthodes distinctes, le problème américain, c'est qu'ils ont senti la possibilité et la nécessité de coordonner leurs efforts et qu'ils ont espéré trouver dans leur association une entraide efficace. C'est là le but essentiel et la véritable utilité de notre Société. Grâce à elle, quiconque d'entre nous veut faire œuvre solide a la possibilité et le devoir de connaître et de tenir compte des résultats obtenus par les spécialistes qui travaillent à ses côtés, et, à propos de chaque fait nouveau qu'il découvre, de chaque hypothèse qu'il émet, il peut et il doit rechercher la corrélation qui existe entre ce fait ou cette hypothèse et les données acquises en dehors de lui, dans un ordre de recherches différentes des siennes.

Nos catégories scientifiques, qui sont utiles et nécessaires pour la distribution du travail, n'ont en effet qu'une valeur toute subjective, et s'il est indispensable de se répartir la tâche, il ne faut jamais oublier qu'il s'agit là d'une dissociation artificielle, et qu'un peuple ou une race ne peut être défini ni par sa langue, ni par ses mœurs, ni par ses croyances, ni par sa morphologie, mais que son individualité est faite de l'ensemble de tous ces caractères. Le principal objet de notre Société doit donc être de supprimer les « cloisons étanches » que la spécialisation à outrance a créées entre les diverses sciences, de les obliger à se pénétrer, à s'entraider et à se contrôler. C'est dans cet esprit qu'une part très large a été réservée dans notre « *Journal* » aux analyses critiques. En dépit d'apparences trompeuses, il existe en effet une étroite solidarité entre toutes

nos spécialités, et une hypothèse ne peut être considérée comme démontrée que lorsqu'elle peut s'appuyer sur un faisceau de preuves d'ordre linguistique, archéologique, anthropologique, ethnographique, etc. . . .

Si cette méthode prudente avait toujours été suivie, l'Américanisme ne se serait pas égaré, comme il lui est arrivé trop souvent, dans des spéculations hasardeuses et prématurées. Il faut avoir le courage d'avouer que notre science n'en est qu'à ses débuts, et que certaines questions, qu'elle doit sans aucun doute résoudre un jour, ont été posées d'une façon beaucoup trop hâtive. Le problème de l'origine des populations américaines est une de ces questions. Avant de l'aborder, il est nécessaire de bien connaître ces populations, d'établir sur des bases solides leurs principaux groupements, de déterminer leurs migrations internes, de rechercher par des fouilles systématiques l'antiquité de l'homme américain et d'établir une chronologie au moins relative des diverses civilisations qui se sont succédé dans le Nouveau Monde. Or cette tâche est à peine commencée.

En Amérique du Nord, grâce à l'admirable organisation d'un corps de savants d'élite, de magnifiques résultats ont été obtenus dans ce sens, mais, en Amérique Centrale, en Amérique du Sud, l'inventaire archéologique de bien des régions est à faire, l'étude linguistique à peine ébauchée, les recherches anthropologiques, ethnographiques et sociologiques presque inexistantes. N'est-il pas insensé, dans ces conditions de tenter d'établir des rapprochements entre ces civilisations qu'on connaît si mal et celles de l'ancien Monde ? Pendant longtemps encore, il faudra que l'Américaniste ait la résignation de se limiter à l'exploration méthodique de son propre domaine, dans le passé et le présent, soutenu par l'idée que son travail permettra à ses successeurs d'aborder avec succès les grands problèmes qu'il est inutile et périlleux d'envisager pour l'instant ; il faut qu'il ait le courage de répondre aux impatients : « Je ne sais pas. »

Même ainsi limitée, la tâche n'est ni fastidieuse, ni ingrate ; elle conduit à des conclusions qui permettent de préciser chaque jour davantage les données du problème et, par approximations successives, de se rapprocher de la solution.

Mais dans ces recherches volontairement circonscrites, il est essentiel de n'avancer également qu'avec une extrême prudence. Le travail est surtout un travail de comparaison, et, si, comme je le disais il y a un instant, on ne doit négliger aucun des éléments de cette comparaison : preuves linguistiques, ethnographiques, archéologiques, anthropologiques, etc. . . , il est non moins indispensable que chacune de ces comparaisons soit totale. De même que la parenté linguistique ne s'établit pas par

quelques concordances lexicographiques, de même une parenté ethnique ne saurait être démontrée par la concordance de quelques indices, ou une parenté ethnographique par la similitude d'un outil ou d'un procédé technologique. Une langue ne peut être définie que par sa phonétique, sa grammaire et son vocabulaire, un type ethnique que par l'ensemble de tous ses caractères morphologiques, une civilisation que par l'intégralité de ses manifestations. Tout rapprochement qui ne porte que sur quelques points de détail ne saurait avoir une valeur démonstrative. Seul, l'Américaniste qui a le courage d'envisager un problème, si petit soit-il, dans toute sa complexité, qu'il s'agisse d'anthropologie, d'archéologie, d'ethnographie ou de linguistique, peut espérer aboutir à une conclusion certaine et définitive, et c'est par des travaux de cette nature, souvent ingrats par la faible portée apparente de leurs résultats, et non par d'élégants paradoxes, que notre science progressera.

Cette règle de l'effort limité mais complet s'applique aussi bien aux recherches de cabinet qu'aux recherches sur le terrain. L'heure est passée des explorations à programme trop vaste. Ce qui est nécessaire à l'heure actuelle, c'est une série d'explorations portant sur des zones restreintes, où rien ne sera négligé ni du passé, ni du présent des populations visitées, et c'est de la comparaison de ces études fragmentaires, mais intégrales, que nous pouvons espérer des résultats positifs.

Pour ceux d'entre nous qui ne peuvent s'expatrier, une tâche de même nature s'offre à eux. C'est l'exploration méthodique de nos musées et de nos archives. Il y a là des trésors que des générations de chercheurs ne parviendront pas à épuiser, des documents que l'exploration moderne ne permet plus de recueillir. Et par là encore je voudrais voir se développer une collaboration intime entre deux ordres de chercheurs que notre Société groupe et qui trop souvent s'ignorent, l'explorateur et l'homme de cabinet. Il serait utile qu'entre eux s'établisse cette entraide efficace et ce contrôle permanent que, pour les mêmes raisons, je désirais voir s'établir entre les diverses spécialités que nous représentons.

Voilà, Messieurs, les quelques idées que je désirais vous soumettre. Je suis convaincu, d'ailleurs, que je n'ai fait qu'exprimer votre propre pensée, et que je n'ai été en la circonstance que votre porte-parole.

DIE SCHREIBWEISE DER PANO-VOKABULARIEN.

Von Ferd. HESTERMANN.

Mit Benutzung von Angaben *J. Capistrano de Abreu*'s und *M. Said Ali Ida*'s.

Das grosse Werk über die Kaschinaua-Sprache von *J. Capistrano de Abreu* geht zum zweiten male seiner Vollendung entgegen. Leider hatte ein Brand in der Druckerei im September 1911 das Werk im ersten Druck vernichtet. So musste die Amerikanistik solange auf das bedeutsamste Werk über die Pano-Sprachen warten.

Ein eigenartiger Unstern waltete über den Pano-Publikationen. Freilich ist dieses Geschick nicht gerade arg zum Verwundern bei der Abgeschlossenheit, in der wir noch immer Südamerika gegenüber uns befinden. Wenn auch auf archivalischem Gebiete besonders durch *Platzmann* und *Schuller* Grosses geleistet worden ist, so sind dennoch die südamerikanischen Publikationen fast unerreichbar. Eben beginnt von einer neuen Seite her ein neuer Kommunikationsversuch (Bonn, Rheinland), und wir müssen wieder abwarten, was der Erfolg sein wird.

Es ist aber ganz zwecklos, die Geschichte der letzten Veröffentlichungen, sagen wir lieber die Geschichte des Bekanntwerdens der letzten Pano-Publikationen zu schreiben. Ich verweise nur auf die Literatur, die *Rivet* jüngst in dieser Zeitschrift (7 1910 221-42) gegeben hat, dann des gleichen Autors und *G. de Créqui-Montfort*'s Linguistique Bolivienne in *Muséon* (1913 19-78). Diesen Zitaten füge ich nur noch den Hinweis auf zwei Notizen hinzu :

1. Im Anthropos (8 1913 1144) habe ich eine bisher scheinbar unbeachtete Notiz aus *Ludewig*'s Katalog gebracht, die dort unter der Rubrik « Kechua » steht (schon von *Schuller* beachtet Yñerre, Rio de Janeiro 1912, 131).

2. Dann weiss ich nicht, was von folgender Anzeige zu halten ist die ich in *Karl W. Hiersemann*'s Katalog 321 « Bibliotheca Latino-Americana » (d. jd. Leipzig Februar 1906) unter Nr. 931 finde und die ich hier in der ausgesprochenen Absicht unverkürzt wiedergebe eventuell zu erfahren, was damit gemeint ist

Armentia, Fr. Nic., vocabulario de los dialectos Tacana, Araona, Pacaguara, Cavineño y Shipibo; á los que se agregará el Moséteno: hablados por los indios Mosetenos en la orilla del Beni, por los Tacanas....., por los Cavineños de la misión de Cavinas sobre el rio Madidi, por los Araonas en ambas márgenes del Madre de Dios, por los Pacaguaras del Beni, Madre de Dios, Mamoré y Madeira, y por los Shipibos del Ucayale y Guallaga. Original-Manuskript von VI u. 349 engbeschriebenen Klein-Quartseiten, dessen Vorrede datiert La Paz, 1. Aug. 1888. [10 Seiten fehlen.]

Eigenhändige, druckfertige einseitig beschriebene) und sehr leserliche Niederschrift des Autors, des Franziskanerpaters Fray Nicolás Armentia in La Paz, der als vorzüglicher Kenner der brasilianischen [!] Sprachen bekannt ist. Nach einer „Indróduccion" [!] von 6 Seiten, der Sprachvergleichung gewidmet, folgt ein Wörterbuch: Spanisch-Tacana mit sehr häufiger gleichzeitiger Bezugnahme auf die Araona-, Pacacuara-, [!] Cavineña- und Shipibo-Sprache (S. 1-26); danach ein Wörterbuch: Tacana-Spanisch (S. 127—168) und anschliessend viele Paradigmen von Tacana-Verben und Beispiele derer Anwendung (S. 168-183). Der [!] Tacana-Teil beschliesst eine Tacana-Agende, d. h. eine Sammlung von verschiedenen vorgeschriebenen liturgischen und rituellen Formeln für gottesdienstliche Akte, darunter der Catecismo pequeño, Salve Regina, Beichte, Krankenermahnung, Sterbesakramente, Hochzeitsritual, etc. in Tacana-Uebersetzung, sowie eine kleine Wörtersammlung (Adverbien, Teile des menschlichen Körpers etc.) (S. 184—200).

Darauf folgt ein Wörterbuch: Spanisch-Cavineño. Leider fehlen im Ms. die Seiten 200—210, sodass dieses Vocabulario erst mit dem Worte „Baba" beginnt (S. 211—274). Grammatische Paradigmen und Stücke einer Cavineño-Agende schliessen sich an (S. 275-278).

Sodann folgt ein Vocabulario (Español-) Shipibo, Dialecto del Pano, al que tambien pertenece el Pacaguara (S. 279—342).

Das Ms. endet mit Sammlungen von Wörtern und Redensarten in der Araona- und in der Pacaguara-Sprache.

Das Manuskript stammt aus dem Nachlass des Pfarrers Wilh. Herzog in Oppau und ist nach Aussage eines Zwischenhändlers noch nicht gedruckt.

[Die [!] sind von mir *F. H.*]

Es handelte sich nun darum, eine einheitliche, oder zuerst einmal überhaupt nur gesicherte Umschrift für die vielen Publikationen herzustellen. Die nach einigen 30 zählenden Vokabelsammlungen, grössere und kleinere, sind freilich meist spanisch geschrieben. Wenn man nun auch einerseits beruhigt sein kann damit, dass es eben spanische Arbeiten sind, so müssen wir doch zugeben, dass damit zuerst nur dem Schicksal gedankt wird, dass es nicht etwa englische Umschriften sind, und zweitens muss man bedenken, dass das Spanische ebensowenig geeignet ist, schwierigere Lautverhältnisse wiederzugeben als jede andere Kultursprache. Darum werden sehr leicht Schwierigkeiten in der Aussprache nivelliert und überdeckt durch solche mehr populäre Transkriptionen. Man sieht das leicht, wenn man die Wörter der kleinen Vokabulare bei *Martius* mit den grösseren spanischen oder den

deutschen bei *Reich-Stegelmann* vergleicht. Aber damit, dass man die Unsicherheit verdeutlicht sieht, ist noch keine positive Sicherheit geschaffen.

Ich hatte darum, sobald mir die erste Kenntnis von dem Werke *Capistrano de Abreu*'s kam, mich sofort an ihn gewandt um genaueren Aufschluss über die phonetische Wertung seiner Schreibung, die zum ersten male eine genauere Auffassung der Lautverhältnisse erlaubt. Dieser meiner Aufforderung entsprach der Autor in der zuvorkommendsten Weise, und hat er selber den Text in deutscher Sprache abfassen lassen, den ich in dieser Abhandlung unten wiedergebe. Zu gleicher Zeit wurde schon dabei das Anthropos-Alphabet als Parallele gewählt, so dass wir nun über das Kaschinaua genauestensphonetisch orientiert sind.

Ich denke mir, wir gewinnen damit eine Basis, allen anderen Sprachen eine mehr oder minder gesicherte Umschrift zu geben. Wie notwendig das ist, das will ich in folgendem nur an der akkuratesten Publikation zeigen, die wir bis zur Arbeit *Abreu*'s über das Pano besassen, am Diccionario Sipibo *K. v. d. Steinen*'s (Berlin 1904).

Dabei gibt sich aber noch folgendes zu bedenken :

Zuerst einmal sind offenbar kleinere Vokabelsammlungen für den Privatgebrauch der Missionare von diesen angelegt worden. Irgendeiner von ihnen hat grössere Initiative darin und beginnt die Sache bis zu einer Vollständigkeit durchzuführen. Allmählich merkt er, dass die einzelnen Wörter in den Sätzen Formen annehmen, die er noch nicht zu erklären weiss. So entstehen die primitiven Textanfänge oder Phrasen in den Vocabularios, deren Uebersetzung und Auffassung zuerst eine sehr fragliche ist. Bei fortschreitender Arbeit werden Auffassung und Uebersetzung, aber auch die Schreibweise genauer. In unserem Falle des Sipibo haben wir dann die geplante Vervollständigung einer älteren Vorlage, wo wir sowohl das Spanische als auch das Sipibo in älterer und jüngerer Umschrift sehen. Auch eine deutsche Hand scheint über das Material gekommen zu sein.

Es wäre nun bei einiger Akribie wohl möglich, mit ziemlicher Sicherheit die fraglichen Beispiele dieser oder jener « Altersschicht » zuzuweisen, aber es verlohnt sich so wenig, dass man ruhig die Arbeit unterlassen kann. Denn für die Geschichte sowohl als für die Transkription ist wenig gewonnen, in unserem Falle speziell deswegen, weil die Dialekte Sipibo und Cunibo zu nahe verwandt sind.

Ich habe nun, wie schon angedeutet, in Folgendem aus dem Diccionario Sipibo ed. *K. v. d. Steinen* die Beispiele vikariierender und variierender Schreibung zusammengestellt. Es versteht sich von selbst, dass man

in manchen Fällen gewollte Transkription und ungewollte Druckfehler nicht mehr unterscheiden kann. Am Schluss stehen dann noch einige Fälle ganz vereinzelter Lautumschrift aufgezählt, denen die Parallele zu fehlen scheint.

		a — ja	
5624	*acquia*	5624	*jaqui*
		u — hu	
1318	*udta*	3903	*hudta*
		u — ju	
1282	*uni*	1282	*juni*
		' — -j-	
575	*buiusu*	3321	*buijusu*
		' — y	
1411	*hia*	3751	*hiya*
		e — he	
3753	*hyama eua*	1413	*hiámaheua*
		i — vi	
5260	*ipucu*	5260	*vipucu*
		y — hi	
328	*ypoquei*	3707	*hipaquei*
		au — eu	
2031	*tauqui*	5126	*teuqui*
		i — e	
2175	*tachiqùi*	5017	*tachequi*
		ee — e	
1861	*mueento*	4128	*muento*
		u — i	
609	*ubuni*	3062	*ubini*
		a — o	
1179	*tatix*	5150	*totis*
		o — u	
3465	*cho*	3465	*chu*

a'a — aha

3909	*hudta aqui*	1318	*udta haqui*

au — ahu

4394	*auma*	1298	*ahuma*

i — ihi

5262	*huisti*	5262	*vihisti*

y — iy

2045	*tuya*	5180	*tuiya*

hu — qu

2207	*huesaqui*	75	*quexaqui*

h — yu

171	*hina*	172	*yuina*

hui — uhi

4645	*quehuinyamai*	2212	*queuhinyamai*

n — u

397	*rencuta*	4795	*reucuta*

b — hu

255	*biscunti*	255	*huiscunti*

b — h

1293	*buna*	544	*hunanputo*

v — hu

5262	*vihisti*	5262	*huisti*

b — v

1936	*bichi*	5255	*vichi*

b — r

3221	*bodto*	583	*rodto*

(3221 steht in alphabetischer Reihenfolge)

j — hi

3926	*jesteraque*	1091	*hiesteraque*

j — h

1283	*junibu*	3886	*hunibo*

y — h

1051	*niya*	1063	*niha*

yu — hu

1603	*yuaxicu*	1600	*huaxiqui*

jio — ju

1265	*jiobua*	3928	*jubua*

j — y

3956	*juna*	396	*yuna*

— -c-

2076	*huai*	2075	*hucai*

— cc

2076	*huai*	2074	*huccai*

q — g

4023	*maquei*	1635	*maguei*

c — g

4692	*racnani*	663	*ragnani*

cu — re (?)

3472	*cuspa*	4746	*respa*

caa — aca

1368	*caai*	1368	*acahi*

qu — g

3839	*hui questo*	93	*huigesto*

c — cc

2075	*hucai*	2074	*huccai*

q — cq

3459	*haqui*	612	*acqui*

nc — ng

305	*yancun*	632	*yangu*

nq — mp

467	*turanqui*	5194	*turampi*

g — hi

458	*gesteraqne*	1041	*hiesteraque*

g(e) — y(e)

458	*gestete*	1081	*yestete*

g — j

458	*gesteraque*	3926	*jesteraque*

g(a) — y(a)

1536	*muegai*	4167	*mueyai*

c — T

524	*cahua*	5083	*Tahua*

' — t

233	*quepia*	4609	*quepita*

t — dt

8	*hitai*	1047	*hidtai*

dt — tt

999	*cadtuta*	3411	*cattuta*

tz — dz

3121	*atzataxu*	2332	*adzatazu*

t — p

5261	*vitasna*	2422a	*vipasna*

p — pp

5531	*zapue*	320	*zappue*

p — b

1446	*pixcoqui*	3218	*biscoqui*

n — nj

3204	*bimin pueyo*	2297	*biminjuego*

— ch

3012	*caai*	3012	*acachi*

i — s

4203	*suiqui*	242	*susqui*

s — sh

2243	*rasiqui*	4727	*rashiqui*

s — z

4870	*sappue*	320	*zappue*

s — ch

3913	*husi*	1111	*uchi*

		s — x		
5552	*cunquis*		3446	*cunquix*
		s — sch		
4459	*pispachi*		1247	*pischpaschi*
		s — c (ç ?)		
3394	*careso*		5696	*careco*
		s — r		
90	*vasus*		5230	*varus*
		x — z		
3121	*atzataxu*		2332	*adzatazu*
		x — ch		
439	*huaxu*		3764	*huachu*
		x — sch		
718	*pixpachi*		1247	*pischpaschi*
		ch — h		
1113	*picha*		4446	*piha*
		ch — sch		
718	*pixpachi*		1247	*pischpaschi*
		z — y		
5417	*zaca*		1697	*yacayamaue*
		em — un		
676	*zempa*		676	*zunpa*
		nin — nm		
4509	*puetininas*		486	*puetinmas*
		nt — mt		
2404	*buesuntanpa*		3300	*buesumtampa*
		nd — nn		
5535	*canda*		3376	*canna*
		np — mp		
5227	*unpas*		87	*umpas*
		mp — mb		
3488	*champu*		5592	*chambu*

nn — nr

4242	*rinni*	**816**	*rinri*

n — ñ

1438	*ana*	**5672**	*aña*

n — nn

2027	*pani*	**2026**	*panniqui*

Vereinzelte Schreibungen

csc

1488	*ucscai*

ngh

5501	*enghi*	**5591**	*enghaque*

ngs

1657	*angso*

nd

5649	*yunda*	**5535**	*canda*

ds

5114	*tepodse*

sh

4413	*parashiti*	**5625**	*vishiqui*

Man denke sich nun zu jedem der Parallelbeispiele die wirkliche Summe von Vertretern, dann, dass wir gerade in der Arbeit *K. v. d. Steinen*'s eine sehr exakte Ausgabe besitzen, so dass die Möglichkeit neuer Druckfehler beinahe ausgeschlossen ist. Ich habe aber die Liste der Diskrepanzen in vollster Ausführlichkeit aus einem einzigen Werke hier geben wollen, um zu zeigen, wie notwendig es ist, die Vokabularien auf eine sichere phonetische Basis zu stellen, wenn wir weitere Sprachvergleichungen anstellen wollen.

Damit ist zugleich der grosse Nutzen der kurzen phonetischen Skizze dargetan, die *Manuel Said Ali* Rio de Janeiro Okt. 1912 nach den Materialien *de Abreu*'s abfasste und mir zur Verfügung stellte. Ich gebe hier seine Arbeit vollständig wieder.

In folgenden Ausführungen sind die in eckigen Klammern stehenden Zeichen als die vom Anthropos vorgeschlagene Lauttranskription anzusehen, während alles andere in Kursiv sich auf das im Werke über Kaschinaua verwendete Schreibsystem bezieht.

Der Ton fällt im Kaschinaua regelmässig auf die letzte Silbe und es wäre wohl überflüssig, bei der Schreibung der einzelnen Wörter durch

ein besonderes Zeichen an diese Regel zu erinnern. Da jedoch in der Sprache auch Beispiele von fallendem Diphthong vorkommen, so schien es erforderlich, solche Fälle in dem Buche durch den akuten Akzent anzudeuten.

Im Text stösst man öfters auf Vokabeln mit *ç'* und *x'*. Es ist mit den Zeichen ' nichts anderes gemeint als dass zwischen zwei Konsonanten eine merkliche Trennung stattfindet. Es handelt sich vielleicht um einen dritten Konsonanten. Ich denke dabei an das hochdeutsche ' (*in 'einem 'andern 'ort*). Doch vermisse ich die Angabe dieser Erscheinung in den « Applications pratiques » des Anthropos.

Von den sogenannten offenen Vokalen kennt der Indianer [*e*] = *é*, entstanden aus dem Diphthong [*ai*]. Er gebraucht ihn bei *txé* und einigen andern Wörtern. [*o*] scheint ihm ganz fremd zu sein.

Ein geschlossenes [*e*] = *e*, *ê* kommt in der Sprache wohl nicht sehr häufig vor. Das Suffix *-ti* wird auch als *-tê* ausgesprochen. Der Indianer sagt bald *dörati*, bald *dörate*. Merkwürdigerweise findet die Verwechslung bei *mani*, *bani* und andern Vokabeln niemals statt. Vielleicht liesse sich *e ê* eher durch [*ï*] transkribieren.

[*o*] = *o*, *ô* und [*u*] = *u* ebenso wie [*a*] kommen sehr häufig vor. In manchen Wörtern schwankt die Aussprache zwischen [*o*] und [*u*].

ö ist nach dem Anthropos-System durch [*ë*] zu ersetzen, und der entsprechende Nasallaut *æ̃* lässt sich wohl durch [*ẽ*] wiedergeben.

Folgen zwei Vokale aufeinander, so fällt der Ton meistens auf den letzten, doch bilden *ai*, *au* zuweilen fallende Diphthonge ; desgleichen *ãi*, *àu*, bei welchen die Nasalierung sich gern auf den Schlussvokal erstreckt.

Nasalvokale werden in mehreren Wörtern stets als solche ausgesprochen, in andern wieder schwankt die Aussprache zwischen Nasalvokal und reinem Vokal. Letzteren Fall trifft man im Auslaut bei gewissen Wortendungen. Ob es z. B. *-aki* oder *-akĩ* heissen soll, scheint nur von der Laune des Indianers abzuhängen. Zu beachten ist, dass ein *ĩ* zuweilen auch in *æ̃*, *ã* oder *a* verwandelt wird. Bei den Pronomina *hatõ* (er), *matõ* (ihr), *habõ* (sie) wird [*ô*] häufig zu [*o*], doch hört man stets *mĩ* (du) und *nũ* (wir) ; *æ̃* [*ẽ*] (ich) wird dagegen, und zwar wenn schneller geredet, in *ö* = [*ë*] und sogar in *i* verflüchtigt.

Kommt zu dem Pronomen das Suffix *-di*, so wird der Nasallaut beibehalten ; hängt man aber statt dessen *-bõ* oder *-möbi* an oder verwandelt man — was ein Lautgesetz gestattet — *-di* in *-ri*, so ist der reine Vokal zu gebrauchen. Also *ëbõ* = [*ëbẽ*], *ömöbi*, *hatobõ*, *mibõ*, *mimöbi*, *matõdi* oder *matori*, *habõdi* oder *habori*.

Kommt zu einem Nasalvokal ein reiner Vokal, so löst sich ersterer gewöhnlich in reinen Vokal und *n* oder *m* auf.

Die Laute *y*, *w* dürften — soweit deren Aussprache untersucht worden ist — sich mit [*y*], [*w*] decken. Doch ist zu bemerken, dass der Verfasser des Anthropos-Systems in den « Applications pratiques » wohl ein [*w*] für das Englische angibt, aber, abweichend von andern Phonetikern, von einem Vorkommen des Lautes im Französischen und in andern neueren Sprachen nichts erwähnt. Im fr. *toi* erblickt er einen Diphthong und schlägt dafür die Transkription [*toa*] vor, während *Passy twa* transkribiert und von einer « fricative bilabiale » spricht. *Jespersen* nennt als Beispiel für den Konsonanten *w* sowohl engl. *we* als fr. *oui*.

w und *y* sind jedenfalls unbeständige Laute. *w* wird von einem vorhergehenden *ō* oder *u* absorbiert, desgleichen *y* von einem vorhergehenden *i*. Umgekehrt können diese Laute ganz unerwartet entstehen. Lässt man z. B. *dôö* oder *pia* sehr langsam aussprechen, so hört man *dõ-wö*, *pi-ya*.

d hält sich unverändert als inlautende Dentalis nach einem andern Konsonanten oder nach einem Nasalvokal : *tikix'da*, *yãdi*. Ist aber der vorhergehende Laut ein reiner Vokal, so verwandelt sich beim schnellen Reden *d* in ein ungerolltes *r*. Anlautend hält sich die Dentalis als solche, es sei denn, dass ein Wort wie *daci* (Menge) von einem vorherigen so angezogen wird, dass beide als ein einziges Wort erscheinen, z. B. *maniraci* für *mani daci*.

x = [*š*] ; *ç* = [*ş*] ; *tx* = [*tš*] oder [*č*] ; *tç* = [*tş*] oder [*ť*].

Anlautendes *r* = [*r* · · ·] ; *v* kommt vor *o* und *u* und im Worte *vari* (= *hari*, *rari*) vor. Beide Laute können durch *h* ersetzt werden.

*
* *

Zeichen also, die mit denen des Anthropos-Systems nicht übereinstimmen, sind :

é = [*e*]
e, *ê* = [*e*] oder [*ï* ?]
ô = [*o*]
ö = [*ë*]
œ = [*ë̄*]
x = [*š*]
ç = [*ş*]
tx = [*tš*] oder [*č*]
tç = [*tş*] oder [*ť*]
r (anlautend) = [*r* · · ·]
' = ?

Soweit *M. Said Ali Ida*.

Es bringt aber nun auch das Original-Manuskript *de Abreu*'s noch einige wichtige Angaben, die ich hier unverkürzt in dem portugiesischen Original wiedergebe [1].

As vogaes são as cinco de nossa lingua, puras ou nasaladas, mais *ö*, igual ao homographo allemão, e *ä̃*, que é a sua nasalisação.

o e *u*, *õ* e *ũ* permutam-se a cada instante.

Ha um *i* que permuta com *é* e outro que permuta com *ö*, e vai quasi sempre figurado por este signal.

ä̃ pronuncia como *un* francez em *chacun*.

é resulta de *ai* ; *ẽ* de *ãi* ; o outro ditongo é *au*, puro ou nasalado.

Faltam os sons representados por *f*, *g*, *j*, *l*, *s*, *z*.

ç' representa o *th* inglez em *think* ; pode ser precedido de *t*, ás vezes quasi imperceptivel ; seguido de consoante, desta se distingue por ligeira pausa, indicata por apostrophe.

d no principio das palavras apparece de preferencia a *r* brando que se usa no meio dellas ; de *r* forte no meio do vocabulo só ha um exemplo : *a-rãi*.

t soa em geral como o nosso, mas é quasi imperceptivel quando precede *ç*, isto é, o *th* inglez ; quando *tx* é substituido por *ti* pronuncia-se o *i* com muita rapidez e *t* soa com mais força ; não se encontra porem o *t* e *tt* fortes indicados pelos missionarios castelhanos do Ucayale, provavelmente devidos á vizinhança do quechua. Tão pouco se encontra no caxinauá som correspondente a *cc*, *cq* dos missionarios, si esta graphia representa o guttural kechua.

h permuta com *r* aspero e tambem com *v*.

r forte transformado em *r* brando encontra-se rarissimas vezes.

x = *ch* francez, *sh* inglez, *sch* allemão.

tx = *ch* inglez ou castelhano ; pode ser substituido por *ti*, mas o *t* soa com maior força e enuncia-se rapidamente o *i* mais a vogal seguinte, como si fossem ditongos.

No começo das palavras o *y* e *w* difficilmente se distingue de *i* o primeiro, de *o* ou *u* o segundo.

As syllabas e tambem as palavras terminam por *c'*, por *x'* e por vogales, puras ou nasaladas.

Em *ç'* e em *x'* a apostrophe indica a separação nitida, embora rapida entre qualquer das duas lettras e a consoante seguinte. A separação desapparece quasi quando se segue vogal, mas cumpre não perdel-a

1. Der folgende Text war nach dem Ms. schon gesetzt, als die beiden Bogen der Einleitung des Werkes selbst im Reindruck erschienen. Der Text konnte aber danach noch korrigiert werden.

de vista e verificar, ao decompôr qualquer vocabulo, a que syllaba *ç'* ou *x'* realmente pertencem.

Caso semelhante ao nosso *peguem-no* occore quando a vogal nasalada é seguida de vogal pura : apparece então um *n*, e as vezes um *m*, prolação da nasal, que nada tem com a vogal seguinte.

A vogal final tem sempre maior resistencia que a inicial : *pia* pronunciado vagarosamente dá *pi-ya dô-*, dá *dô öwö* : em compensação *y* e *w* podem ser absorvidas quando a syllaba precedente termina em *i* ou *ô*.

Poucas palavras começam por vogal : a excepção apparente de *i*, explica-se pela difficuldade de distinguil-a do *y*.

O accento tonico incide sempre na ultima syllaba [1].

Wollte man zu den vorhergegebenen Ausführungen auch noch andere Vokabularien heranziehen, so würde sich das Bild der Umschriften noch mehr verunstalten.

Ich unterlasse es diesmal noch, das Fazit aus diesen Differenzen zu ziehen, denn ich werde in der Einleitung zu dem in Vorbereitung stehenden Vergleichenden Wörterbuch der Pano-Sprachen ohnedies noch darauf zurückkommen müssen.

1. C. de Abreu, *Rã-txa hu-ni-ku-ĩ*. Grammatica, Textos e Vocabularios Cavinauás. 8° 630. Rio de Janeiro. Typographia Leuzinger. 1914. S. 11-13.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA PROVINCE DE LOÜISIANE

Poème inédit de DUMONT DE MONTIGNY

par le Baron MARC DE VILLIERS.

Les *Mémoires Historiques sur la Louisiane... composés sur les Mémoires de M. Dumont* [1], publiés par l'abbé Le Mascrier en 1753, comptent certainement parmi les œuvres les plus intéressantes du XVIIIe siècle décrivant les mœurs des Indiens de la vallée basse du Mississipi et l'histoire de nos guerres contre les Sauvages.

Cet ouvrage est bien connu de tous les Américanistes ; mais ce qui semble l'être fort peu — pour ne point dire pas du tout — c'est que Dumont, dix ans au moins avant de confier à Le Mascrier le soin de mettre en ordre et de publier le résultat de ses souvenirs et de ses observations, avait déjà composé, en partie pendant son séjour en Amérique, un poème volumineux, à la fois épique et didactique, sur notre ancienne colonie de la Louisiane.

Le manuscrit original de Dumont se trouve conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, sous la cote 3459 [2]. Il est intitulé : *Poème en vers touchant l'Établissement de la province de Loüisiane, connue sous le nom de Missisipy, avec tout ce qui s'est passé depuis 1716* [3] *jusqu'en 1741 ; le massacre des François au siège des Natchez, les mœurs des Sauvages, leurs danses, leurs religions, enfin ce qui concerne le pays en général.*

1. *Mémoires Historiques sur la Louisiane. Contenant ce qui est arrivé de plus remarquable depuis l'année 1687 jusqu'à présent ; avec l'établissement de la colonie française dans cette province d'Amérique Septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes ; le climat, la nature et les productions de ce pays ; l'origine et la religion des Sauvages qui l'habitent, leurs mœurs et leurs coutumes, etc.*
Composés sur les Mémoires de M. Dumont par M. L. L. M.
Ouvrage enrichi de cartes et de gravures.
A Paris chez J. B. Bauche, 1753. 2 volumes in-18.
2. Il mesure 210 millimètres sur 106.
3. 1719 serait plus exacte.

Le titre ne porte point de nom d'auteur, mais la dédicace, comme celle des *Mémoires Historiques sur la Louisiane*, est signée Dumont ; de plus une annotation d'une écriture du XVIIIe siècle, inscrite sur la garde, déclare : « Il paraît que l'auteur de ce poëme était un M. Dumont. »

On ne comprend pas alors comment Quérard, dans sa *France Littéraire*, après avoir indiqué Dumont (de Montigny) comme l'auteur des *Mémoires Historiques*, peut ensuite un peu plus loin, par une erreur tout à fait inexpliquable [1], les attribuer à Géo Butel-Dumont « qui les composa sur les manuscrits de Le Mascrier » !

Les Mémoires Historiques contiennent un hommage à M. de Silhouette qui remplissait, en 1753, les fonctions de Commissaire du Roi pour les affaires d'Amérique, mais le poème est dédié, sur un feuillet rapporté, à « l'illustre Ministre d'Argenson ». Les armoiries, dessinées par l'auteur en tête du manuscrit se trouvant timbrées d'une couronne de comte, ne sont certainement point celles du Marquis d'Argenson, Secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de 1744 à 1747, et ne peuvent être attribuées qu'à son frère, ministre de la Guerre de 1742 à 1757.

La grande carte ajoutée en tête de l'ouvrage portant le date de 1744, c'est évidemment à cette époque que le manuscrit fut relié pour être offert au comte d'Argenson. Le volume passa ensuite à son neveu le marquis de Paulmy d'Argenson dont la célèbre bibliothèque, vendue par lui au comte d'Artois en 1785, sous réserve d'en conserver l'usufruit, fut confisquée pendant la Révolution, et forme aujourd'hui un des fonds les plus importants de la Bibliothèque de l'Arsenal.

L'ouvrage n'est point daté ; pourtant la première moitié semble avoir été écrite sur les bords du Mississipi, car, pendant la durée de la composition du poème, certaines opinions de l'auteur eurent le temps de se modifier sensiblement. Les deux derniers chants ont été rédigés en France de 1738 à 1742, toutefois ils étaient certainement terminés dès le commencement de l'année 1743, puisque Dumont, en écrivant la *Conclusion*, ne connaissait point encore le rappel de Bienville.

Tant que le sieur Bienville
Sera, dans ce pays, le maître de la ville,
On n'y verra toujours que grande pitié,
A moins qu'il ne revienne un illustre Perrier !

Les renseignements biographiques sur Dumont de Montigny — telle est la façon dont il convient de rectifier son nom — manquent par malheur presque complètement : nous ignorons où il est né et même dans

1. Reproduite par Barbier.

quel régiment il servait. Nous savons simplement qu'il s'embarqua pour la Louisiane le 28 mai 1719 à La Rochelle, sur la flute *La Marie* [1], en qualité de sous-lieutenant, et prit part au second siège dn Pensacola au mois de septembre suivant. Le 17 octobre 1720, il obtint d'être « placé dans la situation de lieutenant réformé d'Infanterie, attaché à la garnison de Port-Louis », et reçut, le lendemain, un brevet l'autorisant, à aller servir en Louisiane, « sans que, pour cette raison, il pût être réputé avoir quitté le service du Roy, ni perdre son rang [2] ».

Peut-être revint-il en France avec l'escadre de M. de Champmeslin pour se faire mettre en réforme, mais il semble plus probable qu'il ne quitta pas la Louisiane.

Cependant, le *Journal Historique de l'Établissement des Français à la Louisiane* indiquant au mois de mai 1722 la présence de Dumont de Montigny [3] en qualité de sous-lieutenant, au fort Saint-Pierre, établi et entretenu sur la rivière des Yazous aux frais personnels du ministre de la Guerre [4] pour protéger sa concession, on pourrait aussi supposer que le nouvel « ingénieur » repartit avec les trois cents colons ou soldats que Le Blanc fit embarquer à partir du mois d'octobre 1720 pour mettre en valeur ses nouveaux domaines. Toutefois le nom de Dumont ne figure pas sur la liste des officiers engagés.

En décembre 1721, Dumont accompagna, en qualité de géomètre, Bénard de La Harpe dans son aventureuse exploration de la rivière des Arkansas, mais il n'alla pas jusqu'à « quelques journées de marche de Santa-Fé », comme le prétendent incidemment les *Mémoires Historiques*, et il faut laisser à Le Mascrier, qui se piquait de géographie, cette exagération évidente [5].

L'an mil-sept-cent-vingt-deux, il se fit un convoi,
Dans ce bras de rivière. Et, du tout, ai le droit
D'en parler savamment. Auteur de cet ouvrage,
J'y fus avec vingt-deux faire ce beau voyage.
Nous étions commandés, dans ce détachement,
Par le sieur de La Harpe, élu du Commandant,

1. Liste des passagers de *La Marie* (Ministère des Colonies).

2. Archives administratives du Ministère de la Guerre.

3. Il ne faut pas confondre Dumont de Montigny avec Carpot de Montigny qui commanda un certain temps la place de Pensacola.

4. Le Gac confirme que « la compagnie de soldats, de l'envoi de M. Le Blanc, commandée par le sieur Bizard, qui se rend une partie aux Yazous et l'autre aux Illinois, n'est pas comprise dans les autres troupes ».

5. La Harpe estime seulement à cent cinquante lieues le trajet qu'il parcourut : résultat déjà fort appréciable.

Pour aller, soi-disant, faire la découverte
D'un rocher de topaze.

Bienville désirait surtout se renseigner sur les agissements des Espagnols dans cette région, néanmoins il avait effectivement reçu des instructions de Paris pour faire rechercher une énorme roche d'émeraude qui n'avait jamais existé — est-il besoin de le dire — que dans l'imagination des spéculateurs et les prospectus de la rue Quincampoix[1]. Dumont la constate ironiquement :

Elle était donc cachée
Soit par l'herbe fleurie, ou soit par le brouillard,
Car, malgré tous nos soins, après beaucoup d'hasard,
De périls et dangers, et trois mois de voyage,
Nous revînmes lassés, et, pour tout avantage,
D'avoir considéré tant de jolis cantons,
Bons et très excellents pour toutes les moissons.
Nous trouvâmes aussi, le long de son rivage,
Soit des mines de marbre, et des bœufs sauvages,
Soit des mines d'ardoises, et même du cristal...
C'est grand mal
Qu'il n'y ait pas assez de monde bien poli
Pour pouvoir s'établir dans ce charmant pays.

Les *Mémoires Historiques* ne perdent pas une occasion de reprocher à Le Page du Pratz « les descriptions chimériques et imaginaires » qu'il avait publiées dans le *Journal Œconomique*. Aussi, quand parut en 1758 l'*Histoire de la Louisiane*, du Pratz se vengea en émettant certains doutes sur l'habileté technique de Dumont :

« La Harpe avait pris avec lui un homme qui se disait ingénieur afin d'enlever plus facilement ce rocher par grands morceaux. Pour s'assurer la réussite, ce soit-disant ingénieur inventa une machine qui avait des ressorts très forts, puisqu'il fallait deux hommes pour les tendre. En se détendant, cette machine devait faire le même effet que les béliers des anciens ; la tête du côté qu'elle devait frapper avait la forme d'un A majuscule. Je crois que, si, avec un outil de cette façon, on eut détaché un morceau un peu gros, on aurait dû en faire un grand nombre de petits, et même réduit en poussière une trop grande quantité d'une matière si rare. »

N'étant point parvenu à découvrir le rocher féerique, La Harpe le

1. Le *Nouveau Mercure* du mois de septembre 1717 annonce la découverte « de pierres vertes fort belles et fort dures, semblables à l'émeraude, dont les Sauvages s'ornent la lèvre supérieure. »

mentionne à peine dans son *Journal*, et c'est sans doute pour la même raison qu'il ne parle pas de son ingénieur [1], ni de sa merveilleuse machine. De retour aux Yazous, Dumont construisit pour le compte du ministre Claude Le Blanc, un fort qui fut baptisé en son honneur du nom de Saint-Claude.

En 1723, le malheureux Dumont, officier à la suite de la compagnie Degrave, se trouvait à la Nouvelle-Orléans dans une situation tout à fait lamentable : voici comment l'Ordonnateur La Chaise la dépeint dans son *Rapport* du 8 juin [2] :

« Il y a deux ans, on fit monter M. Dumont de Montigny, protégé de M. Le Blanc, aux Yazous. Il y a resté, et, après être revenu à la Nouvelle-Orléans tout nud comme un malheureux, M. de Bienville lui refusa non seulement des vivres mais encore des bas et des souliers ; il a pourtant été forcé de lui donner un habit de soldat depuis que nous sommes ici. Mais, pour vivres et appointements, il n'a jamais voulu lui en faire avoir... Il lui dit que s'il voulait se faire soldat, qu'il lui ferait donner la ration, mais qu'il ne devait pas compter d'être du nombre des officiers parce qu'il était malpropre. Ce jeune homme lui répondit que si on lui payait régulièrement ses appointements en marchandises, comme aux autres officiers, il se mettrait plus propre... Ce jeune homme faisait pitié à tout le monde étant obligé de mendier son pain ; le sieur Du Puy Planchard, aide-major le prit chez lui par charité en attendant que son compte fut réglé. Je n'ai pu le lui régler que jusqu'au 17 avril 1723, et depuis lors il lui est dû 140 livres, mais M. de Bienville ne veut point lui rendre justice ni le faire payer du debet de son compte, ni lui donner des vivres... »

Le 17 octobre 1722, Dumont avait été nommé par le Conseil de la Marine enseigne aux *Natchez*, dans la compagnie Barnaval [3] ; mais Bienville ne voulut pas, malgré les observations de La Chaise, lui remettre sa commission. Bienville était fort autoritaire ; pour ne point délivrer un brevet à Du Rouvrois, il réexpédia la pièce en France avec cette mention, bien que l'officier demeurât à la Nouvelle-Orléans. « On le croit mort » ! La Chaise envoya à Paris un Mémoire de Dumont de Montigny, malheureusement nous n'avons pas pu retrouver ce document.

Fait singulier, le nom de l'infortuné lieutenant — plus que Réformé

1. Il dit bien qu'il emmena un officier de la compagnie de M. Le Blanc, mais il le nomme Dilon de Beaumarest ?

2. Arch. Nat. *Colonies* C[13]A, t. VII, f° 36.

3. Arch. Nat. *Marine* B[4], t. 37, f° 413.

— ne se rencontre plus dès lors sur *aucun* des contrôles militaires de la Louisiane, pas même sur ceux de la campagne contre les Chikachas.

Un peu plus tard, Dumont alla s'établir aux Natchez, et l'on peut voir sur les cartes de cet établissement qu'il a dessinées, l'emplacement de son habitation. Il continua sans doute à exercer son métier « d'ingénieur », mais, évidemment à titre particulier, puisqu'il déclara à son retour, ce qui paraît d'ailleurs un peu exagéré, « qu'il n'a reçu aucun appointement ni aucune récompense pour les services qu'il a rendus à la Colonie ».

Notre poète, ayant eu l'heureuse inspiration de partir pour la Nouvelle-Orléans la veille même du soulèvement des Natchez, échappa au massacre des Français du 28 novembre 1729, mais perdit dans le pillage tout ce qu'il possédait.

Sa femme, moins heureuse, resta prisonnière des Sauvages jusqu'à l'arrivée de Louboey et de ses troupes (23 février 1739). Dumont prit part à cette expédition, et quelques années plus tard, à la malheureuse campagne entreprise contre les Chikachas en 1736. Il revint en France en 1738.

Ses notes et ses nombreux croquis prouvent qu'il parcourut tous les postes de la Louisiane, à part ceux de la Rivière Rouge, depuis Tombekbé jusqu'au pays des Osages, et de La Balise aux Illinois.

Dès son retour, l'ancien lieutenant adressa à M. D'Angervilliers, ministre de la Guerre, une requête pour obtenir le paiement de l'arriéré de sa solde d'officier réformé qui s'était élevé, pendant les dix-sept ans de son absence, à la somme de 4080 livres. Une note inscrite sur la demande porte simplement : « Malentendu, dire que Mgr. a laissé espérer une gratification de 300 livres. »

En France, Dumont termina son poème, dessina quelques cartes, et vivait encore en 1753 ; c'est tout ce que nous connaissons des dernières années de la vie du poète-soldat.

*
* *

Sans compter les planches, le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal contient (après rectification de la numérotation) cent quarante et une pages [1] d'une écriture plutôt fine et parfois assez difficile à lire, tellement l'orthographe se montre fantaisiste et la ponctuation imprévue.

L'auteur, ayant eu l'heureuse idée de compter les vers de son poème,

1. Deux sont consacrées à la Dédicace et quatre à des notes.

nous savons qu'il n'en renferme pas moins de quatre mille six cent quatre-vingt-douze ! [1] Malheureusement cette entreprise considérable dépassait les aptitudes littéraires du brave officier, et, s'il lui fut assez facile de compter le nombre de *lignes* de son poème, aucun calcul ne permettrait de supputer la quantité de licences, moins que poétiques, contenues dans ses alexandrins ! Pourtant, d'après le vers suivant de la Dédicace :

Muses, dont j'ai jadis éprouvé l'indulgence !

cette œuvre ne devait point être son premier essai lyrique, à moins qu'il ne fasse simplement allusion aux premiers chants composés sans doute en Amérique.

En lisant les vers de Dumont, on se demande s'il n'abandonna pas la plume à Le Mascrier [2] crainte de parler, en prose, un peu trop à la façon des nègres de la Louisiane. Heureusement ses scrupules furent tardifs, ou ne s'étendaient point à la simple poésie, et tous les Américanistes doivent se réjouir de son audace juvénile à chanter la scélératesse des Natchez ou des Chikachas, leurs guerres et leurs coutumes dans la langue des Dieux.

Ensuite, la modestie, la franchise et la candeur du poète improvisé rendront toujours la critique indulgente à son égard,

Vu que, dans ce pays, le meilleur y manquant,
Je n'ai pu fournir, en fait d'art poétique,
Que des vers de Pont-Neuf à la mode publique !

Le *meilleur*, l'auteur y revient au commencement du quatrième chant, était « la rouge liqueur », le chaleureux vin de France qui, hélas ! lui manqua trop souvent.

Vu que, privé du bon qui m'a toujours manqué
Je ne puis faire un vers qu'il ne soit estropié !

Pour tenter de remédier au manque d'inspiration, le poète de temps à autres adressait des appels désespérés aux Muses ou à Apollon ; malheu-

1. Le premier chant en contient 1268, le second 818, le troisième 812 et le quatrième 1794.

2. L'abbé Le Mascrier (1697-1760) jouissait d'une certaine notoriété littéraire. Il publia une *Description de l'Egypte*, *l'Histoire de la dernière Révolution des Indes Orientales*, *l'Histoire générale des cérémonies religieuses du globe* et diverses autres œuvres dont plusieurs en vers. Il édita également, ou traduisit, un grand nombre d'ouvrages.

reusement le Mississipi coule si loin du Parnasse que les Divinités n'entendirent point ses invocations suppliantes.

En tout cas, Dumont eut le premier l'idée de mettre en épopée nos guerres en Amérique, car le *Jumonville* de Thomas ne parut qu'en 1757. Chateaubriand, sans doute, aurait été bien étonné d'apprendre qu'il n'avait pas été le premier à inventer le peuple des Natchez [1].

La jalousie de l'admirateur des Sauvages américains eût cependant été diminuée par la lecture du poème, ou simplement par celle de cette annotation, probablement de la main du marquis de Paulmy : « Les vers sont exécrables, mais il y a des choses singulières. »

En mettant la dernière main à son œuvre, Dumont ajouta un certain nombre de notes, et intercala par ci par là quelques vers, sans s'inquiéter d'ailleurs le moins du monde de l'alternance des rimes masculines et féminimes.

Les *Mémoires Historiques sur la Louisiane* sont « ornées de cartes et de figures », qui manquent souvent, plus ou moins complètement, dans beaucoup d'exemplaires. Le plus complet que nous connaissions (celui de la Réserve de la Bibliothèque Nationale, provenant de la Bibliothèque du Château de Choisy-le-Roi), possède les dix planches suivantes : Carte générale. — Plan de la Nouvelle-Orléans. — Disposition des quatre quartiers de la Nouvelle-Orléans. — Terrain d'un habitant de la Nouvelle-Orléans. — Plan de la concession de M. Le Blanc. — Plan du fort Rosalie — plus quatre gravures représentant un cotonnier, un asminier, un plaqueminier et un pacanier.

Le manuscrit de Dumont est illustré beaucoup plus richement, et contient cinquante-trois plans ou figures, tous dessinés à l'aquarelle.

Ces documents originaux [2], bien qu'évidemment recopiés par leur auteur, auraient pu être fort précieux ; malheureusement l'habileté artistique de Dumont n'atteignait même pas son talent poétique quand il s'agissait de représenter des êtres vivants, des plantes [3], voire même de simples instruments. Le spécimen que nous reproduisons est le chef-d'œuvre de l'auteur !

Par contre, ses plans en perspective paraissent exacts, et se trouvent parfois assez bien esquissés. Dumont fut certainement, en même temps

1. Ces guerriers, plus tard, eurent même les honneurs de la rampe : le théâtre de la Gaîté représenta le 21 juin 1827, un drame intitulé *Les Natchez*.

2. Plusieurs d'entre eux ont incontestablement servi de modèle au graveur des planches des *Mémoires Historiques*.

3. Les arbres reproduits dans l'ouvrage de Le Page du Pratz ne valent guère mieux.

qu'ingénieur, un des cartographes de la colonie, auquel on peut, sans erreur possible, attribuer un certain nombre de plans conservés au

Fig. 1. — Instruments et armes des indigènes de la Loüisiane.

Ministère de la Guerre ou au Dépôt des cartes de la Marine. Citons un plan de la Nouvelle-Orléans dont nous aurons à reparler, la carte du fort Rosalie qui a servi à établir celle des *Mémoires Historiques*, le plan du village des Chikachas [1], la carte de Pensacola « levée par le sieur D... après la prise du fort », et enfin le plan du fort Saint-Claude dont la légende porte ; « construit par le sieur D... en 1722 ». Ces deux derniers paraissent avoir été mis au net par un dessinateur un peu plus habile.

Les esquisses contenues dans le manuscrit présentent, malgré tout, l'intérêt indéniable d'avoir été exécutées par un voyageur qui avait vu lui-même les objets ou les types qu'il a cherché à représenter, et les Sauvages de Dumont, tout informes qu'ils paraissent, présentent cependant encore plus d'intérêt que par exemple les jolis Indiens de conven-

1. Nous l'avons reproduit page 24, dans les *Dernières années de la Louisiane française*.

tion gravés par Saint-Aubin pour les *Nouveaux Voyages dans l'Amérique Septentrionale* de Bossu.

Sans compter une figuration des armes du comte d'Argenson, douze pages sont consacrées à des cartes [1], vues ou plans, trois à l'ethnographie (types, coutumes, instruments), et trois à la chasse ou à l'histoire naturelle (quadrupèdes, poissons, serpents et plantes). En voici la nomenclature :

1. Carte générale. — 2. Armes du comte d'Argenson. — 3. Carte de la disposition des maisons d'habitants chez les Natchez avant le massacre. — 4. Plan de l'île Dauphine. Plan de Pensacola. — 5. Vieux Biloxi. Nouveau Biloxi. — 6. Nouvelle-Orléans ancienne. Nouvelle-Orléans. — 7. Environs de la Nouvelle-Orléans. Concession de la Terre-Blanche (aux Natchez). — 8. Village des Tonicas. Fort des Natchez. — 9. Fort de La Mobile. Fort de Tombekbé. — 10. Fort des Chicachas (Campement de l'armée de M. de Bienville). Rivière des Arcs et fort de l'Entrepôt. — 11. Forts de l'Entrepôt et de l'Assomption. Concession des Chaouachas. — 12. Fort des Yazous. Maison du sergent assassiné par les Chicachas. — 13. Carte des concessions de La Balise.

14. Calumet de cérémonie. Chichicoua. Pot ou caisse. Casse-tête gravé. Casse-tête de bois dur. Crocodile. Casse-tête avec une petite hache en fer. Casse-tête à fleurs de lys. Poteau de cérémonie. Serpent à sonnettes. — 15. Manière d'approcher de toute sorte d'animaux sauvages. Ours. Barbue. Serpent bariolé de jaune et de rouge. — 16. Casse-burgot. Grondin. Chouxpique. Poisson armé de trois rangées de dents. Patazas. — 17. Sauvage avec les armes anciennes. Sauvage avec les armes françaises. Sauvagesse mariée avec un éventail de... (?) d'inde et un chichicoua. Fille pucelle tenant un miroir et une pagaille. — 18. Manière de brûler les esclaves à petit feu. Sauvage avec ses anciennes armes. — 19. Bœuf sauvage. Serpent noir mangeur de poules. Arbre portant de la cire verte. Plaqueminier. Arbre venant dans l'eau. Morille. Champignon.

*
* *

Le poème de Dumont est divisé en quatre chants. Beaucoup des aventures ou descriptions qu'il renferme se retrouvent dans les *Mémoires Historiques*, mais l'ordre est absolument différent, bon nombre de détails qui nous paraissent aujourd'hui fort curieux ont été négligés par le compilateur, et puis, la prose correcte de l'abbé n'a pas la saveur parfois très

1. Deux, d'un format plus grand, sont repliées.

soldatesque du brave militaire ! Voilà pourquoi nous allons transcrire quelques passages de cette curieuse épopée.

Après un appel aux Muses et quelques explications données au lecteur, l'œuvre débute ainsi :

Un établissement à la Nouvelle France
Mérite, dans ce jour, quelque peu d'éloquence...
Je juge sainement qu'il est de l'avantage
De mettre par écrit, dans ce petit ouvrage,
Ce que renferme en lui de bon ou de mauvais
Cet aimable pays, en écrivant ces faits... [1]
L'île Massacre [2] était un poste assez charmant
Choisi pour le premier de l'établissement...
On ne vivait alors que de viande salée
Qui était à grand soin au peuple délivrée,
Par ordre et par mesure, aussi bien que le pain,
De cinq jours en cinq jours...
Celui qui fut choisi pour gouverner cette île
Est un Canadien que l'on nomme Bienville.
Après ce gouverneur, le sieur Le Gac était
Celui qui par écrit toute chose donnait.
En outre, l'on avait Hubert pour commissaire,
Homme rempli d'esprit, et le juge ordinaire
Etait Chartier de Beaulne, ordonné par le Roy
Pour régler la justice, et tout selon le droit.

Dumont raconte ensuite la prise de Pensacola suivie du retour offensif des Espagnols, qui pillèrent toutes les provisions cachées par les colons chez le nommé Miragouen, et parvinrent à réoccuper Pensacola pendant un mois.

Ce revers momentané de nos armes parait d'autant moins étonnant que

Nos soldats désertaient se sauvant quatre à quatre,
Escaladant le fort, laissant leur commandant [3]
Avec vingt-six soldats pour tous ses combattants.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque presque tous les soldats en Louisiane étaient des déserteurs graciés en France, ou des forçats.

Après le récit de la reprise par les Français de Pensacola et l'exécution d'une douzaine de déserteurs désignés par le sort, vient l'établissement malheureux des colons au Vieux-Biloxi :

1. Ces quatre derniers vers se trouvent au quatrième chant.
2. Ou île Dauphine.
3. Le Moyne de Chateaugué, frère de Bienville.

Pendant vingt-quatre jours, cinquante-deux personnes
Travaillèrent, brûlant une place assez bonne...
On ne fut pas six mois en ce poste établi
Qu'un nommé Joly-Cœur, sergent de compagnie,
Ayant bu trop d'un coup, et sa raison perdue,
Avec sa pipe ardente et dessus un charbon,
Mit le feu dans la paille et brûla sa maison.
Comme c'était la nuit, et tout dans le silence
Le feu gagna partout avec violence...
Sur les bois des maisons, l'embrasement horrible
Augmentait à vue d'œil, c'était chose terrible !
Attendu que ce bois propre à faire goudron
Est rempli de bitume et de graisse à poisson (?)

Finalement, onze maisons [1] ayant été brûlées, les colons allèrent s'installer au Nouveau-Biloxi, endroit choisi par M. de Valdeterre à la suite d'une reconnaissance opérée dans les environs avec le malheureux sergent Ritter qui fut scalpé deux ans plus tard par les Natchez.

L'emplacement de ce nouveau poste par malheur laissait encore beaucoup à désirer, et la misère ne tarda pas y régner.

Au bout de quelques mois, la Vénus arriva
Qui fit un grand plaisir, nous tira d'embarras...

En sa qualité de nouvel ingénieur, Dumont s'empresse de critiquer ses collègues :

On fit bâtir un pont de bois de telle sorte
Que, pour construction il en coûta beaucoup
Et qui, disons le vrai, n'en valait pas le coup.

Quand, à défaut de vin généreux, arriva

Le sexe féminin, ramassis de la France,
Envoyé en ces lieux en très grande abondance,

Dumont le vit arriver avec le plus grand plaisir, bien qu'il fût un partisan déclaré de l'union des Français avec les Sauvagesses.

Grands dieux ! c'était avoir très grande charité
De songer, en ce temps, à notre humanité !

Ensuite, le poète accorde sa lyre pour chanter, comme il convient, la

1. En réalité il y en eut trente-cinq, mais les alexandrins n'ont que douze pieds.

fondation de la Nouvelle-Orléans, patrie de M. Henry Vignaud, notre très cher Président :

Cependa on avait, une petite ville
Sur le fle ve étably par quelques gens habiles ;
Ce poste se nommait la Nouvelle-Orléans.
Il fut encore choisi pour l'établissement :
Un lieutenant du Roi, depuis venu de France,
Eut ordre de partir pour faire résidence.
Il y fut en effet, et choisit cet endroit
Pour le lieu-capitale pour la dernière fois.
Son nom était La Tour : un esprit très sublime
De belles qualités, une âme magnanime
Composaient sa personne ; il fut aussi choisi
Etant ingénieur et dans l'art fort habile.
De ce petit bicoque, il en fit une ville,
Et quiconque en voulait en avoir un canton,
L'ordre était d'entourer et bâtir sa maison,
Et fermer ses terrains...

Par malheur, le 11 septembre 1722, éclata un ouragan terrible qui dura trois jours et renversa bon nombre de constructions.

Au vent, à la poussière,
La grêle se mettant d'une telle manière
Qu'elle fit craindre à tous, en ce triste moment,
Que l'on allait avoir le dernier jugement !...
Et, même les oiseaux tombaient sur le rivage !
L'Aventurier, vaisseau mouillé deda le port,
Appréhendait beaucoup d'aller briser son corps.

L'œuvre de Dumont, nous le répétons, est surtout intéressante par quantité de noms propres et de menus détails complètement négligés, ou très écourtés par Le Mascrier. En voici quelques-uns sur la façon dont se rendait alors la justice à la Nouvelle-Orléans.

Les procès sont jugés sans aucune longueur ;
Thémis, en cet endroit, est assez bien traitable :
Avec un peu d'amis, on se la rend affable.

Hélas ! plus tard Dumont, fort mal avec le gouverneur Bienville, trouva cette façon *amicale* de rendre la justice moins à son goût, et se plaint vivement de cette bonne Thémis dans les dernieres pages de son poème.

Ce tribunal modèle, qui se réunissait tous les samedis pour juger sans appel, était présidé par Salmon, assisté de douze conseillers dont cinq

ne savaient pas lire. Fleurieau Le Breton remplissait les fonctions de Procureur du Roi, et le notaire Henry celles de greffier.

Et, pour un acte si simple, il en coûte six livres.

Le manuscrit de Dumont renferme beaucoup de plans intéressants, mais l'un surtout, celui de l'Ancienne Nouvelle-Orléans, dont nous don-

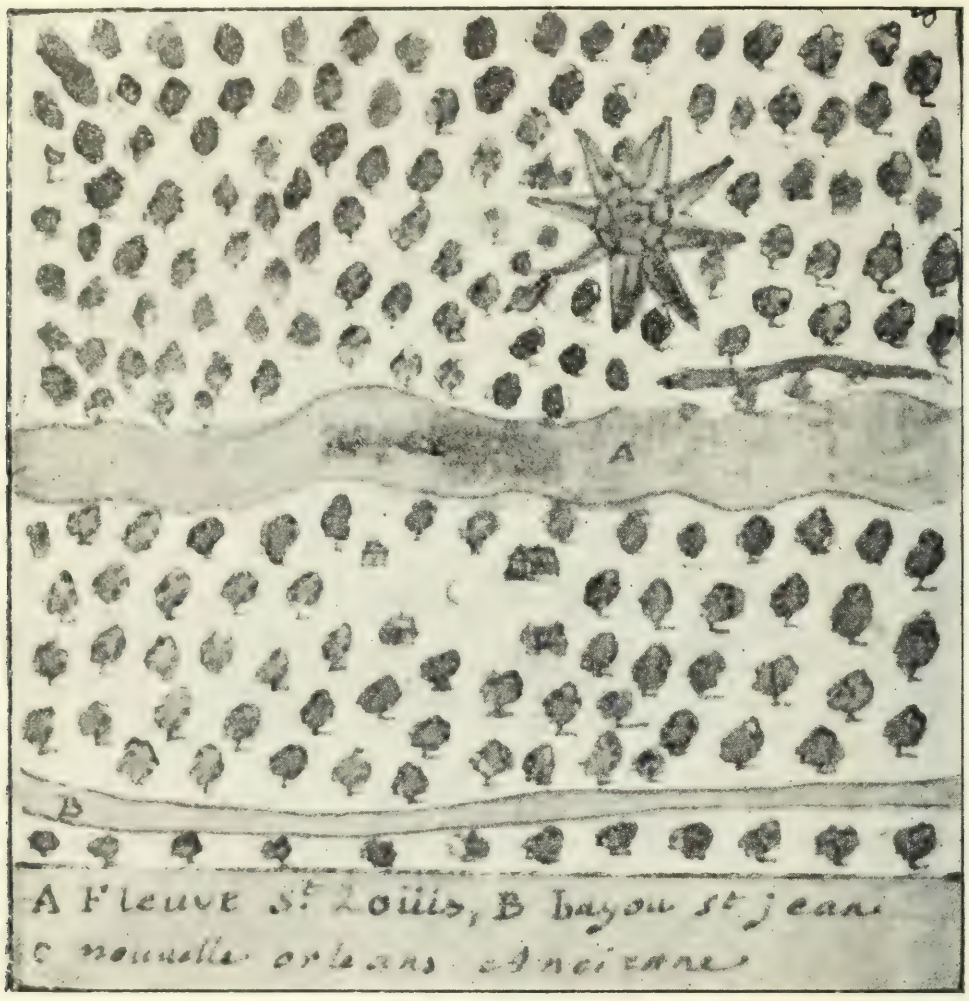


Fig. 2. — Ancienne Nouvelle-Orléans.

nons la reproduction, présente un véritable intérêt de curiosité et restera certainement un document unique ; il nous montre tout simplement quatre humbles petites cabanes construites au milieu d'une forêt encore mal défrichée, tandis que de l'autre côté du fleuve Saint-Louis un énorme alligator les guette d'un œil étonné.

Ce plan représente très exactement la Nouvelle-Orléans en 1719, puisqu'au mois d'avril de cette année là Bienville compta seulement

quatre maisons commencées. Deux ans plus tard, Pauger n'y découvrit « que quelques barraques parmi des broussailles et des bouquets d'arbres à ne pouvoir donner un coup d'allignement », et, en janvier 1722, le Père Charlevoix, tout en prédisant prophétiquement à la cité naissante qu'elle deviendrait « la métropole d'une grande colonie » n'y trouvait point encore les cinq belles paroisses dont il avait lu la description dans le *Mercure* deux ans auparavant !

Fig. 3. — La Nouvelle-Orléans.

Le second plan, sur lequel le canal du bayou Saint-Jean n'est point encore figuré, est incontestablement antérieur à celui du Dépôt du ministère de la Guerre, exécuté par Dumont avant 1737, et doit représenter l'état de la Nouvelle-Orléans peu de temps après 1730, date à laquelle fut à peu près terminé le couvent des Ursulines. Ce plan se distingue surtout de celui des *Mémoires Historiques* par l'absence de la briqueterie transformée, sur la carte du Ministère de la Guerre, en couvent de Capucins.

Dumont admire beaucoup l'établissement des Ursulines, bâti tout en brique et rend ainsi hommage aux religieuses :

La jeunesse du pays par ces braves dévotes
Apprend, par leurs avis, à devenir bigotes.

L'auteur décrit ensuite diverses concessions dont les deux plus importantes, sur le haut du fleuve, étaient celles de Le Blanc et de Colys, chacune d'une étendue de quatre lieues.

Or les Natchez était un pays très charmant
Eloigné de cent lieues du grand gouvernement...
On se battait alors pour se rendre habitant...
Et l'officier lui-même
Se faisait un plaisir pour se voir établi...
Cette terre, en un mot, faisait nargue à la France ;
On y vivait fort bien, et tout en abondance,
Chacun voyait venir dans l'habitation
Le coton, le tabac et de belles moissons.

Le premier chant se termine par le récit des exactions d'Etcheparre, commandant du fort Rosalie, le soulèvement des Natchez, et le massacre des Français du 28 novembre 1729.

Notons que Dumont attribue très affirmativement à un enfant la destruction inconsciente de quatre bûchettes sur les soixante-trois qui devaient indiquer, en prenant soin de n'en brûler qu'une seule chaque jour, la date du soulèvement simultané des trois nations sauvages conjurées.

Or le chef des Natchez, filant son entreprise,
Vint un jour à son temple avec son jeune enfant
Qui, croyant que son père avec amusement
Jetait au feu ce bois, en fit aussi de même ;
Le chef ne le vit pas.

Le Page du Pratz, au contraire, déclare que la soustraction des bûchettes fut opérée intentionnellement par la mère du Grand Chef des Natchez, dans le but de permettre aux Français de s'échapper plus facilement.

Dumont accompagna Louboey dans l'expédition de 1730 contre les Natchez, dont le seul résultat fut la délivrance des Françaises prisonnières, parmi lesquelles se trouvait la femme de l'auteur, mais le poète distrait oublia de chanter, et même de mentionner, cet heureux événement conjugal. On peut supposer que son épouse devait sortir de l'Hôpital général, et faire partie de ce charmant envoi dont les plus

séduisantes étaient signalées comme « laronesses endurcies » ou simplement « marquées à la suite de plusieurs vols [1] ». Les autres avaient tué quelques personnes, fabriqué de la fausse monnaie, etc., etc. ; on se battit pour les épouser, mais bientôt on aurait donné toute sa fortune pour s'en débarrasser. Par contre Dumont déplore la mort du brave sergent Brenville qui, ayant montré par bravade aux Sauvages certaine partie de son corps toute nue,

obtint pour son partage
Un balle dedans, qui lui donna la mort !

Le poète disserte longuement sur les actes de bravoure inutiles, il aurait pu simplement dire qu'il y a des choses qu'il vaut mieux cacher, même à l'ennemi !

*
* *

Le deuxième chant relate le « Voyage de l'armée commandée par M. Le Moyne de Bienville allant aux Chicachas, et la relation du combat donné sur ces Barbares le 25 du mois de mars 1736 ».

Cette partie de l'ouvrage est historiquement de beaucoup la plus intéressante, et l'aversion de l'auteur contre Bienville, jointe aux souffrances endurées [2], l'ont même parfois rendu presque éloquent.

Malheureusement la longueur du récit et son sujet par trop spécial sortent un peu du cadre de notre *Journal*. Signalons cependant que quiconque voudra écrire l'histoire de cette malheureuse expédition, qui nous coûta

Trente-sept de tués et cent sept de blessés,

devra consulter le poème de Dumont à cause des nombreux détails souvent très réalistes qu'il renferme. En voici simplement un, à titre d'exemple :

En défilant toujours, un soldat allemand,
Blessé de plusieurs coups, qu'on portait avec peine

1. Voir l'amusante étude de M. Pierre Heinrich, intitulée *l'Abbé Prévost et la Louisiane*, dont l'auteur a compulsé aux Archives de la Bastille les dossiers de toutes ces Circés.

2. Une *Carte de la Province de la Louisiane* exécutée par Dumont, et conservée au Ministère de la Guerre, porte : « M. de Bienville fut au fort des Chikachas en 1736, et n'y a rien fait que d'y perdre du monde et aussi de dépenser bien du bien pour n'avoir pas une chevelure. »

Attendu sa grosseur, mettait tous hors d'haleine.
On fit faire une halte ; on consulte son sort ;
Les médecins jurés le condamnent à mort :
Aussitôt l'aumônier s'approchant le console,
Donne l'absolution et, sans autre hyperbole,
On l'enterre vivant. On continue la route
Qui, pour bien expliquer, était une déroute !

Glanons encore pour les linguistes cette étymologie :

Tombekbé, c'est un lieu nommé par les Sauvages
Comme pour signifier : terre propre à l'usage
Pour un maître-potier.

et le chiffre de dix écus payés dès cette époque par les Anglais pour une chevelure de Français ; nos compatriotes durent adopter par réciprocité le même tarif.

Avant de suivre Bienville dans son expédition, Dumont avait accompagné le capitaine Le Blanc, chargé d'aller porter à la garnison des Illinois l'ordre du gouverneur de venir le rejoindre directement devant le fort des Chikachas. Malheureusement le commandant du détachement des Illinois, Diron d'Artaguette, arriva le premier, ne voulut pas attendre Bienville, attaqua follement la forteresse des Sauvages, et périt avec tous ses compagnons.

Loin de cinquante lieues de l'établissement [1],
Est le poste Illinois ; crois le certainement
Que, dans cet endroit là, l'on sème comme en France
Du très excellent blé, de l'orge en abondance ;
Et que c'est aussi là qu'on dit que les trésors
Sont dans tous les rochers, les lacs pleins de castors.
Autrefois, dans l'endroit, ce n'était qu'un village
Tout rempli d'hérésies et fumant de carnage ;
Leurs yeux se sont ouverts aux prédications
De ces gens généreux [2] qui par leurs vocations
Sacrifient leur repos et quelquefois leur vie !

Une paire de bœufs valait à cette époque à Kaskakias quatre cents livres et un bon cheval cent cinquante. A propos de cette région, Dumont donne le nom de la toute jeune fille qui, enlevée sur le haut Mississipi au mois de juin 1740 [3] par une bande de Natchez, parvint à force d'énergie à

1. Fort de l'Assomption.
2. Les Jésuites, que l'auteur préférait beaucoup aux Capucins.
3. A cette époque, l'auteur était revenu en France ; cet épisode se trouve à la fin du poème.

se sauver à travers forêts et marais. Elle s'appelait Mlle Potier, et allait rejoindre sa sœur mariée au garde magasin Buchut.

Le titre du troisième chant porte simplement « Suite de la Guerre ». C'est de beaucoup le moins intéressant puisqu'il parle surtout de faits auxquels l'auteur n'a point assisté personnellement. Aussi ne parlerons-nous pas de la seconde campagne contre les Chikachas commandée par M. de Noailles, expédition qui faillit échouer par suite de la rivalité de son chef et de Bienville, et d'ailleurs se termina par la paix presqu'avant d'avoir été commencée.

*
* *

Le quatrième chant, le plus long, dépeint « Les Mœurs des Sauvages, leurs danses, leur religion, etc, avec le commerce du pays, enfin ce qui concerne le pays en général. » Cette dernière partie correspond au premier tome des *Mémoires Historiques*, dont nombre de pages ne sont même que la transcription *littérale* en prose des vers de Dumont. Par contre, bien des passages ont été omis.

Après avoir décrit La Balise, endroit charmant l'hiver par suite de l'abondance des oiseaux de passage, mais fort désagréable l'été à cause du manque d'eau, Dumont admire les plantations établies aux Chaouachas, puis passe à l'étude du caractère des Sauvages :

> Qui sont tous scélérats avec intégrité,
> Quoique justes pourtant, et tous sans équité !...
> Ils n'ont aucune loi, mais cependant un temple
> Dans lequel ils ne vont aucunement ensemble.
> L'un adore la terre, un autre le serpent,
> En un mot ce qu'il veut suivant son jugement.
> Ils font des sacrifices....

Très pratiques, les Sauvages ne priaient guère l'Esprit du Bien, qui par définition ne pouvait leur faire aucun tort, et réservaient toutes leurs offrandes pour le Génie du Mal dont ils avaient tout à craindre.

Semblables à des Vestales, il y avait aussi des Indiens chargés d'entretenir un feu perpétuel, mais, comme personne ne les surveillait, il paraît qu'ils le rallumaient souvent.

Dumont note en passant que toutes les tribus de la vallée basse du Mississipi se servaient entre elles d'un langage spécial, ancêtre de l'Esperento, ou plutôt d'une langue mère qui leur permettait de se comprendre.

Ce qui peut étonner parmi ces (*mot illisible*)
C'est qu'un même langage est très certainement
Connu en tout endroit, et, par ces avantages,
On peut se faire entendre en tout dans les villages.

Ensuite viennent quelques pages dithyrambiques consacrées aux Indiennes dont le poète avait conservé un souvenir fort aimable. Ce fut sans doute leurs charmes qui lui firent oublier de célébrer joyeusement le retour de sa femme.

Et, pour peu de butin [1], on peut faire avec elles
Ce que, dans notre langue, on nomme bagatelle.
Si vous leur donnez gros, vous les avez trois mois
Pour vous servir de femme et d'esclave à la fois.
On connait cependant celles qui dans leur âge
Ont, malgré tout cela, gardé leur pucellage :
La femme pour brayet [2] se ceint d'un alcoman [3].
Mais la fille, autour d'elle, a pour tout ornement
Une tresse d'où pend plus ou moins de ficelles,
Auxquelles on a mis, pour les rendre plus belles,
Des ergots des oiseaux que l'on nomme aiglons.
Par le beau cliquetis en marchant qu'elles font,
On dirait à les voir, des chevaux de carosse...
Ou des filets pendants que l'on met pour chasser
La mouche qui se met sur eux pour les piquer.

Mais, si les Indiennes étaient toujours fort bien parées, et peintes savamment au vermillon, leur vie n'en était pas moins fort pénible.

C'est elles qui toujours ont soin du labourage...
Même parmi les bois, elles vont rechercher
Les bœufs ou bien chevreuils que l'on a pu tuer.

Les chasseurs en effet ne rapportaient que la langue de la bête; prenant soin pendant leur retour de faire des brisées pour permettre aux femmes de retrouver les pièces abattues.

Suivent quelques détails forts précis sur les mœurs et prérogatives du *Chef des femmes*, « second Ganymède » vêtu comme les Sauvagesses d'un alcoman, qui accompagnait les guerriers à la guerre.

Il a même le droit, à la nouvelle lune

1. Une aune de drap de Limbourg, valant seize livres de billets, par lunaison. (*Mémoires Historiques.*)

2. Les brays sont un quart d'aune avec lequel les hommes cachent leur nudité. (Note de Dumont.)

3. Espèce de jupon de drap descendant jusqu'aux genoux. (Note de Dumont.)

D'aller voir une femme, ou la blonde ou la brune,
De lui conter fleurette au lieu de son époux.

Un poète étant toujours un peu mélomane, Dumont admirait fort la musique des Indiens.

Ils n'ont pour instruments, basses ni violons
Qu'un pot couvert de peau qu'on bat comme un chaudron
Et des chichicouas[1] qui sont de conséquence,
Qui, par force de bras, répètent la cadence
Des tons que fait celui qui bat dessus le pot.
La symphonie est belle, agréable en un mot.

L'ingénieur-poète a parfois des trouvailles d'harmonie imitative, et le

Pot, couvert de peau, qu'on bat comme un chaudron,

aurait vraiment mérité d'être mis en musique par un Peau-Rouge !

...Pendant cette musique,
Les femmes et les enfants assis autour du cirque,
Répètent par leur voix, les accents et les sons
Qui composent chez eux leurs airs et leurs tons.

Après les danses viennent les jeux :

On fait voir une pipe
Qui doit être le prix d'un agréable jeu ;
Un jeu qui conviendrait dans le temps où le feu
Sert à nous réchauffer ; enfin, c'est une boule
Toute pleine de son, qu'alors un grand chef roule.
Ils sont en deux parties, mais celui qui la prend
Tâche de l'apporter au but où on l'attend.
L'autre parti, pour lors, empêche cette affaire ;
L'attrapant, la rejette à l'autre bout contraire,
C'est-à-dire, en deux mots, que de ces deux partis
Qui se jettent l'un l'autre en disputant le prix,
Se trouvant au milieu de cette carrière
Que chacun a marqué quelque butte de terre
Où cette boule enfin doit y aller frapper,
Celui qui la jetant l'attrape, doit gagner.
Pour venir à ce point que de chuttes par terre[2] !
Que de furieux coups reçoit chaque adversaire !
A la fin cependant quelqu'un en est vainqueur ;
On lui donne le prix ; il en a tout l'honneur.

1. Petite calebasse vidée dans laquelle il y a plusieurs cailloux. (Note de Dumont.)
2. Les *Mémoires Historiques* ajoutent que la balle ne devait point tomber par terre et que les parties duraient souvent trois heures.

Ce jeu là, on le fait au pays de Bretagne
Parmi les habitants des champs, de la campagne ;
On le nomme la Soule...

Dumont décrit ensuite longuement les sacrifices humains exécutés sur la tombe des chefs, et les cérémonies bizarres qui accompagnaient chez les Pascagoulas, peuplade des environs de La Mobile, la coutume de déterrer les corps de leurs anciens chefs au bout d'un an. Tout ce passage se retrouve dans les *Mémoires Historiques*.

Puis viennent des recettes détaillées pour fabriquer d'excellent pain avec du maïs ou du riz, la manière d'extraire le goudron, la description de nombre de plantes utiles et des principaux poissons comestibles, les mœurs du crocodile, les diverses manières de chasser le gibier, et la façon de guérir la morsure des serpents à sonnettes en mâchant certains oignons.

L'auteur continue par le récit des aventures de Juchereau de Saint-Denis, par un examen des avantages et inconvénients du papier-monnaie, et enfin par une attaque extrêmement virulente contre l'administration de Bienville, omise par Le Mascrier. Bienville avait évidemment un caractère fort autoritaire, et commit quelques graves erreurs, notamment lors de l'expédition contre les Chikachas, néanmoins Dumont se montre souvent injuste envers « le Père de la Louisiane ».

Le poème se termine par un souhait :

Heureux que je serais, si, pour toute ma peine,
On peut dire de moi que j'ai mis par écrit
La pure vérité de tout ce grand Pays.

Exauçons ce vœu, et rendons hommage à la sincérité de l'auteur et à la conscience qu'il a apportée dans ses descriptions.

Somme toute, pour Dumont, la plus grande partie de la Louisiane serait un « second Paradis », tellement y poussent à merveille la vigne, le tabac, le blé et l'indigo, n'étaient les terribles difficultés de la navigation du Mississipi, sur lesquelles il revient souvent, et les piqûres des insupportables Marengoins qui empoisonnèrent son séjour en Amérique, et, sans doute, l'empêchèrent hélas ! trop souvent, de trouver la rime euphonique.

EIN BEITRAG ZUR SPRACHE DER IPURINÁ-INDIANER

(RIO PURUS, BRASILIEN)

Von Theodor KOCH-GRÜNBERG.

(Mit vier Abbildungen.)

Zur Veröffentlichung des folgenden Materials werde ich veranlasst durch die Arbeit *Alexander F. Chamberlain's* im VII. Band (p. 188) dieser Zeitschrift[1], in der auf eine von mir bei Gelegenheit meiner vorletzten Reise aufgenommene Wörterliste der Ipuriná-Sprache hingewiesen wird.

Es handelt sich um zwei Wörterlisten, eine kleinere, die ich Ende Mai 1903 in Para mit Ipuriná-Weibern aus Cachoeira am Rio Purus, und eine zweite weit grössere, die ich im Juni desselben Jahres in Manaos mit Ipuriná-Männern vom Rio Ituxí, dem grössten rechten Nebenfluss des Rio Purus, aufnahm.

Es waren sechs Individuen dieses Stammes, vier Männer, ein Weib und ein Kind, aus verschiedenen Dörfern (malocas) am Rio Ituxí (Abb. 1-4)[2]. Sie standen im Dienste eines Kautschuksammlers, der sie nach Manaos gebracht hatte, damit sie in dieser leichtsinnigen Stadt, wie er sich ausdrückte, « die Zivilisation lernen sollten ». Diese Ipuriná waren wohlgebaute, mittelgrosse Gestalten mit kräftiger Muskulatur und ziemlich heller, braungelber Hautfarbe. Die Frau war auffallend klein. Nasenscheidewand und Ohrläppchen waren bei den Männern weit durch-

1. *Alexander F. Chamberlain*. Sur quelques familles linguistiques peu connues ou presque inconnues de l'Amérique du Sud. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Nouvelle Série. Tome VII, pp. 179-202. Paris, 1910.

2. Zwei Photographien, die den Ipuriná-Mann *Yámano* und das Ipuriná-Weib *Kani riéro* darstellen, sind von mir bereits im « Globus », Bd. LXXXIX, SS. 311-312, Braunschweig, 1906, veröffentlicht. Als Namen ihrer Malocas gaben mir die Ipuriná an : *Schiriguni* und *Irunini* ; wahrscheinlich Namen von Zuflüsschen, an denen diese beiden Niederlassungen liegen, worauf die Endungen « -uni, -ini » (*Wasser, Fluss, Bach* in den Aruaksprachen) hinzudeuten scheinen.

bohrt. In ihrer Heimat tragen sie Bambusstäbchen darin, in die bei festlichen Gelegenheiten Federn gesteckt werden. Viel wussten sie mir zu erzählen von den « Indios bravos » am oberen Ituxí, die « Menschenfresser » und keine Ipuriná wären. Sie lagen damals mit ihnen in fortgesetzter Fehde, wie sie mir an zahlreichen Narben zeigten.

Ihr eigentlicher Stammesname ist *Kánkiti* oder *Kánkete*, » Menschen ».

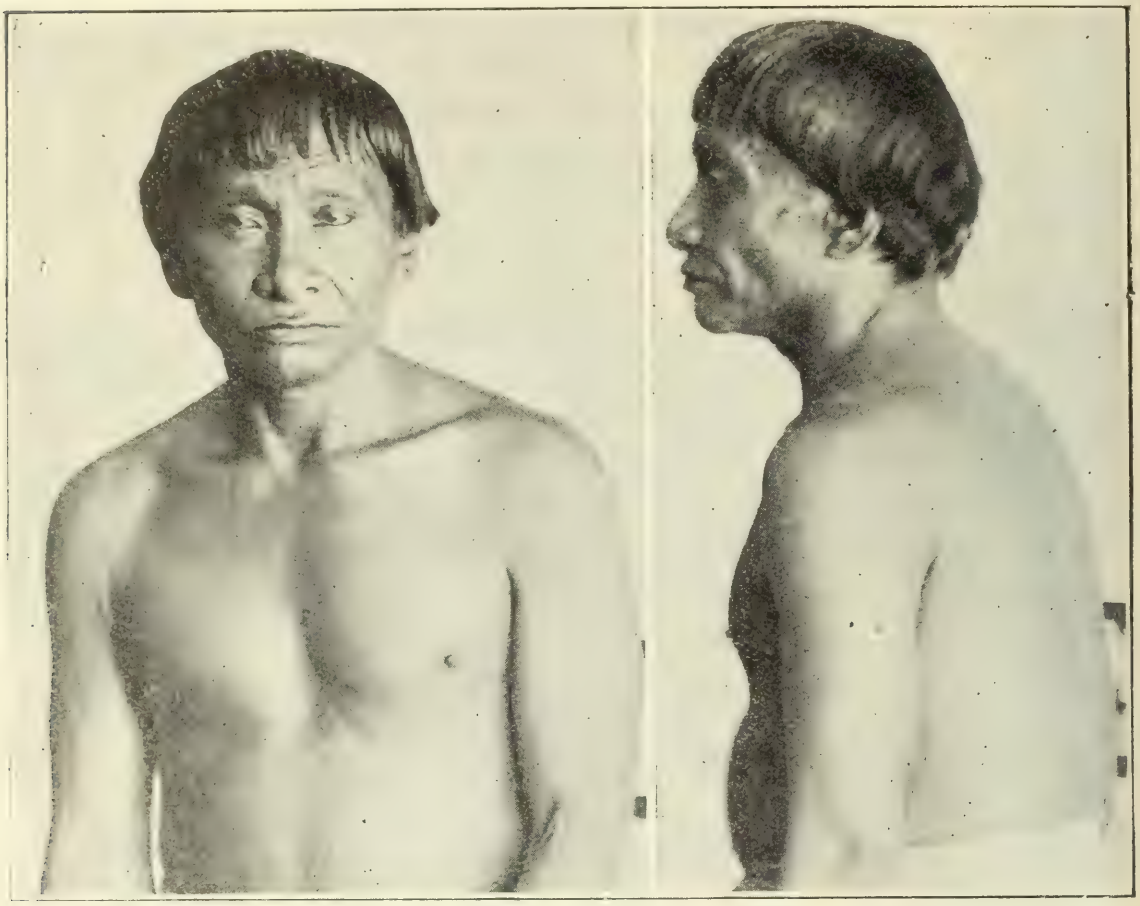


Abb. 1. — Ipuriná *Maniše* (Rio Ituxí).

Die Bezeichnung *Ipuriná* rührt nach *Ehrenreich*[1] von den ihnen nördlich benachbarten *Katauischi*, einem Aruakstamm des Ituxí, her.

Das Ipuriná vom Ituxí weist einige dialektische Unterschiede vom Ipuriná von Cachoeira auf und zeigt die für die Aruaksprachen charakteristischen Pronominalpräfixe der I. Person Singularis **ne-**, **ni-**, **no-**, die bei diesem durch das wahrscheinlich abstrahierende Suffix **-či** ersetzt

1. *Ehrenreich*, *P.* Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens. S. 58. Berlin, 1891. Ehrenreich schreibt *Kangiti*. Die Brasilianer nennen den Stamm : *Hypurina*, *Hyupurina*, *Jupurina*.

sind[1]. Dieselbe Unterscheidung zwischen Präfix ni-, und Suffix -chi zeigen die beiden Wörterlisten des Amerikaners *J. B. Steere*.

Die kleinere Wörterliste Steere's umfasst 23 Bezeichnungen für menschliche Körperteile, die bis auf vier das Suffix -chi haben. Sie stammt von einem Knaben der *Singananerí*, des Tucan-Clan der Ipuriná[2].

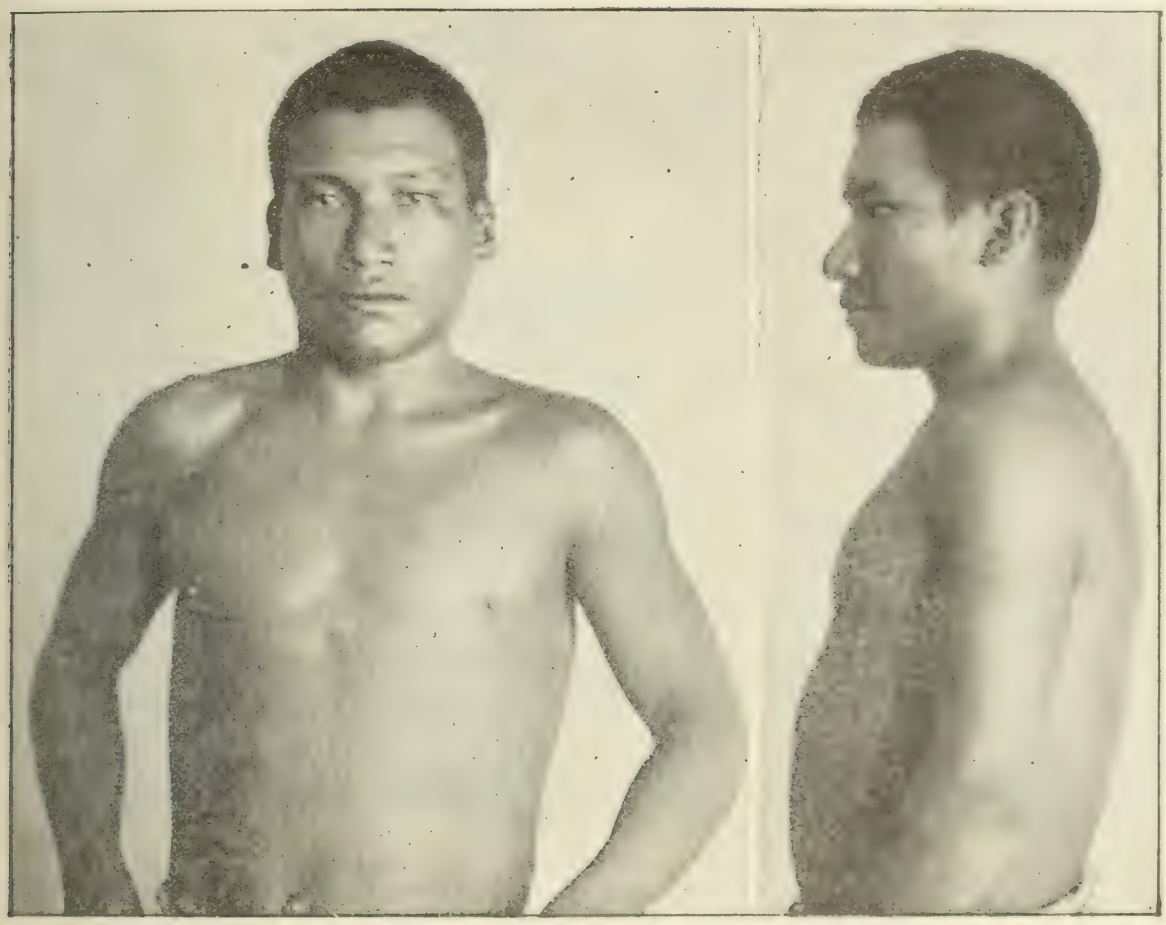


Abb. 2. — Ipuriná *Mapéu* (Rio Ituxi).

Das weit aus grösste Material über die Ipuriná-Sprache, ein reichhaltiges Vokabular nebst zahlreichen Redensarten und grammatischen Formen, hat *Rev. J. E. R. Polak* geliefert, ein Mitglied der « South Ame-

1. Diesem wahrscheinlich abstrahierenden Suffix -ci, bisweilen auch -t s i oder sogar -ti, entspricht das Suffix -ti in dem zur Aruakgruppe gehörenden *Guana* des südlichen Matto Grosso. Vgl. *Max Schmidt*: Guana, Zeitschrift für Ethnologie. 35. Jahrgg. SS. 324-336, 560-604. Berlin, 1903.

2. *Steere J. B.* Narrative of a visit to Indian tribes of the Purus River, Brazil. pp. 378-380. Washington, 1903.

rican missionary society », die fünf Jahre lang mit geringem Erfolg unter den Ipuriná wirkte[1].

Ehrenreich nennt das Ipuriná einen « echten Aruakdialekt ». In der Tat enthält diese Sprache nach dem mir vorliegenden Material ausser dem Präfix ne-, ni-, no- viele echte Aruakwörter, z. B. nenené-Zunge, nénama-Mund, noké(e)-Auge, u. a., daneben aber weit mehr fremde Bestandteile, sodass ich das Ipuriná für ein starkes Gemisch aus einem Aruakdialekt und anderen Sprachen halten möchte.

Hoffentlich macht uns nun Ehrenreich sein Material über die Ipuriná-Sprache, dessen Veröffentlichung er schon 1897 in Aussicht stellte[2], bald zugänglich.

Vergleichende Wörterlisten der Ipuriná-Sprache.

C. *Chandless, W.* : Notes on the River Purus. Journal of the Royal Geographical Society. Vol. 36, p. 118. London, 1866.
16 Wörter.

M. *Mercier, V.* : bei *Nusser-Asport, Chr.* : Vom Madre de Dios zum Acre. Ausland, 1890: S, 792 ff. (795).
25 Wörter und kurze Phrasen.

S. 1, 2. *Steere, J. B.* : Narrative of a visit to Indian Tribes of the Purus River, Brazil. Report of the United States National Museum for 1901, pp. 378-380, Washington, 1903.
1. 152 Wörter und 8 kurze Gesangesstrophen.
2. 23 Wörter.

P. *Polak, Rev. J. E. R.* : A Grammar and a Vocabulary of the Ipurina Language. Vocabulary publication fund, n° I. VIII + 111 SS. London, 1894.
Reichhaltige Wörterliste, zahlreiche Redensarten und grammatische Formen.

E. *Ehrenreich, P.* : a) Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens. Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde. II. Bd., 1/2. Heft. II. Über einige Völker am Rio Purus (Amazonas). SS. 48-72. Berlin, 1891.

1. *Polak, Rev. J. E. R.* : A Grammar and a Vocabulary of the Ipurina Language. Vocabulary publication fund, n° I. VIII + 111 SS. London, 1894.

2. *Ehrenreich, P.* Vokabulare von Purus-Stämmen. Zeitschr. f. Ethn. Bd. XXIX, S. 90. Berlin, 1897.

b) Materialien zur Sprachenkunde Brasiliens. VI. Vokabulare von Purus-Stämmen. Zeitschrift für Ethnologie.

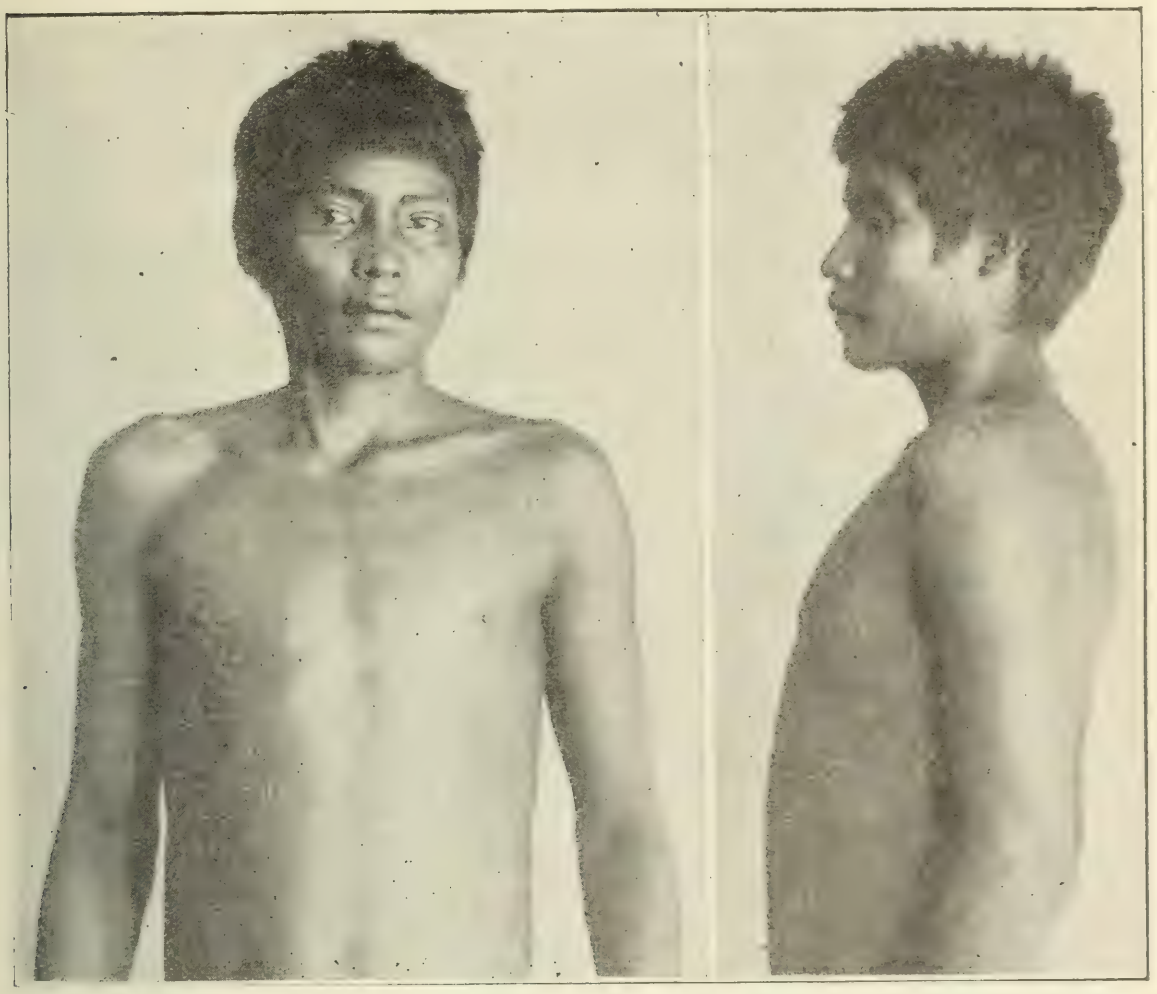


Abb. 3. — Ipuriná *Mapéranke* (Rio Ituxí).

Bd. 39, SS. 89-101. Berlin, 1897.
Wenige im Text verstreute Wörter, besonders für Gebrauchsgegenstände.

LAUTLEHRE
ZU DEN AUFNAHMEN DES VERFASSERS

Vokale:

a, e, i, u : wie im Deutschen.
o : gewöhnlich offen, ähnlich dem portugiesischen o.
å : zwischen a und o.
ŭ : zwischen deutschem u und o.

ü : wie im Deutschen ; französisches **u**.
ö : wie im Deutschen ; ähnlich dem französischen **eu**.
è : wie im Französischen ; ähnlich dem deutschen **ä**.
ị : dumpfer **i**- Laut, ähnlich wie im Tupi-Guarani.

á, é, í, ó, ú : Wortakzent.

ā, ē, ī, ō, ū : Länge. Wo der Längsstrich fehlt, werden die Vokale mehr oder weniger kurz ausgesprochen.

ã, ẽ, ĩ, õ, ũ : Nasaliert. Die Nasalierungen sind selten.

Fast alle auslautenden Vokale sind, soweit sie nicht betont sind, stark reduziert und sehr undeutlich. **e** ist überall, wo nicht die Länge angegeben ist, sehr kurz, besonders im Auslaut, wo es von reduziertem **i** oder **ị** (dumpfem **i**), bisweilen auch von reduziertem **a** schwer zu unterscheiden ist.

y : konsonantisches **i**, wie das englische **y** in **youth**.
() : eingeklammerte Vokale sind stark reduziert, bisweilen kaum hörbar.

Konsonanten :

b, d, g, k, m, n, p, r, s, t : wie im Deutschen.
l : selten ; mit Hinneigung zu **r**.
ṅ : wie deutsches **ng** in **Engel**.
ñ : wie im Spanischen.
v : wie deutsches **w** in **Weg**.
š : wie französisches **ch**.
č : wie französisches **tch**, spanisches **ch**.
() : eingeklammerte Konsonanten sind stark reduziert, bisweilen kaum hörbar.

VOKABULAR

A. Körperteile.

Zunge	*nenené*	*enené*	S. 1. *nĭnĭnĭ* 2. *ĭnānĭ* P. *néne* P. *nínini* (= mein Mund (?)
Mund	*nénama*	*sonátí*	
	nesóna	*sonačí*	S. 1. *nĭnāmāhā* P. *námata*

Abb. 4. — Ipuriná-Kind *Ndli* (*Ndri*) (Rio Ituxi).

Lippe	*nebotó*	*sonačí*	P. *putú*
	nebatabebotó (*Unterlippe*)		S. 1. *nĭpōtū* 2. *pōtōnchī* (Mund)
Zahn	*ne(t)sérin* (*Schneidezahn*)	*sirenčí*	S. 1. *nĭsērĭhĭ(n)* 2. *sērĭĭnchī* P. *tcŷrŷntachi*
	naikiáko (*Backenzahn*)		
Nase	*nikiritá*	*kiritačí* *kıltačí*	S. 1. *nĭkĭrĭpī* 2. *kīrĭnchī* E. *kiriti* P. *kŷrŷpaná*
Nasenloch	*nikíripane*		
Auge	*nokė(e)*	*okičí*	S. 1. *nĭnōkī* 2. *ōki* P. *ukŷ*.
Ohr	*nikímpita* *nikémpita*	*kimitačí*	S. 1. *nĭkĭmbī* 2. *kēmbĭtaichī* P. *kímbita*
Ohrläppchen	*nekémpitı*		
Ohrloch als Gehörgang	*nekenakó*		
Loch im Ohrläppchen	*nikempitalúku*		
Loch in der Nasenscheidewand	*nesonakíripana*		
Stirn	*netóñ*	*taatačí*	
	netsóntapute		S. 1. *nĭtōhū(n)* *tāwānchī*
Kopf	*nekiui*, *nekiwi*	*kiwintí*	
	nekiü	*kiwinčí*	S. 1. *ĭkīwī* P. *ŷkŷwŷ*
Kopfhaar	*nekirišiké*	*kiankučí*	
	nekiriské		S. 1. *kīwĭshākī* 2. *kīwĭsīkēchī* P. *yanguchí*
Augenbrauen	*ne(t)sontavitá*	*sontavitačí*	
	nišike(t)sóntavete		
Augenwimpern	*nåkómate*, *nokemeipípitı*	*okomavičí*	
Bart	*nešeaváto*		S. 1. *shīwāpātō* 2 *shāmbōtō*
Schnurrbart	*nišámputa*		
	neš(e)ámputapitı		

Vollbart	*nešika(t)írinta, ne(t)erẽtápitį, ne-patavu(t)-sẽrẽ-tápitį*		
Wange	*nekáko*	*karkotačí*	
Kinn	*nekéšike*	*serentačí*	
Schulter	*ne(t)sotáleta*	*sotaltačí*	S. 1. *nĭsōtārītā́* 2. *sūtārītānchī́*
Arm	*nekánake*	*kanuṅkačí*	S. 1. *nĭkānōkī́* 2. *kānōkĭnchī́* P. *cánuke*
Unterarm	*nekorukánake*		
Ellbogen	*noko(t)sálike*		
Hand	*nipíu*	*oakučí*	S. 1. *nīwā kūnūtā́* 2. *wākūchī́* P. *wácu*
Handrücken	*negó(t)sa negó(t)se negótse*		
Handfläche	*netorotavíu netorotawíu*		
Handgelenk	*nõakonúta*		
Faust	*noporoẽntapiůtínu*		
Finger	*nebiúk(e) nébiu*	*oakučí*	S. 1. *bīōkīchī́* P. *wácu*
Daumen	*nebiúk(e) mitaímunakere*		
Fingernagel	*nešā́tak(e)*	*sauatačí*	S. 1. *nisāwātā́* 2. *sāwātaichī́* P. *çáwata*
Bein	*nepolík(e)*	*purikičí*	S. 1. *nĭporīnā́* 2. *pōrōkānchī́* (Schenkel)
Oberschenkel	*napé*		
Unterschenkel (Schienbein)	*nekortapíke netapíke*		S. 1 *nitāpīkī́* 2. *kāpīkānchī́* (Schenkel) P. *tebiké*
Wade	*nitikínišene*		
Knie	*nepotólikį*	*purtolikičí*	S. 1. *nīpotōrīkī́* 2. *potōrākīnchī́* P. *pūtureke*

Kniekehle	*ni t)sálimopakote*		
Fuss	*nikíti*	*kitičí*	S. 1. *nĭkĭtĭ*
			2. *kĭtĭnchĭ*
			P. *kíti*
Fussrücken	*nitompikíti*		
Sohle	*netórotakíti*		
Ferse	*nikisoté*		
Zehe	*nikitíke*	*kitičí*	S. 1. *nĭkĭtĭkĭ*
	nikitíkipe		2. *kĭtĭkĭ*
Zehennagel	*nešátak*		
	nesótake		S. 1. *nĭsāwātá*
			2. *sawataikĭchĭ*
Körper	*notórota*		
Leichnam	*kayumpotáka*		
Hals	*nenopí*	*nokičí*	S. 1. *nĭnōpĭ*
Kehle	*neganakí*	*antaraná*	P. *cánakŷ*
	nekánake		
Achselhöhle	*ninkie(r)kómale*	*iñakumarič́i*	
Schulterblatt	*ne(t)sótale*		
Rippen	*netánape, etánape*		
	netanapútape		
	etanapúta		
Brust ♂	*netórota*	*kurutačí*	S. 1. *nĭtōrōtá*
			2. *tōrōtānchĭ*
Brustwarze ♂	*neteníke*		
Brust ♀	*neténe*	*tinetí, tinečí*	
	ōtene		
	(ihre Brust)		
Bauch	*netikáko*		
Nabel	*nišóronke*		
	nešíronke		
	nešíroṅke		
Nabelstrang	*ašóronke*		
	ěyote		
Seite	*nentenítikãi*		
	nentenítikẽi		
Rücken	*neságanota*		
Gesäss	*népoke*		
Penis	*nípitsi*		P. *pichinchi*
	ípitsi		
Glans	*nipítsikue*		
	nivítsikue		

Praeputium	*ā́ntane*		
Scrotum	*ne(t)séke*		
	netséke		
	étseke		
Testes	*nenáke*		
Membrum ♀	*o(t)séneke*		P. *çúcu*,
	o(t)sénịkị		*çucuchí*
	otsénịkị		
Anus	*né(t)some*		P. *tçúmŷ*
	nétsome		
Haut	*némata*	*akuntačí*	P. *ímata*
	nṓmata		
Knochen	*napé*	*apinčí*	S. 1. *āpī́*
Totengerippe[1]	*ekáonota*		
Blut	*nẹ́reṅk(e)*	*erengačí*	S. 1. *nīhīrĭngá*
			2. *ārānkāchī́*
			P. *éerenga*
Ader	*nekṓtsa*, *nekṓ(t)sa*		
Puls	*noakonutá*		
Fleisch	*nišené*	*šininčí*	P. *ishíni*
Herz	*náṅkepa*	*aṅkepačí*	S. 1. *nānkīpá*
			2. *ankūpaichí*
			P. *ángỳba*
Leber	*námoke*		
Lunge	*nesenā́nịṛị*		
Magen	*ka(t)sū́vetere*		
	katsū́vetere		S. 1. *nĭtūrūmá*
			2. *tūrūmānchí*
Darm	*nitikapítsa*		P. *tícacu* (= Eingeweide)
Gehirn	*nášimbị*		
Speichel	*neánomã*		
	námã		
Urin	*netsanā̃*		P. *tcínaca*
Schweiss	*netsontavúta*		P. *hénicancari*
Träne	*natsā̃*		
Kot	*ítike*		
Atem	*nesénanira*		
	nesénanire		

1. Beim Gespenst « **kamịrị** ».

Rotz	*nesárumã*	
	nesárumãpi	
Wunde	*niórotiko*	
Narbe	*nésau*	
Geschwür	*nekáro*	
Eiter	*epúsipe*	
Semen virile	*ikaĩpĩ*	P. *caí*
Fieber	*nišítiri*	
Dysenterie	*itikẽpĩ*	
Schnabel	*etekáke*	
	ikíripa	
	okírita (sein Schnabel)	
	ošévita	S. 1. *ĭkĭrĭtă* (Flügel (?))
Flügel	*imíňkita*	
	iminkíta	S. 1. *ĭmĭngĭ* (Feder) *ímĭngĭtă* (Schnabel (?))
	omíňkita (sein Flügel)	P. *íminki*
Feder	*ípiti*	
Beine (des Papagei, Yaburú-Storches u. s. w.)	*etavíke*	
	otavíke (seine Beine)	
Füsse (des Papagei)	*okíti*	
	(seine Füsse)	
Schwanz (des Papagei)	*išíta*	
	ošíta (sein Schwanz)	

Körperteile des Hundes:

Ohr	*ikímpita*
	ikémpita
Schnauze	*ikíripokete*
Zahn	*étseriň, ítsiri, étsirĩ, ítsirĩ.*
Zunge	*énene*; *ónine* (seine Zunge)
Auge	*okéãke*
Vorderbein	*ekanókena*
	ekáneke (Vorderbeine des Coatá-Affen)

Hinterbein	*etávike*	
Zehen, Pfote	*ípiu*; *opíu* (seine Pfote) *ipíukẹ*	
Zitze	(*nãpánale*)[1] *tenike*	
Penis	*ípitse*	
Scrotum	*ítsike*	
Schwanz	*išípi* ; *ošípi* (sein Schwanz)	P. *íshipi*
Fell	*emáta*	P. *ímata* (= Fell) P. *maniti-matá* (= Hirschfell)
Rippen	*etanapúta*	

Körperteile des Fisches.

Flosse	*etsámiñkị*	
Schwanz	*ešíta, išíta*	S. 1. *ōshītá*
Schuppen	*etãnta*, *étãnta*	S. 1. *ōtāntá* P. *itánta*
Gräte	*ãpe*	

B. Elemente und Natur.

Wasser	*impurãna*	*ompará*	C. *iborabai* S. 1. *ĭmbōrāhā(n)* M. *embo* P. *imbarán*
Fluss	*esóana*		S. 1. *wēnĭ* C. *wéni* P. *wŷnŷ*
Bach	*sotõalĩa*		P. *çutuwaríya* (= Strom)
Feuer	*šámana*	*šamaná*	C. *chaminá* S. 1. *shāmīná* M. *samina* P. *shámŷna*
Rauch	*katsíale*	*itši(ṅ)apé*	S. 1. *shāmīná sīnĭ*, *shāmīná ichikú* P. *shamỳchían*, *ichían* ; *cachíanri* (= Russ).

1. **nãpánale** = Hund.

Asche	*etapánipe*		
Brennholz	*šámana*	*šamaná*	P. *shámỳna*
Himmel	*itanotíši*	*kirašití*	P. *itánushiti*
Wolke	*etomavitíše*		P. *ímamakŷpŷ*
Regen	*impuranapaní*	*ompará*	S. 1. *ĭmbōrāha(n)*
			P. *imbarán*
Nebel	*pokomarále*		
Tau	*areporóro*		
	ioerekáenãmã		
Wind	*ketaóliri*		
	ketaóli(r)i		P. *catáware*
Blitz	*okoratsitále*	*kanuṅganakaré*	
Donner	*iukuámuri*		
Regenbogen	*kiési, iṅkisí*		E. *ịnkịsị*
Sonne	*atúkati*	*kapatakáre*	S. 1. *ātōkāchĭ*
	atakoát(s)i		M. *tucansi*
			E. *atukatší*
			C. *atokantí*
			P. *atúcachi*
Schatten	*itsiṅkarapóko*		
Jahr	*ãntemitãte* [1]		
Regenzeit	*ãnkapavukota*		
	impurãsoãke [2]		
Trockenzeit	*kamõsáke* [3]		P. *camuín*
Tag	*tšiakopáṅka*		
Nacht	*uṅkanuká*		S. 1. *ĭngīātã*
			P. *ingetá, inganuca, mapián*
Morgen	*iṅkiátane*		
	iṅkiéta		
Mittag	*vaiketá*		
Abend	*kikáta*		
Mond	*kasíri*	*kasiri*	C. *cassirí*
			S. 1. *kāsīrĭ*
			E. *kasiri*
			P. *cacŷrŷ*
Neumond	*earakõkàputapekasíri*		
Vollmond	*iyotipoienatapekasíri*		P. *iyútibaintaca,*
	imitapẽgarekasíri		*iyútibainatakínicu*

1. **ãnteka** = eins.

2. Vgl. « Wasser, Regen ».

3. Enthält offenbar das alte Aruak-Wort « **kamo** = Sonne », das im heutigen Ipuriná verschwunden und durch « **atúkati** » ersetzt ist.

abnehmender Mond	*kasīriápeńke*		
zunehmender Mond	*kasīrimítapeńke*		
Mondfinsterniss	*mapiāpi*		S. I. *māpīāhá(n)* (Dunkel)
Sonnenfinsterniss	*atokatsipiākapīke*		
Stern	*iyóirikị*	*yeurikí*	C. *wirikí*
		iyoirikí	S. I. *īwīrikí*
			E. *iüri kịrị* (Sternschnuppe) *yuiriki* (Stern)
			P. *yuŷrŷkŷ*
Morgenstern (Venus)	*antóše*		
Plejaden	*auíṇaua*		E. *umịnauă*
Milchstrasse	*etumapitíši*		
südl. Kreuz	*sempiripokomáńki(n)*		
Erdboden	*išitíve, išitíbe*	*kipačí*	P. *ishítishiti,*
		kipačipé	*kŷbachí,* *ishíti*
Feld, Savane	*eoeritíši*		
Weg	*kimápulị*	*apučí*	M. *jochios*
			P. *apuchí*
Berg	*etsontapúta*		
Wald	*ítōpa*	*intopakí*	P. *intŷbakŷniri*
		intiopá	(= backwoods) *intŷkakŷ* (= forest)
Höhle	*árko*		
Grab	*ā̃riku*		
Insel	*itšapíkale*		
Sand, Sandbank	*ekovatsíte*		S. I. *kipáchí*
	ekopatšité		P. *kŷbachí*
Stein	*kaisurú*	*kaisurú*	S. I. *kaisuni*
Felsen	*kaí*		
See, Lagune	*épua*		P. *ipuá*
Stromschnelle, Katarakt	*kaitorṇúńkane*		
Rio Ituxý	*mítārị*[1]		

1. = **mitã-ari** = grosser Fluss; **mitá** = voll, alles.

C. Haus, Gerät, Waffen, etc.

Dorf	*aĩko, ayikó*		S. 1. *āwīkū* (Haus)
Haus	*aĩko*		S. 1. *āwīkū*
	papirí		E. *aĩku*
			P. *aicú*
Hauseingang	*entekipiẽ, intikipie*		
Sitzschemel	*ãtánta*		
Faserhängematte	*kiétsi*		S. 1. *kīkōchĭ*
			M. *ajechi*
			E. *kekutši*
			P. *kecuchí*
Baumwollehängematte	*mapõmañke*		
	mapóamañke		
Miritĩ-Palmfasern	*kínale*		
	(Miritĩ-Palme)		
Spindel	*kipèta*		E. *kipätă*
Faden	*mapõtsa, mapõtse*		P. *mapúatça*
Baumwolle	*mapúe*		S. 1. *nāpōāchā*
Pflanzung	*tókoli*		
meine Pflanzung	*netókente*		
Tragkorb	*kótale*		P. *cutarí*
Koffer	*epáune*		
Feuerfächer	*amputá, ampóta*	*iyaputá*	
Kalabasse	*koerètá*		
Kochtopf	*kopití*		P. *cupití*
Teller	*takátale*		
Löffel	*koyerãra*		
	(portugiesisch)		
viel Gepäck	*toitsíniri*		P. *túichiniri*
	doitsíniri		(= Eigentum)
Beil	*kétai*		S. 1. *kĕtaiĭ*
			P. *kỳtái*
Messer	*iuatá*		S. 1. *īwātā*
Kanu	*ãnta*		S. 1. *āhātā*
			E. *aată*
			P. *áanta*
Dampfer	*mapõro*		
	(portugiesisch)		

Waldmesser	*sarakã*	*sarasará*	
	sarakão		
	(port : *facão*)		
Ruder	*mèkotsí*		P. *mécuti*
			S. 1. *mēkūchĭ*
			E. *meikutší*
Bogen	*tapótsi*		S. 1. *tāpūchĭ*
	tapóči		E. *taputši*
Sehne	*tapočítsa*		S. 1. *tāpū chīchĭ*
			E. *taputšitsă*
Fischpfeil	*nišíripi*		S. 1. *sīrī pīchĭ*
Harpunenpfeil	*makúlina*		S. 1. *mākūrīnā* (Kriegspfeil)
			P. *macúrina* (= Pfeil)
Pfeil mit Bambuspitze	*ekuenã*		
Pfeil mit Knochenspitze	*katsúntale tsúntake* (?)		
Pfeilfeder (allgemein)	*nikitsipíti*		
Pfeilfeder (vom Mutum-Crax)	*iraṅkapíti*		
Pfeilfeder (vom Arara)	*kamiripíti*		
Keule	*ipirīri*		
Blasrohr	*ekána*		S. 1. *ìkānā*
Giftpfeil	*nešíripi*		
Pfeilgift	*kaputántale*		E. *kapatangárini*
Gifttöpfchen	*ióiki*		P. *yuŷkŷ* = (Pfeilgift)
Lanze	*iyumintí*		S. 1. *kawādā*
			P. *yúminti* (= Harpune)
Angel	*tsăpe*		P. *tçapŷkŷaanta*
Flinte	*šamanáke* [1]		M. *chaminaqui*
			P. *shámŷnakŷ*
Revolver	*šamanáke oašepitíro*		

1. Vgl. « Feuer ».

Pulver	*šamanakepáni*		P. *shámŷnakŷpani*, *upani*
Schrot	*šúmbo* (port.)		
Riflepatrone	*embā́ra*		
Flintenhahn	*šamanakikémpi*		
Schamschurz des Mannes	*nuantsovánta*		
Gürtel	*sintū́ra* (port.)		
Armband	*otáname*		
	netáname		E. *tamanatší*
Knöchelband	*opotólema*		
Ohrpflock aus Rohr [1]	*nekempikā́nata*		
Nasenpflock aus Rohr [2]	*nesarokā́na*		
Hut	*šapéo* (port.)		
Kleid	*maṅgánte*	*maṅgačí*	P. *mangáchi*
Hemd (des Mannes)	*ekánota*		
Hemd (der Frau)	*ómaṅga*		
	maṅgántsi		
Kamm	*pénče* (port.)		P. *çapupŷrita*
Spiegel	*āntakā́ri*		
Kopfschmuck aus Federn	*épiti*		
	ípiti		
Flöte	*sokonáke*		
Tanztrompete	*kamačí*		E. *kamatši* [3]
Tanz	*sérana*		
Gesang	*šepoā́ta*		P. *ishipúanre*

1. Im Ohrläppchen.
2. Im Septum.
3. Vgl. *P. Ehrenreich* : a. a. O. S. 70-71 ; fig. 47.

D. Mensch, Familie, Gesellschaft, etc.

Mensch	*kánkete, kánkiṭi* (Stammesname)	*iké*	S. 1. *kikí* P. *cángỳtỳ, cángite* (= Ipuriná)
Mann	*keké*		S. 1. *kīkī* P. *kỳkỳ*
Stamm	*ntekavítsa* (?)		
Ehemann		*intániri* *intaniri-tanirú*	S. 1. *nūdānīrí* P. *íntaniri, kíntaniru*
Vater	*paté*		C. *paté* S. 1. *nīrí* P. *pátỳ* E. *pati*
Mutter	*nanú*		C. *natú* S. 1. *nātū́* P. *nátu, niru*
Kind	*amarínike*		
Sohn	*namarité*		S. 1. *nāmāri* P. *hankéri*
Bruder	*nepuīri*		S. 1. *nìpīrī́* C. *nabirí* P. *pỳri*
Schwester	*nítaro*		S. 1. *nitaru* P. *itáru*
Weib	*setó*	*intanurú*	P. *cítu* C. *setú* S. 1. *sītū́* (Weib) *nìndanirú* (Ehefrau) M. *curuni* (Weib) *intavíro* (Ehefrau) P. *kíntaniri* (= Ehefrau) *intaniru*
Mädchen	*setó*		C. *[illegible]*

Tochter	*namálite*	S. 1. *nīhātirū́* P. *hankéru*
Witwe	*ā́nteka ontaṇiṛiṇi* [1]	P. *mítiticu*
Oheim	*ikiámaṇiṛi*	
Tante	*nā́no*	
Greis	*kiperumané*	
Grossvater	*natokére*	
Grossmutter	*nakére*	
Häuptling	*úmane*	S. 1. *tūshā́wā* [2] E. *enéngakari*
Freund	*numuanitíko*	
Feind	*konenonenimaninoéra* [3]	
Weisser	*kasarumanéri*	M. *carigúa* [4] P. *imbarániri*
Neger	*pomãmãí* *mãmãpoĩ* *pulípi*	
Indianer	*káṅkitiṇ*	P. *cángŷtŷ, cángite* (Ipuriná)
Indio bravo (« Menschenfresser »)	*malõkanípa*, *káṅkitiṇ malõ kanípa*	
Hure (port : puta)	*kiripámune*	
Schimpfwörter	*nopípai* *tsomíntama*	

E. Medizin, Religion.

Zauberarzt	*èntentsiṇ*	E. *entitši*
Tabak	*auíri*	S. 1. *āwīrī́* E. *auiri* P. *awirí*
Tabakpfeife	*kašímbo* (port.)	

1. **ā́nteka** = eins.
2. Lingoa geral.
3. Satz?
4. Lingoa geral : **karíua**.

Zigarre	*auíri*		
Schnupftabak	*auíri*		
Schnupfapparat	*miškā́ne*		
Gespenst	*kámịrị*		S. 1. *kāmīrī́* (Teufel)
	kámĩrĩ		E. *kamịrị*
			P. *camŷrŷ*
Schatten	*itsiṅkalapóko*		
Name	*neoā̃ka*		P. *iwánga*
Stimme	*nesā́ṅkịrị*		
Wort	*ãntesáṅkịrị*[1]		P. *çángire* (=Sprache)
Schlaf	*nomakáko*		
Traum	*nomā́nakape*		

F. Säugetiere.

Affe (Macaco prego)	*tsekoté*		P. *chicutí*
kleiner Affe (Macaquinho)	*tséuale*		
Macaco barrigudo	*atsánalị*		
Brüllaffe	*kī́ne*		
Coata-Affe	*itsíkirị*	*itikirí*	P. *ichíkiri*
Fledermaus	*šiú*	*šiepíri*	
Schwanz der Fledermaus	*ešokáke*		
Flügel der Fledermaus	*imíṅkita*		
Jaguar	*aṅkití*	*aṅkití*	P. *angití*
			C. *anguity* (Hund)
			S. 1. *hāngĭtĭkī́* (Hund)
Hirsch	*mā́nitị, manitị́*		S. 1. *mānītī́*
			P. *manatíniri*
kleiner Hirsch	*sṓte*		P. *çuti*
Geweih	*ḗko, sọtḗko*		

1. **ā́nteka** = eins.

Fischotter	*éne*	S. 1. *ĕnĭārĭ*
Tapir	*kiāma*	S. 1. *kīāmā*
		C. *chamá*
		P. *kiamá*
junger Tapir	*kiāmankiripíke*	
Ohr des Tapir	*kiāma ikímpita*	
Capivara	*iapá*	
Paca	*kaiaté*	S. 1. *kaiātĭ*
Aguti	*kipétena*	
kleines Wildschwein (Taitetú)	*miritĭ*	P. *meritĭ*
Faultier	*iyú*	E. *iarä*
Cuatí	*yompitirí*	
grosser Ameisenbär	*išíua*	
kleiner Ameisenbär	*kamatséru*	
Pferd (gr. Ameisenbär)	*išíua*	
Kuh, Rind (Tapir)	*kiāma*	P. *kiamá shini*
Schwein (europ.)	*irarí*	
Hund	*naõpanarí*	C. *anguitý*
	anõpanāri	(vgl. Jaguar)
		P. *anabanari*
Katze (Jaguar)	*aṅkití*	P. *angití*
Ratte	*kẽri*	
Manati	*poníkoli*	
Gürteltier	*išiuatĭ*	
	šoatí	
Schild des Gürteltiers	*otãnta* (sein Schild)	

G. Vögel.

Ei	*ónake* (sein Ei)	S. 1. *nāki*
		P. *nakí*, *únaki*

Arara	*kámīrị*	P. *camŷŷrŷ*
Schwanzfeder des Arara	*kam[illegible]īšitapítị*	
Periquito	*kots[illegible]ike*	
Papagei	*kiňkuã*	
Schnabel des Papagei	*okírita*, *ošévita* (sein Schnabel)	
Mutum (Crax)	*iraňká*	P. *payurí* (= Crax tuberosa)
Jacú (Penelope)	*tóntị*	
Urubú	*mayolí*	
Tucano (Rhamphastus)	*šíňgane*	S. 1. *sĭngāní* E. *šinganĕ*
Schnabel des Tucano	*ikíripa*	
João pinto	*tsíroke*	
Jaburú (Ciconia)	*yaúiru*	P. *yaŷrú*
Schnabel des Jaburú	*ikíripa*	
Ente	*opái*	S. 1. *ōpaí* P. *upaí*
Taube	*potokokó*[1]	
Hahn, Huhn	*patarí*	C. *patarí* S. 1. *pātārí* P. *patarí*
Geier (Gavião)	*kókoị*	
Jacamí	*ítiti*	
weisser Reiher	*ítitị*	

H. Fische, Reptilien, etc.

Fisch (überhaupt)	*šemáke*	S. 1. *shīmākí* P. *shímakŷ*
Fischarten	*tsítsị* *nepokoli* *kiãnatsị* *popusérị* *paúeru*	

1. Onomatopoëtisch.

Rochen	*kámāru*	
Stachel des Rochen	*oõků*	
	oõnků	P. *ecú* (= spine)
Piránha (Serrasalmo)	*omáke*	
Matrincham	*mamurí, mámoli*	
Bicudo	*iomperíšima*	
Pirarucu	*konáguli*	P. *cunacurí*
« Maï dos peixes »[1]	*tsorenápiri*	
Alligator	*kayókere*	P. *cayukŷrŷ*
	kaiékiri	
Eidechse	*ãpatsékale*	
kleine Eidechse (lagartija)	*kétsana*	
Kopf des Alligator	*kayókerekiü*	
Schwanz des Alligator	*ošitá, ošípi* (sein Schwanz)	
Kamm auf dem Rücken des Alligator	*otsůntapůlike*	
Kamm auf dem Schwanz des Alligator	*otsůntašípi*	
Tracajá-Schildkröte	*sémbiri*	C. *chetu-yu* (Schildkröte)
Tartaruga-Schildkröte	*sémpiri*	S. 1. *kūmbīrī*
		E. *sambari*
		P. *cimbirí*
kleine Tracajá	*sémpirikike*	
	konīru	P. *cuníru*
Jabutí (Landschildkröte)	*tsiképe*	
Tartarugaschild	*sémpiritãnta*	S. 1. *kūmbīrī ōtā-hã(n)*
	otãnta (ihr Schild)	P. *utánta* (= Schale)

1. Flussfisch.

Schlange	*ímina, ímine*	S. 1. *ĭmĭnĭ*
		E. *umnauă*
Klapperschlange	*apotapúte*	
Sucurijú	*kẽãte, kẽãnti,*	
(Boa)	*iminanákore*	
Kopf der Sucurijú	*kẽãntikiú*	
	kẽãntikiũ	
Rippen der Schlange	*etánape*	
Hautzeichnung der Schlange	*íyoṅke, óyuṅke*	
Backen der Klapperschlange	*apotapúte kekopĩ*	
Frosch	*akónta*	
Kröte	*(n)doróa*	
	pátsiri	S. 1. *tūrūtĭ*
	kõra	(Frosch)
		P. *géra*
Hinterbacken der Kröte	*sipiẽra*	
	okiõta	

I. Niedere Tiere.

Ameise	*katsepókere*	
	katsevókere	
Termite	*kámara*	
Mosquito (Culex)	*ániu*	
Stachel des Mosquito	*okirípi*	P. *kiripiké*
Pium (Simulium)	*kiemítsite*	P. *camichetá*
	kimítsite	
Fliege	*oánontenake*	
Biene	*mapá*	
Honig	*potšõãre*	
Heuschrecke	*tsítsiri*	
Wespe	*sáne*	
Schmetterling	*méso*	
Mistkäfer	*kešintánake*	

Cocon mit Schmetterlingspuppe	*katsígate*	
Mutuca (Tabanus)	*akírike*	P. *putŷkỳ*
Micuim (Trombidium)	*iómpịrị*	
Jaquiranamboya (Fulgora laternaria)	*konósolị*	
Carapato (Ixodes)	*kitsitị́*	
Laus	*kimítsito*	
Floh	*kotů́mpa*	
Sandfloh	*saúatsị*	
Spinne	*šoákere*	
Skorpion	*aikóneru*	
	aikéneru	

K. Pflanzen.

Baum (überhaupt)	*ā́mana*[1]	S. 1. *ĭmīnā̃*
hoher Baum	*otanumoná*	
Blatt	*ā̃tsopa*	S. 1. *āhā sūpā́*
		P. *aantçupa*
Ast	*imbaúmate*	S. 1. *āhā pōrī́*
		P. *catŷ, icatŷ*
Rinde	*iókolị*	
Wurzel	*ā́kotsa*	S. 1. *āhā kōsā́*
Dorn	*tsominā́konte*	
Harz	*ā́mana netóka*	
Blüte	*kolíua*	S. 1. *āhāwī́*
		P. *anwyry, hŷnwŷru*
Frucht	*iáte, yáte*	S. 1. *kārīpĭnkā́*
Gras	*katsotáte*	
Mais	*kiéma*	S. 1. *kēmī́*
		M. *quemi*
		P. *kímŷ*

1. *Uitoto* : amana.

Manioc	*kómịrị*	P. *cumýrý*
Maniocmehl	*ketárokerị*	P. *catarukŷrŷ*
Maniocfladen (Beiju)	*kómirị*	E. *kumịrịpōko*
Kaschiri	*kiemã*	
Banane	*tsípali*	C. *chí-parí* S. 1. *sīpārī́* P. *chiparí*
Batate	*képare*	S. 1. *chīpālī́*
Cara (Dioscorea)	*motó*	
Pfeffer	*polití, purití*	
Bohne	*marópe*	
Kautschuk	*kipišíṅka*	
Cauchero	*kaušéro* (port.)	
Rohgummi (port: seringa, siringa)	*širíṅga tsontíke*	
Bambus	*apakátịrị*	
Pfeilrohr	*ekána*	
Zuckerrohr	*kána*	
Urucú (Bixa Orellana)	*apénkịrị*	
Kürbis	*sṓliu*	P. *cuŷrŷ*
Timbó[1]	*akóna*	
Pará-Nuss	*máke*	P. *makỳ*
Sipó (Schlingpflanze)	*ãputsa, ãmputsa*	S. 1. *āhā(n)pīsā́* P. *aampỳtça*
Baum (spec.)	*neā́ntsitso*	
Palmen: Mirití	*kínale*	
Tucum	*nkaúalị*	
	kaúalị	
Assaï	*tsapịrịkị*	
Pupunha	*kauíri*	

L. Zahlen.

1	*ā́nteka*	S. 1. *hatikā́* P. *hántỳ*
2	*ípị*	S. 1. *ipikā́*

1. Schlingpflanze zum Vergiften der Fische.

3	*ipántopakene*	P. *pakŷnŷ* (= einander)
	ipiánte	S. 1. *ĭpĭpākĭnī*
4	*mápo*	S. 1. *māpākā*
	ípiipi	
5	*itotsólina, mápo* (viel)	P. *itú* (= drei oder beliebige grosse Zahl)
10	*mapókatša*	
	itotsólina (viel)	
15	*itovítere*	
	iyanavivítere	
	iyanavivítele	
20	*itótsoline* (viel)	
eine Hand	*ántipi*	
zwei Hände	*ekenekauakónte* (?)	
wenig	*mápokale*	P. *ypŷ*
		P. *mapára* (= einzig, allein)
viel	*etotsóline*	S. 1. *ĭtūrī*
		P. *itú*
voll	*ešámboke*	P. *sháampuca* (= full)
	mitā	P. *mitá* (= big, large)
alles	*mitā*	
allein	*ánteka*	P. *hántuca*
viele Sachen	*etapúteretóitsitsoline*	

M. Pronomina.

ich	*nóte*	S. 1. *nōtā*
		P. *núta*
du	*pite*	S. 1. *pītā*
		P. *píta*
er	*óe*	S. 1. *haitārī*
		P. *ŷwa*

wir	*atã*		S. I. *atanãní*
			P. *ata*
			P. *wáta* (= uns)
ihr	*enõa*		
	amopíta		
	amopíte		
sie	*ũère*		
	enõa		P. *ínua, ywa*
mein Bogen	*nétapo*		
dein Bogen	*pitatápo*		
sein Bogen	*euatápo*		
	eoatápo		
unser Haus	*atauíni*		
euer Haus	*pitauíni*		
ihr Haus	*ũãuini*		
mein	*nekíui*	mein	*nétserĩ*
dein	*pitakíui*	dein	*pitátserĩ*
sein	*euakíui*	sein	*oátserĩ*
Kopf		Zahn	
unser	*atakíui*	unser	*atátserĩ*
euer	*pitakíui*	euer	*pitátserĩ*
ihr	*okíui*	ihr	*enoátserĩ*
meine	*nénene*	mein	*nõke*
deine	*pitánene*	dein	*pitaóke*
seine	*ónene*	sein	*óke*
Zunge		Auge	
unsere	*atasánkiri*	unser	*atõke*
euere	*pitasánkiri*	euer	*pitõke*
ihre	*oasánkiri*	ihr	*caõke*
mein	*nénama*	meine	*nípiu*
dein	*pitánama*	deine	*pitápiu*
sein	*énama*	seine	*õpiu*
Mund		Hand	
unser	*atánama*	unsere	*atápiu*
euer	*pitánama*	euere	*pitápiu*
ihr	*oẽranama*	ihre	*ompiu*
meine	*níkiri*	mein	*nérinke*

deine	*pitákiri*	dein	*pitaériňke*
seine	*ékiri*	sein	*oèriňke*
	Nase		Blut
unsere	*atákiri*	unser	*ataériňke*
euere	*intákiri*	euer	*enoaériňke*
ihre	*oèrakiri*	ihr	*nakiraériňke*
mein	*nikímpita*	mein	*nikíšike*
dein	*pitakímpita*	dein	*pitakíšike*
sein	*oèrakímpita*	sein	*eoakíšike*
	Ohr		Haar
unser	*atakímpita*	unser	*atakíšike*
euer	*enoakímpita*	euer	*enoakíšike*
ihr	*oèrakímpita*	ihr	*okíšike*
mein	*nikiti*	meine	*nekáko*
dein	*pitakiti*	deine	*oèrakákopĩ*
sein	*eoakiti*	seine	*okáko*
	Fuss		Wange
unser	*atakiti*	unsere	*intakáko*
euer	*enoakiti*	euere	*enoakáko*
ihr	*oakiti*	ihre	*oenarakáko*

N. Adjectiva.

gross	*taánapoe*	S. 1. *nūtāhŏwītĭ*
klein	*uašepitikăle*	P. *ishubángabikita* (schmal)
		S. 1. *wāshāngĭtĭkĭkă*
		P. *wáshankŷ*
hoch	*utánumůna*	S. 1. *nūtāhŏwītĭ* (gross) *ĭtanū* (lang)
		P. *íntanu* (= tall)
tief	*ůpůnavútere*	
lang	*utănumůna*	S. 1. *ĭtanū*
		P. *íntanu*

fett	*ímpi*	
mager	*amiánata*	
schwer	*minapuaúvetere*	
	minapútiri	
	konanikaiékale	
leicht	*uátsapeteke*	
alt	*kepérumanipi*	
jung	(*seto*) *manérevake*[1]	
rund	*kaporótere*	S. 1. *ĭpōkĭtā*
kalt	*katsíngalere*	S 1. *kāchĭngārĕ*
		P. *cachíngare*
warm	*kavotákale*	S. 1. *kāpūtākā*
		P. *cápataca*
trocken	*auapéńka*	S. 1. *ĭpĭpĭngā*
		P. *uçúnanga*
gesund	*katsévetiri*	
krank	*nešititápe*	
tot	*pekátaveńka*	
blind	*mókere*	P. *mukŷta*
lahm	*nokotékoténekare*	
taub	*makémpiri*	P. *makéamacuta*
stumm	*konesáńkirota*	P. *mápaan*
	mǎnǎmali	
betrunken	*irinákini*	
fleissig	*popalíńkale*	
faul	*iyalenepúa*	P. *yára*, *yárasca* (= indolent, lazy)
schwanger	*omíšiti*	P. *canimishítaru*
gut	*alépitiri*	S. 1. *hārārī*
		P. *hánreca*
schön, hübsch	*alépitiriuatóe*	M. *puranga*; *purangarale*[2] (sehr hübsch)
		P. *haré*, *harepitícawate*
schlecht	*malóńkate*	S. 1. *kōnāhārā*
		P. *máanre*, *máanretŷ*
dumm	*kanénama* (?)	

1. = « ein junges Mädchen (seto) ».
2. Lingoa geral (Tupi).

tapfer	*kanènome*	
	kanèenome	
feig	*kapíṅkale*	P. *píngari* (= furchtsam)
traurig (verdriessliches Gesicht)	*tsontaputapoí*	

O. Farben.

weiss	*kátsupe*	P. *tçupŷ, catçupŷ*
schwarz	*pómame*	P. *pumamá*
dunkel	*íṅkieta*	S. 1. *ĭngīātā* (Nacht)
		P. *ingetá* (= Dunkelheit)
schmutzig	*itsíkopī*	P. *cápe*
rot	*pŭṅkomara*	P. *púncamara*
blau	*pópole*	
grün	*kásero*	
gelb	*kesètaṅka*	
hell	*euèretíšị*	

P. Adverbia.

1. *Zeit.*

gestern	*kéta*	S. 1. *kītá*
		P. *kŷta*
vorgestern	*euatánate*	
morgen	*atăna*	S. 1. *ātānā*
		P. *catána*
		P. *catánawaca* (= days hence)
übermorgen	*euatánate*	
heute	*uătse, wătse*	S. 1. *wāchārī*
		P. *wácha*
jetzt	*uătse, wătse*	P. *wacháwacari* (= existing)
		P. *wácha* (= just now, now, to-day)

2. *Ort.*

rechts	*puérkata*	
links	*aluátse*	
hier	*uaí, waí*	P. *wái*
nahe	*konotákuli*	S. 1. *kōnaitākūli* P. *igái* (= thither)
dort	*kaí*	*icáira* (= thence) *íwara* (= there)
fern	*otakevétere*	S. 1. *ōtākūli* P. *itacúnchikicu, ítacu*
vorwärts	*nápusa*	
rückwärts	*pitikínumuni*	P. *wáimuni, amuni*
vor dem Haus	*aíko apúsatō*	
hinter dem Haus	*aíko amúnimuni*	
über dem Haus	*aíko nopíni*	
unter dem Haus	*aíko vatápe*	
aus dem Haus	*aíko políkete*	P. *ipúrikiti* (= ausserhalb, draussen)

3. *Modale Ausdrücke.*

jà	*ẽi*	S. 1. *ãri* P. *arí*
nein	*koné*	S. 1. *komá* M. *cúné* P. *cúne*

Q. Verben.

arbeiten	*amapálinkanone*[1]	
atmen	*nesenániri*	P. *cínaniri* (= to breathe irregularly)

1. = ama-pálinkanone = lasst uns arbeiten!

aufstehen	*púṅkataue*	
Beischlaf vollziehen	*ekerãta, amenekét-sontai*	
baden	*omakibó* *åmakíboa* [1]	P. *kípawa* (=baden) *amakíbawa* (= let's go to bathe)
binden	*píntsika*	P. *énchicata, ínchikiniri* (=binden, knüpfen)
begraben	*nekátapiri* *nepirinepekapoakátabo* [2]	P. *cáticu, cátiníri*
bleiben	*vaikapitáuale*	P. *awapŷca*
verbrennen	*areapinta*	P. *aricá*
bringen	*impurã pómane* (Wasser bringen) [3]	P. *pŷmŷn'apuca* (= come bring it!)
essen	*amaníke* [4]	S. 1. *nĩnĩkã* P. *níca, nípucure*
fallen	*vomakatséke*	P. *cachàca*
fliegen	*arákine*	P. *arakíni*
fliessen	*emétake*	P. *ímitaca, ímpŷtacà* (= to run)
fürchten	*ipíṅgale*	P. *píngicu* (= fürchten) *nipíngare* (=ich fürchte)
gähnen	*napišátine*	P. *apíshaticu, apíshari*
geben	*pomáṅkaka*	
gebären	*emeákore*	
gehen	*epĩrane*	

1. **ama-kíboa** = lasst uns baden!
2. Wahrscheinlich Satz.
3. = bring Wasser!
4. = **ama-níka** = lasst uns essen!

greifen, fassen	*imiširíkare*	
	pomatsikétaṅge	
hauen	*pãluta*	
hören	*néteke*	
heilen	*ãtsika*	
Hunger haben	*nãtsi*	P. *náchina* (= hungern, hungrig)
husten	*nokatsiõkere*	
jagen	*amãyate*[1]	S. 1. *aiãtá* P. *áyata*; *áanyata* (= wir jagen)
kacken	*vitikáta*	
kämpfen	*nẽnomatsi*	P. *matciní* (= to fight)
	nenaiáname	
kauen	*ínika*	P. *níchetiniri, níchetínirari*
kommen	*vatsekarápoke*[2]	
kriechen	*iyáṅkine*	
lachen	*ekãnakine*	P. *cánakini*
leben	*anĩne*	
malen	*apáṅkiri*	P. *apỳnkỳrỳ*
machen	*pekãmã*	P. *cáma*
nähen	*piótsã*	P. *yútçarawatini*
niesen	*natsípe*	P. *achínakicu, achínakini*
	natsĩne	
pissen	*netsánakine*	P. *tcínaca*
reden, sprechen	*vesáṅkiri*	S. 1. *nĩsãngirẽ* P. *çángire*
riechen	*pemíšike*	P. *émishikíniri*
rudern	*mákotsi* (?)[3]	P. *mécutiniri*
rufen	*va(i)kiritãre*	P. *akírita, akíritiniri*
pfeifen	*nešẽšokitine*	P. *shushukỳta, shushukỳrỳ*
	nešẽšokiri	
laufen	*nemitẽkátako*	P. *ímitaca, ímpỳtaca* (= to run)
	pimitẽkátapoke	

1. = **ama-ayata** = lasst uns jagen !
2. Enthält wohl : **uãtse, wãtse** = jetzt, heute.
3. Vgl. « Ruder ».

schiessen	*omatakĭne*	P. *ashámŷnakinata* (= wesboot)
schneiden	*okepátaketa*	P. *kŷpŷtacaracátini* (= to cut with knife)
Nase schneuzen	*nešáṅkapiti*	P. *shangabítiniri*
schlafen	*nemakáko*	P. *ímaca*
schleifen (Messer)	*páonte*	
sehen	*notẽteke*	P. *etŷca*, *éta*
sitzen	*iyótepaṅke*	P. *yútipanga*, *tupáṅga*
stehen	*petáme'*	P. *tíma*
tanzen	*sereṅgátsi*	P. *ceréngachi*
lasst uns ein Fest feiern (vamos fazer uma festa)	*áma šepoãta*, *áma šepoẽta*	
töten	*nokápiri*	S. 1. *nõkãri* P. *ucá*
trauern, traurig sein	*ekanakókananute*	
trinken	*amaníke*[1]	S. 1. *nĩhãtã* P. *iyatiniri*
umkehren (auf dem Weg)	*vesebẽ*	
suchen	*poenetá*	P. *nŷta*; *kéripa pŷnŷta*? (= what are you seeking?)
wachsen	*oaševítikare*, *anãpanareãkére*	P. *ipichekíni*
weben	*okámaeri*	
weinen	*néãtsa*, *néãtse*	
werfen	*pãrenate*	P. *paníyata* (= to send)
wollen	*poméne*, *pománe*	P. *amuta*, *hámuca*
zählen	*ekirikánte*	
zeigen	*poárakale*	

1. ? vgl. « essen ».

ziehen *apápiri*
vorwärts! *ákire*!

Konjugationsformen.

ich esse	*notanika*	ich trinke	*noteánta*
du isst	*pitanika*	du trinkst	*piteánta*
er isst	*eoanika*	er trinkt	*eoaánta*
wir essen	*atanika*	wir trinken	*ateánta*
ihr esset	*intanika*	ihr trinket	*inteánta*
sie essen	*enoanika*	sie trinken	*enoeánta, oèraanta*

wir haben gegessen *atanipeńke*
ich töte *notókale, notaókale*[1]
du tötest *pitóke*
er tötet *eoaókale*
wir töten *amaókale*[2]
sie töten *enoókale*
sie haben getötet *enokapiri*[3]

R. Phrasen, Sätze[4].

beim Abschied *nesèváńkako*
bis morgen! *atánarako*
arãpíko
morgen bin ich zu Hause *atánũã péńkane* M. *supenga* = gehen wir! *inpenga* = Rückkehr.
morgen bin ich wieder da *atánaroai nénali*
morgen kommt ihr wieder *atánarako nesãli*

1. « l » hat in der Endung « **-kale** » starke Hinneigung zu « **r** ».
2. **ama-ókale** heisst : « lasst uns töten ! »
Vgl. oben : **ama-níke** = « lasst uns essen ! » etc.
Vgl. weiter unten : **ama-sérena** = « lasst uns tanzen ! » etc.
3. Vgl. in *R. Phrasen und Sätze* : **atokapiri** = wir haben getötet ; **okáperi** = er hat getötet.
4. Nur einer meiner Gewährsleute sprach ein wenig portugiesisch. Die Übersetzung der folgenden Sätze entspricht daher nicht immer wörtlich dem indianischen Text.

es ist richtig, es ist gut	*ālite*	P. *aricaté*! (= yes indeed!)
es ist schön, es ist hübsch	*alivútakale*[1]	
die Sprache der Ipuriná ist schön	*alevútiri káñkete sáñkiri*	
der Hund bellt	*nāpana ákirita*	P. *akírita* = rufen
was ist das? wie heisst das?	*kiripiāma*	P. *kéri*, *kéripara* (= was?)
was?)		P. *kériwangaí píta* (= wie ist dein Name?)
		P. *nikéripakyny* (= wie viele?)
		M. *quere para maroto* = weisst du?
		quere para pitac = wie heisst du?
der Urubú fliegt	*mayoli*[1] *taíkenata*	
die Sonne geht unter	*atokatse arakōkanopánuka*	P. *atúcachi eerénguca* (= Sonnenuntergang).
der Zauberarzt heilt, behandelt den Kranken	*šetetakalé mente atsika*	
meine Zähne sind schön	*netserī meresárokopete*	
wir wollen Beijú (Maniocfladen) essen	*atanikaoaletale*[2] *kómiri*	
ich gebe dir Bananen	*notasika i-tsípali*[2]	P. *cíca* = geben
du gibst mir Bananen	*pitasika no-tsípali*[2]	
gebt mir Wasser!	*avoapeteka impurā*	
er gibt mir kein Wasser	*ℓoakonesika*[3] *no-impurā*	
gib mir Wasser!	*impurā vesikane*	
die Weiber fürchten die Gespenster	*seta-piñkara kámiri*	P. *nipíngare* = ich fürchte
wir haben viele Capivaras getötet	*atokapiri yapa tsolenen*	

1. « l » hat hier starke Hinneigung zu « r ».
2. « l » hat hier starke Hinneigung zu « r ».
3. **eoa** — **kone** — **sika**
   er — nicht — gibt

die Paumarí trinken viel Rum (Cachaça)	*paumari eantara kašása*	
wir wollen (in den Wald gehen, um zu) jagen	*atokaoale tamare*	
wir werden ein Fest feiern, wir werden tanzen	*amasérena* (= lasst uns tanzen !)	P. *cérenini* = tanzen
wir tanzen die (ganze) Nacht	*atasérena iňkiéta*	
ich komme vom Walde her	*itumpara notenãle*[5]	P. *ŷna* = kommen
ich springe in den Fluss	*noti imãte sõna*[1]	
ich gehe um das Feuer herum	*šamanantenupõke*	
in dem Hause ist ein Kind	*aĩko aánto amariníke oãli*[5]	
der Ipuriná hat zehn (Feinde) getötet	*okaperi kaňkete tsolenane*[2]	
der Mann hat einen Bogen gemacht	*ekerakamare*[3] *tapótsi*	
ich gehe mit meinem Freunde	*vitakata*[4] *notasale*	P. *cáta*, *catícara* = mit
ich schneide mit meinem Messer	*neóata niňkaranota kevata ketale*[5]	
ich trete durch die Türe ein (in das Haus)	*note eua ente kipiãta oróa*	
ich kämpfe gegen die Feinde	*neneavoatakáka*	
der Indianer hat einen Jaguar getötet	*kaňkete okapereuane*[6]	
wir wollen baden im Fluss	*atakipao arétamo*	P. *kípawa* = baden

1. « Fluss = **esóana** ».
2. oder « **tsolenani** », = « viele ».
3. In diesem Worte stecken offenbar : « **eke, iké** = Mann » und **pe-káma** = machen.
4. vielleicht : **pita-kata** = mit dir.
5. « **l** » hat hier starke Hinneigung zu « **r** ».
6. Sämtliche « **e** » reduziert und dumpf, ähnlich « **ɨ** »

die Frau schläft in der Hängematte	*seto(e)maka oareto okié-(r)ko*	P. *macá* = schlafen
das Feuer brennt unter der Hängematte	1) *išila oare šamana* [1] 2) *epaiapekoakarare šamana* [1]	
der Arara sitzt auf dem Baum	*kamiri enapiitanotíše*	
wir haben einen Tapir geschossen	*kiama natekopé*	
alle Männer tanzen und singen	*akanerite karatašipoãta*	
du wirst zu den Ipuriná kommen	*veiase bebe kañketekata* [2]	
wir rudern in einem grossen Boot	*atanemèkotapero kanáuapu(a)*	
die Ipuriná freuen sich in dem Haus	*aĩko a kañkète kavateverakáte*	
ich bringe den Ipuriná viele Äxte und Messer mit	*notaanikaro sarakã* [3] *ketai tsolena kãñkete nanikíñkene*	
wir tanzen in dem Haus	*aĩko-ãke ataserena perínkakate*	

1. « r » in « -are » hat hier starke Hinneigung zu » l ».
2. kankete-kata = mit den Ipuriná.
3. Waldmesser.

LE GRAND TEMPLE DE MEXICO

PAR E. GUILLEMIN-TARAYRE.

(*Suite*)[1].

L'emplacement du Grand Temple fut choisi au milieu de Tenochtitlan par Montezuma le Vieux, qui, après des guerres heureuses, en commença la fondation.

Son successeur Axayacatl le 6me roi, fit élever ensuite divers édifices; pendant son règne de quatorze années, il bâtit la porte principale du sud où aboutit la chaussée d'Iztapalapan, il y fit placer la pierre du soleil dite du grand calendrier qu'il consacra en l'année 13 acatl (1479) et il construisit son palais (*tecpan*) à l'est de l'enceinte du temple.

Le Teocalli, qui devait en constituer le couronnement central, fut commencé sur sa plate-forme par Tizoc, 7e roi, en 1482, sous son règne pacifique de quatre années. Ce fut le premier souverain appartenant à l'ordre militaire du Quachixtan[2], et pour glorifier le dieu de la guerre, il bâtit le premier étage incliné de la pyramide, sur lequel il éleva un premier oratoire, qui fut recouvert par le 2e étage sous son successeur Ahuitzotl, qui à son tour le couronna d'un second oratoire, recouvert à nouveau par le 3e étage incliné. C'est alors que le grand escalier fut divisé en deux montées par un mur assez large pour recouvrir les portes des deux oratoires emmurés. Ahuitzotl procéda enfin à l'achèvement du monument en élevant le 4e étage avec deux montées d'escalier divergentes pour accéder au parvis supérieur en face de chacun des oratoires établis à l'autre extrémité ; au sud, le plus grand, celui d'Huitzilopochtli, dieu de la guerre, et au nord, celui de Tlaloc, dieu de la pluie et des récoltes.

Après six années d'actives constructions, le jour, 7 acatl du 13e mois de l'année 8 acatl (19 février 1487), Ahuitzotl célébra la consécration du Teocalli par d'effroyables hécatombes de prisonniers, qui durèrent plusieurs jours[3].

Quelles étaient les dimensions précises du Teocalli?

1. Cf. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. IX, 1912, p. 301.
2. De Quachic, homme vaillant, et tzin, désignation nobiliaire.
3. Quatre jours suivant Tezozomoc, qui évalue les victimes à 20.000.

Les témoins oculaires sont d'accord sur sa disposition générale en forme de pyramide tronquée, mais ils diffèrent sur la figure de sa base et sur ses dimensions. Le Conquérant anonyme et le P. Jose Acosta indiquent seuls une base rectangulaire allongée vers le couchant dans le sens des escaliers. Tous les autres, y compris Gomera [1], chapelain de Cortès, et Antonio Herrera, la jugèrent carrée comme la surface du parvis supérieur. Herrera et Torribio indiquent seulement la mesure du grand côté de la plate-forme inférieure. Pour obtenir une solution complète, il faut attendre plus de deux siècles après la prise de Mexico. Elle est due à Clavijero célèbre jésuite né au Mexique vers 1720.

Il en fut banni en 1767 avec tout son Ordre par Charles III.

Retiré à Cesène, États du Pape, il y publia en italien, comme résultat d'études sérieuses, sa *Storia antica del Messico*, 4 vol. in-8°, 1780. Il avait encore vu en place l'intérieur de la base pyramidale du Teocalli et il en avait mesuré les deux dimensions :

Le long côté, 380 pieds castillans de 0 m. 27865 = 105 m. 89
Le petit côté 315 — — — = 87 m. 76

Quant à la hauteur, il trouva les marches du bas mesurant environ un pied castillan de hauteur et comme tout le monde est d'accord avec Cortès, qui les gravit plusieurs fois, sur le nombre de 120 marches, la hauteur était en nombre rond de 34 mètres.

On peut s'étonner, à juste titre, que la base du Teocalli soit restée visible pendant plus de deux siècles, tandis que les traces des autres monuments anciens de la capitale étaient complètement effacées peu d'années après la conquête. En effet, les faces du Teocalli, composées de pierres taillées, auraient dû être employées aux constructions nouvelles, sa masse intérieure, composée de terre et de pierrailles, avait servi à combler les canaux et à niveler le sol au-dessus des ruines. La base elle-même aurait dû subir le même sort, car une cathédrale magnifique élevee sur l'emplacement du temple païen devait recouvrir une partie de la base du Teocalli. C'est encore Bernal Diaz del Castillo, le véridique historien des temps héroïques, qui nous fournit l'explication de ce fait particulier [2] : « Après la prise de Mexico, et lorsqu'on avait déjà fait la répartition des *solares*, nous nous proposâmes d'élever une église à notre patron et guide, le seigneur Santiago, sur l'emplacement même du temple de Tlaltelolco. On employa à cette œuvre une bonne partie de l'étendue occupée

1. Gomera écrivit sa chronique en Espagne sur les informations de l'entourage de Cortès, après l'avoir accompagné dans ses expéditions.

2. Traduction Jourdanet, vol. I, p. 370.

par l'ancien édifice. Or, comme on creusait les fondations, on trouva beaucoup d'or, d'argent, de chalchihuis, de perles et autres pierres précieuses. Même chose arriva à un habitant de Mexico auquel était échu en partage une autre partie du sol occupé par le temple, c'est à ce point, que les employés du fisc réclamaient la trouvaille pour sa Majesté, prétendant qu'elle lui revenait de droit. Il y eut un procès, et je ne me souviens pas de son résultat, mais je me rappelle que, s'en informant auprès des principaux personnages et de Guatemozin qui vivait alors, on obtint l'assurance qu'il en était de même pour tous les temples. Cela étant ainsi, ces trésors furent consacrés à l'œuvre d'édification de l'église de Santiago ».

Ce même motif fut également invoqué et les fit réserver pour d'autres églises et couvents, qui recouvrirent les emplacements des principaux temples de la ville détruite. Il en fut de même pour la cathédrale, dont le chœur édifié sur la base du Teocalli, se fait remarquer par une richesse prodigieuse en métaux précieux, perles et pierreries.

A l'époque où Clavijero mesura la base du Teocalli, la cathédrale élevée très lentement depuis la pose de la première pierre, en 1573, sous Philippe II, n'était terminée qu'en dehors de cette base depuis le portique jusqu'au transept[1]. Le chœur n'était entièrement terminé que dans la partie dont l'inauguration avait lieu en 1730, lors de la pose de la balustrade de bronze et d'argent, d'un effet si merveilleux, fondue à Macao du mélange des métaux votifs trouvés dans les fouilles du Teocalli. Mais la décoration luxueuse du reste du chœur ne fut entièrement terminée qu'en 1791.

Cette basilique avait coûté plus de 12 millions, sans tenir compte des richesses tirées des fondations. C'est ainsi que disparut le Teocalli jusqu'à sa base dont les bords étaient restés si longtemps comme sauvegarde des fouilles.

On fixa sur le mur ouest de la cathédrale la pierre du Calendrier d'Axayacatl qui avait été fort heureusement retrouvée enfouie dans le sol, le 17 décembre 1790.

Clavijero cite pour décrire le reste, le manuscrit du P. Jose Acosta : « Le Grand Temple de Mexico était enfermé, au Nord d'une grande place, par une enceinte carrée, formée d'une muraille de maçonnerie de 8 pieds de haut (2 m. 25), couverte à l'extérieur de divers entrelacs de serpents[2] » qui l'entouraient et donnaient un terrible aspect aux portiques où ils

1. La cathédrale est à côté du Teocalli indiqué en pointillé sur le plan actuel (fig. 3) : on avait employé 42 ans à consolider les fondations. Des inondations avaient ensuite interrompu les travaux qui étaient menés avec une extrême lenteur et beaucoup d'incertitude dans les tracés.

2. Coatlepanteli, muraille des serpents.

étaient disposés avec un certain appareil. Avant de parvenir à la cour principale, s'étendaient de chaque côté des esplanades non moins horribles. Elles étaient établies en pierre au-dessus de trente gradins comme ceux du Teocalli, 8 m. 40. En haut, sur une longue terrasse étaient plantés en file, de nombreux mâts à égale distance, entre lesquels des perches posées horizontalement de l'un à l'autre, portaient enfilés des crânes de victimes en tel nombre qu'on ne pourrait le dire sans scandale[1], ce nombre était tenu au complet par les papes qui les renouvelaient à mesure de leur destruction. Lamentable trophée de l'esprit malin, bien digne d'inspirer le mépris inhumain de la mort par l'habitude des yeux. A l'intérieur et contre l'enceinte, s'élevaient les habitations des papes avec de nombreux oratoires du culte. De l'autre côté, s'élevaient les bâtiments *Calmecac* destinés à l'éducation des jeunes filles de familles nobles, élevées jusqu'à leur mariage par des matrones religieuses.

« L'entrée du temple formait à l'ouest une esplanade découverte, soigneusement pavée, de 40 varas de largeur, 33 m. 65 (Empedradillo), qui permettait pour la célébration des fêtes, des danses exécutées par 8 à 10 mille personnes. La cour du temple y faisait suite et, dans son prolongement s'élevait un grand massif recouvert de pierre de taille et dominant les huit autres grands môles de la ville. Il formait une pyramide tronquée de cinq étages en retrait l'un sur l'autre, de la largeur d'un *Estado* (1 m. 70). Trois des côtés étaient également inclinés et les escaliers se développaient sur le quatrième. Edifice somptueux et de belles proportions, si haut, qu'il avait 120 marches, et si large, qu'il se terminait par une surface de 40 pieds carrés[2]. Le sol uni de ce parvis était pavé de jaspe coloré, et entouré de créneaux ou merlons en forme de coquilles, composés de deux rangs de pierre noire, posés en ordre et unis de béton alternativement blanc et rouge, qui servaient d'ornements au sommet de l'édifice.

« Sur cette plate-forme, où aboutissaient les escaliers, se trouvaient deux statues de pierre, tenant de grands candélabres entre lesquels on voyait, en avant, sur une estrade demi-circulaire, une grande pierre élevée de cinq palmes (1 m. 14) convexe et arrondie aux angles sur laquelle on fixait par les épaules le misérable qu'on devait sacrifier en lui arrachant le cœur de la poitrine. En face s'élevaient deux oratoires à trois étages formés en bas de bons matériaux de bois et de stuc, les deux autres étaient construits en bois précieux sculptés, et recouverts de toitures symboliques.

1. Gomera. *Cronica*, ch. 82. Deux contemporains de la conquête, André de Tapia et Gonzalo de Umbria en comptèrent un jour 136.000.

2. Erreur évidente de copiste, au lieu de 60 varas ou de 30 brazas, car Cortès indique la surface suffisante pour recevoir mille hommes en armes.

« Sous le plus grand de ces oratoires, placés au sud, se voyait sur un autel élevé, l'idole d'Huitzilopochtli couverte de tentures et d'ornements. Elle était de figure humaine, assise sur un siège en forme de trône, placé sur un globe bleu, figurant le ciel. De chaque côté sortaient quatre barres terminées en tête de serpent, qui servaient de brancard pour transporter

Fig. 1. — Symboles de Huitzilopochtli sous la forme du Colibri.

l'idole sur les épaules et la montrer au peuple. Elle portait sur la tête un panache de plumes précieuses en forme d'oiseau avec le bec et la crête en or bruni, comme symbole du nom du dieu[1]. Le visage était d'une terrible sévérité et enlaidi encore par deux bandes bleues posées, l'une sur le front et l'autre sur le nez. L'idole tenait dans sa main droite quatre flèches, que la légende prétendait venir du ciel, et dans l'autre un écu rond avec cinq plumes placées en croix. A gauche de cette première chapelle

1. De Huitzitzilin, Colibri et apochtli côté gauche de la jambe. Les figures ci-jointes indiquent les symbolisations du Dieu ...a...b...c...d...e...g... f. le roi Huitzilihuitl.

et vers le nord, s'en trouvait une autre plus petite, construite des mêmes matériaux et de même facture, renfermant une idole richement ornée, appelée Tlaloc, dieu de la pluie et des récoltes.

« Ces deux oratoires remplis de joyaux, de pierres précieuses et de plumes rares, se trouvaient sur l'alignement de la chaussée d'Iztapalapan, par laquelle étaient arrivés les Espagnols. Il y avait dans la ville huit autres temples importants, sans compter une infinité d'autres, car chaque quartier avait son idole tutélaire, comme chaque maison avait ses dieux lares. »

Cette description d'un témoin éclairé du milieu du XVIe siècle [1] nous permettra de reconstituer la figure du Teocalli et d'indiquer la disposition générale du Grand Temple, au nord de la Plaza Mayor de Mexico.

Restitution du Teocalli

Nous rappellerons les mesures reconnues antérieurement :

La base de la pyramide était de 380 p. de Tolède de 0^m 2786	105^m	87
sur une largeur de 315 p. — —	87	76
La pyramide avait quatre étages de 28 p. — —	7	85
formant une hauteur pyramidale de [2] — —	31	40
escaladée par 28 × 4 = 112 marches d'environ 1 pied sur 120 marches, il resterait 8 marches pour hauteur de la base	2	25
ce qui indique environ comme hauteur totale	33	65
chacun des étages étant en retrait d'un *Estado* (aune de Madrid)	1	696
ce qui indique pour la largeur de la base droite inférieure	91	16
Quant à la longueur de la base droite inférieure ou plate-forme de base, elle a été mesurée [3] par Torquemada en mesure ancienne française de 280 pieds de roi, soit	123	40
permettant à la base de donner une saillie en palier pour l'étalage des horribles officines consacrées aux suites des sacrifices humains et qui sont indiquées par Ixtlilxochitl sur la représentation du Teocalli. Nous savons de plus que la plate-forme supérieure était carrée et mesurait de côté, 60 varas *castillanes*	50^m	76

Elle pouvait servir de champ clos à mille combattants (2500 mètres carrés).

D'après ces diverses dimensions fixées comme points de départ, il

1. Le Père jésuite, Jose Acosta, vint au Mexique dans sa jeunesse, avant d'être provincial de son ordre au Pérou, puis recteur de Salamanque, 1539-1609. Il publia une *Histoire naturelle et morale des Indes* (Séville, in-4°, 1609).

2. *Lettre de Cortes*, trad. Charnay, p. 108 : « La pyramide avait quatre étages de 18 pieds chacun » c'est 28 pieds qu'il faut lire, 18 p. × 4 ne feraient que 20^m 16 au lieu de 31^m 36 et Cortes écrit que le teocalli rivalisait de hauteur avec la grande tour de Séville ! qui n'avait alors que 69^m, on lui ajouta en 1568 une flèche de 28^m.

3. *Mon ind.*, lib. 8, ch. II.

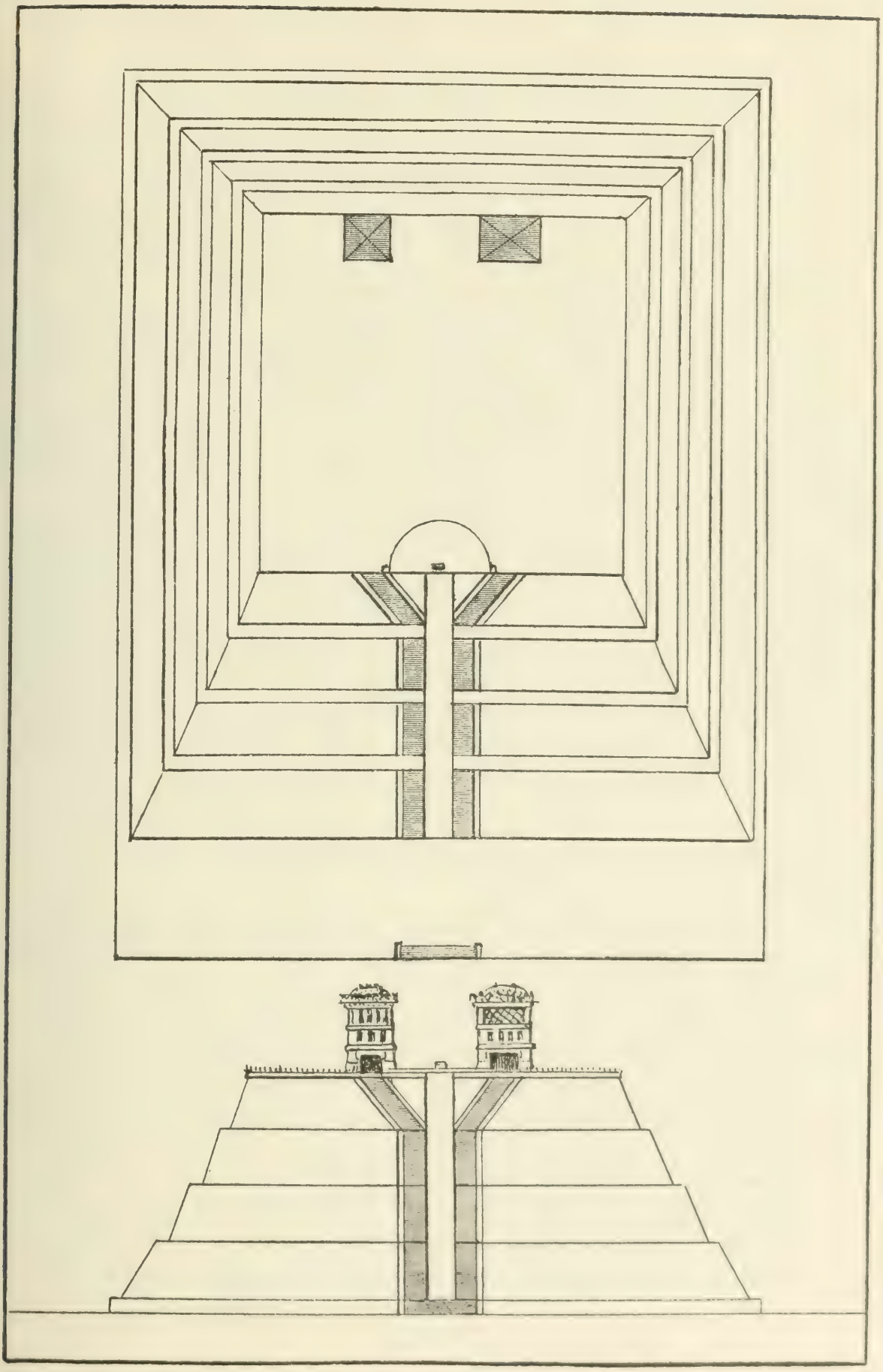


Fig. 2. — Le Teccalli restitué en plan et en élévation. Échelle au millième.

n'existe géométriquement qu'une seule manière de représenter le Teocalli tel qu'il devait exister et comme nous l'avons figuré au millième ci-contre, en plan et en élévation, du côté des escaliers, fig. 2.

La plate-forme inférieure droite, servant de première base à la pyramide, fut érigée par Montezuma Ier, lors de la fondation de l'enceinte et consacrée au culte du soleil avec une grande pierre rectangulaire gravée, encore enfouie sous le sol de la Plaza mayor, en face de l'angle nord-ouest du palais national, où elle fut découverte et dont le poids seul a mis obstacle à son enlèvement. On en possède des copies sur feuilles de magey et sur une peau de cerf recueillie par Botturini.

Sur cette base, Tizoc et Ahuitzotl firent élever les étages de la pyramide fortement inclinés sur trois faces, tandis que la quatrième devant supporter le grand escalier n'avait que 45° de pente.

Les quatre étages superposés avec leur retrait d'un *Estado* l'un sur l'autre présentaient, à l'étage inférieur, sur trois côtés, une inclinaison de 58° en direction de la plate-forme supérieure, le quatrième côté à 45° recevant la première travée d'escalier.

Les étages suivants avaient leurs trois faces inclinées à 70°, la quatrième à 45° recevait la travée d'escalier de 10 mètres de largeur, divisée égalelement par le massif de 4 mètres du mur central, laissant de chaque côté des marches de 3 mètres aux deux montées, qui, arrivées parallèlement jusqu'au 4e étage, divergeaient le long de ce dernier étage pour atteindre le parvis supérieur, en face de chacun des oratoires situés à l'autre extrémité. Leurs toitures s'élevaient de 40 pieds, prêtant au Teocalli une hauteur d'environ 45 à 46 mètres.

Restitution du Grand Temple

Il s'étendait au nord et à l'est de l'espace qu'occupe aujourd'hui la Plaza mayor, depuis l'emplacement de la cathédrale, jusqu'à la calle de Cordobanes.

Les escaliers du Teocalli se trouvaient ainsi placés au-dessus de ce qui aujourd'hui est la rue de las Escalerillas, qui en conserve le nom.

La cathédrale occupe le milieu de la place, entre les deux chaussées, dans l'enceinte du temple, où les tracés pointillés indiquent la position par rapport à celle de l'ancien Teocalli, dont les oratoires se trouvaient en alignement de la chaussée principale, fig. 3.

Latéralement, il occupait le terrain compris entre les chaussées de Tepeacan et d'Iztapalapan, distantes entre elles de 203 mètres, et il s'étendait à l'est jusqu'au Tecpan d'Azayacalt, placé en alignement de celui

de Montezuma II reculé en arrière de la chaussée voisine, par déférence royale [1], à une distance de 50 mètres [2].

La longueur du Temple de l'est à l'ouest mesurait ainsi 255 mètres, l'axe

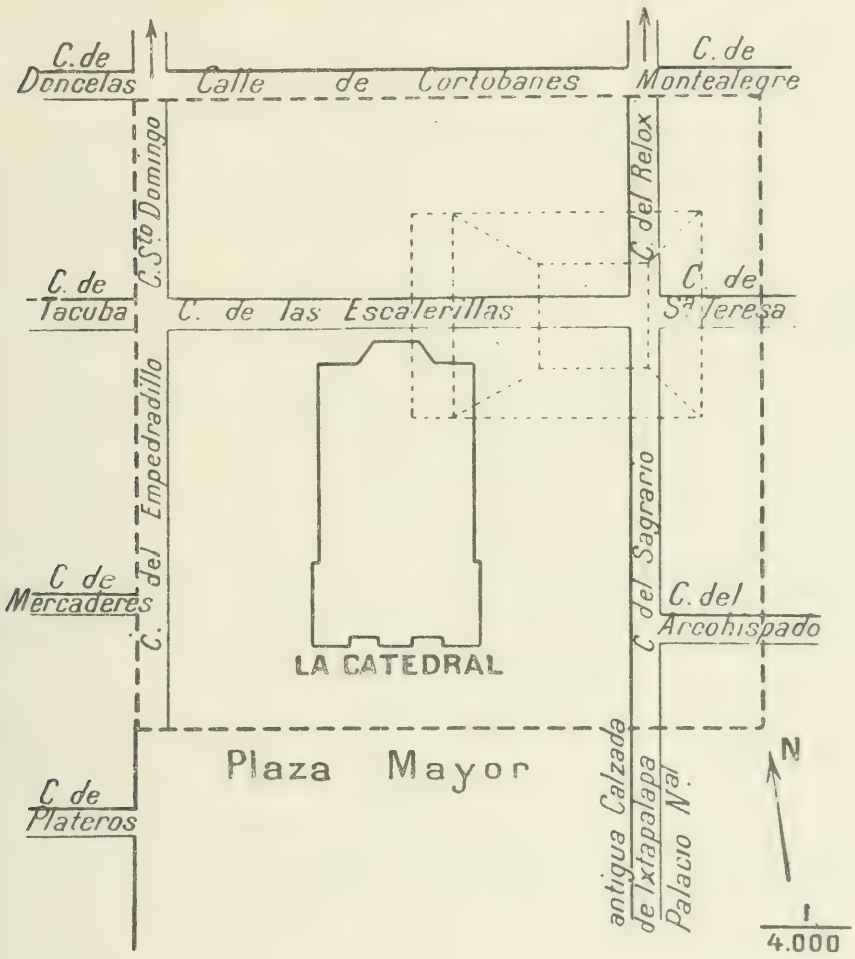


Fig. 3. — Plan actuel de l'emplacement du temple.

du temple, dirigé sur celui de la chaussée de Tlacopan (Tacuba), laisse de chaque côté, un espace de 91 mètres, d'où sa largeur totale était de 182 mètres pour l'enceinte consacrée.

Au sud du Temple, enfermés dans son enceinte générale avec la porte principale, étaient adjoints les établissements d'éducation de la jeunesse mexicaine appartenant aux grandes familles : au sud-ouest le *Calmecac* des jeunes filles et au sud-est celui des jeunes garçons. Ces établisse-

1. Bernal Diaz, vol. I, p. 350, trad. Jourdanet : « On ne pouvait entrer directement en ligne droite au palais, on était tenu de faire un détour sur le côté de l'édifice, car entrer sans façon était une inconvenance. »

2. Distance signalée par un trait indiquant l'alignement du *volador* ou volière du Palais, sur le plan de Mexico de D. Juan Nepomuceno Almonte, 1852.

ments occupent une largeur de 73m le long du temple au sud et lui donnent une largeur totale de 255m en enceinte carrée.

En pénétrant par la porte de Tlacopan à l'ouest, on rencontre d'abord la cour dallée appelée par les Espagnols l'*Empedradillo*. Elle s'étend sur la largeur du temple et sur 33m 60 le long de la muraille nord. Cet espace était réservé aux *aryetos* ou danses sacrées et était dominé par deux terrasses, élevées sur trente marches d'un pied, et d'une étendue de 179 pieds cast. sur 72, c'étaient les *Mixcoapan tzumpantli* servant de Trophées aux crânes des victimes et s'élevant à 30 pieds. Entre leurs hauts mâts s'ouvrait la grande cour du Teocalli, entourée des maisons de pénitence, et dominée par la masse pyramidale du Teocalli, au pied de laquelle était le *Teotlachco* ou jeu de paume sacré. Cette cour était également consacrée aux danses et formait avec l'empedradillo une surface de près de 10.000 mètres carrés, où, suivant les chroniqueurs, pouvaient évoluer près de huit mille danseurs.

De chaque côté de cette partie centrale s'étendaient deux bas-côtés de 35 mètres sur 190 où se trouvaient les habitations des prêtres, placées, sans y atteindre, le long des murs de 8 pieds de hauteur couronnés de créneaux et défendus par des tours d'angles carrées, tandis que les tours des portes étaient rondes en souvenance des Toltèques.

Dans ces deux parties latérales du temple sont répartis les autres constructions et oratoires que Sahagun a énumérés au nombre de 78 et parmi lesquels se remarquait le *Quauhxicalco*, petit temple rond de 3 brazas de diamètre (5m 10), d'une hauteur d'une braza et demie (2m 55) et sans aucun toit. D'autre part, un autre, de forme ronde également, mais avec un dôme et une porte en forme de gueule de serpent ouverte avec les dents dressées, le tout relevé de couleurs, était dédié au culte de Quetzalcoatl. Il y avait en face un arbre orné de papiers votifs. On y voyait aussi un autre temple *Calpullo* où l'on écorchait les victimes. Une auge où les néophites préparaient l'encre dont les prêtres se teignaient le corps, et une foule d'autres *teopan* et *Teopantli* élevés en l'honneur des dieux et des déesses du culte et le *Temalacatl* ou pierre ronde de Tizoc.

Pour résumer tout ce que contenait l'enceinte consacrée, nous renvoyons aux détails qu'en donne Sahagun[1].

On y comptait d'abord, le Grand Teocalli, placé au centre, et vingt-quatre autres pyramides tronquées de différentes dimensions. Cinq oratoires, *calpulli*. Plusieurs groupes de petites maisons de pénitence, autres que celles entourant la cour du temple, *calpullo*. Quatre auges de pierre, *Quauhxicalco*. Deux pierres cylindriques, dont celle de Tizoc,

1. Sahagun, p. 172. Édition Jourdanet et Siméon, 1880.

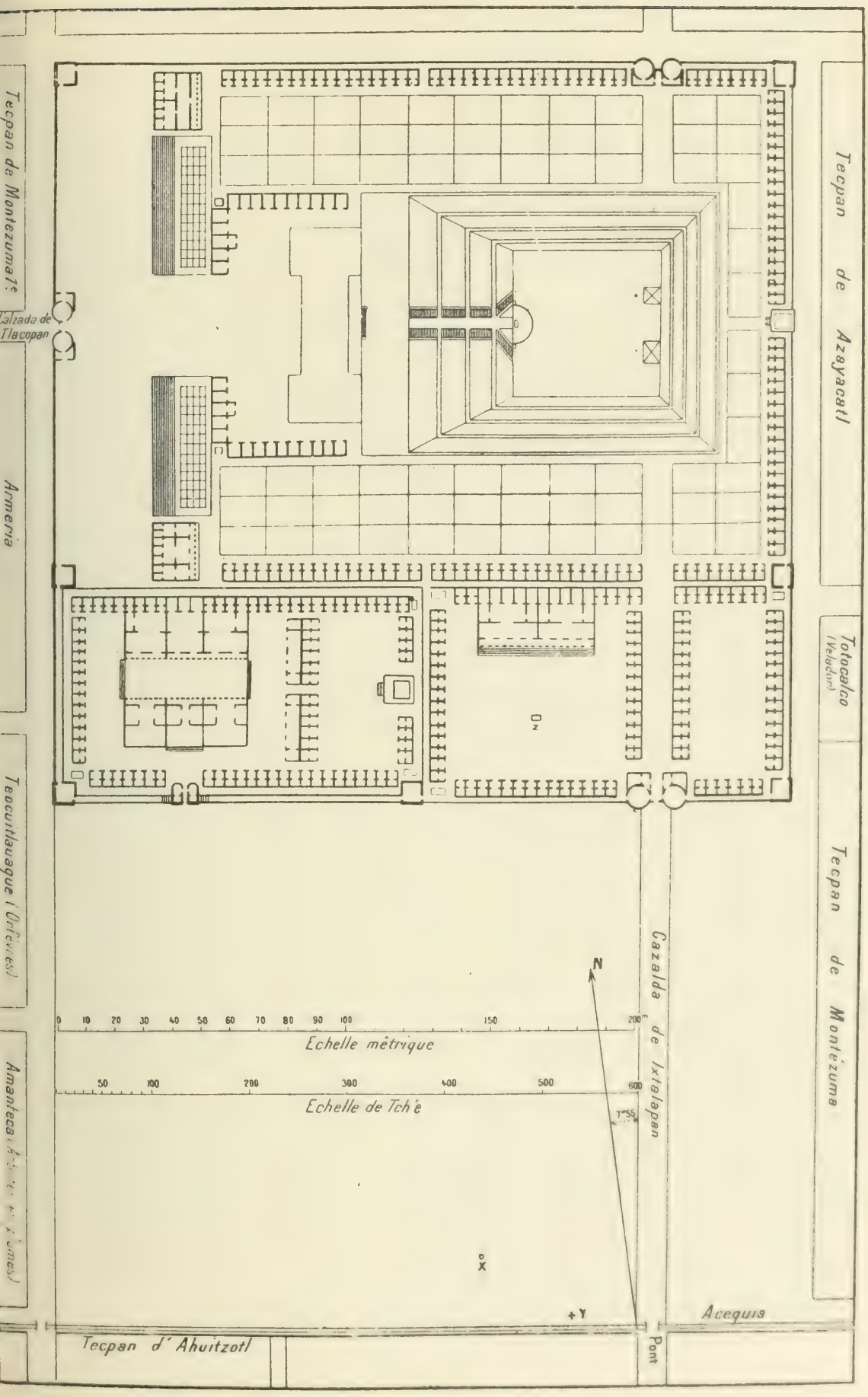


Fig. 4. — Plna du temple restitué d'après les textes.

Temalacatl. Un grand sanctuaire à escaliers, *Tecalco*. Une haute colonne surmontée de l'image de l'étoile du matin, la corniche couverte d'un toit de chaume et dédiée aux observations célestes, *Ilhuicatitlan*. Sept échafaudages de crânes, *Tzumpantli* — dont les deux plus grands, de l'empedradillo, Ueitzumpantli, placé devant l'oratoire de Huitzilopochtli et Tlalocan Tzumpantli devant celui de Tlaloc. Deux jeux de paume, le *Tezcatlacho* et le Teotlachco, ou jeu sacré, placé dans la cour du temple. Deux enceintes muraillées, dont le petit bois rocheux, *Teotlalpan*. Deux esplanades de danses, l'empedradillo et la cour du temple. Une salle de danse, *Netotiloyan*. Une salle pour exercices de musique, *Mecatlan*. Neuf habitations de prêtres, dont les deux principales, *Mexico calmecac* des ministres de Tlaloc, et *Ueicalmecac* de ceux d'*Huitzilopochtli*, situées aux deux extrémités de l'empedradillo. Deux hôtelleries pour recevoir, lors de leur venue à Tenochtitlan, les caciques étrangers, *Topicalco* et *Coacalco*. Une prison grillée pour enfermer les dieux asservis, *Quauhcalli*. Un arsenal, *Tlacoch calco*. Trois ateliers, deux pour la confection de l'idole d'Huitzilopochtli, *Xilocan* et *Itepeyac*, le troisième pour établir une autre image d'idole, *Uitzmauac calpulli*. Deux puits de rejet, dont celui où l'on cachait les peaux des victimes, *Netlatiloyan*. Un brasier où l'on jetait vivants de nombreux captifs à la fête du *Teotleco*, *Teccolco*. Trois fontaines, la plus estimée et la plus courue, *Tozpalatl*; celle où se baignaient chaque nuit les prêtres, *Tlilapan* (eau noire), et le bassin où se baignaient les adorateurs éventuels des dieux, *Tezcoapan* (de *Tezcatl* miroir, *atl*, eau). Enfin la muraille des serpents, *Coatenemitl* ou *Coatepantli*, qui entourait le temple et englobait au sud les calmecacs où s'instruisait la jeunesse noble des deux sexes. Ces deux établissements ont été indiqués à leur place ainsi que le quartier des soldats, auprès de la porte du sud, leurs dispositions intérieures supposées, restent inconnues faute de renseignements précis.

La surface couverte par le tracé de l'enceinte (fig. 4) est de 6 hectares 25 ares. Cortès l'évaluait à celle d'un village de 500 maisons, ce qui donnerait 125 $^{m^2}$ par maison. C'est l'une de ses évaluations exprimée sans exagération.

Le dessin du Grand Temple que M. Seler a découvert à la bibliothèque du palais royal de Madrid, parmi les manuscrits de Sahagun, indique d'une façon trop sommaire la disposition du monument. A retenir cependant que l'enceinte consacrée reposait sur un terre-plein qui la rehaussait sur le reste de la ville. Trois larges ouvertures *p*, sont tracées, telles qu'elles devaient exister après la destruction des portes du temple, des calmecacs et de presque tous les édifices secondaires,

après l'année 1525, époque de la destruction des temples de l'Anahuac[1]. Sur ce codex, voir fig. 5 réduite, le Teocalli *a*, apparaît au centre avec son double escalier et les deux oratoires au sommet. Derrière, à la place

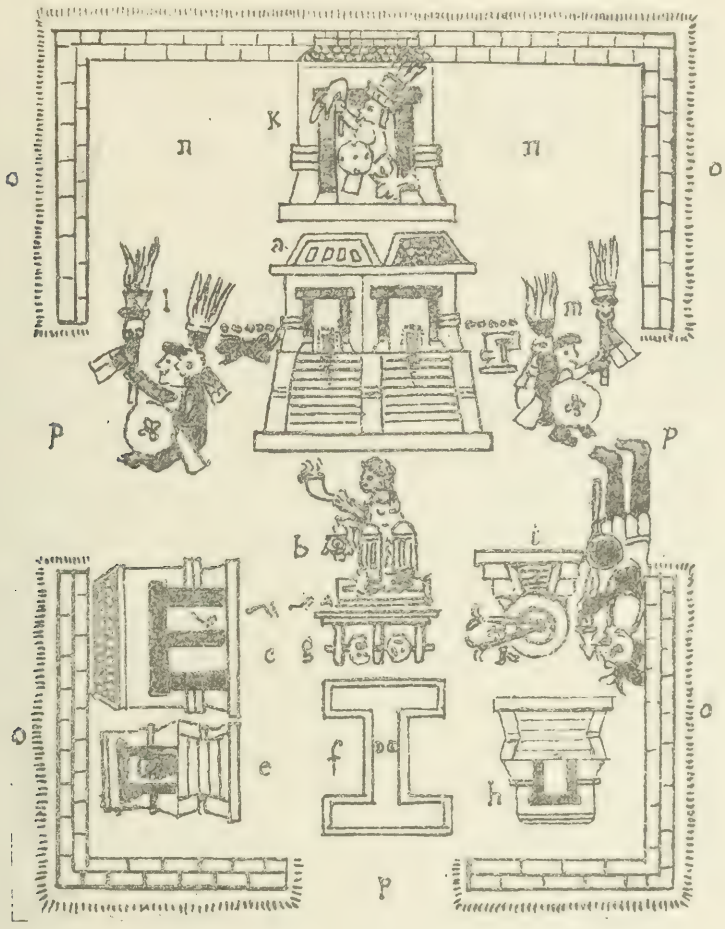


Fig. 5. — Plan du temple d'après un manuscrit de Sahagun.

qu'occupait la porte orientale, bouchée par Axayacatl, lors de la construction de son tecpan, est figuré l'oratoire de Colhuacun *k*, le plus

1. Fray Bernardino, né à Sahagun vers 1499, après avoir étudié à Salamanque, y prit l'habit de Saint-François et fut envoyé comme missionnaire au Mexique en 1529. Il apprit facilement le Nahualt qu'il enseigna à écrire en caractères latins, fut gardien de plusieurs couvents, puis comme prédicateur, fut définiteur de la province et visiteur du Michoacun. Ensuite pendant près de quarante ans, comme lecteur du couvent franciscain de Texcoco et du Collège de Santa Cruz de Tlatelolco, il écrivit en leur idiôme, sous la dictée d'anciens natifs, tout ce qui avait trait à leur religion, à leurs coutumes, à leurs annales.

Ces manuscrits terminés en 1580 et envoyés en Espagne y semblèrent si intéressants, que ses supérieurs lui en demandèrent la traduction castillane qu'il écrivit dans ses dernières années. Il mourut en 1590 à plus de quatre-vingt-dix ans.

ancien de l'Anahuac. De chaque côté du teocalli sont indiqués les espaces où étaient répartis les édifices du culte, et non, comme il est indiqué en *n*, des places à danser, lesquelles se trouvaient devant le Teocalli à l'occident.

Deux oratoires sont seuls représentés de chaque côté, le *Macuilcalli*, cinq maisons *m*, au sud et le *Macuil Cuetzpalli*, cinq lézards, *l*, au nord. Sur le parvis, devant le Teocalli, figure en b, la coupe de l'aigle, *Quauhxicalli* et en *g*, le *Tzumpantli*. En *f*, en avant, près de la porte de Tlacopan, le *Teotlachco*. Le jeu de paume sacré est orienté de l'est à l'ouest, contrairement à la coutume constante lui donnant l'orientation N-S. Tous les chroniqueurs l'indiquent au pied du Teocalli, comme il a été signalé au plan restauré. C'était plutôt une sorte de jeu symbolique.

Il était tracé sur les dalles, sans murs latéraux. Le *Temalacalt* de Tizoc figure bien en *i*, dans la cour du temple à la place même où il fut trouvé dans l'enceinte des fondations de la cathédrale. Au nord du Tzumpantli est indiqué en *c* le calmecac des prêtres. Au sud se trouve en *h* le *Yopico Teocalli*, temple où l'on sacrifiait de nombreux captifs et esclaves à la fête de *Tlacaxipenaliztli*. Enfin à l'angle nord-ouest était figurée en *e*, la maison des aigles et des guerriers. Le quartier des soldats, comme l'indiquent la figure de *Totec* placée à l'envers près de la porte sud, où la lettre *p* se lit alors *d*, indique sa position à côté de la porte sud.

On peut s'étonner, lorsqu'on a lu la description détaillée des 78 monuments cités par Sahagun, d'en trouver si peu et si vaguement précisés sur le dessin manuscrit. Il est vrai que Sahagun avait dû recourir à des souvenirs très anciens, qui lui étaient étrangers et qui s'étaient effacés depuis la destruction de tous les monuments religieux, poursuivie, depuis cinquante ans, avec un zèle inlassable, surtout par l'évêque Zumárraga. Ce manque d'informations, dans un dessin tracé sous les yeux d'un tel annaliste, est compensé par les renseignements les plus précis sur la composition qu'il donne du personnel sacerdotal composé, de grands dignitaires, de prêtres et de diacres.

1° Le patriarche *Mexicatl Teohuatzin*, Mexicain maître des dieux.

2° Le grand prêtre d'Huitzilopochtli, *Quetzalcoatl Totec Tlamazqui*.

3° Le grand prêtre de Tlaloc, *Tlaloc Tlamacazqui*.

4° Les prêtres de divers cultes, ceux d'Huitzilopochtli s'appelaient *calpules*, c'est parmi eux qu'étaient choisis les grands prêtres appelés communément *Quequatzalcoa*, successeurs de Quatzalcoalt. Les prêtres étaient tenus au célibat et astreints à une vie dure et très abjecte par leurs fonctions sanguinaires.

5° Les diacres, *Tlamazqui*, leur nombre était grand.

6° Les acolytes, *Tlamazton*, en nombre considérable.

7° Quant aux enfants destinés à la religion, ils entraient aux calmecacs, dont l'un destiné aux jeunes filles et l'autre aux garçons appartenant également aux familles nobles. Ils y étaient élevés aussi pour la vie ordinaire et pour les carrières civiles et militaires sous une discipline sévère.

Il y avait auprès des autres temples de quartier, des établissements d'éducation civile moins rigoureux appelés *Telpochcalli* pour les garçons.

Ils balayaient le temple, servaient d'enfants de chœur, allaient chercher aux environs le bois à brûler, ainsi que les épines de maguey destinées aux piqûres de pénitence. Ceux qui se sentaient la vocation se vouaient au culte, et comme consécration de leur engagement, ils en faisaient le serment en disant : « Je mange cette terre » et ils touchaient la terre du doigt, la portant à la bouche, ils passaient la langue dessus, et mangeaient ainsi la terre en garantie du serment.

Il y avait aussi dans ces temples des filles élevées dès leur bas âge et vouées au service religieux. Leur mère devait aller tous les mois (20 jours) au Calpullo ou paroisse du quartier, pour renouveler l'offrande de balais, de copal et de bois à brûler pour les foyers du temple. La fille arrivée à l'âge de raison, se rendait elle-même au temple pour y apporter en offrande, un encensoir de terre cuite et du copal. Lorsqu'elle était demandée plus tard en mariage, la famille devait faire une offrande de cailles, d'encens, de fleurs, de roseaux à fumer et d'un encensoir, la cérémonie se terminait par un banquet.

Les fondations de la cathédrale ont été bâties, à une grande profondeur avec les pierres sculptées des édifices du temple[1]. C'est une mine de découvertes à jamais perdues. D'autres pierres intéressantes, insérées dans les murs de plusieurs maisons, ont été presque toutes effacées au marteau. Heureusement quelques pièces importantes enfouies ont échappé à la destruction et des découvertes, dues au hasard, ont fourni à l'archéologie des indications et des monuments précieux.

Le 13 août 1790, lors des travaux de canalisation de la plaza mayor, on trouvera à 5 varas (4^m 20) au nord de l'acequia et à 37 varas (29^m 30) du palais vers l'ouest, à seulement 0^m 50 ou 0^m 60 de profondeur, (fig. 4 en *y*), une statue de porphyre, qui fut transportée à l'université le 3 septembre suivant. C'était l'idole de la mort *Teoyaomiqui*, ou *Coatlicue*, la déesse à la jupe de serpents, autrement nommée *Coatlan tonan*, notre mère de Coatlan, la plus horrible des idoles mexicaines au dire de Bernal Diaz.

1. Clavijero. *Stor. del Messico*, tomo II, p. 195.

Le 17 décembre 1790, sur la même place à 0m40 de profondeur, à 80 varas (67m) de la seconde porte du Palais et à 37 varas (29m30) du portal de las Flores au point *x* de la même fig., fut découvert le Grand Calendrier ou cadran circulaire. Cette grande pierre dont le poids de 22 tonnes ne permit d'effectuer, tout d'abord, qu'un dressage sur place pour l'examiner et en prendre le dessin, fut étudiée par A. Léon y Gama, très surpris d'y reconnaître la représentation des connaissances anciennes sur les périodes solaires et lunaires, suivant le recueil chronologique des fêtes annuelles du *Tonalamitl* ou rituel.

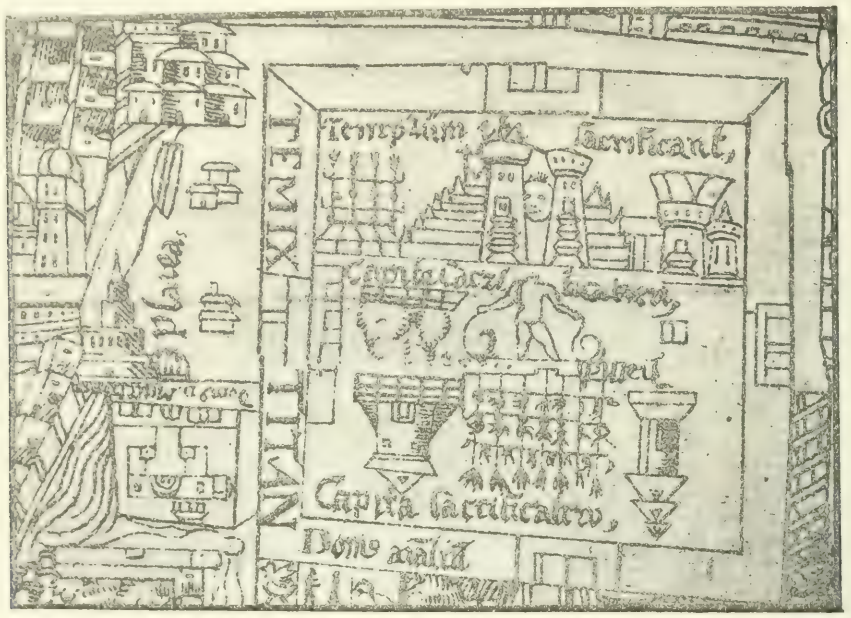


Fig. 6. — Position du temple au milieu de Temixtitlan.

Cette pierre aussi remarquable au point de vue mécanique pour la méthode de son transport que par la perfection de ses sculptures et la division géométrique de ses parties, était entourée sur sa circonférence de points de repère pouvant servir à implanter des tiges de roseau, qui par leur ombre indiquaient les subdivisions du jour entre le lever, la culmination et le coucher du soleil.

Dès que les Espagnols, à leur entrée à Mexico, aperçurent ce cadran au-dessus de la porte sud du temple, ils s'empressèrent de l'appeler el Relox, l'horloge — nom qu'ils donnèrent en son souvenir à la rue tracée au delà sur l'emplacement du temple à partir de cette porte et jusque dans Tlatelolco sur une longueur de plus de 700m. Depuis cette époque la première travée a reçu le nom de calle del seminario, trois autres travées ont pris d'autres appellations d'église et de pont, mais il reste

encore sept travées de calle del Relox. Une ancienne estampe, nous à conservé l'aspect de cette porte du temple avec son cadran[1] (fig. 6 et 7). Temixtitlan était le second nom de Tenochtitlan.

En janvier 1791, dans le carré établi au milieu de la Plaza mayor, en face du palais, à l'endroit qu'occupait l'ancien *Picoté*, on découvrit une sépulture muraillée remplie de sable blanc, qui renfermait un énorme squelette d'un quadrupède analogue au Coyote d'Amérique, accompagné de diverses poteries et de grelots de cuivre. Gama pensait y voir un monument en l'honneur de la Déesse *Chantico* dont le surnom

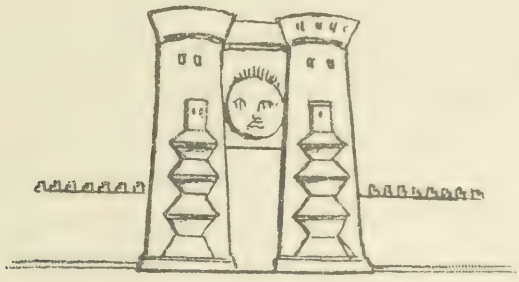


Fig. 7. — La porte sud dite « del Relox ».

était cabeza de lobo (Tête de loup) et qui avait un temple où également elle était nommée, *Quaxolotl* Chantico.

Quatre autres pierres consacrées furent encore découvertes près de la surface pendant les travaux de pavage de la Plaza et mises au jour le 17 décembre 1791 entre le portal de los Mercaderes et la cathédrale Une autre le 14 janvier 1792 près du Sagrario, c'était un *Techcatl*, pierre de sacrifice. Le 18 juin 1792, deux autres pierres furent trouvées dans le cimetière voisin, un peu plus bas, c'est ainsi que fut rencontrée une pierre cylindrique entourée de sculptures à l'extérieur avec une face circulaire sculptée, et percée d'un trou au centre comme la pierre de Tizoc, un *Temalacatl*.

Quelque temps après, une découverte plus importante fut vérifiée, en face de l'ancien volador au point *z* de la fig. 4, d'une grande pierre rectangulaire portant sur sa face des ornements gravés et relevés de couleurs dont Gama prit un dessin qui nous a été également conservé par une peinture nahualt sur peau tannée de cerf de la collection Aubin-Goupil.

C'était la pierre du soleil consacrée par Montezuma le vieux. Le dessin porte, au centre dans un cercle, la représentation de deux per-

1. Estampe reproduisant l'emplacement du temple au milieu de Temixtitlan et publiée dans le mémoire de la Commission de la vallée de Mexico.

sonnages observant un phénomène céleste, éclipse ou comète, et aux angles sont figurés quatre groupes de deux personnages avec des attributs nombreux et variés. Ce monument, que son grand poids a empêché d'extraire, a été abandonné malgré son importance, mais il pourra être remis à la lumière dans le musée national par une fouille nouvelle.

En 1900, des travaux de canalisation sous le sol de Mexico ont ouvert des excavations dans la calle de las Escalerillas passant derrière la cathédrale. On les continua dans les rues voisines, del Seminario, de los Cordobanes et del Relox.

A la grande profondeur à laquelle on devait poser de gros tuyaux, on rencontrait chaque jour des mois d'octobre, novembre et décembre 1900, des statuettes et des bas-reliefs de pierre, des armes de silex et d'obsidienne, parmi lesquelles beaucoup de couteaux de sacrifices, des poteries et ustensiles de terre cuite, des petites idoles, vases et brûle-parfums très ornementés, des colliers en coquillages et en grains, enfin, ce qui n'avait plus lieu de surprendre après les récoltes faites jadis dans les fondations du Teocalli, on rencontra encore des petits disques et des ornements ouvragés en or.

L'intérêt de ces découvertes faites à ciel ouvert et commentées par les journaux, attirèrent l'attention du public et plus particulièrement celle des érudits et de l'autorité compétente qui fit transporter au Musée national toutes ces antiquités.

M. Seler a rendu compte de ces découvertes en 1901, dans un rapport à la Société archéologique de Vienne. Il en a exposé les résultats dans son ouvrage, auquel nous renvoyons[1] en raison du grand intérêt qu'il présente et des photographies qui y sont jointes.

La restitution des divisions du Grand Temple de Mexico que nous avons tenté d'esquisser d'après la critique d'informations nombreuses, incomplètes et parfois contradictoires, peut cependant être considérée comme un point de départ établi sur lequel les chercheurs pourront apporter des données plus nombreuses et plus précises.

Ce que nous établissons en particulier, c'est la restitution du Teocalli dans sa forme et ses dimensions exactes.

Nous pensons aussi que le mur d'enceinte du temple avait huit pieds astèques de haut, au lieu de huit pieds de Tolède et que l'emplacement moyen de 200^{m2}, tracé pour chacun des édifices secondaires, rend compte de l'accumulation possible de petits édicules, avec des établissements beaucoup plus spacieux.

1. Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde von E. Seler. Berlin, 1904.

L'orientation nord-sud du temple comme celle des voies et monuments de Tenochtitlan et de la moderne Mexico diffère du nord vrai, *de 8° à l'ouest* environ, exactement N. 7° 55′ W.

Recherche de la mesure d'unité de longueur des anciens Mexicains

On doit se demander, comme on l'a souvent désiré, qu'elle était l'unité de mesure dont se servaient les civilisations de l'Anahuac?

Les conquérants ont imposé leurs mesures sans nous faire connaître celles de la population, conquise. Ils se sont bornés à nous transmettre une seule observation faite au début de l'occupation, en constatant chez l'indigène l'absence de la notion et de la constatation du poids.

Pour exécuter de si grandes constructions que celles qui remplissaient leurs villes, temples et palais, les Mexicains devaient avoir une unité linéaire dont on devait retrouver la trace surtout dans leurs monuments religieux.

Elle dut être connue des premiers missionnaires et certainement de Sahagun, qui dans l'appendice du second livre [1] de son histoire générale de la Nouvelle Espagne, semble avoir voulu l'indiquer en comparant la longueur du manche d'un grand brûle-parfum rituel à la longueur de l'avant-bras de l'officiant, depuis le coude jusqu'à ses doigts repliés, longueur qui pouvait être estimée à 0^m 34 environ. Mais ce ne serait là qu'une approximation hypothétique. On en trouve heureusement une première confirmation dans la longueur du *Tlaquetzilantli*, mesure agraire évaluée par les premiers missionnaires en mesures castillanes et françaises.

Cette dimension agraire représentait dix fois la longueur d'un bâton contenant six unités de mesure aztèque formant ce que pouvait être leur toise.

Ce bâton ou toise équivalait à deux vares et demie de Tolède = 2^m 09225
ou à une toise française et 5 pouces = 1/2, = 2^m 09792.

Évaluations qui donnent respectivement pour le pied aztèque { 0^m 3487 / 0^m 3496

Et pour le Tlaquetzilantli, 60 pieds, ces chiffres { 20^m 922 / 20^m 976.

Mais si nous réfléchissons que les Espagnols avaient déjà une mesure agraire castillane, le *cordel agraire* de 50 varas de 0^m 8369 faisant une longueur de 41^m 845 dont la moitié est justement de 20^m 9225, leur lon-

1. Traduction Jourdanet, p. 183.

gueur du Tlaquetzilantli, nous reconnaissons qu'ils ont donné à ce dernier juste la moitié de leur *Cordel*. Nous n'avons donc encore qu'une valeur approchée de l'unité de mesure aztèque, probablement trop grande.

Pour arriver à la valeur réelle théorique, il est nécessaire de recourir aux constructions religieuses et de ne prendre que les lignes les plus longues et les mieux mesurées pour en déduire l'approximation indispensable.

Téocalli de Mexico

Longueur de la base droite inférieure	123m 40	représente	365	unités de	0m 3384
Longueur de la base de la pyramide	105 87	—	310	—	0 3416
Largeur — —	87 76	—	260	—	0 3376
Hauteur totale du Teocalli	33 65	—	100	—	0 3365
Côté du parvis supérieur	50 76	—	150	—	0 3382
Retrait de chaque étage	1 696	—	5	—	0 3392
Moyenne 0m 3385				Total	2m 0312

Grand Temple de Mexico

Longueur de l'enceinte est-ouest	255m	—	750	—	0m 3400
Largeur — nord-ouest	255	—	750	—	0 3400
Largeur du temple à l'empedradillo	182	—	540	—	0 3370
Largeur de l'empedradillo	33 65	—	100	—	0 3365
Moyenne 0m 3383				Total	1m 3535

Teocalli de Tlatelolco

Côté de la base carrée 60 brazas	101m 58	—	300	—	0m 3386
Côté de la plate-forme 20 —	33 65	—	100	—	0 3365
114 marches de 0m 276 — hauteur totale	31 46	—	90	—	0 3384
Moyennne 0m 3378				Total	1m 0135

Grand Temple de Texcoco d'après Pomar

Côté de la base carrée 80 brazas	135m 44	—	400	—	0m 3386
Côté de la plate-forme 20 —	33 80	—	100	—	0 3380
150 marches de 0m 276. Hauteur totale	44 16	—	130	—	0 3395
Moyenne 0m 3387				Total	1m 0161

Avant d'arriver à la conclusion, il est intéressant de constater que

la base droite du Teocalli de Mexico présentait sur son grand côté le nombre d'unités correspondant à celui des jours de l'année solaire et que le petit côté de la première assise pyramidale présentait le nombre d'unités correspondant à celui de l'année lunaire ou année sacrée de 260 jours [1].

Pour approcher de la mesure exacte de l'unité de mesure aztèque il faut utiliser les seize observations concluantes faites sur les Teocalli, en en prenant la moyenne générale.

Le Teocalli de Mexico a donné pour moyenne			0m 3385
Le Grand Temple —	—	—	0 3383
Le Teocalli de Tlatelolco	—	—	0 3378
Le Grand Temple de Texcoco	—	—	0 3387
D'où moyenne générale 0m 33837	Total		1m 3533

Le diamètre de 3m 38 du calendrier d'Azayacatl confirme la mesure de dix unités.

Téothuacan

Cette moyenne du pied aztèque est confirmée par les mesures prises en 1864, avec soin, par les ingénieurs de la Commission scientifique du nord de la vallée, sur les monuments de cette localité [2].

Pyramide du soleil

Bas-côté NS	232m	pour	231m	77	= 685	unités de	0m	3383
— EW	224	—	223	97	665	—	0	3383
Plate-forme	34	—	33	83	100	—	0	3383
Hauteur	66 50	—	67	66	200	—	0	3383

Pyramide de la lune

Bas-côté EW	156 m	—	155m	62	= 460	—	0m	3383
— NS	130	—	130	26	385	—	0	3383
Plate-forme EW	34	—	33	83	100	—	0	3383
— NS	25 50	—	25	37	75	—	0	3383
Hauteur	42	—	42	29	125	—	0	3383

1. Sahagun signale des fêtes en l'honneur de la lune qui figurent au *Tonalamatl* de 13 en 13 jours, chacun de ces intervalles se nommait *Metzli* du nom de la lune et le cycle lunaire se nommait *Metzlapohualiztli*, compte lunaire ou année sacrée de 260 jours, 20 fois 13.

2. Les premiers conquérants venus de Cuba, où le pied de Madrid était en usage, auraient pu donner une idée juste du pied aztèque en exprimant que 6 pieds de Madrid, ou un Estado, valaient 5 pieds aztèques. 1m 695 = 1m692.

DISTANCE DES CENTRES DES DEUX PYRAMIDES

$800^m - 800^m\ 08$ [1] $= 2365$ unités de $0^m\ 3383$

Plusieurs de ces chiffres d'unités de mesure présentent également à Teotihuacan des significations astronomiques.

P. du Soleil : les deux côtés de la Base	$685 = 300 + 20 + 365$
	$665 = 300 + 365$
P. de la Lune : —	$460 = 200 + 260$
	$385 = 20 + 365$
La distance des deux centres	$2365 = 2000 + 365$ [2].

On doit aussi remarquer que la mesure de la hauteur de la pyramide du soleil, $66^m\ 50$ fixée par D. Leopoldo Batres au-dessus de sa base mise à découvert, a dû être altérée par l'affaissement séculaire de la masse, et d'autre part, que la hauteur de 62^m, donnée par les ingénieurs mexicains, s'était trouvée diminuée par l'accumulation des décombres anciennes sur le sol jusqu'en 1864, époque de la mesure [3].

Quant aux nouvelles dimensions latérales de la pyramide du Soleil restaurée par son conservateur, elles sont trop faibles de 3 à 4 mètres par suite de démolitions trop intenses. Ces considérations prouvent combien il est important de prendre des mesures non seulement très exactes, mais encore de les évaluer et de les rétablir d'une manière judicieuse pour les retrouver conformes à la tradition.

La moyenne générale des observations que l'on pourrait poursuivre sur les chiffres secondaires relevés plus haut, nous conduirait au chiffre final de $0^m\ 3383$ dont l'origine asiatique n'est pas douteuse, c'est la valeur exacte du *premier pied commercial chinois*, le Tch'e contemporain de l'époque où la Chine, jusqu'alors strictement fermée, ouvrit ses portes au commerce extérieur; probablement après les conquêtes d'Alexandre et sous les premiers Ptolémées.

Les Ptolémées avaient introduit en Égypte un nouveau système de poids et mesures, attribué à Philétère, fondateur du royaume de Pergame (283 A. D.). Le pied philétèrien, dit pied royal, représentait d'après Heron d'Alexandrie $0^m\ 36$ par comparaison au pied olympique. C'est

1. Les ingénieurs avaient cru pouvoir en déduire $0^m\ 80$ comme unité de mesure.

2. La distance du bord sud du rio San Juan au centre de la pyramide de la lune est double.

3. Memoria de la Comisión científica de Pachuca 1865. Mexico, avec plan de Teotihuacan et de ses pyramides.

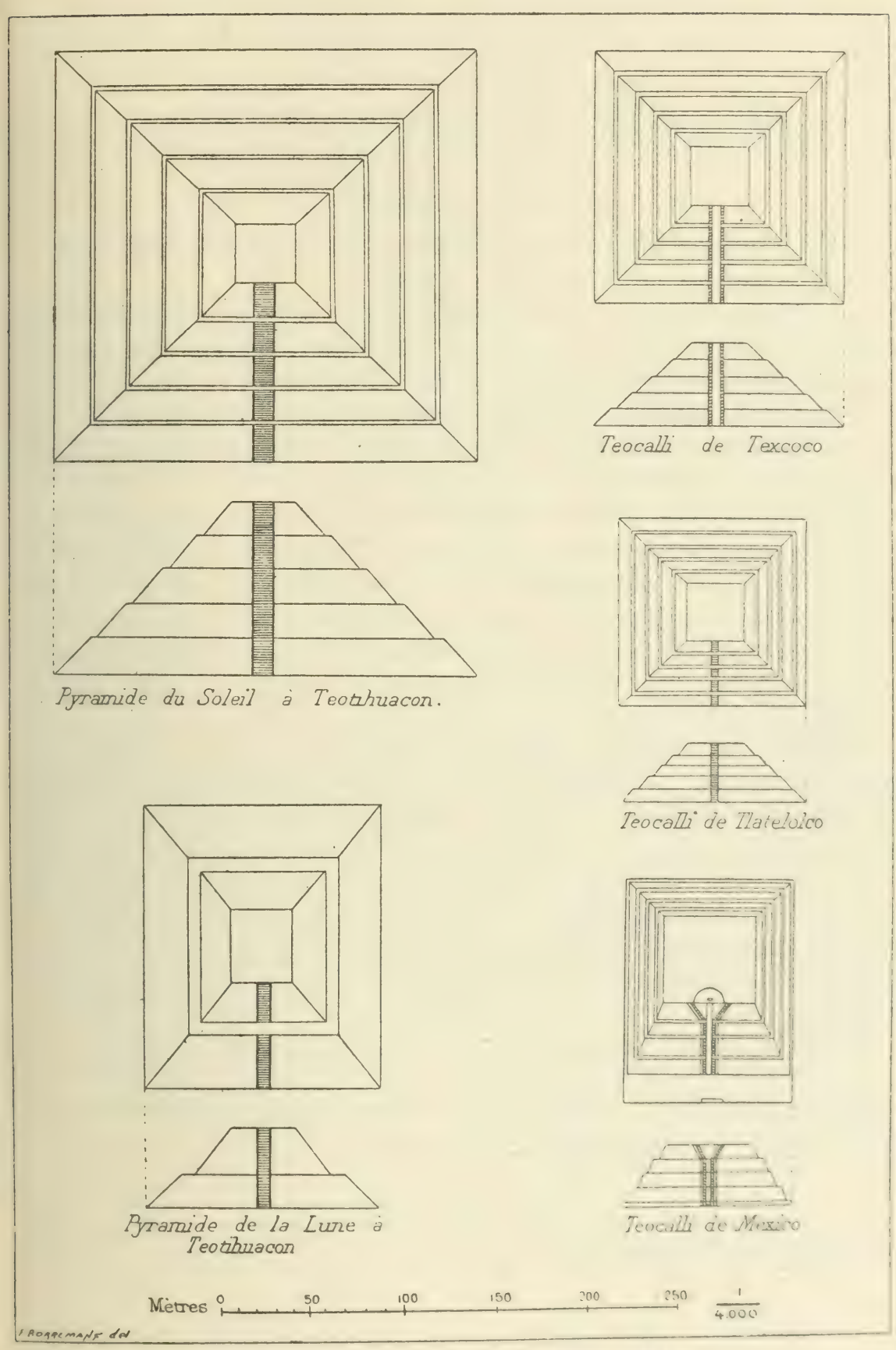


Fig. 8. — Les Teocallis de l'Anahuac au 4000e.

avec ce pied de $0^m 36$ que les commerçants gréco-égyptiens se présentèrent sur le marché chinois, qui usait d'un pied de $0^m 32$. Il s'en suivit l'adoption de la moyenne $0^m 34$ comme mesure commune. Mais probablement les Chinois, prétendant à une réduction, demandèrent successivement d'en déduire un pouce, *Ts'uen* $0^m 034$, puis une ligne, *Fen* $0^m 0034$, et n'obtinrent finalement qu'une demi-ligne $\frac{0^m 0034}{2} = 0^m 0017$ d'où la mesure définitive de $0^m 3400 - 0^m 0017 = 0^m 3383$ est exactement le chiffre du premier pied commercial chinois.

Le *Tch'e primitif* de la Chine fermée, était de $0^m 32$ et le premier Tch'e commercial de $0^m 3383$, comme l'ont établi les recherches des Jésuites établis à Pékin au XVIIe siècle et les travaux de Saigey en France.

Cette unité, qui avait subi une augmentation au Mexique de la part des Espagnols, en a éprouvé de nouvelles par l'ouverture du commerce européen avec la Chine.

La Table XII des mesures chinoises dites *anciennes* en usage actuel, que nous avons pu consulter récemment [1] démontre que le Tch'e vaut à présent $0^m 358$ en augmentation de vingt millimètres sur le 1er type commercial, ce qui permet aux négociants anglais d'exprimer que 5 Tch'e = 6 english feet, ce qui représente $1^m 69165 = 1^m 82876$ approximativement, et ce qui ne manquera pas d'amener une nouvelle atteinte au Tch'e à brève échéance.

L'examen de ces tables chinoises permet de faire une autre constatation. Les multiples du Tch'e procèdent en Chine décimalement, le Tchang ou toise vaut 10 Tch'e et l'Yn, 10 Tchang, tandis que la toise ou bâton aztèque valait 6 unités et le Tlaquetzilantli en contenait 60 soit $20^m 298$.

Les Mexicains devaient avoir également des mesures de volume pour leurs grains et leurs liquides, sera-t-il donné de les connaître à leur tour ? On sait d'ailleurs qu'en Chine ils ne s'évaluent qu'au poids, contrairement à ce qui devait avoir lieu au Mexique, où la notion du poids était inconnue.

Les Teocatlis de l'Anahuac, qui ont servi à établir l'unité de mesure ancienne, sont figurés ci-contre, à l'échelle du $\frac{1}{4000}$, dirigés de l'ouest à l'est et rangés en ordre d'ancienneté : fig. 8.

1. Communication due à l'obligeance de M. Dufaure de la Prade, membre de notre consulat général de Schang-haï.

ÉTUDES D'ETHNOGRAPHIE SUD-AMÉRICAINE

Par M. Arnold van GENNEP,
Professeur d'ethnographie à l'Université de Neuchâtel

Le présent article ne saurait être considéré que comme une note pri-
minaire, destinée à attirer l'attention sur quelques faits d'ethnographie
ud-américaine inédits, afin de faire découvrir des parallèles ultérieurs.
On verra, au cours de l'article, quelles sont les hypothèses qu'ils suggèrent
eux seuls, et par suite quelles certitudes nouvelles apporteraient les
arallèles désirés.

I. MÉTIERS A RUBANS

Il semble que chez toutes les populations, les procédés pour faire des
ubans destinés à servir de ceintures, d'écharpes, de bordures, de galons,
unis ou non de houppes terminales ou de franges latérales, aient pris
aissance et évolué indépendamment des procédés destinés à faire des
toffes proprement dites.

Les métiers à tisser des étoffes s'apparentent directement aux métiers
faire des nattes, et ceci au point qu'il existe des nattes qui sont véritable-
lement tissées, c'est-à-dire formées d'une chaîne à retours; alors que
autre part, les cas ne manquent pas, de tissus en lin ou en laine qui ne
ont que tressés, c'est-à-dire où la trame est passée dans une chaîne, avec
u sans retours, simplement avec le doigt. Ainsi la technique du *Kelim*
ilim, *ghilim*) appartient plutôt au tressage et au nattage qu'au tissage.

Mon but n'est pas d'étudier ici toutes les techniques textiles sud-amé-
icaines, mais seulement d'indiquer que la manufacture des bandes
troites doit être considérée à part, bien que la notion de largeur et d'é-
roitesse ne puisse être absolument stricte.

Le procédé le plus répandu a été décrit à bien des reprises et en der-
ier lieu avec soin par Max Schmidt [1], à propos des étoffes anciennes du

1. Max Schmidt, *Ueber altperuanische Gewebe mit steinerhaften Darstellungen*,
essler Archiv, t. I, p. 6-15.

Pérou qui font partie de la collection Baessler, à Berlin. Je reproduis (fig. 1), un petit métier de ce type conservé au Musée ethnographique de Neuchâtel : les fils de chaîne sont tendus entre deux montants fixes et de telle sorte que la nappe inférieure puisse être passée par la nappe supérieure au moyen de petites poignées de fil attachées ensemble pour ramener le mouvement de soulèvement à un mouvement unique ; il suffit de passer un couteau entre les fils croisés pour leur redonner leur position première et les duites se suivent ainsi avec régularité. Ce procédé si simple était connu des anciens Péruviens et l'on peut même considérer les formes modernes de ce petit métier comme des restes directs de la civilisation péruvienne ancienne.

Peut-être doit-on rattacher à ce type l'appareil à tisser des ceintures dont M. Boman donne une description insuffisante [1] et qui serait encore employé dans la région de Sucre ; cet appareil est visiblement différent de l'appareil à tisser des étoffes, décrit par le même ethnographe [2] et dont l'identité avec certains systèmes algériens, persans, etc. est évidente.

Dans ce type, au lieu de soulever les fils de la nappe inférieure avec des poignées, on les passe sur des morceaux de bois ou autour de rouleaux auxquels il suffit d'imprimer un mouvement de va-et-vient qui entraîne le croisement ou le décroisement des fils.

Tout différents sont les trois procédés dont je parlerai maintenant.

Du premier, je ne connais jusqu'ici qu'un seul cas sud-américain et un parallèle mélanésien. Il s'agit d'un appareil utilisé par les Indiens Campas qui habitent près du Chanchamayo et de l'Ucayali (Pérou) et conservé dans la collection Im Obersteg (fig. 2). Les fils de la chaîne sont tendus par une branche recourbée dont les deux extrémités sont fortement liées ; la branche fait ressort et maintient constante la tension des fils de chaîne. Ceux-ci ont été préalablement séparés les uns des autres par des aiguilles de bois, assez fines pour qu'en les serrant les unes contre les autres on puisse voir d'avance le dessin qu'on obtiendra. On tient la branche d'une main, par le bout étroit de l'arc ; on pousse vers soi l'une des aiguilles, on passe la trame, on serre le point avec l'aiguille, qu'ensuite on retire ; et ainsi de suite. Le ruban obtenu, exclusivement destiné à servir de bracelet aux femmes, est d'une contexture et d'une régularité parfaites. Celui de la figure est blanc et les décors se détachent en camaieu. Mais rien n'empêche d'employer des fils de couleurs différentes ; les combinaisons décoratives sont alors en grand nombre (Voir la note additionnelle).

1. Eric Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 442-443 et pl. XXXIX.
2. *Op. cit.*, p. 441.

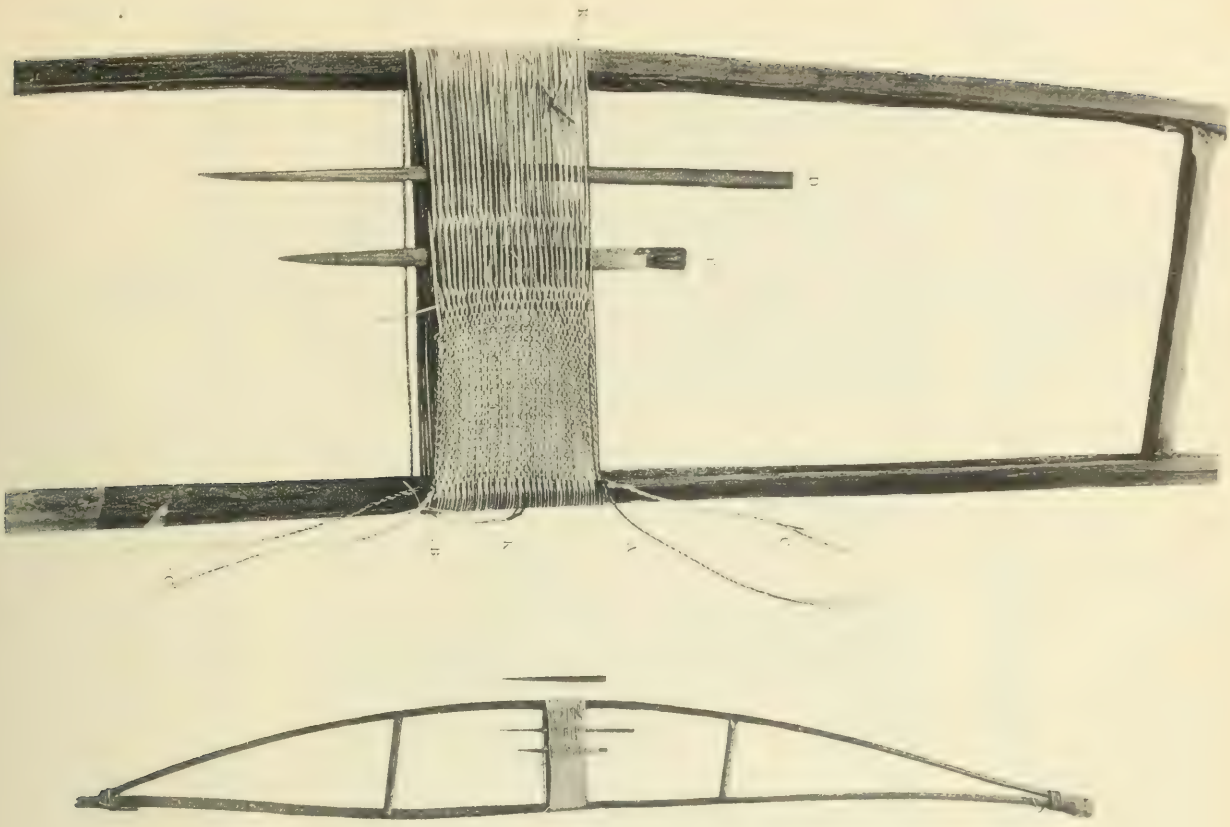


Fig. 3. — Appareil à tisser des îles Nissan (*Musée Ethnographique de Leyde*).

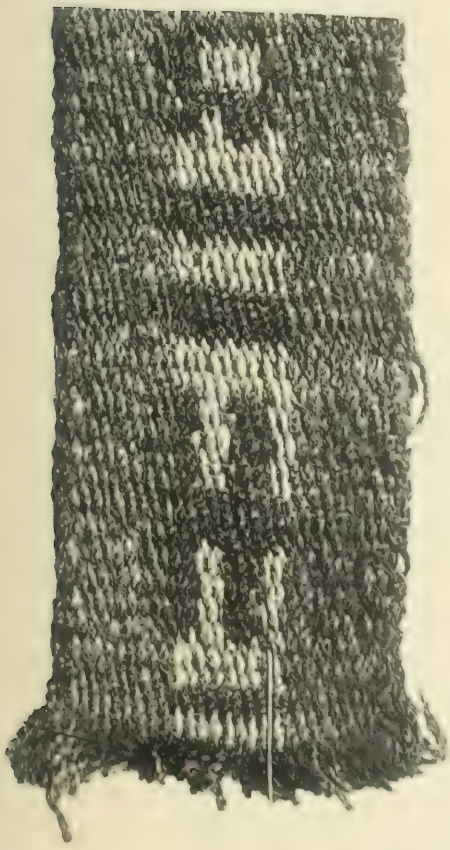


Fig. 5. — Fragment de sangle Aymara moderne, Bolivie.
(*Musée Ethnographique de Neuchâtel*).

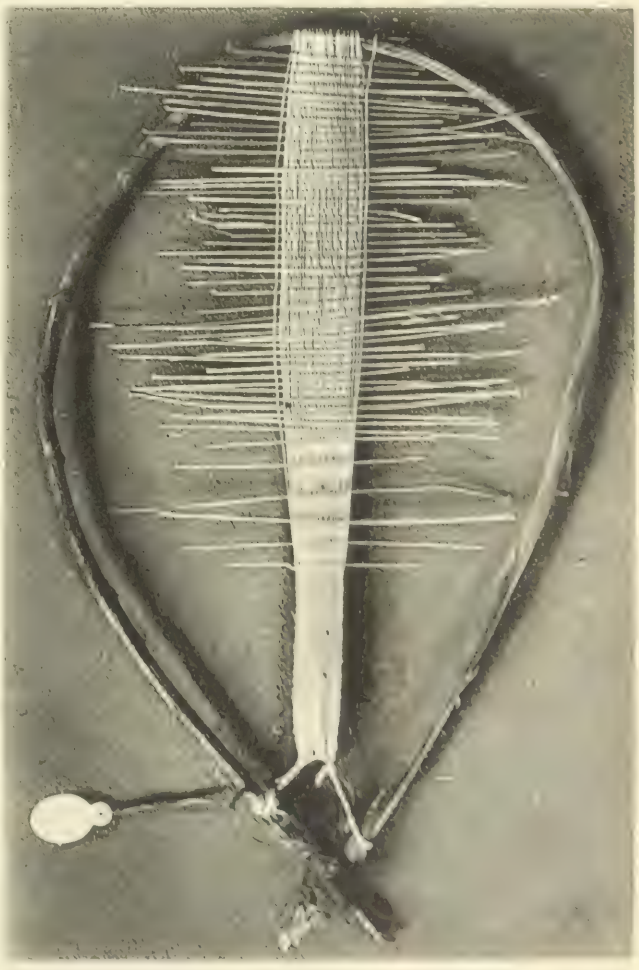


Fig. 2. — Appareil à tisser des bracelets, des Indiens Campas, Pérou.
(*Collection Jos. Oberstag*).

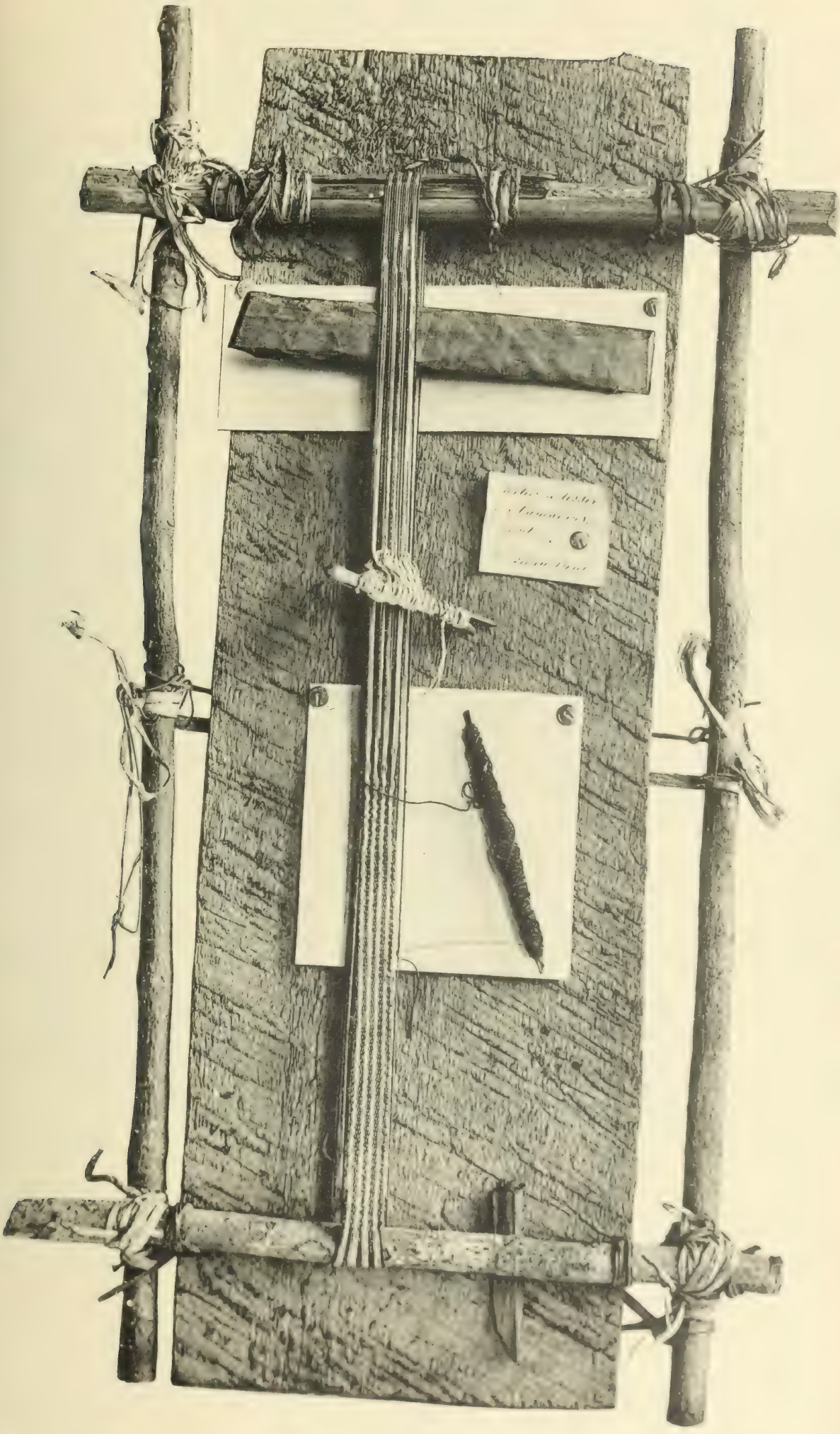


Fig. 1. — **Métier à tisser des bandes ou ceintures, des Indiens Camacans, Brésil oriental.**
(*Musée Ethnographique de Neuchâtel*).

La coupe du ruban donne une coupe identique à celle des rubans ɔtenus par le procédé examiné en premier lieu. C'est là un fait impor-ınt ; car, étant donnée la région où ce système à arc est encore employé, ı pourrait admettre qu'il soit, lui aussi, une survivance de la civilisa-on péruvienne ancienne. Il se peut fort bien qu'on ait trouvé au cours es fouilles des branches recourbées et ainsi liées, munies ou non de ls, mais sans leur attribuer quelque importance technologique. Enfin, u moment qu'un procédé aussi primitif existe réellement, il s'agit de ıvoir si certains rubans péruviens anciens, surtout parmi les plus roits, n'ont pas été expliqués à tort par la technique du premier type.

L'idée de tendre les fils de chaîne dans une sorte d'arc est venue ıssi à certains Mélanésiens. Comme l'on connaît maintenant deux cas récis, je propose d'appeler ce procédé : *tissage à l'arc*.

L'appareil de la fig. 3 provient de l'une des îles Nissan (ou Sir harles Hardy) au sud du Nouveau-Mecklembourg, non loin de l'île de uka où un autre exemplaire a été découvert par Parkinson. Il a été écrit en détail par Curt Danneil [1], qui en a signalé l'importance théo-que et pense même y voir le stade intermédiaire entre la vannerie et le ssage, ce qui est exagéré. Nous ne cherchons plus aujourd'hui en ethno-raphie à déterminer des schémas d'évolutions abstraites, qui seraient ılables pour toute l'humanité en bloc, mais seulement des évolutions éelles et locales. Le passage de la vannerie au tissage a pu se faire en ien des endroits directement, par simple remplacement des lanières rges et courtes par des fibres végétales ou animales plus fines et plus ngues.

Aussi, dans le cas du tissage à arc, ne doit-on pas établir aussitôt un en entre les Mélanésiens du groupe Hardy ou de Buka et les indigènes es sources de l'Amazone. Même le fait que chez ces deux groupements, e petit appareil sert exclusivement à fabriquer des bracelets ne signifie ıs grand'chose ; car un arc à tisser, à moins d'être de très grande dimen-on et par suite moins maniable, ne peut produire que des rubans assez ourts, pouvant servir de bracelets, d'anneaux de pied, de jarretières, c., mais difficilement de ceintures. Il importait de signaler ce détail, ır il limite la recherche dans l'étude des rubans provenant de fouilles.

Par contre, avec les procédés dont il va être question, on est obligé 'admettre des parentés ou des emprunts, parce qu'ils présentent des articularités techniques si caractérisées qu'une invention multiple et

1. Dr Curt Danneil, *Der Uebergang vom Flechten zum Weben, nebst einem weiteren eitrag zur Kenntniss der Weberei in Melanesien*, Inf. Archiv für Ethnographie, XIV, (1901), p. 227-238 et pl. XIX.

indépendante ne saurait être supposée. Il s'agit du *tissage aux cartons* et du *tissage à la grille*.

Je propose d'appeler ainsi un procédé bien étudié par O. T. Mason pour l'Amérique du Nord [1] et sur lequel mon ami Henri Volkart compte publier une monographie étendue, le terme de « *tissage au peigne* » (*Kammweberei*) prêtant à confusions. Les fils de chaîne passent alternativement entre les barreaux et, par un trou, au travers des barreaux d'une sorte de grille, soit libre et munie ou non d'un pied, soit fixée à une caisse ou à un bâti. En montant et en abaissant alternativement la grille, on croise les deux nappes ; on passe la trame en avant, mais non pas en arrière de la grille. La diffusion de ce système est considérable. O. T. Mason en signalait l'existence dans la partie centrale et méridionale de l'Amérique du Nord, dans les pays scandinaves et en Prusse ; mais M. Volkart a montré qu'il est encore employé dans presque toute l'Allemagne et en Suisse ; j'ai vu au Pitt-Rivers Museum d'Oxford plusieurs grilles à tisser provenant de l'Auvergne et je connais trois exemplaires de cette grille rien qu'à Neuchâtel ; je signale aussi l'usage du système fixe chez les Atjeh pour la manufacture de bordures [2] ; il me semble bien, enfin, que des rubans chinois que j'ai examinés ont été obtenus à la grille. En attendant la publication de la carte de diffusion de cette technique que prépare M. Volkart, je ne puis que signaler ce fait : rien, jusqu'ici, ne semble prouver que le tissage à la grille était ou est connu dans l'Amérique du Sud.

Cette même attitude négative était de mise jusqu'à ces temps derniers pour le *tissage aux cartons*.

II. TISSAGE AUX CARTONS.

On appelle tissage aux cartons une technique très particularisée qui est intermédiaire entre le tissage ordinaire au métier, soit horizontal, soit vertical, et la corderie.

Les fils de la chaîne passent à travers des cartons, des planchettes en bois ou en os, des plaques minces en cuir, etc., et viennent se réunir en une nappe plane des deux côtés des cartons. Si on fait tourner ces cartons ou planchettes autour de leur axe horizontal, les fils de chaîne se croisent ; et si à chaque croisement, on fait passer perpendiculairement

1. O. T. Mason, *A primitive frame for weaving narrow fabrics*, Rep. U. S. Nat. Mus. for 1909 ; Washington, 1901.

2. Th. J. Veltman et N. W. Fischer, *De atjèhsche zijde-industrie*, Int. Archiv. für Ethnographie, t. XX, (1911), p. 49-50, 1 fig.

un fil qui servira de trame, on obtient un ruban ou une bande. La largeur de ce ruban dépend du nombre des cartons ; son épaisseur dépend de l'épaisseur des fils et du nombre des fils par carton (fig. 4).

Cette technique, sur laquelle il existe déjà une littérature considé-

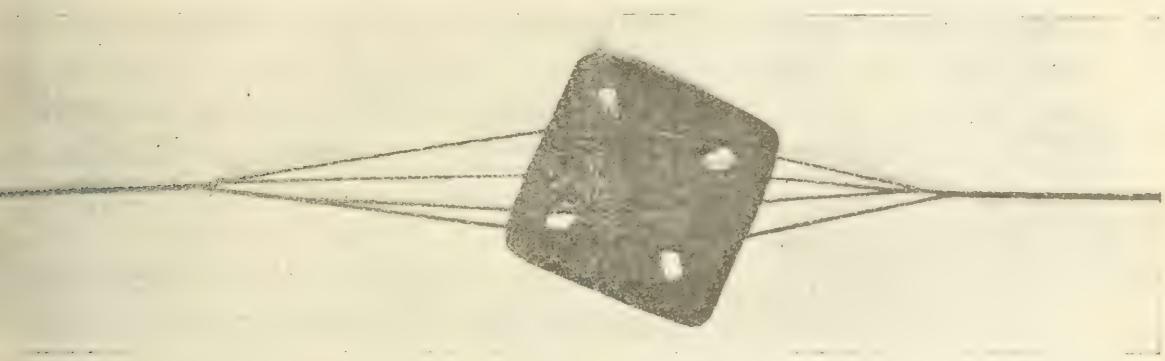


Fig. 4. — Principe du tissage aux cartons.

rable [1], est tellement singulière, et ses modalités sont si caractéristiques, qu'il est impossible d'appliquer ici la théorie générale du « Vœlkergedanke », laquelle admet que des parallélismes ou des identités sont produites indépendamment chez divers peuples, à divers moments, à la fois par suite de « l'identité fondamentale de l'esprit et du corps humains » et du principe que « les mêmes besoins font naître les mêmes inventions ».

Il est évident que le « besoin » de ceintures ou de tailloles est général dans l'humanité. Mais les manières dont ce besoin a été satisfait varient de telle sorte, que seuls quelques modèles de ceintures peuvent s'expliquer par la théorie de l'invention indépendante. Telles sont les ceintures formées de lanières de cuir ou d'une corde ordinaire. Mais les ceintures tissées ou tressées appartiennent à une autre catégorie. Il est très facile, simplement en voyant une ceinture ou une sangle en cuir corroyées et ouvrées de manière primitive, de s'en fabriquer de semblables ; mais on a beau examiner avec attention une bande tissée, il est impossible d'en refaire une semblable, si on ne sait d'abord construire le métier nécessaire et si on en ignore le travail particulier. En outre, les décors tissés dérivent directement de la technique même de fabrication.

1. Voir surtout : M. Lehmann-Filhès, *Ueber Bretchenweberei*, Berlin, 1901 ; A. van Gennep, *Études d'Ethnographie algérienne* ; III, le tissage aux cartons, Revue d'Ethnographie et de Sociologie, 1911, p. 332-346 ; A. van Gennep et G. Jéquier, *Le tissage aux cartons dans l'Ancienne Égypte et son utilisation décoratives*, Bæssler Archiv, 1914 ; A. van Gennep, *Le tissage aux cartons en Chine*, T'oung Pao, t. XIII (1912).

Ce qui vient d'être dit en général vaut surtout dans le cas spécial du tissage aux cartons, et même au degré extrême ; car un tisserand ordinaire à qui on montre une bande tissée aux cartons reste stupéfait de cette contexture étrange, où les fils sont tordus trois par trois ou quatre par quatre autour d'eux-mêmes et saisis à chaque torsion par la trame. Certains décors du tissage aux cartons, notamment celui des chevrons retournés soit sur leur base (losanges), soit sur leurs pointes (croix de saint-André) sont inimitables sur métier ordinaire, sauf en employant le procédé de la réserve (fils laissés libres pendant plusieurs duites) ; or, précisément, on n'utilise pas normalement le procédé de la réserve avec le tissage aux cartons.

Il s'ensuit que toute découverte en un endroit précis ou chez un petit groupement déterminé de l'usage régulier de la technique aux cartons présente une valeur de criterium ethnographique d'une importance supérieure et absolue, abstraction faite naturellement des cas où un ruban aurait été importé : on doit alors en chercher le lieu de fabrication. Si l'ethnographie veut acquérir enfin la portée d'une science, c'est-à-dire d'une discipline de recherches strictement méthodiques et capable de formuler des lois générales, il importe qu'elle abandonne les comparaisons faites au hasard, mais qu'elle n'en institue qu'entre des faits complexes, tels que l'imitation immédiate soit hors de jeu.

Dans le cas donné, la technique du tissage aux cartons est si complexe, si difficile à saisir et d'un maniement ensuite si automatique, qu'on ne peut sous aucun prétexte admettre une invention multiple, mais seulement une invention unique. Et si cette technique est connue de nos jours en Amérique, si elle y a été connue pendant la période précolombienne, on possède un fait ethnographique qu'on peut utiliser pour des théories générales.

Jusqu'au mois d'août 1913, le seul cas était celui signalé par Mlle Lehmann-Filhès [1], qui a reproduit un petit ruban, découvert par M. Jacobsthal au Musée de Hambourg, formé de huit fils cordés donnant le motif des chevrons et provenant d'un « tombeau péruvien ». Mais ceci me laissait sceptique, car j'avais trouvé qu'il existe une technique encore en usage dans l'Afrique du Nord, au Caucase, en Perse, etc., que je propose d'appeler le *braeschmi*, et qui sert à fabriquer des bordures et galons de deux, quatre, six, huit ou dix fils cordés et arrangés en chevrons [2].

1. *Ueber Brettchenweberei*, p. 15 et fig. 19.

2. Voir A. Bel et P. Ricard, *Le travail de la laine à Tlemcen*, Alger, 1912, p. 190 et suiv., et mon article : *Brettchenweberei oder Bræschmiarbeit*, Zeitschrift für Ethnologie (en préparation).

Le braeschmi n'exige ni métier ni bâti, mais deux ouvriers : l'un, d'ordinaire un petit apprenti, tient les fils, longs de plusieurs mètres ; ces fils sont arrangés deux par deux sur les doigts des deux mains ; pour huit fils, il suffit donc de quatre doigts à chaque main ; en faisant passer les fils des doigts d'une main à ceux de l'autre, on croise les chaînes et on fait une tresse plate ; si à chaque croisement on fait passer un fil de trame, on a un ruban plat à spires plus ou moins larges qui est absolument identique à un ruban aux cartons fait avec quatre cartons à deux fils par carton.

Il faudrait donc, avant d'admettre que le ruban du Musée de Hambourg (et aussi que les rubans à quatre raies en chevrons du Japon reproduits par le même auteur) soit du tissage aux cartons, un examen d'une coupe transversale de ce ruban.

Or, en août 1913, M. le Dr Aichel, de Halle, a présenté au Congrès des Anthropologistes allemands à Nuremberg des rubans larges qu'il avait vu faire aux cartons dans le Chili méridional [1] ; et peu après je trouvais au Musée Ethnographique de Neuchâtel une sangle aymara, manifestement faite à l'aide de cette même technique, seule de son espèce parmi une quinzaine d'autres sangles et ceintures provenant aussi de l'Amérique du Sud, mais qui toutes ont été faites au métier connu de la fig. 1.

A première vue, la distinction est assez difficile, parce que dans ces rubans sud-américains les fils de laine ou les fibres végétales employés à leur confection avaient été au préalable filés très serré par les fileuses. Mais le métier à bandes ordinaire ne modifie pas cette torsion préalable, puisqu'il se contente de monter et d'abaisser les fils parallèlement les uns aux autres. Au contraire, les cartons cordent les fils les uns autour des autres et par suite accentuent la torsion préalable s'ils tournent dans le sens de cette torsion, mais la diminuent s'ils tournent en sens inverse ; l'examen à la loupe permet de discerner ce détail dès qu'on est averti. Si les cartons ont été tournés toujours dans le même sens tout le long du ruban, la torsion est très différente à l'une et à l'autre extrémités du ruban ; au lieu que dans un ruban fait au métier à fils parallèles, cette torsion est partout identique.

Mais en tournant toujours les cartons dans un même sens, on finit par augmenter à la fois la torsion de chaque fil et celle de chaque cordelette, au point que les cartons ne peuvent plus tourner dans ce sens. Il importe

1. Sur la communication du Dr Aichel, *Zur Entstehung des Mäandermotivs*, voir *Correspondenzblatt der Deutschen Anthropologischen Gesellschaft*, Comptes Rendus du Congrès de Nuremberg, 1913, p. 84, et ma discussion, *ibidem*, p. 85-86.

donc de corriger ce défaut par une manœuvre de compensation, ce qui se fait en tournant les cartons dans l'autre sens. Le point où on a changé cette direction, où on a exécuté ce *retournement* (c'est le terme technique, *Umkehr* en allemand), est un point nul ; c'est-à-dire qu'il ne s'est pas formé, à ce moment, de croisement des fils et par suite la trame devient visible à chaque fil impair.

La sangle aymara présente précisément ces diverses caractéristiques : augmentation progressive de la torsion de chaque fil ; correction de cette accentuation par le procédé du retournement ; point mort laissant apparaître la trame (fig. 5).

En outre, elle est faite avec des fils de diverses couleurs arrangés de manière à former un décor ; automatiquement, ce décor se retourne et se redouble aux points de retournement, ce qui constitue une autre caractéristique décisive.

Des rubans sud-américains que j'ai examinés ou dont j'ai reçu des photographies, c'est le seul qui présente avec une évidence parfaite ces caractères technologiques. Il est constitué de la manière suivante :

Les cartons ou planchettes avaient quatre trous, par chacun desquels passait un seul fil assez gros et préalablement tordu très serré par la fileuse. Ces cartons étaient au nombre de vingt-neuf, savoir, deux de bordure et trois bandes de neuf, donc :

Un carton avec quatre fils rouge-brique ;
Neuf avec deux fils jaunes et deux fils violets ;
Neuf avec deux fils rouge-brun et deux fils vert-bleu ;
Neuf avec deux fils violets et deux fils vert-jaune ;
Un avec quatre fils rouge-brique.

La trame est constituée par un fil violet identique à celui des bandes internes de droite et de gauche. En allant et en revenant, la trame prend successivement les quatre fils rouges des cartons de bordure comme dans tout système à tisser ; mais avec le tissage aux cartons la torsion des quatre fils déplace la trame d'une certaine manière, caractéristique : elle ne vient pas s'appliquer en bordure bien à plat, mais elle est toujours un peu déviée ; en outre, comme la trame ne prend qu'un fil sur quatre, les trois autres fils des cartons de bordure restent assez libres pour qu'en définitive, exception faite des rubans particulièrement soignés ou des rubans obtenus avec des cartons hexagonaux, la bordure soit toujours assez irrégulière. On peut voir à la loupe ces caractères sur notre reproduction du ruban aymara.

Le doute n'est donc pas possible, étant donnée la rencontre de tous les caractères ordinaires du tissage aux cartons. Il en va autrement des

rubans péruviens anciens que m'a communiqués M. Lucian Scherman, directeur du Musée Ethnographique de Munich, des photographies de rubans sud-américains modernes qu'on m'a envoyées du Musée de Hambourg, et de certains rubans péruviens anciens reproduits par Max Uhle dans *Pachacamac* [1].

Je fais allusion ici à un certain nombre de rubans et de ceintures anciens qui semblent à première vue avoir été obtenus par le tissage aux cartons. Ainsi, le *llaut'u* inca de la fig. 55, p. 40, de *Pachacamac* présente des décors à losanges et croix de Saint-André qui sont aisément obtenus au tissage aux cartons à condition d'arranger les fils en échelons et de faire le retournement à la quatrième, cinquième ou septième duites ; ce décor est au surplus spécifiquement égyptien, et ne reparaît ensuite sur rubans aux cartons que sur un ruban de Bénarès et sur des rubans persans soie et or de la collection Moser (Charlottenfels). Si les *llaut'u* étaient tressés, ma remarque est sans objet ; mais Uhle n'est pas très précis sur ce point, et il est facile de confondre des rubans aux cartons avec des cordes tressées, les deux techniques étant très voisines. J'ignore, au surplus, si le tressage donnerait une série continue de losanges séparés par des croix de Saint-André.

Plus caractéristique semble le ruban figuré sous le n° 2 de la planche XIX de *Pachacamac* ; il a ses parallèles directs au Caucase, où l'on fait des rubans en crin et fils d'or ou d'argent qui portent des triangles allongés sur bandes monochromes [2]. L'explication technologique que Max Uhle donne du ruban est confuse [3] ; mais il en ressort du moins que ce ruban n'a pas été fait au tissage ordinaire à fils de chaîne non cordés ; en outre, on remarquera que la trame est double, ce qui s'obtient facilement en travaillant aux cartons sur leur pointe, et non sur les côtés. Cette technique est caractéristique de l'Islande ; ni Mlle Lehmann-Filhès, ni moi, ni M. Volkart ne l'avons jamais rencontrée ailleurs, malgré nos enquêtes et la richesse relative de nos collections.

Voici ce texte ; j'ai souligné les passages qui se rapporteraient au tissage aux cartons : « A girdle, typical of a group of more than twenty of the same kind. The girdles in this class vary in length from four feet four inches to six feet two inches, and in width from three and three-fourths inches to six inches. *They are thick and stiff, and of a peculier tech-*

1. Dr Max Uhle, *Pachacamac, Report of the W. Pepper Expedition*, Philadelphia, University of Pennsylvania, Dep. of Archælogy, 1903, in-fol.

2. Un ruban caucasien sert de signet au livre de Mlle Lehmann-Filhès. Le ruban péruvien comprend 6 bandes monochromes et cinq bandes à triangles sombres sur fond clair.

3. *Pachacamac*, p. 90.

...que. The woof (la chaîne) *runs double in two layers*, so that the material is woven double throughout. *The two woofs change their position at the ends* (lire sans doute : *the rands*, les bords ?) running alternately on the surface, or on the reverse, and for each woof there are two threads used alternately. On this manner, a thread of the woof of the first course is only repeated in the reverse in the third ; that of the second below is above in the fourth ; the thread of the first below is above in the third ; and so forth. This makes the *edges much stronger*, while by the alternating of the woof, the material has *a firm substance of its own*. The warp (la trame) is woven in such a way that each thread crosses on the surface two threads of the woof *in an irregular manner*, *with no resemblance to the technique either of linen or of twill* (étoffe dite *croisé*). The colour of these girdles is always brown or black, and the design generally the same : narrow stripes with parallel lines in black and white, or in red, yellow and brown, etc. »

Le même savant reproduit aussi un *wincha* (bandeau tissé qui se plaquait sur le front et se nouait derrière la tête), planche XIX, fig. 9, à décor de bandes transversales étroites, de zigzags transversaux, et de losanges ou d'olives longitudinaux. J'ai refait partiellement ce ruban, mais sans réussir les olives, dont on ne voit pas sur la phototypie comment elles étaient serties, ou non, et pointées au centre.

Dans ce cas, comme dans les autres de *Pachacamac* [1], seul l'examen des originaux permettra de se prononcer définitivement.

Si l'on considère la répartition géographique du tissage aux cartons [2], on voit que son existence dans deux régions déterminées de l'Amérique du Sud ne peut s'expliquer que par deux hypothèses : la technique a pu y être introduite de l'Extrême-Orient, puisqu'elle est, même de nos jours, d'un usage répandu en Chine et au Japon. Ou bien elle y a été introduite par les Espagnols, qui eux-mêmes l'auraient héritée de la civilisation hispano-moresque, dans laquelle, enfin, cette technique compte comme élément d'origine orientale.

Si l'on acquérait la preuve que le tissage aux cartons était connu des anciens Péruviens et peut-être d'autres civilisés précolombiens, il faudrait recourir de préférence à la théorie d'un rapport extrême-oriental. Il est certain que depuis quelques années, trop de faits de détail rappelant l'Extrême-Orient se sont révélés dans les civilisations central et sud-américaines pour qu'on puisse garder l'attitude critique autrefois nécessaire vis-à-vis de la théorie de « la jonque échouée ».

1. Aucune bande de *Kultur und Industrie Süd-Amerik. Vœlker* ne rappelle le tissage aux cartons.

2. Voir ma carte, *Études d'Ethnographie algérienne*, loc. cit., p. 344.

III. SERRURE A CHEVILLES

Le même problème se pose, et dans les mêmes termes, pour un type particulier de serrure dont l'aire de dispersion embrasse l'Europe centrale, l'Afrique du Nord, le pourtour du reste de l'Afrique (mais pas le centre, Congo belge et français), l'Arabie, la Perse, le Caucase, l'Asie centrale ; mais je n'ai de parallèles, jusqu'ici, ni pour l'Inde, ni pour l'Indo-Chine, ni pour l'Indonésie ni pour la Chine, ni pour le Japon ; et tout ce qu'on sait des systèmes de fermeture des Pueblos d'après les Rapports du Bureau of Ethnology ou des Américains du Sud d'après Boman me faisait supposer que la serrure à chevilles n'existait pas plus en Amérique que le tissage aux cartons.

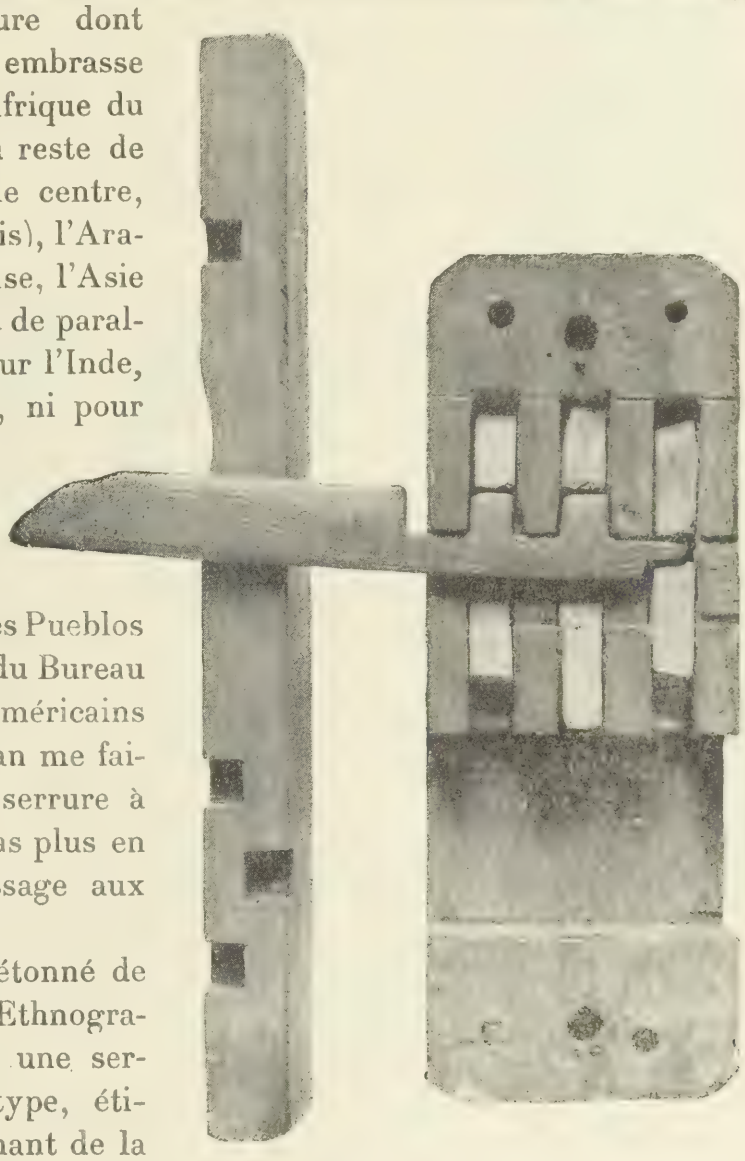


Fig. 6 — Serrure de bois à chevilles de la Bolivie, vue de face ; à gauche, verrou. (Musée Ethnographique de Neuchâtel).

J'ai donc été très étonné de trouver au Musée Ethnographique de Neuchâtel une serrure en bois de ce type, étiquetée comme provenant de la Bolivie, et donnée il y a une vingtaine d'années par un homme sérieux et digne de confiance, M. Benj. Schwob.

On se rend aisément compte d'après les figures 6 et 7, comment fonctionne cette serrure. Le verrou est muni d'encoches dans lesquelles peuvent tomber des chevilles ; la clef de bois comporte des taquets qui répondent exactement aux encoches des chevilles ; il suffit de soulever les chevilles pour libérer le verrou.

Un autre exemplaire, lui aussi moderne et en bois, a été reproduit par

Max Uhle dans sa description des collections Stuebel, Reiss et Koppel [1] ; il dit que cette serrure est en usage à Oruro en Bolivie et c'est peut-être de cette localité que vient l'exemplaire de Neuchâtel. Celui de Berlin diffère du nôtre en ce que la plaque de protection des chevilles est fixée avec des vis en fer, au lieu que sur le nôtre il l'est avec des chevilles de bois, ce qui est plus primitif. En outre, les encoches dans les verrous sont légèrement différentes, ce qui assure le « secret » de la serrure.

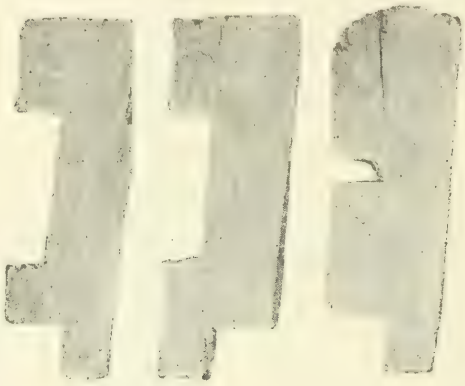


Fig. 7. — Serrure bolivienne, profil. (Musée Ethnographique de Neuchâtel.)

Ce genre de serrure se place, soit contre la face externe de la porte, soit contre la face interne ; mais il faut alors un trou dans la porte ou dans le mur, afin de passer le bras pour introduire la clef.

De l'étude comparative que j'ai entreprise [2], il ressort que le type de la serrure à chevilles comprend deux variétés : l'une où la clef pénètre par le verrou préalablement foré, et qu'on rencontre par exemple dans l'Afrique du Nord, à Zanzibar, etc..., et l'autre, où la clef atteint les chevilles par une ouverture qui lui est réservée c'est la forme qu'en rencontre en Suisse, en Arménie, à Chypre, à Timor-Laut etc., et en Bolivie.

Comment la serrure à chevilles se trouve-t-elle en Bolivie ? Y est-elle une importation tout-à-fait moderne d'immigrants européens du XIXe siècle ? Ou bien y a-t-elle introduite dès les premiers temps des conquêtes espagnoles ? Ou enfin la connaissait-on pendant la période précolombienne ?

Et dans ce dernier cas, toute invention autonome étant écartée à cause

1. *Kultur und Industrie Süd-Amerikanischer Völker*, Berlin, 1890, t. II, pl. XVII, fig. 11 et texte correspondant, d'ailleurs confus.

2. Voir mes *Études d'Etnographie algérienne*, deuxième série : XII ; les systèmes de fermeture, *Rev. d'Ethn. et de Soc.*, 1914, p. 11-19.

des particularités complexes de ce système de fermeture, faudrait-il ici aussi admettre une importation extrême-orientale ?

Je ne puis que signaler les faits ethnographiques et énumérer ces questions, avec l'espoir que des enquêtes sur place et dans des musées fourniront les réponses.

Note additionnelle

Pendant l'impression du présent article, j'ai obtenu quelques renseignements supplémentaires, que voici :

I. *Métier à arc.* — M. Carl im Obersteg a bien voulu m'envoyer un deuxième exemplaire de ce métier primitif, de même provenance que l'autre, mais un peu plus petit ; les fils de la chaîne sont blancs et le fil de la trame est noir ; les décors sont de grands zig-zags longitudinaux, rappelant ceux de certaines poteries du Nicaragua, du Pérou, mais aussi de la Kabylie actuelle, de l'Égypte et de la Susiane protohistoriques. Je compte démontrer un jour que beaucoup de thèmes décoratifs céramiques, incisés ou peints, proviennent, non de la vannerie ou du tissage des étoffes, mais très précisément du tissage des bandes étroites et des ceintures.

II. *Serrures à chevilles.* — Me trouvant en Hollande au début de mars 1914, j'ai visité de nouveau les musées ethnographiques. Les conservateurs de ceux de Leyde (MM. Juynboll et Fischer) et de Rotterdam (M. Snelleman) m'ont signalé des serrures en bois à chevilles appartenant à la deuxième variété, celle où la clef agit directement sur les chevilles. L'exemplaire de Leyde vient de Timor-Laut, celui de Rotterdam de Tenimber, (Zuid-Oosterche Ijlanden). Ces savants m'ont affirmé que le type des serrures à chevilles ne se rencontre nulle part ailleurs dans les Indes Néerlandaises.

Il reste à chercher si on le connaît en Indo-Chine, en Chine et au Japon.

QUELQUES OBSERVATIONS
SUR
LE TISSAGE DES TISSUS PÉRUVIENS

PAR Mme ANNA BARNETT.

Ayant dû, pour répondre à la communication de M. Van Gennep, examiner à nouveau un grand nombre de tissus que nous avons pour ainsi dire disséqués à l'aiguille, nous avons été amenée à faire un certain nombre d'observations sur le mode de tissage des tissus péruviens

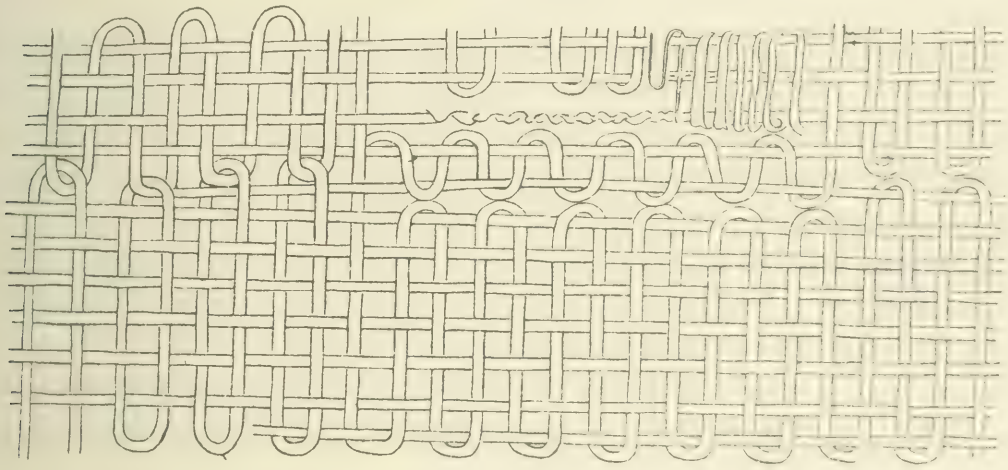


Figure schématique montrant à un fort grossissement les divers modes d'assemblage des fils de trame et de chaîne dans beaucoup de tissus péruviens.

anciens, dont nous essayerons, dans cette note, de donner une explication aussi claire que possible. Il est bien entendu qu'il s'agit simplement là de l'exposé schématique de faits, jusqu'ici ordinairement présentés d'une façon absolument incompréhensible.

Il est un premier point, qui a beaucoup frappé les différents observateurs ayant étudié les tissus péruviens anciens et qui étonne même les spécialistes ; c'est le nombre de petits motifs aux couleurs variées que l'on observe dans certains tissus. Il semble, de prime abord, qu'il s'agisse de motifs tissés séparément et cousus ensuite les uns à côté des autres,

avec souvent une réserve entre le motif et le fond. Or, en défaisant un grand nombre de tissus et en suivant le trajet des duites, l'on voit très facilement, que pour obtenir un motif d'ornementation, ces duites ont travaillé d'un bord à l'autre de ce motif, jusqu'à ce que le motif soit terminé. Alors, le fil de trame est ou bien noué au fil de chaîne le plus proche de la terminaison du motif et la navette alors abandonnée jusqu'au prochain motif de même couleur, lorsque ce motif est assez rapproché du précédent, comme on le fait encore dans nos manufactures des Gobelins et de Beauvais etc., ou, si le motif est trop éloigné, le fil de trame est noué, coupé et abandonné.

Les champs peuvent être ou bien en contact direct, ou bien séparés par un intervalle simple, ou bien encore par un intervalle au milieu duquel se trouve 1 ou 2 fils de chaîne.

1° Lorsque les champs sont directement en contact, dans la plupart des cas, c'est que les duites d'une couleur ont empiété sur le champ de la couleur voisine.

2° Lorsque ces deux champs sont séparés par un jour c'est qu'il y a eu sur le bord de chaque champ, un retour de fil tout le long du motif et de ce fait le jour se trouve naturellement formé.

3° Lorsqu'il existe entre les deux champs un ou deux fils de chaîne, c'est que sur celui-ci ou ceux-ci a été enroulé très serré le fil de la trame, soit de même couleur que l'un des champs, soit d'une couleur différente formant deux jours entre les champs. On peut d'ailleurs se rendre compte très nettement de ces particularités en examinant la figure ci-jointe que nous avons exécutée en nous inspirant (mais en les modifiant) des figures très bien faites du Mémoire de M. Max Schmitt [1], à propos desquelles il ne donne du reste aucune explication.

Nous tenons essentiellement à bien dire qu'il s'agit là d'une technique très savante qui a permis aux Péruviens anciens d'obtenir de très jolis motifs.

Le procédé dont nous venons d'essayer de donner une idée est celui qui paraît de beaucoup le plus répandu dans l'antiquité péruvienne, mais il en est aussi quelques autres dont nous aurons l'occasion de nous occuper ultérieurement.

1. *Baessler-Archiv* ; Band I, Hetf I.

A PROPOS DES CUSHMAS PÉRUVIENNES

PAR Mme ANNA BARNETT.

La *cushma* ou chemise était le vêtement le plus répandu dans l'Amérique du Sud. C'était souvent le seul vêtement recouvrant le tronc. Elle est formée d'une pièce d'étoffe repliée sur elle-même, avec les bords cousus jusqu'à 10 ou 15 centimètres du pli de façon à laisser un orifice par où passent les bras.

A la partie supérieure une fente perpendiculaire au bord supérieur entame les deux épaisseurs du tissu et permet le passage de la tête. La *cushma* se différencie donc ainsi du puncho, vêtement de dessus, ne s'employant ordinairement que d'une façon intermittente et formé d'une pièce d'étoffe au milieu de laquelle a été pratiquée une fente pour laisser passer la tête, sans autre travail.

Si la cushma a toujours la même forme, elle est extrêmement variée comme qualité. Certaines sont faites en toile extrêmement grossière tout unie. D'autres sont en tissu assez commun, quelquefois rayé.

Il en existe des spécimens dans la collection rapportée par le capitaine Berthon. Certaines cushmas sont au contraire en tissu plus fin et plus orné. Il en est avec des damiers qui, croit-on, étaient la livrée de l'inca, d'autres enfin, sont tout à fait luxueuses.

Dans la collection Berthon, il y en avait une, avec petits carrés d'argent cousus sur le vêtement, une autre teinte en bleu sur laquelle on avait fixé de place en place des petits poissons fabriqués en tissus et cousus sur la cushma par une extrémité. Enfin, quelques cushmas étaient fort luxueuses et fabriquées en plumes fixées sur un tissu assez résistant et donnant absolument l'aspect du plumage d'un oiseau.

Ces superbes vêtements dont la collection du capitaine Berthon renfermait cinq à six spécimens sont en plumes jaune, rouge ou bleu, parfois avec figures d'animaux découpées, en plumes d'une couleur différente de celle du fond.

Si les cushmas sont si variées comme qualité, elles sont également très variées comme dimensions. Toutes celles dont nous venons de parler sont de la taille d'un adulte, mais en voici deux autres qui sont des cushmas

d'enfants de 8 à 10 ans, l'une en tissu grossier rayé, l'autre en toile tout unie. L'une de ces cushmas renfermait encore une côte de l'enfant. Voici ces deux vêtements.

Enfin nous vous présentons une toute petite cushma mesurant 11 cent. de hauteur sur 18 de larg. C'était certainement une cushma de poupée ou plus exactement d'une petite figurine rituelle qui avait été placée, tout habillée dans le tombeau.

On voit donc l'extrême variété de la cushma dans les sépultures péruviennes.

DIE PHONETIK DER KARAJÁSPRACHE

(NACH LINGUISTISCHEN PRINCIPIEN)

VON DR. HUGO KUNIKE.

Die in sprachlicher Hinsicht, wie es scheint, isoliert stehende Nation der Karajá in Goyaz (Brasilien) zerfällt in drei grössere Unterabteilungen, die Šambioá, die Žavahé oder Šavajé und einen südlich wohnenden, einfach mit Karajá bezeichneten Stamm. Wenn man auch mancherlei Anklänge an andere Sprachgruppen Südamerikas, z. B. die Ges-Gruppe, finden mag, so ist das doch nicht ausreichend, um die Sprachgruppe des Karajá an eine andere ohne weiteres anzugliedern (vgl. Ehrenreich, Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens, Berlin, 1891, S. 3).

Was die phonetische Seite des Karajá-Idioms anlangt, so wird allgemein von den Autoren angegeben, dasselbe werde besonders ŭndeŭtlich artikŭliert; dies ist aller Wahrscheinlichkeit nach so zu verstehen, dass man das Karajá in Vergleich mit anderen deutlicheren, d. h. schärfer articulierten indianischen Idiomen im Sinne hat.

Wie Ehrenreich (a. a. O. S. 9) und Krause (zu den Wildnissen Brasiliens, Leipzig, 1911, S. 344) angeben, wird die Sprache so gesprochen, dass man kaŭm die Bewegŭng der Lippen der Sprechenden wahrnimmt, die Sprache wird durch die geringe Mundbewegung leise und undeŭtlich.

Eine Folge hiervon ist ferner das Verschlucken von (einer oder mehreren) Endsilben sowie das Auftreten von ungenau characterisierten Lauten, Zwischenlaŭten.

Die beiden letzteren Erscheinungen sind namentlich bei den Vocalen zu beobachten. Krause (a. a. O.) bemerkt noch folgendes : « Der Tonfall ist etwas singend, die Sprechweise ungleichmässig. Bald werden die Silben rasch hintereinander heraŭsgestossen, dann wieder wird eine Silbe lang ausgedehnt, gerade als ob der Sprecher erst überlegte, wie er sich nun weiter ausdrücken solle ». Und S. 74 : « Eigentümlich ist ihre Sprechweise überhaupt, Sie reihen ja Silbe an Silbe in langer Folge ».

Ehrenreich constatiert die Häufung von Vocalen und Zungenlaŭten, Krause die von Nasalen.

Manche Laute vermögen die Karajá nicht zu articulieren, so z. B. das

f (in portügiesischen Worten), auch die *ch*-Laüte, wie im Deutschen ach (χ) und ich (ϊ) scheinen zu fehlen, aber auch das *s*.

Besondere Schwierigkeiten ergeben die Abweichungen, welche zwischen den einzelnen Autoren, oft aber auch bei ein und demselben Autor zu constatieren sind.

Zunächst einmal können es dialektische Verschiedenheiten, namentlich solche zwischen den einzelnen Dörfern sein, zweitens kann es sich um individuelle Entgleisungen[1] handeln, und drittens kommen die Unterschiede zwischen Männer- und Frauensprache hinzu (s. u.) Unterschiede, die jedoch auch innerhalb der Männersprache wirksam zu sein scheinen. Denn der Hauptunterschied zwischen beiden Dialektformen, das Plus von K-Lauten in der Frauensprache, findet sich auch bei einigen Worten der Männersprache aufgehoben, und zwar durch den Anwachs der gleichen K-Laute.

LITTERATUR

Castelnau, Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud. Paris, 1850, V, S. 268-270 (Citiert : C).

Martius, Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas, Leipzig 1867, S. 264-266 (nach Castelnau).

Ehrenreich, Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens, Veröffentlichungen aus dem Kgl. Museum fur Völkerkunde, Bd. I. Heft 1 und 2, Berlin, 1891.

Ehrenreich, Die Sprache der Caraya (Goyaz), Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, 1894, S. A. 32 ss. (Citiert : E).

Coudreau, Voyage au Tocantins-Araguaya, Paris, 1897, S. 259-270 (Citiert : Co.).

Krause, Nachbildungen von Tanzmasken der Karajá-Indianer, Jahrbuch des Museums fur Völkerkunde zu Leipzig, 3. Bd. Leipzig, 1910.

Krause, Die Kunst der Karajá-Indianer, Baessler-Archiv, Bd. II, Heft 1, Berlin 1911.

Krause, In den Wildnissen Brasiliens, Leipzig, 1911 (Citiert : Kr.).

Ausser diesen Publicationen hat mir Herr *Dr. Wilhelm Kissenberth* sein auf der im Jahre 1908/9 unternommenen Araguayareisé gefundenes sprachliches Material auszugsweise zur Verfügung gestellt, und genau vorgesprochen, wofür ihm auch an dieser Stelle mein verbindlichster Dank ausgesprochen werden soll. Dem hier verwendeten phonetischen System liegt dasjenige des « Anthropos » mit einigen Modifikationen zugrunde (cit. Kiss.).

1. Des Sprechenden oder auch des Aufnehmenden.

Ein von E. A. Socrates in der Revista Trimensal do Inst. Historico, Rio, 1893, Bd 55 veröffentlichtes Karajávocabular wird erst in einer späteren Verarbeitung Berücksichtigung finden, für unsere Zwecke ist es vorläüfig auch wenig von Belang.

BEMERKUNG ZU DER SCHREIBWEISE EINZELNER LAUTE

æ gibt deutsches *ä* wieder.

Ein Vocal mit angehängtem ^{n} bedeutet dessen Nasalierung, die im Original durch Tilde (˜) ausgedrückt ist.

Ein Vocal mit darauffolgendem ^{x} gibt an, dass derselbe lang oder kurz sein kann.

Ist der Vocal o mit einer ^{1} versehen so bedeutet dies, dass es in der Originalschreibung unterstrichen ist.

ŭ° wird in der Originalschreibung durch einen kleinen Kreis darunter bezeichnet, *e*° gleichfalls, *ú*^{1} mit einem Kreis (= *o*) darüber.

Für *z*^{1} hat die Originalschreibung ein *z* mit einem nach unten offenen Bogen darunter aufzuweisen; für θ mit derselben Bezeichnung ein θ^{2}.

DIE PHONETIK DER KARAJASPRACHE.

A. Der Vocalismus.

Die Vocale sind diejenigen Laute, welche die meisten Übergänge untereinander zeigen, wie dies ja auch, besonders bei einem undeutlich gesprochenen Idiom, ohne weiteres verständlich ist, Nichtsdestoweniger lassen sich, insbesondere infolge des Anwendung diakritischer Zeichen bei den deutschen Autoren, die einzelnen Lautwerte, die Schwankungen, welche ein und derselbe Vocal aufzuweisen hat, vielfach deutlich erkennen und demgemäss darstellen.

a.

Manche Worte zeigen bei allen Autoren ein reines *a*, *ā* oder *ă*, allerdings werden diese beiden quantitativ verschiedenen a-Laute bei den nichtdeutschen Autoren kaum auseinandergehalten.

Zwei Kurze *a*- Laute fliessen in ihre Länge zusammen.

ă + *ă* wird zu *ā*, wie dies auch in den meisten anderen Sprachen der Fall ist.

Beispiele hierfür :

Mund : E. *wa-ru*, C. *wa-arou*, Co. *wa-arou*. Kr. *wā-lŭ*, Kiss. *wa-rŭ*°,

membrum muliebre : E. *wa-atü*, Kr. *wādů̆*, *wādĕ̆*, Kiss. *wa-tú°*,

Brüllaffe : E. *ăăθa*, Kr. *āz¹ŏ̆*,

Urubú : (Geier) E. *năără*, Co. *la'ara*, Kr. *lāḷă̆*,

Hundsfisch : Co. *la'até*, Kr. *lādă̆*, Kiss. *θ²atĕ̆*,

Mutter : Co. *naandi*, E. *nadi*, C. *nadi*, Kr. *nādĭ̆*,

Mann : C. *abou*, Co. : *babou-oudounandé*, E. *ăăṅbu*, C. *abou*, Kr. *ăãbŭ̆*, Šavajé : *ămbŭ-* ; (in den beiden letzten Beispielen wird *aaṅ* oder *aã* zu *a* (*ą*), da, wie wir sehen werden, nasaliertes und nicht nasalierter *a* (auch andere Vocale) nebeneinander stehen).

å, ein dumpfes offenes *o* nach Ehrenreich, von Kissenberth mit *a¹* oder *o¹* (auch *ą*) bezeichnet. Ein Laut, welcher etwa dem nordischen *å* oder auch dem englischen *a* in all entspricht.

Dieser Laut wird von anderen Autoren zuweilen einfach mit *o* wiedergegeben, zuweilen finden wir bei den einen *o*, bei den anderen *a* (vgl. Ehrenreich, *Die Sprache der Carayá*, S. A. S. 24). Wo daher *o* und reines *a* nebeneinander stehen, wird a priori zu vermuten sein, dass es sich hier um einen *å*- Laut handeln muss, dessen Klangfarbe indessen keineswegs durchaus fest zu sein braucht.

Die *Beispiele* sind hierfür sehr zahlreich :

Zunge : E. *wa-darotŏ*, Kr. *dō¹rŏtŏ̆*, *wădōḷŭtŏ̆*, C. *wadarato*, Co. *ouadoroto*, E. ♀ *torotŏ*.

Affe : E. *k(a)raåbi*, Kr. *kḷāŏbĭ̆*, oder mit Metathesis : *kăḷōbĭ-dĕ̆(rŭ)*.

Cervus paludosus : E. *brårä*, Kr. *b(ŏ)ḷōḷæ̆*, Kiss. *pra¹rĕ̆¹*,

Grosser Ameisenbär : E. *warirí*, Kr. *wālĭlĭ̆*, Kiss. *wąrirĭ̆*.

Jabŭrú : C. *oorai*, Co. *ouaérecan*, Kr. *wāḷūḷĭ̆*, Kiss. *wō¹rĕ̆¹*.

Kleines Krokodil : E. *kårärä*, Kr. *kō¹ḷæ̆ḷă̆*.

Tracajá-Schildkröte : E. *kåtŭ*, Co. *cootou*, Kr. *kōdŭ̆*, Kiss. *kǫtŭ̆* (χ); damit zusammenhängend :

Schildkrötenart : Kr. ♂ *kōdŭbōnă̆*, ♀ *kādŏbōnă̆*, Kiss. *hǫtubuné°*.

Wachs : E. *tobårä*, Kr. *tăbōlă̆* (Metathesis), Kiss. *tabǫră̆*, *tebǫté¹re*.

Urukú : (*bixa orellana*, kleine Früchte zum Rotfärben), E. *warenō*, Co. *ouarénan*, Kr, *wōlĕnŏ̆*, *wōlānŏ̆*, Kiss. *wąrană̆*.

Lanze : E. *tonåri*, Kr. *dōnōḷĭ̆*, Kiss. *donǫrĭ̆*.

Wurfbrett : E. *kåobĭ*, Kr. Karajá : *āŭbĭ̆*, *ōbīrŭ̆*, Šavajé : *hāōbĭ̆*.

Embira : (Bast) E. *θōθä*, Kiss. *θ²āθă̆*.

Mandiokareibholz : E. *årana*, Kr. *ōḷānă̆*, Kiss. *kǫrană̆*.

Klein : E. ♀ *rikore*, Kr. ♂ *lĭōḷĕ̆*, ♀ *līkiōlĕ̆*, Kiss. ♂ *riąre*, ♀ *rikąre*.

Fisch : E. *katora*, Co. *catoura*, Kr. *kădōḷă̆*, in den von ihm aufgenommenen Texten : *kŏdŭḷă* = *peixe*.

Holzlippenpflock : E. *anθåo*, *anθōŏ*, Kr. Karajá : *ōduhŏ*, *kāz¹ōĕ̆*, Šavajé : *ō¹dŭŏ*, Kiss. *ą(d)loŏ̆¹*, *ąθ²oŏ̆¹*.

Stock : C. *awarou*, Kiss. *awari* = Holz, Baum, E. *kauiro*, Kr. *kauālŏ*, *kōwārŭ*, C. *caouarou*, *oorou*, Kr. *kōwŏ* = Mörser, *kŏwōlŭ* = (Zauber)-Rute.

Keule : E. *håte*, *kåte*, *kohåte*, C. *coonti*, Kr. *gŏhŏ(r)dĕ*. Kiss. *ahatĕ*[1] (Dorf Joanás) *o*[1]*ho*[1]*tĕ* (Dorf Tamanacos) *aho*[1]*tĕ* (Dorf Alfredos) ♀ *kohotĕ* (Dorf Tamanacos).

tanzen : E. *roθiräre*, *raθärere*, C. *ratirere*.

weinen : E. *roburere*, C. *rabouraré*, Co. *roubouréri*.

Südliches Kreuz : (schwarzer Rochen) E. *båråhoä*, *båraboä*, Kr. *bōlŏhŭä*, Kiss. *boro hou(w)ĕ*[1].

Fuss : E. ♂ *wa-wă*, Kr. ♂ *ī-wă* (etc.) ♀ *ī-wŏ*[1].

Karajá bei sich selbst : *īnă*, bei den Šavajé : *inŏ* (Kr.).

Durch Wegfall, resp. Eintritt der Nasalierung (s. u. die Nasallaute) wird zweilen ein Wechsel zwischen *ã* und *o*, *a* und *õ* herbeigeführt.

Beispiele :

Giftige Mandioka : C. *odjou oura*, E. *andžiura*, Kr. *āndjīūlă*.

3 : C. *inatau*, C. *naatan*, E. *inatan*, *inatã*, Kr. (*ĭ*)*nādá*^{n}, *nādŏ*[1].

8 : C. *naton*, Kr. *ĭnādá*^{n}.

Sand : Kr. ♂ *kănŭlă*, ♂ ♀ *kĭnōlă*, ♀ *kănălă*, Kiss. *anårä*, dazu gehörig.

Sandbank : F. *kenāra*, Kr. *kĕnŏnă*, Kiss. *k(a)nōrä*.

Da ferner, wie wir sehen werden, das *o* häufig in *u* übergeht, so treffen wir zuweilen statt des *å* auch einen *u*- Laut *an*.

Ein Männername : E. *šokråä*, *šokroä*, Kr. *săkrūwă*.

Tragkiepe aus Korbgeflecht : E. *behåra*, *ubehårä*, Kr. *bĕhūlĕ*, Kiss. *be*[1]*hourä*.

Knochenspitze am Fischpfeil : Kr. *ăhĭdŏ*, *ūhĭdŏ*.

Mandioka : (Aipim) E. *iira*, Co. *irou*, Kr. *ī(ĭ)lŭ*.

morgen : C. *rajouban*, E. *rudžebu*. Krause Texte : *lūdjēbŭ*.

Steinlippenpflock : E. *manutere*, Kr. *mănădĕlĕ*, Kiss. *manadé*[1]*re*, *m(a)natére*.

Einige bierher gehörige Contraktionen mögen im Anschluss hieran aufgeführt werden :

$a + a - a + o > a$.

Unterschenkel : C. *wa-até*. Kr. *wŏātĭ*, E. *wati*.

Kopf : C. *woara*, Co. *ouara* (spr. *wara*) E. *wa-ara*, Kr. *lăă*.

$a + \tilde{o} - o + \tilde{o} > \tilde{o}\ (\tilde{o})$.

Tapir : E. *kaoñri*, C. *coonri*, Kr. *kōlĭ*, *ōlĭ*.

$a + \overset{u}{o} - o + o - o > \bar{u}$.

Cachoeira (Stromschnelle) : E. ♂ *aorä*, C. *oou rai*, E. ♀ *horä häkoräre*, Kr. *hūlă*.

a + *o* > *ā*.

Gesicht, C. *naonsana*, Kr. *āšō*[1]*nĕ̆*.

a + *u* } > *ā*.
o + *o* }

Ohr : C. *wanaoutai*, Co. *noon'ti*, Kr. *nādĕ̆*, *nōŏtĭ̆* (Südhorde), *wá-nŭhŏtĭ̆* (Nordhorde).

Übergang des *a* in *e* (*ä*), weiter in *i*. Hier liegt vermutlich eine ähnliche Erscheinung vor, wie bei dem hellen österreichischen *a*, welches auch bereits stark an *e* anklingt (oder bei der Aussprache des *a* in einigen französischen Worten). Dieser Laut entwickelt sich aus dem reinen *a* dadurch, dass dasselbe geschlossener wird.

Beispiele : Genipapo : (zur Schwarzbemalung) E. *beθēnă*, Kr. *bădēnă̆*.

Pikí : E. *aramă*, *arēma*, Kr. *lămă̆*.

Biene : E. *badi*, Kr. *bēdĭ̆*.

Honig : E. *beθäwŭ*, Kr. *bĕdŏ̆*, *bãdērhŏ̆*^{n}.

Bienenstock : Kr. *būdēdŏ̆*[1] (wo das *u* aus *o* entstanden zu denken ist ; s. u.).

Kürbisrassel : E. *uärŭ*, Kr. *ŭǣḷŭ̆*, Kiss. *wāθŏ̆*, *wẹrŏ̆*, *waθ*[1]*ú*^{o}.

Rundkorb : Kr. Karajá : *wälīlĭ̆*. Šavajé : *wāḷīlĭ̆*, E. *uäriri*, Kiss. *wẹrirí*, *wẹrẹrí*, *wariorẹ́*.

Camp : C. *badero*, Co. *bédéro*, Kr. *bĕdēḷŏ̆*.

Tabakspfeife aus Jequitibáfrucht : E. *aricoco*, Co. *ouricoco*, Kr. *wălĭkŏkŏ̆*, Kiss. *werikŏ*[1]*kŏ̆*.

Schulter : C. *wansioté*, E. *wašiotä*, Kr. ♂ *ǣšīŏ̆t'*, ♀ *āšĭkŏtĭ̆* (Nordhorde), *ǣšĭkŏ̆t'* (Südhorde).

Schweigen : Co. *iro becoin*, Kr. *ḷŭbăkó*^{n}, damit zusammenhängend das Wort für sprechen ; E. *irobeθire*, Kr. *lūbă̆*.

Spindel : E. Karajá : *äθoṅdää*, Kr. Šavajé : *ǣz*[1]*õdāŏ̆*.

Besondere Schwierigkeiten hinsichtlich der Erklärung seines Vocalismus macht das Wort für Haut, Zeug, und davon abgeleitete Worte.

Haut : C. *tacou*, C. *takeu*, E. *wa-tẹkẹ̀*.

Stoff für Gürtel : Kiss. *ta*[1]*ká*[1], *tẹkẹ*.

Hemd : Co. *doucon*, Kr. ♀ *dĕkĕ̆*.

Penis-Gürtel : E. *wa* | *no* | *teka* | *iri*, Kr. *nōōdăkă̆n*, (*wă*)*nŏtĕkănă̆*.

Federreif : Kr. *nătăkă̆n*.

Gürtel : E. *watakană'* Kr. *wæ̆dăkănă̆*, Kiss. *wetakă̆na*, *wẹtakănă̆*.

Himmel : E. *biuätĕkĕ*, Kr. *bī*(*w*)*ēdĕkĕ̆*, *biu* = Regen, *teke* = Haut, Zeug.

Hier haben wir also vermutlich ein Wort vor uns, das etwa, *taka*, *daka*, *teka*, *teke* oder *deke* heisst, daneben wird wohl ein Wort stehen (welches in den ersten hier angeführten Beispielen vorliegt), das ein kehlkopfverschluss *-e*, ein *ẹ* (s. u.) aufweist. Dies vermag die Buntheit des Vocalismus wahrscheinlich zu erklären.

Bogen : E. *šuahĕtĕ*, C. *assouatai*, Co. *ouatsi' até*, Kr. *wá-š(ĭ)ŭhatĕ*, Bogen
m Baumwollzupfen : *wăšīh(ŭ)ătă* (mit *ă* anstatt *e*, oder umgekehrt, s.
), Kiss. Bogen = *wašiotĕ*, *čuahetĕ*.
gestern : E. *kenau*, Co. *kenau*, Kr. *kănăū*.
Häufig finden wir den Wechsel von *a* und *ĕ* (*ǣ*) im absoluten Auslaut
ürzung ?)
Rücken : E. ♂ *wa-brå*, ♀ *i-brä*.
Tonteller : E. ♀ *beθä*. Kr. ♂ *băz¹ă*, Kiss. *beθĕ¹*.
Kinn : E. *dehuta*, Kr. *djŭhūtĕ*.
Säugling : E. *tohokua*, Kr. *dōhōkŭǣ* (*-ĕ*).
nicht : E. *kore*, *kŏ*, *koṅ*. Kr. Texte : *kṓnĕ*, aber E. *kura* in *ahaṅdo ikura*,
s Mond ist nicht (da), Neumond.
Spindelscheibe aus weissem Stein : Kr. ♂ *māŭlĕ*, ♀ *mānākŭlă* (mana
Stein, *ūḷă* = weiss.).
Gelbblauer Arara : Co. *biita*, E. *beïθä*, Kr. *bēz¹ă*, *bīz¹ă*.
Carakará : (Raubvogel) E. *iira*, Kr. Šavajé : *īdă*, Karajá : *īḷǣ*.
Pirarucú : (Fisch) E. *bedoθeka*, C. *bedolouqué*, Kr. *b(ĕ)dōlĕkĕ*, schlecht : E.
ina, Kr. *ĭbīnă*, Co. *ibine*.
Infolge des Überganges von *a* in *e* kommt auch der weitere in *i* vor,
e und *i* ihrerseits in einander übergehen (s. u.).
Sand. C. *kanara*, Co. *canoura*, *caooura*, Kr. *kanuḷă*, ♂ ♀ *kanōlă*,
kănăḷă, dazu Sandbank : E. *kenāra*, Kr. *kĕnŏnă*, welches das *i* zwanglos
klärt.
Cari : (Fisch) E. *runa*, Kr. *ḷōnĭ*.
Ferse : E. ♂ *wa-wareko*, Co. *oualocon*, Kr. ♂ Südhorde : *wa-lalăkŏ*,
ordhorde : *wà-wăwĕḷĭkŏ*, ♀ Südhorde : *wă-lălăkŏ*, Nordhorde : *wa-walikŏ*.
Contraktion (selten).
a + *e* — *e* + *e* > *ā̆*.
Haus : C. *aëto*, Co. *éeto*, E. *hetŏ*, Kr. *hætŏ*.
Das Karajá besitzt also einen *a*-Laut, der die Neigung hat in *e* über-
gehen (geschlossen zu werden) vielleicht am Wortende zu *e* gekürzt
ird, und einen zweiten, offenen *a* Laut, (*å*) der in *o* übergeht und nur
snahmsweise, wie es scheint, im absoluten Auslaŭt zu *e* oder *ä* wird ;
sserdem wie schon bemerkt, ein anscheinend reines *a*.

e.

Nach Krause existieren im Karajá zwei *e*-Laute, ein offener und ein
schlossener, die ausserdem nach Länge und Kürze unterschieden wer-
n. Wir führen dieselben im Nachfolgenden auf, indem wir entsprechen-
n Laute der anderen Autoren zum Vergleich danebensetzen :

1. Kr. *ĕ*, E. *ä*, *e*, (*ē*), Co. *é*, Kiss. *ē¹* (*ĕ*), C. *ay*, *ai*.

2. Kr. *ē*, E. *ä*, *e* (*ē*), Co. *é*, C. *e*.
3. Kr. *æ̆* (*ĕ*), E. *ä*, (*e*), Co. *é*, C. *ai*, Kiss. *ĕ*[1].
4. Kr. *ǣ*, E. *ä*, *e*, Co. *é*, C. *ay*.

Beispiel :

Wasser : E. *beä*, C. *be-ai*, Co. *béé*, Kr. *bāeæ̆*.

Wie man hieraus sieht, ist es sehr schwierig, über die tatsächlich vorliegende Quantität und Qualität der *e*- Laute nach den Angaben der Autoren ins Reine zu kommen. Wir stellen dies daher ausserhalb unserer Betrachtung und wenden nur den verschiedenen Übergängen zu, welche das *e* in Bezug auf andere Vocale aufzuweisen hat. Über denjenigen zu *a* haben wir bereits oben ausführlich gesprochen.

e- i. Das geschlossene *e*, welches man mit *ẹ* zu bezeichnen pflegt (port. *ei*) geht leicht in *i*, besonders in *ī* über.

Beispiele :

Honig : *bĕdĕdŏ* (Krause's Texte) daneben *bididŏ*.

Kamm : E. *θehŏ*, Co. *si'o'o*, Kr. *ʒīhŏ*, Kiss. *θēhŏ*[1], *tẹhŏ*[1].

Ruder : C. *nàrii*, Co. *naarii*, Kr. *nālĭhĭ*, Kiss. *nārehĕ*, *nārehĕ*[1].

Hinterhauptsrad aus Federn : E. *aheto*, Kr. *lāhĭdŏ*, Kiss. *rāhẹtŏ*[1], *rāheitŏ*, (portug. Schreibweise) *rahẹtŏ*. Nackenfedern : Kr. *lāhĕdŏ*.

Alter Mann : Co. *matoucari*, E. *matokare*.

Tucunaré : (Fischmaske) Kr. (*ĭ*)*djāḷhēnĭ*, E. *jarene*, Kiss. *jareheně*.

Oberarmschmuck (Federband) : E, *deoθanä*, Kr. *dērōʒ*[1]*īnă*, mit Metathesis.

Name eines Mannes in der Brüllaffensage bei Krause : *hŏkūmăḷĭ* oder *ŏkūmārĕ*.

Lanze : E. *tonåri*, Kr. *dōnōḷĭ*, Kiss. *donọrĭ* (Dorf Tamanacos), *dọnor* (Dorf Chrysostomo's).

Wie heisst Du ? E. *amoïně*, Kr. *mŏæ̆nĭ*.

schreien, weinen : Kr. *hēbḷŭ*, *ịbḷŭ*.

Das derivative Suffix *ni*, wovon noch weiter ünten die Rede sein wird erscheint gleichfalls als *ne*.

Tartaruga : (Schildkröte) C. *cootoné*, Kr. *kŏdūnĭ*.

Katze : C. *anoloé ni*, Kr. *ănʒ*[1]*ōē-nĭ*, *găḥ-ănḷōē-nĕ*.

Caracará : Kr. *ĭlĕnĭ* neben *ĭḷæ̆*, dazu

Kleiner Falke : E. *iräně*.

Ochse : C. *boroleni*, *boronne*, Kr. *bŏlŏḷēnĭ*, Kiss. *broreni*.

Thevetia : E. *maranĕ*, Kr. *māḷănĭ*, Kiss. *mōrani* (Suffix *ni*?).

Ohr : Kr. *nōŏtĭ*, C. *noon'oti*, Kr. *nādĕ*.

Hals : Kr. *wālŏtĭ*, C. *walaté*.

Nabel : Kr. *bịnŭ*, *bēnŭ*, E. *wa-benŏ*, Co. *ouabino*.

Unterschenkel : Kr. ♂ *dĭĭ*, E. *wa-tĭ*, Kr. ♀ *dĕĭ*.
Piarara : (Fisch) E. *doori*, *dōrä*, Co. *dou'ouré*, E. *dōḷĕ*.
Eidechse : C. *toricoco*, E. *tonrēkóko*.
Zuckerrohr : E. *maitĕ*, Co. *ma'iti*, Kr. *māī-ĭtĭ*.
Batate : E. *kotarutä*, C. *cotarouti*, Kr. *kŏdĕrūtĭ*.
Übergang des *e* in *o*.
Beispiele :
Kniescheibe : E. *wa-mena*, Kr. *mŏnă*.
Ferse : E. *wa-wareko*, Co. *oualocon* (Kr. ♀ *wălá-lăkŏ*, wo das *o* in *a* über-
eht; s. o.).
Pleiaden : E. *θeraboto*, Kr. *dŏlŏbĕdŏ*.
Lippenflock aus Holz : E. *anθåo*, Kr. *ōdūhŏ*, *kāz¹ōĕ*, Kiss. *ąθ°oŏ¹*.
Schwarze Leute : E. *tōriθĕbĕ*, C. *toroijobo*, Kr. *tōḷī-djŭbŭ* (wo *o* in *u* über-
eht; s. u.).
Fledermaüs : E. *turebe-reko*, Kr. *dūlĕhǣ lŏkŏ*.
Ellbogen : Kr. ♂ *tä(ĕ)hŏ*, ♀ *dǣkŏhŏ*.
ę. Dies *e* wird durch Kehlkopfverschluss gebildet. Er ist nur von
hrenreich und Kissenberth erkannt und demgemäss bezeichnet worden.
Dies *ę* geht wahrscheinlich in andere Kehlkopfverschlusslaute, *ị*
nd *ụ*, vielfach über, ausserdem kann es in manchen anderen Lauten
ei den übrigen Autoren stecken, ohne dass man es hier mit irgend wel-
ner Sicherheit zu eruieren vermöchte :

Beispiele :

Mandiokapresse, Stäbchensieb : Kr. *brēidjŭ*, *brē(ị)-djĕ*, Kiss. *breijŏ¹*.
eijĕ°.
Augenlid : E. *ī-ruäbratękę*, Kr. *lūābrŏdĕkĕ*, mit *tękę* (E.). Haut, zusam-
enhängend. Über das letztere Wort vgl. oben bei *a*.
Taube : Co. *botoé*, E. *bedauä* (Kr. *dauă*), Kiss. *bętoĕ¹*, Kr. Savajé : *bŭdoĕ*.
Tabak : Kr. *kō¹tĭ*, E. *koti*, *kotę*, *kohotĕ*, C. *cooté*, Co. *cooti*.
Pfeilrohr : E. *betaurä*, Kr. *b'dōḷĕ*, Kiss. *będ(d)ąrĕ¹*.
Frau : E. *hanökö*, *hanökę*, Kr. *āmŭkĕ*, Co. *anoucou* (*coudouṇandé*).
Schemel : E. *kaurišä*, Kr. *kōḷĭšŭ*, Kiss. *orišę*.
alt : E. *tębę*, ferner finden sich bei E. folgende Schreibungen : *tabŭ*,
ıbŭ, *tabụ*, *tibu*, *tobä*, *tübĕ* und *tụbe* und Kiss. *tębé°*, *tĕ°bi,°*, wahrscheinlich
aben wir hier einen Übergangs-laut von *ę* zu *ụ* vor uns. Ebenso viel-
eicht in den Worte für Pfeil : E. *wĕbĕ*, Kr. *wūōhŭ*, *ūōhŭ*, *ūĕhŭ*, *ūhā*, *wĕhā*,
avajé : *wōhŭ*, C. *ou-eue*, Co. : *bouourou*, Kiss. *'wębę*, *wụbụ*. Schildkröte :
Kiss. *hotubuné°*, gut : Kiss. *uitętú°ri* neben *uitụtú°ri*.
Contraktionen, aus deuen *e*- Laute entstehen :

$a + i > e$, $a + i > ai > ē$ wie im Sanskrit.

Tukunaré : (Fisch) Kr. *bainolă*, Co. *benora*.

Alte Frau : Co. *saïnandouc*, E. *θänandu*.

Rotblauer Arara : E. *daidorà*, C. *andedoura*, Co. *andédoura* (gelber Arara), Kr. *andædolă*, Kiss. *dedoră*.

Gürtel : E. *waitakaui*, Kr. *wæ dakánă*, Kiss. *wetakană*.

N. B. Oft bleibt aber auch das *ai* einfach bestehen, ebenso das a^x i^x.

e + *o* bleibt oder wird zu *ā*, resp. *ē* contrahiert.

Unterann : Cr. *dĕōlútĕ* (Nordhorde), *dāḷidæ* (Südhorde).

Ader : Kr. ♀ *wadĕkölăti*, ♂ *wadēḷáti*.

e + *e* wird zu *ē*.

Heuschrecke : Kr. *sēēhí*, Maulwurfsgrille oder auch gelber Schmetterling : Kr. *z¹ēí*.

Tochter : E. ♂ *deē*, ♀ *deō*, Kr. ♂♀ *dē*.

Tochter : E. *dĕĕraṅ*, C. *veran*, Kr. *läḷú*ⁿ.

Puva : E. *bĕĕro*, Kr. *bāḷŏ*.

Iararacá, Sucuriú : (Schlange) Kr. *lē(ē)ī*, *leī* (Kunst der Karajá S. 26), dazu Riesenschlange : *eräí*.

Schwund des *e* (selten).

In den Worten für ja und nicht erscheint derselbe selbstverständlich; ausserdem : α und β Centauri (Strauss) E. *naukiä*, Kr. *nauĕkĭĕ*, E. Vogel : *nauakiriara* (= *naueki-riåré*, kleiner Strauss), Kiss. *nauīyĕ*, wohl die Form der ♂ Sprache.

i. In vielen Worten finden wir *i* bei allen Autoren in gleicher Weise angegeben.

Der Übergang des *i* in *j* oder vielmehr in den Halbvocal *i̯* ist durchaus nicht häufig, er findet eigentlich nur nach *t* und *d* statt und dann meist vor *u* (*i*). Vgl. unten die Palatallaute *dj* und *tj*, sowie ihren Übergang in *ti*, *di*.

Den Uebergang des *i* in *e* (*ẹ*) haben wir bereits bei dem letzteren Laute besprochen (s. o).

Uebergang des *i* in *u*.

Beispiele :

Wundkratzer, aus Hundsfischkiefer bestehend : Kr. Karajá : *lādjī*, Savajé : *ladedjú*, Kiss. *θ'atejú*.

Wohlriechendes Harz zum Einreiben : E. *andziura*, Kr. *ăndīḷă* (der Entstehung nach nicht ganz klar).

Niesen : E. *hatiši*, Kr. *adīz¹ŭ*.

Frauenbastbinde : Kiss. Karajá : *ambuodá*, *hãbuoté*, Kr. Šavajé : *hăbĭŏdæ*

Mädchen : Co. *oueourou*, Kr. *ŭæḷīḷī*.

Tucano : (Vogel) E. *toriwa*, Co. *teroucrou*, Kr. *dōḷīwă*.

Zauberarzt : Spinola : *hori*, Kr. *kōḷu*.

Mädchenrock aus langen schwarzen Baumwollschnüren : Kr. *gūohi*, *bĭ*.

Wechsel von *i-u*, wobei das *u* seinerseits in *o* übergeht (s. u.).

Stock : C. *awarou*, Kiss. *awąri*, dazu Holz, Baum : Kr. *kōwārú*, *kaualó*, *kauiro*, C. *caouarou*, *oorou*.

Zunge : E. *wa-daroto*, C. *wadarato*, Co. *ouadoroto*, Kr. *do¹rĭz¹ó*, *do¹rótó*, *ĭdōḷŭtŏ*.

Nicht ganz deutlich :

Hund : E. *ikoroθa*, C. *kerota*, *colosa*, *aicorotha*, Co. *icoroça*, Kr. *kiŏlŏz¹ă*, *ōrōz¹ă*, *kjŏḷŏz¹ă*, *kḷĭūz¹ă*, *kŭlŏz¹ă*, *kŭḷiz¹ă*.

i̥. Das durch Kehlkopfverschluss gebildete *i* ist nicht häufig im Karajá, kann vielleicht in einem oder dem andern der vorher aufgeführten Beiiele, ebenso auch in-weiteren, hier nicht aufgeführten Worten stecken. So vielleicht in den Worten für Donner : Kr. *biūmătjŭ*, *-mătĭ*, E. *bīū-motü*, C. *aimanti*, dazu Gewitter : Co. *bioumata*, aber Kissenberth : *biu-ątă*, und viele : C. *soetoti*, Co. *son'étoutouré*, Kr. *sōēdĭdĭ*, *tōē-tĭtĭlĭ*, viel = *lĕ*.

Sichere Beispiele sind nur Milchstrasse : (Aschenweg nach Ehrenreich), *brībi̥*, Kr. *bŭlībĭ*.

Barrachiga-Hölzer : Kiss. *i̥uni̥ură*, was wahrscheinlich Krause's Wort r weiss *īŭdīŭḷă* entspricht und in *io* (E.) *-ni-* (*i*)*ura* (E.) aufzulösen ist, d weisses Holz (Holz-Art-weiss) bedeutet.

Eigenname eines Mannes : Kiss. *i̥waná*.

i + *i* wird zu *i* (*ī*).

Beispiele :

Netzdecke : E. *riiŏ*, Kiss. *riiŏ*, Kr. ♂ *rī*(*i*)*ŏ*, ♀ *rīŏ*.

Manđioka : (Aipim) E. *iira*, Co. *irou*, Kr. *ī*(*ĭ*)*ḷŭ*.

Caracará : E. *ĭĭra*, Kr. *ĭ*(*h*)*ī*(*ŏ*)*ḷĕ*, *īḷæ*.

Maskenmuster : Kr. *hauēkīḷĭīdjāz¹ŏ* > *auekrīdjăz¹ŏ*.

Halbcuye : E. ♂ *iiša*, Kr. *īšă*, E. ♁ *iša*, dazu Calebassenbaum : Co. *a*.

o.

Über einige *o*- Laute, nämlich solche, die sich dem *a*, resp. *e* nähern, bereits oben gesprochen worden. Hier verzeichnen wir zunächt den bergang der *o* in *u*, auf den auch Ehrenreich hinweist und welcher ch in vielen anderen Sprachen (nicht nur Amerika's) wiederholt.

Beispiele :

Stirn : C. *wa-a-ro-*, C. *oucouro*, E. *wa-oro*, Kr. *ōlŭ*, *ōlŏ*, *waūlŭ*.

Nabel : E. *wa-benò*. Co. *ouabino*, Kr. *bīnŭ, bēnŭ*.

Puls : Kr. *kuŭ, kōŭ*.

Schlafen : E. *rōrō, rōruō*, Kr. *lūlŭ*, C. *arourou-cré* (= ich will schlafen) Co. *rouracré*.

Zu den folgenden Worten, welche offenbar zusammengehören, besonders deutlich :

Kind : C. *osado*.

Tochter : C. *oladou*.

Ehefrau : E. *uθadóθä*.

Klein : E. *ioθatō*.

Knabe : Kr. *ōdādŭ, ōz¹ādŭ*.

Menino : (Kr. Texte) *ōládō*.

Wie haben also zweifellos eind Form wie **ŭđadŭ* anzusetzen, wobei das *ŭ* einen Zwischenlaut zwischen *o* und *u* bedeutet, wie dies in einigen von Krause aufgenommenen Worten auch der Fall ist, und das *đ* dem nordischen *ēđ*, einem weichen (englischen) *th* entspricht.

Mond : B. *ahandō*, C. *aadou, endo*, Co. *anandou*, Kr. *āhăndŭ¹*.

See : E. *aŭho*, C. *en-o*, Co. *an-o*, Kr. *āhŭ¹*.

Hahn : Kr. *ŭ¹ābŭ*.

Fisch : E. *katora*, Co. *catoura*, Kr. *kădōlă*, Texte : *kŏdŭlă*, dazu Fischschuppe : E. *katura idži* und Fischgräte : Kr. *kădŭlă-kĭ* (*ki* wohl = *ti*, Knochen).

Cari-Fisch : E. *runä*, Kr. *lōnĭ*,

Spitzovaler Korb : Kr. *dālidŭn, dālĭdōnă*.

Aipim : (Mandioka) Kr. Texte : N° IV-2, *ĕrŭ*, IV-3, *irŏ*, sonst *ī(ĭ)lŭ*.

Vollcuye mit Hängeband : Co. *oua'labocon* (Calebasse), Kr. *wălăbŭkŭ*.

Freund : Co. *ouasakina*, Kr. *ŏālăkĭdă*. *o-u-a-i* nebeneinander :

Zunge : E. *wādaroto*, C. *wa-darato*, Co. *ouadoroto*, Kr. *dō¹rŏtŏ, wădōlŭtŏ, dē¹rĭz¹ŏ*.

Contraktionen, aus denen *o* entsteht, und zwar nach den Angaben Krauses ein langes *ō*, wie dies ja auch nach den allgemein geltenden Sprachregeln zu erwarten ist.

$a + u > \bar{o}$ (wie im Sanskrit).

genauer : $\begin{matrix} \mathring{a} \\ a \end{matrix} + \begin{matrix} o \\ u \end{matrix} > au\ (\mathring{a}o) > \mathring{a} > \bar{o}$.

Beispiele :

Rotharz : Kr. *dāumălĕ, dōmālĕ*, E. *taumarä* (Harzart).

Zauberarzt : E. *kăhotebädo*, Kr. *kaudŭwādŭ, kōlŭ*. Spinola : *hori*.

Ringförmige Stammestatuierung auf den Wangen : E. *auθamunurĕ*, C. *waaoumaourai*, Kr. *ōdĕmārīrŭ*, Kiss. *ąθ²amoru*.

Schemel : E. *kaurišä*, *korišä*, Kr. *kōḷĭšŭ*, Kiss. *orisé*°.
Pfeilrohr : E. *betaurä*, Kr. *b'dōḷĕ*, Kiss. *bed(d)ąré*.
Wurfbrett : Kr. *āŭbĭ*, *ōbīrŭ*, E. *kåobi* (= Affe?).
Fischnetz zum Pirarucúfang : E. *deaurirŏ*, Kr. *dāŏḷālŭ*.
Kokoskerne zum Essen : C. *aalay* (*å*?), Kr. *haulēnĭdŏ*, *hōḷēnĭ*, *kōlīnĭ* (*ni*-ffix, Derivativ, eine Art angebend).
Taube : E. *bedauä*, Co. *botoé*, Kr. *dauǣ*, Kiss. *bęto̯ĕ*¹.
Eule : E. *kaužurukū*, C. *azoukoulé*, Kr. *kŏdžŭḷŭkŭ*.
Jaguar : E. *anθauä*, Kr. *ănlōǣ*.
Echo : Kr. *kĕnaušīwǣ*, *kĕnōšīwǣ*.
4 : Kr. *năūḷĭŏ*, *nōdĭá*.
Holz : Kr. *kauōlŏ*, Holzpuppe : Kr. *kŏ*¹*wa-kŏ*¹*wă*.
Auch (*a*) *o*
o + *u* wird zu *ō* contrahiert.

Beispiele :

essen : E. ♂ *rōši*, C. *loosi*, Co. *rerochiqué*, Kr. *dōšĭ*, E. ♀ *rokuši*, Kr. *ūšĭ*.
Bootsstange : C. *oodjou*, Kr. *h(ō)djŭ*.
Lange Tragtasche aus Palmwedeln : Kr. *lōŭḷĕ*, *lōḷŭ*.
Rücken : Kr. ♀ *wă-z*¹*ŏkūnĕ*, ♂ *wă-z*¹*ōnĭ* (s. u.).
Wolf : Kr. *ākōudă*, C. *aosa*.

å

(*u* + *u*)
o + *o* wird zu *ō*.
Tabak : E. *kohotĕ*, *koti*, *kotę*, C. *cooté*, Co. *cooti*, Kr. *kō*¹*tĭ*.
Jungfrau : E. ♀ *yadokoma*, ♂ *yadôma*, Kr. *jādŏmă* (wo vielleicht das *ô* kürzt worden ist).
Piarara : (Fisch) E. *doorí*, *dōrä*, Co. *dou'ouré*, Kr. *dŏḷĕ*.
Augenschirm : E. *åodi*, Kr. *ōdjĭ*, *ōdĭ*, Kiss. *ōjí*, *ōdĭ*, Federreif : Kr. *ōōdjĭ*.
Diadem : *ŏdĭdǣ* (wiederum mit Kürzung, wahrscheinlich weil hier s Wort zweisilbig geworden ist.)

u.

Dieser Laut ist meistens nicht von dem Halbvocal *u̯*, welcher zuweilen *w* geschrieben wird, zu unterscheiden, letzterer ist dem englischen *w* water, well) sehr ähnlich. Den Übergang des *u* in *o* einerseits und *i* derseits haben wir bereits oben besprochen.
Übergang des *u* in *w* (*u̯*).
Die Vorsilbe *wa* tritt häufig als *ua* auf (bei Castelnau zuweilen *oi* schrieben).

Beispiele :

Cervus campestris : E. *wati*, Kr. *ŭātĭ*, Kiss. *wātĭ*, damit zusammenhängend (*ni-* Suffix)

Ziege : C. *wachini*, Kr. *uatīnĭ*.

Urukú : (bixa orellana) E. *wareno*, *uarenŏ*, Co. *ouarénan*, Kr. *wōlénŏ*, *wolanŏ*, Kiss. *wąrană*.

Grosser Ameisenbär : E. *wariri*, *uariri*, Kr. *wālĭlĭ*, Kiss. *wąrirĭ*.

Himmel : E. *biuätĕkĕ*, Kr. *bī(w)ĕdĕkĕ* (das *w*, welches sich auch dem *h* nähert, s. u., hat die Neigung, zuweilen zu evanuieren, bisweilen auch das *u*, s. d. folgende Beispiel).

Holz, Baum : C. *caourou*, *oorou*, E. ♂ *kauiro*, ♀ *kauorŏ*, Kr. *kauōlŏ*, *kōwarŭ*, Mörser : Kr. Karajá : *kōwŏ*, Šavajé : *kōŏ*. Holz zum Tatuierstempel : Kr. *kŭ(w)aŏ*[1], Holzblock zum Manschettenstricken : E. *kaŭarū*.

Vollcuye : Kr. *uāḷŭ*, Kiss. *wāθŏ*.

Tontopf : E. *watihui*, *ŭatihui*, Kr. *wătīwĭ*, *wădjĭwĭ*.

Pacúfisch : E. *ariwa*, *ariua*, Co. *ari'oua*, Kr. *(h)ālĭwă*.

Pfeffer : E. *kašŭără*, Co. *cachi'ouéra*, Kr. *kāšĭwĕră*.

Kanu : Kr. *(h)āwŏ*, E. *auṅŏ*, C. *awo*, Co. *aoun'o*, Kiss. *hãwŏ*[1], *hãō*.

ŭ + *ŭ* wird zu *ū* contrahiert, Zuweilen bleibt es auch bestehen.

Mattenwand : Kr. ♀ *bŭkŭḷĕ*, ♂ *būḷĕ*.

Jatobáfrucht : E. *kūŭoă*, Kr. *kūwă*.

Mund : E. ♂ *wa-ru*, ♀, *ruu*, C. *wa-a-rou*, Co. *ouaaróu*, Kr. *wālŭ*, *lūŭ*, Kiss. *wa-rŭ*°.

Sonne : E. *tiū*, C. *tiou*, Co. *tiouou*, Kr. *tjū(h)ŭ*, *tjūŭ* (ebenso Kissenberth).

ū + *ů* > *ū*.

Erde : C. *soru*, *souou*, Co. *so'o'o*, dazu Kr. rote Erdarbe : *z*[1]*ūzŏ*, *z*[1]*ōŭ*.

Kapivara : (Zähne) E. *kŭŭä*, Kr. ♀ *kū(w)ǽ*.

Leguan : E. *kŭŭrä*, Kr. *kū(ū)ḷǽ*, Kiss. *kurĕ*[1].

Wind : Co. *oouou*, Kr. *ū(ĕ)hŭ*.

ā + *o* > *ū* :

Cachoeira : E. *aora*, C. *oourai*, Kr. *hūḷǽ*.

Zwischenlaut, Übergang des *w* (oder des Halbvocales *u̯*) in *h*, von Krause bemerkt und mit *ḥ* bezeichnet, aber kaum in seinen Worten vorkommend.

Beispiele :

Kniescheibe : Kr. *wă-kōwŏ*, dazu Kniegelenk : E. *wa-koho*.

Fuss : E. *wauwă*, C. *wa-awa*, Co. *ouaoua*, Kr. *wăhă*, *wāŭ-wă*.

Wadenschmuck : (Fransen) Kr. *(k)ŭlauwŏ*, *kūlauhŏ*.

Brust der Frau : E. ♂ *ihukă*, ♀ *wahukaṅ*, C. *wa-wou-o*, Co. *ouaoucan*, Kr. *kāhă̆*.

Bauch : E. *wahuă̆*, C. *wa-awai*, Co. *ouaouancame*, Kr. *wauwĕ̆*.

Vater : E. *wahă̆*, C. *ouaa*, Co. *ouaoua*, Kr. *wăhă̆*.

Man sieht deutlich, dass es sich hier um eine bestimmte Gruppe von Worten handelt, welcher ähnlich lauten, ohne dass die ratio der Veränderungen, von *h* zu *w* oder umgekehrt, einzusehen wäre.

Besonders zu bemerken :

Tabakspfeife : E. *arikoko*, Co. *ouricoco*, Kr. *'w)ălĭkŏkŏ̆*.

u̯.

Das *u* mit Kehlkopfverschluss finden wir in einigen Fällen deutlich angegeben, es kann wahrscheinlich auch noch in anderen Worten verborgen sein, da einige Autoren es nicht besonders registriert haben.

Sichere Beispiele :

Kalt : E. *ku̯hu̯re*, *kaheri*, *-kĕrĕ̆*, Kr. *k(ĕ)rĕ*.

Ein Webemuster : Kiss. *kotōru̯*.

Weisse Frauenbastbinde : Kr. *hĭdēūḷĕ*, *ĭdĕhā̆ḷĕ̆*, Kiss. *ide¹hurĕ̆*, *iθehu̯rĕ̆¹*.

Ohrscheibe : Kiss. *amau̯rí*.

Patipalmholz : Kiss. *bu̯rĭ̆*.

Ohrstäbchen aus dieser Holzart : *bu̯riθŏ̆¹*, wo *θŏ̆¹* vielleicht aus *dŏhŏ* (Kr.) contrahiert zu denken ist,

Kalebasse : Kiss. *waθ¹ú°*, aber auch *wāθŏ̆*, E. *uärŭ*, Kr. *ŭā̆ḷŭ̆*.

Zahn : Kiss. *ǰōŭ̆°*, E. *wa-idẑu*, ♀ *tŭŭ*, C. *wa-adjou*, Kr. ♂ *djūŭ̆*, *wă djŭ̆*, ♀ *djūŭ̆*, *tjūŭ̆*.

Vagina : Kiss. *wa-tú°*, Kr. *īdŭ̆*, E. *i-tü*,

ich will pissen : Kiss. *aritú°kre*,

pissen : E. *ariθuiṅ*, Kr. *kălĭdĭkŭ̆n*.

Donner : Kiss. *biu-mu̯tă̆*, E. *bīūra-motü*, Kr. *biŭmatĭ̆*, *biūmatjŭ̆*.

Mund : Kiss. *wa-rŭ̆°*, E. *wa-ru*, C. *wa-orou*, Co. *wa-arou*, Kr. *wā-lŭ̆*.

gut : Kiss. *uitu̯tū̆°ri*, daneben *uitẹlū°ri*, s. v. Co. *aoui'toutoure*, E. (*uitĕ*) *itotori*.

dazu schön : E. *auiture*, C. *awitori*, Kr. *hau(ĭ)tĕtĕ*.

Delphin : Kiss. *ǰuu̯rehéne*.

Messer : Kiss. *mau̯*, C. *maeu*, *maou*, Co. *maou*, E. *mahau*, Kr. *mā(h)ŭ̆*.

Übergang des *u̯* in *ẹ*.

Pfeil : E. *uĕhĕ*, C. *ou-eu*, Co. *bouourou*, Kr. *ŭĕhŭ̆*, *ūŏhŭ̆*, Kiss. *wu̯hú°*, *wẹhé°* (Zusammenhang vielleicht über *i̯*?) und alt : Kiss. *tĕ°bú°* neben *tẹbẹ*, s. o.

Unsicherer Beispiel : Frau : E. *hanökö*, *hanökẹ*, Co. *anoucou-*, Kr. *ămukĕ̆*, *haŭ(e)kĕ̆*, C. *awkeu*.

Diphtonge.

Wir zählen dieselben lediglich auf :

(*aa*)	(*ii*)	
$a^x i^x$	$i^x o^x$	$u^x e^x$
$a^x o^x$	$i^x u^x$	*ŭī*
aå	*i̥u*	(*uu*)
$a^x u^x$	$o^x a^x$	Bei den in Klammern gesetzten Diphthongen sind Längen, Kürzen- und Nasalierungszeichen fortgelassen.
au̥	$a^x \bar{\bar{a}}$ (*ūæ̆*)	
ā̆ă^n	*ō*^{1}*ĕ*	
ēă	*ōē*	
(*ee*)	*ōī*	
ēĭ	(*oo*)	
ĕō^n	*åo* (*uo*)	
ēŭ	*ŏū*	
ĭā	$u^x a^x$	
i^x*æ̆*	*u*^{1}*ā*	
ĭĕ	*ūæ̆*	

B. KONSONANTISMUS

1. *Nasales.*

n und Nasalierungen von Vocalen.

Das einfache *n* findet sich bei mehreren Worten von allen Autoren gleichmässig angegeben; es ist oft nicht streng von dem Nasalierugs -*n* zu trennen. Ebensowenig der von Ehrenreich mit *ṅ* bezeichnete Laut. Derselbe wird wahrscheinlich als ein Ausdruck für die Nasalierung anzusehen sein. Nasalierung im eigentlichen Sinne wird sonst von den Autoren mit ˜ wiedergegeben, von den Franzosen mit *n*, welches dann wie das Nasalierungs- *n* des Französischen nach Vocalen zu sprechen ist. Cerebrales *n* (*ṇ*) existiert nicht im Karajá, siehe u. bei *r*. An Nasalierungsvocalen kommen *ã* und *õ* häufiger vor, *ũ* seltener, *ĩ* (und *å̃*) ganz vereinzelt.

Beispiele für das Nebeneinander von einfachem *n* und Nasalierungs- *n* (E. *ṅ*).

Mond : C. *aadou*, *endo*, E. *ahandō*, Co. *anandou*, Kr. *āhăndŭ*^{1}.

Thevetia : E. *marane*, Kr. *māḷănĭ*, *mānānĭ*, Kiss. *mõraní*.

Farinha von Mais : Kr. *kĕnŏndā̆ dēbŭ*.

dgl. von Mandioka : E. *kaṅandē*, Co. *canandé*, Kr. *kĕnõdĕ̆*.

Giftige Mandioka : Kr. *kĕnŏdǣ̆*.

Transportsack aus Buritífasern : E. *manšĭ*, Kr. *mãšĭ́*, Kiss. *mãší*.

warte : Kr. *jŏkḷĕ̆n*, *jŏkḷé*^{n}.

Jaguar : E. *aṅθauä*, C. *avoai*, Co. *anolé*, Kr. *ănlōǣ̆*, *ăndōǣ̆*.

Schlange : E. *ämonθā̆θa*, C. *amantala*, Co. *émanlala*, *émalala*, Kr. Karajá : (*h*)*ā̆mãdā́dă*, Šavajé : *ā̆mõdădă̆*.

Rohbaumwolle : E. ♂ *äθoṅară*, ♀ *äθoṅkura*, Kr. ♂*ǣsõtǣ̆*, ♀ *ǣsŏntǣ̆k'*. Damit zusammenhängend Spindel : Kr. ♂ *ā̆sõ*, ♀ *ā̆z*^{1}*ŏ̆*. In einigen der vorigen, wie auch in dem letzten Beispiele steht einfacher Vocal für den nasalierten Vocal ; auch in den folgenden ist dies der Fall :

Buritíflechtfaser : Kr. (*l*)*ădĕhŏ̆* (Nordhorde), E. Buritípalme *atähŏ*, Kr. *lădĕhŏ*, (Südhorde) Co. *été'on*, Burití : Kiss. *tehõ*, *ãtehá*^{n}*o*.

Sand : E. *kanara*, Kr. *kănŭlă̆*, *kĭnõlă̆*, Kiss. *anā̆ră̆*, dazu

Sandblank : E. *kenără*, Kr. *kĕnŏnă̆*, Kiss. *k*(*a*)*nõră̆*.

Tapir : E. *kaoṅri*, C. *coonri*, Kr. *kõlí*^{n}, *kõlĭ́*, *õḷĭ́*.

Flöte mit Kürbisresonanz : E. *adžiuranĕ̆*, Kr. *ă*(*n*)*djūḷōnă̆*, Kiss. *ãjuroná*^{n}, (dazu singen : C. *adjuro*), ein ähnliches Wort bezeichnet die giftige Mandioka :

E. *andz*^{1}*ura*, Kr. *ăndjīūŭḷă̆*, C. *adjou-oura*.

Palmnuss zur Oelbereitung : Kr. *āhă*(*n*)*dĕ̆te*,

nicht : E. *kŏ*, *koṅ*, Kr. Texte : *kṓnĕ*,

viele : C. *soetoti*, Co. *son'e-toutouré*, Kr. *sõēdīdĭ́* (Südhorde), *tōĕ-tĭtĭ-lĭ* (Nordhorde).

Herdsteine aus Spitzen von Termitenhaufen : Kr. *ă*(*n*)*dŏ̆*.

See : E. *aṅho*, C. *en-o*, Co. *an'o*, Kr. *āhŭ̆*^{1}.

Lippenflock aus Holz : E. *anθåŏ*, Kr. *kāz*^{1}*ōĕ̆*, Kiss. *åθ*^{2}*oŏ̆*^{1}, *å*(*d*)*loŏ̆*^{1}.

Häuptling : E. *išandenōdŏ*, Co. *chandénondo*.

Tagesmoskito : Co. *monronra*, Kr. *măḷu*^{n}*ḷă̆*.

Ruder : E. *nahĕrĕ*, K. *nālĭlŭ*, Kiss. *nãrehĕ̆*, *nãrehĕ̆*^{i}.

Timbó : (pflanzliches Fischgift) Co. *achidé*, Kr. *ānz*^{1}*ĭ́*, vgl. Co. herbes de la Savanne : *ancé* und Liane : *anchidé*, rötliche Embira (Bast) : E. *θōθä*, Kr. *do*^{1n}*dĕ̆*, Kiss. *dãtĕ̆*^{1}, auch *θ*^{2}*āθă̆*.

Šavajé : Kr. *īšändjŭ̆*, *išä*(*n*)*dĭ-wăndŭ̆*.

Berg : E. *hauado*, C. *enwaso*, Co. *an'oŭanlo*.

Gesicht : Co. *naonsana*, Kr. *ašō*^{1}*nĕ*.

Frauenbastbinde : E. *inantŏ*, Kr. *inaudŭ̆*.

Ohr : (und verwandte Worte) Co. *noon'ti*, C. *wana-outai*, Kr. ♂ *nādĕ̆*, *nōŏtĭ́*, *wă-nŭhŏtĭ́*, ♀ *nŏhŏdĭ́*, *wă-nŭhŏtĭ́*, dazu

Ohrläppchen : Kr. *nãdĕ̆*, E. ♂ *wanohō-tä*, ♀ *tohoṅtä*.

Ohrloch : E. *tohoṅtä-ua*, ♀ *tohoṅ tä-uokŭ*, Kr. *nŏhõdē-wă̆*.

Schulter : C. *wansioté*, E. *wa-siotä*, Kr. *ā̆šīŏt'*, *ǣšīŏtí*, dazu Oberarm : C. *wa-asin*, E. *wa-an'ia*, Co. *ouachicon*, Kr. *ōănšīŏ*.

Nicht ohne Schwierigkeiten ist das Wort für Boot zu erklären : E. ♂ *auño*, ♀ *aŭkŏ*, *auoko*, Co. *aun'o*, Kr. *(h)āwŏ́*, C. *awo*, Kiss. *hàwŏ́*[1], *hàõ*, wahrscheinlich ist das *w* in derjenigen Form entstanden, in welcher die Nasalierung fortfiel.

Fehlen des Nasals im Auslaut.

Urukú : E. *wareno*, Co. *ouarénan*, Kr. *wŏlĕnŏ́*, *wŏḷānŏ́*, Kiss. *wąranǎ*.

Mamão : E. *tourikou*, Kr. *dolĭwú*^{n}.

3 : Co. *naatan*, E. *inataṅ*, *inatã*, *inata*, Kr. *nādó*[1], *(ĭ)nādá*^{n}.

dazu 13 : E. *wa-wa-inataṅ héura*, Kr. *wāhǎ ĭnădá*^{n}, *ŭau ĭnadŏ́*[1].

Penis : E. *wa-no*, *wa ano*, Kr. *dõõ*, *dōõ*, *dōŏ́*, *nōó*^{n}, ♀ *dŏó*^{n}.

Häkelnadel : E. *deši-tan* (von *deši*, Armschmuck, welcher gehäkelt wird), Kr. *dēšĭdŭ̆nă*, Kiss. *dešitunã*.

Mit Vocalwechsel : morgen : E. *rudžebu*, C. *rajouban*, Kr. *nūdjībĕ́*, *lūdjĕbŭ́*.

Stern : C. E. *takina*, Co. *taïnan*, Kr. *dāīnǎ́*.

Ferse : E. *wa-warekŏ*, Co. *ouàlocon*, Kr. *wă-lălăkŏ́*.

Ellenbogen : E. *wa-hotirarekŏ*, Co. *ouatirarecon*.

Hand : E. *wa-θebo*, C. *wadebo*, Co. *outepon*, Kr. *(wā)dēwŏ́*, weibliche Brust : E. *wa-hukă*, Co. *ouaoucan*, C. *wa-wou-o*, E. ♀ *wahukaṅ*, *wahuka*, *wahuka*, *wahukå*.

Besonders zu bemerken : Stein : E. *mána*, Kr. *mānǎ́*, Co. *ma-ouà* ; für eine starke Artikulation des *n* spricht Castelnaus *man(n)a* ; Kissenberths *m(a)nǎ* beweist dasselbe (das *n* vermag ohne die vocalische Stütze für sich zu bestehen).

Als Nasalierungselement kommt *m* neben *n* und *ṅ* (*ñ*) vor, ganz besonder ist das vor *b* der Fall, wie es ja auch in europäischen und anderen Sprachen vorkommt, dass *n* vor *b* als *m* auftritt.

Beispiele : Berg : C. *amaro*, Co. *an'ouanlo*.

Frau : Kr. *āmŭkĕ́*, E *hanökö*, Co. *anoucou-(coudounandé)*.

Imperativpraefix *m* (*m-anaka*, *m-ana-kre*, *krē*, Imper. Suffix), als *n*. Kr. Texte : *n-berbon*, töten wollen (dazu die Anmerkung Kr.'s auf S. 474 des Reisewerkes).

Rote Frauenbastbinde : Kr. *ămbū(g)ŏdǣ́*, Kiss, *hãbuotĕ́*, *ãbuŏ*[1]*dĕ́*[1], ohne Nasal im Šavajé : (Kr.) *hăbĭŏdǣ́*, Karajá-Leute : Kr. *īnŏ́*, E. *inomboho*.

Mann : E. *ăăṅbū*, C. *abou*, Kr. *ăăbŭ́*, Co. *babou' oudounandé*, Šavajé : Kr. *ămbŭ-*.

Um Metathesis handelt es sich bei dem Worte für 4 (und den damit zusammenhangenden für 9 und 14) wo *m* und *n* den Platz tauschen, da die dritte Silbe mit *b* anlautet.

4. E. *inambio, imaṅbio*, Co. *inanoubioa*, Kr. *ĭnămbĭó*.

sterben, schlafen : E. *rōrō, rōruṅ, rōrom*.

Nebeneinander von *l* und *n*.

Ob das *l* einem θ^2 entspricht, ist nicht mit Sicherheit auszumachen, ausserdem ist es eir ganz singulärer Fall, wo vielleicht ein Versehen vorliegen könnte.

Urubú : (Vogel) E. *năară*, Co. *la'ara, lāḷă*.

n- Vorschlag im Anlaut.

Papagei : E. *ndårä*, Co. *do'orĕ*, Kr. *dōḷǽ*.

Grille : Kr. *n-blōḷæ*, ob hier vorhergehende Vocale ausgefallen sind, steht nicht fest (vgl. das Wort für ja, E. *endē*, Kr. *ndḗ*, s. u. über den Anlaut).

2. *Labiallaute.*

p. Dieser Laut existiert im eigentlichen Karajá nicht[1], er kommt nur in solchen Worten vor, die aus europäischen Sprachen, besonders aus dem Portugiesischen, entlehnt sind. Ferner dient das *p* dazu, um in fremdsprachlichen Worten, in denen ein *f* vorkommt, dasselbe zu ersetzen, denn dieser Laut fehlt im Karajá völlig.

Das *p* wird wohl überhaupt nur ein scharf articuliertes *b* darstellen.

Beispiele : Der Hut heisst *šăpēŏ* (porṭ. *chapeo*) der Häuptling *kăpĭtá*^{n}, beides nach Kr.

Einige brasilianische Worte, welche Kr. mitteilt, zeigen die *p*- Aussprache des *f* :

bras.	*facão*,	kar.	*păcó*^{n},
	farinha,		*părĭ́njă*,
	chifre,		*šĭ́prĕ*,
	facer,		*păsḗr*.

b. Das *b* ist ein Laut, welcher etwas an das französische *p* zu erinnern scheint. Derselbe findet sich in vielen Worten des Karajá von allen Autoren gleichmässig angegeben. Nur ganz ausnahmsweise scheint er besonders scharf articuliert zu werden, so in dem von Kiss. aufgezeichneten Worte fur Sumpfhirsch : *pra*^{1}*rĕ*^{1}, für welches E. *brårä*, Kr. *b[illegible]lǽ* angibt ; die übrigen von Kiss. notierten Worte, in denen *b* vorkommt, weisen durchaus Übereinstimmung mit den Aufnahmen der anderen Reisenden auf.

1. Die wenigen Beispiele, in denen er angeblich vorkommt, können sehr wohl verhört sein, so z. B. Ente : E. *poṅarāra*, Fisch : C. *pottoura* ; für Fisch gibt E. *katoro iθatā* (= Fisch-Hundsfich), Co. *catoura*, Kr. *kădōlă*, also mit *k*- Lauten am Wortanfang.

Bei der undeutlichen Aussprache des Karajáidioms ist es nicht zu verwundern, wenn *b* und *m* zuweilen nicht deutlich zu unterscheiden sind (vgl. Ehrenreich, Beiträge S. 39). Jedoch ist eigentlich nur ein einziges Beispiel vorhanden in welchem die deutliche Articulation *m neben* der des *b notiert* worden ist.

Transportsack aus Buritifasern : E. ♂ *manšĭ*, Kr. ♂ *mãšĭ*, ♀ *mãšĭ*, *bãšĭ*, Kiss. *mãšĭ*. Hier scheint jedoch der *m*- Laut das eigentlich zugrunde liegende Element zu sein.

Häufiger sind die Beispiele, in denen *b* und *w* nebeneinander hergehen.

Kopf : E. *wa-ara*, C. *wo-ara*, Co. *oŭaṛa*, Kr. *lāă*.

Handfläche : E. *wa-θebō-bē*, Kr. *wă-dĕwŏ rădĭ*, und verwandte Worte.

Bauch : E. *wa-hua*, C. *wa-awai*, Kr. *wauwĕ*, ♀ *wau-bŭkŭnŭ*, Co. *ouaouancame*.

Mann : Kr. *āãbŭ*, E. *ăăṅbu*, C. *abou*, Co. *babou'oudounandé*, *babou* wird wohl gleich *wa-abu* sein.

Zauberarzt : E. *kahote bãdŏ*, Kr. *kaudŭwãdŭ*,

Pfeil : E. *wehe*, Kr. *ŭēhŭ*. Kiss. *wẹhẹ*, Co. *bouourou*, C. *ou-eu*.

6 : Kr. *dēbō z'ŏhōdĭ*, E. *wa θebō θohadži hēura*, C. *wadewa sori*.

In einem Falle wechselt *b* mit *r*, das eine Wort aber gehört der Männersprache der Nordhorde Kr.'s, das andere der Frauensprache seiner Südhorde an.

Rote Knöchelbänder :

N. ♂ *dēōbŭdǽ*,

S. ♀ *dĕkŏḷŭtǽ*.

Hier haben wir es wohl mit einem singulären und rein dialektischen Unterschied zu tun.

m. Das *m* kommt verhältnismässig wenig häufig vor ; da, wo es vorkommt, finden wir im Allgemeinen Übereinstimmung in den Aufzeichnungen der Reisenden.

Das *m* einerseits in *n*, anderseits in *b* übergehen kann, haben wir bereits oben gesehen.

3. *Gutturallaute.*

Eigentlich existiert nur ein einziger Gutturallaut, und zwar die Tenuis *k*. Diese wird zumeist von allen Autoren als einfaches *k* wiedergegeben.

In einigen Fällen steht *g* für *k*, *g* ist jedoch kein selbständiger Laut und wird wohl etwas schärfer articuliert zu denken sein, also sich dem *k* nähern.

Keule : E. *kåte*, aber auch *håte*, was wahrscheinlich den Übergang in

g erklären wird (s. u. über den Wechsel von *h* und *k*). C. *cooati*. Kr. *gŏhŏ(r)dĕ*, Kiss. *kohotĕ*.

Vogelspinne (Spinne) : Co. *cantiouroucou*, Kr. *kŏdjŭrŭgŭ*. Kiss. *kojuruku*. Zuweilen fällt auch das *g* fort (ebenso wie das *h*).

Rote Frauenbastbinde :

Kr. *ămbū(g)ŏdă*, Kiss. *hābuotĕ*, *ābuŏ¹dĕ¹*.

Mädchenrock aus langen schwarzen Baumwollschnüren :

Kr. *gūŏhĭ*, daneben *īŏhĭ*.

ja : Kiss. *gjă*, *kjăma*, Kr. *kjă*, *kīăkīĕ*, E. *kiaki*.

Zuweilen steht *h* für *k*, hier ist vielleicht anzunehmen, dass die betreffenden Worte bei Verlusst des *k* ein *h* als Ersatz erhalten haben.

Beispiele :

Rote Frauenbastbinde :

Kr. *kămbŭ*, ♂ *ămbū(g)ŏdă*, ♀ *ămblŭŏdĕ*, Kiss. *hābuotĕ*, *ābuō¹dĕ¹*.

Capivara : E. *kŭňä*, Kr. *hūă*.

Oaguassupalme : E. *horĕmĕ*,

dazu Kokoskerne : Kr. *hōlĭnĭ*, *kōlĭnĭ*.

Tracajá-Schildkröte : E. *kåtŭ*, Kr. *kōdŭ*, Co. *cootou*, Tracajá-Ei : Kr. *hŏtūz¹ĭ*, T.-Schildkröte : Kiss. *hotubunĕ°*.

Backen : Kr. ♂ *w(ŏ)ă(h)ŏ*, ♀ *wă(ă)kŏ*.

Eine besondere Eigentümlichkeit des Karajá ist die von Ehrenreich zuerst festgestellte Frauensprache gegenüber der Sprache der Männer. In der Frauensprache existieren viele Worte, in denen *k*- Laute vorkommen, welche in der Männersprache fortgefallen sind. Hierüber vgl. unten : Männer- und Frauensprache.

Aber auch innerhalb der Männersprache finden wir den Wegfall von *k*- Lauten.

Beispiele hierfür :

Mandiokareibholz : E. *åranä*, Kr. *kōlānă*, *ō¹lānă*.

Schemel : E. *kaurišä*, Kr. *kōlišŭ*, Kiss. *orišĕ°*.

Bratrost : Kr. *kōbīŭdŏ*, *kŏbĭŭ*, aber auch *ōbĭdŏ*.

Gottesanbeterin : (Mantis) Kr. *ĭlŏbĭkŏ*, Kiss. *hirōbikŏ¹*, daneben bei Kr. *dō¹bĭŏ*, *l* = *d*, wie dies häufiger vorkommt.

Stock : Kiss. *awari*, Holz, Baum : E. *kauiro*, Kr. *kowārŭ*, *kauōlŏ*.

Bogensehne : Kr. *ānzŭk*, dazu Imbauvafaser, aus der Schnüre für Bogensehnen gedreht werden : Kr. *ānz¹ŭ*.

Stern : C. E. *takina*, Co. *taïnan*, Kr. *dāĭnă*.

Tapir : E. *kaoňri*, C. *coonri*, Kr. *ōlĭ*, *kōlĭ* (♀ *kōlĭ*), Kiss. *ōrĭ*.

Unterarm : E. *wa-0eko-rito*, Kr. *dĕōlŭtĕ*.

Huhn : C. *aneca*, Co. *anica*, E. *nikē*, Kr. *(h)ănĭĕ̆*, *(h)ănĭkĕ̆*.
Der Deinige : E. *(k)åhon*.
Pfeilschlender, Wurfbrett : E. *kåobĭ*, Kr. *āŭbĭ̆*, *ōbīrŭ̆*.

4. *Dentallaute.*

t. Das *t* ist im Karajá ein Laut, welcher in der Mitte zu stehen scheint zwischen dem eigenttichen harten (z. B. norddeutschen) *t* und dem *d*, es entspricht also etwa dem französischen *t* und könnte als ein scharf articuliertes *d* beschrieben werden.

In den Aufnahmen der einzelnen Reisenden kommen zunächst eine Anzahl Worte vor, welche gleichmässig mit einem *t*- Laut geschrieben werden.

Häufiger finden sich solche Worte, in denen die einen ein *t*, die anderen ein *d* notiert haben, wo also offenbar der eben charakterisierte Zwischenlaut vorliegen wird.

Einige Beispiele hierfür :

Kr. *dĕkĕ̆*, *tĕkĕ* in dem Worte für Himmel, **biu̯äteke*, d. h.
Überzug oder Haut von Wolken.

Die Haut heisst nach E. *watę̥kę*, C. *takeu*, Co. *tacou*, das Zeug wird danach *dĕkĕ̆*, *dĕkŭ̆* genannt. Damit zusammenhängend : Penisschnur : *nōōdăkan* (Kr.), auch *wānŏtekănă̆* genannt, sowie Gürtel : Kr. *wæ̆dăkănă̆*, E. *watakana*, *waitakaui*, Kiss. *we*[1]*takană̆*.

Knöchelbander : Kr. *dēōbudæ̆*, Kiss. *dēobutĕ̆*[1].
Lanze : E. *tonåri*, Kr. *dōnōḷĭ̆*, Kiss. *donọrĭ̆*, *dọnorĕ̆*.
Buritípalme : E. *atähŏ*, Kiss. *ātehāo*, dazu
Buritífrucht sowie-fasern : Kr. *ădehō*.
Buritífrucht : Co. *étéon*, Fasern : Kiss. *tehō*.
Zauberarzt : E. *kahotebädō*, Kr. *kaudŭwā̆dŭ̆*.

Einen besonders treffenden Beweis fur die scharfe Articulation des *t*- *d*- Lautes gibt die zuweilen vorkommende Schreibung *ḍ* oder *tt* an die Hand.

membrum muliebre : E. *itü*, Kiss. *wa-tú*°, Kr. *(h)īdŭ̆*, Kunst der Karajá, S. 27 : *īḍŭ̆*.

(Muschel-) Löffel : *katara* (E.),
kădāḷă̆ (Kr.),
kattará (Kiss.).

Vereinzelt steht *t* neben *r*.

Für einen Cylinderhut aus Palmblatt gibt E. das Wort *tāă*, der Federhelm heisst nach Kr. *lāă̆* (wahrscheinlich mit dem Worte für Kopf

zusammenhängend), ein Palmblattband für Strohhutfabrikation nach Kiss. *raă*, *laă*, vielleicht ist hier aber der Übergang von *d* zu *r* anzunehmen, der, wie wir weiter unten sehen werden, häufiger vorkommt.

Der Übergang von *t* in *k*, welcher nach E. häufiger vorkommen soll (Suffix *-ko*, das als to auftritt), ist nach dem neuen Material sogut wie garnicht mit Beispielen zu belegen. Dabei kann wohl zugegeben werden, dass *t* und *k* in der undeutlichen Aussprache der Leute bei der Aufnahme zuweilen nicht ganz scharf haben auseinander gehalten werden können, wie denn auch in der Tat in anderen Sprachen Südamerikas diese Laute ineinander übergehen.

Über den Wechsel von *t* und θ, genauer *ƭ*, siehe die Behandlung des letzteren Lautes, da offenbar überall hier *ƭ* der eigentlich zugrunde liegende Laut ist.

d.

Zunächst kommen vielfach Worte im Karajá vor, wo sämtliche Autoren eine gleiche Schreibung aufweisen, wo also ein dem deutschen oder französischen *d* etwa nahekommender Laut gemeint ist.

Über den Übergang von *d* in *t* haben wir bereits oben gesprochen.

Dafür, dass das *d* ziemlich scharf articuliert gesprochen wird, spricht die Schreibung *bẹd(d)ạrĕ*[1] (Pfeilrohr) bei Kissenberth, neben derjenigen *betaurä* bei Ehrenreich und *b'dōḷĕ* bei Krause.

Das *d* geht vielfach mit der Aspirata θ parallel, bei den hier in Betracht kommenden Fällen jedoch ist das θ, genauer *ƭ*, augenscheinlich das eigentlich vorliegende (wie beim *t*; s. u.).

Zuweilen geht *d* in *n* über.

Ohrstab : Kr. *dohó*, dazu

Ohrläppchen : E. *wà-nohō-tä*.

Penis : Kr. *dõõ̆*, *dõõ*^{n}, daneben *dõõ*^{n}, nach E. *wa-nō*, Kr. *nõõ*^{n}.

Auch *r* treffen wir für *d* an, so in dem Worte für eine Kopfbedeckung :

a) Diadem : Kr. *dōlĭdŏ*.

b) Helm, Mütze : C. *tourida*.

c) Palmblattband fur Stohhut : Kiss. *tŏrira*.

Kayapó : Kr. *kḷāḷăú*, Cunha Mattos : Gradaú, C. *gradaúba*, Kiss. *gradaúbă*, warm, heiss : Kr. *djūdŏ kĕrĕ*, *dõ*[1]*-dĕkĕ*, Kr. nimmt mit Recht Metathesis an : *dŏkĕrĕ* = *dõ*[1]*dĕkĕ* (**dõ*[1] *kĕdĕ*).

Caracará : Kr. Šavajé : *īdă*, Karajá : *ḃīḷĕ*, E. *īra*.

Ohrschmuck, Stab mit flacher Federrosette :

E. *θohoruä*, Kr. *dŏhŏdŭĕ* (hier auch der Wechsel von θ und *d* im Anlaut).

Gottesanbeterin : Kr. *īḷŏbĭkŏ*, *do*[1]*bĭŏ*.

Schwärzer Piranha : E. *riri*, Kr. *dūūḷī*.

Wadenschmuck : Kr. ♂ *wòḍaidī*, ♀ *wolāēḷī*.

dgl. Kr. *uḍjaū*, *uljaū*.

Der in den zuletzt genannten Worten vorkommende Laut *ḍ* ist sehr selten. Er wird von Krause als ein Mittellaut zwischen *d* und *l* beschrieben, und wechselt, wie wir eben gesehen haben, mit einem Laute, den Krause *l* schreibt. Dies *l* wird jedoch eher einem stimmhaften θ (*đ*) oder *l* (resp. *r*) entsprechen, wofür das Wort für Oberarmschmuck als Beweis dienen kann :

Kr. Karajá : *ḍòḷū̆*, *lòḷū̆*, Šavajé : *dōḷū́*, Kiss. θ¹*ō*¹*rŭ*, *rorū̆*.

Wir werden hier also wahrscheinlich einen undeutlich articulierten Laut vor uns haben, der zwischen *d*, θ und *r* stehen mag und etwa einem *đ* entspricht. Der zuletzt genannte Laut wird durch ein paar Beispiele deutlich :

Ein kahnförmiger Korb heisst nach E. *rara*, nach Kr. *lāḷā̆* oder *dādā̆*, nach Kiss. θ²*ā*θ²*ā̆*.

Kürbisrassel : Kr. *wǣlū̆* } Šavajé.
Halbcuye : Kr. *wādū̆* }
— Kr. *ŭāḷū̆* (Karajá).
Cuye : Kiss. *wāθō̆* (Karajá), *wa*θ¹*ú*°.

θ. Die Aspirata des *t*-Lautreihe entspricht dem englischen *th*, und zwar haben wir hier ebenso wie im Englischen und im Altnordischen zwischen stimmhafter und stimmloser Aspirata zu unterscheiden. Es wird daher zweckmässig sein, diese beiden Laute nach dem Beispiele des Altnordischem mit *đ* (nord. *ēđ*) und *þ* (nord. *þorn*) zu bezeichnen.

đ. Beginnen wir mit dem stimmhaften θ (*đ*), welches E. nicht vom stimmlosen θ (*þ*) unterscheidet, Kr. jedoch als *z*¹ schreibt, vielfach aber auch als *l*, ein Laut, welcher im Karajá in Wirklichkeit garnicht existiert. Bei diesem Laute sind naturgemäss Übergänge in *d* häufig (s. o.).

Beispiele :

Stammestatuierung : E. *aŭθamanŭre*, C. *waoŭmaoŭrai*, Kr. *ōdĕmărĭrū̆*, Kiss. *a*θ²*amorŭ*.

Mattenwand : Kr. *wǣdō̆*, *wǣz*¹*ō̆*.

Jaguar : E. *aṅθauä*, Kr. *ănlōǣ̆*, *ăndōǣ̆*, C. *avoai*, Co. *anolé*.

Schlange : Kr. (*h*)*ǣmādā́da*, E. *ämonθā́θă*, C. *amantala*, Co. *émanlala*.

Embira : E. *θōθa*, Kr. Karajá : *dō*¹*dē̆*, Šavajé : *dō*¹*dā̆*, Kiss. *dātē̆*¹.

Knabe : Kr. *ōlādū̆*, *ōz*¹*ādū̆*, C. *oladou*, E. *i-oθatŏ*, klein, Kr. Texte : *ōlădō* = *menino*.

Hand : E. *waθebō*, C. *wadebo*, Co. *outepon*, Kr. *wādēwō̆*.

Unterarm : E. *waθekorito*, Kr. ♂ *dāḷīdǽ*, *dĕōlŭtē̆*, ♀ *lǣkŏlīdǽ*.

Federhaube : E. *θoriθori*, Kr. *dōlĭdŏlĭ*, Kiss. θ^2*oriθ*^{2}*orĭ*.

Holzlippenpflock : E. *anθåo*, Kr. *ōdŭ(h)ŏ*, *kāz*^{1}*ōĕ* (Karajá).

Šavajé : *ō*^{1}*dŭŏ*, Kiss. *ą(d)loŏ*^{1}, *ąθ*^{2}*oŏ*^{1}, in *ą(d)loŏ*^{1} haben wir den Zwischenlaut zwischen *d* und *l*, den Kr. mit *ḍ* bezeichnet und der unzweifelhaft einem *đ* entspricht (s. o.).

Nacken : Kr. *wālŏtĭ*, C. *walaté*, E. *wa-θaŭtĕ*.

Sternbild, Skorpionsschweif : E. *aṅθaŭä*, Kr. *ănlōă̆*.

Nase : E. *wa-däaṅθa-ō*, *wa-dearo*, C. *wa-day-asan*, Kr. *wa-dāāz*^{1}*ŏ*.

Hundsfisch : E. *katora-iθatä*, Fisch, womit aber sicher Hundsfisch gemeint ist, Kr. *lādă̆*, Co. *la'até*, Kiss. θ^2*atĕ*^{1}, (θ^2*adĕ*), davon abgeleitet : Kiss. *θatĕnĭ*, Kr. *lădēnĭ*.

Tonteller : E. *beθä*, Kr. *băz*^{1}*ă*, Kiss. *beθ*^{2}*ĕ*.

Ente : E. *anθekanaka*, Co. *alécalecan*, Kr. *ĕlŭkrā̆*.

Pirarucú : E. *bedoθekă*, Co. *bedolouque*, Kr. *b(ĕ)dō-lĕkĕ*.

Mandioka do Matto : Kr. *āz*^{1}*ŏ*, E. Patípalme : *āθŏ*.

Schwester : *lāḷú*^{n}, E. *θĕĕraṅ*, C. *veran*.

Neben *đ* steht zweilen ein *s*, besonders bei den französischen Autoren (dort auch *ç*) im Französischen aber ist das *s* stets stimmlos im Anlaut, sodass hier für uns keine scharfe Unterscheidungsmöglichkeit zwischen *đ* und *ϕ* besteht. Ein wirkliches *s* existiert im Karajá nicht, ebensowenig ein *z* (stimmhaftes *s* [1]) ; die mit diesen Lauten geschriebenen Worte sind ganz vereinzelt und lassen sich wahrscheinlich als θ- Laute, die für *s*-Laute gehalten wurden, erklären.

Beispiele : Maulwurfsgrille, gelber Schmetterling : Kr. *z*^{1}*ēĭ*, Heuschrecke *sēĕhĭ*.

Das Zahlwort für 1 heisst bei E. *dohodži*, bei Kr. *sŏhōdĭ* oder *z*^{1}*ŏhŏdĕ*, Co. *soodi*.

Tracajá-ei : Kr. *hŏtū-z*^{1}*ĭ*, dazu

Hühnerei : E. *nikē-zi*, Co. *eici*, Kr. *hănīkĕsĭ*, Kiss. *nekęšĭ*.

Baumwolle : E. *äθoṅara*, Co. *essondé*, Kr. *āsōtă̆* dazu

Spindel : E. *äθoṅdäa*, Kr. ♂ *āsó*^{n}, *äsōtă̆*, ♀ *āz*^{1}*ŏ*.

Wolf : E. *aosa*, Kr. *āhoudă̆*.

Hund : E. *ikoroθa*, C. *colosa*, *aicorotha*, *kerota*, Co. *icoroça*, Kr. *kĭŏḷŏz*^{1}*ă*, *djōrōz*^{1}*ă*.

Töpferton, Erde : C. *sou-ou*, *soru*, Co. *so'o'o*, Kr. *z*^{1}*ōŭ*.

Kinnbart : Kr. *dūdĕlĕhĭ*, *djūdŭz*^{1}*ērĭ*, *djūĕdĕ-sirĭ*, *dūhū-dēsīḷĭ*, E. *wa-dehute θere*, Co. *iouté céré*, dazu

Bart : ♀ Kr. *dĭkŏz*^{1}*īrĭ*, ♂ *djĭŏsīrĭ*, ♂ *sōkŭzērĭ*, E. *wa-θokuθerĕ*.

Bogensehne : Kr. *ānzŭk*, dazu

1. Welches wir sporadisch in Worten finden, wo daneben θ steht.

Imbauvafaser : Kr. *ānz¹ŭk*.

Alte Frau : E. *θänandŭ*, Co. *saïnandouc*.

Kamm : E. *θēho*, Kr. *sīhŏ*.

Zuweilen nähert sich das *đ* dem *r* (s. o). Der Vetter heisst nach E. *waθabeθäre*, nach C. *wara*. Vielleicht ist der Übergang von *z¹* in *d* in solchen Fällen, wo das Šavajé den einen, das Karajá den anderen Laut zeigt, als dialektische Differenz aufzufassen.

Schwarzharz : Šavajé : Kr. *z¹ōbădǣlă*, Karajá : *dŏwŏdāḷǣ* (Kr.).

Einmal steht *h* neben θ (*đ*).

Hals : E. *wa-θau*, Co. *ouabato*, Kr. ♂ *lāhŏ*, ♀ *mādŏ*.

Ebenso ausnahmsweisegeht neben dem *đ* ein *š* oder *dj* einher.

Beispiele : Timbó : (Fischgift) Kr. *ānz¹ĭ*, Co. *achidé*, Vierspitzige Flechtfigur : Kr. *z¹ēdă*, *djēdă*.

Oberarm : E. *wa-aṅθía*, Co. *ouachicon*, Kr. *ōănšīŏ*.

ϕ. Das stimmlose *ϕ* kommt, wie wir oben gesehen haben, neben dem stimmhaften *đ* vor, es wird von den französischen Autoren vielfach mit *s* wiedergegeben (s. o.) ist jedoch weniger häufig; oft daran zu erkennen, dass es mit *t* wechselt (wie *đ* mit *d*).

Beispiele : Gelbblauer Arara : E. *beiθä*, Kr. *bēz¹ă*, *bīz¹ă*, roter Arara, Co. *biita*.

Fischblase : E. ♂ *teθŏnă*, ♀ *totan*, vielleicht handelt es sich hier um eine dialektische Verschiedenheit zwischen Männer- und Frauensprache (s. u.).

Eine Tanzmaske : E. *tatenera*, Kr. *ladenina*,

viele : C. *soetoti*, Co. *son'é-toutouré*, Kr. *sōēdĭdĭ*, *tōĕ tĭtĭ-lĭ* (hier ist *ϕ* als zugrunde liegend anzunehmen).

Eigenname eines Mannes : Kr. *ănlŭā-z¹ĭ*, Jaguar *-z¹ĭ*, *ti-* Knochen (vgl. Krauses' Reisewerk S. 328).

Kamm : E. *θēhŏ*, Co. *si'o'o*, Kiss. : *θĕhŏ¹*, *tẹhŏ¹*.

Pintado : (Wels.) E. *arätu*, Kr. *alẹz¹ŭ*.

5. *Palatal-Laute*.

Der wichtigste Palatallaut ist das *dj* (*dž*), es entspricht etwa einem italienischen *g* vor *i*, es ist also ein *einfacher* und kein Doppellaut (von Kiss. mit *j* bezeichnet), die Franzosen umschreiben es mit *j* oder *di* (auch *dj*).

Salz heisst nach Martius im Tupi *jucyra*, danach im Karajá : C. *joucoura*, Co. *dioura*.

Tür : C. *ijo*, Co. *idjo*,

morgen : E. *rudžebŭ*, C. *rajouban*, Kr. Texte *lūdjĕbŭ*.

Übergang des *dj* in *di*, wobei der Halbvocal *i̯* anstatt des einfachen Vocals *i* anzusetzen ist.

Beispiele :

Fischotter : E. *diurä*, Co. *djouré*, Kr. *dĭūḷǣ̆*.

Augenschirm, Diadem, Federreifen (Stirnband) : E. *åodi*, *ŏdž̌i-*, Kr. *ōdǰĭ*, *ōdĭ*, Kiss. *ōdĭ*, *ōǰĭ*.

Stäbchensieb, das als Mandiokapresse dient : Kr. *bŭḷēĭdjŭ̆*, *brēĭdjŭ̆*, *brēdĭŭ̆*, *blē(ĭ)djĕ̆*, Kiss. *breijĕ̆°*, *breijŏ̆¹*.

16 : E. *inawakure θohodž̌i héura*, Kr. *wāuwŏ z¹ŏhōdĭ*,

heute : E. *uidiθä*, Kr. *ŭīdjīlĕ̆*.

Schnurrbart : Kr. ♂ *djīŏsīrĭ*, Co. *oua'idiotéri*, Kr. ♀ *dĭkŏz¹rĭ*.

Regenbogen, als Zitteraal gedeutet : E. *koadž̌i*, Kr. *kŭădĭ*.

Wald : C. *bederaeu*, Co. *bédiou*, E. *bedž̌iŭ*,

schwarz : (in Zusammensetzungen) Kr. *djŭbŭ̆*, *d(j)ŭbŭ̆*, *dŭbŭ̆*,

rötlicher Piranha (Fisch) : E. *dž̌uëta*, Kr. *dūĕtă̆*, *djūĕtă̆* (Kunst der Karajá-Indianer S. 27), auch *kjūĕtă̆*.

In allen diesen Fällen handelt es sich um *d*- Laute, die vor *u* oder *i* stehen, diese Vocale entwickeln aus sich den Halb-vocal *i̯*, welcher sich dann mit dem *d* zu einem palatalen Laut verbindet.

Ebenso in dem folgenden, etwas abweichenden Fall, wo zwischen *dj* und *u* ein *i* entsteht.

Flöte mit Kürbisresonanz : E. *andž̌uranĕ* und *andž̌iuranĕ*.

Übergang des *dj* in *dš* (*š* wie deutsches *sch* gesprochen) woneben franz. *z* (= weichem *s* im deutschen Rose, sagen) steht, was jedoch wahrscheinlich eher auf *đ* zu deuten sein dürfte (s. u.).

Eule : E. *kaudž̌urukū*, C. *azoukoulé*, Kr. *kŏdž̌ŭḷŭkŭ̆*.

Mutuka, eine Insektenart : Kr. *kōdjŭlŭkŭ̆*, *kōdšūrŭ̆lĭ*.

ähnlich Spinne : Kiss. *kojuruku*.

Wie es scheint, steht zuweilen auch *š* neben *dj* (dialektisch?).

Karajá : Tanzmaske : *dšēvēlīă̆* (Kr.).

Šavajé : dgl. *ămbū-šäwā̆dĭă* (vgl. Krause, Tanzmaskennachbildungen S. 105).

Karajá : Bogen : E: *šuahete*, Kiss. *čuahetĕ̆*.

Šavajé : dgl. Kr. *djūhădĕ̆*.

Der Übergang des *dj* (*dž*) in *ti* oder *tj* ist häufiger zu beobachten.

Beispiele : Gaviota (Vogelart), Kr. *nŭdž̌ĭā̆nĭ*, *nŏtjiēnĕ̆*.

Vogelspinne : Co. *cantiouroucou*, Kr. *kōdjŭrŭgŭ̆*, Kiss. *kojuruku*.

Zahn : E. *wa-idž̌u*, C. *wa-adjou*, Co. *ouadiou*, Kr. *djūŭ̆*, *wătjŭ̆*, Kiss. *jōŭ̆°*, ♀ E. *tŭŭ*, Kr. *djūŭ̆*, *tjūŭ̆*.

Tag : E. *tiuū*, Kr. *dž̌ūŭ̆*, von Sonne : E. *tiū*, C. *tioŭ*, Co. *tioŭoŭ*, Kr. *tju-(h)ŭ̆*.

Oberlippe : E. *wa-idžotä*, Kr. *wā-ĭtjŏšĭḷĭ*.

Daumen : E. *wa-θebo-yuhúθedō*, Co. *ouadéyoudouou*, ♀ E. *waθebōtiuhuθedo*, Kr. *däbōdjŭ*.

Zuweilen stehen *dj* (Kr. *dž*), *dy* (Kr. *dj*), ferner *č* und *t*, *tj* und *tš* nebeneinander.

Beispiele :

Cervus campestris : E. *wati*, Kr. *ŭätĭ*, Kiss. *wačí*, Nähnadel aus (Hirsch-) knochen, Kr. *wädšĭdĭ*, *ti* = Knochen und endlich mit dem Derivativ-suffix *ni* : Ziege, C. *wachini*, Kr. *ŭätīnĭ*.

Ein ähnlich klingendes Wort ist das für den Tontopf :

E. *watihui*, Kr. *wätīwĭ*, *wädjĭwĭ*, Kiss. *wačiwĭ*.

Nasenbär : Kr. *tjūz*[1]*ŏ*, *tšūšŏ*, *djūz*[1]*ŏ*, *dšūšŏ*, *dūšŏ*,

in dem letzten Beispiele finden wir auch den Übergang des *dj* in *d*, (s. o.) daneben kommt auch der Wechsel des *dj* mit *r* vor, welches dem *d* nahe steht (s. o.).

Nasenloch : E. *wa-dearo*, Co. (Lippen?) *wa-day-asan-djo*, Kr. *dēlĭdjŏ*.

(Kleine grüne Raupe : Kr. *ĭdjālĕ*°.)

Wechsel von *dj* und *d* (selten, *d* und *r* verwandt, s. o.).

Schwarze Leute : E. *tori θĕbĕ*, C. *toroijobo*, Kr. *tōḷī-djŭbŭ*.

Übergang des *dj* in *k*, ebenfalls selten, vielleicht eine Besonderheit der Frauensprache (s. n.).

Hofring um den Mond : Kr. *djūŭḷă* (wahrscheinlich : weisse Sonne) *kūälŏ*.

Ehemann : ♂ E. *džoitehä*, ♀ *koitehä*.

tj ist sehr viel seltener als- *dj*, es geht, wie wir gesehen haben, vielfach in *dj* über.

Seiner Entstehung nach ist es vielfach ähnlich wie einige andere Laute aufzufassen (*kj*, *ki*: *dj*, *di*) wo ein nachfolgendes *i* (*u*) aus sich den Halbvocal *i̯* entwickelt.

Beispiele hierfür :

Rohrstäbchen : Kr. ♀ *tīwă*, *hĕtīwă*, ♂ *hĕdžīwă*.

2 : E. *inati*, Co. *naati*, Kr. (*ĭ*)*nāt*(*j*)*ĭ*.

Hinterteil : E. *wa-hatiä*, C. *wa-ati*, Co. *oŭaatidième*, E. *dio* (wohl. *heti-o*), Kr. *i hīdjĭ*, ♀ E. *i-hati*, Kr. *wä-hätjŭ-äblĕ* (Kr. *hatju*, E. *heti-o*),

dazu das oben angeführte Wort für Sonne : *tjūhŭ* (Kr.), E. *tiū*, etc.

Der dem französischen *j* entsprechende Laut kommt im Karajá ausser in den genannten Verbindungen (*tj*, *dj*) kaum isoliert vor, eigentlich nur in den Stammesnamen Kr. *Krādjä* (Karajá) und

Javahé (Fonseca, Ehrenreich), Javaê (Fonseca) Žavajé oder Šavajé

(Krause), hier geht das *j* in ein *ž* über, dieses wiederum in ein *š* (deutsches *sch*), sodass die wirklich vorliegenden phonetischen Verhältnisse nicht ganz klar werden.

Ein *ž* (resp. *š*) findet sich ausserdem nur noch in zwei Worten :

Gruss an Alle bei der Ankunft : E. *tašē*, *tažē*, Kr. *daišě*, Co. Gruss beim Abschied : *taï'sé*, bonjour : *taï'sé araraïne*.

Surrscheibe : (onomatopoëtisch), Kr. (*ži*)-*žāděkě*, was vielleicht in *žižāděkě* zu trennen ist, wobei *děkě* Baumwollfaden bedeuten kann (vgl. *pāděkě*, Fischnetz aus Baumwollstrick).

Im Anschluss hieran wäre zu bemerken, dass ein dem deutschen *j* entsprechender Laut im Karajá nicht vorkommt (was schon Ehrenreich hervorhebt) die Beispiele sind allzu vereinzelt, als dass man ein *j* ansetzen dürfte (dagegen existiert der Halbvocal *i̯*, s. o. passim).

š. Der einzige im Karajá selbständig existierende Palatallaut ist der Sibilant *š*, welcher dem deutschen *sch* entspricht.

Derselbe wird von den französischen Autoren mit *ch* widergegeben, zuweilen mit *s*.

Hier liegt jedoch die Vermutung nahe, dass das *s* eine Wiedergabe des *þ* sein soll (s. o.), womit, wie wir sehen werden, das *š* zuweilen wechselt.

Ein Beweis dafür, dass ein wirkliches *s* im Karajá fehlt, ist die Aussprache des brasilianischen Wortes für Salz, sa, welches die Indianer als *šā* aussprechen (vgl. Krauses' Reisewerk S. 101).

š, franz. *ch* (*s*).

Wimpern : E. *wa-ruša*, Co. *ouarouché*, C. *ta-tou-serai*, Kr. (*wā*) *lūšě*.

Nicht ganz deutlich sind alle Lautverhältnisse in dem Worte für den Bogen.

E. *šuahětě*, Bogen für Zauberpfeile : *šibate*, C. *assouatai*, Co. *ouatsi'até*, Kr. Karajá : *wāš*(*ĭ*)*ūhătě*, Šavajé : *djūhādě*, Kiss. *wašioté*, *čuahetě*[1], hier hat das *i*, wie wir das schon öfters gefunden haben, wiederum den Halbvocal *i̯* entwickelt ; die Reihe der Formen mag etwa so miteinander zu kombinieren sein :

**šūahete* > **šūhătě* > **šu̯ū(h)a'te* > **šiōté*.

Nebeneinander von *š* und θ (dialektisch ?).

Nasenbär : Kr. *tšūšŏ*, *djūšŏ*, daneben *tjūz'ŏ*.

Oberarm : E. *wa-añθia*, Co. *ouachicon*, C. *wa-asio*, Kr. *ōānšiō*.

Gesicht : Co. *naonsanà*, Kr. *āšō'nĕ*.

essen : E. *rōši*, Kr. *dōšĭ*, Co. *rerochiqué* (etc.), C. *loosi* (Sambioa).

Bruder : C. *wachi*, Co. *oua'si*, Niesen, ein onomatopoëtisches Wort, unserem « Hatschie » entprechend :

E. *hatiši*, Kr. ♂ *ādīz'ŭ*, ♀ *adīžŭ*, das in dem letzten Worte stehende *ž* ist

nur sehr vereinzelt zu treffen und ohne selbständige Bedeutung im Karajá (s. o.).

6. *Liquida.*

Im Karajá existiert, wie auch in vielen anderen Sprachen Südamerika's nur eine Liquida, welche zwischen *r* und *l* in der Mitte steht und durch *einmaligen* Zungenanschlag an den vorderen Gaumen erzeugt wird. Es ist zweckmässig, diesen Laut mit *ḷ* zu bezeichnen. Ob daneben eine reine *r*- oder *l*- Aussprache vorkommt, ist zweifelhaft. Zwar kommt zuweilen einmal ein Wort vor, in denen ein *r* von allen Autoren geschrieben wird, in diesen Worten wird vermutlich der *ḷ*- Laut dem *r* näher stehen.

Über das sich bei Krause vielfach findende *l* lässt sich nicht mit Sicherheit urteilen, da es dort sehr oft anstatt eines θ bei Ehrenreich und $θ^2$ bei Kissenberth steht, welcher Laut, wie wir oben gesehen haben, ja auch in *r* übergehen kann.

In mehreren Worten finden wir *r*, *ḷ* und *l* nebeneinander, sogar bei demselben Autor.

Weiss heisst in Zusammensetzungen nach Kr. *ŭlă*, *ŭră*, mit Metathesis *luă*.

Unterarm : E. *wa-θeko-rito*, Kr. *dāḷĭdă̆*, auch *dĕōlŭtĕ̆*.

Sand : C. *kanara*, Co. *canoura*, *cao oura*, Kr. *kănŭḷă* oder *kĭnōlă*, Kiss. *anăⁿră*.

Schwund des *ḷ*- Lautes, welcher jedoch nur selten eintritt.

Hinterhauptschmuck aus Federn : E. *aheto*, Kr. *lāhĭdŏ*, Kiss. *rāheto*[1].

Knöchelbänder : E. *wararu*, Kr. *wāḷāŭ*.

Tabakssamen : *kote atu*, Kr. *kŏtĭḷătĭ*.

Bei dem nächsten hier anzuführenden Beispiel ist der schwach articulierte (das einemal gehörte, das andremal nicht gehörte) *r*- Laut vielleicht nur als ein Ausdruck eines offenen *a* also eines *å*, aufzufassen.

Keule : E. *håte*, *kåte*.

Meine Keule : *kohåte*, Kr. *gŏhŏ(r)dĕ̆*, Kiss. *ąhąte*, *kohotĕ̆*[1].

Weitere Beispiele :

Burití : (vgl. o.) E. *atähŏ*, Kr. (*l*)*ăděhŏ*, *lăděhóⁿ*, Kiss. *ãtehóⁿo*.

Ton, Erde : C. *soru*, *souou*, Kr. *z*[1]*ōŭ*.

Eine eigenartige Verstärkung durch *l* oder *j* hat das *r* in zwei Fällen erfahren, wo jedoch dieser verstärkende Laut zuweilen nicht gehört wurde.

Tonpuppe, welche Karajá darstellt : E. *r*(*l*)*ikoko*, Kr. *ḷ*(*j*)*ĭkŏkŏ*, aber auch *lĭhŏkŭ nĭmă*, und bei den Šavajé nach Kr. *ḷĭkŏhŏ*.

Hufeisenförmiger Kopfputz, mit Federn verziert : E. *r*(*l*)*urina*.

Über den Übergang des *r* in *d*, resp. θ (und *t*) haben wir bereits oben gesprochen.

Beispiele :

Erste Sichel des Mondes : E. *ahaṅdō roira*, Kr. *āhăndŭḷōĭtā* ; nach Kr. ist *lōĭ* = kommen und *ta* eventuell gleich *ra*, was nach E. ein Suffix des eingetretenen Zustandes bedeutet.

Strohhut aus Palmblattstreifen oder auch das Material dazu : E. *tāa*, Kiss. *raă*, *l-aă*.

Federhelm : Kr. *ḷāă*.

Blitz : E. *biudäθokă*, Co. *biouré lacanéri*, *biouté déca*, Kr. *bīū dā lákă*.

Schlafen : E. *rōrō*, *rōruṅ*, *rōrom*, Kr. *djoĭ-dōḷō*.

Übergang des *ḷ* in *n*. Derselbe ist durchaus erklärlich, da das *ḷ* durch einmaligen Zungenanschlag an den vorderen Gaumen erzeugt wird, das *n* durch Zungenanschlag an einer etwas mehr nach den Alveolen zu gelegenen Stelle des Gaumens oder bereits an den Zähnen selbst entsteht.

Beispiele :

Antwort auf den Gruss an einen Einzelnen bei der Ankunft : E. *deara*, Kr. *dēānă*.

Alte Frau : E. *θeeran*, Co. *saïnandouc*.

Thevetia : (Früchte) E. *maranĕ*, Kr. *māḷănĭ*, (Südhorde), *mānanĭ* (Nordhorde), Kiss. *môraní*, nichts, nicht : E. *kore*, *kō*, *koṅ*, *kura* in *ahaṅdō ikura*, der Mond ist nicht, Neumond, Kr. Texte *kŏnĕ*; für Neumond gibt Kr. *ĭkŏṇă*, hier ist ein ganz vereinzeltes cerebrales *n*, nach Meinhof mit *ṇ* bezeichnet, im Wechsel mit *ḷ* stehend.

Das cerebrale *ṇ* ist sicher im Karajá kein selbständiger Laut, dagegen spricht schon sein ganz singuläres Vorkommen. Der Laut selbst steht seiner Natur nach dem *ḷ* sehr nahe, denn es wird durch einen Anschlag der Zunge an den mittleren Gaumen erzeugt.

Sehr selten sind Übergänge des *r* in *h*, *w*, resp. *b* und *k*, das letztere ist sicher ein dialektische Verschiedenheit zwischen Männer- und Frauensprache.

r-h.

Kinn : C. *wadjou-outai*, Co. *ouadou outié*, Kr. ♂ *djùrūtĕ*, ♀ *djùhūtĕ*, E. ♀ *dehuta*; auch hier wird eine Differenz zwischen Männer- und Frauensprache vorliegen.

l-w (*b*).

Zauberarzt : E. *kahotebädō*, Kr. *kaudīwādŭ*, *kaudìḷèdŏ*.

r-k.

Mädchen : Kr. ♂ *uälilĭ*, ♀ *uäkĭlĭ*.

7. *Spirans.*

Die einzige wirkliche Spirans im Karajá ist das *h*, es wird in vielen Worten von allen Autoren gleichermassen angegeben, in anderen Worten ist es zuweilen gehört worden, zuweilen nicht. Dies ist auch bei Worten ein und desselben Autors der Fall. Besonders leicht schwindet das *h* im Anlaut (s. über diesen ; es ist überhaupt ein wenig stark articulierter Laut, was auch sein Uebergehen in *w* (den Halbvocal *u̯*) beweist.

Beispiele, in denen das *h* im Anlaut schwindet :

Backen : Kr. *w(ŏ)ă(h)ŏ.*

Ohr : C. *wena outai*, Co, *noon'ti*, Kr. *nōōtĭ*, *wănŭhōtĭ*, ♀ *nŏhŏdĭ*, *wănŭhŏtĭ*, dazu

Ohrläppchen : E. *wa-noho-tä*, ♀ *tohoṅtä*, Kr. *nādĕ*,mit Contraktion.

Buritĭ : (s. o.) Kr. *ădĕhó*^{n}, Kiss. *tehô*, E. *atäho*, Co. *été'on.*

Rauchsäule vom Campbrand : E. *uöö*, Kr. *wūöhŏ.*

Wurfbrettpfeil : E. *kåurå*, Kr. *kŏhūlă.*

Keule : E. *håte*, *kåte*, C. *cooati*, Kr. *gŏhŏ(r)dĕ*, Kiss. ♂ *o̯ho̯tĕ*^{1}, *aho̯tĕ*^{1}, f. *ko̯ho̯tĕ*^{1}.

Ausser dem *h* existiert keine Spirans im Karajá, auch kein *s*, wie wir gesehen haben, aber auch kein *χ* (oder *χ̄*), das vereinzelte Beispiel bei Ehrenreich, *i-χorä*, das Wort für bitter, mag (verständlicher Weise) ein etwas schärfer articulierter *h* in sich enthalten, ebenso das singuläre *ko̯tŭ(χ)*, Schildkröte, bei Kissenberth, welches schon nach seiner Schreibung ein zuweilen nicht gehörtes *χ* enthält, und das bei den anderen Autoren einfach *kotu* lautet.

Ueber den Anlaut.

Als die wichtigsten Konsonantenverbindungen im Anlaut hat schon Ehrenreich *kr* und *br* festgestellt. Dem *kr* entspricht bei Krause *kl* und *kl*. Ferner ist zu bemerken, das der Name für Kayapó bei Krause als *klālaŭ* oder *klālăbŭ* verzeichnet ist, während Cunha Mattos Gradaú, Castelnau Gradaho und Kissenberth *gradahó*^{1}*u* schreibt, also gr für *kl*.

In einem Falle notiert Ehrenreich das Vorkommen eines einfachen *k* neben *kr* im Anlaut, in der Phrase : *beä-m-arioṅ- k(r)e*, ich will oder muss Wasser trinken. Krause gibt für den Löffelreiher das Wort *(kr)ūlālĕ* an, hier wird also die Doppelconsonanz zuweilen gehört, zuweilen fällt sie fort.

Dass *kr* sehr wohl ein Contraktionsprodukt darstellen kann, legen die olgenden Fälle nahe, wo ein *u*, resp. ein *a* geschwunden ist. Den Iamen eines Karajá gibt Krause als *kḷūmāḷĕ* an, derselbe Name wird von m an anderer Stelle als *kŏrŭmărĕ* genannt, ebenso bei Kissenberth.

Das Wort für Affe, kraobi bei Ehrenreich, bei Castelnau craobi, rause *kḷāŏbĭ*, gibt Ehrenreich auch *k(a)raåbí* wieder, was unmittelbar die ontraktion erkennen lässt, da das in Klammern gesetzte *a* zuweilen ehört wurde, zuweilen nicht. Bei Krause finden wir *krādjă* neben *kărăjá*.

Die zweite häufige Konsonantenverbindung im Anlaut, *br* (bei Ehren-eich) findet sich bei Krause als *bl* geschrieben. Auch die anlautende oppelconsonanz *mr* in *mrikotä*, was nach Ehrenreich der Name eines isches ist, wird hierher gehören, da, wie wir gesehen haben, *b* und *m* n Karajá öfter ineinander übergehen.

Auch hier lässt sich das *br* in einem Falle als Contraktionsprodukt ichtige Synkope) nachweisen. Der Hirsch heisst nach Ehrenreich *brårä*, ach Kissenberth *pra*[1]*ré*[1], Krause gibt dafür *b(ŏ)ḷōḷǣ* an, sodass auch hier ie Contraktion unmittelbar wahrzunehmen ist. Von dem Worte für irsch ist offenbar dasjenige für den Ochsen abgeleitet, *bŏlōḷēnĭ* nach rause, *brorení* nach Kissenberth, das sich auch bei Castelnau als *boronne*, *roleni* und bei Coudreau als *bororéné* notiert findet. Die Ableitung eschieht mit einem Derivativsuffix, *-ni*,

brårä, *brorení* ebenso wie

ĭšīŭlă, Perlhalsband } Krause,
ĭšīūlānĭ, Perlen }

lādǣ (Krause : Hundsfisch), *lādĕnĭ* (Krause ; *bēdāo*), d. h. *θ*[2]*atení* (Kis-enberth).

Zu den Worten für Hirsch und Ochse ist also das *b* und das *r* unter usdrängung eines *o* syncopiert worden.

Ausser den von Ehrenreich constatierten Doppelconsonanzen finden ir bei Krause noch einige weitere.

1. *bd*. In den notierten Fällen ist jedesmal die Syncope unmittelbar vident, und zwar ist immer ein *ĕ* ausgedrängt worden. « Sich setzen » eisst bei Ehrenreich *bedāi*, bei Krause *b(ĕ)dūnă*. « Setz' Dich hierher » eisst nach demselben : *b(ĕ)dīrōb(ĕ)dú*[n]. Das Wort für den Pirarucú (-fisch) ihrt Coudreau als *bédolougue* an, Ehrenreich als *bedoθekă*, Krause *b(e)dō-kĕ*.

Das Pfeilrohr heisst bei Ehrenreich : *betaurä*, bein Kissenberth *bed-d)ạrĕ*[1], bei Krause *b'dōlĕ* und Castelnau gibt für Holz *bederaeu*, was offen-ar hiermit zusammengehört.

2. *dr* in *wadewa drå* bei Krause (Anlaut ?).

3. *l(j)* in *l(j)ĭkŏhŏ*, *l(j)iŏhŏ*, bei Krause das Wort für Tonpuppe, für das

Ehrenreich *r(l)ikoko* hat. Hier kann es sich aber einfach um einen Übergangslaut, eine Verstärkung oder etwa um einen aus dem *i* entstandenen Halbvocal *i̯* handeln.

4. *mb* in *mbāū̆*, Bogensehne bei Krause, E. *mahū̆ga*.

5. *nd* in *ndé* = ja nach Krause; hierfür gibt Ehrenreich aber ende an. Hier ist also ein Vocal im Anlaut fortgefallen, sodass *n* dessen Nasalieung darstellen könnte.

6. *kj* in *kjă* = ja. Krause, der des Wort verzeichnet, gibt für dasselbe auch *kiă̆kīè* an, wozu Ehrenreichs *kiaki* und Kissenberth *gyă̆*, *kjā́ma* stimmt.

7. *lk*, nur in einem Texte bei Krause, wo *lkō̆ḷŏ* steht, was mit « eu mattei, vamo encostar, comer peixe » übersetz wird.

Endlich finden sich in Ausrufen zur Bezeichnung von Bestürzung oder des Missfallens Doppelconsonanten, die wohl mehr als Naturlaute zu deuten sind.

Bei Krause · Ausruf bei Bestürgung : *kwĕ̆*,

bei Missfallen : *bw* (*w* nähert sich im übrigen stark dem *u*; s. o.).

Dreifache Konsonanz ist nur in einem Worte anzutreffen, in dem von Krause notierten *nblōḷæ̆*, dem Namen der Grille.

Da aber Parallelen hierzu völlig fehlen, so lässt sich nichts weiter damit anfangen.

Wegfall von Konsonanten im Anlaut.

Bei manchen Worten der Karajásprache fallen anlautende Vocale oder Konsonanten zuweilen fort, zuweilen werden sie gehört.

Besonders ist dies beim *h* der Fall, ein Hauchlaut, der seiner Natur nach (auch im Inlaut, zu schwächerer Articulation und zum Verschwinden neigt.

Beispiele :

membrum muliebre : Kr. (*h*)*īdū̆*,

Jacú : Kr. (*h*)*ădānă̆*.

Weisse Frauenbastbinde : Kr. *idĕhā̆ḷĕ̆*, *hĭdēūḷĕ̆*, Kiss. *iθehu̯rĕ̆*[1], *ide̯hurĕ̆*.

Huhn : Kr. (*h*)*ănĭĕ̆*, (*h*)*ănĭkĕ̆*, E. *nikē*, C. *aneca*, Co. *anica*.

Pacúfisch : E. *ariwa*, Co. *ari'ua*, Kr. (*h*)*āliwă̆*.

Schlange : E. *ämonθā́θa*, Co. *émanlala*, C. *amantala*, Kr. (*h*)*ā̆mādā́dă*.

Ein Pfeil mit eingekerbter Spitze : Kr. *hādĕ̆dĕ*.

Boot : Kr. *hāwŏ̆*, Co. *awo*, Kiss. *hawo*,

weinen, schreien : Kr. *hēbḷū̆*, daneben *ībḷū̆*.

Gottesanbeterin : Kr. *ī*[1]*ŏbĭkŏ̆*, Kiss. *hirōbikŏ̆*[1], ' *irōbikŏ̆*[1].

Auch das *k* wurde in den folgenden Beispielen bisweilen nicht mitausgesprochen :

Der Deinige : E. (*k*)*åhon*, Bicote : (Fisch) Kr. (*k*)*ănă*(*n*)*dūḷă̆*, Stirnfe-

dern : Kr. *(k)ŏdšŭlukŭ-wădjīŏ*, Wadenschmuck, Bänder : Kr. *(k)ŭlauwŏ*, *(k)ūdjāŭ*.

Auf das Auftreten des *k* in der Frauensprache dort, wo dasselbe in der Männersprache fehlt, werden wir in einem besonderen Zusammenhange zurückkommen, wo nicht nur die Verhältnisse des Anlautes Berücksichtigung finden sollen.

Konsonantenverbindungen im Inlaut.

Zunächst finden wir eine Anzahl Nasallaute plus folgendem Konsonanten, vor *b* steht *m*; *dj*, *dš*, *tj* und *tj* sind einheitliche Laute, sodass man zweifeln könnte, ob beim Zusammenstoss dieser Laute mit einem (vorhergehenden) Nasal, wie z. B. in *andžiura*, Mandioka (bei Ehrenreich) wirklich eine Doppelkonsonanz entsteht.

1. *kr*. Nach Krause kommen folgende Beispiele in Betracht.

Eine Maske heisst *jăkrīrĭ*, eine andere (verwandte) *jăkrĭn*.

Dass wir auch hier die Kontraktion in Rechnung ziehen dürfen, beweisen folgende Fälle :

Zahl 5 : Co. *ouroucouré*, Kr. *ĭrūkŭrĕ* tritt auch als *ĭlŭk(ĭ)lĕ*, endlich als *ĭrikri* auf,

Eine Maske : Kr. *hauĕkīlĭ* + *ĭdjăz'ŏ*,

ergibt : *auĕkrĭdjăz'ŏ*.

2. *br*.

Grosses Krokodil : D. *kabrōrŏ*, wobei jedoch das Wort, welches Co. gibt, *cabararo* und Kr's *kăb(ŏ)lōlŏ* wiederum Kontraktion an die Hand gibt.

weinen, schreien : Kr. *bĕblŭ*, *ĭblŭ*, *bl* und *d'k* in

Augenbrauen : Kr. *lŭ(b)lŏd'kĕ (rĕ) sīrĭ*.

3. *lj* in *lĕŭljó*^{n}, dem Zahlwort für 6, woneben *dĕūdó*^{n} steht und in einem Eigennamen, *sĭkĭljĕ*, beides nach Kr.

4. *bj*. Der Onkel heisst *hōlābjĭlŭ* (Kr.).

5. *k'l*. Der Apostroph gibt an, dass hier ein Vocal ausgefallen ist. 15 : *ŭai ĭk'lĕdŏ* (Kr.).

6. *kt*. Eine Art Hinterkopffedern heisst nach E. *ušiktamaru*, wobei indessen hinter dem *k* die Silbenfuge sein könnte und *k* als (sogut wie) einziger Konsonant im Auslaut stehen kann.

7. Mehrere *r*- Verbindungen (nach Kr.).

rb. Honig : E. *bedäwŭ*, Kr. *bādērbó*^{n}.

Eine Maske : Kr. *ĭrbăkŭ*.

Eine andere Maske : E. *jarene*, einen Fisch darstellend, Kr. *ĭrdjallĕnŭ*. Kiss. *jarebenĕ*.

rk. Ringfest : Kr. *ănărkán*.

rt. Genipapomatrize : Kr. *būḷtĭ*.

In den Texten Krause's finden wir *rb* und *rs* im Inlaut : *dĕ̄rbŭn*, port. mattei, *ănărsīhŏ̄n*, agora *eŭ* quero pentear Você. *rb* auch in *bēr'bŭ̄nŭk* (Wald), wo jedoch eine Synkope angedeutet ist.

Hierzu auch *lk*, nur in Texten bei Kr. vorkommend.

kūŏlū́mălkă, vamo na roça,

lăhădŏ̄nălkă, Wespenhonigsuchen,

ĭwŏlkŏ́nĕ, sta magro, não tem mel,

hēḷĕ̄ḷkĭhŭn (= *rk*), vamo descansar.

8. *tr* in *ĭtrĭ̄*, Häuptling (Kr.).

9. *wj* in *lūwjĭ*, Kopffederband (Kr.), wobei jedoch das *w* den aus dem *u* entwickelten Halbvocal *u̯* oder das *j* einen aus dem *i* entwickelten Halbvocal *i̯* darstellen kann.

Im Auslaut stehen in der Regel kurze Vocale, welche den Wortaccent tragen ; nicht als eigentlich auslautende Konsonanten sind die *n* (*ṅ*) und *m* aufzufassen, welche wohl nur die Nasalieung des vorhergehenden Vocales andeuten sollen. Von den übrigbleibenden Konsonanten steht im Auslaut nur *k* (und *lk*), nur ein Wort zeigt am Ende ein *l*, Vogelpfeil : Kr. *ṁālŏ́l*, ein anderes ein *ṡ*, Krebs : Kr. *kŏdā̆mā́ĭš*, beides wahrscheinlich infolge des Abfalles schwach articulierter Vocale.

In der Frauensprache treten, wie wir sehen werden, vielfach *k*- Laute zu den einfachen Vocalen der Männersprache hinzu, aber auch die Männer sprache zeigt *k*- Laute im Auslaut.

Beispiele :

Messer : E. ♀ *māk*, ♂ *mahau*, Kiss. *maú°*.

rülpsen : Kr. ♀ *klădŭdōĭk*, ♂ *l'dōĕ̄*.

Bienenwabe : Kr. Šavajé : *dōmā́lĭlĭk*.

Wald : Kr. *bēr'bŭ̄nŭk*.

lügen : Kr. (im Streit) mentira *ălōĭ́dĕhĕk*,

esse mesmo : *sŏōĭ́dĕhĕk*.

Kürbispfeife : Kr. *wŏlāwŭ́k*.

Signaltrompete aus Bambus : Kr. *ŭhŭhŭ́k*.

Eigenname eines Häuptlings : *ĭĭ́lk* (Kr.).

Kr. Texte : *hĕ̄lĕ dĕ̄ hŭnălk*, descanso, vamo emborra.

Das *k* am Ende wurde in einem von Kr. notierten Falle bisweilen elidiert : *hōlĭdūḷŏ́(k)*, Milchstrasse.

Dass hier auch Elision von *Vocalen* vorkommt, lehren folgende Beispiele (bei Kr.).

Zeigefinger : ♀ *dā̆bŏd'k''*, ♂ *dā̆bŏdĕ̄*, für ♀ ist wohl **dā̆bŏdĕkĕ* vorauszusetzen.

Rohbaumwolle : ♀ *ǣ sŏntǣ́k'* dazu
Faden : ♂ *ā̄z¹ōt.ᵉ̆kĕ̆.*

Männer- und Frauensprache.

Die Unterschiede zwischen Männer- und Frauensprache hat als erster Ehrenreich festgestellt, und zwar kommen nach seinen wie nach Krauses' Aufnahmen zunächst einige Worte in diesen beiden Dialekten vor, welche voneinander völlig abweichen.

Diese sind jedoch nur in geringer Anzahl vorhanden und müssen auch hier, wo es sich um rein phonetische Dinge handelt, fortbleiben. Die phonetischen Unterschiede sind sehr viel häufiger, was auch bereits Ehrenreich betont. « Die Sprache der Weiber scheint ältere, volltönendere Formen bewahrt zu haben ». Die Tochter nennt der Mann *deē*, die Frau *deō*. Dies von Ehrenreich angeführte Beispiel besagt (nach den Ausführungen oben über den Vocalismus, bes. des *e*) wenig und ist ansich für den von ihm aufgestellten Satz nicht beweiskräftig, namentlich wird es durch die neueren Sprachaufnahmen nicht gestützt.

Die häufigste lautliche Veränderung ist das Auftreten eines *k*- Lautes im Frauendialekt, wo derselbe im Männerdialekt fehlt. Hierfür haben Ehrenreich und Krause viele Beispiele beigebracht. Die Frauensprache, welche durch die erhaltenen *k*- Laute volltönender wird, stellt also, wie Ehrenreich mit Recht geschlossen hat, ein ältere Sprachform dar [1].

Keineswegs etwa eine minderwertige, als welche sie die Herren der Schöpfung zu charakterisieren pflegten, welche die Frauensprache nach Krause *ĭbīnā́lĭ*, d. h. herzlich schlecht nannten.

Die Bewahrung einer altertümlicheren Sprachform bei den Frauen entpricht auch den Verhältnissen, welche man bei vielen anderen Sprachen beobachtet hat : Die Frauen sind es, welche die Sprache in ihrem Bestand zu erhalten suchen. Einen Beweis für die grössere Ursprünglichkeit der Frauensprache ergibt die Tatsache, dass der Versuch, die Worte der Männersprache aus denen der Frauensprache abzuleiten, überall unschwer gelingt, während umgekehrt die Ableitung von Worten der Sprache der Frauen aus derjenigen der Männer mancherlei Schwierigkeiten begegnet.

Dass es sich hier nicht um eine fremde Sprache handeln kann, welche die Frauen sprächen, wie dies etwa auf den Antillen des Fall ist, wo die Männersprache Karaïbisch und die Frauensprache Aruak war, ist von Krause auf S. 344 seines Reisewerkes hervorgehoben und begründet worden.

1. Beiträge, S. 9.

Wir wenden nus nunmehr einer eingehenderen Betrachtung der beiden in Frage kommenden Dialekte zu, indem wir zugleich auf die Veränderungen eingehen, welche einige Worte der Männersprache durch den Ausfall von einem oder mehreren *k*- Lauten erfahren haben.

Zunächst gibt es eine geringe Anzahl von Worten, in denen das *k* in der Frauensprache in gleicher Weise steht. Der Wald heisst z. B. in beiden Dialekten *kŏdīḷă* (Kr.).

In *einem* Fallen fand sich auch das umgekehrte Verhältnis, dass *k* im Männerdialekt stehen kann, wo es im Frauendialekt fehlt.

Das Mandiokareibholz heisst im Karajá : Kr. ♂ *kōḷănă* oder *ōḷănă*. Bei dem nahe verwandten Dialekt der Šavajé jedoch heisst dassebe ♂ *wōḷănăkĭa*, auch *kōḷănă* wie im Karajá, im Frauendialekt jedoch *kōḷănăkĭĕ*, sodass, wie es scheint, hier im Šavajé die altertümlichen Verhältnisse besser bewahrt sind.

a.) *k* im Anlaut beim Frauendialekt erhalten, im Männerdialekt ohne Spur zerstört.

Beispiele :

Knabe : ♀ Kr. *kōdadŭ*, *kŏz̨¹ādŭ*, ♂ *ōdādŭ*, *ŏz̨¹ādŭ*, C. *osado*.

Stirn : ♀ Kr. *kō¹ḷŭ*, *wa-kă(ŭ)lŭ*, ♂ E. *wa-oro*, C. *wa-aro*, Co. *oucouro* (♀ ?), Kr. *ōḷŭ*, *ōḷŏ*.

Gesicht : Kr. ♀ *kāšō¹nĕ*, ♂ *āšō¹nĕ*.

Capivarazähne, ♀ Kr. *kŭ(w)ă̆*, Kr. ♂ *hūă̆*, aber auch *kūūä* (E.).

Steinchen im Sande : Kr. ♀ *ŭnāukŭlŭtŭ*, ♂ *ŭnaulŭtŭ*.

Rote Frauenbastbinde : Kr. ♂ *kămbŭ*, *ămblŭŏdĕ*, ♀ *ămbū(g)ŏdă̆*.

Praefix *ari* ♂ (E.) im Frauendialekt *kari*, und einige wenige andere.

b.) 1. *k* im Inlaut steht im Frauendialekt, im Männerdialekt spurlos zerstört.

Worte, die mit *lĭōḷĕ*, klein, zusammenhangen :

Mädchen : Kr. ♂ *wālĭōḷĕ*, ♀ *wălīkiōḷĕ*.

Sohn : E. ♂ *wariorē*, C. *wadiaurai*, Co. *uarioré*, ♀ E. *wa ikore*.

Ehemann : E. ♀ *warikorētębę* « mein kleiner Alter ».

Ehefrau : E. ♂ *wariorēθä*.

Bruder : Kr. ♂ *īnātjīlĭŏḷĕ*.

Schwester : Kr. ♂ *nādĭ-lĭŏḷĕ*.

Mutter : E. ♂ *wariorēθehai*.

Klein : Kr. ♂ *(ī)lĭōḷĕ*, Kiss. *riąrĕ¹*, ♀ E. *rikorĕ*, Kiss. *rikąrĕ¹*, Kr. *lĭkjĭōḷĕ*.

Fingernagel : ♀ Kr. *dēšīkŏ*, *dēšīkĕ*, E. *dešikä*, ♂ Kr. *(wa)-dēšĭŏ*, *dešiă̆*, E. *dešiä*, Co. *ouadéchioŭ*.

Oberarm : ♀ E. *wa-aňθíka*, Kr. *ōănšīkŏ*, ♂ E. *wa-aň..a*, Kr. *ŏănšĭŏ*.

Lippenbart : ♀ Kr. *dīkŏz̨¹īrĭ*, ♂ *djĭŏ-sirĭ*.

Schulter : ♀ Kr. *ā̆šĭkŏtĭ*, gekürzt *ā̆šikŏ́t'*, E. *wa-šikotä*, ♂ E. *wašiotä*, C. *wansioié*, *wansioté*.

Grösserer Knabe : E. ♂ *θikoθiura*, ♀ *θeoθiura*.

pfeifen : ♀ *ĭkōz¹ĭ*, ♂ *jōz¹ĭ* (Kr.) mit halbvocalisch gewordenem *i*.

Halskette aus blauweisslichen Früchten (nach Kissenberth « lacrimae Christi » genannt) ♂ *ĭšĭŭḷădŭ́kĕ*, ♀ *ĭšĭkŭḷadŭ́*, dazu

Halskette aus Glasperlen : Kr. ♀ (*ĭ*)*šĭkūḷắ*, ♀ (*ĭ*)*šĭŭḷá*, E. *isiura*.

Regen : E. ♀ *biku*, Kr. ♂ *bīŭ*, E. *biū*, C. *biou*, Co. *biou*.

Giftige Mandioka : ♀ Kr. *ăndjĭkūlắ*, ♀ *ăndjīŭḷắ*, E. *andz¹iula*, C. *odjou-oura*;

wenn *i-u-e* zusammenstossen, wird das *u* leicht zum Halbvocal *u*.

Himmel : ♀ E. *bikuätĕkĕ*, Kr. *bīkŭĕdĕkĕ́*, ♂ E. *biuäteke*, Kr. *bī(w)ĕdĕkĕ́*.

Kniescheibe, richtiger Kniegelenk : E. ♀ *wa-wakubĕ*, Kr. (*wa*) *wakubĕ́*, ♂ E. *wă-waubĕ*, Kr. (*wă*) *wāŭbĕ́*.

Spindelscheibe aus weissem Stein : Kr. ♀ *mănākūḷắ*, ♂ *māūḷĕ́*.

Jaguar : E. ♀ *aṅθokua*, ♂ E. *aṅθauä*, Kr. *ănlōǽ*, *ándōǽ*, C. *avoai*, Co. *anolé*, *aṅθokua* wird über **anθoua* zu *aṅθauä*, weiter zu **ánθōæ*.

Davon abgeleitet : Katze : ♀ Kr. *ălŏkōĭ-nĭ*, ♂ *găhanloē-nĕ́*, *ánz¹ōē-nĭ*, Co. *anoloé'ni*, denn das *ṅ* kann als Nasallaut einfach fortfallen und *θ* bei Ehrenreich wird häufig durch *l* bei Krause wiedergegeben, *nĭ* ist Derivativsuffix (s. o.).

Während in den letzten Beispielen *au* getrennt ausgesprochen wurden, finden wir auch *au* als richtigen Diphthong in dem Worte für Ente, in der Frauensprache : Kr. *hā̆dăkŏḷinĭ*, wo die Compositionsfuge vor dem Suffix *nĭ* anzusetzen ist. Castelnau's *azoukoulé* stimmt damit überein. In der Männersprache heisst die Ente *hĕdaulĕ́* (Kr.), was wir uns aus **hā̆dăŭle*ⁱ entstanden zu denken haben.

Backen : Kr. ♀ *wā* (*ă*)*kŏ́*, ♂ *w(o)a(h)ó*.

Fluss : Kr. ♀ *bā̆răkŭ́*¹, ♂ C. E. *berō*, Kr. *bärō* (Contraktion) Co. *bérooco*, was wahrscheinlich Frauendialekt ist.

Ellbogen : Kr. ♀ *däkohŏ́*, ♂ *tā̆(e)hó*.

Feuer : E. ♂ *hekautŏ*, Kr. *hā̆kŏtĭ*, ♀ E. *heautó*, C. *caoutou*, Co. *éoti*, Kr. *häötĕ́*.

Zuweilen tritt auch hier Contraktion des *äo* zu *ā* ein, so in ♀ *lækŏlidæ* (Kr.), Unterarm, auch *dĕkŏlŭtĕ́*, ♀ E. *waθekoritō*, Kr. *dălidæ*, *dĕolŭtĕ́*.

Ebenso kann *ĕŏ* zu *e* werden.

Ader : ♀ Kr. *wă-ḍĕkŏlătĭ*, ♂ *wa-delăti*, zuweilen kann *e o* auch erhalten bleiben.

Der 4. Finger heisst nach E. ♀ *wa-θebo rekoθehä*, ♂ *wa-θebo ihoθeäo*.

Hoden : ♀ Kr. *z¹ĕkŭ́*, ♀ *wa-z¹eŭ*.

6. Kr. ♀ *lēkulóⁿ*, *lēkăḷŏlă*, ♂ *lēŭljóⁿ*, *dēūdóⁿ*, Co. *leiouroma*, was vielleicht zu *lēkăḷŏlă* stimmt.

Stern : ♀ Kr. *dākīnă*, ♂ *dāīnă*, Co. *taïnan*, E. C. *takina* (♀ ?).

Auch in dem Aruak- Lehnwort für Mais finden wir ein *k* in der Frauensprache, hier ist es jedoch sicherlich angewachsen, es stellt also eine Art analogische Ausgleichung dar.

♀ E. *mahi*, Kr. *mā̆ĭ*, Co. *maï*, ♂ E. *maki*.

Handgelenkschmuck : Kr. ♀ *wŏkūdēšĭ*, Kiss. ♂ *wo-udĕsi* (die Zwischenstufe darstellend), endlich die Kontraktion : Kr. *wōdēšĭ*,

essen : ♀ E. *rokuší*, Kr. *lăkūšĭ*, wird zu ♂ Kr. *dōšĭ*, E. *rōši*, und zwar über **läuší*, **rouší*, was besonders durch Castelnaus *loosi* bestätigt wird.

Mittelfinger oder Zeigefinger : ♂ E. *wa-θebō kóθedō*, aus ♀. E. *wa-θebō-kokúθedō*.

2. *Kontraktionen* in der Männersprache, hervorgerufen durch das Aufeinanderstossen zweier gleichartiger oder ähnlicher (*o-u*) Vocale. Die durch das Zusammentreffen ungleichartiger Vocale bedingten Kontraktionen sind bereits oben behandelt worden.

Stossen zwei gleiche oder ähnliche Vocale durch Wegfall eines *k*-Lautes zusammen, so resultiert ihre Länge. Ein langer Vocal entsteht auch duch das Zusammentreffen eines langen mit einem kurzen Vocal (s. o.).

So ergibt :

♀ Mattenwand : Kr. *bŭkŭḷĕ*, ♀ *būḷĕ*.

Rücken : ♀ Kr. *wă-z¹ŏkūnĭ*, ♀ *wă-z¹ōnĭ*.

Mädchen : ♀ E. *yadocoma*, wozu Coudreau *iradocoman* stimmt, wird über **yadooma* zu E. *yadôma*, Kr. *yādŏmă*, wobei es zweifelhaft bleibt, ob der (ungewöhnliche) Accent auf der Contraktionssilbe ein Aequivalent für die Längung bedeutet.

Hierher gehört auch wohl das Wort für Boot, welches ♀ E. *auokŏ* heisst, ♂ E. mit Nasalierung *auñŏ*.

Fortfallen von *ku* (oder *kŏ*) im Inlaut (Männersprache), wo es in der Frauensprache steht.

schnarchen : ♀ *dēlō(ĕ)kūtĕkĕ* (Kr.) ♂, *dēlō(ĕ)tĕkĕ*.

7. ♀ Kr. *dēbŏkŏlēkjŭlóⁿ*, ♂ *dēbōlēŭlŏ*.

4. ♀ *ĭmăkūbĭkŏ* (Kr.) ♂ *ĭnămbĭŏ*, E. *inambio* oder mit Metathesis : *imañbio*, Co. *inanoubioa*.

(Gehirn : E. ♀ *irakunĕ*, ♂ *iraone*.)

Wirbelsäule : E. ♀ *waθaukunĕ*, ♂ *waθaunĕ*.

Handfläche : E. ♀ *wa θebōkubē*, ♂ *waθebō-bē*.

Besonderheiten.

Durch Metathesis hervorgerufen :

Vollcuye, Behälter : Kr. ♀ *ŭlăkŭ*, ♂ **ŭlăŭ* > *ŭāḷŭ*,

ausserdem das Wort für Bauch : E. ♂ *wahua*, Kr. *wauwĕ*, C. *waawai*, Co. *ouaouancamé*, was zu ♀ Kr. *waubŭkŭnŭ* zu stimmen scheint.

Auslaut.

k ist der einzige Konsonant, der im Auslaut geduldet wird, *u* in *ku* ist schwach articuliert wie im Japanischen, wo *fuku*, *roku* wie *fuk'*, *rok'*, gesprochen werden ; *k* fällt dann in der Männersprache des Karajá auch fort.

Ausfall eines *ku*, Kürzung des *ku* zu einem *k'*, endlich Ausfall dieses letzteren im absoluten Auslaut.

1. Ausfall.

Kniescheibe, richtiger Kniegelenk : ♀ Kr. *wā kōwŏkŭ*, E. *i kohokŭ*, ♂ *wăkōwŏ*, E. *wa-kohŏ*.

Sein Ohrloch : E. ♀ *tohoṅtä uoku*, ♂ *tohoṅtäua*.

Hierher gehört wohl auch Hängematte (Kleidungsstück) : E. ♀ *riaku*, ♂ *riio*.

2. Kürzung.

Milchstrasse : ♀ *hŏlĭdūḷăkŭ*, ♂ *hŏlĭdŭlŏ(k)*, also hier zuweilen völliger Ausfall des *k*- Lautes.

Haus : ♀ E. *hetŏkŭ*, Kr. *hā̆tŏkŭ*, ♂ Kr. *hā̆tŏ*, *hädŏ*, E. *heto*, C. *aëto*, Co. *éëto*.

Kehle : E. *beθauakŭ*, ♂ *beθauŏ*.

Der Grabstock heisst nach Kr. ♀ *māŭ-lĕ*, hiermit ist nach demselben das Wort für Messer, ♂ E. *mahau*, Kr. *mā(h)ŭ*, C. *maeu*, *maou*, Co. *maou*, Kiss. *maú°*, zu combinieren, welches im ♀ dialekt E. *māk* lautet, entstanden aus **mākŭ*.

3. Kürzung und absoluter Fortfall :

Rohbaumwolle : ♀ Kr. *ǣsŏntǣk*, ♂ *ā̆sôtǣ*, Co. *essondé*.

Mittel- und Zeigefinger : ♀ Kr. *dā̆bŏd'kă*, ♂ *dā̆bŏdĕădŏ*, ♀ *dā̆bŏd'k'*, *dā̆bŏdĕ*, wo ausserdem eine Syncope engetreten ist.

Ausfall mehrerer k- Laute der Frauensprache in der Sprache der Männer :

9 : ♀ Kr. *ĭmăkūbĭkŏ*, C. (♂) *naoubio*,

urinieren : Kr. ♀ *kălĭdĭkŭn*, ♂ E. *ariθuiṅ*, Kiss. *aritú°kre*, ich will u. wobei zwischen *u* und *i* Metathesis eingetreten ist,

defaecieren : ♀ Kr. *kălĭkŭĭkŭn*, E. *kari-ko-krē*, ♂ E. *ari-ku-iṅ* (1. Sg.) *ari-ku-krē*,

endlich rülpsen : ♀ Kr. *klăhĭdōĭk*, ♂ *l'dōĕ*, welches etwa aus **la^{h}ídōé*, ferner **ledōé* entstanden sein mag.

In einigen wenigen Worten finden wir in der Frauensprache ein *k*, in der Männersprache ein *r*.

Knabe oder Mädchen : ♀ Kr. *ŭā̆kĭlĭ*, ♂ *ŭā̆l̥ĭlĭ*.

Junggeselle : E. ♀ *ukereba*, ♂ *ireriba*, *wereriba*, das letztere vielleicht aus **wa-ireriba*.

Brustwarze des Mannes : ♀ *wă-bū̆lĕkŏtĭ* (Kr.), ♂ *wā blŭērŏtĭ*, mit Metathesis.

Nase : Kr. ♀ *dā̆ăkŭ*, E. ♂ *wa-dearo*.

Ausser diesen vielseitigen Veränderungen, welche der Männerdialekt durch den Ausfall und die Veränderung von *k*- Lauten erfährt, sind noch die folgenden zu registrieren, auf welche Ehrenreich bereits die Aufmerksamkeit gelenkt hat.

1. *dz* und θ ♂ kann in *t* ♀ übergehen. Zuweilen finden wir statt des *t* ein *k*. Diese beiden Laute können miteinander wechseln (s. o.).

Beispiele : Zahn : ♂ E. *wa-idžu*, Kr. *djūŭ*, *wă-tjŭ*, C. *adjou*, Co. *ouadiou*, ♀ E. *tŭŭ*, Kr. *djūŭ*, *tjūŭ*, Kiss. *ǰōŭ°*.

Ehemann : ♂ E. *dzoitehä*, ♀ *koitehä*.

Oberlippe : ♂ Kr. *wā-ĭtjŏsĭlĭ*, ♀ *dĭkŏz^{1}īrĭ*.

Podex : ♂ Kr. *īhĭdjĭ*, ♀ E. *ihati*,

gehen : ♂ Kr. *dj-ói-(ĭ)tă*.

f. *ĭkŏ́ira*.

2. *b* im Männerdialekt erscheint als *h* im Frauendialekt, indessen nur in einem einzigen Beispiel bei Ehrenreich : mein Grossvater heisst

♂ *waθabē*, ♀ *waθahē* (*w* und *h*?).

3. Im Männerdialekt wird die Aspirata θ des Frauendialektes zur einfachen Spirans *h*, was ja auch leicht vertändlich ist.

Nachfragen, suchen : E. ♂ *aṅhebeθä iaṅrē*, ♀ *aθoṅbohä*.

Nacken : E. ♂ *wa-θautĕ*, ♀ *ihaute*.

Die unter 2 und 3 angeführten Beispiele sind jedoch, wie es scheint, von keiner allgemeineren Bedeutung, hier muss, ebenso wie auch für manches andere erst noch weiteres Material abgewartet werden.

ANHANG

Die Vocale des Karajá :

a

ę *å*

— *o*

ŭ

Die Konsonanten :

	Explosivae				Fricativae		Nasale	Semivocales
	Stimmlose		Stimmhafte					
	Tenuis	Lenis affricata	Media	Media affricata	Stimmlose fortis	Stimmhafte lenis		
Velares	*k*							
Palatales		*tj*		*dj*		(*j*)		*y* (*i*)
Cerebrales						*l*		
Alveolares	*t*		*d*				*n*	
Alveolares mit Rauschlaut					*š*	(*ž*)		
Dentales					*ṭ*	*ḍ*		
Bilabiales			*b*				*m*	*w* (*u*)

Hauchlaut *h*.

In dieser nach Meinhof aufgestellten Tabelle der Konsonanten finden sich meist andere Bezeichnungen als die oben gebrauchten. So für Gutturale Velare, für Dentale Alveolare und Dentale, für Labiale Bilabiale, u. s. w., ausserdem wird der Lautbestand durch die hier erfolgte Einteilung in Explosivae, Fricativae, Nasales und Semivocales und ihre Unterabteilungen schärfer charakterisiert, sodass man bei genauerer phonetischer Beobachtung und Beschreibung auf das Meinhofsche Schema wird zurückgehen müssen, während zur ungefähren Charakterisierung der Laute die traditionellen Bezeichnungen genügten.

LINGUISTIQUE BOLIVIENNE.

LA LANGUE MOBIMA,

PAR G. DE CRÉQUI-MONTFORT ET P. RIVET.

« Au temps de la conquête de la province de Moxos, écrit d'Orbigny, les Movimas habitaient les plaines de l'ouest du Mamoré, sur les rives du Rio Yacuma, à peu près par le 14e degré de latitude sud, et par les 68e et 69e degrés de longitude ouest de Paris. Ils étaient divisés en nombreux villages sur les bords des rivières, ayant pour voisins, au sud et au sud-ouest, les Moxos ; à l'est, les Canichanas, et au nord les Cayuvavas. Ils étaient séparés de ces nations soit par des plaines inondées, soit par des forêts.

« Les Movimas ont tous été réunis par les Jésuites à la mission de Santa-Ana, située près du confluent du Rio Yacuma et du Rio Rapulo, l'un des affluens du Mamoré, et il n'en reste aucun sauvage. D'après le recensement, leur nombre, en 1830, était de 1238 individus [1]. »

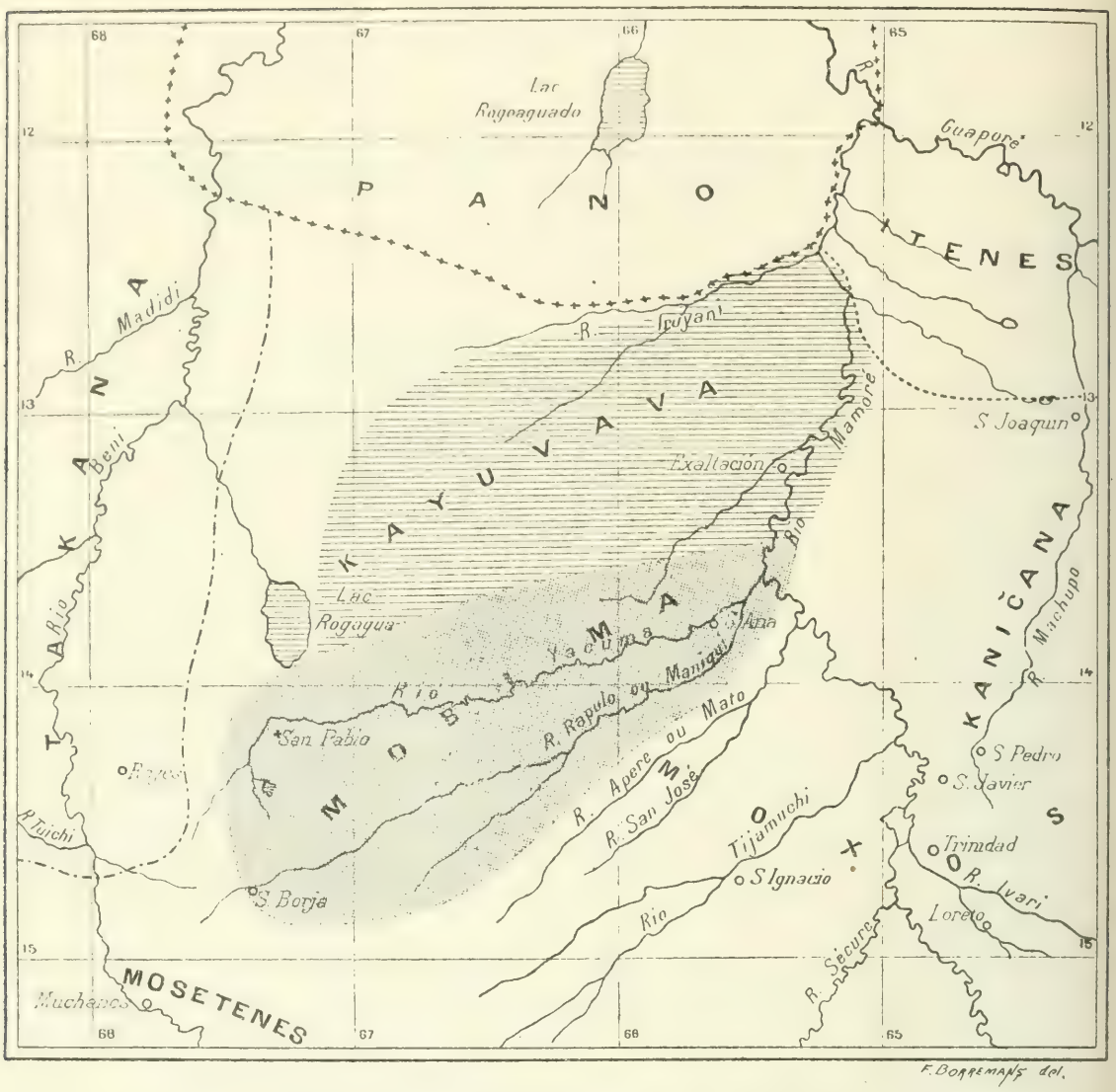
En 1767, le nombre des Mobima réunis à Santa Ana était de 2000 ; en plus, 1200 individus, amenés de la mission de San Pablo [2], se trouvaient à San Borja, mélangés à des Indiens Majienas, Ticomeris, Pacabaris [3], Cabinis [4] et Tibois ; un nombre égal de Mobima était réuni à Santos

1. D'ORBIGNY (Alcide). *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, 1re partie, Paris, 1839 : *L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, p. 303.

2. Cette mission disparue se trouvait sur le haut Yacuma [*Mapa de las Missiones de la Compañia de Jesus en el Territorio de Moxos i Chiquitos, en la Guvernacion i Comandancia General de Santa Crus de la Sierra, Marcando en el, el Terreno de S. M. C. que ocupan los Portugueses, segun las mas Exactas noticias, adquiridas por los Oficiales que han servido en la Expedicion de Moxos* (*Alegato de parte del Gobierno de Bolivia en el juicio arbitral de fronteras con la República del Perú*. Buenos Aires, 1906, p. 98)].

3. Sans doute les Pakaguara, tribu pano.

4. Sans doute les Kavina, tribu takana.



F. Borremans del.

Carte indiquant l'emplacement des Mobima.

Reyes conjointement avec des Sapibocona [1], des Chiribi [2], des Chumana [3] et des Tibois [4].

A ces renseignements, Cardús [5] n'ajoute aucun détail intéressant. Il signale seulement que quelques familles Mobima, fugitives de Santa Ana,

1. Tribu takana.
2. Sans doute les Čiriba ou Čirigua, tribu probablement takana.
3. Sans doute les Čimanes, tribu mosetene.
4. Hervás (Lorenzo). *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de estas según la diversidad de sus idiomas y dialectos.* T. I : *Lenguas y naciones americanas.* Madrid. 1800, p. 249-250 ; *Descripción de las misiones del Alto-Perú*, 1771, in-8°.
5. Cardús (R. P. Fr. José). *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia.* Barcelone, 1886, p. 290.

étaient allées s'installer à 15 ou 20 lieues au sud-sud-ouest de cette mission sur le Rio Mato [1], de l'autre côté du Rio Tapado [2].

De tous ces renseignements, on peut conclure que le domaine Mobima comprenait primitivement les bassins du Rio Yacuma et de son affluent méridional, le Rapulo. Nous avons indiqué dans un travail antérieur que, sur ce dernier fleuve, se trouvait une petite enclave, formée par les Mures et les Ocorònos [3], appartenant vraisemblablement à la famille Čapakura.

*
* *

La langue mobima n'est connue jusqu'ici que par de maigres documents, dont voici la liste :

Hervás (Lorenzo). *Idea dell' Universo.* T. XX, Cesena, 1787 : *Vocabolario poligloto*, p. 163 et suiv. [Vocabulaire de 57 mots] ; T. XXI, Cesena, 1787 : *Saggio pratico delle lingue con prolegomeni ed una raccolta di orazioni dominicali in più di trecento lingue e dialetti*, p. 91-92 [*Pater noster*] [4].

d'Orbigny, *op. cit.*, p. 80 [Vocabulaire de 23 mots] [5].

Heath (Edwin R.). *Dialects of Bolivian Indians. A philological contribution from material gathered during three years residence in the department of Beni, in Bolivia* (*Kansas city Review of science, and industry ; a monthly record of progress in science, mechanic arts and literature*, vol. VI, n° 12, avril 1883, p. 679-687), p. 683-687 (Vocabulaire de 159 mots) [6].

Cardús, *op. cit.*, p. 316 [Liste de 48 mots et phrases].

1. Le rio Mato n'est autre, semble-t-il, que le rio Apere des cartes modernes (*Mapa de las Missiones de la Compañia de Jesus*, etc. *op. cit.*).

2. Sans doute erreur d'impression pour Rapulo.

3. Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. — La famille linguistique Čapakura.* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. X, 1913, p. 119-171), p. 122-123.

4. Le texte et une partie du vocabulaire d'Hervás sont reproduits in : Adelung (Johann Christoph) et Vater (Johann Severin). *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in beynahe fünfhundert Sprachen und Mundarten.* Dritter Theil. Zweyte Abtheilung. Berlin, 1813, p. 571-576. Le vocabulaire publié par Balbi est également extrait de celui d'Hervás. (Balbi (Adrien). *Atlas ethnographique du globe, ou classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues.* Paris, 1826. Table XLI, n° 464).

5. Le petit vocabulaire de 8 mots publié par Orton est un extrait de celui de d'Orbigny (Orton (James). *The Andes and the Amazons or across the continent of South America*, 3me édition, New York, 1875, p. 473).

6. Le vocabulaire de 16 mots publié par Brinton est extrait des trois vocabulaires précédents (Brinton (Daniel G.). *The American Race : a linguistic Classification and ethnographic Description of the native Tribes of North and South America.* New York, 1891, p. 360).

A tous ces documents, nous ajoutons le vocabulaire, resté inédit, recueilli par d'Orbigny, dont nous avons pris copie à la Bibliothèque nationale de Paris.

*
* *

Si insuffisants que soient les éléments dont nous avons disposé, ils nous ont permis toutefois de mettre en lumière quelques-unes des particularités du Mobima.

Nombre et Genre. — Rien ne nous met à même de déterminer comment les Mobima distinguent le masculin du féminin et le singulier du pluriel.

Un seul exemple nous permet de croire que le procédé usuel des langues boliviennes pour indiquer le sexe est aussi usité en Mobima. De *itsiye*, garçon, on fait, en effet, avec la préfixation de *kueha*, femme, le mot *kuea-itsiye*, fille.

Signalons enfin que les deux mots « coq » et « poule » sont formés d'une partie commune *-bare*, suffixée respectivement à *mata-* et à *toro-* :

toro-bare, coq,
mata-bare, poule.

Article. — Le Mobima présente la particularité, très curieuse pour une langue sud-américaine, de posséder une particule qui paraît jouer le rôle assez vague d'article, de pronom indéfini et parfois de pronom personnel. Dans les quelques phrases où nous l'avons notée, elle se présente sous deux formes voisines, la forme *koôss*, *koos*, qui semble réservée aux animaux et aux objets inanimés, la forme *kus* (et peut-être *us* [1]), qui paraît s'appliquer aux personnes :

Ex. :

inxla	*kuei-tikoi-na*	*koôss*	*rulrul*	*no-koos*	*xulxpa.*
j'	ai-tué	un	jaguar	avec-la	flèche.

pahuana	*koôss*	*ihuanihuansin* [2].
je-comprends	l'	idiome.

yeina	*koos*	*kačirra.*
je-veux	un	couteau.

1. Nous n'avons que l'exemple suivant de la forme *us* :

inxla	*kuei-yeina*	*us*	*Dios.*
j'	ai-aimé	le	Dieu.

2. Cardús traduit cette phrase : « je comprends ton idiome », mais il y a là une erreur évidente ; « ton idiome » est traduit en effet par le même auteur *ass-ihuanihuansin.*

yeina koôss vilau.
je-veux du poisson.

Dios kooss kuei-xisana.
Dieu le créa.

akus enna kus Dios?
où est le Dieu ?

inxla xoi-čel naas beknra nu-kus Dios.
j' irai au ciel avec-le Dieu.

kuroó kus Dios?
existe-t-il un Dieu?

La même particule *koôss, kooss*, associée à *exlexla*, prend le sens de qui? quel? quoi ?

Ex. :

exlexla-kooss kuei-xisana?
qui créa ?

exlexla-koôss exlam?
quel nom ?

exlexla-koôss salnam?
que cherches-tu ?

exlexla-koôss yeinam?
que veux-tu ?

Peut-être la retrouvons-nous encore dans l'adverbe de lieu *a-kus, a-oss*, qui signifie « où » :

a-oss xoinan? où vas-tu[1] ?
a-kus enna kus Dios? où est Dieu ?

Pronoms personnels. — Voici la liste complète des pronoms personnels d'après nos divers informateurs :

je, *inkla* (2-3)	nous, *itli* (3)
inxla (4)	*ikli* (2)
	ihixli (4)
	isti (1)
tu, *ulkua* (3)	vous, *ibi* (3)
ulkuaha (2)	*ibbi* (4)
ulkuam (4)	
ilkoah (1)	

1. *a-oss* est aussi employé par Cardús avec le sens de « que ? » :

a-oss xankuan? que dis-tu ?

il, *ikolo* (2)	ils, *iko* (2)
ekuré (4)	*isroó* (4)
usko (3)	*isko* (3).

Dans la conjugaison, ces pronoms sont parfois exprimés sous la forme pleine :

inxla *kuei-tikoina*
j' ai-tué

inxla *xoi-čel.*
j' irai.

ilkoah *koahkuan-kaya !*
toi donne !

Parfois, ils se présentent sous une forme raccourcie et même ne sont pas exprimés :

hin *xoi-čel.*
j' irai.

yeina *koos* *kačirra.*
je-veux un couteau.

Devant les adjectifs, c'est la forme raccourcie qui est employée ; et dans ce cas, c'est *in-* qui exprime la relation de la première personne et *is-* la relation de la seconde [1] :

in-iayu, je me porte bien (litt. : moi-bien)
is-iayu, *is-yayu*, comment te portes-tu ? (litt. : toi-bien ?)

Deux adjectifs de notre vocabulaire nous offrent probablement deux autres exemples de ce préfixe pronominal *is-* :

is-ruekabaitsu, triste (litt. : toi-triste),
iš-bahuara, payé (*bahuaran*, payer) (litt. : toi-payé).

Adjectifs possessifs. — La relation possessive est indiquée en Mobima, comme dans un grand nombre de langues sud-américaines, par préfixation.

L'adjectif possessif de la première personne se trouve dans notre vocabulaire sous deux formes distinctes qui correspondent nettement au sexe de l'être auquel il est appliqué :

1. Notre court texte mobima nous fournit probablement un exemple de ce pronom personnel dans la phrase :

Dissana aiban-kaya nis yanlo-mah dissana eya is nis benrra-mah.
Que tu-sois-obéi par ceux-d'en-bas que comme toi par ceux-d'en-haut.

mon mari, *uko-álhua* ; mon épouse, *ine-álhua* ;
mon fils, *uko-máčni* ; ma fille, *ina-máčni* ;
mon père, *uko-páa* ; ma mère, *ines-máa* [1].

Dans une phrase de Cardús, le préfixe *uko-* devient *ulx-* :

kahini ulx-paá lahâxémes.
est-mort mon-père hier.

Le préfixe possessif de la deuxième personne est certainement *ass-*, *as-* :

kahi-pahuana-hua ass-ihuanihuansin.
je-ne-comprends-pas ton-idiome.

as-reinon.
ton-royaume.

as-eslan.
ton-nom.

Pronoms et adjectifs démonstratifs. — Notre vocabulaire ne nous fournit que les pronoms ou adjectifs démonstratifs suivants :

ce, cette, *eaíra*,
celui-là, *kuldrex*,
ceux-ci, celles-ci, *ehi*.

Préfixes. — En dehors des préfixes possessifs déjà étudiés, notre vocabulaire permet de deviner l'existence en Mobima d'un certain nombre d'autres préfixes, que nous ne pouvons qu'énumérer, les éléments dont nous disposons ne nous permettant pas d'en déterminer le sens.

Le plus fréquent de ces préfixes est le préfixe *d-* :

d-imppan, *d-impa*, doigt } [*inpan*, doigt (2)] *d-inóxan*, *d-inoh*, jambe.
d-impo, *d-inpóxan*, orteil } *d-ekues*, lente (de pou).
d-ičie, garçon [*itsiye* (2)], *d-inxla*, menton,
d-róya, maison [*roya* (2)], *d-inmo*, ombilic,
d-udukan, dos, *d-imas*, paille,
d-olala, épaule, *d-uručopan*, poignet,

1. Par suite, les mots suivants de notre vocabulaire, qui ne sont pas traduits sous la forme possessive, signifient en réalité :

ine-nonoho, ma grand'mère,
inil-maxni, ma fille,
inè-ana, ma sœur,
ixnel-ma, ma mère,
ine-yanikahe, ma nièce.

d-ibo, gosier,
d-idinkua, graine, étoile,
d-ambi, pou de tête,
d-elba, punaise.

Presque aussi fréquent est le préfixe *lo-* :

lo-bában, corps,
lo-andinram, cils,
lo-tovakui, cheville,
lo-rankua, feuille,
lo-kua, nourriture,
lo-toto, oreille,
lo-toba, vase de terre,
ló-los, village [1].

Suffixes. — L'examen de notre vocabulaire permet de soupçonner l'existence de nombreux suffixes en Mobima. Malheureusement, il ne nous a pas été possible d'en déterminer le sens.

Les deux plus fréquents sont précisément ceux dont sont affectés les pronoms possessifs de la 1re et de la 2me personne *-xla* et *-kua* (*in-xla*, je ; *ul-kua*, tu), en sorte qu'on peut se demander si le Mobima ne posséderait pas deux procédés pour indiquer les relations possessives, l'un par préfixation que nous avons déjà signalé, l'autre par suffixation. Le suffixe *-kua* ne présente pas de variantes, mais le suffixe *-xla* se rencontre sous les formes *-xla*, *-sla*, *-slam*, *-xlam*, *-član*, *-xram*, *-ram*, *-ran*. Ces deux suffixes peuvent être appliqués au même radical : c'est ainsi que notre vocabulaire nous donne pour « langue » soit *rul-kua*, soit *ru-član* ou *ru-xlam*.

Voici les principaux exemples de ces deux suffixes, que nous avons relevés dans nos listes.

Suffixe *-xla* :

din-xla, menton ;
sina-xla, manioc ;
bexla-xla, poitrine ;
berá-ran, poitrine ;
tu-xla, bec ;
söi-član, dent ;
zoi-sla, dent ;
soi-slam, dent ;
kintoxla-xlam, molaires ;
ru-član, langue ;
ru-xlam, langue ;
ba-xram, sourcils ;
lo-andin-ram, cils.

Suffixe *-kua* :

risa-kua, *risa-kuá-kua*, cheveux, poil ;
bebes-kua, côtes ;
bubun-kua, argile ;
bobis-kua, paille de maïs ;
lala-kua, palometa ;
nonto-kua, couguar ;
nul-kua, rat ;
in-kua, rio Mamoré ;
bakua-kua, tête ;
mumún-kua, plume ;

1. Nous retrouvons ce préfixe dans l'adjectif *lo-kobi*, joli, alternant avec le précédent dans *dó-koi*, bon.

tsobén-kua, écorce ;
dirin-kua, *didin-kua*, étoile ;
loran-kua, feuille ;
morin-kua, fleur ;
itila-kua, homme ;
šilas-kua, intestins ;
rul-kua, langue ;
ala-kua, frère ;
didin-kua, graine ;
baba-kua, fruit ;
moás-kua, herbe, prairie ;
xor-kua, *xolš-kua*, œuf ;
lo-kua, nourriture ;
popoi-kua, animal.

D'autres suffixes ne nous sont attestés que par quelques exemples, mais qui semblent concluants.

Tel est le suffixe *-xan*. Nous avons, en effet, dans notre vocabulaire, pour « jambe » *dinoh* et *dinó-xan*, pour « orteil » *dinpo* et *dinpó-xan*.

Le suffixe *-pa*, *-pan*, *-xpan* semble entrer dans la composition des mots se rapportant au membre supérieur :

čo-pa, *čo-pan*, *so-xpan*, main ;
duručo-pan, poignet ;
čorín-pan, *sulin-pa*, ongle ;
in-pan, *dim-pa*, *dimp-pan*, doigt, pouce ;
axela-pa, veine ;
tabankodim-pan, articulation.

Signalons encore le suffixe *-ndi*, *-endi*, *-huandi*, qui apparaît nettement dans les deux cas suivants :

flèche, *xulxpa* ou *iulpa-endi*, *xurpa-huandi* ;
pierre, *šampa* ; montagne, *šampa-ndi*.

Enfin, nous donnons au suffixe *-mah*, qui nous est attesté par deux exemples de notre texte, le sens de « les gens de, ceux de », et nous sommes tentés de le retrouver dans le nom même de la tribu dont nous nous occupons, nom que les anciens missionnaires écrivaient souvent *Mobi-mah* :

dissana	*aiban-kayan*	*nis*	*yanlo-mah*	*dissana*	*eya*	*is*	*nis*
que	tu-sois-obéi	parmi	ceux-d'en-bas	que	comme	toi	parmi

benrra-mah.
ceux-du-ciel.

Adjectifs. — Suivant d'Orbigny [1], les adjectifs sont invariables. Nous avons déjà dit qu'ils peuvent être affectés de préfixes représentant les pronoms personnels raccourcis.

1. D'ORBIGNY, *op. cit.*, p. 303.

Il semble qu'on retrouve également parmi eux un certain nombre de suffixes :

Suffixe *-kua*, *-ka* :	Suffixe *-ni* :	Suffixe *-he*, *-xe*, *-hi*, *-i* :
lā-kua, ivre,	*veó-ni*, chaud,	*romomo-he*, malade,
ovenibuan-kua, jeune,	*tarax-ni*, sain,	*ru-xe*, laid,
ovenion-ka, jeune,	*tsiva-ni*, sale,	*loko-hi*, joli,
xiló-ka, froid,	*loura-ni*, pourri,	*mere-xe*, *mèrè-hè*, grand,
sutu-ka, méchant [1].	*tú-ni*, noir.	*dóko-i*, bon.

Conjugaison. — Nous avons déjà dit que le pronom personnel peut être exprimé ou sous-entendu.

Le futur semble se former par suffixation au radical de *-à*

Ex. : aller, *xai-i*,
j'irai, *hin-xoi-čel*.

Le passé défini se forme par préfixation de *kuei* :

inxla kuei-tikoina,
j' ai-tué.

Dios kooss kuei-xisana.
Dieu le créa.

inxla kuei-yeina us. Dios.
j' ai-aimé le Dieu.

Dans notre texte religieux, le suffixe *-kaya* semble servir à former des impératifs précatifs ; toutefois, il subsiste encore bien des obscurités sur le sens réel de cette particule :

koah-kuan-kaya !
donne !

L'impératif ordinaire, d'après les exemples de notre vocabulaire, ne semble pas régi par une règle uniforme :

va ! *xai-hi !*	lève-toi ! *en-ki !*
appelle ! *aimultikire !*	marche ! *iloni-ki !* (*itóni*, marcher)
apporte ! *xo-ixle-ti !*	prends ! *xala !*
assieds-toi ! *as-ki !*	regarde ! *vel-ti !*
couche-toi ! *debe-ki !*	viens ! *yala !*
donne-moi ! *ka-ixle-kal !*	

1. Il faut sans doute ajouter à cette liste *laloilitsa-kua*, soif, qui doit signifier « assoiffé ».

On doit cependant noter que le suffixe *-ki* ou *-hi* semble spécial aux verbes de mouvement [1].

Négation. — La négation se fait en Mobima par préfixation de *kahi-*, *kai-*, qui n'est autre que l'adverbe de négation « non », et suffixation de *-hua* :

Ex. :

je vais (j'irai), *xoi-čel* ;	je ne vais pas, *kahi-xoi-hua* ;
je comprends, *pahuana* ;	je ne comprends pas, *kahi-pahuana-hua* ;
je veux, *xirampana* ;	je ne veux pas, *kai-xirampana-hua*.

Dans notre texte, le suffixe est absent dans la phrase :

kail' nanrran-kaya isti.
ne-pas (abandonne?) nous.

Nous pensons enfin retrouver une forme négative analogue à celles que nous venons de signaler dans l'adjectif :

kai-sihuai-van, sot (litt. : qui ne sait pas?)

Interrogation. — D'après quelques exemples, les phrases interrogatives seraient marquées par la suffixation au verbe de *-an*, *-am* :

a-oss xanku-an, que dis-tu ?
a-oss xoin-an, où vas-tu ?
exlexla-koôss yein-am, que veux-tu ?
exlexla-koôss saln-am, que cherches-tu ?

Prépositions. — *Naas*, *nas*, *nis*, est certainement une préposition et un adverbe de lieu :

hin-xoi-čel naas tahuani.
j'irai là demain.

inxla xoi-čel naas beknra.
j' irai au ciel.

xai-hi naas as-nan.
va à ta-maison.

Dios kuroo naas beknra.
Dieu est au ciel.

1. De même que l'existence des suffixes *-ki* et *-čel* nous est attestée par les formes doubles : *itóni*, marcher, *iloni-ki*, marche ! ; *télo*, *telo-ki*, danser ; *xosi-čel*, *iosi-ki*, rire, de même, on peut soupçonner l'existence d'un suffixe *-pa*, qui nous est fourni par la double forme : *tixasi*, *tixasi-pa*, mentir.

diaskuri *nas* *benrra.*
toi-qui-es au ciel.

dissana *aiban-kayan* *nis* *yanlo-mah* *dissana* *eya* *is* *nis*
que tu-sois-obéi parmi ceux-d'en-bas que comme toi parmi

benrra-mah.
ceux-du-ciel.

Le préfixe *nu-*, *no-* signifie « avec », que cette préposition ait le sens instrumental, ou qu'elle exprime l'idée d'accompagnement :

no-koos *xulxpa.*
avec-la flèche.

nu-kus *Dios.*
avec-le Dieu.

Conjonction. — Le mot *zee*, *čees* paraît jouer en Mobima le rôle de notre conjonction « et ».

exlexla-kooss *kuei-xisana* *ass-beknra* *zee* *as-xlakamba?*
qui créa ton-ciel et ta-terre ?

xai-hi *naas* *as-nan* *čees* *porraka-salmon.*
va à ta-maison et reviens-vite.

Composition. — Les mots composés sont très rares dans notre vocabulaire. Il semble toutefois que le Mobima opère par simple juxtaposition :

fille, *kuea-itsiye* (litt. : femme-garçon) ;
île, *čammo-paičlen* (litt. : forêt-monticule).

*
* *

Tous nos efforts pour rattacher le Mobima à une autre langue américaine sont restés infructueux. Nous n'avons pu relever que les quelques concordances lexicographiques qui suivent. Aussi, conservons-nous provisoirement au groupe Mobima son caractère indépendant :

	Mobima.	Autres dialectes sud-américains[1].
ananas	*payuče*	*ni-mayoče* (K)
assieds-toi !	*aski*	*assku* (K)

1. K = *Kaničana* ; C = *Kayubaba* ; Ar = *Arasa* ; I = *Itonama* ; M = *Maropa* ; U = *Ur*

jourd'hui	*nokóa*	*ñoxo, iñohò* (C)
n	*dókoi*	*dakukuy* (Ar)
eveux	*ri-sakua*	*žakuá* (I)
ien	*pako*	*paku, páku* (M) *paku, pako, pakus* (U) *pahu* (I) *ni-pao, ni-pahu* (K)
gale	*iriya*	*iririya* (I)
ude	*baruta*	*daroto* (C)
urlan	*kolahu*	*korahua* (C)
nser	*teloki*	*tuluke* (I)
urnier (oiseau)	*tititi*	*tütü* (C)
le	*ina-máčni* = ma fille	*mači* (U)
ron roux	*oko*	*soko* (C)
mbe	*risa*	*lise* (U)
zard	*poros*	*iboro* (C)
aïs vert	*doči-taha*	*nim-tuče* (K)
eille	*lo-toto*	*moš-todo* (I)
lmier cusi	*huaxle*	*uásle* = palmier, *huale* = palmier cusi et chonta (I) *ni-huaxle* = palmier royal (K)
erroquet amazone	*abaro*	*ibaro, báro* (C)
ante du pied	*enxla-bas-xuanra*	*paš-nunu* (I)
eurer	*xihi*	*čixín, čixen* (U)
in	*tsáxan, čaxa*	*eu-tsatsa* = ventre (K)
rtue	*sóno, šono*	*ni-čnunu* (K)
rtue de terre	*huanalu*	*huanalü* (I)
ande	*huaka-toda*	*ni-huáka* (K)

I. Vocabulaire Mobima[1].

abeille	*šuidi* (2) [cf. cire]
accoucher	*tamitii* (2)
aile	*tohaiáhua* (3)
aimer	*yena* (3) [cf. vouloir]
j'aime Dieu	*inxla kuei yeina us Dios*[2] (4)

1. Nous désignons par 1 les mots extraits d'Hervás, par 2 ceux du manuscrit de d'Orbigny, par 3 ceux de Heath, par 4 ceux de Cardús.
2. Traduction exacte : j'ai aimé Dieu.

aller	*xaii* (3)
je vais	*xoičel* (4)
je ne vais pas	*kahi xoihua* (4)
je suis allé [ce matin]	*hin xoičel* [*naas imayo*] (4) [cf. demain]
j'irai [demain]	*hin xoičel* [*naas tahuani*] (4)
j'irai [au ciel avec Dieu]	*inxla xoičel* [*naas beknra nukus Dios*] (4)
va [à ta maison et reviens vite] !	*xaihi* [*naas asnan čees porraka salmon*] (4)
allons !	*xoil'a* (2)
allez, marchez !	*xaihi* (4)
où vas-tu ?	*a-oss xoinan* (4)
s'en aller :	
allons-nous en d'ici	*giakuel xahina ené* (4)
âme	*baurrababa* (1)
ami	*aldra* (3)
ananas	*payuče* (2)
animal	*popoikua* (1)
année	*tino-načetomina* (1) [cf. soleil]
appeler :	
appelle !	*aimultikire* (2)
s'appeler :	
comment t'appelles-tu ?	*exlexla koôss exlam* (4) [cf. nom]
apporter :	
apporte !	*xoixleti* (2)
araignée	*kulema* (2)
arc	*tanilo* (2-3)
argile	*bubunkua* (2)
articulation	*tabanko-dimpan* (2) [cf. doigt]
s'asseoir	*aski* (3)
assieds-toi !	*aski* (4)
aujourd'hui	*nokóa* (3) *ahako* (2)
avant-bras	*baxkuanita* (2)
avec :	
[j'ai tué un jaguar] avec [la flèche]	[*inxla kuei tikoina koôss rulrul*] *no-*[*koos xulxpa*] (4)
[j'irai au ciel] avec [Dieu]	[*inxla xoičel naas beknra*] *nu-*[*kus Dios*] (4)
aveugle	*·lolsola* (2)
avoir :	
il y a	*airu* (2) *kirroo* (4) *kuroó* (4) [cf. être]
il n'y a pas	*kahi* (2-4) [cf. non]
y a-t-il [un Dieu] ?	*kuro'* [*kus Dios*] (4)

bambou	*sabudi* (2)
banane	*pere* (2)
barbe	*čuska-tinkaklan* (3) *ohuska-dinxla* (2) [cf. menton]
en bas	*nas-yanlo* (1)
beaucoup	*kaura* (3) *kaula* (2)
beau-frère	*kuentu* (2)
bec d'oiseau	*tuxla* (2)
blanc	*távu* (3) *tavo* (2) *taboh* (1)
blatte	*modon* (2)
bleu	*srubo* (3) *subu* (2)
boire	*yalóe* (3)
bois (wood)	*koóbos* (3)
bois à brûler	*koó* (3) *koho* (2)
bon	*dókoi* (3)
bouche	*kuána* (3) *kuaana* (2) *kuani* (1)
bousier (*copris*)	*tonoko* (2)
bras	*bósan* (3) *bočan* (2) *tobo* (1)
cabiai	*miyo* (2)
calebasse en arbre	*šapammo* (2)
canne à sucre	*sarahi* (2)
canot	*xúbe* (3) *xuve* (2)
ce, cette	*eaíra* (3)
celui-là	*kuldréx* (3)
cerf ♂	*douxez* (3)
cerf ♀	*yeba* (3)
cerf guazu ti	*hieiba* (2)
cerf guazu pucu	*dauxes* (2)
cerf guazu bira	*sarai* (2)
cervelle	*tavalo* (2)
ceux-ci, celles-ci	*ehi* (2)
chanter	*leuleu* (3) *lehualoki* (2)
chat	*mitsi* (2)
chat ocelot	*pako-nana* (2) [cf. moufette, chien]
chat heïra	*hualuta* (2)
chaud	*veóni* (3)
chauve-souris	*huorè* (2)
chemin	*toba* (1)
chemise d'écorce	*botsomo* (2)
chenille	*rumhi* (2)
chercher :	
[que] cherches-tu?	[*exlexla koóss*] *salnam* (1)

cheveux	*risakuákua* (3) *risakua* (2) [cf. poil]
cheville du pied	*lotovakui* (2)
chicha	*pošo* (2) *poozo* (4)
chien	*pako* (2-3)
ciel	*benra* (1-2) *vendra* (3)
[Dieu est au] ciel	[*Dios kuroo naas*] *beknra* (4)
[qui créa] le ciel [et la terre]?	[*exlexla kooss kuei xisana*] *ass-beknra* [*zee as-xlakamba*] (4)
[j'irai au] ciel [avec Dieu]	[*inxla xoičel naas*] *beknra* [*nukus Dios*] (4)
cigale	*iriya* (2)
cils	*loandinram* (2)
cire	*šuindi* (2) [cf. abeille]
citrouille	*huaris* (2) [cf. courge]
clair	*geleuranas* (1)
coati roux	*bitsisima* (2)
cobaye	*bátus* (3) *batuš* (2)
cœur	*xasla-huandra* (3) *akla-vanra* (2) *xasla-banra* (1)
comprendre :	
je comprends [ton idiome]	*pahuana* [*koôss ihuanihuansin*] (4)
je ne comprends pas [ton idiome]	*kahi pahuanahua* [*ass ihuanihuansin*] (4)
cornes de cerf	*čankuo* (2)
corps	*lobában* (3) *enene* (1)
côtes (os)	*bebeskua* (2)
coton blanc	*budi-mori* (2)
coton mollado	*šloi-mori* (2)
cou	*huóroka* (3) *huruka* (2)
se coucher :	
couche-toi !	*deheki* (2)
coude	*baruta* (2)
couguar	*nontokua* (2)
courant des rivières	*šavo* (2)
courge	*varis* (3) [cf. citrouille]
courir	*xái* (3) *al'i* (2) [cf. aller]
court	*mitsitu* (2)
couteau	*kačíru* (3)
[je veux un] couteau	[*yeina koos*] *kačirra* (4)
crabe d'eau douce	*daka* (2)
crapaud	*kuarante* (2)
créer :	
[qui] créa [le ciel et la terre]?	[*exlexla kooss*] *kuei xisana* [*ass-beknra zee as-xlakamba*] (4)

[Dieu le] créa	[*Dios koôss*] *kuei xisana* (4)
crier	*kamámme* (3) [cf. pleurer]
crocodile	*yunali* (2)
cuisse	*dinoxan* (2) [cf. jambe]
danser	*télo* (3) *teloki* (2)
dauphin d'eau douce	*paxi* (2)
debout :	
être debout	*enki* (3) [cf. se lever]
demain	*imáyo* (3) [cf. matin] *tahuani* (2)
[j'irai] demain	[*hin xoičel naas*] *tahuani* (4)
dents	*söičlan* (3) *zoisla* (1)
dents incisives	*soislam* (2)
dents molaires	*kinto-xlaxlam* (2) [cf. joue]
diable	*kainibabakilmo* (2)
didelphe	*pušara* (2)
dieu	*bolau* (1)
dire :	
que dis-tu ?	*a-oss xankuan* (4)
doigt	*dimppan* (3) *inpan* (2) *dimpa* (1)
donner	*kuiléti* (3) *kakuakuaxna* (2)
donne-moi !	*kaixlekal* (2)
dormir	*oroki* (2) *xorókuo* (3)
dos	*dudukan* (2)
doux	*tadoi* (1)
eau	*tomi* (1-4) *tómi* (3) *tohuni* (2)
éclair	*tamsi* (3)
écorce	*tsobénkua* (3)
écureuil	*huahuainolx* (2)
enfant	*tamíba* (3)
enfant ♂	*itsiye* (2) [cf. garçon]
enfant ♀	*kuea itsiye* (2) [cf. fille]
épaule	*dolala* (2) *mossi* (1)
épine	*lelé* (2)
épouse :	
mon épouse	*ine-álhua* (3)
estomac	*xasla-huandra* (3) [cf. cœur]
étoile	*dirinkua* (3) *didinkua* (1-2-4) [cf. graine]
être :	
[où] est [Dieu] ?	[*akus*] *enna* [*kus Dios*] (4)
[Dieu] est [au ciel]	[*Dios*] *kuroo* [*naas beknra*] (4) [cf. il y a]
face	*móran* (3) *mora* (2) *morra* (1)

femme	*kueya*[1] (1) *kuéya* (3) *kueha* (2)
fesse	*kuansì* (2)
feu	*veè* (1) *vehe* (2) *vüée* (3) *uvehé* (4)
feuille	*lorankua* (2-3)
filer	*xabúxna* (2)
fille (opposé à fils)	*inil-máxni* (2)
ma fille	*ina-máčni* (3)
fille (opposé à garçon)	*kuea itsiye* (2) [cf. garçon, femme] *torl* (3)
fils	*maxni* (2)
mon fils	*uko-máčni* (3)
flèche	*iulpaendi* (2) *xurpahuandi* (3)
[j'ai tué un jaguar avec la] flèche	[*inxla kuei tikoina koôss rulrul nokoos*] *xul* (4)
fleur	*morin-kua* (2)
force	*ikte* (2)
forêt	*roi* (3) *koómo* (3) *sammo* (2) *čammo* (3-1)
fort	*dites* (3)
foudre	*yampa* (1) [cf. tonnerre]
fourmi	*čihel* (2)
fourmilier	*banama* (3)
fourmilier tamanoir	*banama* (2)
fourmilier tamandua	*hual'a hual'a* (2)
fourmilière	*ikamba* (2) [cf. terre]
frère	*alakua* (2)
mon frère aîné	*ákai* (3)
mon frère cadet	*ána* (3)
froid	*xilóka* (3)
front	*béran* (3) *bela* (2) *berra* (1)
fruit	*baba-kua* (2)
garçon	*dičíe* (3) *itsiye* (2)
genou	*činamo* (2)
glouton grison	*bitsisima* (2) [cf. coati roux]
gosier	*dibo* (1)
graine	*didinkua* (2) [cf. étoile]
grand	*mèrèhè* (2) *meréxe* (3)
grand'mère	*ine-nonoho* (2)
grand-père	*nonoho* (2)
gras, grasse	*mese* (2)

1. Le texte original porte *kucya*, évidemment par faute d'impression.

grenouille	*nanapa* (2)
grillon	*sindi* (2)
guêpe à miel	*omaile* (2)
guerrier	*xárra* (3)
haricot	*mado* (2)
en haut	*nas-benra* (1) [litt. : au ciel]
herbe	*moáskua* (3)
hier	*la-xémes* (3) [cf. jour]
[mon père est mort] hier	[*kahini ulxpaá*] *lahá-xémes* (4)
homme	*itilakúa* (1) *itilakua* (2-3)
hydromis	*merenoxena* (2)
ici	*éne* (3)
allons-nous en d'ici	*giakuel xahina ené* (4)
idiome :	
[je comprends ton] idiome	[*pahuana koôss*] *ihuanihuansin* (4)
[je ne comprends pas ton] idiome	[*kahi pahuanahua ass*] *ihuanihuansin* (4)
iguane	*karam* (2) *hama* (2)
il, elle	*ikolo* (2) *usko* (3) *ekuré* (4)
île	*čammo-paičlen* (3) [cf. monticule, forêt]
ils, elles	*isko* (3) *iko* (2) *isroó* (4)
intestins	*šilaskua* (2)
iule	*talesisi* (2)
ivre	*lākua* (2)
jaguar	*rulrul* (2-4)
[j'ai tué un] jaguar [avec la flèche]	[*inxla kuei tikoina koôss*] *rulrul* [*nokoos xulxpa*] (4)
jambe	*dinoh* (1) *dinóxan* (3) [cf. cuisse] *risa* (2) [cf. pied]
jaune	*sérre* (3) *sèrè* (2)
je	*inkla* (2-3) *inxla* (4)
jeune	*ovenionka* (2) *oveníhuankua* (3)
joli, jolie	*lokohi* (2) [cf. bon]
joue	*kinto* (2)
jour	*emes* (1) *xemes* (2) *xexmas* (3)
là	*nosdé* (3)
lac	*pohulo* (2) *poulo tolinlo*[1] (3) *poulo* (1)
laid, laide	*ruxe* (2)
lampyre	*tamayu* (2)

1. Ce n'est pas là un nom général.

langue	*rulkua* (1) *ručlan* (3) *ruxlam* (2)
lapin tapiti	*pulsi* (2)
lentes de poux	*dekues* (2)
se lever :	
lève-toi !	*enki* (2) [cf. être debout]
lèvre	*zoisla* (1) [cf. dent]
lézard	*poros* (2)
libellule	*sudpey* (2)
loin	*kíla* (3) *kila* (2)
long	*kura* (2)
loup rouge (*Canis jubatus*)	*tuyahua* (2) *tuyava* (3)
loutre (grande et petite)	*alalà* (2)
lune	*yehčo* (1) *yetso* (2) *yéče* (3) *yekčo* (4)
maigre	*hibeye* (2)
main	*čopa* (1) *čópan* (3) *soxpan* (2)
maïs	*kuástá* (3) *kuaxta* (2) *kuaxtahá* (4)
maïs vert (chocllo)	*dočitahà* (2)
maison	*roya* (1-2) *dròya* (3)
maison occupée	*asña* (3)
[va à] ta maison [et reviens vite]	[*xaihi naas*] *as-nan* [*čees porraka salmon*] (4)
malade	*romomohe* (2)
manger	*kaiki* (2) *kaika* (3)
manioc	*sinaxla* (2)
marais	*ayatso* (2)
marcher	*itóni* (3)
marche !	*iloniki* (2)
mari :	
mon mari	*uko-álhua* (3)
matin	*trrúbüi* (3)
[je suis allé] ce matin	[*hin xoïčel naas*] *imayo* (4) [cf. hier]
mauvais	*ruxra* (3) *dontóe* (3) *kuaxuxura* (2)
méchant	*sutuka* (2)
mentir	*tixasípa* (3) *tixasi* (2)
menton	*dinxla* (2)
mère	*ma* (1) *ixnel-ma* (2)
ma mère	*ines-máa* (3)
mesquin	*lombaison* (2)
midi	*čonsi* (3)
miel	*šuidi-nlo* (2) [cf. cire, abeille] *maluilomo* (1)

mois	*barraos-yečo* (1) [cf. lune]
mollusques :	
hélice	*huahua* (2)
mulette	*huale-huahua* (2)
ampullaire	*mexkla* (2)
mulette longue	*nivi* (2)
anodonte	*sokon* (2)
pédiculaire	*sonsi* (2)
montagne	*šampa-ndi* (2) [cf. pierre]
monticule entouré d'eau pendant la saison des pluies	*paičlen* (3) [cf. île]
mort, défunt	*kaine* (3)
mouche	*domo* (3) *dumui* (2)
mouche marehui	*talona* (2)
moufette	*paku-nana* (2) [cf. chat ocelot, chien]
mourir :	
[mon père] est mort [hier]	*kahini* [*ulx-paá lahá-xémes*] (4)
moustique	*kau* (3) *kahun* (2)
musique	*levalopa* (2)
nager	*komalo* (2)
narines	*solsolsi* (2)
neveu	*yanikahe* (2)
nez	*čini* (1) *báči* (3) *batsi* (2)
nièce	*ine-yanikahe* (2)
noir	*túni* (3) *tunaha* (2) *čammo* (1) [cf. bois, forêt]
nom	*eslan* (1)
non	*kaii* (3) *kai-lo* (2) *kahi* (4)
nourriture	*lokua* (4)
nous	*itli* (3) *ikli* (2) *ihixli* (4)
nuit	*imaidi* (2) *imai* (3-1)
obscur	*payaas* (1)
odorant	*manesmuhel* (1)
œil	*čōra* (1) *sora* (2) *tsóra* (3)
œuf	*xorkua* (3) *xolškua* (2)
oiseau	*xome* (2) *oome* (1)[1]
roi des vautours (*Sarcoramphus papa*)	*talotalo* (2)

1. *hume* (Kitemoka), *īme* (Čapakura), *īmé* = Carbo brasilianus (Pawumwa), *uma* (Iteu).

pérénoptère aura (*Cathartes aura*)	*talotalo* (2)
pérénoptère urubu (*Cathartes urubu*)	*tuspa* (2)
caracara (grand) (*Polyborus vulgaris*)	*taruba* (2)
caracara (petit) (*Polyborus chimachima*)	*yukamopa šia* (2)
duc ñacurutu (*Bubo magellanicus*)	*tukuko* (2)
aigle (*Morphnus urubitinga*)	*xlixli* (2)
effraie (*Strix perlata*)	*suhunta* (2)
petit duc (*Scops choliba*)	*orokoko* (2)
tyran bienteveo (*Tyranus sulfuratus*)	*čilili* (2)
fournier (*Furnarius rufus*)	*tititi* (2)
hirondelle	*cikilo* (2)
engoulevent (*Caprimulgus*)	*bahubi* (2)
moineau cardinal	*čuisa* (2)
cassique matico	*čolis* (2)
cassique tojo	*nunris* (2)
grand cassique	*ori* (2)
troupiale chopi (*Icterus* sp.)	*čikom* (2)
pie acahi, pie bleue, grimpereau	*hulin* (2)
oiseau-mouche	*čimili* (2)
martin-pêcheur (*Alcedo* sp.)	*tsadaba* (2)
pics	*yayama* (2)
ani des savanes (*Crotophaga ani*) et des palétuviers	*polopolo* (2)
coucou (*Cuculus*)	*huatsalo* (2)
couroucou (*Trogon*)	*baubaba* (2)
toucan toco (*Rhamphastos Toco*)	*onoho* (2)
aracari superbe (*Pteroglossus*)	*tilis* (2)

ara rouge (*Macrocercus macao*)	*kara* (2)
ara à collier	*pikua* (2)
ara jaune	*saridi* (2)
perroquet amazone	*abaro* (2)
perroquet sey	*seamo* (2)
perruche	*čeleka* (2) *sikuili* (2)
todier (*Todus*)	*pipipi* (2)
hocco à crête	*mamaku* (2)
dindon sauvage	*mamáku* (3)
hocco à bec rouge	*ritsi* (2)
faisan à cravate	*oyole* (2)
faisan noir	*nonsodinsamo* (2)
faisan catinguera	*sauba* (2)
petit faisan	*huanaka* (2)
coq	*torobare* (2)
poule	*matabare* (2) *xome* (3) [cf. oiseau]
perdrix	*toloiši* (2)
pigeon	*tololo* (2) *tolodo* (3)
tourterelle pecui	*pauku* (2)
tourterelle yeruti	*sisilodo* (2)
autruche	*dara* (2)
vanneau	*taila* (2)
courlan	*kolahu* (2)
grand héron	*guayapera* (2)
héron roux	*oko* (2)
jabirú (*Ciconia Mycteria*)	*bušubu* (2)
aigrette	*toba* (2)
cigogne	*yalata* (2)
tantale (*Tantalus*)	*huapaito* (2)
spatule (*Platalea*)	*baloši* (2)
grand ibis	*tote* (2)
ibis de Cayenne	*takaya* (2)
jacana (*Parra*)	*dele* (2)
kamichi (*Palamedea*)	*tohual'i* (2)
poule d'eau	*ponala* (2)
râle géant	*kuahi* (2)
petit pluvier	*likikin* (2)
cormoran nigaud	*kelèlè* (2)
haninga (*Plotus anhinga*)	*šošdi* (2)
canard	*kokorè* (3)

canard musqué	*konkorè* (2)
petit canard	*huisisi* (2)
mouette, hirondelle de mer	*taya* (2)
grèbe (*Podiceps*)	*šošoli* (2)
ombilic	*dinmo* (2)
oncle	*yaya* (2)
ongles	*čorínpan* (3) *sulinpa* (2)
oreille	*lototo* (2) *lotóto* (3)
orteil	*dinpóxan* (3) *dimpo* (2)
os	*núni* (3) *muihi* (2)
où?	
où [vas-tu]?	*a-oss* [*xoinan*] (4)
où [est Dieu]?	*akus* [*enna kus Dios*] (4)
oui	*díra* (3) *hoho* (2) *hóhó* (4)
paille	*dimas* (2-3)
paille de maïs	*bobiskua* (2)
palmier 20 pieds	*sipe* (2)
palmier totaï	*puram* (2)
palmier petit épineux	*nixnehihua* (2)
palmier carundaï	*dikis* (2)
palmier chonta	*depa* (2)
palmier cusi	*huaxle* (2)
palmier motacu	*čuxam* (2)
papillon	*soklohomui* (2)
paresseux tridactyle	*nonopa* (2)
parler	*ihueniki* (2) [cf. idiome]
patate douce	*halala* (2)
payé, payée	*iš-bahuara* (2)
payer	*bahuaran* (2)
peau	*čiskabebakan* (2)
pécari	*kayoti* (2)
pécher	*isbayil* (2)
peindre	*benti* (2)
père	*pa* (1) *paha* (2)
mon père	*uko-páa* (3)
mon père [est mort hier]	[*kahini*] *ulx-paá* [*laháxémes*] (4)
petit	*toči* (3) *ločii* (2)
peu	*kilamo* (2)
très peu	*abeira* (2)
peuple	*küiéne* (3)
pied	*zoipoh* (1) *rísan* (3) [cf. jambe]

pierre	*čámpa* (3) *šampa* (2) *čampa* (1)
piment	*čixi* (2)
plante du pied	*enxla-bas-xuanra* (2) [cf. estomac]
pleurer	*kamámme* (3) [cf. crier] *xihi* (2)
pleuvoir	*luktii* (2)
il pleut	*luhutihi* (4)
pluie	*luti* (3) *luluvanas* (1)
plume	*mumúnkua* (3) *čotamun* (2)
poignet	*duručopan* (2)
poil	*risakua* (2)
poisson	*bilahu* (2) *vilou* (3) *bilau* (1)
[je désire du] poisson	[*yeina koôss*] *vilau* (4)
bagre	*tabokin* (2)
bagre armé	*talaim* (2)
pacu	*silixi* (2)
raie armée	*sabo* (2)
bagre surubi	*pileči* (2)
dorado	*noto* (2)
palometa (*Serrosalmo*)	*lalakua* (2)
sábalo	*hulkam* (2)
anguille et symbranche	*bourey* (2)
poitrine	*beráran* (3) *bexlaxla* (2) *tube* (1)
porc-épic	*ludutuš* (2)
se porter :	
comment te portes-tu ?	*is-iayu* (2) *is-yayu* (4)
je me porte bien	*in-iayu* (2) *yayu* (4)
pou de tête	*damhi* (2)
pou garrapata	*yuyumo* (2)
pouce	*dimppan* (3) [cf. doigt, orteil]
pourri, pourrie	*lonrani* (2)
prairie	*moaskua* (2) [cf. herbe]
prendre :	
prends !	*xala* (2)
près	*čuve* (2) *krúe* (3)
propre	*kuaxaluko* (2)
puce pénétrante	*kudun* (2)
punaise	*delba* (2)
quand	*exloma* (2)
que :	
que dis-tu ?	*a-oss xankuan* (4)
que cherches-tu ?	*exlexla koôss salnam* (4)

que veux-tu ?	*exlexla koôss yeinam* (4)
qui, lequel	*exklexlan* (3)
qui créa le ciel et la terre ?	*exlexla kooss kuei xisana ass-beknra zee as-xla-kamba* (4)
rainette	*siba* (2)
rame	*sailedo* (2)
ramer	*šayave* (2)
rat des maisons	*nulkua* (2)
regarder :	
regarde !	*velti* (2)
renard	*huahua* [1] (2)
revenir :	
va à ta maison et reviens vite !	*xaihi naas asnan čees porraka salmon* (4)
rien	*kahe* (2) [cf. non]
rire	*xosíčel* (3) *iosiki* (2)
rivière	*inua* (2)
rio Mamoré	*inkua* (3) *inua* (2)
rio Itenes ou Guaporé	*itenes* (2)
roseau en éventail	*arandi* (2)
rosée	*bexlo* (2)
rouge	*rabal* (3) *rapal* (2)
sable	*huivis* (2)
sain	*taraxni* (2)
sale	*tsivani* (2)
sang	*doni* (3) *donhi* (2)
sauterelle	*simba* (2)
scarabée des bois	*merodon* (2)
scolopendre	*sabosexlešlemo* (2)
scorpion	*yokokole* (2)
sein de femme	*tsáxan* (3) *čaxa* (2)
sel	*doyon* (2) *ndoyon* (3)
serpent	*mimidi* (3)
couleuvre	*mimidi* (2)
serpent à sonnette	*olobahuas* (3) *olovava* (2)
orvet et amphisbène	*taresisi* (2)
boa	*yanave* (2)
singes :	
callitriche	*silo* (2)

1. *ohua* (Iten), *huahuao* (Kitemoka).

callitriche lion	*katsitsi* (2)
atèle coaïta	*patore* (2)
alouate noir et rouge	*uli* (2)
maquis nocturne	*despu* (2)
sœur	*ine-ana* (2)
ma sœur aînée	*ákai* (3)
ma sœur cadette	*ána* (3)
soif	*laloïitsakua* (2)
soir	*hualailu* (3)
soleil	*ilča* (1) *tinno* (2-4) *tíno* (3)
sot	*kai-sihuaivan* (2)
sourcils	*baxram* (2)
sourd	*sinloto* (2)
spectre (insecte)	*delromoidi* (2)
tabac	*yumáres* (3) *yomaris* (2)
talon	*basi* (2)
tante	*aiku* (2)
taon	*sorammo* (2)
tapir	*homa* (2)
tatou géant	*bitohamo* (2)
tatou peba	*huoyxlehe* (2)
tatou encoubert	*pohua* (2)
tatou mutila	*sutulra* (2)
taupin à lumière (hélater)	*detadi* (2)
ténébrion	*sumxela* (2)
termite	*samoya* (2)
terre	*l'akamba* (1) *tlakámpba* (3) *šlakamba* (2) *axlakamba* (4)
[qui créa le ciel et] la terre	[*exlexla kooss kuei xisana ass-bekura zee*] *axlakamba* (4)
tête	*bakuakua*[1] (1-2) *bakuákua* (3)
tique garrapata	*dambimmo* (2) [cf. pou]
tisser	*lokaho* (2)
tonnerre	*yampa* (3) *urulul* (2)
tortue	*sóno* (3)
tortue d'eau douce	*šono* (2)
tortue de terre	*huanalu* (2)
tout	*bara* (3)

1. Le vocabulaire publié par d'Orbigny porte par erreur de copie ou faute d'impression *bamakua*.

travailler	*tiskárib* (3)
triste	*is-ruekabaitsu* (2)
tu, toi	*ulkua* (3) *ulkuaba* (2) *ulkuam* (4)
tuer	*tekoina* (3) *tikoina* (2)
j'ai tué [un jaguar avec la flèche]	*inxla kuei tikoina* [*koôss rulrul nokoos xulxpa*] (4)
vase de terre	*lotoba* (2)
veines	*axelapa* (2)
venir	*yéla* (3)
viens !	*yala* (2)
vent	*pómo* (3) *pumu* (2) *poumub* (1)
ventre	*tsodóbe* (3) *codovi* (2) *codobi* (1)
vers :	
lombrics et ascarides	*pihua* (2)
vert	*noxna* (3) *subu* (2) [cf. bleu]
vessie	*sokuamba* (2)
viande	*huakatoda* (3)
vieux	*bixabu* (2) *bíxou* (3)
village	*lólos* (3)
vite :	
va à ta maison et reviens vite	*xaibi naas asnan čees porraka salmon* (4)
vivant	*iténe* (3)
voler, dérober	*tolkarána* (3)
voleur, voleuse	*tulkrana* (2)
vouloir :	
je veux	*xirampana* (2)
je ne veux pas	*kai-xirampana-hua*[1] (2)
je veux [un couteau]	*yeina* [*koos kačirra*] (4)
je désire [du poisson]	*yeina* [*koôss vilau*] (4)
que veux-tu ?	*exlexla koôss yeinam* (4)
vous	*ibi* (3) *ibbi* (4)
un	*sotaru* (3) *sotara* (2)
deux	*oira* (3-2)
trois	*taxra* (3) *taša* (2)
quatre	*oikara* (2-3)

1. Le vocabulaire publié par d'Orbigny porte par erreur de copie ou faute d'impression *kai-xirampana-aka*.

II. Texte mobima.

Pater noster.

Papa isti diaskuri nas benrra; dissana uyena-ba as eslan;
Père nôtre toi-qui-es au ciel; que nous-aimions ton nom;

issana ibakuan-kaya isti as reinon; dissana aiban-kayan nis yanlo-
que [vienne] nous ton royaume; que tu-sois-obéi parmi ceux-

nah dissana eya is nis benrra-mah[1]*; ilkoah koahkuan-kaya*
'en-bas que comme toi parmi ceux-d'en-haut; toi donne

nokob ilčomkana isti; humapohdoha isti il eya isti humaponna-
ujourd'hui [quoi-manger] nous; pardonne nous comme nous pardonnons

a isti il čalomba-kaya isti; kail' nanrran-kaya isti; porral
nous [ceux-qui] [haïssent] nous; ne-pas [abandonne] nous; [que-ne pas]

ispansle-kaya isti nis atakarrà ditinnokuanne.
[succomber] nous dans [choses] [effroyables].

1. Notre traduction de cette phrase diffère notablement de celle de Hervás et l'Adelung, qui ne tiennent pas compte du suffixe *-mah*. Ces auteurs traduisent *nas-benrra* et *nis-benrra-mah*, par « au-ciel », ce qui est évidemment une erreur, pour la seconde forme.

LETTRE

DU CURÉ DE LA COLONIE FRANÇAISE DES ILES MALOUINES

(22 AVRIL 1765)

PAR M. H. BOURDE DE LA ROGERIE.

La lettre dont nous présentons la copie fut écrite par le curé de la colonie naissante des îles Malouines à l'époque où Bougainville reprit la mer après le deuxième séjour qu'il avait fait dans les îles [1]; elle ne porte pas d'adresse. Nous l'avons trouvée dans les papiers d'une famille de Saint-Malo, la famille Rousselin du Rocher [2], qui s'intéressait aux choses de la mer et particulièrement aux entreprises commerciales ou maritimes à destination des côtes de l'Amérique. Elle était probablement adressée à Pierre-Nicolas Rousselin, chanoine de Saint-Malo, fils de Pierre Rousselin du Rocher, écrivain de marine, mort en 1742 à la Vera Cruz, à bord du *Saint-Esprit*.

Nous ne possédons aucun renseignement sur l'auteur dont le nom, Desertos Duguérard, paraît étranger au pays malouin. Sa lettre prouve qu'il était dénué d'instruction; les plus humbles recteurs des paroisses bretonnes écrivaient en un style moins incorrect; nous sommes portés à croire qu'il appartenait à l'une des branches de l'ordre franciscain qui, à cette époque, fournissaient des aumôniers aux vaisseaux du Roi et à de nombreux navires de commerce. Les Récollets et les capucins bretons étaient zélés et désintéressés, mais généralement peu lettrés.

Si le curé des îles Malouines était un ignorant, il était en revanche doté d'un optimisme rare. Sa nouvelle paroisse lui inspira un enthousiasme qui n'a été ressenti par aucun des géographes et des navigateurs qui ont visité les îles Malouines. Sa description des îles, de la fécondité du sol, de l'abondance et de la variété des productions, contraste particulièrement avec les renseignements donnés en 1767 par le successeur de Desertos Duguérard, le frère Sebastian Villanueva [3] qui desservit la mis-

1. Bougainville quitta les îles Malouines le 27 avril 1765.
2. Archives d'Ille-et-Vilaine, série E.
3. Lettre du 25 avril 1767, citée par M. P. Groussac, *Les Iles Malouines*. Nouvel

sion fondée près de la colonie espagnole établie dans les îles après le départ des Français.

Il est probable qu'en 1764 Bougainville et ses compagnons avaient envoyé à Saint-Malo des descriptions fort engageantes de la colonie. Une vingtaine d'émigrants seulement avaient pris part à l'expédition de 1763-1764. Un contingent beaucoup plus important fut amené au mois de janvier 1765 ; lorsque la colonie fut remise à l'Espagne le 1er août 1767, elle comptait environ 150 habitants. Quelques-uns demandèrent à rester; le curé Desertos Duguérard ne fut pas du nombre, car les documents espagnols de 1767 et années suivantes ne mentionnent la présence d'aucun prêtre français aux îles malouines.

De la colonie des Isles malouines, par le
51e degré 1/2 de latitude sud, le 22 avril 1765.

Monsieur et cher confrère,

Pour vous faire une description de l'Isle Malouine qui peut avoir cent cinquante lieues de circonférence et dont les extrémités forment l'embouchure du détroit de Magellan... ; observez qu'il y règne ce qui arrive rarement dans les autres climats : son air, la vicissitude de ce qui l'accompagne, la terre, généralement ce qu'elle produit pour le bien être de son habitant, sa perspective, l'aisance de ce port et la sûreté de ses rades. L'air y est si pur et si serein qu'on n'y voit jamais nulle insecte. Cette terre peut être appellée l'isle de l'Immortalité. Le chaud y est sans excès et le froid si tempéré que c'est un printemps ou une automne perpétuelle, quelques jours cependant aussi chauds que les plus chauds de France : tout contribut à une santé robuste. Peu de brouillards qui ne soient bientôt dissipés, un tonerre rare, sans force ni éclat, ny venins, ny serpens, finalement c'est le pais des valétudinaires pour jouir d'une vie au dela de toute attente. Sa terre humectée par une pluye qui comme une douce rosée fait sa fécondité ; son sol noir à deux pieds sur sa superficie qui cache un lit de terre grasse bleue [1], ne demande que les bras du laboureur pour l'enrichir avec usure de ses dons. Les légumes ainsi qu'en France y viennent très-bien, et c'est [ce] dont j'ay fait moi même l'expérience par les semences de Mr Dubois. Il ne croit point de bois dans

exposé d'un vieux litige (Extrait des *Anales de la Biblioteca Nacional de Buenos Ayres*), 1910, in-8°, p. 158-159.

1. Ici, comme dans toute sa lettre, l'auteur exagère les agréments de sa paroisse. Lorsque les Espagnols voulurent planter des arbres au Puerto de la Soledad (l'ancien Port Louis des Français), ils durent faire apporter de la terre végétale de Buenos Ayres (Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, t. V, p. 499).

l'isle propre pour aucune batisse. On y brule seulement d'une bruierre dont la tige élevée de terre de deux pieds ou plus peut avoir aussi plus ou moins quatre à cinq pieds de diamètre. Ce bois brule comme notre genet, mais la tige et les racines beaucoup plus grosses. Un arbrisseau qui croit communément sur le bord des ruisseaux d'une eau pure et cristalline, arbrisseau ressemblant à nos saules, une tourbe intarissable qui brule comme du charbon de terre, mais d'un feu clair et sain sans odeur de soufre, ny salpêtre. La Providence y a prouvé [pourvu] par le voisinage du détroit de Magellan où le vaisseau y a pris une charge complette de bois à quatre vingt lieues de l'Isle, ce qui fait pour couppe et exploitage en un mois vingt-cinq jours. On estime qu'il en est beaucoup plus près, c'est l'affaire de la gouélette chargée de cette expédition. Le sieur Lavarie-Le Roy qui la commande a l'expérience de la côte par le voiage qu'il a fait à Magellan sous les ordres de M^r le général de Bouquainville (*sic*), qui a fait alliance avec une nation fort simple et gens doux, y a arboré le pavillon français et en a fait des confédérés.

Les fruits : un lescat comme un très gros pois blanc et rouge, d'un gout suave et odoriférant faisant une liqueur exquise, et la feuille un thé aussi agréable. Une espèce de framboise excellente et finne en confiture, une plante qui avec de la melace et du maycek (maïs sec ?) fait une bierre parfaite, du ceteras (cedrat) capillaire si venté à faucher et charger des vaisseaux, des fleurs de champ comme en France, la violette est plus belle, plus odoriférante ; des gomiers qui forment un globe ver qui peut servir de faut miel et dont il sort une gomme à petit grain d'une odeur plus suave que le bainjoin ; des volatilles et gibier, des macs (?) comme oyes, canards, sarcelles, beecis (bec-scies) (?) courlieux, pelingouins (pingouins). Les derniers se tiennent debout sur deux ailerons et représentent assez un jacobin revêtu. Des outardes beaucoup meilleures que nos oyes de France, des canards sauvages de même que des grives, merles et bégasses, le tout à foison et à tuer à coups de batons, aigles plus gros qu'une poule et qui fait de meilleure soupe. De ces gibiers, dans une après-midi une personne ne compte pour rien d'en tuer cent, et deux dans un jour, dont on charge le chariot traîné par des bœufs. Une pêche abondante de toute espèce de poisson et de coquillage, et c'est ordinairement assez peu de quatre cent livres de poisson d'un coup de fillet, des lions marins dont la taille énorme épouvante les plus hardis. Ces monstres ont vingt six pieds, plus ou moins, de longueur, d'une grosseur de deux gros tonneaux, se levants sur deux nageoires et ouvrants une gueulle où on entrevoit quatre dents comme celles de l'éléphant, un hurlement sourd et effroyable, menaçants de se repaitre et engloutir les hommes qui se présentent à eux, et les enfants en font leur jouet, en approchent aisé-

ment, leurs donnent des coups de couteau, des coups de pierre et de batons, leurs jettent du sable dans la gueulle et dans les yeux, mettent en fuitte et les font se jetter à la mer. On en fait d'excellente huille pour bruler ainsi que du loup marin qui est ici en grande quantité. Pour la baleine, [elle] est aux environs de l'habitation et de la ville.

La perspective de l'isle est un coup d'œil gratieux qui réjouit, des plaines et des coteaux verdoyans où on peut faucher deux fois par an du sain-foin de deux pieds de haud; des vallons bordés par des montagnes d'une pente douce et d'un ordre admirable formés par la nature. Les ports, une rade immense pour y contenir mille vaisseaux, grand eau, bon fond et tenue de débarquement à la portée de fusil; et tout petit vaisseau pour aller jusque sous la ville ainsi que dans un bassin.

Voilà la colonnie des Isles malouines qu'on prend soin d'embellir par l'art.

Ma missive vous trouve en bonne santé ainsi que moy, tous mes chers amis et confrères que j'embrasse de tout mon cœur.

Desertos duguérard, cure de Saint Louis, colonnie des Isles Malouinnes.

LES VOYAGES, DÉCOUVERTES ET AVENTURES DE M. SAVAGE LANDOR AU BRÉSIL [1],

PAR PAUL WALLE,
Chargé de mission,
Membre du Bureau de la Société de Géographie commerciale de Paris,
Conseiller du commerce extérieur de la France.

Dans son numéro du 14 mai, *Le Matin* dit : « M. Savage Landor a découvert une partie du Brésil, mais les Brésiliens ne lui en gardent pas reconnaissance, et se demandent qui a tort, qui a raison ; » il ajoute : « Pour l'instant un seul fait est acquis, c'est que M. Savage Landor, *qui a exploré le Brésil au péril de sa vie*, qui a dressé la carte de toute une région inconnue (!) et qui a rapporté de son voyage des milliers d'observations scientifiques, ne doit pas compter sur la reconnaissance du pays où il a fait tant de découvertes. »

Nous ajouterons : et pour cause ! Les Brésiliens sont en effet tout à fait renseignés sur la valeur de ces prétendues découvertes. Déjà avant le départ de l'explorateur, la majeure partie de la presse de Rio avait l'intuition qu'il ne fallait pas prendre au sérieux ce voyageur toujours si infortuné, par trop épris de solitude et adversaire de tout contrôle.

Le 16 mai, M. Savage Landor déclare dans le même journal que, si les Brésiliens sont mécontents, c'est qu'il y a des gens qui n'admettent pas

1. A la suite de la sensationnelle conférence faite à la Sorbonne le 20 mars 1914 par M. Savage Landor et après lecture de l'article paru dans *L'Illustration* du 21 mars, j'avais formé le projet de remettre au point les assertions de l'explorateur. J'ai été devancé par M. Paul Walle dans cette œuvre. M. Paul Walle, — avec toute l'autorité que lui donnent ses multiples explorations en Amérique et ses excellents travaux sur les diverses républiques sud-américaines —, a très courageusement exposé l'opinion de tous les Américanistes sérieux sur la question. A ma demande, il a bien voulu résumer dans l'article qu'on va lire les critiques qu'il avait formulées dans la presse quotidienne. Je tiens à lui en exprimer mes bien sincères remerciements.

P. RIVET.

qu'on leur dise leurs vérités. M. Savage Landor ne pourrait guère en dire car il n'a pas eu le temps de les connaître, ni pris le soin de les étudier.

Pour n'avoir pas à riposter par des arguments valables à des critiques, d'ailleurs très indulgentes, que j'avais formulées, pour éviter des réfutations faciles que peuvent lui attirer les tartarinades, les invraisemblances et même les absurdités qui émaillent ses récits de voyage au Brésil inconnu, pour ne parler que de ceux-là, M. Savage Landor déclare superbement qu'il ne daigne répondre qu'à d'anciens présidents de république.

Ceci serait déjà presque un aveu ! M. Savage Landor savait en effet que j'étais à même de retorquer bon nombre de ses allégations, car, prié d'intervenir quelques jours avant sa conférence, j'avais été, loyalement et sans parti pris, le trouver pour lui faire remarquer les invraisemblances des récits et interviews publiés par la Presse. Il me répondit que ses propos étaient en partie dénaturés par les reporters et qu'il ne pouvait être responsable que de ce qu'il disait ou écrivait lui-même. Je me retirai fort peu convaincu après une conversation de plus d'une heure.

Je n'avais pas tort d'être sceptique car, le jour même de la fameuse conférence, *L'Illustration* donnait un récit détaillé des aventures de M. Savage Landor qui était l'essence même de son œuvre et exactement le tissu de vantardises qu'il débita le soir.

Certes, je n'ai pas découvert l'Amérique ni le Brésil, d'autres l'ayant fort heureusement fait depuis longtemps ; je n'ai pas davantage découvert de nouvelles montagnes ni des fleuves inconnus, mais près de dix années de voyages et de séjours effectifs réalisés à plusieurs reprises dans des conditions diverses et comme chargé de missions officielles dans les différentes républiques sud-américaines, notamment au Brésil où j'eus l'occasion de parcourir une grande partie du bassin amazonien, le fait d'avoir publié une demi-douzaine d'ouvrages pratiques sur ces pays (quatre de ces ouvrages ayant été couronnés par l'Académie française ou la Société de géographie), me donnent le droit d'intervenir et de dire que M. Savage Landor dépasse les bornes et en prend vraiment trop à son aise avec la vérité.

J'aurais pu me présenter à M. Savage Landor comme ancien vice-président de section et membre du Conseil de la Société de Géographie commerciale de Paris, Société au bureau de laquelle j'appartiens depuis plus de dix ans, j'ai préféré le faire comme Secrétaire général de la Chambre de Commerce franco-brésilienne. Ceci permet aujourd'hui à ce voyageur de confier à un reporter du *New York Herald* que mes critiques sont ridicules, puisque n'ayant visité que les principaux centres, comme Rio de Janeiro, Buenos Aires, etc., à titre de simple enquêteur commercial, je ne dois rien connaître de la forêt.

Des séjours de plusieurs mois faits parmi les *seringueiros*, dans le Haut Madeira, le Haut Purus et l'Acre et auparavant dans les régions du Haut Paraguay avoisinant le rio Guaporé, ont dû cependant me laisser quelque expérience. Quant à l'intérieur du Brésil, sans prétendre le connaître à fond, ce qui serait absurde, étant donné l'immensité de son territoire, je crois être le premier à avoir donné une idée d'ensemble des vingt États, et il m'a bien fallu aller me documenter sur place, car l'administration fédérale elle-même ne possédait que des renseignements insignifiants sur la plupart d'entre eux.

Ceci dit, non par vanité, mais pour préciser la situation, j'ajouterai que c'est faire la part belle à M. Savage Landor que de le critiquer sur des points de détails qui, s'ils démontrent une notable vantardise, ne signifient pas grand'chose, car le modeste héros d'innombrables aventures compte surtout sur l'incompétence et l'indulgence de la très grande majorité. Celle-ci préférant d'ailleurs le merveilleux aime mieux croire que d'y aller voir, comme on l'y invite ironiquement. J'aborderai donc des faits plus précis en faisant l'historique du voyage de M. Savage Landor.

Celui-ci, qui déclare modestement avoir découvert une partie du Brésil au risque de son existence et toujours après des péripéties aussi nombreuses qu'impressionnantes, prétend pour appuyer ses dires que le Congrès brésilien *lui vota à son retour une somme de 100.000 francs à titre de récompense nationale.*

M. Savage Landor nous trompe et équivoque : *le Congrès ne lui a voté aucune récompense.* Voici les faits :

A son arrivée à Rio de Janeiro, précédé par la renommée de ses aventures précédentes, M. Savage Landor exposa à la presse et à diverses personnalités brésiliennes le plan d'un voyage audacieux, lequel consistait à traverser le Brésil de *l'Est à l'Ouest en suivant le 11e parallèle.* Cet itinéraire n'ayant jamais été suivi devait révéler des choses intéressantes pour le Brésil. Pour exécuter ce voyage, M. Savage Landor *demandait une importante subvention.*

Comme le ministre de l'Agriculture et du Commerce d'alors, M. Pedro de Toledo, qui, ainsi que la majorité de la presse, ne voulait pas prendre l'explorateur au sérieux, refusait en objectant qu'aucun fond n'avait été prévu pour un voyage de ce genre, M. Savage réussit à intéresser à sa cause plusieurs personnalités influentes, entre autres deux sénateurs d'une grande notoriété et d'une valeur reconnue MM. Azeredo et Alcindo Guanabara, tous deux actuellement à Paris. Ces personnes, impressionnées par les attestations produites et séduites par l'idée de faire connaître au monde des zones peu connues de leur pays, arguèrent que, lors même que le voyage ne donnerait pas de résultats pratiques, il en resterait toujours quelque chose par sa répercussion.

Grâce à l'intervention des honorables sénateurs, intervention qu'ils ne tardèrent pas d'ailleurs à regretter, le Congrès vota une somme de 60 contos de reis (près de 100.000 fr.) dans un but de propagande *mais sans affectation nominale.*

Le Ministre, qui n'avait plus aucun prétexte de refuser, s'inclina alors : M. Savage Landor devait recevoir 30 contos en partant et 30 contos après l'exécution du voyage.

M. Landor équivoque donc quand il affirme avoir reçu une récompense nationale alors qu'il s'agit simplement d'une subvention sollicitée et obtenue non sans peine, *avant son départ*, pour un voyage considéré, non sans raison, comme difficile et assez périlleux.

Cet explorateur, qui voyage, paraît-il, uniquement armé d'un canif de poche, demanda même qu'on mît à sa disposition une petite mitrailleuse portative. Le Ministre, sur les avis motivés du colonel Rondon, s'opposa à ce qu'on fît droit à cette demande en disant qu'il venait d'organiser un service de Protection des Indiens et qu'il ne voulait pas qu'on se livrât à aucun sévice contre eux, le plus grand nombre étant inoffensifs. Le Colonel ajoutait que, si M. Landor partait avec de semblables idées, le gouvernement devait dégager sa responsabilité, le meurtre d'un seul Indien devant attirer des représailles mettant la vie de l'explorateur en danger [1].

Le magnifique programme de M. Savage Landor était sans doute *para ingles ver* (pour la frime), comme on dit au Brésil, car, devant traverser ce pays en suivant le 11e parallèle, il s'empressa, le plateau du Matto Grosso une fois atteint, de remonter obliquement *dû 11e vers le 15e méridien* puisqu'il descendit le rio Arinos une des deux branches principales du Tapajoz. Ce n'était pas du tout la même chose ! Le colonel Rondon venait en effet peu de temps auparavant de traverser tout le Matto Grosso du Sud au Nord [2], jalonnant sa route d'une ligne télégraphique, ce qui était une preuve de la réalité de son passage ; les Indiens, dont Rondon se fit ensuite le protecteur, aidèrent même à la construction de cette ligne. Plus encore, le Colonel put utiliser une automobile de route « Fiat » de 40 HP sur une grande partie de son parcours, notamment sur le plateau Matto Grossien ou des Parecis.

1. Nous ne craignons aucun démenti sur ces faits, car ils nous ont été signalés et confirmés devant témoin par M. Pedro de Toledo lui-même, aujourd'hui ministre du Brésil à Rome.

2. Expédition qui s'achevait pendant que je me trouvais moi-même dans le Sud du Matto Grosso et dont j'ai signalé l'itinéraire et l'action dans mon livre : *De l'Uruguay au rio Sao Francisco* (p. 260-261).

Cette question de la subvention étant réglée[1], parlons de la découverte d'une partie du Brésil. A ce sujet, l'ingratitude des Brésiliens se justifie, ils ne doivent en effet aucune reconnaissance à M. Savage Landor qui n'a rien vu ni découvert quoi que ce soit d'utile à leur pays. Ceux qui ont assisté à sa conférence ou qui ont lu *L'Illustration*, où cette conférence fut à peu près textuellement reproduite, n'ont pas pu en douter un instant. Ce récit, comme d'ailleurs ceux profusément répandus dans la Presse, n'est qu'un hymne au héros Savage Landor par Savage Landor lui-même. C'est là l'essence même de son œuvre !

Suivons-le dans le Brésil inconnu : son itinéraire le porte de Rio de Janeiro à Araguary, frontière de l'État de Goyaz, soit quatre jours de chemin de fer : il traverse ensuite une partie parfaitement connue de l'État de Goyaz pour se rendre à la capitale, puis de là au fleuve Araguaya. C'est non loin de ce dernier qu'il étudie les sauvages indiens Bororos, réunis autour de la mission créée là par des Salésiens. Les quelques renseignements qu'il donne à leur sujet lui sont fournis par les pères de la mission pendant le court arrêt qu'il y fit. Il dit lui-même n'avoir pas rencontré d'Indiens dans son voyage.

Il coupe ensuite le plateau du Matto Grosso que traverse le faîte peu accentué du partage des eaux entre le bassin du Parana et celui de l'Amazone, zone à peu près désertique il est vrai, mais n'offrant aucune difficulté sérieuse : j'ai rappelé il y a un instant que ce plateau a été traversé à peu près du Sud au Nord en automobile. Après un crochet à Diamantino, le voilà sur le Rio Arinos, branche principale du Tapajoz, dont la source se trouve à 80 kilomètres du dit bourg de Diamantino. Ce rio et ce fleuve figurent depuis longtemps sur les cartes ; ils furent en effet reconnus en entier, en 1746, par João da Souza e Azevedo qui se rendit de Matto Grosso au Para en en descendant le cours. Ils furent également étudiés par le célèbre explorateur Chandless, puis par Henri Coudreau, en 1896. Les expéditions allemandes dirigées par von den Steinen (1884-1887) ont reconnu aussi la région avec le cours du Xingu.

N'ayant pas découvert le rio Arinos, M. Savage Landor se rattrape

1. Encore un mot à ce sujet. M. Savage Landor termina sa conférence et son article de *L'Illustration* en disant que : en reconnaissance des services rendus le Congrès brésilien lui fit don de 100.000 fr. comme récompense nationale, mais, ajouta-t-il, *le voyage m'a coûté plus du double*. Cette énormité donne la mesure de l'homme ! Je demande, en effet, à tous les explorateurs, à tous les voyageurs, à tous ceux enfin qui ont eu de longs voyages à opérer dans l'une ou l'autre partie du monde, si une affirmation si insensée peut être discutée. Même en pays civilisés, avec des séjours prolongés dans toutes les grandes villes, il faudrait du temps pour dépenser sagement cette somme.

sur les nombreuses chutes et rapides (*cachoeiras*) dont le cours de cette rivière est semé, comme d'ailleurs celui de la plupart des affluents et sous-affluents des grands tributaires de l'Amazone. Là, il éprouve les difficultés et les ennuis que tous nous avons rencontrés dans ces régions, difficultés journellement surmontées par les *seringueiros*, par les fonctionnaires de l'État, etc... Il suffit de regarder une bonne carte du Brésil et de suivre l'itinéraire de notre voyageur pour se rendre compte qu'il n'y avait rien ou presque rien à découvrir dans toute cette région.

Reste la traversée d'une partie de la forêt entre le Tapajoz et le fleuve Madeira ; c'est là surtout que l'imagination du narrateur se donne libre cours. Sans méconnaître qu'une semblable traversée peut paraître quelque peu pénible à un Européen habitué à son confortable, il faut admettre que, pour un explorateur, c'est un voyage en somme peu difficile, que les chercheurs de caoutchouc accomplissent à chaque moment sans avoir l'idée de faire une prouesse remarquable.

Cette existence du *seringueiro* dans la forêt est un démenti formel aux assertions de M. Savage Landor qui dit n'avoir pu trouver de personnel pour l'accompagner en raison de la terreur folle que l'inconnu et la forêt inspiraient aux habitants de l'intérieur. M. Landor se moque du public ou ignore que, jusqu'à ce qu'elle fût paralysée par la crise actuelle du caoutchouc, la prospérité des États amazoniens était due aux 200 ou 250.000 paysans brésiliens transportés de plusieurs États voisins, qui, disséminés par groupe et plus souvent par couple ou même seuls se livrent à l'extraction du précieux *or noir*, le caoutchouc ; qu'on les trouve dispersés dans l'immense bassin amazonien aussi bien le long des grands fleuves que des rivières moindres et des *igarapés* dont beaucoup ne figurent pas encore sur les cartes, sillonnant la forêt à la recherche de l'*evea*, et perçant au sabre d'abatis des *picadas* ou sentiers ayant parfois plus de 200 kilomètres.

M. Savage Landor n'a donc pas non plus découvert la forêt amazonienne qui couvre plusieurs millions de kilomètres carrés, et que tant de personnes violent chaque jour ; par contre, il y a découvert la faim, une faim de seize jours ! Ce jeûne est une belle mystification. Si la forêt proprement dite et dans son épaisseur ne constitue pas un garde-manger bien garni, elle offre quand même des ressources qui permettent de subsister en se soumettant à quelques privations. A peu de chose près, la forêt amazonienne est la même partout ; pendant la saison des pluies, elle est inondée sur d'énormes surfaces, des lagunes ou *igapos* se forment de toutes parts, d'autres existent en permanence, les cours d'eau abondent et si le poisson fait défaut un jour, on se rattrape le jour suivant. D'un autre côté, les racines de palmier *assahy* sont très comestibles, les tortues

jabotys se rencontrent çà et là, de temps à autre, la forêt fournit aussi du miel en abondance, des *castanhas* ou noix du Para, sans parler du *seck-seck*, sorte de crapaud blanc comestible. On n'y regarde pas de si près quand la faim se fait sentir.

Un autre fait surprenant est que les compagnons de M. Savage Landor qui, suivant lui, ne l'accompagnaient qu'à contre cœur, après avoir voulu l'assassiner, ne l'aient pas abandonné une fois arrivés aux établissements civilisés du Tapajoz, et aient consenti à pénétrer avec lui dans la fameuse forêt. Comment se fait-il encore qu'aucun *seringueiro* de cette zone n'ait consenti à servir de guide au voyageur jusqu'au Rio Abacaxis qui suit à peu près le 15e méridien ou jusqu'au Cunama plus facile encore à atteindre, rio qui prolonge le 16e méridien pour aboutir au Madeira à une distance assez courte du premier. Tous ceux qui ont voyagé sur les différents affluents de l'Amazone ont éprouvé comme moi la complaisance des habitants, sédentaires ou non ; il est rare de n'en pas trouver un pour vous accompagner au *baracon* ou établissement le plus proche ; de là, un autre vous conduit plus loin, et ainsi de suite. Qu'on se donne la peine de lire les récits des von den Steinen, des Coudreau, etc., et on verra que tous ont eu à se louer des *seringu* blancs ou métis, même des plus grossiers d'entre eux.

Nous ne nous arrêterons pas davantage au fait d'un homme épuisé, mourant de faim et portant sur son dos 400 clichés, sous la température humide et lourde de la forêt amazonienne. Il serait trop long de relever toutes les contradictions du voyageur.

Les récits de M. Savage Landor n'offrent qu'une suite de mésaventures et de périls destinés à impressionner le lecteur ou l'auditeur naïf et crédule ; ils ne contiennent aucune révélation dans le domaine scientifique ou pratique ; je ne discuterai cependant pas les constatations soi-disant scientifiques de son livre, ne les connaissant pas ; on ne conteste d'ailleurs pas des chiffres de hauteurs barométriques, des situations de longitude ou de latitude, voire des levers topographiques, encore que l'utilité en soit nulle lorsqu'il ne s'agit pas d'un tracé ou d'une route destinée à être suivie par d'autres voyageurs.

Le voyage de M. Landor n'a pas même eu ce résultat de créer une nouvelle voie de communication, comme l'a fait Miss Emilia Snethlage qui nous a été présentée au Para. Cette demoiselle, préparatrice au Musée Goeldi, a en effet parcouru seule, accompagnée seulement de quatre Indiens et de trois Indiennes Curuahés, parmi lesquels un seul comprenait quelques mots de portugais, toute la zone comprise entre le Xingu et le Tapajoz, zone inconnue où elle croyait trouver, et où elle trouva en effet une communication facile en suivant le cours de deux rivières, le

Curuà-Iriry et le Jamauchin, affluents de l'un et l'autre des fleuves indiqués plus haut.

Miss Emilia Snethlage est restée deux mois dans la forêt avant d'atteindre un point habité du Tapajoz ; comme elle ne croyait pas y rester la moitié de ce temps, les vivres lui firent défaut, elle y remédia en vivant tant bien que mal, sur la forêt, des ressources que nous avons signalées ; elle dut également descendre le Jamauchin avec des moyens de fortune.

M. Savage Landor dit n'avoir rien trouvé, parce que la région qu'il traversait présentait des élévations ; la région parcourue par la préparatrice du Musée Goeldi offrait les mêmes collines granitiques qui séparent aussi bien le Xingu et le Tapajoz que ce dernier du Madeira. Ces zones accidentées sont plus hostiles, mais elles sont relativement peu étendues. Pour avoir accompli cette prouesse qui, exécutée par un homme eût pu être considérée comme un tour de force, Miss Emilia Snethlage ne se croit pas une héroïne et son récit, que nous venons de recevoir, ne contient aucune aventure extraordinaire. Plein de simplicité, il montre seulement que ceux qui suivront ses traces pourront accomplir le même trajet en huit jours.

Un autre voyageur brésilien, M. Octavio Fontoura, qui ne se croit pas non plus un héros de l'exploration, vient également d'accomplir un voyage utile et remarquable. Parti de Cuyaba, capitale du Matto Grosso, au milieu d'avril dernier, il arriva, le 25 novembre 1913, à Belem du Para après sept mois de voyage, ayant reconnu différentes rivières et descendu la véritable branche principale du rio Xingu avec des embarcations improvisées. Rapides, chutes, barrages d'arbres enchevêtrés lui occasionnèrent mille difficultés, d'ailleurs prévues. Il réussit néanmoins à mener à bien son projet qui consistait à chercher un chemin de pénétration vers le Nord-Est ; grâce à lui, ceux qui voudront suivre la route qu'il a tracée pourront accomplir le même voyage en soixante-quinze jours. M. Octavio Fontoura était accompagné par deux Blancs et cinq Indiens Bacahirys du Matto Grosso. Nous savons par expérience que ce n'était pas les vivres qui embarrassaient les voyageurs. Eux non plus n'ont pas cru devoir enjoliver leur récit d'aventures merveilleuses.

Les projections et photographies, qui ont été produites à la conférence de M. Savage Landor ou publiées dans les revues, ne prouvent pas la véracité des dires du *plus célèbre*, *du plus courageux et du plus consciencieux* des explorateurs ; elles démontrent au contraire, pour quiconque raisonne et sait, une indéniable vantardise et un souci constant de la mise en scène. Nous avons vu : la chevauchée de la petite caravane dans les plaines herbeuses de Goyaz, la traversée du fleuve Araguaya, puis l'arri-

vée à la mission des Salésiens située non loin de là, où le voyageur profite de l'occasion qui lui est donnée d'étudier les Indiens Bororos catéchisés, sans d'ailleurs bien comprendre et rapporter les renseignements obtenus des Pères.

Il nous montre quelques scènes de campement, puis, arrivé au rio Arinos, commence le *petit jeu de la pirogue* auquel un tiers des projections est consacré. Cette affectation de montrer l'embarcation dans toutes les positions présentées comme plus ou moins critiques au passage des rapides montre bien que, dans l'esprit de M. Savage Landor, c'est là le clou de son voyage, celui qui doit montrer aux auditeurs étonnés et crédules combien étaient grands les périls et les difficultés qu'il eut à surmonter. Or, nous savons que ces transports de barques et ces passages de rapides sont choses fréquentes, ordinaires et naturelles pour les habitants des rivières amazoniennes qui ne s'en émeuvent guère.

Nous ne relèverons pas l'histoire des fourmis *sauvas* qui réveillaient de leurs morsures les voyageurs tombés d'épuisement et de fièvre. Que ne les mangeaient-ils ? l'acide formique est un excellent reconstituant.

En réalité, on note dans tout ce récit l'unique préoccupation de transformer un voyage banal de grand tourisme en une exploration périlleuse. Il sera facile de se convaincre, d'ici peu, qu'en raison de l'itinéraire soigneusement choisi, le profit n'en pouvait qu'être très maigre pour le Brésil. Nous basant sur l'exposé rempli d'invraisemblables avatars qu'il a plu à M. Landor de nous faire, récit qui ne tient pas devant une observation sérieuse et raisonnée, faite même par quelqu'un ne connaissant que théoriquement le pays, nous pouvons dire que ce voyageur abuse du droit que le dicton accorde à ceux qui viennent de loin.

Nous conseillons à ceux qui veulent se faire une idée personnelle de la confiance à accorder à M. Savage Landor de lire dans le *Journal des voyages* (nos 910 et 911) un aperçu de ses aventures extraordinaires pendant le voyage très discuté qu'il aurait tenté au Thibet. Dans aucun de ces récits, Jules Verne n'a fait preuve d'autant d'imagination ; nulle part, on ne trouvera autant d'invraisemblances blessant à la fois la logique et le bon sens ; l'auteur compte vraiment trop sur l'ignorance et la naïveté publiques. Mais la question du Thibet n'est pas de notre ressort, elle a été réglée par la *Société Royale de Géographie de Londres*, la plus remarquable institution de ce genre, qui a accueilli comme une mystification les relations fantaisistes de M. Savage Landor. A ce sujet, il faut insister sur ce point que, si la Société Royale de Géographie de Londres et la Société de Géographie de Paris n'ont jamais organisé aucune réception en sa faveur, ces groupes scientifiques doivent avoir leurs raisons.

Il ne faut donc pas s'étonner si M. Landor, plein de superbe, croit se venger en déclarant que les personnalités remarquables et autorisées qui dirigent l'institution de Londres pratiquent surtout les voyages en chambre et ne quittent pas leurs pantoufles.

M. Landor se couvrit à Paris derrière une lettre d'introduction du professeur James Dewar, le respecté savant anglais inventeur de la cordite, mais, on peut être un grand savant et un mauvais géographe et nous ne manquons pas d'exemples où les Sociétés Scientifiques, les Sociétés de Géographie, ont été trompées et ont accueilli un moment les récits de mystificateurs et de tartarins. Des affirmation qui n'étaient pas immédiatement contrôlables ont trouvé ainsi parfois créance, mais, tôt ou tard, la vérité éclate, entraînant des disqualifications, souvent un peu trop discrètes, puisqu'elles permettent aux mystificateurs d'abuser la masse incompétente et crédule.

Nous ne savons pas ce que M. Roosevelt peut préciser contre M. Savage Landor, son itinéraire semblant passer à quelques degrés à l'ouest de celui de ce dernier, mais ce qui ne fait pour nous aucun doute, c'est qu'il ne peut exister entre les deux hommes aucune comparaison, encore que M. Landor manifeste un dédain amusant pour M. Roosevelt qu'il traite d'explorateur digne de pitié et accuse d'avoir fidèlement copié tous ses actes à lui. Il apparaîtra cependant à tous ceux qui sont exactement renseignés que, à part un amour assez prononcé pour la réclame, l'ancien président des États-Unis a donné des preuves tellement nombreuses et réelles de sa valeur et de son énergie que celles-ci ne peuvent être mises en doute. Il suffirait de voir les deux hommes côte à côte pour que les moins physionomistes et les plus prévenus fussent immédiatement fixés.

M. Landor, qui ne manque pas d'esprit et surtout d'assurance et d'imagination, plaisante M. Roosevelt sur la découverte du fleuve *da Duvida* (Doute) et dit que le nom est admirablement choisi et qu'il pourrait s'appliquer non seulement à ce fleuve[1] mais à tout le voyage de M. Roosevelt dans le pays.

M. Landor juge d'après lui-même ; il oublie que l'ancien président était accompagné d'un homme, le colonel Rondon, qui était le guide le mieux qualifié qu'on puisse trouver et d'une autorité indiscutable (c'est lui sans doute qui aura renseigné M. Roosevelt sur M. Savage Landor), que, loin de voyager seul, M. Roosevelt était suivi d'un nombreux personnel tech-

1. On présume que ce fleuve du Doute n'est autre que la branche principale du rio Aripuanan, affluent de droite du Bas-Madeira. Le dernier point franchement navigable de l'Aripuanan est Matamata.

nique : botaniste, naturaliste, géologue, topographe, ornithologue, etc., sans compter les officiers de l'armée brésilienne. On pourra dire que M. Roosevelt était puissamment secondé, mais son voyage ne peut rester et ne restera pas sans résultats. La publication de ceux-ci ne saurait tarder et nous pourrons juger.

En attendant, M. Savage Landor n'en a pas moins couronné sa carrière, si tant est qu'il s'en tienne là, par un coup de maître. Grâce à son assurance et à une réclame savamment organisée, il a pu en effet bénéficier à la Sorbonne d'une réception flatteuse, honorée de la présence des plus hautes personnalités françaises.

Nansen, Amundsen, Peary n'ont pas eu cet honneur qui n'a jamais été non plus dévolu à aucun de nos explorateurs, parmi les meilleurs, qui se sont couverts d'une gloire indiscutable en attachant leurs noms à de grandes et réelles découvertes et en conquérant à leur patrie de nouveaux territoires. Nous ne citerons pas de noms, ils seraient trop !

De ce qui précède, et de ce que nous savons du valeureux explorateur, il résulte que M. Savage-Landor peut, à juste titre, être considéré comme un amateur de grand tourisme, animé de la manie ou de l'idée fixe de battre tous les records de l'intrépidité, de l'endurance, de l'adversité, de la souffrance, etc., manie qui le pousse à inventer des péripéties invraisemblables et souvent enfantines et à dramatiser les incidents les plus insignifiants.

Il plaît à M. Savage Landor, de se parer d'une auréole de martyr et de poser à l'explorateur torturé en se faisant modestement qualifier de plus grand voyageur des temps modernes. C'est lui qui l'atteste, mais les services qu'il a rendus ne justifient en rien ce titre. Il ne nous plaît pas, à nous, de paraître davantage dupes ou complices.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1913.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président donne lecture d'une lettre de Madame de Périgny, l'informant que son mari, à la suite des grandes fatigues de son dernier voyage, est condamné pour quelque temps à un repos complet, et ne pourra par suite assister à la séance. La Société charge le Secrétaire général d'adresser à Mme de Périgny les vœux sincères qu'elle forme pour le prompt rétablissement de son mari.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la précédente séance, ainsi qu'une lettre de M. le Jonkheer van Panhuys, qui, pour raisons personnelles, donne sa démission de membre de la Société, en exprimant les vifs regrets qu'il éprouve à se séparer d'une Compagnie dont il était fier de faire partie. La Société charge M. le Secrétaire général d'écrire à M. van Panhuys, pour essayer de le faire revenir sur une détermination qui la prive d'un collaborateur aussi dévoué qu'érudit.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American anthropologist, vol. XV, 1913, nos 1 et 2 ; — *Anthropological papers of the Museum of natural History*, vol. XI, part. II, 1913 (Dance associations of the eastern Dakota, par Robert H. Lowie) ; — *Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*, México, t. IV, 1913, nos 10 à 12 ; — *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXXIV, 1912, nos 4, 5, 6 ; t. LXXV, 1912, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6 ; t. LXXVI, 1913, no 1 ; — *Annual report of the Bureau of american Ethnology* (28e), *1906-07*. Washington, 1912 ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia* vol. XLII, 1912, no 4 ; — *Archivos nacionales*, Bogotá, t. I, 1913 ; — *Atti della R. Accademia dei Lincei*, t. CCCX, 1913, no 2 ; — *Baessler Archiv*, nos 3, 4, 5, 1913 ; — *Boletín de la Biblioteca nacional de México*, t. IX, 1912, no 1, 1913, no 4 ; t. X, 1913, nos 1 et 2 ; — *Boletín del cuerpo de ingenieros de minas del Perú*, nos 78 et 79, 1913 ; — *Boletín del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*, t. II, 1913, nos 9-12 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, 1913, nos 6 et 10 ; vol. XII, 1913, no 1 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, nos 6, 7, 8, 9, 10 ; —

Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, VIe série, t. IV, 1913, n°s 3-4 ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal* (*The*), IIIe série, vol. X, n°s 2 et 3 ; — *Congrès des Sociétés savantes ; discours prononcés à la séance de clôture* (16 mai 1913) ; — *Comité des travaux historiques et scientifiques* (Liste des membres titulaires), 1913 ; — *Canadienne* (*La*), vol. XI, 1913, n°s 6, 7, 8, 9, 10 ; — *Current anthropological literature*, vol. II, 1913, n°s 1 et 2 ; — *Field Museum of natural History*, vol. IV, n° 3, 1913 (Annual report of the director to the board of trustees) ; vol. XII, 1912 (Chinese pottery in the Philippines, par Fay-Copper Cole). — *Gaceta de los museos nacionales*, Caracas, 1913, t. I, n°s 10, 11, 12 ; t. II, n° 1 ; — *Horizontes*, vol. XV, 1913, n°s 121, 122 ; — *Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland* (*The*), vol. XLIII, 1913, janvier à juin ; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, vol. XXX, 1911, n°s 3 à 12 ; vol. XXXI, 1911, n°s 1 à 6 ; — *Mission du Service géographique de l'armée pour la mesure d'un méridien équatorial en Amérique du Sud*, t. IX, fasc. 4 et X, fasc. 1 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XLIII, 1913, n°s 3 et 4 ; — *Muséon* (*Le*), nouvelle série, vol. XIV, 1913, n°s 1 et 2 ; — *Proceedings of the numismatic and antiquarian Society of Philadelphia*, vol. XXVI, 1913 ; — *Peabody museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard university, Papers*, vol. III, 1913, n° 5 (Discovery .. on the Millcayac language, par Rudolf R. Schuller) ; — *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, vol. LXIV, 1912, part. III ; vol. LXV, 1913, part. 1 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. LII, 1913, n° 208 ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, 5e série, vol. XXI, 1913, n°s 11 et 12 ; vol. XXII, 1913, n°s 1 à 6 ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, Habana, vol. XVI, 1913, n°s 1, 2, 3 ; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, 1913, n°s 6 à 10 ; — *University of Illinois : University studies*, vol. IV, 1913, n° 3 (Michel-Jean Sedaine, par Thomas E. Olivier) ; Id., *Social sciences*, vol. XI, 1913, n° 1 ; — *Würtembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, 1913, n° 1 ; — *Ymer*, 1913, n° 2 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. XLV, 1913, n°s 1, 2, 3.

Batres (Leopold), *Basamentos de las ruinas de Palenque*, 1911 ; — Blanchard (Raphael), *Cuadros de mestizos del museo de Méjico* (*Mundial*, 1912, n° XI) ; — *Chile ante el Congreso científico internacional americano de Buenos Aires*, Santiago de Chile, 1911 ; — Dillenius (Juliane A.), *Craneometría comparativa de los antiguos habitantes de la Isla y del Pukará de Tilcara*, Buenos Aire , 1913 ; — Figarola-Caneda (D.), *Escudos primitivos de Cuba*. Habana, 1913 ; — Giuffrida-Ruggeri (V.), *I cosidetti precursori dell'uomo attuale nel Sud-America* (*Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLII, 1912) ; — Goddard (Pliny Earl), *Indians of the South-West* (Handbook series n° 2, 1913) ; — Hébert (Leon), *Le cancer*, Lyon, 1912 ; — Hewett (Edgar L.), *Archaeological Institute of America. The school of american Archaeology*. Bulletin n° 5, 1913, Santa-Fé ; — Krause (Fritz), *In den Wildnissen Brasiliens*. Leipzig, 1911 ; — Plancarte y Navarrete (Francisco), *Tamoanchan. El estado de Morelos y el principio de la civilización en México*. México,

1911 ; — Posada (Eduardo), *Al congreso de Americanistas* ; — Posnansky (Arthur), *Una falsa crítica de Max Uhle*. Berlin, 1913 ; — Id., *El signo escalonado en las ideografías americanas con especial referencia à Tihuanacu*, Berlin, 1913 ; — Sapir (E.), *A note on reciprocal terms of relationship in America* (*American anthropologist*, vol. XV, 1913) ; — Id., *A Tutelo vocabulary* (*American anthropologist*, vol. XV, 1913) ; — Sera (G. L.), *L'altezza del cranio in America* (*Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLII-XLIII, 1912-1913) ; — Spinden (Herbert J.), *A study of the Maya art* (*Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology*, vol. VI, 1913) ; — Weber (Friedrich), *Beiträge zur Charakteristik alteren Geschichtsschreiber über Spanisch-Amerika*, Leipzig, 1911.

A la demande du Secrétaire, l'*American antiquarian Society* a bien voulu compléter la série de ses *Proceedings* ; la bibliothèque a donc reçu les volumes suivants : I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XX, XXI, XXII, XXIII, de la nouvelle série. En outre, l'*Institut ethnographique international de Paris* fera désormais l'échange de sa publication, la *Revue d'ethnographie et de sociologie*, avec le *Journal de la Société des Américanistes* ; la bibliothèque se trouve de ce fait avoir reçu les années suivantes de la dite Revue : 1910, 1911, 1912, 1913.

Le Secrétaire général annonce que M. Marcou a offert à la Société la belle réimpression, par J. Platzmann, du *Vocabulario de la lengua mexicana*, de Alfonso de Molina. Des remerciements unanimes sont adressés au généreux donateur.

M. Vignaud donne ensuite lecture d'un remarquable exposé de l'Américanisme, des grands problèmes qui se posent pour les chercheurs et montre la part importante qui revient à la *Société des Américanistes de Paris* dans l'admirable développement des études sur le Nouveau-Monde (cf. *Journal*, t. XI, p. 1).

A la suite de la lecture de ce discours-programme, M. le Professeur Verneau fait remarquer que, dans l'énumération des travaux publiés par notre *Journal*, M. Vignaud n'a oublié que de parler des siens. Il tient à réparer cette lacune et rappelle, aux applaudissements unanimes de ses collègues, toutes les études que l'Américanisme doit à M. Vignaud (cf. *Journal*, t. XI, p. 12).

M. le docteur Capitan à son tour s'associe pleinement à l'hommage de M. Verneau : « M. Vignaud, dit-il, a su grouper autour de lui toutes les sympathies et les bonnes volontés, encourager les uns, aider les autres, et donner à tous la foi dans l'œuvre commune. Il a rempli ce rôle de parfait directeur de la Société d'une façon irréprochable et a contribué beaucoup aux progrès récents de notre Compagnie. »

A ce sujet, M. Capitan tient à signaler le rôle important qu'a joué dans ce relèvement de la Société, le Secrétaire général adjoint, M. le docteur Rivet, qui s'est consacré à la rédaction du *Journal*, avec le concours du bibliothécaire, M. le docteur Poutrin. Tous les membres de la Société ont pu apprécier les remarquables résultats obtenus par les deux collaborateurs.

Puis M. Capitan appelle l'attention de ses collègues sur certains problèmes importants qui se posent en Américanisme (cf. *Journal*, t, XI, p. 16).

M. Rivet expose, à son tour, en quelques mots quelles doivent être à son sens les règles et la méthode que doivent suivre les Américanistes pour aboutir à des résultats rapides et sûrs (cf. *Journal*, t. XI, p. 18).

M. Rivet donne ensuite lecture d'un travail de M. van Gennep sur un nouveau procédé de tissage qu'il a étudié et appris en Algérie : le tissage au carton. Une ceinture aymara qu'il a eu occasion d'étudier au Musée de Neuchatel semble avoir été fabriquée par ce procédé. Il y aurait donc un grand intérêt à rechercher dans les collections si l'on peut y trouver d'autres spécimens comparables et d'établir si cette technique existait en Amérique à l'époque précolombienne (cf. *Journal*, t, XI, p. 121).

Mme Barnett et le docteur Capitan présentent quelques observations techniques à ce propos, se réservant de les formuler d'une façon plus détaillée dans une prochaine séance.

Dans le cours de la séance, ont été élus à l'unanimité, membres titulaires, MM. Poupon, le Président du Comité France-Amérique, Charpentier, Maurouard ; membre correspondant, M. l'abbé Petitot.

Est présenté comme membre titulaire :

M. E. Larrabure y Unanue, directeur de l'Institut historique du Pérou, par MM. Verneau et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 30.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1913.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire général annonce qu'il n'a pu faire revenir M. van Panhuys sur sa décision; en conséquence, sa démission de membre titulaire est acceptée; mais MM. Verneau et Rivet proposent de le nommer membre correspondant. Suivant le règlement, la Société statuera sur cette proposition dans sa prochaine séance.

La correspondance manuscrite comprend les lettres de remerciement des membres titulaires et correspondant élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología, t. V, 1913, juillet-août; — *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXXVI, 1913, nos 2 et 3; — *Anthropological papers of the american Museum of natural History*, vol. XI, 1913. Part III (Societies of the Crow, Hidatsa and Mandan Indians, par R. H. Lowie); — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLIII, 1913, nos 1-2; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XII, 1913, nos 2-3; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, no 11; — *Bureau of american Ethnology*. Bulletin 54, 1913; — *Canadian antiqua-*

rian and numismatic Journal (*The*), 3e série, vol. X, 1913, n° 4; — *Canadienne* (*La*), vol. 11, 1913, n° 11; — *Library of Congress; Grittenden papers*, 1913; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica «Antonio Alzate»*, t. 31, 1912, nos 7, 8, 9, 10, 11, 12; t. 32, 1912, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6; — *Museum Journal* (*The*). *University of Pennsylvania*, vol. IV, 1913, nos 1 et 2; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. LII, 1913, nos 209 et 210; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, 1913, n° 11; — *Revista histórica*, Lima, t. III, 1909, n° 4; t. IV, 1912, n° 4; — *Washington University studies*, vol. I. Part. I, n° 1, 1913; — *Ymer*, 1913, n° 3.

Babcock (W. H.), *Early norse visits to north America* (*Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 59, n° 19, 1913); — Barringer (G. A.), *Catalogue de l'histoire de l'Amérique et de l'Océanie*, 5 volumes. Paris, 1911; — Gordon (G. B.), *The book of Chilam Balam of Chumayel* (*University of Pennsylvania. The Museum anthropological publications*, vol. V, 1913); — Lehmann (Walter), *Die Archäologie Costa Ricas*. (*Abhandlungen der naturhistorischen Gesellschaft*, t. XX, 1913. Nürnberg); — Montgomery (James A.), *Aramaic incantation texts from Nippur* (*University of Pennsylvania. The Museum publications of the Babylonian section*, vol. III, 1913); — Panhuys (van), *The heathen religion of the Bush Negroes of Dutch Guiana* (*Compte rendu du 4e Congrès international de l'histoire des religions*. Leyde, 1913); — Seager (R. B.), *Excavations in the island of Pseira, Crête* (*University of Pennsylvania. The Museum anthropological publications*, vol. III, n° 1, 1910).

Parmi ce lot d'ouvrages, M. le Secrétaire général adjoint signale le Catalogue de l'histoire de l'Amérique et de l'Océanie de la Bibliothèque nationale. Cet important recueil en cinq volumes, que l'on doit à M. G. A. Barringer, permettra aux membres de la Société de connaître les trésors que la Bibliothèque nationale possède en fait d'imprimés sur l'Amérique, trésors que trop souvent les chercheurs ignorent ou ne savent pas découvrir. Cet ouvrage a été accordé à la bibliothèque de la Société par décret du Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition de M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, à qui M. Rivet avait adressé une demande que M. Cordier avait bien voulu appuyer d'une démarche personnelle. Des remerciements sont adressés à tous ces Messieurs.

M. le Docteur Capitan signale la cérémonie à laquelle a donné lieu les nouveaux agrandissements du Peabody Museum (cf. *Journal*, t. X, p. 705). Il profite de cette occasion pour exprimer, au nom de la Société, les sentiments de haute et profonde sympathie que tous ses membres éprouvent pour le professeur Putnam. Il rappelle que ce maître illustre, qui est membre d'honneur de notre Société, a su grouper autour de lui et orienter une pléiade de jeunes et distingués américanistes, dont les travaux font la gloire du Peabody Museum, et enrichissent continuellement ses incomparables collections.

M. Rivet donne lecture de la seconde partie du mémoire qu'il a reçu de M. van Gennep, qui se rapporte aux serrures à cheville provenant d'Amérique (cf. *Journal*, t. XI, p. 131).

M. Rivet fait une communication sur l'École internationale d'archéologie et

d'ethnologie américaines de México, et montre combien il est regrettable que la France n'ait pas cru devoir participer encore d'une façon effective à cette œuvre scientifique (cf. *Journal*, t. X, p. 684).

M. Capitan fait quelques remarques à ce propos; il a pris part aux discussions qui ont eu lieu sur ce sujet à México, en 1910, où il représentait officiellement la France. La grande difficulté est d'obtenir du Ministère de l'Instruction publique les fonds nécessaires pour l'entretien d'un élève à cette école.

La Société décide qu'une démarche sera faite par son Président près de M. Hanotaux, Président du Comité France-Amérique, afin qu'il s'associe à lui pour tenter d'obtenir du Ministre de l'Instruction publique cette subvention.

Mme Barnett fait une communication sur les Ponchos péruviens. Elle en montre de petites dimensions pour enfants de six à sept ans et un tout petit qui n'a pu servir que pour une poupée ou pour un fétiche (cf. *Journal*, t. XI, p. 137).

M. Rivet fait observer que les pièces présentées par Mme Barnett ne sont pas des ponchos, mais des chemises sans manches, dont le nom exact est *cusma*.

Mme Barnett donne ensuite quelques détails, avec présentation de spécimens, sur le mode de tissage de certains rubans plats péruviens, dans lesquels chaque champ coloré est exécuté au moyen d'un fil spécial abandonné lorsque le champ était rempli. En défaisant devant la Société quelques anciens rubans, elle montre clairement la technique employée (cf. *Journal*, t. XI, p. 135).

M. Capitan fait une communication sur les stucs de l'ancien Mexique, notamment sur ceux qu'il a pu observer au Yucatan et au Mexique ; il étudie leur disposition, leur mode de préparation, etc.

Au cours de la séance, M. E. Larrabure y Unanue est élu membre titulaire à l'unanimité.

Sont présentés par MM. P. Rivet et Poutrin, comme membres titulaires :

MM. J. de la Riva Agüero y Osma;

Ramón A. Laval, sous-directeur de la Bibliothèque nationale de Santiago;

le docteur René Mourlhon;

comme membre correspondant :

M. Tomas Guevara, recteur du lycée de Temuco.

La séance est levée à 6 heures 20.

SÉANCE DU 6 JANVIER 1914.

Présidence de M. H. Vignau

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend une lettre de remerciement de M. E. Larrabure y Unanue, élu membre titulaire.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anthropos, t. VIII, 1913, nos 4, 5, 6; — *Baessler Archiv*, tome IV, 1913,

n° 3; — *Boletín de la Biblioteca nacional de México*, vol. X, 1913, n°s 3, 4, 5; — *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VIe série, vol. IV, 1913, n° 5; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XII, 1913, n° 4; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, n° 12; — *Canadienne (La)*, vol. XI, 1913, n° 12; — *Gaceta de los Museos nacionales*, Caracas, vol. II, 1913, n°s 2 et 3; — *Leipziger Zeitschrift für deutsches Recht*, vol. VIII, 1914, n° 1; — *Memorie della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna*, série I, 1912-1913, t. VII; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XLIII, 1913, n° 5; — *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, vol. LXV, 1913, part II; — *Rendiconti delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna*, 1re série, vol. VI, 1912-1913; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, Habana, vol. XVII, 1913, n° 2; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, 1913, n° 12; — *Revue d'ethnographie et de sociologie*, 1913, n°s 9-12; — *Washington University studies*, vol. I, 1913, part II, n° 1.

Fewkes (Walter). *Great stones monuments in history and geography* (*Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 61, 1913, n° 6); — Garcia (Genaro). *La arquitectura en México*; — *International Congress of Americanists*, vol. I et II, Londres 1913; — Kunike (Hugo), *Sonne, Mond und Sterne in alten Mexico*; *Das sogenannte « Männerkindbett »*; *Der Fisch als Fruchtbarkeitssymbol bei den Waldindianern Südamerikas*; *Beiträge zur Anthropologie der Calchaqui-Taler*; — Outes (Félix E.). *Vocabularios inéditos del Patagon antiguo* (*Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XXX, 1913); — Senna, (Nelson Coelho de). *Los Indios del Brasil*, Santiago, 1912; — Vega (Clemente Barahona), *Estudios históricos del Brasil*, Santiago, 1912; — Id. *Nuevos estudios científicos del Brasil*, Santiago, 1912.

M. le Président annonce que l'Assemblée générale annuelle réglementaire aura lieu le 3 février.

M. Léon Diguet qui vient de revenir de sa sixième mission au Mexique fait l'exposé sommaire de son dernier voyage dont la durée a été de deux années en plein pays troublé par la révolution. L'insécurité dans laquelle se trouvait le pays pendant ces deux années l'obligea à modifier l'itinéraire qu'il comptait suivre et qui lui aurait permis de compléter les études ethnographiques entreprises au cours de ses précédents voyages.

Force lui a donc été de laisser de côté les Indiens qui, pour la plupart, étaient, sinon en rébellion complète, du moins dans un état de surexcitation qui n'aurait pas permis à un étranger le séjour dans leurs villages. Il fut contraint, en attendant de meilleurs temps qui ne vinrent pas, de se livrer presque exclusivement à des études et à des récoltes de botanique ou de zoologie dans les endroits plus tranquilles comme l'État de Jalisco, l'État de Colima et le territoire de la Basse Californie. L'État de Colima lui a offert quelques faits intéressants au point de vue des populations indiennes; quelques recherches effectuées aux environs de Colima lui ont permis de réunir un certain nombre de poteries provenant des anciens tumulus; ces dernières viennent en partie combler un vide des collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro, qui ne possédait absolument rien de cette région.

Colima ou Coliman, au moment de la conquête espagnole, formait un petit royaume complètement indépendant et assez important sur le bord de l'Océan Pacifique ; il avait pour frontière, au nord l'immense territoire qu'occupait la confédération du Chimalhuacan, à l'est le Michoacan et au sud la partie la plus septentrionale des colonies aztéques établies sur le versant Pacifique.

Au début, l'étendue de ce royaume d'origine nahuatle représentait plus ou moins la superficie de la province actuelle de Colima, mais à la suite de guerres heureuses, ce petit État s'accrut considérablement en s'annexant un vaste territoire sur le Chimalhuacan.

A l'époque de la conquête espagnole, le tactuanazgo de Coliman était maître d'une grande étendue de la partie méridionale de la confédération Chimalhuèque.

Aujourd'hui, le pays divisé en un certain nombre d'haciendas présente cependant un certain nombre de villages peuplés d'Indiens qui s'adonnent surtout à l'agriculture et à de petites industries indigènes.

M. Diguet a terminé son voyage par un séjour de près de cinq mois en Basse-Californie où il a pu terminer les études qu'il avait entreprises et qui ont fait l'objet de plusieurs mémoires sur les pêcheries de perles du golfe de Californie, l'élevage et la culture de l'huître perlière et la formation de la perle chez cette dernière.

M. Diguet montre enfin un superbe pendentif qui a été trouvé dans un tombeau de l'État de Jalisco. C'est, à son avis, le premier objet de jadéite recueilli dans cette province.

M. Capitan lit une note de M. Charnay sur les *Cliff-dwellers* ; l'auteur pense que les Cliff-dwellers appartenaient à une population étrangère à l'Amérique ; leur disparition serait liée à l'apparition du cheval dans les plaines de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire qu'elle ne remonterait qu'à l'arrivée des Espagnols sur le continent américain.

Cette communication donne lieu à quelques remarques de la part de MM. Verneau, Capitan et Rivet.

M. de Villiers du Terrage lit un mémoire sur un poème inédit sur la Louisiane, écrit par Dumont de Montigny dans la première partie du XVIIIe siècle, et accompagné d'illustrations (cf. *Journal*, t. XI, p. 35).

Au cours de la séance, ont été élus membres titulaires à l'unanimité MM. J. de la Riva Agüero y Osma, Ramón A. Laval et le Docteur René Mourlhon; membres correspondants, MM. van Panhuys et Tomas Guevara.

Sont présentés, comme membre titulaire :

M. Maurice Faure, par MM. Vignaud et Salone ;

comme membre correspondant :

M. Barberena, par MM. Rivet et Peccorini.

La séance est levée à 6 heures 15.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1914.

(Assemblée générale).

PRÉSIDENCE DE M. H. VIGNAUD.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Archivo Santander, Bogotá, vol. I, 1913 ; — *Biblioteca de historia nacio nal*, Bogotá, vol. III, V, VII ; — *Boletin de historia y antigüedades*, Bogotá, nos 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96; — *Canadian department of mines. Geological Survey. Victoria memorial Museum*, n° 1, 1913; — *Canadienne (La)*, vol. XII, 1914, n° 1 ; — *Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, 2e série, vol. XVI, part. I, 1913 ; — *Museum Journal (The)*, vol IV, 1913, n° 3 ; — *Perfiles colombianos*, 1re série, 1908 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. LII, 1913, n° 211 ; — *Quaterly Journal of the Society of american Indians*, vol. I, 1913, n° 4; — *University of Illinois studies in the social sciences*, vol. I, 1912 n° 4.

Breton (Adela), *The wall paintings at Chichen Itza* ; — Clark (J. Cooper), *The story of « eight deer » in Codex Colombino* ; — Diguet (L.), *Idiome Huitchol. Contribution à l'étude des langues mexicaines* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nelle série, t. VIII, 1911, pp. 23-54) ; — Diguet (L.), *Baja California, reseña geográfica y estadistica* ; — Marquez (R. Cuervo), *Colombia y su renacimiento* ; — Maudslay (Alfred P.), *A note on the position and extent of the great temple enclosure of Tenochtitlan....* ; — Milon (Julien), *Gnépaïné* ; — Moore (Cl. B.), *Some aboriginal sites in Louisiana and Arkansas* (*Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, 2e série, vol. XVI, 1913) ; — Torres (Luis Maria), *Los primitivos habitantes del delta del Paraná* ; — X., *Historia de la deuda exterior de Colombia* ; — Zamora (Manuel M.), *Guia de la República de Colombia*.

M. le Président rend compte de la séance du Conseil de la Société qui s'est tenue avant la séance de la Société.

Des rapports du Secrétaire général, il résulte que la situation de la Société s'est améliorée d'une façon particulièrement sensible au cours de l'année 1913. Le nombre des membres qui était de 35 en 1909, de 38 en 1910, de 43 en 1911, de 52 en 1912, a atteint en 1913 le chiffre de 70 et, à en juger par les nombreuses adhésions qui arrivent au Secrétariat, cette augmentation ne fera que s'accentuer en 1914. M. le Président adresse un appel pressant à tous les membres de la Société pour qu'ils fassent, chacun dans leur milieu, une propagande active en faveur de nos études. La vente au numéro a suivi la même courbe ascendante que le nombre des membres.

Quant au *Journal*, M. le président ne peut que constater qu'il a repris toute

son ancienne régularité de publication, que de multiples améliorations y ont été introduites, que, grâce à l'extension donnée au *Bulletin critique*, il constitue un instrument de travail indispensable aux américanistes, quelque soit leur spécialité, et enfin que, par la valeur et la variété des articles publiés, il peut supporter sans crainte la comparaison avec les publications étrangères les plus justement estimées.

Malheureusement les dépenses se sont élevées d'une façon proportionnelle, et si un savant aussi généreux que délicat n'apportait pas à la Société un appui constant et absolu, il est certain qu'elle ne trouverait pas en elle-même les ressources indispensables à son fonctionnement normal. Grâce à lui, des difficultés de cette nature sont évitées à ceux qui ont assumé la direction scientifique du *Journal* et M. Vignaud tient une fois de plus à lui en exprimer sa vive reconnaissance.

A la suite de cette communication très applaudie, M. Poutrin, bibliothécaire, lit le rapport suivant :

« J'attire votre attention sur la bibliothèque de notre Société. Grâce à l'obligeance de M. le Professeur Verneau, qui nous donne la si large hospitalité que vous connaissez, et qui a bien voulu faire faire, à notre intention, un nouveau corps de bibliothèque, nous avons pu réunir, dans une salle unique, les volumes jusqu'ici un peu épars qui constituent notre richesse bibliographique.

« La bibliothèque de la Société des Américanistes de Paris comprend aujourd'hui près de 2000 publications ou volumes divers, se rapportant presque entièrement aux deux Amériques. Bien que ce chiffre ne soit point extrêmement élevé d'une manière absolue, il n'en est pas moins fort important si l'on envisage la spécialisation de ces ouvrages. Outre des séries extrêmement importantes et le plus souvent complètes de revues américaines, nous possédons un grand nombre de volumes, anciens ou modernes, dont quelques-uns constituent des raretés.

« Le nombre des ouvrages offerts chaque mois atteint au chiffre moyen de 35, et ce chiffre témoigne bien de la prospérité de notre groupement et de sa diffusion à l'étranger. Il n'est guère actuellement de revue qui se fonde en Amérique sans que nous ne soyons inscrits au nombre de ses correspondants, et, pour l'année 1913, nous avons reçu 8 publications nouvelles, dont les rédacteurs nous ont demandé l'échange. Par ailleurs, nous envoyons le Journal de la Société à 50 sociétés françaises ou étrangères. Notre effort continuera à s'exercer dans ce sens, mais nous chercherons en même temps à compléter les séries de périodiques que notre bibliothèque possède déjà; dans ce but, il a été récemment écrit à 34 sociétés, et plusieurs d'entre elles, à qui j'exprime ici notre gratitude, nous annoncent l'envoi de stocks importants de volumes. Au fur et à mesure de leur arrivée, ces volumes, qui se présentent sous la forme de fascicules faciles à égarer, seront, si l'état de nos finances le permet, envoyés à la reliure. Déjà cette année, nous avons tenté un gros effort dans ce sens, et vous pouvez voir que les plus consultés de nos périodiques sont actuellement reliés.

« Qu'il me soit permis, en terminant, d'espérer que notre bibliothèque qui, malgré sa richesse, n'est point assez connue, soit maintenant plus fréquentée par les membres de la Société. J'ai le plaisir de leur apprendre qu'un cata-

logue par fiches, établi cette année, est mis à leur disposition, ainsi qu'un registre de prêt. Je leur demande en même temps leur concours pour nous aider à compléter certaines séries de périodiques, et remercie ceux d'entre eux qui ont bien voulu nous offrir, soit leurs publications, soit les doubles de leur bibliothèque particulière. »

M. le Secrétaire général adjoint montre à la Société le diplôme qu'à la demande de plusieurs de ses collègues il a fait établir pour les membres de la Société. A l'avenir, ce diplôme sera régulièrement envoyé aux nouveaux membres ; il sera remis aux membres anciens, qui en exprimeront le désir.

M. le Dr Capitan fait une communication accompagnée de projections sur le type humain des Mound-Builders, d'après leur céramique. Il rappelle que jusqu'ici les crânes des Mound-Builders ont été fort peu étudiés. Hrdlička, qui s'en est occupé en dernier lieu, considère que le type n'est pas très différent de celui des Indiens actuels. M. Capitan a pensé qu'il pouvait y avoir intérêt à grouper le plus grand nombre de figurations humaines en terre cuite bien typiques, découvertes dans les Mounds. Il a pu réunir ainsi 25 figures qu'il fait passer sous les yeux de la Société, figures montrant des vases ou des pipes représentant un personnage entier ou seulement une tête humaine.

L'étude de ces pièces permet d'y reconnaître un premier groupe à caractères incertains et non naturistes, puis un second groupe où la représentation de l'homme de cette époque paraît assez fidèle et en tous cas semble réaliste.

Dans ce groupe, on peut reconnaître : *a*) des sujets à type rappelant celui des Indiens actuels : tête allongée, face longue, grand nez, joues assez larges, maxillaire inférieur assez haut et saillant; *b*) des sujets à crâne brachycéphale, à large face, pommettes saillantes, menton plutôt petit, nez court et assez large, yeux petits, paraissant dans certains cas bridés ; *c*) quelques vases funéraires ont été modelés de façon à représenter probablement des têtes coupées, avec ces caractères très accentués et un prognathisme supérieur et inférieur aussi net que celui des nègres.

On peut déduire de l'analyse de ces diverses pièces que les Mound-Builders formaient une population à éléments ethniques déjà fort mélangés où figure un type à caractères mongoloïdes (suivant la remarque très juste du Dr Rivet), ce qui cadrerait bien avec la théorie d'Hrdlička de l'existence d'un gros élément mongole dans la population des États-Unis depuis une époque déjà éloignée.

En tous cas, il y a là quelques faits curieux qui permettent de recommander l'emploi prudent de cette méthode à titre d'ajuvante des observations directes et là où celles-ci sont rares ou absentes.

Au cours de la séance, ont été élus à l'unanimité membre titulaire, M. Maurice Faure; membre correspondant, M. Barberena.

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. Henri Bourde de la Rogerie, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet ;
Paulo Gastal, par MM. Choquet et Rivet ;
J. de Larminat, par MM. Rivet et Poutrin ;

comme membre correspondant :

M. Pedro Torres Lanzas, chef des Archives des Indes à Séville, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 3 MARS 1914.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants récemment élus.

M. le Dr Capitan, assez gravement malade, ne peut assister à la séance. M. Vignaud, en communiquant cette triste nouvelle, exprime, au milieu de l'approbation de tous, les sentiments de sympathie de la Société à l'égard de son Secrétaire général et les vœux qu'elle forme pour son rapide rétablissement.

Le Secrétaire général adjoint annonce à la Société que MM. de Charencey et Diguet, répondant à l'appel adressé par le Dr Poutrin dans la dernière séance, ont envoyé à la Société les doubles de leur bibliothèque personnelle. Il souhaite que cet exemple soit suivi par tous les membres. Des remerciements sont adressés aux donateurs.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American Anthropologist, vol. 15, 1913, n° 3; — *Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*, t. V, 1913, n° 2; — *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXXVI, nos IV et V, 1913; — *Biblioteca nacional*, Habana (catalogue), 1914; — *Boletim do Museu Goeldi*, vol. VII, 1910; — *Bulletin de la Société neuchateloise de géographie*, t. XXI, 1911-1912; — *Bulletin du parler français au Canada*, n° 5, janvier 1914; — *Canadienne (La)*, vol. XII, 1914, n° 2; — *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du nord*, Copenhague, nouvelle série, 1913; — *Quaterly Journal of the Society of american Indians*, vol. I, 1913, nos 1, 3, 4; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, 5e série, vol. XXII, 1913.

De reis van Jan Cornelisz. May, 1611-1612. Linschoten Veireeniging, 1909; — Henning (Pablo), *Un pueblo viejo*. México, 1912; — Id., *Sobre los años Ben, Eznab, Akbal, Lamat de los Mayas*. México, 1912; — Henning (P.), Plancarte (A. F.), Robelo (Cecilio) et Gonzalez (Pedro), *Tamoachan*. México, 1912; — Outes (F. F.). *Sobre las lenguas indígenas rioplatenses*. Buenos Aires, 1913.

Offerts par M. de Charencey : Ximenez et Hernandez, *Plantas, animales y minerales de Nueva España usadas en la medicina*. Morelia, 1888; — *Contribution to the North American Ethnology*, vol. II, part. I; vol. VII; — *Annual report of the Bureau of Ethnology, 1889-90*, Washington, 1890-91; — Offerts

par M. Diguet *Boletín de la Dirección general de Agricultura*, México, 14 fascicules.

M. de Charencey fait une communication sur *Le Popol-Vuh et l'État de Xibalba*. Cette étude paraîtra dans le *Journal* (cf. *Journal*, t. XI, p. 396).

MM. de Créqui-Montfort et Rivet annoncent à la Société que l'étude de la langue des Urus et de celle des Pukina les a conduits à conclure que ces deux langues ne sont que les aspects notés à trois siècles d'intervalle d'un même dialecte arawak. Ainsi se trouve établie linguistiquement l'origine des aborigènes de la haute Bolivie et du haut Pérou. Cette origine est en parfait accord avec les données archéologiques et anthropologiques. L'extension des Arawak dans l'ancien royaume incasique a été beaucoup plus considérable que ne le permettrait de le supposer l'extension actuelle des Urus, leurs derniers survivants. Les auteurs ont en effet pu établir par des documents historiques indiscutables qu'au XVIe siècle, les Urus occupaient tout le haut plateau depuis le nord du lac Titicaca jusqu'à la frontière argentine et qu'ils s'égrenaient sur la côte depuis Arequipa jusqu'à Cobija, se confondant peut-être à ce niveau avec les Changos de la côte chilienne. Ces Arawak ont été submergés par les Aymara, comme ceux-ci l'ont été ensuite par les Kičua; mais il est remarquable de constater qu'ils offrent un admirable exemple de fidélité à leurs coutumes primitives. En effet, bien qu'entourés de toutes parts par des andins agriculteurs et pasteurs, ils sont demeurés, jusqu'à nos jours, des pêcheurs et des chasseurs, comme les Arawak amazoniens. Les constatations faites par les auteurs permettent d'établir une chronologie relative très solide des diverses civilisations péruviennes et boliviennes, et d'affirmer que les célèbres ruines de Tiahuanaco sont bien l'œuvre des Aymara.

Cette communication donne lieu à un échange de vues entre MM. Vignaud, de Charencey, Verneau et de Créqui-Monfort.

Au cours de la séance, ont été élus à l'unanimité :

Membres titulaires : MM. H. Bourde de la Rogerie, Paulo Gastal et J. de Larminat;

Membre correspondant : M. Pedro Torres Lanzas.

Au cours de la séance, sont présentés comme membres titulaires :

MM. Hernando Holguin y Caro, ministre de Colombie à Paris, par MM. Desprez et Villanueva ;
Le vicomte Théobald Foy, par MM. Vignaud et de Villiers du Terrage;
Gabriel Marc, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet ;
Barbet, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet;
Joire, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1914.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología, t. V 1913, n° 3 ; — *Annual Archaeological Report*, 1906, 1907, 1911, 1912 ; — *Annual Report of the Smithsonian Institution, 1912*, Washington, 1913 ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLIII, 1913, n° 3 ; — *Archives Canadiennes*, années 1888 ; 1893 ; 1898 ; 1902 ; 1905 (2 vol.). *Publications des* — N°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 ; *Catalogue des* — 1611 — 1867 ; — *Boletin de la Academia nacional de ciencias*, Córdoba, t. XIX, 1911, n° 1 — *Boletin de la Real Sociedad geográfica*, Madrid, t. XLVIII, 1901 ; t XLIV, 1902, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. XLV, 1903, n°s 1, 2, 3, 4 ; t, XLVI, 1904 n°s 1, 2, 3, 4 ; t. XLVII, 1905, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. XLVIII, 1906, n°s 1, 2, 3 4 ; t. XLXIX, 1907, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. L, 1908, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LI, 1909 n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LII, 1910, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LIII, 1911 ; n°s 1, 2, 3, 4 t. LIV, 1912, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LV, 1913, n°s 1, 2, 3, 4. Table : 1901-1910 ; — *Id.* : *Revista de geografía colonial y mercantil*, Madrid, t. IV, 1907, n°s 1 à 12 t. V, 1908, n°s 1 à 12 ; t. VI, 1909, n°s 1 à 12 ; t. VII, 1910, n°s 2 à 12 t. VIII, 1911, n°s 1 à 12 ; t. IX, 1912, n°s 1 à 12 ; t. X, 1913, n°s 1 à 12 t. XI, 1914, n°s 1 et 2 ; — *Id.* : *Actes et bibliographie*, t. II, n°s 1 à 32 ; III, n°s 1 à 16 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol XLV 1914, n° 1, 2. Index, vol. XLV ; — *Bulletin du parler français au Canad* n° 6, 1914 ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal*, 3e série, vol XI, 1914, n° 1 ; — *Canadienne (La)*, vol. XII, 1914, n° 3 ; — *Columbia University Quaterly*, vol. XV, 1912-1913, n°s 1, 2, 3, 4 ; vol. XVI, 1913-191 n°s 1, 2 ; — *Memoirs of the Peabody Museum*, vol. V, n° 3, 1913. A preliminary study of the prehistoric ruins of Nakun, Guatémala, par Tozzer ; — *Memorias y revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, t. 32, 19 n° 7 et 8 ; t. 33, 1913, n°s 1 à 8 ; — *Phillips Academy. Department of archaeology*, bulletin IV, 1908, part I ; bulletin V, 1912 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. XXXVIII, 1899, n°s 159 et 160 — *Quarterly Journal of American Indians*, vol. I, 1913, n° 2 ; — *Report Forty-seventh of the Peabody Museum, 1912-1913*, Cambridge 1914 ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, Habana, vol. XVII, 1913, n° 3 — *Revista chilena de Historia y Geografía*, vol. VII, 1913, n° 11 ; vol. V 1913, n° 12 ; — *Revista da Sociedade scientifica de S. Paulo*, vol. VII, 19 11 — *Revue anthropologique*, vol. XXIV, 1914, n° 3 ; — *Revue d'eth*

raphie et de sociologie, 1914, nos 1 et 2 ; — *Royal society of Canada* (*Proceedings and transactions*). 2e série, vol. III, 1897 ; 3e série, vol. I, 1907, vol. II, 1908 ; vol. III, 1909 ; vol. IV, 1910 ; vol. V, 1911 ; vol. VI, 1912 ; Boas (Fr.) *Kwakiutl tales* (*Columbia University contribution to anthropology*, vol. II, 1910) ; — Doughty (Arthur G.). *Rapport sur les travaux de la division des Archives Canadiennes*, 1912 ; — Frachtenberg (Leo J.). *Coos texts* (*Columbia University contribution to anthropology*, vol. I, 1913) ; — Hyde (James H.). *La littérature française aux États-Unis*, 1913 ; — Id. *Les États-Unis et la France* ; — Peñafiel (Antonio). *Explication de l'édifice mexicain à l'exposition internationale de Paris en 1889*. Barcelone (Don de M. le Dr Mourlhon) ; — White (J.). *Handbook of Indians of Canada* (reprinted from Handbook of American Indians). Ottawa, 1913.

Au sujet du Congrès des Américanistes de Washington, il est décidé que la Société souscrira, comme d'habitude, et qu'elle sera représentée par ceux de ses membres qui se rendront à cette occasion en Amérique. Le nom et le nombre de ces représentants seront fixés ultérieurement.

M. Guillemin-Tarayre fait une savante communication sur *L'orientation des temples mexicains*. Ce mémoire sera imprimé dans le *Journal* (cf. t. XI, p. 97).

M. le capitaine Perrier présente ensuite à la Société les derniers fascicules parus des travaux de la Mission géodésique française de l'Équateur. Il insiste notamment sur le fascicule 1 du tome II, qui renferme les plans des environs des stations géodésiques occupées par la Mission. A l'occasion de ce travail, l'auteur a été conduit à faire une étude toponymique soignée de la vallée interandine. C'est le résultat de cette étude qu'il soumet aux membres de la Société. De cette recherche, il résulte qu'en dehors des noms géographiques d'origine espagnole ou kicua, il existe un grand nombre de noms évidemment dérivés des langues indigènes parlées dans le haut plateau avant l'invasion incasique et dont malheureusement l'explication est souvent impossible.

L'auteur appelle l'attention sur le grand nombre de mots empruntés à la botanique pour désigner les noms de lieux.

M. Verneau signale l'intérêt particulier des recherches du capitaine Perrier pour les études archéologiques.

M. Rivet exprime le désir que le capitaine Perrier poursuive et étende ses recherches toponymiques. Peu à peu, l'ethnogénie équatorienne se précise et s'éclaire. La linguistique est venue confirmer dans des cas inespérés les conclusions de l'archéologie. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle, on peut affirmer que les Caras, qui occupaient les environs de Quito et formaient une des plus puissantes confédérations préincasiques de la région, se rattachent au groupe barbacoa et par suite à la famille chibcha ; que les Paltas qui vivaient près de la frontière péruvienne étaient des Jívaros. On peut espérer, un jour ou l'autre, arriver à identifier de la même façon les Pastos, les Puruhaes et les Cañaris, par des recherches toponymiques bien conduites et prudentes, comme celles du capitaine Perrier.

Au cours de la séance, ont été élus membres titulaires, à l'unanimité MM. Hernando Holguin y Caro, le vicomte Théobald Foy, Gabriel Marc Barbet et Joire.

La séance est levée à 6 h. 35.

NÉCROLOGIE.

PAUL EHRENREICH.

La science américaine vient de perdre en la personne de Paul Ehrenreich un de ses plus éminents représentants. Le savant, qu'une mort subite vient de frapper le 14 avril dernier dans sa ville natale où il occupait depuis 1900 les fonctions de *Privat-dozent* à l'Université, était né le 27 décembre 1855 à Berlin.

Ehrenreich, à l'exemple d'un grand nombre d'ethnographes et de sociologues de son pays, ne fut pas seulement un homme de cabinet. Il se forma au contraire à la rude école de l'exploration. En 1884-1885, il parcourut le Brésil oriental, et y fit de belles collections ethnographiques et zoologiques. C'est à la suite de ce premier voyage qu'il publia en 1886 un travail de premier ordre sur les Botocudos du Rio Doce (*Über die Botokuden des Rio Doce*), où il étudia cette tribu au point de vue ethnographique, anthropologique et linguistique. En 1887, il prit part à la deuxième expédition allemande du Xingu, sous la direction de Karl von den Steinen, et, à la fin de ce voyage, visita les États du Matto-Grosso et de Goyaz, descendit les rios Araguaya et Tocantins et parcourut l'Amazone et le Purús.

Les documents anthropologiques rapportés de ces divers voyages constituaient alors les premiers documents connus provenant de l'intérieur du Brésil. Leur étude donna lieu à un grand nombre de publications d'un intérêt capital, parmi lesquelles il faut surtout citer : *Beiträge zur Geographie Zentralbrasiliens*, 1890-1891 ; *Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens*, 1891 ; *Ueber Einleitung und Verbreitung der Völkerstamme Brasiliens*, 1891 ; *Südamerikanische Stromfahrten*, 1892 ; *Materialen zur Sprachenkunde Brasiliens*, 1893, importante série d'études sur les langues des Chavantes et Cherentes, des Karayá, des Kayapó, des Apiaká du Tocantins, des Paumarí et des Yamamedí, dont la plupart étaient ou totalement inconnues ou très imparfaitement connues.

Les résultats plus spécialement anthropologiques recueillis par Ehrenreich sont consignés dans un grand travail d'ensemble paru en 1897, qui est encore à l'heure actuelle l'œuvre fondamentale pour l'étude somatique des peuplades du Brésil, et qui a pour titre : *Antropologische Studien über die Urbewoh-*

ner Brasiliens, vornehmlich der Staaten Matto Grosso, Goyaz und Amazonas Purus-Gebiet.

En 1904, élargissant le cercle de ses recherches, Ehrenreich publiait un remarquable mémoire qui est la synthèse et le résumé de nos connaissances sur l'ethnographie sud-américaine à cette époque et montre chez son auteur une connaissance approfondie de la bibliographie si touffue relative à la question. C'est à ce travail que tous ceux qui désirent avoir une idée d'ensemble sur la distribution des peuplades de l'Amérique du Sud et sur leur groupement doivent se reporter. Il a pour titre : *Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der Naturvölker.*

Ultérieurement, Ehrenreich fit encore de nouveaux voyages d'études en Orient, en Égypte, aux Indes, dans l'Asie orientale, dans l'Amérique du Nord et au Mexique.

Peu à peu, il orienta ses recherches dans une voie un peu différente de celle où il avait travaillé jusqu'alors. L'étude comparée des mythes et des légendes de l'Amérique et de l'Ancien Monde devint son sujet de prédilection et c'est ainsi qu'il écrivit, en 1905, *Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nord-Amerikas und der alten Welt* et, en 1910, *Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen.*

J'ajouterai que Ehrenreich dirigeait la belle revue allemande « *Baessler-Archiv* », connue de tous les ethnologues et de tous les sociologues.

Cette rapide énumération montrera combien fut remplie la vie de celui qui vient de disparaître prématurément et dont la science ethnographique, et plus spécialement l'américanisme, pouvait encore attendre tant de services.

La Société des Américanistes de Paris, dont Ehrenreich était depuis de longues années membre correspondant, s'associe de tout cœur aux regrets unanimes que la disparition de ce savant provoque non seulement parmi ses compatriotes, mais dans tout le monde scientifique.

P. Rivet.

ADOLPHE FRANÇOIS ALPHONSE BANDELIER.

Ce savant archéologue, que nous avions l'honneur de compter au nombre de nos correspondants, est mort à Madrid le 18 mars dernier. Il était né à Bern le 6 août 1840.

Comme bien d'autres Suisses d'élite, tels que Gallatin, Gatschet et Agassiz, était allé chercher aux États-Unis un plus vaste champ à son activité intellec

tuelle et, comme eux, il s'y était fait une grande place dans le monde savant. Pendant quelques années, il chercha sa voie ; mais, ses goûts le poussaient vers les études relatives aux antiquités américaines et l'*Archæological Institute of America* ayant reconnu ses aptitudes pour ces genres de recherches l'envoya, en 1880, étudier les ruines des Pueblos du Nouveau Mexique, ainsi que les anciennes populations de la région. Bandelier rencontra là Frank Cushing qui connaissait bien les Zuñi et qui dirigea de ce côté ses premières investigations. Il passa une douzaine d'années au milieu des Indiens, apprenant leur langue et leurs traditions, vivant de leur vie et s'identifiant complètement avec leurs mœurs et coutumes.

Grâce au concours financier que lui donna Henry Willard, il explora ensuite une partie de l'Amérique du Sud, notamment le Yucatan, le Guatemala, l'Équateur, la Bolivie et le Pérou, où il recueillit pour le Muséum américain d'histoire naturelle de New York un nombre considérable de pièces de toute nature. En 1904, il devint l'un des professeurs de la Columbia University, à New York, et garda cette situation jusqu'à son départ pour l'Espagne où il allait faire des recherches dans les anciennes archives de ce pays.

Au cours de ses explorations, Bandelier a élucidé plusieurs des points obscurs de l'histoire de l'Amérique pré-colombienne. C'est ainsi qu'il démontra que la fameuse Cibola que les conquisdatores croyaient être une ville populeuse et riche n'était qu'un simple village, et que la tradition, non moins célèbre, de l'existence, dans la Haute-Amazonie, d'un riche emporium appelé l'*Eldorado*, avait sa source dans la pratique singulière d'une peuplade de la Colombie de couvrir de poudre d'or chaque nouveau chef qu'elle se donnait et de l'immerger ensuite dans le lac Guatavita ; de là le nom de *El dorado*, le Doré. Bandelier a aussi réduit à de justes proportions les exagérations qui ont généralement cours sur la grande civilisation du Pérou.

Quoique d'un caractère fragmentaire et généralement peu étendus, les travaux de ce laborieux et consciencieux savant sont très nombreux et d'une grande valeur. Comme tant d'autres, il se dépensait en monographies érudites qui montraient l'étendue de son savoir et la sûreté de sa critique, mais qui ne donnaient pas la mesure de ce qu'il pouvait faire et de ce qu'il devait faire. Bandelier l'avait compris et il se proposait de clore sa carrière scientifique par un grand ouvrage d'ensemble qui devait former quatre volumes et qu'il considérait comme devant être son *magnum opus*. C'est pour compléter cet ouvrage au point de vue documentaire qu'il s'était rendu en Espagne où la mort est venu le surprendre avant qu'il eût entièrement achevé son œuvre.

Sa veuve, une péruvienne instruite, d'origine américaine, ne laissera pas inachevé et inédit ce dernier et important travail de celui pour lequel elle fut souvent un collaborateur utile et une compagne intrépide.

Voici une liste à peu près complète des travaux de Bandelier :

1. On the of Art War and Mode of Warfare of the Ancient Mexicains (Publications du *Peabody Museum*), Cambridge, 1879.

2. On the Distribution and Tenure of Lands and the Customs with respect to Inheritance among the Ancient Mexicains (*Peabody Museum*), Cambridge, 1878.

3, On the Social Organization and Mode of Government of the Ancient Mexicans (*Peabody Museum*), Cambridge, 1876.

4. Notes on the Bibliography of Yucatan, Chiapas, Guatemala [The Ruins of Palenque, Ocosingo and Copan, Oaxaca (Ruins of Mitla)] with a List of some of the Writers on the Subject from the Sixteenth Century to the present time (*Proceedings of the American Antiquarian Society*, Oct. 1880), Worcester, 1881, in-8°.

5. Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New Mexico (Papers of the *Archæological Institute*), Boston, 1881, in-8°.

6. Report on the Ruins of the Pueblos of Pecos (*Archæological Institute*), Boston, 1881, in-8°.

7. Report on the Investigations in New Mexico during the Years 1883-84 (*Fifth Annual Report, Archæological Institute*). Cambridge, 1884, in 8°.

8. Report of an Archæological Tour in Mexico (*Archæological Institute*), Cambridge, 1884, in-8°.

9. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (*Magazine of Western History*, Vol. IV), Cleveland, Ohio, 1886.

10. La découverte du Nouveau Mexique par le moine Franciscain Frère Marco, de Nice, en 1539(*Revue d'Ethnographie*, Vol. V), Paris, 1886, in-8°.

11. Contribution to the History of the Southwestern United States (*Papers of the Archæological Institute*), Cambridge, 1899 in-8°.

12. Final Report of Investigations among the Indians of Southwestern United States (*Papers of the archæological Institute*), Cambridge, Part I, 1890 ; Part. II, 1892.

13. Historical Archives of the Hemenway Southwestern Expedition (Compte rendu du Congrès international des Américanistes), Berlin, 1890, in-8°.

14. The Delight Makers. New York, 1890, in-8°.

15. Documentary History of the Zuñi Tribe (*Journal of American Ethnology and Archæology*, vol. II), Boston and New York, 1892.

16. The Gilded Man and Other Pictures of Spanish Occupancy. New York, 1893, in-8°.

17. The Islands of Titicaca, *The Hispanic Society*, New York, 1910.

18. The ruins at Tiahuanaco (*Proceedings of the American Antiquarian Society* New series, vol. XXI, 1911).

HENRY VIGNAUD.

CHARLES WIENER.

Une dépêche de Rio de Janeiro annonce le décès, dans cette ville, de l'explorateur Charles Wiener, qui a succombé, au commencement de décembre 1913, au cours d'un voyage qu'il accomplissait au Brésil.

D'origine juive, Ch. Wiener était né dans l'empire austro-hongrois le 25 août 1851. Il vint jeune à Paris et, à sa majorité, se fit naturaliser français ; le 8 octobre 1872, il était nommé professeur de l'Université. Doué d'une grande souplesse de caractère, possédant des dehors aimables et une remarquable facilité de parole, il ne tarda pas à s'attirer les sympathies d'hommes influents, parmi lesquels se trouvait un sénateur qui, après avoir été républicain en 1848, et bonapartiste sous l'empire, était devenu, sous la troisième république, un des chefs du groupe royaliste et du parti catholique. Ce militant fut sur le point de lui retirer son appui, le jour où il apprit que son jeune protégé était israélite, mais, à ce moment, Wiener se convertit au catholicisme.

Le baron de Watteville était alors directeur des Sciences et des Lettres au Ministère de l'Instruction publique ; il accueillait toujours avec la meilleure grâce les nouveau-naturalisés. Wiener lui fut recommandé par le sénateur royaliste et par un consul général, L. Angrand, et il obtint, le 9 juillet 1875, une mission scientifique au Pérou et en Bolivie. Il gagna d'abord le Brésil pour y étudier, dit M. de Watteville dans un rapport, « les relations qui avaient pu exister entre les peuplades indigènes de cet empire et les races qui peuplaient l'empire des Incas ». Il explora la province de Santa Catharina, où il copia quelques « inscriptions tumulaires » et d'où il expédia 17 caisses d'antiquités provenant en partie des sambaquis (cf. *Estudos sobre os Sambaquis do sul do Brazil*, par C. Wiener, in *Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*, t. I, 1876, p. 1-20).

A la fin de 1876, Wiener atteignit le Pérou et, au mois d'octobre 1876, il fit une première excursion dans l'Amazone, qu'il devait visiter de nouveau six ans plus tard (Ch. Wiener. *L'Amazone*, conférence à la *Soc. des Études coloniales et maritimes*, séance du 5 mars 1883, et *Amazone et Cordillères*, in *Le Tour du Monde*, 1883-1884).

Dans les derniers mois de 1877, l'explorateur était en Bolivie. Le 19 mai de cette année, il fit une ascension sensationnelle : accompagné de quelques personnes, il gravit le pic S.-E. de l'Illimani, qui dresse sa cime à 6131 mètres d'altitude ; il le baptisa du nom de Pic de Paris. Wiener parlait toujours avec émotion de cette ascension et lorsqu'il en entretint la Société de Géographie de Paris (séance du 19 décembre 1877), nous l'avons vu verser des larmes au moment où il raconta la sensation qu'il avait éprouvée en plantant le drapeau de sa patrie sur un sommet que personne avant lui n'avait atteint.

Le séjour de Wiener au Pérou et en Bolivie fut des plus profitables à nos collections anthropologiques et ethnographiques. Du 22 septembre 1876 au 3 septembre 1877, 86 caisses, contenant 4000 pièces, étaient expédiées, en

son nom, du Pérou au Ministère de l'Instruction publique. « Huit de ces caisses, dit Hamy, renfermaient la collection d'antiquités offerte au gouvernement par M. Quesnel, de Lima » (*Revue d'Ethnographie*, t. VIII, 1889, p. 353). Une grande partie des objets contenus dans les 78 autres caisses provenaient également des récoltes de Quesnel et aussi de celles de Th. Ber. Ces deux collectionneurs ont élevé, postérieurement, de vives réclamations à ce sujet, et ont produit, à l'appui de leurs dires, des catalogues qui nous ont été d'un grand secours. Grâce à eux, il nous a été permis de rectifier des indications erronées de provenances figurant sur nombre de pièces.

Au mois d'août 1877, le voyageur rentra à Paris. Sur ses instances, le baron de Watteville se décida, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, à tenter une exposition particulière des antiquités et des types du Pérou et de la Bolivie. Elle eut lieu au Palais de l'Industrie, mais le cadre en fut élargi, car elle comprit, non seulement la collection de Wiener, mais les collections américaines d'Edouard André, de Crevaux, de Léon de Cessac, de Pinart ; les collections asiatiques de Ujfalvy, du Dr Harmand, de Lansberg, les collections océaniennes de La Savinière et de Ballieu, et les premières récoltes que j'avais pu faire aux Canaries. Ce fut le point de départ du Musée d'Ethnographie.

Sous le titre *Pérou et Bolivie*; *Récit de voyage, suivi d'études archéologiques et ethnographiques et de notes sur l'écriture et les langues des populations indiennes* (Paris, Hachette et Cie, 1 vol. gr. in 8°), Wiener a publié la relation de son exploration. Dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (1879, deuxième semestre, p. 305-340), a paru une étude de lui sur *La ville morte du Grand Chimu et la ville de Cuzco*. Il a également publié un *Essai sur la constitution de l'empire des Incas*. Le premier de ces ouvrages renferme une grande quantité d'erreurs qu'il est de notre devoir de signaler à nos lecteurs.

Beaucoup de pièces figurées faisaient partie des collections données au Musée d'ethnographie par d'autres voyageurs, ce que l'auteur a omis de signaler; mais ce qui est plus grave encore, c'est que les provenances indiquées sont souvent fausses et que parfois la matière première qui a servi à la confection des objets a été déterminée avec une regrettable légèreté. Le savant, qui voudrait se servir du livre de Wiener pour étudier, par exemple, la répartition des industries anciennes au Pérou et en Bolivie, arriverait fatalement à des conclusions erronées. Aussi ne saurions-nous trop engager ceux qui croiraient devoir se référer à ce travail à consulter l'exemplaire que possède la bibliothèque du Musée d'Ethnographie, exemplaire qui porte, de la main d'Ernest Hamy ou de celle de Jules Hébert, de très nombreuses rectifications.

Le 9 octobre 1879, Wiener était nommé vice-consul à Guayaquil. De l'Équateur, il envoya au Musée du Trocadéro un de ces curieux sièges en pierre du Manabí dont l'existence semble avoir été signalée pour la première fois par Villavicencio et au sujet desquels il rédigea une courte notice qu'a publiée la *Revue d'Ethnographie* (*Les Indiens Colorados et les sièges de*

pierre de la région du Manabi, t. I, 1882, p. 454-458). Il attribue ces sièges aux Cañaris, qu'il considère comme les ancêtres des Colorados, mais sans invoquer d'argument sérieux en faveur de cette hypothèse que contredisent les documents que nous possédons sur l'habitat de ces Indiens.

Successivement vice-consul de première classe, consul de seconde, puis de première classe, Wiener avait été retraité comme ministre plénipotentiaire. Il avait été chargé des fonctions de secrétaire de la légation de France au Chili, attaché à la légation de France à México, consul à l'Assomption, etc. A plusieurs reprises, il fut chargé de missions commerciales ou économiques dans l'Amérique du Sud ; il ne devait plus entreprendre d'exploration de la nature de celle qui lui avait été confiée au Pérou et en Bolivie. Nous n'avons pas à le suivre dans sa carrière consulaire, l'anthropologiste n'ayant aucune qualité pour aborder un tel sujet. Notre rôle devait se borner à juger l'œuvre scientifique de Ch. Wiener ; nous l'avons fait en toute sincérité, avec une franchise qui paraîtra peut-être un peu rude. Mais, en science, aucune considération ne saurait, selon nous, empêcher de signaler les erreurs et conduire à farder la vérité.

R. Verneau.

ALFRED RUSSELL WALLACE.

L'homme extraordinaire qu'était Wallace, mort le 7 novembre dernier, n'a touché à l'Américanisme qu'au début de sa longue et savante carrière, mais il l'a fait d'une manière supérieure et notre Société doit à sa mémoire un souvenir reconnaissant.

Il était né en janvier 1823 à Usk, dans le pays de Galles, et fut d'abord un simple arpenteur, ce qui le mit, dès son jeune âge, en rapport avec les champs et lui donna le goût de l'étude de la nature. A vingt et un ans, il était professeur de langue anglaise à Leicester où il se lia avec l'entomologiste Henry Walter Bates qui devait, comme lui, devenir un grand naturaliste. Avides d'étudier la nature où elle se manifeste sous ses formes les plus vigoureuses, ils s'embarquèrent l'un et l'autre, en 1848, pour l'Amérique du Sud avec l'intention de porter leurs investigations vers la région de l'Amazone qui était alors peu connue. Après avoir travaillé ensemble pendant quelque temps, ils se séparèrent, et Wallace entreprit d'explorer la Haute Amazonie, particulièrement le Rio Negro et le Rio Uaupés qui n'avaient point encore été étudiés scientifiquement.

Wallace resta quatre ans dans cette région qu'il n'a pu parcourir sans de grandes difficultés, et sans courir des dangers dont son énergie, sa patience et sa bonne humeur inaltérable triomphèrent heureusement. Il fit là de riches observations sur la géologie, la climatologie, l'hydrographie, la zoologie, l'anthropologie et la linguistique qui n'ont pu, malheureusement, être toutes consignées dans la relation qu'il a donnée de cette belle exploration, car, dans son voyage de retour, il perdit dans un incendie toutes ses collections, ainsi que la

plupart de ses notes. Ce désastre, dans lequel il faillit perdre la vie, le mit dans l'impossibilité d'écrire une Histoire physique de l'Amazonie dont il avait tracé le plan.

Wallace ne retourna plus en Amérique, mais la nature tropicale exerçait sur lui une telle fascination qu'il résolut d'aller l'étudier dans les Archipels de l'Asie méridionale. De 1854 à 1862, il visita et étudia, comme il savait le faire, ces belles et plantureuses régions où il mûrit la grande idée de sa vie : la continuité dans la manifestation des forces de la nature, qui a pour conséquence inévitable la gradation des êtres.

Chose curieuse et digne d'être notée, cette grande idée, qui naquit chez lui en même temps que chez Darwin, leur fut suggérée, à l'un et à l'autre, par la lecture du fameux traité de Malthus sur la population. Elle fit rapidement son chemin, en se précisant et en s'élargissant de plus en plus, chez les deux savants, dans des mémoires et dans des livres qui sont maintenant dans toutes les mains et qui ont révolutionné notre ancienne conception des origines de la vie et de ses différentes formes.

Dans cette mémorable lutte pour faire accepter une grande doctrine scientifique, lutte dans laquelle Wallace et Darwin montrèrent un égal dévouement à la science et un égal désintéressement personnel, les deux savants ne marchèrent pas toujours du même pas. Darwin s'arrêta à la constatation des faits et à leurs conséquences immédiates. Wallace, esprit plus étendu et plus spéculatif, voulut aller plus loin et osa aborder le domaine de l'inconnaissable. Méditant sur les faits révélés par l'étude de l'Astronomie, qu'il avait poussée très loin, il arriva à cette conclusion hardie que notre planète était la seule habitée, que l'homme était le but de l'univers, que cet univers n'était pas réduit à la matière seule, et que tous ces phénomènes étaient conditionnés par une intelligence coordinatrice. L'homme, dans cette conception, reste bien, comme le dit Darwin, le produit de la sélection naturelle, mais, à la différence de Darwin, Wallace pense qu'à cette sélection instinctive, une intelligence, une volonté primordiale, a ajouté quelque chose.

Cette théorie, plus métaphysique que scientifique, a soulevé chez les transformistes de graves objections dont la principale est qu'on ne peut l'accepter sans reconnaître à l'homme une origine différente de celle des animaux, ce qui est la destruction du transformisme même, tel que l'entendent les Darwinistes. On a répondu, il est vrai, que si la science a recueilli un assez grand nombre de faits pour autoriser la conclusion que toutes les formes animales se tiennent d'assez près pour avoir la même origine, elle n'en a pas constaté un nombre suffisamment probant pour permettre d'avancer que l'homme, qu'un abîme sépare du plus parfait des animaux, a pu sortir de l'un d'eux par une évolution naturelle. Mais c'est là la question même. Ces spéculations, qui restent certainement en dehors de la science pure, sont néanmoins justifiées par notre besoin d'explication que la science ne peut satisfaire, si, la réduisant à son côté utilitaire, on ne lui permet pas de s'élever au-dessus de ses conditions matérielles pour sonder le mystère des origines qui assurément nous intéresse tout autant que ce qui est tangible et mesurable.

Quoi qu'il en soit, avec Wallace disparaît un des hommes les plus éminents de notre temps, une de ces rares natures d'élite qui voient plus loin que les autres et qui ont ainsi puissamment contribué à élargir la portée de notre vision scientifique.

Ses *Essais sur la sélection naturelle* et sa *Place de l'homme dans l'univers* ont été traduits et mis à la portée des lecteurs français par les soins de l'entreprenante et savante librairie des frères Schleicher. Son grand ouvrage, son œuvre maîtresse : *The geographical Distribution of Animals* ne l'a pas été, non plus que la relation de son voyage en Amazonie et ses magistrales études sur la Malaisie, la Terre de l'Orang.

Henry Vignaud.

BULLETIN CRITIQUE.

ANTHROPOLOGIE.

Giuffrida Ruggeri (V.). *Schéma d'une classification des Hominidés actuels. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912*, t. II, Genève, 1914, p. 437-445.

— *L'uomo attuale. Una specie colletiva* (L'homme actuel. Une espèce collective). Milan, Rome, Naples, 1913, 192 p.

Nous ne retiendrons du savant travail de Giuffrida Ruggeri que ce qui concerne l'homme américain.

L'idée fondamentale de l'anthropologiste italien, monogéniste ardent, est de considérer *Homo sapiens* comme une *espèce collective* et de rechercher combien d'espèces élémentaires on peut reconnaître et admettre, avec quelque vraisemblance, dans cette espèce collective.

Homo sapiens americanus constitue une des sept espèces élémentaires admises par l'auteur. Cette espèce élémentaire comporte elle-même cinq variétés : *Homo s. a. nordicus* qui correspond sensiblement aux Indiens des plaines, *Homo s. a. neotropicus* qui occupe la Californie, le Mexique, l'Amérique centrale et toute la région nord-orientale de l'Amérique méridionale, *Homo s. a. andinus*, qui habite le Pérou, la haute Bolivie et le nord du Chili, *Homo s. a. patagonicus* et enfin *Homo s. a. fueginus*, qui se définissent eux-mêmes.

Les Esquimaux appartiennent à l'espèce élémentaire *Homo s. asiaticus*, dont ils constituent la variété *neoarticus*. Enfin, une zone métamorphique comprend toute la presqu'île de l'Alaska.

P. Rivet.

Hrdlička (Aleš). *The derivation and probable place of origin of the north American Indians* (La parenté et le lieu d'origine probable des Indiens de l'Amérique du Nord). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIIIe session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 57-62.

Hrdlička, dont on connaît les recherches sur l'origine des Indiens d'Amérique (cf. *Journal*, t. IX, p. 463-468, t. X, p. 556-557), consacre le début de son étude à une revue générale des différentes opinions qui ont eu, ou ont encore cours, sur le peuplement de l'Amérique; puis il résume, en les condensant, les données indiscutables que l'on possède dès maintenant sur l'origine des Indiens: 1° L'homme n'est pas originaire d'Amérique; 2° il n'occupa ce continent qu'à une période déjà avancée de son évolution; 3° il était donc en pleine évolution quand il arriva en Amérique.

Hrdlička énumère ensuite les caractéristiques du type physique de l'Indien, et est amené à conclure que ces caractéristiques sont aussi celles des Polynésiens et des Tartares. Il ne nie certes pas le rôle que les premiers ont joué dans le peuplement de la côte ouest de l'Amérique, mais, pour lui, le grand mouvement migrateur est venu de l'Asie nord-orientale.

Dr Poutrin.

Hrdlička (Aleš). A *report on a collection of crania and bones from Sorrel Bayou, Iberville Parish, Louisiana* (Rapport sur une collection de crânes et d'os provenant du Bayou Sorrel, Paroisse d'Iberville, Louisiane). *Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia.* 2e Série, Vol. XVI, Part I, 1913, p. 95-99. 2 figures.

Les différentes pièces osseuses, recueillies par M. Cl. B. Moore au cours de ses fouilles dans les mounds du bassin de la rivière Atchafalaya (cf. *Journal*, t. XI, p. 267), ont été étudiées par Hrdlička. La collection se compose de dix-sept crânes, d'un squelette incomplet et de nombreux os séparés. Un de ces crânes, qui a appartenu à une femme, est brachycéphale, et doit être rattaché à une catégorie déjà décrite par l'auteur; les autres sont des crânes d'adultes des deux sexes, fort bien conservés, et d'un volume relativement grand. Presque tous ont subi, quoique très légèrement, la déformation fronto-occipitale. D'une apparence fort homogène, ils sont caractérisés par un indice mésocéphale, une voûte haute; la face est large, peu prognathe, les arcades sourcilières sont bien développées, les orbites sont mégasèmes.

Quant aux os découverts dans les mounds, il est à remarquer que beaucoup d'entre eux, os longs et os courts, présentent des signes certains de tuberculose: vertèbres soudées et cariées par le mal de Pott, fémurs déformés par les suppurations ou les arthrites chroniques, etc.

Hrdlička, après avoir bien décrit la série de crânes recueillis par M. Moore, pense qu'il n'est pas possible, actuellement, de tirer de son étude la moindre conclusion d'ordre général. Il faut attendre de nouvelles fouilles pour trouver des termes de comparaison et donner aux déductions anthropologiques toute leur valeur.

Dr P.

TELLO (Julio C.). *Prehistoric trephining among the Yauyos of Perú* (La trépanation aux temps préhistoriques chez les Yauyos du Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 75-83, 3 planches, 1 figure.

Les Yauyos et les Huarochiris habitaient la région montagneuse bordée par les Andes occidentales. Jusqu'à présent, les ruines qui parsèment leur territoire ont échappé, en raison de la nature du terrain, à toute exploration. M. Tello les classe en : cavernes naturelles, ayant servi de refuges à de nombreux individus, et dans lesquelles on trouve, avec de nombreux ossements, des instruments et des débris de cuisine; *chaukallas*, habitations peu élevées au-dessus du sol, et du type communément rencontré dans les montagnes du Pérou; *llactas*, habitations en pierre relevant de l'architecture incaïque.

Dans les cavernes et les chaukallas, l'auteur a découver 10.000 crânes et momies, et ce sont ces pièces qu'il étudie aujourd'hui, au point de vue de la trépanation.

La trépanation aurait été motivée, soit par une fracture du crâne, soit par un traumatisme avec mise à nu de la table externe du crâne, soit par une ostéopériostite circonscrite, soit enfin par des lésions de nature probablement syphilitique. Ce ne sont pas là de simples hypothèses, car M. Tello présente tour à tour, dans des planches d'une grande valeur documentaire, des exemples de diverses lésions ayant entraîné la trépanation.

Quant au mode opératoire, il était des plus variés, et à côté des trépanations brutales, entraînant de véritables éclatements de l'os, on n'est pas peu surpris de rencontrer de véritables couronnes de trépan, tout à fait comparables à celles qui résultent de notre actuelle technique.

Quelle qu'ait été d'ailleurs l'inhabileté des chirurgiens Yauyos, leurs interventions étaient fréquemment couronnées de succès ; la preuve en est que nombre des crânes recueillis par M. Tello présentent des traces indéniables de cicatrisation de la perte de substance osseuse.

Dr P.

CHERVIN (Arthur). *Aymaras and Quichuas : a study of Bolivian anthropology* (Aymara et Quichua, étude d'anthropologie bolivienne). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 63-74, 1 figure.

La mission de Créqui Montfort et Sénéchal de la Grange explora, en 1903, les hauts plateaux boliviens, et y recueillit des documents ethnologiques de la

plus haute valeur. M. Chervin, qui se chargea du dépouillement des mesures anthropométriques, apporte, dans cette note, quelques renseignements sur les Indiens Aymara et Quichua, et renvoie d'ailleurs, pour une plus ample documentation, aux volumes qu'il a publiés à ce sujet.

L'auteur traite tout d'abord de la vie matérielle : habitation, agriculture, chasse, pêche, vêtement, etc., puis, très rapidement, de la vie intellectuelle. Il consacre la seconde partie de sa communication à l'étude des effets de l'altitude sur l'organisme des autochtones, et compare enfin, au point de vue anthropologique, les Aymara et les Quichua. Cette comparaison est basée sur l'observation de 208 individus, sur chacun desquels il a été pris quinze mensurations, tant du corps que de la tête. L'auteur conclut que, contrairement à l'opinion de d'Orbigny et à celle de Markham, Aymara et Quichua appartiennent à deux groupes ethniques distincts, quoique étant tous deux brachycéphales.

Dr P.

ROUMA (Georges). *Les Indiens Quitchouas et Aymaras des Hauts Plateaux de la Bolivie.* 1 vol. 109 p., Bruxelles et Leipzig, 1913.

Cet ouvrage porte en sous-titre « Résultats de la Mission anthropologique organisée en 1911 sous les auspices du Gouvernement de la Bolivie et de la Société anthropologique « Sucre » sous la direction de l'auteur ». Celui-ci, d'origine belge, est docteur en sciences sociales et exerce les fonctions de Directeur général de l'enseignement public en Bolivie. Au cours de son dernier séjour en Europe, le 10 novembre 1913, il fit, à la Sorbonne, sous les auspices du « Comité France-Amérique » et du « Groupement des Universités et Grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine », une conférence intéressante sur « la Bolivie moderne » (cf. *France-Amérique*, 1914, p. 61).

La mission anthropologique de Rouma avait pour but de comparer le Kičua pur à l'Aymara pur, puis les Kičua et les Aymara vivant sur les plateaux les plus élevés à ceux établis dans les vallées chaudes, enfin l'Indien métissé à l'Indien pur.

Dans ce but, il a été étudié cent cinquante sujets se répartissant en six groupes choisis dans des milieux très différents. Le grand intérêt et la véritable originalité de l'enquête est qu'elle a porté à la fois sur les caractères morphologiques et les caractères physiologiques (recherche sur la force musculaire, l'acuité visuelle et le sens chromatique) et enfin qu'on a cherché à déterminer l'action des facteurs du milieu (nourriture, vêtements, usage de la coca et du tabac, soins corporels, hygiène de l'habitation, travail, instruction, etc...).

Les conclusions de l'auteur sont les suivantes : la taille des Aymara est supérieure de 3 centimètres 1/2 en moyenne à la taille des Kičua ; la hauteur du tronc et la largeur des membres (en rapport avec la taille), la longueur du pied

sont sensiblement les mêmes dans les deux groupes. Les dimensions absolues de la tête des Kičua sont supérieures de quelques millimètres à celles des Aymara, sauf la hauteur qui est inférieure de 7 millimètres. Les indices céphiques et pariéto-zygomatiques sont sensiblement égaux. Le visage est un peu plus allongé chez les Kičua.

Ce sont là de minimes différences, mais un caractère distinctif intéressant est fourni par l'indice nasal qui indique un nez plus large chez les Kičua.

De plus, les circonférences thoraciques sont toutes plus élevées chez ces derniers, qui, étant également de plus petite taille, ont, par suite, un indice de vitalité beaucoup plus élevé. Leur force au dynamomètre est également supérieure de plus de 3 kgr.

L'auteur montre également que l'Aymara des terres chaudes est nettement inférieur à son compatriote du haut plateau.

Le métissage entre Aymara et Kičua ne semble pas produire une modification appréciable du type, mais les Kičua métissés de Blancs sont nettement supérieurs aux Indiens purs par leur taille qui est plus élevée et leur plus grande force de pression manuelle.

En terminant, l'auteur met en lumière les conclusions pratiques de son travail en indiquant les règles à suivre pour l'éducation de l'Indien, et indique brièvement les mesures immédiates à prendre pour la sauvegarde de la race.

De nombreux tableaux et d'intéressantes reproductions photographiques de types complètent cette importante contribution à l'anthropologie comparée des populations andines.

P. Rivet.

Ambrosetti (J. B.). *Nuevos restos del hombre fósil argentino (presentación de dos craneos del Hombre de Guerrero, Provincia de Buenos Aires)* [Nouveaux restes de l'homme fossile argentin (présentation des deux crânes de l'Homme de Guerrero, Province de Buenos Aires)]. *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 5-7.

L'auteur de ce travail reste fidèle aux théories de son ami, le regretté F. Ameghino. « Grâce aux études et aux publications de ce dernier, écrit-il, la question de l'homme fossile en République argentine peut être considérée déjà hors de discussion ». Ceux de nos lecteurs qui ont lu le lumineux exposé de la question fait ici même par M. Vignaud (cf. *Journal*, t. X, p. 15) ne partageront certainement pas cette opinion, et je crois que la trouvaille des crânes de Guerrero ne contribuera pas à les rallier à la thèse du savant argentin. Les premiers ossements furent trouvés à la fin de 1910 dans une lagune située près de la station Banderaló du chemin de fer de l'Ouest par

M. Carlos Guerrero. Une expédition organisée aussitôt par le Musée de Buenos Aires découvrit dans le fond desséché de la lagune d'autres fragments et un grand nombre d'ossements fossiles fracturés et même brûlés. On y trouva également un mortier. D'après la commission, la couche géologique explorée correspond au pampéen inférieur. Pour se prononcer sur la question, il y a lieu d'attendre le travail complet qui sera consacré à la question. Pour l'instant, Ambrosetti se contente de figurer le crâne désigné par le n° 1, et la mandibule correspondante. A en juger par ces figures et surtout par les beaux moulages de ces pièces que le Musée de Buenos-Aires a bien voulu m'envoyer, ces crânes de Guerrero se rapprochent évidemment de ceux auxquels Ameghino a donné le nom d'*Homo pampaeus* et que Mochi dans sa belle étude sur la paléanthropologie argentine rapproche du type esquimau. Pour ma part, je trouve que, comme le crâne de Necochea, les crânes de Guerrero présentent une grande ressemblance avec les crânes péricues de Basse-Californie, que j'ai étudiés ici même (cf. *Journal*, t. VI, p. 147) et je crois que, comme ceux-ci, ils représentent une forme archaïque du type de Lagoa Santa.

P. R.

Torres (Luis María). *Los primitivos habitantes del delta del Paraná* (Les habitants primitifs du delta du Paraná). *Universidad nacional de La Plata.* Buenos Aires, 1913, 617 p.

Pendant six ans — de 1900 à 1906 —, l'auteur a exploré, avec beaucoup de constance et de soin, toute la région du delta du Paraná ; il a ainsi fouillé une série de tumulus, de cimetières et de stations, répartis sur les rives des bras qui constituent ce delta. Aujourd'hui, il nous présente dans un important travail d'ensemble les résultats de ses recherches auxquelles il n'avait consacré jusqu'ici que des mémoires partiels (cf. *Journal,* t, II, p. 426). Disons tout de suite qu'il s'est acquitté de cette lourde tâche avec une conscience remarquable. Je n'en veux pour preuve que la bibliographie très complète qui termine son travail, et les nombreuses références aux auteurs anciens et modernes qu'on y trouve à chaque page.

L'auteur consacre un premier chapitre á la géographie, à la géologie, à la flore et à la faune de la région étudiée. Ensuite, il donne la description de chacune de ses fouilles et étudie en détail les objets et les ossements exhumés. Dans un troisième chapitre, il a réuni toutes les données ethnographiques, sociologiques et linguistiques que l'on possède sur les populations du delta. Enfin, il termine par une synthèse des résultats obtenus.

Je ne puis songer dans un résumé de cette nature à indiquer, même brièvement, les nombreux faits que Torres a réunis dans son beau travail. Je me bornerai à citer les principales conclusions auxquelles il aboutit.

Les crânes recueillis sont pour la plupart mésaticéphales et remarquablement élevés. Le nez est soit leptorhinien, soit plus souvent encore mésorhinien.

Le front est étroit ; d'une façon générale, la face est large, mais, en même temps, sur certains individus, elle est longue ; l'indice orbitaire, assez variable est cependant assez souvent élevé. La taille obtenue par la largeur de 57 os longs varie suivant les gisements de 1m 672 à 1m 706, avec une moyenne générale de 1m 688 chez l'homme ; chez la femme, elle serait de 1m652.

La plupart de ces caractères rappellent étonnamment ceux de la race de Lagoa Santa que les anthropologues sont unanimes à considérer comme une des formes sud-américaines les plus primitives. C'est ce que Torres a parfaitement vu et établi. Mais en outre, il croit à l'intervention d'un second élément ethnique dont le type, tout à fait différent du précédent, est caractérisé par l'hypsibrachycéphalie et la leptoprosopie.

Au point de vue archéologique, Torres discerne également une double influence dans la région qu'il a si soigneusement étudiée. L'une, d'origine amazonienne, correspond à la race hypsidolichocéphale, venue par voie fluviale, l'autre d'origine tupi correspond à la race hypsi-brachycéphale, qui prédomine dans les *sambaquis* du littoral maritime, celle-ci était probablement antérieure à celle-là dans la région du delta du Paraná.

Il m'est impossible dans un compte rendu de suivre l'auteur dans le détail de son argumentation. On peut dire qu'il a envisagé le vaste problème qu'il avait entrepris de résoudre sous tous les aspects, qu'il n'a négligé aucun élément susceptible de lui fournir une donnée précise. L'étude anatomique des ossements en particulier est certainement une des plus complètes et des plus consciencieuses qui ait été faite jusqu'à ce jour. Si l'on songe que l'on ne savait presque rien jusqu'ici sur les populations du delta du Paraná, on comprendra le grand service que Torres a rendu à la science américaniste en publiant sa conciencieuse monographie. On ne saurait trop le féliciter et le remercier de l'avoir entreprise et réalisée.

P. R.

Marelli (Carlos A.). *Contribución à la craneologia de las primitivas poblaciones de la Patagonia (observaciones morfobiometricas)* [Contribution à la crâniologie des populations primitives de Patagonie (observations morphobiométriques)]. *Anales del Museo nacional de historia natural de Buenos Aires*, t. XXVI, 1913, p. 31-91.

L'auteur a étudié, d'après la méthode biométrique, trois importantes séries de crânes argentins : une série de crânes patagons anciens du Rio Negro, une série de crânes modernes du Chubut, une série de crânes araucans.

De sa consciencieuse étude, il résulte que, parmi les Patagons anciens, ce sont les dolichomorphes et les dolichoïdes qui prédominent, les crânes élevés étant beaucoup plus fréquents que les crânes bas. Les Patagons du Chubut

sont aussi dolichomorphes en majorité, mais il y a également parmi eux quelques brachymorphes ; ils sont pour la plupart moins élevés que les précédents. Chez les Araucans enfin, ce sont les brachymorphes qui dominent avec une tendance générale au surbaissement du crâne.

Ce sont là très sensiblement les conclusions de l'étude faite par M. le Prof. Verneau des crânes rapportés par M. H. de la Vaulx (cf. *Journal*, t. I, p. 363).

P. R.

ARCHÉOLOGIE.

Jochelson (Waldemar). *Scientific results of the ethnological section of the Riabouschinsky expedition of the imperial russian geographical society to the Aleutian islands and Kamchatka.* (Résultats scientifiques de la section ethnologique de l'expédition Riabouschinsky organisée par la société impériale de géographie russe aux îles Aléoutiennes et au Kamchatka). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 334-343. 5 figures. 3 planches.

La Société de géographie russe organisa, en 1908, grâce à la générosité de M. Riabouschinsky, une très importante mission au Kamchatka, et qui comprenait cinq sections : botanique, zoologie, géologie, météorologie, ethnologie. M. Jochelson, adjoint à l'expédition comme ethnologue en 1910, désirant poursuivre les études qu'il avait commencées en 1902, lors d'une des expéditions Jesup, étendit le champ des investigations primitives jusqu'aux îles Aléoutiennes.

Après quelques considérations sur la situation géographique de la chaîne des Aléoutiennes, sur leur flore, leur faune et leur état politique, l'auteur trace une rapide esquisse de l'ethnographie des indigènes : ils vivent dans des huttes de bois, au sol excavé et recouvertes de terre et d'herbes, et, bien qu'ils aient adopté des vêtements d'origine américaine, ils portent encore, contre la pluie, d'amples manteaux faits d'intestins d'animaux marins. Leur principale ressource alimentaire est fournie par la pêche, surtout par celle du saumon qui vient en abondance se faire capturer dans les barrages disposés le long des rivières.

M. Jochelson pratiqua des fouilles sur treize emplacements de villages et trois tombes ; il recueillit ainsi plus de 1000 objets appartenant à l'âge de pierre, 79 crânes et 10 squelettes, tous documents propres à éclairer la préhistoire de l'archipel. Déjà, on peut conclure, des nombreux outils en os (pointes de harpons, de flèches, etc.) que la culture matérielle des Aléoutiens n'a, contrairement à l'hypothèse de Dall, que peu évolué.

Les anciens habitants des îles Aléoutiennes embaumaient les corps, et, après

en avoir retiré les intestins, les enveloppaient de peaux d'animaux marins ; ils les plaçaient ensuite, après les avoir assis sur une sorte de plateau de bois, dans une caverne sèche. De telles cavernes étaient utilisées par un village entier. Dans une seule de ces grottes, M. Jochelson a découvert vingt-deux squelettes, malheureusement en trop mauvais état pour pouvoir être étudiés.

Quant au langage des Aléoutiens, l'auteur en a fait l'objet d'une étude spéciale (cf. *Journal*, t. XI, p. 320). Il a recueilli en outre 140 contes, dans lesquels le corbeau joue un rôle des plus importants.

Au Kamchatka, M. Jochelson entreprit les mêmes recherches qu'aux îles Aléoutiennes. Parmi de nombreux vestiges de l'âge de pierre, il découvrit des débris de poterie, provenant des indigènes qui occupaient le territoire avant les Aïno.

Malheureusement, aux îles Aléoutiennes comme au Kamchatka, les habitants n'ont conservé, en aucun point, leur type physique primitif, et se sont métissés successivement avec les différents envahisseurs.

M. Jochelson, dans ce court résumé, laisse entrevoir de quel succès ont été couronnées ses recherches. Aucune conclusion ne saurait être tirée d'un exposé aussi sobre, et il nous faut attendre l'apparition des cinq volumes où seront traitées successivement l'archéologie, la morphologie, la langue, la mythologie et l'ethnographie des Aléoutiens et des habitants du Kamchatka.

Dr Poutrin.

Abbott (Charles Conrad). *Ten years diggings in Lenâpé Land 1901-1911.* (Dix ans de fouilles en territoire Lenâpé). Trenton. Mac Crellisch et Quigley. 1912, 191 pages. 22 fig.

C'est la question de l'homme paléolithique de Trenton que soulève à nouveau le livre de M. Abbott. Car le territoire des Lenâpé ou Lenni Lenâpé est la région qui entoure la ville de Trenton, puisque ces Indiens appartenaient au groupe algonquin des bords du fleuve Delaware. Aussi bien, c'est un terrain familier à M. Abbott dont les premiers travaux remontent à 1877, et qui, depuis près de quarante ans soutient, et non sans raison, la haute antiquité géologique des argilites trouvées dans les graviers pléistocènes du bassin du Delaware. Adoptée par les uns repoussée par les autres, la conclusion première de ce savant s'est fortifiée des recherches faites sur place par M. Putnam et du mémoire d'Ernest Volk et l'on est fondé aujourd'hui à admettre avec lui que l'homme a bien existé dans la vallée de Trenton à la fin de l'époque glaciaire.

Dans l'ouvrage qu'il vient de publier, notre auteur revient naturellement sur sa thèse favorite, mais, en même temps, il fait un exposé d'ensemble de l'archéologie préhistorique de la région, où il résume les résultats de dix années de travaux et de fouilles. — C'est dire combien il est documenté, et si l'on songe que, depuis quarante ans, il n'a cessé d'observer et d'explorer, on voit que le titre de son mémoire est assurément modeste.

La culture des Lenâpé est néolithique et correspond au sol superficiel ; ses vestiges sont nombreux, et M. Abbott les décrit longuement, avec les figures des objets les plus saillants. Après la terre noire vient un sédiment boueux et jaunâtre qui renferme des quartzites et des argilites : c'est au niveau de ces dernières que se rencontrent les preuves d'une culture prélénâpéenne, plus primitive que celle des Indiens. Les populations qui lui correspondent n'avaient pas de haches polies, et ne connaissaient probablement pas la poterie. L'« homme des argilites » comme Abbott l'appelle, serait plus près de l'homme paléolithique des graviers que de l'homme Lenâpé du sol superficiel. A la vérité, les fragments de squelette trouvés « n'offrent pas, dit M. Boule[1], qui a visité avec l'auteur les ballastières de Trenton, de caractères bien nets, et leur antiquité a été fort discutée ». D'autre part, les traditions Lenâpé ne laissent nullement supposer qu'il y ait eu une culture prélenâpéenne.

La grande masse des graviers constitue la couche qui vient immédiatement au-dessous du drift jaune : sur leur formation géologique, on a longuement discuté, et nous voyons à nouveau présentées et réfutées, dans le livre qui nous occupe, les objections faites à la théorie de M. Abbott. Les arguments de celui-ci, qui s'étayent des patientes recherches de M. Volk, paraissent avoir une grande force, et il semble bien qu'on se trouve là en présence d'une culture très ancienne, paléolithique, qu'on peut faire remonter aux temps pléistocènes. Les quartzites taillées ont été recueillies, en effet, non seulement dans les talus bordant le fleuve Delaware, qui auraient pu subir des creusements, mais aussi dans des terrains de ballast à plus d'un mille de la rivière, et elles appartiennent bien au niveau considéré.

A l'homme fossile qui a taillé ces quartzites, l'auteur a donné le nom d'*Homo Delawarensis*, et il a cherché à déterminer son origine et ses caractères physiques. Ce ne sont réellement que des hypothèses, car il n'a point trouvé de restes osseux dont l'authenticité et la conservation soient certaines. Mais il paraît incontestable que l'on ne saurait désormais nier purement et simplement, comme on a pu le faire autrefois, l'existence de l'homme paléolithique dans l'Amérique du Nord. C'est le résultat auquel sont parvenus Abbott, d'abord, puis Volk, et de nouveau Abbott, dans leurs importants ouvrages sur la question.

CH. A. MARTIN.

PEABODY (Charles). *A summary of the archaeology of Trenton, New Jersey U. S. A.* (Résumé de l'archéologie de Trenton, New Jersey, États-Unis d'Amérique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t, I, Londres, 1913, p. 3-4.

M. Peabody rend tout d'abord un hommage mérité à E. Volk, dont le livre

1. *L'Anthropologie*, t. XXV, 1914, p. 134.

« The Archaeology of the Delaware valley », (cf. *Journal*, t, VIII, p. 296) peut compter parmi les traités d'archéologie américaine les plus marquants. A Trenton, le sol de la vallée de la Delaware est composé de trois couches : la couche superficielle, faite de débris organiques ; un dépôt alluvial sablonneux, de couleur jaune; et enfin le gravier. Dans la première et la seconde couche, on rencontre des tombeaux et des puits, des débris de poterie, quelques instruments. Enfin, dans la couche de gravier, on a découvert des ossements d'un type plus moderne que les ossements de Néanderthal ; mais il ne s'ensuit pas, dit l'auteur, qu'on doive leur dénier une haute antiquité, et on peut supposer qu'autrefois il existait, à la même époque, deux types humains différents.

Dr Poutrin.

Winchell (N. H.). *L'homme primitif dans le Kansas. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912*, t. II, Genève, 1914, p. 365-382.

Dans ce mémoire, l'auteur décrit des instruments en silex recueillis dans l'intérieur du Kansas, à la surface du sol, *probablement* contemporains du crâne et des ossements humains découverts dans les loess de l'époque glaciaire de l'Iowa, près de Lansing (État du Kansas).

Les objets ont été trouvés exactement au Sud de la moraine glaciaire du Kansas. Suivant l'auteur, ils sont d'âge très différent, et correspondent à quatre stades de culture primitive, séparés par de longs intervalles, que l'on peut évaluer à des milliers ou des dix-milliers d'années, et qu'il désigne sous les noms de stade paléolithique antérieur, stade paléolithique, stade néolithique antérieur, et stade néolithique. Winchell croit que le même silex a pu être réutilisé aux différents stades et pense pouvoir distinguer les diverses retouches qu'il a subies à chaque nouvelle utilisation.

Selon lui, le plus grand nombre des instruments remontent à la période néolithique antérieure et doivent appartenir à la période glaciaire pendant laquelle le Kansas ne fut pas envahi par des glaces et resta par conséquent habitable.

P. Rivet.

Orr (Rowland B.). *Pre-Columbian Copper in Ontario* (Le cuivre à l'époque précolombienne dans l'Ontario). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 313-316. 1 planche.

Les Aztèques, les Toltèques, les Incas connaissaient le cuivre ; il en est de

même des populations du Canada et des États-Unis, qui trouvaient aisément dans le sol le précieux minerai, et en faisaient commerce avec d'autres tribus moins bien partagées sous ce rapport. Les différents objets en cuivre présentés par M. Orr sont probants à cet égard : ce sont des haches de formes diverses, des ciseaux, des pipes et des couteaux provenant de l'Ontario. Tous ces objets sont d'ailleurs grossiers et ne témoignent pas, comme leurs similaires de l'Amérique du Sud, de l'habileté professionnelle de l'artisan, qui en outre, savait allier le cuivre à des métaux étrangers.

Dr Poutrin.

Wintemberg (W. J.). *The archaeology of Blandford Township, Oxford county, Ontario* (L'archéologie du canton de Blandford, comté d'Oxford, Ontario). *Canada department of mines, Geological survey, Victoria memorial museum.* Bulletin n° 1, 1913, p. 187-200. 1 carte.

Le canton de Blandford est situé à égale distance des lacs Huron, Erié et Ontario, dans une région où la forêt a disparu ; il est occupé par les Indiens « Neutral », qui constituent la tribu la plus occidentale du groupe Iroquois, et est bordé par la rivière Thames. L'auteur entre dans la nomenclature détaillée des nombreux mounds qu'il a fouillés et signale les différents objets découverts : pointes de flèches, fragments de poterie, pipes, drilles, marteaux en pierre, haches, etc. ; beaucoup de ces objets ont malheureusement été détériorés par la culture.

Au cours des travaux agricoles, plusieurs squelettes ont été mis à jour : l'un d'eux, qui a appartenu à une femme, a un crâne dolichocéphale, et à côté de lui furent trouvés de nombreux objets. D'autres squelettes étaient couchés sur le côté gauche, la tête tournée vers le nord.

Les récoltes faites à la surface même du sol ont été tout aussi fécondes, et les divers fermiers possèdent en abondance des objets variés en terre ou en pierre. Toutes les poteries se rapprochent de celles des Potomac-Chesapeake, et semblent être dues à des indigènes qui ont appartenu au groupe Algonquin : ces indigènes occupaient la région avant les Indiens Neutral.

Cette courte étude de Wintemberg est cependant suffisante pour donner une idée de la richesse archéologique de la région de Blandford, et fait espérer que bientôt des fouilles méthodiques y seront entreprises.

Dr P.

MacCurdy (Georges Grant). *Shell gorgets from Missouri* (Pendentifs en coquillages du Missouri). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 393-414, 17 figures, 1 planche.

L'usage de divers coquillages comme ornements remonte aux temps les plus éloignés, et, avant la fin de la période paléolithique, l'homme utilisait dans ce but les coquillages, souvent de très grande taille, dont la chair servait à sa nourriture.

Holmes, à qui on doit la première étude d'ensemble sur les pendentifs en coquillages, les classe en six groupes, d'après leurs décors : la croix, l'araignée, le disque festonné, le serpent, l'oiseau, l'homme, la figure humaine, et enfin la grenouille. M. MacCurdy a découvert, au voisinage de Ste Marys, dans le Missouri, huit pendentifs qui se rattachent à plusieurs de ces types principaux. Il rappelle, au sujet des pendentifs ornés de croix, la signification probable de ce signe dans l'Amérique précolombienne, où il peut être considéré comme indiquant, suivant sa disposition, les points cardinaux ou comme reproduisant le soleil.

Beaucoup moins fréquents sont les pendentifs ornés de représentations de l'araignée, toujours figurée avec un grand souci de la réalité anatomique. Enfin, on doit considérer comme de véritables raretés les pendentifs dont le décor représente des personnages humains. Ceux-ci sont des individus richement parés qui tiennent, dans leurs mains, des objets rituels de formes diverses. On ne peut s'empêcher, en voyant les reproductions que publie M. Mac Curdy, de comparer ces personnages aux divinités mexicaines, tellement leur type, leur allure, leurs ornements se rapprochent de ceux que l'on est accoutumé à rencontrer dans les codex ou les bas-reliefs de l'Amérique centrale. L'auteur cependant, en démontrant aisément que les personnages représentés sur les pendentifs se livrent à des jeux actuellement encore en honneur chez les Indiens des plaines, voit dans ce fait une remarquable persistance des caractères ethnographiques, et doute de la réalité de l'influence de l'ancienne civilisation mexicaine dans la vallée du Mississippi.

Dr P.

Moore (Clarence B.). *Some aboriginal sites in Louisiana and Arkansas* (Quelques antiquités de la Louisiane et de l'Arkansas). *The Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 2e Série, Vol. XVI, Part I, 1913, p. 1-102, 40 figures, 2 planches, 6 cartes.

Au cours de l'hiver de 1912 et du printemps de 1913, le Prof. Moore a poursuivi les recherches archéologiques dont les lecteurs du Journal des Américanistes ont été tenus au courant (cf. *Journal*, t. VII, p. 275-276 ; t. IX, p. 161-165 ; t. X, p. 223-236.) Il a exploré cette fois les bassins des rivières Atchafalaya, Tensas, Bayou Maçon et Bayou d'Arbonne, dans la Louisiane, et celui de la Saline River, dans l'Arkansas. Toutes ces rivières coulent parallèlement au Mississippi, et, après avoir formé le Grand Lac, viennent se jeter dans le golfe du Mexique.

Le savant américain décrit, un par un, les différents mounds qu'il a fouillés, non sans de grandes difficultés. Les mounds du bassin de l'Atchafalaya, notament ceux du district de l'Assomption, ont livré, en même temps que de curieux fragments de poterie travaillée, un certain nombre d'ossements et de crânes qui sont étudiés, dans un appendice au travail de Moore, par Hrdlička (cf. *Journal*, t. XI, p. 256). Au mound Mayes, près du lac Larto, l'auteur découvrit des espèces de puits contenant des squelettes, excavations qu'il décrit en détail en raison de leur intérêt spécial, et des pipes en terre ou en grès de très grandes dimensions représentant des animaux. Au nombre de vingt-trois, des tombeaux contenaient aussi de grands vases en terre cuite, de forme presque régulièrement cylindrique, et décorés seulement de dessins incisés fort simples.

Les nombreux mounds de la rivière Tensas ont fourni, avec quelques poteries sans intérêt spécial, des fragments d'ossements et des crânes. Toutefois, la disposition des tombes qu'ils renfermaient montrait bien qu'ils avaient été occupés à des époques différentes. L'exploration du Bayou Maçon, a été, dit Moore, très décevante, et n'a rien rapporté, sauf quelques ossements et des poteries sans intérêt particulier. A signaler cependant des vases à corps sphérique et à col allongé, des couteaux en silex taillé, et des blocs d'argile cuite destinés à soutenir les vases de terre.

Dans toute la région, les mounds sont des plus nombreux, mais en raison des travaux agricoles, les différentes couches du sol ont été souvent bouleversées ; les pluies ont achevé de faire disparaître les richesses archéologiques qu'elles abritaient, et on le regrettera d'autant plus que, à en juger par l'abondance des restes qu'à découverts Moore, ces mounds contenaient en abondance des squelettes et des poteries. L'auteur fait une excellente description de nombreux pendentifs en hématite découverts à Poverty Point, où ils étaient mélangés à des pointes de flèches, de lances, et à des couteaux en silex. Au cours de ces recherches, Moore découvrit un grand nombre de petits blocs d'argile cuite, aux formes des plus variables, cylindres, troncs de cônes accolés par la base, blocs réniformes, etc. etc., dont le but est resté longtemps inconnu. Ces objets ne seraient, d'après Willougby, que les accessoires d'un jeu.

Au Bayou d'Arbonne, l'auteur mit à jour, dans les nombreux mounds qu'il visita, des poteries, des ossements et de nombreux coquillages qui purent être identifiés. Dans ces mounds, les squelettes étaient orientés la tête tournée vers le sud, mais les remaniements du sol ne permirent pas de recueillir autant de squelettes qu'on eût pu l'espérer. Parmi ces ossements, on découvrit un fémur humain présentant, en son tiers supérieur, les traces d'une fracture ancienne vicieusement consolidée par un cal angulaire difforme. Dans les tombeaux, on recueillit aussi une pipe en terre d'un modèle un peu particulier, représentant un homme accroupi tenant dans ses bras le fourneau de l'instrument.

Bien que les résultats de sa dernière campagne scientifique puissent peut-être paraître, en raison de la nature des terrains visités et des difficultés

rencontrées, moins importants que ceux des campagnes précédentes, on saura grand gré à M. Moore de poursuivre, avec une rigoureuse méthode, son plan de recherches archéologiques.

De tous ces travaux qui n'auront rien laissé échapper de ce qui constituait l'ethnographie ancienne des provinces du sud-est, se dégageront spontanément de précieux enseignements sur les relations ethniques des populations disparues de la vallée du Mississippi.

Dr P.

Booy (Theodoor de). *Certain Kitchen-middens in Jamaïca* (Quelques débris de cuisine à la Jamaïque). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 425-434, 5 figures, 2 planches.

Après avoir situé les différents amas de détritus de cuisine qu'il a fouillés, et montré les diverses couches rencontrées, l'auteur étudie en détail les poteries découvertes, dont les fragments sont assez considérables pour permettre une reconstitution approximative du vase entier.

La caractéristique des poteries de la Jamaïque semble résider dans leur forme en nacelle, avec ou sans poignées qui représentent des têtes d'animaux ou d'hommes. Le corps du vase est décoré d'incisions aux dispositions géométriques.

Les vases de terre de la Jamaïque diffèrent totalement, ainsi que l'a fait remarquer Walter Fewkes, des poteries des îles voisines, et constituent une catégorie spéciale.

Indépendamment de ces fragments de vases, M. de Booy a découvert des haches de pierre, des marteaux et des grattoirs, et une hache en coquillage.

Dr P.

Hervé (G.). *Inventaire des antiquités indigènes de Saint-Domingue (partie française) à la veille de la Révolution. Revue anthropologique*, 23e Année, 1913, n° 11, p. 378-391, 6 figures.

De l'histoire précolombienne de Saint-Domingue, on ne sait rien ou presque rien, et c'est une des parties du domaine américain, continental ou insulaire, les plus pauvres en restes du passé. De cette regrettable ignorance les causes sont faciles à trouver ; car la domination espagnole d'une part, poussée par la soif de l'or, a détruit sans nécessité toute la population indigène, crime inexpiable dont l'histoire la flétrira éternellement, et la domination noire, en brûlant le Cap-Français, a ruiné pour longtemps la terre merveilleuse qu'est la « perle des Antilles », en même temps qu'elle anéantissait toutes ses richesses scientifiques. Heureusement, entre ces deux périodes de barbarie, une centaine

d'années s'est écoulée où Saint-Domingue fut à la France, et pendant ce temps, tout y fut florissant ; c'est de cette époque que date le Cercle des Philadelphes fondé par Charles Arthaud, pour « étudier les ressources et les besoins de la colonie, comparer son présent à son passé », etc., et devenu plus tard, par lettres patentes du 17 mai 1789, la Société royale des Sciences et Arts de Cap-Français.

Parmi ces Philadelphes, il s'en est trouvé un à qui nous sommes redevables de tout ce que nous savons du passé de Saint-Domingue, c'est Moreau de Saint-Méry. Son livre intitulé *Description physique, topographique, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue, etc.*, publié à Philadelphie et à Paris en 1797, est, dit M. Hervé, le répertoire le plus complet de renseignements puisés aux sources les plus sûres que puissent consulter les Américanistes des deux côtés de l'Atlantique, et l'on ne sait pourquoi ils paraissent l'ignorer.

C'est de ce considérable travail qu'est extrait l'inventaire présenté par l'auteur dans sa notice, inventaire des plus précieux, puisque les antiquités de la grande île ont été l'objet des plus attentives recherches de la part de Moreau. Sans lui, sans son ouvrage, rien ne nous eût été transmis de la vie matérielle et de la civilisation des Arawak, qui, jadis, au nombre d'un million, dit-on, peuplaient la partie plus tard française de Haïti.

Ch. A. Martin.

Fewkes (Walter J.). *Porto-Rican elbow-stones in the Heye Museum, with discussion on similar objects elsewhere* (Pierres coudées de Porto-Rico appartenant aux collections du Heye Museum, avec une discussion sur des objets similaires de diverses provenances). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 435-459. 14 figures.

On connaît depuis longtemps les colliers en pierre dont la forme rappelle celle des colliers de cheval, qui ont été découverts à Porto-Rico : à maintes reprises l'hypothèse a eu cours que les pierres coudées n'étaient que des fragments de ces colliers. C'est ce point de détail que M. Fewkes se propose d'élucider aujourd'hui. Il décrit tout d'abord, avec une précision remarquable, les colliers de pierres, en signale les divers détails (épaulements, facettes, etc.). Il établit ensuite deux grandes catégories de pierres coudées, celles qui sont orientées à gauche, et celles qui sont orientées à droite, d'après la disposition de la portion décorée. Ces pierres en effet, portent, un peu au dessous du point où elles s'incurvent, une représentation schématique d'un être humain, réprésentation dans laquelle la face, très stylisée, occupe la plus grande place. L'étude de la décoration des pierres coudées est faite, par l'auteur, avec une méthode et un souci de l'exactitude dignes d'éloges : on dis-

tinguera, avec lui, les pierres coudées à décor humain, à décor animal et celles qui sont ornées de panneaux sans figurines. A ces descriptions, M. Fewkes, suivant un ordre des plus logiques, ajoute celles des pierres sculptées à trois pointes et celle des bâtons de pierre utilisés dans un but rituel, et dont les décors se rapprochent de ceux des pierres coudées.

Il conclut que les pierres coudées, de même que les colliers de pierre, jouaient un rôle rituel défini et identique; elles étaient considérés comme des idoles, et les figurines dont elles étaient ornées représentaient des esprits (*zémis*). Les bras des pierres coudées étaient sans doute considérés comme rattachant les idoles qui les ornent à un corps immatériel, peut-être l' « esprit des arbres », ainsi qu'on peut le supposer d'après la disposition et l'apparence des facettes que présentent les pierres coudées.

Dr Poutrin.

Joyce (Thomas A.). *Mexican Archaeology. An introduction to the archaeology of the Mexican and Mayan civilisations of Pre-Spanish America* (Archéologie mexicaine. Introduction à l'étude archéologique des civilisations mexicaine et maya de l'Amérique préhispanique). Philip Lee Garner. Londres, 1914.

Avec ce nouveau livre, M. Joyce continue heureusement sa série de monographies sur les antiquités américaines. Pour l'instruction et l'agrément des personnes qui ne sont pas adonnées particulièrement à ces études, il coordonne de façon claire et méthodique les caractéristiques de l'archéologie mexicaine exposées longuement dans les anciens livres espagnols et les différents auteurs modernes spécialisés dans ces recherches.

Afin d'éviter la confusion, M. Joyce a divisé son livre en deux parties d'après les deux civilisations dont on relève les traces au Mexique, celle des Aztèques au Nord et, au sud, celle des Mayas. Pour chacune de ces sections, il a suivi le même plan et a consacré un nombre presque égal de chapitres à l'histoire des tribus, aux divinités, au calendrier et aux fêtes religieuses, à l'écriture, à l'organisation sociale, aux funérailles, aux coutumes et aux détails de la vie quotidienne, enfin à l'architecture et à la céramique.

Il faut louer l'auteur de ce travail qui est considérable. La bonne ordonnance des matières, le choix judicieux de traits caractéristiques, la netteté des descriptions font de cet ouvrage un excellent manuel, pour tous agréable à lire et pour les étudiants en archéologie fort utile. En outre, les conclusions renferment des remarques personnelles qui méritent d'être retenues, en particulier sur la chronologie mexicaine et maya dont l'auteur présente une table très curieuse.

M. de Périgny.

Boas (Franz). *Archaeological investigation in the valley of Mexico by the international school, 1911-12* (Recherches archéologiques dans la vallée de Mexico par l'école internationale, 1911-12). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII, session Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 176-179.

Au cours des années 1911 et 1912, alors que M. Boas dirigeait l'école d'archéologie de Mexico, les recherches furent plus spécialement orientées vers la chronologie des anciennes civilisations de la vallée. L'auteur se borne à résumer très rapidement les résultats de ses travaux, énumérant les diverses couches de terrain rencontrées, et les différents types de poteries qui ont été mises au jour. On peut conclure, de la nature et du type de ces poteries, qu'elles constituent un type de transition entre l'ancienne culture et la civilisation de Teotihuacan; on rencontre en effet, aux environs de cette cité, des poteries aux formes et aux décors très analogues à celles de la vallée de Mexico. Il ressort nettement, de la description détaillée que M. Boas fait des vases découverts que : une très ancienne civilisation, bien antérieure à celle de Teotihuacan, occupait la vallée de Mexico; à cette civilisation a fait suite celle de Teotihuacan, dont l'influence a persisté pendant une période fort longue. Entre ces deux premières périodes, une longue et graduelle transition a eu lieu, alors qu'au contraire, entre la période de Teotihuacan et la période Astèque, qui ne dura que peu de temps, rien de semblable ne peut être noté.

Tels sont, très schématiquement résumés, les résultats des travaux de l'école d'archéologie américaine. Pour arriver à des conclusions aussi pleines d'intérêt, quoique brèves, il a fallu que les savants que dirigeait M. Boas fournissent un effort soutenu, dont on trouve les preuves dans diverses publications.

Dr Poutrin.

Gamio (Manuel). *Arqueologia de Atzcapotzalco, D. F., Mèxico* (Archéologie d'Atzcapotzalco, D. F., Mexique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 180-187.

L'auteur décrit les fouilles méthodiques qu'il a faites en 1911-1912, comme élève de la *Escuela internacional de Arqueologia y Etnologia americanas*, sous la direction du Dr Boas, dans la région occidentale de la vallée de México, à Atzcapotzalco. De cette étude très soigneuse, il résulte que, dans cette région, on peut distinguer trois civilisations successives.

La civilisation la plus ancienne, du type dit « *typo de los Cerros* », a dû durer longtemps à en juger par l'épaisseur des couches géologiques qui en renferment des spécimens (2m 10). Elle est caractérisée par de petites têtes totalement différentes de celles de Teotihuacán, par des représentations humaines à cuisses

extrêmement longues, à jambes très courtes et à pieds difformes, et par des poteries de couleur jaune, ocre jaune, ou rouge obscur.

Ensuite vient la civilisation du type de Teotihuacán dont les restes sont parsemés sur une épaisseur de 3m 25, et enfin la civilisation de type aztèque, la plus récente, qu'on ne trouve dans les couches superficielles que jusqu'à 40 cent. de profondeur.

Ce travail montre une fois de plus tout l'intérêt général que peuvent présenter des fouilles limitées et bien conduites. C'est dans cette voie qu'il faut résolument se diriger pour arriver à établir une chronologie certaine précolombienne.

P. Rivet.

Gamio (Manuel). *Unidad cultural en Teotihuacán* (L'unité de civilisation à Teotihuacán). *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, México, t. V, 1913, p. 153-160.

L'auteur résume dans ce travail les conclusions auxquelles l'ont conduit des fouilles systématiques pratiquées à Teotihuacán et l'étude des objets exhumés.

Selon lui, ces objets représentent des étapes évolutives, très proches l'une de l'autre, d'une civilisation, mais sans qu'on trouve nulle part sur place l'origine de cette évolution ; par conséquent, cette civilisation est venue d'ailleurs.

D'autre part, en aucun endroit, les fouilles n'ont révélé une superposition d'industrie. Donc, les indigènes de Teotihuacán furent les premiers occupants du lieu, et aucune autre population n'est venue les y remplacer lorsqu'ils l'abandonnèrent.

L'auteur espère, par de nouvelles fouilles, déterminer exactement l'aire de cette civilisation.

P. R.

Seler (Eduard). *Similarity of design of some Teotihuacan frescoes and certain mexican pottery objects* (Analogies dans le dessin de quelques fresques de Teotihuacan et d'objets de poterie mexicaine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 194-202, 9 figures, 3 planches.

Le Professeur Seler a découvert, dans les ruines de Teotihuacan, quantité de fragments de poterie dont les uns appartiennent à la civilisation pré-aztèque, dite de Teotihuacan, tandis que les autres relèvent d'une culture plus ancienne.

Après avoir décrit sommairement les plus importantes de ces pièces, l'auteur rappelle que des peintures murales furent relevées, à Teotihuacan, d'abord par Batres, puis par Peñafiel; ces peintures représentent des autels, autour desquels se groupent des figures de dieux et des images de prêtres.

M. Seler eut l'occasion d'étudier une collection d'antiquités provenant de Jalapazco (Chalchicomula), et qui contient des objets du type de Teotihuacan mélangés à des objets d'un style plus ancien. Ce sont des vases peints, des figures d'animaux ou d'hommes rappelant, à s'y méprendre, les décors des poteries de Teotihuacan, et enfin des représentations de prêtres dans la même attitude que ceux qui ornent les fresques dont il est question plus haut. De telles analogies méritaient d'être signalées; nul doute que le Prof. Seler n'en tire, quelque jour, d'importantes conclusions.

Dr Poutrin.

Maudslay (Alfred H.). *A note on the position and extent of the Great Temple enclosure of Tenochtitlan, and the position structure and orientation of the Teocalli of Huitzilopochtl* (Note sur la position et l'étendue de l'enclos du grand templ de Tenochtitlan, et la position, la structure et l'orientation d teocalli d'Huitzilopochtli). 26 pages, 5 planches. Taylor et Fran cis. Londres, 1912.

M. Maudslay s'est livré à un long et minutieux dépouillement des ancien chroniqueurs, en ce qui concerne le temple de Tenochtitlan et le teocal d'Huitzilopochtli. Tour à tour il a étudié et comparé ce qu'ont écrit : le co quérant anonyme, Motolinia, Sahagun, Torquemada, Duran, Tezozonoc Ixtilcochtit, ces deux derniers descendant des familles royales du Mexiqu Les longs extraits que l'auteur cite ne sauraient être rapportés ici, bien qu'i présentent tout l'intérêt qui s'attache à de pareils documents. On retiendr entre bien d'autres renseignements précieux pour l'histoire des ancienn civilisations du Mexique, que le temple de Tenochtitlan était entouré d'un ha mur de maçonnerie, qui, connu sous le nom de Coatenamitl ou mur serpent, présentait des entrées au nombre de trois ou quatre, faisant face a différentes routes. Quant au teocalli d'Huitzilopochtli, si ses marches étaie orientées vers l'ouest, la plate-forme où officiaient les prêtres regardait vers soleil levant.

Dr P.

Seler-Sachs (Cœcilie). *Die Reliefscherben von Cuicatlan und Te titlan del Camino* (Les poteries à reliefs de Cuicatlan et de Te

titlan del Camino). *International Congress of Americanists, Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 206-215, 17 fig.

A cause du climat du Mexique, les antiquités en pierre et en poterie ont eules pu arriver jusqu'à nous. Parmi les objets en terre cuite, les coupes ou ittes, à trois pieds ou sans pieds, tiennent un rang important. Leur variété ne ient pas seulement des usages auxquels elles étaient destinées, mais elle a une ause ethnique, et peut servir à différencier les races. Dans la présente commuication, Mme Coecilie Seler décrit quelques-uns de ces objets, trouvés dans ses oyages au Mexique, à Cuicatlan et Teotitlan del Camino, sur la route de Puela à Oaxaca. Elle eut la bonne fortune, en particulier, de rencontrer, à Jayacatn, une coupe entière pourvue de ses trois pieds, peinte en noir et dont le fond st orné de simples lignes croisées. — Il n'existe que deux autres coupes comlètes, celles trouvées en 1844 à l'Isla de Sacrificios par le Cape Nepean (Brish Museum).

De nombreuses figures montrent les différentes poteries, assiettes, etc... Un remier coup d'œil laisserait croire à une grande analogie entre celles de Cuitlan et celles de Teotitlan, à cause de la technique de l'ornementation, mais n examen plus sévère fait apparaître de notables différences : la couleur qui t noire à Cuicatlan et rouge à Teotitlan, puis les pieds qui, dans la première gion, ont une forme de serpents, et dans la seconde, représentent le plus souent des têtes humaines. Les reliefs aussi sont différents, encore que les poteies provenant du même endroit ne présentent le plus souvent pas les mêmes ssins. Les premières ont leur surface généralement divisée en quatre parties, ec des motifs circulaires ou en forme de crochets, les secondes représentent s parties du corps des animaux, têtes d'oiseaux, etc... stylisées. En somme, c'est la conclusion de Mme Seler, à Cuicatlan, on retrouve les pieds des vases les dessins de Tehuantepec, à Teotitlan, ceux de Cholula.

Ch. A. Martin.

Batres (Leopoldo). *Descubrimientos y consolidación de los monumentos arqueológicos de Teotihuacán* (Découverte et consolidation des monuments archéologiques de Teotihuacán). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 188-193.

Je ne ferai que mentionner ce travail où Batres expose les travaux qu'il a exécuté à Teotihuacán, comme Inspecteur général et conservateur des monuments archéologiques du Mexique. Cet exposé est surtout un plaidoyer *pro domo*, et c'est là une question dans laquelle je ne saurais prendre parti.

P. Rivet.

Barnett (Anna). *Quelques observations sur les petites têtes de Teotihuacán. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912,* t. I, Londres, 1913, p. 203-205.

Suivant l'auteur, les petites têtes bien connues de Teotihuacán ont des provenances diverses : les unes faisaient partie de petites statuettes plates, qui ne pouvaient qu'être placées à plat, les autres provenaient de figurines plates percées de trous qui étaient fixés par des liens soit sur des vêtements soit sur des objets, d'autres étaient sur un corps (en terre cuite également) court et élargi à la base, de façon à être posé facilement sur celle-ci, et étaient des figures de divinités ou des figurations funéraires. Enfin, dans un quatrième groupe, notre collègue range les petites têtes classiques, finement modelées, à front fuyant, et donnant l'impression d'une tête assez fortement renversée en arrière et regardant en avant et en haut. Ces têtes ou bien auraient été fixées primitivement à des corps en terre cuite, ou bien auraient été fichées sur des poupées d'autre substance, ou dans une substance pâteuse ou résineuse. Certaines seraient peut-être une représentation des têtes humaines qui étaient offertes en effigie à Huitzilopochtli ou à Tezcatlipoca.

P. R.

Barnett (Anna). *Quelques amulettes préhistoriques en pierre de Teotihuacán (environs de México). Comparaisons européennes. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912,* t. II, Genève, 1914, p. 349-351.

L'auteur étudie deux types particuliers d'amulettes en obsidienne dont il a été recueilli 40 spécimens environ (de chaque type) au sommet de la grande pyramide du Soleil, à Teotihuacán.

Le premier type représente une sorte de serpent à gueule largement ouverte et à queue ondulante, le second est une représentation humaine semblant porter une *manta*, et les jambes écartées. Notre collègue rapproche ces amulettes des beaux silex taillés de l'Égypte préhistorique représentant des animaux.

Elle signale également 16 autres amulettes de même provenance, petites plaquettes ovalaires allongées de schiste gris, peintes sur une face avec de l'ocre rouge. Ces objets font penser aux galets coloriés recueillis par Piette, et aux plaques peintes en usage chez les Indiens du Far-West.

P. R.

Mena (Ramón). *Arqueologia mexicana. Mixcoatl y el Quecholl*

(Archéologie méxicaine. Mixcoatl et le Quecholli). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXXII, México, 1913, p. 275-279.

L'auteur décrit une intéressante tête en basalte trachytique, provenant de Texcoco, qu'il identifie avec une des nombreuses divinités mexicaines du *pulque*, *Mixcoatl*, dont le nom lui est donné par l'interprétation hiéroglyphique de certains ornements sculptés. Cette tête porte sur le sommet en bas-relief une gravure d'oiseau. Suivant Mena, il s'agit du *Quecholli*, qui indique le mois de la fête de *Mixcoatl*.

P. R.

Mena (Ramón). *Monografias de arqueologia nacional. Asiento grande de Tezcatlipoca?* (Monographies d'archéologie nationale. Grand siège de Tezcatlpioca?). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXXIII, México, 1913, p. 157-164.

Le 20 novembre 1900, on rencontra, dans les fouilles de la *Calle de las Escalerillas*, un monument formé de 2 parties prismatiques quadrangulaires superposés, l'inférieure composée de 96 pierres de taille sculptées de crânes et fémurs humains, la supérieure, incomplète, de 17 pierres. Seler, après une étude attentive, vit dans ce monument un grand siege de Tezcatlipoca. L'auteur discute cette opinion, et pense qu'il s'agit d'un monument aux divinités des morts *Mictlantecuhtli* et *Mictecacihuatl* ou *Miquiztli*, ou plus exactement « à la mort des cycles ». Je ne puis que renvoyer au mémoire le lecteur qui désirerait connaître les détails de l'argumentation.

P. R.

Rickards (Constantino J.). *Sinopsis de un vaso pintado de la civilización mixteca* (Description d'un vase peint de la civilisation mixtèque). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXXIII, México, 1913, p. 165-169.

Le bel objet décrit par notre collègue fut trouvé dans l'État d'Oaxaca en 1909; il mesure 31 cent. de haut, 76 cm. de circonférence en son milieu, 62 cent. à la base et au niveau de l'ouverture qui est fermée par un couvercle en forme d'assiette. Un second vase analogue se trouvait dans la sépulture, avec de nombreux couteaux de silex, pour la plupart de grandes dimensions. Ce vase est orné d'une figure humaine en relief, dont la partie supérieure est peinte en noir tandis que la face, depuis les yeux jusqu'au menton, est couverte d'un tatouage.

Les oreilles portent des ornements circulaires de 12 cm. de circonférence. Autour du cou, est peint un collier portant des grelots. D'autres détails du costume sont figurés. De leur étude, l'auteur croit pouvoir conclure que cette poterie appartenait au prêtre principal qui s'en servait pour les sacrifices. Deux belles simili-gravures et un dessin du tatouage permettent de suivre et de bien comprendre la description minutieuse qu'il en a faite.

P. R.

Joyce (T. A.). *The Weeping God* (Le dieu qui pleure). *Essays and studies presented to William Ridgeway on his sixtieth birthday*, p. 365-375. 13 figures. Cambridge University press. 1913.

Les peuples primitifs ont toujours entouré d'un culte spécial le dieu de la pluie, qu'ils associaient quelquefois au dieu du tonnerre, et aussi au dieu du feu et à celui des volcans. Déjà, avant l'invasion Inca, les Araucans adoraient Pillan, que les Incas remplacèrent par Uiracocha. Un dieu analogue existait chez les Diaguites du nord-ouest de l'Argentine, chez les Chibchas de Colombie, chez les Quiché du Guatémala, chez les anciens Mexicains et les Taino, premiers habitants des Grandes Antilles, avant les Caribes.

Les Mexicains avaient développé considérablement le culte de Tlaloc, dieu de la pluie, auquel ils sacrifiaient des enfants.

A Tiahuanaco, sur le plateau bolivien, une frise sculptée dans la pierre qui surmonte une porte monumentale représente la figure du dieu créateur Uiracocha, qui habite « dans le tonnerre et les nuages de tempête » ; des yeux de la divinité s'échappent des larmes, image de la pluie, et ses mains tiennent la foudre. Cette même figure allégorique se retrouve dans le décor de certaines poteries, tant de Bolivie que de l'Équateur.

L'auteur étudie ensuite des urnes funéraires ayant contenu des ossements d'enfants, urnes qui sont décorées de figurines humaines pleurant, et qui, sans aucun doute, recevaient les cadavres des enfants sacrifiés au dieu de la pluie. Des idoles en bois provenant de la Jamaïque, et présentant des sillons profonds partant des yeux, relèvent de la même croyance.

Dans un ordre d'idées analogue, certaines divinités mexicaines de la pluie, bien que la stylisation extrême de leurs figures en rende l'interprétation difficile, présentent des dispositions semblables ; d'autres ont les yeux entourés de serpents, emblèmes de la pluie.

On conclura, avec M. Joyce, que du Mexique au Chili et au nord-ouest de l'Argentine d'une part, du Guatémala aux Antilles d'autre part, on rencontre la conception d'un dieu pleurant, maître de la pluie, du vent et du tonnerre ; et cela suffit à montrer l'identité de certains éléments dans la culture des anciennes populations de l'Amérique méridionale et centrale.

Dr Poutrin.

Tozzer (Alfred M.). *A preliminary study of the prehistoric ruins of Nakum, Guatémala* (Étude préliminaire des ruines préhistoriques de Nakum, Guatémala). *A report of the Peabody Museum expedition, 1909-1910. Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology. Harvard University.* Vol. V. N° 3, 1913, p. 139-201. 54 figures, 23 planches.

Après avoir rendu un hommage bien mérité à M. de Périgny, à qui revient tout l'honneur d'avoir découvert et décrit, pour la première fois, les ruines de Nakum (cf. *Journal*, t. VIII, p. 5-23), M. Tozzer aborde la description générale de l'ancienne cité Maya, traite de sa situation, de son nom, de son histoire et des moyens d'y accéder.

L'étude archéologique proprement dite se divise en deux parties : la première est consacrée à des considérations générales sur l'orientation, l'architecture et les procédés de construction ; la seconde est réservée à l'étude détaillée des édifices mis au jour.

La base du groupement des édifices est, à Nakum, comme dans toutes les villes de l'aire de civilisation de Peten, la place centrale. Les constructions sont grossièrement orientées vers les points cardinaux. Quant aux murailles, elles apparaissent le plus souvent en fort mauvais état, du fait de la disparition de l'enduit de revêtement extérieur, fait d'un mélange peu résistant de pierre, de sable et d'argile. On distinguera, avec M. Tozzer, deux types principaux de constructions, moins nets cependant qu'à Tikal : le type dit « temple pyramidal » et le type « résidentiel ». A Nakum, on ne retrouve pas les toitures massives des temples de Tikal, mais l'arche Maya, sur la structure de laquelle l'auteur fournit d'intéressants renseignements, est d'un emploi constant.

Contrairement à la plupart des édifices Maya, les constructions de Nakum sont d'un style extrêmement sévère, et on n'y rencontre pas, sur les murs, ces décorations abondantes et variées qui sont une des meilleures caractéristisques de l'architecture Maya ; M. Tozzer signale seulement des panneaux représentant des masques, et quelques dessins, à allure un peu grossière, sur les murs ou les planchers.

Entrant dans l'étude détaillée des divers monuments de Nakum, M. Tozzer décrit tout d'abord la place centrale et le temple principal, construit sur un mound élevé. Il étudie ensuite toute une série de temples, en montrant successivement leur apparence extérieure, leur configuration architecturale, et enfin leurs dispositions intérieures.

L'auteur a découvert, dans les différentes ruines qu'il a visitées, un certain nombre d'objets en poterie, dont il donne ici une bonne description. Ce sont des fragments de vases décorés de figurines humaines en relief, des statuettes représentant des femmes, qui, pour la plupart, ont été trouvées dans des *chultun*. Ce terme de *chultun*, d'origine maya, désigne une excavation souterraine, en forme de citerne et construite en pierre. Les *chultun* sont

des plus fréquents dans l'aire de civilisation de Peten ; M. Tozzer en étudie ici la répartition, et différencie ceux de la région du Yucatan de ceux de Peten : les premiers, auxquels se rattachent ceux de Nakum, sont en forme de citerne, les seconds, ceux de Peten, sont munis d'une chambre latérale.

M. Tozzer termine son travail par une description rapide des ruines de El Encanto à 20 kilomètres environ au nord-ouest de Nakum, où il a relevé des mounds à forme de pyramide tronquée que couronnent des édifices de peu d'importance.

Un aussi bref résumé ne peut guère donner une idée exacte de l'importance des travaux entrepris à Nakum par le Peabody Museum, mais veut seulement en signaler l'intérêt, et engager les américanistes à se reporter au volume lui-même, où abondent les planches et les figures démonstratives, et qui donne une bonne idée de l'effort accompli, tout d'abord par M. de Périgny, puis par les savants américains.

Dr P.

Capitan (Dr). *Quelques caractéristiques de l'architecture maya. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 216-219.

L'auteur insiste sur deux points particuliers dans ce mémoire intéressant. Il appelle l'attention sur ce fait qu'au Yucatan tous les monuments antiques sont placés sur des monticules toujours artificiels. Il pense que cette habitude, qui n'est pas déterminée par des conditions météorologiques particulières, pourrait être due à une imitation des procédés employés par les Mound-Builders, et rappelle en outre que, chez les Toltèques, les monuments étaient bâtis dans les mêmes conditions en conformité à la fois de nécessités météorologiques et religieuses.

Le second point développé par l'auteur est le suivant. Selon lui, les principales caractéristiques de l'architecture maya et un grand nombre de motifs décoratifs s'expliquent aisément si l'on admet qu'ils dérivent de modèles antérieurs en bois. Il appuie cette thèse de nombreux exemples, et montre qu'il s'agit là d'une évolution analogue à celle qui s'est produite en Égypte, en Grèce, en Perse, dans l'Inde et en Chine.

P. Rivet.

Seler (Eduard). *Ueber einige ältere Systeme in den Ruinen von Uxmal* (Sur quelques anciens systèmes de construction dans les ruines d'Uxmal). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres. 1913, p. 220-235, 12 fig., 14 planches.

Les ruines d'Uxmal peuvent être comptées parmi les plus belles, et en tout cas parmi les mieux conservées de toutes celles que l'on connaît dans le Yucatan. On ne sait que peu de chose sur leur histoire, sinon que la fondation d'Uxmal est attribuée par les livres de Chilam Balam à un Tutulxiu du nom de *Ah zui tok* et qu'elle doit remonter à l'année 1180 de notre ère (256 ans avant la destruction du Mayapan, qui se produisit en (1436).

Ces Tutulxiu semblent, d'après ce que rapporte Landa sur leurs armes et leurs coutumes, avoir une origine mexicaine. Cependant il est impossible de reconnaître dans les monuments d'Uxmal l'influence mexicaine que l'on remarque ailleurs, à Chichen Itzá par exemple. Ces édifices appartiennent proprement au style yucatéque qui se caractérise par les quatre points suivants : 1° voûtes triangulaires ; 2° division du mur extérieur en mur de fondation, mur de paroi et une corniche ; 3° frise construite perpendiculairement au mur ; 4° ornementation de la frise par des demi-colonnes ou de grandes et grossières figures (masques).

Après avoir ainsi défini les caractéristiques de l'architecture yucatéque, Seler étudie successivement les constructions qu'il a visitées à Uxmal. — D'abord la « Casa del Enano » ou maison du nain, improprement appelée « Casa del Adivino », maison du devin, par Stephens. Puis le groupe de constructions connues sous le nom de « Casa de las Tortugas », maison des tortues, et enfin celui, bien plus considérable, de la « Casa de Palomas », maison des pigeons, ainsi appelée du nom d'un des bâtiments qui le composent. Le plan et les photographies publiés par M. Seler permettent de se rendre compte de l'importance de ces constructions, dont celle qui attire principalement les yeux, la « Casa de Palomas », ou pigeonnier proprement dit, ne mesure pas moins de 55 mètres de long sur 40 mètres de large. Elle est formée de deux voûtes que sépare un mur de refend, et tire son nom de la présence d'une suite de pignons triangulaires qui, percés régulièrement de petites ouvertures, comme celles d'un pigeonnier, surmontent cette muraille. Les pignons, au nombre de neuf (et non de huit comme l'ont écrit Stephens et Holmes), rappellent tout à fait ceux que l'on voit dans les anciennes maisons hollandaises et donnent un aspect étrange à ce monument.

A l'est de celui-ci, s'élève une colline visiblement artificielle qui n'est pas une des parties les moins intéressantes du système de la Casa de Palomas. Lorsque Stephens la découvrit, en 1843, il la nomma la montagne sans nom « Nameless mound » et lui attribuait une hauteur de 20^{m} avec des dimensions de 92^{m} et 61^{m} à la base. Au sommet, se trouve une plate-forme carrée mesurant 23^{m} de côté qui, d'après Stephens, était recouverte, comme d'ailleurs toute la colline, de dalles en pierre calcaire. Pour Seler, cela peut avoir existé, mais aujourd'hui, il est impossible d'en découvrir un vestige quelconque, et ajoute-t-il, il en devait être de même au temps de Stephens ; par contre, on distingue nettement deux terrasses entourées de murs verticaux, présentant de curieuses sculptures, dont quelques-unes sont encore bien conservées. En comparant une photographie prise en 1873 par Le Plongeon avec celles qu'il en a rapportées, Seler reconstitue les parties du monument

qui existaient encore au siècle dernier, et donne de sommaires mais intéressantes explications sur ces ruines imposantes d'Uxmal, se proposant, dans un ouvrage plus complet, de revenir sur toute cette étude.

Ch. A. Martin.

Huntington (Ellsworth). *Guatemala and the highest native american civilization* (Le Guatémala et la grande civilisation primitive d'Amérique). *Proceedings of the American philosophical Society*. Vol. LII, 1913, n° 211, p. 467-487.

Il est de notion courante que les pays de l'Amérique centrale, et surtout le Guatémala, sont habités par des populations fort arriérées. Dans la province de Peten notamment, les indigènes sont encore à demi-barbares. Et cependant c'est dans cette même région que l'art Maya s'est développé autrefois dans toute sa splendeur. Ce sont les causes de cette décadence que l'auteur se propose de rechercher ; pour cela il étudie tour à tour chaque zone du Guatémala ; la région côtière de l'Atlantique, la région de Peten, les vallées, les plateaux, la côte du Pacifique. Il compare, pour chacune de ces zones, la nature de la végétation, les conditions de salubrité, les ressources agricoles, la densité et la condition sociale de la population, la quantité et l'état de conservation des ruines des anciennes cités. De cette étude fort détaillée, il résulte que l'actuelle répartition de la population du Guatémala est fort différente de ce qu'elle était autrefois. Des différentes causes qui peuvent être envisagées pour expliquer ce changement, une seule semble pouvoir être retenue : la malaria qui dévaste le pays entier doit seule être rendue responsable de la diminution et de la misère physiologique de la population. Il est possible que les Maya, appartenant à une race différente, plus robustes et moins accessibles à la maladie que les indigènes actuels, n'aient été que peu atteints ; mais on peut aussi admettre que la végétation, à leur époque, était moins dense, et, dans le même ordre d'idées, il est fort probable qu'il s'est produit d'importants changements de climat. En faveur de cette dernière hypothèse plaide, entre autres arguments, la présence de lits de fleuves actuellement desséchés. De même, il y eut certainement comme un bouleversement des saisons, d'où d'importantes modifications dans la végétation.

C'est à cette dernière cause des changements de climat que Huntington s'arrête, sans vouloir la considérer comme fournissant une solution définitive. Elle est compatible en effet avec ce que l'on sait de la vie matérielle des Maya, et est d'ailleurs la seule qui concorde avec l'histoire du développement de leur civilisation.

Dr Poutrin.

Hewett (Edgar L.). *The excavation of Quirigua, Guatémala, by*

the school of american archaeology (Les fouilles de Quirigua, Guatémala, par l'école d'archéologie américaine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 241-248, 3 planches, 6 figures.

Après avoir rendu hommage à l'aide de ses collaborateurs, et montré le rôle important que joua M. Maudslay dans la connaissance de l'architecture Maya, le directeur de l'école d'archéologie américaine de Santa-Fé rappelle la situation de Quirigua, ville véritablement enfouie sous la terre et dont la présence ne se manifestait que par une succession de mounds recouverts d'une végétation dense et d'arbres immenses dont l'enlèvement fut la première difficulté à vaincre.

Un des mounds fouillés montra une enceinte de pierres de forme rectangulaire, ayant servi, selon toute vraisemblance, de soubassement à une construction. A propos de ce mound, l'auteur attire l'attention sur une série de canaux dont on a retrouvé les traces au milieu des ruines et qui, partant de la rivière voisine, servaient à amener à pied d'œuvre, grâce à des embarcations ou des radeaux, les lourds matériaux destinés à l'édification des demeures et des temples.

Les fouilles entreprises à Chirigua ont mis au jour des places, des escaliers et différents monuments, sur lesquels l'auteur ne s'étend que fort peu. Il mentionne spécialement une demeure rectangulaire, aux murs extrêmement épais, portant, en corniche, une ornementation hiéroglyphique bien étudiée par M. Morley. Une bonne description est faite d'une construction plus petite, aux chambres intérieures disposées suivant une sorte de grecque et qui servaient de tombeaux. Dans les ruines de Chirigua, on a découvert des haches, des pointes de flèche, quelques vases polychromes décorés d'une figure humaine.

Grâce aux efforts de l'école d'archéologie américaine, l'ancienne cité Maya est maintenant hors de l'atteinte des injures du temps et des hommes.

Dr P.

Lehmann (Walter). *Die Archäologie Costa. Ricas* (L'archéologie de Costa Rica). *Festschrift z. XLIV Anthropologenkongresz, Abhandlungen der naturhistorischen Gesellschaft*, t. XX, Nürnberg, 1913, p. 67-104, 46 fig., 6 planches.

M. Lehmann nous donne ici un avant-goût de l'ouvrage qu'il prépare sur l'Amérique Centrale. Sa courte brochure est tellement bourrée de détails précis et importants qu'il est fort difficile d'en donner une idée adéquate au lecteur. L'auteur nous donne d'abord un bref exposé des tribus indiennes que

l'on trouve à Costa Rica et nous parle aussi des tribus dont il ne reste plus de traces. D'après les influences ethnographiques qu'il constate, il croit pouvoir affirmer que l'influence mexicaine à Costa Rica a dû commencer à se faire sentir au plus tard au XIe siècle de notre ère. C'est là un résultat très intéressant, puisque cela nous fait remonter à une période antérieure à la dynastie des rois de México, dont nous connaissons l'histoire.

L'auteur a aussi trouvé des langues indiennes à Costa Rica apparentées aux langues chibcha de l'Amérique du Sud, et des poteries dont le style rappelle le style arawak.

Vient ensuite une description détaillée avec figures et planches d'un très grand nombre de pièces de la collection Félix Wisz.

Certaines poteries sont ornées de figures de reptiles stylisés qui rappellent certaines figures mythologiques de l'ancien Pérou. D'autres ornemeuts indiquent une imitation d'objets tressés. Un vase est pour ainsi dire porté par trois femmes cariatides dont le front est ceint du Mecapal. Un vase est orné de requins, requins que l'on retrouve sur des grelots de métal. Enfin, les pieds des vases sont souvent pourvus de fentes pour recevoir de petites balles et former ainsi des crécelles magiques comme le chicanaztli des Mexicains.

Passant ensuite aux pièces d'andésite sculptées, l'auteur décrit toute une série de metlatl dont quelques-uns sont pareils aux metlatl de la Jamaïque et à ceux découverts par M. Rivet dans l'Équateur. Il y a aussi les objets en or, surtout les aigles que l'on trouve aussi au Venézuela et dans la Colombie. Enfin l'auteur nous décrit quelques objets en néphrite, en obsidienne, en os et en bois.

D'après leur provenance et leurs caractères, ces pièces sont attribuées à la région des Quepo et Coto, à la région des tribus Guetar ou enfin aux tribus de la province de Guanacaste. Dans cette province, l'auteur distingue avec soin le style chorotega et le style nicarao qui est essentiellement le même que celui des Mexicains de Cholula.

L'intérêt principal de ce trop court ouvrage consiste dans les descriptions détaillées de pièces qui nous révèlent un très curieux mélange d'influences ethniques. C'est là ce qui rend l'archéologie de l'Amérique Centrale si intéressante et en même temps si difficile.

Ph. Marcou.

Borchgrave (Baron Emile de). *Description de trois plaques d'or trouvées dans la Colombie. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 249-250.

Description succincte des trois magnifiques plaques pectorales en or, trouvées à Macheta, près Bogotá, qui furent offertes par le gouvernement de Colombie

à Léon XIII, en 1893. Deux d'entre elles avaient été déjà figurés par Vicente Restrepo (*Los Chibchas antes de la conquista española. Atlas arqueólogico*, pl. XIII). Le Musée du Trocadéro en possède une autre, très comparable, mais en cuivre doré.

P. Rivet.

Stoepel (K. Th.). *Archaeological discoveries in Ecuador and southern Colombia during 1911; and the ancient stone monuments of San Agustin* (Découvertes archéologiques en Équateur et en Colombie méridionale en 1911 ; les anciens monuments en pierre de San Agustin). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 251-258, 8 figures.

Le but principal que l'auteur poursuivait dans son voyage était purement géographique, et on doit le féliciter de s'être laissé entraîner hors du cadre qu'il s'était tracé. M. Jijon y Caamaño, à qui l'on doit d'intéressantes découvertes archéologiques (cf. *Journal*, t. X, p. 239), l'invita tout d'abord à fouiller, à Ibarra, un certain nombre de mounds, contenant des vestiges d'habitation, des tombeaux, des vases et des urnes en terre. A El Angel et à Tûquerres (Colombie), Stoepel découvrit une série de tombeaux aux dispositions variées, excavations cylindriques plus ou moins profondes et comportant soit quatre chambres mortuaires, soit une seule. A côté des squelettes se trouvaient, avec des vases de terre dont quelques-uns contenaient du mil, des instruments de musique, des haches, des bijoux.

A San Agustin, sur la rive droite de la Magdalena, quatorze pierres sculptées ont été réunies, et, aux environs de ce village, l'auteur put aisément découvrir une grande quantité de monolithes sculptés. Enfin, Stoepel signale l'existence, au plus épais de la forêt, de vestiges d'un pont de pierre, et, à Isno, la présence d'un tombeau dont les murailles de pierre étaient recouvertes de larges dalles ; l'ingéniosité déployée dans de telles constructions lui fait croire à l'existence d'une population ancienne, plus civilisée que les populations indiennes actuelles, et qui aurait été détruite, longtemps avant l'arrivée des Espagnols, par les envahisseurs Caribes. Ce travail complète sur certains points celui qui a été déjà publié par l'auteur sur le même sujet (cf. *Journal*, t. X, p. 588).

Dr Poutrin.

Saville (Marshall H.). *Precolumbian decoration of the teeth in Ecuador* (Décoration précolombienne des dents en Équateur). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 377-394, 4 fig. planches.

Les mutilations dentaires, pratiquées dans un but esthétique, sont, dit M. Saville, de tous les temps et de tous les pays ; elles consistent dans la taille de l'organe, dans sa peinture, ou encore dans l'insertion, dans l'émail, de substances étrangères, pierre ou métaux. Ces mutilations sont des plus fréquentes en Amérique, ainsi qu'en fait foi la longue liste des auteurs qui les ont décrites.

M. Saville, tout en rappelant, comme termes de comparaison, certaines mutilations dentaires de l'Amérique centrale, étudie plus spécialement celles de l'Équateur. Il décrit tout d'abord des dents creusées de cavités dans lesquelles sont incrustés de minces disques d'or, dont le diamètre peut atteindre la largeur de la dent ; la mutilation se limite le plus souvent aux dents du maxillaire supérieur et intéresse les incisives médianes, et parfois aussi les incisives latérales et les canines. Un autre type de mutilation est réalisé par l'insertion, sur la face antérieure de ces mêmes dents, de plaques d'or disposées transversalement, à la place de l'émail enlevé, dont subsistent seules deux bandes étroites en haut et en bas. Enfin l'auteur signale l'existence d'ornements en or et de bandelettes du même métal, unissant les dents les unes aux autres. A côté de ces plaques ou disques d'or, on trouve aussi des fragments de jadéite ou de turquoise incrustés dans les dents ; mais on les constate surtout en Amérique centrale. On peut rencontrer d'ailleurs, sur un même maxillaire, et même sur une seule dent, de curieuses combinaisons d'incrustations et de taille de l'organe, dispositions que l'auteur résume dans une intéressante planche.

Peut-on conclure, de l'analogie des mutilations dentaires en Équateur et en Amérique centrale, à une influence réciproque ? M. Saville ne le croit pas. Dans un autre ordre d'idées, il suppose que les instruments, employés pour préparer les cavités destinées à recevoir les incrustations, étaient simplement des drilles d'os ou de pierre, et non des outils de cuivre, métal trop mou pour un pareil usage. Une certaine anesthésie pouvait être réalisée si on admet que le patient mâchait, pendant l'opération, des feuilles de coca. Ce très intéressant travail de M. Saville se termine par une bibliographie des plus complètes, appelée à rendre des réels services aux ethnographes.

Dr P.

Velez Lopez (Lizardo R.). *Las mutilaciones en los vasos antropomorfos del antiguo Perú* (Les mutilations dans les vases anthropomorphes de l'ancien Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 267-275.

Palma (Ricardo). *Huacos antropomorfos mutilados del Perú* (Vases anthropomorphes mutilés du Pérou). *Ibid.*, p. 276-279.

On sait combien sont fréquents au Pérou les vases représentant des individus mutilés. L'origine de ces mutilations a depuis longtemps intrigué les ethno-

logues. Ici même, le Dr W. Lehmann a décrit un de ces vases qui paraît représenter un lépreux précolombien (cf. *Journal*, t. III, p. 136) ; M. Raoul D. Wagner en a décrit un autre dont les lésions lui semblent attribuables à la syphilis (cf. *Journal*, t. VI, p. 273), thèse soutenue également par le Dr Julio C. Tello (cf. *Journal*, t. VI, p. 283). Enfin, d'autres auteurs, notamment le Dr Ricardo Palma, voient dans ces poteries précolombiennes des figurations de malades atteints d'une maladie spéciale au Pérou, la *uta* et ayant subi des amputations chirurgicales (cf. *Journal*, t. VI, p. 281). Le Dr Velez Lopez rejette ces hypothèses d'ordre pathologique et croit qu'il s'agit d'amputations pénales.

Il appuie cette théorie sur l'examen même d'un grand nombre de vases anthropomorphes provenant surtout du pays Chimu, et aussi sur la découverte intéressante, faite dans la vallée de Chicama, de jambes amputées munies de pieds en bois artificiels, découverte qui prouve tout au moins que les anciens Péruviens cherchaient à corriger les effets des amputations accidentelles ou chirurgicales par des instruments orthopédiques.

L'auteur enfin rapporte que, dans les départements de La Libertad et d'Ancachs, les indigènes ont conservé le souvenir de châtiments corporels, comprenant des amputations de doigts, de pieds, de lèvres, en usage à l'époque précolombienne.

Pour toutes ces raisons, il croit donc qu'il y a lieu de rejeter l'origine pathologique des mutilations figurées dans la céramique ancienne et conclut à leur origine pénale.

C'est à cette opinion également que se range le Dr Ricardo Palma, au moins pour expliquer les lésions localisées au nez et aux lèvres. Il rappelle à ce sujet que, suivant Pedro Gutierrez de Santa Clara, les Incas châtraient et coupaient le nez et les lèvres des Indiens qui servaient dans les temples du Soleil, et suppose que certains vases doivent représenter ces malheureux.

Palma classe les vases représentant des mutilés en trois groupes : l'un comprend les vases ne présentant que des lésions de la face, le second les vases ne présentant que des mutilations de membres, le troisième enfin des vases à mutilations mixtes. Il signale un fait intéressant, à savoir que les membres supérieurs sont presque toujours indemnes.

Comme affections pathologiques figurées par les artistes précolombiens, Palma cite encore la paralysie faciale, les tumeurs, et enfin les affections parasitaires.

P. Rivet.

Joyce (T. A.). *The Clan-ancestor in animal form as depicted on ancient pottery of the peruvian coast* (L'ancêtre du clan dans les formes animales d'après les peintures des anciennes poteries de la côte du Pérou). *Man*, 1913, p. 113-117, 1 planche. 5 figures.

La poterie ancienne de la côte du Pérou peut se classer en deux grands groupes : le groupe de Truxillo et celui de Nasca. Dans le premier, tout est

sacrifié à la forme et la peinture est monochrome ; dans le second, au contraire, les coloris sont des plus riches, et les décors sont blancs, noirs, rouges, oranges, verts, etc. ; en outre, ils sont souvent extrêmement stylisés. L'auteur, dans cette courte note, étudie les principaux motifs qui ornent une série de trente-quatre vases de la vallée de Nasca, récemment acquis par le British Museum. Sur ces vases, l'animal le plus souvent représenté est le mille-pattes, à figure stylisée à tel point qu'elle paraît humaine, et qui était sans aucun doute le *ayllu* ou l'ancêtre d'un clan déterminé. Bien que les Incas, lors de la conquête du Pérou, eussent imposé aux vaincus l'adoration du soleil, le culte de l'ancêtre du clan subsista malgré tout. L'origine de ce culte est rapportée dans une légende qui veut que chaque homme ait son origine dans un arbre, une colline ou un animal, qui devient alors sacré pour la tribu.

Le culte de l'animal, ancêtre du clan, a été, dit l'auteur, toujours florissant au Pérou, ainsi que le prouvent les peintures de vases représentant des danses de personnages ornés de peaux de bêtes, et l'importance du mille-pattes, comme motif décoratif, sur les poteries de la vallée de Nasca.

Dr Poutrin.

Uhle (Max). *Die Muschelhügel von Ancon, Perú* (Les amas coquilliers d'Ancon, Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 22-45. 4 planches, 10 figures.

M. Uhle a cherché, pendant un séjour qu'il fit à Ancon en 1904, à élucider quelques-uns des problèmes qui restaient sans solution depuis l'apparition du remarquable ouvrage de Reiss et Stübel.

L'examen des différentes couches de terrain qui recouvrent les édifices de l'antique cité montre de très grandes quantités de coquilles appartenant à des espèces existant actuellement encore, quelques débris d'habitation, des fragments de poteries peintes en blanc et noir. L'auteur classe les tombeaux suivant la nature des terres où ils sont trouvés, et distingue les tombeaux creusés à même dans le sol, et ceux qui ont été ménagés, à des degrés divers, dans des terres rapportées.

On distinguera, de même, plusieurs types de tombes, suivant leur forme, leur profondeur, l'épaisseur des couches qui les contiennent, et enfin suivant la nature des objets qui y sont renfermés.

M. Uhle fait, de ses fouilles, une excellente description d'ensemble et décrit, avec une précision remarquable, les divers tombeaux et les corps momifiés qu'il a découverts ; à l'appui de ses démonstrations, il apporte toute une série de photographies qui montrent tout l'intérêt que présente cette ancienne civilisation d'Ancon, dont l'histoire se termine avec la période incaïque.

Dr P.

Breton (A. C.). *A stone implement of early type from Ancon, Perú* (Un instrument de pierre du type primitif, provenant d'Ancon, Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 46-49, 2 figures, 1 planche.

Mlle A. Breton rappelle les idées d'Ameghino et de Rutot sur la préhistoire de l'Argentine, signale les recherches de Darwin à Callao et les travaux du Dr Uhle (cf. *Journal*, t. XI, p. 288). L'outil de pierre dont il est question ici a été découvert par le savant allemand sur l'emplacement même de ses fouilles : c'est une pierre aplatie, verdâtre, évidemment façonnée par la main de l'homme. Sa très haute ancienneté n'est point discutable, et ce fait de détail prouve surabondamment que la région littorale d'Ancon a été occupée par l'homme aux époques les plus reculées.

Dr P.

Wickenburg (Eduard). *Ollantai-Tambo und Pisac, Perú* (Ollantai-Tambo et Pisac, Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 259-266.

Au cours d'un voyage de près de trois ans dans l'Amérique du Sud, le comte Wickenburg, après avoir visité l'antique cité incasique de Cuzco, entreprit un voyage dans la vallée du Rio Urubamba, où se trouvent les ruines d'Ollantai-Tambo et de Pisac : il donne, dans sa communication, une courte relation de cette excursion.

Ollantai-Tambo est à 25 kilomètres en aval de la petite ville de Urubamba sur la rivière du même nom ; à 2 kilomètres environ avant d'y arriver, les restes d'un ancien fort, aux murs de pierres et d'argile, dominent la rive gauche, tandis que, sur la rive droite, les pentes de la montagne sont recouvertes, jusqu'à une grande hauteur, de terrasses en gradins (*andenes*). Une porte de pierre s'élève à 1 kilomètre du village, et à gauche du chemin court un mur de soutènement avec les niches caractéristiques de l'époque incaïque. Le village lui-même est entouré d'une ancienne fortification qui, assise partie sur un rocher de 50 mètres de haut, partie à flanc du coteau, est formée d'immenses pierres, de dimensions telles qu'on se demande comment elles ont pu être apportées jusque là. Au milieu, une place quadrangulaire, où s'élevait jadis un palais incaïque, mais autour de laquelle on voit des maisons qui sont de vieilles constructions de la même époque, avec des portes et des fenêtres larges dans le bas, étroites dans le haut ; le long du fleuve, une antique fontaine, plus haut un banc de pierre, et une vasque qui dut être une piscine. Il faudrait des mois, dit Wickenburg,

pour étudier toutes ces ruines, et il serait désirable qu'une Société scientifique y envoyât une mission : c'est le seul endroit où l'on puisse se rendre compte de l'aspect d'un village incaïque.

Pisac a été encore moins décrit qu'Ollantai-Tambo, dont le séparent à peu près 6 à 7 heures de cheval (vraisemblablement 30 à 40 kilomètres). On traverse pour y arriver le village de Yucay, où se trouvaient de grands palais d'été que les Incas venaient habiter pendant la saison chaude, la petite ville de Calca, les villages de Coya et de La Maya ; partout on rencontre d'intéressantes ruines, des forts d'arrêt et toujours des terrasses en gradins (*andenes*). Pisac est à une altitude de 3024 mètres ; les ruines de la forteresse incaïque sont situées sur un éperon qui sépare la vallée de l'Urubamba de celle de son affluent le Rio Chanhuetira, et ne se présentent pas comme une construction d'ensemble ; elles se composent de tours isolées, de maisons et de groupes de maisons dont le plus intéressant, et aussi le plus important, comprend l'Observatoire du Soleil, le Temple du Soleil et le Palais des Incas. La dénomination du premier se justifie par la présence d'une colonne de pierre d'environ 25 centimètres qui ne pouvait servir qu'à déterminer les solstices et les équinoxes par la longueur de son ombre : quant aux deux autres, le genre de construction des bâtiments dénommés ainsi ne permet pas d'établir leur exactitude. Autour du village, à la partie inférieure des montagnes qui l'enserrent, se voient une grande quantité de terrasses-gradins, dont le Gouverneur de Pisac estime le nombre à 1000 ou 1500 : elles servaient à gagner sur les pentes des collines des étendues de terrain cultivable.

On emporte de toute cette région l'impression d'un pays qui fut jadis prospère, grâce à l'activité et à l'esprit d'entreprise de ses habitants, alors très nombreux. Comme une tourmente dévastatrice, une poignée d'Espagnols a tout détruit.

Ch. A. Martin.

Heger (Franz). *Altertümer der Diaguitas* (Antiquités des Diaguites). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 293-297, 5 figures.

La vallée de Santa-Maria, comme celle de Calchaquí, abonde en tombeaux des anciens habitants du nord-ouest de l'Argentine. M. Rudolf Schreiter, de Tucuman, en a, de 1907 à 1910, fouillé avec succès un grand nombre, et a envoyé ses récoltes au Muséum de Vienne.

Ces collections contiennent surtout des vases de terre, urnes funéraires, vases aux formes animales ou humaines. On note aussi des instruments de pierre, haches, pilons, etc., des objets de bronze, de cuivre ou d'argent, et des perles de verre, d'origine européenne, qui permettent de rattacher ces tombeaux à l'époque de l'arrivée des Espagnols, contre lesquels les Indiens Diaguites sou-

tinrent une lutte opiniâtre. Les pièces les plus intéressantes de la collection sont cinq aryballes. Sauf un, ces vases sont monochromes, et, par leur facture, prouvent surabondamment l'influence que l'ancienne culture péruvienne a jouée dans le nord-ouest de l'Argentine, vers la fin de l'empire Inca.

Dr Poutrin.

Gancedo (Alejandro). *Hallazgo arqueológico en Tafí del Valle, provincia de Tucuman, República Argentina* (Trouvaille archéologique à Tafí del Valle, province de Tucuman, République Argentine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 301.

Brève description d'une fouille faite en 1912, à Mollar, où l'on découvrit une urne, deux lamas en pierre et un *tupu* en os.

P. Rivet.

Uhle (Max). *Tabletas de madera de Chiuchiu* (Tablettes de bois de Chiuchiu). *Revista chilena de historia y geografia*, 3e année, t. VIII, 1913, p. 454-458.

Le savant archéologue figure dans ce travail vingt-sept tablettes en bois, de forme quadrangulaire et pourvues de manches de formes variables, provenant de Chiuchiu. Il rappelle que ces objets, le plus souvent associés à des tubes de bois, sont semblables à ceux que Boman a décrits du désert d'Atacama et de la Puna de Jujuy et également à ceux qu'Ambrosetti a rencontrés dans la vallée Calchaquie. Pour lui, tous ces objets dérivent de modèles en pierre appartenant à la civilisation de Tiahuanaco, et cette dérivation lui paraît confirmée par ce fait que les figures représentées sur ces tablettes relèvent du style de Tiahuanaco. On ne connaît pas d'objets de cette forme antérieurs à cette civilisation, tandis que les tubes en bois au contraire ont une origine beaucoup plus ancienne.

P. R.

Santa Cruz (Joaquin). *Los indigenas del Norte de Chile antes de la conquista española* (Les indigènes du Nord du Chili avant la conquête espagnole). *Revista chilena de historia y geografia*, 3e année, t. VII, 1913, p. 38-88.

Suivant Santa Cruz, la population la plus primitive de la côte du Chili était

composée de pêcheurs dont les coutumes, les ustensiles et le type étaient semblables à ceux des Tapuyos brésiliens et des Fuégiens.

A ce peuple a succédé un peuple de pêcheurs également, mais plus civilisé, les Uros ou Puquinas, représentés sur le haut plateau bolivien également, et apparentés aux Changos chiliens.

Vinrent ensuite les Atacameños, qui, soit par suite de mélanges, soit par suite de parenté de race, paraissent à l'auteur être en relation étroite avec les Aymaras.

A cette colonisation atacameña, succéda l'invasion diaguite venue de l'Orient, par les brêches de la Cordillère. Selon l'auteur, la préhistoire et la linguistique confirment l'origine diaguite d'une grande partie des populations du Nord du Chili et notamment du territoire de l'ancienne ville de La Serena, qui s'étendait depuis Mejillones et Morro Moreno au Nord jusqu'au Rio Chuapa au Sud. La confédération diaguite comprenait alors une partie des provinces de Tarapaca et d'Atacama, celle de Lipèz, les vallées du Nord du Chili, en dehors du domaine classique des Diaguites argentins.

Ces Diaguites furent à leur tour subjugués en partie par les Juries ou Calchaquis (dont le nom fut appliqué par erreur aux vaincus), qui peut-être pénétrèrent jusqu'à la Cordillère chilienne.

En dernier lieu, vint la conquête incasique qui s'étendit jusqu'au Rio Maipo.

Toutes ces hypothèses sont fondées soit sur des documents historiques, soit sur la toponymie, soit sur l'étymologie des noms propres d'Indiens.

Il semble que certaines soient un peu hasardées ; mais, il en est d'autres qui paraissent solides.

A mon avis, la nécessité de distinguer deux civilisations successives de pêcheurs côtiers ne s'impose pas, et je suis de l'opinion que les Uros et Puquinas du littoral représentent le substratum ethnique de la région, qu'ils forment un seul et même peuple apparenté avec les Uros et Puquinas de haut plateau et peut-être aussi avec les Changos, comme le pense Boman. C'est là à peu près la thèse de Santa Cruz, mais ces Uros ou Puquinas ne sont pas des Tapuyos mais des Arawak, comme de Créqui-Montfort et moi l'avons prouvé.

Quant à la parenté des Atacameños et des Aymaras, elle reste à démontrer, car les arguments fournis par l'auteur à l'appui de cette idée ne sont pas décisifs.

En ce qui concerne l'avancée des Diaguites jusqu'au littoral chilien, les faits groupés par Santa Cruz sont assez troublants; néanmoins, je crois qu'avant de conclure, il y a lieu d'attendre la démonstration archéologique d'une migration dont l'importance ethnologique serait évidemment considérable.

On le voit, le travail de Santa Cruz est intéressant à bien des points de vue, tant par l'originalité de ses vues que par la valeur de sa documentation.

P. R.

Simoens da Silva (D. A. E.). *Points of contact of the prehistoric civilization of Brazil and Argentina with those of the Pacific*

coast countries (Points de contact des civilisations préhistoriques du Brésil et de l'Argentine avec celles des régions de la côte du Pacifique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 302-310, 2 planches, 7 figures.

Il est évident, dit l'auteur, que les civilisations primitives d'Amérique ont eu autrefois de nombreux points de contact, et ce fait se constate en ce qui concerne le Brésil et l'Argentine d'une part, le Chili, le Pérou et la Bolivie d'autre part.

Une bonne preuve en est constituée par ce fait qu'une hache polie, qui peut être considérée comme un insigne de chef, trouvée dans un des nombreux mounds du Brésil méridional, se rapproche singulièrement, par l'aspect général et les détails de structure, de haches découvertes au Chili, dans les provinces de Concepción et d'Arauco. Il en est de même pour des pointes d'épieu, dont on trouve les analogues au Chili et au Pérou, ainsi que pour des objets en os, des pierres discoïdes perforées, des mortiers.

M. Simoens da Silva fait remarquer, dans un autre ordre d'idées, que la déformation artificielle du crâne était pratiquée, en Argentine, par les Calchaqui, au Pérou et en Bolivie, par les Colla-Aymará et les Tiahuanaco ; or, on a retrouvé en Argentine au Pérou et en Bolivie les bandes d'or ou d'argent qui étaient utilisées, dans ces trois pays, pour obtenir la déformation cranienne. A ce point de vue, les pièces présentées dans d'intéressantes planches sont fort probantes. Enfin, l'auteur termine ce trop court aperçu sur les points communs aux anciennes civilisations de l'Amérique du Sud, par une brève étude des figures stylisées qui décorent les diverses poteries, et qui présentent, bien souvent, de remarquables similitudes.

On ne peut donc nier que les civilisations préhistoriques de l'ouest et de l'est de l'Amérique du Sud n'aient eu de nombreuses zones de contact, mais la question se pose de savoir jusqu'à quel point ces civilisations se sont pénétrées et quel rôle ont joué, dans leur diffusion, les montagnes et les fleuves.

Dr Poutrin.

Coelho Gomes Ribeiro (J.). *Anthropomorphic stone figure from Iguape, Brazil* (Une figure de pierre anthropomorphe provenant d'Iguape, Brésil). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 311-312, 1 figure.

M. Ribeiro étudie une figurine de pierre représentant un buste d'homme, sans aucune indication des bras. La face est allongée, le nez aplati et large, les lèvres épaisses ; le crâne est très dolichocéphale. On doit rapprocher cet objet d'un

mortier zoomorphe trouvé dans le « sambaqui » voisin de Cordeiro. Tous deux semblent avoir appartenu à une autre population que l'actuelle, et peuvent être attribués aux Indiens Carijós, d'origine Guarani, qui ont habité la région d'Iguape avant la conquête espagnole.

Dr P.

ETHNOGRAPHIE.

Gagnon (Alphonse). *Notes sur les Sauvages du Canada. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 434-439.

D'après le recensement de 1911, il y a encore 108.261 indiens au Canada. Comparée aux statistiques précédentes, cette statistique montre que le chiffre de la race indigène reste stationnaire. Sur ces Indiens, 37°/₀ se livrent à l'agriculture, 37°/₀ à la chasse ou à la pêche, 26°/₀ à des occupations diverses. L'auteur indique les divers moyens mis en œuvre par le gouvernement pour protéger les aborigènes et favoriser les progrès de l'enseignement parmi eux. L'expérience semble prouver qu'ils tirent plus de profit de l'enseignement industriel. Bref, il semble qu'il y ait au Canada, comme aux États-Unis, assimilation de la race indigène, et c'est cette assimilation vraiment rapide qui peut faire croire à la disparition de celle-ci.

P. Rivet.

James (George Wharton). *Poetry and symbolism of the Indian baskestry* (La poésie et le symbolisme de la vannerie indienne). *The Theosophical Path.* Vol. IV, 1913, p. 417-429 et Vol. V, 1913, p. 123-140. 19 figures.

Aucun peuple n'a obtenu, dans l'art de la vannerie, les merveilleux résultats qu'ont atteint les Indiens du Nord de l'Amérique. M. James qui a réuni de fort belles collections de paniers de toutes formes et de toutes origines, montre, chose un peu surprenante au premier abord, que ces paniers et ces corbeilles traduisent non seulement l'ingéniosité et le sens artistique des femmes qui les ont tressés, mais encore reflètent en quelque sorte leurs pensées. Certains de ces spécimens de la vannerie indigène ont une destination rituelle et ne peuvent être fabriqués que dans des conditions et avec une technique spéciales, dont les règles sont scrupuleusement observées par l'artisan.

A l'appui de ses dires, l'auteur apporte le témoignage de curieuses légendes recueillies de la bouche d'indigènes, légendes qui seraient, en partie tout au moins, racontées en quelque sorte dans les décors des paniers.

Peut-être l'enthousiasme d'un riche collectionneur doublé d'un ethnologue avisé amène-t-il M. James à des conclusions un peu prématurées ; il n'en reste pas moins démontré que, dans bien des cas, les décorations de divers objets de vannerie ne sont pas dues à la simple fantaisie de l'artisan, mais expriment, au même titre que les peintures qui ornent les tipi, des faits ou des idées.

Dr Poutrin.

Shotridge (Louis et Florence). *Indians of the Northwest* (Indiens du Nord-Ouest). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. IV, 1913, p. 70-103. 31 figures.

Les Indiens de la côte nord-ouest possèdent un type physique particulier, et ont une culture matérielle qui leur est spéciale. Faut-il, pour cela, les apparenter, comme on l'a fait, aux Japonais ou aux indigènes du continent asiatique ? L'auteur ne le croit pas, car l'influence asiatique ne doit pas être considérée comme primordiale. Mais il n'en est pas moins vrai que les Tlingit, les Haïda, les Tsimshian et les Kwakiutl diffèrent complètement des autres Indiens du nord de l'Amérique. Si les indigènes des différentes tribus n'ont pas toujours le même type physique et la même langue, ils ont du moins les mêmes mœurs, et cela suffit à les rapprocher. Prenant pour type le groupe des Kwakiutl, et ses deux sous-tribus, les Koskimo et les Quatsino, l'auteur rapporte les légendes qui ont cours sur l'origine de ces groupes, traite de leurs sociétés secrètes, et parle longuement du Hamatsa, sorcier mangeur de chair humaine, qui dévore indifféremment les corps des ennemis tués à la guerre, les esclaves sacrifiés dans ce but, ou les cadavres exposés sur les branches des arbres. De fort belles planches montrent les Indiens Koskimo ou Quatsino, qui ont un type mongol fort accusé et présentent une déformation crânienne fronto-occipitale des plus marquées.

Cette étude d'ensemble sert en quelque sorte de préface au travail de Florence et de Louis Shotridge, Indiens Tlingit descendant d'une famille de chefs, qui fourniront ici quelques renseignements sur la vie matérielle et morale du village que dirigeaient leurs parents. A l'inverse de ce qui se passe le plus souvent chez les autres Indiens, les tentes de peaux ne sont utilisées qu'au cours des chasses, pendant la saison des pluies, et les Tlingit construisent de vastes et confortables demeures, tout en bois, véritables maisons de forme rectangulaire, dont le toit présente deux versants, et dont les parois sont décorées, par des artistes célèbres dans la tribu, de peintures représentant les différents totems.

La maison dite « familiale » est celle du chef et de ses proches ; là sont réunis et conservés les objets sacrés, les accessoires des cérémonies ; c'est là

aussi que se tenaient les assemblées. A son sujet, les auteurs entrent dans un exposé détaillé de l'organisation de la tribu, divisée en deux clans totémiques, celui de l'aigle et celui du corbeau. Ils font du blason chez les Tlingit une fort curieuse étude, et indiquent les motifs qui font que ce blason est reproduit sur différentes demeures.

Dans un court appendice, Florence Shotridge étudie la vie de la jeune fille Chilkat (Tlingit) et expose en détail les différentes phases de son éducation. Cette étude ethnographique, pour brève qu'elle soit, est précieuse, car elle est l'œuvre d'initiés à tout ce que l'âme indienne cache aux étrangers.

Dr P.

Pepper (Geo. H.). *An Indian shrine* (Un reliquaire Indien). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. IV, 1913, p. 104-106, 2 figures.

Ce reliquaire appartient à la collection Heye, et provient d'un important chef de la tribu des Hidatsa (Gros Ventres du North Dakota). Il se compose de quatre poteaux fichés dans le sol et supportant deux plate-formes. Sur la supérieure reposait un « bundle » (cf. *Journal*, t. X, p. 25) contenant deux crânes humains et une pipe de bois ; sur l'inférieure était déposé un crâne de buffle orné de plumes, une écaille de tortue et une aile d'aigle, tous objets ayant une signification magique. Cette signification nous est expliquée par l'auteur, d'après les dires du chef indien qui conservait cette sorte de reliquaire dans une case de terre.

Dr P.

Harrington (M. R.). *A visit to the Otoe Indians* (Une visite aux Indiens Otoe). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. IV, 1913, p. 107-113, 6 figures.

On connait peu les Otoe qui appartiennent à la grande famille Sioux et ont même langue et mêmes mœurs que les Iowa et les Winnebago. L'auteur les rencontra à Redrock dans l'Oklahoma, à l'est du fleuve Arkansas, et put recueillir chez eux une belle collection ethnographique : pipes, calumets, robes en peau de buffle, grattoirs à manche de corne travaillée, bâtons de guerre décorés de figures humaines rappellant les exploits guerriers de leur possesseur, etc., et enfin toute une série de ces « bundles » sortes de rouleaux d'étoffe ou de peau où se trouvent réunis tous les accessoires des différentes cérémonies. Quelques-uns d'entre eux contenaient encore des scalps et des doigts coupés ; d'autres renfermaient tous les instruments nécessaires au tatouage, aiguilles emmanchées, spatules, etc. Harrington décrit, avec un grand

souci de précision, la collection ethnographique qu'il a réunie, et dont l'intérêt ne saurait échapper.

Dr P.

Lowie (Robert H.). *Societies of the Crow, Hidatsa and Mandan Indians* (Société des Indiens Crow, Hidatsa et Mandan). *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*. Tome XI, New-York, 1913, p. 143-358.

Ce volume comprend deux parties : l'une consacrée aux sociétés militaires des Crow et l'autre aux sociétés de contemporains (age societies) des Hidatsa et des Mandan. Il y a de nombreuses photographies très curieuses reproduisant les insignes rituels de ces sociétés. L'auteur nous donne aussi des textes Crow et des textes Mandan avec traduction mot à mot. Il faut seulement regretter que l'auteur ne nous donne aucune analyse grammaticale de ces textes, il a simplement noté les mots et les traductions que lui ont fournies ses interprètes. D'après ces textes, il faudrait donc un travail d'analyse fort difficile et dont les résultats seraient incertains pour se former une idée de ces langues.

Il y a une grande différence entre les sociétés militaires décrites par l'auteur chez les Crow, et les sociétés Hidatsa et Mandan. Les sociétés militaires, sociétés de guerriers, devant donner l'exemple et faire le sacrifice de leur vie, se recrutent souvent en offrant des cadeaux aux jeunes guerriers aptes à en faire partie, ou en persuadant au jeune guerrier dont le père a fait partie de la société et a été tué à la bataille qu'il est de son devoir de le remplacer. Chaque société a ses danses et ses chants qui lui appartiennent en propre.

Au contraire, pour faire partie d'une société de contemporains (age society) des Hidatsa ou des Mandan, les candidats doivent faire aux anciens membres des cadeaux considérables et même leur présenter leurs femmes. Ils disent acheter ainsi la chanson (song) de la société. Il semble bien qu'il y ait là un rite magique ou religieux dont il serait intéressant d'approfondir le sens. Malheureusement l'auteur a dû se servir d'interprètes, et des récits indigènes traduits par des interprètes ne peuvent donner que des résultats plus ou moins aléatoires.

Ph. Marcou.

Currier (C. W.). *A brief sketch of a few sources for the ecclesiastical history of spanish America in the early colonial period* (Brève esquisse de quelques sources de documents pour l'histoire religieuse de l'Amérique espagnole à la première période de colonisation). *International Congress of Americanists. Procee-*

dings of the XVIII session, Londres, 1912, t. II, Londres, 1913, p. 440-448.

L'histoire ecclésiastique de l'Amérique espagnole contient des richesses documentaires inépuisables et fournit aux chercheurs un merveilleux champ d'études, car pendant de longues années, les pouvoirs religieux et civils étant confondus, les prêtres et les moines étaient seuls appelés à décrire l'histoire des pays nouvellement occupés.

C'est pour faire connaître quelques-unes de ces ressources bibliographiques que M. W. Currier a entrepris la présente étude, pour laquelle il a adopté, autant que possible, une classification géographique, en indiquant, le plus souvent, les bibliothèques où sont conservés les documents qu'il cite.

C'est tout d'abord, pour le Mexique, l'*Historia ecclesiastica Indiana*, de Geronimo de Mendieta, dont les nombreux manuscrits fournirent, dans la suite, tant de documents à Torquemada. La *Monarchia Indiana*, œuvre de ce dernier, décrit le Mexique et la Floride, tandis que Davila Padilla étudie la fondation de l'église mexicaine. Au jésuite Perez de Rivas, on doit la *Coronica y historia religiosa*, qui relate les travaux de son ordre au Mexique, au Guatémala et aux Philippines. A citer encore les *Cronica miscellanea* d'Antonio Tello, le *Memorial y Noticias sacras*, et le *Memorial informatorio* dans lesquels Juan Diez de la Calle fournit de très précieux renseignements sur Saint-Domingue, Porto-Rico, Cuba, et l'Amérique centrale. Enfin, l'*Histoire du Yucatan* de Bernardo de Lizana, l'*Histoire générale des Indes occidentales* d'Antonio de Remesal retracent l'histoire religieuse de la péninsule yucatèque.

La Colombie a été étudiée dans un nombre considérable de travaux des Jésuites, des Franciscains et des Dominicains, dont M. Currier fournit la longue liste; de même pour l'Équateur. Le Pérou, qui a reçu tout d'abord, en 1551, les moines Augustins, a été surtout décrit dans la *Coronica moralizada del orden de San Agustin en el Peru*, mais les travaux des Franciscains et surtout ceux des Jésuites avec Anello Oliva comptent aussi parmi les plus importants. Au Chili, les relations des guerres contre les Araucans sont définitivement fixées par le *Memorial* de Pedro de Sosa et les travaux de ses confrères; les Jésuites ont écrit une « Histoire du royaume du Chili », œuvre magistrale et complète. Par contre, la région sud-est de l'Amérique du Sud a été délaissée, et on compte seulement, pour elle, les *Comentarios* de Cabeza de Vaca, l'*Historia del Descubrimiento*, de Rui Diaz de Guzman, et quelques bons travaux des Jésuites.

Il est évident que de nombreux manuscrits, encore inconnus, sont oubliés dans les archives des monastères de l'Amérique espagnole. Actuellement les principaux documents à la portée des chercheurs sont conservés au Museo Mitre à Buenos-Ayres, aux archives du Paraguay à Asunción, à la Bibliothèque nationale de Santiago de Chile, à celles de Lima, de Bogotá, etc.

On saura gré à M. W. Currier d'avoir signalé bien des richesses souvent trop peu connues, et d'avoir en même temps montré celles qui restent encore à découvrir.

Dr Poutrin.

NUTTALL (Zelia). *Certain manuscripts relating to the history of Mexico, and the missing text of the Magliabecchi MS., in the national library, Madrid* (Quelques manuscrits ayant trait à l'histoire du Mexique et le texte manquant du manuscrit Magliabecchi conservés à la Bibliothèque nationale, Madrid). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 449-454.

Mme Nuttall a continué en Espagne, notamment à l'Escurial, à Madrid et à Séville, les recherches bibliographiques et historiques qu'elle a déjà poursuivies avec tant de succès au Mexique. Après un travail fructueux, elle découvrit, à la bibliothèque nationale de Madrid, une *Cronica de la Nueva España*, ouvrage anonyme, divisé en six livres de volume inégal, et émanant certainement d'un certain Salazar, personnage fort instruit et que sa haute situation politique mettait à même de bien connaître l'histoire de la conquête. En bien des points, la censure a raturé de longs passages, mais le texte original peut le plus souvent être assez aisément retrouvé.

L'auteur cite, au nombre des narrations les plus intéressantes : les coutumes et les rites des anciens Indiens, le plan de Mexico, la description des temples et des palais, l'entrée de Cortès dans la ville, le complot contre le conquérant, les discours de Montezuma et des caciques, etc. La bibliographie de l'écrivain espagnol est fournie par Icazbalceta.

Mme Nuttall conclut, de l'étude approfondie du manuscrit qu'elle a découvert, que les mémoires de Cervantès de Salazar constituent un tout dont le manuscrit Magliabecchi n'est qu'un fragment détaché, et l'on conçoit aisément la portée d'une semblable démonstration, appuyée sur de nombreuses identifications.

Malheureusement pour Mme Nuttall, ce manuscrit intéressant n'avait pas échappé à l'infatigable chercheur qu'est M. Francisco del Paso y Troncoso, qui l'avait étudié avant elle, à son insu, et qui vient d'en publier la première partie [1]. La bonne foi des deux savants américanistes ne saurait être soupçonnée, mais pour éviter le retour de semblables mésaventures, ne serait-il pas possible, lorsqu'un manuscrit a été publié ou même est en voie de publication, d'en porter la mention sur les répertoires des Bibliothèques. Il semble que, pour réaliser ce vœu, il suffirait d'un peu de bonne volonté de la part des auteurs et des bibliothécaires.

Dr P.

FORBIN (V.). *Ethnographie mexicaine. La Nature.* No 2138, 1914, Paris, Masson, p. 406-409, 7 photogr.

Dans un bref article, accompagné de quelques jolies photographies, M. Forbin rappelle l'origine des Mexicains, peuplade de langue *nahuatl* qui vint

1. Une analyse en sera donnée dans le prochain fascicule du *Journal*.

du S. O. des États-Unis occuper l'immense territoire de deux millions de kmq., qui s'appelle aujourd'hui la République du Mexique. La race illustre des Aztèques compte encore des représentants restés purs de tout métissage, et Hrdlička les a retrouvés, mais combien dégénérés, dans les montagnes de l'État de Morelos. D'autres autochtones existent dans la Basse-Californie et sur les rives du Rio Sonora ; ce sont de véritables sauvages, barbares et anthropophages, et c'est parmi eux que se recrutent les bandes d'insurgés qui depuis deux ans terrifient le Mexique et le monde civilisé par leurs sinistres exploits.

Ch. A. Martin.

Génin (Auguste). *Notes sur les danses, la musique et les chants des Mexicains anciens et modernes. Revue d'Ethnographie et de Sociologie.* 1913, p. 301-322, 48 fig.

M. Génin a rassemblé dans son article d'intéressants renseignements sur les danses et les chants des Mexicains. Il étudie d'abord les danses anciennes et les chants qui les accompagnent : les unes et les autres ont été de tout temps très en honneur, et lorsque les Espagnols conquirent le Mexique, ils trouvèrent des coutumes profondément établies d'après lesquelles il y avait des façons de conservatoires pour perpétuer les traditions, tandis que les familles d'une certaine importance entretenaient des maîtres à chanter et à danser, pour l'éducation des enfants. Chacun des groupes ethniques, et ils étaient nombreux, puisqu'Orozco y Berra compta jusqu'à soixante idiomes parlés sur le territoire qui s'étend du Mississippi à Panama, avait ses danses spéciales, de sorte qu'il faut se garder de croire que l'une de celles décrites par l'auteur comme ayant existé dans telle ou telle région du Mexique, ait été d'un usage général.

On trouve des descriptions des danses anciennes dans tous les auteurs qui ont étudié l'ethnographie du Mexique : Torquemada, après les avoir décrites, conclut en déclarant que c'était un spectacle digne d'admiration ; le P. Acosta, le P. Salvatierra, le Dr Antonio Peñafiel, nous donnent sur elles des renseignements détaillés. Bien que la plupart des danses fussent en l'honneur des dieux, il y en avait qui constituaient une récréation et un passe-temps pour les gens du peuple, qui s'ornaient, à cette occasion, de leurs vêtements les plus précieux.

Aux danses guerrières, non seulement les guerriers prenaient part, mais aussi les plus grands personnages de la Cour, et le roi lui-même ; pour les danses sacrées, les danseurs étaient costumés à l'image du symbole célébré ce jour-là. Une des plus fameuses danses guerrières était la danse de la Victoire, où les vainqueurs obligeaient les vaincus à danser jusqu'à complet épuisement de leurs forces, au sens propre des mots, c'est-à-dire qu'ils les tuaient à force de danser.

Quant à la musique, elle était toujours la même, très peu harmonieuse, et accompagnait des chants dont on retrouve des vestiges dans ceux des Indiens d'aujourd'hui et que M. Génin comparerait plutôt à des chants liturgiques « beuglés par des chantres en état d'ivresse ». Nous voilà loin des thèmes de Beethoven, de Schumann et surtout de Wagner, que miss Fletcher avait cru y trouver, bien qu'en ce qui concerne Wagner, M. Génin avoue s'être toujours douté de l'origine barbare de sa musique.

Après avoir décrit les instruments dont se servaient les anciens Mexicains, grelots avec manches, tambours, timbales, flûtes et sifflets, il passe aux danses modernes pratiquées encore aujourd'hui dans les villages indigènes. Ce sont des restes des danses anciennes, que les missionnaires espagnols avaient habilement adaptées au christianisme en transformant les représentations théâtrales, dont les Mexicains étaient très friands. Ils en avaient fait des sortes de « Mystères » entrecoupés de danses : celles-ci seules ont subsisté après la disparition de la domination espagnole au commencement du siècle dernier. Elles ne sont plus entièrement religieuses, mais en conservent néanmoins le caractère, si bien que, sans provoquer ni d'étonnement ni de scandale, elles se pratiquent au milieu des cérémonies de la religion : c'est ainsi que l'auteur a assisté, en 1912, à la bénédiction d'un cimetière où les prières étaient dites au milieu d'indigènes grotesquement affublés des oripeaux utilisés dans les bals et qui se livraient autour du prêtre lui-même à tous leurs ébats chorégraphiques, nullement carnavalesques malgré l'apparence.

Il y a enfin quelques danses exclusivement modernes, dont une seule, le zapateo, est réellement une danse nationale, les autres sont d'origine espagnole. M. Génin les décrit toutes de sorte que son article constitue une vraie documentation sur la matière, illustrée par de belles photographies.

Ch. A. M.

Preuss (K. Th.). *Die magische Denkweise der Cora-Indianer (Jalisco, Mexico)*. [La psychologie magique des Indiens Cora (Jalisco, Mexique)]. *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 129-133.

En présentant au Congrès le premier volume de son ouvrage sur l'Expédition de Nayarit qui traite de la religion des Indiens Cora (cf. *Journal*, t. X, p. 257), Preuss fait observer que l'étude de la psychologie magique des Cora lui paraît propre à jeter quelque lumière sur les conceptions religieuses de ces peuplades primitives. La pensée y joue en effet un rôle prépondérant, ainsi que le prouvent de nombreux passages des textes Cora recueillis par lui : elle est la source de la puissance magique, c'est d'elle que « notre vieille sœur », l'Étoile du matin, tire sa force pour percer chaque jour d'une flèche le « Serpent de l'eau » ; c'est sur elle que « notre mère » Tatéx s'appuie pour faire venir les dieux de

la pluie, etc. Les maladies des humains sont les pensées des dieux, de même dans les cérémonies, ceux qui les dirigent et sont à la tête des cortèges, sont les « penseurs », et ceux-ci pratiquent, pendant cinq jours, une sorte de « retraite avec réflexions », avec jeûne et veille, pour arriver à obtenir des pensées justes.

On peut attribuer cette importance donnée chez les Cora à « la pensée » soit à un état d'esprit acquis grâce au développement de la religion, soit à une croyance au surnaturel aussi vieille que l'homme. Dans le premier cas, la pensée serait le résultat de l'inspiration divine et du mysticisme, et cette hypothèse, que semble vérifier l'appellation de « timuakas » ou penseurs, souvent donnée aux prêtres, est assez séduisante. Mais d'autres arguments viennent la combattre, et, en particulier, l'emploi de pratiques et de cérémonies magiques considérées comme nécessaires au développement religieux et auxquelles, par conséquent, il convient d'attribuer la pensée, selon les idées Cora. D'après Preuss, il y aurait dans ce phénomène quelque chose d'analogue aux songes qui font croire certains peuples primitifs à la réalité de faits entrevus en rêve et qui leur servent de règle de conduite : explication qui ne laisse pas d'être quelque peu obscure, mais on sait que toute la mythologie des Cora est fort difficile à expliquer d'une manière satisfaisante, et il est en tout cas fort curieux d'observer une pareille intellectualité chez des indigènes restés par ailleurs si primitifs.

Ch. A. M.

Mason (J. Alden). *The Tepehuán Indians of Azqueltán* (Les Indiens Tepehua d'Azqueltan). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 344-351.

Les Indiens Tepeca, ou mieux, comme le fait remarquer l'auteur, Tepehua, vivent dans la partie septentrionale de l'État de Jalisco, au Mexique ; ils ont été étudiés déjà par Hrdlička, Nicolas León et Lumholtz, et, antérieurement, ils ont fait l'objet de travaux de la part des moines franciscains.

Ces Indiens furent dispersés lors de l'arrivée des Espagnols ; cependant une partie d'entre eux se maintint aux environs du pueblo d'Azqueltan, où, actuellement encore, on les rencontre au nombre d'une centaine environ.

Au point de vue anthropologique, M. Mason n'a rien à ajouter aux constatations d'Hrdlička ; ces indigènes sont petits, brachycéphales, mais, par ailleurs, paraissent étroitement alliés aux Cora, Huichol et Opata. L'ethnographie des Tepehua ne présente rien de bien saillant ; leur religion est un curieux mélange du culte ancien et des pratiques chrétiennes, fait déjà signalé chez les Cora par Preuss (cf. *Journal*, t. X, p. 257-264). Cependant, l'auteur, ayant su gagner la confiance des indigènes, a pu obtenir d'eux la signification d'un grand nombre de leurs prières, et les explique en même temps que certaines de leurs croyances et de leurs rites religieux. Ces croyances et ces rites sont d'ailleurs le plus souvent communs aux Tepehua et aux Huichol ; il en est de même des objets cultuels : arcs sacrés, bâtons de cérémonie, fétiches de pierre, etc.

La langue des Indiens Tepehua se rapproche singulièrement des idiomes Pima ; mais on ne peut, étant donnée la pénurie des vocabulaires, la rapprocher du Nahuatl. M. Mason conclut en se demandant si les Tepehua modernes sont bien, comme ils l'affirment, les descendants des autochtones, s'ils appartiennent bien à la même race qui vivait autrefois dans la vallée du Mexique, et si, en un mot, les populations de souche Pima s'étendaient assez loin dans le sud pour atteindre cette vallée.

Dr Poutrin.

Heger (Franz). *Eine weitere neue Serie von Oelbildern, welche die Mischungsverhältnisse der verchiedenen Rassen in Mexico zur Darstellung bringt* (Une nouvelle série de peintures à l'huile, qui expose les métissages variés des différentes races au Mexique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 461-463, 3 planches.

Dans cette courte note, l'auteur rappelle tout d'abord les recherches d'Hamy et de R. Blanchard sur les tableaux de métissage au Mexique (cf. *Journal*, t. VII, p. 37-48). Aux collections déjà connues de ces peintures, collections qui sont conservées à Mexico et à Madrid, il faut ajouter celles que possède le Musée d'histoire naturelle de Vienne. La série complète de ces tableaux de métissage comprend dix-neuf peintures, mais neuf d'entre elles n'ont pu être retrouvées; les autres, fort intéressantes, ainsi que le montrent les planches que M. Heger joint à son étude, représentent les parents de couleurs différentes et l'enfant métis.

Dr P.

Ramirez Castañeda (Isabel). *El Folk-lore de Milpa Alta, D. F., México* (Le folk-lore de Milpa Alta, D. F., Mexique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 352-359.

Melle Ramirez Castañeda a noté différents procédés magiques en usage chez les Indiens de Milpa Alta. C'est tout d'abord la consultation de *tlatamachiuhque* (celle qui mesure) pour connaître le remède de certaines maladies, l'issue d'une entreprise, retrouver des objets perdus ou prévoir le temps, consultation qui comporte une curieuse invocation au Dieu de la nuit.

Viennent ensuite de curieux détails sur la façon dont on devient *tlamatque* (celui qui sait beaucoup). Ces *tlamatques* possèdent tous des pierres de jade, connaissent les vertus de quelques plantes médicinales et les oraisons et exor-

cismes que leur ont appris les plus anciens. Ils classent toutes les maladies en deux groupes, le *tlailchuitiztli* (*mal de ojo*) et le *tenamitilitztli* (*encuentro del mal espiritu*). Ils conjurent aussi les phénomènes atmosphériques nuisibles aux récoltes.

Les Indiens croient qu'un petit ophidien qu'ils appellent *écaton* (vent léger) provoque toute une série de désordres organiques, confondus sous le nom de *néxin* ou *palli*. Les individus atteints de ce mal sont déshabillés, on frotte leur corps avec les feuilles de *pizitli*, surtout au niveau des articulations et dans la région pariétale de la tête, qui est le lieu préféré de l'*écaton*, en suppliant celui-ci de sortir du corps au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Puis, avec de la suie, on trace sur le ventre une spirale partant de l'ombilic, et une autre semblable dans la région lombaire, et, avec un morceau d'obsidienne, une dent de serpent ou un grain de maïs, on pique la peau en suivant ces lignes. Enfin, avec du sang prélevé à l'intérieur des ailes d'une colombe, on fait des onctions sur le ventre, au niveau de la colonne vertébrale, et en divers autres régions du corps.

Dans l'intéressant travail de Melle Ramirez Castañeda, on trouvera aussi la description de curieuses cérémonies qui marquent la fin de la récolte du maïs.

Ce qui donne une valeur particulière à ces notes de folk-lore, c'est que toutes les invocations ont été notées par l'auteur en langue nahuatl.

P. Rivet.

Sapper (Karl). *Das tägliche Leben der Kekchi-Indianer* (Vie journalière des Indiens Kekchi). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 362-371, 4 photogr.

S'il est incontestable que, depuis quelques dizaines d'années, de grands progrès aient été accomplis dans l'ethnographie des diverses races du globe, il est certain aussi que nous ne possédons que peu de renseignements sur la vie quotidienne d'un grand nombre de peuples, car les études faites sur ces peuples proviennent de voyageurs qui n'ont que peu ou point séjourné dans les pays visités; seuls les rapports des missionnaires ont pu combler cette lacune : c'est un travail du même genre que présente Sapper qui a vécu pendant douze ans (1888-1900) à Alta-Verapaz (Guatemala) au milieu des Indiens Kekchi.

L'aspect intérieur d'une habitation kekchi est tout à fait familial : la mère de famille s'occupe à moudre du maïs sur la pierre à meule; le père est, si c'est un jour de repos, étendu dans un hamac, les enfants jouent sur le sol. La hutte est construite en bois, couverte en feuilles et dépourvue de fenêtres et de cheminée; elle ne comprend qu'une seule chambre, qui sert à la fois de salle de réunion, de chambre à coucher, de cuisine et de magasin à provisions. Au milieu le foyer, formé de trois pierres; dans un coin une niche pour honorer la divinité, dont une image repose sur un petit autel ; le feu reste allumé, nuit et

our, pour faire bouillir le maïs. C'est qu'en effet le fond de la nourriture de 'Indien est constitué par le maïs, sous la forme de gâteaux de farine appelés ortillas, et que moudre le maïs est la principale occupation de la mère de amille et aussi de sa fille la plus âgée.

L'Européen est frappé de l'harmonie qui règne entre les membres de la famille, harmonie qui repose sur l'obéissance et le respect que les enfants témoignent à eurs parents, et qu'en général les jeunes montrent envers les vieux. L'éducation les enfants est en outre dirigée de manière à les préparer à l'existence future u'ils mèneront : c'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir une petite fille de 4 à ans descendre le long d'un sentier de la montagne en portant sur sa tête un etit broc plein d'eau, ou des garçons de 8 à 10 ans occupés à défricher, avec eurs couteaux, des emplacements voisins des huttes, et apporter, près de celles-i, des charges de bois qu'ils maintiennent sur leur dos avec une courroie ceinant leur front.

L'homme est employé généralement dans des plantations, mais il est rare u'il le soit d'une façon permanente, ordinairement 6 à 12 jours par mois ; le este du temps il s'occupe à chercher du bois, à améliorer sa demeure, à cultier son champ de maïs ou de haricots, à chasser ou à pêcher, ce qui est pour ui un plaisir et aussi un moyen d'existence, ou enfin à tresser des corbeilles ou faire des poteries.

Au point de vue religieux, les Kekchi sont chrétiens depuis trois siècles et emi, mais il leur reste un vieux fond de paganisme : c'est ainsi qu'ils invoquent, chaque instant, à côté du Christ, l'ancien dieu païen Tzultacca, qui est, sent-ils, leur vraie divinité, la puissance du Christ ne s'étant pas étendue squ'à eux. On retrouve de même des restes de leurs anciennes mœurs dans urs fêtes et cérémonies qu'ils accompagnent de danses dramatiques, de chants de mélodies, bien que la présence des prêtres chrétiens ait modifié les xtes. Le mariage est resté toujours un achat, et les croyances aux migrations s âmes après la mort sont demeurées dans leur intégrité.

En somme, les peintures de K. Sapper nous montrent dans ces Indiens une uplade sympathique, mais il y a une ombre au tableau et l'auteur la signale à fin de son travail : autant le Kekchi est, en temps ordinaire, silencieux, paible, travailleur et sobre, autant, à l'occasion des fêtes religieuses, il devient, s l'influence de l'alcool auquel il s'abandonne en entier, bruyant et querelr. Hommes et femmes absorbent alors le poison sous le nom de chicha nne à sucre fermentée) et s'en enivrent abominablement.

Ch. A. Martin.

Izzer (Alfred Marston). *A spanish manuscript letter on the Lacandones, in the archives of the Indies at Seville* (Un manuscrit espagnol, lettre sur les Lacandons conservée aux archives des Indes à Séville). *International Congress of Americanists.*

Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912, t. II, Londres 1913, p. 497-509.

Les Lacandons habitaient les bassins des affluents méridionaux du Haut Usumacinta, département de Vera Paz, Guatémala, au sud du lac de Peten, e occupaient, à l'ouest, une partie de l'état de Chiapas, au Mexique. Actuelle ment, leurs survivants se rencontrent le long de l'Usumacinta et de son affluent le Lacantun ; ils parlent un dialecte Maya analogue à celui du Yucatan et ont con servé la plus grande partie des croyances religieuses et des coutumes de leur ancêtres.

L'auteur rappelle brièvement l'histoire des Lacandons depuis la venue de Espagnols, et montre l'intérêt que présente la lettre qu'il a découverte, car ell décrit les difficultés que rencontrèrent les envahisseurs pour faire accepter leu religion aux indigènes et donne sur ceux-ci d'intéressants détails ethnogra phiques. Le document inédit que M. Tozzer livre aujourd'hui *in extenso* au Américanistes peut compter au nombre des pièces les plus intéressantes qui s rapportent à l'histoire de l'Amérique espagnole avant 1695, et on saura gré l'auteur d'en avoir fait suivre la publication d'un index bibliographique for complet.

Dr Poutrin.

Navarro (Juan). *Los Guaimies de Panama* (Les Indiens Guaim de Panama). *International Congress of Americanists. Procee dings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913 p. 372-373.

Brève étude sur ces curieux Indiens qui vivent disséminés dans les province de Chiriqui, Veraguas et Bocas del Toro et ont conservé intactes leurs coutum et leur langue primitives. Le recensement de 1911 fixe leur nombre à 10.21 Leur tribu principale est celle des *Valientes* qui habite de préférence la vall de Miranda. On trouve encore chez eux de curieuses cérémonies d'initiatic connues sous le nom de *urotes* et l'usage du bâton-message. Ce que l'aute nous rapporte de ces coutumes suffit à exciter la curiosité sans la satisfaire.

P. Rivet.

Vergara y Velasco (Francisco Javier). *La religiòn chibcha. Cap tulos de una historia civil y militar de Colombia*, 4e séri Bogotá, 1913, p. 105-139.

Dans ce travail, l'auteur a réuni tout ce que les anciens auteurs ont rel des croyances religieuses des Chibchas. Une critique des sources l'a cond

à classer celles-ci en deux catégories : les sources capitales représentées par la relation de Quesada, les lettres de Federmán, et les récits des divers capitaines qui participèrent à la conquête ; les sources secondaires comprennent les œuvres de Castellanos, la *Recopilación historial* d'Antonio Medrano, les nombreux procès d'idolâtrie jugés par l'audience de Bogotá, les documents établis par les prêtres pour l'instruction religieuse des Indiens, *El Carnero* de Rodríguez Freile, le premier historiographe et chroniqueur né à Bogotá, et enfin les *Noticias historiales* du P. Simón.

C'est cet auteur qui, dans sa compilation souvent maladroite des écrits de ses devanciers, a conservé le plus de détails sur la mythologie et les légendes des Chibchas et c'est à lui que l'auteur fait forcément la plus large part.

On trouvera dans ce travail bien documenté une foule de renseignements curieux sur la religion des Indiens du haut plateau de Bogotá, extraits d'ouvrages trop souvent inaccessibles aux chercheurs européens. C'est là le grand mérite de ce mémoire, qui se termine par un essai sur la cosmogonie indigène.

Il serait très utile pour l'américanisme que le gouvernement colombien, ou l'Académie d'histoire de Bogotá, publiât ou rééditât la plupart des documents dont s'est servi Vergara y Velasco, de façon à les mettre dans leur intégrité à la disposition des américanistes. L'œuvre a été commencée par l'impression des *Noticias historiales* du P. Simón (Bogotá, 5 vol. 1882-1892).

Le mémoire de Vergara y Velasco montre tout l'intérêt qu'offrirait la publication des documents de toute nature encore inédits conservés aux archives de Bogotá ou dans les couvents colombiens.

P. R.

CALLEGARI (G. V.). *Conoscenze astronomiche degli antichi Peruviani* (Connaissances astronomiques des anciens Péruviens). *Revista Abruzzese*, Teramo, 1914.

Après avoir étudié dans un important travail, *L'antico Messico*, les connaissances astronomiques chez les anciens Mexicains, l'auteur a fait une étude analogue chez les Incas, et se propose de fermer le cycle par un travail identique sur les Chibchas.

D'après Yamqui Pachacuti, les Péruviens se représentaient la terre sous une forme rectangulaire, surmontée de quatre cieux où vivaient les dieux. Le centre de la terre était la capitale du pays, Cuzco. La fin de la terre devait être déterminée par la chute de la lune, tandis que les planètes devaient tomber sur le soleil. Celui-ci, *inti*, était la divinité principale, dont les Incas disaient les descendants, *intip-churi*. Le soir, il s'immergeait dans l'Océan, naviguait toute la nuit sous la terre, pour reparaître le matin à l'orient. C'était un être vivant, créateur de toutes choses. Toutefois, ayant compris le déterminisme de sa révolution, les Péruviens le comparaient aussi à un animal attaché qui décrit toujours le même cercle.

La lune était la sœur et épouse du soleil. A l'époque préincasique, son rôle étai prédominant, car on comptait les années par mois lunaires. Les phases étaien attribuées à des maladies de l'astre. Les éclipses de lune avaient la mêm origine, tandis que les éclipses de soleil étaient le résultat de la colère d celui-ci. L'auteur rappelle à ce sujet, d'après de Propiac, les cérémonie que les Indiens accomplissaient en cas d'éclipse de lune.

Les Péruviens connaissaient encore Vénus, esclave du soleil, dont il auraient connu les phases suivant Perrone, Mercure, Mars, Jupiter Saturne et une trentaine de constellations qu'il est difficile d'identifier, mai parmi lesquelles on peut citer Sirius, centre de l'univers sidéral d'après eux la voie lactée, Orion, les Pléiades, etc...

Les astronomes incasiques calculaient les solstices et les équinoxes, à l'aide de gnomons. Pour faire coïncider l'année solaire et l'année lunaire on ajoutait le nombre de jours nécessaires à cette dernière. Le début d l'année était l'équinoxe du printemps (21 septembre), mais, à partir de l'empe reur Pachacutec, ce fut le solstice d'été (22 décembre).

A la fin de son intéressant travail, Callegari donne un schéma du calen drier incasique, où, en face du nom de chaque mois (noté avec toutes le synonymies), il indique le nom quichua de la constellation au méridien et le fêtes principales qui étaient alors célébrées.

Suivant Acosta, les Péruviens ignoraient la division du mois en semaine Garcilasso affirme le contraire, mais déclare qu'il n'y avait pas de noms par ticuliers pour les jours de ces semaines lunaires.

Les années se groupaient en décades et en centuries ; 1000 années formaien le *Kapac-huata*, 10000 années l'*Intip-Huatan*.

P. R.

Pietschmann (Richard). *Some account of the illustrated chronicl by the Peruvian Indian, D. Felipe Huaman Poma de Ayal* (Quelques considérations sur la chronique illustrée de l'Indie Péruvien D. Felipe Huaman Poma de Ayala). *Internationa Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII sessio Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 510-521.

La bibliothèque royale de Copenhague qui compte, dans ses collections, nombreux documents sur l'histoire de l'Espagne et de ses colonies, renferm en outre, un manuscrit inédit, *El primer nueva coronica y buen gobiern* œuvre d'un Indien péruvien, D. Felipe Huaman Poma de Ayala, qui illustra s travail de nombreux dessins à la plume.

M. Pietschman ne donne ici que quelques renseignements sur ce curie manuscrit qu'il se propose de publier *in extenso* dans un délai aussi bref q possible. Le livre de Huaman Poma est le résultat de trente ans de travail ; il a é

écrit vers 1613; son auteur appartient à la famille royale pré-incasïque et se considère lui-même comme descendant d'un dieu. En écrivant son œuvre, Huaman Poma s'est proposé de fixer l'histoire précolombienne du Pérou, d'en décrire les anciennes coutumes et de montrer à quelle misérable condition les Indiens avaient été réduits par la conquête barbare des Espagnols. L'auteur n'eut pas le bonheur de voir des espérances si justes réalisées, et il mourut, abandonné de tous, bafoué et malade, dans la misère..

Malgré la brièveté voulue de ses commentaires, M. Pietschmann montre, dans une analyse fort bien conduite, l'intérêt historique et ethnographique de l'œuvre de l'Indien Huaman Poma, et ce court aperçu ne peut que faire désirer la publication intégrale de l'ouvrage.

Dr Poutrin.

Valcarcel (Luis E.). *Kon, Pachacamac, Uiracocha.* Thèse pour le grade de bachelier ès lettres. Université du Cuzco, 1912.

Suivant l'auteur, *Kon* est la personnification du tremblement de terre, c'est un dieu méchant ; les *Konopas* ou divinités du foyer procéderaient du culte rendu à Kon, les premières ayant été, suivant Montesinos, des météorites ou des pierres d'origine volcanique.

Pachacamac serait un dieu particulier à la région cotière, un idole-oracle d'importance secondaire. Dans la mythologie péruvienne, il jouait le rôle d'un dieu mystérieux qui animait et fécondait la terre.

Uiracocha n'est autre que le lac Titicaca, le dieu de l'eau, créateur de la terre, du soleil et des autres astres, de l'homme et de tous les êtres mythologiques. Ce mot ne signifie nullement, comme on l'a répété tant de fois, « graisse de lagune, écume du lac », mais « lac de graisse », et proviendrait de ce que les eaux du lac Titicaca sont couvertes de pétrole.

P. Rivet.

Paredes (M. Rigoberto). *El arte en la Altiplanicie (Folk-lore)* [L'art dans le haut-plateau (Folk-lore)]. La Paz, 1913.

Le titre de cet ouvrage indique assez mal le sujet qu'il traite. L'auteur y étudie en effet tout d'abord la danse dans le haut plateau bolivien, en faisant avec soin le départ entre les danses indigènes et les danses importées soit par les Espagnols, soit par les Nègres. Les premières se distinguent des secondes de première vue par le fait que les danseurs s'ornent de plumes ou de peaux d'animaux. Parmi les plus caractéristiques, il faut citer les *kachuá*, danses erotiques, dont l'origine remonterait, suivant Cobo, à Tupac Inca Yupanqui, les *enzadores de cinta*, où les danseurs tiennent les extrémités de rubans de couleur attachés à un poteau central, rubans qu'ils entrelacent au cours des diverses figures, les *sicuris* où un des indiens porte sur le dos une dépouille

de condor, les *choquelas* où les danseurs sont revêtus d'une peau de vigogne, les *qquenaqquenas*, où ils s'ornent d'un gilet en peau de jaguar, les *llaneros*, les *chunchus*, etc., etc...

Parmi les nombreuses danses importées, il faut surtout citer la *huaca-tocori*, qui est une caricature des courses de taureaux, les *danzantes*, qu'on retrouve sous des formes diverses dans toute l'Amérique andine.

L'auteur étudie ensuite rapidement la poésie indigène et transcrit un certain nombre de chansons d'amour aymara ; enfin, il relate brièvement, trop brièvement à mon sens, quelques contes ou légendes indigènes, où le renard ou *kkamkke* joue un rôle analogue à celui qu'il tient dans le folk-lore européen.

L'ouvrage se termine par un court chapitre sur les instruments de musique indigènes, le *pinquillo*, analogue au flageolet, la *qquena*, le *qquenacho* et le *qquenali*, la *kkohana* ou *marimàcho*, flûtes de diverses grosseurs et de sons variés, etc..., la *putuca*, sorte de grosse caisse, la *huancara*, semblable au tambour; suivent quelques réflexions sur les diverses classes de musique indigène, et quelques mots sur les boissons fermentées en usage parmi les Indiens.

Cet essai sur le folk-lore indigène est intéréssant. Il montre combien les Indiens ont conservé de coutumes primitives et permet d'entrevoir tout l'intérêt que pourrait avoir une enquête méthodique analogue à celle qui se poursuit actuellement au Chili.

P. R.

Amberga (Fray Jerónimo de). *Estado intelectual, moral y económico del Araucano* (État intellectuel, moral et économique de l'Indien Araucan). *Revista chilena de historia y geografia*. 3e année, t. VII, 1913, p. 5-37.

L'auteur, qui est missionnaire capucin, montre, dans cette conférence qui n'a aucune prétention scientifique, que le gouvernement chilien doit se préoccuper de la protection des Araucans, qui représentent une partie importante de la population. En effet, le dernier recensement donne un total de 101.108 Araucans répartis entre le Bío-Bío et le golfe de Reloncaví. Sur ce nombre, 25.000 ne sont pas encore convertis au christianisme. Les ethnologues ne partageront pas certainement la peine du P. Amberga devant ce chiffre élevé de païens. Ces 25000 Indiens ont en effet sans doute conservé en partie leurs coutumes et leurs croyances primitives et permettront de continuer les recherches entreprises par Guevara.

Les mesures que l'auteur propose en faveur de l'Araucan paraissent excellentes, il demande pour eux des terres, des écoles, surtout des écoles agricoles, et enfin la création de caisses d'épargne, qui préparerait l'Indien à la création de caisses rurales de secours mutuel. Ces caisses seraient le seul moyen d'arracher l'Araucan aux usuriers qui le pillent sans merci.

P. R.

GUEVARA (Tomas). *Las últimas familias i costumbres araucanas* (Les dernières familles et coutumes araucanes). Santiago de Chile, 1913, 1 vol. 328 p.

Ce volume est le 7e tome de la série d'études que notre collègue à consacrées aux Araucans. Les trois premiers avaient pour titre : *Historia de la civilización de Araucanía*, avec les sous-titres suivants : t. I : *Antropología araucana* (1900), t. II : *Arauco español* (1902), t. III : *los Araucanos i la República* (1902), le 4e : *Psicolojía del Pueblo araucano* (1908), le 5e : *Folklore araucano. Refranes, cuentos, cantos, procedimientos industriales, costumbres prehispanas* (1911) (cf. *Journal*, t. VIII, p. 324), le 6e : *los Araucanos en la revolución de la Independencia* (1910).

Le volume qui vient de paraître se recommande par les mêmes qualités que ceux qui l'ont précédé. Il est, à mon avis, plus intéressant encore que ceux-ci, car c'est une manière d'histoire araucane écrite par les Araucans eux-mêmes. L'auteur, aidé dans sa tâche par Manquilef, dont nous avons déjà signalé les travaux [cf. *Journal*, t. X, p. 271], a eu en effet la très heureuse idée de réunir une série d'histoires de familles, écrites ou racontées par les Indiens eux-mêmes, pour former ainsi un ensemble capable de donner une idée de la constitution sociale de la race, de la situation et des migrations de ses différents groupes, de son esprit guerrier, de ses coutumes, etc... Ces récits sont écrits en langue mapuche, avec traduction espagnole en regard ; ils constituent donc un merveilleux document non seulement pour l'étude sociologique et ethnographique des Araucans, mais aussi pour l'étude philologique de leur langue. A ces divers points de vue, ce livre est une nouveauté en ethnologie sud-américaine. Une analyse de détail ne donnerait qu'une mauvaise idée de ce qu'il renferme, de la variété des sujets qu'il traite ; l'auteur a groupé ses observations sous divers titres : l'extinction du caciquat, les généalogies araucanes, les changements dans le régime social et familial, dans les arts et les occupations, dans les croyances, les caractères anthropologiques et psychologiques. Mais, ces titres n'expriment qu'incomplètement la signification des faits, groupés dans chaque chapitre d'une façon fatalement un peu artificielle. Par exemple, dans le chapitre consacré aux « Caractères psychologiques », on trouvera une étude comparée de la mentalité de l'indien civilisé et de l'indien araucan, des observations sur le caractère sacré et magique des perceptions de l'indien dans les temps anciens, sur le sens qu'il attribuait aux images gravées, peintes et sculptées, sur le caractère mystérieux du nom, sur l'ombre, les songes, le concept mystique de l'âme, le principe de causalité, la mémoire, l'abstraction, la généralisation, le langage par gestes, le pouvoir sacré de certains nombres, etc...

Cette simple énumération montre, en même temps que la variété des sujets envisagés, l'intérêt qu'une étude directe de ces sujets peut présenter. Elle suffira, je l'espère, à engager les sociologues à lire l'œuvre nouvelle de Guevara avec tout le soin et l'attention qu'elle mérite.

P. R.

HARDENBURG (W. E.). *The Putumayo. The devil's paradise* (Le Putumayo, paradis des démons). 347 pages, 14 planches, 1 carte. Londres. Fisher Unwin, 1913.

Le livre bleu publié par le Parlement anglais a, il y a quelques années à peine, fait officiellement justice des atrocités que commirent, au Putumayo, les chercheurs de caoutchouc. Aujourd'hui, c'est le récit d'un témoin que nous livre M. Hardenburg et les scènes lamentables qu'il conte, il les a pour ainsi dire vécues.

Dans la préface, M. R. Enock retrace l'histoire du Putumayo, dont le nom est celui d'un des principaux affluents de l'Amazone, et qui est situé dans le territoire brésilien contesté.

Après un rapide aperçu géographique, l'auteur expose comment MM. Hardenburg et Perkins furent, au cours d'un difficultueux voyage d'exploration, amenés à connaître, puis à divulguer, malgré les dénégations de la compagnie péruvienne de l'Amazone, les atrocités commises par ses agents, atrocités qui soulevèrent en Europe un tel mouvement d'opinion que le gouvernement anglais dut intervenir.

Le récit proprement dit de M. Hardenburg est tout d'abord presque entièrement géographique, l'auteur s'attachant à tracer avec exactitude le cadre des événements dont il fut le témoin. Mais ces descriptions géographiques, ces narrations de voyage, souvent impressionnantes, abondent en aperçus ethnologiques. Ce sont tout d'abord (p. 56) d'intéressants détails sur les Indiens Quichua, sur leur taille, la couleur de leur peau, leurs vêtements et leurs armes, sarbacanes et arcs, leurs habitations, leur nourriture, leur forme de gouvernement ; une bonne étude est faite des Indiens Cioni du Haut-Putumayo et des Cocha dont le langage est beaucoup plus compliqué que ceux des indigènes dérivés du groupe incasique. Entre le Caquetá et le Napo, dans le bassin du Moyen-Putumayo, se rencontrent les tribus des Bora, des Yuria, des Ocaina, Yahua, Andoque et Andoquero, et le groupe, de beaucoup le plus important, des Huitoto. Ce groupe se subdivise lui-même en un grand nombre de tribus, dont chacune porte un nom différent et obéit à un chef particulier ; leur langue est cependant la même, et M. Hardenburg a pu en recueillir un intéressant vocabulaire. Quoique de taille peu élevée, les Huitoto sont bien faits et robustes. Leurs cheveux, longs et abondants, sont gros et noirs ; le reste du corps est épilé. Chez eux, les mutilations du nez sont constantes. Ces indigènes font un grand usage de la coca, qu'ils utilisent comme stimulant ; ils se peignent, à l'occasion de différentes cérémonies, le visage et le corps. Les quelques détails que l'auteur fournit sur l'ethnographie des Huitoto dénotent, chez ces indigènes, une civilisation intéressante quoique rudimentaire. Malheureusement les mauvais traitements auxquels ils ont été soumis de la part de la compagnie péruvienne de l'Amazone a singulièrement diminué l'importance de leur groupe, dont on peut prévoir, à brève échéance, la complète disparition.

Quoiqu'ayant un intérêt capital au point de vue social, la seconde partie

du livre de M. Hardenburg ne peut faire ici l'objet d'une analyse détaillée. Elle est en effet entièrement consacrée à l'exposé des atrocités commises par les agents, blancs ou métis, de la grande compagnie commerciale. A la lecture des récits de tous ceux qui furent les témoins indignés mais impuissants des supplices d'une cruauté raffinée infligés aux Indiens sans défense, on ne peut que féliciter l'auteur d'avoir, avec le consul Roger Casement, signalé au monde entier la barbarie des prétendus civilisateurs du Putumayo.

Dr Poutrin.

Koch-Grünberg (Theodor). *Bericht über eine Reise durch Brasilisch-Guyana zum Orinoko* (Rapport sur un voyage à travers la Guyane Brésilienne jusqu'à l'Orénoque). *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XXXXIII, 1913, p. 256.

Le récit, forcément très succinct, en raison du peu de place qui lui a été attribué dans le troisième fascicule de la revue viennoise, est le résumé d'un premier rapport, précédemment paru (cf. *Journal*, t. X, p. 317, 627). Du 21 septembre 1911 jusqu'au 13 mars 1913, date à laquelle se termina le voyage, le Dr Koch-Grünberg a parcouru le bassin du Rio Uraricuera, puis celui du Caura ou Merevari, celui du Ventuari, et atteignit le 1er janvier 1913 seulement l'Orénoque, but qu'il s'était proposé.

Comme résultats : un itinéraire complet de la route suivie, et principalement en ce qui concerne le cours jusqu'ici inconnu du Ventuari, grand affluent de droite de l'Orénoque, de nombreuses observations barométriques et thermométriques, un millier de photographies, 85 phonogrammes de chants et d'airs musicaux, des films cinématographiques, des études détaillées sur 21 idiomes indiens en partie non connus ; de nombreux textes de mythes, contes ou légendes ; des observations ethnographiques, des collections botaniques et géologiques, des collections de papillons.

Ch. A. Martin.

Koch-Grünberg (Theodor). *Zwei Märchen der Taulipang-Indianer* (Deux contes des Indiens Taulipang). *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XXXXIII, 1913, p. 234-235.

Une note de l'auteur avertit que ces deux contes, dont il a le premier fourni le texte original avec traduction littérale, sont donnés ici comme spécimens des nombreux récits légendaires et mythologiques qu'il possède provenant des Indiens Taulipang et Arekuna du Brésil, de la Guyane et du Vénézuéla.

Le premier, intitulé « la pluie et le jaguar », nous montre que celui-ci se vanta

jadis à celle-là d'effrayer l'homme plus qu'elle. Ils convinrent de tenter l'expérience : elle fut désastreuse pour le jaguar, mais réussit à la pluie qui força les hommes du village voisin à rentrer dans leurs maisons. Et il en va de même encore aujourd'hui : l'homme a plus peur de la pluie que d'un jaguar.

Le second explique comment Kapoï, la lune, monta au ciel et y resta pour éclairer les hommes : autrefois elle habitait la terre, mais elle y avait dérobé l'âme d'un enfant, et celui-ci étant tombé malade, le médecin-sorcier qui le soignait lui avait fait un mauvais parti, d'où son exode au ciel.

Ch. A. M.

Panhuys (L. C. van). *The heathen religion of the Bush-Negroes in Dutch Guiana* (Le fétichisme chez les Nègres Bush de la Guyane hollandaise). *Comptes rendus du quatrième Congrès international de l'histoire des religions*. Leyde. 1913. 4 pages.

Depuis 1667, les esclaves nègres échappés des plantations s'étaient réfugiés dans les bois de la Guyane hollandaise, où ils s'étaient groupés en plusieurs tribus, qui furent reconnues indépendantes en 1762 par la Compagnie de Surinam. Actuellement, ils vivent isolés, pêchant, chassant, et surtout transportant les marchandises des chercheurs d'or. La plupart d'entre eux sont restés païens, les autres ont été convertis au christianisme par les frères Moraves.

M. van Panhuys, s'il ne peut faire connaître dans ses détails la religion des Nègres Bush, fournit quelques renseignements sur les divinités qui, pour eux, habitent les eaux, donnent la santé ou la maladie, etc. Ces Nègres constituent, comme leurs congénères d'Afrique, des sociétés secrètes. On ne doit voir, dit l'auteur, dans cette notice qu'une étude superficielle, introduction à des recherches plus détaillées, qui seront fertiles en renseignements intéressants.

Dr Poutrin.

Panhuys (L. C. van). *Development of ornament amongst the Bush-negroes in Suriname* (Le développement de l'ornementation chez les Nègres Bush de Surinam). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 380-381. 1 figure.

En dehors d'ornements symboliques fabriqués suivant la tradition ancestrale, les Nègres Bush utilisent, dans leur art décoratif, des motifs, végétaux ou animaux, qu'ils rencontrent dans leur entourage immédiat. A l'appui de son dire, M. van Panhuys présente un peigne de bois, de grandes dimensions, et

dont les motifs, curieusement stylisés, représentent un bizarre mélange d'organes d'animaux et de divers objets : haches, arcs, etc.

Dr P.

Silva (Henrique). *A Tribu Goiá* (La Tribu Goiá). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 388-390.

Brèves notes historiques sur les Goiás qui habitaient autrefois l'État brésilien qui porte leur nom.

L'auteur les rattache pour des raisons ethnologiques qu'il n'indique pas à la famille Arawak. Il relate une légende indigène relative à un héros civilisateur du nom de Sumé.

P. Rivet.

Bleyer (George Clark). *Ueber die Anthropophagie prähistorischer Ureinwohner des Hochplateau's von Santa Catharinain Brasilien* (Sur l'anthropophagie des aborigènes des hauts-plateaux de Santa Catharina, au Brésil). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 50-53, 1 figure, 2 planches.

Les aborigènes des plateaux qui donnent naissance au fleuve Uruguay-Pelotas vivaient autrefois dans des grottes et des cavernes, sur le flanc des montagnes, et pratiquaient le cannibalisme. L'auteur eut l'occasion d'inventorier une grotte trouvée au milieu des bois et découvrit, sous plusieurs lits de cendres, des ossements humains qui, sans aucun doute, avaient été brisés, brûlés et rongés. Cette grotte aurait été réservée aux seuls festins cannibales, et des cavernes plus spacieuses, servant d'habitations, ont été rencontrées dans le voisinage; leurs parois sont couvertes de pétroglyphes, mais on n'a pu découvrir aucun vestige d'industrie. M. Bleyer conclut que les troglodytes anthropophages des plateaux de Santa Catarina vivaient à une époque voisine de la période paléolithique glaciaire en Europe.

Dr Poutrin.

Schmidt (Max). *Die Paressi-Kabiši. Ethnologische Ergebnisse der Expedition zu den Quellen des Jauru und Juruena im Jahre 1910* (Les Paressi-Kabiši. Résultats ethnologiques d'un voyage aux sources du Jauru et du Juruena en 1910). *Baessler-Archiv*, 1914, t. IV, p. 167-250. 154 fig.

Le travail de Max Schmidt débute par l'identification, ou mieux la recherche de l'identification des populations qu'on rencontre dans la région des sources du Jauru, du Cabaçal, du Juruena et du Guapore. C'est que la question n'est point facile à résoudre, pas plus que celle du nom qu'il convient de leur donner. Elles se désignent elles-mêmes comme des Paressi, et n'entendent pas qu'on doute du droit qu'elles se donnent de s'appeler ainsi. Pourtant leurs voisins du N.E qui jadis occupaient ce même pays les désignent sous le nom de Kabiši. Qui faut-il croire ? D'après les travaux du Colonel Mariano Rondon, la race Paressi se serait divisée en trois groupes : les Uaimaré, les Kaxiniti et les Kozárini ; ces derniers, pour lui, ne seraient autres que les indigènes en question. Ce sont, en tout cas, des Kabiši « apprivoisés » et non point des Kabiši « sauvages », suivant la distinction déjà établie par Max Schmidt. Ils seraient venus dans cette région occupée jadis par les Guaiguakure et d'autres Paressi ; mais entre toutes ces peuplades existent des haines séculaires qui ont pour résultats d'incessants rapts de femmes et d'enfants, d'où un mélange de races. Pour rester dans l'exactitude, et faute de mieux, notre auteur adopte la dénomination de Paressi-Kabiši, car il demeure indéniable, d'autre part, qu'au point de vue civilisation, on a bien affaire, avec eux, à des Paressi, c'est-à-dire à des représentants de la civilisation Arawak.

Aucune mesure anthropologique n'a été prise par Schmidt. Au point de vue somatique donc, il se borne à des remarques sur les particularités physiques qui l'ont frappé. Les hommes sont de taille moyenne, mais larges d'épaules et vigoureusement musclés, bien nourris, en dépit de la grande pauvreté du sol où ils habitent : de même les femmes et les enfants. Le visage est remarquable surtout par la saillie des os malaires. Les cheveux sont lisses ; en général, ils sont coupés courts chez les hommes, sauf sur le front, et chez les femmes, au contraire, courts sur le front, mais retombant sur les côtés et atteignant la poitrine, le dos et les épaules. Quant à la couleur de la peau, les Paressi-Kabiši d'origine Guaiguakure sont plus foncés que les Paressi proprement dits.

Leur forte musculature s'explique par leur amour des sports : ils pratiquent la marche, la danse, par dessus tout la natation, et un original jeu de ballon, où les joueurs doivent arrêter et renvoyer le ballon avec leur front. A ce jeu, ils acquièrent une très grande souplesse, et une véritable élégance de mouvements. Le prix qu'ils attachent à la force physique est tel que les jeunes hommes doivent subir une épreuve de force : elle consiste à soulever et à ployer avec les épaules une barre de bois dont les extrémités sont fixées à deux solides pieux fichés en terre.

Le costume est inexistant pour les hommes : il se borne à une ceinture de perles qui maintient la verge dirigée vers le haut. Pour les femmes, il est constitué par un petit tablier en tissu qui, fixé à la taille, descend jusqu'au milieu des cuisses.

L'organisation sociale est assez singulière : un groupement d'individus occupe un certain territoire, aux frontières nettement délimitées. C'est le domaine du groupement, c'est là qu'il construit ses habitations, qu'il fait ses plantations, qu'il se livre à la chasse. Les habitations sont au nombre de deux au plus, avec

une case destinée aux hommes seuls, dans laquelle, comme on le verra plus loin, ont lieu certaines fêtes et cérémonies. Le groupement est d'ailleurs constitué par une seule famille vivant sous l'autorité d'un chef, et pratique la monogamie : il compte, en outre des hommes libres, un certain nombre d'hommes non libres, qui, tout en occupant une situation subalterne de serviteurs, ne sont cependant pas des esclaves. Les travaux réputés inférieurs, abattre le bois de feu, par exemple, sont leur lot, mais ils sont en échange nourris par leurs maîtres et bien traités par eux. Entre les hommes et les femmes sont répartis les autres travaux, conformément aux règles observées chez tous les peuples de race Arawak : la femme porte les fardeaux dans les marches, elle plante et récolte : l'homme défriche la forêt, construit la case, tresse les corbeilles et les éventails (pour attiser le feu) et va à la chasse. Quant aux enfants, l'homme se charge d'élever les garçons, et la mère les filles.

La case de famille est naturellement vaste (8 à 15 m. de long, 6 à 7 m. de large, 3 à 5 m. de haut) ; la charpente est faite de grands pieux, les murs et le toit en feuilles de palmier.

La nourriture animale est assurée par l'homme qui pour cela se livre à la chasse, mais le gibier est des plus rares, et tend d'ailleurs à disparaître devant la guerre qui lui est faite ; le poisson ne se rencontre pas sur ces hauts plateaux. Aussi la nourriture végétale est-elle la principale des Indiens Kabiši : elle est assurée par les femmes. Pour la chasse, l'indigène se sert d'arcs, de flèches et de javelots ; il utilise, pour s'approcher des quelques autruches qui vivent encore dans ces régions désolées, des sortes d'écrans en feuillages.

De nombreuses photographies illustrent le travail de Schmidt, et montrent l'habileté que déploient les Paressi-Kabiši pour tresser des objets de vannerie, ou tisser des étoffes de coton. Les premiers comprennent des tamis, corbeilles de toute espèce, éventails, etc... ; les secondes constituent des tabliers pour les femmes, et des sangles dont celles-ci se servent pour porter leurs enfants.

Ces objets ne sont pas dépourvus d'ornementation, dont ces Indiens ont un souci manifeste. C'est un mélange d'ornementation naturelle et d'ornementation géométrique qu'on retrouve sur des courges ou même des feuilles de palmier, où Schmidt a relevé des figures grossières d'hommes ou d'animaux. C'est là d'ailleurs un vestige certain de la civilisation Arawak.

Quant aux conceptions mythologiques ou religieuses des Paressi-Kabiši, l'auteur n'a pu avoir sur elles de renseignements certains. Il a constaté seulement la croyance à des esprits ou démons répandus dans la nature entière, et spécialement aux serpents-démons qui, dans les fêtes et cérémonies, jouent les premiers rôles. Parmi ceux-ci, le « nukaima » serpent-démon mâle avec sa femelle, revient toujours : il établit son domicile dans la «case des hommes », et, sous peine de mort, il est interdit aux femmes d'y pénétrer.

Pour terminer son travail, très intéressant au point de vue ethnographique, Schmidt donne un vocabulaire de mots Paressi-Kabiši et transcrit quatre chansons dont malheureusement, sauf pour 1 strophes de l'une d'elles, il n'a pu trouver la traduction.

Ch. A. Martin

Roquette-Pinto (E.). *Os Indios Nhambiquára do Brasil central* (Les Indiens Ñambiquára du Brésil central). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 382-386).

Les Parecí distinguent chez les Ñambiquára deux groupes les *Ouihanierê* et les *Uáikoakoré*. Les premiers vivent entre le Juruena et le Camararé ; les seconds, qui habitent les sources des rios Verde, Julia, Cabaçal et Jaurú, ne ont autres que les Kabixi des environs de Villa Bella (Matto Grosso) et que les Ñambiquára.

Ces Indiens se perforent le septum nasal et les oreilles, ils usent de bracelets aux bras et aux jambes, et de colliers ; ils fument une feuille semblable au tabac. Ils paraissent ignorer le hamac. Parmi les objets recueillis chez eux par le Colonel Rondón, l'auteur décrit des éventails en feuilles de bacaba, des corbeilles, des vases d'une pâte grossière, noire et mal cuite, une intéressante hache de pierre emmanchée, de grands arcs mesurant de 1m 80 à 2m 38 de long, à section semi-cylindrique, des flèches que l'on peut classer d'après la forme de leur pointe en 5 types différents : flèches entièrement lisses et cylindriques, flèches avec une seule barbelure près de la pointe, flèches à barbelures multiples, flèches élargies en lame de poignard, flèches à extrémité obtuse pourvues latéralement de onze pointes.

A signaler encore deux instruments de musique : une double flûte et une espèce d'ocarina fait de deux disques concaves de calebasse ajustés à l'aide de goudron, dont l'un est percé de trois orifices.

Le travail se termine par deux courts vocabulaires de la langue parlée par ces Indiens. A un rapide examen, cette langue ne m'a pas paru présenter de ressemblances avec celle des Parecí, contrairement à mon attente. Les Kabixi ne parleraient-ils pas, comme on l'a cru jusqu'ici, un dialecte arawak ?

P. Rivet.

Frič (A. V.). *Onoenrgodi-Gott und Idole der Kad'uveo in Matto-Grosso* (Le dieu Onoenrgodi et les Idoles des Kad'uveo du Matto-Grosso). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 397-407, 4 planches.

Dans sa communication, M. Frič donne des renseignements sur la mythologie et les superstitions des Indiens Kad'uveo. Elle était jusqu'à présent demeurée obscure pour lui et s'est éclairée seulement pendant le dernier séjour de quatre mois qu'il fit parmi ces Indiens, à partir du jour où il parvint à connaître le vrai nom de leur divinité, Onoenrgodi.

Celui-ci ne peut point passer pour le Créateur de l'homme, mais c'est lui qui

l'a amené d'un autre monde dans le nôtre. Une légende, que M. Frič intitule la « Genèse des Kad'uveo » et qui est assez confuse, tant sont nombreuses les diverses circonstances accompagnant la création des Kad'uveo, nous fait connaître le caractère du dieu qui ressemble terriblement, à l'immortalité près, à ses créatures. A la vérité, cela n'en donne point un portrait flatteur : comme un simple Indien, il mange et s'enivre, devient alors querelleur, menteur et intrigant. C'est en même temps un grand sorcier qui peut être bon ou mauvais magicien : dans le premier cas, il guérit les maladies des hommes, mais dans le second, les change en animaux et leur fait toutes sortes de tracasseries méchantes.

Les sorciers qu'on rencontre aujourd'hui chez les Kad'uveo ont la même puissance et les mêmes propriétés. C'est ce que prouve la légende quelque peu scatologique de Nétine, où ce sorcier, d'abord bon génie, devient mauvais parce qu'on s'est moqué de lui, et se venge de ses malheurs conjugaux, mais succombe à son tour, malgré son pouvoir de se changer en pierre, sous les coups de son frère dont il a pris la femme.

Les croyances et les superstitions des Kad'uveo reposent donc sur l'influence des sorciers. Une fois que ceux-ci ont conquis la confiance des indigènes, ils arrivent par la force de la suggestion à guérir les maladies. L'auteur en a fait lui-même l'expérience : ayant réussi à se faire prendre pour un bon sorcier (Nidyienigi), il a fait tomber, par une simple imposition des mains sur la tête d'un malade, une fièvre qui avait résisté à une forte dose de quinine. Une autre fois, il parvint à guérir une femme de syncopes accompagnées de fièvre, en se faisant lui-même, à l'aide de nicotine, tomber en syncope : les Indiens et la malade surtout avaient été convaincus que son âme était allée chercher, au royaume des âmes, celle de la femme évanouie.

Quant aux Idoles des Kad'uveo, décrites par Boggiani et Koch-Grünberg, M. Frič en a vu et acquis beaucoup, et la question pour lui se pose de savoir si ce sont vraiment des idoles, comme on est trop souvent porté à l'admettre. Parmi les objets ainsi qualifiés, se rencontrent un grand nombre de jouets d'enfants, des poupées surtout, des petites figurines d'animaux ou des ustensiles « de poupées » qu'il trouvait facilement à acheter, mais dont certaines lui ont été nettement refusées, même quand il offrait de les payer en eau-de-vie : et cependant, ajoute-t-il, c'est là un argument irrésistible ; l'Indien, pour un peu d'alcool, vendrait sa femme ou sa fille. Mais « cette poupée, lui répondit-on, se vengerait si elle était vendue », et il ne put l'obtenir qu'en devenant un membre de la famille, à la suite d'un baptême général. Elle avait appartenu à un mort, et probablement c'était un souvenir dont on ne voulait pas se défaire, par crainte de vengeance. C'est là où intervient la superstition. Si donc la plupart de ces objets réputés idoles, trouvés dans les sépultures, n'ont été que des jouets, il en est auxquels la croyance populaire accorde un pouvoir surnaturel. Mais si l'on ne retient que le sentiment d'amour paternel et surtout maternel d'où est née cette croyance, ne le retrouve-t-on pas dans les pays les plus civilisés ? L'auteur cite à ce sujet un de ses souvenirs d'enfance, se rapportant à une scène à laquelle il avait assisté dans un cimetière de Prague, et ne s'étonne

pas, pas plus que nous d'ailleurs, d'avoir rencontré pareil spectacle chez les Kad'uveo, descendus cependant au dernier degré de l'immoralité, mais chez qui l'amour maternel est aussi fort, sinon plus, que chez les Européennes.

Ch. A. Martin.

Mayntzhusen (F. C.). *Ueber Gebräuche bei der Geburt und die Namengebung der Guayaki.* (Les coutumes de l'accouchement et la manière de nommer les enfants chez les Guayaki). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 408-412.

M. Mayntzhusen décrit, avec des détails extrêmement précis, les noms que l'on donne au nouveau-né ; une matrone, amie de la femme, joue un rôle analogue à celui de la marraine, et en outre déforme le crâne de l'enfant dès sa naissance ; la même opération sera pratiquée, le second et le troisième jour, par la mère elle-même. Pendant l'accouchement et les jours suivants, le père erre dans les bois, se nourrissant seulement de sagou, puis il se livre à de minutieuses ablutions, qui ont pour but de chasser le démon-jaguar qui était censé l'habiter.

Les Guayaki donnent à leurs enfants le nom des animaux qu'ils utilisent pour leur nourriture, exceptant seulement ceux des animaux dont la chair, comme celle du canard, est interdite aux femmes. En général, dit M. Mayntzhusen, la mère donne à son enfant le nom de l'animal qu'elle préférait manger pendant sa grossesse, et qui, selon elle, a contribué à constituer le corps du nouveau-né.

Dr Poutrin.

LINGUISTIQUE.

Jochelson (Waldemar). *The Aleut language and its relation to the Eskimo dialects* (La langue aléoute et ses rapports avec les dialectes esquimaux). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 96-104.

Deux mille indigènes à peine parlent encore la langue aléoute, qui se divise en deux dialectes principaux, celui de l'est et celui de l'ouest, et un dialecte secondaire, parlé dans l'île Atka. M. Jochelson traitera ici du dialecte

oriental, le plus répandu, puisqu'il se parle dans l'Alaska, l'Unalaska, l'Umnak, es îles Akutan et Pribilof.

Ce dialecte est, sans contredit, d'origine esquimaude, et appartient même ux familles linguistiques les plus anciennes de ce groupe ; les preuves en ont fournies par la phonétique, la structure grammaticale et les vocabulaires. Plus tard, quand M. Jochelson aura pu dépouiller les matériaux qu'il a ecueillis dans sa dernière expédition (cf. *Journal*, t. XI, p. 262-263), il sera à même de fournir de nombreux faits de détail confirmant cette thèse.

Dr P.

THALBITZER (William). *Four Skraeling words from Markland (Newfoundland) in the saga of Erik the Red* (Quatre mots Skraeling de Markland (Terre-Neuve), dans la saga d'Eric le Rouge). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 87-95.

Souvent l'auteur, Eric le Rouge et ses compagnons atteignirent en 1003 Nouveau-Monde, et parvinrent jusqu'à la côte sud de Terre-Neuve. 1. Thalbitzer en voit une nouvelle preuve dans le fait que la saga d'Eric Rouge contient quelques mots recueillis chez des indiens « Skrœling » e Terre-Neuve, mots qui ne seraient autres que les noms des chefs du pays. ette constatation conduit l'auteur à d'ingénieux développements sur l'hisoire et la langue des populations esquimaudes de la côte est de l'Amérique u Nord.

Dr P.

HLENBECK (C. C.). *De conjunctief-achtige modi van het Blackfoot* (Les modes analogues au subjonctif dans le Blackfoot). *Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde*, 4e Reeks, t. XII, Amsterdam, 1913, p. 244-272.

Voici un travail très intéressant et comme il nous en faudrait beaucoup pour river à comprendre la syntaxe indienne si différente de la nôtre. L'auteur nnaît certainement très bien la langue dont il nous parle. Il a collectionné grand nombre de phrases de la conversation courante et nous montre les férentes formes d'un même verbe selon que le sens est indicatif, subjonctif conditionnel ; il nous montre aussi la même particule ayant tantôt un sens porel, tantôt un sens limitatif, comme *quoique* en français qui a d'abord ulu dire *pendant que*.

Il faut espérer que l'auteur nous donnera bientôt une grammaire complète.

Ph. Marcou.

MICHELSON (Truman). *Contributions to Algonquian grammar.* (Contributions à la grammaire Algonquine). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 470-476.

Pour cette courte, mais substantielle étude, l'auteur a utilisé les textes Kickapoo et Fox de feu William Jones, concurremment avec les textes Fox qu'il a recueillis. Il décrit successivement les mutations phonétiques, les consonantes intervocales, et les mots composés si nombreux dans les dialectes algonquins, et dans lesquels on peut, avec beaucoup de facilité, isoler les éléments constituants.

Dr POUTRIN.

FRACHTENBERG (Léo J.). *Contributions to a Tutelo vocabulary* (Contribution au vocabulaire Tutelo). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 477-479.

Des deux vocabulaires Tutelo connus, l'un a été recueilli par Horatio Hale dans l'Ontario et l'autre par Edward Sapir. C'est aussi dans l'Ontario que l'auteur, sous les auspices du Bureau of American Ethnology, a pu obtenir, d'une vieille indienne Tutelo, l'importante liste de mots qu'il rapporte ici.

On sait que les Tutelo formaient un groupe de la grande famille Sioux, qu'ils vivaient dans la Caroline du Nord, et qu'ils appartenaient enfin à la confédération des Iroquois. Deux de leurs familles, celles des William et celle des Buck ont survécu jusqu'ici, mais la plupart de ces indigènes ont oublié leur langue maternelle. On appréciera d'autant plus la valeur du vocabulaire qu'a recueilli M. Frachtenberg.

Dr P.

FRACHTENBERG (Léo J.). *Coos texts* (Textes Coos). *Columbia University contributions to Anthropology*. Vol. I, 1913, 216 pages.

Des 32 textes publiés dans ce travail, dix-neuf ont été recueillis par M. Frachtenberg de la bouche d'un des rares survivants de la tribu des Coos, qui ait gardé quelque souvenir des contes et des traditions de sa nation. Les autres ont été fournis à M. Harry Hull St-Clair par ce même Indien et un indigène de la réserve de Siletz, dans l'Orégon. Bien qu'au point de vue du folk-lore, les souvenirs du narrateur aient été parfois infidèles, le recueil de contes de M. Frachtenberg contient des morceaux de grand intérêt. De plus, beaucoup de ces contes sont traduits mot à mot, et, d'autre part, le système de transcription est indiqué par l'auteur, qui termine son ouvrage par un vocabulaire fort complet.

Dr P.

Preuss (K. Th.). *Das Verbum in der Sprache der Cora-Indianer* (Le verbe dans la langue des Indiens Cora). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 105-106.

La langue Cora se rattache au groupe Sonora et est par conséquent alliée au dialecte Nahuatl. M. Preuss met en évidence les différences et les analogies qu'on remarque entre ces deux groupes linguistiques, dans la syntaxe et surtout dans les verbes. Ses réflexions sont basées sur le matériel linguistique qu'il a recueilli en Amérique du Sud, dans son expédition dans la Sierra de Nayarit (cf. *Journal*, t. X, p. 257-264).

Dr P.

Boas (Franz). *Phonetics of the Mexican language* (La phonétique de la langue mexicaine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 107-108.

Il suffira de signaler rapidement l'intéressante communication de M. Boas sur la phonétique de la langue mexicaine, telle qu'elle est parlée dans la vallée de Mexico, toute différente, ainsi qu'on le constate par les exemples fournis, des dialectes de Jalisco, de Oaxaca (sud) et surtout de Pochutla.

Dr P.

Clark (J. Cooper). *The Story of « Eight Deer » in Codex Colombino* (L'histoire de « Huit Daims », dans le Codex Colombino). 33 pages. 6 figures, 10 planches. Taylor et Francis. London, 1912.

On sait peu de chose sur l'origine du Codex Colombino, acheté par le National Museum de Mexico à M. Dorenberg, négociant allemand établi à Puebla. En 1892, il fut publié dans les *Antigüedades Mexicanas*, accompagné d'un texte peu explicite.

Le Codex Colombino mesure 1m 80 de longueur sur 20 centimètres de hauteur; il est fait en peau de daim recouverte d'un enduit blanchâtre analogue à de la chaux. Les couleurs en sont étonnamment bien conservées, et les principales sont : le carmin, le bleu ciel, le jaune, l'orangé, le vert et le noir. Il est évident que le Codex Colombino n'est pas complet, et, d'après les déductions de M. Clark, il apparaît comme très probable que le Codex Becker, publié par De Saussure sous le nom de Manuscrit du Cacique, en est la continuation.

On sait que les hiéroglyphes des anciens manuscrits mexicains exprimen des idées, traduisent des noms de peuples, de villes, fixent des dates, etc. On ne saurait donc s'étonner lorsqu'on constate que le Codex Colombino narre l'histoire d'un individu nommé « Eight Deer » ou « Griffes d'Ocelot », dont la vie fait aussi le sujet des Codex Bodleian, Selden, de Vienne, Becker et surtout du codex Zouche, ainsi que l'ont si bien montré Mme Zélia Nuttall et le Prof. Seler.

M. Clark démontre, d'une façon évidente, en reproduisant côte à côte nombre de peintures tirées de ces codex, que tous sont consacrés à la reproduction, par l'image, de la vie de « Eight Deer ». Tous relatent les principaux événements de la vie du héros, ses conquêtes, les cérémonies auxquelles il prend part, et enfin sa mort. Aucun doute ne peut subsister sur l'identité du but qu'ont poursuivi les auteurs de ces différents codex, car les peintures qui expriment leur pensée sont presque superposables.

Des commentaires détaillés auxquels se livre M. Clark, pour qui la lecture des hiéroglyphes mexicains n'a plus de secrets, il résulte que les six codex : *Zouche ou Nuttall*, *Codex de Vienne*, *Codex Bodleian*, *Codex Becker*, *Codex Colombino* et *Codex Selden* datent de la même époque et sont l'œuvre d'artistes de la même école.

Enfin, si l'on accepte l'époque fixée par une stèle de Monte-Alban, sur laquelle on trouve une reproduction de « Eight Deer », on conclura que le héros de ces codex était un roi Zapotèque, et leur ancienneté se trouve ainsi déterminée.

Dr P.

HAGAR (Stansbury). *The houses of rain and drought in the Codex Vaticanus 3773* (Les temples de pluie et de sécheresse dans le Codex Vaticanus 3773). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres 1913, p. 137-139, 1 planche.

L'auteur fait remarquer que dans le *Codex Vaticanus* on rencontre, sur certains feuillets, des temples qui, se faisant face, sont entourés d'un nombre déterminé de signes de jour, se répétant avec régularité. M. Seler a fait remarque que ces temples sont flanqués d'animaux qu'on peut associer à certains dieu tels que celui de la pluie et celui de la sécheresse. M. Hagar accepte en tou points cette interprétation et montre, en s'appuyant sur de très nombreu exemples puisés dans le *Codex Vaticanus*, que ces temples, avec les signe qui les accompagnent, représentent la saison sèche et la saison des pluies.

Dr P.

BEYER (Hermann). *Ueber die mythologischen Affen der Mexikane*

und Maya (Sur les singes mythologiques des Mexicains et des Maya). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres 1913, p. 140-154. 124 figures.

M. Beyer, dans une étude extrêmement complète des différentes représentations du dieu C, conclut avec Förstemann, Shelhas et Brinton, que ce dieu Maya, à la figure ornementée, avait une tête de singe, et que, d'autre part, l'hiéroglyphe *akbal* n'était autre chose qu'un crâne stylisé. Enfin, dans plusieurs manuscrits mexicains où le singe est représenté avec les attributs du dieu de la mort ou avec les emblèmes de Tezcatlipoca, on peut admettre l'hypothèse que les anciens mexicains voyaient la constellation polaire sous la forme d'une tête de singe.

A l'appui de ces déductions, M. Beyer reproduit un grand nombre d'hiéroglyphes, extraits des différents codex, et commente longuement, d'une manière fort ingénieuse, leur stylisation souvent des plus compliquées.

Dr P.

Cuevas (Mariano). *Algunos documentos de la colección Cuevas.* Quelques documents de la collection Cuevas). *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. V, 1913, p. 125-152.

Des trois documents publiés, deux n'ont qu'un intérêt purement historique, ce sont d'une part deux lettres inédites du Hollandais Fray Nicolás de Witte, d'autre part l'écusson de Francisco Rodríguez Magariño.

Le 3e document est un codex postcolombien découvert aux archives des Indes par le Père Cuevas. Il est composé de six feuilles dessinées par les Indigènes, où se trouvent exprimées leurs doléances contre Francisco Magariño. Le commentaire est en espagnol. Encore que ce codex ne constitue pas une grande nouveauté, il n'était pas inutile de le publier. Les belles phototypies qui le représentent en permettent facilement l'étude.

P. Rivet.

Seler (E.). *Der Bedeutungswandel in den Mythen des Popol Vuh. Eine Kritik* (Le changement de sens dans les mythes du Popol Vuh. Une critique). *Anthropos*, t. VIII, 1913, p. 382-388.

Dans cet article très substantiel, le savant professeur de Berlin, grâce à sa

connaissance précise de la langue Nahuatl et des dialectes Maya, réduit à néant l'entreprise de M. Pohorilles cherchant à appliquer une théorie générale sur les mythes solaires au texte du Popol Vuh.

Nous sommes heureux de constater que M. Seler reconnaît en général la précision de la traduction de Brasseur de Bourbourg, et démontre très clairement, par la comparaison de différents passages, que les versions proposées par M. Pohorilles sont impossibles.

PH. MARCOU.

HENNING (P. A. E.). *Sobre los años Ben, Eznab, Akbal, Lamat, de los Mayas* (Sur les années Ben, Eznab, Akbal, Lamat, des Mayas). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, México, t. XXXIII, 1913, p. 1-27.

On sait que, d'après Landa, les années mayas sont *Kan*, *Muluc*, *Ix*, *Cauac*, tandis que, dans les codex et les monuments, ce sont *Ben*, *Eznab*, *Akbal* et *Lamat*.

Bowditch suppose que la seconde notation est une notation archaïque, qui avait été remplacée ultérieurement par la notation que nous a transmise Landa, tandis que Goodmann croyait tout simplement à une erreur du fameux évangéliste du Yucatan.

A son tour, Henning reprend l'étude de cette question si obscure et prouve que c'est à la suite d'invasions nahuas que s'établit un nouveau régime et la nouvelle façon de compter les années.

P. RIVET.

GATES (William E.). *Concepts linguistiques dans l'Amérique ancienne. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912*, t. II, Genève, 1914, p. 341-348.

L'auteur attire l'attention sur ce fait que « les mots mayas ne changent de forme que pour indiquer un changement intérieur ou une différenciation, la simple ségrégation d'un objet ou d'une action, ou la simple modification de position relative extérieure, qui n'impliquent point de changement de caractère, ou d'état, dans l'objet ou l'action elle-même, ne comportant en conséquence aucune modification de forme ».

La distinction fondamentale de la langue maya, c'est la distinction entre le Général d'une part, et le Spécial ou Particulier d'autre part.

Il en conclut que, dans la pensée des Mayas, le point de départ n'était pas les objets visibles, mais leurs causes, non le phénomène, mais le noumène.

Cette habitude de penser est absolument distincte de la nôtre. Nous regardons la qualité comme séparée de son possesseur, *mentalement* abstraite de lui. Il en était tout autrement chez les Mayas. L'étude des verbes dans leur langue montre que l'activité par elle-même n'est pas une *fonction* de l'individu, elle se manifeste par lui et devient pour la première fois *son* action à lui lorsqu'elle est spécialisée ou particularisée dans ou sur quelque objet directement présent. De même, l'étude des noms montre que le Maya pensait aux choses non pas tant au point de vue de leur caractère individuel, qu'à celui de leur utilité et de leur raison d'être.

La syntaxe maya est donc hautement métaphysique et complètement opposée au concept matérialiste moderne. Selon l'auteur, cette étude linguistique confirme l'idée que les découvertes archéologiques peuvent nous donner de la race maya. Cette race noble et de haute civilisation, qui a construit des monuments si beaux, avait une langue qui révèle une conscience linguistique des plus élevées.

P. R.

Bowditch (Charles P.). *The numeration, calendar systems and astronomical knowledge of the Mayas* (La numération, les systèmes du calendrier et les connaissances astronomiques des Mayas). Cambridge. The University Press. 1910. 340 pages et 19 planches hors texte.

Ce livre, qui marque une date dans les études sur le Maya, traite un sujet très spécial, très aride et très difficile. En essayant d'en rendre compte, nous devons renvoyer le lecteur au livre lui-même, s'il veut en posséder le sujet. Ce sujet offre cependant, d'un côté, un intérêt général très important.

C'est, en effet, grâce aux travaux de MM. Brinton, Seler, Bowditch et de leurs émules, que nous pourrons, un jour, arriver à déchiffrer les hiéroglyphes Mayas, ce qui ne peut manquer de jeter un jour décisif sur la religion, l'histoire et la civilisation de ce peuple si intéressant.

Comme dans le vieux monde l'invention des chiffres a précédé celle des lettres, ainsi dans l'Amérique centrale, l'invention des chiffres et des hiéroglyphes, dont quelques-uns paraissent avoir eu une valeur phonétique, a en quelque sorte annoncé l'invention d'une écriture analogue à la nôtre qui se serait peut-être produite plus tard, si la destruction des civilisations maya et mexicaine par les Espagnols n'avait arrêté net l'évolution indigène. Quelques Espagnols de l'époque de la conquête, curieux des choses indigènes, ont bien essayé d'interpréter l'écriture Maya, mais même Landa n'y a que très imparfaitement réussi, et jusqu'ici on n'est parvenu à interpréter d'une manière satisfaisante que les signes et les chiffres du calendrier Maya.

Dans ce livre, fruit d'un long et patient travail, M. Bowditch s'aidant des travaux de ses devanciers et de ses confrères, mais y ajoutant souvent une note

personnelle, résume ce que nous savons du système de numération, du calendrier, et des connaissances astronomiques des anciens Mayas.

Pour ces études, les sources sont de deux sortes : d'abord les sources indigènes (les livres de Chilam Balam, les codex et les inscriptions sur les anciens monuments, stèles, autels, etc.) ; ensuite les renseignements que l'on trouve chez les Espagnols de l'époque de la conquête.

M. Bowditch nous donne d'abord la série nominative des vingt jours du mois Maya, telle qu'on la trouve chez Landa, chez Juan Rio Perez et dans les différents codex. Il montre qu'à part quelques variantes sans importance, les hiéroglyphes des noms des jours donnés par Landa correspondent à ceux que l'on trouve dans les codex.

Ensuite M. Bowditch explique le système des treize chiffres (de un à treize) qui se combine avec le système des dix-huit mois de vingt jours. Chacun des vingt jours du mois a un nom indiqué par un hiéroglyphe et un numéro allant de un à treize dans une série continue qui revient toujours à son point de départ. Il en résulte qu'un nom et un numéro donnés ne reviennent qu'au bout de treize fois vingt jours, c'est-à-dire au bout de 260 jours. C'est la période du tonalamatl.

Puis M. Bowrditch expose le système de la numération Maya. Dans les codex, les unités de un à quatre sont indiquées par des points, un trait veut dire cinq, les chiffres rouges combinés avec les hiéroglyphes indiquent les jours du mois et les chiffres noirs les intervalles entre les jours indiqués par les hiéroglyphes.

M. Bowditch démontre ensuite l'existence d'un hiéroglyphe signifiant vingt et d'un autre hiéroglyphe ayant la valeur d'un zéro.

Puis il montre que dans les colonnes de chiffres indiquant des jours, s'il y a un intervalle considérable entre les séries de points et de traits allant de bas en haut, la série du bas indique les unités, la deuxième série indique des vingtaines, dans la troisième série il faut multiplier par 360 et dans la quatrième par 7200. Cela veut dire qu'il y a là un système de numération où la valeur des chiffres augmente selon leur position dans la colonne de bas en haut, comme dans notre système les valeurs augmentent dans une ligne horizontale de droite à gauche.

D'après Landa, Perez, Aguilar et Cogolludo, M. Bowditch nous donne les noms des 18 mois de 20 jours, nous parle des cinq jours complémentaires et recherche dans les codex les hiéroglyphes des mois. Toute cette question des jours avec leurs noms et leurs treize numéros, des mois, divisés en périodes de cinq jours, et comment on peut retrouver le premier jour d'une année si l'on connaît le premier jour d'un mois quelconque est discutée en détail dans un savant appendice.

Ensuite on nous expose le cycle de 52 ans. Il s'écoule 52 ans avant qu'un mois donné ne commence de nouveau par un jour donné (nom et numéro). Pendant une même période de 52 ans, il n'y a que quatre noms de jours qui paraissent au premier du mois et chacun de ces jours paraît treize fois avec un numéro différent chaque fois. Landa et le Chilam Balam d'un côté et les codex de l'autre ne sont pas d'accord sur les noms des quatre jours qui paraissent au premier des mois.

Nous avons ensuite une description des cycles que l'on trouve dans les codex et sur les monuments : kin, uinal, tun et katun.

Sur les monuments, ce sont des hiéroglyphes et non des points et des traits qui indiquent ces cycles. Il y a une date d'où partent presque toutes les séries de cycles.

Dans les inscriptions sur les stèles, on trouve des hiéroglyphes au lieu de chiffres. Tout un chapitre est consacré à l'étude de ces hiéroglyphes qui vont de zéro à dix-neuf.

Ensuite M. Bowditch nous expose comment une date est fixée non seulement dans une période de 52 ans, mais dans une période plusieurs fois millénaire.

Passant aux connaissances astronomiques des Mayas, nous voyons qu'ils observaient avec précision non seulement les phases de la lune, mais les périodes des planètes Mars, Jupiter et surtout de la planète Vénus qui joue un rôle très important dans leur mythologie.

Sans doute bien des points sont encore obscurs dans ce sujet aride et difficile et M. Bowditch consacre un chapitre à des problèmes qu'il indique et qui demandent à être résolus.

Enfin dans certains hiéroglyphes composés, l'emploi de signes paraissant avoir une valeur phonétique est assez analogue à ce que l'on trouve chez les Mexicains.

A la fin du livre se placent seize très belles planches reproduisant les hiéroglyphes des codex et des monuments se rapportant à la numération et au calendrier. C'est une belle série, très utile et qui a dû être difficile à établir.

C'est un livre qu'il faudra toujours consulter, et il faut espérer que lors d'une seconde édition, l'auteur voudra bien en rendre l'emploi plus facile en y ajoutant une table alphabétique des matières.

Ph. Marcou.

Lehmann (Walter). *Einige Probleme des centralamerikanischen Kalenders* (Quelques problèmes des calendriers de l'Amérique centrale). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 155-163.

Après un long examen des calendriers Maya, M. Walter Lehmann montre que le zéro Maya correspond au 365e jour, et apporte quelques éclaircissements sur le rôle de certains jours dans le calendrier des Maya. D'après un procédé qu'il expose, il serait possible d'établir une correspondance entre les dates des monuments, la chronologie yucatèque de Landa et le livre de Chilam Balam.

Chez les anciens Mexicains, par contre, l'existence du zéro dans la numération reste encore problématique.

Dr Poutrin.

Gordon (G. B.). *The book of Chilam Balam of Chumayel* (Le livre de Chilam Balam de Chumayel). *University of Pennsylvania, the Museum Anthropological Publications.* Vol. V, 1913. 148 pages.

On sait que la merveilleuse collection de manuscrits Maya recueillis par le Dr Berendt, et en partie dépouillée par lui, passa, après sa mort, entre les mains du docteur Daniel Garrison Brinton, professeur d'Archéologie et de Linguistique américaines à l'Université de Pennsylvanie. M. Gordon, avant tout, s'efforce de montrer quelle part importante prirent, au développement de la connaissance des manuscrits Maya, ces deux savants.

Deux des plus intéressants documents de la collection Berendt consistent en des manuscrits en langue Maya connus sous le nom de livres de Chilam Balam : ils constituent la majeure partie de la littérature Maya écrite. Le nom de Chilam Balam sert à désigner, non pas un individu, mais une catégorie de prêtres. Au moment de la conquête espagnole, la plupart des manuscrits Maya, écrits en langage hiéroglyphique, disparurent dans la tourmente, et après la conquête, ils furent remplacés par des livres, écrits à l'aide de l'alphabet espagnol, et qu'on peut considérer comme étant, le plus souvent, la translation des Codex disparus. Les livres de Chilam Balam, tels qu'ils existèrent, dans chaque village, après la venue des Espagnols, reflètent donc l'ancienne culture précolombienne.

Devant l'intérêt de pareils documents, l'Université de Pennsylvanie n'a pas hésité à en ordonner la publication intégrale, afin de mettre à la disposition de tous les richesses que possèdent ses Musées. Le volume actuel est le premier de la série de ces publications ; il reproduit le texte original et non la traduction de Berendt, afin de laisser à chacun toute liberté dans son interprétation. Le livre de Chilam Balam de Chumayel fut trouvé au village dont il porte le nom, dans le Yucatan ; en 1782, il fut étudié par un indien Maya. Bien que plusieurs de ses feuillets laissent quelque peu à désirer au point de vue de la conservation, le livre est, ainsi qu'on pourra en juger par l'excellente reproduction de M. Gordon, aisément déchiffrable. Bientôt paraîtra, dans la même série, la copie de ce même texte d'après Berendt, accompagnée de commentaires et de notes.

Dr P.

Martínez Hernández (Juan). *La creación del mundo según los Mayas* (La création du monde d'après les Mayas). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 164-171.

L'auteur a découvert à la page 24 du manuscrit de Chumayel l'histoire de la

création du monde d'après les Mayas, dont il donne la transcription intégrale, et la traduction espagnole de la partie initiale. *Bolon-ti-ku* (9 dieux), après avoir vaincu *Oxlahun-ti-ku* (13 dieux), prend les éléments créateurs, s'élève dans les régions élevées, et crée le monde; ce sont d'abord les femmes qui n'eurent pas de pères (*ixmayumob*) et procréèrent sans époux, puis ce sont les quatre dieux, *bac-cab*, bases du monde, qui le détruisent, le reconstruisent, et soutiennent le ciel; ensuite, arrive le vol du dragon ou serpent emplumé, symbolisant la découverte de la science astronomique, et la destruction universelle par le déluge. Enfin, *Itzam-kab-ain*, baleine aux pieds de crocodile, est fécondée par *Ah-uuc-chek-nab* (celui qui féconde 7 fois) et ainsi prennent origine toutes les espèces. Ce reptile mythologique est le *cipatli* des Aztèques, premier jour de leur calendrier, comme *ymix* est celui du calendrier maya.

A travers le symbolisme de cette légende, dit l'auteur, transparaît une conception cosmique élevée, où l'on retrouve le calendrier. La transition de l'année de 360 jours à celle de 365 jours donne naissance aux quatre dieux frères qui soutiennent éternellement la voûte céleste. « Il est évident, ajoute-t-il, que les Mayas eurent le culte de leur calendrier. »

P. Rivet.

Gordon (George Byron). *An unpublished inscription from Quirigua, Guatemala* (Une inscription inédite de Quirigua (Guatemala). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 238-240, 2 figures, 2 planches.

M. Gordon présente de belles photographies et des schémas d'une stèle de Quirigua, que M. Maudslay a laissée de côté dans ses investigations. Après avoir exposé, en détail, la décoration de cette stèle, il conclut qu'elle n'a rien de semblable aux autres monuments analogues de Quirigua, et qu'elle diffère complètement de celles de Copan. Par certains points, elle se rapproche de celle de Piédras Negras, mais elle est, sans aucun doute, l'œuvre d'un artiste Maya, quoiqu'elle présente, sur certains points, des caractères originaux.

Dr Poutrin.

Prince (J. Dyneley). *Grammar and glossary of the Tule language of Panama* (Grammaire et lexique du langage Tule de Panama). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 480-528.

L'auteur, poursuivant l'étude méthodique de la linguistique des Indiens de la région de Panama (cf. *Journal*, t. IX, p. 451-452, t. X, p. 651-652), entre aujourd'hui dans une analyse détaillée de la langue Tule, en se basant sur ses

travaux précédents et sur ceux de De Puydt, de Berckenhagen, de Pinart. Successivement sont étudiés la phonétique, la formation des mots et leur morphologie, les verbes, la syntaxe. A ce travail fait suite un long vocabulaire, dont on appréciera toute la valeur en regrettant cependant qu'il ne constitue qu'un excellent document d'attente, car aucune conclusion d'ordre général ne l'accompagne.

Dr P.

Panhuys (L. C. van). *A few observations on carib numerals* (Quelques observations sur les nombres caribes). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 109-110.

M. van Panhuys commente les noms de nombre recueillis, en 1836, chez les Indiens Caribes par le naturaliste allemand Kappler. Ces noms ne diffèrent que peu de ceux que Biet avait rassemblés, en 1664, chez les Galibi ; par contre, certains d'entre eux n'ont rien de commun avec ceux que fournit de Goeje, auteur d'un vocabulaire et d'une grammaire caribes. M. van Panhys en donne la liste et tire de son étude des constatations intéressantes.

Dr P.

Tello (Julio C.). *Arawak* (*Fragmento de linguistica indigena sudamericana*) [Arawak (Fragment de linguistique indigène sud-américaine)]. Lima, 1913.

L'auteur cherche à mettre en relief quelques connections grammaticales entre les langues Campa, Ipurina, Moxo, Baure, Amuesha et Goajiro.

De cette étude comparative, il résulte que les éléments fondamentaux dans la composition sont pour ces six langues : le thème nominal, le thème verbal et certains éléments grammaticaux indépendants, adverbes et adjectifs ; que les préfixes nominaux sont rares dans presque toutes et les suffixes plus différenciés en Moxo et en Baure que dans les autres ; que les préfixes verbaux sont rares également, tandis que les suffixes sont très abondants ; que, dans toutes ces langues, on trouve des traces de parlers féminin et masculin ; que l'incorporation véritable y est inconnue ; que la phonétique est identique, et enfin qu'il y a une parenté dans la majorité des éléments grammaticaux.

Ces conclusions sont importantes, car s'il n'y avait aucun doute sur le rattachement du Campa, du Moxo, du Baure et du Goajiro à la famille linguistique arawak, il n'en était pas de même pour l'Ipurina et l'Amuesha (cf. *Journal*, t. X, p. 652-653). Je crois que le travail de Tello est de nature à lever tous les doutes, au moins pour la première de ces langues.

P. Rivet.

Capistrano de Abreu (J.). *Rã-txa hu-ni-ku-ĩ-, a lingua dos Caxinauás do rio Ibuaçu affluente do Muru (prefeitura de Tarauacá)* [Rã-txa hu-ní-ku-ĩ, la langue des Caxinauás du rio Ibuaçu, affluent du Muru (préfecture de Tarauacá)], Rio de Janeiro, 1914, 1 vol. 630 p.

Ce livre a bien failli ne jamais paraître, et il a fallu à son auteur un réel courage pour vaincre le mauvais sort qui semblait s'acharner contre lui. Le travail était en effet entièrement composé en 1911, lorsque l'incendie de l'Imprimerie Nationale de Rio de Janeiro le détruisit presque en entier. La tâche était à refaire. Il eût été très regrettable que l'auteur ne s'y soit pas consacré à nouveau, car son livre est certainement un des documents linguistiques les plus importants que nous possédons jusqu'à ce jour sur les langues sud-américaines.

Le Caxinauá, qui appartient à la famille linguistique pano, n'était connu que par un très court vocabulaire recueilli par Stegelmann. Grâce à Capistrano de Abreu, ce dialecte est certainement maintenant celui sur lequel nous possédons le matériel le plus complet et le meilleur.

Ses informateurs furent deux indiens du rio Ibuaçu, affluent du Muru, appelés Bôrô et Tuxinĩ.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première est uue excellente étude grammaticale du Caxinauá. La deuxième ne renferme pas moins de 5926 phrases, dont la réunion forme un texte ethnographique et sociologique des plus précieux. On y trouve en effet, notés en langue Caxinauá avec traduction portugaise, des détails sur la vie au village, l'alimentation, les fêtes, la vie sexuelle, la mort, les sorciers, des anecdotes, des légendes, des mythes, etc... La troisième partie est constituée par un vocabulaire portugais-caxinauá, la quatrième par un lexique caxinauá-portugais.

Ai-je besoin d'ajouter que l'auteur a apporté tous ses soins à la phonétique de la langue et qu'à ce point de vue encore, son livre représente un document de premier ordre?

Il m'est impossible d'analyser plus en détail cet excellent travail qui intéresse autant les ethnographes et les sociologues que les linguistes. En le signalant tout particulièrement à leur attention, je ne puis qu'émettre le vœu que l'exemple de Capistrano de Abreu soit suivi par d'autres chercheurs sud-américains. Jusqu'ici malheureusement, je ne vois guère que les travaux de Guevara sur les Araucans qui aient été conçus d'après cette méthode, et cependant c'est seulement par des monographies de cette nature, que seuls les savants locaux peuvent entreprendre, que l'Américanisme pourra aboutir à des résultats certains et précis. La preuve nous en est fournie par l'œuvre admirable accomplie aux États-Unis par les ethnologues nord-américains.

P. R.

Oliveira (J. Feliciano de). *The Cherentes of Central Brazil* [Les

Cherente du Brésil central). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 391-96, *Appendice*, p. 539-565.

Les Cherente appartiennent au groupe des Indiens Tapuya, les plus sauvages du Brésil ; ils ont été signalés par Cabeza de Vaca, d'Orbigny, Milliet de St-Adolphe, etc. ; plus près de nous, von den Steinen, Coudreau et Ehrenreich les ont étudiés.

M. Oliveira étudie rapidement l'ethnographie de cette tribu, et donne quelques renseignements sur l'organisation sociale, la religion, la division du temps ; il a recueilli quelques contes et légendes. Il fournit ensuite (*Appendice*) après une courte étude de la langue des Cherente, agglutinante, polysynthétique et monosyllabique, un excellent vocabulaire très détaillé et des plus complets.

Dr. Poutrin.

Outes (Felix F.). *Sobre las lenguas indigenas rioplatenses. Materiales para su estudio* (Sur les langues indigènes du Rio de la Plata. Matériaux pour leur étude). *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XXIV, 1913, p. 231-237.

Dans ce travail, l'auteur étudie le texte *Güenoa* qui se trouve dans Hervás (*Saggio pratico*). Ce texte, très important, moins par son étendue (il ne compte que 19 courtes demandes et réponses de catéchisme) que par le fait qu'il constitue le seul document connu de cette langue, avait échappé jusqu'ici aux recherches des linguistes qui se sont occupés du Rio de la Plata. Outes en a tiré tout le profit désirable en montrant, d'une façon que je crois péremptoire, que le Güenoa est nettement apparenté au Chaná, dont Lafone-Quevedo a publié, en 1897, une esquisse grammaticale et un petit vocabulaire. Il est plus que probable qu'au même groupe linguistique Chaná-Güenoa appartenaient les Yaro, les Bohane, les Charrúa, les Minuán, les Chaná-Beguá et les Chaná-Timbú, peuples qui, ethnographiquement, présentent de grandes affinités. Le travail de Outes est donc une contribution importante à la connaissance de ces tribus du Rio de la Plata, dont la disparition remonte à environ un siècle.

Le mérite du savant argentin n'eût été en rien diminué s'il avait eu un mot de remerciement pour l'ami qui lui indiqua dans le livre de Ludewig (*The literature of american aboriginal languages*) la citation relative au texte Güenoa contenu dans Hervás, et qui le mit ainsi à même d'étudier cet intéressant document.

P. Rivet.

Outes (Felix F.). *Vocabularios inéditos del Patagón antiguo*

(Vocabulaires inédits du Patagon ancien). *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XXI, 1913, p. 474-494.

Outes a étudié au British Museum 6 manuscrits relatifs au Patagon, achetés par l'établissement, le 2 décembre 1848, à M. F. Michelena y Rojas. Une intéressante étude historique conduit l'auteur à la conclusion que tous ces documents proviennent de la belle collection formée par l'illustre marin Felipe Bauzá, mort à Londres le 3 mars 1834, et qu'ils furent réunis au cours de la croisière des corvettes *Descubierta* et *Atrevida* (1789-1794) sous les ordres du capitaine de vaisseau Alejandro Malaspina. Les collecteurs furent le chef même de l'expédition et le lieutenant-colonel Antonio Pineda.

Un autre vocabulaire appartenant à la même série fut communiqué à Martius par Bauzá.

Les six documents publiés par Outes sont donc définitivement identifiés et datés. Notre savant collègue a rendu un grand service aux linguistes américains en mettant à leur disposition un élément nouveau pour l'étude du Patagon ancien.

P. R.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Babcock (William H.). *Early Norse Visits to North America.* (Anciens voyages des Scandinaves à l'Amérique du Nord). Washington. The Smithsonian Institution, 1913, in-8° jésus, pp. 212, cartes et figures.

La question, si controversée mais si intéressante de la découverte du Nouveau Monde par les Scandinaves et des régions où ils ont pu aborder, vient de faire l'objet d'un travail très étudié par M. W. H. Babcock, que la *Smithsonian Institution*, de Washington, si prodigue en publications érudites et savantes, a imprimé il y a quelques mois.

M. Babcock est très au courant de la littérature concernant la matière et son travail montre qu'il n'a négligé aucune source. Élargissant un peu son sujet, il commence par passer en revue toutes les indications qui nous restent relativement à la croyance, dans les temps anciens, à l'existence d'îles et de terres inconnues dans l'Ouest lointain et conclut, non sans raison, que l'Atlantique a dû être traversé maintes fois avant la grande découverte de 1492, et que le souvenir de ces traversées s'est conservé dans la mention d'îles mystérieuses comme celles d'Antilia, de Brazil, de San Brandon et d'autres, qu'on trouve dans d'anciennes cartes et chroniques. Il n'est pas douteux, en tout cas, qu'au moyen âge

on croyait à l'existence de ces terres inconnues et que cette croyance a puissamment contribué aux découvertes maritimes du xve siècle.

Passant alors aux expéditions des Scandinaves, notre auteur reconnaît, comme nous l'avons fait, ici même, dans notre mémoire sur ce sujet : *Journal de la Société des Américanistes*, vol. II, 1910, que ces hardis navigateurs n'ont laissé aucune trace matérielle de leur passage en Amérique. Le Dighton Rock, l'Inscription de Yarmouth, celle de Monhegan, la fameuse pierre de Kensington, et d'autres *preuves* de ce genre, dont nous avons montré le peu de valeur, sont aussi nettement écartées par lui. Mais, à défaut de ces témoignages, nous dit-t-il, il y a ceux des *Sagas* qui ne sont pas, il est vrai, des témoignages contemporains, mais qui sont néanmoins dignes de foi. Si nous ne devions nous rapporter remarque-t-il, qu'à des témoins oculaires ou auriculaires, il faudrait biffer la moitié des faits qui remplissent le livre de l'histoire. Bien que cette réflexion soit juste, les documents, quels que soient leur date et leur caractère, sont justiciables de la critique et les Sagas n'échappent pas à cette condition. Qu'elles rapportent des faits véritables, cela n'est pas douteux, mais tout ce qu'elles disent est-il exact? La légende ne se mêle-t-elle pas quelquefois à ce qu'il y a de vrai dans leurs récits ; l'imagination n'a-t-elle eu aucune part à leur rédaction, et les copies que nous en avons sont-elles rigoureusement conformes aux originaux aujourd'hui perdus? La réponse à ces questions n'est pas douteuse. Les Sagas sont donc des documents qu'on ne peut accepter que sous bénéfice d'inventaire et lorsqu'elles nous parlent de voyages faits au *Helluland*, au *Markland* et au *Vineland*, on doit se demander si ces dénominations s'appliquent réellement à des contrées déterminées et quelle part de vérité il y a dans les récits des explorations dont elles auraient fait l'objet.

La plupart des critiques modernes n'ont pas hésité à répartir ces contrées le long du littoral oriental du nord de l'Amérique et les plus ardents, parmi les admirateurs des anciens exploits maritimes des Scandinaves placent leur principale découverte, le Vineland, jusque dans la partie méridionale de la Nouvelle Angleterre. M. Babcock est de ceux-là. Pour lui, le *Helluland*, c'est le Labrador, le *Markland*, c'est Terre-Neuve, où se trouve aussi l'île de *Biarney*, qui correspondrait à la Péninsule d'Avallon. La plage merveilleuse (*Fiderstrandir* ou *Wonderstrand*), serait la Nouvelle Écosse, *Straumay*, ainsi que *Straumford*, devraient être reconnus dans la baie de Passamaquody. Enfin la fameuse *Vineland* serait placée quelque part entre la baie de Gasco et la Chesapeake.

Cette partie de l'ouvrage de M. Babcock est remarquable par la prévision et l'abondance des renseignements relatifs aux caractères physiques des localités que les Scandinaves auraient visitées et par une discussion très serrée de leur itinéraire supposé. Malheureusement, comme nous l'avons dit ailleurs, les Sagas ne fournissent pas les éléments nécessaires pour déterminer cet itinéraire. Les indications qu'elles donnent à ce sujet sont vagues, monotones et peuvent trouver leur application à n'importe quelle côte maritime d'une grande étendue. Elles ne mentionnent jamais les distances parcourues et parlent seulement de journées de voyages, mais nous ne savons pas ce qu'elles entendent par cette

expression. En ce qui concerne le Vineland particulièrement, il y a des documents, aussi valables que les Sagas, qui donnent à penser qu'il était placé par les anciens Scandinaves eux-mêmes en Afrique, ou près de l'Afrique. On sait que pour Nansen le Vineland est une terre imaginaire dont la légende se serait formée avec des traits empruntés à l'histoire merveilleuse des îles Fortunées qui date de l'antiquité et qui, au moyen âge, s'était encore embellie. Les Scandinaves auraient eu connaissance de cette histoire par leurs rapports avec les Irlandais et les auteurs des Sagas en auraient fait l'application à l'une des localités dont elles racontent la découverte.

M. Babcock repousse avec énergie cette thèse et lui oppose d'assez bonnes raisons. Il ne saurait toutefois nous convaincre. Il est possible, probable même, que les Scandinaves aient découvert ou connu une région à laquelle ils donnèrent le nom de Vineland, mais nous ignorons où elle se trouvait. Tout ce qu'il est permis d'avancer, c'est qu'elle ne peut être cherchée dans la Nouvelle Angleterre et encore moins dans une région aussi méridionale que celle de la Chesapeake. Si les Scandinaves du Grönland, qui habitaient une terre de désolation, avaient découvert une contrée aussi belle et aussi riche que celle où l'on place leur station de Hop, ils y seraient restés. L'hostilité des Indiens, en admettant qu'elle ait été dangereuse, ne pouvait en chasser des hommes de leur trempe dont l'énergie, l'audace et les vertus guerrières étaient incomparables.

Au cours de son travail, M. Babcock a touché à bien d'autres points sur lesquels il a projeté quelque lumière. Nous n'osons admettre avec lui, cependant, que la fameuse Antilia était primitivement Corvo, l'île la plus éloignée à l'ouest; nous croirons plutôt que c'était réellement l'une des Antilles. Nous estimons aussi que notre auteur regarde avec trop de complaisance les récits relatifs aux aventures des Zeni et de Madoc. Les documents qui mentionnent leurs prétendues découvertes sont sans valeur. Il en est de même de la Grande Irlande, qu'à l'exemple de Beauvois, M. Babcock semble regarder comme une terre américaine.

Malgré ces réserves, le livre dont nous parlons forme une importante contribution à l'histoire si intéressante des premières expéditions des Scandinaves en Amérique. Quelques petites cartes en facilitent la lecture et la bibliographie qui le termine est considérable, bien que manquant souvent de précision.

HENRY VIGNAUD.

BORCHGRAVE (Émile de). *La Flandre et le Groenland au IXe siècle. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 433.

En 834, dans une bulle pontificale et une charte de l'empereur Louis le Débonnaire, le Groenland est cité. Or le voyage d'Eric le Rouge date de 982 et celui du Norvégien Gumbjärn de 877. Il faut donc admettre ou bien que les deux documents précités contiennent des interpolations, ou bien que le Groen-

land a été visité antérieurement à 877 et que les Sagas qui en parlaient se son perdues. L'auteur ne fait que poser la question.

P. Rivet.

De reis van Jan Cornelisz. May naar de ijszee en de Amerikaansch Kust, 1611-1612 (Voyage de Jan Cornelisz. May à la mer d Glace et à la côte de l'Amérique, 1611-1612). Collection de documents publiée par Mr. S. Muller Fz. *Werken uitgegeven door d Linschotenvereeniging*, t. I, 'S-Gravenhage, Martinus Nijhoff 1909, 226 p., 2 cartes.

Cette publication de documents se rapportant aux voyages entrepris vers l fin du xvie siècle et le commencement du xviie, afin de découvrir un passage soi par le Nord-Ouest, soit par le Sud-Ouest pour atteindre la Chine, intéresse surtout l'histoire de la Géographie.

L'éditeur M. Muller, dans une introduction savante, expose en détail les théories géographiques de l'époque, les ambitions commerciales des Hollandais e les voyages qui s'en suivirent. Le principal document est le journal de Jan Cornelisz May, capitaine de la Vos, qui, sur l'ordre des États-Généraux de Hollande, fut envoyé à la recherche du détroit d'Anian. Les voyageurs furent arrêtés par les glaces au nord de la Russie, et d'après leurs instructions qui prévoyaient ce cas, ils se dirigèrent vers l'ouest et longèrent les côtes de l'Amériqu du Nord depuis Terre-Neuve jusqu'à la latitude de New-York. Ils trouvèren des Indiens parlant déjà un peu le français, fumant des pipes ornées de l'imag sculptée d'un dieu accroupi (clunibus in calcaneum demissis) et armés d'arcs e de flèches. Les Indiens étaient vêtus de peaux de bêtes, avaient des chiens, e les Hollandais obtinrent par voie d'échange des peaux de castor et de renard.

Ph. Marcou.

Schuller (Rodolfo R.). *Acerca del « Yslario general » de Alons de Santa Cruz* (Au sujet de l' « *Yslario General* » de Alons de Santa-Cruz). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londre 1913, p. 415-430.

Alonso de Santa-Cruz, célèbre cosmographe de Charles-Quint et de Philippe I naquit à Séville en 1506. En 1526, tout jeune encore, il commandait l'un d navires de la malheureuse expédition de Sébastien Cabot à la Plata et resta pl sieurs années dans cette région. En 1530, il rentra en Espagne et se consac entièrement à l'étude des mathématiques et à celle de la cosmographie qui avaie toujours eu ses prédilections. En 1536, Charles-Quint le nomma cosmograp

e la fameuse *Casa de Contratacion* ? Plus tard il devint *Cosmografo Mayor*; i-même se désignait comme *Archicosmographus*. Pendant quarante ans il ren-t de grands services à cette importante administration qu'il dirigeait et dressa n nombre considérable de cartes qui, malheureusement, ont disparu pour la upart. C'est à lui qu'incombait le soin d'établir périodiquement le *Padron eneral* qui fixait les contours, ainsi que les positions des nouvelles régions écouvertes, et qui servait de guide aux pilotes royaux. A sa mort, en 1571, on essa pour son successeur, comme Cosmographe royal, Juan Lopez de Velasco, n inventaire des documents qu'il laissait, et on voit par cet inventaire, que menez de la Espada a publié (*Relaciones geograficas de Indias*, vol. II, pp. XXI-XXXIII), que ces documents étaient au nombre de 87, parmi lesquels figu-ient une vingtaine de Mappemondes et quelques travaux historiques qui sont ncore inédits.

Les cartes et documents cosmographiques qui nous restent de Santa Cruz sont s suivants :

Un traité sur une méthode nouvelle pour déterminer les longitudes en mer. nprimé à Madrid en 1606 (Navarrete, *Biblioteca maritima*, vol. I, p. 74).

Une carte du Golfe du Mexique que Harrisse date de 1536 (*Discovery*, p. 624, 232). Aux Archives des Indes. Il n'est pas absolument certain, toutefois, que tte carte soit de Santa Cruz; elle peut seulement lui avoir appartenu.

Une carte du Monde, datée de 1542, appartenant à la Bibliothèque royale de ockholm. Cette carte est sur une projection polaire et chacun des deux hémis-ères, Nord et sud, est divisé en 36 fuseaux qui peuvent être collés sur un obe. Les légendes, en écriture fine, sont difficilement lisibles. Dahlgren a nné une reproduction fac similé, non coloriée, de cette belle carte avec un te explicatif en anglais (Stockholm, 1892, in-fol. six planches et in-4° pour texte où les légendes qui peuvent être lues sont reproduites. On trouve dans *Periplus* de Nordenskiöld une reproduction des deux hémisphères, pl. 50.

Carte de la ville de Mexico que Nordenskiold date de 1550 et qu'il a repro-te dans son *Facsimile Atlas*, p. 109. La pièce originale appartient à l'Uni-sité d'Upsala. Santa Cruz lui-même en a donné une réduction dans son *Isla-* mentionné ci-après.

slario General, ouvrage exécuté par ordre de l'empereur Charles-Quint et donne une représentation cartographique de toutes les îles du Monde avec texte critique et historique très développé. Il est divisé en quatre parties t la dernière, consacrée uniquement aux îles du Nouveau Monde, comprend artes.

n connaît trois manuscrits de cet important ouvrage, tous trois incomplets. premier qui a appartenu au cardinal Granvelle, le célèbre ministre de Phi-e II, et qui fait partie de la Bibliothèque de Besançon, n° 460, ne contient la troisième et la quatrième partie, sans les cartes. Le second qui est à la iothèque impériale de Vienne (n° 7195), ne contient également que la troi-ie et la quatrième partie, sans les cartes. Le troisième, qui appartient à la e bibliothèque (n° 5542), ne contient aussi que la troisième et la quatrième ie de l'ouvrage, mais avec les cartes de ces parties.

A l'occasion du XVIe Congrès des Américanistes, tenu à Vienne en 1908, Wieser a publié une reproduction complète et exacte de la quatrième partie de ce dernier exemplaire, avec un intéressant texte critique (*Die Karten Von Amerika in Dem Islario general de Alonso de Santa-Cruz*), Innsbruck, 1908, in-folio. Vingt pages pour le texte de Wieser, 59 pour celui de Santa-Cruz et 15 planches.

C'est à cet important ouvrage qu'est consacré le mémoire de M. Schuller et voici ce qu'il a démontré :

Harrisse a cru que l'*Islario* datait de 1560 (*Discovery*, p. 621) et qu'il avait été écrit, par conséquent pour Philippe II. Wieser recule cette date jusqu'à l'année 1541 (*Die Karten*, pp. XII et XIII). Mais M. Schuller a découvert que le brouillon d'une lettre dédicatoire de l'*Islario*, qui existe aux Archives des Indes et qui est entièrement de la main de Santa-Cruz, porte des ratures par lesquelles les mots *del Rey Don Phelipe Segundo* sont substitués à ceux de *del emperador Don Carlos*. Cette particularité et d'autres ratures de ce genre ont conduit notre auteur à conclure avec certitude que l'*Islario* avait été terminé en 1556 ou en 1557, peu avant la mort de Charles-Quint, et qu'à la dédicace originale à cet empereur, Santa-Cruz en avait substitué une à son fils Philippe.

Cette intéressante découverte en amena une autre bien plus importante.

Il existait anciennement aux Archives des Indes un exemplaire manuscrit de l'*Islario de Santa Cruz* qui devait être complet, car il est porté sur l'inventaire des papiers de Santa-Cruz, mentionné ci-dessus sans aucune observation particulière : *Islario general dirigido al rey nuestro Senor*, c'est-à-dire à Philippe II puisque cet inventaire est daté du 12 octobre 1572 (*Relaciones*, vol. II, p. XXX). Or, cet exemplaire a disparu depuis longtemps et ce n'est que de nos jours qu'on a soupçonné ce qu'il était devenu. On trouve, en effet, aux Archives des Indes un autre *Islario* portant à peu près le même titre que celui de Santa-Cruz : *Islario general con la Historia y cosas notables de todas las islas conocidas*. Mais cet ouvrage est de Andres Garcia de Céspedes qui fut l'un des successeurs de Santa-Cruz dans la charge de *Cosmografo Mayor de Indias*, et que Philippe II avait chargé de faire un travail de ce genre. Toutefois la ressemblance extraordinaire qui existe entre cet *Islario* et les parties connues de celui de Santa Cruz a donné à penser à un érudit très compétent en cette matière, Dahlgren que l'ouvrage de Céspedes n'était autre que celui du cosmographe de Charles Quint (*Map of the World*, p. 4, note). M. Schuller a voulu vérifier cette supposition et il a établi qu'elle est fondée par une comparaison attentive, minutieuse pour ainsi dire, des textes de l'*Islario* de Vienne avec celui de Madrid ainsi que par un examen du manuscrit de la dédicace de ce dernier à Philippe II, qui montre que cette dédicace n'est qu'une copie, à peine modifiée de celle de Santa-Cruz à Philippe II, mentionnée plus haut. Comme M. Schuller donne des reproductions photographiques de tous les passages qui motivent ses conclusions, on doit regarder maintenant comme définitivement prouvé que l'*Islario* de Madrid n'est autre que celui de Santa-Cruz avec les changements que nécessitait la confection d'un ouvrage de ce genre par ordre de Philippe II. Ce mémoire fait honneur à la sagacité critique de M. Schuller qui, au cours de son travail, a rectifié plusieurs erreurs de date relativement à Santa-Cruz.

HENRY VIGNAUD.

Bensaude (Joachim). *L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes.* Berne, Max Drechsel, 1912. Un vol. in-4°.

Ce travail, qui témoigne de recherches originales considérables sur un point très intéressant et peu connu de l'histoire de la géographie au moyen âge, a pour objet de déterminer la source des connaissances nautiques qui ont facilité aux Portugais leurs grandes découvertes maritimes.

Une opinion très répandue est que Behaim fut leur initiateur à ce genre d'études en introduisant chez eux les traités et les instruments de Regiomontanus dont il aurait été l'élève.

Nous avons montré, dans notre *Histoire de la grande entreprise de 1492*, que la critique moderne avait remis les choses à leur place et que Behaim, dont la grande réputation est posthume, n'était qu'un cosmographe amateur qui avait peut-être connu Regiomontanus, mais qui n'était sûrement pas son élève et qui ne pouvait rien apprendre aux Portugais. M. Bensaude confirme cette manière de voir en démontrant que les *Ephémérides* de Regiomontanus, auxquelles on attribue une part considérable dans la genèse des connaissances nautiques des Portugais, n'ont pu leur fournir les éléments nécessaires pour le calcul des latitudes, parce que les sept ou huit premières éditions de cet ouvrage ne contiennent pas la table des déclinaisons du soleil. C'est dans un autre traité que Regiomontanus a donné cette table, mais ce n'est pas là non plus que les cosmographes portugais ont emprunté leur science. M. Bensaude met ce fait hors de doute et donne d'excellentes raisons pour attribuer à l'auteur inconnu d'un *Regimento do Astrolabio e do quadrante*, dont il a découvert une rare édition à Munich, les formules nécessaires à la détermination des latitudes. C'est de cet ouvrage, qui aurait été imprimé en secret et qui serait basé sur l'*Almanach perpetuum* d'Abraham Zacutho qu'on aurait tiré les éléments des instructions nautiques données aux navigateurs portugais du temps de João II et de Manoel. M. Bensaude montre également qu'on ne saurait faire honneur à Behaim d'avoir introduit au Portugal des instruments astronomiques, ainsi que la manière de s'en servir, car ces instruments y étaient connus bien avant lui et il existait, dans la péninsule, un grand nombre d'ouvrages traitant des questions d'astronomie pratique, écrits particulièrement par des Juifs Ibériens. Si ces ouvrages sont peu connus et extrêmement rares aujourd'hui, c'est que l'inquisition en a détruit des milliers.

M. Bensaude donne un résumé historique bourré de faits judicieusement commentés, qui ne laisse aucun doute à cet égard. Il fait surtout ressortir la part considérable que le roi João II a prise au développement des connaissances nautiques et à l'extension des découvertes maritimes de son temps. Mais peut-être exagère-t-il l'importance de la fameuse Junte de mathématiciens créée par ce monarque, selon Barros. J'avoue que je suis un peu sceptique à cet égard. J'ai étudié cette question dans l'ouvrage cité plus haut, et il m'est resté quelques doutes sur son existence même en tant que corps savant s'occupant

de science. Il en est de même de la non moins fameuse école de Sagres à laquelle j'ai de la peine à croire.

Je dois dire aussi que M. Bensaude n'est pas renseigné sur les travaux de la critique moderne concernant Colomb. Il ignore qu'il est établi aujourd'hui que le grand Génois est né en 1451 et que ce n'est pas en 1473 ou 1474 qu'il arriva au Portugal, mais en 1476. Il ignore également que l'authenticité de la lettre attribuée à Toscanelli est contestée pour des raisons auxquelles personne n'a encore répondu. Il répète, après Kayserling, que c'est l'*Almanach Perpetuum* de Zacutho qui permit de prédire aux Indiens l'éclipse de lune du 29 février 1504. C'est une pure supposition. Il y avait alors d'autres ouvrages de ce genre entre autres le *Calendarium* de Roger Montanus où les eclipses de lune sont calculées pour les années 1475 à 1530. Enfin, notre auteur suppose qu'à la date du traité de Tordesulas (juin 1494), les rois catholiques croyaient que Colomb avait découvert la route des Indes par l'Ouest. Cela est plus que douteux. La recherche du Levant par le Ponant est une légende purement d'origine colombienne. Il n'y a aucune preuve que Colomb ait jamais parlé de cela aux rois catholiques pas plus d'ailleurs qu'au roi João, et l'étude des documents du temps, qui ne sont pas de source colombienne, montre, qu'à très peu d'exceptions près, personne ne le crut, lorsqu'à son retour à Palos, en 1493, il affirma qu'il avait été jusqu'aux Indes. Si les rois catholiques partagèrent son illusion sur ce point, ce fut pour bien peu de temps. En 1494, ils devaient être complètement désabusés. Pour en finir avec ces critiques de détail, j'ajoute que M. Bensaude a tort de croire aux voyages des zeni, dont le caractère apocryphe, soupçonné depuis longtemps, a été démontré par Lucas. Il se trompe aussi en croyant que la Chronique d'Azurara fut terminée en 1448.

L'ouvrage de M. Bensaude est complété par une collection de documents inédits ou peu connus, et par une longue et substantielle chronologie des découvertes des Portugais et des faits qui s'y rapportent, où Barthelemy Peres trello figure à tort comme le découvreur de Porto-Santo dont il ne fut que le premier colonisateur et donataire.

HENRY VIGNAUD.

MEDINA (J. T.). *Fray Diego de Landa inquisidor de los Indios en Yucatan* (Fray Diego de Landa, inquisiteur des Indiens au Yucatan) *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913 p. 484-496.

Avec l'admirable érudition qui caractérise ses écrits, Medina trace dans ce travail un troublant tableau des excès commis comme inquisiteurs par les Pères Franciscains, et notamment par le Pr Diego de Landa. Les faits qu'il signale se rapportent tous à la période où le moine fut provincial de son ordre. Medina nous le montre exerçant son pouvoir d'inquisiteur non seulement contre les

Indiens, mais contre les Blancs eux-mêmes, employant vis-à-vis des premiers surtout des procédés barbares pour les punir de leur idolâtrie, les soumettant à des tortures qui trop souvent se terminaient par la mort.

Le fanatisme du moine et de ses compagnons était si exalté qu'ils n'hésitaient pas à se mettre en conflit avec les autorités séculières qui protestaient contre les atrocités inutiles commises sur les Indiens.

Lorsque Francisco de Toral, franciscain lui-même, fut nommé évêque du Yucatan, le conflit prit un caractère aigu. Le nouvel évêque décida d'envoyer Landa en Espagne, mais celui-ci, après un long procès, fut absous le 29 janvier 1569, et à la mort de Toral, revint au Yucatan comme évêque en 1573. Il est facile d'imaginer ce que put faire l'ancien provincial investi de cette nouvelle autorité, quoique Medina n'apporte aucun document sur les actes de cette période de sa vie. Heureusement pour les Indiens, Landa passa à une meilleure vie en 1579.

P. Rivet.

Legrin. *Note sur Jean Nicolet, interprète-voyageur au Canada (de 1618 à 1642). Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, t. XXI, 1911-1912, p. 162-163.

La courte notice consacrée à Jean Nicolet, « commis et interprète pour Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France », montre que ce fils d'un messager de Cherbourg à Paris avait le vrai tempérament d'un explorateur, et combien aussi il avait su se faire aimer des « Sauvages » parmi lesquels il vivait. Lorsqu'il se noya, sa barque ayant chaviré en vue de Sillery, il se rendait auprès des Algonquins des Trois-Rivières, appelé par les colons et les missionnaires pour obtenir des indigènes qu'ils ne missent pas à mort un de leurs prisonniers, telles étaient, au Canada français, sa réputation et son influence.

Ch. A. Martin.

Paso y Troncoso (F. del). *División territorial de Nueva España en el año 1636* (Division territoriale de la Nouvelle-Espagne en 1636). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 464-483.

De cette savante étude historique, il résulte qu'il faut considérer la division du territoire de la Nouvelle-Espagne en 1636, à trois points de vue différents.

Le district de gouvernement de l'audience de México, c'est-à-dire ce que celle-ci gouvernait directement, comprenait quatre provinces ecclésiastiques, México, Puebla, Michoacán et une partie des évêchés de Nueva Galicia et du Yucatán.

La sphère d'action directe du vice-roi de México, ou le grand royaume de Nouvelle-Espagne, comprenait, outre les territoires précédents, les royaumes de Nueva Galicia, de Nueva Vizcaya, du Nouveau Mexique, de Nuevo León, et la province du Yucatan.

Enfin, la zône d'influence du vice-roi s'étendait plus loin encore sur les districts des audiences de Santo-Domingo, de Guatemala, et des Philippines.

P. Rivet.

Corney (B. Glanvill). *The rule of Don Manuel de Amat, Viceroy of Perú* (Le pouvoir de Don Manuel de Amat, Vice-roi du Pérou). *International Congress of Américanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 522-528.

S'aidant de la correspondance du vice-roi du Pérou, des rapports officiels et de divers travaux déjà publiés, M. Corney retrace l'histoire de la régence de Don Manuel de Amat, qui gouverna le Pérou de 1761 à 1776, après avoir exercé des fonctions analogues au Chili. Il le montre successivement militaire, administrateur, cherchant par tous les moyens à augmenter la prospérité de la riche colonie espagnole. M. Corney a ainsi fixé, sur un point de détail, nos connaissances sur la mise en œuvre des territoires de l'Amérique du Sud, et son travail sera des plus utiles aux spécialistes.

Dr Poutrin.

Cartas de Bolivar, 1799 à 1822. Prólogo de José Enrique Rodó, y notas de R. Blanco-Fombona. (Lettres de Bolivar de 1799 à 1822). Paris et Buenos Aires, Librairie Louis Michaud, 1914, 8°, 459 p.

Ce volume, le premier d'une série qui paraît devoir être d'une richesse documentaire exceptionnelle, comprend la correspondance politique de Bolivar de 1799 à 1822. Il existe déjà deux éditions des lettres du Libérateur, toutes deux publiées à Caracas aux frais du Gouvernement. Malheureusement, elles sont l'une et l'autre très défectueuses, soit au point de vue du texte qui est d'une incorrection extraordinaire, soit par le manque d'une annotation absolument indispensable en pareille matière.

Le présent recueil qui est l'œuvre de M. Blanco-Fombona est conçu sur un plan ingénieux qui double la valeur des documents qu'il contient. Les lettres de chaque année sont précédées d'une introduction imprimée en italiques qui donne le résumé des événements ou des questions formant le sujet des lettres de cette année, ce qui les explique et met en lumière toute leur portée. De nombreuses notes, quelques-unes très longues, toutes très substantielles, com-

plètent cette documentation et donnent à ce volume, imprimé en texte serré, une grande valeur historique. Il est précédé d'un prologue, écrit par José Enrique Rodo, qui fait en termes chaleureux un panégyrique judicieux de Celui qui a mérité le titre enviable de Libérateur de son pays.

H. Vignaud.

O'Kelly de Salway (Conde). *Francisco de Miranda*. Librairie ancienne Honoré Champion. Paris, 1913, 190 pages.

L'auteur de cette intéressante monographie relate la vie du célèbre vénézuélien depuis sa naissance (Caracas, 9 juin 1756) jusqu'au jour où, accusé devant le tribunal révolutionnaire de Paris, comme impliqué dans la défection du général Dumouriez, il fut absous à l'unanimité, malgré la pression de Fouquier-Tinville.

M. O'Kelly de Galway, pour démontrer devant l'histoire l'innocence de Miranda, nous conte ses relations avec Dumouriez jusqu'à sa rupture avec lui lorsqu'il l'invita à marcher avec l'armée contre Paris, et, documents en mains, il nous fait suivre ses campagnes en Belgique, soit pendant qu'il assuma le commandement en chef de l'armée française en l'absence de Dumouriez, soit quand il prit la citadelle d'Anvers, ou attaqua Maestricht et en fit le siège, soit enfin quand il dirigea l'aile gauche de l'armée dans la malheureuse bataille de Neerwinden.

En résumé, ce livre apporte une documentation nouvelle qui avait échappé aux recherches des deux historiens de Miranda : l'écrivain nord-américain Robertson, et notre savant collègue Carlos A. Villanueva.

P. Rivet.

Sanchez (Manuel Segundo). *Bibliografia venezolanista* (Bibliographie vénézuélienne). Empresa El Cojo. Caracas, 1914, 1 vol. 494 p.

Le distingué bibliographe Sanchez nous présente dans ce volume tous les auteurs étrangers qui se sont occupés du Vénézuéla et les grands hommes de ce pays dans le xixe siècle. Ce n'est certainement pas le travail d'un homme de bibliothèque, un simple catalogue, mais une étude profonde d'histoire, de remarquable érudition et même de critique historique, car en même temps que l'auteur donne sur chacun une notice bibliographique, il fait la synthèse de son œuvre et rectifie ainsi de très nombreuses erreurs, dues plutôt à une mauvaise information qu'au désir de tronquer la vérité historique, toujours difficile à établir.

Les Américanistes seraient heureux de voir M. Sanchez entreprendre une bibliographie hispano-américaine.

C. Villanueva.

Reyes (Rafael). *Las dos Américas. Excursión por varios paises de las dos Américas; su estado actual; su futuro* (Les deux Amériques. Excursion à travers divers pays des deux Amériques ; leur état actuel, leur avenir). New-York, Frederick A. Stokes Company, 1914.

Dans ce livre, très largement illustré, l'ancien Président de la République de Colombie, le général Reyes, a consigné ses impressions de voyage à travers le Nouveau et même une partie de l'Ancien Continent. Les deux premiers chapitres en effet sont consacrés à l'Espagne et à la France où l'homme d'État fut reçu par le *Comité France-Amérique*. Le chapitre sur la France est d'ailleurs uniquement consacré à cette réception. Le reste du livre ne traite que de l'Amérique. Successivement, l'auteur nous conduit aux États-Unis, à Cuba, au Brésil, en Uruguay, en Argentine, au Chili, le long de la côte du Pacifique où il ne fait qu'entrevoir la Bolivie, le Pérou et l'Équateur, et enfin en Colombie, et à Panama. Les vues originales n'abondent pas dans ce récit rapide écrit dans un style alerte et simple ; l'auteur décrit plus qu'il ne juge ; je ne cacherai pas que j'ai été déçu un peu par ce manque d'originalité. La personnalité de l'écrivain n'apparaît pas autant qu'on le désirerait. Le rôle que le général Reyes a joué dans son pays et dans la politique sud-américaine permettait d'espérer de lui, après un voyage aussi intéressant, mieux que de simples impressions de touriste. C'est du moins ce que j'attendais de son livre. Peut-être, après tout, est-ce moi qui ai tort.

La conclusion de l'auteur est nettement optimiste. Il croit qu'un avenir brillant est réservé aux pays sud-américains. « Tous, dit-il, sont des pays robustes, jeunes, forts, pleins de sève, de noble ambition, comblés de richesses naturelles, et tous, d'un pied plus ou moins sûr, s'avancent dans la voie du progrès». C'est l'avis, ou tout au moins le désir bien sincère, de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de parcourir l'Amérique espagnole et portugaise.

P. Rivet.

Morice (R. P.). *Exploration de la Rivière Bulkley (Colombie britannique). Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, t. XXI, 1911-1912, p. 101-126, 1 carte.

Dans son introduction, le P. Morice expose que sa notice vient peut-être à son heure, car les vallées de la Bulkley inférieure et de la Morice (affluent de la Bulkley à qui le gouvernement Canadien a donné le nom de l'explorateur), commencent à être peuplées de colons ou de fermiers et que les territoires de chasses se convertissent peu à peu en pâturages. Ce qui est certain, c'est qu'elle constitue un journal de voyage intéressant d'une exploration de régions inhabitées difficilement praticables, où les Indiens seuls ont pénétré jusqu'ici. La

carte jointe à la notice permet de se rendre compte de l'itinéraire suivi, et fixe certains points de géographie, car la source de la Bulkley était inconnue jusqu'ici, et le cours même de la rivière n'est marqué qu'approximativement sur les cartes : elle donne aussi des indications hypsométriques précieuses.

Le récit nous fait suivre le cours torrentueux de la rivière, et assister jour par jour aux péripéties et aux difficultés du voyage, celles-ci assez sérieuses parfois. Les détails ethnographiques sur les Indiens rencontrés pendant la route du retour sont intéressants, car il ne faut pas oublier que celui qui les donne a séjourné durant vingt-huit années en Colombie britannique.

CH. A. MARTIN.

HEWETT (Edgar Lee), HENDERSON (Junius), ROBBINS (Wilfrid William). *The physiography of the Rio Grande Valley, New Mexico, in relation to Pueblo culture* (La physiographie de la vallée de Rio Grande, Nouveau-Mexique, et ses rapports avec la culture Pueblo). *Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology. Bulletin 54.* 1913. 76 pages. 11 planches. 2 figures.

Ce volume, dû à la collaboration de M. Hewett, le distingué directeur de l'école d'archéologie américaine et de MM. Henderson et Robbins, professeurs d'histoire naturelle et de botanique à l'Université de Colorado, est le premier d'une série de publications qui relateront les recherches faites, dans la région des pueblo, sous la haute direction et le contrôle du Bureau d'Ethnologie et de l'Ecole d'Archéologie américaines.

On ne saurait nier l'influence considérable qu'exerce, sur l'homme et sur les manifestations de son activité, tant matérielle qu'intellectuelle, le milieu dans lequel il vit. Ce milieu a varié dans la région du Rio Grande d'une façon indubitable, et, comme d'autre part, l'ancienne population des vallées a laissé, presque intacts, les vestiges de son occupation, on doit convenir que les explorations archéologiques aux pays des pueblo et des cliff-dwellers ont un double intérêt.

M. Hewett traite la question à un point de vue général ; il expose d'abord la situation géographique de la vallée du Rio Grande qui, sur un parcours de 75 milles, se dirige du Nord-Est au Sud-Ouest, et dont le bassin englobe la plupart des foyers de l'ancienne civilisation. Il montre quelle est la structure géologique de ce bassin, où les couches solides de basalte alternent avec les couches friables de tuf, creusées, çà et là, de profondes cavernes qu'utilisèrent les habitants des falaises. Les observations météorologiques montrent que, dans cette région, le ciel est presque toujours pur, que le degré hygrométrique est presque nul, en raison de la rareté des pluies, d'où il résulte que la végétation est pauvre, que le gibier et le poisson sont rares.

Tout dénote une dessiccation progressive, mais lente, de cette région, habitée autrefois quand elle était humide, mais à une époque qu'on ne saurait, même approximativement, fixer.

M. Henderson étudie la géologie et la topographie de la vallée de Rito de los Frijoles. De son savant travail, il résulte que les profondes fissures que constituent les « canyons » sont en partie bordées de falaises en tuf friable, facilement désagrégé par l'action combinée du vent et des pluies, tandis qu'en d'autres points, là où la roche fragile est protégée, à sa partie supérieure, par une sorte de chapeau de pierre plus résistante, il se forme ce que l'auteur appelle des « tent rocks », sorte d'immenses troncs de cône de pierre alternativement dure et friable. Le ruisseau qui coule maintenant au fond du « canyon » est peu important, et se dessèche fréquemment, mais le manque d'eau n'est probablement pas la seule cause de l'abandon de la vallée par ses anciens habitants.

D'un autre côté, on peut admettre que les cavernes artificielles, quand elles ne sont pas des excavations naturelles plus ou moins aménagées, ont été creusées à leur imitation. La plupart sont orientées vers le sud, ce qui assurait à leurs occupants la chaleur et la sécheresse pendant l'hiver. Autrefois, certes, les pluies étaient abondantes et les cours d'eau plus importants ; la terre pouvait être mise en valeur, et les altitudes différentes des plateaux permettaient des cultures variées. Enfin ces habitations, d'un aménagement facile, étaient aisément défendables et abritaient une population d'agriculteurs sédentaires.

A la collaboration de MM. Robbins et Henderson est due la partie de l'ouvrage qni traite des changements de climat dans la région des pueblo. Le fait n'est pas d'ailleurs particulier au Nouveau-Mexique, et il a été déjà observé dans l'Himalaya, le Turkestan, etc.

Bien que, à ce sujet, les traditions orales ou les relations des conquérants espagnols ne soient que de peu d'intérêt, on ne saurait douter que cette région, aride maintenant, était autrefois fertile ; le départ de ses habitants n'a été motivé ni par un cataclysme, ni par une suite de combats, mais s'est effectué, selon toute vraisemblance, d'une façon progressive, au fur et à mesure que les conditions de la vie matérielle se faisaient plus pénibles. Cette hypothèse du dessèchement progressif et lent de la région est confirmée par des preuves fournies par la botanique et la géologie, preuves que les auteurs exposent et admettent après un sérieux examen.

Le livre se termine par l'exposé des desiderata que doivent remplir les recherches futures : 1° observations météorologiques d'une longue durée, faites sur de nombreux points ; 2° étude détaillée des ruines et des restes humains, afin de déterminer, si possible, les conditions dans lesquelles les diverses constructions ont été occupées et abandonnées ; 3° enquête portant sur les traditions indigènes et les anciennes relations espagnoles ; 4° enfin, observations botaniques et géologiques complètes.

Dr Poutrin.

WALLE (Paul). *Les dix Républiques Sud-américaines au début de 1914. Société de Géographie Commerciale de Paris.* T. XXXVI, 1914, p. 178-211 et 268-280.

On sait que M. Walle s'est attaché depuis longtemps à faire connaître en France la situation économique de l'Amérique du Sud. Dans les deux numéros du *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale* de mars et d'avril de 1914, il montre d'une façon sommaire, mais néanmoins instructive, les progrès qu'ont réalisés, à la date du 1er janvier de cette année, les dix républiques latines du Continent Sud-Américain, si dignes de notre intérêt, au double point de vue moral et matériel.

Une observation d'ensemble lui permet de constater que les petits États, à l'exception de quelques exemples fâcheux présentés par l'Équateur et le Pérou, sont désireux de travailler dans l'ordre et le calme à leur développement ; et que, d'un autre côté, les grandes républiques du Brésil, de l'Argentine et du Chili ont une politique extérieure et intérieure, résolument pacifique. Puis il passe en revue chacune d'elles en les prenant par l'ordre alphabétique, faisant ressortir les principales manifestations économico-sociales qui présentent un intérêt définitif.

L'année 1913 n'a pas été favorable à l'Argentine dont l'essor économique a été troublé surtout par deux questions, d'abord la répercussion de la crise monétaire causée en Europe par la guerre balkanique, puis la baisse subite et accentuée du prix de la propriété foncière. Néanmoins, il n'a subi aucun recul, car les exportations ont encore été supérieures de 73 millions aux importations, les récoltes ont été bonnes, et l'immigration augmente toujours ; il est donc à croire que la République Argentine continuera sa marche au progrès et vers un développement économique toujours plus vigoureux, aidé par un mouvement intellectuel très marqué où la France a sa bonne part.

Un arrêt, tenant à la même cause, a été plus sensible encore au Brésil, car le resserrement de l'argent européen a eu pour résultat d'établir les prix de vente des principaux produits d'exportation, café et caoutchouc. La prudence s'impose, financièrement parlant, à ce pays, mais l'espoir d'une reprise prochaine lui est permis, car, en ce qui concerne le caoutchouc, le produit amazonien sera toujours supérieur à celui des plantations de Java et de Sumatra, comme qualité et aussi comme quantité.

La Bolivie poursuit lentement, mais sûrement, ses progrès et sa régénération : c'est un des pays qui doivent retenir le plus notre attention (cf. du même auteur, La Bolivie et ses mines, *Journal*, t. XI, p. 351).

La tranquillité politique du Chili en 1913 lui a permis de développer normalement son activité, qui s'est manifestée par l'ouverture de nombreux chemins de fer. Une inquiétude règne cependant au sujet de l'avenir des nitratières, sa principale richesse, en raison des progrès constants du salitre artificiel, surtout aux États-Unis ; et la vente du nitrate naturel devient moins facile. La situation financière, d'autre part, n'est pas des plus favorables.

Assagie par ses malheurs, la Colombie a compris que ses divisions anti-patriotiques lui avaient coûté l'isthme et le canal de Panama ; elle semble aujourd'hui solidement disposée à persévérer dans la voie d'une véritable régénération. Elle n'est pas au bout pourtant de ses difficultés avec les États-Unis (contrat Pearson pour les gisements pétrolifères de l'Atrato), mais la situation financière s'est améliorée (excédent de 10 millions de piastres or aux exportations), et les chemins de fer qui ne comptaient que 560 km. en 1904, en comptent aujourd'hui plus de 1500.

En Équateur, l'ordre n'est pas complètement rétabli, et ne le sera probablement pas de sitôt, car les tenants du général Alfaro n'ont point désarmé après la mort tragique de leur chef. Pourtant le président Plaza s'efforce de réaliser d'importants progrès matériels, et les ressources naturelles ne manquent pas : ce qui fait défaut, ce sont les capitaux et la paix intérieure indispensable à leur sécurité.

Le contraire a lieu au Paraguay, où tout fait supposer que l'ordre est désormais rétabli, après la longue période d'anarchie qui a succédé à la guerre désastreuse menée par Lopez. Les chemins de fer ont été, en 1913, la grande préoccupation du gouvernement, et l'on peut dire que la situation économique demeure relativement bonne, car le progrès commercial, agricole et industriel est très sensible.

Au Pérou et en Uruguay, l'agitation politique persiste. Les partis Uruguayens ont laissé au pouvoir, parce qu'ils ont une élection présidentielle en 1915, le président Battle, mais ils combattent presque tous son administration ; au Pérou, le président Billinghurst vient d'être, au milieu d'incidents sanglants, déposé, emprisonné, puis finalement exilé. Aussi ne faut-il point s'étonner si, au point de vue économique, ces deux pays ne présentent guère de progrès ; même pour l'Uruguay, une régression est à craindre.

La chute du trop fameux Castro a été un bienfait pour le Vénézuéla, où l'énergie du président Gomez a pu conjurer les dangers qui, disait-on, menaçaient la paix publique, en même temps que son habileté menait à bonne fin certaines questions diplomatiques assez épineuses : c'est ainsi qu'ont été rétablies les relations avec la France et que les indemnités dues aux étrangers lésés par les troubles antérieurs ont pu être enfin payées. Comme conséquence, le commerce extérieur du Vénézuéla a progressé très sensiblement.

A ce pays comme aux autres, on ne peut que souhaiter de voir s'espacer, puis disparaître ces périodes tumultueuses, principal obstacle à la prospérité où devraient les conduire leurs magnifiques ressources.

Ch. A. Martin.

Panhuys (L. C. van). *Recent discoveries in dutch Guiana* (Découvertes récentes en Guyane hollandaise). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 376-379.

M. van Panhuys expose tout d'abord les raisons pour lesquelles l'intérieur de la Guyane hollandaise est resté longtemps inconnu, puis il énumère les diverses explorations qui aboutirent à la connaissance presque complète de la colonie, tant au point de vue géographique qu'au point de vue ethnologique. Si la Guyane hollandaise a vu disparaître la plus grande partie des Indiens autochtones, on doit en accuser, dit l'auteur, le paludisme, importé d'Afrique par les Nègres Bush, en même temps qu'un autre fléau, la filariose. Telle est la conclusion, un peu surprenante peut-être, qu'il est permis de tirer des dernières observations du Lt Flu, qui laisseraient supposer que l'esclavagisme a été l'origine du développement de la malaria en Amérique.

Dr Poutrin.

Bowmann (Isaiah). *Results of an expedition to the central Andes* (Résultats d'une expédition dans les Andes centrales). *Bulletin of the american geographical Society*. Vol XLVI. 1914, p. 161-183, 33 figures.

Les lecteurs du *Journal de la Société des Américanistes* sont au courant (cf. *Journal*, t. VIII, p. 318, t. IX, p. 393, t. X, p. 705), des recherches entreprises avec un remarquable esprit de méthode par M. Isaiah Bowman, et connaissent déjà les principaux résultats scientifiques de ses expéditions. Aujourd'hui, le professeur à l'Université Yale fait un récit, presque uniquement géographique, de sa dernière mission. Il décrit successivement la chaîne Andine, la Punade Atacama, le désert, la zone de transition de Copiapó, et enfin le système des lacs du plateau bolivien. On trouve, disséminées dans cette étude de géographie physique, quelques notes intéressantes sur les divers indigènes, les pasteurs nomades, et l'intérêt de la notice de M. Bowman est grandement augmenté du fait de nombreuses photographies représentant les principaux types d'habitations, monuments anciens ou huttes actuelles, des graffitti, et enfin les si curieuses embarcations, à la coque et à la voile d'herbes tressées dont se servent les riverains du lac Titicaca.

Dr Poutrin.

Walle (Paul). *La Bolivie et ses mines*. Paris. Guilmoto, 1914, 444 p., 61 fig. hors texte. 4 cartes.

Vulgarisateur aussi zélé qu'infatigable voyageur, M. Paul Walle continue la série d'ouvrages par lesquels il s'est attaché à faire connaître en France l'Amérique latine. « La Bolivie et ses mines », tel est le titre de son nouveau livre, conçu sur le même plan que le « Pérou économique » (cf. *Journal*, t. X, p. 666), à l'ordre des chapitres près. D'abord une description d'ensemble de la Bolivie et de la Paz, capitale effective sinon officielle, avec l'exposé de l'organisation

politique, administrative et sociale, et une étude sur les habitants, sans oublier une digression historique sur les vestiges préincaïques ; puis des monographies de chacun des huit départements qui forment la République, avec le relevé des voies de communication, chemins de fer, routes et cours d'eau, qui les unissent ou devraient les unir ; enfin, une étude des régions caoutchoutifères, et surtout des mines, la première richesse du pays.

De ce que ces deux ouvrages se rapprochent beaucoup l'un de l'autre, il ne faut pas s'étonner, car la Bolivie et le Pérou se ressemblent fort. On sait ce que Humboldt disait du Pérou. Raimondi a donné de la Bolivie une définition du même genre : « C'est, dit-il, une table d'argent soutenue par des piliers d'or. » Mais, comme pour le Pérou, et plus même encore, ce qui empêche l'exploitation des immenses richesses boliviennes, c'est l'absence des moyens de communication ; c'est à peine si le rail pénètre sur le haut plateau, entre les deux Cordillères, et l'une des villes principales, Cochabamba, est encore dépourvue de chemin de fer. Les routes elles-mêmes, lorsqu'elles existent, ne sont plus que des sentiers muletiers au moment de la saison des pluies, et sur tout le versant oriental des Andes, les produits du sol ne sont transportés que sur le dos des lamas et des alpacas, le long de sentiers à peine indiqués.

La population est composée d'éléments ethniques divers, qui peuvent être répartis en trois races principales : la race indigène, la race blanche et la race métisse, la première comptant à elle seule autant d'individus que les deux autres. Les Indiens comprennent plusieurs grandes familles, dont les plus importantes sont les Aymara au nord du pays, et les Quichua au sud, entre lesquelles se relèvent des distinctions de type et surtout de caractère. Les uns et les autres sont de taille moyenne, vigoureusement musclés, et merveilleusement aptes à la marche, d'une couleur cuivrée ou brun olivâtre, plus ou moins foncée, selon qu'ils habitent les hautes régions ou les basses vallées. Les Aymara sont en général plus bronzés que les Quichua. Mais c'est au point de vue du caractère et du langage qu'apparaissent les différences les plus marquées : alors que le Quichua est docile, soumis et obéissant, l'Aymara est vindicatif, rebelle, belliqueux et cruel ; son idiome est aussi plus dur et plus guttural. D'une saleté repoussante, les Aymara sont au surplus des fanatiques : leur religion est extérieurement catholique, mais ils sont dépourvus d'un véritable sentiment religieux, qu'ils seraient d'ailleurs incapables de comprendre ; leur fanatisme semble avoir son origine dans la simple vanité qu'ils éprouvent à figurer dans des fêtes, voisines de l'idolâtrie, où sont nombreux les excès alcooliques et les débordements immoraux. Chose triste à dire, le clergé de l'intérieur, composé pour la plus grande partie de métis ignorants et cupides, ne fait rien pour les retenir, si même parfois il ne les pousse pas sur cette pente de l'ivrognerie, qui tient une place excessive dans leurs plaisirs et finira par anéantir leur race.

Parmi les tribus assez nombreuses qui forment ces deux grandes familles indigènes, deux méritent une mention spéciale : d'abord les Callaguaya, dont l'habitat est dans la province de Muñecas au nord de la République, et qui parcourent la Bolivie et les pays voisins, tirant parti de leurs connaissances botaniques ; ils sont à la fois les pharmaciens, les herboristes et les guérisseurs

ambulants de l'Amérique du Sud. Puis les Uro, groupe assurément moins sympathique, mais plus intéressant au point de vue historique, puisque ces Indiens, méprisés de tous les autres, seraient les descendants des autochtones, subjugués successivement par les Aymara, les Quichua, les Inca et les Espagnols. Ils n'ont point ressenti l'influence de ces dominations successives, mais conservé leurs coutumes primitives et jusqu'à leur idiome propre; leur petite taille, 1m 50 environ, leur vigueur musculaire, alors que leurs voisins n'ont dans leurs bras qu'une force minime, font immédiatement songer aux Négrilles de l'Afrique considérés, eux aussi, et pour les mêmes raisons, comme les premiers habitants du continent africain. Il y a là, ethnographiquement et anthropologiquement, un point d'histoire fort curieux à étudier.

La population indienne est en voie marquée de décroissance. Sous la double pression des castes blanche et métisse, elle semble appelée à disparaître. Sera-ce un bien pour la Bolivie? D'aucuns le prétendent, partant de cette conviction que l'Indien, dégradé par une servitude millénaire et avili surtout par le vice de l'ivrognerie, n'est qu'une chose méprisable, un être incapable d'aucun bon sentiment, ne méritant pas de pitié. M. Walle est d'un avis opposé, et ses arguments sont loin de manquer de force : l'ivrognerie d'abord pourrait être combattue et même vaincue, l'instruction pourrait sans doute relever l'indigène qui est actuellement, ainsi qu'il le fait remarquer, le seul être humain pouvant résister au manque de confort et au climat qui règnent sur le Haut-Plateau bolivien. Il ne veut, comme exemple d'un relèvement possible, que cette civilisation incaïque, dont on retrouve tant de vestiges, et qui eut pour artisans ces hommes abrutis aujourd'hui par le servage et l'alcool.

Après cette fort intéressante étude, qu'il complète d'ailleurs par des renseignements sur les Cholo (métis) et la population blanche, l'auteur nous conduit dans les divers départements, la Paz, Potosi aux montagnes d'argent, Cochabamba, Tarija, en passant par Chuquisaca, Oruro, Beni et Santa-Cruz, et nous amène dans les territoires du Nord et du Nord-Ouest, régions caoutchoutières d'où la Bolivie tire l'un de ses principaux profits. Tous ces voyages, dans ces pays inexplorés, M. Walle les a accomplis, il en a senti toute la poésie, soit dans les solitudes montagneuses de la Cordillère, soit au milieu de la luxuriante végétation de la forêt équatoriale, et la page où il nous la fait partager n'est pas une des moins attachantes de son livre. Après la description du pays bolivien, celle de ses richesses minières. On y trouve toutes les variétés connues du règne minéral. Les gisements existent par milliers, mais, pour les raisons exposées plus haut, pénurie de main-d'œuvre et surtout manque de moyens de transport, bien peu sont exploités; les principaux sont ceux contenant de l'or, de l'argent, de l'étain, et un chapitre spécial est consacré à chacun d'eux; un autre contient des renseignements sur l'état actuel de l'industrie minière et les lois qui la régissent.

Comme conclusion, M. Walle, fidèle à sa tâche qui est de faire connaître aux Français de nouveaux champs d'activité, examine la situation du commerce français de Bolivie. Est-il besoin de dire que sans être négligeable, elle est loin d'être brillante? Cependant elle pourrait, elle devrait l'être, l'ouverture du

Canal de Panama donne une première urgence à notre développement commercial en Bolivie comme au Pérou, dans ces pays de langue latine où nous sommes certains de trouver un milieu d'adaptation facile, où notre consanguinité de race nous donne un réel avantage sur les autres étrangers.

Ch. A. Martin.

Desprez (Paul). *Impressions sur la vie politique et économique du Chili. France-Amérique. Revue du Comité France-Amérique.* Avril 1914, p. 208-214.

Dans son numéro d'avril, la *Revue du Comité France-Amérique* publie le discours prononcé le 3 février par M. Paul Desprez, ancien ministre de France au Chili, au dîner organisé par le Comité en l'honneur de la République du Chili. C'est un résumé succinct mais en même temps complet et brillant de l'histoire politique et économique du Chili : il nous montre ce qu'est ce vaillant pays, où, plus que dans aucune République sud-américaine, le sentiment national est particulièrement vivace : nulle part ailleurs, même dans la vieille Europe, on ne rencontre l'idée de patrie plus fortement enracinée que dans le cœur du peuple chilien, qui se souvient encore des luttes soutenues par ses ancêtres, les indiens Auracans contre les Conquistadores espagnols. Pourquoi faut-il que nous Français, si près de lui pour tant de raisons, nous nous soyons laissé distancer dans son éveil à la civilisation européenne, par nos voisins d'Outre-Rhin ? Son armée, pour laquelle il éprouve une si vive sollicitude, est dirigée, fort bien à la vérité, par une mission militaire allemande, et ce sont les Allemands qui tiennent la tête dans les entreprises commerciales et industrielles. Néanmoins la France est toujours bien accueillie au Chili, la Colonie française qui compte 18.000 membres est prospère, mais elle devrait y tenir le premier rang, au lieu de passer derrière les Anglo-Saxons et les Germains. Et la République Chilienne ne demanderait qu'à nous y aider, elle qui est si réellement une de nos sœurs latines de l'Amérique du Sud.

Ch. A. M.

Schrader (F.). *Les lois de Préservation aux États-Unis. Revue anthropologique*, 24me année, 1914, p. 1-19.

Dans son numéro de janvier 1914, la *Revue anthropologique* publie une leçon professée à l'École d'Anthropologie par F. Schrader, où le savant géographe montre comment les Américains ont été conduits à réagir contre les abus des choses naturelles auxquels ce jeune peuple, considérant la nature comme inépuisable, s'était laissé entraîner. Se plaçant à un point de vue philosophique il constate que les États-Unis, souvent dédaigneux des rapports avec le passé

ıblieux aussi des devoirs envers l'avenir, en étaient venus à ce qu'il appelle l'ir-
spect du milieu planétaire ; l'homme maître, dominateur, la nature servante
esclave, telle était la conception réglant les rapports de l'humanité et de la pla-
ète. Pour employer des termes plus positifs, par la culture épuisante des
rres, par des déboisements inconsidérés, par des accaparements des cours
eau, les Américains du nord arrivaient à l'appauvrissement de leur terri-
ire, et par suite à la dégradation plus ou moins rapide des vies organiques
ıe ce territoire avait pour fonction d'entretenir ; en un mot, ils aboutissaient
la ruine. Ils s'en sont aperçus à temps, d'où la loi de Réclamation du 17 juin
)02 (Reclamation act), et le rapport de la Commission nationale de Con-
rvation, transmis au Congrès le 21 janvier 1909 par le président Roosevelt.
Le Réclamation act, acte de réclamation nationale des richesses hydrau-
ques, a eu pour but de réglementer l'irrigation des terres arides ; partant
ce principe fondamental que les cours d'eau doivent être considérés
ımme faisant partie du patrimoine de la nation, laquelle doit les protéger
ıns l'intérêt de tous contre des monopoles abusifs, il a brisé, comme le dit
. Tavernier dans son rapport sur le congrès d'irrigation tenu en 1908 à
lbuquerque (Nouveau-Mexique), le fétichisme du « laissez-faire » en matière
irrigation, et, sans substituer à ce fétichisme celui de « l'Étatisme », il a créé
tre les deux systèmes une émulation féconde.

L'approvisionnement d'eau d'autre part est lié à la reconstitution du
maine forestier qui, depuis un siècle, avait diminué des quatre cinquièmes :
lui-ci devait donc être « réclamé » à son tour, et alors fut élaboré un code
estier, suivi par un code minier.

F. Schrader cite longuement le message du président Roosevelt transmettant
Congrès le Rapport de la Commission nationale de Conservation, puis les
emières lignes de ce Rapport : l'un et l'autre font ressortir le caractère
ilosophique de la réforme. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle eut
motif plus immédiat et plus matériel, mais il faut aussi reconnaître, avec
lteur de la leçon, que le sentiment de responsabilité vis-à-vis des géné-
ions futures fut loin d'y être étranger : et comme ce sentiment est né de
foi que les Américains ont dans l'avenir de leur pays, il convient de l'ad-
er. C'est une des formes du patriotisme, et l'une des meilleures.

Ch. A. M.

SIMART (Th.). *Le crépuscule d'une légende. Quelques Notes sur les Rapports entre Toscanelli et Christophe Colomb*. Anvers, 914 in-8°, 60 p. (Extrait du *Bulletin de la Société Royale l'Anvers*).

a légende que M. Simart voit disparaître dans un crépuscule qui devient
plus en plus opaque est celle de *Toscanelli initiateur de la Découverte de nérique*. Cette légende prend sa source dans une lettre que le savant astro-

nome Florentin, Toscanelli, aurait écrite, en 1474, au roi Affonso V, de Portugal, pour l'engager à aller aux Indes des épices par la voie de l'Ouest et non par celle de l'Est, lettre que Toscanelli lui-même aurait communiquée plus tard à Colomb afin de l'engager à exécuter cette entreprise.

La question de l'authenticité de cette pièce, qui donne à Toscanelli la priorité de l'idée d'un passage aux Indes par l'Ouest, a été soulevée pour la première fois par M. de la Rosa et par moi, au Congrès des Américanistes de 1900. Notre thèse, que cette pièce était apocryphe, scandalisa ceux, en très grand nombre, qui avaient toujours ajouté foi à la légende et l'on vit la plupart des géographes alors en nom se croiser pour la combattre. Gallois, Ruge, Hermann Wagner, Uzielli, Errera et d'autres s'élevèrent avec force contre notre prétention de rayer du livre de l'Histoire un document de cette importance et de changer ainsi toutes les données reçues sur la découverte du Nouveau-Monde.

Devant une opposition aussi vive, ceux qui voyaient les choses autrement s'abstinrent pour la plupart et c'est à peine si quelques-uns comme Hamy Marcel et Gravier osèrent dire ce qu'ils pensaient, de sorte que je restais à peu près seul à soutenir ce que je savais être le bon combat, car La Rosa qu était déjà atteint du mal par lequel il fut emporté, ne prit aucune part à cette polémique qui prit de grandes proportions. On en a dressé la Bibliographie qui forme à elle seule une importante plaquette. Dix ans plus tard je repris la question dans mon *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb* où je montrai qu'on m'avait opposé seulement des négations et que les raisons données pour assurer que Toscanelli n'a jamais écrit la fameuse lettre qui lui est attribuée subsistent encore dans toute leur force. L'importance de la question a déterminé M. Simart à la reprendre à son tour et c'est ce qui nous vaut l'intéressant mémoire dont le titre précède.

Très compétent en matière de cosmographie médiévale, versé dans la connaissance des écrits des humanistes du xve siècle, il a tout de suite vu que les Toscanellistes ne pouvaient asseoir leurs prétentions sur aucune raison valable et, à toutes celles déjà données pour montrer le caractère apocryphe de la fameuse lettre, il en a ajouté d'autres qui sont significatives. C'est ainsi qu'il constate une coïncidence extraordinaire entre l'orthographe particulière de la lettre attribuée à Toscanelli et celle des notes que Christophe et son frère Barthelemy ont mises aux deux exemplaires des traités de d'Ailly et de Pie II appartenant à la Colombine. Cette remarque, que personne n'avait faite, est un motif de plus de croire que cette lettre est de l'un des deux frères. La Rosa croyait qu'elle était de Christophe. Comme M. Simart, je l'attribuerai plutôt à Barthelemy qui, en matière de cosmographie, était l'inspirateur de son aîné.

Sur l'importante question de l'idée qu'on se faisait au xve siècle de l'étendue du Monde connu alors, M. Simart projette aussi une grande lumière en démontrant qu'à cette époque, et plus particulièrement à Florence, ce sont les idées de Ptolémée et non celles de Martin de Tyr, qui étaient acceptées d'où il tire cette conclusion judicieuse qu'il est inadmissible que Toscanelli

qui était l'ami du Ptoléméen Nicoló de Cusa et du savant Regiomontanos dont il devait revoir la traduction de Ptolémée, ait abandonné la mesure du degré de ce géographe pour prendre celui d'Alfragan dont se servait Colomb et dont fit aussi usage l'auteur de la fameuse lettre de 1474.

Le cadre forcément restreint de cette notice ne permet pas de suivre M. Simart dans tous les détails de son étude dont chaque page, pour ainsi dire, témoigne d'une connaissance approfondie des choses dont il parle et d'un rare esprit critique. Sur un point seulement il m'est difficile de partager l'opinion de M. Simart. Je ne vois pas qu'à aucune date et dans aucune partie de l'Europe, l'*Ymayo Mnndi* soit devenu le Manuel des Cosmographes compétents. S'il en était ainsi, on trouverait la trace du fait dans les auteurs et les cartes du temps. Or, à part de Behaim qui n'était qu'un amateur, aucun cosmographe, que je sache, n'avait adopté l'idée des anciens. reprise par d'Ailly, sur le peu d'étendue de l'espace maritime occidental. Les vrais cosmographes s'en tenaient à Ptolémée. Cette réserve, qui n'a qu'une importance secondaire, n'ôte rien à la valeur du travail de M. Simart qui est une contribution de premier ordre à la solution de l'obscure problème du véritable caractère de la grande entreprise de Colomb; il rend bien difficile à ceux qui oseraient encore entreprendre cette tâche, la réfutation de toutes les raisons montrant que Toscanelli, qui appartenait à l'école Ptoléméenne, n'a pu écrire la lettre de 1474, et que l'objet de la première expédition de Colomb n'était pas le passage au Levant par le Ponant.

Henry Vignaud.

Villanueva (Carlos A.). *La monarquia en América. — La Santa Alianza* (La monarchie en Amérique. La Sainte Alliance). Paris, Paul Ollendorff.

Ce nouveau volume de M. Villanueva, qui est le troisième de sa collection *la monarquia en América* (cf. *Journal*, t. IX, p. 194 ; t. X, p. 662), est l'histoire des pourparlers engagés de 1823 à 1826 entre les différents États européens pour la reconnaissance de l'indépendance américaine et pour l'entente au sujet des nouveaux régimes politiques à établir dans les anciennes colonies espagnoles. Cette partie de l'œuvre de M. Villanueva est, comme les deux précédentes, fertile en révélations ; elle jette une lumière nouvelle sur cette diplomatie européenne relative au nouvel état de choses en Amérique, dont personne n'avait encore jusqu'ici dégagé les mystères. De cette œuvre le rôle de la France se détache, prépondérant.

Mais pour saisir toute la portée des événements rapportés ici par M. Villanueva, il faut reprendre les faits d'un peu plus haut. Napoléon avait été, on le sait, le premier à reconnaître l'indépendance du Vénézuéla, le 20 août 1811, et après la remise en question de la situation de l'Amérique, par suite des revers éprouvés par les troupes républicaines, c'est Louis XVIII qui avait, en

1818, pris l'initiative d'une nouvelle reconnaissance de l'indépendance américaine. Les livres antérieurs de M. Villanueva nous ont montré comment les différents projets élaborés pour l'établissemeut de monarchies en Amérique échouèrent en raison de l'indifférence de Ferdinand VII et aussi des menées secrètes de l'Angleterre qui craignait de voir la France prendre la haute main sur les affaires d'Amérique et la Grande-Bretagne devenir vassale de la Sainte-Alliance.

C'est l'hostilité du ministre Canning qui fit échouer le Congrès de Vérone en 1822. Mais après les entrevues infructueuses qu'il eut avec le ministre français Polignac, Canning comprit qu'il était de l'intérêt de l'Angleterre de prendre les devants pour la reconnaissance de l'indépendance américaine, et, le 13 octobre 1823, il signait la nomination d'un corps consulaire britannique en Colombie, au Mexique, à Buenos-Aires, au Chili et au Pérou, en même temps qu'il instituait des missions diplomatiques auprès des gouvernements des trois premiers de ces pays, avec charge d'étudier leur état politique, économique et militaire. Les commissaires rédigeraient un rapport général sur les contrées qu'ils devaient visiter, et suivant ce rapport, S. M. conclurait à la nécéssité ou à la non-opportunité de la reconnaissance des nouveaux États.

Devant une telle attitude de l'Angleterre, le ministre français Chateaubriand s'empressa d'inviter les alliés à se réunir sans perdre de temps en Congrès à Paris, pour étudier la situation. C'est ici qu'apparaît l'attitude pleine de correction et de dignité de la France. Canning, craignant qu'une formidable coalition ne se forme contre l'Angleterre sur le continent, cherche un allié dans le gouvernement des États-Unis, et c'est alors que Monroë, comptant sur l'appui de l'Angleterre, fait sa célèbre déclaration, connue depuis sous le nom de doctrine de Monroë, et consignée dans son message au Congrès du 2 décembre 1823, où il déclarait que *le gouvernement des États-Unis interprèterait comme une attitude hostile envers lui-même toute ingérance d'une puissance étrangère quelconque dans les affaires des nouveaux États américains.*

Une telle position prise par les États-Unis donna à réfléchir à l'Angleterre d'autant plus que Canning recevait de Paris des assurances formelles de paix. La Sainte Alliance n'avait pas vu, il est vrai, sans déplaisir, l'Angleterre prendre les devants dans la reconnaissance des nouveaux États, et le prince de Metternich aurait volontiers déchaîné la guerre entre la Sainte-Alliance et la Grande-Bretagne. La paix fut conservée grâce à la fermeté et à l'attitude loyale de la chancellerie française. Celle-ci ne cessa, dès les premiers moments de conseiller le calme et la prudence à ses alliés, ainsi que la résignation au gouvernement de Madrid.

Sur ces entrefaites, Canning recevait, vers le milieu de 1824, les rapports des missions envoyées à Buenos-Aires, à México et en Colombie. Tous étaient favorables ; S. M. britannique signa, le 1er décembre 1825, les pièces par lesquelles elle reconnaissait l'indépendance des trois nouveaux États, et nommait auprès de leur gouvernement des agents diplomatiques chargés d'établir avec eux des traités de commerce et de navigation, pour le plus grand bien des intéressés.

Quelques mois après, l'Angleterre reconnaissait également l'indépendance du Brésil.

Alors, les chanchelleries européennes entrèrent successivement en négociations avec les nouveaux États pour signer avec eux des traités d'amitié, de commerce et de navigation. La France reconnut définitivemeut l'indépendance en septembre 1830. Le Saint-Siège l'avait déjà fait, au commencement de 1828, en nommant les premiers évêques américains d'après les candidatures présentées par les gouvernements républicains : ceux-ci assumaient ainsi le droit de patronat qui, durant l'époque coloniale, avait appartenu au roi d'Espagne.

Tels sont les principaux événements sur lesquels les documents étudiés par M. Villanueva dans « *La Santa Alianza* » jettent un jour définitif. Cette nouvelle étude est digne des précédentes par la documentation nouvelle et abondante, et par la clarté avec laquelle l'auteur sait démêler les fils d'une diplomatie bien souvent embrouillée et confuse. Elle est en même temps un hommage rendu à la diplomatie française. De cet hommage nous pouvons être justement fiers, puisqu'il est uniquement basé sur les documents qu'ont mis au jour les patientes recherches d'un historien dont l'érudition n'a d'égale que l'impartialité, et dont la devise est le mot de Fénelon : « L'historien ne doit être d'aucun temps et d'aucun pays ».

Jules Humbert.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

L'origine du cheval américain. — Le Popol-Vuh et l'État de Xibalba. — Deux conférences de M. James H. Hyde. — Les précurseurs de Jacques Cartier (1496-1534). — Lettres inédites de Humboldt. — Les Indigènes de l'Alaska. — Handbook of Indians of Canada. — Géographie de la Basse-Californie. — Encyclopaedie van Nederlandsch-West-Indië. — Une description de México de la fin du XVIIIe siècle. — L'itinéraire du voyage de Don Garcia Hurtado de Mendoza aux provinces des Coronados et Ancud. — The Quaterly Journal of the Society of American Indians. — Boletin de historia y antigüedades. — Boletim do Museu Gœldi. — Actes de la XVIIIe session du Congrès international des Américanistes. — XIXe Congrès international des Américanistes (2e session). — XIVe session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. — IIIe Congrès international des Études historiques. — Nouvelles de l'expédition Stefánnson. — Découvertes du Pr. K. Th. Preuss en Colombie. — L'expédition du Museum de Pennsylvania dans le bassin de l'Amazone. — Retour du Dr Hamilton Rice. — Nouvelles de M. E. Nordenskiöld. — Un monument en l'honneur de Champlain. — Distinctions honorifiques. — Prix Bonaparte-Wyse. — Sommaires de « France-Amérique» (Articles de fonds).

L'origine du Cheval américain. — C'est Darwin, qui, au cours du voyage du Beagle en 1832-1836, recueillit les premiers restes fossiles de Cheval en Amérique. Ces restes comprenaient deux molaires seulement ; la plus parfaite avait été trouvée dans la Pampa (Bajada de Santa Fé). Owen donna à l'animal auquel elle avait appartenu le nom d'*Equus curvidens*. Quelques années plus tard, Lund signala la découverte d'ossements de Cheval dans les cavernes du Brésil. Depuis lors, les trouvailles se sont multipliées et l'on a décrit au moins une dizaine d'espèces de chevaux fossiles sud-américains, pour la plupart très mal définies d'après des dents isolées plus ou moins usées ou des ossements peu caractéristiques :

Equus aff. caballo Lund.
E. americanus Gerv.
E. macrognathus Gerv.
E. Devillei Gerv.
E. quitensis Wolf.

E. argentinus Bram.
E. andium Wagn.
E. rectidens Gerv. et Am.
E. Lundii Boas.
E. gracilis Amegh.
E. insulatus Amegh.
E. Meinezi Amegh, etc... etc.

Le mieux connu de ces Chevaux est l'*E. andium* de l'Équateur (Riobamba), très bien étudié par Branco : il est de petite taille, sa tête est volumineuse, ses membres très trapus.

Le cheval dont on a recueilli les ossements en assez grande abondance dans le gisement bien connu de Tarija (Bolivie) est de taille intermédiaire entre ce dernier et le cheval fossile de la Pampa, ses membres sont courts, massifs, et sa dentition présente des particularités archaïques [1].

Quant aux ossements de chevaux recueillis dans le Pampéen, quelques-uns indiquent des animaux d'assez grande taille et à membres élancés ; malheureusement, on n'en connaît aucun squelette complet et fort peu de dentitions.

L'abondance du cheval fossile en Amérique a conduit tout naturellement les savants à se demander si les nombreux troupeaux de chevaux que les Espagnols rencontrèrent dans la Pampa n'en seraient pas les descendants.

La question a été maintes fois posée ; malheureusement, pour l'instant du moins, la paléontologie ne peut fournir aucun argument décisif pour ou contre cette hypothèse. Pour qu'elle fût en mesure de le faire, il faudrait connaître mieux la stratigraphie du Pampéen, connaitre la dentition des chevaux demi-sauvages sud-américains actuels, savoir notamment si quelques-uns d'entre eux sont plus archaïques que notre cheval européen ; enfin, il serait nécessaire de posséder des ossements de chevaux extraits de tombes précolombiennes.

C'est pourquoi un savant suédois, M. Sefve, qui vient d'étudier non seulement les ossements de Tarija rapportés par Nordenskiöld mais aussi ceux des diverses espèces de la Pampa et du Brésil et qui a même été en Amérique du Sud pour examiner les ossements conservés dans les divers musées, évite toute hypothèse sur l'origine du cheval sud-américain actuel [2]. Il se contente de réduire à trois le nombre des espèces de chevaux fossiles du Sud-Amérique, auxquelles il attribue les noms de *Equus neogaeus* Lund, *Equus curvidens* Owen, *Equus andium* Wagner.

Un naturaliste argentin, M. Aníbal Cardoso [3], n'a pas cru toutefois devoir

1. Les nombreux ossements de cette espèce rapportés par M. de Créqui-Montfort ont été étudiés par MM. Boule et Thèvenin, dont le travail paraîtra incessamment.

2. Sefve (Ivar). *Die Fossilen Pferde Süd-Amerikas* (*Kungl. svenska Vetenskapsakademiens handlingar*, t. XLVIII, n° 6, Uppsala et Stockolm, 1912), 185 p., 3 planches.

3. Cardoso (Aníbal). *Antigüedad del caballo en el Plata* (*Anales del Museo nacional de Buenos-Aires*, t. XXII, 1912, p. 371-439, 459-462).

être aussi réservé dans ses conclusions. Pour lui, l'*Hippidium*, qui est un Equidé plus primitif que le Cheval et qui a vécu avec lui au Pliocène et au Quaternaire dans l'Amérique du Sud, a certainement donné naissance à l'*Equus rectidens* et celui-ci au cheval créole, lequel conserverait encore maints caractères ostéologiques de ses ascendants, particularités qui excluent toute parenté avec les chevaux arabes et andalous importés par les Espagnols.

Le savant argentin n'envisage pas d'ailleurs la question au seul point de vue paléontologique ; il la traite également, d'une façon très complète, au point de vue historique, et s'il s'est montré si catégorique bien que n'ayant pas à sa disposition de meilleurs matériaux que les autres naturalistes, c'est en réalité parce que sa conviction s'était déjà faite sur des données historiques. Aussi passerai-je sur son étude comparative des ossements fossiles et modernes, pour insister davantage sur la partie vraiment originale de son travail, c'est-à-dire sur la partie historique.

On sait que Don Pedro de Mendoza arriva à La Plata en 1536 et qu'il y fonda Buenos Aires, que les Espagnols durent abandonner, le 10 mai 1541, pour gagner, sous la conduite d'Irala, La Asunción. Ce ne fut qu'en 1580 que Don Juan de Garay reconstruisit la ville, et c'est alors qu'il apprit des Indiens l'existence de chevaux dans la région, où ils formaient d'immenses troupeaux qu'en 1585, Hernando de Montalvo estimait à 80.000 têtes. C'est cet auteur qui le premier déclare que ces chevaux descendent d'animaux abandonnés par Irala en 1541, version que reproduit en 1612, sous une forme dubitative il est vrai, Ruy Díaz de Guzmán, mais en spécifiant que ces animaux comprenaient 5 juments et 7 chevaux. Tels sont les faits.

M. Cardoso, après en avoir fait une critique très serrée, n'hésite pas à les révoquer en doute. S'appuyant sur l'historien Schmidel, acteur et témoin de l'événement, il rappelle que les soldats de Mendoza, assiégés par 23.000 Indiens, durent manger leurs chevaux, et même des rats, des vipères, de la chair humaine et jusqu'à la semelle de leurs chaussures, et conclut non sans raison qu'il est invraisemblable qu'ils aient encore eu au moment de leur départ pour La Asunción 12 chevaux vivants.

Il insiste sur ce fait qu'aucun chroniqueur ne parle plus de chevaux jusqu'en 1542, où l'Adelantado Cabeza de Vaca vint au Paraguay avec 26 de ces animaux, qui d'ailleurs ne parvinrent jamais à Buenos Aires. A aucun moment, en somme, il ne trouve la preuve de l'abandon, ni même d'une possibilité d'abandon de quelques-uns de ces animaux dans la région où quarante ans plus tard, Juan de Garay devait en trouver d'immenses troupeaux. Pour lui, la légende de l'origine espagnole n'a pris naissance que dans un but de fraude. En effet, si ces troupeaux avaient été déclarés autochtones, le cinquième de leur valeur revenait au Roi et le dixième à l'Église, tandis que s'ils étaient considérés comme descendants des chevaux importés par les premiers Espagnols, il n'y avait pas lieu à tribut. Cette explication, si humaine, est très plausible.

M. Cardoso donne d'ailleurs d'autres arguments en faveur de sa thèse. Il reproduit le fragment de la *Tabla del gran rio*, dessinée par Cabot en 1533 (?), où le célèbre navigateur a figuré un cheval parmi les spécimens de la

faune indigène. Il cite, d'après Mercerat, le témoignage du capitaine Sarmiento de Gamboa, qui, envoyé, en 1579, du Callao à la recherche de Drake, rapporte avoir vu dans le détroit de Magellan des Indiens à cheval, et il fait remarquer fort justement qu'il est peu admissible, si ce témoignage est exact, que ces chevaux aient été les descendants de ceux qui auraient été abandonnés en 1541 à Buenos Aires.

Cardoso montre encore que les Indiens de la Pampa ne redoutaient nullement le cheval comme ceux des autres parties de l'Amérique et qu'ils le chassaient à l'aide de *boleadoras*, dont on retrouve tant de spécimens dans les tombes préhispaniques. Il insiste tout particulièrement sur le récit de Ercilla dans *La Araucana*, où, par suite d'une fausse interprétation, on a pu voir la preuve que les Araucans furent effrayés à la vue des chevaux espagnols, alors que le chroniqueur insiste simplement sur leur stupeur à la vue des chevaux dressés (*corregidos*). Je passe sur le calcul par lequel l'auteur essaie de prouver que, en quarante-quatre ans, les 5 chevaux et les 7 juments abandonnés par Irala n'auraient pas pu donner naissance à ces immenses troupeaux, *que parecen montañas*, suivant l'expression de Ruy Díaz de Guzmán, ainsi que sur la partie linguistique du travail où il cherche à établir qu'il existait peut-être un mot dans les langues indigènes pour désigner le cheval.

Il est certain que M. Cardoso a su réunir en faveur de sa thèse un faisceau de faits d'ordre historique, dont on peut discuter la valeur mais dont ce serait une faute de ne pas tenir compte à l'avenir.

Cette discussion ne s'est d'ailleurs pas fait longtemps attendre. M. le professeur Trouessart, dont on connaît la compétence en mammalogie et notamment dans toutes les questions relatives à l'origine des animaux domestiques [1], et qui, dès 1892, avait pris nettement position contre la thèse reprise par le savant argentin [2], vient de publier un nouvel article sur la question, précisément à l'occasion du mémoire de M. Cardoso [3]. Le Professeur du Muséum groupe sous trois chefs principaux les preuves de l'absence du cheval à l'époque de la découverte : preuves historiques, preuves géologiques et paléontologiques, preuves physiographiques et zoologiques.

Je n'insisterai pas sur le premier groupe : c'est l'exposé de tous les témoignages des chroniqueurs relativement à la crainte superstitieuse que les Indiens éprouvaient pour le cheval. L'auteur ne connaissait, au moment où il rédigea son article, le mémoire de M. Cardoso que par une analyse et n'a pu par suite faire une critique approfondie des arguments nouveaux d'ordre historique qui s'y trouvent consignés.

S'appuyant ensuite sur l'étude géologique du Quaternaire argentin faite par

1. Trouessart (E.). *L'origine préhistorique de nos mammifères domestiques* (*Biologica*, t. I, Paris, 1911, p. 296-306).

2. Trouessart (E.). *The fiction of the american Horse* (*Science*, t. XX, 1892, p. 188).

3. Trouessart (E.). *Le cheval existait-il en Amérique à l'époque de la découverte du Nouveau Continent ?* (*Revue générale des Sciences*, Paris, 1913, p. 725-729).

Ameghino, M. Trouessart montre que c'est à la fin du Platien, c'est-à-dire pendant une période de dépression lacustre, succédant à une période de transgression marine, que le cheval a disparu d'Amérique du Sud, en même temps que le Mastodonte, et qu'on n'en trouve plus trace dans les couches plus récentes (étage aimara) jusqu'à ce qu'apparaisse dans les terrains tout à fait modernes l' *Equus caballus domesticus*. Cette disparition du cheval autochtone s'explique d'ailleurs facilement par les changements de milieu survenus à cette époque géologique. L'étude de la répartition actuelle des Equidés montre que ces animaux sont cantonnés dans une zone, dont l'altitude est de 2000 à 3000 mètres, dont le sol couvert de graminées est toujours sec. Ce sont là les conditions essentielles de vie de ces animaux. « En Amérique du Nord, dit M. Trouessart, les Equidés à trois doigts qui, au début du Quaternaire et grâce à un sol plus ferme, avaient évolué en se débarrassant des doigts latéraux devenus inutiles, se trouvèrent victimes de cette évolution trop parfaite, lorsque le climat devint à la fois très humide et très froid. » La disparition des prairies à l'époque glaciaire les anéantit rapidement. L'Amérique du Sud a échappé, il est vrai, à l'action des glaciers; mais la disparition du cheval, très abondant pendant le Pampéen, coïncidant, comme nous l'avons vu avec une période de dépression lacustre, il est logique d'admettre que c'est le manque d'altitude et de sécheresse du sol et le défaut d'une nourriture appropriée qui ont entraîné l'extinction des grands herbivores et notamment du cheval.

M. Trouessart termine par une dernière objection d'ordre zoologique en rappelant que tous les chevaux sauvages ont la crinière courte et dressée, alors que le cheval argentin a toujours eu la crinière longue et flottante du cheval domestique.

Telles sont les deux thèses en présence. Une réponse de M. Cardoso, parue récemment [1], montre qu'il n'a pas été plus convaincu par l'argumentation de M. Trouessart que celui-ci ne l'avait été par la sienne.

La question reste donc ouverte, et il est à craindre qu'elle ne le reste tant que la paléontologie n'aura pas les éléments suffisants pour résoudre le problème. C'est évidemment de cette science qu'il faut attendre la solution.

En terminant, je dois cependant signaler un fait d'un ordre ethnographique, qui n'a pas été invoqué par les partisans de l'origine américaine du Cheval et qui me semble avoir une certaine valeur. Lorsque les Espagnols revinrent pour la seconde fois dans la région de la Plata, les Indiens qui l'habitaient étaient de véritables centaures. Ils vivaient, chassaient, combattaient à cheval. Leur habileté à manier cet animal frappa d'admiration les conquérants eux-mêmes. Cette adaptation à la vie équestre se serait faite en cinquante ans environ, si l'on admet qu'ils ne connaissaient pas le cheval avant l'arrivée des Espagnols. Le fait est possible, mais à coup sûr un peu surprenant. Une transformation aussi complète des conditions de vie de tout un peuple ne se réalise pas ordinairement en un

1. Cardoso (Aníbal). *Nuevos comprobantes a propósito de la antigüedad del Caballo en el Plata* (*Anales del Museo nacional de historia natural de Buenos Aires*, t. XXIV, 1913, p. 445-460).

si court laps de temps. Pour ma part, j'ai pu me rendre compte de la répugnance qu'éprouvent encore à l'heure actuelle les Indiens du haut Amazone ou du versant occidental des Andes équatoriennes à monter à cheval, bien qu'ils connaissent et voient utiliser cet animal depuis plusieurs siècles.

P. Rivet.

Le Popol vuh et l'État de Xibalba. — L'auteur de ce livre nous prévient qu'il enveloppe ses récits des voiles du Symbole de façon à ne pas exposer aux lecteurs, les faits tels qu'ils se sont produits en réalité. Nul, sans doute, ne peut se faire illusion à cet égard ni prendre les relations contenues dans cet ouvrage pour de l'histoire proprement dite. Il n'en est pas moins certain que nous y rencontrons une mine précieuse de renseignements en ce qui concerne les annales primitives des peuples du Centre-Amérique, leur chronologie et l'état de leur civilisation.

La première partie du Popol-vuh offre un caractère surtout cosmogonique. On nous y raconte comment furent formés la terre et l'homme et quelles révolutions notre globe eut à traverser. Ensuite vient l'exposé des luttes que soutinrent les habitants du Guatémala contre l'Empire dont la métropole était Xibalba. Ce mot signifie littéralement « Patrimoine, séjour des mâles, des hommes », du Maya *Xib*, *Xibil* ; « vir, masculus » et *balba* ; Terra, patrimonium. » Cette dénomination fait contraste avec celles des populations vassales, qui portaient des noms d'animaux, à savoir les *Tucurs* ou *Tucurubs* ; « Hiboux » de la Vérapaz, lesquels fournissaient aux chefs Xibalbaïdes, des *Ahpop-achi* ou gardes du corps, Les *Zotziles* ou Indiens chauves-souris du Chiapas central dont la métropole s'appelait *Cinacantan* ou « tierra de los murcielagos ». A ceux-ci, il convient d'ajouter, sans nul doute, les sujets du plus ou moins mythique Votan, nommés *Chanes* ou serpents en langue Tzendale. Effectivement, ce Votan qui paraît constituer une forme secondaire du premier Quetzalcoa, le héros civilisateur des Toltèques orientaux nous est représenté comme en rapport constant avec l'Empire de Xibalba. Il est question, notamment, des quatre voyages, aller et retour, par lui entrepris de *Valum-chivim*, « la terre des Xibes » à *Valum-Votan*, « la terre de Votan » dont les ruines ont été visitées par l'abbé Brasseur et que l'on peut identifier, sans crainte d'erreur, pensons nous avec l'ancien *Na-chan* « Maison des serpents » de la légende. Ajoutons que ce terme mystérieux se retrouve visiblement aujourd'hui encore dans celui de *Chaneabal*, litt : Langue, parler des serpents » ou « Parleurs du langage des serpents» par lequel se désignent les habitants de la paroisse de Comitan et localités environnantes dans le sud des Chiapas. En effet, ces indigènes font usage d'un sous-dialecte Tzendale. Ce sont, en réalité, des descendants des *Chanes* au même titre que les vieux sujets de Votan. Le Dr D. Brinton nous paraît donc s'être évidemment trompé en rendant *Chanebal* par quatre idiomes, ce qui est quatre fois un idiome », au sens métaphorique de « langage parfait. »

En tout cas, force est de le reconnaître; les Xibalbaïdes, à l'exemple de Caligula s'attribuaient une origine bien plus illustre que celle du reste de l'humanité et spécialement de leurs vassaux. L'empereur Romain s'inspirant de cette idée que les chèvres et les moutons ayant pour pasteurs des hommes, c'est-à-dire des êtres d'une nature supérieure, les peuples devaient eux aussi être régis, non par de simples mortels, mais bien par des habitants du céleste séjour. Il partait de là pour se faire adorer comme un dieu. Les gens de Xibalba, non moins blessants dans leurs prétentions, se regardaient comme faisant seuls partie de l'humanité.

De là, des révoltes d'autant plus difficiles à réprimer que plusieurs tribus se rattachaient à un courant civilisateur différent, celui des Toltèques occidentaux de L. Angrand. Ce qui le prouve clairement, c'est que les princes Cakgis font par dérision, subir au rat, cet applatissement frontal qui revêtait un caractère sacré pour les Toltèques orientaux.

En tout cas, nous avons lieu de déclarer la rédaction primitive du Popol Vuh antérieure au vi^e siècle de notre ère. Ce livre ne parle-t-il pas des Tucurs comme d'une peuplade encore existante ? Or, nous savons par le *Titulo de los señores de Cancoj* qu'ils furent dispersés par les Pokomans environ mille ans avant la conquête espagnole. Quoi qu'il en soit, les chefs du pays cakgi se mettent à jouer au jeu royal de la paume, autrement dit à proclamer leur indépendance. Mandés à Xibalba, ils sont condamnés au dernier supplice.

Toutefois de la princesse *Xquiq*, fille d'un potentat oriental et du Cakgi *Hunhunahpu*, devenu père après sa mort, comme l'Egyptien Osiris, naissent de nouvaux chefs pour la nation insurgée. En d'autres termes, ce seraient des métis de Xibalbaïdes et d'indigènes qui auraient continué le mouvement séparatiste. Ils commencent, grâce à leurs sortilèges à transformer en singes, les colons appartenant à la race conquérante. Autrement dit, ils les réduisent à une condition inférieure. Somme toute, rien d'étonnant à ce que ces vaincus, enfin émancipés se soient amusés à traiter de quadrumanes, ceux qui les qualifiaient de Hiboux. Du reste, les nouveaux princes guatémaliens, convaincus eux aussi d'avoir voulu jouer à la paume sont sommés de se rendre à Xibalba. Ils y perdent la vie, mais grâce à leur pouvoir surhumain, se ressuscitent eux-mêmes et finissent par triompher de leurs ennemis.

Ximenes et après lui, Brinton ont voulu ne voir dans l'empire Xibalbaïde qu'une image du Monde Souterrain, du *Mictlan* ou pays des morts de la mythologie mexicaine, cela ne semble, vraiment, guère soutenable. Sans doute, les princes de cette région nous sont représentés sous les traits de génies malfaisants. L'un par exemple aurait eu pour occupation de donner la jaunisse, l'autre de tuer les gens par le moyen de coups de sang. Un troisième se chargeait de tendre des pièges aux hommes et de les faire périr, victimes de la trahison. D'autre part, les cités que mentionne à ce propos le Popol vuh sont représentées comme de véritables lieux d'épreuves où les chefs orientaux s'efforcent de se débarrasser de leurs ennemis. Toutefois l'on doit tenir compte ici des embellissements que la légende a fait subir à l'histoire. Des insurgés toujours menacés de mourir sacrifiés sur les autels des dieux ne pouvaient

évidemment pas représenter leurs adversaires sous les traits de génies bienveillants. Les maisons d'épreuves où l'on immolait les captifs étaient simple-les cités relevant de l'État de Xibalba. Cela paraît bien clair pour la demeure des Chauves-souris ou *Zotzilha* qui, nous l'avons déjà dit, ne peut être autre chose que Cinacantan, la capitale des Indiens Zotziles. De plus, la route que doivent suivre les princes insurgés pour se rendre de leur pays à Xibalba est bien la même, comme le remarque l'abbé Brasseur, que celle prise aujourd'hui encore par les Indiens de Coban, lorsqu'ils veulent aller à Xicalanco. Nous restons donc plus convaincus que jamais de l'identité de cette dernière ville de la vieille métropole des Orientaux. Les Xicalanques, litt. : habitants du pays des Calebassier et les Xibalbaïdes du Popol vuh seraient donc à peu près dans le même rapport que les Hébreux et les Israëlites. Somme toute, la géographie du livre sacré est réellement celle du Sud-Est mexicain et du Guatémala. On n'y trouve rien qui rappelle l'Elysée ou le Tartare de la mythologie hellénique.

Pour nous résumer l'empire oriental dont les débuts peuvent remonter aux débuts de notre ère, arrive à son déclin au bout de quatre ou cinq siècles, par suite de la révolte des populations de race Pokome, dont la civilisation était de type occidental. Quatre ou cinq cents ans plus tard d'autres occidentaux, à savoir les Mams ou Zaklohpakaps paraissent avoir formé un nouvel État englobant le Soconusco, une grande partie du Chiapas et le Guatémala. Leurs chefs étaient sans doute de race mexicaine et l'influence de l'Anahuac se fait sentir chez leurs sujets, sous le rapport linguistique, de la façon la plus étrange. Ainsi que nous nous efforcions de l'établir dans un précédent travail, ils adoptent pour leur conjugaison des formes purement mexicaines et que l'on ne trouve ni en Pokomam ni en Maya. En revanche leur présence est constatée p. ex. en Quiché, en Tzendale. Toutefois, ce qu'il importe de signaler, c'est que tous ces mexicanismes, sans exception existent en Mam et ce dernier idiome en possède plusieurs qui lui sont spéciaux. Dès lors, plus de doute possible. C'est par la langue du Soconusco qu'ils ont été introduits chez des populations du Sud et de l'Est.

Enfin vers le XIIIe siècle de notre ère, nous voyons Quichés et Cakchiquels, peuples eux aussi de civilisation occidentale, substituer leur domination à celle des Mams dans la région du Guatémala. Toutefois, le souvenir du puissant empire de l'Est ne s'était pas complétement effacé. Le manuscrit Cakchiquel ou mémorial de Tecpan Atitlan rédigé vers cette époque, signale la présence d'un envoyé de Xibalba. Doit-elle passer pour plus réellement historique que l'entrevue mentionnée par Trogue-Pompée, d'Alexandre et de la reine des Amazones ?

Comte DE CHARENCEY.

Deux conférences de M. James H. Hyde. — Quand M. René Doumic eut à présenter, à l'auditoire de la Société des Conférences, M. James H. Hyde qui allait parler de la littérature française aux Etats-Unis, il s'exprima ainsi :

« Je n'ai pas à vous présenter M. James H. Hyde, il n'y a pas d'Américain plus connu à Paris, ni de Parisien plus connu à New-York. » De fait, pour traiter des questions historiques ou littéraires franco-américaines, nul n'est plus qualifié que cet homme doublé d'un érudit qui a tant fait pour rapprocher chaque jour la France et les États-Unis dans le domaine intellectuel comme dans le domaine politique.

1°) *Questions historiques* (Conférence faite au Comité France-Amérique, le 12 décembre 1912). — Comme il le dit lui-même, M. Hyde ne s'est pas proposé d'épuiser, dans une conférence d'une heure, un sujet qui mériterait toute une vie, mais de préciser les faits historiques des relations franco-américaines, en insistant sur de nombreux détails anecdotiques qui forment comme le cadre destiné à faire ressortir le fond du tableau.

Au début, ces relations furent naturellement bonnes, puisque c'est à la France que les États-Unis ont dû leur indépendance, et M. Hyde est le premier à admirer le mouvement de générosité qui poussa la France à donner son sang et son argent à la jeune République ; mais, en psychologue avisé, il découvre à l'alliance franco-américaine des raisons plus complexes et moins désintéressées, et il ne se trompe guère, car il est certain que les Français et leur gouvernement désiraient prendre leur revanche du traité de 1763, et voulaient rétablir, par la création d'un contrepoids nouveau, l'équilibre de l'Europe rompu, depuis cette date fatale, au profit de l'Angleterre. Pour un motif de même nature, l'Espagne et la Hollande se déclarèrent pour l'Amérique. En France, l'appui secret devint une alliance ouverte à partir de Saratoga et du séjour à Paris du « bonhomme » Franklin : sur lui, sur Lafayette, sur Paul Jones, le grand marin dont Napoléon, qui s'y connaissait en hommes, disait : « S'il avait vécu, la France aurait eu un amiral », sur Rochambeau, sur Washington, etc., les anecdotes abondent et donnent de la saveur à tout le récit.

L'avènement du 1er Empire, comme celui du 2me, amena un léger refroidissement dans les relations entre les deux pays, refroidissement qui fut accru, pour l'un, par le blocus continental, pour l'autre, par l'expédition du Mexique. Depuis 1870, elles n'ont point été troublées, et, en 1907, à la conférence d'Algésiras, les Etats-Unis, qui prenaient part pour la première fois à un congrès européen, soutinrent énergiquement le point de vue français.

Mais elles peuvent devenir meilleures encore, car il arrive que les intérêts privés sont parfois opposés, et comme les peuples, en République, ont voix au chapitre, ils forcent parfois les gouvernements à faire ce qu'ils ne voudraient pas faire. Il faut par suite entreprendre l'éducation des deux peuples, il faut qu'ils se connaissent mieux, que les échanges d'idées soient aussi suivis que les échanges de choses. C'est la charge des Chambres de Commerce, c'est celle de la presse des deux pays.

Leur alliance leur a toujours valu la victoire ; dans l'avenir il en doit être de même, puisque, comme l'a dit Patrick Henry à la Convention de Virginie : « Le meilleur moyen de juger l'avenir, c'est le passé. »

2°) *Questions littéraires* (Conférence faite le 17 décembre 1913 à la Société de

Conférences). — M. Hyde ne se contente pas de connaître notre histoire, il possède à fond notre langue qu'il parle comme sa langue maternelle, et notre littérature : il l'a prouvé en exposant dans une deuxième conférence, pleine de finesse et de grâce, le rôle que jouent les lettres françaises dans la vie intellectuelle des Etats-Unis.

Après un préambule où il examine rapidement les différences souvent profondes qui existent, par suite des diversités de climat, d'origine et de peuplement, entre tels et tels Etats de l'Union, il constate qu'aux Etats-Unis, ce sont les femmes qui sont souvent les alliées de la littérature française, et même de la littérature en général. C'est que les hommes sont absorbés pour la plupart par les affaires, et que seules les femmes, « placées en Amérique sur un piédestal où elles sont isolées et s'ennuient », ont assez de temps pour se permettre de parler littérature. C'est du moins ce qui se passe dans les hautes classes, qui parlent le français couramment, car, dans les universités, un public d'hommes et de femmes, important sinon par le nombre du moins par la qualité, lit beaucoup; mais dans les classes moyennes, on ne lit guère que le journal du dimanche, qui, avec le cinéma, tient lieu de toute littérature, même américaine.

Maintenant que lit-on ? C'est l'une des questions les plus importantes, et il faut citer textuellement M. Hyde : « Qu'on imagine, dit-il, ce qu'un bon livre français peut apporter de joie, de grâce, de douceur et de beauté dans une fournaise de la vie américaine ; il ouvre à ceux qui le feuillettent des horizons nouveaux, — et je me suis dit souvent que ce serait une aventure à conter que le voyage d'un livre français aux Etats-Unis... etc... ». Parmi les romanciers, Balzac et Dumas père ont été longtemps les plus lus ; les conteurs comme Daudet et Maupassant ont aujourd'hui plus de fervents ; dans le domaine de l'histoire, les mémoires du XVIIIe siècle et de l'Empire ; au théâtre, les auteurs dramatiques simples, Dumas fils et Sardou rencontrent la faveur. La poésie a peu de lecteurs, et la raison s'en trouve facilement : «Toutes les autres civilisations se sont développées suivant des habitudes déterminées : le rêve et la poésie sont à leur origine. L'Amérique, elle, a débuté par l'action et n'a pas eu le temps de rêver. » Il est probable qu'il n'en sera pas toujours ainsi, car « elle se sent, dit encore M. Hyde, attirée, précisément à cause de ce «vide initial », vers la France, dont la civilisation est sortie de la Grèce et de Rome, tandis que la sienne est apparue brusquement, par suite d'un effort de volonté. Elle a quelque chose de tendu et de dur, de là son activité, son caractère pratique et précis, de là aussi une certaine tristesse, une certaine rudesse, mais, par contraste, une admiration envieuse de l'effort pour l'effort, de la méditation, de la gaieté, de la politesse et de la joie de vivre, de tous les raffinements enfin d'une vieille civilisation. »

Que si l'on se demande pourquoi elle ne s'adresse pas à la littérature anglaise pour trouver une bonne partie de ce qui lui manque, M. Hyde répond ingénieusement que l'anglais est trop accessible : c'est le parent qu'on voit souvent; la littérature française, moins proche, attire davantage la curiosité et prend des aspects de « princesse lointaine. »

Il serait difficile de montrer d'une manière plus jolie et plus attachante tout ce que l'Amérique aurait à gagner à un commerce intellectuel plus étroit avec la France ; la conférence de M. Hyde se termine par un appel à de nouveaux efforts des deux côtés de l'Atlantique pour atteindre ce but. Qui ne souscrirait à ce désir ? Nous en tirerions, nous aussi, de bien précieux avantages. Car, en somme, ce que les Américains nous envient, c'est notre passé surtout, et ce que nous voudrions, nous, c'est leur présent.

Ch. A. M.

Les précurseurs de Jacques Cartier (1497-1534). — Depuis plusieurs années se poursuit à Ottawa, sous les auspices du ministre de l'Agriculture du Dominion, une publication du plus haut intérêt, celle des *Archives Canadiennes.* De celles-ci, pour former le volume paru en 1913, M. Higgard a tiré toute une collection de documents relatifs à l'histoire du Canada, durant la période qui s'est écoulée entre le 1er voyage de Jean Cabot jusqu'à l'arrivée de Jacques Cartier dans le golfe du Saint-Laurent. Les documents reproduits in-extenso sont écrits en diverses langues, en latin, en espagnol, en portugais, en italien, en anglais et en français, et accompagnés, sauf pour ceux écrits en français, d'une traduction anglaise. C'est dire que le travail de M. Higgard est considérable.

Il lui a permis de faire, dans son introduction, qui, remarquons-le en passant, est écrite en français et en bon français, un résumé très complet des voyages et des explorations accomplis par les hardis navigateurs de l'époque, contemporains et émules de Colomb, et dont le premier fut Giovanni Caboto. On ne sait rien de la première partie de la vie de Cabot, sinon que, né à Gênes, il fut naturalisé citoyen vénitien en 1476. C'est en voyageant sous le pavillon de la célèbre République qu'il pénétra en Arabie jusqu'à la Mecque ; là, apprenant que les épices, parfums et pierres précieuses qu'il y trouvait venaient par caravanes du N. E. de l'Asie, il eut l'idée que ces marchandises pourraient être apportées directement en Europe à travers l'Océan de l'Ouest, et ce fut pour rechercher cette route d'Europe en Asie par l'Ouest que partirent de Bristol les expéditions de Cabot, venu s'installer en Angleterre en 1484. Après deux tentativss infructueuses, celle de 1497 réussit, c'est-à-dire que Cabot atteignit Terre-Neuve, croyant être arrivé à l'extrémité N.E. de l'Asie. En 1498, nouveau voyage où fut aperçue la côte du Groënland ; mais au retour la déception des marchands anglais, qui ne voyaient revenir ni épices ni pierres précieuses, fut telle qu'aucune autre expédition ne partit de Bristol pendant les trois années suivantes, et que celle de 1501 ne fut pas confiée à Cabot et à ses fils. Entre temps, les Portugais avaient commencé à explorer les mêmes côtes, et en 1500, Corte Real avait abordé au Groënland, où il retourna l'année suivante. En 1504, apparurent des navires français, montés par des pêcheurs bretons et normands, et depuis, chaque année, les côtes de Terre-Neuve furent visitées par leurs bateaux de pêche. Les explorations reprirent en

1520 expéditions de João Fagundes, de Giovanni de Verrazano pour le compte du roi de France, de Stephen Gomez en 1524-1525, Portugais au service de l'Espagne qui explora la côte Est du continent américain de la Nouvelle-Ecosse au golfe du Maine, et rentra en Espagne après avoir touché à Cuba).

En 1527, le roi Henri VIII envoya deux vaisseaux à la découverte, par le détroit de Davis, du fameux passage qui devait conduire dans l'est de l'Asie : la tempête fit sombrer l'un des deux navires, l'autre, après avoir longé le Labrador, redescendit au Sud, suivant à peu près la route de Gomez.

Nous arrivons alors à 1534, date de l'exploration du golfe de Saint-Laurent par Jacques Cartier qui était parti, lui aussi, dans l'espoir de trouver le passage tant cherché.

Là se termine l'introduction du livre de M. Higgard, et là commence la série de documents dont un bon nombre est extrêmement curieux, et qui passionneront les chercheurs de vérités historiques.

Ch. A. M.

Lettres inédites de Humboldt. — M. le Prof. Juan A. Dominguez, directeur de l'Institut de Botanique et de Pharmacologie de Buenos Aires a eu l'heureuse fortune de recueillir du fils même d'Aimé Bonpland les papiers que lui avait légués son père. Dans un magnifique volume [1], qui constitue le tome premier d'une importante série, il publie aujourd'hui en fac-simile les lettres adressées par le grand Humboldt au modeste savant français, dont notre regretté Président, M. Hamy, a retracé de main de maître la carrière laborieuse et mouvementée. On devine aisément le grand intérêt d'une telle publication, et il faut sincèrement remercier le gouvernement argentin de n'avoir pas hésité à l'entreprendre. Comme le dit fort justement M. H. Cordier dans la belle préface qu'il a écrite pour ce recueil : « La mémoire de Bonpland a été négligée en France, le nom même d'une rue de Paris ne rappelle pas sa glorieuse carrière ; la publication des papiers de Bonpland par l'Institut de Botanique et de Pharmacologie de Buenos Aires est le commencement de la réparation. Que la République argentine reçoive les remerciements et l'expression de la reconnaissance des savants de la Vieille Europe ! »

P. R.

Les Indigènes de l'Alaska. — Les populations qui occupent les immenses territoires encore partiellement inexplorés de l'Alaska semblent être relativement peu denses, autant que des statistiques forcément infidèles peuvent en

1. *Archives inédites de Aimé Bonpland.* Tome I. *Lettres inédites de Alexandre de Humboldt*, avec préface de Henri Cordier, de l'Institut (*Trabajos del Instituto de Botánica y Farmacología. Facultad de Ciencias médicas de Buenos Aires, N° 31*), Buenos Aires, 1914.

donner une idée. Les indigènes, en comprenant les Esquimaux, ne compteraient que 25.000 individus ; leur nombre décroît d'ailleurs rapidement, en raison de la fréquence de la tuberculose et des ravages de la syphilis et de l'alcoolisme.

Les autochtones de l'Alaska se divisent en six tribus principales : les Chilkat, les Stikine, les Yakuta, les Haidah, les Aléoute, les Auk ; on doit encore leur ajouter une fraction du grand groupe des Déné, qui occupe tout le pays entre la baie d'Hudson et le Yukon. Toutes ces tribus, mal connues au point de vue ethnologique, ont entre elles de grandes affinités anthropologiques et ethnographiques ; d'ailleurs l'auteur se refuse à leur assigner une origine asiatique. Cela ne laisse pas que d'être surprenant, car, contrairement à son assertion, il existe, dans les mœurs et l'aspect physique des indigènes de l'Alaska, d'indéniables affinités avec les habitants de l'Asie nord-orientale. L'argument sur lequel il s'appuie que l'Amérique en général et notamment l'Alaska furent, depuis les temps les plus reculés de la préhistoire, occupés par l'homme, n'est pas, semble-t-il, irréfutable, et les plus récentes discussion sur le peuplement de l'Amérique tendent à démontrer le peu de vraisemblance d'une telle hypothèse.

Sauf ces quelques restrictions, l'auteur apporte, sur l'ethnographie des populations de l'Alaska, d'intéressants renseignements ethnographiques, d'autant plus utiles qu'ils ont trait à des groupes d'indigènes encore peu connus (*Bulletin de la Société de géographie de Québec*, 1912, n° 4).

Dr P.

Handbook of Indians of Canada. — Le bureau géographique du Canada vient de publier, sous la direction de M. James White, le manuel des Indiens du Canada qui n'est qu'une nouvelle édition d'une partie du *Handbook of American Indians, north of Mexico*, paru en 1907, sous les auspices du *Bureau of American Ethnology*. Ce n'est plus actuellement la place de dire la valeur considérable et la haute portée scientifique de cet ouvrage qui, entrepris en 1873, ne fut terminé qu'en 1910.

Sur certains points, le *Handbook of Indians of Canada* vient compléter l'œuvre originale : il contient des notices inédites sur les populations canadiennes, une liste des réserves indigènes et une carte ethnographique. Tel qu'il est présenté, ce manuel ne fait donc pas double emploi avec le *Handbook of American Indians* et sera de la plus grande utilité pour tous les ethnologues.

Dr P.

Géographie de la Basse-Californie. — Dans l'important ouvrage intitulé *Reseña geográfica y estadística de la República mexicana* qui est actuellement en cours de publication à México, vient de paraître le fascicule consacré

au *Territorio de la Baja California* de notre collègue Léon Diguet [1]. Ce mémoire de quarante pages in-4°, où figurent de nombreuses illustrations, comprend une dizaine de chapitres où sont exposés : les généralités sur le pays, l'aspect de la péninsule, la climatologie, la faune et la flore, l'historique ethnographique, la division politique, les pêcheries du golfe de Californie, l'industrie minière, l'agriculture, les exploitations diverses du sol, les voies de communication, la bibliographie.

Jusqu'ici, les ouvrages géographiques avaient quelque peu délaissé la péninsule californienne comme étant un pays désertique dénué d'intérêt économique en comparaison des autres états si riches du Mexique.

L'exploitation des importantes mines de cuivre du Boleo où l'on est arrivé à établir d'une façon stable une population d'une dizaine de mille habitants sur un des points les plus désolés du pays, les pêcheries de perles du golfe de Californie dont un établissement vient de réussir avec succès l'élevage et la culture en grand de l'huître perlière et le point stratégique que la péninsule occupe sur l'Océan Pacifique paraissent devoir assurer une évolution rapide et des plus prospères à ce pays resté jusqu'ici dans le plus profond dénûment.

P. R.

Encyclopaedie van Nederlandsch-West-Indië. — La littérature sur les colonies néerlandaises (la Guyane et les îles de l'Amérique Centrale) se trouve dispersée dans de nombreux ouvrages et périodiques. Cette encyclopédie est le premier livre qui contiendra un résumé de tout ce que nous savons maintenant sur les colonies néerlandaises dans l'Amérique centrale.

L'ethnologie et l'anthropologie ont été traitées par Dr H. ten Kate, Jhr. L. C. van Panhuys, Joh. F. Snelleman, la botanique par Dr J. Boldingh, Dr C. J. J. van Hall, Prof. Dr A. Pulle, la zoologie par Dr R. Horst, Dr E. D. van Oort, Dr J. J. Tesch, Prof. Dr G. C. J. Vosmaer, la géologie et la minéralogie par Dr H. v. Cappelle, J. A. Polak, l'histoire par Dr J. de Hullu et M. J. Kollewijn, la géographie par H. Zondervan, le droit par M. H. W. C. Bordewijk, etc.

L'encyclopédie qui est éditée chez Martinius Nijhoff (La Haye) paraîtra en 10-15 livraisons à Gld. 2. Elle sera complète en 1915.

P. R.

Une description de México de la fin du XVIIIe siècle. — Sous le titre *Exacta descripción de la magnifica corte mexicana, cabeza del nuevo americano mundo, significada por sus essenciales partes, para el bastante conocimiento de su Grandeza*, Juan Manuel de San Vicente publia à Cadiz une description de México, terminée en 1768. Cet opuscule constituant une rareté, la Direction du Musée national d'archéologie de México a eu l'heureuse idée de le faire réimprimer (*Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y*

1. Diguet (Léon). *Territorio de la Baja California. Reseña geográfica y estadística.* Librería de la Vda Bouret, 45, avenida Cinco de Mayo, México, 1912.

Etnologia, t. V, 1913, p. 3-40). De ce document intéressant pour l'histoire de la capitale mexicaine, il n'y a à retenir pour l'Américanisme que les quelques pages où l'auteur donne la succession des empereurs indiens.

P. R.

L'itinéraire du voyage de Don García Hurtado de Mendoza aux provinces des Coronados et Ancud. — Le tome VII (1913) de la *Revista chilena de Historia y Geografía* contient trois importants mémoires de MM. Alberto Edwards, Tomás Thayer Ojeda et Crescente Errázuriz (p. 301-424) consacrés à la reconstitution de l'itinéraire de don García Hurtado de Mendoza, d'après le récit qui en est fait dans « La Araucana » par Alonso de Ercilla, qui faisait partie de l'expédition. Les conclusions des auteurs sont sensiblement concordantes. Les explorateurs, partis de Villarica le 9 février 1558, arrivent à Valdivia le 11, campent le 14 sur les rives du rio Bueno, puis de là par une route encore mal fixée, et après s'être égarés pendant sept jours, atteignent le 26 le golfe de Reloncaví, qu'ils longent jusqu'au détroit de Tautil, où ils s'arrêtent le 28. C'est de là qu'Ercilla passa dans une île où il grava sur un tronc d'arbre la strophe suivante :

Aquí llegó, donde otro no ha llegado,
Don Alonso de Ercilla, que el primero
En un pequeño barco deslastrado,
Con sólo diez pasó el desaguadero ;
El año de cincuenta y ocho entrado
Sobre mil y quinientos por Hebrero
A las dos de la tarde el postrer día
Volviendo a la dejada compañía.

Cette île était l'île de Puluqui et non pas l'île de Chiloe, comme on l'a admis souvent.

P. R.

The Quaterly Journal of the Society of American Indians. — Cette nouvelle revue est l'organe officiel de la Société des Indiens d'Amérique. Récemment fondée, elle se propose de réunir, en un groupement homogène, les Indiens qui, par leur instruction, ont acquis aux États-Unis des situations importantes, en même temps que tous ceux qui s'intéressent à l'évolution, au passé et à l'avenir de leur race. Le programme de la Société est exposé dans les premiers numéros de son *Journal*, et, parmi les divers buts poursuivis, dont plusieurs ont une importance sociale considérable, un des principaux est de retracer l'histoire exacte des Indiens d'Amérique, et de fixer, d'une manière définitive, leurs anciennes coutumes.

On connaît trop la valeur des travaux ethnographiques publiés déjà par un certain nombre d'auteurs Indiens, pour douter de la réussite de la nouvelle société et de l'intérêt de son bulletin.

Dr P.

Boletín de historia y antigüedades. — Nous avons reçu le tome VIII correspondant aux années 1912-1913 de cette revue trop peu connue, organe de l'Académie nationale d'histoire de Bogotá. Outre de nombreux articles historiques d'intérêt surtout local, nous y relevons une note de Phil. Hakspiel sur *Alexandre de Humboldt dans ses relations avec la Colombie et le Vénézuela* (p. 321) ; un article de J. T. Henao et Santiago Vélez sur *les Indiens Quimbayas et Pijaos* (p. 613), un autre de J. R. Lanao Loaisa sur *les Indiens Arhuacos* (p. 39) ; une brève *notice sur la langue chibcha*, par Martin Medina (p. 183) et enfin un curieux travail de E. Posada sur *la lagune de Guatavita* (p. 235) où l'auteur montre que, dès le milieu du XVIe siècle, se fit jour l'idée de dessécher le lac pour découvrir les trésors que les Indiens y avaient jetés.

Un échange régulier de publications étant désormais établi entre l'Académie d'histoire de Bogotá et notre Société, nous aurons désormais souvent l'occasion de signaler les travaux trop souvent ignorés des historiens et ethnologiens colombiens.

P. R.

Boletim do Museu Goeldi. — Avec un long retard, provoqué pur une absence prolongée du Directeur, M. Jacques Huber, le tome VII du « Bulletin du Musée Goeldi », correspondant à l'année 1910, vient de paraître. Cette intéressante publication brésilienne reprendra d'ailleurs bientôt sa régularité, car on annonce la distribution prochaine du tome VIII et la publication du tome IX pour le milieu de 1914. Le beau volume de 344 pages largement illustré que vient de recevoir notre bibliothèque renferme de très intéressants articles : le premier est de Mlle Snethlage (*A travessia entre o Xingú e o Tapajoz*) ; il relate l'importante exploration réalisée par l'auteur dans une des régions les moins connues du Brésil ; nos lecteurs la connaissent déjà par la relation qui en a été publiée dans *Zeitschrift für Ethnologie* (cf. *Journal*, t. IX, p. 177). Une carte de la zone parcourue et 15 belles planches l'accompagnent. En appendice, se trouvent les vocabulaires recueillis par Mlle Strehtlage chez les Chipaya et les Curuahé ; ces langues ont fait l'objet d'une étude de Koch-Grünberg ; toutes deux sont des dialectes tupi : la première est voisine du Yuruna, la seconde du Munduruku.

Les autres mémoires contenus dans le tome VII sont consacrés à la botanique. Ils sortent par suite du cadre de nos études. Je signalerai toutefois le beau travail de J. Huber sur le genre *Hevea*, et la carte très intéressante qui l'accompagne, où sont indiquées les zones à caoutchouc brésiliennes. Une couleur spéciale correspond à chacune des espèces qui fournissent la précieuse substance. C'est, je crois, l'étude la plus complète qui ait été publiée sur la question [1].

P. R.

1. Depuis que j'ai rédigé cette note, m'est arrivée la triste nouvelle de la mort de M. J. Huber, décédé au Parà, le 18 février, à la suite d'une attaque d'appendicite. Le monde savant déplorera la disparition de ce savant, qui fut un remarquable botaniste et dirigea d'une façon si intelligente et active le Musée Goeldi.

Actes de la XVIIIe session du Congrès international des Américanistes. — Il faut féliciter sincèrement le comité de Londres de la rapidité avec laquelle il a su faire paraître les actes du Congrès de 1912. En un an, il a pu mettre sur pied deux beaux volumes qui forment un ensemble compact de 570 pages, et qui viennent embellir la série des comptes rendus des Congrès internationaux d'Américanistes. On appréciera surtout les résumés en anglais qui suivent les mémoires les plus importants. Nos lecteurs trouveront dans le *Bulletin critique* l'analyse de ces travaux, à l'exception de certains, que leurs auteurs ont publiés ailleurs, et qui ont été déjà signalés : *Early man in South America*, par A. Hrdlička (cf. *Journal*, t. X p. 15); *Pronominal classification of certain South American linguistic Stocks at the great Chanca confederacy : an attempt to identify some of the Indian nations that formed it*, par S. A. Lafone-Quevedo (t. X, p. 281); *The story of Eight Deer in Codex Colombino*, par J. Cooper Clark (t. XI, p. 323) ; *El signo escalonado en las ideografias americanas con especial referencia à Tiahuanacu*, par A. Posnansky (t. X. p. 590); *Influencias de la cultura de Tiahuanacu en la región del Noroeste Argentino*, par S. Debenedetti (t. X, p, 246), *Los Quimbayas*, par E. Restrepo Tirado (t. IX, p. 410) ; *Escritura pictórica* par F. del Paso y Troncoso (t. X, p. 578); *A note on the position and extent of the great temple enclosure of Tenochtitlan, and the position, structure, and orientation of the teocalli of Huitzilopochtli*, par Maudslay (t. XI, p. 274). Je ne ferai que mentionnner le mémoire de Manuel de Oliveira Lima intitulé *A Protecção dos Aborigenes brazileiros*, ayant exposé ici même l'organisation, le but et les premiers résultats du service de protection des Indigènes, établi au Brésil (t. X, p. 687).

P. R.

XIXe Congrès international des Américanistes (2e Session). — Conformément à la décision prise à Londres en 1912, la 2e session du XIXe Congrès international des Américanistes [la première a lieu à Washington (cf. *Journal*, t. X, p. 702)] se tiendra à La Paz (Bolivie), au mois de novembre 1914, sous les auspices du gouvernement bolivien, de la Direction générale de statistique et d'études géographiques, de la Société de géographie de La Paz, et de l'Université de San Andrès. Le président du comité d'organisation est notre collègue, M. M. V. Ballivián ; le secrétaire général, M. le prof. Arthur Posnansky à qui les adhésions doivent être envoyées à l'adresse suivante : *Instituto « Tihuanacu » de antropologia, La Paz (Bolivie)*. Les souscriptions, fixées à 25 francs pour les membres adhérents, à 12 francs 50 pour les membres associés, sont reçues par le trésorier, M. Guillermo Morris, sub-Gerente del Banco de la Nación boliviana, La Paz.

Les membres sont priés d'envoyer un résumé des communications qu'ils se proposent de faire au congrès avant le 15 septembre au Secrétaire général.

Un programme des excursions sera distribué incessamment.

P. R.

XIVe session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. — Le tome II du Congrès, qui s'est tenu à Genève en 1912, vient de paraître. Il renferme plusieurs articles relatifs à des questions américaines, qu'il convient de signaler à nos lecteurs. En dehors des articles de MM. Gates, Winchell, Giuffrida-Ruggeri, de Mme Barnett, qui sont analysés d'autre part (cf. *Journal*, t. XI, p. 255, 265, 276, 326), nous citerons une étude de M. A. Hrdlička sur les *Restes dans l'Asie orientale de la race qui a peuplé l'Amérique*, qui est un excellent résumé du travail publié en anglais par le savant anthropologue (cf. *Journal*, t. X, p. 556), et une note de Ch. Peabody consacrée à *L'état présent de la question de l'Homme glaciaire à Trenton, New-Jersey (États-Unis)*, qui avait été déjà présentée par l'auteur au Congrès des Américanistes de Londres (cf. *Journal*, t. XI, p. 264).

P. R.

IIIe Congrès international des Études historiques. — On doit à Mlle Adèla C. Breton un compte rendu détaillé du 3e Congrès international des études historiques (*American anthropologist*, 1913, p. 460-469), tenu à Londres en Avril 1913. A côté de communications d'un haut intérêt général mais qui ne touchent que de fort loin à l'américanisme, on notera des études se rapportant au Nouveau-Monde. C'est d'abord une note de Don Agustin Edwards, ministre du Chili, qui expose l'évolution historique de l'Amérique latine, et montre que, malgré la communauté d'origine, chaque nation de l'Amérique du Sud progresse dans un sens différent, tant au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel. — M. A. P. Maudslay présente des cartes pour expliquer l'itinéraire suivi par Cortès du Mexique au Honduras. — M. Seler, traitant de la question toltèque, montre que la civilisation de ces indigènes s'étendait sur la plus grande partie du plateau mexicain. Plus tard, les Toltèques furent chassés par des tribus venues de la vallée de México et se réunirent sur la côte de l'Atlantique, tandis que quelques-uns d'entre eux se mélangèrent aux conquérants. — A l'aide d'anciennes cartes, M. J. A. de Villiers retrace l'histoire des Guyanes, découvertes par les Espagnols en 1500, et colonisées par eux en 1591. Les Hollandais, dont l'influence devait, dans la suite, prédominer, ne s'installèrent en Guyane qu'en 1624, et surtout au XVIIIe siècle.

D^r^ P.

Nouvelles de l'expédition Stefánnson. — L'*American geographical Society* publie (vol. XLVI, 1914, p. 184-191) une lettre de M. Stefánnson, datée de Point Barrow, Alaska, 31 octobre 1913, dans laquelle l'explorateur signale les premiers épisodes de son voyage et fait part de ses projets ultérieurs. Nos lecteurs sont au courant du regrettable accident survenu au *Karluk*, sur lequel était embarqué notre collègue Beuchat (cf. *Journal*, t. X, p. 709). Nous sommes heureusement à l'heure actuelle tranquillisés sur le sort de l'équipage de ce

navire, par la dépêche suivante expédiée par le capitaine Bartlett, qui le commandait :

St Michaels, Alaska, 29 mai 1914.

Karluk, sous pression glace, sombra 11 janvier, 60 milles au nord de l'Ile Herald. Préparatifs faits l'automne dernier pour quitter navire : donc on est confortable sur la glace. Le 21 janvier, ai envoyé premier et deuxième officiers, et deux matelots avec détachement d'appui à Wrangel, avec vivres pour trois mois. Le détachement d'appui est revenu après les avoir laissés près de l'île Herald. Ils s'attendaient à aborder l'île quand la glace se mettrait près du rivage. Le 5 février, Mackay, Murray, Beuchat et Moris se servaient des traîneaux tirés par des hommes. Ai envoyé encore à l'île Herald 3 traîneaux, 20 chiens, du pemmican, des biscuits, de l'huile. La mer découverte empêchait d'atterrir. Il n'y avait aucun signe d'hommes. Il est à présumer qu'ils étaient partis à Wrangel. En revenant, on a laissé des vivres le long de la route. Bientôt après retour, ouragan de l'Est nous poussa à l'Ouest. Le 24 février, j'ai quitté le camp et le 12 mars j'ai atterri à Munroe. A Wrangel se trouvent : William, Mallock, McKinley, Mammen, Hadley, Chafe, Templeman, Morris, Beuchat, Williamson, ainsi qu'une famille eskimo. Chaque homme a des provisions pour 80 jours. Mars 17, deux hommes ont quitté Monroe avec vivres pour naufragés. A Game Island beaucoup de bois flottant. Ai quitté l'île le 18 mars. Un eskimo a atterri en Sibérie, 50 milles ouest du Cap Nord. Le 21 mai, le capitaine Pederson, du baleinier Hernann, a fait un grand détour et est venu me prendre à Harbour. Sondages, observations météorologiques et dragages ont été continuellement poursuivis avec succès.

BARTLETT.

Comme suite à cette dépêche, le *Daily Mail* du 10 juin 1914 publie la note suivante :

Le bateau « Bear » va partir de Saint Michael, Alaska, pour Wrangel Island, dans le but de prendre l'équipage du « Karluk », navire de l'expédition Stefánsson.

Le capitaine Bartlett du « Karluk » accompagne le « Bear » de Saint Michael.

Il y a donc tout lieu de d'espérer qu'à l'heure actuelle, les naufragés ont été recueillis, et que l'expédition Stefánsson, reconstituée, pourra continuer la réalisation de son programme que des circonstances malheureuses ont entravé d'une façon si regrettable jusqu'ici.

P. R.

Découvertes du Pr. K. Th. Preuss en Colombie. — Au sujet de cette expédition dont nous avons donné le programme d'ensemble (cf. *Journal*, t. X, p. 704), nous trouvons dans *Les Débats* les renseignements suivants :

« Le docteur Preuss, conservateur du Musée ethnographique de Berlin, dirige dans la Colombie méridionale des fouilles aux frais et pour le compte de cet établissement. Les antiquités qu'elles ont fait apparaître consistent en dalles funéraires, souvent accompagnées de statues monolithes, couchées ou debout, dont quelques-unes atteignent quatre mètres de haut. M. Preuss en a découvert plus de 120 ; il en a pris des empreintes sur papier et des photographies. Ce sont pour la plupart des figures humaines, les unes mâles, d'autres femelles et d'autres indécises ; mais il y a aussi des figures d'animaux. Les hommes sont représentés avec des cuirasses, ainsi que des guerriers ; l'un d'eux tient une massue. Une des figures les plus remarquables est celle d'un homme à cheval sur les épaules d'un autre ; il a un groin de porc et des défenses. Plusieurs statues ont deux têtes, l'une en haut, la seconde à l'autre extrémité. Une femme porte à la main une demi-lune, tandis qu'une lune pleine l'entoure comme un nimbe. Parmi les animaux on reconnaît le jaguar, qui figurait déjà dans les bas-reliefs du Mexique, le puma, qui apparaît une fois monté sur quatre pieds d'homme, le singe et la grenouille ; mais les espèces les plus nombreuses appartiennent à la faune nocturne ou souterraine, chauve-souris, hiboux, serpents, lézards, iguanes. On n'a trouvé dans les tombeaux ni or, ni cuivre ; chose plus surprenante, on n'y trouve pas de squelettes. Toutes ces sculptures, au dire de M. Preuss, indiquent un art élevé ; il croit qu'elles représentent autant de divinités, dont la principale était la lune. Elles diffèrent de toutes les figures trouvées dans le reste de l'Amérique du Sud ».

P. R.

L'expédition du Muséum de Pennsylvania dans le bassin de l'Amazone. — *The Museum Journal* (1913), fournit de nouveaux détails sur la mission scientifique qui a été confiée par l'Université de Pennsylvanie à M. Curtis Farabee, mission dont il a été rendu compte ici (cf. *Journal*, t. X, p. 703), et dont le but principal est d'étudier les Indiens de la région et de récolter des documents ethnographiques. L'exposé détaillé du programme de M. Farabee est accompagné d'une très intéressante série de photographies d'Indiens Caribes, Sipibo et Arawak.

Dr P.

Retour du Dr Hamilton Rice. — On sait que le Dr Rice entreprit, en 1912, un voyage d'exploration dans la partie colombienne du haut bassin de l'Amazone. Il descendit d'abord l'Ariari, atteignit les sources du Uaupès, puis se dirigea, non sans de grandes difficultés, vers la rivière Macaya, et atteignit enfin Manaos. Indépendamment des résultats purement géographiques : détermination des sources de la Guainia, levés topographiques dans l'immense zone qui s'étend, à l'ouest du Haut-Amazone, entre le Guaviare, la Caqueta et le Rio Negro, le Dr Rice a recueilli un grand nombre d'intéressantes obser-

vations anthropologiques et ethnographiques (*Bulletin of the american geographical Society*, 1913).

Dr P.

Nouvelles de M. E. Nordenskiöld. — J'ai reçu de M. Arvid Hernmarck la lettre suivante, datée du 9 avril 1914 :

« Depuis deux mois, tous les amis de Nordenskiöld ont été très inquiets de n'avoir pas de ses nouvelles. Dans sa dernière lettre, qui a été datée de Cochabamba, 8 octobre de l'année passée, dans laquelle il me communiquait qu'il avait fait des découvertes très intéressantes, il me faisait part de son intention d'aller par Covendo chez les Indiens Chimano et de gagner de là Trinidad. C'est un parcours d'environ cent lieues qu'il faut faire à pied. Cette lettre m'est parvenue au mois de novembre et depuis lors, je n'avais reçu aucune nouvelle, lorsqu'il y a un mois à peu près arrivait de Pará au ministère des Affaires étrangères de Stockolm une dépêche dont voici la teneur : *Berg* (le compagnon de voyage de Nordenskiöld) *killed. Baron and baroness all right*. Cette dépêche semblait énigmatique à tous points de vue. Hier, j'ai eu le très grand plaisir de recevoir une lettre de Nordenskiöld, commencée à Santa Rosa le 31 décembre et terminée à Trinidad, par laquelle j'ai eu la preuve certaine qu'une catastrophe n'était arrivée ni à lui ni à sa femme. De Cochabamba, Nordenskiöld a gagné Cocapata, il a ensuite suivi le rio Cota-Cajes jusqu'à Covendo, route absolument vierge pour l'ethnographe et l'explorateur. A Covendo, il est resté quinze jours et en a profité pour recueillir une très intéressante collection de folk-lore. De là, par une marche de dix-sept jours, il a atteint le pays des Chimano, où il a séjourné quelques semaines, et où il a réuni des collections magnifiques, les premières qui aient été faites chez ces Indiens. De là, enfin, il est allé à Santa Rosa, sur les bords du rio Yacuma, puis à Cavinas, d'où il a fait un voyage chez les Madidi, tribu extrêmement sauvage. »

Quelques jours après la réception de cette lettre, les journaux publiaient la nouvelle du massacre de l'expédition. A ce sujet, M. Hernmark a bien voulu m'envoyer en date du 28 mai les renseignements complémentaires suivants :

« Je ne sais rien d'exact sur le sort de M. et Mme Nordenskiöld, mais mon opinion personnelle, et celle de tous les amis des explorateurs en Suède, est que la nouvelle publiée par les journaux est absolument dénuée de tout fondement. Elle n'est vraisemblablement que l'écho tardif de l'assassinat de leur compagnon. Nordenskiöld m'a écrit antérieurement que le bruit courait en Bolivie qu'il avait été assassiné par les Indiens, et la dépêche qu'il a envoyée de Pará n'avait d'autre but que de mettre fin à ces racontars. Le beau-frère de M. Nordenskiöld a été d'ailleurs prévenu par une lettre qu'il ne fallait pas espérer recevoir de nouvelles de l'expédition avant la fin de juin et que jusqu'à cette date, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. »

Il est donc probable qu'à l'heure actuelle, Nordenskiöld et sa vaillante femme poursuivent la réalisation du programme qu'ils s'étaient tracé.

C'est de tout cœur que la Société des Américanistes forme des vœux pour l'heureuse terminaison de leur magnifique exploration. Pour ma part, je suis très reconnaissant à M. Hernmarck d'avoir bien voulu me communiquer les importants renseignements qu'on vient de lire.

P. R.

Un monument en l'honneur de Champlain. — En 1912, de grandes fêtes ont eu lieu à Crown Point, pour célébrer le troisième centenaire de la découverte du lac Champlain par le grand explorateur qui lui a donné son nom. Actuellement, un comité vient de se former à Orillia dans la province d'Ontario, pour commémorer par un monument le troisième centenaire du premier voyage de Champlain dans cette région du Canada. Les organisateurs se proposent d'élever un monument dans le parc de « Couchioning Beach », à une cinquantaine de mètres du lac Ontario. L'emplacement choisi domine le goulet d'où partit l'expédition Champlain contre les Iroquois. L'inauguration doit avoir lieu en 1915. Dès maintenant, un concours est ouvert entre les sculpteurs, et tous les sujets britanniques ou citoyens français peuvent y participer. Une souscription publique a été ouverte pour couvrir les frais du monument estimés à cent mille francs environ, et déjà les gouvernements fédéral et provincial ont accordé une subvention importante (*La Canadienne*, avril 1914).

P. R.

Distinctions honorifiques. — Nous avons le grand plaisir d'apprendre que M. Carlos A. Villanueva vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Les membres de la Société des Américanistes de Paris, qui connaissent et apprécient les beaux travaux historiques de leur savant collègue, seront unanimes à applaudir à cette marque de haute estime donnée par le Gouvernement à un homme, qui est à la fois un américaniste de valeur et un sincère ami de la France.

Dans la promotion de l'Exposition de Gand, nous relevons avec joie le nom de notre excellent collègue, M. Henri de la Vaulx, nommé officier de la Légion d'Honneur, au titre de l'aéronautique. Tous les membres de la Société ont déjà applaudi de tout cœur à cette distinction méritée.

P. R.

Prix Bonaparte-Wyse. — La *Société de Géographie de Paris* a décerné cette année la médaille triennale fondée par M. L. Bonaparte-Wyse, dont on n'a pas oublié les voyages en Amérique et spécialement les belles études sur l'isthme et le canal interocéanique de Darien, à notre secrétaire général adjoint, le docteur P. Rivet. Ce prix, à attribuer à un travail publié sur l'Amérique tropicale, a été donné à notre collègue pour son beau travail

sur l'*Ethnographie ancienne de l'Équateur*, qui lui avait déjà valu le prix Angrand.

Dr P.

Sommaires de « France-Amérique » (Articles de fonds).

Décembre 1913. Gabriel Hanotaux : États-Unis et Amérique latine ; — Charles Mourey : Les chemins de fer en Amérique. XIV. Les chemins de fer dans les Antilles (Cuba excepté) ; — Pierre Delautel : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. VIII. Reims et la Champagne ; — Capitaine G. Perrier : La crise de 1911-1912 en Équateur : la révolution de 1911 ; — La cité future, centre mondial artistisque et scientifique : discours de Émile Boutroux, conférence de Paul Adam.

Janvier 1914. Les États américains et la France. I. La civilisation atlantique et les Conférences de La Haye, par Léon Bourgeois ; II. La récente politique de la France à l'égard des populations américaines, par Abel Chevalley ; — En l'honneur des chefs des Missions diplomatiques américaines à Paris : discours de G. Hanotaux, S. L. M. Myron T. Herrick, marquis de Peralta, Léon Dausset ; — Pierre Debautel : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. VIII. Reims et la Champagne (*suite et fin*) ; — S. G. : L'armée chilienne jugée par le chef de la Mission militaire allemande.

Février 1914. L'art français en Amérique. L'exposition d'art français du Comité France-Amérique au Brésil : discours de François Carnot, Roll, Louis Hourticq, S. E. M. Olyntho de Magalhaes, Jacquier ; — Raoul Bigot : Chemins de fer nationaux du Mexique ; — Georges Scelle : Le contrôle financier des États-Unis et leur intervention dans les républiques centre-américaines. II. Honduras et Nicaragua ; — Henri Froidevaux : Les chemins de fer en Amérique. XIV. Alaska ; — Gerardin : Les établissements métallurgiques de Corral au Chili.

Mars 1914. En l'honneur de la République du Chili : discours de Paul Deschanel, S. E. M. Puga Borne, de Ribes-Christofle ; — Colonel Clément : La crise gouvernementale au Pérou ; — J. Décamps : La France à San Francisco et la question des porcelaines de Limoges ; — Louis Laffitte : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région de l'Est et le marché américain.

Avril 1914. P. Leroy-Beaulieu : Les chemins de fer en Amérique. XV. Les chemins de fer aux États-Unis ; — Paul Desprez : Impressions sur la vie politique et économique du Chili ; — Louis Guilaine : Le futur président de la république du Brésil : M. Wenceslao Braz ; — Louis Laffitte : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région

de l'Est et le marché américain (*suite*) ; — Gabriel Hanotaux : L'esprit international. Une préface à un livre du président Butler.

Mai 1914. M. Holguin y Caro : Les États-Unis et la Colombie ; — Jourdan (P. Sauvairi) : Le Chili intellectuel et social ; — Périgny (Maurice de) : La République de Panama, aperçu général et situation économique ; — Laffitte (Louis) : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région de l'Est et le marché américain (*suite*) ; — Barth (Jacques) : Les œuvres américaines de Paris. Les Nord-américains à Paris : la presse nord-américaine ; — Froidevaux (Henri) : Le tri-centenaire de la fondation de San Luiz de Maranhão.

Juin 1914. Les États-Unis et l'Amérique latine : Discours de MM. Myron T. Herrick, Puga Borne ; — Jéze (Gaston) : L'income-tax fédéral des États-Unis ; — Rebelliau (Alfred) : L'idée du Nouveau-Monde dans la littérature et la philosophie française du xve siècle à la Révolution ; — Laffitte (Louis) : Les relations des Ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région de l'Est et le marché américain (*suite*).

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE
ET LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE,

PAR A. SCHALCK DE LA FAVERIE.

La Révolution américaine eut en Europe un immense retentissement : la France et l'Angleterre, les deux protagonistes de la lutte séculaire, en ressentirent, naturellement, les effets les plus durables.

Les deux monarchies qui se disputaient l'empire des mers et la domination des continents transatlantiques, avaient contribué, par leur rivalité, à la fondation d'une grande république. Résultat imprévu et un peu déconcertant pour quiconque ignorait les relations de cause à effet, — résultat fatal pourtant, et qui ressortait de l'évolution de la race et du pays.

Mais, pour la France et l'Angleterre, les conséquences de ce grand événement présentaient des différences essentielles.

La France, solidaire de l'Amérique, tout en cherchant une revanche, avait travaillé pour un idéal de justice et d'indépendance qui, depuis quelque temps, agitait les surfaces et les profondeurs de ses couches sociales les plus opposées.

L'Angleterre, malgré l'humiliation d'une guerre fratricide et d'une paix qui lui arrachait la possession de ses plus belles colonies, s'inclinait simplement devant la logique de l'histoire ; elle payait une dette contractée cent ans auparavant, quand elle avait accordé au Parlement l'autorité et la puissance de combattre et d'abattre tous les abus de l'autocratie. D'après ce principe libéral, en effet, et malgré certaines divergences, s'étaient développés les états des provinces qui devaient bientôt trouver leur force dans l'Union et un modèle précieux dans la constitution du Massachussets, — ce refuge du puritanisme et du système représentatif des Anglo-Saxons.

La révolution d'Amérique ne fut donc pour les deux branches de la race Anglo-Saxonne, qu'une mise au point d'un système politique

qu'elles avaient un jour défendu ensemble avec la même âpreté. Cette révolution, en un mot, est l'aboutissement, le couronnement, dans des conditions plus favorables, dans des espaces plus larges, sans l'exclusivisme de Cromwell et sans l'opposition des Stuarts, de la révolution de 1688.

Depuis cette date, en effet, les Anglais d'Amérique et les Anglais d'Angleterre avaient suivi d'autres voies. Quoique remontant à la même origine, ils s'en éloignèrent petit à petit, et physiquement ainsi que moralement, constituèrent, dans une certaine mesure, une autre race.

A ce changement opéré par la force des choses, vint s'ajouter une ignorance réciproque des conditions de vie, qui, du côté des Anglais, prit, vers le milieu du XVIIIe siècle, des proportions dangereuses. La distance et l'état insuffisant des moyens de communication, entretenaient cette ignorance. Il faut songer qu'à cette époque on mettait presque autant de semaines que l'on met aujourd'hui de jours, pour aller d'Europe en Amérique. Pendant cet espace de temps, bien des événements pouvaient se produire modifiant entièrement les idées et les intentions entre le départ et l'arrivée[1].

Dans ces conditions, la plupart des Anglais se faisaient une représentation fausse de la situation des Colonies. Leur indifférence, d'ailleurs, en matière générale, ne cédait qu'en présence de l'intérêt commercial et cet intérêt naturellement répondait à leurs plus intimes désirs : les colonies avaient été inventées par la Providence pour servir de débouchés au commerce britannique.

Si le peuple était ignorant, les Ministres étaient généralement mal informés. Les gouverneurs anglais envoyés de la Métropole dans les différents états des Colonies pour s'y faire une position ou pour remettre de l'ordre dans une vie désordonnée, emportaient avec eux les idées fausses de la capitale et, par leurs enseignements, faussaient les idées même du Roi. Ils contribuèrent ainsi à provoquer et à alimenter l'animosité qui devait un jour prendre des proportions irrésistibles. Tel, le gouverneur du Massachussets, Bernard, qui, dès que se produisirent les troubles suscités par l'acte du timbre, ne comprit ou ne voulut pas comprendre la gravité du mouvement et écrivait à Londres, en janvier 1760 :

« Les gens d'ici parlent très haut des moyens qu'ils ont de résister à l'Angleterre : ce ne sont que des mots. New-York et Boston ne sauraient résister à une flotte royale. J'espère que New-York aura l'honneur d'être soumise la première. »

1. *Davis. Travels in America.*

Ainsi les fonctionnaires payés par les Colonies, qui auraient dû servir de trait d'union entre elles et un monarque irrité, ne faisaient qu'attiser le feu qui couvait.

Il est certain aussi que plus un Anglais de cette époque, s'élevait dans la hiérarchie sociale, plus il devait se sentir un étranger pour ses frères d'outre-mer. Il ne pouvait ni comprendre leurs aspirations ni admirer leurs vertus : les siennes consistaient à dénaturer systématiquement celles que la nature lui avaient données. Jamais personnel gouvernemental ne fut plus dépravé dans la vie privée et plus cynique dans la vie publique.

Les grands caractères qui, au XVIIe siècle, combattirent pour les libertés civiques, avaient fait place à une génération dénuée de scrupules et de grandeur d'âme. Ceux qui perpétuaient les traditions de ces hommes probes et énergiques, n'étaient plus en Angleterre : ils étaient en Amérique.

La richesse et le bien-être qui, après le Ministère de Chatham, s'étaient répandus en Angleterre, proclamaient, certes, sa puissance et sa prédominance dans les deux hémisphères, mais contenaient aussi en germe le poison de toutes les extravagances et de toutes les corruptions [1].

Tout autre était le tableau en Amérique. On eût dit, dans beaucoup de régions, une communauté sortie de l'imagination de Fénelon ou de Rousseau. Les Français quelque peu imbus des idées sociales de ces deux écrivains et qui donnèrent l'aide de leur épée au mouvement émancipateur d'outre-mer, furent charmés par l'ambiance les entourant d'une atmosphère de simplicité et de grandeur. La reine Marie-Antoinette, attirée par le contraste qui la reposait du poids des splendeurs royales, aimait à jouer les fermières dans la fantasmagorie des Trianons, — décor d'Opéra-comique opposé au décor d'opéra du Palais de Versailles. Ainsi pour les représentants de l'aristocratie française, courtisans habitués à parader aux galas de la cour, le spectacle des mœurs américaines fut un délassement qui répondait sans doute aussi à l'engoûment nouveau professé, depuis quelque temps, pour la forte et saine nature. Les hommes qui avaient lu le contrat social, les audacieux qui, plus ou moins ouvertement, devinaient et appelaient les changements profonds, les bouleversements à la veille d'éclater comme un tonnerre sur le beau pays de France, se délectèrent, en amateurs peut-être un peu superficiels d'abord, de voir des gens simples, d'une dignité sans emphase, évoluer dans un cadre si pittoresque.

1. *Humphrey Clinker* : The Letter from Bath....

Le Comte de Ségur qui avait promené sa curiosité inquiète à travers tant de pays et tant de civilisations, ne trouva nulle part plus ample matière à philosopher et à rêver que dans ses tournées le long des routes de la Delaware, de New-Jersey et de la Pennsylvanie. Au milieu des forêts immenses dont la virginité persistante lui rappelait les premiers temps de la conquête, il put évoquer l'image des premiers navigateurs débarquant avec audace et étonnement sur ces rivages inconnus.

Puis, sans transition, il pouvait voir s'étendant à perte de vue, quelque vallée paisible où paissait un bétail plein de promesses succulentes, à proximité de maisons très propres, d'une certaine élégance, aux couleurs voyantes et variées, entourées de petits jardins, tels ceux que l'on voit encore de nos jours dans les plaines intensivement cultivées de l'île de Jersey. Les habitants de ces contrées lui semblaient posséder la fierté d'hommes libres ne reconnaissant aucun maître, ne s'inclinant que devant la loi, aussi éloignés de toute vanité que de toute servilité[1].

Parmi ces hommes, quelques-uns parvinrent à s'élever dans la hiérarchie sociale ; ils furent des autodidactes. Des circonstances difficiles les trouvèrent à la hauteur de leur tâche. Il suffit de citer John Adams, fils de fermier, qui sut prendre sur les occupations matérielles imposées par sa condition, assez de temps pour se donner une instruction que les moyens de l'époque lui permettaient de développer. De cette façon, il ne se montra pas inférieur aux événements où, dans la suite, il joua un rôle prépondérant. A côté de lui, à un degré supérieur peut-être, le grand Franklin, le type classique du citoyen américain, fils de ses œuvres, mais fils aussi des ancêtres et de son temps ; rarement un homme, étant donné les circonstances, fit tant avec si peu. C'est la caractéristique de ces fondateurs de l'indépendance américaine dont la force fut le caractère à base d'énergie et discipliné, ataviquement, par le puritanisme. A des titres divers, on peut mettre, sur le même rang, Samuel Adams qui inspira et guida la résistance à l'acte du Timbre, Alexandre Hamilton qui, simple commis chez un marchand, trouvait encore la possibilité, sa journée finie, de suivre les cours d'une école ; Jefferson qui avait de la fortune et l'employa à se procurer l'éducation la plus haute que les ressources de son pays lui permirent d'acquérir, le préparant, de la sorte, aux importantes fonctions que, plus tard, il put remplir avec honneur.

Les futurs soldats de la Révolution, furent soumis à un apprentissage encore plus dur. Israel Putnam s'était entraîné, pendant de longues années, à combattre les Indiens et les Français. Nathaniel Green, le

1. Comte de Ségur.

plus habile lieutenant de Washington, était le premier dans tous les sports physiques, ce qui ne l'empêchait de lire Plutarque et César dans le texte grec et latin. On connaît Washington et le début de sa carrière militaire où il marcha contre les Français du Fort Duquesne, est digne du couronnement de cette carrière, où il combattit contre les Anglais avec l'aide des Français.

A tout prendre, ces hommes dont nous venons d'esquisser la silhouette, étaient ce qu'en Europe on appelait, avec quelque nuance de mépris, des gens de peu, de petites gens, élevés, quelques-uns dans la pauvreté, quelques autres, même ceux dont la famille jouissait d'une certaine fortune, dans un intérieur calme est modeste. Ils possédaient toutes les qualités pour fonder une démocratie et leurs vertus sans éclat, et leurs défauts sans attraits, formaient un contraste saisissant avec les vices brillants et coûteux de la royale Angleterre.

Cependant, ils ne se rendaient pas compte eux-mêmes de l'abîme creusé fatalement par la nature, par la distance, par le temps, entre les Colonies et la Métropole. A la veille même du grand bouleversement qui allait les séparer à jamais de la mère-patrie, ils professaient encore pour le chef suprême de cette patrie, des sentiments de respect et d'affection. Franklin qui devait bientôt changer d'opinion, savait faire la part de ce qui incombait à l'hostilité du Parlement et de ce qu'il s'imaginait encore devoir à la sympathie personnelle du Roy. Au début de la querelle, si vite muée en guerre, il écrivait ceci : « J'espère que tout ce qui est arrivé, ou pourrait arriver encore, ne diminuera en rien notre loyauté pour notre souverain ou notre affection pour cette nation en général. Je saurais difficilement concevoir un roi ayant de meilleures dispositions, des vertus plus exemplaires ou un désir plus ardent de contribuer au bien-être de tous ses sujets. La masse de ce peuple aussi est d'une nature noble et généreuse, aimant et honorant l'esprit de liberté et haïssant le pouvoir arbitraire, quel qu'il soit. »

Franklin exprimait de la sorte clairement et logiquement ses sentiments à l'égard de l'Angleterre, mais dans ces protestations impartiales ne s'est-il pas glissé aussi un sentiment d'indépendance absolue, prélude de la révolte : on dirait un étranger jugeant avec condescendance un pays étranger.

Il faisait également ressortir la différence des conditions et des mœurs quand il écrivait à Joshua Badcok, en janvier 1772 : « J'ai fait dernièrement un tour en Irlande et en Écosse. Dans ce pays, une petite partie de la Société est composée de propriétaires terriens, de grands seigneurs, de gentilshommes extrêmement riches, vivant dans le luxe et la magnificence. Le fond de la population est composé de fermiers très pauvres,

vivant dans la plus sordide misère ; habillés seulement de haillons, ils habitent des chaumières sales faites avec de la boue et de la paille. Je songeais souvent au bonheur de la Nouvelle-Angleterre où chacun est propriétaire, a le droit de voter dans les affaires publiques, vit dans une maison propre et chaude, a de la nourriture et du combustible à profusion avec des vêtements complets de la tête aux pieds, manufacturés peut-être dans sa famille. »

Telle constatation fait comprendre l'état social des deux pays et, par conséquent, l'état politique qui en est la cause. En Angleterre, un excès de richesses à côté d'un excès de misère, l'aristocratie abondamment pourvue de tous les biens de ce monde et le peuple, en général, courbé sous le poids de travaux peu rémunérateurs ; une minorité exploitant une majorité, avec toutes les conséquences qui en découlent. En Amérique, une égalité de besoins et de moyens de parvenir effaçant pour ainsi dire, la distance qui sépare ceux qui possèdent de ceux qui aspirent à posséder. Pas de barrières légales opposées aux légitimes prétentions vers une situation meilleure, à cet âge héroïque du moins, d'une république en voie de formation. C'était là vraiment les éléments d'une démocratie prenant racine dans le sol même d'un pays, produit naturel d'une zone et s'épanouissant en force et en beauté, comme sa flore et sa faune. Et cette démocratie, malgré ses apparences modestes encore et comme entachée, pour des yeux prévenus, de nécessités petites et vulgaires, avait cependant pour promoteurs des aristocrates dans une certaine mesure, — je veux dire des hommes qui étaient les meilleurs dans la Cité, dans l'Église, dans le Conseil.

Ces aristocrates, toute proportion gardée, et en donnant à la dénomination un sens étroit qui ne convient qu'à ce qui commence, ne l'étaient, en effet, que relativement et en comparaison de ceux de leurs compatriotes encore trop absorbés par des besognes matérielles et indispensables. Ils étaient les descendants directs de ces Puritains du deuxième exode, hommes considérables dans leur pays, représentant la fine fleur de la culture britannique dont ils parfumèrent l'âpreté farouche qui inspira et soutint les Pères Pèlerins dans leur désespoir et dans leur initiative. Cette collaboration intime et mystérieuse de deux forces dont l'une venait d'en bas et l'autre rayonnait d'en haut, contenait en elle le germe d'une constitution démocratique qui n'excluait pas le souci des perfectionnements individuels, en dehors de toute différence de castes et de classes. On peut dire que c'est là le cachet particulier de l'évolution qu'on a appelée la révolution américaine et qui la distingue essentiellement de tous les mouvements similaires, surtout de ceux qui bouleversèrent les vieilles sociétés de la vieille Europe.

En France, par exemple, les choses se présentèrent sous un tout autre aspect.

On a souvent parlé de l'influence exercée par la révolution américaine sur la révolution française. Cette influence fut grande, au point de vue moral, — elle fut nulle quand on veut l'appliquer aux origines, aux causes, aux moyens d'action, — toutes éventualités aussi différentes que les étapes historiques des deux pays.

Certes, dès que dans les salons de l'aristocratie française où l'on philosophait à loisir, où un mot d'esprit légitimait toutes les attaques à l'adresse de toutes les autorités et de toutes les supériorités, on apprit que des colons anglais, pressurés par la métropole, résistaient aux injonctions dictées à Londres, ce fut un sentiment de satisfaction composé de tendances frondeuses et d'aspirations patriotiques. A mesure que les revendications des insurgents se précisaient, les penseurs sociologues, économistes et politiciens qui, en France, marchaient à l'avant-garde, reconnurent la réalité et la parenté des idées qui s'agitaient encore confusément dans leur cerveau. Ce n'était que des idées, — exprimées par des mots : liberté, indépendance, égalité sociale, droits de l'homme, toute la phraséologie républicaine, la même au début de toute crise révolutionnaire qui répondait à de vagues aspirations et possédait la même assonance dans les deux hémisphères. La théorie avant l'action ; mais combien l'action devait être différente !

Dans la célèbre déclaration d'indépendance élaborée par les fortes têtes du Congrès, rédigée par Jefferson, ces aspirations, ces revendications prirent corps en un langage clair et précis. On connaît ce document qui est la charte d'émancipation d'une humanité nouvelle. Quelle profondeur dans la conception, quelle dignité dans l'expression !

Ce n'est pas la menace d'une fraction de peuple qui se révolte contre une autre fraction, — c'est le cri libérateur d'un peuple tout entier, décidé à secouer le joug d'un peuple oppresseur. Et ce fut pour ceux de nos ancêtres déjà troublés par l'approche d'une tempête qui allait bouleverser toutes les hiérarchies sociales en France, une leçon de choses et une leçon de mots. Ils y purent lire les droits du citoyen, émanés de la nature même de l'homme, revendiqués avec une assurance naturelle, ignorant la déformation des tyrannies antérieures et s'affirmant en face d'une tyrannie inconsciente.

Ces droits, il ne s'agissait pas de les conquérir, il s'agissait de les faire respecter.

En France, le problème était plus complexe et plus difficile à résoudre.

Tandis qu'en Amérique la liberté avait pris naissance avec la naissance même de la nationalité, en France, elle avait à lutter contre des

entraves séculaires : préjugés, intérêts opposés des classes, abus imposés par en haut : il fallait détruire beaucoup pour rebâtir sur des ruines.

C'était à la fois plus tragique et plus compliqué. Il est des morts qu'il faut qu'on tue et, quand on les a tués plusieurs fois ils ressuscitent encore. Rien ne meurt tout à fait et l'idée qui, pour un temps, s'est incarnée dans une dynastie, dans une faction, dans une secte politique ou religieuse, risque de s'imposer de nouveau à l'engoûment des foules, ou à l'audace d'un soldat heureux. « O liberté ! s'est écriée Mme Roland avant de livrer sa tête au bourreau, que de crimes on commet en ton nom ! » Ces crimes qui ont laissé des éclaboussures de sang sur une des plus belles pages de l'histoire de l'humanité, furent épargnées à l'Amérique.

Malgré les essais d'organisations sociales copiées sur le modèle des deux grandes monarchies européennes, la féodalité n'y avait poussé que de faibles racines. Le sol n'y était pas favorable. La poussée d'en bas était trop forte pour que la poussée d'en haut pût s'exercer d'une façon déprimante ; ou plutôt, il n'y avait ni haut ni bas, mais une solidarité d'efforts vers un idéal commun, dans la crainte des mêmes dangers, extérieurs et sur la base des mêmes principes religieux et politiques. Les cadres dans lesquels se mouvaient et étouffaient les vieilles sociétés, ne pouvaient s'adapter à un groupement d'individus qui avaient précisément rompu avec d'anciennes façons de penser et d'obéir afin de pouvoir mieux concilier les droits et les devoirs de la collectivité.

Aussi, lorsque vint la maturité de telles consciences, lorsque sonna la majorité d'un peuple aspirant à affirmer son droit à l'indépendance, il n'y eut pas de luttes de classes, pas de luttes contre la noblesse, contre le clergé, contre le Roi, — le roi d'Angleterre ne devant plus être considéré que comme le représentant d'un peuple étranger et hostile — il n'y eut pas de gradation dans la composition des différents partis, allant du libéralisme philosophique à la démagogie sanglante, des représentants des États généraux, à Vergniaud, Danton et Robespierre pour aboutir à Bonaparte ; il n'y eut pas de proscriptions, d'émigrations en masse, pas de guillotine, pas de massacres et pas de Terreur : il y eut simplement, et malgré les querelles intestines inévitables, un grand mouvement, un lever de boucliers en faveur d'une grande cause, pour le salut de laquelle, républicanisme et patriotisme formaient les termes extrêmes d'une même conception.

On voit, tout de suite, la différence qui, dans leurs moyens d'action, sépare la révolution américaine de la révolution française. Si les hommes d'État de l'Union sympathisèrent immédiatement avec les hommes nouveaux et les tendances nouvelles qui prenaient de plus en plus consis-

tance en France à la fin du XVIIIe siècle, ils s'aperçurent bientôt que, sous la même étiquette, se heurtaient des principes divergents et contradictoires. Quoique les plus jeunes dans l'histoire constitutionnelle des états, ils étaient pourtant nos aînés en fait d'organisation républicaine : ce qui, pour eux, découlait logiquement, clairement, fatalement, des conditions mêmes de leur établissement dans des territoires immenses et libres, affranchis par la distance de tout contrôle et de toute influence directe, devenait pour nous d'une réalisation problématique exigeant le concours des forces vitales de la nation. La France, grande et glorieuse par son passé, souffrait de ce même passé et, pour préparer les voies vers l'avenir, devait avoir recours à une rupture violente.

Les Américains de marque qui vinrent en France à cette époque troublée de notre vie nationale, se rendirent vite compte de ces divergences et, jugeant les événements qui se préparaient, en Anglo-Saxons habitués au régime représentatif, relevèrent bien des contradictions et bien des hérésies dans les premiers balbutiements du régime républicain français. Nous pouvons nous en faire une idée en parcourant, entre autres, les lettres et les mémoires de Thomas Jefferson et de Gouverneur Morris, qui vécurent à Paris pendant les journées décisives de la Révolution.

Nommé ministre des États-Unis en France, en 1785, au départ de Franklin, Jefferson est républicain dans l'âme, mais, si bizarre que puisse paraître un tel assemblage de mots : un républicain démocrate d'origine aristocratique. Sa situation de fortune et sa position sociale lui avaient facilité la jouissance de tous les biens matériels et intellectuels de la vie. Il consacra toutes ses ressources à l'éducation et au bien-être du peuple : il y voyait l'avenir de son pays. Il lui fallut s'habituer aux hommes et aux choses l'entourant dans le royaume de France en passe de devenir république. Sa première impression, tout en étant un peu incohérente, n'est pas entièrement dénuée d'optimisme. A première vue, il nous trouve bien en retard pour tout ce que comporte la compréhension et la mise en action de ce mot : indépendance, — qu'il ne faut pas confondre avec licence. Quelques-unes de ses lettres laissent percer, à cet égard, un certain étonnement. Dès 1787, il remarque le grand nombre de caricatures, placards irrévérencieux et bons mots qui circulent sans soulever de censure. Mais la foule, à son tour, devient aggressive. Jefferson devient plus attentif. A la date du 30 août, il écrit :

« ...Le Comte d'Artois qui devait tenir un Lit de Justice à la cour des Aides, a été hué sans réserve par la populace ; la voiture de Madame de ..... (J'ai oublié son nom), portant livrée de la Reine, a été arrêtée par la populace, on l'avait prise pour celle de Madame de Polignac que l'on voulait insulter ; la Reine allant au théâtre avec Madame de Polignac,

fut reçue par des murmures. Le Roi ayant depuis longtemps l'habitude de noyer ses soucis dans le vin, s'adonne de plus en plus à cette habitude. La Reine pleure mais continue de pécher. Le Comte d'Artois est détesté et Monsieur est grand favori. L'archevêque de Toulouse est nommé Premier Ministre, — c'est un caractère vertueux, patriotique et capable... En l'espace de trois mois, l'autorité royale a perdu et les droits de la nation ont gagné plus de terrain par une simple révolution de l'opinion publique, que l'Angleterre dans toutes ses guerres civiles sous les Stuarts. »

C'est le début du drame et Jefferson contemple les acteurs de la Comédie royale répéter, avec plus ou moins de succès, les dernières tirades de leur rôle. Son attention est surtout attirée par l'Assemblée des Notables, la Cour Plénière, les États généraux qui, par étapes successives, devaient mener aux réformes définitives.

A la veille des États généraux, Jefferson avoue que la France n'est pas encore mûre pour toutes les réformes, pour l'exercice de quelques droits, du moins, considérés comme élémentaires dans les pays de race anglo-saxonne, — tel l'*habeas corpus*. La suppression des lettres de cachet, par exemple, n'est pas encore unanimement admise. Et notre Américain ne peut s'empêcher de relever avec quelque amertume la légèreté des Français, leur esprit arriéré quand il s'agit de développement politique.

Écrivant à Mme Adams à l'occasion de la réunion des notables, il avait déjà dit : « Jusqu'à présent, le résultat le plus remarquable de cette assemblée, est le nombre incalculable de calembours, et de bons mots auxquels elle donna lieu. Si on les réunissait, on en formerait un ouvrage aussi volumineux que l'Encyclopédie. J'en ai conclu que cette nation n'est capable d'un effort sérieux que sur commandement : celui qui ferait un bon mot à propos, pourrait désarmer toute la Nation résolue à se révolter... »

Jefferson est sévère.

Il craint, certes, les hâbleurs pour la future assemblée qui va se réunir. Il fait de l'ouverture des États généraux, à laquelle il assista, une description un peu superficielle : « Si on les considère, dit-il, comme une mise en scène d'opéra, c'était imposant ; au point de vue affaire, le discours du Roi fut exactement ce qu'il devait être et très bien débité. Personne n'entendit un mot du discours du Chancelier, de sorte que, jusqu'à présent, je n'ai pas encore pu savoir de quoi il était question. Le discours de M. Necker était aussi bon que le permettait le nombre de détails qu'il était obligé de traiter... »

Mais pour l'observateur judicieux, l'intérêt de la question commence quand il s'agit de voter par ordres : le Tiers-État lève la tête. Jefferson

comprend que, de ce côté, sont la force et l'espoir. « Ses représentants, dit-il, possèdent presque tous les talents de la nation ; ils sont fermes et audacieux, quoique modérés. Il y a, certes, parmi eux des têtes chaudes ; mais ceux qui exercent le plus d'influence sont de sang-froid, tempérés et sagaces. Chaque initiative prise par cette Chambre, a été marquée par de l'adresse et de la sagesse. La noblesse, au contraire, est absolument hors d'elle. Elle est si furieuse, qu'elle peut rarement délibérer. Elle possède peu d'hommes de talent modéré et pas un homme de talent supérieur. »

C'est évidemment au Tiers-État que Jefferson réserve toute son admiration. Le sens politique dont le Tiers fit preuve dans ces premières discussions, lui rappelle, sans doute, les luttes similaires auxquelles il prit part dans son pays ; il sympathise avec ces hommes énergiques qui, dans les transactions les plus délicates, demeurèrent en possession d'eux-mêmes et résolus de mettre le feu aux quatre coins du royaume et de périr dans cet incendie plutôt que de retrancher un iota à leur projet de modifier totalement la forme du gouvernement. Jefferson quitta la France avant d'avoir pu voir ce changement. Mais son âme républicaine était satisfaite de ce qu'il avait vu et il était persuadé que la modération qu'il recommandait autour de lui, ne serait point troublée par des manifestations d'un caractère plus agressif. En cela, son optimisme se trompait et allait être soumis à une épreuve redoutable.

Il se trompait aussi dans certains de ses jugements concernant la Reine, sur laquelle il fait retomber toute la responsabilité de la Révolution.

Cette femme séduisante, produit de son temps et de sa caste, cette créature hautaine, inconsciente et artificielle, n'était pas de taille à enrayer le grand mouvement et encore moins à le provoquer. On dirait que Jefferson manque ici de profondeur de jugement et qu'il confond les causes lointaines, inéluctables, avec les prétextes fournis par des comparses. Il juge, sans doute, la conduite et l'influence de Marie-Antoinette d'après les Jacobins, d'après les campagnes odieuses et les libelles indignes dirigés contre la fille de Marie-Thérèse qui ne pouvait être autre qu'elle n'a été. Quand il dit, par exemple, dans son « Autobiographie » : « . . . J'ai toujours cru que s'il n'y avait pas eu de Reine, il n'y aurait pas eu de Révolution . . . Aucune violence n'aurait été provoquée, ni exercée . . . Le Roi aurait marché la main dans la main avec ses sages conseillers . . Je ne saurais ni approuver, ni condamner la sentence qui mit fin à la vie de ces souverains . . . Je n'aurais pas voté la mort de Louis XVI . . . J'aurais enfermé la Reine dans un couvent, l'empêchant ainsi de nuire, j'aurais placé le Roi dans la situation qui lui convient, l'investissant de pouvoirs

limités qu'il aurait, certes, exercés honnêtement. De cette façon, il n'y aurait pas eu de vide facilitant l'usurpation d'un aventurier militaire et l'occasion ne se serait pas présentée de ces atrocités qui démoralisèrent toutes les nations de ce monde et détruisirent et continuent à détruire des millions et des millions d'hommes »... quand il écrit ces lignes, il applique aux choses et aux gens de France sa mentalité d'anglo-saxon américain dont les principes démocratiques se sont développés quasi naturellement et il juge avec son esprit indépendant qui, après avoir espéré une révolution réalisée sans effusion de sang, la vit dévoyée dans les pires excès et finalement escamotée par l'ambition de Bonaparte.

Gouverneur Morris qui vint en France en février 1789, était un républicain aristocrate. Il était républicain parce qu'il se rendait bien compte qu'aucun autre gouvernement que la République, ne pouvait convenir à l'Amérique. Les éléments d'une monarchie et de ce que nous appelons, en Europe, une aristocratie, y faisaient défaut. Pas de hiérarchie sociale, pas de distinction de classes, qui sont l'essence même d'un gouvernement aristocratique. Mais il était un aristocrate parce qu'il descendait d'une de ces anciennes familles qui, tout en épousant les querelles des citoyens républicains du Nouveau Monde, n'avaient pas entièrement rompu avec les idées de la vieille Angleterre et transmettaient précieusement, de père en fils, les bienfaits d'une éducation raffinée, — cette grande supériorité auprès des générations jeunes, encore rudes et frustes. Lui-même a dit quelque part :

« En adoptant la forme républicaine du gouvernement, je ne l'ai pas seulement prise comme un homme prend une femme, au hasard de la loterie, mais j'ai agi comme peu d'hommes agissent à l'égard de leurs femmes : je l'ai prise tout en connaissant ses défauts. »

Gouverneur Morris possédait tous les traits d'un aristocrate : cynique, sceptique, hautain, spirituel, il appliquait son éclectisme philosophique à ses vues politiques ; il ne préconisait aucun régime de préférence à un autre, le meilleur étant sujet à caution et se recommandant plutôt par sa facilité d'adaptation à la nation à laquelle il convient le mieux, que par sa valeur intrinsèque. De sorte que, si le gouvernement républicain s'imposait à l'Amérique, on pouvait se demander s'il convenait bien à la France. Gouverneur Morris semble en douter et, républicain en Amérique, il est plutôt royaliste en France. Il trouve Jefferson exagéré dans sa propagande démocratique. Les deux Américains, dans leurs jugements sur la Révolution française, ne sont pas toujours d'accord et jusque dans l'expression de leurs opinions sur un bouleversement qui doit nous séparer si profondément nous-mêmes, ils reflètent les tendances des deux partis politiques qui vont se disputer la direction des affaires aux Etats-Unis : les Républicains et les Fédéralistes.

Gouverneur Morris, fédéraliste, aime la France comme il le proclame dans beaucoup de ses lettres, mais avant tout, il aime la France telle qu'elle est encore : la France aristocratique, élégante, brillante, légère, corrompue mais donnant le ton, la France aux gestes chevaleresques et aux belles manières, celle qui fit la guerre en dentelles et semblait incapable de la faire en sabots. Ses goûts affinés lui font apprécier la vie à la fois compliquée et superficielle des salons, avec tout ce qu'elle comporte d'agréments un peu vaniteux, sans doute, mais dénotant une culture très poussée et une vivacité très spéciale, — tel ce vin éminemment français : le champagne. Où trouvait-on tout cela ? A la cour, dans les milieux gravitant autour de la cour, où de grands noms brillaient encore de l'éclat des grands souvenirs.

C'est là que le républicain Gouverneur Morris fréquentait.

Et, en 1792, quand tout cela fut à jamais dispersé à tous les vents de la haine et de l'envie, ferments des fureurs populaires, il garde cependant sa sympathie à la France, comme le prouvent ces lignes adressées à Thomas Pinkney : « Je fais des vœux, des vœux sincères pour le bonheur de ce peuple inconstant. Je l'aime. Je lui suis reconnaissant de son intervention en faveur de notre indépendance, et je pense que, si l'on pouvait établir une bonne constitution ici, ce serait le meilleur moyen, avec l'aide de la Providence divine, d'étendre le bienfait de la liberté à tant de millions d'hommes, mes frères, qui gémissent encore sous le joug du despotisme en Europe[1]. »

Grâce à une anomalie seulement compréhensible lorsque l'on connaît les antécédents d'un homme qui portait dans ses veines quelques gouttes de sang français, Gouverneur Morris, l'un des fondateurs de la république américaine, paraît aux Français un peu pâle dans ses professions de foi républicaine et Mme de Tessé ainsi que Mme de La Fayette l'accusent de modérantisme. Il le confesse : « Républicain, dit-il, et fraîchement émoulu d'une des constitutions les plus républicaines qui soient, je prêche sans cesse le respect pour le Roi, pour les droits de la noblesse, je prêche la modération... »

Il fait aussi une description de la première session des États généraux; il la décrit en termes plus pittoresques que Jefferson, mais on dirait un royaliste ému de ce qu'il a vu, qui tient la plume : « ...A son arrivée, M. Necker est applaudi bruyamment et à plusieurs reprises, ainsi que le duc d'Orléans ; il en est de même pour un évêque qui a longtemps vécu dans son diocèse et pratiqué toutes les vertus réclamées par sa profession... Un vieillard qui avait refusé de mettre le costume assigné au Tiers et qui

1. *Diary and Letters.*

se présenta dans ses vêtements de fermier, est longuement applaudi. M. de Mirabeau est hué, quoique en sourdine. Enfin, le Roi arrive et prend sa place ; la Reine à sa gauche, deux degrés plus bas que lui. Il prononça une courte allocution, bien dite, ou plutôt lue. Le ton et la manière ont toute la fierté qu'on peut attendre et désirer du sang des Bourbons. Il est interrompu dans sa lecture par des acclamations si chaudes et d'une affection si touchante que des larmes s'échappèrent de mes yeux, en dépit de moi-même. La Reine pleure ou fait semblant de pleurer, mais aucune voix ne se fait entendre pour la réconforter. Je me serais certainement fait entendre, si j'étais Français ; mais je n'ai pas le droit d'exprimer un sentiment et je sollicite en vain les personnes qui se trouvent dans mon voisinage de le faire. Ayant parlé, le Roi se découvre et, quand il remet son chapeau, ses nobles imitent son exemple. Quelques-uns du Tiers font le même geste, mais, par degrés, se découvrent de nouveau. Alors, le Roi retire son chapeau. La Reine paraît le désapprouver et une conversation semble s'engager dans laquelle le Roi lui dit qu'il lui a plu d'agir ainsi, que ce soit protocolaire ou non ; mais je ne puis certifier l'exactitude de cet incident, étant trop éloigné pour voir distinctement et encore moins, pour entendre...

« Après le discours de M. Necker, le Roi se lève pour se retirer et il est salué d'un long : *Vive le Roi !* La Reine se lève à son tour et, à ma grande satisfaction, elle entend, pour la première fois, sortir de quelques bouches ce cri de : « *Vive la Reine !* » Elle esquisse une révérence qui provoque une acclamation plus nourrie à laquelle elle répond par une révérence plus accentuée. »

Ces détails de chapeaux retirés et remis, auxquels s'arrête Gouverneur Morris, paraissent, à première vue, un peu puérils. A y regarder de plus près, ils ont une signification profonde. Les représentants du Tiers qui se couvrent quand Messieurs de la Noblesse se couvrent, ne veulent-ils pas, de la sorte, exprimer le symbole de leur dignité d'hommes libres prêts à réclamer l'égalité ?

A mesure que le drame se déroule, Gouverneur Morris se trouve dépaysé par la mise en scène théâtrale des sentiments, par la surexcitation nerveuse des orateurs qui, n'étant plus maîtres d'eux-mêmes, ne pouvaient pas l'être davantage de leur sujet et commettaient des fautes irréparables dans l'exercice d'un mandat important, ce qui ne l'étonne pas, car, dit-il, « ils prennent le génie à la place de la raison pour guide, se servent de l'expérimentation au lieu de l'expérience et s'avancent dans l'obscurité parce qu'ils préfèrent l'éclair de l'orage à la pure lumière du jour ».

Naturellement, la méthode diffère entièrement de celle qu'employèrent

les hommes qui élaborèrent la constitution américaine : question de mentalité et de tempérament et question aussi d'expérience. Les Américains possédaient l'expérience, fruit de leurs rudes épreuves, depuis qu'ils avaient virtuellement rompu avec la mère-patrie, au commencement du XVIIe siècle, jusqu'au jour où cette rupture devait devenir un fait accompli. Quoi d'étonnant que Gouverneur Morris, tout en proclamant les grands principes de la Révolution, critiquât les moyens employés chez nous pour les faire triompher. Pour lui, la Constituante, la Convention, avec leur personnel nouveau, constituent autant d'étapes devant mener à l'anarchie finale. Le procès du roi lui fait présager sa mort. A cette occasion, il écrit à Jefferson : « Une personne moins au courant que vous de l'histoire des affaires humaines, pourrait trouver étrange que le plus doux des monarques qui ait jamais occupé le trône de France, qui en est précipité précisément parce qu'il ne veut pas prendre les mesures énergiques reprochées à ses prédécesseurs, qu'un homme, enfin, que personne ne peut accuser d'un acte criminel, soit persécuté comme le plus néfaste tyran qui ait jamais déshonoré la nature humaine, — que Louis XVI, en un mot, puisse être condamné à mort... Cela est, pourtant ! »

Après le 21 janvier 1793, Gouverneur Morris écrit au même Jefferson : « Le Roi de ce pays a été publiquement exécuté. Il mourut avec dignité. En montant à l'échafaud, il exprima de nouveau son pardon à tous ceux qui l'avaient persécuté et l'espoir que son peuple égaré pût profiter de sa mort. Sur l'échafaud, il essaya de parler, mais l'officier de service, Santerre, fit battre les tambours. Par deux fois, le Roi voulut se faire entendre, mais en vain. Les exécuteurs le saisirent et mirent une telle hâte à faire tomber le couteau avant que le cou fût convenablement placé, que ce fut une véritable boucherie... »

Gouverneur Morris, comme tous ceux qui, sur les lieux, furent mêlés de près aux différentes phases du drame révolutionnaire, est absorbé par les événements journaliers qui composent sa vie à Paris. Il oublie parfois les principes qui planent, immuables et intangibles, dans la sereine région de l'idée, pour ne voir que les hommes qui se démènent dans les convulsions de la passion. Plus haut que les acteurs répétant plus ou moins bien leur rôle, passe le souffle inspirateur et créateur. Et, dans la Révolution française, il convient de faire deux parts : celle qui appartient aux contingences humaines, limitée aux nécessités de races et de frontières, — celle qui appartient à l'Univers entier et qui, dépassant les frontières d'une patrie, peut, telle une religion, entraîner dans son rayonnement, d'autres patries.

Les Américains qui suivirent le mouvement de loin, sans être exposés au spectacle immédiat des troubles sanglants, en comprirent sans doute

mieux le côté philosophique et humain. A tant de distance, ils crurent entendre comme l'écho de leur propre émancipation et considérèrent le nouveau gouvernement instauré en France comme l'établissement d'une république sœur. Certes, dans ce sentiment demeurait toujours vivace la reconnaissance pour l'aide donnée contre l'Angleterre. Les successeurs de Gouverneur Morris, Monroe et J. Barlowe, venus en France quand le terrain parut un peu déblayé, se montrèrent impartiaux et enthousiastes pour l'œuvre accomplie, dont les conséquences devaient avoir un retentissement mondial.

Au sein du Congrès, les discussions de doctrine influencèrent les projets politiques et la différence des points de vue s'affirma par la formation de partis opposés. Les uns proclamaient la similitude des principes et des institutions en vue d'un rapprochement entre les deux républiques. Les autres en faisaient ressortir les dissemblances.

« La République française, disaient-ils, est une et indivisible ; la nôtre est composée d'États souverains, possédant une juridiction particulière et des intérêts locaux. Le fédéralisme est considéré en France comme une trahison, — ici, la trahison consisterait à vouloir imposer l'unité. L'Union qui respecte la diversité des états, fait la force de notre Confédération... »

En émettant telles considérations, les orateurs du Congrès faisaient comprendre la nécessité de développer le sentiment d'une nationalité bien déterminée. A ceux qui affirmaient que, malgré la sympathie due à la France, la constitution britannique offrait plus d'affinités avec la constitution américaine, d'autres ripostaient qu'ils n'étaient ni Anglais ni Français, mais bien des Américains nommés par le peuple pour défendre des intérêts exclusivement américains. Et ceux-là étaient dans le vrai, mais ils ne pouvaient pas échapper à la fatalité qui s'imposait encore d'une politique américaine tour à tour ballottée entre l'influence française et l'influence anglaise.

La presse américaine reflète ces opinions contradictoires. On y trouve l'expression des deux conceptions qui vont inspirer les leaders politiques des États-Unis, demandant, pour un temps, leur mot d'ordre à l'Angleterre réactionnaire ou à la France libérale.

Les journaux critiquent ou exaltent les événements de France suivant qu'ils représentent l'un ou l'autre de ces partis. Mais malgré l'enthousiasme des plus fervents, une certaine crainte se manifeste, un sentiment se fait jour parmi les plus francophiles, devant le spectacle de tant d'excès incompris parce que réprouvés par une mentalité si différente de la mentalité latine. Dans ces excès même, indépendamment de toute sympathie pour les principes républicains et à cause de ces sympathies, sans doute,

la clairvoyance anglo-saxonne devine un danger. Elle s'étonne des soubresauts de l'opinion française, elle condamne les revirements de la passion aveugle, les discours grandiloquents, les gestes d'une allure trop théâtrale, parce que derrière cette mise en scène, qui souvent amuse et parfois détourne du but, se cache la menace des plus terribles tyrannies.

Les États-Unis d'Amérique, à cette fin du XVIIIe siècle, n'ont plus à craindre le retour de celles dont ils ont si glorieusement secoué le joug ; mais, pendant longtemps encore, bien des problèmes à résoudre vont mettre leur jeune indépendance à l'épreuve.

En France, le drame révolutionnaire a suivi sa course ascendante et descendante ; les hommes les mieux intentionnés, les talents les plus fougueux, les cœurs les plus ardents, les intelligences les plus subtiles, tout ce que la nature a pu produire de génie, d'énergie, de raison, d'utopie, de grâce aussi et même de beauté, a été dépensé en pure perte, pour un temps du moins, car la moisson semée au prix de tant de sacrifices, d'abnégation et de crimes, germera plus tard, pour d'autres générations, mais voici que déjà, sur tant de ruines amoncelées sur des ruines, sur la mêlée confuse de tant d'idées qui se heurtent et s'annulent en une incohérence anarchique, s'annonce une ère d'ordre, de discipline, de grandeur militaire ; voici que sur l'ombre pâlissante de tant de lutteurs convaincus, se dresse la silhouette fine et énigmatique du capitaine, du général, du consul : de Bonaparte.

LES INDIENS DU TEXAS
ET
LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES
DE 1720 ET 1721
A LA « BAIE SAINT-BERNARD »,

Par MM. DE VILLIERS DU TERRAGE et P. RIVET

Dans un *Mémoire*[1] de Jean Béranger, pilote au service de la Compagnie des Indes, se trouvent insérés deux vocabulaires différents de langues indiennes, recueillis sur le littoral du Texas.

L'auteur ayant malheureusement omis de nous indiquer les noms des tribus qui les parlaient, quelques explications paraissent d'autant plus nécessaires qu'il convient également de déterminer l'emplacement exact des deux soi-disant *baies Saint-Bernard*, d'où proviennent ces lexiques.

En 1684, quand La Salle entreprit de regagner par mer la Louisiane, il dépassa les bouches du Mississipi sans les reconnaître, et vint aborder sur les côtes du Texas dans une baie qu'il baptisa du nom de Saint-Bernard. Les Espagnols l'appelaient Espiritu Santo; elle porte aujourd'hui le nom de Matagorda bay.

On connaît les tentatives infructueuses du malheureux explorateur pour retrouver le Mississipi, et sa fin tragique chez les Cenis ou Assinays, au mois de mars 1687. Un certain nombre de Français, restés à l'établissement bien pompeusement appelé le Fort Saint-Louis, étaient déjà morts d'accidents ou de maladies, lorsque, vers la fin de 1788, les derniers survivants furent massacrés ou emmenés en esclavage par les Indiens du voisinage. Peu de temps après ce désastre, arrivèrent, par terre, sous la conduite de Don Gregorio de Sabinas Veronas, les Espagnols qui, depuis trois ans, cherchaient inutilement l'établissement français pour le détruire; trou-

1. *Mémoire des Cognoissances que le sieur Béranger a tirées de la province de la Louisiane, qu'il a faict depuis la descouverte de feu Monsieur d'Hiberville, en 1697, jusqu'en 1722, que le dit sieur est arrivé en France, après six années consécutives qu'il a demeuré dans la dite province.* (Archives Nationales. *Colonies* C[13], tome IV, f°s 72 à 99.)

vant leur besogne accomplie, ils repartirent aussitôt, mais revinrent l'année suivante brûler le fortin et racheter cinq de nos compatriotes prisonniers, non par humanité [1], mais dans la crainte qu'ils ne parviennent à prendre de l'influence sur les Sauvages ou ne puissent fournir d'utiles renseignements aux Français.

Les Espagnols profitèrent de cette alerte pour explorer le « pays des Tejas » jusqu'au Netchez, et fondèrent quelques missions éphémères, notamment à San Francisco de los Tejas et à Santissima Nombre de Maria [2], mais ils évitèrent longtemps d'établir aucun poste sur le littoral, de peur de faciliter involontairement la contrebande. Les Espagnols revinrent en 1717 à la baie Saint-Bernard, mais n'y construisirent un fortin que cinq ans plus tard.

Cette abstention des Espagnols permit à la France de revendiquer pendant trente ans la possession des contrées découvertes par La Salle; mais d'une façon d'autant plus platonique que personne, en France ou en Louisiane, ne savait, *à cent lieues près*, où se trouvait la baie Saint-Louis ou Saint-Bernard.

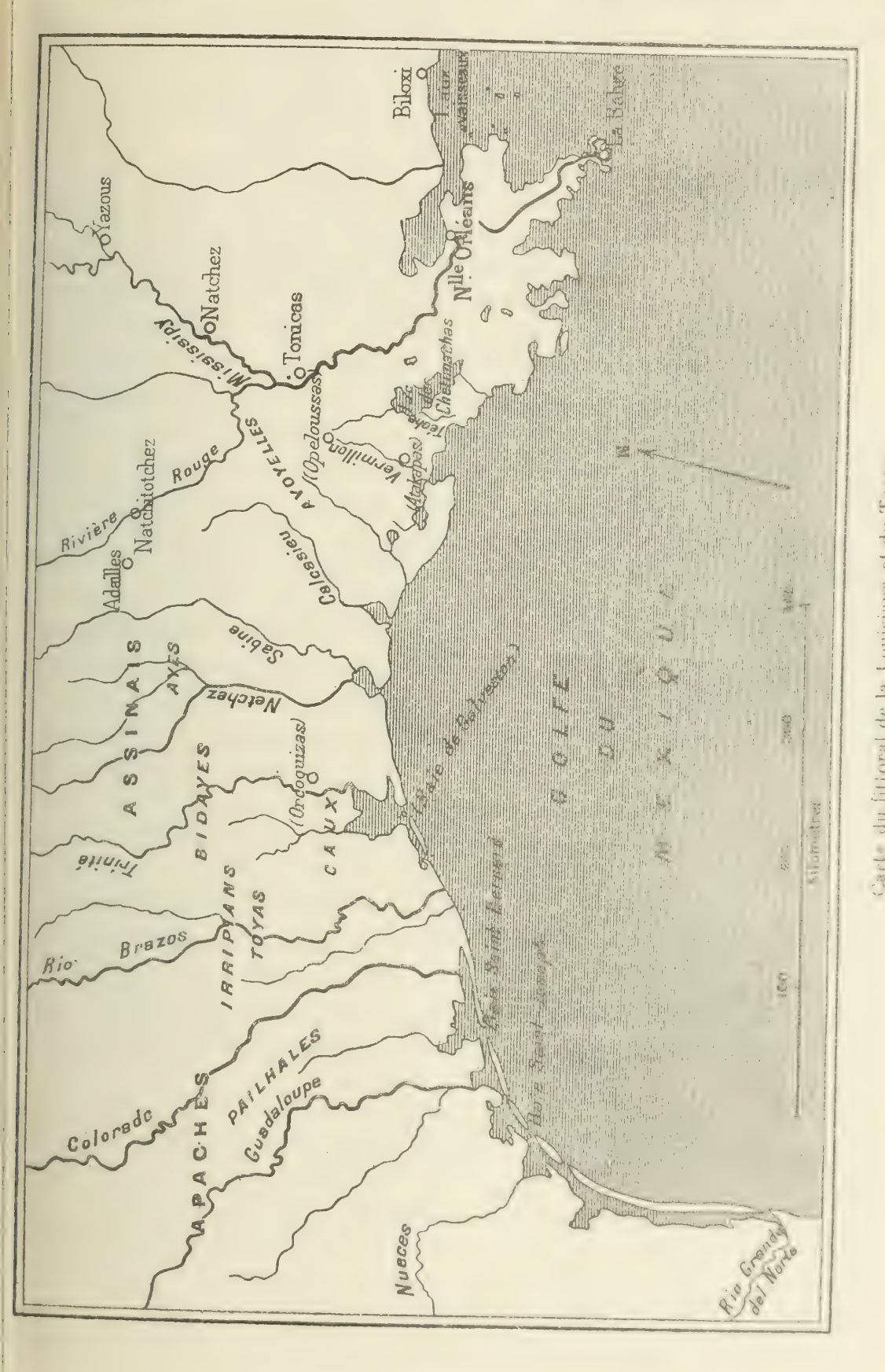
Sa longitude était inconnue, et fort longtemps on supposa la baie entre le 30e et le 31e degré de latitude, autrement dit en plein continent. En désespoir de cause, après les tentatives infructueuses de 1720 et 1721 pour découvrir cette baie introuvable, Devin, le cartographe de ces deux expéditions, finit par la dessiner hypothétiquement du côté de l'embouchure de la Sabine ! Trente ans plus tard, les marins français [3] n'étaient encore guère mieux renseignés, et Auzias déclare, en 1747 : « On ne connaît cette baie que très imparfaitement, et la situation de toute cette côte est très mal exprimée sur les cartes. » Les Espagnols, en effet, se gardaient bien de fournir la moindre indication.

Malgré cette incertitude, le 25 août 1717, un des premiers actes de la Compagnie d'Occident fut de décider l'occupation de la baie Saint-Bernard pour fonder un comptoir dans le voisinage des mines du Mexique, et, le 16 novembre 1717, elle obtint du Conseil de Régence, l'autorisation « d'envoyer à la dite baie un détachement de troupes de la Louisiane,

1. Talon, plus heureux que ses compagnons envoyés aux mines, fut embarqué, comme matelot, à bord du *Christ*, qui tomba, en 1696, entre les mains des Français.

2. Ces missions durent être évacuées par le Père Manzanet, dès 1694. « Avant de faire de ces Indiens des chrétiens, dira le Père Marat, en 1712, il faudrait d'abord en faire des hommes. » Les Espagnols ne commencèrent à s'installer véritablement au Texas qu'à partir de 1714.

3. Pourtant, en 1717, les guides de Derbanne lui avaient indiqué, à quarante lieues de leurs embouchures, que le Colorado et le Guadelupe se jetaient dans la baie découverte par La Salle.



Carte du littoral de la Louisiane et du Texas.

pour s'y établir et maintenir la possession des Français, même par la force, si les Espagnols, qui peuvent être présentement établis dans la dite baie, veulent s'y opposer ». Néanmoins, par suite de l'opposition acharnée de tous les colons de la Louisiane, ce projet ne reçut un vague commencement d'exécution que deux ans plus tard, pendant la guerre avec l'Espagne.

En 1720, la certitude que les mines des Illinois n'existaient pas, ou ne pouvaient être exploitées, et la crue du Mississipi de 1719, qui avait arrêté les travaux de la fondation de la Nouvelle-Orléans, détournèrent l'attention de la Compagnie des Indes du bassin du Mississipi et la poussèrent à chercher de nouveaux débouchés pour son commerce.

L'occupation de Pensacola, située sur la frontière de la Floride, nécessitait la création d'un poste militaire dans le voisinage du Nouveau Mexique. On songea même un instant à la conquête de toute cette région et il existe encore un projet complet d'invasion. Douze cents Français, dont quatre cents Canadiens et quatre cents Dragons, accompagnés « d'un grand nombre de sauvages », partant des Natchitotchez, auraient commencé par s'emparer du presidio de Saint-Jean-Baptiste où « les Espagnols n'ont ordinairement qu'un capitaine, un lieutenant, un enseigne et trente soldats mariés, qui sont des gens tout nus, qui n'ont jamais vu la guerre... Les Dragons sont nécessaires, parce que les Espagnols peuvent assembler quelque mauvaise cavalerie et qu'il faut traverser des pays où on trouve des Sauvages à cheval, armés d'une espèce de lance et couverts de peaux de bœuf à leur manière... ». En même temps, une flottille devait longer les côtes du Texas, puis remonter le Rio Grande.

L'auteur de ce projet avait accompagné Crozat, en 1716, dans son exploration du Texas. Le plan de campagne ne manquait pas d'audace; mais comment cette troupe, composée de douze cents blancs, d'autant de nègres porteurs et d'un millier de sauvages, aurait-elle pu subsister dans un pays aussi dénué de ressources alimentaires que devait être le Texas d'alors? De plus, le transport en Louisiane de tant de soldats et de nègres aurait coûté de telles sommes, que la Compagnie réduisit son programme à l'armement d'une expédition maritime.

En 1720, des ordres, cette fois tout à fait formels, forcèrent les directeurs de la Colonie à faire au moins semblant d'occuper la baie Saint-Bernard : seulement Bienville, Hubert, Le Gac et Villardeau, eurent soin d'abord de ne pas fournir aux explorateurs les moyens matériels indispensables pour réussir, puis, ils parvinrent l'année suivante, après le retour de La Harpe, à faire sur les résultats de sa campagne, la conspiration du silence.

Au mois de novembre 1720, Juchereau de Saint-Denis fut nommé

« Commandant du haut de la rivière aux Cannes [1] », tandis que Bénard de La Harpe était chargé d'en occuper l'embouchure. Cette bizarre désignation provient d'une extraordinaire confusion géographique. Les deux hardis pionniers du Texas, soutenant que le moyen le plus commode, pour se rendre à la baie Saint-Bernard, consistait à partir des Natchitotchez, poste établi sur la Rivière Rouge et appelé par les Espagnols des Adayes Colorado, on confondit dans les bureaux de la Compagnie les deux rivières aux eaux rougeâtres, et La Harpe ne fut sans doute pas fâché de cette confusion qui favorisait ses projets.

Une sorte de répertoire [2], provenant certainement des archives de la Compagnie des Indes, porte : « Juin 1720, Baie Saint-Bernard. L'ordre pour y faire un établissement a été donné par la Compagnie, mais il n'a pas encore été exécuté. L'embouchure de la Rivière Rouge, sur laquelle est établi le fort des Natchitotchez est dans cette baie... (*sic*). Don Antonio Martinez n'a trouvé que cinq ou six pieds d'eau dans la passe qui change aussi souvent que celle de La Mobile. »

En 1720 et en 1721, on fit enfin partir de Biloxi deux navires pour coloniser la baie Saint-Bernard ; mais le premier enterra un écusson en plomb aux armes du roi de France, sur l'île Bienville (Harbor island [3]), à l'entrée de la baie Saint-Joseph [4] (Arensas) ; le second en planta un en face de l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville de Galveston. Et ces deux expéditions n'eurent d'autres résultats pratiques que de nous valoir deux vocabulaires différents de langues indiennes.

*
* *

Le 25 août 1720, ou le 28, suivant un extrait de son *Journal de Bord* [5], Béranger partit, avec vingt-huit hommes, à la recherche de la

1. La grande et la petite, ou la première et la seconde rivière aux Cannes, se jetaient toutes deux dans la baie Saint-Bernard. La grande était le Colorado, la petite sans doute le Guadeloupe.

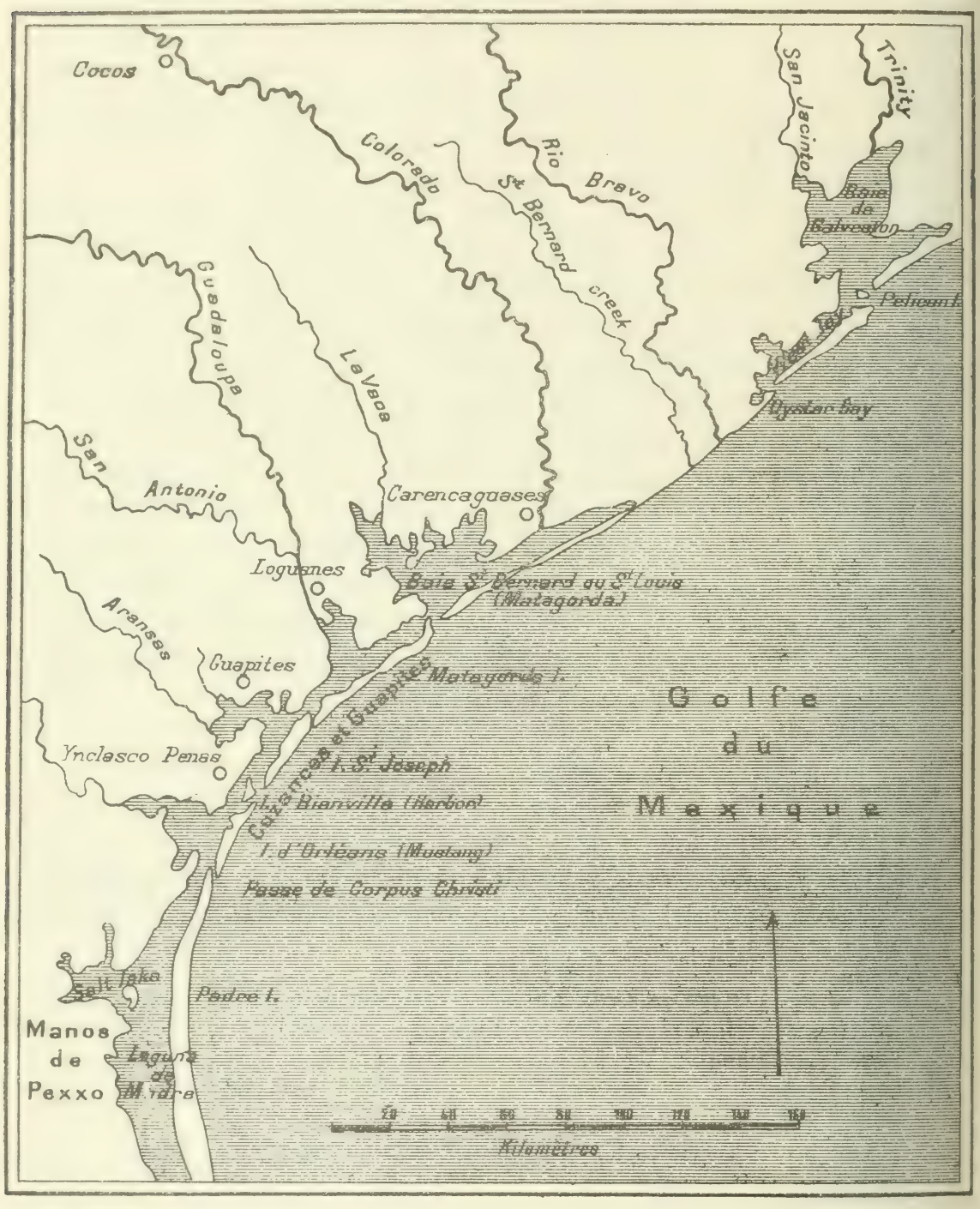
2. Dans ce recueil se trouve, retraduit de l'espagnol, le *Journal de Médard Jalot*, où la rivière Rouge est restée le Colorado.

3. Certaines cartes américaines l'appellent Mud island. Nous adoptons le nom indiqué par l'U. S. Coast Survey.

4. Il ne faut pas confondre cette baie avec la baie Saint-Joseph, située en Floride, près de l'embouchure de la rivière des Apalaches, que les Français occupèrent temporairement en 1718.

5. Un *Extrait*, un dépouillement de ses observations astronomiques et quelques pages de son *Journal* se trouvent conservés aux Archives Hydrographiques (Journaux des bâtiments à voiles avant 1800, VIe Division, Carton 24, n° 10).

baie Saint-Bernard, sur le *Saint-Joseph*, navire en fort mauvais état, capturé à Pensacola.



Littoral de la région de l'ancienne baie Saint-Bernard.

Béranger était un vieux loup de mer qui avait déjà passé sept fois le canal des Bahamas et fait dix fois la traversée de la Louisiane à Saint-Domingue ou à Cuba. Ce fut lui, semble-t-il, qui, en 1718, pilota le

Neptune dans le Mississipi, et conduisit la même année l'expédition envoyée pour prendre possession de la baie Saint-Joseph des Apalaches.

Dans son *Mémoire*, Béranger jugea inutile de parler des malheureux Français qu'il *sema* bien imprudemment sur la côte; son Journal se trouvait, paraît-il, plus explicite : « Le 13 septembre, ayant vu des Sauvages à la côte, il y envoya le sieur de Charleville [1], volontaire pour prendre langue, et le chargea de rester avec ces Sauvages, avec ordre de marcher toujours à l'ouest et suivant la côte, et de faire des feux pour signaux de temps à autre... L'on remarque dans son *Journal*, dit l'*Extrait*, que les Sauvages avec lesquels il avais mis le sieur de Charleville parlaient espagnol, et que ceux chez qui il a abordé ensuite connaissaient ces premiers et ont tous fait la guerre avec les Cenis. »

Ces Sauvages comprenant l'espagnol campaient évidemment près de l'embouchure de la baie Saint-Bernard; seulement Béranger ne le devina pas, continua sa route vers le sud-ouest, et atteignit bientôt l'entrée d'une lagune qu'il prit pour la baie découverte par La Salle.

En réalité, l'expédition entra dans la baie Saint-Joseph, appelée aujourd'hui l'Aransas bay [2], et mouilla près de l'île qui porte encore actuellement le nom de Saint-Joseph. Béranger la prit pour l'île Saint-Louis, et donna à l'île, située en face, (Mustang island), le nom d'Orléans.

Pendant qu'il faisait calfater son navire à la pointe nord-ouest de l'île, le capitaine eut l'heureuse inspiration d'étudier la langue et les mœurs des insulaires : « Ces Sauvages, dit-il, ne cultivent pas la terre. Ils mangent cependant le pain : je leur en donnai, mais du plus gâté. Ils en font avec du gland, de la cendre et des chancres [3] bien écrasés et broyés ensemble, et le font cuire dessus la braise. J'en goûtai par complaisance, mais c'est un vilain manger à ma fantaisie. Le reste de leur nourriture est du poisson qu'ils mangent à moitié cru, et quantité de chancres et d'huîtres. Pour les viandes, elles ne sont pas abondantes parmi eux, car ils restent sur les îles et n'osent aborder la Grande terre qui est remplie de bœufs, chevreuils, ours et dindes. Je me suis aperçu qu'ils avaient la guerre avec ceux de la Grande terre. Ils sont tout nus : les hommes ne se cachent point, et les femmes ont une peau de chevreuil pour se cacher [4].

1. Le Page du Pratz en a fait, par erreur, un compagnon de Bellisle.

2. La latitude relevée par Béranger (24° 45') correspond exactement à celle de l'Aransas pass.

3. Sorte de gros crabes de terre, appelés aussi tourlouroux.

4. « Nous vîmes, dit Joutel, un des compagnons de La Salle, plusieurs femmes, lesquelles étaient toutes nues, à la réserve d'une peau qui les ceignait et les couvrait presque jusqu'aux genoux. »

Ils sont grands, gras et bien faits ; j'en ai mesuré de six pieds deux pouces, communément de cinq pieds et deux pouces [1]. Avec un air fort grave et une belle physionomie, ils sont cependant fripons et mangent leurs ennemis. Quoique je leur fisse des présents, cela ne les empêchait pas de dépouiller nos gens à terre : les femmes, avec hardiesse, fouillaient dans leurs poches, et leur prenaient ce qu'ils avaient. Ils me parurent jaloux de leurs cabanes faites de cuir qu'ils plient comme une tente et portent avec eux. Ce sont les femmes qui ont la peine.

« Je fus fort surpris, et lorsque je m'attendais le moins, de voir, dans un moment un gros bourg basti de ces sortes de maisons, et cinq cents personnes, pour le moins, bien à couvert. Ce qui me fit croire qu'il y avait la guerre, c'est qu'aux portes de leurs cabanes, il y avait un Sauvage en faction avec son arc et ses flèches bandé. Cela ne pouvait pas être à notre sujet ; ils avaient grande confiance en nous et s'y abandonnaient de tout leur cœur : j'en ai compté une fois jusqu'à quarante-cinq à notre bord. Je fis tirer un coup de canon à balles sur une troupe de grands goziers (Pélicans) qui pouvaient être écartés de nous d'un quart de lieue. Ils virent tomber cette balle parmi eux avec étonnement. Ils m'en demandèrent une, par curiosité, que je leur donnai. Ils n'ont pas de chef, ni de subordination parmi eux : j'ai vu le fils rendre un soufflet à son père. Ils sont divisés parmi eux, et ont guerre civile. Ils se battirent les uns contre les autres, et les blessés vinrent se faire panser à bord. Ils ont de très belles pirogues, qui peuvent porter au moins douze barriques bout à bout. Il faut en apparence qu'ils soient bien du temps avant d'en bâtir une : ils mettent du feu sous le long de l'arbre, et, à mesure qu'il brûle, ils grattent le charbon avec des ossements qu'ils accommodent exprès [2]. Ils ont un certain mot dans leurs bouches qu'ils appellent *Captenne* [3] : cela dérive, autant que je le puis croire, des Espagnols que je ne crois pas éloignés d'eux du côté du royaume de Léon. Je leur trouvai aussi des couteaux flamen (flamands) émoussés par le bout, de la même manière que les Indiens, qui sont tributaires du roi d'Espagne, les portent. A cinq lieues au nord-ouest de là où j'étais mouillé, ils ont un petit village stable, d'environ une douzaine de grandes cabanes toutes rondes ; c'est là qu'ils mettent les provisions pour l'hiver, qui consistent en du poisson qu'ils

1. On verra plus loin que le chevalier Grenier estimait leur taille à six pieds. M. Gatschet (*The Karankawa Indians. Peabody Museum.* I) signale également que les Indiens de ces parages ont toujours été réputés très grands. Les derniers Karankawas mesuraient cinq pieds dix pouces anglais.

2. Le fait est à remarquer, car les Indiens se servaient généralement de coquillages.

3. D'après Joutel, le seul mot espagnol que connaissaient les Cenis était *Capita*.

font sécher sans sel et dont les vers courent dessus en quantité. Ils emmenèrent mon cuisinier dans ce village et, au bout de cinq jours, ils me le ramenèrent, après l'avoir bien reçu et fait manger de ce qu'ils avaient. Je n'ai pu rien connaître de leur culte. Tout le long de cette île je raccommodais mon vaisseau : il y avait quantité de brai sec, bien purifié et fort léger ; il ballait sur l'eau et était plus dur à fendre qu'un autre. Je n'ai su me faire entendre des Sauvages pour savoir d'où il pouvait provenir, puisque je n'ai point vu de bois de pins dans ce pays. Il y a aussi quantité de pite [1], comme aussi d'une racine, sur les bords de la mer, qui ressemble à du crin de cheval. Les Sauvages en font des lignes qu'ils amorcent sur le bout de leurs dards pour le retenir, crainte que les poissons les emportent quand ils sont piqués. Ils n'ont pas été ingrats, car ils nous en donnaient avec profusion. Ils font aussi d'autres menus cordages avec de l'écorce de mûrier qui est bien forte.

« Après que mon bâtiment et ma chaloupe furent un peu raccommodés, j'entrai cinq lieues dans la baie [2] pour reconnaître la disposition de ces îles. La Grande-Terre était encore éloignée de trois ou quatre lieues, et une chaîne d'huîtres m'empêchait d'y aller, même avec ma chaloupe. Je mis donc pied à terre sur l'île Bienville (Harbor) que je baptisai de ce nom-là. Elle est toute entourée de petits chênes de la hauteur d'un homme, qui étaient tous remplis de glands. Nos gens se mirent à en ramasser, et quelques Sauvages qui nous avaient suivis les aidèrent et en ramassèrent environ six barriques. En nous en retournant à bord, nous trouvâmes une couleuvre de la grosseur de la cuisse et d'environ quinze pieds de long. Elle fut manquée d'un coup de fusil et se sauva dans un étang. Le lendemain, nous fûmes planter les armes du Roy de France, et en marchant sur le bord, nous vîmes un serpent à sonnettes roulé comme un câble sur des coquilles d'huîtres. Après lui avoir coupé la tête d'un coup de pelle, je lui trouvai huit pieds sept pouces de long et huit pouces de grosseur... Je fus donc planter les armes du Roy de France, au pied d'un chêne fort reconnaissable. Je ne mis pas de date sur la plaque de plomb, où je fis graver l'écusson facilement, et l'enfonceai de trois pieds en terre, comme il m'était ordonné. »

Béranger comptait venir reprendre son reptile « rien n'étant meilleur pour toutes sortes de douleurs, que sa graisse quand elle est tirée sans feu, et fondue au soleil » ; malheureusement un aigle le lui enleva, et un de ses matelots perdit une corne de bœuf « d'une grosseur prodigieuse » qu'il avait découverte.

1. De *pita* (mot espagnol), fil d'agave.

2. Évidemment dans la baie d'Aransas, mais il n'est pas facile de se reconnaître sur la carte plutôt fantaisiste de Devin.

Le *Saint-Joseph* se trouvant en mauvais état et les vivres commençant à manquer, « il s'occupa de faire un petit dictionnaire de quelques mots de la langue du pays, puis vint faire une provision d'eau douce à l'endroit où il avait caréné ». Entre temps, Devin, le topographe de l'expédition, leva un plan assez fantaisiste de l'entrée de la baie ; nous en donnons la reproduction.

« Le propre jour de la Toussaint, ajoute Béranger, je mis à la voile ; ce qui m'a fait donner ce nom à cette baie. Un moment après, je me trouvais bien embarrassé sur la barre : je reçus trois coups de mer qui me mirent entre deux eaux. Plus de cinq cents Sauvages étaient sur les bords de la mer, qui n'auraient pas demandé mieux que de nous voir faire naufrage pour en profiter et nous dépouiller. »

Béranger arriva sans incident à Biloxi, le 20 novembre. Dans son *Mémoire*, il oublie encore complètement de nous raconter « qu'il laissa le sieur Silvestre, sergent d'une compagnie, et un soldat nommé Parisien, avec ordre de s'informer du sieur Charleville et de faire amitié avec les Sauvages, promettant à ces deux hommes qu'on viendrait les relever au printemps, pour faire un établissement dans ce lieu-là. Il voulut aussi y laisser un jeune garçon qui refusa [1] ».

A ces trois colons de bonne volonté, vinrent s'en ajouter deux autres tout à fait involontaires. « Le *Saint-Joseph* partit à midi et demi, ayant sa chaloupe à la traîne, avec le patron dedans et un nègre nommé François. A une heure et demie après minuit, on entendit une voix de la chaloupe, qui venait de se séparer, parce que l'amarre s'était cassée. Le vaisseau faisant deux lieues et demie par heure, le capitaine jugea à propos de continuer sa route, espérant que le patron et le nègre pourraient gagner la baie où il avait laissé deux hommes. »

Pour sa justification, Béranger pensait revenir bientôt ravitailler ces pauvres gens ; malheureusement pour eux, on s'aperçut immédiatement en Louisiane que l'île Bienville se trouvait située incontestablement en territoire espagnol, et on décida de l'évacuer. Que devinrent les abandonnés ? Furent-ils mangés par les Sauvages, comme le pensait La Harpe ? ou passèrent-ils chez les Espagnols ? Nous l'ignorons complètement.

Vingt-quatre ans plus tard, le Chevalier Grenier, commandant du *Superbe*, navire portant dix canons et dix-huit pierriers, fit naufrage dans ces parages, peut-être même sur les bancs d'huîtres signalés par Béranger.

1. *Extrait de son Journal de Bord.*

Parti de la Vera-Cruz, au mois d'avril 1745, pour se rendre à Pensacola, puis à la Nouvelle-Orléans [1], Grenier se perdit si bien dans le golfe du Mexique, qu'ayant abordé dans le voisinage de la baie Saint-Bernard, pour renouveler sa provision d'eau, il crut, avec ses pilotes espagnols, se trouver sur les côtes de la Floride, distantes d'un bon millier de kilomètres ! Ce qui les avait confirmés dans leur erreur, c'est que deux jours auparavant, un Sauvage comprenant quelques mots d'espagnol, à qui ils avaient demandé où se trouvait Pensacola, leur avait répondu : « Cinq jours », en montrant le couchant. Pourtant, le lieutenant du Hamel, qui parlait fort bien le mobilien, avait été fort étonné de ne point parvenir à se faire comprendre.

Malgré cet indice, Grenier prit le parti de longer la côte, dans la direction du sud-ouest, et pendant la nuit du 1er mai, alors que tous les officiers étaient allés se coucher, le *Superbe* s'éventra, à peu de distance « d'une langue de sable située à une portée de fusil d'une ilette d'environ une demi-lieue de tour, sur laquelle il y avait de l'eau douce, mais pas un arbrisseau ». La topographie des bancs de sable de cette région a dû changer bien souvent depuis deux cents ans ; d'après les cartes modernes, on pourrait penser que Grenier fit naufrage à l'entrée de la passe de Corpus Christi.

Une fois sur la terre ferme, les naufragés ne tardèrent pas à rencontrer des Indiens. « Je leur fis, raconte Grenier, toutes les caresses qu'il me fut possible, leur fis donner de notre pain, qu'ils mangèrent et trouvèrent apparemment bon, puisqu'il en fallut à chacun plus de six livres pour se rassasier. Ce sont des hommes forts et robustes, hauts de six pieds, ne vivant que de poisson... Ils s'en retournèrent après avoir dit plusieurs fois *Christianos*, en nous faisant entendre que nous n'étions pas loin de quelques chrétiens. » Les observations de Grenier et de Béranger concordent d'une façon tout à fait remarquable, quand le pain était meilleur, ils en mangeaient beaucoup plus, et disaient *Christianos* au lieu de *Captenne*.

Grenier, se croyant à l'est de Pensacola [2], résolut de longer la côte dans la direction du sud-ouest. Le troisième jour, les naufragés arrivèrent devant une grande lagune (Salt lake probablement) et « aperçurent de l'autre bord plusieurs autres Sauvages ; alors leurs conducteurs leur firent entendre par signes que, s'ils traversaient le lagon, ceux qu'ils voyaient les tueraient ».

1. *Relation en forme de voyage...* par le chevalier Grenier. (Arch. Nat. *Marine* B 4, tome LVII, fos 323-345.)

2. Il ne reconnut son erreur qu'après avoir franchi le rio Grande, en entendant des Indiens prononcer le nom de Tampico ! Cela ne l'empêcha pas de réclamer à son retour le grade de lieutenant de vaisseau.

Malgré ce fâcheux pronostic, ces Indiens les aidèrent à traverser la baie ; seulement, comme ils appartenaient à une nation errante, vivant au jour le jour, les naufragés durent, sitôt leur farine épuisée, subsister pendant un mois, uniquement de raquettes et de quelques crabes. A ce régime, beaucoup d'entre eux moururent de privations ou de fatigues.

Pour comble d'infortune, la plus complète indiscipline ne tarda pas à se mettre dans les rangs de l'expédition, et les matelots espagnols partirent en avant, avec les dernières provisions. Mal leur en prit, du reste, car, peu de temps après avoir franchi le rio Grande, quarante-cinq d'entre eux furent massacrés par des Indiens[1], qui détestaient évidemment les Espagnols, puisqu'ils se contentèrent de dépouiller les Français.

Le *Superbe* était monté par cent dix hommes : dix matelots, en cherchant à gagner la Floride dans un canot, finirent par arriver en Louisiane ; des cent autres, une trentaine seulement parvinrent sains et saufs à Tampico.

Grenier ne nous indique malheureusement pas le nom des Indiens qu'il rencontra, et Béranger ne semble pas non plus avoir réussi à le découvrir. Dans la seconde partie de son *Mémoire*, consacrée à l'expédition de 1721, il insinue bien que les Sauvages de l'île Saint-Joseph appartenaient à la nation des Toyas (ou Tayos)[2]; seulement cette indication ne peut être acceptée, pour la raison qu'elle résulte uniquement de rapprochements erronés, faits, l'année suivante, de concert avec Simars de Bellisle qui, de son côté, avait pris la baie de Galveston pour la baie Saint-Bernard. La Harpe commença par adopter cette manière de voir : « Plusieurs Sauvages, dit-il, montèrent à bord du navire de Béranger : ils se nomment Néhée (ou Néhec) ; ce sont les Toyas, ennemis des Indiens de Saint-Bernard. » Toutefois, ce passage ne se retrouve plus dans la dernière rédaction de son *Journal*.

La relation de la campagne de quelques jours de Bellisle contre les Toyas est suffisamment détaillée, tant à l'aller qu'au retour, pour montrer qu'il ne franchit pas le rio Brazos ; dans ces conditions, les « Caux » étaient trop peu nombreux et beaucoup trop éloignés pour pouvoir inquiéter les insulaires de l'île Saint-Joseph.

Pour chercher à trouver le nom de ces Indiens, si nous recourons aux relations des compagnons de La Salle et aux cartes du commencement du

1. Une dizaine de naufragés qui longèrent, pendant quelques jours, les lagunes dans la direction de l'ouest, furent attaqués par des « Pangouais ».

2. Les Tohaus de Joutel, les Tahos de Talon. Le *Handbook of American Indians* assimile les Toyas aux Tejas et, par suite, aux Assinaïs ; à notre avis, ils formaient une nation distincte de ces derniers.

XVIIIe siècle, nous tombons alors dans la confusion la plus complete. Voici quelques-unes des nations indiquées par ces documents, dans cette région du Texas : Les Terlichimichis (Sanson) ou Tirliquiquimèches [1] — les Quinets (Douai) — les Quironas (Franquelin) — les Talamouches — les Conokosses ou Cahokosses (Vermale) — les Achusis [2] — les Biscatronges — les Ebahamos — les Erigomas, les Yacos (Wacos ?), indiqués sur la carte de l'ingénieur Minet, un des compagnons de Beaujeu — les Caouils [3] les Cuaches, Coaquis, Coaques, etc. — les Quoans, Kuans, Choumanis (Joutel), et enfin les Clamcloëts de Talon, les Kankacches de Vermale, les Clamclouches de La Harpe, ancêtres des Korenkahes, qui, ayant seuls survécu jusqu'au milieu du XIXe siècle, ont donné leur nom à tout un groupement linguistique.

« Les Clamcloches ou Quilamcoeches [4], dit une note manuscrite du géographe de L'Isle, sont nommés par les Espagnols Cahamqueamy, comme qui dirait *de terre*, parce qu'ils ont été par terre... Ils sont quatre cents hommes. » Cette étymologie paraît un peu fantaisiste, mais elle nous donne la signification de leur nom.

La très curieuse carte manuscrite de Mariano Angel Anglino, la seule qui présente un caractère de véracité incontestable au sujet de l'emplacement des tribus indiennes du Texas, est malheureusement postérieure de soixante ans (1788). Elle indique, à cette époque, plusieurs villages dans des îles fort mal désignées, dont l'une, pourtant, est certainement l'île Saint-Joseph, et donne à ses habitants les noms de *Cujanes et Guapites*. Près de l'embouchure et sur la rive gauche du Colorado, elle place les Carancaguases, à l'est du Guadeloupe les Loguanes, sur les bords de la baie de Copano les Guapites [5] et les Ynclasco Penas, au delà du Nueces, toujours le long du littoral, les Manos de Pexxo, et enfin, non loin du Rio Grande, les Malaguites.

Deux de ces noms, ceux des Guapites et des Cujanes, peuvent s'appliquer peut-être aux anciens habitants de l'île Saint-Joseph, car cette population essentiellement maritime, dont la nourriture ne consistait guère qu'en poisson, ne pouvait s'éloigner des côtes, et l'état de guerre continuel dans lequel ils vivaient avec leurs voisins, devait les empêcher de songer même à quitter le refuge assuré de leurs îles.

1. *Carte de la Louisiane où sont les pays que le sieur de La Salle a découverts.*
2. G. Marcel, *Cartes et globes relatifs à l'Amérique*, n° 7.
3. Ce fut pour retrouver *la ville* de ces Indiens, située dans les terres, que partirent de la Louisiane, en 1702, neuf explorateurs, dont sept furent mangés par les anthropophages. Ce nom est évidemment une déformation de Coaguila.
4. On trouve aussi Quillambouches.
5. Un des villages de ces Indiens, à la fois insulaires et terriens, se trouve placé comme celui qu'alla visiter le cuisinier de Béranger.

Dans ces conditions, puisqu'en 1744 Grenier rencontra des Indiens de tout point semblables à ceux qu'a décrits Béranger en 1720, on peut supposer que les « Cujanes » et « Guapites » étaient simplement leurs descendants.

Malheureusement, ce nom de Guapites ne se trouve appuyé par aucun autre document, à moins de chercher à les rapprocher des Yakos de Minet. Peut-être, au contraire, ne faut-il voir en ce nom qu'un diminutif *guapito*, tiré du mot espagnol *guapo* signifiant « beau, brave ». Suivant le *Handbook of American Indians*, le nom des Wappos de la Californie n'aurait point d'autre origine.

Les Cujánes sont évidemment les mêmes, malgré l'opinion de M. Gatschet qui les réunit aux Coaques, que les Culias de Minet, et les Quoans ou Choumanis, devenus plus tard les Kohanis. « Les Chomànis, dit une note de De L'Isle, sont appelés par les Espagnols Xoumanes. »

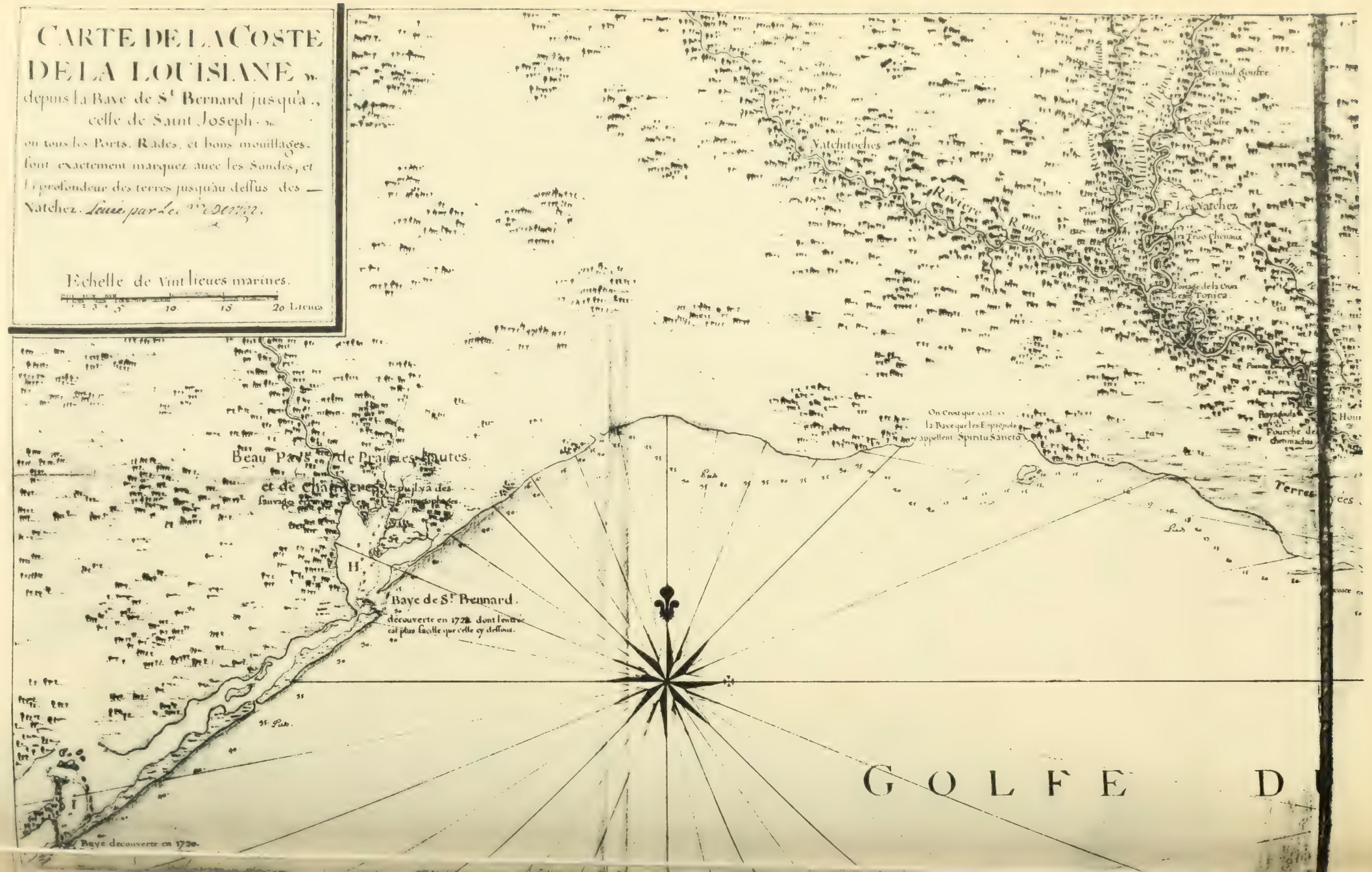
Ces Indiens devaient former une nation distincte des tribus habitant les environs de la baie Saint-Bernard. Les Cujanes, nous adoptons ce mot par commodité, accueillirent fort bien Bérenger et Grenier, tandis que les nations « Karankawas » harcelèrent sans cesse pendant quatre ans La Salle et ses compagnons. Nos compatriotes ne parvinrent à vivre en bonne intelligence avec les Indiens qu'après s'être éloignés de la côte, avoir franchi le Colorado et probablement pénétré parmi les nations parlant le « Tonkawa ».

La Salle qui connaissait quelques mots d'Assinaïs[1] ne commença à pouvoir se faire entendre qu'après avoir traversé la Sablonnière (sans doute le San Bernard creek), et Joutel, un de ses compagnons, ajoute que la langue des Ebahamos était beaucoup plus difficile à apprendre et plus gutturale que celle des Cenis : « Il y a, dit-il, différence comme du flamand en haut allemand[2]. » « Ils avaient, ajoute-t-il, un certain cri du gosier ; lorsque nous disions quelque chose, ils faisaient sonner la langue comme une poule lorsqu'elle appelle ses poussins ou, pour mieux dire, comme l'on fait à un cheval lorsqu'on veut l'exciter à marcher. » Cinquante ans plus tard, Grenier fit exactement la même remarque : « Ils parlent les dents serrées, et font péter le bout de leur langue comme quand on appelle des poulets. »

Et maintenant, seule la linguistique peut déterminer à quel dialecte appartient le premier des vocabulaires recueillis par Béranger.

1. Ils nommaient les Européens Yayecha (note de De L'Isle).
2. Archives Hydrographiques, Mss. 115 (IX).

Carte de la baie Saint-Louis ou Saint-Bernard (Matagorda). 1720.


CARTE DE LA COSTE
DE LA LOUISIANE
depuis la Baye de St Bernard jusqu'a
celle de Saint Joseph
ou tous les Ports, Rades, et bons mouillages
sont exactement marquez auec les Sondes, et
la profondeur des terres jusqu'au dessus des
Natchez. Leuée par Le Sr Derrin.
Echelle de Vint lieues marines.
1 2 3 5 10 15 20 Lieues
Natchitoches
Riviere Rouge
Grand goufre
Petit goufre
Les Natchez
les Trois Chenaux
Portage de la Croix
Les Tonica
Beau Pays de Prairies hautes
et de Chaumieres
Baye de St Bernard
découverte en 1722 dont l'entrée
est plus facille que celle cy dessous.
Baye decouverte en 1720.
On Croit que c'est
la Baye que les Espagnols
appellent Spiritu Sancto
Terres
GOLFE D

*
* *

En 1721, une nouvelle expédition, commandée par Bénard de la Harpe, partit à la recherche de la baie Saint-Bernard, mais, par crainte sans doute d'atterrir de nouveau en territoire espagnol, Béranger ne longea pas la côte assez longtemps, et aborda cette fois dans la baie de Galveston.

La Harpe avait emmené avec lui, en qualité d'interprète, Simars de Bellisle, dont les aventures sont bien connues. Seulement, Margry, en publiant la *Relation* [1] de sa captivité chez les Indiens, ignorait l'existence d'un *Mémoire* postérieur de Bellisle, qui complète certaines lacunes, rectifie les distances indiquées et omet diverses invraisemblances. Dans ce document, l'auteur pousse la véracité jusqu'à reconnaître avoir mangé, par surprise, il est vrai, de la chair humaine — « ce qui le fit vomir jusqu'au sang » !

Simars de Bellisle [2], nommé enseigne en Louisiane, s'embarqua au mois d'août 1719, sur le *Maréchal-d'Estrées*, navire dirigé par un état-major tout à fait extraordinaire : le capitaine, qui cherchait encore Saint-Domingue après l'avoir dépassé de cent lieues, songeait à se transformer en forban. Le second allait prendre des vivres sur les navires de rencontre, puis rouait de coups ceux qui osaient lui réclamer de l'argent ; au moindre danger, il s'enfermait dans sa cabine. Le troisième officier passait son temps à jurer que si jamais il revoyait la France, il ne remettrait plus les pieds sur un navire. Aussi, malgré les lumières d'un pilote capturé, puis obligeamment cédé par un forban, le capitaine du *Maréchal-d'Estrées* vint aborder dans les parages de l'île Saint-Joseph, croyant atterrir près de Pensacola ; voyant la côte se diriger vers le Sud-Ouest, le commandant reconnut enfin son erreur, vira de bord, et, après quelques jours de navigation, échoua légèrement son navire à l'entrée de la baie de Galveston (ou de la West bay). Les matelots, qui avaient récemment aperçu, à l'entrée d'une large baie (Saint-Bernard), des Sauvages d'allure peu rassurante, refusèrent d'aller chercher de l'eau ; aussitôt le lieutenant Courbette et les enseignes Bellisle, Habeins, Duclos et Legendre s'offrirent pour les remplacer. Une fois les barriques remplies, ces officiers, croyant se trouver seulement à quatre journées de marche de Biloxi — alors qu'ils en étaient à plus de cinq cents kilomètres — résolurent de s'y rendre par terre [3].

1. *Mémoires et Documents*, etc. Tome VI.

2. Nous adoptons cette orthographe, mais il signait parfois aussi Seymars de Bellile, voire même Beslile.

3. Après avoir encore erré longtemps à l'aventure, le *Maréchal-d'Estrées* arriva... à Saint-Domingue où un nouvel état-major fut immédiatement embarqué.

Les explorateurs improvisés essayèrent d'abord de gagner l'intérieur, ensuite de longer la côte vers l'Orient ; mais, toujours, arrêtés par des marais infranchissables, ils durent revenir à leur point de départ. La découverte d'un canot leur ayant permis de traverser la baie [1], ils résolurent alors de suivre le littoral, cette fois dans la direction de l'ouest pour retrouver les Sauvages entrevus précédemment.

Après sept jours de marche, Bellisle se trouva définitivement arrêté « par une rivière fort large d'où sortait un grand courant » (rio Brazos). Entre temps, ses quatre compagnons moururent de fatigues ou de privations, ne se nourrissant guère que de coquillages et de raquettes fort purgatives. Bellisle, resté seul avec son chien, se hâta de le manger dès qu'il put l'attraper ; ensuite, il en fut réduit à vivre « de ces longs vers qui se trouvent dans le bois pourri dans l'eau et qui, une fois cuits, lui paraissaient bien bons ».

Quelques semaines après la mort de son dernier compagnon [2], Bellisle rencontra dans une île, située à l'ouverture d'une baie (Pelican island), des Indiens de l'intérieur venus pour récolter des œufs d'oiseaux et pêcher durant la belle saison. Ces Sauvages le dépouillèrent de tous ses vêtements et le traitèrent en esclave, l'employant à aller chercher de l'eau, à porter continuellement sur le dos plusieurs enfants et « à ramasser avec les femmes des pommes de terre ». Une cruche cassée lui valut un jour vingt coups de houssine. Au bout de quelques semaines, les Sauvages regagnèrent leur campement situé « au fond de la baie qui avait quatorze lieues de profondeur ».

La *Relation* publiée par Margry donne peu de renseignements sur ces Indiens, pas même leur nom ; le *Mémoire*, au contraire, nous fournit d'intéressants détails sur les habitudes des « Caux ». Il ne faudrait pourtant pas ajouter une trop grande importance à cette dénomination faite postérieurement : on verra plus loin que si chacune de ces familles errantes possédait un nom particulier, elles ne semblaient pas encore réunies en nation.

« Ces Indiens, déclare Bellisle, n'ont point de cabanes ; ils sont aujourd'hui dans un endroit et demain dans un autre. Ils ne sèment rien, et ne vivent que de racines, de bêtes fauves et de poissons ; ils sont paresseux quand il fait mauvais temps, ne vont pas chercher à manger et

1. D'après la *Relation*, ils l'auraient transporté dans une autre baie par un portage d'une demi-lieue (de la West bay dans l'Oyster bay). Ce document raconte également l'exploration d'une rivière difficile à identifier, dont le *Mémoire* ne parle point.

2. Bellisle perdit complètement la notion du temps. Sa captivité lui parut si longue qu'il la porta de neuf ou dix mois à quinze.

eûnent tant qu'ils veulent. Ils boivent continuellement de la cassine [1] pour toute nourriture dans ce temps de jeûne et la vomissent avec autant de facilité qu'ils l'ont bue.

A l'approche de la mauvaise saison, les Sauvages s'éloignèrent de trois journées de marche du bord de la mer pour hiverner dans un endroit plus abrité. « La nation des Caux est par familles séparées les unes des autres depuis une lieue jusqu'à sept ou huit. Ils se rassemblent une ou deux fois pendant l'année, restent ensemble deux ou trois jours, ensuite retournent chacun à leur bord et parcourent une certaine partie du pays pour trouver à vivre. »

Au bout de quelques mois, quand, selon Béranger, Bellisle eut tué un ennemi, ses maîtres finirent par l'adopter. En effet, pendant l'hiver, les Caux entreprirent une expédition contre les Toyas [2], nation que Béranger crut pouvoir, évidemment à tort, comme nous l'avons déjà dit, identifier avec les peuplades de la baie Saint-Joseph : « Bellisle, dit-il, avait été à la guerre contre cette nation, chez qui j'avais été l'année précédente, où ils furent battus. Ils firent cependant quelques prisonniers et les mangèrent jusqu'aux os. On se moquait de lui parce qu'il ne voulait pas en manger. On lui en fit cependant manger par surprise, sous prétexte que c'était du bœuf boucané. » Bellisle, dans la *Relation*, ne parle que de la capture d'un Sauvage, surpris peu glorieusement dans un noyer, en train de gauler des noix.

Enfin une lettre écrite par lui — Au premier Blanc ! — après avoir longtemps circulé de tribu en tribu comme un objet de haute curiosité, finit par tomber sous les yeux d'un parti d'Assinaïs (Bellisle écrit Assinayes) qui s'empressèrent de la porter au poste français des Natchitotchez. Aussitôt, Juchereau de Saint-Denis chargea les messagers de délivrer le captif, ce qu'ils accomplirent aisément, par suite de la crainte que leur nation inspirait aux Caux.

Bellisle atteignit les Natchitotchez au mois de février 1721, puis gagna Mobile où Bienville le chargea d'accompagner La Harpe à la baie Saint-Bernard en qualité d'interprète [3].

1. Infusion d'*Ilex cassine*. Charlevoix donne la description de cette plante qu'il appelle apalachine.

2. Dans le manuscrit de la *Relation* il y a Toyal et non Tojal, comme l'a écrit Margry. Cet auteur a très souvent *corrigé* d'une façon fâcheuse les noms indiens.

3. Simars de Bellisle (1695-1763) résida ensuite au poste du Missouri. Il fut nommé lieutenant en 1734, aide-major en 1735, capitaine en 1740 et major de la Nouvelle-Orléans en 1753. Il prit part à toutes les campagnes contre les Sauvages, eut un doigt emporté et reçut une balle dans le ventre en 1734, pendant l'expédition contre les Chickitchoumas. En 1734, ses notes portent : « Il est fort sage et intelligent et est une figure imposante ». Bellisle prit une part active à la cabale contre Kerlérec, fut exilé en 1759 et rappelé en France en 1762.

D'après Bossu, les Sauvages l'appelaient *Blakvelque*, c'est-à-dire l'homme blanc barbu, mais ce surnom a dû lui être donné postérieurement par les Indiens du Missouri ou de la vallée du Mississipi.

*
* *

La Harpe partit de Biloxi le 17 août 1721, sur le *Subtile*, petit traversier de trente tonneaux, monté par sept matelots commandés par Béranger et son second, Valadon. A bord, se trouvaient Bénard de la Harpe [1] et son frère, Bellisle, le dessinateur Devin, le chirurgien La Salle, un commis, quinze soldats, deux domestiques et un charpentier accompagné de sa femme.

Après dix jours de navigation, les explorateurs, croyant avoir enfin retrouvé le fameux lagon Saint-Bernard, entrèrent dans la baie qui porte aujourd'hui le nom de Galveston. La description de La Harpe, la latitude relevée par Béranger, et surtout les cartes de Devin, le prouvent surabondamment.

Les Sauvages des alentours laissèrent débarquer tranquillement nos compatriotes, mais s'opposèrent absolument à toute tentative d'installation, soit, comme le pense Béranger, dans la crainte que les Français ne cherchassent à venger Bellisle de tous les coups de bâtons qu'il avait reçus : « Il nous montra, dit-il, plusieurs de ceux qui l'avaient bien maltraité », soit plutôt que les Espagnols, passés dans le Nord quelque temps auparavant, ne leur eussent déjà fait faire la leçon.

La Harpe déclare bien que les Sauvages n'avaient jamais vu de Blancs, mais une grande rivalité ne tarda pas à s'élever entre lui et Bellisle, chacun réclamant l'honneur d'avoir découvert la « baie Saint-Bernard ». une lettre de Bellisle confirme d'ailleurs le récit de Béranger : « ... J'ai amené quelques Sauvages chez qui j'avais été. »

L'hostilité des Indiens ne tarda pas à s'accentuer avant même que La Harpe ait eu le temps d'explorer la moitié de la baie : « Nous leur demandâmes, dit Béranger, de faire de l'eau à un étang qui a bien une lieue de circuit [2], ce qui nous fut accordé. Nous en fîmes sans difficulté deux chaloupées, mais à la troisième, nos gens eurent tellement peur qu'ils ne voulurent point y retourner. Plusieurs Sauvages les menèrent contre un tas d'ossements de gens qu'ils avaient mangés, et leur firent entendre que, s'ils ne donnaient pas leurs robes, ils leur en feraient autant. Ils ne se firent pas tirer l'oreille pour le faire ; cela se faisait

1. La Harpe avait été nommé commandant de la baie Saint-Bernard, le 19 novembre 1720.

2. Cet étang se trouvait situé à l'est de la baie, près du Double bayou.

malgré que nous ayons à bord une vingtaine de leurs gens en otage. Ils auraient même voulu, sur le navire, tirer l'habit de M. de Bellisle, s'ils avaient su ».

Devant cette attitude menaçante, La Harpe jugea imprudent, avec le peu d'hommes dont il disposait, d'essayer de se maintenir par la force, et décida, le 7 septembre, de retourner en Louisiane. « Auparavant, dit-il, j'ai fait échouer notre canot, sur la partie la plus avancée vers le sud de l'entrée de cette baie, afin de le retrouver au retour, et en même temps, l'on a planté les armes du Roi, gravées sur une plaque de plomb, sans inscription. »

Comme nous aurons souvent besoin de citer Bénard de La Harpe, une observation s'impose. Par une confusion singulière, tous les historiens lui attribuent le *Journal Historique de l'Établissement des Français en Louisiane*, bien que l'auteur de cette compilation, qui paraît être le chevalier de Beaurain, n'ait fait qu'utiliser *parfois*, ou transcrire, en les abrégeant souvent, certains passages tirés des différents *Journaux* ou *Mémoires* de La Harpe, qui n'arriva en Louisiane qu'au mois d'août 1718.

Les deux principaux manuscrits où se trouvent réunis les récits de ses explorations de la rivière Rouge, de la baie Saint-Bernard et de la rivière des Arkansas, présentent, dans certains passages, des différences notables ; de plus, certains autres *Mémoires* très intéressants ne s'y trouvent pas insérés.

« Cette nation, déclare La Harpe [1], que les Espagnols appellent Indios Bravos, est composée en tout d'environ deux cents personnes (deux cent cinquante, suivant l'estimation de Bellisle). Ils sont généralement beaux et bien faits [2] et sont errants aux environs de cette baie. Ils mangent leurs ennemis, ne vivent que de chasse, de poissons, de crabes, d'huîtres, de moules et de palourdes. Ils usent aussi de glands, de racines [3] et de graines de volet. Ils n'ont aucun chef; cependant, il semble y avoir beaucoup d'union parmi eux. Mais ce qu'il y a de plus singulier, *c'est qu'ils ne donnent point de nom à leur nation en général*, quoique chacun d'eux en ait un particulier. Ils sont très envieux de tout ce qu'ils voient, et rien ne peut les rassasier ni les satisfaire. Non seulement ils veulent tout avoir, mais ils demandent encore ce qu'ils désirent avec une hardiesse et une effronte-

1. *Mémoire de la baie Saint-Bernard.* — Ailleurs, La Harpe qualifie ces Indiens de « féroces ».

2. Le *Journal Historique* ajoute « qu'ils ont les traits du visage réguliers, sans aucune piqûre qu'une mouche à la joue, la physionomie fine et agréable ».

3. « Ces Sauvages, dit Béranger, font, avec des plaquemines, qui sont une sorte de nèfles sans noyaux, du pain qui se conserve des années entières et est fort bon pour le flux de sang. »

rie extraordinaires. J'oubliais presque d'observer qu'ils se servent de chevaux qui sont même assez communs parmi eux... Ils me firent présent d'un sac de racines de volet, de plusieurs plaquemines et de pommes de terre et aussi de trois ou quatre morceaux de bœuf boucané... Leurs cabanes sont construites et couvertes de nattes... Dans notre canot, ils s'accommodaient des meilleures places. » La Harpe ajoute qu'ils se trouvaient depuis peu en guerre avec les Quisse-ayes (nom qu'ils donnaient aux Assinaïs), parce que ceux-ci leur ayant refusé du tabac, ils avaient tué une femme, et en outre avec les « Bidets » et les Toyas ou Nehée « que les Assinaïs appellent Sadamons ».

Les *Ayes*, petite nation alliée, mais distincte des Assinaïs, habitaient sur les bords de l'Ayish Bayou, un des affluents du Netchez. Les Espagnols y fondèrent, en 1718, une mission qui fut plus tard déplacée. Les Ayes n'étaient ni aussi sédentaires que les Assinaïs, ni aussi errants que les Caux.

« Ces Sauvages, dit l'auteur du *Journal que j'ai fait* (très probablement Médard Jalot), n'habitent pas ensemble comme ceux du pays d'en haut. Ils se cabanent tous séparément. On voit leurs cabanes situées au nombre de deux ou trois au plus, placées sur les bords de certaines prairies, pour y faire du blé d'Inde ; encore n'en font-ils qu'une très petite quantité. Ils subsistent de noix et de glands, dont le canton est abondant ; il y a aussi beaucoup de chevreuils. »

En levant l'ancre, La Harpe emmena de force neuf Indiens, dans l'espoir d'arriver à les apprivoiser. Pendant la traversée, qui fut très mauvaise et dura dix-sept jours, Bellisle, « qui parlait fort bien leur langue », s'obstinait à leur demander ce qu'ils avaient fait des canons apportés par La Salle, et ce qu'étaient devenus les Français laissés par Béranger, sur la côte, l'année précédente. Les malheureux Sauvages naturellement n'en savaient rien ; enfin, sans doute pour faire preuve de bonne volonté, l'un d'eux finit par déclarer qu'un ancien de leur nation, nommé Quaquidelant, devait savoir où se trouvaient les canons.

Pendant ce temps, Béranger, plus utilement pour nous, « rédigea un dictionnaire de quelques mots de la langue de ces Sauvages qui est distincte de la première ».

Les Indiens, montrant beaucoup de répugnance à manger de la bouillie de froment, maigrissaient à vue d'œil, en dépit — ou peut-être par suite — des bons soins du chirurgien qui n'hésitait pas à les saigner. Ces malheureux faisaient une telle consommation d'eau, en buvant chacun sept pots par jour, que l'expédition arriva juste à temps à l'île aux Vaisseaux pour ne pas mourir de soif. Si les vents n'avaient pas changé, La Harpe s'apprêtait à retourner à la baie Saint-Bernard.

Les « Caux » considéraient la mer comme une chose terrible et sacrée : « Ils cherchaient, raconte La Harpe, à chasser le vent contraire, en soufflant du bon côté, avec plusieurs démonstrations qui n'ont pas produit grand effet, quelque superstition qu'ils missent dans ces occasions. »

Bienville fut très mécontent de leur enlèvement ; le 4 octobre, il écrivit à Paris qu'il était fort embarrassé de ces Indiens. La baie Saint-Bernard ne l'intéressait d'ailleurs aucunement, et le malheureux La Harpe eut beau faire des descriptions enthousiastes de sa découverte [1], le Conseil de la colonie refusa d'envoyer une nouvelle expédition. Bienville redoutait une concurrence possible à l'établissement de la Nouvelle-Orléans, qu'il avait tant de peine à former, les autres directeurs craignant de voir abandonner Biloxi, où ils possédaient tous de grands intérêts. Le Conseil, pour une fois d'accord, écrivit à Paris : « M. de La Harpe nous a remis son Journal de voyage que vous trouverez ci-joint. Il ne paraît pas qu'on doive compter beaucoup sur toutes les merveilles dont il fait une assez ample relation, puisque son discours n'est fondé que sur de simples conjectures, et son zèle de parvenir à un établissement qu'on lui a confié, pourrait bien ne pas lui faire prévoir les inconvénients qu'on pourrait trouver à l'exécution... [2] »

En raison de cette mauvaise volonté évidente, la campagne du *Subtile* fut la dernière tentative française pour occuper le Texas.

« Étant arrivés en Louisiane, dit Béranger, nos Sauvages craignant toujours que cet enlèvement n'était que dessein de leur faire un mauvais parti, après s'être un peu remis des fatigues de la mer, prirent le parti de s'en retourner chez eux par terre. A cet effet, après s'être précautionnés du mieux qu'il leur fut possible, ils désertèrent tous, et je ne sais ce qu'ils sont devenus. »

Le Journal Historique de l'établissement des Français en Louisiane nous renseigne sur leur sort : « Au mois d'août 1722, arriva à la Nouvelle-Orléans, pour la première fois, une nation appelée les Iténapamis [3], qui demeuraient à l'ouest des Colapissas. Par eux, on apprit que les Sauvages que M. de La Harpe avait amenés de sa découverte, avaient passé près de leur village, mais si faibles et si fatigués qu'ils leur avaient fait pitié. Ils leur avaient fourni des arcs et des flèches pour les aider à s'en retourner chez eux. *Ils n'avaient pu entendre leur langue, ni découvrir de quelle nation ils étaient.* Ils n'étaient plus que huit. »

1. « C'est le pays le plus beau du monde », écrivait également Bellisle (C[13] a. VI, 152).

2. Arch. Nat., Colonies (C[13] a. VI, 134).

3. Les Ilapany, d'après une carte de Vanculen, corrigée à la main, en 1739, par Charles Cloarec.

Quand les Iténapamis arrivèrent, La Harpe se trouvait déjà en route pour son exploration de l'Arkansas. D'après son *Journal*, il apprit des nouvelles de ses anciens captifs par les Chetimachas, qui semblent les avoir fort mal reçus. Voici un exemple des nombreuses divergences qui existent entre le *Journal de La Harpe* et le *Journal Historique*, qui se poursuit à la Nouvelle-Orléans, pendant les explorations et même le voyage, en France, de La Harpe.

Les Caux n'avaient, en effet, que fort peu de relations avec leurs voisins de l'est. Dans son *Mémoire de la baye Saint-Bernard*, La Harpe nous dit : « Je les fis (ses prisonniers) interroger par Bellisle, pour savoir s'ils avaient connaissance des nations Loupeloussa (Opelousas) et Attakapa, dans l'est de leur pays; ils m'ont assuré qu'ils les fréquentaient peu, quoiqu'alliés avec elles, qu'ils leur donnaient le nom d'Idle, et qu'ils se rendaient chez elles en trois jours. »

A défaut de renseignements plus précis, nous avons adopté ce nom de Caux qui pourtant était peut-être simplement celui de la femme un peu mûre, dont Bellisle devint l'esclave chéri.

Malgré une certaine similitude de consonance, on ne peut songer à identifier cette petite nation des Caux avec les Coaques, des environs de la baie Saint-Bernard ; par contre, les Sauvages de Bellisle ne seraient-ils pas les mêmes que les Cocos rattachés par M. Gatchett au groupe Atakapa, et les Indiens du même nom, signalés par le *Handbook of American Indians,* d'après Mézières, comme mélangés, en 1778, aux Mayeyes, qui habitaient exactement à l'endroit où vivaient les Caux soixante ans auparavant? La carte d'Angel Anglino place les Cocos sur la rive droite du Colorado, à cinquante lieues de son embouchure.

D'après le *Mémoire* de Bellisle, plus exact que sa *Relation*, surtout au point de vue des distances [1], on peut assez facilement délimiter l'habitat des Caux, en 1720. Ces Indiens occupaient, sur une profondeur de plus de vingt lieues, tout le littoral du golfe du Mexique, depuis les environs du Netchez jusqu'à ceux du rio Brazos. A l'ouest et au nord-ouest, ils avaient pour voisins les « Karankawa » et les « Tongkawan », deux noms génériques, et les Irrupiens ou Trupiens. Le *Handbook of American Indians*, identifie ces derniers avec les Apaches ; pourtant la *Relation* de Derbanne, *Le Journal que j'ai fait*, la *Lettre* de Chauvin sur son voyage, paraissaient faire une distinction entre les paisibles Trupiens, qui accueillirent fort bien les Français et les terribles « Apaches ou Padoukas », qu'ils ne rencontrèrent pas avant d'avoir franchi le Colorado.

Au nord, vivaient les Toyas, qui devaient parcourir les deux rives du

1. Elles concordent avec celles indiquées par le *Journal* de La Harpe.

rio Brazos, et les Bidayes; enfin, au nord-ouest, habitaient la grande nation des Assinaïs, dont la tribu la plus méridionale s'appelait les Nagododches, et la petite peuplade des Ayes.

La région située entre la baie de Galveston et la rivière Calcasieu, souvent parcourue par les Avoyelles, semble avoir toujours été fort peu peuplée : la carte d'Anglino n'y place aucune nation. C'est dans cette direction qu'habitaient les Idles (?), d'après les otages de La Harpe. La carte n° 7 du recueil des *Cartes relatives à l'Amérique* marque dans ces parages les Achusis, celles de De L'Isle les Iudosas ; la carte de Le Maire (1717) place à l'ouest des Chétimachas, les Yagnetihitas ou Yagnechitou, enfin celle de Beauvilliers (1720) les Yane Chirou.

La plupart de ces noms paraissent quelque peu imaginaires ; par contre, celui des Innatchahez [1] mérite plus d'attention. En 1720, La Harpe transcrivit sur son *Journal* : « Pour s'installer à la baie Saint-Bernard, il faut avoir des marchandises pour donner aux Sauvages de ces parages, les Atakapa, Loupeloussa, *Natcha*, Clamclouches, Ioyas et Caodoches ».

De plus, un *Mémoire* sur les Natchitochez, fort bien documenté, et rédigé vraisemblablement d'après les indications de La Harpe, insiste sur la nécessité « de reconnaître la grande rivière qui passe à dix lieues des Bayagoulas, et d'avoir une entière connaissance des Innatchahez [2], nation que l'on assure être très nombreuse, presque aussi forte que celle des Chaktas, et qui s'étend le long des côtes de l'ouest aux environs de la baie Saint-Bernard que les Bidayes occupent... »

Il ne faut pas d'ailleurs attacher, surtout à cette époque, une trop grande importance aux noms essentiellement variables donnés aux agglomérations, et surtout à leurs groupements. Si quelques tribus, d'après La Harpe, ne se donnaient aucun nom, par contre, d'autres en attribuaient à tous les villages, dont certains, comme ceux des Tonicas et des Yazous, par exemple, étaient habités par quatre nations différentes [3].

Les *Caux* se transformèrent sans doute par la suite en Coquizas [4], Orcoquizas ou Orquizacos. Si nous n'avons pas encore prononcé le nom

1. Sans doute les Ionhouannes de Baudry des Lozières.

2. L'auteur devait trop bien connaître les Natchez pour les avoir confondus avec cette nation, toutefois le *Handbook of American Indians* les identifie avec les Natchez.

3. Joutel, pendant son voyage, a noté près d'une centaine de noms. Les Assinaïs se subdivisaient en onze tribus, les Chaktas en cinquante-deux, les Alibamous en huit, les Talapouches en douze, les Kaouitas en sept, etc. En 1721, le village des Yazous était habité également par les Koroas et les Osogoulas, qui se subdivisaient eux-mêmes en deux tribus.

4. La carte d'Angel Anglico donne à l'ancien presidio le nom d'Orcoquiza, mais appelle les Indiens des environs les Coquizas.

de ces Indiens, bien que la plupart des ouvrages américains les placent sur les rives de la baie de Galveston au moment du débarquement de La Harpe [1], c'est que nous n'avons jamais pu découvrir, personnellement, cette dénomination sur aucun document *contemporain* de l'époque qui nous occupe.

Vers 1755, les Espagnols vinrent fonder, dans le voisinage de la baie de Galveston [2], une mission qui porta le nom des Orcoquizas. Mais le nom de Coquizas, de même que celui de Caux, *dont la première syllabe est la même*, pouvait n'être simplement que le nom d'une famille, et on peut se demander si les Missionnaires, avant d'entreprendre de convertir les tribus éparses des alentours, ne commencèrent pas par baptiser leur nation. La carte d'Anglino place en 1788, près de l'embouchure de la Trinité, sur la rive gauche, les Mayeyes [3], les Coquizas et, beaucoup plus au nord, les Vidais.

Tous ces Indiens disparurent à la fin du XVIIIe siècle, à la même époque qu'un grand nombre de tribus du Texas. Les guerres intestines, les épidémies, l'eau-de-vie et aussi, sans nul doute, la migration de diverses nations primitivement établies dans l'est ou au nord-est de la Louisiane, provoquèrent leur anéantissement. Quand, en 1816, quatre cents Vétérans de la Grande Armée vinrent fonder au Texas le Champ d'Asile, ils ne rencontrèrent plus sur les rives de la Trinité que quelques Indiens Cochatis (Koasati), originaires de la vallée de l'Alabama.

La plupart des tribus du littoral du golfe du Mexique depuis la baie Vermillon jusqu'à la Trinité ou au rio Brazos, et même la nation des Bidayes, d'après M. Bolton [4], parlaient, croit-on, une même langue dénommée aujourd'hui Atakapa, bien que la généralisation de ce terme au milieu du XVIIIe siècle, paraisse d'autant moins justifiée que ce nom, synonyme d'anthropophage, est emprunté à la langue des Chaktas, peuplade habitant à l'est du Mississipi.

Cette anomalie n'échappa point à Le Page du Pratz : « Ces Atac Apas,

1. M. Thrall, *A Pictural History of Texas*, déclare même que les Orquisacos reçurent fort bien Bellisle et La Harpe et se montrèrent toujours les fidèles alliés des Français.

2. L'Atlas de Bonn (1786) marque le village des Orcoquizas au sud-ouest de la baie et la carte du Père Pichardo place la mission sur les bords du rio Memento (Calcasieu) ! Toutefois le presidio d'Orcoquiza devait se trouver, comme l'indique la carte d'Anglino, sur la rive gauche de la Trinité. Certains auteurs, néanmoins, le placent sur les bords du San Jacinto. Une carte manuscrite de 1808 place l'ancien presidio de Orcoquizas « fondé en 1719, abandonné en 1770 » au même endroit, un peu au-dessous du Destacamento de Alacito.

3. D'après M. Gatschet, les Mayeyes parlaient probablement le Tonkawa.

4. Cité par M. Swanton, *Indian tribes of lower Mississipy valley*.

dit-il, ont sans doute un autre nom qui est propre à leur nation, mais je n'ai rien pu apprendre à ce sujet. »

En 1702, quelques coureurs de bois avaient découvert, probablement au delà du bayou Téché [1], sept petites tribus indiennes, dont l'une fut baptisée par eux, ou par Pénicault, du nom d'Atakapas, parce qu'ils avaient mangé quatre membres de l'expédition.

« M. d'Iberville, dit une note manuscrite de De L'Isle, m'a raconté le 2 août 1703 que, sur la nouvelle que les Anglais voulaient s'établir à la baye Saint-Bernard, on avait envoyé de La Mobile et de Pensacola trois Français et trois Espagnols pour reconnaître le pays et les peuples d'au delà du Mississipi, qu'ils devaient aller à l'ouest, environ à vingt lieues de la côte jusqu'à Caouil, la remonter jusqu au Nouveau-Mexique et revenir ensuite par les environs de la source de la Marne (rivière Rouge), qu'on lui avait écrit de janvier que ces gens étaient partis. »

« M. de Bouteville, missionnaire qui a passé longtemps au Canada et environ deux ans à la Louisiane, d'où il partit en octobre 1703, m'a dit, le 20 janvier 1704, que les Français et les Espagnols dont il est parlé ci-devant, avaient été environ à cent lieues du Mississipi (?), que les Sauvages par chez lesquels ils passaient, les avertissaient de ne pas aller plus loin; que sur cet avis, il y eut deux Français qui s'en retournèrent et que, le lendemain, l'autre Français et les Espagnols furent tués et mangés; que la nouvelle en ayant été apportée, le chef des Ouma partit sur-le-champ en diligence avec environ quarante guerriers, qu'il avait chanté le calumet à ces peuples meurtriers pour les amuser, et puis qu'il avait fait main basse sur eux. » Les Chetimachas, peu de temps auparavant, ayant massacré le Père de Saint-Cosme, il est évident que les explorateurs ne durent guère aller bien loin.

L'accès de leur contrée marécageuse était si difficile que les peuplades habitant à l'ouest des Chetimachas et des Ouachitas n'eurent pendant très longtemps aucun rapport avec les Français.

Dumont cite les Ataquapas dans sa liste de nations « censées amies des Français », et leur nom se trouve indiqué, en 1731, parmi nos alliés, quand les Natchez cherchèrent à attaquer le poste des Natchitotchez; toutefois les premières relations suivies s'établirent seulement en 1754, époque où Macroix et Blancpain pénétrèrent sur leur territoire. Le premier ramena quatre chefs à la Nouvelle-Orléans, le second entreprit de gagner la baie Saint-Bernard, mais fut capturé par les Espagnols.

Cinq ans plus tard, Marigny de Mandeville visita la région de Barataria, et, peu après son retour, on fonda, sur la rivière Vermion (Vermillon), le

1. Un affluent de ce cours d'eau porte le nom de Rivière des Atakapas.

poste des Atakapas [1]. Dès lors, ce nom devint le terme usuel servant à désigner *indistinctement* tous les Indiens de la région presque inconnue du littoral du Texas oriental. Les cartes de Denis et de Brion de La Tour, toutes deux de 1779, indiquent la région des Atac-Apas ; celle de Mandeville la partage entre les Grands et les Petits Atakapas.

« Les Atakapas, dit Baudry des Lozières [2], qui sont à trente lieues des Tchioutimachas dans le profond des terres, du côté de l'ouest, sont alliés des Loupeloussas et sont comme ceux-ci errants et vagabonds. Ils ont près de deux cents hommes forts et d'une belle taille ; ils sont anthropophages et plus adroits à la pêche qu'à la chasse. »

*
* *

Le premier vocabulaire recueilli par Béranger est de beaucoup le plus important. Nous avons tenté de le transcrire phonétiquement, d'après l'alphabet que l'un de nous emploie dans ses études de linguistique sud-américaine [3] ; mais, en raison de l'impossibilité où nous sommes de deviner quel son exact Béranger prétendait rendre par *ay*, *oy*, par exemple, il se peut que notre transcription ne soit pas parfaite. Aussi, avons-nous conservé entre crochets l'orthographe telle que nous l'avons relevée sur le manuscrit.

assiette d'étain	*kesila-konan* [*quesilaconan*]
balle de mousquet	*kešila-demuks* [*quechilademoux*]
barrique	*kaa-konam* [*caa conam*]
biscuit	*kuežam* [*couejam*]
bœuf	*didottə* [*didotte*]
boire	*kouaen* [*coouaen*]
bois (du)	*kesul* [*quesoul*]
bois avec lequel on obtient le feu par frottement	*akta demažé* [*acta demajé*]
bouche	*em-yakwoy* [*emy aquoy*]
bras	*se-imahaha*
bras (du coude à l'épaule)	*se-šotan* [*sechotan*]
calumet	*kadiollə* [*cadiolle*]

1. Ce fut là qu'en 1765, sous la conduite de Beau-Soleil, vinrent s'établir un grand nombre d'Acadiens.

2. *Voyage à la Louisiane*, an IX.

3. Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. Le groupe Otukè* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. IX, 1912, p. 317-337), p. 318.

canon	*etžam* [*etjam*]
cendre	*ahona*
chapeau	*kalama* [*calama*]
chaudière	*kukžol* [*couqujol*]
cheveux	*ekia aykuy* [*equia aycouy*]
chien	*kešə* [*queche*]
cochon	*kešə* [*queche*]
corde	*bašina* [*bachina*]
corne de bœuf	*teke-dolan* [*tequedolan*] [cf. dent]
cou	*em-sebek* [*em cebecq*]
coudre	*teksilea* [*tecsilea*]
couteau	*kusila* [*cousila*] [cf. dard, fouène, harpon, herminette, verre]
cruche	*kahan* [*ca han*]
cuisse	*em-edal*
dard	*kusila* [*cousila*] [cf. couteau, fouène, harpon, herminette, verre]
dents	*dolonakin* [*dolonaquin*]
dormir	*neianana*
eau	*klay* [*clay*]
écuelle	*kok* [*cocq*] [cf. seau]
épaule	*em-sehota*
épingle	*besehena*
estomac	*a-luk* [*alouc*] [cf. ventre]
expression de contentement	*baa*
feu	*kwoylesem* [*quoylesem*]
fèves	*kudešə* [*coudeche*] [cf. pois]
flacon	*kedika* [*quedica*]
fouène	*kusila* [*cousila*] [cf. couteau, dard, harpon, herminette, verre]
froid	*delin*
fusil	*kisulp* [*quisoulp*]
gamelle	*kože ön* [*coje eun*]
genou	*en-klas* [*en clas*]
gland de chêne	*kalašə* [*calache*]
goudron	*kuža* [*couja*]
hache	*kialn* [*quialn*] [cf. pioche]
harpon	*kusila* [*cousila*] [cf. couteau, dard, fouène, herminette, verre]
herminette	*kusilea* [*cousilea*] [cf. couteau, dard, fouène, harpon, verre]

homme	*ahaks* [*ahax*
jambe	*em-anpok* [*emanpocq*]
langue	*a-leanə* [*aleane*]
lune	*a-uil* [*a ouil*]
malade	*a-eas*
marcher	*shak* [*shacq*]
mât	*en-gesul* [*enguesoul*] [cf. bois]
menton	*em-imian hanéna*
meule	*hama*
mouche	*kameže* [*cameje*]
natte [tapis]	*didaham*
navire	*elušun* [*elouchoun*]
nez	*em-ay aluak* [*emay alouacq*]
œil	*em-ikus* [*emicous*]
oiseaux :	
alouette	*kutsen* [*coutsen*]
bécasse de mer	*kuožol* [*quojol*]
canard	*kué* [*coué*]
grand gosier (pélican)	*ōkmanə* [*aucmane*]
grue	*koln* [*coln*]
plaise	*ampažə* [*ampaje*]
pluvier	*sebé* [*cebé*]
poule d'eau	*uapa* [*ouapa*]
organes génitaux ♂	*em-ibak* [*emibacq*]
pagaie	*em-luažem* [*emlouajem*]
pain frais	*kokam* [*cocam*]
papier	*imetes akuam* [*imetes acouam*]
passer d'un côté à l'autre	*lon*
peau de chevreuil	*kesul* [*quesoul*] [cf. bois]
pied	*eham*
piment	*kesesmay* [*quesesmaille*]
pioche	*kean* [*quean*] [cf. hache]
pirogue	*uhahim* [*ouahahim*]
pistolet	*ka ay kuan* [*ca ay couan*]
planche	*kuaham* [*couaham*]
plumes	*hamdolok* [*hamdolocq*]
pois	*kudešə* [*coudeche*] [cf. fèves]
poisson	*kiles* [*quyles*]
pomme de chêne (?)	*ēkskitula* [*aixquitoula*]
poudre (à fusil)	*kalmel* [*calmel*]
sable	*kohon* [*cohon*]

seau	*kok* [*cocq*] [cf. écuelle]
sel	*ketašə* [*quetache*]
soleil	*klos* [*clos*]
soulier	*kameplan* [*cameplan*]
sourcils	*im-lahué* [*imlahoué*]
tabac	*a-kanan* [*a canan*]
tatouages par piqûre	*bašénana* [*bachénana*]
tête	*en-okea* [*enoquea*]
vent	*eta*
ventre	*a-luk* [*alouc*] [cf. estomac]
vermillon	*kadüm* [*cadum*]
verre (du)	*kusilam* [*cousilam*] [cf. couteau, dard, fouène, harpon, herminette]
verroterie	*kžahin* [*qujahin*]
vêtement	*a-lams* [cf. voile]
vin	*klebö* [*clebeu*]
voile (de navire)	*em-lams* [cf. vêtement]
vrille	*klany* [*clany*]

Des multiples comparaisons que nous avons faites, il ressort que l'idiome parlé par les Indiens visités par Béranger ne présente de ressemblance marquée qu'avec le Karankawa. Malheureusement, notre vocabulaire et le vocabulaire publié par Gatschet [1] n'offrent que très peu de points de comparaison, et le nombre des vocables communs aux deux listes est encore diminué par le fait que, parmi ces mots, un certain nombre sont manifestement empruntés à l'espagnol, tels sont : hache, *matchita*, aiguille, *aguíya* en Karankawa, couteau, *kusila*, dans notre idiome.

Voici, malgré tout, les concordances lexicographiques que nous avons pu relever :

		Karankawa
assiette d'étain	*kesila-konan*	*koláme* = poêle à frire, seau d'étain
biscuit	*kuežam*	*kwiám* = maïs, *kwiamóya* = pain.
bœuf	*didottə*	*téts'oa*
boire	*kouaen*	*akwetén*
chien	*kešə*	*kiss*

1. Gatschet (Albert S.). *The Karankawa Indians, the coast people of Texas* (*Archaeological and ethnological papers of the Peabody Museum, Harvard University*, t. I, 1888-1903, n° 2, 1891, p. 65-167).

corne de bœuf	*teke-dolan* [1]	*tíkĕ-mai* = bœuf
eau	*klay*	*gllé-i*
marcher	*shak*	*n'tchápn* = je vais à
mouche	*ka-mežə*	*gă, gá'h* = moustique
oiseau	*kutsen* = alouette, *koln* = grue.	*kúdn* = oiseau; *kútnĕ wólya* = poulet
papier	*imetes-akuam*	*gwá* = lire
pirogue	*uhähim*	*awā́n*
poudre à fusil	*kalmel*	*kū́nmil*
tabac	*a-ka-nan*	*ka, kahe*
vin	*k-lebö*	*labá-i* = whiskey.

Nous serions assez tentés de retrouver l'adjectif karankawa *kwā́n*, petit, dans le mot suivant de notre vocabulaire :

kaay-kuan, pistolet.

En regard de ces ressemblances, nous croyons utile de donner la liste des divergences que nous avons constatées. Les deux listes renferment tous les mots communs du vocabulaire de Gatschet et du vocabulaire de Béranger :

		Karankawa.
baril	*kaakonan*	*búdel*
canard	*kué*	*medá-u*
dent	*dolonakin*	*é*
dormir	*neianana*	*ī́m*
feu	*kwoylesem*	*kwátchi, húmhe*
homme	*ahaks*	*yámawe, úshi*
malade	*a eas*	*kwátcho*
pied	*eham*	*kékeya*
poisson	*kiles*	*áṃ*
soleil	*klos*	*dó-owal*
vent	*eta*	*bá*
vermillon	*kadüm*	*tamóyika*
vêtement	*a-lams*	*kwíss*

Tout pesé cependant, il nous semble qu'il y a lieu de considérer la langue notée par Béranger comme un dialecte du Karankawa.

1. Ce mot semble composé de *teke*, qui correspondrait au radical de *tíkĕ-mai*, bœuf en Karankawa et de *dolan*, qui semble être la racine du mot « dent » *dolon-akin*.

Notre vocabulaire ne permet pas grande remarque. Néanmoins, nous devons signaler l'emploi de préfixes dont le premier, au moins, est attesté par de nombreux exemples et doit être un préfixe possessif :

Préfixe *em-*, *en-*, *im-* :

em-yakwoy, bouche,
em-sebek, cou,
em-edal, cuisse,
em-sehota, épaule,
en-klas, genou,
em-anpok, jambe,
en-gesul, mât [*kesul* = bois],
em-imian hanéna, menton,
em-ikus, œil,
em-ibak, organes génitaux ♂.
em-ay aluak, nez,
em-lwazem, pagaie,
im-eies akuam, papier,
im-labué, sourcils,
en-okea, tête,
em-lams, voile [*a-lams* = vêtement].

Préfixe *a-* :

a-bona, cendre,
a-luk, estomac, ventre,
a-baks, homme,
a-leanə, langue,
a-uil, lune,
a-eas, malade,
a-kanan, tabac,
a-lams, vêtement.

Préfixe *se-* :

se-imahaha, bras,
se-solan, bras (du coude à l'épaule).

Personnellement, nous n'avons pu trouver aucun rapport entre le Karankawa et les langues voisines, notamment le Tonkawa. Toutefois, Swanton a tenté récemment d'établir la parenté du Karankawa avec les langues du groupe Paikawa ou Coahuiltèque [1] d'une part, comme l'avait suggéré autrefois Gatschet [2], avec le Tonkawa et l'Attakapa, d'autre part.

Voici, parmi les concordances qu'il a notées entre le Karankawa et le Coahuiltèque, celles qui nous paraissent *acceptables* :

	Karankawa.	Coahuiltèque [3]
imer	*ka*	*ka-wa* (C_1), *kuail* (C_2), *an-quail-an** = je t'aime (C_3).

1. Swanton (John R.). *Linguistic Position of the Tribes of Southern Texas and Northern Mexico* (*American Anthropologist*, nouv. série, t. XVII, 1915, p. 17-40).
2. Gatschet, *The Karankawa Indians*, *op. cit.*, p. 96-98.
3. C_1 = Coahuiltèque, C_2 = Comecrudo, C_3 = Cotoname, C_4 = San Francisco Solano, C_5 = Carrizo. Les quelques mots marqués d'un astérisque ont été ajoutés

aller	*wéna* = allons!	*kuan* (C_1)
arc	*gaí*	*xaí*, *xaí pataple* (C_2), *iai-pataple** (C_5)
aussi	*tén(no)*	*hin*, *in* (C_1)
bien	*klaban*	*šap'ān* (C_1)
blanc	*péka*	*(pa)pók*, *(pa)púk* (C_2)
boire *	*kouaen* *	*xuáxe** (C_3)
cela, cet, le	*tal*	*ta* (C_1)
chien	*kiss*	*kissá* = renard (C_3)
couteau	*sile-káyi*	*xuye-pò* (C_2), *iaye-poc** (C_5)
crier, pleurer	*owi'ya*	*wāyo* (C_1)
dent	*é*	*í* (C_2)
faire	*káhawan*	*hawai* (C_1)
femme	*kanín* = sein	*kénám*, *knám* (C_3), *kném* (C_2), *kem** (C_5)
homme	*yámawe*	*xaíma* = indien (C_3)
je, mon	*náyi*, *nái*	*na* (C_2)
manger	*aknámus*	*haháme*, *xaxáme*, *akwanamie* = mastiquer (C_3), *namô* = mange-le (C_4)
marcher *	*shak* *	*yak** = venir (C_2)
non	*kóm*	*kam* (C_2)
petit	*kwān*, *kwa-an*	*šan* (C_1), *kuwósam* (C_3)
plume *	*ham-dolok**	*xam-mapí** = aile, *xam** = oiseau (C_2)
venir	*ka's*, *kas* = viens ici	*kal* (C_1).

Cette liste nous semble tout à fait insuffisante pour permettre d'établir une parenté linguistique entre le Karankawa et le Coahuiltèque sur des bases solides. Encore que certaines ressemblances lexicologiques soient assez frappantes, — elles peuvent d'ailleurs s'expliquer par des emprunts, — nous ne pensons donc pas qu'on puisse accepter sans de grandes réserves les conclusions du savant linguiste américain.

*
* *

Le second vocabulaire de Béranger est beaucoup moins long que le précédent. Néanmoins, son identification a été beaucoup plus simple et

par nous à la liste de Swanton, d'après nos propres comparaisons. Les mots du dialecte des Carrizos sont extraits du court vocabulaire recueilli par Uhde. Ce dialecte est très voisin du Comecrudo. Cf. Uhde (Adolph). *Die Länder am untern Rio bravo del Norte*. Heidelberg, 1861, p. 185-186.

laisse moins de prise au doute. Nous le reproduisons en suivant la même règle que pour le premier :

bois (du)	*te*
bouche	*kat* [*cat*]
bras	*nok* [*noc*]
canon	*pemür* [*pemur*]
cheveux	*keśə* [*queche*]
cordage	*ok* [*ocq*]
cou	*koé* [*coé*]
coude	*seksa* [*secsa*]
couteau	*kosmə* [*cosme* [1]]
couverture	*oketa* [*oqueta*]
couverture blanche ou noire	*okmeslə* [*ocqmesle*]
cuisse	*motles*
culotte	*oketa-sennə* [*oquetasenne*] [cf. couverture]
dent	*hos*
doigt	*semak* [*semacq*]
dormir	*oitə*
eau	*kakōks* [*cacaux*]
épaule	*est*
étoiles	*išetions* [*ichetions*]
homme	*šak* [*chacq*]
jambe	*tus* [*tous*]
jour	*idlə* [*idle*]
lune	*tin-idlə* [*tin-idle*] [cf. nuit, jour]
main	*ōšepa* [*auchepa*]
marcher	*uan* [*ouan*]
mer	*kokōə* [*cocaue*]
navire	*niltaks* [*niltax*]
nez	*ōdsə* [*audse*]
nuit	*tin*
œil	*ōdlə* [*audle*]
ongle	*ehuks* [*ehoux*]
oreille	*anar*
organes génitaux	*kams* [*cams*]
orteil	*kwates* [*quates*]
papier	*šok-ponnə* [*chocponne*] [cf. papier]
pied	*ikak* [*icac*]

1. Signifie exactement « fer qui coupe » [Note de Béranger].

plume	*šok-nok* [*chocq nocq*] [cf. papier]
pouce	*ōksest* [*auxest*]
poudre (à fusil)	*tik* [*ticq*]
soleil	*išə* [*iche*]
testicules	*ǯa-koms* [*jacoms*] [cf. organes génitaux]
tête	*sašə* [*sache*]
vent	*iit*
vermillon	*klok-kus* [*clocq cous*]
verroterie	*oešua* [*oechoua*]

L'examen de ce vocabulaire montre que les Indiens visités par Béranger parlaient un des dialectes du groupe linguistique Attakapa.

Voici, en effet, les nombreuses ressemblances que l'on peut relever entre les mots de notre liste et le lexique Attakapa publié par Gallatin [1] :

		Attakapa.
bouche	*kat*	*katt*
bras	*nok*	*nok*
cordage	*ok*	*ō*
cou	*koć*	*koi-nak*
dent	*hos*	*ods*
dormir	*oi-tə*	*oi*
eau	*kàkōks*	*kaukau* = pluie, *akon(st)*, *ak*, *ka*, *kau*
étoiles	*iše-tions* ; *išə* = soleil	*ish*
homme	*šak*	*išak* = peuple [2]
jambe	*tus*	*tets*
jour	*idlə*	*iggl* = lumière, *yil*
lune	*tinidlə*	*tegidlesht*
main	*ōše-pa*	*uish*

1. Gallatin (Albert). *A Synopsis of the Indian Tribes within the United States east of the Rocky mountains, and in the British and Russian possessions in North America* (*Archaeologia americana. Transactions and Collections of the american antiquarian Society*. Vol. II. Cambridge, 1836, p. 1-422), p. 307-367. Ce vocabulaire est celui de Duralde. Il est en partie reproduit dans :

Gallatin (Albert). *Hale's Indians of North-West America, and Vocabularies of North America, with an introduction* (*Transactions of the american ethnological Society*, vol. II. New York, 1848, p. xxiii-clxxxviii, 1-130), p. 95-96.

2. Swanton (John R.). *Indian Tribes of the Lower Mississippi valley and adjacent Coast of the Gulf of Mexico* (*Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology, Bulletin 43*, Washington, 1911, p. 36).

marcher	*uan*	*wan* = aller
nez	*ōdsə*	*idst*
nuit	*tin*	*tegg*
œil	*ōdlə*	*uill*
oreille	*anar*	*ann*
plume	*šoknok*	*šoknok* = canard
poitrine	*est* = épaule	*itsk*

Nous avons comparé notre vocabulaire Attakapa et celui de Gallatin avec les idiomes parlés dans les régions avoisinantes, en nous servant surtout des beaux travaux de Gatschet sur les langues du sud-ouest de l'Amérique septentrionale [1]. Nous consignons ici les résultats que nous avons obtenus, en y ajoutant les concordances relevées par Swanton [2] avec le Tonkawa, le Karankawa et le Coahuiltèque :

aller	*wan*	*wána* = allons ! (K) *wana* = ils vont (Tk) *kuan* (Co)
aller	*tish*	*ta-tishá* (A)
anus	*tol*	*tiḷ* (Co)
arbre, bois	*kagg*, *kak*	*khai* = arbre (N), *kai* = bois (I) *xai* (Co) *xaše-i* = feuille (Tk)
arc	*wosh*	*ō* (J)
avoir	*ka*	*ka* (Tk)
blanc	*ōl*	*hel* (Co)
bois	*te*	*te* = forêt (T) *tsī* = arbre, *tchish* = bois, *tchī* = forêt (A) *tʰis* = forêt (N)
bouche	*kat*	*koatch* = langue (Ac) *kala* (Tk)
capturer, prendre	*yal*	*hel* (Co)
capturer, prendre	*ko*^{n}	*čo* = prendre (Co)

1. Gatschet (Albert S.). *Zwölf Sprachen aus dem südwesten Nordamerikas (Pueblos- und Apache-Mundarten; Tonto, Tonkawa, Digger, Utah)*. Weimar, 1876. — *Linguistics ; Prefaced by a Classification of Western Indian Languages (Report upon United States geographical Surveys west of the hundredth Meridian*, t. VII. *Archaeology*, Washington, 1879), p. 399-485.

2. Swanton. *Linguistic Position of the Tribes..., etc..., op. cit.*

A = Apache ; C = Chitimacha ; N = Navajo ; I = Isleta ; J = Jemes ; T = Tehua ; Ac = Acoma ; Tk = Tonkawa ; Q = Queres ; M = Moqui ; U = Utah ; X = Xicailla ; D = Diggers ; Ta = Taos ; Co = Coahuiltèque ; K = Karankawa ; S = Shoshone ; Pi = Piro ; Z = Zuñi ; Ki = Kiwomi ; At = Attakapa ; To = Tonto ; P = Payute ; Ka = Kauvuya ; Y = Yuma.

cheveu	*keše*	*khak* (Tk) *hatchen* (Ac) *hatchan* (Q)
ciel	*tagg*	*tang* = soleil (T), *togo-peyah* (U) *tagash* = soleil (Tk) *tok-uvtč*, *tok-evas*, *tugu-pan*, *tuk-was* (Ka) *tog-beła* (M).
cou	*koé*	*sh-kaúi* (Ac-Q) *si-kóse* (A) *k'ōa* (I)
dent	*hos*	*go* (A) *ko* (N) *yoo*, *yoh* (Y) *yo* (To)
doigt	*se-mak*	*makũ* (I) *mangkõ*, *mangko* (T) *makhde* = mains (M) *tchetchemuk* = pouce (D)
dormir	*oi-te*, *oi*	*oy-okami*, *oy-óku* (T)
eau	*ak*	*ax*, *akh* (Tk) *ax* (Co) *akha*, *āhăh*, *áha* (Y), *ahá* (To)
eau	*kakōks*, *kau* ; *kaukau* = pluie ; *kokōe* = mer	*čakau* = rivière (Tk) *ko* (C) *kuí* (M)
étoile	*išetions*	*shitit* (Ac)
feu	*cam*	*kun* (U) *akā* (T) *hagan* (Ac-Q) *kõ-* (A-N)
fille	*tegu*	*eteke* = jeune fille (N)
fils	*shka*	*shike* = garçon (N)
flèche	*skenne*	*ičkene-ča* = arc (X) *ixkē*, *ilki* = arc (A) *askiⁿ* = arc (N
fouetter	*pats*	*wats* (Co)
garçon	*ishpe*	*ishkip* (A) *epíe* = enfant (T
glace	*addleshl-taggn*	*tang-kole* (T) *nis-tekhon* (Tk
herbe	*egan*	*akono* = prairie (T)
homme	*šak*	*taka* (M) *haakon*, *aakon*, *ako* (Tk) *xagū* (Co) *shōkā* = mari (N)
là	*ya*	*nya* (K)
maintenant	*nak*	*nakuē* (Co)
manger	*iatt*, *ya*	*ateshī* (N) *yakha*, *yax* (Tk)
mauvais	*ickau*	*ikh* (Tk) *uekun* (I) *k'aux* (Co)
mer	*kokōe*	*sh-kaukoyé* (Q) *sh-kakó* (Ac) *ok-uē* (T)
nez	*ōdse*	*tsi* (N) *tchi*, *sí-tché* (A)
noir	*mel*	*mel* (K)

non	*hān*	*ã* (A) *ā* (J)
nuit	*tin*	*tlé* (A) *teen'-yump'*, *tin-yamk* (Y)
	tēgg	*takōm* (Co) *tuk-meabs*, *túuk-met*, *tuk-mače* (Y)
ongle	*šuks*	*shuki* (M)
oreille	*an*	*alí* (Co) *ho-ana-an* (Q), *ho-ana* (Ac) *čé-han* (To)
os	*tsigg*	*itsin*, *ai-tzin* (A), *tson* (N), *tiága* (Y)
oui	*haha*	*a-ã* (I) *haa* (Ac) *ahó*, *ha-au* (A) *au-* (N) *ã* (T) *āā*, *xa* (Co)
parler	*kōu*, *ko-i*	*kua-ue* (T) *kã* (Co)
pays, terre	*né*	*ne* (X) *nẽ*, *ní* (C) *ni* = prairie (N) *nah*, *nã* (T) *nam* (I)
pied	*ikak*	*shi-ká* (A)
pierre	*wai*	*úa* (M) *woyekuél* (Co) *vuy* (To)
pigeon	*θoggske*	*hošgi-iva*, *koske-augh* (Y)
printemps	*tempst*	*temtemho* (J)
renard	*shaggs*	*šass* = ours (X) *čās*, *šoš* = ours (A) *šoš-in* = ours (N)
rire	*hayu*	*xaxaya* (Tk)
rivière	*aconstŭchi*	*kúⁿatinsh* = grande rivière (C)
seul	*iputs*	*pax* (Tk)
siffler	*yok*	*yăk-wušana* (Tk)
soleil	*iše*	*tčée* = jour (X) *tchī* = jour (A) *d-istchi* = jour (N)
tabac	*tsigg*	*sako* = pipe (T) *tsung* = pipe (U) *nato-tsé* = pipe (N) *nato-stsé* = pipe (A) *ku-itsing-va* = pipe (M)
tête	*saše*	*s-ĩish* (J)
tomber	*mak*	*amoak* (K)
vent	*kang*	*hũ-gang-oi* (M), *hung-ál* (Ka)
vent	*iit*	*iltché*, *iltčī* (A)
ventre	*tat*	*ta* (U) *tã* (I)
ventre	*kom*	*kox* (Co)
vieux	*waši*	*hachi-diatemi* (C)
vous	*nāk*	*nokhi* (A)
voler	*tsăn*	*čālak* (Co)

trois	*batt*	*batchoa* (I)
quatre	*tsets*	*tsi-an* (Ac) *tsu-in* ()U *ti-ĩ* (A) *tẽ* (N)
six	*tsik*	*čikuās* (Co)
neuf	*teg-ghuiae*	*kvia* (Ta)

Le résultat de nos comparaisons peut être résumé ainsi :

Le Tano est représenté		25 fois,
l'Athapaskan	—	25 fois,
le Coahuiltèque	—	19 fois,
le Tonkawa	—	15 fois,
le Shoshone	—	12 fois,
le Keresa	—	9 fois,
le Karankawa	—	4 fois,
le Yuma	—	4 fois,
le Chitimacha	—	4 fois.

Il n'y a pas là, pour l'instant, des éléments suffisants pour une conclusion. Nos observations ne peuvent servir qu'à orienter les recherches, lorsque l'on publiera les matériaux encore inédits, recueillis en 1885 par Gatschet chez les Attakapa, qui sont conservés au « Bureau of American Ethnology ».

C'est dans la même intention que nous consignons ici les concordances lexicologiques, que nous avons relevées au cours de notre étude des deux vocabulaires de Béranger, entre le Chitimacha et les autres idiomes du sud de l'Amérique du Nord.

	Chitimacha.	
arbre	*conche*	*koots* = bois à brûler (Q), *k'ots* = bois à brûler (Ac)
blanc	*mecheti-neche*	*tche-i*, *tsái* (T)
boire	*kātchti*, *katche*	*gasũa* (T), *hasi* (To), *niesh-gasi* (Ac-Q) *akhathim*, *akhathiga* (Y)
bois	*shúsh* ; *shúsh-tchī'sh* = feuille	*tchisch* (A-N), *tchus* (D) *tčits* (X)
bouche	*cha*	*si-stsáy* (A), *so* (T)
chien	*ki'sh*	*kiss* (K), *kissá* = renard (Co)
chien	*mai*	*maiẽ* = renard, *mai-tsó* = loup (N)
cou	*kaiho*	*sh-kaúi* (Ac-Q)
dent	*hi*	*é* (K), *i*, *iy* (Co)

doigt	*unache-kitset ;* *unache* = bras	*ma-latchi* (M)
eau	*ko, kú ; hú* = lac ; *ku'ⁿ* = rivière	*kuh* (X) *o-ku-eⁿ* = mer (T) *kuí* (M), *ka-kōks, kau ; kaukau* = pluie ; *kokōe* = mer (At)
étoile	*pacheta*	*batchista* (Ta), *pa'ã-seⁿnndo* = lune (T) *pōtsiwi* (S), *poočíts, potsiv'b* (P), *poòtse* (U)
femme	*kithia*	*kvihia* (T)
feu	*teppe, tép*	*tévua* (M), *t'ãb, tábi, tábbe,* = soleil (U), *tabby, tabbe* = soleil (S) *tabby, táve* = soleil (P)
fils (mon)	*hiče-yahan-hase*	*šizãha* (A) *šeezàh* (X)
fort	*yàh, yà, yàz*	*yaá* (Ta)
herbe	*pan*	*baané* (Ta), *pen-yáve* (T)
homme	*hatche* = il, celui-ci ; *pautche-hase ;* *hiche-yahan-hase* = fils ; *hiche-hase* = époux	*hátchtche* (Ac-Q), *hatsee* (Q), *o-atse* (Z), *ahaks* (K) *atsa-mé* = garçon (Pi)
jour	*wacheta*	*nasheta* (To)
langue	*huene*	*honine* (Z), *hãⁿn* (T), *nwiãena* (Ta), *yⁿé* (I)
lapin	*pup*	*puh* (T)
lune	*pautne*	*p'ãide* (I), *p'ãenà* (Ta), *p'à* (J), *p'ã* (T)
maison	*hanan*	*cahn* (S) *kahn, gan, gane* (P) *kahné* (U)
mer	*sit*	*tsits* = eau (Q-Ac), *setz* = eau (Ki)
neige	*nacte-peche*	*p'ãᵗcie* = glace (I), *p'atsieenà* = glace (Ta) *ako-puetče* = hiver (Ka), *h'nŏ-páčě* = *glace* (Y)
nez	*chiche*	*tsi* (N), *sí-tché, tchi* (A), *shiñ* (T), *šitšiz* (X)
non	*kahie*	*gai* (M), *kai, khai* (Ka), *kay* (S)
obscurité	*tapke-hipe*	*dábki* = nuit (M)
œil	*kane*	*sh-kana* (Ac), *kannah, shana, chana* (Q)
oie sauvage	*nahiče*	*nasēsē* (A)
oiseau	*thia, θia*	*tsii* (M), *tchie* (T), *tisha* (To) *tsee-tèh* (X) *tsi-ti* (N)

panthère	*kúyuks*	*kōyo*, *kùnyoh*, *kuyó* = loup (T)
père	*hineghie*	*iⁿnkai* (I)
pluie	*kaya*	*kaatcha* (Q), *k-ats* (Ac)
poisson	*makče*	*ahčee*, *atsi*, *čeé* (Y)
rivière	*kúⁿatinsh* = grande rivière	*aconstŭchi* (At)
sang	*uⁿipe*	*uⁿp'ō* (T), *uⁿp'à* (J)
soleil	*thiaha*	*tahua* (M), *taih* = lumière (Ta), *pe-tyàsa* (J), *taxaš* (Tk)
tabac	*nēt*	*nato* (A-N), *nátto* (A) *nahto-šin* (X)
terre	*nē*, *ní*	*nā*, *nah* (T), *ne* (X), *ni* = prairie (N), *nam* (I), *né* (At)
tête	*kutte*, *kút*	*kóte* (M), *kotah* = front (J), *ko* (To)
vent	*poko*	*poxo* = venter (Tk)
ventre	*chi*	*sī*, *tsée* (T)
viande	*kipi*	*shi-kvi* (M)
vieux	*hachi-diatemi*	*waši* (At) *hāště*, *hastčitča* (Ac) *hastiⁿ*, *astĭ* (A)

En résumé, dans cette liste, figurent :

le Tano	15 fois,
le Shoshone	13 fois,
l'Athapaskan	11 fois,
le Keresa	9 fois,
l'Attakapa	4 fois,
le Yuma	4 fois.

Il serait à souhaiter, comme pour l'Attakapa, que les matériaux, recueillis par Gatschet en 1881 et 1882 et par Swanton en 1907 et 1908, fussent publiés. Seule, leur étude permettra de conclure d'une façon certaine sur les affinités du Chitimacha, qui, comme l'Attakapa, ne semble pas devoir être conservé comme groupe linguistique indépendant.

SOUTHERN PAIUTE AND NAHUATL

A STUDY IN UTO-AZTEKAN, PART II,

by Edward SAPIR [1].

Supplementary Note on Uto-Aztekan o. — In pp. 399 and 400 of Part I of this paper examples were given of Nahuatl and Sonoran *o* corresponding to Southern Paiute open *ɔ* (Ute *ö*) as distinct from Southern Paiute close *o*, *u* (Ute *o*, *u*), which also corresponds to Nahuatl *o*. We suspected that *o* : Shoshonean *o* represented a Uto-Aztekan vowel distinct from Nahuatl *o* : Shoshonean *ɔ*, and found confirmatory evidence for this in Cora. Before definitely positing a Uto-Astekan *ɔ*, however, I stated that « more evidence, based on more carefully recorded material (as regards vocalic qualities) than is generally available for comparison, is highly desirable [2] ». Since these words were penned the required evidence has appeared in the shape of Juan Dolores ' « Papago Verb Stems » [3].

It is clear from Dolores' material that whereas S. P. close *o* (*u*) corresponds to Papago *u*, the Papago *o* (doubtless an open vowel) is the regular representative of S. P. *ɔ* (Ute *ö*). The S. P.-Papago [4] examples noted of this latter correspondence are :

Pap. *oN* [5] « salt » : S. P. *ɔa-* « salt »
Pap. *koɪ* « to sleep (sing.), die (pl.) » : S. P. *qɔ'ni-* « to go to sleep (pl.) »
Pap. *noh* « to bend » : S. P. *nɔq'ɔ-* « to bend »
Pap. *o'ohṪ* « sand » : S. P. *at'a-* « sand » (< **ɔt'a-*, cf. *taṭa-* « knee » < **tɔṭa-*)

1. See *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, N. S., X, 1913, pp. 379-425.
2. *Ibid.*, p. 401.
3. *University of California Publications in American Archaeology and Ethnology*, vol. 10, 1913, pp. 241-263. All Papago forms cited in this paper are taken from Dolores' work.
4. Abbreviated Pap.
5. Dolores' small capitals represent voiceless or aspirated sounds.

Pap. *tohNÜ*[1] « knee » : S. P. *taŋa-* « knee »
(<**tɔŋa-*) ; Tüb. *toŋo-*
Pap. *ovi'TEI* « awl » (originally « little piece of wood » ?) : S. P. *ɔvi-* « stick »
Pap. *oh* « back » : S. P. *ɔā-* « back » ; Ute *öä-*
Examples of corresponding long *ɔ* are :
Pap. *wōhPÜ* « to run (pl.) » (*wō-* <* *pɔ̄-*) : S. P. *pɔya-* « to run about »
Pap. *wō'KÜ* « trail », *wō'kah* « to have a trail » : S. P. *pɔ̄-* « trail »
With these examples contrast such as :
Pap. *tcuh* « to stop burning of itself » : S. P. *tuγwi-* « fire goes out. » Uto-Aztekan **toki-*
Pap. *wuI* « eye » : S. P. *pu'i-* « eye »
Pap. *uI* « to have wind on the bowels » : S. P. *ō-* « to break wind »
Pap. *u'uh* « war arrows » : S. P. *ō'* « arrow » ; Hopi *hò-hü* ; Luis. *hu-la* ; A. C. *hu-l*.

The combined evidence of Southern Paiute (and Ute), Papago, and Cora thus makes it certain now that open *ɔ* was a Uto-Aztekan vowel distinct from close *o* (*u*). Both seem to have fallen together into *o* (*u*) in Nahuatl. Shoshonean or Sonoran testimony will in many, if not most, cases, however, indicate which was the original Uto-Aztekan vowel. Thus, Nahuatl *tona* « faire chaud » (*tonatiuh* « sun ») and *chocoa* « to cry » are proved to have originally had *ɔ*, not close *o*, in their first syllable by comparison with Papago *toN* » to shine » and *šohšah* « to cry » respectively (*šoh-* <* *tšɔk-*, as will be demonstrated further on).

b) *Consonants.*

The consonantal system of Southern Paiute is even more extensive relatively to that of Nahuatl than its vocalic system. As in the case of the Southern Paiute vowels, however, many of its consonants are only secondary forms of other, primary, consonants and, when thus recognized, must be referred to these latter when etymological comparisons with Nahuatl are instituted. Thus, the total number of Southern Paiute consonants that have to be directly accounted for in terms of Nahuatl consonants is considerably less than might at first blush appear. Before proceeding to a specific treatment of the Uto-Aztekan prototypes of the Southern Paiute and Nahuatl consonants, we must briefly review the consonantic systems of these languages.

1. Dolores' *ü* is identical with our S. P. *ï*, both corresponding to Nahuatl *e*.

Nahuatl Consonants. — The total number of distinct consonants in Nahuatl is not large. They are represented in the following table :

	Voiceless Stop	*Voiceless Affricative*	*Voiceless Spirant*	*Voiced Spirant*	*Nasal*	*Voiced Lateral*	*Voiceless Lateral Affricative*
Bilabial	*p*		*W*	*w*	*m*		
Dental (alveolar)	*t*	*ts*	*s*		*n*	*l*	*ʟ*
Prepalatal		*tš*	*š*	*y*			
Palatal	*k*				*ŋ*		
Labialized Palatal	*kw*						

Of these, *k* is regularly represented, in the Spanish orthography which has become the standard for Nahuatl, by *c* (before *a*, *o*, *u*, and consonants) or *qu* (before *e*, *i*) ; *kw* by *qu* (before *a*) or *cu* (before *e*, *i*) ; *ts* by *tz* ; *tš* (*ch* of English *church*) by *ch* ; *s* by *ç* (before *a*, *o*, *u*), *c* (before *e*, *i*), or *z* (before consonants) ; *š* (*sh* of English *ship*, at least approximately) by *x* ; *w* by *u* or *hu* ; *W* (approximately *wh* of English *when*, but, it would seem, regularly with *i* -timbre) by *-uh* ; *ŋ* by *n* (only before *qu*, *cu* = *kw*, and *qu*, *c* = *k*) ; and *ʟ* by *tl*. Phonetic *p*, *t*, *m*, *n*, and *l* are so represented in Nahuatl orthography. *ll* is simply long or geminated *l*, resulting from assimilated *-lʟ-* (*-ltl-*), and need not detain us further.

Not all the sixteen consonants of the table are primary. *W* (*uh*) results, as we have already seen[1], from original *w* followed by syncopated *a*, *e*, or *i* ; *ŋ* from original *n* or *m* before *k*- sounds (*k*, *kw*). *s* (*x*) is in part apparently a primary consonant (e. g. *xalli* « sand », *xochitl* « flower ») ; in large part, however, it is a resultant of original *y* followed by syncopated *a*, *e*, or *o*[2], of syncopated *i*[1], or of original *s* followed by syncopated *i*[3]. *tš* (*ch*) is in large part a primary consonant (e. g. *chocoa* « to cry », *chiua* « to make »), in part a resultant of original *t* followed by syncopated *i*[3]. It may turn out ultimately that all cases of apparently primary *š* are really resultants of original *s*. There are thus only fourteen, or even thirteen, Nahuatl consonants that need to be directly treated from a comparative standpoint.

The so-called « saltillo » (indicated by ' over vowels) should also be reckoned as one of the Nahuatl consonants, as shown by its phonetic

1. Part I of this paper, pp. 417-418.
2. *Ibid.*, p. 417.
3. *Ibid.*, p. 418.

treatment (e. g. *pìtli* « older sister », with *-tli* as in *tlantli* « tooth », not with *-tl* as in *tepetl* « mountain »). Carochi's account of it seems to indicate clearly that the saltillo is a glottal stop : « The (') indicates the pronunciation which they are accustomed to call saltillo (little jump), for the vowel on which this accent falls is pronounced as though with a jump or hiccough or difficulty and with a halt » [1]. However [2], the saltillo does not seem to be pronounced alike in all Nahuatl dialects, those of Oaxaca (Tuxtepec, Pochutla) making use of a voiceless mid-palatal spirant (x) instead of the glottal stop (e. g. *ox-* « road », instead of *o'-*, generally written *ô-*). The salto (indicated by ô over vowels) occurs only at the end of a word and regularly turns into the saltillo when the suffixing of another element removes it to the interior of the word. It seems to differ hardly more than orthographically from the saltillo ; perhaps, as its name (« jump ») indicates, it sounded more forcible to Spanish ears than the saltillo because it abruptly ended the word. The etymological value of the saltillo will be discussed further on.

Southern Paiute Consonants. — Every Southern Paiute consonant, except *s* and *š*, which are always completely unvoiced, appears in two forms — a voiced or, for stops, unvoiced but unaspirated form, and an unvoiced and markedly aspirated form ; *y*, however, when unvoiced, unites as *i* with a preceding vowel, the resulting diphthong being followed by aspiration (thus, *pa* is related to $p^{\text{'a}}$ as *aya* to $ai^{\text{'a}}$ or $ai^{\text{'}}$). The unaspirated (voiced) consonants are used before voiced vowels, the aspirated (unvoiced) consonants before voiceless vowels [3].

Initially and after voiceless vowels stopped consonants appear in their simple or primary form, unaspirated or aspirated (according to the nature, voiced or unvoiced, of the following vowel) in the former case, unaspirated in the latter. These consonants are *p*, *t*, *ts*, *tš*, *q* (about midway in point of articulation between mid-palatal and true velar), and *qw* (labialized *q*, always felt as a simple sound) ; k^{y}, a palatalized form of *q*, regularly occurs after *i*- vowels, *k* before *i*- vowels (these must be considered as purely secondary forms of *q*). In aspirated form these are $p^{\text{'}}$, $t^{\text{'}}$, $ts^{\text{'}}$,

1. " La (') es señal de la pronunciacion que suelen llamar saltillo, porque la vocal sobre que cae este accento se pronuncia como con salto, o singulto, o reparo, y suspension ". Carochi, p. 402.

2. As I have been informed by Dr. F. Boas.

3. The conditions under which vowels become voiceless in Southern Paiute have been already defined. See I, pp. 385, 386. Analogous sets of voiced (or partly voiced) and voiceless aspirated vowels and consonants occur also in Papago ; see Kroeber's remarks in Dolores, *Papago Verb Stems*, p. 242.

ts' (generally heard as *ts·*), *q'*, *q'ʷ*, (*k'ʸ*). *ts* and *tš* are doubtless variants of one sound, *tš* occuring before *a*, *o*, *ɔ*, and *ï*, *ts* before *i* (compare *q* : *k*). Medially after voiced vowels this set of primary stopped consonants appears in one of three forms : geminated (or lengthened), spirantized (*tš* and *ts*, however, do not become spirantized), and nasalized ; each of these three types may again be unaspirated (in part voiced) or, in final syllables, aspirated (and voiceless, except that aspirated nasalized stops do not lose voice in their nasal element). The geminated stops are *p·*, *t·*, *t·š*, *t·s*, *q·*, *q·w*, (*k·ʸ*) ; in aspirated form : *p·'*, *t·'*, *t·š'*, *t·s'* (this is generally heard as *ts·*, *s'* assimilating to long *s*), *q·'*, *q·'ʷ* (which may also be interpreted as *q·W*, i. e. *q·* + voiceless *w*), (*k·'ʸ*). The spirant developments of the stops are *v* (bilabial, as in Spanish), *r* (moderately trilled with apex of tongue), (*tš*, *ts*), *γ* (voiced guttural spirant, about like *g* of North German *sagen*), *γw*, (*γʸ*, nearly but not quite *y*) ; in aspirated form : Φ (voiceless bilabial spirant), *ʀ* (voiceless *r*), (*tš'*, *ts·*), *x* (like *ch* of German *Bach*), *xw*, (*xʸ*, like *ch* of German *ich*). The nasally affected stops are *mp*, *nt*, *ntc*, *nts*, *ŋq*, *ŋqw*, (*ŋkʸ*) ; in aspirated form : *mp'*, *nt'*, *ntš'*, *nts'* (generally heard as *nts·*), *ŋq'*, *ŋq'ʷ* (which may be interpreted also as *ŋqW*), (*ŋk'ʸ*).

We cannot here go into the various rules as to when geminated, spirantized, or nasalized consonants are used, as that would lead us too far into the details of Southern Paiute phonology and grammar. Certain suffixes regularly appear in only one of the three forms (e. g., geminated *-q·a-*, verbal suffix denoting plurality ; spirantized *-va-*, postpositive element « at » ; nasalized *-ŋqï-*, indirective verbal suffix « for ») ; still others in either spirantized or nasalized form (e. g., spirantized *-vān·ia-*, nasalised *-mpān·ia-*, verbal suffix denoting futurity ; the latter form is used after stems possessing a nasal consonant *m*, *n*, or *ŋ*) ; still others in all three forms, there being no obvious rules as to which of these is demanded by a given stem (e. g., *-q·ai-*, *-γai-*, and *-ŋqai-*, verbal suffix « to have » ; *-tï-*, *-rï-*, and *-ntï-*, participial suffix ; *-p·i-*, *-vi-*, and *-mpi-*, absolute suffix for body-part nouns). We have thus geminating, spirantizing, and nasalizing stems (stems with nasal consonants tend to belong to the last type, though there are also many nasalizing stems that possess no nasal consonant, e. g. *ovi-* « stick », *aγo-* « tongue »). When two stems are compounded, the second has its initial consonant, if it begins with one, geminated, spirantized, or nasalized, according to the character of the first stem. Thus, from *qan'ⁱ* « house » are formed *aŋqá-γan'ⁱ* « red house » (*aŋqa-* « red » spirantizes), *tïmpi-k·ʸan'ⁱ* « stone house » (*timpi-* « stone » geminates), and *ovi-ŋkʸan'ⁱ* « wooden house » (*ovi-* « wood » nasalizes) ; in the last two examples *-qan'ⁱ* is at the same time palatalized to *-kʸan'ⁱ* because of preceding *i*. Suffixes also, in reference to such fol-

lowing suffix as may have forms of two or all three classes, belong to one of the three types. Thus, adjectival *-q·a-*, *-γa-*, *-ŋqa-* spirantizes, hence *-aŋqá-γa-ʀ*ⁱ « being-red, red » ; *-q·a-*, *-γa-*, *-ŋqa-*, verb suffix « to have » (another form of *-q·ai-*, *-γai-*, *-ŋqai-* already listed) nazalises, hence *tímpi-k·ʸa-ntⁱ* « having a stone ».

Analogous to the stopped consonants is *m*. After vowels it is either geminated (or nasalized) to *-m·-*, or spirantized to *-ŋw-* : aspirated forms are *m·* and *ŋ·ʷ*, in which *m* and *ŋ* are voiced, at least in part (initially, however, aspirated *m*, which stands before voiceless vowels, is entirely voiceless, *м*). After vowels *n* regularly appears long, *-n·-* : its aspirated forms, used analogously to those of *m*, are *n·* and *н*. Besides these two nasals must be listed also *ŋ* (*ng* of English *sing*), palatalized *nʸ*, with its aspirated form *ŋ·* ; it cannot occur initially. *w* and *y* have corresponding aspirated forms *·ʷ-* and *·ʸ-* when initial ; postvocalic *w* is regularly nasalized to *-ŋw-*, aspirated *-ŋ·ʷ* (thus, *-ŋw-* or *-ŋ·ʷ* may go back to original *-m-* or *-w-*).

Postvocalic *s* and *š* are regularly long, *s·* and *š·*. There are no « spirantized » forms of *n*, *s*, and *š*. We shall see reason later on, however, to believe that original postvocalic non-geminated *n* disappeared ; similarly, that original postvocalic non-geminated *s*, *š* became ˙ (glottal stop). In other words, originally *p* : *v*, *t* : *r*, *v* : *γ*, *m* : *ŋw*, *n* : zero, and *s*, *š* : ˙ were equivalent pairs. The latter two, however, are not now felt as equivalent pairs in Southern Paiute.

Glottal stops are rather frequent in Southern Paiute and of considerable grammatical importance. They are found not only medially between vowels but also initially (in which case the first syllable with short vowel counts as two morae ; e. g. *˙at·ï-* « good », often heard as *ᵃ˙at·ï-* with murmured *ᵃ-*) and finally. Frequently a glottal stop coalesces with a preceding stopped consonant, a glottalized stop resulting in which the glottal closure and release are synchronous with those of the oral chamber. Thus we have a new series : *p˙*, *t˙*, *t˙š*, *t˙s*, *v˙*, *v˙w*, (*k˙ʸ*), each of these again occuring in geminated and nasalized form (e. g. *p˙·*, *mp˙*). As glottalized stops, however, are of purely secondary origin in Southern Paiute, they need not, as such, concern us further in this study. The Southern Paiute glottal stop does not (except possibly in S. P. *nï˙* « I » : N. *nê* « I ») seem to be historically connected with the Nahuatl saltillo (or salto).

Abstracting, then, from aspirated, palatalized, geminated, spirantized, nasalized, and glottalized consonants as being all of more or less secondary origin, we have left in Southern Paiute for specific comparison with Nahuatl consonants only *p*, *t*, *q*, *qw*, *tš* — *ts*, *š* — *s*, *m*, *n*, *ŋ*, *w*, *y*, and ˙.

Nasalized and Geminated Consonants in Shoshonean. — Before deciding what are the Uto-Aztekan prototypes of the primary Nahuatl and Southern Paiute consonants, we may ask whether it is possible to define the phonetic conditions, from a Uto-Aztekan point of view, under which consonants became spirantized, geminated, or nasalized in Southern Paiute (or Shoshonean generally). The spirantized consonants, which arose also in other Shoshonean dialects (e. g. Shoshone), are easy enough to understand; they doubtless arose regularly whenever a non-initial consonant came to stand immediately after a vowel.

The nasalized stops are to at least some extent also intelligible. In some cases, as we have seen, the nasal of the stem assimilated to itself the consonant of the suffix by affecting it with its nasal quality (e. g., *nïŋwʊ-ntsi-* « person »; *Nᵘ'qwi-ntï-* « flowing, stream »; *taŋwampi-* « tooth »; *iŋwa-mpʊ-* " sand "); yet this is not obsrved in all such stems, even where the suffix frequently occurs in nasalized form in other stems (e. g., *nɔ'ɔ-vi-* "hand" with spirantized, not nasalized, form of suffix *-pi-*; *muvi-ʼi-* " nose " with geminated form of same suffix).

We have already seen reason [1] to believe that the nasalizing power of *vi-* " stick " goes back to an old nasal at the end of the stem that has disappeared as such. If *ɔvi-* (plus its nasalizing power) corresponds in all respects to N. *uapali-* " planche ", we must suppose that final *i* of **ɔpin·i-* was syncopated and that *-n·-*, not being able to stand at the end of a word, could maintain itself only when followed by a stopped consonant, in other words, lingered on as a nasalizing peculiarity of the stem. There is no doubt, from comparative evidence, that there are several cases in Southern Paiute (and other Shoshonean dialects) of nasalized consonants resulting from the syncope of a vowel between an original nasal (*m*, *n*, *ŋ*) and a stopped consonant. Such are:

S. P. *pa'a-ntï-* " high " (< **pa'an·i-tï-*; *-ntï-* is participial); N. *pani* " en haut, au sommet "

S. P. *tïmpi-* " stone " (< **tïma-pi-*), *tïŋqan·i-* " cave " (< **tïma-qan·i-* " stone house "); Tüb. *dün-t* (< **düma-t*): Ser. (H.) *düma-t*; Git. *dümʊ-t*

S. P. *tuŋqut·û-* " to get clumsy " (< *tuma-qut·û-*); N. *toma-ua* " grossir, devenir gros "

S. P. *tïmpa-* " mouth " (< **tïni-pa-*): Fern. *tȫŋi-*; Cora *teni*; Pap. *tcihɴɪ*

S. P. *-šampa-* " only, except " (< **-šan* + some vowel + *-pa-*); N. *çan*

[1] Part. I, p. 401.

" only, but " (< * *san* + some vowel). This example only implies syncope; at any rate, it clearly indicates that S. P. *mp* is etymologically *-n* (or *m*, for *-m* becomes *-n* in N.) + *p-*

S. P. *nɔntsi-* " to fly " (< **nɔn·i-tsi-* : Ser. (H.) *kinyi-k*; Cora *eni-te*; Pap. *nühɴɪ* " to fly up, fly away (pl.) "

S. P. *miŋqwā-* " frightened animals) come out in one bunch " (< **min·i-qwā-*) : N. *mi-miloa* " bouleverser " (< **mi-mili-wa*, reduplicated)

S. P. *naŋvá-va-*Φ^{i} " ear ", *naŋqa-v·ai-* " to hear » (< reduplicated **nanaqa-*): Fern. *nānak*; Tep. *nanaca*. Unreduplicated *naka-* is more common : N. *nacaz-tli*; Tar. *naka*; Pap. *nahкü*

S. P. *ampaγa-* " to talk " (< ** am·ɔ-paγa-*) : Pap. *a Mmoh* " to talk loud " (< ** am·ɔ-*)

In many cases, however, I can give no reason for the occurrence of the nasalized stop. Such are :

S. P. *tuγumpa-* " sky " ; Shosh. *togumba* ; Tüb. *dogumba-l* : Möh. *duguba-t*; Gabr. *tukupa-r*

S. P. *paγa-mpu-* " reed " : Cora *hakâ* ; N. *aca-tl*

S. P. *oγo-mpu-* " fir " : Cora *huku* " Kiefer " ; N. *oco-tl* " pinus tenuifolia "

S. P. *k'^{wi}'tu-mpi-* " anus "

S. P. *wïγA-mpi-* " vulva "

This Southern Paiute (to what extent it is general Shoshonean cannot at present be stated) law of vocalic syncope in the neighbourhood of a nasal consonant may explain also *-γai-* (*-q·ai-*, *-ŋqai-*) " to have " as compared with its participial form *-γa-ntï-* (*-q·a-ntï-*, *-ŋqa-ntï-*) " having " original **kani-* regularly becoming **-kai-* > *-γai-* (see below under Uto-Aztekan *n*), while **-kani-tï-* with loss of *i* develops into **-kantï-* > *-γantï-* similarly, perfective *-q·ai-* (as in *-q·ai-n·a-* " what has been — ed ") as compared with its participal form *-q·a-ntï-* " having been — ed ". Under what circumstances this vocalic syncope takes place is still undetermined.

Still another set of Southern Paiute nasalized stops is due to reduplication, inasmuch as stems with nasal as their second consonant reduplicate both first and second consonants ; examples are *qaŋqán'^{i}* " house (distributively) " from *qan'^{i}* " house ", and *pumpún'^{ni}k^{y}a'* " to see (plural subject) " from *punik·^{y}a'* " to see ".

These three causes, then — assimilation to nasal of stem, syncope of vowel following nasal, and reduplication — may, in the present state of our knowledge, be advanced as responsible for the presence in Shoshonean of nasalized stops. They are clearly not, any more than the spirants

developments of stopped consonants, to be attributed to original Uto-Aztekan.

A far more difficult problem is presented by the geminated stops, which are known to exist not only in Southern Paiute but in other Shoshonean dialects as well [1]. As far as can be seen at present, Shoshonean geminated stops have exactly the same reflexes in Nahuatl and Sonoran as the simple stops (S. P. postvocalic spirants). Yet there is little doubt that we are here dealing with one of the fundamental points of Shoshonean phonology. Despite the very fragmentary data at hand, I believe it can be demonstrated that the geminated stops exist not only in Plateau Shoshonean but also in Tübatulabal and Luiseño-Cahuilla. S.P. *r*, the spirantal development of original *t*, is paralleled in these two Shoshonean groups by *l*; e. g., Tüb. *šulu-* " nail " < **sutu-* (cf. Tar. *sutu-*), Cahu. *kelawat* " wood " < **keta-* (cf. Fern. *kota*). Now it is extremely suggestive to note that the difference between the noun endings *-l* and *-t* in Tübatulabal and Luiseño-Cahuilla may be interpreted as due to the influence of a preceding spirantizing and geminating stem respectively. Thus, we are dealing with spirantizing stems in A. C. *hu-l* " arrow " (cf. S. P. *u-γun·a-* " quiver ", literally " arrow-sack ", *qun·a-* " sack " being spirantized to *-γun·a-* by preceding *u-* " arrow "); Cahu. *pa-l* " water, Tüb. *ba-l* (cf. S. P. *pa-γárï-ʀ*ⁱ " lake ", literally " water-sitting ", from *pa-* + *qarï-* " to sit "); Cahu. *uŋi-l* " salt ", Tüb. *uŋa-l* (cf. S. P. *ɔa-vi-* " salt ", *-vi-* being spirantized from *-pi-*); Tüb. *nüba-l* " snow " (cf. S. P. *nïva-vi-* " snow "); Cahu. *wewa-l.* " rain " (cf. S. P. *uŋwa-rï-* " raining, rain " < original stem **uwa-* + spirantized form of participial *-tï-*). On the other hand, we seem to be dealing with geminating stems in Cahu. *duku-t* " wildcat " (cf. S. P. *t'ᵘ'qú-p·ʊ-ts·* " wild-cat "; *t'ᵘ'qú-m·umu-ts·* " panther ", with *-m·-*, not *-ŋw-*); A. C. *alwa-t*, *alwu-t* " crow " < **atwa-* (cf. S. P. geminating *at·a-* in *'ᵃ'táp·ʊ-ts·*, *'ᵃ'tá-v̀·wo-ts·* " crow ");

1. In Northern Paiute, a dialect of the Mono-Bannock group, for instance, it is necessary to distinguish after vowels between lightly stopped fully voiced consonants (etymologically parallel to Shoshone, Ute, and Southern Paiute voiced spirants) and firmly stopped geminated consonants (see T. T. Waterman, *The Phonetic Elements of the Northern Paiute Language*, University of California Publications in *American Archaeology and Ethnology*, vol. 10, 1911, p. 33). In some Shoshonean dialects (e. g. Uncompahgre and Southern Ute) nasalized stops developed into geminated stops, thus falling together with the old geminated stops (see, e. g., J. P. Harrington, *The Phonetic System of the Ute Language*, University of Colorado Studies, vol. VIII, 1911, in which no mention is made of nasalized stops, Harrington's material being taken from Southern Ute). These secondary geminated stops are naturally of no further interest here.

A. C. *muu-t* " owl " (cf. *moó-p'u-ts'* " owl ") ; Tüb. *gu-t* " fire ", Cahu. *ku-t* (cf. S. P. *qun'a-* " fire ", with geminated *-n'-* ; *qu-*, geminating verb prefix " by means of fire ") ; Cahu. *kumi-t* " smoke " (probably cognate with Mono (N. F.) reduplicated *gukuhi-p* " smoke ", *-kuhi-* being identical with S. P. *kwî-* < **kuhi-* in *kwî'-k'ʸa-rï-* " smoke " with geminated form of *-qa-* suffix; Cahu. *-m-* : Plateau Shoshonean *h*, zero, is perhaps paralled by Cahu. *yami-š* " mountain " : S. P. *qai-* in *qaiva-* " mountain " and Möh. *gai-tc* " mountain ") ; Cahu. *samu-t* " grass " (cf. Shoshone *sòni-p* " grass ", Shoshone *-p* evidently corresponding to geminated form of S. P. *-vv-*, *-p'v-*, *-mpv-*, noun suffix regularly used for plants ; for Cahu. *-m-* : Shoshone *-n-*, cf. A. C. *-tami* " knee " : Tüb. *toŋo-*, Cora *tunu*). There is, as might indeed be expected, some conflicting evidence to contend with (e. g. Luis. *hunwo-t* " bear " : Tüb. *una-l*), but I believe the case is strong that Luis.-Cahu. and Tüb. *-l : -t* corresponds exactly to the Plateau Shoshonean difference between spirantizing and geminating elements.

While, then, geminated stops doubtless form a fundamental class of sounds in Shoshonean phonology, weare quite at a loss, as already noted, to find reflexes for them in Nahuatl and Sonoran. The following examples illustrate this.

S. P. *t'ᵘ'qwa-* " deep " = *tuq'a-* : Cora *tika-ntše* " in der Tiefe "

S. P. *tuγwa-* " to be dark, night " (< **tuka-*) ; Tüb. *duga-l* " night " : Cora *tíka* " Nacht sein " ; Pima *tšoka-* " night "

S. P. *tuγwa-* " to put out the fire ", *tuγwi-* " the fire goes out " (< **tuka-*, **tuki-*) : N. *toquia* " attiser le feu " ; Pap. *tšuh* " to stop burning of itself ", *tšuɪ* = *tšuhⁱ* " to put out the fire " (<* *tuki-* ; for Pap. *h* < *k*, see below)

Note that Cora *tika-* corresponds to both S. P. *tuq'a-* and *tuγa-*.

S. P. *tïγā-* " to measure, try " : N. *teca* " poser des pierres, construire, planter " ; Pap. *tšüh* (< **tïka-*) " to put away "

S. P. *tᵘ'qa-* " to eat " = *tïq'a-* : Pap. *tšüh* " to taste " (< **tïka-*)

Note that Pap. *tšüh* corresponds to both S. P. *tïq'a-* and *tïγā-*.

S. P. *t'ᵘ'šu-* " to grind seeds " (<**tus'u-*): N. *teci* " moudre le maïs sous la pierre " ; Pap. *tšuɪ* " to grind " = *tšuhⁱ* (<* *tusi-* ; for Pap. *h* < *s*, see below)

Note that Pap. *tšuɪ* here corresponds to S. P. *tus'u-* with geminated consonant, before to S. P. *tuγi-* with spirantized consonant.

S. P. *nᵘ'qwi-* " to stream " = *nuq'i-* : N. *noquia* " verser une chose, avoir la diarrhée "

Note that N. *noquia* seems to rime perfectly with *toquia*, despite S. P. *nuq'i-* : *tuγi-*.

S. P. *šï-* " cold ", regularly geminating following consonants : N. *ce-tl* " glace " ; Pap. *hü-hpih* " to become cold " ; Cora *sē* " es is kalt "

In the following examples, S. P. *s·* and *q·* correspond to Pap. *hh*. Whether this is of any consequence as regards our problem I cannot say, though I should hardly be inclined to attach much importance to it.

S. P. *t'ᵘ'qúa-Φⁱ* " meat " = *tuq·ua-* : Pap. *tšūhhu'kï* " meat " (<**tu-k·u-*?)

S. P. *q'ʷᵃ'sí-Φⁱ* " tail " = *qwas·i-* : Cora *kwasí* " der Schwanz der Tiere " ; Pap. *pahhı* " tail " (< **kwas·i*)

So far, we must conclude, the existence of a definite series of geminated stops has been demonstrated only for Shoshonean. These, then, like the nasalized stops, must be considered a specifically Shoshonean development (or Uto-Aztekan feature retained only in Shoshonean?).

Uto-Aztekan Consonants

Comparison of Nahuatl, Sonoran, and Shoshonean consonants leads to the setting up of fourteen, possibly only twelve, distinct consonants. These are *p*; *t*; *tl*; *tš* (of which *ts* may be considered as variant); *k*; *kw*; *s* (of which *š* may be considered as variant); *m*; *n*; possibly *ŋ*; *l*; *w*; *y*; and possibly *h*. It is very doubtful if also the glottal stop (') is to be assigned to the Uto-Aztekan period. The Uto Aztekan consonants will now be taken up in that order.

Uto-Aztekan p.

Initial Uto-Aztekan *p* ordinarily appears as N. *p*, Cora *h* (*x*) and *p*, Shoshonean *p*, Pap. *v* (before *a* and *i*) and *w* (before *o*, *u*, and *ü*) [1].

N. *poc-tli* " smoke, vapor, fog, mist ", *popoca* " fumer, jeter de la fumée " : S. P. *paγi-n·a-* " fog " ; Cahu. *paxi-š* " fog " ; Fern. *paki-t* " cloud "

N. *poçaua* " s'enfler ", *poçati* " se gonfler de nourriture " ; Cora *husa* gesättigt sein, sich sättigen " : S. P. *p'ᵘ'tša-* " to be filled up "

N. *pia*, *pie* " garder quelqu'un ; mettre en réserve " ; Pap. *vih* " to stay, be left ", *viah* " to leave something purposely " : S. P. *piyai-* " to be left remaining "

N. *petlā-ni* " se verser, se répandre (en parlant d'un liquide) " ; frequentative *pepetla-ca* : S. P. *pā́ra-γa-yï-n·i'*, " rain is pattering "

1. Dolores, *Papago Verb Stems*, p. 242.

N. *pauia* " mâcher " (transitive in *-a*, perhaps originally meaning " to cause to go down one's throat ") : S. P. *paŋwi-* " throat " (< **pawi-*) ; A. C. *-pava* " throat "

N. *pani* " en haut, au sommet " : S. P. *pa'ánt*^{i} " high "

N. *paina* " courir vite " ; Pap *wōhpü* " to run (plur.) " (< **pɔi-kwï-?*) : *pōya* " to run about " (< **pɔi-na-?*)

N. *pipina* " sucer des cannes à sucre " ; *pipinia* " s'imprégner d'humidité " : S. P. *piyá-*Φ^{i} " sap, juice "

N. *pì-tli* " elder sister " : S. P. *pia-* " mother, female " ; S. J. C. *pī'-t* " younger sister "

N. *pil-li* " son, child " ; Cora *péri, pári* " Sohn, Tochter, Kind, vom Vater gesagt " : A. C. *pulyini-š* " baby " (*pulyi* = *pul^{y}i-*)

Cora *-poa* in *ki-poá* " Haar " ; Pap. *wohpoh* " hair on the skin " (< **pɔa-kwɔ-?*) : S. P. *pvā-* " hair, fur » ; Fern. *puā-* " head " ; Gabr. *pwa-* " head, hair "

Pap. *vah* " to go in " (< **paka*) : S. P. *paγa-, paγai-* " to go, walk "

Pap. *vahмı* " to rise from lying " (< **pami*) : S. P. *paŋwi-* (< **pami-*) " (lying) on one's belly "

Pap. *vaı* " to call " (< **pai*) : S. P. *pai-* " to call "

Cora *hure, -xure* " eine Kugel, einen Ball machen " (< **pɔle?*) : S. P. *pōt·'ᵒ'-qwa-* " to be round "

Cora *híwe* " nach einem schreien, brüllen " (< **puwe*) : S. P. *puŋ'wi-* " to make a peeping noise "

Cora *héika* " töten " (with singular object) (< **paika?*) : S. P. *paq'a-* " to kill one "

Under as yet unknown conditions initial Uto-Aztekan *p* became *h* not only in Cora [1] but also in Nahuatl (and Huichol), where it then disappeared.

Examples of N. zero, Cora *h-* ; Pap. *v-*, *w-* : Shoshonean *p-* are ;

N. *aca-tl* " roseau " (< **paka-*) ; Cora *haká* " das Schilfrohr " : S. P. *paγa-mpv-* " reed "

N. *āch-tlî* " frère ainé " (< **patsi-*) ; Cora *ha, has, hatsi(n)* " älterer Bruder " ; perhaps also Huich. *matzi* " frère aîné " : Cahu. *pas* " elder brother ", *patsi-* " elder sister "

N. *ix-tli* " face, visage, œil " (< **usi-* < **pusi-*) ; Cora *hísi* ; Huich. *utši, hužı* (so I understand Diguet's *hougy*) ; Tar. *pusi-* ; Cah. *pusi-* ; Pap. *wuı* = *wuh^{i}* : S. P. *pu'i-*Φ^{i} " eye " ; Tüb. *puntsi-* (why nasalized *-nts-* ?) ; Cahu. *-pus*

1. It is not clear to me when original *p* remains as such (or as *w* ?) in Cora and when it develops to *h*. Perhaps it regularly becomes *h* (*x*) before original *a*, *o* (Cora *i*), *ɔ* (Cora *u*), but remains *p* (or *w* ?) before original *i* and *e* (N. *e*, Pap.-Shoshonean *ī*).

N. *ò-tli* " path, road " (<**pɔi-* or **pɔe-*) ; Cora *huyé* " Weg " ; Tepecano [1] *vɔi*, plur. *vɔ́p·ɔi* ; Pap. *wō'кü* " road, trail ", *wō-'kah* " to have a road " (*wö-* <**pɔi-*, cf. Pap. *wō-* <**pɔi-* in *wōhрü* above) : S. P. *pɔ̄-* " trail " ; Hopi *pi-hü* ; Cahu. *pi-t*

Huich. *ya* " tobacco " (<**iha*, dissimilated from **hiha* <**pipa*?) ; Cora *ya-na* " Tabak rauchen " ; Tep. *viva* " tobacco " ; Pap. *vihwï* <**pipï*) : Hopi *piva* " tobacco " ; Möh. *piva-t* ; Luis. *piva-t*. Uto-Aztekan **pipa*

N. *ā-tl* " water " ; Huich. *ha* ; Cora *ha* ; Cah. *ba* : S. P. *pā'* " water " ; Tüb. *pa-l* ; Git. *bā-tc* ; Gabr. *pa-r* ; Cahu. *pa-l*

It is remarkable that in certain derivatives of Uto-Aztekan **pā-* " water » Nahuatl has preserved *p*, e. g. *pāti* " se fondre, se liquéfier, se mettre en eau " (*-ti* " to become "). I can suggest no reason for this curious fact.

To judge from the one example available, this N. *h* < *p* was shifted before *e* to *y*, which then remained (though variants without *y-* also occur, significantly enough) :

N. *ye(i)*, *e(i)* " three " (< **hei* <**hai* <**pai*) ; Cora *wái-ka* (perhaps changed from **pai-* by analogy of *wa-* " two ") ; Tar. *bai-ka* ; Cah. *bahi* ; Pima *vai-* (< **pai-*) : S. P. *pai-* " three " ; Tüb. *pai* ; it. *bahi*

After vowels, Uto-Aztekan *p* appears in Southern Paiute as geminated *p·*, spirantized *v*, or nasalized *mp*. Examples of geminated *p·* are :

N. *pichauh-tica* " être engourdi, transi, mort de froid " ; *pichaui-liztli*, *pichaqui-liztli*, " flétrissure, engourdissement " : S. P. *t'ᵃ'-pit'ca-* " to crush by trampling " = *ta-p·it'ca-* (geminating *ta-* " by means of the feet ")

N. *-pa*, *-ppa* " so and so many times ", suffixed to numeral stems (e. g. *ce-ppa* " once ", *o-ppa* " twice ", *matlac-pa* " ten times " ; has *-ppa* original geminated *pp*, or is *pp* developed from **cem-pa*, **om-pa* ?) : S. P. *-p·a'ᵃ*, *-p'·a-* " in (this, that) way "

Pap. *va'кü* " hole " : S. P. *'ɔ'páq·'ï* " hole " = *ɔ-p·aq·ï-* (with geminating prefix *ɔ-*)

Cora *táxis*, *táxiₓ* " aufwachen " (< **ta-pus*, **ta-pu*) ; Pap. *wuhhᴬ* " to awaken " (< **pus·a*) : S. P. *t'ᵘ'pu-n'ni-* " to wake up " = *tup·u-n'ni-*

Cora *hípi* " sich niederlegen zum Schlafen " (< **hupi* ?) : S. P. *'ᵃ'pvi-* " to sleep " = *ap·vi-* (< **hap·ei-* or **hap·eni-* ?)

Examples of spirantized *v* are :

N. *paca* " to wash " ; Tar. *pago-ta* : S. P. *na-vaq·i-* " to bathe one-

1. Information obtained from Dr. J. A. Mason.

self" (spirantizing *na-* is reflexive; *-paq·ï-* does not occur without prefix in S. P.)

N. *uapal-li*, *uapali-tl* "planche, ais, petite poutre, bois" · Pap. *ovi'tši* "awl": S. P. *ɤvi-* "wood"

N. *tlapcopa* "orient, levant" (< **tlapa-* or **tlapi-*, old stem for "sun" + *-copa* "de, par, vers"); Huich. *tau* "sun" (< **tawa* or *-i* < **tapa* or *-i*); Cora *táu̯-ni* "sun" (antiquated): S. P. *tava-* "sun"; Hopi *dawa*; Ban. *tavi*. Probably *-m-* of Git. *damia-t*, Gabr. *tami-t*, Cahu. *dami-t* is also developed from this intervocalic *-p-*

N. *tepitzin* "peu, petit" (*-tzin* probably diminutive): S. P. *tïvitsi-* "very"

N. *tepe-tl* "mountain"; Pap. *tšüwühṭ* "dirt, earth, world": S. P. *tïvi-p·v-* "earth"; Hopi *döva* (< **tepa*); Git. *düva-tc*; Cahu. *tema-l* (*-m-* as in *dami-t* above)

N. *-pa* local suffix of indefinite meaning (e. g. *cam-pa* "where, whither"; *ne-pa* "here, there"; *ipam-pa*, *pam-pa* "because"; *om-pa* "where") ; possibly Cora *he-* (< **pa-* ?) in *hemi* "vor", *hete* "unter", *hetsán* "auf": S. P. *-vā-*, *-va-* "in, at »

N. *-pan* "upon"; Cora *ha-poa(n)* "auf, in, über": S. P. *-v'an'*[a], *-va'an'*[a] "on, upon"

N. *-cpac*, *-ti-cpac* "sur, au-dessus, en haut" (probably compounded of *-c*, *-co* "in" and **-pac*): S. P. *-v'āγi-*, *-va'āγi-* "over" (< **-p'āki*)

Cora *tawī* "sich niederlegen" (sing. subj.) (< **ta-awi* < **-api*? cf. *tau̯-* < **tawa-* "sun" < **tapa-* above): S. P. *avi-* "to lie" (sing. subj.)

Examples of S. P. words with nasalized *mp* corresponding to Nahuatl or Sonoran forms seem hard to find.

Uto-Aztekan t and tl.

To Nahuatl *tl* regularly correspond in all Shoshonean and Sonoran dialects reflexes of Uto-Aztekan *t*; in other words, it is possible to keep apart Uto-Aztekan *t* from *tl* only in Nahuatl itself (in Pipil and Nahuatl dialects spoken in Oaxaca, however, *tl* has developed to *t*). If it were possible to formulate some law accounting for N. *tl* as developed from original *t* according to certain phonetic circumstances, we could dispense with a Uto-Aztekan *tl*. As this cannot be done, it seems necessary to assume Uto-Aztekcn *tl* as well as *t*. It may be that more complete and carefully sifted evidence than can now pe presented will later sbow that the reflexes of Uto-Aztekan *t* and *tl* are not always identical even outside of Nahuatl itself.

Examples of Uto-Aztekan *t* : S.P. (Shoshonean) *t* initially are:

N. *toquia* " attiser le feu" ; Pap. *tšuɪ* " to put out the fire " (Pap. has regularly *tš* before *u*, *ü*, and *i*, but *t* before *a* and *o*[1] : S. P. *tuγwa-* " to put out the fire "

N. *tequi* " couper " : S. P. *tï-γa-n'ni-* " to butcher (meat) "

N. *te-tl* " stone " ; Cora *teté* : S.P. *tï-* " stone " ; Fern. *to-ta*

N. *tepe-tl* " mountain " ; Pap. *tcüwühɪ* " earth " : S. P. *tïvi-* " earth " : Cahu. *tema-l*

N. *topeua* " pousser, arracher une chose " ; Pap. *tšüvaiɪ* " to drag " : S.P. *tïva-* " to come loose ". Uto-Aztekan **tope-*, **tepa-*

N. *tiça-tl* " sorte de vernis, terre ou poudre blanche " ; Pima *tâhai* " white " ; Huich. *tousa* " blanc " ; Cah. *tosa-li* : S.P. *tosʿa-* " white "

N. *ten-tli* " lips, mouth " ; Cora *téni* : S. P. *tïmpa-* " mouth " ; Fern. *-tōŋi-*

N. *toch-tli*, *tochin* " lapin " : Luis. *dosi-xi-t* " rabbit " ; Gabr. *tošo-xo-t*

N. *tema* " remplir une chose de semence ou de terre " : S. P. *tïŋwa-* " to cover up, close up (hole) "

N. *tèhuān* " we ", *tech* " us " ; Tar. *tame* : S. P. *taŋwa-* " we (inclusive) ", *tamʿi-* " we two (inclusive) " ; Hopi *ī-tamö*

N. *teci* " moudre le maïs sous la pierre " ; Pap. *tšuɪ* : S. P. *tʿʷʿšu-* " to grind seeds "

N. *te-*, *tequi-* " beaucoup, extrêmement " : S. P. *tī-* " much, greatly "

N. *teneua* (refl.) " se nommer, être appelé ", *teneui* " devenir illustre " ; Pap. *tšührši* " to name, call " : S. J. C. *-tʸuŋ* " name " ; Fern. *-tuano-* " name "

Examples of Uto-Aztekan *tl* : S. P. (Shoshonean) *t* initially are:

N. *tlāca-tl* " person " ; Cora *tấta* " Mann " : Hopi *tấqa* " man " ; A. C. *-tax'a* " person "

N. *tla-* in *tlanēci* " to dawn ", *tlathui* " to dawn, become light " ; Tepec *tá-šia* " morning " [2] : S. P. geminating *ta-* in *tʿᵃʿ-šia-* " to dawn "

N. *tlap-copa* " orient, levant " ; Cora *tau-ni* " sun " : S. P. *tava-* " sun " ; Hopi *dawa* ; Tüb. *da-l* ; Gabr. *tami-t*

N. *tlèco* " monter " ; Pap. *tšühš* " to go up, climb, ride " : S. P. *tïʿ*, " up ", *tuγu-mpa-* " sky "

N. *tlan-tli* " tooth " ; Cora *tame* : S. P. *taŋwa-* " tooth " ; Hopi *tama* ; Tüb. *dama-* ; Fern. *-tama*

N. *tlan-quaitl* " knee " ; Cora *tunú* ; Pap. *tohvü* : S. P. *taŋa-* " knee " ; Hopi *dami* ; Tüb. *toŋo-* ; Git. *-tama*

1. See Dolores, *Papago Verb Stems*, p. 242.
2. Due to Dr. J. A. Mason.

Examples of Sonoran *t-* : Shoshonean *t-* are :

Huich. *tope, topi* " arc " : Luis. *kutapi-š* " bow "; A. C. *gutapi-š*; S. J. C. *-qutup*

Cora *tíka-ntše* " in der Tiefe "; perhaps also Pap. *tšūhpɪ* " to sink ": S. P. *t'ᵘ'qwa-* " to be deep "

Cora *tevi* " der Mensch, die Person " (<**tewi*), plur. *táite*; Pima *tiwo-t*; Pap. *tšüo-tsɪ* " man, male " : S. P. *taŋ'wa-* " man " (<**ta'wa-*), Tüb. *datwa-l* (misheard for *ta'wa-l* ?). Uto-Aztekan **tewa* or **tlewa*; Shoshonean **ta'wa-* assimilated from **tï'wa-*?

Huich. *touhou* (i. e. *tuhu*) " braise " : Ser. (H.) *tuu-tʸ* " coal "; Fern. *dūu-t*; Luis. *du-la*; Tüb. *duldul*. S. P. *tō-q·a-* " to be black " may be derived, with suffixed adjectival *-q·a-*, from this stem; " black " < " coal-colored "

Huich. *tagui, tahoui* (i. e. *tawi*) " poitrine "; Cora *tabi* : Cahu. *-tau*; *-tawh* (i. e. *-taw*) " breast "

Cora *téne* " in Stücke schlagen " : S. P. *tɔn·a-* " to punch "

Cora *tíka* " Nacht sein "; Pima *tšoka-ŋgi* " night " : S. P. *tuγwa-* " to be dark, night "; Wob. *toxa-wan* " night "; Tüb. *duga-l*; Luis. *duku-mi-t*

Pap. *tšūhhu'kiʸ* " meat " (<**tuk·u-*?) : S. P. *t'ᵘ'qua-* " meat "

Pap. *tšu'ihtsɪ* " to ask a question " (<**tu'i-* <**tïvi-*?) : S. P. *tïvi-* " to ask "

Pap. *tšüh* " to taste " : S. P. *t'ï'qa-* " to eat "

Pap. *tšüɪ* " to say " : S. P. *tïn·ia-* " to tell "

Pap. *tahᴛ* " foot ", *ta'tü-wuah* " to put the foot in something " : S. P. *ta-* " with the foot "

In these, owing to lack of Nahuatl evidence, we cannot at present tell in which cases we are dealing with Uto-Aztekan *t-* or *tl-*.

After vowels, Uto-Aztekan *t* and *tl* appear in Southern Paiute as geminated *t·*, spirantized *r*, or nasalized *nt*. Examples of N. *-t-* corresponding to all three of these forms are :

N. *-ton-tli* " suffixe marquant la petitesse " : S. P. *tua-* " child, son "; as diminutive suffix *-t·ua-*, *-rua-*, *-ntua-* " small, young of ". Uto-Aztekan **tona-*

N. *-ti-* " particule servant à unir les verbes avec les verbes irréguliers ", *-ti-c* adjectival suffix : S. P. *-t·ï-*, *-rï-*, *-ntï-* suffix of present participle. It is quite doubtful, however, if these elements are really cognate

N. *-ti* " to become " : S. P. *-t'·ui-*, *-r'ui-*, *-nt'uï-* " to become, turn into "

N. *-tech* " dans, sur, à, de, près " : S. P. *-t·uγwa-*, *-ruγwa-*, *-ntuγwa-* " to " (probably compounded of two postpositive elements **-tu-* and **-γa*)

Similar in form to these, but corresponding, it would seem, to N. *-tl-*, is:

N. *-tloc* "with, near to"; Huich. *-touha* (i. e. *-tuha*) "au bas" (cf. adverbs *ha-toua-na*, *ha-tou* "dessous", *rhe-touha* "en bas, sous"): S. P. *-t·uq·wa-*, *-ruq·wa-*, *-ntuq·wa-* "under"

Whether Uto-Aztekan *-t-* or *-tl-* is to be assumed is uncertain in:

Pap. *-тšu* "to make, to make for"; S. P. *-t·u-*, *-ru-*, *-ntu-* "to make"

Examples of S. P. geminated *-t·-* corresponding to N. *-t-*, *-tl-* are:

N. *-tia* causative suffix; Cora *-te* causative: S. P. *-t'·ui-*, *-t'·ïi-* causative

N. *-tla* "qui sert à marquer abondance, quantité" (e. g. *te-tla* "lieu pierreux"); Cora *-ta* (e. g. *sā-ta* "sandiger Ort"): S. P. *-t·ïa-* "place of"

Examples of S. P. spirantized *-r-* corresponding to N. *-t-*, *-tl-* are:

N. *cat-qui* "to be (in a place)", *catê* (present plural): S. P. *qarï-* "to sit, dwell"; Hopi *gatö* "to sit"

N. *coto-na* "couper, mettre en morceaux quelque chose, cueillir des fruits": S. P. *ts·-qur'u-* "to tamp (tube) by pushing (stick) back and forth"

N. *metla-tl* "metate"; Huich. *mata*; Pap. *mah'tšuhт* "grinding stone, metate": S. P. *mara-*; Luis. *mala-* (*-l-* < *-t-*)

N. *petlā-ni* "se verser, se répandre (en parlant d'un liquide): S. P. *pāra-xa-* "rain patters"

N. *quetl* (poetic form of *quetza*) "to arise from": S. P. *qwïrï-* "to get up"

Before and after *i* Shoshonean *-t-* (whether from Uto-Aztekan *-t-* or *-tl-*) becomes S. P. *-tš-*, *-ts-*. Thus, after *i*, present participial *-tï-* appears as *-tši-*, *-ntši-*; *-tuγwa-* "to" as *-tšuγwa-*, *-ntšuγwa-*; *-tu-* "to make" as *-tšu-*, *-ntšu-*. Further examples are:

N. *izte-tl* "nail"; Cah. *sutu*; Pap. *hurši* (< **sutï*): S. P. *šitšu-* "nail, claw" (< **situ-*); Tüb. *šulu-* (< **sutu-*)

N. *cuitla-tl* "excrement"; Cora *tšuita* "Exkremente von Menschen und Tieren"; Pap. *pihт* "manure" (< **kwita-*): S. P. *qwitša-* "to defecate"

N. *-tl*, *-tli* noun ending: S. P. *-tsi-* noun ending; Cahu. *-t*, *-l*, *-š* (after *i*, e. g. *ki-š* "house", *yuγawi-š* "buzzard", *qawi-š* "rock"; this *-š* goes back to *-tš*, as shown by comparison with Luiseño); Luis. *-tša* (after *i*), *-la* (both from **-ta* < **-tla*, form parallel to **-tli*); Tüb. *-l*

It is not quite clear whether S. P. *tš* has developed from *tl* > *t* before original *i* or *ï* in:

N. *atla-tl* " spear-thrower " : Hopi *auta* " bow " ; S. P. *atšɪ-*; Kawaisu[1] *etü* ; Bank. *āli-t*

N. *tl* and S. P. *tš* may possibly also correspond in :

N. *tle* " que ? quelle chose ?" *a-tle* " rien " (literally " not-what ") : S. P. *-tšu-* in *qa-tšu-* " not " (extended form of negative *qa-*) ; Ute *qa-tši-* (= Uto-Aztekan **ka+tle-*) ; Mono (N. F.) *ga-du-*

N. *nitlallō-tl* " espèce d'oiseau très allongé, volant peu mais courant extrêmement vite " : S. P. *wʊt·ša-* " roadrunner "

Nahuatl *t*, originally followed by now elided *i*, has become *tš* (*ch*) in :

N. *oquich-tli* " homme, mari, mâle " : Cahu. *qeat*, *kiat* " boy " ; Fern. *koti* " young man "

N. *quech-tli* (< Uto-Aztekan **keti-*) " neck " : A. C. *-qelyi* " neck " ; S. P. *qura-*. N. *quech-* may, however, go back to Uto-Aztekan **ketše-* (assimilated from **kotše-*?), cf. Pap. *kuhšüwoh* " neck " (< Uto-Aztekan **kotše-*) and Tepecano *kušuá* " neck "[2] (< Uto-Aztekan **kotšo-*) assimilated from **kotše-*), which forms are in turn perhaps to be compared with Cahu. *quspi* " throat " (see under Uto-Aztekan *k* : Cora *kipi*)

Uto-Aztekan tš, ts.

While S. P. *tš* not infrequently, as we have seen, goes back to Shoshonean *t*, whether in turn developed from Uto-Aztekan *t* or *tl*, and N. *tš* (*ch*) also in certain cases is developed from *t*, there remains another series of examples in which N. *ch*, *tz* correspond to S. P. (Shoshonean) *tš*, *ts*. These justify us in assuming an original Uto-Aztekan *tš* (*ts*). N. *ch* and *tz* both occur freely, and I can give no rule that would clearly indicate that they are variants of one prototype (compare, however, *mi-tz* " you " with *te-ch* " us "). It may be that we should assume two distinct affricative sibilants, *tš* and *ts*, for Uto-Aztekan, though I should be inclined at present to doubt whether this would be correct. In Southern Paiute *tš* and *ts* vary primarily according to mechanical phonetic rules, *ts* always standing instead of *tš* before *i*. Similarly, in Papago *š* represents original *tš* before *a*, *o*, and *u*, while it is replaced by *s* before *i* and *ü*[3] (examples of Pap. *š* corresponding to N. *tz*, *ch* are : N. *chocoa* " to cry ", Pap. *šohšah* ; N. *metztli* " moon " : Pap. *mahša'ɪ*)

1. Californian dialect of Ute-Chemehuevi group.
2. On Dr. Mason's authority.
3. Dolores, *Papago Verb Stems*, p. 242.

Examples of Nahuatl *ch* corresponding to Shoshonean *ts* are :

N. *chichi* " dog " (assimilated from **kutši*) ; Tar. *kokotši* ; Cora *kítsi* " das Haustier " : Git. *gutsi* " dog " ; Möh. *gutši* ; Ser. (H.) *kwutši*

N. *pichauh-tica* " être engourdi, transi, mort de froid ", *pichaui-liztli* = *pichaqui-liztli* " flétrissure, engourdissement " : S. P. *t'ᵃ'-pit'ša-* " to crush by trampling " (*ta-* " by trampling ")

Examples of Nahuatl *tz* corresponding to Shoshonean *tš*, *ts* are :

N. *-tza* frequentative transitive suffix with verbs expressing sounds and various activities (e. g. *cocomo-tza* " hazer estruendo con los pies " from *comō-ni* " hazer ruido alguna cosa pesada que cae " ; *popolo-tza* " hablar a otro en lengua barbara " from *polō-ni* " hablar barbaramente ") [1] : S. P. *-tša-* frequentative transitive suffix (e. g. *ts·kʸavi-tša-* " to cut several things ", *tš·ᵃ'-qoi-tša-* " to take off several articles of clothing ")

N. *tzon-tli* " hair " ; Cah. *tšoni* ; Mono (In.) *tsobip* " hair " ; Tüb. *tso-m'o-* ; S. P. *tšɔ-* (Ute *tšu-*) " with the head ", *tɔt·si-* " head " (perhaps dissimilated from **tsɔt·si-*)

N. *-tzin* (vocative *-tze* ; plural *-tzitzin*) suffix indicating reverence, respect, endearment (originally doubtless diminutive, as in *uitzi-tzi-lin* " oiseau-mouche " from *uitzi-lin* ; see below) ; Cora *-tsi(n)* diminutive suffix (as in *hátsi*, *hátsin* " older brother " : *hűtsi* " younger brother ") : S. P. *-tsi-* : diminutive suffix (not to be confused with noun-ending *-tsi-* : N. *-tli*) ; Gabr. *-tši* (as in *mutu-tši* " flea ")

N. *uitzilin* " petit oiseau qui bourdonne ", *uitzil-aztatl* " bird-heron ", *uitzi-tzi-lin* " oiseau-mouche " : S. P. *witsi-ts·* " bird " ; Ser. (H.) *witši-t*

Nahuatl *tš*, *ts* corresponds to Shoshonean *š*, *s* in :

N. *toch-tli*, *tochin* " lapin " : Luis. *dosi-xit* " rabbit " ; A. C. *disi-xa-t* ; S. J. C. *dòš-t* ; Gabr. *tošo-xo-t* ; Fern. *toho-x-t* (*-h-* < *s*) ; Git. *dühò-gu-t* (*-h-* < *s*)

N. *ach-tli* " frère aîné " ; Cora *has* " älterer Bruder " : Cahu. *pas* " elder brother "

N. *uetzi* " to fall " ; Tepecano *gïš*, preterit *gïi* (*gïš* < **wïtsi*) " to stumble, fall flat " [2] : S. P. *wï·ï-* " to fall " (< **wïsï-*)

1. See Carochi, pp. 476-478.
2. Quoted on Dr. Mason's authority.

Uto-Aztekan k.

Uto-Aztekan *k* regularly appears as Nahuatl *k* (written *c* or *qu*) and as Shoshonean *k*. In Southern Paiute this *k* is always more velar (*q*) than mid-palatal before all vowels but *i*, in which case it appears as *k*; after *i* it is regularly palatalized to k^y. Examples of initial Uto-Aztekan *k* are :

N. *quech-tli* " neck " : S. P. *qura-* " neck " (but see N. *quech-tli* under Uto-Aztekan *t*)

N. *que-* verbal prefix referring to " teeth " (e. g. *que-tzoma* " mordre "; cf. *tzoma* " coudre, couvrir une chose de paille ") : S. P. *qï-* instrumental prefix " with the teeth ". Related to this is perhaps

Pap. *küɪ* " to bite, sting " ; Cora *kì* " fressen (von fester Nahrung)" : S. P. *qïʔï-* " to bite "

N. *câ*, *cat-qui* " to be in a place " ; Cora *ka* " sein, sich befinden, sitzen " (sing.) : S. P. *qarï-* " to dwell, sit " (sing.) ; Hopi *gatö* " to sit "

N. *cal-li* " house " ; Tar. *kali-* : S. P. *qan·i-* " house "

N. *-camo* " not " ; Cora *ka* " nicht, nein " : S. P. *qa-*, *qatšu-* " not "

N. *can-tli* " cheek " ; Pap. *kaм* : Tüb. *gaɳa-* " beard "

N. *cochi* " to sleep " ; Cora *kutsu* " schlafen, einschlafen ", *kutsi-te* " einen einschläfern " ; Pap. *koɪ* " to sleep (sing.), die (plur.) " : S. P. *qʔɔi-* " to go to sleep (plur.) "

N. *icxi-tl* " foot " (with prothetic *i-*, cf. *no-cxi* " my foot " ; $<$ **kesi-*, **kasi-* ?) ; Tepecano *kāi* " foot " [1] ($<$ **kahi* $<$ **kasi* ; cf. Pap. *koɪ* " to sleep " $<$ **kohi* $<$ **kosi*) : Mono (In.) *-gügüi* " foot " (reduplicated) ; Hopi *göxgö*

N. *col-li-* " aïeul, aïeule " : S. P. *qun·u-* " great-grandfather " ; Ute *qön·u-* " paternal grandfather "

Cora *kin* " der Gatte " ; Pap. *kuN* " husband " : S. P. *qum·a-* " husband, male "

Cora *kipí* " Hals " ($<$ **kupi* ; Diguet gives *koujpi* " cou ") ; Huich. *kouipi* : Cahu. *quspi* " throat "

Huich. *ki* " house " ; Cora *tši* " Hütte " ($<$ **ki* ; Uto-Aztekan *ki-* regularly gives Cora *tši-*, while Cora *ki-* goes back to Uto-Aztekan *ko-*) ; Pima *ki* : Hopi *ki-hö* " house " ; Cahu. *ki-š*

After vowels, Uto-Aztekan *k* appears in Southern Paiute as geminated *q·*, spirantized γ, or nasalized *ɳq*. Examples of N. *-k-* corresponding to all three of these forms are :

1. Quoted on Dr. Mason's authority.

N. *-qui* (present imperative), *-quiuh* (future indicative), *-co* (present and perfect indicative) " to come to do so and so": S. P. *-k·i-*, *-γi-*, *-ηki-* " to come to do so and so "

N. *-que-tl(i)* (older form), *-c* " having "; Cora *-ke* (e. g. *péri-ke* " ein Kind haben "); Pap. *-'kah* " to have or claim " : S. P. *-q·ai-*, *-γai-*, *-ηqai-* " to have "

N. *-c* adjectival suffix (e. g. *izta-c* " white " from *izta-tl* " salt "): S. P. *-q·a-*, *-γa-*, *-ηqa-* adjectival suffix ; Cahu. *-xa-* (spirantized form of suffix : *seta-xa-t* " salty ")

N. *-ca* " avec, par, à l'aide de, au moyen" (this suffix often makes gerunds or adverbs out of verb stems : *ìciuh-cā* " quickly," from *ìciui* " to go quickly, hurry ", e. g. *ìciuhcā n-iauh* " while-hurrying I-go "): S. P. *-q·ai-*, *-γai-*, *-ηqai-* " as, when " (verbal suffix making subordinate clause whose subject is identical with that of main clause ; followed by *possessive* pronominal suffixes)

N. *-co*, *-c* " in, from " : S. P. *-q·o-*, *-γo-*, *-ηqo-* " as, when" (verbal suffix making subordinate clause whose subject is different from that of main clause ; followed by *possessive* pronominal suffixes)

N. *-quia* suffix used in apodosis of conditional sentence : S. P. *-q·ō-*, *-γō-*, *-ηqō-* irrealis

Examples of geminated *-q·-* in Southern Paiute are :

N. *paca* " laver une chose "; Tep. *baku-ane* : S. P. *na-vaq·ï-* " to bathe " (intransitive)

N. *noquia* " verser ", *noqui-ui* " couler, se répandre (en parlant d'un liquide)" : S. P. *nᵘ'qwí-nt'ⁱ* = *nuq·wi-* " stream " (*-qw-* < *-q-* because of preceding *u*)

N. *miqui* " to die " ; Huich. *mouki* " mort " ; Cora *muitši* " tot " (<**muiki*) ; Pima *muha* " to die ", *moki* " dead "; Pap. *muh* " to die " (< **muka*, cf. Pima *muha*; Uto-Aztekan *-k-* often becomes *-h-* in Pima-Papago) : Hopi *moki* " dead "; Cahu. *muki-š* " dead ", *meka* " to kill "; S. P. *tša-ηwuk·i-* " to die off " (< -**mïk·i-*)

N. *-quê* plural suffix in perfect and future, also for certain nouns (e. g. *uēuetquê* " old men ", regularly of possessive nouns in *-ê*, *-uâ*), *-can* plural suffix in imperative and present optative : S. P. *-q·a-* verbal suffix indicating plurality of subject

N. *-c-*, *qui-* " him, her, it " : S. P. *-a-q·a-* " it (visible) ", *-'...q·wa-* (invisible) " (these pronominal suffixes are compounded of *-q·a-* " it ", which does not generally appear as such, and demonstrative stems *a-* " that visible " and *'u-* " that invisible ")

N. *-c*, *-qui* (older form) preterit suffix, *-qui* past participle (e. g. *palanqui* " corrompu "), *-ca* pluperfect suffix (preterit suffix of certain

irregular verbs, e. g. *cat-* "' to be somewhere"); Huich. *-kai* preterit suffix (e. g. *moumouk'i-kaï* "il était mort"): S. P. *-q·ai-* perfective, *-q·ai-n·a-* makes perfective verbal nouns, *-q·a-ntï-* makes perfective participles

Cora *tíka-ntše* "in der Tiefe": S. P. *t'ᵘ'qwa* = *tuq·a-* "to be deep"

Pap. *va'ʜt* "hole": S. P. *ᵛ'-paq·ᵗ* "hole"

Pap. *noh* "to bend" (<*nɔkɔ-): S. P. *ɴᵛqɔm·i-* "to bend" = *nɔq·ɔ'-*

Pap. *tšüh* "to taste" (<*tüka-): S. P. *tʲʲqa-* = *tïq·a-* "to eat"

Other examples than S. P. of Shoshonean postvocalic *k* are:

Huich. *houca* (i. e. *huka*) "jambes"; Cora *houca* (quoted from Diguet; Preuss gives *ïka* "der Fuss, das Bein, der Knochen"); Cah. *huoki*: Hopi *hokya* "leg"; Mono (N. F.) *-huk*

N. *miec* "much": Luis. *muyuk* "much". This *-k* is suffixed, as shown by Cora *mui*; Pima *moi* "many"

N. *ěca-tl* "vent, air"; Cora *āka-(ri)* "Wind"; Huich. *heheaca* "air" (reduplicated): Tüb. *üxka-wa-l* "wind"; Mono (N. F.) *hig·wa-p*; Gabr. *ahika-ŋ*

Examples of S. P. spirantized *γ* are:

N. *yecoa* "avoir des rapports charnels avec quelqu'un": S. P. *yoγo-* "to copulate"

N. *yaca-tl* "nez, pointe"; Cah. *yeka* "nose": Hopi *yaka* "nose"; S. P. *yaγā-* "end"

N. *toquia* "attiser le feu"; Pap. *tšui* "to put out the fire" (<*tuhi (<*tuki): S. P. *tuγwa-* "to put out the fire" (*-w-* due to *u* preceding *γ*)

N. *tequi* "couper", *ui-tequi* "égrener en frappant": S. P. *tïγa-n'ni-* "to butcher (meat)", *tïγa-* "to gather seeds by beating with seed-beater"

N. *-ca* frequentative intransitive suffix of verbs expressing sounds and other activities (e. g. *calā-ni* "hazer ruido cosas como nueces, el cacao quando le cuentan": *cacala-ca* "se usa quando estas cosas son muchas"; *patlā-ni* "volar": *papatla-ca* "reboletear el ave, temblar el corazon[1]": S. P. *-γa-*, *-xa-* frequentative intransitive suffix, particularly of verbs expressing sounds (e. g. *qï-k·i-n·ia-* "to sound like one tear of a rag": *qï-xa-n·ia-* "to sound like a rag tearing"; *ᵘ'puq·wi-* = *up·uq·wi-* "to bounce": *ovo-q·wa-γa-* "to bounce up and down like a rubber ball")

Huich. *queatzou* "poisson" (i. e. *kea-tsu*): S. P. *pā-γïu-* "fish" (lit. "water-fish"); Cahu. *kiyu-l* "fish"

1. See Carochi, pp. 476-478.

N. *poc-tli* "smoke, vapor, fog, mist": S. P. *paγi-n·a-* "fog"; Cahu. *paxi-š* "fog"; Fern. *paki-t* "cloud"

N. *oco-tl* "pinus tenuifolia"; Cora *hukú* "Kiefer": S. P. *oγô-mp'* "fir"

N. *maca* "to give"; Cah. *maka*; Pap. *mah* (< **maka*): S. P. *maγa-* "to give"; Fern. *maxa*; Cahu. *maxa*; Git. *a-mak*

N. *çoqui-tl* "boue, fange": S. P. *soγo-* "moist ground"

N. *coa-tl* "serpent"; Huich. *kou* (i. e. *ku*): S. P. *-γoa-* in *to-γóa-Φ*[i] "rattlesnake"

N. *aqui* "qui?" *acâ* "quelqu'un": Cahu. *hâxi* "who?" Fern. *haki* "who?" Hopi *hak'i* "who"; S. P. *aγa-* "where? how? what?"

N. *acatl* "roseau"; Cora *haká* "das Schilfrohr": S. P. *paγa-* "reed"

Cora *tíka* "Nacht sein"; Pima *tsoka-ŋgi* "night": S. P. *tuγwa-* "to be dark, night" (*-w-* due to *u* preceding γ); Tüb. *duga-i*

Pap. *vah* "to go in" (<**paka-*): S. P. *paγ(a)i-* "to walk"

N. *-cpac-* "sur, au-dessus, en haut": S. P. *-v'āγi-* "over" (<**p'āki*)

Several of these examples show that Shoshonean *-k-* is often spirantized to *-x-* in Luiseño-Cahuilla and Gabrielino-Fernandino. Further such examples are:

N. *tlāca-tl* "person": Hopi *tâqa* "man"; Git. *daga-t* "person"; Fern. *daxa-t*; Luis. *-tax*; A. C. *-tax'a*

N. *çaca-tl* "paille, herbe, jonc": Ser. (H.) *haka-t* "willow"; Cahu. *saxa-t*

N. *aca-na* "mettre à sec, tirer une chose de l'eau", (refl.) "se mettre à sec, en parlant d'un navire": A. C. *haxa-l* "sand"; Luis. *ex'-la* "earth"; Gabr. *ōxa-r* "land"; Fern. *ōxa-r* "land"

An example of S. P. nasalized *ŋq* corresponding to N. *k* is:

N. *nacaz-tli* "ear"; Huich. *naka*; Cah. *naka*; Pap. *nahкü*: Hopi *nak*[u]*-ve* "ear"; Mono (N. F.) *-nakx*; Luis. *-naq*; Cahu. *-naq'a*; S. P. *naŋqá-va-Φ*[i] "ear", *naŋqa-q·ai-* "to hear". We saw above, however, that S. P. *-ŋq-* may here go back to reduplicated **nanaka-*; cf. Tep. *nanaca* (according to Diguet), Pima *nank* (quoted from Kroeber; Russel gives *nahaka*), Fern. *-nanak*. We are doubtless dealing with Shoshonean *-k-* also in Shik. *-naŋi* "ear" (misheard for *-naŋgi*?); Tüb. *naŋha-* (<**naŋxa-* <**naŋka-*; cf. Tüb. *aŋhanī-l* "person" <**aŋxanī-* <**aŋkanī-* <**a-nakanī-*: A. C. *naγani-š* "man" <**nakani-*)

N. *k* seems to correspond to S. P. *kw* in:

N. *quetl* (poetic form) "to arise", *quetza* (ordinary form): S. P. *qwirī-* "to get up"

Uto-Aztekan kw.

Uto-Aztekan *kw* remains as such in Shoshonean and Nahuatl (written *qu* and *cu*), also generally in Sonoran ; in Papago, however, it regularly becomes *p* (Uto-Aztekan *p*, as we have seen, becomes *v* or *w* in Papago).

Examples of *kw* initially are :

N. *qua* " to eat " ; Cora *kwa* ; Tar. *koa* (probably = *kwa*) ; Pap. *pah* " to swallow " : Git. *-kwa* " to eat " ; Fern. *gwa* ; Gabr. *kwa-a* ; A. C. *qwaa*

N. *quâuh-tli* " eagle " : Cora *kuólreabe* " Adler " (*kuo-* < **kwa-*); Tepecano *ba'ăG* " eagle " (on Dr. Mason's authority) : Hopi *kwa-hö* " eagle " ; S. P. *qwān·á-nts·* " eagle " ; Ser. (H.) *qwa-tʸ*, *gwaa-tš* " condor " ; Cahu. *qwaa-l* " hawk (sp.) "

N. *cui* (i. e. *kwi*) " to take " ; Pap. *püI* " to take (sing. object) " (< **kwei*) ; Tepecano *bï*, preterit *bïi* (on Dr. Mason's authority) : S. P. *vwïi-* " to take, pick up (sing. object) " (assimilated from **kwïi*) [1]. Compounded with N. *cui* is *cecui* " avoir, prendre froid ", with which is doubtless to be directly compared Pap. *hühpih* " to become cold " (< **sekwi* ; **kwïi* when used absolutely, **-kwi* in compounds)

N. *cuiloni* " sodomite " : S. P. *k'ʷⁱ'tú-mpᶜⁱ* " anus " = *kwit·u-*

N. *cuitla-tl* " excrement " ; Cora *tšuita* " Excremente von Menschen und Tieren " (< **kwita* ; **kwi* > *tšwi-*, cf. **ki-* > *tši-*) ; Pap. *pīhI* " manure " (< **kwita*) ; Tepecano *bīt*, preterit *bīB* " to defecate " (on Dr. Mason's authority) : S. P. *qwitša-* " to defecate " (< **kwita-*)

Cora *kwasí* " der Schwanz der Tiere " ; Pap. *pahhI* " tail " (< **kwas·i*) ; Tepecano *bāí* (on Dr. Mason's authority) : S. P. *q'ʷᵃ'sí-Φⁱ* " tail " = *kwas·i-* ; Cahu. *suwet he-qwasqa* " star its-tail, comet "

In some cases Uto-Aztekan *kwa* seems to vary with *ko* (*ku*) :

N. *quāi-tl* " head " (in compounds *quā-*) ; Cora *ki-poá* " hair " (lit. " head-hair " ; *ki-* < **ku-*) ; Tep. *ku-pa* " hair " ; Pima *ko-patš* " hair " : Tüb. *ko'o-* " head " ; Git. *-go-po* " hair "

N. *quahui-tl* " wood, tree, stick " ; Cora *kiyé(ri)* " Baum, Pfahl " (< **kuye-*) ; Huich. *kouhie* (= *kuye*) " bâton " ; Tep. *kwawi* " wood " ; Pima *kwak* (quoted from Kroeber), *kokaki* (given by Russel) ; Pap. *ku'A* " to get wood " ; Tepecano *kua'G* " wood, to gather wood "

1. This etymology is certain. My previous comparison of N. *cui* (misunderstood as phonetically *kui*) with S. P. *-qoi-* " to take off " (see p. 395 of Part I) is to be discarded.

(on Dr. Mason's authority): Hopi *ko-ho* "wood"; S. P. *q'ᵘ'qwa-p·'*₁ (= *kuk·wa-*)

Pap. *ku'*ᴀ and Tepecano *kua'*ᴇ make it extremely likely that where *kwa-* occurs in these words we are dealing with original Uto-Aztekan **kua-* or **ku'a-*. This is remarkably confirmed by both Nahuatl and Southern Paiute. Original **kwawi-tli* (with accentual scheme ´ , see Part I) would have become N. **kwawⁱ-tli* (in Spanish orthography **quăuh-tli*, not to be confused with *quāuh-tli* "eagle"); original **kuawi-tli*, **ku'awi-tli* (with accentual scheme ´ ` ´ ') had to develop to **kuawi-tl* (*-a-* could not become syncopated before *w*), whence, *u* losing its vocalic value, *kwawi-tl* (in Spanish orthography *quahui-tl*). Hence N. *quahui-tl* is only apparently opposed to our law of alternating stressed morae (see Part I, p. 419). As for Southern Paiute, original **kwa-* would have reduplicated to **kwak·wa-* (> S. P. **q'ʷᵃ'qwa-*), while *kuk·wa-* <**kuk·ua-* is perfectly intelligible.

Original *kui* has given rise to *kwi* in both Southern Paiute and Papago (where it further developed to *pi* > *p'*) in:

Cora *kitsi* "Rauch" (<**kutsi*); Huich. *koutzi* "fumée" (i. e. *kutsi*); Pap. *kuᴘs* "smoke" (<**kuᴘɪs* <**kukwi-ts* <**kuku(h)i-*, see Mono (N. F.) below): Mono (N. F.) *gukuhi-p* "smoke"; Wob. *gugui-p*; S. P. *kwík·ʸᴀʀⁱ* (<**kui-* <**kuhi-*; note that value of two morae of original disyllabic **kui-* is preserved in S. P. *kwī-* by lengthening *i* to *ī*)

Uto-Aztekan s.

Both *s* and *š* occur in Nahuatl, but I think it very likely that N. *š* (written *x*), aside from those cases where it can be shown to have developed from unvoiced *y* or *i* or from *s* originally followed by *i-* timbre [1], always goes back to original *s*. In Southern Paiute, and other Shoshonean dialects, *s* and *š* are also to be kept apart, but here again I believe it likely that it will be ultimately possible to show them to have developed from one sibilant (in Southern Paiute *s* seems to stand regularly before *i* and *ɔ*; *š* before *ï* and *o*; both *s* and *š* before *a*, though *s* seems more typical). It is doubtless significant that N. *s* (written *c*, before *e* and *i*, and *z*, *ç*) corresponds to both S. P. *s* and *š* and that N. *š* (*x*) may correspond to S. P. *s*. It is further important to observe that Pap. has *h* or zero corresponding to both *s* and *š* of Nahuatl and Southern Paiute. All this points to only one Uto-Aztekan sibilant (here assumed to be *s*) which

1. See Part I, pp. 417, 418.

in various dialects must have developed to *š* under appropriate phonetic circumstances.

Examples of Shoshonean initial *s* corresponding to Nahuatl *s* are :

N. *çali-ui* " s'attacher, adhérer à une chose ", *çali-ui-ni* " gluant, visqueux " : S. P. *san·á-p·ᵘ* " gum "

N. *çolō-ni* " couler avec fracas, en parlant d'un torrent " : S. P. *sɔ̄a-n·ia-* " to make a sound as of flowing water "

N. *çoqui-tl* " fange " : S. P. *soγo-* " mud " (with open *o* ; probably to be understood as *sɔγɔ-*)

Pap. *hah* " to melt, thaw " (< **sā-*) : S. P. *sā-* " to melt ", *sa'ai-t·ui-* " to cause to melt "

N. *izta-tl* " salt ", *izta-c* " white " (lit. " salt-colored ") : Cahu. *seta-xa-t* " salty "

N. *çaca-tl* " paille, herbe, jonc " : Cahu. *saxa-t* " willow " ; Ser. (H.) *haka-t* " willow " (in all Serrano dialects Shohonean *s*, *š* regularly appears as *h* or *x* ; cf. Papago)

Examples of Nahuatl (or Sonoran) initial *s* corresponding to Shoshonean *š* (*s*) are :

N. *çan* " only, but " : S. P. *-šampa-* " only, except "

N. *ce*, *ce(n)-* " one " ; Huich. *che-oui* (i. e. *še-wi*) ; Cora *se-* (according to Kroeber's data ; Preuss gives *sai* " ein ", cf. probably also *sen* " sicherlich ") ; Cah. *senu-* ; Tepecano *hïma-t* [1] (< **sema-*) : S. P. *šû-* " one (perhaps < **šuu-* < **šunu-* < **šïnu-* ; cf. Cah. *senu-*) ; Hopi *syu-xke* ; Mono (N. F.) *šimu* ; Mono (In.) *šiwi* ; Tüb. *tšü-ts* (< **sï-*?) ; Luis. *su-pul* ; S. J. C. *se-pul*. Compare also N. *ce(n-)* " entierement " : S. P. *šû-* " entirely, well " as verb prefix

N. *cea*, *ceya*, *cia* " vouloir " ; Tepecano *hɔhi* " to desire " (< **sɔhi*) [1] : S. P. *-šuya-*, *-šia-* (probably = *-šïya-*, cf. N. *ceya*) in *-γû-p·ᵘ-šuya-γwa-n·oa-* compound modal suffix " would that ! I wish (he) had (done so and so) *or* would (do so and so) ! " (*-γû-* irrealis ; *-p·ᵘ-* probably perfective ; *-γwa-* probably tense-modal element ; *-n·oa-* modal element difficult to define ; *-šuya-* is left to be assigned desiderative value)

N. *izte-tl* " nail " (< **sute-*) ; Cora *šité* ; Cah. *sutu* ; Pap. *hūtšɪ* (< **suti*) : S. P. *šitšu-* " nail " (< **šitu*) ; Shik. *-šidu* ; Tüb. *sulu-* ; Gabr. *estšu-* ; A. C. *-šul'u* (< **šut'u-*) ; Cahu. *sal'u*

N. *ce-tl* " glace ", *ce-cui* " avoir, prendre froid ", *ceui* " se refroidir " ; Cora *sē* " ès ist kalt " ; Huich. *je-ri* " froid " ; Pap. *hū-* (< **se-*) in *hühpih* " to become cold ", *hüum* " to be cold ", *hüva'tsɪ* " to

1. On Dr. Mason's authority.

become cool" : S. P. *šï-* in *šï-p·a-y'a-* "to feel cold" (lit. "to die, *-y'a-*, of cold"; *sï-p·a-* probably identical with Pap. *hü-va-*), *šï-p·ʊra-* "to be cold (e. g. ice)", *šï-t·u-* "to be cold weather"

N. *cihuā-tl* "woman" (*çoua-tl* is given by Siméon as "forme rare"): S. J. C. *šoɳwā-l* "woman"; Luis. *šuɳa-l*

N. *cī-tlalin* "star", *xīhui-tl* "comet" (perhaps dissimilated from **sūwi-* or **šūwi-*; cf. *cihua-tl* : *çoua-tl* above); Cora *šureabe, šuruabe* "Stern"; Huich. *šulawi* "star"; Tepecano[1] *hūva* : Hopi *so-hö* "star"; Tüb. *šu-l*; Git. *hùu-tʸ* (< **sū-*); Luis. *šuu-la*

Tar. *sula* "heart"; Tep. *hura* (<**sula*): Tüb. *šuuna-* "heart"; Git. *-xùn* (< **sūna-*); Fern. *-hùn* (< **sūna-*); A. C. *-šun*; Cahu. *-sun*

Examples of postvocalic Uto-Aztekan (Nahuatl) *s* : Shoshonean *-s-*, S. P. *-s·-*, *-š·-* are :

N. *aci* "atteindre avec la main, parvenir en un lieu"; Cora *as* "ankommen, anhalten", *asi* "angetroffen werden, sich finden"; Pap. *aɪ* (< **ahi* < **asi*) "to reach, overtake, pass": S. P. ʻᵃʻ*siā-* "surface, outer covering" = *as·iā-* (?)

Cora *-kwasí* "der Schwanz der Tiere"; Pap. *paňhɪ* "tail" (<**kwas·i*): S. P. *q*ʻʷᵃʻ*sí-*Φⁱ "tail" (<**kwas·i-pi*)

Cora *has* "älterer Bruder": Cahu. *pas* "elder brother" (cf. with *-tš-*, N. *āch-tli* "frère aîné")

N. *tica-tl* "terre ou poudre blanche", *tīce-uac, tīce-ctic* "blanc"; Pima *tâhai* "white" (<**tɔsà-*); Huich. *toja, tousa* "blanc"; Cah. *tosa-li* : S. P. *tɔš·a-* "white"

N. *teci* "moudre le maïs ou autre chose sous la pierre"; Cora *tiíšę* "mahlen"; Pap. *tšuɪ* "to grind" (< **tuhi* < **tusi*) : S. P. *tuš·u-* "to grind seeds"

N. *nēci* "to appear": S.P. *naš·ï-m·i-* "to seem, appear"

Examples of N. (Sonoran) *š* corresponding to Shoshonean *s* are :

N. *xal-li* "sable, pierre qui se met en poudre"; Cora *se* "Sand", *sā-ta* "auf dem Sande, sandiger Ort" (*se* and *sā-* may point to original stem **sea-*, cf. Cora *āka* "Wind": Huich. reduplicated *heheaca* "air"; this **sea-* or parallel **sia-* may lie back of N. *xal-* <**sʸal-*): S. P. *siɳwa-mpʊ-* "sand, gravel" (<**siwa-*). How Nahuatl-Cora **sea-*, **sia-* is related to S. P. **siwa-* is not clear

N. *xix-tli* "excrément de l'homme", *ā-xix-tli* "urine" (<**siš-* <**sisʸ-* <**sisi-*; *šiš-* may here be due to assimilation of *s-* to *-š-*); Pap. *hi'ɪ* "urine" (<**si'i-*) : S. P. *si'i-* "to urinate")

1. On Dr. Mason's authority. Dr. Mason points out that Tep. *sia-vek*, given in Part I as cognate, must be rejected, as Uto-Aztekan *s* > Tep. *h*.

Huich. *schoure* " rouge " (i.e. *šu-re*) ; Cora *ta-ja-ri* " rouge " (Diguet), *ta-ša*, *ta-ša-ra*, *ta-ša-vin* " rot, rot-gelb " (Preuss) ; Tep. *souhe* " rouge " (i.e. *su-he*) : Cahu. *sel-nekiš* " red " (Cahu. and A.C. *-nekiš*, *-nikiš* are suffixes for color terms ; *se-l-* with suffixed *-l*, cf. A.C. *tu-l-nikiš* " black " and Cahu. *dewi-š-nikiš* " white "). Huich. *šu-*, Cora *-ša-*, Tep. *su-*, Cahu. *se-* may point to Uto-Aztekan **sɔ-*, **se-* (cf. doubtless also Pap. *hühr* " red face paint " < **se-*)

Uto-Aztekan (or Nahuatl-Sonoran) *s* corresponds to Shoshonean *tš* in :

N. *poça-uà* " s'enfler ", *poça-ti* " manger avec excès " ; Cora *huša*, *hušaị* " gesättigt sein " : S.P. *p'ᵘ'tša-* " to be filled up " = *put'ša-*

N. *eẓ-tli* " sang ", *eço-tl* " sang de l'homme " : Ser. (H.) *-itš* " blood " ; Git. *-ödj*. These Serrano forms probably point to Shoshonean **ïtš(o)-*. It is difficult to separate from Uto-Aztekan **eso-*, **ètšo-* " blood ", certain Luiseno-Cahuilla and Hopi forms : Cahu. *ewu-l* " blood " ; *-ew'* " blood of a person ", *ew'i-l* " much blood " ; A. C. *-ow'* " blood " ; S. J. C. *-ou* ; Luis. *-ou* ; Hopi *üñwe*. These forms seem to point to Shoshonean **ïwo-* or, with voiceless *w*, **ïwo-* ; how this is related to **ïso-*, **ïtšo-* is not easy to see

So far all Southern Paiute reflexes of Uto-Aztekan *s* have been seen to be some form of sibilant (*s-*, *š-* ; *-s'-*, *-š'-* ; *-tš-*). There are, however, a number of clear cases in which Uto-Aztekan postvocalic *s* is represented in Southern Paiute by ' (glottal stop). We may consider this glottal stop as developed from non-geminated postvocalic *s* (all cases of S. P. postvocalic *s* or *š*, as we have already seen, are geminated). Whether S. P. ' is here directly equivalent to Pap. zero (which sometimes appears as representative, instead of *h* or *hh*, of Uto-Aztekan postvocalic *s*) is difficult to say at present, though it does not seem likely (cf., e. g., Pap. *tšuɪ* " to grind " < **tusi* : S. P. *tuš'u-* with Pap. *wuɪ* " eye " < **pusi* : S. P. *pu'i-*). Examples of Uto-Aztekan *-s-* : S. P. ' are :

N. *ix-tli* " œil " (< **isi-* < **pusi-*) ; Cora *hísi* " eyes " (< **pusi*) ; Tep. *buy* (i. e. *bui*) ; Pap. *wuɪ* ; Tar. *pusi-* ; Cah. *pusi-* : S. P. *pu'i-*Φⁱ " eye " ; Shik. *-bui* ; Mono *-buš* ; Tüb. *puntsi-* ; Luis. *-puš* ; Hopi *bōᵘsi*. Uto-Aztekan **pusi-*

N. *cochi* " to sleep " ; Tep. *kosi* ; Cora *kutsu* ; Pap. *koɪ* ; Tepecano *koc*, preterit *koi* [1] : S. P. *qɔ'ɔi-* " to go to sleep (plur.) " (< **kɔsi-*). Uto-Aztekan **kɔtši-*, **kɔsi-*

N. *uetzi* " to fall " ; Tepecano *gïš* " to stumble, fall flat " [1] preterit *gïi* : S. P. *wï'ï-* " to fall " (< **wïsï-*, assimilated from **wïsi-*). Uto-Aztekan **wetši-*, **wesi-*

1. On Dr. Mason's authority.

Pap. *vihhA* "penis" (if from Uto-Aztekan **wisa-* and not **pisa-*) : S. P. *wï'á-p·ᶜⁱ* "penis" (< **wïsa-*?)

N. *xix-tli* "excrement" (< **sisi-*) ; Pap. *hi'ɪ* "to urinate" (dissimilated from **hii-* or **hihi-*?) : S. P. *si'i-* "to urinate"

Another example of S. P. '< *-s-* is afforded within Shoshonean itself: Cahu. *gwaši-š* "ash" : S. P. *qwɔ'á-t·ᶜⁱᶜqa-* "to smoke" (lit. "to eat *qwɔ'a-* = ashes?") (<**kwɔsa-*)

Uto-Aztekan m.

Uto-Aztekan *m* appears as such in Nahuatl (where, however, it becomes *-n* when final; also assimilated to *n* before *t*, *tl*, *ch*, *tz* and to ŋ, written *n*, before *k* and *kw*), Sonoran, and Shoshonean. Examples of initial Uto-Aztekan *m* are :

N. *mon-tli* "son-in-law" ; Cora *mu* "Schwieger (-vater, -mutter, -sohn, tochter)", *mura-ra* "Schwiegervater" : S. P. *mon'a-tsi-* "son-in-law"

N. *metz-tli* "moon" ; Huich. *metza* "lune" ; Cora *matsa-* (from Kroeber), *máš-kirai* "Mond" (Preuss); Tar. *metša*; Pap. *mahša'ɪ*: Hopi *möya-wo* "moon" ; Tüb. *müya-l* ; Git. *müa-tʸ*; Fern. *moā-t*; Luis. *moi-la* ; Cahu. *meni-l* ; S. P. *mʊa-* ; Mono (In.) *müa-ts*

N. *metla-tl* "metate" ; Huich. *mata* ; Pap. *mah'tšuhṭ* : S. P. *mará-ts·* "grinding stone" ; Luis. *mala-l*

N. *māi-tl* "hand" (*no-mā* "my hand", *mā-* verb prefix "with the hand"); Huich. *mama* ; Cora *moá-ka* "Hand" (Kroeber quotes *moā-ma*) ; Tar. *ma-* ; Cah. *mama*; Tep. *ma-* ; Pima *ma-* : S. P. *mɔ'ɔ'-Φⁱ* "hand", *ma-* verb prefix "with the hand" (*mɔ'ɔ-* assimilated from **mɔ'a-*, cf. Cora *moa-*?) ; Shik. *moo* ; Mono (In.) *-maia*; Hopi *maa-t*; Tüb. *ma-*; Git. *-ma* ; Fern. *-ma* ; Luis. *-ma*; Cahu. *-mo*. It is not clear how S. P. *mɔ'ɔ-* is related to S. P. *ma-*

N. *maca* "to give" ; Cah. *maka* ; Tep. *maxe*; Pima *maka* ; Pap. *mah* (<* *maka*) : S. P. *maγa-* "to give"; Mono (In.) *maki*; Bank. *maha* ; Git. *a-mak* ; Fern. *maxa* ; Cahu. *maxa*

N. *mimiloa* "renverser, faire rouler une chose" : S. P. *miŋqwā-* "(frightened animals) come out in one bunch"

N. *min-tontli* "arrière-petit-fils, petite-fille" : S. P. *mia'-* "small, tiny"

Cora *ma*, *ma-n* "hier, dort", *ma-ka*, *ma-kan* "dort", *má-na*, *má-naka*; Huich. *má-na* "ici" : S. P. *ma-* demonstrative stem "that (visible)"

Pap. *maɪ* "to learn, know" : S. P. *mai-* "to find, discover"

N. *miec* "much" ; Pima *moi* "many" ; Luis. *muyuk* "much"

Cora *mù* " Kopf ", *mouhou* (Diguet) " tête " (i. e. *mu'u*); Huich. *moho* " tête " ; Tar. *mo-* " head " ; Pima *mo-* (from Kroeber), *máâ-ka* (Russel) ; Tep. *mo-* (from Kroeber), *mahou* (Diguet) = *ma'u* ; Pap. *mo'o*: Tüb. *tso-m'o* " hair ". Uto-Aztekan **mɔ'ɔ-*

Postvocalic Uto-Aztekan *m* appears in Southern Paiute either geminated as *-m·-* or spirantized as *-ŋw-* (in Ute *-ŋw-* generally appears as *-w-* with nasalization of preceding vowel). Examples of elements appearing in both forms are :

N. *-mé* plural suffix (shortened to *-n* in *i-n* " these " ; *o-n* " those " ; *-qui-n* " them ", plural form of *-c-*, *-qui-* " him, it " ; *-ti-n*, plural suffix) : S. P. *-m·u-* = *-m·ï-* (< **-m·e*), *-ŋwu̯-* (< **-me*), animate plural suffixes (e. g. *'i-m·u-* " these ", *'u-m·u-* " those ", *'aya-m·u-* " turtles " ; *nïŋwu-ŋwu-* " persons ")

N. *amo-* " your (plur.) ", *amé-huān(tin)* " you (plur.) ", *an-* " you (plur. ") as proclitic to verb form (<**ame-*) ; Tepecano *am-* " your (plur.) ; you (plur. obj.) " [1] : S. P. *mʷum·i-* " you (plur.) " as absolute form (*-m·i-* suffixed element, cf. *nï-m·i-* " we exclusive " ; *mʷu-*, with its peculiar labialized *m*, doubtless goes back to **ïm·ï-*, as shown also by cognate forms in other Shoshonean dialects), *-'...ŋwum·i-*, *-'...ŋum·i-* " your, you (plur.) " possessive and objective suffix, *-'...ŋwu-* " you (plur.) " subjective suffix (<**-'me*) ; Git. *ümü* ' you (plur.) " ; Ser. (H.) *üma-m* ; Cahu. *eme-m* ; Luis. *omo-m* ; Hopi *ömaa*

Examples of S. P. geminated *-m·-* are :

N. *mo-* " thy ", *mi-tz* " thee, to thee " ; Cora *múa* " du " : S. P. *-'...m·i-* " thy, thee " possessive and objective suffix, *im·i-* " thou " as absolute form (<**ïm·i-*, cf. Ute *ïmʷi-*) ; Tüb. *-ŋ* " thy ", *umbi* " thou " ; Ser. (H.) *mö-* " thy " ; Fern. *mu-*, *mo-* " thy ", *umü* " thou " ; Luis. *om* " thou " ; Hopi *öm* " thou ". How these Shoshonean forms with nasal are related to forms without nasal (S. J. C. *o-* " thy " ; A. C. *o'o* " thou " ; Cahu. *e'e-* " thy ", *e* " thou " ; Mono (N. F.) *ü* " thou " ; Shik. *ü*) is not clear. Apparently Shoshonean possessed two etymologically distinct elements : **mo-* " thy " (cf. N. *mo-*), **mi-* or **-mi* " thy ; thee " (cf. N. *mi-tz*) : and **ï-* or **ï'ï-* " thou " (morphologically, not etymologically, parallel to N. *ti-* " thou "). Forms like Luis. *om*, S. P. *im·i-*, Git. *ümü*, used as absolute forms for " thou ", would then be compounded of subjective **ï-* and possessive-objective **-mi*.

N. *toma* " to loosen, untie, open, deliver, set free " ; S. P. *tu'um·a-* " to

[1] Quoted on Dr. Mason's authority.

pick up several things ", *tûŋwai-* " to pick up what has been rejected ". (< **tōmai-*) (?)

Examples of S. P. spirantized *-ŋw-* < *-m-* are :

N *tlan-tli* " tooth " (< **tlame-*); Huich. *tame*; Cora *tame*; Tar. *teme-*; Cah. *tami* ; Tep. *-tamo* : S. P. *taŋwá-mpʿi* " tooth " (< **tama-*); Mono (In.) *-tawa* (*-w-* < *-m-*, as in S. P.); Shik. *-dawa*; Tüb. *dama-*; Git. *-dama*; Fern. *-tama*; Luis. *-tma* " mouth "; Hopi *tama* " tooth "

N. *tema* " mettre, déposer quelque chose en un lieu, remplir une chose de semence ou de terre ": S. P. *tïŋwa-* " to cover up, close up (hole)" (< **tïma-*)

N. *nemi* " to live " : S. P. *nïŋwu-* " person " (< **nïmï-*) ; Ute *nuwi-* (< **nïmi-*) ; Mono (N. F.) *nüm* ; Shoshone *niᵘ* (i. e. *niwu*)

N. *nema* " pied à pied, pas à pas " : S. P. *naŋwa-* " track " (< ** nama-*)

N. *miqui* " to die " : S. P. *tša-ŋwukʿi-* " to die off " (< **-mïkʿi-*)

Huich. *tamejh* " nous " ; Cora *ïtan* " wir " (*-n* < *-m-*); Tar. *tame* " we "; Cah. *itom*; Tep. *atem* : S. P. *taŋwa-* " we " (< **tama-*) ; Shik. *ūdiŋwa* ; Git. *itsam* ; Luis. *tšam* ; Cahu. *tšeme-m* ; Hopi *ītamö*

Cora *hemi*, *hemí-n* " vor, bei, in, zwischen, unter " (< **pemi*?) postpositive element : S. P. *-vaŋwi-* " in " (< **-pami-*)

Utō-Aztekan n.

Uto-Aztekan *n* is normally represented as such in Nahuatl (assimilated to *ŋ*, written *n*, before *k* and *kw*), Sonoran, and Shoshonean. Examples of initial Uto-Aztekan *n* are :

N. *nè(huātl)* " I " ; Cora *ne*, *ni*, *na*, *nu* " ich " ; Huich. *ne* : S. P. *nïʿ* " I " ; Mono (N. F.) *nü* ; Tub. *nü-gi* ; Git. *nü* ; Fern. *nu-mü* Luis. *no* ; Cahu. *ne* ; Hopi *nö*

N. *nene-pilli* " tongue " ; Cora *nanu* ; Huich. *nene* ; Tar. *neni-* ; Cah. *nini* ; Tep. *nunu* : Git. *-nöŋi* ; Gabr. *-noŋi-* ; Cahu. *-naŋ*. This *n-* appears dissimilated to *l-* in Hopi *leŋi* ; Tüb. *lala-*

N. *nēci* " to appear " : S. P. *našʿï-mʿi-* " to seem, appear "

N. *nema* " pas à pas " : S. P. *naŋwa-* " track "

N. *nemi* " to live " : S. P. *nïŋwu* " person ", *nïŋwuʿa-* " body "

N. *ne-* reflexive prefix : S. P. *na-* reflexive prefix. This element is probably identical with reciprocal *na-* (of quasi-dual significance) in N. *na-hui* " four " ; Huich. *na-u-ka* (from Kroeber), *na-o-ba* (Diguet) ; Tar. *na-kuo* ; Cah. *na-ki* : Hopi *na-leyi* " four " (cf. *leiyi* " two " ; similarly N. *-hui*, i. e. *-wi*, and Huich. *-u-*, *-o-* are etymologically identical with N. *o-* of *o-me* " two ", S. P. *wū-*,

Tüb. *wo*, Cahu. *wi*), *na-vai* " six " (cf. *pahio* " three "), *na-nal* " eight " (cf. *naleyi* " four ") ; S. P. *na-vai-* " six " (cf. *pai-* " three ")

N. *nacaz-tli* " ear " : S. P. *naŋqá-va-*Φ^{i} " ear "

N. *noloa* " plier, courber une chose " ; Pap. *noh* " to bend " : S. P. *nɔq·ɔ-m·i-* " to bend "

N. *non-qua* " à part " : S. P. *nan·ɔ̃-š·u-* " by oneself "

N. *noquia* " répandre une chose ", *noqui-ui* " couler (en parlant d'un liquide) " : S. P. *nuq·i-* " to stream, run "

Postvocalic Uto-Aztekan *n* appears in Southern Paiute either as geminated *-n·-* or, when originally ungeminated, disappears entirely (cf. *-s·-* and *-'-* as postvocalic forms of Uto-Aztekan *-s-*). Doubtless *-n-* first left its trace as nasalization of preceding vowel, this nasalization itself later disappearing (Uto-Aztekan *-ana-* > *-ąa-* > *-aa-* is quite parallel in development to *-ama-* > *-aŋwa-* > *awa-*, e. g. Hopi *dama* " tooth " : S. P. *taŋwa-* : Ute *tąwa-* : Mono *-tawa*).

Examples of geminated *-n·-* are:

N. *mon-tli* " son-in-law " ; Cora *muna-ra* " Schwiegervater " : S. P. *mon·á-ts·* " son-in-law "

N. *pani* " en haut, au sommet " : S. P. *pa'an·i-* " to be high ", *pa'án-t*^{i} " high "

N. *-pan* " upon " ; Cora *ha-poa(n)* " auf, in, über " : S. P. *-va'an*^{i} " on, upon "

N. *-nal-co* " de l'autre côté " : S. P. *-n·aŋqwa-* " from (beyond) "

N. *ni-*, *n-* " I ", *no-* " my " : S. P. *-n·i-* " I ; my, me " ; Tüb. *-n* " my " ; Cahu. *ne-* ; Fern. *ne-*, *ni-*

Cora *vene* " schlagen " (cf. *ve* " schlagen, werfen, schiessen, treffen ") : S. P. *wʊn·ai-* " to throw down "

Pap. *nūhɴɪ* " to fly up, fly away (plur.) " ; Cora *éni-te* " fliegen, flattern " : S. P. *nɔntsi-* " to fly " (syncopated and palatalized from **nɔn·i-ti-*) ; Ser. (H.) *hinyi-k*

Examples of S. P. zero developed from intervocalic Uto-Aztekan *-n-* are:

N. *-ton-tli* " suffixe marquant la petitesse, le mépris " (<**-tona-*) : S. P. *ṭua-* " child, son ", *-t·ua-*, *-rua-*, *-ntua-* " small, young of " (<**tuna-*)

N. *min-tontli* " arrière-petit-fils, -petite-fille " (<**mina-*) : S. P. *mia'-* " tiny " (<**mina'-*)

N. *cen-tli* " tige, épi de maïs sec ", *a-cecentli* " mauvaise herbe " (<**sene-*?) ; Tepecano *hun* " corn " [1] ? (<**sunï-*?) : S. P. *šii-*

1. On Dr. Mason's authority.

" squaw-bush stem used in basketry " (<*šïnï-). This etymology assumes that Uto-Aztekan *sene- meant " stalk, stem " originally and that " corn " developed as secondary meaning

N. *ce(n)* " one " ; Tar. *sine-*; Cah. *senu* ; Cora *sen* " sicherlich " : S. P. *šû-* " one " (<*šuu- (<*šunu- <*šïnu-?)

N. *-huān* " in company with " : S. P. *-ŋw'ai-* " in company with " (<*-w'ani-)

Cahu. *meni-l* " moon " : S. P. *mʋá-ts·* " moon " (<*mïna-?); Mono (In.) *müa-ts*; Shik. *mö-ɣa-tsi*; Git. *müa-tʸ*; Fern. *moā-t* ; Luis. *moi-la* ; Hopi *möya-wo* ; Tüb. *müya-l*. How Shoshonean *mïna-, *mïa-, *mïya- is related to Nahuatl-Sonoran *metša- is not clear.

N. *paina* " courir vite" ; Pap. *wōhpü* " to run (plur.)" : S. P. *pɔ̄ya-* " to run about " (<*pɔina-)

N. *pipina* " manger, sucer des cannes à sucre ", *pipinia* " s'humecter, s'imprégner d'humidité, en parlant d'un objet ": S. P. *piyá-*Φⁱ " sap, juice " (<*pina-; *-y-* is glide between *i* and *a*)

Another example of S. P. zero <*-n-*, as indicated within Shoshonean itself, may be :

Mono (In.) *töhina* " deer" (<*tïina); Ban. *tina* " antelope " (= *tïna*); Luis. *ton-la* ; A. C. *doni-l* (<*tïna-) ; Cahu. *teni-l* : S. P. *tïɣia-* " deer " (<*tïina-; *-ɣ-* is glide), *parïia-* " elk " = " water-deer " (<*pa-tïina-)

It is possible that intervocalic *-n-* sometimes disappears also in Papago. An example pointing to this is :

Pap. *tšüɪ* " to say " (<*tïni-?): S. P. *tïn·ia-* " to tell "

Uto-Aztekan ŋ.

In Nahuatl and Sonoran *ŋ* is not found, except insofar as *m* and *n* are in Nahuatl assimilated before *k* and *kw* to *ŋ* ; this *ŋ*, however, as being purely secondary in origin, does not interest us here. In Southern Paiute and other Shoshonean dialects, however, *ŋ* not only occurs directly before *k-* sounds (in which case it need not be original but may go back to *m* or *n*), but also freely after vowels. In such cases Nahuatl-Sonoran regularly has *n*. This *-ŋ-* does not always occur in all Shoshonean dialects, but is replaced by *-m-* or *-n-* in some. Where Nahuatl-Sonoran *n* corresponds to intervocalic Shoshonean *ŋ* or *m*, I assume, for the present, that we are dealing with Uto-Aztekan *ŋ*, inasmuch as no phonetic circumstances can be defined under which Uto-Aztekan *n* becomes Shoshonean *ŋ* or *m*. It seems plausible to suppose that original *ŋ* would in different

dialects shift to *n* or *m*. Uto-Aztekan *ŋ* is parallel to *n* insofar as it appears in Southern Paiute either as *ŋ* (sometimes *m*?) or zero. It may therefore be assumed that we have original geminated *ŋ·* (S. P. *-ŋ·-* or *-ŋ-*) and spirantized *ŋ*, which disappears. Examples of Uto-Aztekan *ŋ* preserved in Southern Paiute are :

N. *tlanquai-tl* " knee " ; Cora *tunú* ; Pap. *tohNÜ* : S. P. *taŋa-* " knee " ; Mono (In.) *-taŋ* ; Shik. *-daŋa* ; Tüb. *toŋo-* ; Mono (N. F.) *-rana-* ; Hopi *dami* (perhaps *-am-* <**-ɔŋ-*, original *ɔ* labializing *ŋ* to *m*) ; Git. *-tama* ; A. C. *-tami* ; Cahu. *-tam'i*. Uto-Aztekan **tlɔŋe-*, **tlaŋe-* ?

N. *ten-tli* " lips, mouth " ; Huich. *teni* ; Cora *téni* ; Pap. *tšihNI* : Fern. *-töŋi-* " mouth " ; S. P. *tïmpa-* " mouth " (*-m-* assimilated to following *p* from *ŋ*). In Shoshone *-dip*, Ban. *-tipá*, Mono (In.) *-töpi*, *-p-* is to be understood as *-p·-* < *-mp-* (cf. Uncompahgre Ute *-p·-* < *-mp-*). Uto-Aztekan **teŋi-* ?

Pap. *a'aN* " wings ", *aNnü-'KI* " to flap the wings " : S. P. *aŋávu-*Φ[i] " arm and shoulder " (assimilated from **aŋï-* ?). Uto-Aztekan **aŋe-* ?

Cora *kin* " der Gatte ", *kina* " einen zum Gatten nehmen " ; Pap. *kuN* " husband " : S. P. *qum·a-* " husband " (<**quŋ·a-*, *u* labializing *ŋ* to *m*?). Uto-Aztekan **koŋa-* ?

Without cognate in Southern Paiute, so far as at present known, is :

N. *can-tli* " joue " ; Huich. *kana* " front " ; Pap. *kaM* " cheek " (why-*m-*?) : Tüb. *gaŋa-* " beard " ; Git. *-qaŋa* ; Mono (N. F.) *-γan* ; Wob. *-gan*. Uto-Aztekan **kaŋa-* ?

An example of Uto-Aztekan *ŋ* corresponding to S. P. zero is :

Huich. *una* " salt " ; Cora *úna* ; Cah. *ona* ; Pap. *oN* : S. P. *ɔá-*Φ[i] " salt " (<**ɔŋa-*) ; Wob. *üma-bi* (*-m-* perhaps labialized from *-ŋ-* because of originally preceding *ɔ*) ; Shik. *oŋa-bi* ; Tüb. *uŋa-l* ; Fern. *aŋo-r* metathesis from **oŋa-r* ?) ; Luis. *eŋ-la* ; Cahu. *eŋi-l* (<**ɔŋa-l*) ; Hopi *ìaŋa*. Uto-Aztekan **ɔŋa-* ?

Examples of S. P. zero <*-ŋ-*, based on Shoshonean evidence alone, are :

Gabr. *mama-r* " grass " (assimilated from *maŋa-*? Kroeber analyzes it as reduplicated *ma-mar*) : S. P. *maa-vu-* " bush, plant ; clothes ; thing " (" bush, plant " is probably its primary meaning, as *-vu-* is regularly employed as suffix with plant nouns). Shoshonean **maŋa-* ?

Hopi *moŋwi* " chief " (<**moŋi*, *w* being perhaps due to preceding *o*) : S. P. *moi-* " to lead, act as chief " (<**moŋi-*, which would explain why *moi-* nasalizes following consonants). Shoshonean **moŋi-* ?

Uto-Aztekan l.

Uto-Aztekan *l* is not preserved as such in Shoshonean. Where *l* occurs in Shoshonean, as in Tübatulabal, Hopi, and Luiseño-Cahuilla, it is either spirantized from Shoshonean *t* or dissimilated from *n*. Uto-Aztekan *l* and *n* fell together in Shoshonean into *n* ; original *l*, which seems nearly always to have been postvocalic, appears regularly in Southern Paiute in geminated form as *-n·-*, only doubtfully in spirantized form as zero. Inasmuch as there is nothing to show that Nahuatl *l* and *n* vary according to purely phonetic circumstances and as, furthermore, Nahuatl *l* has Sonoran reflexes distinct from those of Nahuatl *n* (Cora *r*; Tarahumare *l*; Cahita *r* ; Tepehuane-Tepecano *r*), it seems justifiable to consider Uto-Aztekan *l* as primary and not merely derived from *n*.

Examples of Uto-Aztekan *-l-* corresponding to S. P. (Shoshonean) *-n·-* are:

N. *coloa* (<**koli-wa*) " doubler, plier une chose ; faire des circuits, aller quelque part par des détours ", *coli-ui* " pencher, se renverser, se courber, en parlant d'un mur" ; Cora *kuré-yi* " kreisen (von Vögeln)", *kuri-pin* " sich auf dem Boden wälzen ", *kuri-pua* " einen umherwälzen " : S. P. *qɔ̄n i-* " to return, come back by same road ". Uto-Aztekan **kɔli-*?

N. *cal-li* " house " (<**kali-*) ; Tar. *kali-* ; Cah. *kari* : S. P. *qan·i-* " house" ; Tüb. *hanī-l*

N. *col-li* " aïeul, aïeule " : S. P. *qun·u-* " great-grandfather" ; Ute *qön·u-* " paternal grandfather ". Uto-Aztekan **kɔlo-*?

N. *çali-ui* " adhérer à une chose ", *çali-ui-ni* " gluant, visqueux " : S. P. *san·á-p·*[i] " gum "

N. *-l-li* (<**-li-tli*) suffix making abstract nouns from verb and adjective stems (e. g. *tona-l-li* " ardeur du soleil " <*tona*, *quā-zta-l-li* " blancheur de la tête " <*izta-c* " blanc "), *-li-z-tli* suffix making verbal nouns : S. P. *-n·a-* suffix making verbal nouns

Cora *kuólreabe* " Adler " (*kuolrea-* <Uto-Aztekan *kwalea-* ?) : S. P. *qwān·á-nts·* " eagle ". Without *-l-* suffix are N. *quāuh-tli* " eagle " : Cahu. *qwaa-l* " hawk (sp.) " ; Hopi *kwa-hö* " eagle "

Tar. *sula* " heart " ; Tep. *hura* ; Tepecano *hur* [1] : Tüb. *šuuna-* " heart " ; Git. *-xùn* ; Fern. *-hùn* ; Luis. *-sun*

If the vowel originally following *l* (*n·*) is syncopated in Southern Paiute, *-n·-* appears as that nasal (*m*, *n*, or *ŋ*) which is homorganic with the following consonant ; in other words, a nasalized consonant results. Examples are :

1. On Dr. Mason's authority.

N. *mimiloa* (< *-*mili-wa*) (refl.) " se rebuelca como una bestia " (Carochi) : S. P. *miŋqwä-* "(frightened cattle) come out in one bunch " (< *min·i-)

N. *-nal-co* " de l'autre côté " : S. P. *-n·aŋqwa-* " from beyond " (< *-*n·an·* + unknown vowel, as it is syncopated in both Nahuatl and Southern Paiute)

N. *-li-* " to, for " in *-li-a-* " to, for ", *-l-lhuia* " to, for ", *-l-tia* causative suffix : S. P. *-ŋqï-* " to, for " (< Uto-Aztekan **-li-ke* > Shoshonean **-n·i-kï*)

N. *xal-li* " sable, pierre qui se met en poudre " : S. P. *siŋwa-mpu-* " sand, gravel " (< **siwan·-* + unknown vowel, syncopated in both Nahuatl and Southern Paiute)

N. *uapal-li, uapali-tl* " planche, petite poutre, bois " : S. P. *ɔvi-* + nasalized consonant (< **ɔpin·i-*)

I have only one example of Uto-Aztekan *-l-* corresponding to S. P. zero :

N. *çolō-ni* " couler avec fracas, en parlant d'un cours d'eau " : S. P. *sɔ̄a-n·ia-* " to make a noise as of flowing water ". Uto-Aztekan **sɔla-*?

Under unknown conditions Uto-Aztekan *-l-* appears as Shoshonean *-t-* (S. P. geminated *-t·-* or spirantized *-r-*). This fact, while it cannot at present be satisfactorily explained, indicates that the treatment of Uto-Aztekan *-l-* was not entirely analogous in Shoshonean to that of *-n-*. Examples are :

N. *cuilo-ni* " sodomite " : S. P. *kwit·u-mpi-* " anus " (nasalized form of suffix perhaps due to earlier form **kwin·u-* < **kwilu-*)

Cora *hure, -xure* " eine Kugel, einen Ball machen " (< **pure* < **pɔle*): S. P. *pɔ̄t·ɔ-q·wa-* " to be round " (< **pɔ̄t·ï-*). Uto-Aztekan **pɔle-*?

N. *-lo* passive and impersonal : S. P. *-t'·ua-* impersonal suffix

N. *piloa* " pendre quelqu'un, suspendre " (< **pili-wa* ; transitive meaning due to transitive suffix *-wa*) : S. P. *puri'rï-* " to hang on to (intr.) " (< **pïti'tï-*). Uto-Aztekan **peli-*?

N. *pil-li* " child, son, daughter " (< **pili-*) ; Cora *péri, pári* " Sohn, Tochter, Kind (vom Vater gesagt) " : A. C. *pulyi-ni-š* " baby " (i. e. *pulʸi-* < **puti-* ; A. C. *-l-* is naturally not directly comparable to N. *-l-*). Uto-Aztekan **peli-*, **pali-* ?

Uto-Aztekan w.

Uto-Aztekan *w* generally appears as such in Nahuatl, Sonoran, and Shoshonean. In Nahuatl (where it is written *u* or *hu*) it appears before

all vowels but *o* (doubtless original *wo* has become N. *o*). In Cora Uto-Aztekan *w* regularly appears as *v*. Examples of Uto-Aztekan *w* initially are :

N. *uitzilin* " petit oiseau qui bourdonne " : S. P. *witsí-ts·* " bird " : Ser. (H.) *witši-t*

N. *ui-* verb prefix referring to long objects : S. P. *wï-* verb prefix " with the edge of a long object "

N. *uitlallō-tl* " espèce d'oiseau très-allongé, volant peu, mais courant extrêmement vite " : S. P. *wʊt·ša-* " roadrunner "

N. *uēuê* " vieux, ancien ", plur. *uēuet-quê* : S. P. *wī-t·u-š·u-* " long ago " ; Ser. (H.) *-wutʸ* " old (man, woman) ; Hopi *wöx-daka* " old man "

N. *uei* " big " ; Cora *ve* " gross, gross sein " ; Tepecano *gï* " big, great " (on Dr. Mason's authority) : Fern. *wė* " all ", *wüpü* " much " ; Git. *wür* " much " ; Ser. (H.) *wör* " much "

N. *o-me* " two ", *o-ppa* " twice " (<* *wo-*), *na-hui* " four " (i. e. " duality of twos " ; *-wi* " two "); Cora *wá-po* " two " ; Tep. *gok-* (<* *wo-*) ; Tepecano *gōk* (on Dr. Mason's authority) ; Tar. *wo-ka* ; Cah. *woi* : S. P. *wā-* " two " ; Mono (N. F.) *waha-t* ; Tüb. *wo* ; Git. *wo* ; Luis. *we'* ; Cahu. *wi'*

N. *uetzi* " to fall " ; Cora *ve* fallen " ; Pap. *küı* " to fall " (read *güı*) : Tepecano *gïš* " to fall in the water " (<* *wïtši*), preterit *gïi* : S. P. *wï'ï-* " to fall "

N. *ual* " vers ici, par ici " : S. P. *waq·ï-* " hither "

Cora *vā́te* (sing.), *vāïeme* (plur.) " dastehen, vorhanden sein " ; S. P. *wāŋwi-* " to stand (plur.) " (<* *wāmi-* ?)

Cora *ve* " dastehen. vorhanden sein " ; Pap. *küh* " to stand " (read *güh*) ; Tepecano *gïgu(k)* " to stop, remain " (plur.) [1] : S. P. *wʊn·ï-* " to stand (sing.) (= *wïn·ï-*). S. P. sing. *wï-n·ï-* : plur. *wā-ŋwi-* (<* *wā-mi-*) agrees strikingly with Cora sing. *ve* (<* *we*) : plur. *vā-te-me* (<* *wā-...-me*)

Cora *ve* " schlagen, werfen, schiessen, treffen ", *vene* " schlagen " ; Pap. *küкü* " to whip " (read *güкü*) ; Tepecano *gïΦ* " to hit with the tail " [1] : S. P. *wʊn·ai-* " to throw down "

Postvocalic Uto-Aztekan *w* regularly becomes S. P. *-ŋw-*, Ute *-w-* with nasalization of preceding vowel. From Southern Paiute alone one cannot always tell whether *-ŋw-* goes back to *-m-* or *-w-*. Examples of S. P. *-ŋw-* <*-w-* are :

N. *-huān* " in company with " : S. P. *-ŋwai-* " in company with "

1. On Dr. Mason's authority.

N. *caui-tl* " temps " ; Tepecano *ta-k'auw* " yesterday " (<* *-kawi* ?) : S. P. *qïaŋwi-* " yesterday " (<* *kïawi-*)

Cora *tevi* " der Mensch, die Person " ; Pimo *tiwo-t* " man " ; Pap. *tšüo-rši* " man, male " (<* *tïwa-*) : S. P. *taŋ'wa-* " man " (<* *ta'wa-* <* *tï'wa-*) ; Tüb. *datwa-l*

Cora *hiwe* " nach einem schreien, brüllen " (<* *puwe*) : S. P. *puŋ'wi-* " to make a peeping rat-like noise " (<* *pu'wi-*)

Cora *vïye* " regnen, regnen lassen ", *vïyan-ta* " der Ort des Regens ", *vï-te* " Regengötter " : S. P. *uŋwa-* " to rain " (<* *uwa-* <* *wïwa* ?) ; Mono (In.) *üwa-t'* " rain " ; Shik. *üwa-dü* (*üwa-* = *ïwa-* perhaps dissimilated from *wïwa-*) ; Cahu. *wewa-l*, *wewi-nyi-š*. How Shoshonean **wïwa-* is related to Cora *vïye-*, *vïya-* is not quite clear. Probably Huich. *pou-houye* " pleuvoir ", *ka-ouyé* " il pleuvra " belongs to these forms. Cora *vïye-*, *vïya-* and Huich. *-uye* seem to point to original **weye-*, **weya-* (Huich. *u-* <* *we-* ; Cora *-ey-* palatalized to *-ïy-* ?), which, if dissimilated from **wewe-*, **wewa-*, agrees remarkably with Shoshonean **wïwa-*

Cora *ta-vé* " aufhängen ", *vivir* " aufgehängt sein " (<* *-we*, *wiwi-*) : S. P. *uŋwai-* " to hang " (<* *uwai-*)

Without known cognate in Southern Paiute is :

Huich. *tagui*, *tahoui* " poitrine " (i. e. *tawi*) ; Cora *tabi* (Diguet ; = *tavi* <* *tawi*) : Cahu. *-tau'*, *-tawh* " breast ". Uto-Aztekan **tawi*

In one case that was noted Uto-Aztekan *-w-* corresponds to Luiseño-Cahuilla *-ŋ-*, *-ŋw-* :

N. *cihuā-tl*, *ço(u)ā-tl* " woman " : Luis. *šuŋa-l* " woman " ; S. J. C. *šoŋwā-l*

In Papago and Tepecano original *w* became stopped to *g* (Dolores writes *k* ; this *k* sound is, however, evidently phonetically distinct from, more nearly sonant than, original *k̄*, as indicated by Kroeber's remarks prefaced to Dolores' *Papago Verb Stems* and by its appearance finally as *-ʀ*, whereas original *k* appears finally as *-hʀ*), which, in Tepecano at least, appears as intermediate *-ɢ* when final. For some of my examples I am indebted to Dr. Mason. Examples appear above (see N. *uei*, *o-me*, *uetzi*, Cora *ve* " dastehen ", *ve* " schlagen "). Further examples, on Dr. Mason's authority, are :

Tepecano *ga* " that " (<* *wa* <* *u-a*) : Huich. *hua-na* " là " (read *wa-na* " that-at ", *wa-* being derived from demonstrative stem *u-*, see under Uto-Aztekan *o* in Part I ; *-na* is found as suffixed element in several other local adverbs given by Diguet, *op. cit.* [see Part I], pp. 29, 30, e. g. *ma-na* " ici ", *cha-na* " là ", and in Cora *ma-na* " dort ") ; S. P. *wa-*, *ua-* (compounded of demonstra-

tive *u-* " that yonder " and element *-a-*) in various local adverbs (e. g. *uá-n'u*, *wá-n'u* " there ", *ua-t'i-* " being there " *ua-t'uγwa-* " to yon place, through there "), cf. *i(y)ä-*, *i(y)e-* (e. g. *iyé-n'u* " here, present ") from demonstrative *i-* " this here " and *-a-*

Tepecano *gisū-r'* " pithaya, organ cactus " (< Uto-Aztekan **witsō-*) : N. *uitz-tli* " épine ", *uitzô* " épineux "

Tepecano *gigit* " to tremble (generally with cold) " (< Uto-Aztekan **wiwi-*) ; Pap. *kikihwü* " to tremble " : N. *uiuio-ca* " trembler de froid "

Tepecano *kua'G* " wood, to gather wood " (< Uto-Aztekan **ku'a-wi-*) : N. *quahui-tl* " wood "; Tep. *kwâwi*. With Tepecano *-G* cf. *-k*, *-ki* (read probably *-G*, *-gi*) of Pima *kwa-k*, *koka-ki* " wood "

Tepecano *a'āG* " horn " (reduplicated from **āG* < Uto-Aztekan **āwa-*) : Cora *awa* " ein Geweih habend "

Tepecano *ba'āG* " eagle " (< Uto-Aztekan **kwa'āw-*) : N. *quāuh-tli* " eagle " (< **kwāw-*)

Uto-Aztekan y.

Examples of initial Uto-Aztekan *y* are :

N. *yaca-tl* " nose, point " ; Tar. *yaxka* ; Cah. *yeka* ; Pap. *tāhKü* ; Tepecano *dāk* (on Dr. Mason's authority) : Hopi *yaka* " nose " ; S. P. *yaγā-* " end "

N. *yecoa* " avoir des rapports charnels avec quelqu'un " ; possibly also Pap. *tōT* " to copulate " ; Tepecano *dom* (on Dr. Mason's authority), preterit *dot* (probably to be understood as *doD*, as Tepecano aspirated *-t* regularly corresponds to Pap. *-hT*, Tepecano intermediate *-D* to Pap. *-T*; reduplicated preterit from **do-* < Uto-Aztekan **yo-*) : S. P. *yoγo-* " to copulate "

N. *yua* " envoyer une personne quelque part, conduire quelqu un, envoyer un messager " ; Pima *yoa-ka* " to bring " : S. P. *yü'a-* " to carry more than one object "

Cora *yęiri*, *yìri* " es ist ein Zugang, Aufstieg da " : S. P. *yī-* " doorway "

Examples of postvocalic Uto-Aztekan *y* are :

N. *ayo-tl* " tortoise " : S. P. *'aya-* " turtle " ; Cahu. *ayi-l*

N. *ceya*, *cea*, *cia* " vouloir, consentir, accorder " ; Tepecano *hɔhi* " to desire " (< **sɔhi* < **sɔyi* ?) : S. P. *-šuya-* (probably to be understood as *-šïya-*), *-šia-* desiderative suffix (see under Uto-Aztekan *s*)

N. *-ya* suffix denoting imperfect tense ; Tepecano *-dat* imperfect tense (on Dr. Mason's authority) : S. P. *-yï-* suffix denoting present tense (occurs also in narrative past of impersonal : *-p·ʋa-γai-t'·ua-yï-*). If this etymology is correct, Uto-Aztekan **-ya-*, **-ye* might be understood as having originally had durative significance, without true reference to tense

Original **yuyá-* > palatalized **yuyi-* is perhaps dissimilated in Huichol to **uyi-* > *uwi-* in :

Huich. *ouhoui* (i. e. *uwi*) " glace " : Cahu *yuya-t* " snow, ice ", *yuyi-t* ; A. C. *ayuyi-'a*, *yūi-t* " snow " ; Luis. *yuyi-t* ; Fern. *yua*ʳ*-t*ᵃ ; Git. *yua-t* (Fern. and Git. *yua-* probably dissimilated from *yuya-*)

In Papago, Tepehuane, and Tepecano original *y* became stopped to *g* (Dolores writes *t*, which becomes *tš* before *i*, *ü*, and *u* ; this *t* — *tš* sound, is, however, evidently phonetically distinct from, more nearly sonant than, original *t* — *tš*, as indicated by Kroeber's remarks prefaced to Dolores' *Papago Verb Stems* and by its appearance finally as *-ʀ*, *-ʀš*, whereas original *t* — *tš* appears finally as *-hʀ*, *-ʀš*), which, in Tepecano at least, appears as intermediate *-ᴅ* when final. For this phonetic law and for some of my examples I am indebted to Dr. Mason. Examples appear above (see *N. yaca-tl*, *yecoa*, and *-ya*). Further examples are :

Pap. *tah* " to fly, to jump " (singular) : S. P. *yāš·ï-* " flock flies ". This holds only if *t* of Pap. *tah* is to be read as *d*

Pap. *tšu' ammuh* " to punch with a stick or with the fingers " : S. P. *ma-yum'u-k·wi-ŋqï-* " to nudge with the finger " (*ma-* " with the hand, finger "). This holds only if *tš* < *t* of Pap. *tšu'ammuh* goes book to *d*

Pap. *tcuh* " to do " (< **du*) ; Tepecano *dun*, preterit *du* " to make ", *do'da* " to do thus " (on Dr. Mason's authority) : *N. yocoya* " fabriquer "

Pap. *tšū'ʀšɪ* " to make tobacco " (< * *dū'di–*) ; Tepecano *dīn*, preterit *dīt* (on Dr. Mason's authority) (doubtless to be understood as *dīᴅ*, reduplicated preterit from **dī-* < Uto-Aztekan **yē-*) : *N. ye-tl* " fumée odoriférante, parfum, tabac "

Tepecano *dūʀ* " black ant " (on Dr. Mason's authority) : *N. yoyoli* " insecte ", *yolca-tl* " insecte, ver ". Uto-Aztekan **yoli-* (for Tepecano *r* : *N. l* see Uto-Aztekan *l*)

Tepecano *daīm*, *a-dim*, preterit *ā-di* " to run, to follow " (on Dr. Mason's authority) : Cora *yéi(me)* " gehen, wandern " (sing.

Uto-Aztekan h.

This sound is found in neither Nahuatl nor Southern Paiute (though some Southern Paiute forms beginning with pure vowels, that is, not preceded by ', have at times been heard pronounced with weak breath-attack ; e. g. *aγa-* was sometimes heard as '*aγa-*). It seems clear, however, from comparative Shoshonean evidence that *h* must be credited to the original consonantic system of Shoshonean. Such Shoshonean examples are :

Hopi *hoxta* " back " ; Cahu. *-husa*

Hopi *honauwa* " bear " ; Git. *huna-t* ; Fern. *hùnü-r* ; Luis. *hunwo-t* ; Cahu. *hunu-t* : Tüb. *una-l* (Tübatulabal *h* seems always to go back to Shoshonean *k*, while Shoshonean *h* disappears)

Moreover, Shoshonean *h* corresponds in a number of cases to Sonoran *h* (Pima, Huichol, Cora, Cahita ; this Cora *h* is of course etymologically distinct from Cora *h* < *p*). There is, therefore, good reason to ascribe *h* not only to original Shoshonean but also to original Uto-Aztekan.

Examples of initial Uto-Aztekan *h* are :

N. *itta, ithua* " voir quelqu'un, découvrir " (< **ite-wa* ?) ; Pima *hitšu* " to see " (< **hiti*) : Gabr. *huta-a* " to see " ; Fern. *hūtu* ; Git. *-hu*. Uto-Aztekan **hite-*, **hote-* ?

N. *aqui* " qui " ? *acá* " quelqu'un " ; Cora *hái-ki* " was, wie " : Cahu. *haxi* " who " ? Fern. *hakī* ; Wob. *hake* ; Shik. *haγa-dü* ; Hopi *hak'i* ; S. P. *aγa-* " where ? how ? " Uto-Aztekan **haki*, **haka*

N. *oco-tl* " pinus tenuifolia " ; Cora *hukú* " Kiefer " ; Tepecano *huk* " pine " [1] : S. P. *oγo-mpu-* " fir " (with open *o* ; probably *ɔγɔ-*). Uto-Aztekan **hɔkɔ-* ?

N. *ēca-tl* " vent, air " ; Cora *āka(ri)* " Wind " ; Huich. *heheaca* " air " : Tüb. *üxka-wa-l* " wind " ; Mono (N. F.) *hig-wa-p* ; Gabr. *a-hika-ŋ*. Uto-Aztekan **heaka-* ?

N. *i* " to drink " ; Cora *i* ; Tep. *i-* ; Tepecano *ii* [1] ; Pap. *ih* ; Tar. *pahi* " to drink " (probably to be analyzed as *pa-* " water " + *-hi* " to drink ") : S. P. *ivi-* " to drink " ; Mono (N. F) *hibi-* ; Shik. *hivi* ; Hopi *hii-koo* ; Tüb. *iü*. Uto-Aztekan **hi-*, **hie-*, **hipi-*

Huich. *houca* " jambes " ; Cora *houca* (Diguet), *ika* " der Fuss, das Bein, der Knochen " (Preuss) ; Cah. *huoki* : Hopi *hokya* " leg " ; Mono (N. F.) *huk* ; Wob. *-huk*. Uto-Aztekan **hoka-* ?

Huich. *hou-rou* " flèche " ; Cora *i-ri* " Pfeil " ; Pap. *u'uh* " war-arrows "

1. On Dr. Mason's authority.

(reduplicated form) : S. P. *ō'* " arrow " ; Hopi *hò-hü* ; Luis. *hu-la*; A. C. *hu-l*. Uto-Aztekan **hō-*

Tep. *houam* " jaune " ; Pima *oam* " yellow " : S. P. *ɔa-q·a-* " to be yellow ". Uto-Aztekan **hɔa-* ?

Examples of Uto-Aztekan postvocalic *h* are far from numerous :

N. *yei*, *ye* " three " (< ** hei* < ** pai* < **pahi* ?) ; Cora *wáị-ka* ; Tar. *bai-ka* ; Cah. *bahi* ; Pima *vai-* : S. P. *pai-* " three " ; Mono (N. F.) *pahi* ; Shik. *pahi-t* ; Git. *bahi* ; Fern. *pahai* ; Luis. *pahai* ; Tüb. *pai* ; Hopi *pahio*. Uto-Aztekan **pahi-*

Huich. *-houjia-na* " devant " (i. e. *-hužia-*) : S. P. *-u(w)a'-mi-* " in front of " (*-w-* is glide), *-u(w)i-t·uγwa-* " (moving) in front of " (**-husa-* > **-u'a-* > *-ua'-* ?)

Huich. *touhou* " braise " : Ser. (H.) *tuu-* " coal " ; Fern. *duu-t* ; Cahu. *du-l* is probably not to be interpreted as from Uto-Aztekan **toho-*, as intervocalic *h* would be expected to remain in Southern Californian Shoshonean. Huichol *-h-* may have been secondarily introduced (< Uto-Aztekan **too-* ?) to break up the hiatus ; or Diguet's *-h-* may be of merely orthographic, not phonetic, significance (cf. Diguet's Cora *mouhou* " head ", where Preuss' orthography indicates that *mu'u* is meant).

Uto-Aztekan '

Quite a number of Uto-Aztekan languages, including Nahuatl and Southern Paiute, possess ' (glottal stop) as a definite consonant. It is somewhat doubtful, however, if there are any true cases of Sonoran or Nahuatl ' corresponding directly to Shoshonean ' ; in other words, the assumption of ' as an original Uto-Aztekan sound must be considered at present as not capable of being completely justified, though indications are not lacking of the soundness of this view. In a large number of cases ' can be shown to be the resultant of some other Uto-Aztekan sound (as in S. P. ' < *s* ; N. saltillo < *-t* or *-k*, see below) ; such cases must, of course, be eliminated here. A small but convincing number of examples shows that widely distant Shoshonean dialects may agree in the use of the glottal stop (e. g. S. P. *'ayï-* " good ", often heard as *ᵃ'ayï-* : Ser. (H.) *a'aiye-* ; S. P. *'i-*, *ⁱ'i-* " this " : A. C. *i'i*).

Examples of initial Shoshonean ' in Uto-Aztekan words, where, as far as available material can be relied on, there is no ' to correspond in Nahuatl or Sonoran, are :

Huich. *aïhotzo* " bien " : S. P. *'ayï-* " good " ; Ser. (H.) *a'aiye-tš*

N. *i* " ceci " ; Cora *i, hi* " dieser " ; Pima *hitu* " this " ; Tepecano *hidi* [1] : S. P. *'i-* " this " (*'itši-* " this " as absolute inanimate demonstrative <*'itï-*) ; Shik. *idü* " this " ; A. C. *i'i* ; Luis. *ivi*. Uto-Aztekan **'i(te)* or **hi(te)*?

N. *ayo-tl* " tortoise " : S. P. *'aya-* " turtle " ; Cahu. *ayi-l*

Similar examples of Shoshonean postvocalic or postconsonantal ' are :

Cora *hiwe* " nach einem schreien, brüllen " (< **puwe*) : S. P. *puŋ'wi-* " to make a peeping sound " < **pu'wi-*)

N. *-c-pac* " sur, au-dessus, en haut " : S. P. *-v'āγi-* " over " (< * *-p'āki-*)

N. *-pan* " upon " : S. P. *-v'ana-* " on, upon "

N. *panï* " en haut, au sommet " : S. P. *pa'an·i-* " to be high "

Cora *tevi* " der Mensch, die Person ", Plur. *táite* ; Pima *tiwo-t* " man " : S. P. *taŋ'wa-* " man " (< **ta'wa-*) ; Tüb. *datwa-l* (perhaps *-tw-* is misheard for *-'w-*)

N *-tia* causative suffix ; Cora *-te* : S. P. *-t'·ui-* causative suffix

Nahuatl ' (saltillo) can be clearly shown to be developed in certain cases from syllabically final *-t* or *-k*, though I am unable to suggest at present under what circumstances this reduction takes place. Examples of N. *-'* < *-t* are :

N. *câ* (= *ka'*), *cat-qui* " to be in a place ", *cat-yan* " place, siége ", *catê* present plural of *câ* ; Pima *katšu* " lay " (< * *katï*) : S. P. *qarï-* " to sit, dwell " (< * *katï-*)

N. *uēuê* (= *wēwe'*) " vieux, ancien ", plural *uēuet-quê, no-uēuet-cauh* " mon vieux " : Ser. (H.) *-wut*^{y} " old " (< * *-wïti*)

N. *-mê* (= *-me'*) plural noun suffix : Pipil *-mēt* (e. g. N. *matini-mê* plur. " wise " : Pipil *matini-mēt*) [2]

N. *-quê* (= *-kê*) plural noun and verb suffix : Pipil *-quēt* (e. g. N. *chihuaz-quê* " they will make " : Pipil *chihuaz-quēt*)

N. *-'* **plural** noun and verb suffix: Pipil *-t* (e. g. N. *cihuâ* = *siwa-'* " women " : Pipil reduplicated *ciχcihuat-quēt*, with double plural suffix *-t-quet* ; N. *nemî* = *nemi-'* " they live " : Pipil *nemi-t*) [3]

It is clear from this last example that N. *-mê*, *-quê*, Pipil *-mēt*, *-quēt* are compound plural suffixes, the plural suffixes -**me*, -**ke* (cf. Southern Paiute *-mï-*, *-q·a-*) being further pluralized my means of *-'*, *-t* ; doubtless the analogy of such plural forms as *cihuâ* and *nemî, nemit* had much to do with the development of **-me*, **-que* to *-mê* (*-mēt*), *-quê* (*-quēt*).

There is at least one clear example of N. *-'* < *-k* :

1. On Dr. Mason's authority.

2. See W. Lehmann, *Ergebnisse einer Forschungsreise in Mittelamerika und Mexico, 1907-1909*. Zeitschrift für Ethnologie, 1910, p. 730.

3. *Ibid.*, pp. 730-731.

N. *-uâ* (= *-wa'*), *-ê*, *-ô* " having " (e. g. *ątla-uâ* " having an *atlatl* ", *milê* " having a field ", *eçô* " having blood ", *uitzô* " having thorns " (forms in *-ê* and *-ô* are doubtless to be analyzed as originally final stem vowels *-e-*, *-o-* + *-'* " having " ; this is indicated by such forms as *eço-tl* alongside of *ez-tli* " blood ". *-ê* spread by analogy from such forms as *cenê* " having *centli* " < * *sene-*, cf. S. P. *šïï-* < * *sïnï-*, in which *-e-* was etymologically justified), *calpole-c* " having a *calpolli* " ; older N. *-que-tl(i)* " having " (e. g. *atla-ua-que-tl* " having an *atlatl* ")[1] ; Cora *-ke* " to have " (e. g. *périke* " ein Kind haben ") ; Pap. *-'kah* " to have or claim " ; S. P. *-q·ai-*, *-γai-*, *-ŋqai-* " to have ", *-q·a-ntï-*, *-γä-ntï-*, *-ŋqa-ntï-* " having "

Another group of examples of Nahuatl saltillo seems to have arisen as the reflex of a syncopated vowel following immediately upon another vowel. Examples are :

N. *ěca-tl* " vent, air " (< * *eaka-*) ; Cora *ăka-ri* " Wind " (*ă* contracted from original *ea* ?) ; Huich. reduplicated *heheaca* " air " : Tüb. *üxka-wa-l* " wind " (*üxka-* is perhaps to be understood as *ü'ka-* < * *ü'ᵃka-* < * *üaka-* ; in S. P., *-'q-* often is heard as *-ˣq-*) ; Gabr. *ahika-η* " wind " (metathesis for * *hiaka-*, or is *a-* prefix ?)

N. *ò-tli* " path, road " (< * *oe-* or * *oi-* < * *hoe-* or * *hoi-* < * *poe-* or * *poi-*) ; Cora *huyé* " Weg " (< * *pɔye-*) ; Tepecano *voi* " road ", plur. *vɔp·ɔi*[2] ; Pap. *wō-'ʀŭ* " road, trail " (contracted from * *woi-* or * *woe-* < * *pɔi-* or * *pɔe-*) : S. P. *pɔ̄-* " trail " (contracted from * *pɔɔ-* < * *pɔi-* or * *pɔï-*) ; Shoshone *poe*, *poⁱ* ; Luis. *pe-t* ; Cahu. *pi-t* (contracted from * *pɔi-* or less likely * *pɔï-*) ; Hopi *pì-hü* (*ì* is long open *i* ; contracted from * *pɔi-* or less likely * *pɔï-*) ; Bank. *po'-t* (< * *pɔi-* or * *pɔï-*). Tepecano, Shoshone, Luiseño-Cahuilla, and Hopi point rather to Uto-Aztekan * *pɔi-* than * *pɔe-* (Cora *huyé* may be < * *pɔi-* + *-e*, rather than < * *pɔe*). It is not improbable that Uto-Aztekan * *pɔina* " to run " (N. *paina* " courir vite " : S. P. *pyɔ̄a-*) is a denominative verb in *-na* from * *pɔi-* " trail " ; in N. *paina* original *ɔ* has apparently been assimilated to *a* of the suffix, while *i* has had to be retained before *n* (all feeling of connection between N. *ò-tli* and *pai-na* is, of course, gone)

N. *pì-tli* " elder sister " (< * *pia-*) : S. P. *pia-* " mother, female " perhaps also in *yōp·ia-* " younger sister " ; S. J. C. *-pī'-t* " youn-

1. *Ibid.*, p. 731.
2. On Dr. Mason's authority.

ger sister" (<*-*pia-t*; if final vowel of stem were originally *ɪ*, we would expect -*š*, not -*t*, as suffix)

This explanation of N.' may apply also to:

N. *tlèco* "monter": S. P. *tī'* "up" (N. -*è*- and S. P. -*ī* both seem to point to Uto-Aztekan *e* + some vowel which has become syncopated in N. and contracted with *ī* in S. P.)

In Papago there are numerous examples of' (e. g. *to'ɪ* "to bet"; *tō'PÜ* "to twist"; *ha'ah* "jar"; *vā'oh* "wooden tongs for gathering cactus fruit"), but unfortunately in the great majority of cases I do not at present know of Nahuatl or Southern Paiute cognates. In at least two cases Papago has ' where Southern Paiute has none:

Pap. *vā' KÜ* "hole": S. P. *ɔ-p·aq·ï-* "hole"

Pap. *-'kah* "to have": S. P. *-q·ai-*, *-ɣai-*, *ŋqai-* "to have"

Cases of Sonoran or Nahuatl ' corresponding to Shoshonean are very scanty. The best examples so far noted are:

Huich. *moho* "tête" (i. e. *mo'o*); Cora *mù* "Kopf" (i. e. *mu'u*); Tep. *mahou* "tête" (i. e. *ma'u*); Pima *mâ-âka* "head"; Pap. *mo'o*: Tüb. *tso-m'o-* "hair". Uto-Aztekan **mɔ'ɔ-*

Cora *kì* "fressen (von fester Nahrung)" (= *ki'i*, assimilated from **ke'i*); Pap. *kiɪ* "to bite, sting": S. P. *qï'ï-* "to bite"

Pap. *tcu'ammuh* "to punch with a stick or with the fingers" (< Uto-Aztekan **yu'amu-*): S. P. *ma-yum'u-k·wi-ŋqi-* "to nudge with the finger"

Pap. *ša'ɪ* "hanging (like clothes on line, on brush)": S. P. *tša'i-* "to catch" *tca'i-k·ʸai-* "to hold"

Tepecano *ba'āa* "eagle" (on Dr. Mason's authority) (< Uto-Aztekan **kwa'ā-w-*): Cahu. *qwaa-l* "hawk sp." (read *qwa'a-?*); Ser. (H.) *gwaa-tc* "condor" (read *gwa'a-?*). If we assume Uto-Aztekan **kwa'āw-* instead of **kwāw-*, me can explain N. *quāuh-tli* "eagle", which otherwise offers difficulty. Original **kwāwa-tli* (-*a*- is here purely schematic, standing for any vowel, as I have no evidence to show what vowel was syncopated) would have had to develop (with its accentual scheme ˆ ' ˋ) to **kwāwa-tl* (in Spanish orthography **quāhua-tl*). Original **kwa'āwā-tli*, however, would develop (with its accentual scheme ' ˋ ') to **kwa'āw-tli* >, by later loss of ' and contraction of -*aā*- to -*ā*-, *kwāw-tli* (in Spanish orthography *quāuh-tli*)

Another example of this type would seem to be:

Pap. *hi'ɪ* "urine": S. P. *si'i-* "to urinate",

though it is not obvious how this correspondence is to be reconciled with S. P. *si'i-* < **sisi-* cf. N. *xix-tli* "excrément" < **sisi-*; see under

Uto-Aztekan *s*), as there is nothing to show that Uto-Aztekan *s* ever becomes ' in Papago.

An example of S. P. ' corresponding to Nahuatl saltillo seems to be:

N. *nê*, *nèhuātl*, *nèhua* (= *ne'*) " I, me ": S. P. *ni'* " I " (contrast with this absolute form N. *ni-* " I " as verbal prefix : S. P. *-n·i-* " I " as verbal suffix)

There is one class of occurrences of ' which seems to be common to all Uto-Aztekan languages and which probably goes back to original Uto-Aztekan. This is comprised by reduplicated noun plurals and reduplicated frequentative verb forms, which in varying degree tend to take a glottal stop after the reduplicating syllable. According to Carochi, the reduplicating syllable of Nahuatl reduplicated noun plurals does not end in a saltillo, but in a long vowel (e. g. *māmaçâ*, plural of *maçatl* " deer " ; *tēteô*, plural of *teōtl* " god "). In Pipil, however, the old saltillo of the reduplicating syllable is preserved as a palatal spirant (Lehmann's χ); examples are *tāχtāgámēt* " persons ", *laχlāmátquēt* " old women ". In Papago and Southern Paiute such reduplicated noun plurals with glottal stop are found formed from stems beginning with vowels, Papago examples are : *a'aN* " wings "; *u'uh* " war arrows " ; *o'ohT* " sand " (cf. S. P. unreduplicated *at·a-* " sand "); *u'uhhi'KÜ* " birds ". A Southern Paiute example is *a'áip·atsiη*'ʷ " boys ", plural of *áip·ats·*.

Many intensives and frequentatives in Nahuatl have a saltillo after the reduplicating syllable, e. g. *ni-pàpāqui* " estoy muy alegre " (*ni-pāqui* " estoy alegre ") : *càcahuantiuh* " en todas partes resuena " (fama)[1]. Analogous Southern Paiute examples are : *i'ip·i-* " to sip, drink iteratively " (*ivi-* " to drink "); *a'ampaq·a-* " to talk repeatedly " (*ampaχa-* " to talk "); *a'ap·ui-* " to sleep repeatedly " (*ap·ui-* " to sleep "); *qaq·a'a-* " to sing repeatedly " (*qā-* " to sing ").

1. See Carochi, pp. 473-474.

THE RELATIONSHIP
OF HUAVE AND MIXE,

BY PAUL RADIN [1].

The Huave represent the remnant of a once powerful tribe which formerly occupied the region around the Laguna superior and Laguna inferior in the district of Juchitán and Tehuantepec, Oaxaca, México. At the present day they are confined to four pueblos, San Mateo del Mar in the district of Tehuantepec and San Dionisio del Mar, San Francisco del Mar, and Santa Maria del Mar in the district of Juchitán. A number of families are scattered through other pueblos, notably San Francisco Ixhuatán.

The linguistic affiliations of Huave have been the subject of some desultory investigation, but really nothing was known of its grammar until Sr. F. Belmar made a study of it a few years ago. This he embodied in two works : a special volume entitled *Estudio de la Lengua Huave* which unfortunately I have not seen, and a section on Huave in his *Lenguas Indígenas de México; Familia Mixteco-Zapoteca*. In his summary to the section

1. Table of sounds.
l = interdental lateral surd.
r = trilled prepalatal *r*.
t = interdental surd.
k = palatal surd.
p = labial surd.
d, *g* and *b* are the corresponding sonants of *t*, *k* and *p*.
n = *ng* in *sing*.
c = *sh* in *she*.
x = palatal spirant with articulation approximately intermediate between the Spanish jota and the German *ch* in *ich*.
' = palatal aspiration.
ü, and *ö* as described in text.
All vowels without diacritical marks are short and open, those with dot below are short and close, and those with macron are long and close. Vowels above the line form semi-diphtongs with the following vowel, but terminal *i* above the line indicates a palatal vowel.
In words quoted from Sr. Belmar's studies, I have retained his spelling, except that *sh* in generally changed to *c* and *h* to *x*. Belmar's *h* after vowels corresponds, I believe, to my '. His vowels have their continental values.

on Huave given in the latter work, Belmar rejects as insufficiently established the previous attempts to identify Huave with Nagrandan and Chiapaneco, and tries to establish an affiliation with Maya-Quiché, an idea that had been previously suggested by Orozco y Berra.

Orozco y Berra, in his *Geografia de las Lenguas Mexicanas*, although he does not classify Huave linguistically, makes the following remarks : « Los Huaves son originarios de Guatemala ; unos les hacen de la filiación de los Peruanos fundándose en la semejanza de algunas costumbres, mientras otros les suponen hermanos de los pueblos de Nicaragua. La segunda opinión nos parece la más acertada y aun nos atreveriamos á creer que el Huave pertenece á la familia Maya-Quiché [1]. ».

Taking up Orozco y Berra's hint, Sr. Belmar made a detailed comparison of Huave and Maya grammar and satisfied himself that the resemblances he found, bore out the former's contention completely. I do not feel, however, that Sr. Belmar has proven his point convincingly, for his resemblances are far too vague and of too general a nature. If, however, we are compelled to reject his proof as inadequate, there are undoubted indications, which I hope to discuss at a future time, of a relationship between Maya-Quiché and Mixe-Zoque, which would thus establish a relationship between Maya-Quiché and Huave, if my proof of an unquestioned affiliation between the latter language and Mixe-Zoque holds.

I will quote Sr. Belmar's proof in some detail, first in order to show the nature of his method, and secondly because his work is rather difficult to obtain [2].

« Las comparaciones que siguen demuestran la anterior tesis (i. e. that Huave is related to Maya-Quiché) :

Número. — El número en la lengua Maya se expresa por el sufijo *ob* que significa aquellos, como :

uinic, hombre.
uinic-ob, hombres.

En Quiché, *ib* como :

ca-ib, dos,
cah-ib, quatro.

En Huave aparece igualmente como signo de plural, convertido en *uf*, *uv*, como :

ihp-euf, dos,
ar-uf, tres,
ahk-euf, ellos.

1. Quoted from Belmar, p. 179.
2. Idem, pp. 183-188.

Caso. — En las lenguas del grupo Maya-Quiché existe la partícula *ti* para indicar las relaciones del nombre. Esta misma partícula aparece en Huave, como :

tsëp ti ndiok, voy al mar.

El genitivo se expresa en Maya y Huave anteponiendo al nombre de la cosa poseida el índice posesivo *u*, comó :

Maya : *u-zuhal Pedro, el miedo de Pedro.*
Huave : *u-puit Pedro, el perro de Pedro.*

Posesión. — Las partículas posesivas del Huave siguen el mismo procedimiento que en las lenguas de la familia Maya-Quiché, prefijando los índices posesivos y sufijando al nombre los índices de plural, *ob* en Maya y *uf* en Huave, como :

Maya : *ca-yum-ob, nuestros padres.*
Huave : *ci-tet-iuf, nuestros padres.*

Conjugación. — El sistema general de conjugación se reduce á anteponer y posponer al tema verbal verbos así como partículas indicativas de tiempo y de personas, como :

nacal in cah, subo,
bin nacac en, subiré.

El Huave sigue el mismo procedimiento, como :

tingel nahieng, bailo,
tsëp nahieng, bailaré.

El origen del auxiliar *tingel* parece ser de las partículas del Maya *ti* y *cah* y la *n* epentética.

La lengua Maya conserva dos formas de conjugación ; una en que los índices temporales y personales se posponen al verbo, como :

nacal in cah, subo

y la otra en que dichos índices se anteponen al verbo, como :

ten cambezic, lo enseño.

El Huave sigue el segundo sistema, como :

na kiechi, lo enseño,
mi kiechi, lo enseñas.

El pasado es la raiz verbal determinada en Maya por los prefijos per-

sonales, y en Huave con los prefijos *tsa*, *i*, *a*. En Zotzil, el pasado se caracteriza por la partícula *ilag* que se relaciona con el índice de pasado *a*, *i*, *u*, semejantes á los del Huave *i*, *a*. El Maya y el Huave distinguen las personas por medio de los pronombres posesivos, verificándose en las segundas y terceras personas de plural la encapsulación del verbo, principal ó auxiliar, de la partícula pronominal y el índice numeral, como :

Maya : *nacal-a-cach-ex, vosotros subis.*
Huave : *mi-hieng-er-an, bailasteis.*

Verbos transitivos. — El Maya emplea la partícula *ic* para expresar los verbos transitivos, y en Huave aparece el índice *ch* con el mismo uso. El Quiché emplea *izah*, para indicar la compulsión, y en Huave se encuentra *yaak*.

Verbos frecuentativos. — Ambas lenguas, el Maya y Huave emplean la reduplicación de silabas para indicar los verbos frecuentativos, como :

Maya : *bacapkap, restregarse los ojos.*
Huave : *locloc, apedrear.*

Numeración. — La numeración Huave es por decenas, contándose de uno hasta diez, de diez hasta veinte *gah*. El mismo sistema sigue el Maya hasta *lahun* diez, y de *lahun* hasta *hunkal*, veinte.

Comparaciones léxicas. — Algunas raíces persisten en las lenguas Maya-Quiché y Huave, como :

al, raiz *Maya* con la significación de *hija*, aparece en *eiahol Mame* y en *kual, Huave.*

aan, sufijo de pasivo en *Maya* se reconoce en el *Huave aran*. Se emplea como índice de participio pasivo en *Maya*.

amb, raiz *Huave* con la significación ir, se encuentra en *binel Maya*, en *bat Zotzil*. El pasado *ibion* del *Huave* se refiere al pasado *Maya cabinon*, *nos fuimos.*

kir, imperativo del *Huave* amb, guarda analogía con el *Maya-Quiche lik*, que también significa irse.

ca, raiz numeral que significa *dos*, se encuentra en *ca Maya*, y en *ih*, *ig*, *ik* del *Huave.*

shuup bañarse, se refiere al *Mame Chuchan.*

tishuun, camarón, se refiere al *Mame chishum.*

achuch, besar, se relaciona con el *Mame, tzuban.*

zop, humo, se relaciona con el *Mame zip.*

chuuch, mamar, se contrae al *Mame chuum.*

achul, mear, se refiere al *Mame tsal-in.*

uchiel, moler, se refiere al *Mame cheen*, y al Huasteco *tzel.*

shink, *nariz* al *Mame cham*.

kie, *sangre*, se refiere al *Mame chie*.

bi, raiz con la significación de *matar*, se encuentra en *Mame bion* y en *Huave mbi*.

ha, *agua*, se encuentra en *aa*, *Quiche*; en *Mame a*; en *Huasteco iha* y *Huave yoof*.

lei es común en *Maya* y *Huave* con la significación de estar ».

The present study of Huave is based on a series of texts and detailed grammatical notes obtained mainly at San Dionisio del Mar and Salina Cruz from informants belonging to the former pueblo, and was undertaken as part of the field-work with which I was entrusted by the International School of American Archaeology and Ethnology in Mexico, 1912-1913. The Mixe data were obtained from Sr. Belmar's *Estudio de Ayook* and his sketch in his *Lenguas Indígenas de México*. For Zoque I have relied on Padre Sanchez's small sketch of Zoque grammar.

As far as I know, no one has ever hinted at a relationship between Huave and Mixe-Zoque. Most investigators seemed to have been convinced that the Huave came from Guatemala or Nicaragua and that consequentty no resemblance was to be expected between them and their mountain neighbors. Yet even to the present day the Mixe and Huave are within striking distance of one another, a Zoque village being situated not more than fifty kilometers from the nearest Huave village, and a Mixe village not more than one hundred kilometers. The Juchitecos, belonging to the Zapotecan family and differing only in negligible phonetic details from the Tehuanos, lie between the two. A cursory investigation of Huave and Mixe on the basis of material obtained at San Dionisio del Mar and Belmar's sketch, showed a number of grammatical similarities. To the points gleaned from Belmar's Mixe studies, were added a number of the most marked resemblances obtained from my Huave informant [1].

I shall discuss the Mixe-Zoque and Huave affiliations from three points of view, phonetically, lexigraphically and grammatically. Before proceeding, it might be best to state, in order to avoid all misunderstandings, that I am leaving out all mention of the lack of correspondence of the two languages under discussion, for the latter does not in any way detract from the value of the evidence here adduced.

1. The writer succeeded in obtaining a vocabulary and about fifty pages of Mixe tales with interlinear translation from a Mixe living in Oaxaca, Oaxaca, whose home was in Juquilla-Mixe; but at that time he had not suspected any relationship with Huave and for that reason failed to get certain forms which would have been of considerable importance for this little study.

Phonetics. — Mixe-Zoque has all the consonants found in Huave with the exception of *l* and *r*. Both of these sounds seem however related to Mixe *t*. Zoque *t* of the second person singular corresponds undoubtedly to Huave *r* of te second person singular.

The vowel system of the two groups corresponds in all details. Both have three umlaut vowels ; ö between e and ö in *German können* ; ü as in German *Hütte* and *ü*, « pseudo » *ü* like ü with lips very slightly rounded. The latter vowel appears to result from the union of a very weak *i* with an accented *u*. Both groups have a large number of diphtongs. In Huave these are of three kinds ; true, « pseudo » and « glide ». Belmar enumerates fourteen in Mixe-Zoque but there are unquestionably more. Huave has about twenty-five. Both languages likewise possess rearticulated vowels.

One of the marked phonetic differences of the two languages is the presence of a large number of consonantal clusters in Mixe-Zoque and their complete absence in Huave. In spite of this fact, however, Huave permits any number of positional clusters.

Lexigraphic. — The lexigraphic ressemblances are not numerous, apparently, although I am convinced that their number will be considerably increased as soon as certain sound shifts can be established. One shift seems fairly certain, that between Mixe *tz* or *tc* and Huave *k*, to judge from the followings examples :

Mixe.	Huave.	English.
tza	*kan*	*stone*
tzo	*ko*	*elder brother*
tök	*tetc*	*to break*
tzish	*na-kiats*	*black*

That Mixe *t*, in some cases, goes back to Huave *l* is also probable, compare for example Mixe *at* with Huave *ai*, *to be*, and Mixe *te-k* with Huave *le*, *foot*.

Owing to the great differentiation of Mixe and Zoque dialects, a good deal probably depends upon the dialect of Mixe or Zoque with which the Huave vocabulary is compared. The Mixe vocabularies of Belmar represent the dialects spoken in the districts of Villa alta and San Carlos (Yautepec). It is just probable that a comparison of Huave with one of the Tehuantepec-Mixe dialects would yield a larger number of cognates.

The following words seem unquestionably related.

Mixe.	Huave.	English.
koi	*kuoi*	*hare*
maa	*a-mēi*	*to sleep*
kahpm.	*ki-ambā'*	*pueblo*
tzitz	*a-tcüotc*	*to suckle*
poh	*püp*	*wind*
tee; (*teit*) [1]	*tiet*	*father*
tööc (*taac*)	*tā'*	*mother*
netööc	*ntā'*	*wife*
min	*mīon*	*to come*
ak	*tak*	*skin*
xui	*a-ngüoi*	*to pay*
xah	*xao*	*to see*
mac	*muc*	*effeminate*
teck	*tiuk* (Belmar)	
	ndiok	*estuary*
uin	*ụnīa-k*	*eye*
tzouc-k	*a-tcutc*	*to kiss*
ahk	*a'k-üoi*	*to be angry*
pöih	*poā'*	*flower*
tzoken	*tcok*	*ant*
(*atzotz*)	*a-tsâts*	*beard*
(*unc*)	*niu-vendj*	*son*
(*nox*)	*nac*; *nüoc*	*daughter*
xep	*u-cip*	*to morrow*
kaatz	*a-ku'etc*	*to cut*
ko	*kụ-mīon*	*when*
paa	*u-mbei*	*shore*
pihp	*püp*	*bladder*
misto	*mitci*	*cat* [2]
pöntk	*püendj*	*gentle*
puc	*a-püec*	*to cut*
tu-k	*ti*	*in*

It will be noted that quite a number of terms of relationship are in the list.

1. All the words in brackets are forms given by *Quintana* in his *Arte de la Lengua Mixe*. I was unfortunately not able to get a copy of this work, neither the old edition, nor the reprint of the Comte de Charencey and had therefor to have recourse to Raoul de la Grasserie's edition of a portion of it.

2. This may be a Nahuatl loan-word.

Grammar. — The main points of resemblance lie, however, in the grammatical structure of the two languages, more particularly in the personal and possessive pronouns in composition (the independent show but little relationship) ; the tense signs ; the reflexive and passive voices : the causatives ; and a considerable number of prefixes and suffixes.

Personal pronouns. — The personal pronouns are the following :

Mixe.	Huave.	English.
n-, c-	*n-, sa-*	*I*
mi-, ic-, c-	*r, i-*	*thou*
y-, t-	*a-, i*	*he*
	n-o n [1]	*I and he*
	a-âr	*I and thou*
n-oim	*n-ts*	*we*
m-ta	*r, i, -on*	*you*
y-ta	*a-ö ov*	*they*

There are a number of discrepancies between my Mixe and Huave list of pronouns and Belmar's. First of all Belmar gives no dual forms either in Mixe or Huave. In Huave I know that they exist, and in Mixe, I strongly suspect them, for I found two forms in the Juquila dialect, one consisting of the first singular *n-* and the plural suffix *t-* which is unquestionably the true first plural and another consisting of *n-* and the suffix *-ts* which to judge from my texts, is the dual inclusive. If we add to these two the *-oim* form obtained by Belmar we have three forms for the non-singular first person. To judge from Belmar's error in the interpretation of the Huave *-on* form (the exclusive dual) as the true plural, he may have made the same mistake in Mixe and thus his *-oim* may really be the exclusive dual, identical with Huave *-on*. I have no hesitancy in identifying the *m* and the *n* here, for while no such shift seems to exist between Mixe and Huave, it exists in the Huave sub-dialects, San Mateo having *cikom* for the independent form of the dual exclusive and San Dionisio, *cikon*. As a matter of fact Belmar mentions three forms for the first person plural of the independent personal pronoun, *öötzatoim* on page 268 and *öötzium* and *öötzatoin* on page 266. The second discrepancy between Belmar and myself is in the Huave pronouns for the second and third singular which he gives as *mi-* and *ma-*. Here he has fallen into a curious error and interpreted the present-aorist tense element *m-* plus the true perso-

1. In the pueblo of San Mateo it is n-om. Belmar gives this as the first plural. I am placing it provisionally as exclusive dual.

nal pronouns *i-* and *a-* as the pronouns themselves. He was probably led astray by the fact that a number of verbs always appear idiomatically with the present-aorist prefix.

The differences between the Mixe and Huave series of personal pronouns are by no means negligible, although the resemblances are quite patent too. Mixe *c* of the first singular is unquestionably the same as the Huave *sa-* for Belmar states that there is no true *s* in the dialects he is acquainted with. Mixe *ic* of the second singular may represent Huave *ik*, the independent form of the second singular. Huave *r-* hardly seems to correspond to Mixe *m-* but it is probably identical with Zoque *t-* and *tc-*, *m-* is however found as the second person in the Huave possessive pronoun for non-body parts. For the *t-* of the third singular in Mixe there is nothing comparable in Huave.

Reflexives. — Huave and Mixe express the idea of reflexivity in the same way and with same grammatical element, Huave prefixing *ni-* and Mixe *nai-*.

Huave.	Mixe.
nierembī', you struck yourself,	*nai-otz, I myself,*
niümbü'el, he burnt himself.	*nai-mitz, thou thyself.*

General nominalizer. — The Huave nominalizer *ni-* with the force of *that which, he who*, seems to be identical with the Mixe *-n*.

Huave.	Mixe.
niüetaran, that which is eaten.	*ahot-n, hope (that which one hopes).*
nüpü'p, he who hunts.	*hah-on, flame (that which burns).*

Passive voice. — In the passive voice we find the following pronominal forms :

Huave.	Mixe.	English.
ci-	*ic-*	*I*
er-	*m-*	*thou*
i-	*i-*	*he*

The identity of the passive voice of the two languages is still further strengthened by the use in the *Mohtuau dialect* of Mixe of the verb *at, to be* as an auxiliary corresponding to the use of the Huave *al, to be*.

The possessive pronouns. — Huave has a differenciation of the possessive pronouns which is apparently absent in Mixe; of the two sets used in

Huave, one is employed with nouns referring to body-parts and the other with all other nouns. The set used for body-parts is probably merely the modified independent personal pronouns *cik*, *ik* and *a'k*. That used for non-body parts is quite peculiar. The possessive pronouns of Mixe are the same as the personal pronouns.

The following are the Huave possessive pronouns :

Body-parts.	Other nouns.	English.
ci-	*ca-*	*my*
i-	*mi-*	*thy*
a-	*mi-* or *u-*	*his*

Tense elements. — There are four tenses in Huave ; the indefinite, the present-aorist, the past and the future. The indefinite has no tense element, the present-aorist prefixes *m-* to the personal pronoun. This *m-* is apparently lost before the pronoun of the first person *na-*. The past tense prefixes *t-*. For the first singular of the past tense *sa-* seems always to be used. The future tense is formed by prefixing *öp-* to the present-aorist tense form ; *öp-* apparently represents a broken-down auxiliary verb, for it is partially conjugated having *s-öp* for the first person, *üp*, for the second and *öp*, for the third.

Mixe and Zoque like Huave have no tense element for the present. In the aorist it is *-p* for Mixe and *-pa* for Zoque. The past tense suffixes *t-* or *ö-*, while future suffixes *-up* or *-ut*.

It will be noted that whereas the present-aorist, past and future tense elements are prefixed in Huave, they are suffixed in Mixe-Zoque. However, I believe that these tense elements are to a certain extent independent verbal forms and that the prefixation or suffixation is of little morphological importance.

Causatives. — There are two causatives in both Huave and Mixe-Zoque, both of them likewise occurring as independent verbs.

Huave.	Mixe.	English.
yak	*yak* (Sp. « hacer »)	*to make*
tu'p	*tuk* (Sp. « echar »)	*to compel*

Suffixes and prefixes. — The following suffixes and prefixes occur in both Huave and Mixe with the same meaning :

Huave.	Mixe.	English.
a-	*ai-*	before
mu-	*mo-*	supplication
nga-	*ka-*	negation
mi-	*mu-*	activity for another
na-	*na-*	aimlessness
ak-	*ak-*	entirety
-ēi	*ei*	reciprocity
na-	*-na*	repetition

e. g.,

Huave.	Mixe.
a' -napī'on, I foretell	*ai-ic, foresee*
mu-ndī'om, I ask beseechingly	*mo-nouke, to supplicate*
nga-xü'ek, he disappears	*ka-ic, to despair*
mi-naxī'ot, he works for another	*mu-ton, to work for another*
na-napī'on, he wanders from the subject	*no-yoi, to walk aimlessly*
ak-angü'oi, he pays entirely	*ak-xui, he pays entirely*
na-pī'on, he speaks frequently	*akotz-na, to counsel repeatedly*
apīongü'oi, he converses with someone.	

A sufficiently large number of resemblances of vocabulary and grammatical detail have been given here, to make the supposition of chance of borrowing untenable so that the only alternative left, is the assumption that Huave belongs to the same linguistic stock as Mixe-Zoque.

LES TEMPLES DE L'ANAHUAC,

CONCLUSIONS SUR L'UNITÉ DE MESURE CHINOISE INTRODUITE AU MEXIQUE POUR LA CONSTRUCTION DES TEMPLES,

PAR E. GUILLEMIN-TARAYRE.

(CONCLUSION).

Les dimensions des Teocallis de l'Anahuac nous ont permis de rechercher l'unité de mesure ancienne en usage au Mexique avant la conquête.

Les plus anciens, ceux qui constituent les pyramides de Teotihuacan, remontent à l'origine des migrations et ceux qui figuraient naguère dans les villes de Texcoco, de Tlatelolco et de Mexico dataient de leur fondation plus récente sur les rives de la grande lagune.

C'est en relevant, chez les chroniqueurs, ce qui se rapporte à ces trois monuments et en discutant la diversité de leurs mesures, qu'il a été possible d'échapper aux erreurs d'appréciation qui s'étaient établies dans les récits contemporains et surtout dans les œuvres historiques postérieures à la conquête.

Le Teocalli de Texcoco semble avoir été parfaitement décrit et mesuré par Pomar, témoin contemporain, ayant visité l'édifice avant sa destruction en 1525. Cette pyramide de cinq étages mesurait de côté, à sa base carrée, 80 estados de Madrid de 1 m. 69785, soit 135 m. 82, sur une hauteur de 26 estados ou 44 m. 14. Au couchant, un escalier double de 160 marches, d'une hauteur de $\frac{44.14}{160} = 0$ m. 276, donnait accès au parvis supérieur carré de 20 estados de côté, 33 m. 96.

Les étages étaient édifiés en retrait l'un de l'autre d'un estado, soit de 1 m. 70.

Ce premier Teocalli est ainsi défini d'une manière précise, mais à la condition de ne pas appliquer ses mesures à celui de Mexico, comme les historiens le font à l'égard des *informaciones* de Ixtlixochitl, parent de Pomar, nés tous deux à Texcoco, de la même famille royale; l'historien postérieurement, en 1568, c'est-à-dire quarante-trois ans après la destruction des teocallis des deux capitales, n'avait pu ni comparer ni mesurer ces monuments.

Le grand Teocalli se trouve ainsi dégagé à Mexico du précédent, avec lequel il présentait, suivant Pomar, des dispositions similaires. Cortez, très anxieux de connaître ce dernier qui dominait, comme une menace, ses quartiers, manifesta à Montezuma le désir de le visiter. Le souverain, qui entendait attirer ailleurs l'attention de ses hôtes et se prémunir contre leur curiosité et leur hostilité possible, les fit guider, en troupe armée, au travers de la ville, vers le grand Marché dont le vaste aménagement, l'ordre parfait et les riches produits, émerveillèrent, tout d'abord, les conquérants, qui furent ensuite conduits au sommet du teocalli voisin, celui de Tlatelolco, dont ils franchirent les cinq étages du côté du couchant par un escalier de 114 marches, comptées par Bernal Diaz, d'une hauteur d'un pied castillan; marches, que Cortez, de son côté, trouva fatigantes à gravir et dont il se contenta d'évaluer le nombre à *plus de cent*. Bernal compléta ces indications en signalant une base carrée de 60 estados (101 m. 83) [1], une hauteur de 20 estados (33 m. 94) [2] et une plateforme supérieure carrée, capable de contenir cinq cents hommes.

Par cette description suffisante du teocalli de Tlatelolco, celui de Mexico se trouve encore dégagé de la confusion des mesures du précédent.

Cortez, plus ardemment désireux de visiter la pyramide si voisine de ses quartiers, manifesta sa volonté de la connaître et dès qu'il fut parvenu à s'emparer de la confiance et de la personne de Montezuma, il réussit à gravir les 120 marches du grand escalier double, à planter au sommet la Croix et à déposer, sur le parvis supérieur, l'image de N.-D. de Guadalupe, en exigeant de Montezuma qu'aucun sacrifice humain n'y serait plus désormais célébré.

C'est à partir de cette visite, que les dimensions de ce monument furent notées par les témoins avant sa destruction progressive, commencée cinq années plus tard.

MESURES RELEVÉES SUR LE GRAND TEOCALLI

Il est important de rappeler de quelles unités de mesure se sont servis les Espagnols, leur confusion évitée assurera la précision des résultats.

Mesures castillanes de Tolède.		Mesures de Madrid.	
Pied castillan	0m27865	Pied de Madrid	0m282975
Pas, 2 1/2 pieds	0.69662	Pas, 2 1/2 pieds	0 707437
Vara, 3 pieds	0.83595	Vara, 3 pieds (aune)	0 848925
Braza, 6 pieds	1.67190	Estado, 6 pieds (brasse)	1 697850
Vara de Mexico	0.83695	Ell, mesure flamande	0 7336

1. 300 tch'e pour 101 m. 49.
2. 100 tch'e pour 33 m. 83.

Cette mesure castillane est représentée à Mexico par une vara de Burgos déposée à la municipalité, en 1721, comme étalon : divisée en deux moitiés ou aune, en trois tiers ou pieds — en quatre cuartas — en six sesmas — en huit ochavas — en 36 pouces — en 48 doigts — chaque pouce en 12 lignes — chaque doigt en 9 lignes et chaque ligne en 12 points. Le cordel agraire de 50 varas de 0 m. 83695 est à Mexico de 41 m. 8475 ou de 41 m. 90 usuellement. Mais la lieue mexicaine est de 500 varas, de 0 m. 838, ou de 100 cordeles de 41 m. 90 soit 4190 mètres.

Les premières mesures prises en 1525 et 1527, après la destruction des temples, furent celles des *solares* tracés sur l'emplacement du grand temple par les Factors et Vedores chargés de l'administration provisoire de la capitale. Ils allouèrent une vingtaine de lots aux compagnons de Cortez, que ceux-ci laissèrent presque tous à l'abandon, ce qui ne tarda pas à produire, au milieu des ruines et des constructions nouvelles autour de la Plaza Mayor, un aspect de désordre contre lequel le Vice-Roi, dix ans plus tard, dut protester, d'accord avec la municipalité, en assignant dix de ces emplacements de 150 pieds en carré, soit de 180 $^{m^2}$ chacun, pour la construction de la future cathédrale, au lieu de maintenir le premier projet de son érection sur la place même, ce qui, en dégageant les façades des bâtiments officiels, devait contribuer à l'embellissement de la ville. Le reste des terrains, ainsi repris en 1537, furent donnés à l'Université pour des écoles et à quelques confréries, puis furent par la suite consacrés à l'agrandissement de la place et à l'édification de la cathédrale, dont la première pierre fut posée en 1573.

A partir de cette date, tout le sol de l'ancien temple fut fermé pour être réservé aux constructions voisines de la cathédrale, le sagrario, l'archevêché et le séminaire, de telle sorte que, deux siècles plus tard, Clavijero eut encore l'occasion, dans ses recherches historiques, pendant son séjour au séminaire, d'examiner et de mesurer les fondations du Teocalli, dont il donna les mesures en observateur cultivé du XVIIIe siècle, mesures, qu'en toute confiance, on peut considérer comme les plus exactes, après en avoir opéré la comparaison avec celles prises antérieurement.

Clavijero indiqua comme dimensions de la base :

Longueur du côté Nord	380 p. × 0 m. 2786 = 105 m. 87
— du côté Est	315 p. × 0 m. 2786 = 87 m. 76

Le Conquérant anonyme indiquait pour les mesures prises avant 1525 :

pour le côté long	150 pas de 0 m. 7074 = 105 m. 27
et pour le petit côté	120 pas de 0 m. 7074 = 84 m. 89

Cette dernière mesure comparée à celle prise par Clavijero et les autres témoins, pour ce côté, donnera l'impression d'une erreur de chiffre, qui a pu résulter de la copie du manuscrit, ou de sa traduction en latin,

puis en espagnol, soit de leurs diverses publications, ce qui permettra l'hypothèse de *124 pas* donnant le chiffre de 87 m. 72.

Bernal Diaz, considérant la base carrée, a donné 105 m. 41 comme longueur du grand côté, déduite de mesures de surface. Tezozomoc, descendant de la famille royale mexicaine, né vers 1520, n'a pu prendre la mesure avant 1540 et il a jugé la base carrée en évaluant le petit côté à 125 Ell de 0 m. 7336 = 91 m. 70

Gomara a également indiqué pour la longueur de ce côté 91 m. 45

Le père Jésuite Acosta, en 1560, a trouvé pour ce même côté 91 m. 40 mais en faisant remarquer que cette dimension était prise à l'est, au socle droit de la plateforme inférieure sur laquelle s'élevaient les quatre étages inclinés de la pyramide du teocalli, et en indiquant que ce socle dépassait la base du monument de chaque côté, d'un estado (1 m. 70) de sorte qu'en retranchant 3 m. 40 des trois mesures précédentes, on aurait pour la mesure du petit côté de la base :

Par Tezozomoc	91 m. 70 — 3 m. 40 = 88 m. 30
Par Gomara	91 m. 45 — 3 m. 40 = 88 m. 05
Par Acosta	91 m. 40 — 3 m. 40 = 88 m. 00

Torquemada, arrivé à Mexico en 1583, a trouvé pour le grand côté de la base considérée comme carrée, 370 pieds de 0 m. 2829 donnant 104 m. 47.

Il a également mesuré la longueur de la plateforme inférieure droite à laquelle il a trouvé 437 pieds de Madrid 0 m. 2829 × 437 = 123 m. 66
et en mesures françaises de p. de roi 0 m. 32484 × 380 = 123 m. 42
Cette mesure de la plateforme laisse, en dehors de la base du Teocalli, à l'ouest, devant l'escalier double, un espace libre découvert appelé *Apetlac*, d'où le nom *atl petlatl* signifie *natte de roseau*, dont il était recouvert et sur lequel étaient déposées les victimes destinées au sacrifice avant de les monter au *techcatl*, ou au brasier de Xiuhtecatli, dieu du feu.

Le petit côté de la plateforme mesuré a donné 320 × 0.2829 = 90 m. 53
à Torquemada, d'où celui du Teocalli : 90 m. 53 — 3.40 = 87 m. 13

Gomara a donné dans sa chronique écrite plus tard à Séville, sous l'entourage de Cortez, une évaluation globale approximative de 50 estados pour le petit côté de base du Teocalli, répétant ainsi la même erreur de chiffre que l'Anonyme, 84 m. 89, au lieu de 51 1/2 estados, qui équivalent à 87 m. 78.

En comparant ces dernières mesures à celles prises par Clavijero, on reconnaîtra que les chiffres de celui-ci peuvent être regardés comme les plus dignes de confiance.

Le Conquérant anonyme	Grand côté de base	106 m. 11	
— —	Petit —		87.76
Gomara	— —		88.05
Bernal Diaz	Grand —	105 m. 41	
Tezozomoc	Petit —		88.30
Acosta	— —		87.75
Torquemada	Grand —	104 m. 70	
—	Petit —		87.13
	Totaux	316 m. 22	439.19
Résultats des chroniqueurs en mesures moyennes		105 m. 27	87.84
Les mesures de Clavijero peuvent être adoptées : [1]		105 87 et	87.76

comme étant les plus justes pour fixer la base du Teocalli.

La terrasse supérieure de la pyramide tronquée ne pouvait être définie avec précision que par des témoins oculaires. Motolinia, qui avait encore vu le monument entier à son arrivée en 1524, n'en écrit rien, si ce n'est que la plateforme était carrée. Acosta et Torquemada, qui ne pouvaient en juger que par tradition, indiquent les chiffres insuffisants de 40 et de 70 pieds de côté, lors même que 140 et 170 pieds ne sauraient nous fixer.

Mais, Cortez et Bernal Diaz en parlent comme d'une enceinte renfermant deux oratoires assez vastes, rangés au bord oriental et laissant libre un espace assez étendu pour servir de champ clos à mille combattants, ce qui réclamerait environ une surface de 2.500 mètres carrés, espace bien en rapport aux autres proportions du Teocalli et qui nécessiterait un côté de 180 pieds de Madrid donnant une surface de 2.585 mètres carrés, ayant pour côté 50 m. 93, soit 150 tch'e pour 50 m. 75.

L'escalier double, qui s'appuyait sur les quatre étages, était composé de 113 marches, d'après les informations de Gomara et de Torquemada. Chaque marche étant d'un pied de hauteur, 0 m. 282, la hauteur de la pyramide atteindrait 31 m. 87, soit environ 32 mètres, ce qui indiquerait en moyenne 8 mètres de hauteur à chacun des quatre étages et en ajoutant 7 marches de plus pour monter à l'apetlac, on arrive aux 120 marches à gravir du sol du temple jusqu'à la terrasse ; nombre de marches comptées par Cortez, l'Anonyme, Duran et Acosta. Ces 120 marches, de 0 m. 282 de hauteur, indiquent 33 m. 84, c'est-à-dire 100 tch'e pour la hauteur totale du teocalli sur une base de 313 tch'e = 105 m. 89 pour le grand côté et de 260 tch'e = 87 m. 96 pour le petit côté de la base.

Les mesures indiquées par les conquérants pour la hauteur des étages étaient évaluées en hauteur d'homme d'une manière vague et complètement insuffisante ; par Cortez à 4 m. 80 ; par Motolinia à 3 m. 33 et par

1. Remarquer qu'elles furent prises dans les fondations.

l'Anonyme à 3 m. 25 ; évaluations qui devraient être doublées pour être vraisemblables — la moyenne indiquée plus haut est donc de 8 mètres ; mais il paraît certain que les étages supérieurs étaient moins élevés que les inférieurs et, comme à chacun d'eux devait correspondre un nombre entier de marches, c'est en divisant les 113 marches en quatre groupes que l'on pourrait tracer les étages par 32 + 29 + 27 + 25 = 113 marches. Le retrait des étages, au nord et au sud, était de 1 m. 70 d'après Acosta, de 2 pas, 1 m. 45, d'après Cortez, l'Anonyme le réduit à 1 m. 15. D'après l'inclinaison de la face de l'est, le retrait devait être inférieur à un estado, 1 m. 70, tandis qu'à l'ouest, côté des escaliers, il devait être supérieur à cette dimension.

LE PLAN DU GRAND TEMPLE

Les dimensions de l'enceinte du temple sont moins bien indiquées dans les anciennes relations. Les données restent surtout vagues vers le nord et sont exagérées dans les autres parties.

La forme en quadrilatère allongé de l'est à l'ouest, indiquée par le Conquérant anonyme, est également figurée sur le codex de Sahagun tiré de la bibliothèque du palais de Madrid. Cependant le savant chroniqueur la déclare carrée et lui assigne une surface de 200 brasses de 1 m. 672 en carré, soit de 334 m. 40 de côté, ce qui donnerait en surface plus de dix hectares, avec une longueur et surtout une largeur trop grande.

Suivant Cortez, le temple couvrait la surface d'un village de cinq cents ménages dont les *solares* auraient couvert 125 m² chacun. C'était, comme nous l'avons indiqué, une évaluation trop faible. Le solar de Mexico fixé à un carré de 150 pieds de Madrid ou à 180 m², donnerait pour les 500 solares, 9 hectares.

Dans le tracé du Grand Temple, qui figure dans l'article précédent, nous avons été induits en erreur par le plan d'Almonte, qui signalait à l'est la limite arrêtée à l'archevêché. Mais ce palais a été bâti sur le soubassement, conservé en son entier, du 70e édifice *Tolnauac*, que Sahagun a désigné comme une *maison* où se faisaient des sacrifices à Tezcatlipoca pendant la durée des treize jours du 6e signe, *ce miquiztli* ou de *la mort*, et il indique sur le codex du temple de Mexico, à la place qu'occupe ce 70e édifice, seulement une vaste place à danser.

Cependant, Texcoco est la seule ville qui ait élevé un temple à ce dieu, sous le nom *au Dieu inconnu* et Sahagun, dans son histoire, indique Tezcatlipoca comme un dieu véritable et invisible, pénétrant en tous lieux avec une universelle puissance, lui seul réglant le monde. On le

représentait sous la forme d'un jeune homme *telpochtli* [1], surnom distinctif, tenant à la main gauche un éventail resplendissant, comparé à un miroir. On croyait que lorsqu'il parcourait la terre, il y soulevait des disputes, excitant les hommes à la guerre, aussi l'appelait-on *Necoc Yaolt* ou *semeur de discordes*. Seul, il accordait la prospérité et la richesse, comme seul, il les enlevait à sa volonté.

Le culte de ce dieu primitif et puissant portait-il ombrage au prosélytisme de Sahagun pour ne pas lui assigner au temple la place que lui méritait sa puissance auprès des Toltèques et de leurs successeurs ?

A noter toutefois qu'une primitive croyance maintenait à ce dieu une place privilégiée parmi les dieux lares, tandis que le vulgaire lui prêtait comme symbole le *Huaxalotl*, le dindon sauvage.

La longueur du temple [2], ou du mur sud des Serpents, s'étendait de la chaussée de Tépeacan, près du vieux palais de Montezuma Ier, jusqu'au delà de celle de Ixtalapan et jusqu'à l'angle de l'archevêché, au coin de la calle cerrada de Sa Teresa, en suivant l'alignement de la façade de la cathédrale, sur une longueur mesurée de 305 mètres, soit de 900 tch'e pour 304 m. 46, jusqu'au delà du coin nord-ouest du palais de Montezuma vers la volière royale, le *totocalco*.

L'extension des deux limites latérales, vers le nord, à l'ouest comme à l'est, n'a pas reçu d'indication dans les chroniques. On peut limiter, au nord, l'enceinte aux rues Cordobanes et Monte Alegre, comme nous l'avons tenté, mais on peut également supposer, comme plus vraisemblable, que le Teocalli occupait l'axe central du temple, faisant suite à l'axe de la chaussée de *Tlapocan* (Tacuba). Dans cette hypothèse, considérée comme probable, on doublerait au nord la distance de l'axe de la chaussée de Tlacopan à la muraille sud des Serpents, soit 135 à 136 mètres, ce qui donnerait 271 mètres environ aux deux murs du temple à l'ouest et à l'est et ce qui fixerait à 800 tch'e le second côté du temple par 270 m. 64. Le quadrilatère serait presque carré et sa surface serait de 8 hectares 243 ares, au lieu des 10 hectares de Sahagan, ou des 9 hectares de l'évaluation forte de Cortez, suivant le solar de Mexico. Les côtés mesureraient ainsi 900 tch'e sur 800 tch'e.

1. *Jeune homme accompli* que l'on fêtait au temple pendant toute une année pour le sacrifice au dieu qu'il représentait.

2. Le fascicule I de ce tome XI, paru en 1914 avec la 1re partie de ce mémoire au commencement de la guerre, et dans des circonstances qui n'ont pas permis, jusqu'à présent, de signaler les fautes d'impression indispensables à corriger, surtout celles qui se rapportent à des chiffres produisant des non-sens regrettables, un erratum, inséré dans le présent fascicule, apportera les corrections que les lignes précédentes ont tenu à justifier dans cette recherche de l'unité de mesure ancienne.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre et la position des portes. Aucun n'en cite au nord, où la limite pouvait être un canal. Le codex de Sahagun indique seul une ouverture au nord. Mais on pouvait pénétrer au temple, en venant des quartiers du nord, par les deux chaussées latérales pour y trouver accès par la porte de Tlacopan à l'ouest, et à l'est par l'impasse de Sª Teresa jusqu'à la chaussée de Ixtapalapan, par la porte del relox ou porte de l'est qui, avec la porte centrale de la plaza mayor ou porte du sud, était la troisième ou porte principale de la façade. Ce sont les trois portes que signale Tezozomoc dans sa chronique.

Le palais ou tecpan d'Axayacatl s'étendait le long de la limite est du temple entre l'emplacement des rues cerrada Sª Teresa et de l'Indio triste, et se limitait au sud, au dessous de l'église dite antigua de Santa Teresa, sur l'emplacement de laquelle fut célébrée la première messe des Espagnols, en 1520.

	Mesures espagnoles les plus exactes.	Dimensions en Tch'e		
	TEOCALLI DE TETZUCO			
Base carrée de	80 × 1 m. 69785 = 135 m. 82.....	135 m. 32	= 400	Tch'e
Hauteur des 5 étages	26 × 1 m. 69785 = 44 m. 14.....	43 m. 90	= 130	—
160 marches	$\frac{44.14}{160}$ marche = 0 m. 276.....	0 m. 27	= 0.8	—
Parvis supérieur carré	20 × 1 m. 69785 = 33 m. 96.....	33 m. 83	= 100	—
Retrait des étages	1 × 1 m. 69785 = 1 m. 70.....	1 m. 70	= 5	—
	MESURES DE POMAR EN ESTADOS DE MADRID			
	TEOCALLI DE TLATELOLCO			
Base carrée de	60 × 1 m. 69785 = 101 m. 83.....	101 m. 49	= 300	—
Hauteur des 5 étages	20 × 1 m. 69785 = 33 m. 96.....	33 m. 83	= 100	—
114 marches	$\frac{33.93}{114}$ marche = 0 m. 298.....	0 m. 30	= 0.9	—
Parvis supérieur carré	20 × 1 m. 69785 = 33 m. 96.....	33 m. 83	= 100	—
Retrait des étages	1 × 1 m. 69785 = 1 m. 70.....	1 m. 70	= 5	—
	MESURES INDIQUÉES EN ESTADOS PAR BERNAL DIAZ			
	TEOCALLI DE MEXICO			
Plateforme infr côté N.	380 × 0 m. 32484 = 123 m. 42.....	123 m. 48	= 365	—
	MESURE DE TORQUEMADA EN PIEDS FRANÇAIS DE ROI			
Plateforme infr côté E	323 × 0 m. 28297 = 91 m. 40.....	91 m. 34	= 270	—
Retraits aux côtés N et E	6 × 0 m. 28297 = 1 m. 6978....	1 m. 70	= 5	—
	MESURES D'ACOSTA EN PIEDS DE MADRID			
Base de la pyramide côté N.	370 × 0 m. 28297 = 104 m. 67.....	104 m. 87	= 310	—
	MESURE DE TORQUEMADA EN PIEDS DE MADRID			
Même base côté N.	380 × 0 m. 2786 = 105 m. 87.....	105 m. 92	= 313	—
— côté E.	315 × 0 m. 2786 = 87 m. 76.....	87 m. 96	= 260	—
	MESURES DE CLAVIJERO EN PIEDS CASTILLANS, PRISES AUX FONDATIONS			
Même base côté E. par Acosta	91 m. 40 — 3 m. 40 = 88 m.	87 m. 96	= 268	—
Hauteur totale	marches 120 × 0 m. 282 = 33 m. 84.....	33 m. 83	= 100	—
Hauteur des 4 étages	marches 113 × 0 m. 282 = 31 m. 87.....	31 m. 77	= 94	—
Hauteur plateforme	marches 7 × 0 m. 282 = 1 m. 97.....	2 m. 62	= 6	—
Parvis supérieur, côté	180 × 0 m. 2829 = 50 m. 93.....	50 m. 75	= 150	—

Les Pyramides ou Teocallis de Téotihuacan présentaient encore en 1864 lors de leur mesure par les ingénieurs mexicains de la commission scientifique de la Vallée des dimensions en valeur de tch'e, comme nous l'avons constaté au mémoire précédent, t. XI, 1914, p. 117.

Il n'existe plus de vestiges des derniers teocallis de l'Anahuac et les plus anciens, ceux de Teotihuacan, n'ont pas conservé leurs dimensions primitives. Devant ce manque de preuves matérielles dont aucune recherche ne saurait se passer, et pour remplir une lacune que la critique ne manquerait d'invoquer, j'ai recours à un monument très ancien, encore existant, bien que restauré en 1900, mais qui, mesuré antérieurement, va nous servir de preuve irrécusable pour établir l'introduction du *tch'e commercial chinois* comme unité de mesure en Amérique.

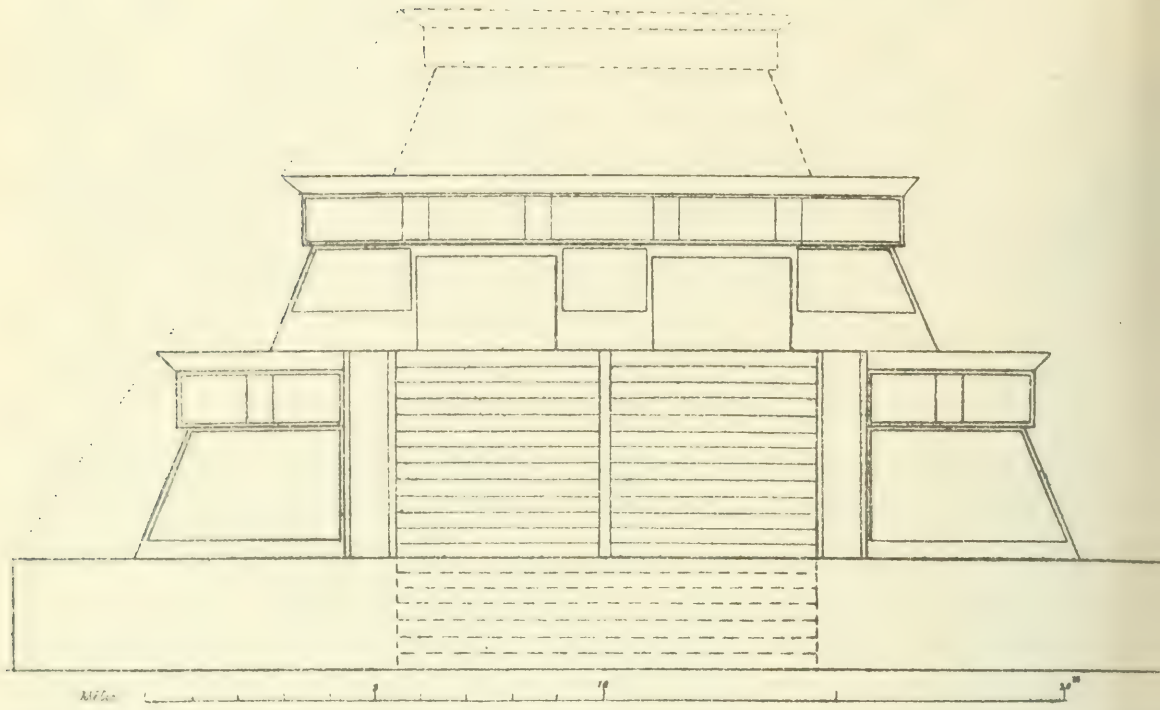
LE TEMPLE DE XOCHICALCO

Ce monument aussi intéressant par son plan que par ses remarquables bas-reliefs, aux figurations de *Nàga*, peut être considéré comme le point de départ du type primitif du temple dont le développement a formé le teocalli, bâti par étages élevés en retrait l'un sur l'autre. Découvert en 1777 par le P. Alzate sur le versant S.-O. de la vallée de Cuernavaca. Il en indiqua seulement les deux dimensions transversales, de 21 varas du N. au S. et de 25 varas de l'O. à l'E., ce qui ne donnerait que 17 m. 55 et 18 m. 11, chiffres trop faibles, d'une estimation insuffisante, comme on le verra plus loin. Visité en 1805 par Dupaix, qui en a donné des croquis fantaisistes, reproduits dans le recueil de lord Kingsborough, sans en fournir aucune mesure. Le monument fut enfin mesuré en détail et ses bas-reliefs estampés avec soin en 1866 par Léon Méhédin, architecte français, chargé des recherches archéologiques par la commission scientifique française du Mexique. Il en fit une étude approfondie et en tenta la restauration en recherchant, au voisinage dans la casa de Calderas de l'hacienda de Miacatlan, les pierres qui en avaient été enlevées et en les restituant au monument.

On se rappelle qu'à l'Exposition universelle de 1867 à Paris, cet architecte en établit, au Champ-de-Mars, un fac-similé en vraie grandeur, recouvert de toiles peintes figurant les sculptures que des délais trop courts de construction ne lui permirent pas de mouler et dont les estampages furent malheureusement perdus pendant le siège de Paris, ce qui fit renoncer au projet de conserver une reproduction en ciment d'un temple Toltèque consacré au culte introduit au Mexique par Quatzalcoalt, *le serpent emplumé*.

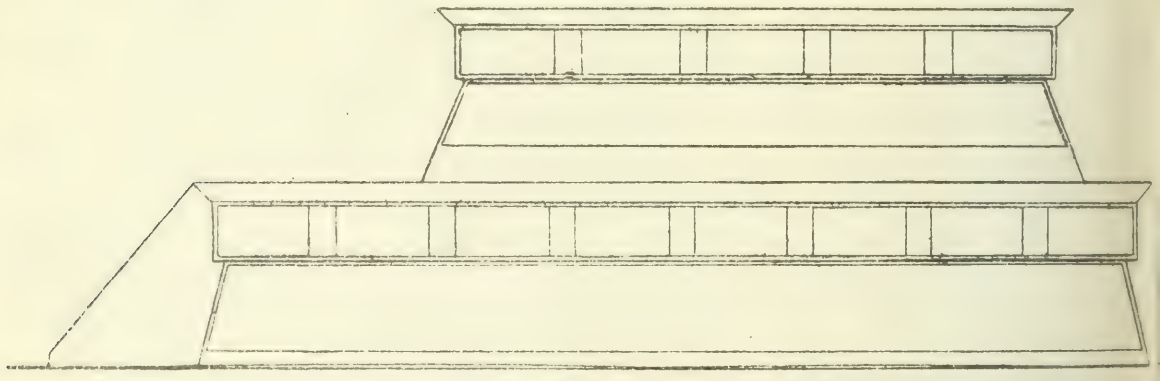
En 1888, le temple fut l'objet d'une reconnaissance et d'une publication descriptive due au Dr Peñafield dans son ouvrage : *Los monumentos del arte mexicano. B. 1890*. Et en 1900, d'une nouvelle restauration exécutée au ciment sur les anciens blocs jointifs.

Les mesures relevées par Léon Méhédin sur les ruines de Xochicalco,

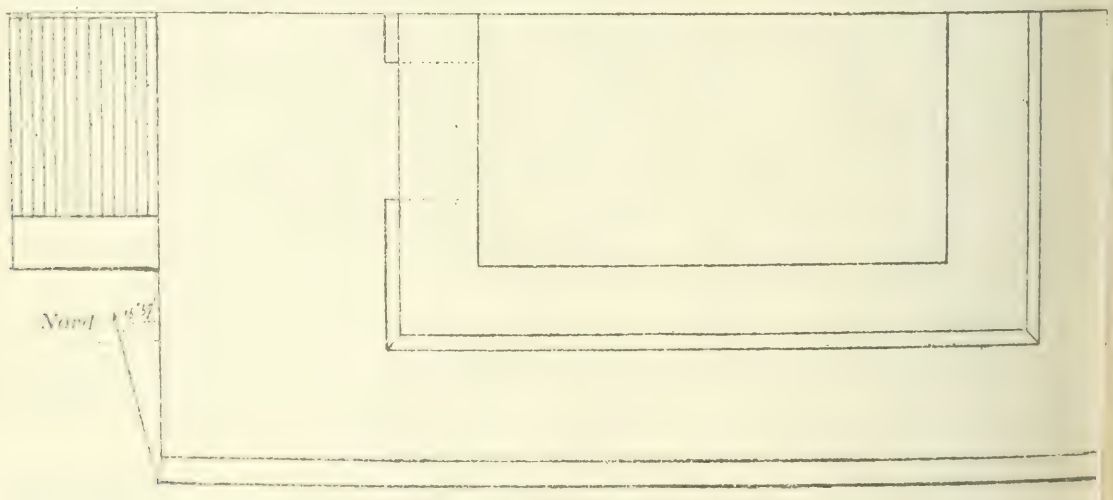


Façade Ouest

Soubasse



Façade Sud



Moitié Sud du Plan

Le temple de Xochicalco.

avec sa compétence d'architecte, sont les suivantes : elles peuvent se suivre sur les dessins figurés en plan et sur les élévations, comme le tableau en indique les chiffres comparés avec leur valeur en tch'e.

Première assise.		En mètres	En tch'e	=0.3383
Côté N.-S.	Longueur égale à la base et à la plateforme	21.00	62	20.973
Côté Est.	— à la base du temple (axe N.-S).	20.30	60	20.298
—	— aux côtés de la plateforme supérieure	19.30	57	19.283
Axe E.-O.	Étendue totale comprenant la saillie des escaliers	24.35	72	24.357
	Hauteur de la première assise	4.40	13	4.398
Façade ouest.	Largeur totale des escaliers doubles	11.17	33	11.165
—	— de chaque montée	4.40	13	4.398
—	— de chaque rampe	1.02	3	1.015
—	— de la séparation des deux montées	0.34	1	0.338
Escaliers.	Nombre de marches 13 — hauteur totale	4.40	13	4.398
Deuxième assise comprenant la hauteur de la cella		3.72	11	3.721
Terrasse au-dessus de la cella — longueur des 4 côtés		13.54	40	13.532
—	Côtés extérieurs de la cella sur la 1re plateforme	14.21	42	14.209
—	— intérieurs — —	10.15	30	10.149
—	Hauteur intérieure de la cella	2.37	7	2.368
—	Épaisseur du mur à la base	2.03	6	2.029
—	Largeur des deux entrées	3.05	9	3.045
—	— du retrait de la cella à l'est de la terrasse	1.70	5	1.692
—	— — — au nord —	2.37	7	2.368
—	— — — à l'ouest (escaliers)	5.08	15	5.073

D'après D. A. Peñafield, la base du temple est à l'altitude de 1.585 mètres et son orientation se présentait en 1888 à 7° 30′ à l'est de l'aiguille aimantée, alors que la déclinaison était à Mexico de 8° 25′ 6″ et devait être à Miacatlan de 8° 27′ 30″ à l'est, d'où l'orientation serait de 8° 27′ 30″ + 7° 30′ = 15° 57′ 30″ à l'est du méridien terrestre.

On remarquera parmi les mesures relevées en tch'e, les nombres premiers : 3, 7, 11, 13, et leurs multiples, 6, 9, 18, 30, 33, 42, 60, qui sont consacrés par la tradition. A noter, que la longueur de l'axe N.-S. du temple est de 60 tch'e, longueur du Tztlaquetzilantli, mesure agraire toltèque ; que le côté intérieur de la cella en est la moitié, et que le palier des escaliers en est le quart, ce qui révèle bien un culte favorable, comme en Chine, à la culture de la terre, dans un temple appelé *maison de fleurs* où les offrandes étaient des graines, des fleurs, des fruits et les victimes, de simples cailles.

Léon Méhédin croyait qu'un troisième étage avait été élevé, ou aurait pu l'être, comme l'indique le pointillé tracé sur l'élévation. Il a constaté qu'il existait un oratoire inférieur à la cella et que la base du temple repose sur une terrasse dominant autrefois le pourtour, ce qui amène à constater dans ce monument une pyramide non complétée et dont la base est enfouie sous l'apetlac.

Le temple de Xochicalco, datant de l'époque héroïque, devient la preuve définitive de l'origine chinoise de la métrologie du Mexique ancien chez les Toltèques et chez leurs successeurs.

ERRATA

T. IX, 1912.

Page 301, ligne 28	*au lieu de :* d'accéder	*lire :* d'accès
— 303 — 4	— Tlacoc	— Tlaloc
— — — 33	— et	— il
— 385 — 3	— Ortiz	— Ordaz
— — — 24, 28	— Tlatelulco	— Tlatelolco

T. XI, 1914.

Page 97, ligne 10	*au lieu de :* 1482	*lire :* 1481
— — — 17	— des deux	— des trois
— 98 — 26	— auraient	— avaient
— 102 — 25	— 280 pieds de roi	— 380 pieds de roi
— — — 30	— 8 marches... 2 m. 25	— 7 marches... 1 m. 98
— — — —	— castillanes	— de Madrid
— 104 — 6	— rectangulaire	— cylindrique
— — — 7	— nord-ouest	— sud-ouest
— 105 note 2	— volador	— ménagerie
— 107 bord gauche du plan	— —	— —
— 113, ligne 22	— l'ancien volador	— ancien marché, situé près de l'acequia, au sud-ouest du Palais, où était un volador, manège forain
— 113 — 23	— rectangulaire	— cylindrique
— 115	— 20.922 / 20.976	— 20.9225 / 20.9792
— 129 — 19	— 1.69165	— 1.79165
Passim	— Cortez	— Cortes
—	— Gomera	— Gomara
—	— Texcoco	— Tetzcuco

LES INDIENS TUNEBOS ET PEDRAZAS

Par le Père H. ROCHERAUX.

Quelques tribus de Tunebos et de Pedrazas, isolées du groupe important qui se trouve à l'est du Cocuy, errent sur les rives du Cubugon.

Chargé par le gouvernement colombien d'une exploration dans la région du haut Arauca (ou Sarare), nous en avons profité pour faire une brève étude de ces tribus. (Une partie des observations, que nous consignons dans ces quelques notes, est due au lieutenant Parra, second de la mission.)

I. Indiens Tunebos.

Situation géographique.

Nous ignorons s'il existe des cartes exactes et corrigées du Haut Arauca, celles que nous avions à notre disposition étaient complètement fausses et donnent bien peu l'idée de cette région, aussi avons-nous dû en dresser nous-mêmes la topographie.

Le rio Chitaga, qui prend successivement les noms de rio Margua, de rio Sarare et de rio Arauca, reçoit, à 10 à 12 lieues de Toledo, le rio Nula, affluent de gauche, que les cartes locales mettent faussement après le rio Tira (limite de la Colombie et du Venezuela). Dans l'angle formé par les deux rivières, le Margua et le Nula, vivent les Indiens Pedrazas.

Sur la rive droite du Margua vivent un certain nombre de Tunebos, dont les coutumes et même la langue diffèrent beaucoup de ceux qui se sont établis au pied de la Sierra Nevada du Cocuy ; il est assez difficile de savoir leur nombre, car ils vivent par familles et ne se réunissent pas en village, et leur méfiance des blancs est telle, qu'il est extrêmement difficile de découvrir leurs cases. Si leur maison a été vue, ils n'hésitent pas à l'abandonner et ils construisent de faux chemins pour égarer ceux qui les cherchent.

Relations avec les blancs.

Les Tunebos ont quelques relations avec les blancs, et certains entreprennent des voyages assez longs pour vendre de la cire, des filets, du caoutchouc, de l'otoba (latex d'un arbre employé comme remède, le *Myristica sebifera*) et acheter du sel, des ponchos ou ruanas, des machetes.

On ne peut dire cependant que leurs relations avec les blancs sont excellentes. Ces malheureux Indiens sont souvent volés et maltraités, et nous avons dû communiquer de tristes détails à l'autorité compétente. Nous pûmes cependant les attirer par une série de cadeaux, et en supportant sans mauvaise humeur leurs petites tracasseries, mais nous n'en revîmes plus un seul, du jour où quelques blancs, étrangers à notre mission, vinrent se joindre à nous.

Type physique, caractère.

Les Tunebos sont, en général, assez laids, bien que leur expression de figure soit douce et triste. Les hommes ont une taille moyenne de 1m 50 et les femmes de 1m 40 (fig. 1, 2). Le teint est cuivré, presque noir, le front étroit, l'angle facial peu aigu, le nez un peu aquilin, aplati à l'extrémité et les narines largement ouvertes, la bouche négroïde, les cheveux épais, durs, noirs et huileux; ils les coupent au niveau des épaules, d'une façon très simple et très curieuse. Ils les réunissent au-dessus de la tête, les placent sur un billot et un autre indien les coupe d'un seul coup de machete.

Ces indiens n'ont pas de barbe, les formes du corps sont harmonieuses chez les hommes, et quelques-uns présentent une belle musculature ; ils sont doux, se traitent bien entre eux, et ne semblent pas avoir d'instincts guerriers ; le caractère manque de générosité et d'élévation. Ils ne donnent rien et vendent tout. S'il leur arrive de faire quelque don, ils ne tardent pas à venir en demander le prix.

Un autre trait de leur caractère est le caprice. Il est souvent impossible d'obtenir qu'ils échangent un objet pour un autre de réelle valeur et, quelques instants après, ils le changeront pour une poignée de sel.

Ils sont aussi très quémandeurs, toute la journée nous les avions au campement, tournant et retournant les objets et nous demandant continuellement de leur faire des cadeaux. Ils ne se gênent pas non plus pour voler.

Ils semblent très jaloux les uns des autres; les premiers que nous vîmes ne voulaient pas attirer leurs compatriotes, afin de ne pas partager avec eux le bénéfice de notre présence.

Costume et parure.

La partie essentielle du costume est la « cacda », bande de linge très étroite qui leur passe entre les jambes (fig. 1).

Fig. 1. — Indien Tunebo (borgne).

Fig. 2. — Indienne Tunebo.

Quand ils sortent ou vont chez les blancs, ils ajoutent un poncho. Ces Indiens ne savent pas tisser.

Tous portent un petit sac (fig. 3 *d*) qui contient les objets suivants :

1° un peu de cire noire pour fixer les pointes de flèche dans leur bois, faire que celui-ci adhère bien à la corde de l'arc ;

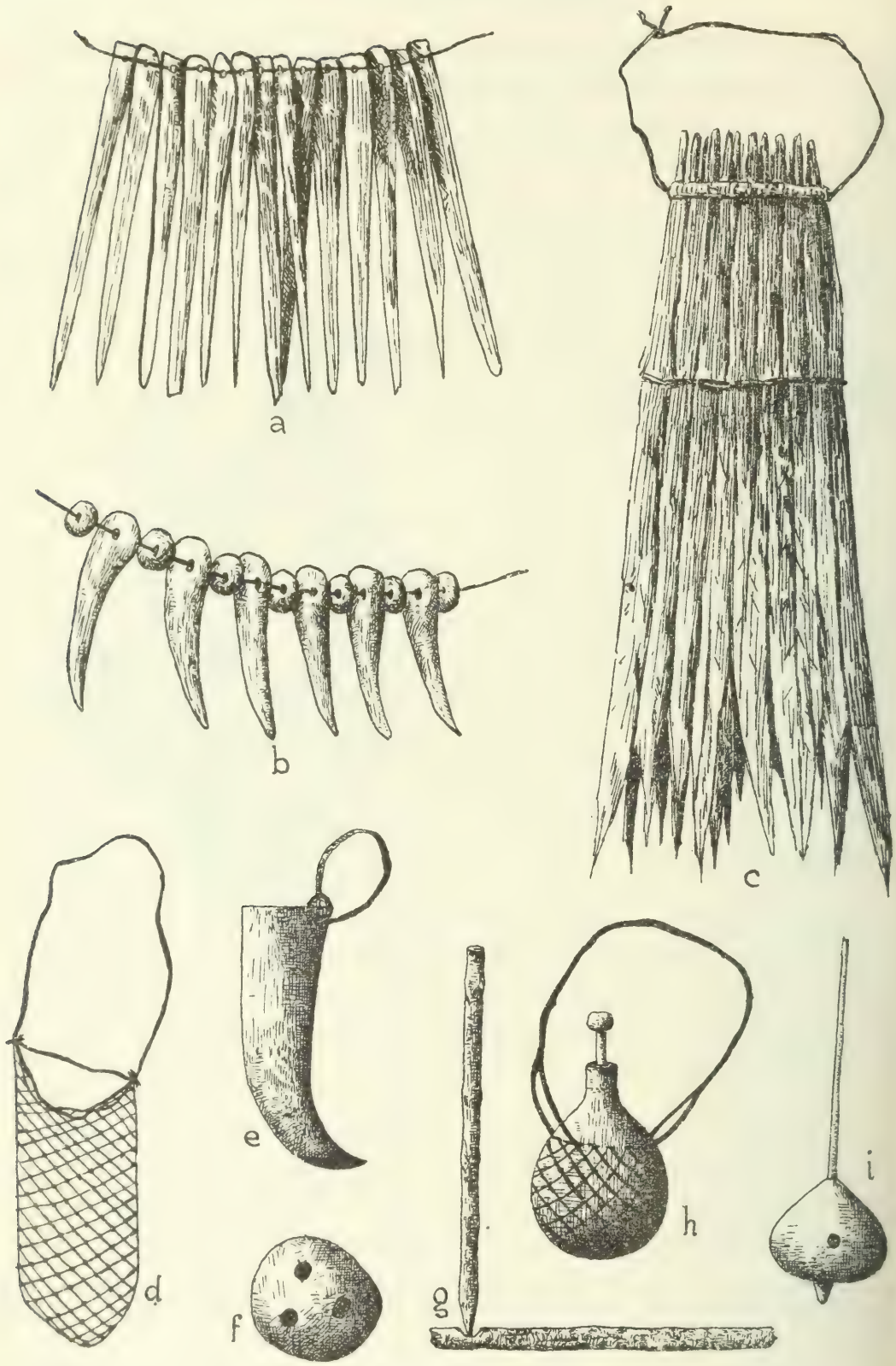


Fig. 3. — Objets des Indiens Tunebos.

2° une petite calebasse fermée par un morceau de macana, qui plonge jusqu'au fond (macana, palmier, la *Guilielma speciosa*). Dans cette calebasse, ils mettent de la chaux qu'ils absorbent continuellement (fig. 3 *h*);

3° un tube de roseau pour absorber la chaux;

4° des feuilles d'ayo ou coca (*Erythroxylon coca*) pour les mâcher;

5° tout l'attirail nécessaire pour absorber une certaine poudre alcaline dont nous parlerons plus loin.

Comme parure, les enfants portent un collier de dents de pécari (fig. 3 *b*), de perles de verre achetées aux blancs, de coquillages, etc... Les hommes n'en portent pas, mais se traversent le lobe de l'oreille par deux petits bois de trois ou quatre centimètres de long.

Le costume des femmes est des plus simples. C'est une simple ruana dont elles cousent l'ouverture centrale. Elles se la mettent du côté gauche, et la ferment du côté droit, en deux endroits, au-dessus de l'épaule et à la hauteur des cuisses, de façon que ce côté reste découvert. Cette ouverture leur sert de poche par derrière (fig. 2).

Cette manière d'attacher le vêtement vers le milieu des cuisses a deux effets, celui de faire que leurs jambes paraissent très courtes, et de ne les laisser marcher qu'avec peine.

Comme les hommes, elles se traversent le lobe de l'oreille avec de petits bois; elles portent deux espèces de colliers, l'un d'eux sous la ruana, l'autre par-dessus; le premier se compose de dents d'animaux, de perles et de coquillages et elles s'en séparent avec difficulté. L'autre se compose le plus généralement d'os longs d'oiseaux, tel que le hocco à casque, quelquefois aussi d'aiguilles et d'autres objets (fig. 3 *a*).

Armes. — Chasse et pêche.

L'arme principale de l'indien est l'arc de macana et la flèche de cinq types distincts.

Il y a la flèche à longue pointe barbelée pour tuer de grands oiseaux, tels que les hoccos et les pénélopes (fig. 4 *a*, *b*).

La flèche à trois pointes, chacune de la même forme que dans le type précédent, mais beaucoup plus petites, pour tuer de petits oiseaux (fig. 4 *c*).

La flèche terminée par une boule ou une surface plane, pour chasser les oiseaux sans en répandre le sang (fig. 4 *f*).

La flèche terminée par une boule qui présente trois pointes courtes (fig. 4 *e*).

La flèche en fer pour tuer les pécaris et se défendre contre les jaguars; ils en fabriquent la pointe avec de vieux machetes (fig. 4 *d*).

Ils ignorent l'usage des armes à feu, mais s'en effrayent peu. Un fusil est pour eux un « grand sorcier » et un revolver un « petit sorcier ».

Pour chasser, ils guettent les oiseaux en se cachant dans de petites cabanes de branchages au faîte des grands arbres ; ils font également des pièges qui sont de trois sortes :

Premier Type. — Dans un espace limité par une claie se trouve l'appât ; à l'entrée un nœud coulant immobilisé par un petit morceau de bois, qui maintient courbée une branche d'arbre flexible et forte. L'animal, en

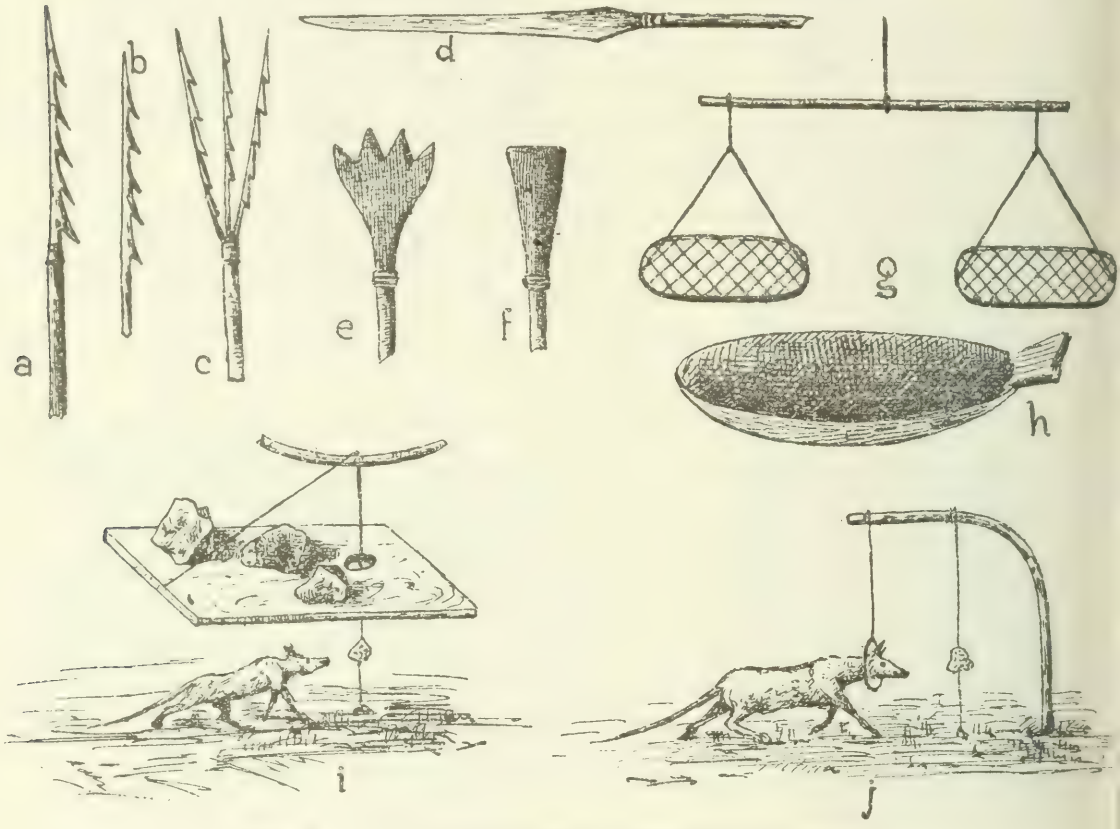


Fig. 4. — Armes, ustensiles et pièges des Tunebos.

se dirigeant vers l'appât, passe la tête par le nœud coulant et fait tomber le petit bois ; la branche se redresse et l'étrangle (fig. 4 *j*).

Deuxième Type. — Une claie supporte de grosses pierres, et deux cordes la maintiennent suspendue au-dessus de l'appât. En retirant celui-ci, la bête fait perdre l'équilibre à la claie qui tombe et l'écrase (fig. 4 *i*).

Troisième Type. — Dans un bois vertical, on a pratiqué une ouverture par où passe un autre bois horizontal. Un troisième réunit les deux premiers et maintient une grosse pierre en équilibre. En prenant l'appât l'animal attire le bois horizontal, tout l'équilibre se perd, la pierre tombe et l'assomme.

Pour pêcher, les Tunebos se servent d'aiguilles achetées aux blancs qu'ils rougissent au feu et recourbent en forme d'hameçon. Ils savent

aussi disposer des claies à l'entrée de certains canaux, où circule l'eau des rivières pendant la saison des pluies. Le poisson passe au-dessus des claies, mais lorsque l'eau baisse, il reste prisonnier.

Industries.

Les Tunebos récoltent le caoutchouc, mais ils le préparent mal et détruisent l'arbre.

Ils font des filets et des plateaux de balances avec des fibres végétales (fig. 4 *g*).

Ils travaillent assez bien le bois au machete, mais ne savent pas tisser.

Maisons et cases. — Mobilier.

Les maisons des Tunebos témoignent d'un certain goût.

Leur plan est elliptique, les parois se composent de poteaux formant une claire-voie, qui n'est pas verticale et affecte la forme d'un entonnoir s'évasant par le haut (fig. 5 *c*).

Le toit est formé de feuilles de palmiers formant de jolis dessins par leur assemblage ; plusieurs poteaux le soutiennent de l'intérieur ; une claie divise la maison en pièce et grenier et sert de lit. Une autre claie forme la porte.

Au milieu de la maison, se trouve le foyer ; comme mobilier, des jarres de terre, une cage d'oiseaux, formée de petits bois réunis par le haut et s'évasant par le bas, et plusieurs sacs renfermant de la cire, des fibres, du maïs, etc...

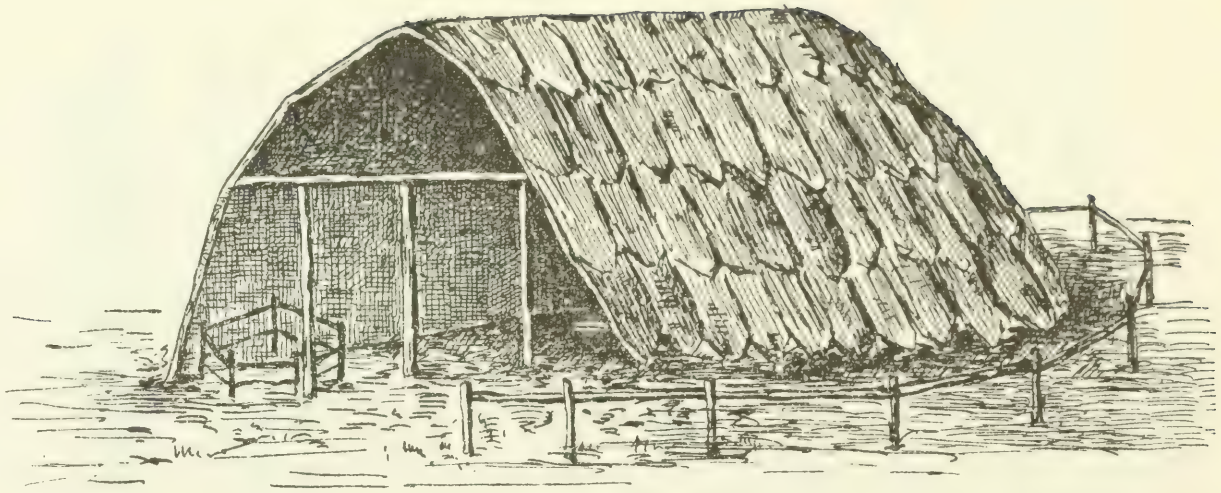
Lorsque les Tunebos ne comptent pas rester longtemps dans un endroit, ils construisent des cases ou tambos.

Ces cases sont un simple toit de feuilles en forme de voûte ronde, soutenu par des bambous courbés en cerceaux. Autour du tambo, court une sorte de balustrade qui en défend l'entrée (fig. 5 *b*). Dans la case (fig. 5 *d*), on trouve la cage à oiseaux, un espace pour les pores (*a*), des claies pour dormir (*f*, *d*), des bancs formés d'un seul bois appuyé sur deux fourches (*c*) ; du toit, pendent, comme toujours, les sacs qui contiennent le caoutchouc, etc...

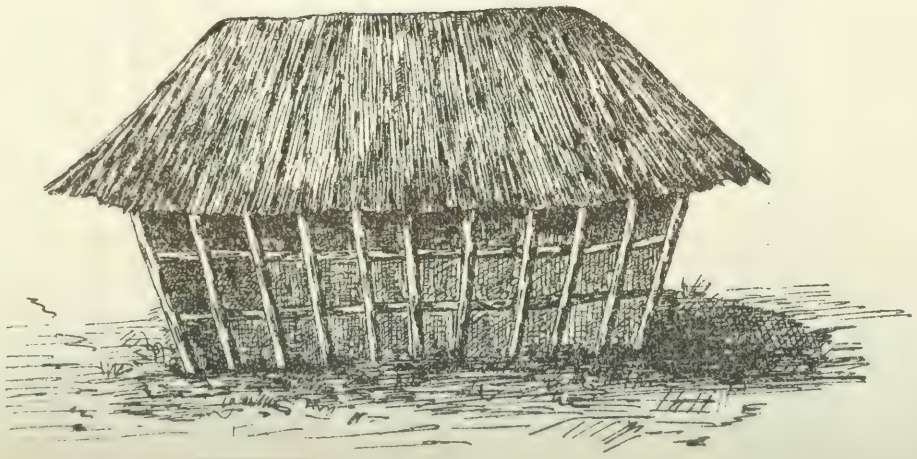
Plusieurs couples peuvent vivre dans un seul tambo, mais chacun a son foyer (*b*, *e*).

Toutes ces cases sont extrêmement propres, et on ne trouve jamais d'immondices dans les environs.

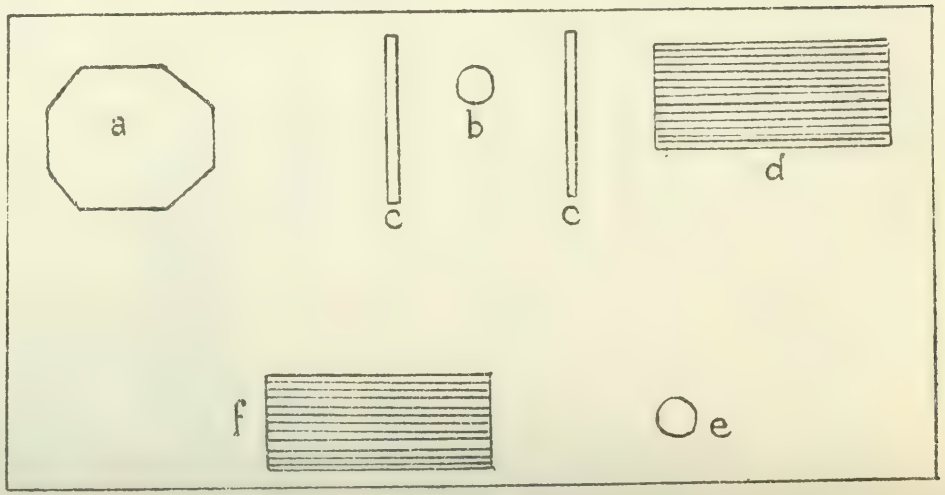
a



b



c



d

Fig. . Moulin à sucre et maisons des Tunchos.

Alimentation. — Animaux domestiques. — Moulins à sucre. — Boisson.

L'alimentation des Tunebos se compose essentiellement de maïs, bananes, manioc, igname et des produits de la chasse ; ils y ajoutent le bouquet terminal de certains palmiers et de certaines musinées. Ils mangent également des escargots (*Bulimus oblongus*), des scarabées, des larves, des crabes d'eau douce. Pour conserver la viande, ils la fument sans la saler, et cette viande communique à leurs cases une odeur caractéristique.

Ces indiens ne cessent d'absorber de la chaux, qu'ils retirent de la coquille des bulimes, et de mâcher de la coca.

Ceux qui ont vu les blancs, élèvent des porcs, des poules et des canards. Les autres se contentent d'élever, pour les manger, des hoccos, des pénélopes et des toucans.

Comme boisson, ils boivent du jus fermenté de canne à sucre. Pour broyer la canne, ils se servent de l'appareil suivant : dans un gros bois vertical, on a pratiqué deux trous, l'un vertical, l'autre horizontal ; la canne passe par ce dernier, et en la tournant en tous sens, on la brise. Le jus coule alors, par le trou vertical, dans une jatte qui le reçoit (fig. 5 *a*).

La chicha est une boisson de maïs. Pour la faire, les femmes mâchent les grains de maïs et les crachent dans un récipient ; ce sont les sucs salivaux qui produisent la fermentation.

Manière de faire le feu. — Poudre à priser. — Parapluies. Musique et chant.

Les Tunebos font du feu avec deux bois ; l'un est maintenu horizontalement par les genoux, l'autre, mû par les mains, tourne rapidement dans une entaille pratiquée dans le premier. L'opération ne dure presque pas, mais un blanc réussit rarement à enflammer les bois (fig. 3 *g*).

Ils prisent une poudre alcaline très forte, qu'ils appellent *yopo*. Cette poudre se conserve dans un bec de toucan (fig. 3 *e*), ils en jettent un peu dans un plat de bois (fig. 4 *h*) et chacun l'aspire en s'aidant d'un os de hocco, à la façon d'un chalumeau. Ils prétendent que cette poudre les protège contre le froid des montagnes.

Dans le même but, ils usent de curieux parapluies. Ce sont des feuilles réunies par une ficelle et qui peuvent s'ouvrir et se replier. Ces feuilles leur protègent la tête et les épaules (fig. 3 *c*).

Avec des fruits traversés par une tige de bois et percés d'un trou, ils fabriquent des toupies (divinatoires ?) qui rendent un certain son (fig. 3 *i*).

Comme instruments de musique, ils connaissent une sorte d'ocarina

formé également d'un fruit percé de trous (fig. 3 *f*), et une guitare, bois creux cylindrique sur lequel ils tendent des cordes.

Leur chant est très curieux, c'est une mélodie parfaitement monotone et sans aucune mesure ; ils chantent avec une extrême volubilité et ne s'interrompent que pour cracher.

Maladies.

Les Tunebos sont sujets à une maladie assez curieuse : elle commence par une sorte de rhume, les fosses nasales se remplissent de pus et le malade meurt.

Beaucoup parmi eux ont cette espèce de lèpre, non contagieuse, caractérisée par des taches blanches, que l'on appelle *carate.*

Leurs dents sont saines bien que noircies ; la calvitie est inconnue parmi eux.

Il y a quelques années un grand nombre moururent des suites d'une épidémie.

Idées religieuses. — Moralité. — Mariage. — Manière de traiter les morts.

Nous savons peu de choses sur leurs idées religieuses, car ils gardent le plus profond silence sur ce sujet, et nous ignorerions encore s'ils en ont, sans une circonstance fortuite. Un jaguar enlevait des animaux domestiques, chaque nuit, dans un groupe de Tunebos, où vivaient quatre ou cinq familles ; je pus obtenir d'aller, avec le lieutenant Parra, passer une nuit chez eux, pour chasser la bête. Après un long affût, qui ne nous rapporta qu'une forte fatigue, nous pûmes assister au réveil des Indiens, et constater qu'ils font une sorte de prière, assis, en ouvrant les bras et en regardant vers le ciel.

Ils ont également une cérémonie (religieuse ?) à la naissance des enfants, et leur font boire le latex d'un certain arbre.

Les mœurs ne paraissent pas mauvaises et ils manifestent une certaine pudeur.

Ils traitent bien leurs femmes et ne les enferment pas autant qu'on le dit, car elles ne cessèrent d'envahir notre campement. Ces femmes manifestent une grande obéissance à leur mari et ne font rien sans sa permission.

Nous ne savons pas exactement comment se font les mariages. Nous avons pu observer cependant que les femmes se marient extrêmement jeunes. Nous n'avons, du reste, pu voir que des femmes mariées ; peut-être les autres se cachent-elles ?

Un de mes compagnons me raconta que, l'année précédente, il avait vu, à la porte d'une maison, une jeune fille qui portait de larges feuilles de *rascaderas* (une aroïdée de grande taille) sur la tête. Huit jours après, il la revit, elle était toujours debout et les feuilles la cachaient presque complètement. On lui dit que c'était une fiancée qui subissait un temps d'épreuve.

La manière de traiter les morts est plutôt triste. Ils les abandonnent aux gallinazos (*Cathartes*, vautours noirs) et ne touchent à aucun objet leur ayant appartenu. C'est ainsi que j'ai trouvé le corps d'un individu mordu par un crotale et dont le squelette était, au bout de trois mois, parfaitement nettoyé par les fourmis.

Manière de diviser le temps. — Système de numération. Poids. — Langue.

Les Tunebos divisent le temps par lunes et connaissent l'heure par la hauteur du soleil. On les entend dire à chaque instant : « Je viendrai dans une lune, dans deux lunes, quand le soleil sera grand, quand il sera petit. »

Ils n'ont aucun système d'écriture. Quelques-uns nous ont donné un système de numération octénaire, mais il semble que les Tunebos du Cocuy (le groupe le plus important) emploient un système décimal. Les premiers comptent jusqu'à huit, puis ils disent huit un, huit deux, etc.

Pour peser, ils emploient des balances très analogues aux nôtres. C'est un bois de macana suspendu par le milieu, d'où pendent deux plateaux. Ces plateaux sont formés d'un cerceau de bois sur lequel est tendu un filet (fig. 4 *g*).

Nous avons remis un vocabulaire à M. le Dr Rivet. Ce vocabulaire contient surtout des termes courants. Les termes abstraits, les verbes et les formes grammaticales sont extrêmement difficiles à connaître.

Les quelques Tunebos qui savent un peu d'espagnol emploient les formes infinitives pour exprimer les actions, et la forme *endero* ou *andero* précédée de *ese* (ce) pour exprimer les substantifs abstraits :

ese vendendero ese cuanto valer,

cet objet devant être vendu, cela combien valoir.

Ese comendero no tener,

cette chose devant être mangée, ne pas avoir (je n'ai pas de quoi manger).

II. Indiens Pedrazas.

Sur la rive gauche du Margua vivent les Pedrazas, autre race d'Indiens, plus blanche et plus belle que les Tunebos, mais qui s'éloigne davantage des Blancs.

Ces Indiens se traversent la cloison du nez et le lobe de l'oreille avec des bois de 20 centimètres de long.

Leurs coutumes sont celles des Tunebos, mais ils ensevelissent leurs morts.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE
L'ARCHÉOLOGIE
ET DE LA
MÉTALLURGIE COLOMBIENNES,

PAR G. DE CRÉQUI-MONTFORT ET P. RIVET.
(Avec la collaboration de H. ARSANDAUX, pour la partie métallurgique.)

Grâce à M. Legendre, secrétaire de la rédaction de *La Nature*, nous avons pu acquérir une intéressante collection d'objets en métal de Colombie. Cette petite série de vingt pièces appartenait à M. J. Duchène, de La Chaux-de-Fonds (Suisse), qui l'avait reçue d'un de ses cousins, commerçant en horlogerie. Ce dernier, mort en 1900, l'avait achetée à Bogotá à des Indiens, qui venaient s'approvisionner dans cette ville. Les provenances exactes ne sont pas, par suite, indiquées, mais il y a lieu de croire que ces objets sont des produits de l'industrie chibcha [1].

A cette collection, nous avons adjoint, d'une part, les pièces métalliques que possèdent le Musée d'Ethnographie du Trocadéro et le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, dont M. le professeur Verneau et M. Salomon Reinach nous ont facilité l'étude avec leur obligeance coutumière ; d'autre part, une intéressante série d'objets que M. Frandin, ancien ministre de France à Bogotá, a eu l'amabilité de mettre à notre disposition. Enfin, nous donnons des reproductions d'une série de photographies d'objets en or de Colombie, qui appartiennent à la collection de photographies du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum national d'Histoire naturelle, où elles sont cataloguées sous la rubrique « Trésor d'Antioquia », sans autre indication [2].

1. Nous avons, d'ailleurs, pu identifier, comme nous le dirons plus loin, un de ces objets.

2. Nous verrons que, d'après un des échantillons de cette collection, nous croyons être en droit de supposer que ces objets proviennent d'une caverne d'Antioquia, lieu sacré indigène, qui renfermait un grand nombre de pièces de valeur.

Nous désignons les objets provenant du Musée d'Ethnographie par l'abréviation *Tr.*, ceux du Musée des Antiquités nationales par les initiales *S. G.*

Nous étudierons tous ces objets au double point de vue archéologique et métallurgique.

I. Étude archéologique.

Sans avoir la prétention de donner la bibliographie complète des mémoires consacrés jusqu'ici à l'étude d'objets métalliques de la Colombie, nous signalerons les travaux d'ensemble ou les notes de Uricoechea (72-73-74), de Bollaert (10), de Posada-Arango (53), de R. et L. Zerda (81-82), d'Uribe Angel (71), de de Nadaillac (48), de Kunz (38), de Uhle (68-69-70), de Seler (63, pl. LXI-LXIV), de Restrepo (56), de Restrepo Tirado (57-58), de Read (54), de Wilson (79), de Baessler (5), de Joyce (36), de de Borchgrave (12), de Kunike (37).

Quelle que soit la valeur des études de ces différents ethnographes, on peut dire qu'une monographie complète de l'archéologie colombienne reste à faire, dont l'utilité se fait sentir chaque jour davantage, maintenant que l'on connaît suffisamment les civilisations de l'Amérique centrale et celles de l'Équateur et du Pérou, entre lesquelles la civilisation colombienne constitue vraisemblablement un lien.

Notre travail n'a pas la prétention de combler cette lacune de l'ethnologie américaine. Il ne représente, à nos yeux, qu'un élément de plus ajouté à ceux que l'on possède déjà, et qui permettront quelque jour d'entreprendre une synthèse utile de l'archéologie colombienne.

*
* *

Nous décrirons successivement les objets de notre collection, en les groupant d'après leur destination supposée.

Grelots. — Les deux seuls grelots de Colombie que possède le Musée d'Ethnographie du Trocadéro (n°s 36.311, 36.312) proviennent de la province d'Antioquia, d'où d'autres spécimens ont été déjà décrits (82, p. 98; 71, pl. XVIII, fig. 36; 79, p. 628, fig. 282). Tous ces objets sont munis d'un anneau de suspension et se rapprochent par là de la forme commune sur la côte péruvienne et dans le Centre-Amérique (76, p. 313). L'une de nos pièces est quasi sphérique (pl. VIII, fig. 3), l'autre a la forme d'un ovoïde allongé, comme tous les grelots mexicains (pl. VIII, fig. 5).

Clochette. — L'objet que nous désignons sous ce nom (pl. V, fig. 8) a la forme d'une demi-sphère creuse, cerclée d'une tresse filigranée et portant à son sommet des fils métalliques, en partie rompus, qui servaient probablement à la suspension. Le long du bord libre, se trouve un ornement qui paraît représenter un insecte assez informe. Enfin, à l'intérieur,

au sommet de la demi-sphère, existe une saillie irrégulière métallique, qui servait peut-être d'attache au battant disparu. Nous ne saurions toutefois affirmer qu'il s'agit là d'une clochette, n'ayant pas trouvé dans la littérature de pièce de comparaison moins détériorée. Cet objet provient du lac de Fúquene (Cundinamarca) (Tr. n° 36.317).

Grains de collier. — Nous en avons de plusieurs types. Les uns sont de petits disques en *tumbaga* [1], perforés à leur centre (pl. V, fig. 2), semblables aux grains en coquille, si communs dans les tombes précolombiennes de toute l'Amérique ; d'autres, en or, ont une forme bitronconique générale, avec quelques variantes (pl. VI, fig. 14). Des objets analogues, sinon identiques, à ces deux types ont été trouvés dans des tombes équatoriennes (**76**, p. 290).

Un dernier échantillon provenant de la Sierra Nevada (Tr. n° 21.198) a la forme d'un barillet. Il est fait de la juxtaposition de trois spirales ovalaires de fil, et est terminé à ses extrémités par un anneau de fil tressé (pl. V, fig. 1). Un objet identique, en or, provenant de l'État d'Antioquia, a été figuré par Uribe Angel (**71**, pl. XIX, fig. 41).

Épingles. — Nous possédons deux jolis objets rentrant dans cette catégorie. Le premier (pl. V, fig. 3) provient de Sogamoso (Boyacá) (Tr. n° 36.316). Le personnage qui orne l'extrémité supérieure a la tête couverte d'une coiffure cylindrique, dont le bord est fait d'une tresse de fil. Les oreilles, les yeux, la bouche, le contour de la figure, les deux bras, qui sont ramenés sur la poitrine, sont indiqués au moyen d'un fil métallique. Les jambes ne sont pas figurées. Le corps est limité en bas par une tresse de fil, et, à ce niveau, se trouve un anneau auquel est suspendue une lamelle d'or. Cet objet avait été certainement transformé en broche, et c'est ce qui explique que son extrémité inférieure soit mousse.

Le second objet (pl. V, fig. 4, 5, 6) appartient à la collection particulière de M. Frandin, selon lequel il provient de la presqu'île de Goagira. C'est une magnifique épingle en *tumbaga*, de 35 centimètres de longueur. D'après son possesseur, elle avait été trouvée brisée près de son extrémité supérieure, et les deux tronçons ont été soudés à une époque récente. De fait, on retrouve les traces d'une soudure ; de plus, la partie qui constitue le corps même de l'épingle est d'une couleur plus cuivrée que le personnage qui en forme la tête, lequel a une teinte jaune très nette.

1. Le mot colombien *tumbaga* désigne un alliage en proportion variable de cuivre et d'or natif argentifère.

Ce personnage est debout sur une plate-forme circulaire. Il porte un ornement de tête dédoublé en deux parties absolument semblables dans leur forme et presque dans tous les détails de leur décoration. C'est une coiffure en fer à cheval, surmontée de deux appendices divergents. Le fer à cheval antérieur est orné de trois lignes en relief, entre lesquelles se trouvent de fines ponctuations saillantes. Sur le fer à cheval postérieur, ces ponctuations sont remplacées par une torsade. Entre les branches des appendices supérieurs, il existait primitivement un autre ornement, qui est brisé presque à sa base. Aux oreilles, se trouvent deux bijoux en forme de roues cerclées de ponctuations. Le cou est entouré d'un grand collier, descendant très bas, formé d'un simple fil. La partie antérieure du bassin est nue, mais les hanches et les fesses sont couvertes d'un pagne composé d'une ceinture à laquelle sont suspendues des pendeloques linéaires, plus longues sur les côtés qu'en arrière. Les cheveux forment dans le dos deux tresses latérales, réunies à leur partie supérieure par un fil métallique. Ces nattes rappellent celles que les Indiens du haut plateau portent encore actuellement. Elles sont fortement serrées dans les spires d'un ruban représenté ici par un fil. L'extrémité libre des cheveux forme une longue boucle qui descend jusqu'aux hanches. Entre les nattes, émerge une tête d'animal en haut relief, dont le corps très réduit semble fixé sur le dos par deux fils transversaux. Cet animal paraît être un félin, peut-être un jaguar.

Dans la main droite, le personnage tient un long instrument aplati dans le sens antéro-postérieur, dont les bords portent une série d'entailles, et dont l'extrémité inférieure repose sur le plateau même qui lui sert de piédestal. Dans la main gauche, se trouve un objet qui s'évase vers le haut en triangle, et dont le bord libre est finement dentelé.

Au-dessous du plateau, on note un curieux motif ornemental dont notre reproduction donnera une meilleure idée que toute description. C'est immédiatement au-dessous de ce décor que se trouvait la brisure dont nous avons parlé.

Les épingles, dont l'usage était répandu dans toute la région andine sud-américaine jusqu'au Chili (**76**, p. 287-290), ne sont pas rares en Colombie ; des spécimens d'Antioquia, d'Ubaté, de Popayan, de Manizales ont été figurés par Uribe Angel (**71**, pl. XX, fig. 44), Uhle (**70**, I, pl. XXIII, fig. 9-10) et Seler (**63**, pl. LXI, fig. 10). C'est de l'exemplaire de Manizales que se rapproche le plus le bel objet de la collection Frandin, que nous venons de décrire.

Ornements de nez. — Nous ne ferons que mentionner deux petits anneaux très simples, dont l'un (pl. V, fig. 13), en *tumbaga*, appartient au Musée de Saint-Germain et provient du pays chibcha (n° 19.739) et

PLANCHE V.

PLANCHE V.

Fig. 1. — Sierra Nevada. Tr., n° 21198. 1/1. Analyse n° 22.
Fig. 2. — Pays chibcha. S. G., n° 19738. 1/1. Tumbaga.
Fig. 3. — Sogamoso (Boyacá). Tr., n° 36316. 1/1. Analyse n° 38.
Fig. 4. — Goajira (Coll. Frandin). 1/2. Tumbaga.
Fig, 5, 6. — Même objet que fig. 4. 1/1. Tumbaga.
Fig. 7. — Pays chibcha. S. G., n° 19744. 1/1. Or.
Fig. 8. — Lac de Fúquene (Cundinamarca). Tr., n° 36317. 1/1. Analyse n° 36.
Fig. 9. — Pays chibcha. S. G., n° 19745. 1/1. Tumbaga.
Fig. 10. — Pays chibcha. S. G., n° 19822. 1/1. Tumbaga.
Fig. 11. — Bogotá. Tr., n° 12334. 1/1. Tumbaga.
Fig. 12. — Pays chibcha. S. G., n° 19739. 1/1. Or.
Fig. 13. — Pays chibcha. S. G., n° 19739. 1/1. Or.
Fig. 14. — Pays chibcha. S. G., n° 19820. 1/1. Or.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

PLANCHE VI.

PLANCHE VI.

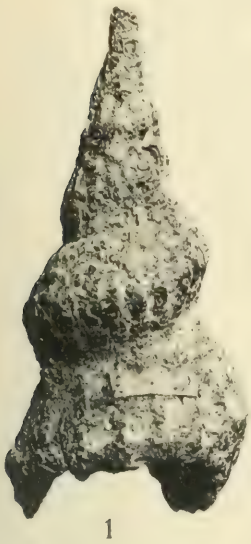
Fig. 1. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 40.
Fig. 2. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 1.
Fig. 3. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 12.
Fig. 4. — Bogotá (Coll. Frandin). 1/1. Tumbaga.
Fig. 5. — Trésor d'Antioquia.
Fig. 6. — id.
Fig. 7. — id.
Fig. 8. — id.
Fig. 9. — id.
Fig. 10. — id.
Fig. 11. — id.
Fig. 12. — id.
Fig. 13. — id.
Fig. 14. — id.
Fig. 15. — id.
Fig. 16. — id.
Fig. 17. — Colombie (Coll. personnelle). 2/1. Tumbaga.
Fig. 18. — Trésor d'Antioquia.
Fig. 19. — Goajira (Coll. Frandin). 1/1. Or.
Fig. 20. — Trésor d'Antioquia.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

PLANCHE VII.

PLANCHE VII.

Fig. 1. — Antioquia. Tr., n° 36321. 2/3. Analyse n° 2.
Fig. 2. — Pays chibcha. S. G., n° 19737. 1/1. Tumbaga.
Fig. 3. — Pays chibcha. S. G., n° 19737. 1/1. Tumbaga.
Fig. 4. — Bogotá. Tr., n° 12333. 1/1. Analyse n° 25.
Fig. 5. — Pays chibcha. S. G., n° 19821. 1/1. Tumbaga.
Fig. 6. — Pays chibcha. S. G., n° 19742. 1/1. Tumbaga.
Fig. 7. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 8.
Fig. 8. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 18.
Fig. 9. — Fontibon (Cundinamarca). Tr., n° 36318. 2/1. Tumbaga.
Fig. 10. — Pays chibcha. S. G., n° 19745. 1/1. Tumbaga.
Fig. 11. — Pays chibcha. S. G., n° 19745. 1/1. Tumbaga.
Fig. 12. — Pays chibcha. S. G., n° 20210. 1/1. Tumbaga.
Fig. 13. — Goajira (Coll. Frandin). 1/1. Or.
Fig. 14. — Pays chibcha. S. G., n° 19821. 1/1. Tumbaga.
Fig. 15. — Pays chibcha. S. G., n° 19742. 1/1. Tumbaga.
Fig. 16. — Pays chibcha. S. G., n° 19821. 1/1. Or.
Fig. 17. — Pays chibcha. S. G., n° 19743. 1/1. Tumbaga.
Fig. 18. — Pays chibcha. S. G., n° 19821. 1/1. Or.


1

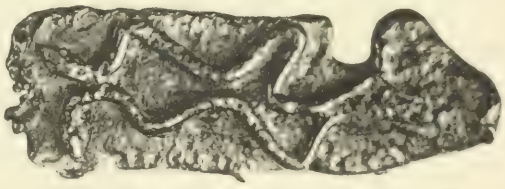
2

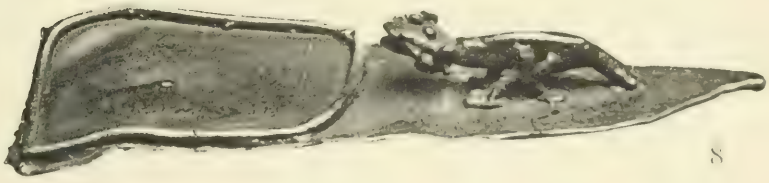
3

4

5

6


7


8

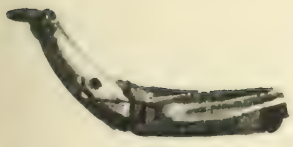
9

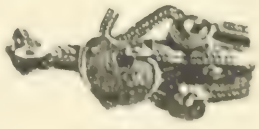
10

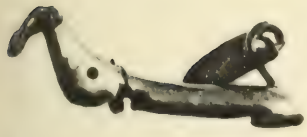
11

12

13


14


15


16

17

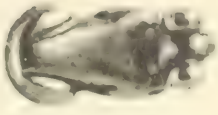

18

PLANCHE VIII.

PLANCHE VIII.

Fig. 1. — Colombie. Tr., n° 36320. 1/1. Analyse n° 9.
Fig. 2. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 3. — Antioquia. Tr., n° 36312. 2/3. Analyse n° 27.
Fig. 4. — Sogamoso (Boyacá). Tr., n° 36314. 1/1. Analyse n° 33.
Fig. 5. — Antioquia. Tr., n° 36311. 2/3. Analyse n° 4.
Fig. 6. — Sogamoso (Boyacá). Tr., n° 36315. 1/1. Analyse n° 29.

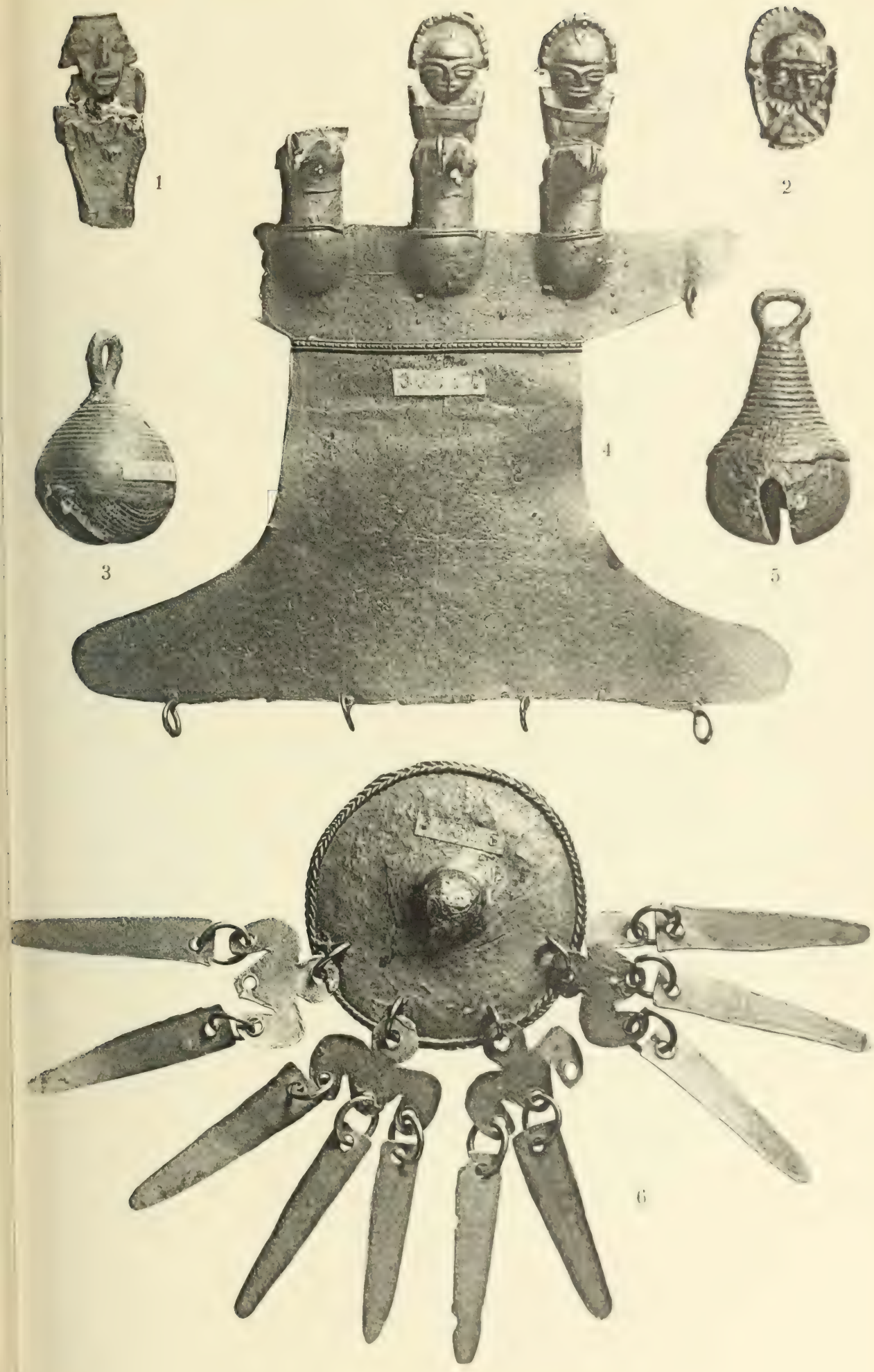
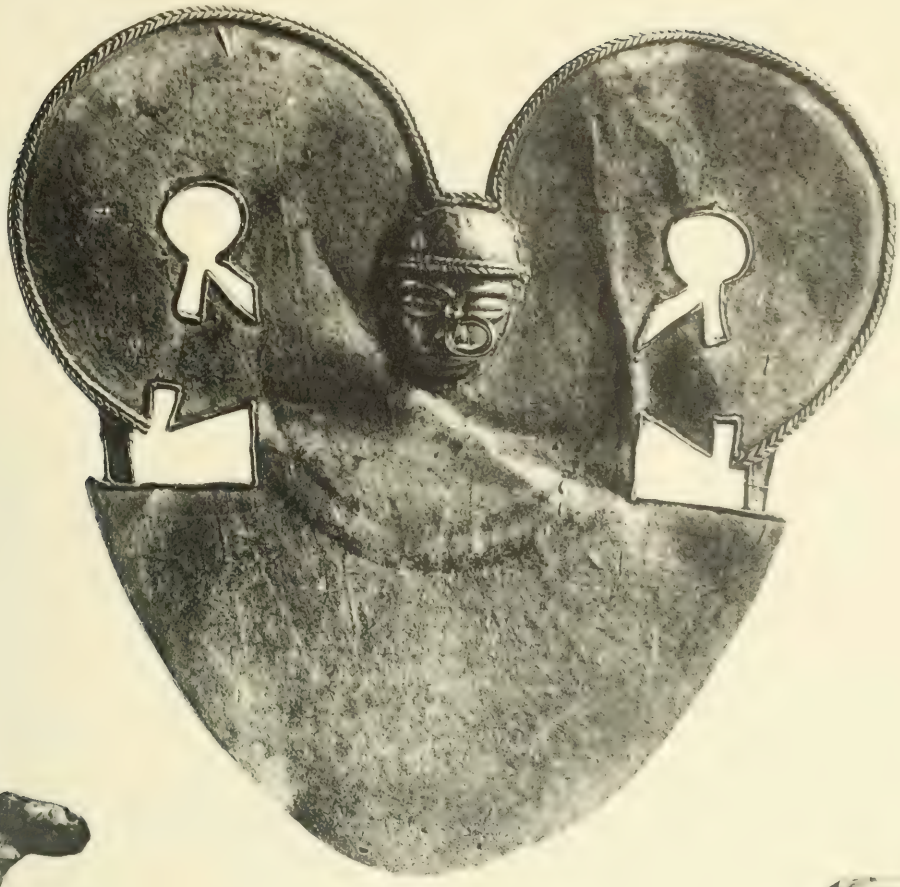

1
2
3
4
5
6

PLANCHE IX.

PLANCHE IX.

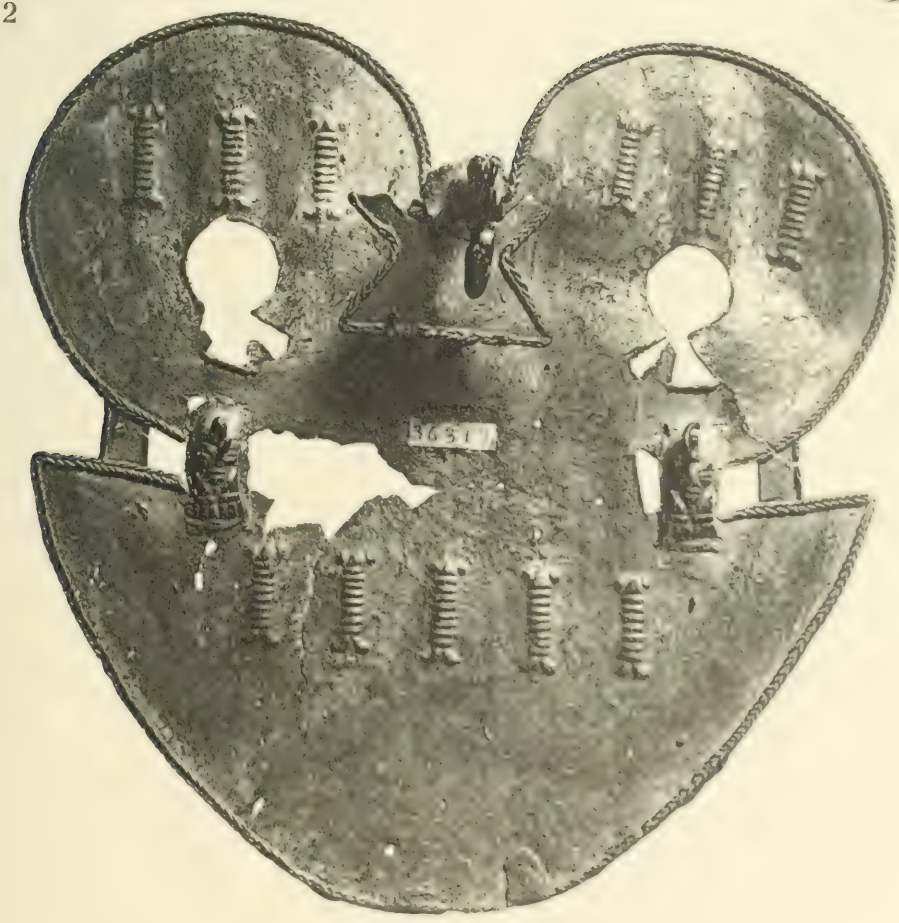
Fig. 1. — Pays chibcha. S. G., n° 19736. 2/3. Tumbaga.
Fig. 2. — Antioquia. Tr., n° 36313. 1/1. (fait partie de la plaque de la fig. 4).
Fig. 3. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 39.
Fig. 4. — Antioquia. Tr., n° 36313. 2/3. Cuivre doré.



1

2

3



4

PLANCHE X.

PLANCHE X.

Fig. 1. — Nouvelle Grenade. Tr., n° 21175. 1/1. Analyse n° 5.
Fig. 2. — Nouvelle Grenade. Tr., n° 21177. 1/1. Analyse n° 6.
Fig. 3. — Nouvelle Grenade. Tr., n° 21176. 1/1. Analyse n° 3.
Fig. 4. — Colombie. Tr., n° 36319. 1/1. Analyse n° 14.
Fig. 5. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 6. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 15.
Fig. 7. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 8. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 42.
Fig. 9. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 10.
Fig. 10. — Nouvelle Grenade. Tr., n° 21178. 1/1. Analyse n° 13.
Fig. 11. — Pays chibcha. S. G., n° 20211. 1/1. Tumbaga.
Fig. 12. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 13. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 16.
Fig. 14. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 16.

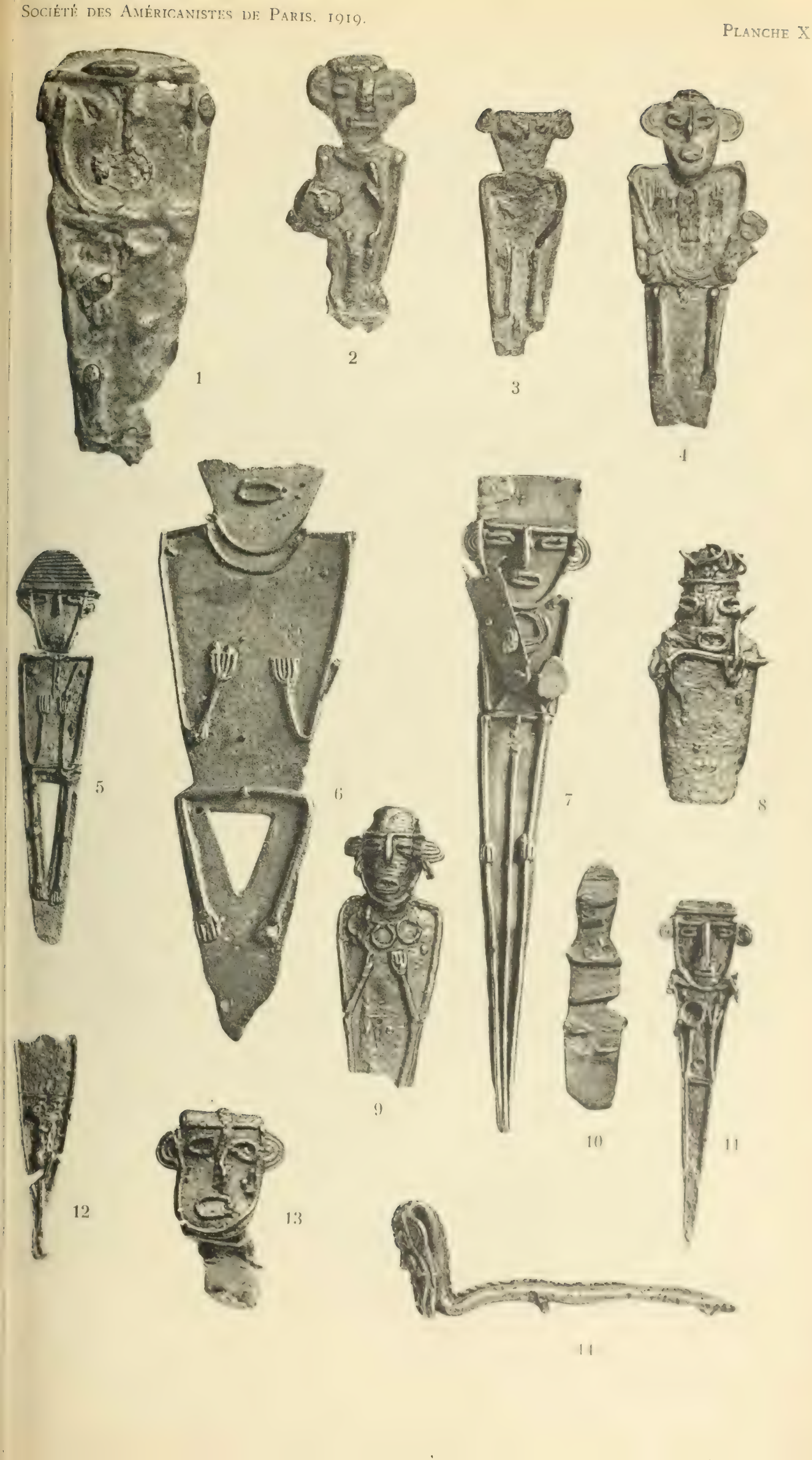

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

PLANCHE XI.

PLANCHE XI.

Fig. 1. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 41.
Fig. 2. — Bogotá (Coll. Frandin). 1/1. Tumbaga.
Fig. 3. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 4. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 43.
Fig. 5. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 35.
Fig. 6. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 7. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 8. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 9. — Pays chibcha. S. G., n° 19741. 1/1. Tumbaga.
Fig. 10. — Bogotá (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 45.
Fig. 11. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Tumbaga.
Fig. 12. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 28.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

PLANCHE XII.

PLANCHE XII.

Fig. 1. — Trésor d'Antioquia.
Fig. 2. — Trésor d'Antioquia. Or.
Fig. 3. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 17.
Fig. 4. — Trésor d'Antioquia. Or.
Fig. 5. — Trésor d'Antioquia. Or.

1

2

3

4

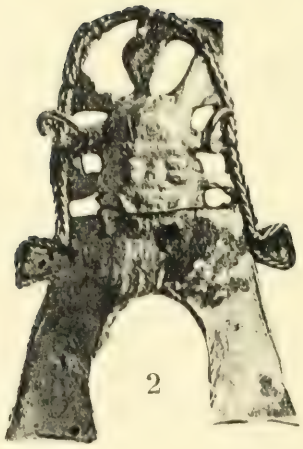
5

PLANCHE XIII.

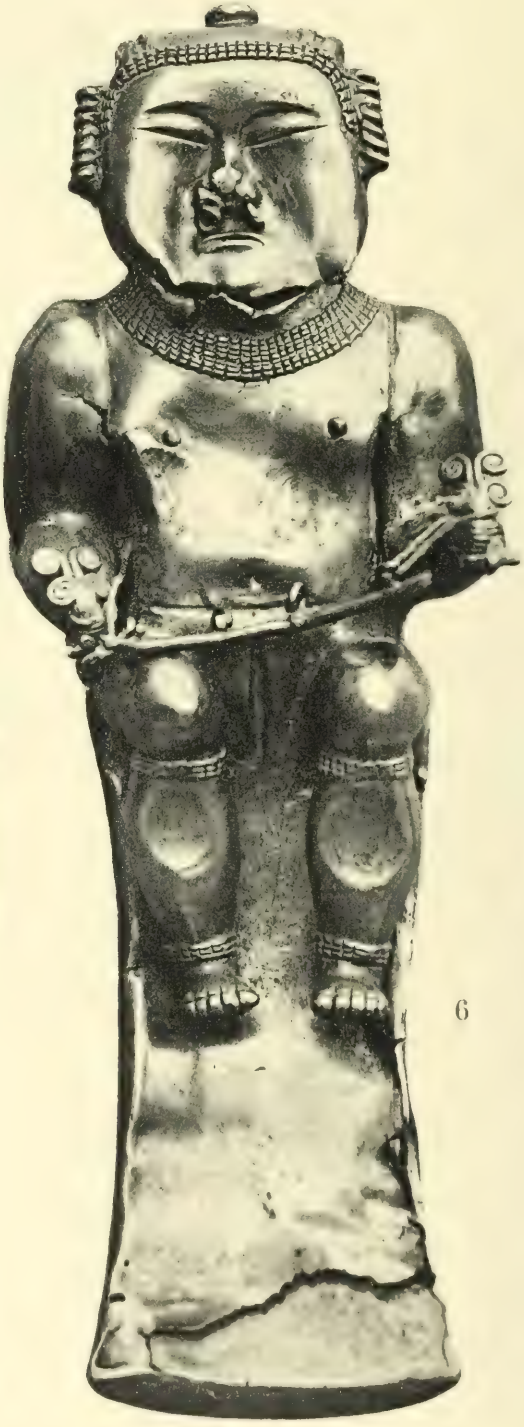
PLANCHE XIII.

Fig. 1. — Bogotá (Coll. Frandin). 2/1. Argent.
Fig. 2. — Pays chibcha. S. G., n° 19745. 1/1. Tumbaga.
Fig. 3. — Bogotá (Coll. Frandin). 2/1. Tumbaga.
Fig. 4. — Bogotá (Coll. Frandin). 2/1. Argent.
Fig. 5. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 30.
Fig. 6. — Trésor d'Antioquia. Or.
Fig. 7. — Colombie (Coll. personnelle). 1/1. Analyse n° 37.

1



2



6

5

lont le second orne le nez d'un personnage figuré sur un vase d'Antio-
quia (Tr. n° 31.906), qui a été publié par Hamy (31, pl. XXX, fig. 97).
Des poteries semblables ne sont d'ailleurs pas rares en Colombie.

Plus intéressant est l'exemplaire représenté pl. V, fig. 11. C'est une
ige cylindrique tordue sur elle-même, terminée à ses extrémités par un
bouton. Elle provient de Bogotá (Tr. n° 12.334). Des objets analogues
nt été rencontrés dans les départements d'Antioquia (79, pl. LXV ; 71,
l. XXIII, fig. 63 ; 40, p. 311, fig. 28), de Cundinamarca, de Tolima et
lu Cauca (70, I, pl. XXIII, fig. 13-15) et l'un de nous en a décrit deux
provenant de Chordeleg (Équateur) (76, p. 297).

Les anciens chroniqueurs en ont d'ailleurs signalé l'usage chez cer-
aines tribus. Parlant des Indiens des environs de Cali, Herrera et Cieza
le León rapportent qu'ils avaient l'habitude de se perforer les narines
pour y introduire des clous d'or, tordus sur eux-mêmes, de la grosseur
u doigt, qu'ils appelaient *caricuris* (*unos clavos retorcidos de oro, tan
ruessos como un dedo*) (32, III, 6e décade, liv. 3, p. 96 ; 17, p. 380).

Nous ne ferons que mentionner un ornement de nez en forme de crois-
ant, en *tumbaga*, que possède le Musée des Antiquités nationales (pl. V,
g. 9). Il s'agit là d'une forme très usuelle en Colombie, avec des
ariantes très nombreuses (71, pl. X, fig. 3, pl. XIII, fig. 3, pl. XIV,
g. 11, pl. XXI, fig. 51, 54, pl. XXII, fig. 58 ; 23, pl. VII, fig. 1-4 ; 79,
. LXV, LXVII ; 63, pl. LXIV ; 38, p. 267, fig. 2 ; 70, I, pl. XXIII,
g. 1-3 ; 56, *Atlas*, pl. IX, fig. 21 ; 37, pl. VIII, fig. 84, 86).

On rencontre également en Colombie des *narigueras* formées d'un
anneau métallique creux, en forme de C, dont les deux extrémités
ennent presque s'affronter (pl. VI, fig. 5-10, 13). Parmi ces objets,
us devons une mention spéciale au spécimen représenté pl. V, fig. 10.
e tube métallique, au lieu d'être continu, est ajouré ; il est formé par la
xtaposition de doubles spirales de fils métalliques, maintenues elles-
mêmes en place par des fils parallèles placés le long du bord externe de
bjet. Uribe Angel a figuré une pièce presque identique provenant d'An-
quia (71, pl. XVII, fig. 30).

D'autres *narigueras* colombiennes affectent la forme d'un V large-
nt ouvert (pl. VI, fig. 12). On peut hésiter toutefois à classer ces
ets parmi les ornements de nez, ou parmi les ornements d'oreilles.

On trouvera, dans l'ouvrage que l'un de nous a consacré à l'archéolo-
américaine, la répartition en Amérique de ces ornements (76, p. 295-
).

Ornements d'oreilles. — Nous n'avons à décrire que deux objets ren-
nt dans cette catégorie. Le premier (pl. V, fig. 12) est composé d'une

barrette portant trois perles en or ; il était suspendu par un crochet placé au milieu de la barrette[1]. Le second, en or également (pl. V, fig. 14), est un large disque portant, en son centre, un gros fil coudé destiné à être introduit dans l'orifice du lobule. Nous connaissons un ornement presque identique provenant d'Antioquia (71, pl. XXIII, fig. 67).

Anneau. — Notre collection ne renferme qu'un anneau. C'est une jolie pièce en or, provenant du « trésor d'Antioquia » (pl. VI, fig. 11). Nous verrons que les anneaux font souvent partie des ornements que portent les personnages représentés par les *tunjos*.

Lamelles d'ornementation. — Nous désignons ainsi quatre objets, qui figurent parmi les photographies du « trésor d'Antioquia ». Ce sont des lames minces, métalliques, de formes diverses, présentant comme ornementation des lignes faites d'une fine ponctuation au repoussé (pl. VI, fig. 15, 16, 18, 20). Uribe Angel et Restrepo ont figuré des objets semblables en or, provenant d'Antioquia et du pays chibcha (71, pl. XVIII, fig. 33 ; 56, *Atlas*, pl. VI, fig. 13), qui paraissent avoir servi de couronnes ou de pièces d'applique sur les vêtements.

Plaques pectorales ou tincullpa. — Une des plus belles pièces de cette série a été rapportée au Musée d'Ethnographie du Trocadéro (n° 36.313) par Chaffanjon ; elle provient d'Antioquia (pl. IX, fig. 4). C'est une grande plaque cordiforme en cuivre doré, cerclée sur tout son pourtour d'un fil tressé. Les ornements qu'elle porte ont été obtenus au repoussé. Ils comprennent onze motifs en forme d'I, formés de lignes horizontales superposées et de ponctuations aux extrémités, disposés en trois groupes : un groupe de trois à gauche et en haut, un groupe de trois à droite et en haut, un groupe de cinq sur une seule ligne à la partie inférieure. Latéralement, on observe deux représentations humaines portant au milieu du front un crochet.

La plaque porte, en outre, des fenêtres faites à l'emporte-pièce, qu'il est facile de reconstituer dans leur forme primitive, malgré les cassures secondaires qui se sont produites sur leurs bords ; celles qui se trouvaient en haut, à droite et à gauche, étaient circulaires, avec deux prolongements divergents sensiblement rectangulaires ; celles qui se trouvaient de chaque côté des représentations humaines étaient quadrangulaires.

En haut, au niveau de l'incisure médiane, une lame métallique, en partie brisée, bordée également d'une tresse, se détache, à un centimètre en avant de la plaque principale, à laquelle elle est fixée par deux solides

1. Cet objet a déjà été figuré par Uricoechea (74, p. 361, fig. 3, n° 3).

fils métalliques. Le long de son bord inférieur, il semble y avoir eu primitivement deux crochets, dont il ne reste que des traces ; enfin, une tête d'oiseau grossièrement dessinée paraît l'avoir surmontée primitivement. Actuellement, cette pièce, qui a été brisée, ne se raccorde plus très bien au corps principal. Aussi la reproduisons-nous séparément (pl. IX, fig. 2).

Une *tincullpa* presque identique, en *tumbaga*, a été offerte au Musée des Antiquités nationales par le Dr Roulin[1] (pl. IX, fig. 1). Elle ne se distingue de la précédente que par des détails et par le motif placé au niveau de l'incisure supérieure, qui représente une tête humaine au repoussé, dont le nez est muni d'un crochet.

Une troisième plaque, d'un type différent (pl. VIII, fig. 6), a été rapportée par Chaffanjon de Sogamoso (Boyacá) (Tr. n° 36.315). Elle est formée d'une lame circulaire bordée d'un fil tressé, fortement ombiliquée en son centre. En bas, se trouvent quatre crochets, auxquels sont suspendues des pendeloques à trois branches portant elles-mêmes, par des anneaux, des lamelles triangulaires allongées.

Une pièce provenant de la même localité que la précédente (Tr. n° 36.314) en diffère complètement. Sa forme rappelle le profil d'une enclume (pl. VIII, fig. 4). Le long de son bord inférieur, quatre crochets étaient destinés évidemment à recevoir des pendeloques qui ont disparu ; deux crochets analogues devaient exister au niveau des prolongements latéraux supérieurs, dont un a été brisé presque à sa base. L'ornementation primitive comprenait trois personnages, au repousse, rangés le long du bord supérieur, dont deux seulement subsistent. Ils portent sur la tête une grande coiffure semi-circulaire, les bras sont figurés par une lamelle formant boucle, dont les extrémités sont soudées de chaque côté du corps ; enfin, à l'extrémité inférieure, se trouve un grand prolongement antérieur conique terminé par un crochet. Au niveau de son tiers supérieur, la plaque porte un ornement transversal en relief, formé de deux lignes continues encadrant une ligne centrale faite de ponctuations saillantes. Enfin, un double filet marque la ligne d'implantation des figurines.

Nous mentionnerons simplement ici un objet du « trésor d'Antioquia », en partie brisé, qui semble être une *tincullpa* (pl. XII, fig. 1). C'est un fragment de plaque où est figuré au repoussé un être humain, nu et debout, les bras en flexion écartés symétriquement du corps.

L'usage des plaques pectorales était répandu chez un grand nombre de tribus colombiennes (58, p. 156-159). Chez les Indiens de Popayan, elles

1. Cet objet a été déjà figuré par Uricoechea (74, p. 361, fig. 5, n° 1).

étaient circulaires (75, p. 490), ainsi que chez les Quimbayas (57, p. 20, 52-54) et les tribus du Cauca, à en juger par les pièces d'Antioquia figurées par Uhle (70, I, pl. XXIII, fig. 11), par Wilson (79, pl. LXV) et par Uribe Angel (71, pl. XI, XIII, XVIII, XXI, XXVI) et par celle trouvée sur les bords du Mingindo, affluent de l'Atrato (Cauca) (38, fig. 1). Il en était de même chez les Indiens du Darien (51, III, p. 138 ; 32, I, 2e décade, liv. 2, p. 30). Chez les Chibchas, on rencontre les formes les plus variées ; il en est de rectangulaires, de semi-lunaires, de cordiformes (56, p. 144).

Notre plaque en cuivre doré est très comparable aux trois magnifiques pièces, trouvées à Macheta, près Bogotá, offertes par le gouvernement de Colombie à Léon XIII, en 1893. Deux d'entre elles ont été figurées par Restrepo (56, *Atlas*, pl. XIII) ; récemment, de Borchgrave a donné d'excellentes phototypies de toutes les trois (12). Un rapprochement s'impose également entre notre pièce et trois plaques pectorales du Musée d'Ethnographie de Berlin, reproduites, l'une par Seler, dans une planche d'ensemble consacrée aux objets métalliques des tribus Chibcha et de Tolima (63, pl. LXIV), et les deux autres (dont l'une provient de Nimicon) par Kunike (37, pl. VI, fig. 7, pl. VII, fig. 8). Sur les plaques de Macheta, on retrouve l'ornement circulaire avec prolongements inférieurs qui, sur notre pièce, est figuré à l'emporte-pièce, on y voit des personnages analogues aux deux figurines de la nôtre, enfin sur l'une d'elles, on retrouve en haut une figuration d'oiseau. Il est probable que tous ces signes avaient une signification symbolique ; malheureusement, en l'état actuel de nos connaissances, toute interprétation est impossible.

Quant à notre seconde pièce de Sogamoso (pl. VIII, fig. 4), elle est presque identique à une plaque en *tumbaga*, de l'État d'Antioquia, figurée par Uribe Angel (71, pl. XII) et à deux plaques publiées par Kunike sans indication d'origine (37, pl. VI, fig. 1-2).

Ce dernier auteur classe, comme ornements de poitrine pour enfants, sept plaques très simples dont la forme se rapproche de celle de ces dernières *tincullpa* et qui ont pour tout ornement, près de leur bord supérieur, une tête d'animal à long cou en relief (37, pl. VII, fig. 15-21). Nous reproduisons ici un objet semblable en *tumbaga*, appartenant au Musée des Antiquités nationales (pl. VII, fig. 12).

L'usage des plaques pectorales n'était pas, d'ailleurs, limité à la Colombie à l'époque préhispanique. Sous des formes variées, on retrouve ces bijoux depuis la Floride au Nord, jusqu'au pays diaguite au Sud (76, p. 304-305).

Propulseur. — Cette pièce (pl. XI, fig. 4) est certainement une des plus intéressantes de notre collection ; il s'agit d'un propulseur de flèche

composé d'un bâton à chaque extrémité duquel sont fixés deux crochets, dont l'un était assujetti au moyen d'un lien circulaire. Des objets identiques ont été déjà rencontrés en Colombie, à Lenguazaque (56, *Atlas*, pl. XIV, fig. 34, pl. XV, fig. 37), à Ubaté (68, pl. IV, fig. 5-8)[1], à Fusagasugá, à Fúquene et dans la Sabana de Bogotá (37, pl. IX, fig. 96-99, 103, 109-111, 113), tous points situés dans l'État de Cundinamarca. On a souvent aussi trouvé dans les tombes de la même région des figurines représentant des individus porteurs de cette arme ; notre collection en renferme plusieurs que nous décrirons plus loin (pl. X, fig. 4, pl. XI, fig, 1, 2, 5, 8).

L'usage du propulseur à double crochet en Colombie nous est d'ailleurs attesté par les récits et les descriptions des anciens chroniqueurs et historiens. Nous savons qu'il s'étendait à l'Équateur et à la région côtière du Pérou, où l'on a exhumé un certain nombre de ces armes[2].

Radeau. — Uricoechea (74, p. 361, fig. 3, n° 7) et de Nadaillac (47, p. 465 ; 48, p. 51, fig. 42) ont figuré un curieux objet appartenant au Musée des Antiquités nationales (n° 19.744), dont nous donnons à notre tour une reproduction photographique (pl. VI, fig. 7) : c'est une plaque discoïde constituée par un fil d'or enroulé en spirale, la rigidité de la spire étant assurée par deux fils transversaux parallèles soudés sur elle, renforcés latéralement de chaque côté par deux autres fils. A peu près de son centre, sur chaque face, part un gros fil métallique soudé également sur la spire, et ces deux fils, en arrivant au bord libre, s'unissent en torsade, formant un appendice saillant de 2 centimètres environ. L'ensemble figure assez bien une épingle à large tête plate, analogue au *tupu* péruvien, dont la tige aurait été brisée. En réalité, il s'agit d'une reproduction de radeau, comme l'a fort bien vu Uricoechea, par comparaison avec un objet similaire, trouvé en 1856, dans la lagune de Siecha, pièce célèbre qui a été maintes fois reproduite (82, p. 10, fig. 4 ; 56, *Atlas*, pl. II, fig. 3 ; 70, I, pl. XXI, fig. 6). La pièce du Musée de Saint-Germain représente un radeau sans passagers, soit qu'elle n'ait pas été terminée, soit que les personnages, qui la garnissaient primitivement, aient disparu.

1. L'exemplaire de Lenguazaque appartient au Musée de Chiclayo, les quatre exemplaires d'Ubaté à la collection de B. Koppel de Londres ; ils ont été également représentés par Uhle, dans son étude des collections de Reiss, Stübel et Koppel (70, I, pl. XXII, fig. 13, 20-22).

2. On trouvera des renseignements plus complets sur ces trouvailles et, d'une façon générale, sur la question des propulseurs en Amérique, dans le travail que l'on nous a consacré à l'archéologie équatorienne (76, p. 194-205).

Vases. — Le Musée des Antiquités nationales possède un minuscule petit vase en *tumbaga* (n° 19.740), ne mesurant pas plus de 12 mm. 5 de hauteur et pesant 2 grammes (fig. 2). Cette jolie pièce est évidemment un des multiples objets d'offrande, dont parlent Castellanos et Piedrahita dans les textes que nous citons plus loin, en parlant de l'usage des *tunjos* (p. 546).

Nous reproduisons également deux récipients en or faisant partie du « trésor d'Antioquia » (pl. XII, fig. 4, 5). Ce sont sans aucun doute les mêmes que ceux qui ont été déjà figurés par Uribe Angel (71, pl. XXIV, fig. 72 *a*, 72 *b*). N'ayant pas eu les objets entre les mains, nous ne pouvons fournir, à leur sujet, d'autres détails que ceux qui apparaissent sur la reproduction photographique que nous en donnons.

Représentations zoomorphes. — Un grand nombre de pièces de notre collection représentent des animaux.

Nous avons tout d'abord une imitation de coquille, malheureusement très détériorée et oxydée, provenant d'Antioquia (pl. VII, fig. 1), d'où elle a été rapportée par Chaffanjon au Musée d'Ethnographie du Trocadéro (n° 36.321). Bien qu'elle soit réduite à la partie supérieure de la spire, il a été facile à M. Germain, assistant au Muséum d'Histoire naturelle de la déterminer. Il s'agit, sans aucun doute, d'une imitation parfaite de *Fasciolaria princeps* Sowerby, espèce commune entre Panamá et Mazatlan, qui a été également signalée sur la côte septentrionale du Pérou et aux îles Galápagos. Cette pièce est identique à celle que l'un de nous a trouvée en Équateur, à Ingapirca (76, p. 318-319).

Les poissons ne sont représentés, dans la collection que nous étudions, que par un seul objet provenant de la presqu'île de Goagira, faisant partie de la collection Frandin (pl. VII, fig. 13) ; cette magnifique pièce en or figure une sorte de poisson mythique, avec une tête à front bombé, une gueule ouverte garnie de dents volumineuses. En avant du front, on voit un ornement en relief, en forme d'ancre. De chaque côté du corps, trois ailerons, de dimension décroissante en allant d'avant en arrière, présentent une jolie ornementation en relief, dont notre reproduction rend mieux compte que toute description. La queue, triangulaire, orientée suivant le plan sagittal du corps, est divisée par une série de lignes doubles, parallèles à la base, en plusieurs champs ornés de stries perpendiculaires à ces lignes. Cet objet devait être suspendu ou fixé aux vêtements, car il présente à la partie inférieure, à l'union de la tête et du corps, un anneau. Il est à rapprocher à tous points de vue d'un objet en *tumbaga* trouvé dans la province d'Antioquia (71, pl. XI, fig. 11) et d'un objet en or provenant du pays chibcha, figuré par de Nadaillac (48, p. 51, fig. 41).

Les reptiles sont plus fréquemment représentés.

Signalons tout d'abord une plaque allongée, sur laquelle sont figurés en relief deux serpents (pl. VII, fig. 7).

Trois autres objets représentent également des serpents, mais d'une facture beaucoup moins réaliste. L'un (pl. VII, fig. 4) appartient au Musée d'Ethnographie du Trocadéro (n° 12.333) et provient de Bogotá. La tête losangique est ornée latéralement de quatre rayons symétriques. Au niveau de la bouche, deux fils métalliques repliés l'un sur l'autre forment un anneau, qui pouvait servir à la suspension. Un fil double, tordu sur

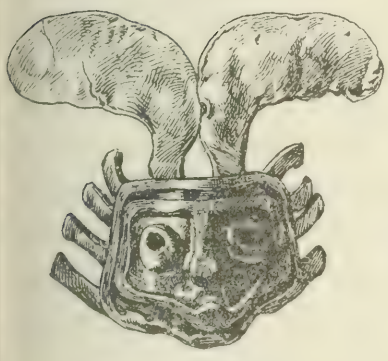


Fig. 1. Objet figuré Pl. IX, fig. 3, après reconstitution. 1/1.

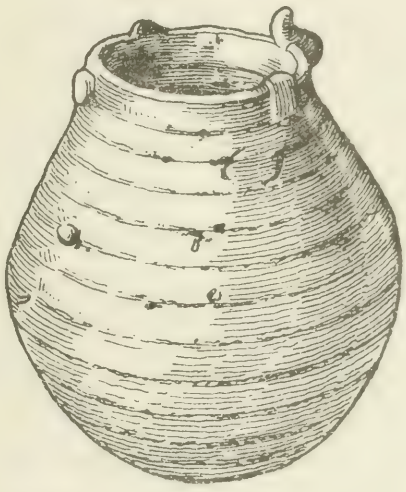


Fig. 2. Vase en *tumbaga* (S. G. n° 19.740). 4/1.

Fig. 3. Vue latérale de l'objet figuré Pl. VI, fig. 17. 2/1.

lui-même, divise la tête en deux dans le sens de sa longueur et, de chaque côté, se trouvent les yeux figurés par un fil disposé en cercle. Deux petites cornes sont visibles au niveau du cou. Le corps se contourne en ondulations qui vont en diminuant d'amplitude d'avant en arrière ; une arête continue en marque le milieu sur toute la longueur. La face inférieure ne porte d'ornementation qu'à la partie antérieure, où le contour de la mandibule est souligné par quatre sillons parallèles en forme de V s'emboîtant l'un dans l'autre. Les deux autres pièces proviennent du Musée des Antiquités nationales (n° 19.737), auxquelles elles ont été offertes par le Dr Roulin. Toutes deux sont en *tumbaga* et ont été trouvées en pays chibcha. L'une (pl. VII, fig. 2) représente un serpent dont la tête, dressée, porte aux commissures des lèvres trois prolongements filiformes, et au sommet un anneau de suspension[1]. La seconde (pl. VII, fig. 3) rappelle beaucoup, pour l'ornementation du corps, la pièce du Musée

1. Déjà figurée par Uricoechea (**74**, p. 361, fig. 3, n° 9).

du Trocadéro ; la tête est pyriforme, bilobée dans sa partie antérieure où elle porte de chaque côté deux prolongements filiformes. Les yeux sont figurés par un fil en U, et en arrière de ceux-ci, on voit deux appendices semi-circulaires faits de fils concentriques, exécutés de la même façon que les oreilles des figurines humaines que nous décrirons plus loin.

Les reptiles sont encore représentés par trois objets figurant des crocodiles, qui ont été donnés au Musée de Saint-Germain par le Dr Roulin et proviennent du pays chibcha. Les deux premiers (n° 19.745), en *tumbaga*, sont absolument semblables (pl. VII, fig. 10, 11). Ce sont de petites lamelles de métal, auxquelles, par le procédé du repoussé, on a donné la forme d'un crocodile, ou plutôt de la partie antérieure d'un crocodile. Le crâne est marqué par un renflement et le museau par une série de petites lignes en relief placées en rangées parallèles longitudinales. La troisième pièce (pl. VII, fig. 15), également en *tumbaga* (n° 19.742), est beaucoup plus artistiquement exécutée. Elle représente un animal entier, finement filigrané, dans une attitude bien observée. Un anneau est placé à l'extrémité de la queue ; trois autres, situés au milieu du dos et sur chaque membre antérieur, portent de petites pendeloques circulaires.

Sur une plaque métallique mince, en partie brisée, de notre collection (pl. VII, fig. 8), se détache en haut relief un animal du groupe des Urodèles, probablement une salamandre ; en avant de l'animal, un fil métallique délimite un champ rectangulaire.

Les batraciens sont représentés dans notre série par trois pièces, toutes trois exécutées au repoussé, et ne différant les unes des autres que par quelques détails secondaires et leurs dimensions. Toutes sont en *tumbaga*. La première (pl. VII, fig. 9) a été rapportée au Musée du Trocadéro, par Chaffanjon, de Fontibon (Cundinamarca) (n° 36.318). Sous les pattes antérieures, une petite lamelle formant boucle devait servir à fixer la pièce sur les vêtements ou à la suspendre ; à la partie postérieure, un anneau porte une petite pendeloque métallique. Les deux autres pièces (pl. VII, fig. 5, 6) proviennent du pays chibcha et font partie de la collection Roulin du Musée de Saint-Germain (nos 19.742, 19.821). Nous signalerons simplement l'existence, sur la plus grande d'entre elles, d'un anneau de suspension placé à l'extrémité postérieure du corps [1].

Les oiseaux figurent souvent comme accessoires des représentations humaines que nous décrirons plus loin. En dehors de ces pièces, nous devons signaler un fort bel objet du pays chibcha (pl. VII, fig. 17) donné par le Dr Roulin au Musée de Saint-Germain (n° 19.743). C'est une plaque

1. Déjà publiée par Uricoechea (**74**, p. 361, fig. 3, n° 5 et par de Nadaillac (**47**, p. 465 ; **48**, p. 51, fig. 40).

rectangulaire en *tumbaga*, un peu détériorée à une de ses extrémités, mais qui, primitivement, devait être cerclée, sur tout son pourtour, d'une tresse de fil métallique. Deux torsades de ce même fil la divisent en trois champs, dont les deux extrêmes présentent huit fenêtres triangulaires rangées en deux lignes parallèles. Le long du bord supérieur, deux oiseaux en filigrane très artistiquement exécutés se font face, portant l'un et l'autre sur la queue un crochet. Le long des bords latéraux, se détachent deux ornements beaucoup plus petits, qui semblent être aussi des oiseaux stylisés. Enfin, à l'angle inférieur droit, se trouve un crochet, qui devait avoir son pendant à l'angle opposé, quand la pièce était intacte [1].

M. Duhamel a fait don au Musée des Antiquités nationales de trois petites pièces de Colombie représentant des mammifères. Toutes trois sont creuses. La première, en or (pl. VII, fig. 18), figure un quadrupède couché, les membres ramenés sous le corps, avec, de chaque côté de la tête, une grosse saillie qui peut représenter soit les yeux, soit les cornes. Les pattes antérieures se terminent en anneau [2]. Les deux autres objets, en *tumbaga*, sont presque identiques (pl. VII, fig. 14, 16) : ils représentent aussi un quadrupède couché, mais avec un souci bien moindre du détail réaliste : les membres ne sont pas indiqués. Au niveau de l'épaule, on note un orifice symétrique qui devait sans doute servir à enfiler ces objets ou à les coudre sur un vêtement. L'un d'eux présente à la partie postérieure du corps un grand crochet où est fixée une pendeloque circulaire [3]. Des objets similaires, sinon identiques, ont été trouvés dans la province d'Antioquia (**71**, pl. X, fig. 5, pl. XXI, fig. 50).

Les représentations animales sont très fréquentes dans l'industrie préhispanique de Colombie. On y voit figurer tour à tour les batraciens, qui deviennent encore plus fréquents dans l'art centre-américain, les insectes, les reptiles, les mollusques, les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes (**56**, *Atlas*, pl. XIX, fig. 52, 53, pl. XX, XXI ; **70**, I, pl. XXII, fig. 1-4, 7-8, 11, 16-19, 23 ; **79**, pl. LXV ; **82**, fig. 22, 25, 27, 31 ; **71**, pl. X, fig. 5, pl. XI, fig. 9-11, pl. XIII, fig. 1-2, pl. XVI, fig. 24, pl. XVII, fig. 29, pl. XX, fig. 46, 48, pl. XXI, fig. 50, pl. XXVI, fig. 78 ; **23**, pl. VII, fig. 12, 13, 17-19, 20 ; **37**, pl. VII, pl. IX, fig. 95, pl. X, XI).

Tunjos. — Les auteurs colombiens désignent sous le nom de *tunjos* les figurines humaines que l'on trouve fréquemment dans les sépultures préhispaniques de leur pays. Nous adoptons ce mot, parce que ces objets

1. Cette belle pièce a déjà été figurée par Uricoechea (**74**, p. 361, fig. 3, n° 4) et par Nadaillac (**47**, p. 465).
2. Déjà publiée par Uricoechea (**74**, p. 361, fig. 3, n° 8).
3. Déjà figurée par Uricoechea (**74**, p. 361, fig. 3, n° 6).

sont si caractéristiques de l'industrie de Colombie, qu'il nous semble utile de les distinguer par un terme spécial, précisément adopté dans le pays d'où ils proviennent.

Dans un premier lot de *tunjos*, nous classons une série de figurines, en général de petites dimensions, constituées par une lame métallique mince, ornée d'un personnage humain en relief, souvent réduit à la tête, obtenu par le procédé du repoussé (pl. VIII, fig. 2). Parfois, la lamelle a été fenêtrée, et, sur un exemplaire du Musée des Antiquités nationales, en forme d'arche à la partie inférieure, elle est bordée d'une torsade de fil métallique, et munie de trois crochets ; en outre, à la partie postérieure, se trouve un anneau évidemment destiné à fixer l'objet ou à le suspendre (pl. XIII, fig. 2). Ces objets, très fréquents dans les sépultures (56, *Atlas*, pl. VII, fig. 14 ; 70, 1, pl. XXIII, fig. 6 ; 37, pl. VIII, fig. 48-55, 57-64, pl. IX, fig. 91-92), devaient être des éléments de colliers. Ils étaient obtenus à l'aide de matrices en pierre, dont nous parlerons en nous occupant de la technique métallurgique.

Un second lot de *tunjos* comprend de petites figurines constituées par une lame métallique plus ou moins mince, ayant, dans son ensemble, la forme d'un triangle très allongé, surmonté d'un prolongement sensiblement ovoïde, où l'artiste a figuré, par un fin travail de filigrane, un être humain plus ou moins stylisé. Sur la plupart, les bras sont collés le long du corps, le coude au contact ou presque au contact des genoux, tandis que l'avant-bras, beaucoup trop court par rapport au segment supérieur, est ramené symétriquement à angle aigu sur le devant de la poitrine. L'individu est tantôt accroupi, la jambe seule étant figurée (pl. XI, fig. 1, 5), tantôt debout (pl. X, fig. 5, 7, 11). Parfois enfin, il est représenté les cuisses fortement écartées, dans le prolongement l'une de l'autre dans le même plan horizontal (pl. X, fig. 6). Dans le premier cas, un fil transversal métallique réunit un genou à l'autre, et c'est au-dessous de ce fil que se trouvent les organes génitaux, lorsqu'ils existent. Le sexe mâle est indiqué, le plus souvent, par un simple appendice rectiligne (pl. XI, fig. 9, 12) ou recourbé en crochet (pl. X, fig. 7) ; le sexe féminin par un fil recourbé en U, ouvert vers le bas (pl. XI, fig. 3, 10). Les yeux et la bouche sont représentés de la même façon, par un fil replié en U ou en ovale. Une saillie pleine, rectiligne, figure généralement le nez ; exceptionnellement, sur l'une de nos pièces (pl. XI, fig. 10), le nez des deux personnages est creux, étant fait d'une pièce triangulaire rapportée, qui a été repliée sur elle-même.

Sur une de nos pièces, la face est rapportée ; elle est dessinée sur une plaque métallique courbe, dont les bords, sauf le bord inférieur, ont été soudés sur la lame qui constitue le *tunjo*, en sorte qu'elle forme dé. Pour

assurer sa solidité, trois fils métalliques unissent son bord inférieur à la poitrine (pl. XI, fig. 8) [1].

Le plus souvent, les mains sont faites de deux fils recourbés en U s'emboîtant l'un dans l'autre et d'un fil simple placé dans les branches de l'U le plus interne, pour représenter le médius. Le nombre des doigts est parfois supérieur (pl. XI, fig. 8), parfois inférieur (pl. X, fig. 11, pl. XI, fig. 3, 7) à cinq.

Ces *tunjos* sont surtout intéressants par les renseignements qu'ils fournissent sur le costume des Indiens de Colombie. Les pendants d'oreilles (à moins que ce ne soient les oreilles elles-mêmes) très souvent sont représentés par un grand ornement circulaire, fait d'un fil métallique enroulé en spirale, auquel est parfois fixée une boucle formée de trois fils juxtaposés (pl. XI, fig. 1), ou une pièce en forme de fer à cheval, mobile dans un anneau (pl. XI, fig. 5). Au cou, on observe des colliers à plusieurs rangs, descendant très bas sur la poitrine, qui devaient être faits de grains de natures diverses (pl. X, fig. 4), ou un ou plusieurs anneaux (pl. X, fig. 6, 7, pl. XI, fig. 2, 3), auxquels sont parfois suspendus d'autres anneaux (pl. X, fig. 9), des pendeloques en forme de baguettes de tambour (pl. XI, fig. 10) ou des pièces d'enfilage plus petites, non renflées à leur extrémité (pl. XI, fig. 1, 5), semblables à celles d'Antioquia, que Uhle a figurées (70, I, pl. XXIII, fig. 4, 5). Parfois, en outre du collier, il y a une espèce de rabat rectangulaire qui couvre la partie antérieure de la poitrine (pl. X, fig. 4). Trois de nos *tunjos* sont également ornés d'une plaque pectorale ou *tincullpa*, tantôt semblable aux pendants d'oreilles, tantôt de forme semi-lunaire (pl. X, fig. 7, pl. XI, fig. 5, 10). Deux figurines portent quatre labrets, placés par groupes symétriques de deux dans la lèvre inférieure, très bas et très en dehors (pl. XI, fig. 1, 5).

La coiffure est très variable. Parfois, c'est une simple calotte hémisphérique faite d'un fil enroulé autour de la tête (pl. X, fig. 5, pl. XI, fig. 2, 12). Plus curieuse est la coiffure des deux figurines munies de labrets (pl. XI, fig. 1, 5). Ces deux *tunjos*, dont le costume est d'ailleurs presque semblable, ont le chef recouvert d'une sorte de diadème, à pointe centrale, orné sur son pourtour de quatre autres pointes symétriquement placées. Les deux individus qu'ils représentent portent en outre, dans la main gauche, un propulseur analogue à celui que nous avons décrit plus haut, et une flèche longuement empennée et, dans la main droite, un objet assez difficile à identifier, mais où nous verrions volontiers une sty-

1. Cette pièce a déjà été figurée par Uricoechea (74, p. 361, fig. 3, n° 2) et par de Nadaillac (47, p. 465 ; 48, p. 51, fig. 43).

lisation de l'oiseau que porte une des figurines que nous décrivons plus loin (pl. XIII, fig. 7). Une pièce absolument semblable aux deux nôtres a été figurée par Restrepo (56, *Atlas*, pl. III, fig. 5). L'uniformité des attributs et des ornements de ces objets semble montrer qu'ils représentent des individus appartenant à un groupe social bien défini.

Trois autres *tunjos* de notre collection représentent des individus porteurs de propulseurs (pl. X, fig. 4, pl. XI, fig. 2, 8). Ailleurs, les objets placés dans les mains des personnages sont des demi-sphères creuses, faites d'un fil de cuivre enroulé en spirale, sans doute des vases (pl. X, fig. 11), des baguettes (pl. X, fig. 5), des planches porte-enfants (pl. X, fig. 7) analogues à celle que nous signalons plus bas sur un *tunjo* de Bogotá (pl. XI, fig. 10), ou des objets impossibles à identifier, tel que l'objet, en forme de fer à repasser sans poignée, que tient dans sa main gauche le personnage du *tunjo* figuré pl. X, fig. 7 [1].

Une pièce du Musée des Antiquités nationales (pl. X, fig. 12) présente une particularité remarquable : brisée en partie et réduite à sa partie inférieure triangulaire, elle porte un petit personnage, — vraisemblablement un enfant, — soutenu par une barre transversale passant sous les jarrets, comme l'enfant figuré sur le *tunjo* que nous allons décrire.

Ce *tunjo*, le plus compliqué de notre série (pl. XI, fig. 10), représente une femme portant sur le bras droit un enfant assis sur un siège à dossier, qui doit être une planche-berceau [2], et tenant de la main gauche un bâton terminé par un ornement cordiforme, qui est un oiseau très stylisé, tel qu'il est figuré sur maints *tunjos* (56, *Atlas*, pl. XXII, fig. 73; 70, I, pl. XXI, fig. 9, 13, 17, 18).

Ce curieux objet n'est autre que celui qui a été décrit par Zerda (82, p. 35, fig. 26 *bis*) et qui fut trouvé, en 1883, dans les environs de Bogotá. Il appartenait alors à M. Antonio Pulecio, de qui, probablement, le possesseur de notre collection l'aura acquis. Aucun doute ne peut subsister sur l'identité des deux pièces; notre *tunjo* se superpose, en effet, au dessin publié par l'archéologue colombien, et son poids (42 gr. 65) est identique à celui qu'il lui assigne (42 gr. 59).

Des représentations de femmes portant un enfant dans les bras ne sont pas rares en Colombie. Nous en figurons ici même une autre d'une facture beaucoup plus fruste (pl. X, fig. 4); d'autre part, Restrepo (56, *Atlas*, pl. XIX, fig. 54), Restrepo Tirado (58, p. 51) et Uhle (70, I, pl. XXI,

1. Cet objet a déjà été figuré par Uricoechea (74, p. 361, fig. 3, n° 2) et de Nadaillac (47, p. 165; 48, p. 31, fig. 43).

2. Les Indiens Colorados, qui appartiennent au groupe chibcha (8), portent encore leurs enfants pendant les premiers mois qui suivent la naissance sur une planchette de cette nature (59 *bis*, p. 189).

fig. 15, 16, 19) en ont déjà signalé maints spécimens. Il est évident que toutes ces figurines représentent, comme l'a indiqué Zerda (82, p. 34-35), le couple divin adoré par les Indiens du district de Tunja. Voici d'ailleurs le mythe, tel qu'il nous est rapporté par le Père Simon. A l'origine des choses, une femme du nom de Bachue ou Furachogue sortit d'une lagune située non loin du village d'Iguape, en compagnie d'un enfant de 3 ans, avec lequel elle descendit au point où se trouve actuellement le village, et s'y installa avec son compagnon, jusqu'à ce que celui-ci fut en âge de l'épouser. Leur union fut extrêmement féconde, Bachue ayant à chaque grossesse quatre ou six enfants. Leur descendance peupla la terre. Parvenus à la vieillesse, Bachue et son mari, accompagnés du peuple qu'ils avaient engendré et auquel ils avaient donné des lois, retournèrent à la lagune d'où ils étaient issus, et, après avoir conseillé à tous de respecter ces lois, se transformèrent en deux énormes couleuvres et disparurent à jamais dans les flots (65, II, p. 279-280).

Les Indiens conservèrent le culte du couple divin. Bachue était considérée comme la protectrice des semailles, et on lui offrait des sarments de *moque* [1] et des résines. Des idoles en or représentaient son compagnon (65, II, p. 280-283, 288). Il est donc tout à fait légitime de voir, dans les figurines du type de celles que nous venons de décrire, des images de ces deux divinités chibcha [2].

Dans un troisième groupe de *tunjos*, nous classons toutes les petites statuettes pleines ou creuses, distinction d'ailleurs toute artificielle, nous nous empressons de le reconnaître. Dans ce groupe, on peut faire deux lots secondaires, suivant que les pièces sont filigranées ou non.

Parmi les pièces non filigranées, nous signalerons tout d'abord trois petites pendeloques, appartenant à la collection Frandin, provenant de Bogotá (pl. XIII, fig. 1, 3, 4). L'une est en *tumbaga* riche en or, les deux autres en argent [3]. Toutes trois sont munies d'un anneau de suspension à la partie supérieure. Les personnages sont représentés d'une façon très stylisée. L'un a les bras croisés sur la poitrine et les jambes ouvertes, l'autre a les membres supérieurs écartés du corps, les avant-bras levés ; les bras du troisième sont à peine indiqués et le bas du corps est entouré dans une sorte de grande jupe qui s'évase vers le bas et ne

1. Le *moque* est un fruit semblable au caprifiguier.

2. On serait tenté d'établir un rapprochement entre ce culte et celui que la tribu équatorienne des Mantas rendait à une divinité représentée également par une femme portant un enfant dans ses bras. Malheureusement la tradition, rapportée par Bartholomé Ruiz, est bien suspecte d'une inspiration chrétienne (76, p. 50, note 3).

3. Ce sont les seuls objets en argent provenant de Colombie que nous connaissions. Nous aurons à revenir sur ce point plus loin.

laisse pas dépasser les pieds. Cette pièce est quasi identique à deux pièces provenant de l'Équateur (El Angel, Sigsig), qui ont été figurées par l'un de nous (76, p. 323, pl. XXV, fig. 10, 14).

M. Frandin possède également une jolie pièce en or de la presqu'île de Goajira (pl. VI, fig. 19), représentant le buste d'une femme aux seins saillants, d'un assez joli modelé. Les oreilles portent de larges ornements circulaires et on note, allant d'une épaule à l'autre, une fine ponctuation, qui peut représenter soit un collier, soit l'ornementation de la partie supérieure d'un vêtement.

Nous mentionnerons ensuite une grande statuette (pl. XIII, fig. 5) figurant un Indien debout, remarquable surtout par son absence complète de polissage. Cette pièce, sur laquelle nous aurons à revenir, n'a évidemment subi aucun apprêt et est telle qu'elle sortit du moule. C'est le seul objet de notre série où les oreilles soient figurées d'une façon presque réaliste. Un gros bourrelet enroulé autour de la tête sert de coiffure. Au cou, se trouve un collier fait de gros grains ; autour des hanches, un pagne représenté comme le bonnet par un bourrelet enroulé. Aux épaules, on voit un ornement, qu'on qualifierait d'épaulette, si on ne le retrouvait aux coudes et aux genoux. Les avant-bras sont ramenés sur le devant de la poitrine et les mains semblent appliquées sur les seins. On pourrait toutefois supposer aussi bien qu'elles maintiennent contre le corps deux objets de forme analogue, d'ailleurs impossibles à identifier. Un anneau de suspension, faisant corps avec la statuette, se trouve en haut du dos.

La sixième pièce, encore plus fruste que la précédente, représente un Indien accroupi (pl. VI, fig. 2).

C'est également la position de l'individu représenté par un autre *tunjo* de notre collection (pl. VI, fig. 1), au sujet duquel nous ne voyons à noter que le volume énorme du pénis, la coiffure formée d'un simple bourrelet circulaire et de deux appendices quadrangulaires placés face à face sur le sommet de la tête.

La huitième pièce se distingue des précédentes par le fait qu'elle est creuse (pl. VI, fig. 3). Les détails en sont peu visibles. Un simple bourrelet sert de serre-tête ; sur le devant de la poitrine, une sorte de rabat allongé est suspendu à un collier ; le bras gauche est replié sur la poitrine et le bras droit semble porter un objet impossible à définir.

Plus intéressante est une minuscule pendeloque (fig. 3 ; pl. VI, fig. 17), munie d'un anneau de suspension placé derrière la tête, figurant un individu assis, le chef entouré d'une sorte de passe-montagne, qui se termine en avant, au niveau des épaules, par un ornement circulaire, et en arrière par deux lais qui recouvrent les bras jusqu'aux coudes. Sur les genoux, se

trouve un objet difficile à définir, dans la main droite une baguette ou un bâton, et dans la main gauche un instrument en forme de raquette, qui semble être un *tympanum*.

Une des plus intéressantes pièces de la collection Frandin, provenant de Bogotá (pl. VI, fig. 4), représente un personnage à visage d'animal, ou plutôt, selon nous, un individu portant un masque de bête. Les mâchoires sont fortement projetées en avant, en forme de museau ; une énorme bouche, qui va d'une oreille à l'autre, laisse voir une denture redoutable. Le nez est placé sur l'espèce de plateau que forme la saillie des maxillaires. Les yeux sont figurés par une saillie fendue en son milieu. Le front porte un tatouage formé de doubles accents circonflexes juxtaposés. De chaque côté de la tête, se dressent deux grands ornements penniformes, où sont gravées des lignes qui paraissent figurer les barbes d'une plume. La tête est surmontée d'une coiffure plate, qui rappelle un chapeau réduit à ses bords. Dans chaque main se trouve un instrument terminé à la partie supérieure par une boule. Sur la poitrine, on note une plaque circulaire perforée un peu au-dessus de son centre. Un pagne, marqué par une fine ponctuation en quadrillé, recouvre le bas-ventre. Le personnage semble assis, mais la cuisse est beaucoup trop courte par rapport à la jambe. En arrière, au niveau de la nuque, se trouve un anneau de suspension. Deux pièces tout à fait comparables, presque identiques, ont été figurées et décrites par Uribe Angel et Uhle. Elles proviennent de Sogamoso (Boyacá) (70, I, pl. XXI, fig. 7) et de l'État d'Antioquia (71, pl. XVII, fig. 26 ; 53, pl. IV, fig. 120).

La dernière pièce de la série est une petite tête très grossièrement exécutée, sur laquelle il n'y aurait pas lieu d'insister, si l'état dans lequel elle nous est parvenue ne prêtait à quelques remarques curieuses. Si l'on compare, en effet, la figure où elle est représentée dans son état primitif (pl. IX, fig. 3), à celle où elle est représentée telle que nous avons pu la reconstituer (fig. 1), on verra que, lorsqu'elle fut exhumée, le double ornement frontal, ainsi que les quatre ornements parallèles qui se détachent symétriquement de chaque côté de la tête, étaient repliés en arrière, les uns par-dessus les autres, par martellement [1]. Aucun doute ne peut exister sur la date à laquelle cette singulière opération a été pratiquée, car, sous les appendices repliés, nous avons trouvé de la terre renfermant des matières organiques. C'est donc avant d'être mise dans la sépulture d'où elle a été extraite, et non après son exhumation, que la pièce a été ainsi

1. M. Choquet a bien voulu se charger de l'opération délicate qui consistait à redresser ces parties repliées, de façon à ce que nous puissions nous rendre compte de la forme primitive de l'objet. Nous lui exprimons, ici, notre sincère reconnaissance.

maltraitée. Il est possible qu'il s'agisse là d'un rite analogue à celui qui, chez d'autres peuples, consiste à percer les poteries ou à briser les armes déposées près des morts. Il ne semble pas que cette petite tête ait fait partie d'un personnage complet, car on ne relève aucune trace de brisure au niveau du cou. A la partie postérieure, on note seulement une grosse saillie du métal, qui correspond au jet résultant de la coulée. Comme pièce comparable, nous n'avons trouvé qu'une figurine d'or, provenant de Cartago viejo (Cauca), publiée par Seler (**63**, pl. LXI, fig. 7). L'ornement frontal est identique à celui que porte le personnage figuré sur un de nos *tupu* (pl. V, fig. 5).

Le second lot de nos figurines, qui correspond aux figurines filigranées, comprend quatre pièces toutes creuses. L'une d'elles (pl. X, fig. 8) est d'une exécution particulièrement fruste. Les jambes ne sont pas indiquées : les deux bras sont figurés par un fil unique qui, en se contournant un peu, réunit les deux épaules. A gauche, remontant de la poitrine vers la joue, se voit un instrument indéfinissable (bâton ou propulseur?). La coiffure ressemble à un chapeau cylindrique à bords très étroits, orné sur son pourtour de fils contournés sur eux-mêmes.

Presque aussi fruste est la seconde pièce (pl. XII, fig. 3), dont le couvre-chef est, d'ailleurs, en partie brisé. Outre les pendants d'oreilles circulaires, analogues à ceux que nous avons signalés sur un grand nombre d'autres *tunjos*, le personnage n'a d'autre ornement qu'un collier double agrémenté de trois plaques circulaires.

La troisième pièce (pl. X, fig. 9) est fracturée à sa base. Les bras et les jambes sont dans l'attitude quasi hiératique que nous avons déjà décrite. La coiffure est très semblable à celle des objets précédents, les ornements d'oreilles analogues à ceux de nos *tunjos* porteurs d'un propulseur ; enfin, au cou, se trouve un collier, auquel sont suspendus trois anneaux.

Le dernier spécimen est le mieux travaillé de la série (pl. XIII, fig. 7). L'attitude du personnage, la coiffure, les pendants d'oreilles, le collier, la plaque pectorale dont il est orné, ont été déjà décrits à propos d'autres pièces. Un seul détail mérite d'être retenu. L'individu ici figuré porte dans la main droite un bâton, et dans la main gauche un oiseau parfaitement reconnaissable. C'est par analogie avec cette pièce que nous avons été conduits à interpréter l'objet, très stylisé, qui se trouve dans la main de nos porteurs de propulseur.

En terminant cette description des objets métalliques de Colombie, que nous avons pu réunir, nous signalerons deux pièces qui ne rentrent dans aucune des catégories antérieures. La première (pl. X, fig. 13, 14) est une lame métallique épaisse, d'une largeur de 13 mm. à une de ses extré-

nités, de 10 mm. à l'autre. Cette lame a été repliée, à angle droit, à environ 40 mm. de son extrémité la plus large, puis, la partie ainsi redressée a été pliée, en son milieu, de façon à amener les deux moitiés au contact. La face libre de ce double repli porte une face humaine filigranée, analogue à celles que nous avons décrites ; en outre, une saillie longitudinale médiane, semblable à celle que présente le serpent décrit plus haut (pl. VII, fig. 4), part du milieu du front, pour se perdre vers l'autre extrémité. A la face inférieure, quelques fragments de fils fracturés sont, sans doute, les restes des moyens d'attache de cet objet, dont nous n'avons pas trouvé de similaire dans la littérature.

La seconde pièce est une véritable statue en or creuse, représentant un personnage assis, fixé sur une lame de même métal (pl. XIII, fig. 6). Cet objet fait partie du « trésor d'Antioquia ». Dans le même lot, figure la partie inférieure d'une pièce semblable, brisée, dont il ne reste que la lame de soutien et une jambe (pl. XII, fig. 2). Nous n'insisterons pas sur les détails de ces deux objets, puisque nous n'en avons que la reproduction photographique, que le lecteur pourra interpréter aussi bien que nous. Il nous paraît certain que cette statuette provient de la même série que les sept figurines publiées par Zerda, qui représenteraient, d'après le colonel Codazzi, les dieux de la guerre, du commerce, de la musique, de l'ivresse, des arts, de l'agriculture et de la pêche (82, p. 18-19, fig. 6-12) [1].

Sans accepter cette interprétation dans ses détails, il est certain que les statuettes, tant par leur attitude que par les attributs qu'elles portent, ont un caractère symbolique remarquable. L'accessoire étrange que la pièce tient dans ses mains n'est pas plus facile à interpréter que les accessoires que portent les figurines de Zerda, mais devait certainement avoir, comme ceux-ci, pour les Indiens, une signification précise qui nous échappe.

Il est à présumer que notre statuette, et probablement toutes les pièces que nous avons décrites sous le nom de « trésor d'Antioquia », proviennent de la même caverne d'Antioquia, lieu sacré indigène, que les sept statuettes de Zerda. Cet auteur rapporte, en effet, qu'on y découvrit un grand nombre d'objets de valeur. Ceux-ci, comme il arrive toujours en pareil cas, furent dispersés, et une partie en fut apportée en Europe pour y être vendue. C'est sans doute à cette occasion qu'elle fut photographiée au Muséum.

1. Uribe Angel n'en reproduit que cinq (l'agriculture, les arts, la musique, le commerce et l'ivresse) (**71**, pl. XXVII, fig. 80-84), Étienne deux seulement (les arts et l'agriculture) (**23**, pl. VI, fig. 2, 4).

*
* *

Quel était l'usage des diverses figurines anthropomorphes et zoomorphes que l'on trouve en si grande abondance en Colombie ?

Restrepo croit qu'elles étaient, suivant le cas, des idoles, des offrandes ou des représentations des personnages avec lesquels elles étaient ensevelies (**56**, p. 148-154). En ce qui concerne les pièces de notre collection, il nous semble que le qualificatif d'idoles ne leur convient guère. Elles répondent mal, en effet, à la description que Castellanos nous a donnée des idoles chibcha :

Unos [*son*] *de oro y otros de madera,*
otros de hilo, grandes y pequeños,
todos con cabelleras, mal tallados ;
y tambien hacen ídolos de cera
y otros de barro blanco, pero todos
están de dos en dos, macho con hembra,
adornados con mantas que les ponen
dentro de los infames santuarios. (**15**, I, p. 44).

Toutefois, il est probable, d'après ce que nous en avons dit, que notre *tunjo*, représentant Bachue et son mari, doit rentrer dans cette catégorie.

La plupart des autres objets doivent être considérés comme des offrandes ; le texte suivant leur convient en effet parfaitement :

Por éstos [*xeques*] *se presentan las ofrendas*
que trae cada cual al santuario,
que son varias figuras hechas de oro,
hasta culebras, ranas, lagartijas,
mosquitos y hormigas y gusanos,
casquetes, brazaletes, diademas,
vasos de diferentes composturas,
leones, tigres, monos y raposas,
aves de todas suertes y maneras,
y el xeque hace tal ofrecimiento
ante los falsos idolos que tienen. (**15**, I, p. 44).

Piedrahita (**52**, p. 20) donne des indications tout à fait comparables : « *Por mano destos Sacerdotes..... se hazian las ofrendas a sus Idolos, de esmeraldas, oro en polvo, ó en puntas, y assimismo de diferentes figuras de Culebras, Sapos, Lagartijas, Hormigas, y Gusanos, casquetes, brazaletes, diademas, Monas, Raposas, y vasos todo en oro : ofrecian tambien*

Tigres, Leones, y otras cosas de menos importancia, como son pajaros, y vasijas de barro con mantenimientos, ó sin ellos. »

Le Père Simon, après avoir reproduit à peu près textuellement tous ces détails, ajoute que ces offrandes étaient déposées à l'intérieur des temples, dans des vases représentant un être humain, dont l'ouverture était fermée par une sorte de bonnet arrondi ou pourvu de quatre cornes, comme une barrette de prêtre, en plumes ou en argile, avec un prolongement médian servant de poignée[1]. D'autres vases, servant au même but, étaient des espèces d'amphores (*mucura*) enterrées dans les temples, de sorte que l'orifice affleurât au ras du sol. Quand ces vases étaient pleins d'offrandes, les prêtres allaient les enfouir hors du sanctuaire (65, II, p. 288). Plusieurs de ces vases d'offrandes ont été découverts au cours de fouilles. L'un d'eux, provenant de Quetame, au lieu dit Chirajara (hacienda de Susumuco), a été décrit et figuré par Zerda, en même temps que les nombreux *tunjos* qu'il contenait (82, p. 27-33, fig. 18-26) ; il a été également reproduit par Restrepo (56, *Atlas*, pl. XVII, fig. 45) ; un autre a été représenté par Uricoechea, il avait été trouvé à Neira, près de Salamina (Antioquia) et ne renfermait que de la poudre d'or (72, pl. III, IV, fig. 1, p. 51). Certains de ces vases étaient en or, tel celui qui, d'après Piedrahita, se trouvait à la porte du temple d'Iraca à Sogamoso (82, p. 6, fig. 1).

Certaines de nos figurines, notamment celles représentant des batraciens, rappellent beaucoup celles qui ornaient un curieux objet découvert dans un temple indigène situé sur la loma du Pajarito, près de Yarumal (Antioquia), dont la description et le dessin ont été donnés par Zerda (82, p. 46-47, fig. 27). Ce temple souterrain, à entrée orientée vers l'est, avait pour centre une grande salle pleine de niches de diverses dimensions ; on y trouva de grands vases d'or, des lampes, des encensoirs, des représentations animales de toute espèce (principalement des aigles, des grenouilles et des crapauds) et humaines. L'objet le plus notable était une plaque de terre cuite de 120 centimètres de hauteur sur 114 centimètres de largeur, où était incrusté un aigle d'or, les ailes éployées, de 38 centimètres de hauteur et de 66 centimètres d'envergure, portant dans ses serres deux grenouilles. Autour de l'aigle, se trouvaient douze grenouilles en or, identiques à celle que nous avons figurée pl. VII, fig. 6, et alternant avec elles quatorze figurines humaines, en or également. Au bas de la plaque, un vase d'or, formé des corps accolés dos à dos de deux félins, dont les têtes se détachent en relief de chaque côté du col, devait, semble-t-il, servir à recueillir les offrandes, car il renfermait, lors de la découverte, quelques disques et bijoux en or.

1. Cette coiffure rappelle singulièrement celle de nos deux *tunjos* porteurs de propulseurs (pl. XI, fig. 1, 5).

II. ÉTUDE MÉTALLURGIQUE.

Quel que soit l'intérêt archéologique d'un certain nombre de pièces que nous venons de décrire, nous aurions cependant hésité à leur consacrer un mémoire spécial, si nous n'avions vu là l'occasion d'une étude sur les procédés métallurgiques en usage dans l'ancienne Colombie. Jusqu'ici, on ne possède que quelques indications sur cette importante question. Ce sont de rares analyses qui ont été publiées par Uricoechea (72, p. 44-45), par Damour (20), par Uhle (70, I, p. 61) et par Restrepo Tirado (57, p. 55), portant toutes sur des objets constitués par des alliages d'or, d'argent et de cuivre. Sur la composition exacte des objets en cuivre, on n'a d'autre indication que celle qui a été consignée par Uhle. D'après le savant allemand, des essais, faits sur des pièces du Musée de Berlin par Weeren, n'y ont pas révélé la moindre trace d'étain (70, I, p. 62). Ces données sont évidemment insuffisantes pour fixer les procédés métallurgiques des habitants préhispaniques de la Colombie. Celles que nous apportons aujourd'hui permettent, croyons-nous, de les préciser.

Sur trente-cinq des pièces que nous venons de décrire, il a été prélevé de très petites quantités de matière première (0 gr. 1 en moyenne). Deux pièces trop petites pour supporter un échantillonnage même discret ont été seulement essayées à la pierre de touche. L'une (pl. XI, fig. 11) a donné un titre de 725 millièmes, l'autre (pl. VI, fig. 17) un titre de 400 à 500 millièmes.

Au sujet de l'exactitude des résultats obtenus dans de telles conditions, il convient tout d'abord de faire les remarques suivantes :

1° Seule la teneur en or peut être considérée comme sensiblement exacte, la méthode par voie sèche (coupellation en présence d'une quantité donnée d'argent et d'un gros excès de plomb, puis départ de l'argent) étant, comme on sait, assez rigoureuse.

2° La teneur en argent, qui est généralement faible ou très faible, est plus sujette à caution. En effet, cette teneur en argent, obtenue également par voie sèche (la voie humide conduisant à des résultats trop incertains quand on opère sur de très petites quantités de matière première), a dû être corrigée de la quantité d'argent dont on avait, sur des essais témoins, établi la disparition au cours de la coupellation ; or, cette correction ne saurait être déterminée avec une rigueur absolue, car, suivant la place occupée par la coupelle dans le four à essais, la température de celle-ci varie, et en même temps aussi, la perte en argent [1]. Par suite, pour les faibles pourcentages en argent, les erreurs relatives de dosage de ce métal pouvant être assez élevées, les chiffres donnés n'ont qu'un

1. Par exemple, pour nos essais effectués sur 0 gr. 025 d'alliage, en moyenne, additionné de 0 gr. 075 d'argent pur, cette perte varie de 0 gr. 0006 à 0 gr. 0009.

caractère d'indication. Par contre, pour les teneurs plus importantes, 15 à 20 °/₀ par exemple, la correction n'a plus une aussi grande influence sur l'exactitude des résultats et n'est peut-être pas d'un ordre différent de celle qui résulte des variations de composition de l'alliage considéré dans la masse d'une pièce donnée.

3° Quant au dosage du cuivre, effectué soit volumétriquement, soit colorimétriquement, selon la teneur, sur des poids de métal variant de 0 gr. 05 à 0 gr. 075, il ne peut pas non plus être considéré comme exact, au sens rigoureux du terme, surtout dans le cas de très faibles teneurs. Cependant, les analyses ayant été menées de front, en suivant une méthode unique, conduisent certainement à des résultats comparables entre eux, ce qui est le point essentiel dans l'espèce.

4° Toujours en raison des faibles quantités mises en œuvre, on a négligé, sauf pour l'objet n° 8, notablement zincifère, le dosage des matières autres que l'or, l'argent et le cuivre (fer, charbon, soufre, silice, oxygène dissous, etc...); c'est pourquoi les résultats exposés ci-dessous sont exprimés pour cent du total des trois métaux trouvés à l'analyse et ces analyses ferment toutes nécessairement à 100 [1].

Nous avons réuni dans un tableau général (p. 550-552) nos analyses, auxquelles nous avons joint les analyses faites par les auteurs dont nous avons cité plus haut les noms. Les résultats analytiques y sont classés en fonction des teneurs globales en métaux précieux (or + argent).

De cet ensemble d'analyses, il résulte que les anciens Colombiens connaissaient et employaient le cuivre pratiquement pur de tout alliage, et que, ainsi que les essais faits par Weeren, à la demande de Uhle, l'avaient déjà établi, ils ignoraient l'alliage du cuivre et de l'étain, autrement dit le bronze.

L'or pur semble leur avoir été inconnu [2]. En effer, si l'on fait

1. Le total des trois métaux trouvés à l'analyse varie, dans notre série de résultats, de 90 à 98 °/₀ environ de la quantité d'alliage mise en œuvre.

2. Dans le catalogue des objets envoyés à l'Exposition historique américaine de Madrid (**16**), dans les travaux de Zerda (**82**, p. 30, 32, 58, 60) et de Restrepo (**56**, p. 224), on ne trouve pas moins de 169 essais faits à la pierre de touche sur des objets recueillis chez les Quimbayas, chez les Chibchas et dans le Cauca ; aucun de ces objets n'est en or pur ; leur titre varie de 900 millièmes à 250 millièmes. Voici, d'ailleurs, leur répartition à ce point de vue :

900 à 800 millièmes	63
700 à 800 millièmes	21
600 à 700 millièmes	33
500 à 600 millièmes	24
400 à 500 millièmes	18
300 à 400 millièmes	8
250 millièmes	2

N°	Provenance.	Désignation de l'objet.	Au.	Ag.	Cu.	Rapport Au : Ag.	Source bibliographique.	Nom du chimiste.
1	Colombie	Figurine (pl. VI, fig. 2)	0	0	100	»		Arsandaux
2	Antioquia	Coquille (pl. VII, fig. 1)	0	0	100	»		Arsandaux
3	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 3)	0	0	100	»		Arsandaux
4	Antioquia	Grelot (pl. VIII, fig. 5)	0	0	100	»		Arsandaux
5	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 1)	0	0	100	»		Arsandaux
6	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 2)	0	0	100	»		Arsandaux
7	Colombie	Tunjo (Tr. n° 21179)	0	0	100	»		Arsandaux
8	Colombie	Figurine zoomorphe (pl. VII, fig. 7)	4.3	0.9	82.8 (1)	4.8		Arsandaux
9	Colombie	Tunjo (pl. VIII, fig. 1)	7.4	3.5	89.1	2.1		Arsandaux
10	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 9)	17.3	2.1	80.6	8.2		Arsandaux
11	Bogotá	Tunjo	20.15	2.41	77.01 (2)	8.4	70, I, p. 61	Hempel
12	Colombie	Tunjo (pl. VI, fig. 3)	20.8	3.0	76.2	6.9		Arsandaux
13	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 10)	17.9	6.0	76.1	3.0		Arsandaux
14	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 4)	18.7	8.6	72.7	2.2		Arsandaux

15	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 6)	24.7	10.6	64.7	2.3		Arsandaux
16	Colombie	Figurine (pl. X, fig. 14)	35.2	2.1	62.7	16.8		Arsandaux
17	Colombie	Tunjo (pl. XII, fig. 3)	29.8	9.0	61.2	3.3		Arsandaux
18	Colombie	Figurine zoomorphe (pl. VII, fig. 8)	30.8	9.2	60.0	3.3		Arsandaux
19	Territoire de Medellin	Plat	35.49	11.94	52.35	3.0	**20**	Damour
20	Pays quimbaya	Ornement de nez	40.5	9.5	50.0	4.3	**57**, p. 55	Restrepo y Escobar
21	Pays quimbaya	Casque	47.0	3.8	49.2	12.4	**57**, p. 55	Restrepo y Escobar
22	Sierra Nevada	Grain de collier (pl. V, fig. 1)	39.8	11.4	48.8	3.5		Arsandaux
23	Pays quimbaya	Insectes	40.0	13.5	46.5	3.0	**57**, p. 55	Restrepo y Escobar
24	Pays quimbaya	Vase	44.4	10.8	44.8	4.1	**57**, p. 55	Restrepo y Escobar
25	Bogotá	Serpent (pl. VII, fig. 4)	42.4	12.6	44.2	3.4		Arsandaux
26	Pays chibcha	Tunjo	45.91	10.55	43.70	4.4	**72**, p. 44, pl. I, fig. 2.	Uricoechea
27	Antioquia	Grelot (pl. VIII, fig. 3)	48.9	9.6	41.5	5.1		Arsandaux
28	Colombie	Tunjo (pl. XI, fig. 12)	54.2	10.8	35.0	5.0		Arsandaux
29	Sogamoso	Plaque pectorale (pl. VIII, fig. 6)	52.9	12.9	34.2	4.1		Arsandaux
30	Colombie	Tunjo (pl. XIII, fig. 5)	49.7	17.1	33.2	2.9		Arsandaux
31	Pays quimbaya	Vase ovale	53.7	13.9	32.4	3.9	**57**, p. 55	Restrepo y Escobar
32	Bogotá	Tunjo	60.88	6.53	31.81	9.3	**70**, I, p. 61	Hempel
33	Sogamoso	Plaque pectorale (pl. VIII, fig. 4)	57.7	11.7	30.6	4.9		Arsandaux
34	Pays chibcha	Tunjo	54.63	16.31	29.31	3.3	**72**, p. 45, pl. I, fig. 9.	Uricoechea

1) En outre : 12.0 de zinc.
2) En outre : 0.48 de plomb.

N°	Provenance.	Désignation de l'objet.	Au.	Ag.	Cu.	Rapport Au : Ag.	Source bibliographique.	Nom du chimiste.
35	Colombie	Tunjo (pl. XI, fig. 5)	60.2	11.9	27.9	5.1		Arsandaux
36	Lac de Fúquene	Clochette (pl. V, fig. 8)	63.0	12.6	24.4	5.0		Arsandaux
37	Colombie	Tunjo (pl. XIII, fig. 7)	75.2	15.6	9.2	4.8		Arsandaux
38	Sogamoso	Epingle (pl. V, fig. 3)	82.2	12.1	5.7	6.8		Arsandaux
39	Colombie	Tête humaine (pl. IX, fig. 3)	77.3	17.3	5.4	4.5		Arsandaux
40	Colombie	Tunjo (pl. VI, fig. 1)	81.1	14.5	4.4	5.6		Arsandaux
41	Colombie	Tunjo (pl. XI, fig. 1)	76.1	19.7	4.2	3.9		Arsandaux
42	Colombie	Tunjo (pl. X, fig. 8)	81.2	14.6	4.2	5.6		Arsandaux
43	Colombie	Propulseur (pl. XI, fig. 4)	75.7	20.5	3.8	3.7		Arsandaux
44	Antioquia	Anneau de nez (Tr. n° 31906)	85.9	11.7	2.4	7.3		Arsandaux
45	Colombie	Tunjo (pl. XI, fig. 10)	82.4	15.7	1.9	5.2		Arsandaux

abstraction des objets peu argentifères, pour lesquels le dosage de l'argent est sujet à caution, on constate que le rapport Au : Ag est généralement assez élevé, égal à 4 ou 5 en moyenne; or, ce rapport est précisément du même ordre que celui que l'on sait exister dans l'or de Colombie, qui est très souvent argentifère [1]. Il est donc très probable

1. D'après Restrepo (**55**, p. 23-25), l'or d'Antioquia est toujours argentifère. 50 essais sur des échantillons d'alluvions ont donné des teneurs variant entre 965 et 634 millièmes; 50 essais d'or de filons, des teneurs variant entre 919 et 343 millièmes. Ce sont à peu près les chiffres donnés par Zerda : de 936 à 500 millièmes (**82**, p. 24).

Dans la province de Santander, à Bucaramanga et à Girón, l'or a généralement 22 carats et atteint, dans quelques endroits, un titre de 966 et même de 998 millièmes (**55**, p. 62). De son côté, Zerda donne pour Bucaramanga des teneurs de 890 à 950 millièmes, et pour Girón, un titre de 996 millièmes (**82**, p. 24).

L'or de Tolima et du Cauca, argentifère comme les précédents, a un titre qui varie de 800 à 920 millièmes (**82**, p. 24).

Voici, d'ailleurs, les analyses que nous avons pu réunir sur l'or natif colombien :

Nom de la mine.	Au.	Ag.	Cu.	Rapport Au : Ag.	Référence bibliographique.
Hojas anchas (Antioquia)...	84.5	15.5	»	5.5	**13**
La Trinidad, près Santa Rosa de Osos (Antioquia).....	82.4	17.6	»	4.7	Id.
Santa Rosa de Osos (Antioquia).....	64.93	35.07	»	1.9	Id.
Titiribi (Antioquia).....	74.00	26.00	»	2.8	Id.
Titiribi (Antioquia).....	76.41	23.12	0.03	3.3	**14**, p. 74
Autre mine près Titiribi (Antioquia).....	73.4	26.6	»	2.8	**13**
Marmato (Cauca).....	73.45	26.48	»	2.8	Id.
Marmato (Cauca).....	74.4	25.6	»	2.9	**13 bis**
Guamo, près Marmato (Cauca).....	73.68	26.32	»	2.8	**13**
El Llano (Cauca)..	88.58	11.42	»	7.8	Id.
Supia (Cauca).....	82.1	17.9	»	4.6	**13 bis**
Quiebralomo (Cauca).....	91.9	8.1	»	11.3	Id.
Malpaso, près Mariquita (Tolima).....	88.24	11.76	»	7.5	**13**
Rio Sucio, près Mariquita (Tolima).....	87.94	12.06	»	7.3	Id.
La Baja, près Pamplona (Santander).....	88.15	11.85	»	7.4	Id.
Girón (Santander).....	91.9	8.0	»	11.5	**13 bis**
Bucaramanga (Santander)..	98.0	2.0	»	49.0	Id

En compulsant les registres des essayeurs de Bogotá, Boussingault a trouvé plus

que les Colombiens ont employé tel quel leur or natif pour les besoins de leur industrie [1].

Nous admettons par suite qu'ils ignoraient l'argent. La collection de M. Frandin renferme, il est vrai, deux figurines (pl. XIII, fig. 1, 4) faites avec ce métal. Mais, d'une part, ces deux objets sont les seuls spécimens en argent provenant de Colombie signalés jusqu'à ce jour, à notre connaissance du moins [2]; d'autre part, leur provenance exacte n'est pas connue; achetés à Bogotá, ils peuvent y avoir été apportés d'ailleurs. Auraient-ils été trouvés dans une tombe colombienne certainement préhispanique, que l'hypothèse d'une importation se poserait également, puisque nous savons qu'en Équateur, par exemple, la métallurgie de l'argent était connue. L'origine équatorienne de ces figurines est d'autant plus plausible que l'une d'elles (pl. XIII, fig. 1) est absolument semblable à deux statuettes trouvées dans ce dernier pays (**76**, pl. XXV, fig. 10, 14).

Les Colombiens alliaient l'or argentifère natif, en proportion variable, avec le cuivre pur et obtenaient ainsi des alliages de couleur bronzée connus en Colombie sous le nom de *tumbaga* [3].

Cette coloration est en fonction directe de leur composition. En effet, si, après avoir dépouillé de leur patine les objets analysés, on les ordonne suivant leur teneur croissante en métaux précieux, on constate une variation continue de la couleur entre les termes extrêmes de la série qu'ils constituent. Seuls, les objets n°s 30, 28, 18 et 25 détonnent

de 200 essais d'or de Girón, qui s'accordaient avec la formule de son analyse (**13** *bis*, p. 442).

Dans une seule des analyses consignées ci-dessus, on trouve signalée la présence du cuivre, et en très petite quantité ; cependant, il ne semble pas que, dans nos objets n°s 37 à 45, ce métal ait été ajouté intentionnellement. Il est probable que certains ors natifs, non analysés, doivent en renfermer, car MM. Morin frères reçoivent souvent de Colombie des lingots d'or natif, qui, outre 35 °/₀ d'argent, renferment de petites quantités de cuivre et de fer (**11**, II, p. 872).

1. Il n'y a aucune raison de supposer que l'argent vient du cuivre, puisque nous savons, d'une part, que l'or natif de Colombie renferme toujours de l'argent et que, d'autre part, nous avons sept objets en cuivre ne renfermant pas trace d'argent.

2. Nous n'en avons trouvé aucun signalé dans les ouvrages relatifs à l'archéologie colombienne, que nous citons dans notre index bibliographique ; or, le nombre des objets décrits dépasse certainement le millier. Le Musée de Bogotá n'en possède aucun (**58** *bis*).

3. Il ne semble pas douteux que cet alliage soit intentionnel. La preuve nous en est donnée, d'une part, par le nombre important d'objets présentant cette composition, et aussi par ce fait que, dans le cas au moins de teneurs notables en or argentifère, l'affinage se réalisant très aisément, les métallurgistes colombiens auraient certainement remarqué que leurs alliages bronzés renfermaient de l'or.

dans cette gamme régulière. Les trois derniers présentent la coloration des pièces d'or natif, alors qu'ils renferment une très forte proportion de cuivre. Nous reviendrons plus loin sur cette anomalie qui nous a permis de découvrir un des plus curieux artifices métallurgiques des anciens Colombiens. Quant à l'objet n° 30, sa coloration est également moins cuivrée que ne le comporte sa teneur en cuivre ; mais nous attribuons cette anomalie apparente à la haute teneur en argent de cet objet, comparativement aux spécimens qui l'avoisinent dans notre série d'analyses.

Ces quelques exceptions mises à part, le parallélisme est parfait entre la teinte des alliages et leur teneur croissante en métaux précieux. Ils passent graduellement de la teinte du cuivre pur à celle du bronze de médaille, puis à la teinte de l'or allié à 20 à 25 % d'argent.

Ces constatations nous ont naturellement conduits à rechercher la raison pour laquelle les anciens Colombiens faisaient cet alliage d'or argentifère et de cuivre, autrement dit la *tumbaga*.

On ne peut émettre à ce sujet que deux hypothèses : ou bien les Colombiens voulaient communiquer au cuivre une inaltérabilité relative par l'adjonction du métal précieux, ou bien ils recherchaient une coloration spéciale.

La première hypothèse n'est pas admissible, car, lorsqu'on reproduit au laboratoire les alliages correspondants à ceux de nos objets, on constate qu'ils s'altèrent rapidement en surface, et que, notamment, ils s'oxydent très rapidement par chauffage à l'air libre ; en fait, tous les objets en *tumbaga* que nous avons examinés sont fortement altérés en surface, lorsque leur teneur en métaux précieux descend au-dessous de 40 % environ.

La seconde hypothèse nous paraît donc seule acceptable et c'est dans ce sens que nous avons orienté nos recherches. Nous sommes arrivés à cette conclusion que les anciens Colombiens cherchaient à obtenir, soit un alliage ayant la coloration du bronze, — dont ils ignoraient la composition, mais qu'ils pouvaient connaître du fait de leur contact avec des populations qui en fabriquaient, — soit un alliage susceptible de prendre du fait d'un traitement spécial une coloration semblable à celle de l'or argentifère plus ou moins pur.

Ayant constaté que la grande majorité de nos objets en *tumbaga* présentent une coloration bronzée très nette, nous avons préparé une série d'alliages de cuivre et d'or argentifère (or à 20 % d'argent supposé représenter l'or natif colombien), dans lesquels les proportions de cuivre étaient respectivement de 90, 80, 75, 70, 60, 50, 35 %. Ces alliages laminés et brunis sont d'une ténacité comparable à celle du bronze, avec une malléabilité variable suivant la composition ; ils présentent tous une

coloration bronzée, avec cette particularité que la différence de teinte entre l'alliage à 80 °/₀ et celui à 35 °/₀ est peu accentuée, la variation de couleur due à l'augmentation de teneur en or argentifère étant à peu près compensée par celle de la diminution de teneur en cuivre ; et cela explique peut-être pourquoi la teneur en métaux précieux est si variable dans la *tumbaga*. En effet, si, comme nous le supposons, la couleur de cette composition était le seul guide du métallurgiste, en l'absence de recette fixe, il obtenait toujours un résultat à peu près constant, bien que les proportions relatives des métaux constituants fussent sujettes à des variations d'une assez grande amplitude. L'or étant, à ses yeux, un produit sans valeur d'échange, il ne se donnait pas la peine de rechercher la combinaison qui, avec un minimum de métal précieux, pouvait lui donner le résultat recherché ; il lui suffisait de savoir dans quelles limites ce résultat pouvait être obtenu.

En somme, les *tumbagas* riches en cuivre semblent avoir été fabriquées dans le but d'obtenir des alliages ayant une coloration bronzée ou susceptibles d'acquérir une patine qui plaisait aux anciens Colombiens et peut-être aussi une ténacité particulière.

Quant aux *tumbagas* d'un titre plus élevé, elles leur permettaient, avec un alliage relativement pauvre en or, d'obtenir superficiellement l'apparence et l'inaltérabilite de l'or presque pur.

Cette particularité intéressante de l'art métallurgique colombien nous a été révélée par la couleur des objets n°s 18, 25, 28, qui ne correspond pas à leur composition chimique. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ces trois pièces, malgré leur forte teneur en cuivre, ont la coloration des pièces en or natif ; mais, cette coloration est superficielle et il suffit de les limer légèrement pour voir apparaître la couleur bronzée en rapport avec leur composition. La figurine à *tympanum* (pl. VI, fig. 17), trop petite pour se prêter à une analyse, mais dont l'essai à la pierre de touche indique un titre de 400 à 500 millièmes très comparable à celui des pièces précédentes, présente la même particularité qu'elles. Tout se passe comme si ces quatre objets avaient subi l'opération que nos orfèvres et joailliers pratiquent encore à l'heure actuelle, sous le nom de « mise en couleur ».

Pour obtenir une confirmation expérimentale de ce fait, nous avons effectué la mise en couleur de nos divers alliages de laboratoire laminés, en les portant au rouge quelques secondes dans une flamme oxydante et en les plongeant dans l'acide chlorhydrique. Nous avons ainsi constaté, qu'à partir d'une teneur en métaux précieux de 25 °/₀, on obtient facilement par ce procédé, en surface, l'aspect de l'alliage à 80 °/₀ d'or et 20 °/₀

d'argent. Précisément, les quatre objets envisagés sont, du fait de leur composition, dans les conditions requises [1].

Le procédé que les orfèvres préhispaniques employaient pour « parer » leurs *tumbagas* ne différait pas d'ailleurs sensiblement de celui que l'on emploie encore aujourd'hui pour la mise en couleur. Le texte suivant d'Oviedo, dont l'interprétation a souvent prêté à discussion [2], est, en effet, très explicite, après les observations qui précèdent : *Los indios saben muy bien dorar las pieças é cosas que ellos labran de cobre é de oro muy baxo. Y tienen en esto tanto primor y exçelençia, y dan tan subido lustre a lo que doran, que paresçe que es tan buen oro, como si fuesse de veynte é tres quilates o mas, segun la color en que queda de sus manos. Esto haçen*

1. Nos résultats expérimentaux sont d'ailleurs en parfait accord avec les règles admises en orfèvrerie. Voici, par exemple, d'après Hiorns, la composition des divers alliages d'or, d'argent et de cuivre, usités en orfèvrerie, depuis l'or à 23 carats jusqu'à celui à 7 carats :

Carats.	Cuivre.	Argent.	Or.
23	1/2	1/2	23
22	1	1	22
20	2	2	20
18	3	3	18
15	6	3	15
13	8	3	13
12	8 1/2	3 1/2	12
10	10	4	10
9	10 1/2	4 1/2	9
8	10 1/2	5 1/2	8
7	9	8	7

D'après le même auteur, les alliages d'un titre supérieur à 15 carats sont employés tels quels ; ceux dont le titre est inférieur à 15 carats sont utilisés pour la fabrication d'objets destinés à être mis en couleur ; l'or à 12 1/2, 13 carats représente la qualité la plus inférieure des alliages susceptibles d'être soumis aux procédés de coloration et d'acquérir une apparence riche et uniforme, sans montrer d'irrégularités de surface. Quant aux alliages d'un titre plus bas, ils sont considérés comme étant de qualité inférieure, tant au point de vue de leurs qualités mécaniques que de la mise en couleur (**33**, p. 305-308).

2. L'un de nous, dans un travail antérieur, n'a pas admis la possibilité d'une action d'un suc végétal sur un alliage d'or et de cuivre (**76**, p. 338). L'erreur, qu'il a commise alors, provient de ce qu'il avait en vue les objets plaqués d'or, qui évidemment ne peuvent être obtenus par ce procédé, et n'avait pas eu occasion d'examiner d'objets présentant une dorure superficielle, par mise en couleur.

ellos con çiertas hiervas, y es tan grande secreto que qualquiera de los plateros de Europa, o de otra parte, donde entre chripstianos se usasse é supiesse, se ternia por riquissimo hombre, y en breve tiempo lo seria con esa manera de dorar. Este notable no pertenesçe a esta isla [Española] ni otras de las comarcanas; porque no se haçe sino en la Tierra-firme, é alla se vé mucha cantidad de oro baxo dorado de la manera que he dicho... Yo he visto la hierva, é indios me la han enseñado; pero nunca pude por halagos, ni de otra forma sacar dellos el secreto, é negaban que ellos lo haçian, sino en otras tierras muy lexos, señalando al Sur o parte meridional (51, I, p. 189). Le suc acide de la plante dont parle le chroniqueur devait agir à la façon de l'acide chlorhydrique et, comme l'a supposé fort justement Holmes (34, p. 39), son action était combinée avec celle du feu. Ceci ressort en effet très nettement du texte suivant emprunté à Fernández de Enciso, qui écrivait en 1519 : *Hallase en poder de los indios [de Sancta Marta] mucho oro y cobre. Hallase mucho cobre dorado. Dizẽ los indios que dorã el cobre con una yerva que ay en aquella tierra la q̃l majada y sacado el çumo y lavado el cobre con ella y puesto al fuego se buelve de color de oro muy fino y sube mas o benos* (sic) *en color segun que ellos le dã mas o menos yerva* (25, fol. h III).

Le résultat qu'ils obtenaient ainsi était si parfait, — nos quatre pièces en sont d'ailleurs la preuve, — qu'ils trompaient parfois les Espagnols en payant leur tribut avec des objets en *tumbaga*, au lieu de l'acquitter en objets d'or pur. Restrepo Tirado rapporte, à ce sujet, que la guerre sanglante que soutinrent les envahisseurs contre le cacique Duitama, de l'Etat de Boyacá, eut pour cause une supercherie de cette nature (57, p. 59)[1].

Cette dorure superficielle doit être complètement distinguée du placage, dans lequel la couche d'or recouvrante a une épaisseur plus ou moins grande et a pu être appliquée sur une matrice composée d'un métal ne renfermant pas d'or; ce procédé, dont l'un de nous a déjà étudié la technique (76, p. 339-340), était connu également des orfèvres de Colombie et la belle plaque pectorale que nous figurons ici (pl. IX, fig. 4) en est un exemple.

En définitive, on peut classer les objets que nous avons analysés en

1. Il est pour nous certain que l'idée d'user de la mise en couleur pour augmenter frauduleusement la valeur de leurs produits n'est venue aux orfèvres colombiens, que lorsqu'ils comprirent le prix que les Espagnols attachaient à l'or. Auparavant, l'or n'ayant pas à leurs yeux une valeur transactionnelle, ils ne devaient rechercher qu'un effet artistique; il en est de même chez les Japonais, dont les bronzes aurifères sont recherchés, soit à cause de leur patine, soit en raison des teintes qu'ils acquièrent par suite d'un *trempage* spécial.

quatre groupes : le premier (1 à 7) renferme les objets en cuivre pratiquement pur ; le second (8 à 14) les objets en *tumbaga* riches en cuivre, dont la couleur se rapproche le plus de celle des bronzes ; le troisième (15 à 36) les objets en *tumbaga* riches en métaux précieux, les plus propres à subir la mise en couleur ; le quatrième enfin (37 à 45) les objets que leur composition chimique rend semblables à l'or natif pur et qui, par suite, ne se prêtent pas à la mise en couleur.

*
* *

Notre collection peut également fournir quelques renseignements sur la technique employée par les ouvriers préhispaniques [1].

Nous ne dirons que quelques mots de l'estampage, dont la technique est actuellement bien connue. Un grand nombre de pièces colombiennes ont été obtenues en estampant, par pression, de minces lames métalliques sur des matrices en pierre, où l'ornement ou la figure à obtenir étaient sculptés en relief. Ces matrices ont été fréquemment rencontrées dans des tombes préhispaniques ; primitivement, elles avaient été prises pour des calendriers (**1**, p. 405-419 ; **35**, p. 244-265, pl. XLIV), mais Posada Arango (**53**, p. 209), Bastian et Voss (**7**), Zerda (**82**, p. 32), Hamy (**30**, p. 452) et Uhle (**69**, p. 11-15, 41-43, pl. VIII-IX) en ont établi l'usage exact et leur interprétation a été acceptée depuis lors par tous les archéologues qui se sont occupés de la question (**62** ; **58**, p. 177-181 ; **57**, p. 57-58 ; **56**, p. 139-140, 165-167, *Atlas* pl. XLI ; **36**, p. 41, fig. 1 *a* ; **37**, p. 24). Voss, et après lui, Uhle ont pu, en appliquant à l'aide d'un polissoir des lames minces de fer blanc ou de zinc sur ces matrices, reproduire des pièces de parure identiques aux objets en or trouvés dans les tombes précolombiennes (**69**, pl. IX).

Ces pièces estampées mises à part, nos objets colombiens peuvent être divisés en deux lots : le premier comprenant ceux qui sont coulés, le second ceux qui résultent uniquement de l'association de lames et de fils métalliques.

La figurine n° 30 (pl. XIII, fig. 5), parfaitement conservée, ne comprenant aucune partie rapportée et n'ayant subi aucune retouche, est évidemment dans l'état même où elle est sortie du moule. Du côté des pieds, on voit la partie du moulage désignée par les fondeurs sous le nom de *jet*. Au grain de la pièce, on se rend compte qu'elle a été moulée dans un

1. Pour cette partie de notre travail, nous avons eu recours à l'obligeant concours de M. P. Lefèvre, ex-maître fondeur en cuivre, à qui nous adressons nos sincères remerciements.

sable assez peu fin. En somme, cet objet a dû être obtenu par des procédés entièrement comparables à ceux qui sont encore usités actuellement; l'alliage a dû être coulé dans un moule en sable argileux, la partie lourde (côté tête) se trouvant en bas, ainsi que l'indique le *jet* placé du côté des pieds.

C'est à ce mode opératoire qu'il convient sans doute de rattacher les objets n°s 16, 28, 39, 8, 43, 40 et notre petite figurine à *tympanum* (pl. VI, fig. 17). Remarquons en passant que l'objet n° 8, qui est certainement un raté de fabrication, se trouve être précisément le seul de la collection renfermant du zinc, métal que l'on sait être difficile à incorporer dans les alliages.

A côté de ces objets s'en trouvent d'autres, moulés également, mais ayant une cavité interne, qui actuellement en fonderie s'obtient en faisant usage de ce qu'on appelle un *noyau*. Les Colombiens n'opéraient pas autrement. Le grattage des cavités nous a permis, sur la plupart de ces pièces (n°s 1, 37, 42, 10, 17), de constater la présence d'une substance noire, en masse plus ou moins compacte, adhérant aux parois, et l'échantillon n° 12 (pl. VI, fig. 3), a même conservé son noyau intérieur, comme cela a été déjà signalé pour d'autres pièces colombiennes (**56**, p. 138); l'examen de ce noyau, pratiqué par M. Gaubert, assistant de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle, a montré qu'il est constitué par une limonite ou ocre jaune très riche en oxyde de manganèse; c'est cette dernière substance qui donne au noyau sa couleur noire. On note cependant aussi un peu de charbon, dont la répartition dans la masse paraît très inégale. L'analyse des produits de grattage des cavités a donné également du manganèse et des grains de sable pour l'objet n° 37 (pl. XIII, fig. 7), beaucoup de manganèse et un peu de sable pour l'objet n° 10 (pl. X, fig. 9), tandis que pour l'objet n° 17 (pl. XII, fig. 3) le manganèse n'est qu'en très petite quantité, associé aussi à des grains de sable et à une matière organique noire se décolorant par la chaleur (charbon).

Il y a tout lieu de croire que ces pièces étaient obtenues, comme l'a suggéré Zerda dès 1883 (**82**, p. 29-30), par le procédé dit « à la cire perdue ». Ce procédé, qui peut d'ailleurs être employé aussi bien pour les objets pleins que pour les objets creux, avec cette seule différence que, pour les premiers, on n'emploie pas de noyau intérieur, consiste à revêtir un noyau d'argile d'une couche de cire, qu'on modèle de façon à lui donner la forme qu'on désire obtenir et qu'on recouvre d'une enveloppe extérieure d'argile. Lorsque le tout est sec, on fait fondre la cire qui s'écoule par un orifice ménagé à cet effet et on coule à sa place du métal en fusion. Une fois que ce métal est solidifié, il n'y a plus qu'à bri-

ser l'enveloppe extérieure pour dégager l'objet coulé. On obtient la fixité du noyau intérieur par rapport à l'enveloppe extérieure, à l'aide de petites travées de bois enfoncées de place en place dans l'argile du noyau, dont l'autre extrémité est prise dans l'argile de l'enveloppe. Les pertes de substances, que laissent ces travées dans l'objet coulé, sont ensuite obturées par des lamelles métalliques soudées, comme l'a noté Restrepo Tirado sur un certain nombre de pièces (57, p. 56). Suivant Zerda (82, p. 29), le procédé à la cire perdue était encore employé dans quelques villages de Colombie, notamment à Ubaque et à Guatavita, à une époque historique.

Il est possible que le charbon, qui a été noté dans l'examen des noyaux ou résidus de noyaux, provienne d'une pyrogénation de la cire au contact du métal en fusion. Ainsi s'expliquerait l'observation de M. Gaubert sur l'inégalité de répartition dans la masse de cette matière charbonneuse.

Quelques-unes de nos pièces moulées présentent des morceaux rapportés (moulés également) ou des applications de fils métalliques. Sous ce rapport, elles se rapprochent de celles du second groupe, qui sont, comme nous l'avons dit, des assemblages de lames et de fils métalliques diversement façonnés.

L'existence de cette seconde catégorie d'objets démontre que les Colombiens savaient laminer et tréfiler. Le laminage devait se faire par martelage ; du moins, cela semble évident à l'inspection des pièces. Quant au tréfilage, il est possible qu'il ait été exécuté à l'aide de filières analogues aux objets en pierre découverts par l'un de nous, en Equateur (76, p. 221).

Reste à rechercher le procédé par lequel les orfèvres unissaient entre eux ces lames et ces fils.

L'examen attentif des objets démontre qu'ils utilisaient incontestablement, dans ce but, la soudure. Par exemple, sur les objets n°s 28 et 35, où la tête est nettement rapportée, on voit distinctement la ligne de soudure des parties juxtaposées, ainsi que les bavures résultant de l'étalement par fusion de la matière soudante, qui déborde les contours des morceaux assemblés. Sur l'objet n° 35, ceux-ci ont conservé leurs arêtes vives (pl. XI, fig. 5).

Quant aux fils ou pièces plus ou moins façonnées qui sont rapportés sur les pièces moulées n°s 16, 28, 37, 42, 10, 17, ou sur les tunjos formés de lames métalliques n°s 41, 45, 35, 15, 18 et sur celui figuré pl. XI, fig. 11, on ne peut concevoir qu'ils aient été fixés autrement que par soudure [1] ; d'ailleurs, au point d'adhérence des fils figurant les membres,

[1] Toutefois, dans l'objet n° 45, la partie inférieure qui est rapportée [illegible]

on voit quelques bavures qui semblent être de la soudure en excès, et à la surface des plaques, on note souvent des gouttelettes en saillie, qui paraissent provenir de la soudure tombée accidentellement en cours d'opération (pl. X, fig. 6) [1].

Bien que cette soudure ait exactement la même coloration que les parties à unir, il était naturel de supposer qu'elle devait être constituée par un alliage fusible, d'une composition distincte de celle des objets eux-mêmes.

Dans le but de vérifier le bien fondé de cette hypothèse, nous avons prélevé sur l'objet n° 35 une quantité assez appréciable de soudure à l'union de la tête et du corps, et sur l'objet n° 15 quelques-unes des gouttelettes signalées plus haut et un échantillon des bavures.

L'analyse a donné les résultats suivants que nous mettons en regard de ceux obtenus par l'analyse du métal dont sont faits les mêmes objets :

	Or	Argent	Cuivre
Alliage de l'objet n° 35	60.2	11.9	27.9
Soudure du même objet	55.9	13.8	30.3
Alliage de l'objet n° 15	24.7	10.6	64.7
Alliage des gouttelettes	28.8	9.1	62.1
Analyse des bavures	24.9	8.1	67.0

Les écarts des résultats obtenus pour la composition de l'alliage et celle de la soudure, dans les deux cas envisagés, sont négligeables, eu égard à l'homogénéité discutable de la composition de nos pièces et aux erreurs relevant de l'analyse effectuée sur de très faibles quantités de matière première (0 gr. 025). Pratiquement, la soudure ne se distingue donc pas du métal soudé. On est donc forcément conduit à conclure que cette soudure était autogène. Elle se faisait sans doute en présence de

rendre compte sur la photographie, pl. XI, fig. 10) ne paraît pas avoir été soudée, mais plutôt accolée à la partie supérieure, par martelage à chaud probablement.

1. Comme ces gouttelettes ne correspondent à aucune dépression voisine ou sous-jacente, on ne saurait les attribuer à une liquation de l'alliage.

M. Champion, directeur des Ateliers du Musée des Antiquités nationales, pense que ces gouttelettes peuvent résulter d'une liquation de l'alliage de la soudure, par suite des tâtonnements de l'orfèvre et de la lenteur de la chauffe au cours de l'opération : l'alliage de la soudure ayant une composition peu différente de celle de l'alliage des pièces à souder, et l'un de ses métaux constituants étant peut-être en excès relativement à un alliage chimiquement défini, l'excès de métal non combiné peut favoriser la liquation de la soudure.

charbon de bois en poudre, agissant comme réducteur, car, en prélevant sur l'objet n° 35 un échantillon de soudure, nous avons constaté la présence d'une petite quantité de cette substance englobée dans la soudure même.

Quant à la façon dont les orfèvres conduisaient cette opération, nous ne pouvons en préjuger ; il semble admissible toutefois qu'elle était réalisée à l'aide d'un chalumeau, instrument facile à confectionner, même avec les ressources restreintes d'une industrie primitive.

En définitive, on peut, croyons-nous, caractériser l'industrie métallurgique préhispanique de la Colombie de la façon suivante :

Les Colombiens savaient affiner le cuivre et l'obtenir à un état pratiquement pur.

Ils ne semblent pas avoir connu l'or pur, mais seulement l'or natif, notablement argentifère, existant dans leur pays.

Ils n'ont vraisemblablement pas soupçonné la présence d'un métal associé à l'or dans l'or natif dont ils disposaient, hypothèse d'autant plus admissible que, selon toute probabilité, ils ont ignoré l'argent.

La fabrication du bronze enfin leur était très probablement inconnue.

Au point de vue du travail de leurs produits de fonderie, les Colombiens savaient allier, en proportions variables, l'or natif au cuivre, et mettre en couleur des alliages à bas titre de ces métaux ; ils connaissaient en outre le tréfilage, le laminage, le placage de l'or sur cuivre, le repoussage, le coulage ordinaire et à la cire perdue et savaient pratiquer la soudure-autogène.

*
*

A tous points de vue, cette industrie s'oppose à l'industrie métallurgique du haut plateau bolivien et péruvien, de la région andine de la République argentine et du Chili. Les populations qui habitaient ces régions connaissaient en effet le bronze [1] et l'argent, qu'ils employaient

1. Sur 63 objets analysés du haut plateau péruvien, 59 sont stannifères d'une façon notable (plus de 2 % d'étain), soit une proportion de 93,7 %.

Sur 89 objets analysés du haut plateau bolivien, 66 sont stannifères d'une façon notable (plus de 2 % d'étain), soit une proportion de 74,2 %.

Sur 69 objets analysés de la région andine de la République argentine, 54 sont stannifères d'une façon notable (plus de 2 % d'étain), soit une proportion de 78,3 %.

Sur les 11 objets provenant du Chili analysés jusqu'ici, deux seulement ne renferment pas d'étain.

(Cf. les tableaux de ces analyses placés en appendices à la fin de ce mémoire).

Nous sommes malheureusement très mal renseignés sur la métallurgie, d'ailleurs très peu développée, des régions situées à l'est des Andes. Les seules analyses connues à ce jour sont celles de quatre lamelles de métal provenant d'un tumulus du

soit pur [1], soit associé à l'or [2] (*voir les notes 1 et 2 à la page suivante*), mais ils ignoraient l'alliage du cuivre et de l'or, le placage et la mise en couleur.

delta du Paraná, qui ont été publiées par Luis María Torres (**67**, p. 578). Ces objets renferment également de l'étain, mais en très faibles proportions :

	I	II	III	IV
Cuivre	95.88	91.425	82.088	91.890
Étain	1.414	0.609	3.282	0.768
Plomb	0.752	0.366	0 746	0.171
Zinc	0.282	0.488	0.300	0.340
Fer	tr.	tr.	tr.	tr.
Antimoine	tr.	»	»	»
Eau, Oxygène, Acide carbonique	1.672	7.112	9.584	6.831

Il ne peut plus y avoir aucun doute sur le fait que les anciens Péruviens aient su isoler et travailler l'étain depuis la découverte faite à Machu Picchu d'une feuille métallique irrégulièrement plissée, du poids de 160 gr., renfermant 99,79 °/₀ d'étain, avec une quantité infime de Sb (0,08) (**42**, p. 531).

Les Indiens pouvaient se procurer ce métal dans les sables des rivières de Bolivie, où l'on trouve la cassitérite en nodules plus ou moins arrondis, dont Forbes a donné des analyses, d'après des échantillons provenant de la rivière de Tipuani (**28**, p. 140-141) et de Playa Gritada (**27**, p. 133-134).

TIPUANI.

1re analyse.		2e analyse.	
Bioxyde d'étain	91.81	Bioxyde d'étain	91.80
Sesquioxyde de fer (avec du manganèse)	1.02	Oxyde de fer et manganèse	2.69
Alumine	0.73	Résidu insoluble	5.51
Silice et résidu insoluble	1.33		

PLAYA GRITADA.

	1re analyse.	2e analyse.
Étain	78.75	79.52
Plomb	20.42	19.71
Cuivre	tr.	0.09
Fer	0.20	0.19
Arsenic	0.17	tr.
Matières insolubles	1.12	0.49

Il existe également des mines de cassitérite à Oruro et à Carabuco. L'analyse d'un échantillon de cette dernière localité a donné le résultat suivant (**28**, p. 141) :

Eau	1.737
Etain	76.805
Oxygène	19.534
Fer	2.177
Argent	0.015
Acide tungstique	0.020
Plomb	0.250

Toute la région comprise entre la Colombie et le centre montagneux péruvien, bolivien et argentin, c'est-à-dire l'Équateur et la région péruvienne côtière, constitue ce que nous appellerions volontiers une zone de métamorphisme, autrement dit une zone où les deux industries septentrionale et méridionale se sont superposées et pénétrées.

C'est ainsi qu'en Équateur on trouve, parmi les 80 objets en cuivre

Il est probable que la mine d'Oruro n'est autre que la mine de Caracollo, près l'Oruro, dont parle Cobo (**18**, I, p. 326), qui était exploitée avant l'arrivée des Espagnols (**60**, p. 32). Signalons enfin, d'après Ambrosetti, la découverte d'une mine de cassitérite dans le Cerro de las Minas, département d'Arauco, province de La Rioja (**2**, p. 183).

1. Voici les quatre analyses faites sur des objets de cette nature :

Provenance.	Désignation de l'objet.	Ag.	Cu.	Fe.	Pb.	Source bibliographique.
Tastil..... (Argentine)	Objet de parure	96.45	1.60	1.87	»	**11**, II, p. 871
Cobrizos..... (Bolivie)	Lame.....	98.15	0.67	1.04	»	Id.
Machu Picchu (Pérou)	Disque.....	99.5	»	»	tr.	**42**, p. 531
Id.	Id.	100.00	»	»	»	Id.

Voici, à titre de comparaison, l'analyse de l'argent natif de Chuquiaguillo faite par Corbes sur deux échantillons (**28**, p. 144) :

	I	II
Argent.....	97.84	97.98
Or.....	0.28	0.22
Soufre.....	0.75	0.79
Résidu insoluble.....	1.13	1.01

2. Voici les quatre analyses faites sur des objets de cette nature (**11**, II, p. 871) :

Provenance.	Désignation de l'objet.	Au.	Ag.	Cu.	Fe.
La Paya (Argentine)	Bandeau frontal.....	53.95	44.80	0.48	0.64
Golgota (Argentine).....	Plaque.....	56.80	40.10	2.03	1.04
Yura (Bolivie).....	Lame.....	65.80	33.20	0.32	0.51
Cobrizos (Bolivie).....	Lame.....	93.20	6.10	0.24	0.43

Si le dernier de ces objets peut être considéré comme étant en or natif argentifère, les trois premiers sont certainement un alliage intentionnel d'or et d'argent, le cuivre provenant des impuretés des deux métaux constituants.

A titre de comparaison, nous donnons les analyses suivantes d'or natif de la région

analysés, 18, 7 % d'objets stannifères (pour la plupart de forme péruvienne) (76, p. 332-333) ; il en est de même sur la côte péruvienne[1]. Dans ces deux régions, également, on trouve fréquemment des objets en argent, pratiquement pur dans un certain nombre de cas, tandis que, dans d'autres, l'addition intentionnelle de cuivre n'est pas douteuse[2]. Enfin,

andine de la République argentine et du haut plateau bolivien et péruvien :

Nom de la mine.	Au.	Ag.	Cu.	Fe.	Source bibliographique.
Rinconada (Argentine)	93.50	6.10	0.04	0.33	**11**, II, p. 871
Eureka (Argentine)	95.70	3.86	»	0.427	**50**, p. 115
Ancota (Bolivie)	94.64	5.22	»	0.08	**27**, p. 130-132
	94.76	5.24	»	tr.	
Source de la vallée de Tipuani (Bolivie)	91.96	7.47	»	tr.	
Romanplaya (Bolivie)	94.189	5.811	»	»	
Playa Gritada (Bolivie)	93.51	6.49	»	»	
Carabaya (Pérou)	97.46	2.54	»	»	**28**, p. 142-143
R. Chuquiaguillo (Pérou)	90.86	9.14	»	»	
Rio de Cajones, Yungas (Pérou)	78.695	21.305	»	»	
	79.89	20.11	»	»	

1. Sur 80 objets analysés de la région côtière péruvienne, 15 sont stannifères d'une façon notable (plus de 2 % d'étain), soit une proportion de 18,7 % (cf. le tableau de ces analyses placé en appendice à la fin de ce mémoire).

2. Voici les analyses d'objets péruviens et équatoriens de cette nature :

Provenance.	Désignation de l'objet.	Au.	Ag.	Cu.	Fe.	Co + Ni.	Source bibliograph
Huaras	Plaque	»	99.49	0.28	0.21	»	**6**, p. 12
Ancon	Bandeau frontal	tr.	77.04	7.06	»	»	**66**
Chuquitanta	Plaque	0.05	88.57	11.39	tr.	»	**6**, p. 12
Pacasmayo	Pince (tweezers)	»	16.79	83.21	»	»	**43**, p. 28
Ancon	Bandeau frontal	»	17.27	79.03	»	»	**66**
Ancon	Bandeau frontal	5.42	33.35	60.83	»	»	**66**
Cañar	Ornement de tête	2.88	15.07	77.13	»	0.25	**70**, I, p. 62

A ces objets, nous devons ajouter une bande métallique trouvée à Sigsig (Équateur) qui est de l'argent presque pur, avec quelques traces de cuivre (**76**, p. 328).

L'or contenu dans quelques-uns de ces alliages provient sans aucun doute des métaux natifs constituants. Une hésitation est toutefois permise pour les deux objets de Cañar et d'Ancon, qui en renferment 2,88 et 5,42 %. Si cet or a été ajouté intentionnellement, ces objets devraient être classés parmi ceux en *tumbaga*, dont les analyses figurent dans la note 2 de la p. 567.

on y trouve l'alliage intentionnel de l'or et de l'argent [1]. Ce sont là des apports du haut plateau.

Les apports septentrionaux ne sont pas moins évidents. On rencontre en effet dans ces régions des objets qui sont de véritables *tumbagas*, à cette seule différence près, que, du moins dans un certain nombre de cas, l'argent qui entre dans leur composition ne semble pas provenir de l'or natif, mais paraît avoir été ajouté intentionnellement [2]. On y trouve aussi

1. Voici les analyses d'objets péruviens de ce type, auxquelles nous ajoutons celles de trois pièces équatoriennes faites par Arsandaux :

Provenance.	Désignation de l'objet.	Au.	Ag.	Cu.	Fe.	Source bibliogr.
Chancay (Pérou).....	Objet de parure...	55.57	39.12	5.14	0.18	6, p. 13
Virú (Pérou).....	Bandeau.....	18.27	77.41	4.15	0.13	6, p. 12
Huaras (Pérou).....	Plaque.....	80.84	15.55	3.17	0.54	6, p. 13
La Capilla (Équateur).	Anneau (tr. n° 60831)	61.9	38.1	0.0	»	76, p. 293
Cuenca (Équateur)...	Vase (tr. n° 21187).	63.6	32.4	4.0	»	76, pl. XXV, fig. 1
Cuenca (Équateur)...	Plaque (tr. n° 21188)	54.1	24.8	2.1	»	76, pl. XXIV fig. 3

2. Voici les analyses d'objets rentrant dans ce type :

Provenance.	Désignation de l'objet.	Au.	Ag.	Cu.	Fe.	Source bibliograph.
Chuquitanta (Pérou).	Bracelet.....	47.93	25.09	25.80	1.13	6, p. 13
Jordan (Équateur)...	Bague.....	28.4	5.9	65.7	»	76, p. 330
La Plata (Équateur)..	Figurine.....	50.0	30.0	20.0	»	22, p. 257
La Plata (Équateur)..	Figurine.....	50.0	30.0	20.0	»	22, p. 257

A titre de comparaison, nous donnons les analyses suivantes d'or natif d'Équateur :

Nom de la mine.	Au.	Ag.	Cu + Impur.	Pt.	Imp.	Source bibliograph.
Collay (Haut plateau).....	82.16	17.24	0.60	»	»	80, p. 316
Samanamaca (Haut plateau).....	93.56	6.25	0.19	»	»	80, p. 316
Zaruma (Haut plateau).....	72.93	26.34	0.73	»	»	80, p. 318
Bestion (Haut plateau).....	89.49	10.38	0.13	»	»	80, p. 311
Ayon (Haut plateau).....	84.27	14.71	1.02	»	»	80, p. 312
Rio San Francisco (Haut plateau).	91.05	7.73	1.22	»	»	80, p. 313
Rio Cayápas (Esmeraldas).....	85.87	12.39	»	»	1.74	80, p. 328
Rio Sapayito (Esmeraldas).....	69.57	11.60	»	17.46	1.37	80, p. 328
Playa de Oro (Esmeraldas).....	75.72	11.33	»	10.91	2.04	80, p. 328
Rio Uimbí (Esmeraldas).....	80.79	12.20	»	3.15	3.86	80, p. 329
Rio Cachabí (Esmeraldas).....	82.84	13.84	»	1.19	2.13	80, p. 328
Rio Bogatá (Esmeraldas).....	84.86	12.94	»	»	2.16	80, p. 328

A en juger par ces analyses, le cuivre, que renferment certains des objets dont les analyses figurent à la note précédente, provient plutôt de l'argent que de l'or.

le placage, mais l'argent étant connu, on y plaque aussi bien l'argent que l'or sur cuivre, et même, sur la côte du Pérou, l'or sur argent (76, p. 336-337). Enfin, il semble bien que, sur le littoral péruvien, la mise en couleur ait été connue comme en Colombie. Baessler (6, p. 16, 17) a constaté en effet, sur certains objets très riches en cuivre provenant de Virú et de localités voisines, une teinte argentée si nette qu'elle pouvait donner l'illusion d'un véritable placage ; mais de petites parcelles de métal, prélevées les unes en surface, les autres à l'intérieur de l'alliage, donnèrent à l'analyse des résultats identiques [1] et révélèrent un alliage homogène de cuivre et d'argent. Ce fait nous a conduit à rechercher si un alliage de cette composition pouvait se prêter à la mise en couleur. L'expérience a donné un résultat positif. Il est donc probable que nous nous trouvons ici en présence d'un procédé absolument comparable à celui qu'employaient les anciens Colombiens pour dorer leurs *tumbagas*. Cette explication est beaucoup plus acceptable que celle du savant allemand, qui attribuait l'apparence d'argenture à l'oxydation du cuivre dans les couches les plus superficielles. Bien qu'on n'ait pas encore signalé en Équateur d'objets mis en couleur, nous avons tout lieu de croire qu'on en découvrira dans les collections, l'attention étant maintenant éveillée sur ce point.

Enfin, il semble bien que certaines pièces de l'Équateur et de la côte péruvienne aient été obtenues par estampage, suivant le procédé utilisé en Colombie. Selon toute vraisemblance, la petite figurine en stalagmite, trouvée par Dorsey dans l'île de la Plata, n'est pas autre chose qu'une matrice analogue aux matrices colombiennes, comme l'a suggéré l'inventeur lui-même (22, p. 256, pl. XLI, fig. *c*).

Au nord de la Colombie, nous retrouvons exactement le même ordre de faits. A tous points de vue, l'art métallurgique mexicain se rapproche de l'art métallurgique du haut plateau bolivien, péruvien et argentin, tandis que la région de l'Amérique centrale représente une zone de métamorphisme comparable à celle qui existe au sud de la Colombie. L'industrie du Chiriquí notamment, si bien connue maintenant grâce aux travaux de Holmes (34) et de MacCurdy (41), rappelle par tous ses

1. Voici les résultats comparatifs de ces deux analyses :

Cuivre	86.45	86.92
Argent	11.92	11.31
Arsenic	0.79	0.87
Plomb	0.78	0.90
Fer	0.02	0.01

caractères l'industrie colombienne [1], mais elle possède en plus la connaissance du bronze qui lui est venue du Mexique.

*
* *

Ces conclusions, qui confirment, tout en les précisant et en les amplifiant, les conclusions des auteurs qui ont abordé avant nous l'étude de la métallurgie sud-américaine dans son ensemble (4, p. 145-160 ; 11, II, p. 874-875 ; 76, p. 330-331, 333, 338), s'accordent parfaitement avec les résultats obtenus par d'autres voies.

L'étude archéologique montre qu'en Équateur et au Pérou, et vraisemblablement aussi en Colombie et en pays diaguite, le substratum ethnique a dû être constitué par des populations d'origine amazonienne, très primitives, qui ignoraient l'usage des métaux. Puis, des peuples beaucoup plus civilisés, venus du Nord, probablement de l'Amérique centrale, ont envahi la Colombie, l'Équateur et la région côtière péruvienne. Enfin, à une date beaucoup plus récente, les Incas, primitivement localisés dans le haut plateau boliviano-péruvien, ont successivement conquis à l'ouest le littoral péruvien, au sud le Chili septentrional et les vallées diaguites, au nord la région andine de l'Équateur et les provinces côtières méridionales du Guayas et de Manabí (76, p. 240-243, 344-346). Toute la région où l'influence centre-américaine et l'influence incasique se sont superposées correspondent à la zone de métamorphisme que l'étude des procédés métallurgiques nous a permis de déterminer.

L'étude linguistique confirme, au moins en partie, cette hypothèse générale. Il est maintenant prouvé que certaines populations andines de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie parlaient encore peu de temps après la conquête, ou parlent encore des idiomes d'origine orientale. Les Paltas du sud de l'Équateur avaient la même langue que les Jibaros (76, p. 37), établis sur les contreforts orientaux des Andes, qui sont de vrais amazoniens ; les Urus, actuellement répartis en petits îlots le long du Desaguadero et au nord de la lagune de Coipasa, mais qui primitivement occupaient le haut plateau depuis le nord du lac Titicaca jusqu'à la frontière argentine et la région du littoral depuis Arequipa jusqu'à Cobija et peut-être encore plus loin vers le sud, parlent un dialecte arawak (19) [2].

1. Il résulte des observations faites par Holmes (34, p. 35-36) et par MacCurdy (41, p. 194), qu'à côté d'objets nettement plaqués, on trouve dans la région du Chiriquí des pièces ayant subi la mise en couleur comme en Colombie.

2. Rappelons également que Seler a signalé quelques similitudes morphologiques entre l'idiome des Esmeraldas de la côte équatorienne et l'idiome yaruro du Meta et du Casanare (64, p. 62-63).

Ce sont là les vestiges du substratum amazonien attesté par l'archéologie.

L'invasion centre-américaine[1] nous est démontrée de la même façon par la parenté de la langue des Colorados, des Cayápas (8) et probablement aussi des Caras (59) avec les différents dialectes chibchas de Colombie et du Costa-Rica. Il est vrai que nous ne pouvons pas suivre cette invasion jusque sur le littoral péruvien, puisque la langue parlée dans cette région, le Yunka, constitue une famille linguistique indépendante. Mais il n'est pas prouvé qu'on n'arrivera pas quelque jour à établir l'origine septentrionale de cette langue, et par suite, on ne saurait invoquer, pour l'instant, cet argument contre notre thèse.

Quant aux preuves linguistiques de l'expansion incasique, il n'est pas besoin de les rappeler. Il s'agit là d'une expansion relativement récente et quasi historique, qui n'avait même pas encore eu, lors de la découverte du Nouveau-Monde, son plein effet. A ce moment, le Kicua n'était encore dans un grand nombre de provinces que la langue officielle, la masse de la population continuant à y parler un idiome particulier, complètement distinct. De ces langues locales, les unes se sont éteintes rapidement, comme le Kakan du pays diaguite, le Palta, le Cañari, le Puruhae, le Cara de l'Équateur et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, les autres ont persisté jusqu'à nous ou n'ont disparu qu'à une époque récente, comme le Yunka, l'Atakameño, le Pukina ou Uru, etc.

En résumé, l'archéologie, comme la linguistique, attestent l'existence dans les régions du nord-ouest de l'Amérique du Sud de trois grandes invasions successives de populations d'origine et de civilisation différentes. L'étude comparée de la technique métallurgique confirme cette conclusion en ce qui concerne les deux dernières de ces migrations; elle nous a permis en outre de déterminer d'une façon plus précise les limites de leur extension, et, dans les régions où se sont superposées les civilisations centre-américaine et incasique, de déterminer la part qui revient à chacune d'elles dans le développement de l'industrie métallurgique.

1. Il va sans dire que, lorsque nous parlons d'invasion centre-américaine ou d'invasion amazonienne, nous n'entendons nullement dire par là que ces invasions se sont effectuées en une seule fois. Nous pensons au contraire que les migrations se sont faites par flots successifs. Les envahisseurs ne venaient même peut-être pas exactement de la même région; et c'est pour cette raison que nous employons à dessein les termes vagues de « migration centre-américaine » et de « migration amazonienne ».

I. ANALYSES D'OBJETS EN CUIVRE DU BAS-PÉROU

Abréviations : tr. = traces ; A = Absent ; P = Présent

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	As.	Au.	Ag.	Pb.	Sb.	Ni.	Zn.	S.	Référence bibliographique.
Pachacamac	Épiloir	97.17	2.75	0.06	»	»	»	»	»	»	»	»	**6**, p. 8.
Ancon	Bandeau frontal	94.35	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	**66**.
Id	Ciseau	94.90	5.16	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 25.
Id	Id	94.38	5.62	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Ornement	P	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	**43**, p. 28.
Id	Outil	P	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Trujillo	Disque	90.64	9.38	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	**6**, p. 9.
Id	Instrument agricole ?	95.95	»	0.05	4.03	»	»	»	»	»	»	»	**6**, p. 8.
Id	Instrument agricole	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 23.
Id	Id	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Pointe de lance	P	A	»	»	»	A	A	»	»	»	A	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	A	A	»	»	»	A	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	A	A	»	»	»	A	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»		Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	A	A	»	»	»	A	**43**, p. 24.
Trugilla (?)	Ornement	95.44	4.56	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**78**, I, p. 312.
Id	Poignard	96.70	3.30	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Pacasmayo	Herminette	98.44	»	0.03	1.55	»	»	»	»	»	»	»	**6**, p. 8.
Chimbote	Instrument agricole	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 24.
Id	Id	93.04	7.01	»	»	»	»	A	»	»	»	A	Id.
Id	Id	96.00	4.00	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	As.	Au.	Ag.	Pb.	Sb.	Ni.	Zn.	S.	Référence bibliographique.
Chimbote	Instrument agricole	94.71	4.57	P	»	tr.	A	A	»	A	A	»	**43**, p. 24.
Id.	Groupe de figures	85.56	13.21	1.23	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 28.
Chancay	Ciseau	97.18	2.81	»	»	»	»	A ?	»	»	»	»	**43**, p. 24.
Chanchan	Pointe de lance	97.43	»	tr.	2.14	»	»	tr ?	»	»	»	tr.	**39**, p. 653.
Palasgache	Épingle	89.21	10.48	tr.	»	»	tr.	»	»	»	»	»	**43**, p. 28.
Surco	Ciseau	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 25.
Lima	Herminette ?	95.22	»	0.21	4.43	»	»	»	»	»	»	»	**6**, p. 8.
Chepen	Instrument agricole	P	A	tr.	A	»	A	A	A	A	A	»	**43**, p. 22.
Id.	Id.	P	A	tr.	A	»	A	A	A	»	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	A	A	»	A	A	»	Id.
Id.	Id.	P	tr ?	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	A	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	tr.	»	»	A	A	A	A	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	tr.	»	»	A	A	»	A	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	A	A	»	»	»	A	Id.
Id.	Id.	P	A	A	»	»	A	A	»	»	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	tr.	A	»	A	A	A	A	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	tr.	A	»	A	A	A	A	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	A	»	»	A	A	A	»	A	»	Id.
Id.	Id.	P	tr. ?	»	»	»	A	»	»	»	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	99.62	0.015	»	»	»	»	»	»	»	»	0.265	Id.

				»	»	»	»	»	»	»	»	»	43, p. 22.
Id.	Ciseau ou hache	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Ciseau	98.45	1.04	»	»	»	»	A ?	»	»	»	»	Id.
Id.	Couteau	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	tr.	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	96.13	3.54	»	»	»	A	A	»	»	»	A	43, p. 23.
Id.	Id.	92.00	7.98	»	»	»	»	A	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	96.68	A	»	»	»	»	A	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	98.61	A	»	»	»	»	A	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	98.25	tr.	»	»	»	»	A	»	»	»	»	Id.
Id.	Instrument coupant	P	A	»	»	»	»	A	»	»	A	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	A	»	»	A	»	Id.
Id.	Id.	98.71	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Instrument pour couper ou creuser	98.60	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	96.01	3.77	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Truelle	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Pointe de lance	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	tr ?	»	»	»	A	A	»	»	»	A	Id.
Id.	Feuille de cuivre	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Fragment	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Pépite	P	A	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.

II. ANALYSES D'OBJETS EN CUIVRE DU HAUT PÉROU.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	Ag.	Pb.	Zn.	S.	Référence bibliographique.
Cajamarca	Couteau	94.33	5.67	»	»	»	»	»	**43**, p. 24.
Id	Id	93.94	5.76	»	»	»	»	»	Id.
Cuzco	Casse-tête étoilé	91.76	8.05	0.13	»	»	»	»	**6**, p. 9.
Id	Bola dentée	90.05	9.64	»	A	A	»	A	**43**, p. 24.
Id	Couteau	92.15	7.45	»	A	P ?	»	tr.	Id.
Id	Id	91.50	8.53	»	»	A ?	»	»	Id.
Id	Id	92.00	7.98	»	»	A ?	»	»	Id.
Id	Id	93.94	5.76	»	»	A ?	»	»	Id.
Id	Ciseau	94.00	6.00	»	»	»	»	»	**35**, I, p. 117.
Id	Id	94.61	4.23	»	»	A ?	»	»	**43**, p. 24.
Id	Id[1]	92.385	7.615	»	»	»	»	»	**78**, I, p. 312.
Id	Hache	92.80	7.14	»	»	»	»	»	**43**, p. 24.
Id	Id	95.84	3.87	»	»	A ?	»	»	Id.
Id	Hache cérémonielle	P	P	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 71, fig. 33.
Id	Tupu	95.00	4.96	»	A	A	»	A	**43**, p. 24.
Id	Id	95.36	4.58	»	»	A	A	»	Id.
Id	Lama	91.50	8.54	»	A	A	»	A	Id.
Id	Id	98.00	2.02	»	A	A	»	A	Id.
Id	Cerf	96.19	3.71	»	A	A	»	A	Id.
Id	Figure humaine	97.80	2.15	»	A	A	»	A	Id.
Id	Id	98.00	1.97	»	A	tr. ?	»	A	Id.
Id	Id	P	A	»	P	»	»	tr.	Id.
Amaro	Couteau	95.664	3.965	0.371	»	»	»	»	**78**, I, p. 312.
Rosalina	Hache	93.94	5.58	»	0.65	tr.	»	0.08	**26**, p. 129.

.....	.....	85.06	12.03	0.08	»	»	»	0.35	**26**, p. 129.
Id.....	Id.....	96.44	3.36	tr.	»	»	»	0.23	Id.
Machu Picchu.....	Id.....	93.70	5.01	0.87	»	»	»	0.44	**42**, p. 531.
Id.....	Id.....	94.41	5.12	»	»	»	»	0.29	Id.
Id.....	Id.....	95.63	3.99	»	0.37	»	»	0.40	Id.
Id.....	Ciseau.....	96.20	3.71	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.	93.90	5.53	0.06	»	»	»	0.15	Id.
Id.....	Tumi.....	94.26	4.82	0.32	»	»	»	0.23	Id.
Id.....	Id.....	96.79	3.00	»	tr.	tr.	»	»	Id.
Id.....	Id.....	99.73	»	»	»	»	»	tr.	Id.
Id.....	Id.....	96.26	3.67	»	tr.	»	»	0.18	Id.
Id.....	Id.....	95.35	4.22	»	»	»	»	0.20	Id.
Id.....	Id.....	94.70	6.60	»	»	»	»	tr.	Id.
Id.....	Id.....	90.09	8.99	»	0.68	»	»	0.13	Id.
Id.....	Id.....	92.55	7.14	»	tr.	»	»	0.20	Id.
Id.....	Id.....	94.52	5.12	tr.	tr.	»	»	0.29	Id.
Id.....	Id.....	95.03	5.12	»	tr.	»	»	tr.	Id.
Id.....	Id.....	91.24	8.89	tr.	tr.	»	»	0.37	Id.
Id.....	Couteau.....	88.08	9.39	»	»	»	0.17	»	Id.
Id.....	Spatule ?.....	86.03	13.45	»	»	»	0.32	»	Id.
Id.....	Tupu.....	95.99	3.60	»	»	»	»	tr.	Id.
Id.....	Id.....	96.38	3.92	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Aiguille.....	94.69	5.16	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Pince à épiler.....	90.05	9.72	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.....	94.69	5.53	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Disque.....	94.35	5.34	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Balle.....	96.90	2.11	»	0.81	»	»	»	Id.
Id.....	Barre.....	94.52	5.45	»	»	»	»	tr.	Id.
Id.....	Petite barre.....	92.06	7.30	»	0.31	»	»	»	Id.

(1) Il se peut que cette analyse communiquée à Wilson par le Dr J. H. Gibbon, père du lieutenant Lardner Gibbon, fasse double emploi avec l'analyse qualitative de la hache cérémonielle de Cuzco, publiée par ce dernier (**29** *bis*, p. 71, fig. 33), que nous reproduisons ci-après.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	Ag.	Pb.	Zn.	S.	Référence bibliographique.
Machu Picchu	Petite baguette	93.21	6.90	»	»	»	»	»	**42**, p. 531.
Id.	Pièce rectangulaire	94.42	5.96	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Bloc irrégulier	95.68	4.20	»	»	»	»	»	Id.
Haut-Pérou	Hache à oreilles et à tranchant semi-circulaire	P	P	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 72, fig. 34.
Id.	Hache à oreilles	P	A	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 69, fig. 29.
Id.	Ornements d'oreilles	P	P	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 70, fig. 31.
Id.	Bracelet	P	P	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 65, fig. 14.
Id.	Figurine humaine	P	P	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 65, fig. 15.
Id.	Id.	P	P	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 65, fig. 16.
Id.	Lama	P	P	»	»	»	»	»	**29** *bis*, p. 65, fig. 17.

III. ANALYSE D'OBJETS EN CUIVRE DU HAUT PLATEAU BOLIVIEN.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	As.	Au.	Ag.	Pb.	Sb.	Ni.	Zn.	S.	Bi.	Référence bibliographique.
Tiahuanaco	Couteau	93.80	6.17	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	**43**, p. 25.
Id	Id	94.50	5.43	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	92.11	7.79	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	96.41	2.73	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Tumi	93.19	5.83	0.36	»	»	»	0.63	0.06	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Id	Id	92.80	6.71	0.21	»	»	»	0.17	0.06	»	»	»	»	Id.
Id	Ciseau	96.99	2.51	0.30	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**70**, I, p. 62.
Id	Hache	95.92	3.27	tr.	»	»	A	A	»	A	A	»	»	**43**, p. 25.
Id	Tupu	91.70	8.32	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	88.00	12.10	»	»	»	A	A	»	»	»	tr.	»	Id.
Id	Id	92.00	7.94	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	91.42	6.92	0.21	»	»	»	1.28	0.09	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Id	Épingle	91.41	7.70	0.41	»	»	»	0.30	0.11	»	»	»	»	Id.
Id	Disque	93.41	6.17	0.21	»	»	»	tr.	0.06	»	»	»	»	Id.
Id	Pendeloque	92.50	7.46	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	**43**, p. 25.
Id	Id	89.40	10.50	»	»	»	A	P	»	»	»	tr.	»	Id.
Id	Id	99.22	1.28	»	»	»	»	A	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	94.70	5.41	»	»	»	»	A ?	»	»	»	»	»	Id.
Id	Crampon	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	tr.	»	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Crampon en forme de double T	95.65	»	1.63	»	»	»	0.12	tr.	»	»	2.55	»	**11**, II, p. 868.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	As.	Au.	Ag.	Pb.	Sb.	Ni.	Zn.	S.	Bi.	Référence bibliographique.
Tiahuanaco.....	Crampon en forme de double T....	98.64	»	0.43	»	»	»	»	»	»	»	0.87	»	**11**, II, p. 868.
Ile de Titicaca....	Hache.....	90.00	10.02	»	»	»	»	»	»	»	»	A	»	**43**, p. 26.
Id.....	Id.....	93.70	6.20	»	»	»	»	A	»	»	»	A	»	Id.
Id.....	Hache ou ciseau..	P	A	»	»	»	A	A	»	»	A	»	»	Id.
Id.....	Ciseau.....	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 27.
Id.....	Id.....	P	A	»	»	»	A	»	»	»	»	tr.	»	Id.
Id.....	Id.....	P	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.....	90.51	8.92	tr.	»	»	»	»	»	»	»	tr.	»	**39**, p. 653.
Id.....	Id.....	95.59	4.48	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.....	91.43	7.05	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Instrument coupant.....	P	tr.	»	»	tr.	»	A	»	»	»	»	»	**43**, p. 26.
Id.....	Couteau.....	97.00	3.06	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	Id.
Id.....	Id.....	94.70	5.29	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	Id.
Id.....	Id.....	93.70	6.32	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	Id.
Id.....	Id.....	93.43	6.57	»	»	»	»	A	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.....	90.00	9.12	»	A	»	A	A	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.....	96.70	2.03	»	»	»	»	0.41	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Ciseau ou foret...	91.81	7.56	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**39**, p. 653.
Id.....	Foret.....	94.96	4.98	»	»	»	»	»	»	»	»	0.53	»	Id.
Id.....	Instrument (foret).	94.45	4.53	»	»	»	»	P	»	»	»	»	»	**43**, p. 27.
Id.....	Tupu.....	89.40	10.62	»	»	»	A	A	»	»	»	tr.	»	**43**, p. 26.
Id.....	Id.....	98.40	1.65	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	Id.
Id.....	Id.....	95.80	4.13	»	»	»	A	A	»	»	»	tr.	»	Id.
Id.....	Id.....	91.00	4.00	»	»	»	»	6.00	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.....	99.10	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.....	Id.....	97.00	3.00	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.

Ile de Titicaca	Tupu	95.16	4.13	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	**43**, p. 26.
Id	Id	92.38	3.87	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	95.41	3.86	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	97.82	1.39	»	»	»	»	P	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	93.67	6.35	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	97.12	1.70	tr.	»	»	A	A	»	A	A	»	»	Id.
Id	Aiguille	96.00	4.00	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 27.
Id	Id	98.50	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Plume	88.51	9.07	»	»	»	»	A	»	»	»	»	»	Id.
Id	Pinces	99.12	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Disque	99.12	A	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Bola	94.00	5.00	»	»	»	»	P	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	88.65	7.26	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	96.00	4.00	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	99.10	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	97.50	2.48	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	Id.
Id	Id	93.70	6.33	»	»	»	A	A	»	»	»	tr.	»	Id.
Copacabana	Tupu	87.4	12.68	»	»	»	A	A	»	»	A	A	»	**43**, p. 25.
Id	Id	94.24	5.76	»	»	»	»	A ?	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	94.07	5.21	»	»	»	»	A	»	»	»	A	»	Id.
Id	Id	P	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**43**, p. 26.
Id	Id	92.50	7.56	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Couteau	90.30	9.76	»	»	»	A	A	»	»	»	A	»	Id.
Id	Id	98.30	1.71	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Long ciseau	93.75	6.29	»	»	»	»	A ?	»	»	»	»	»	Id.
Péninsule de Huata	Tupu	96.00	4.00	»	»	»	»	A	»	»	»	A	»	**43**, p. 27.
Id	Id	90.34	6.85	»	»	»	»	A ?	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	88.91	9.48	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	88.01	8.05	»	»	»	»	3.04	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	92.26	6.17	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	88.20	10.50	»	»	»	»	A	»	»	»	»	»	Id.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	As.	Au.	Ag.	Pb.	Sb.	Ni.	Zn.	S.	Bi.	Référence bibliographique.
Péninsule de Huata	Tupu	91.90	4.75	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	**43**, p. 27.
Yura (Porco)	Hache mince à oreilles	97.23	2.10	0.37	»	»	»	0.12	0.16	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Id	Tupu	89.24	10.21	0.28	»	»	»	0.14	0.06	»	»	»	»	Id.
Id	Disque	91.89	7.68	0.13	»	»	»	0.11	0.17	»	»	»	»	Id.
Id	Plaque	87.88	11.31	0.37	»	»	»	0.28	0.08	»	»	»	»	Id.
Sorata	Hache	88.05	11.42	0.36	»	»	0.17	»	»	»	»	»	»	**29**, p. 261.
Vallée de Queara	Tumi	91.98	2.49	0.45	»	»	»	0.12	3.54	»	»	»	0.93	**49**, p. 48.
Id	Tupu	69.22(1)	6.21	»	»	tr.	tr.	»	2.67	»	»	»	1.46	**49**, p. 16-17.

1. En outre, des traces de silice.

IV. ANALYSES D'OBJETS EN CUIVRE DE LA RÉGION ANDINE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	As.	Si.	Ag.	Pb.	Sb.	Co.	Ni.	Zn.	S.	Bi.	Référence bibliograph.
Jujuy	Bracelet	93.56	5.58	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**61**, p. 99.
Pucará de Rinconada (Jujuy)	Pendeloque	96.62	3.04	0.24	»	»	»	0.07	»	»	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Sansana (Jujuy)	Couteau	95.97	3.65	0.21	»	»	»	0.13	»	»	»	»	»	»	Id.
Jujuy	Hache à oreilles	92.03	8.04	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**61**, p. 99.
Tolombón (Salta)	Tumi	95.90	3.80	0.28	»	tr.	»	»	»	»	tr.	»	tr.	»	**2**, p. 206.
La Paya (Salta)	Fragment de couteau	91.65	7.68	0.39	»	»	»	0.24	»	»	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Id.	Ciseau	85.60	13.52	0.17	»	»	»	0.64	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	21.80	55.60	2.00(1)	»	7.60	»	»	»	»	»	»	»	»	**3**, p. 412.
Id.	Id.	63.50	30.15	3.20(1)	»	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Fragment de ciseau	90.93	7.97	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**61**, p. 99.
Tastil (Salta)	Ciseau	99.70	»	0.17	»	»	»	0.08	»	»	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Morohuasi (Salta)	Id.	95.06	4.43	0.37	»	»	»	0.12	tr.	»	»	»	»	»	Id.
Tolombón (Salta)	Hache à oreilles	91.40	7.38	1.05	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**2**, p. 211.
		93.58	6.06	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	
San Carlos (Salta)	Id.	92.67	4.40	0.91	»	»	»	»	»	»	1.80	»	»	»	Id.
		96.66	3.34	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	
La Paya (Salta)	Id.	99.10	»	0.46	»	»	»	0.30	»	»	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Région Calchaquí	Id.	91.98	7.53	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**61**, p. 99.
Id.	Id.	97.19	1.92	0.46	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	96.53	3.21	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	93.19	6.31	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Hache à oreilles doubles	98.45	»	1.06	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Cachi (Salta)	Cloche	91.20	6.00	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**2**, p. 264.
Molinos (Salta)	Id.	93.70	6.00	0.27	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	As.	Si.	Ag.	Pb.	Sb.	Co.	Ni.	Zn.	S.	Bi.	Référence bibliograph.
La Paya (Salta)	Cloche	95.60	3.92	0.29	»	»	»	0.14	»	»	»	»	»	»	**11**, II, p. 868.
Id	Boule	89.85	9.40	0.41	»	»	»	0.32	»	»	»	»	»	»	Id.
Golgotá (Salta)	Bracelet	85.41	14.13	0.30	»	»	»	0.09	tr.	»	»	»	»	»	Id.
Région Calchaquí	Disque	98.42	1.57	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	**2**, p. 304.
Id	Id	97.40	2.12	0.46	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	94.98	2.58	0.11	»	»	tr.	0.22	»	»	»	1.65	»	0.23	Id.
Id	Id	97.25	2.90	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	94.00	3.07	0.08	»	»	tr.	1.04	»	»	»	1.15	»	0.36	Id.
Id	Id	96.85	3.14	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	93.55	3.46	0.75	»	»	»	0.18	»	»	»	1.01	»	0.82	Id.
Id	Id	94.57	5.43	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	Id.
Id	Id	91.79	6.64	0.50	»	»	»	0.14	»	»	»	0.81	»	»	Id.
Id	Id	96.00	2.43	1.54	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	Id.
Pampa Grande (Salta)	Id	97.41	2.00	0.56	»	»	»	»	»	tr.	tr.	»	»	»	**2**. p. 304.
Id	Id	97.25	2.52	»	»	»	0.225	»	»	»	»	»	tr.	»	Id.
Luracatao (Molinos, Salta)	Id	94.95	3.03	0.37	»	»	»	0.21	»	»	»	0.94	»	0.33	Id.
Chicoana (Salta)	Id	95.49	2.43	1.79	»	0.30	»	»	»	»	»	»	tr.	»	Id.
Province de Salta	Id	91.80	5.66	0.50	»	»	»	»	»	»	2.04	»	»	»	Id.
Tolombón (Salta)	Id	90.06	8.67	0.28	tr.	»	»	»	»	»	0.78	»	»	»	Id.
Quebrada de las Conchas (Salta)	Fragment de disque	91.08	8.03	0.44	»	»	»	0.32	tr.	»	»	»	»	«	**11**, II, p. 868.
Tastil (Salta)	Id	96.93	2.57	0.31	»	»	»	0.11	tr.	»	»	»	»	»	Id.
La Paya (Salta)	Plaque	76.00	17.00	4.60(1)	»	0.55	»	»	»	»	»	»	»	»	**3**, p. 413.
Id	Fragment de plaque	90.42	1.60	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**61**, p. 99.
Id	Id	92.96	1.80	1.36	»	»	»	»	»	»	»	0.56	»	»	Id.
Id	Id	90.75	»	2.51	5.20	»	»	tr.	»	»	»	»	1 46	»	**11**, II, p. 868.
Id	Fragment très oxydé	70.10	22.40	4.30(1)	»	tr.	»	»	»	»	»	»	»	»	**3**, p. 412.

La Paya (Salta)	Objet indéterminé	63.89	9.45	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	9	**3**, p. 413.
Id.	Id.	44.65	5.60	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	58.46	3.90	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Id.	Id.	69.40	10.15	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**3**, p. 413.
Id.	Id.	75.22	7.20	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Belén (Catamarca)	Ciseau	92.87	6.45	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**61**, p. 99.
Id.	Id.	96.85	1.78	0.92	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Puerta de Belén (Catamarca)	Id.	93.77	5.75	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Fuerte Quemado (Catamarca)	Id.	96.97	0.39	1.71	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Santa María (Catamarca)	Hache à oreilles	94.26	5.73	»	»	»	»	tr.	»	»	»	»	»	»	**2**, p. 211.
Andalgalá (Catamarca)	Id.	93.02	6.45	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**61**, p. 99.
Campo de la Cañada, Belén (Catamarca)	Id.	98.43	0.72	»	»	»	»	0.42	»	»	»	»	»	»	Id.
Carrisal Ciénega, Belén (Catamarca)	Hache cérémonielle	98.62	0.20	tr.	»	»	1.02	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Musquín (Catamarca)	Id.	92.44	6.57	0.31	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Tinogasta (Catamarca)	Cloche	95.09	4.83	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Santa María (Catamarca)	Fragment de bracelet	91.06	8.87	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Huasayaco (Catamarca)	Id.	99.66	0.24	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Province de Catamarca	Objet d'ornement	97.29	1.65	0.42	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Potrero Santa Lucía (Catamarca)	Lamelle	90.54	8.79	0.50	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Musquín (Catamarca)	Spatule	97.32	0.17	»	»	»	1.83	»	»	»	»	»	»	»	Id.
Province de La Rioja	Disque	83.38(2)	16.53	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	**44**, p. 216.

(1) Fer + alumine.
(2) Analyse originale : Cu : 80.55 ; Sn : 16.53 ; Oxyde de cuivre : 2.92. Transformée par élimination de l'oxygène.

V. ANALYSES D'OBJETS EN CUIVRE DU CHILI.

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Référence bibliographique.
Arica	Tumi	97.87	2.13	**78**, I, p. 312.
Arica	Tumi	P	±4.00	**65** *bis*, p. 182.
Chili	Pince	92.385	7.615	**35** *bis*, p. 63.
San José (Rio Maypu)	Ciseau allongé	P	±6.00	**24**, p. 114.
Id	Id	P	±5.00	**24**. p. 114.
Atacama	Hache à oreilles.	P	A	**24**, p. 112.
San José (Rio Maypu)	Ciseau	P	A	**24**. p. 113.
Id	Tumi	P	P	**24**, p. 114.
Arica	Poinçon	P	P	**24**, p. 117.
Id	Couteau	P	P	**24**, p. 119.
Id	Hameçon	P	P	**24**, p, 119.

NOTES

A. Douze autres analyses d'objets du Pérou (mais sans indication exacte de provenance, ce qui ne nous permet pas de les faire figurer dans un des tableaux ci-dessus) ont été données par Wilson (**78**, I. p. 292, 312) et Sánchez Diaz (**64**, p. 99). Sur ces 12 objets, 6 ont été analysés par le professeur Henry Croft ; cette analyse qualitative a montré qu'ils ne renfermaient pas d'étain (**78**, I, p. 292). Voici les analyses des 6 autres :

Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	Ag.	Pb.	Ind. bibliograph.
Hache perforée	96.00	4.00	»			**78**, I. p. 312.
Fragment de ciseau	98.19	0.21	0.35			**61**, p. 99.
Ciseau	94.51	0.21	tr.			Id.
Id	99.44	»			tr.	»
Id	99.48	»		tr.		»
Id	99.78	»				»

B. Nous avons éliminé de nos listes les analyses de 6 objets en laiton, qui sont certainement postérieurs à la découverte :

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	Fe.	Pb.	Zn.	Ni.	Ph.	Ind. bibliograph.
Cumbe (Équateur)	Petite cuiller...	75.00	1.50	»	1.50	21.00	»	»	**76**, p. 331.
Ancon (Pérou)	Bandeau frontal.	65.90	»	1.05	»	32.04	»	»	**66**, p. 74.
Cobrizos (Bolivie)	Plaque	59.20	»	1.33	»	39.38	»	»	**46**, p. 445.
Estancia Sta Clara. Guandacol. Dépt. General Lavalle (La Rioja, Argentine)	Fragment de plaque	80.55	»	0.78	0.72	15.16	»	»	**61**, p. 99.
Baradero (Prov. de Buenos-Aires, Argentine)	Disque	65.00	0.59	tr.	1.01	27.58	5.55	tr.	**21**, p. 491.
Id.	Disque	68.24	0.15	0.73	3.17	25.77	tr.	»	Id.

C. Une analyse de culot de *huaira* (haut fourneau primitif des Indiens) et deux analyses de scories ont été publiées. Nous les reproduisons à titre documentaire :

Localité.	Nature de l'objet.	Cu.	Sn.	As.	Fe.	Pb.	Oxygène et anhydride carbonique.	Ind. bibliograph.
Fuerte Quemado (Valle de Yocavil), (Catamarca)	Scorie..	96.80	1.34	0.40	tr.	»	1.46	**2**, p. 183.
Tolombón (Valle de Yocavil), (Salta)	Id.	95.60	3.22	»	tr.	»	1.18	Id.
Cobres (Puna de Jujuy)	Culot...	98.74	»	»	0.92	0.31	»	**11**, II, p. 858.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Acosta (Joaquin). *Compendio histórico del descubrimiento y colonización de la Nueva Granada en el siglo décimo sexto.* Paris, 1848.
2. Ambrosetti (Juan B.). *El bronce en la región Calchaquí* (*Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. XI, 1904, p. 163-314).
3. Ambrosetti (Juan B.). *Exploraciones arqueológicas en la ciudad prehistórica de La Paya. Campañas de 1906 y 1907.* 2e partie. *Descripción del material arqueológico.* Buenos Aires, 1908.
4. Andrée (Richard). *Die Metalle bei den Naturvölkern mit Berücksichtigung prähistorischer Verhältnisse.* Leipzig, 1884.
5. Baessler (A.). *Goldene Helme aus Columbien* (*Ethnologisches Notizblatt*, t. II, fasc. III. Berlin, 1901, p. 30-33).
6. Baessler (Arthur). *Altperuanische Metallgeräte.* Berlin, 1906.
7. Bastian (Adolf). *Neue Erwerbungen des königl. Museums* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. XIV, 1882. *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, p. (516)-(518).
8. Beuchat (H.) et Rivet (P.). *Affinités des langues du Sud de la Colombie et du Nord de l'Équateur* (*Groupes paniquita, coconuco et barbacoa*) (*Le Muséon*, nouvelle série, t. XI, Louvain, 1910, p. 33-68, 141-198).
9. Beuchat (H.). *Manuel d'archéologie américaine.* Paris, 1912.
10. Bollaert (William). *Antiquarian, ethnological, and other researches in New Granada, Equador, Peru, and Chile.* Londres, 1860.
11. Boman (Eric). *Antiquités de la région andine de la République argentine et du désert d'Atacama.* 2 vol. Paris, 1908. (*Mission scientifique G. de Créqui-Montfort et E. Sénéchal de la Grange*).
12. Borchgrave (Émile de). *Description de trois plaques d'or trouvées dans la Colombie* (*International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session. Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 249-250).
13. Boussingault (J.-B.). *Sur la composition de l'or natif argentifère* (*Annales de Chimie et de Physique*, 2e série, t. XXXIV. Paris, 1827, p. 408-419).
13 *bis*. Boussingault (J.-B.). *Analyses de différentes variétés d'or natif* (*Annales de Chimie et de Physique*. 2e série, t. XLV, Paris, 1830, p. 440-443).
14. Brackebusch (Luis). *El Oro. Dos conferencias desempeñadas en el Salón de claustro de la Universidad mayor de San Cárlos en Córdoba, el 18 y 25 de junio de 1876.* Córdoba, 1876.
15. Castellanos (J. de). *Historia del nuevo reino de Granada* (publiée par

Antonio Paz y Melia), 2 vol. Madrid, 1886 (*Colección de Escritores castellanos. Historiadores*, t. XLIV et XLIX).

6. *Catálogo general de los objetos enviados por el Gobierno de Colombia á la Exposición histórico-americana de Madrid.* Bogotá, 1892.

7. Cieza de León (Pedro de). *Crónica del Perú* (*Biblioteca de autores españoles*, t. XXXVI : *Historiadores primitivos de Indias*, t. II, Madrid, 1853, p. 344-458).

8. Cobo (P. Bernabé). *Historia del Nuevo Mundo* (publiée par Jimenez de la Espada (*Sociedad de Bibliófilos andaluces*). Séville, 4 vol., 1890-1895.

9. Créqui-Monfort (G. de) et Rivet (P.). *L'origine des aborigènes du Pérou et de la Bolivie* (*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1914*, p. 196-202).

0. Damour (A.). *Note sur un alliage de cuivre, d'argent et d'or, fabriqué par les anciens peuples de l'Amérique du Sud* (*Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences.* Paris, 1867, t. LXIV, p. 100-101).

1. Debenedetti (Salv.). *Noticia sobre un cementerio indígena de Baradero* (*Revista de la Universidad.* Buenos Aires, t. XIII, 1911, p. 401-414).

2. Dorsey (George A.). *Archaeological investigations on the Island of La Plata, Ecuador* (*Field Columbian Museum.* Publication 56. *Anthropological series*, vol. II, n° 5, avril 1901, p. 247-280).

3. Etienne (C.-P.). *Nouvelle-Grenade. Aperçu général sur la Colombie et récits de voyages en Amérique.* Genève, 1887.

4. Ewbank (Thomas). *A description of the Indian antiquities brought from Chi'e and Peru by the U. S. naval astronomical Expedition* (*The U. S. naval astronomical Expedition to the Southern Hemisphere during the years 1849-1850-1851-1852.* Lieut. J. M. Gilliss, superintendent, vol. II, Washington, 1855. *Appendix E*, p. 109-150).

5. Fernández de Enciso (Martín). *Suma de geographia q̃ trata de todas las partidas y provincias del mundo : en especial de las indias : y trata largamẽte del arte del marear : juntamete con la espera en romãce : con el regimiẽto del sol y del norte.* Séville, 1519.

6. Foote (H. W.) et Buell (W. H.). *The composition, structure, and hardness of some peruvian bronze axes* (*The american Journal of Science.* 4e série, vol. XXXIV, 1912, New-Haven, Connecticut, p. 128-132).

7. Forbes (David). *Researches on the Mineralogy of South America* (*The Philosophical Magazine and Journal of Science.* Londres, 4e série, t. XXIX, 1865, p. 129-136).

8. Forbes (David). *Researches on the Mineralogy of South America* (*The Philosophical Magazine and Journal of Science.* Londres, 4e série, t. XXX, 1865, p. 139-144).

2. Forbes (David). *On the Aymara Indians of Bolivia and Peru* (*The Journal of the Ethnological Society of London*, 2e série, t. II, 1870, p. 193-305).

2 *bis*. Gibbon (Lardner). *Exploration of the Valley of the Amazon, made under direction of the Navy Department.* Part II, Washington, 1854.

30. Hamy (E.-T.). *Études ethnographiques et archéologiques sur l'Exposition coloniale et indienne de Londres* (*Revue d'Ethnographie*, t. V, 1886, p. 333-375, 449-463).

31. Hamy (E.-T.). *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Choix de pièces archéologiques et ethnographiques.* Paris, 1897.

32. Herrera (Antonio de). *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas i tierra firme del Mar Oceano.* Madrid, 4 vol, 1601-1615.

33. Hiorns (A.-H.). *Les alliages métalliques* (traduction française de O. Boudouart). Paris, Steinheil, 1900.

34. Holmes (William H.). *Ancient art of the Province of Chiriqui, Colombia* (*Sixth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1884-1885.* Washington, 1888, p. 3-187).

35. Humboldt (Alexandre de). *Vue des Cordillères, et monumens des peuples de l'Amérique.* Paris, 1810.

35 *bis*. Jackson (C. T.). *Proceedings of the Boston Society of Natural History*, t. V, 1854-1856, p. 63.

36. Joyce (Thomas A.). *South american Archaeology, an introduction to the Archaeology of the South American continent with special reference to the early history of Peru.* Londres, 1912.

37. Kunike (Hugo). *Goldaltertümer der Chibcha* (*Internationales Archiv für Ethnographie*, t. XXIV, 1916, p, 23-32).

38. Kunz (George F.). *Gold ornaments from United States of Colombia* (*The American Antiquarian and Oriental Journal*, t. IX, 1887, p. 267-270).

39. Loeb (Morris) et Morey (S. R.). *Analysis of some Bolivian Bronzes* (*The Journal of the American Chemical Society.* Easton, vol. XXXII, 1910, p. 652-653).

40. Lowie (Robert H.). *Notes concerning new collections* (*Anthropological papers of the American Museum of natural History*, t. IV, New-York, 1910, p. 269-329).

41. MacCurdy (Georges Grant). *A study of Chiriquian antiquities* (*Memoir of the Connecticut Academy of arts and sciences*, t. III, New Haven, Connecticut, 1911).

42. Mathewson (C. H.). *A metallographic description of some ancient peruvian bronzes from Machu Picchu* (*The American Journal of Science*, Fourth series, t. XL, 1915, p. 525-602).

43. Mead (Charles W.). *Prehistoric bronze in South America* (*Anthropological papers of the American Museum of natural History*, vol. XII, New York, 1915, p.15-52).

44. Moreno (Francisco P.). *Antropologia y arqueologia* (*Anales de la Sociedad cientifica argentina*, Buenos Aires, t. XII, 1881, p. 198-226).

45. Mortillet (Adrien de). *Statuette en or trouvée en Colombie* (*L'Homme préhistorique*, 3e année, 1905, p. 80-85).

46. Mortillet (Adrien de). *Le Bronze dans l'Amérique du Sud avant l'arrivée des Européens* (*Congrès préhistorique de France, 1re Session, Périgueux, 1905.* Paris, 1906, p. 443-449).

47. Nadaillac (Marquis de). *L'Amérique préhistorique.* Paris, 1883.

48. Nadaillac (Marquis de). *Les anciennes populations de la Colombie* (*Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 19e année, 3e série, t. II, 1885, p. 49-61).

49. Nordenskiöld (Erland). *Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias gränstrakter 1904-1905* (*Kungliga Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*. Upsala et Stockolm, t. XLII, n° 2, 1906).

50. Novarese (V.). *Los yacimientos auriferos de la Puna de Jujuy* (*Anales de la Sociedad científica argentina*, Buenos Aires, t. XXXV, 1893, p. 89-116).

51. Oviedo y Valdes (Gonzalo Fernandez de). *Historia general y natural de las Indias, islas y tierra-firme del mar Oceano* (publiée par José Amador de los Rios). Madrid, Imprenta de la Real Academia de la Historia, 4 vol., 1851-1855.

52. Piedrahita (Lucas Fernandez). *Historia general de las conquistas del nuevo reyno de Granada.* Amberes, 1688.

52 *bis*. Pittier de Fábrega (Henry). *Ethnographic and linguistic Notes on the Paez Indians of Tierra adentro, Cauca, Colombia* (*Memoirs of the american anthropological Associatton*, Lancaster, vol. 1, 1905-1907, p. 301-356.

53. Posada Arango (André). *Essai ethnographique sur les aborigènes de l'État d'Antioquia, en Colombie* (*Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2e série, t. I, 1873, p. 201-231).

54. Read (C. H.). *Aboriginal Goldsmith's Work in Colombia* (*The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XXVI, 1897, p. 294).

55. Restrepo (Vicente). *Étude sur les mines d'or et d'argent de la Colombie* (Abrégé de la 2e édition espagnole avec des notes complémentaires, par Henry Jalhay). Bruxelles, 1891.

56. Restrepo (Vicente). *Los Chibchas antes de la conquista española.* Bogotá, 1895, 1 vol. et 1 atlas.

57. Restrepo Tirado (Ernesto). *Ensayo etnográfico y arqueológico de la provincia de los Quimbayas en el nuevo reino de Granada.* Bogotá, 1892.

58. Restrepo Tirado (Ernesto). *Estudios sobre los aborígenes de Colombia.* Bogotá, 1892.

58 *bis*. Restrepo Tirado (Ernesto). *Catálogo general del Museo de Bogotá. Arqueología.* Bogotá, 1917.

59. Rivet (Paul). *A propos de l'origine du mot « Pérou »* (*L'Anthropologie*, Paris, t. XXII, 1911, p. 289-294).

59 *bis*. Rivet (P.). *Les Indiens Colorados. Récit de voyage et Étude ethnologique* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. II, 1905, p. 177-208).

Cf. Beuchat, de Créqui-Montfort, Verneau.

60. Romaña (Eduardo A. L. de). *Una inspección de los yacimientos de estaño de Bolivia y una exploración por el mismo metal en el Perú* (*Boletin del Cuerpo de Ingenieros de minas del Perú*, n° 57, Lima, 1908).

61. Sánchez Diaz (P. Abel). *Aleaciones. El bronce calchaquí* (*Tesis para optar el grado de doctor en química. Universidad nacional de Buenos Aires. Facultad de ciencias exactas, físicas y naturales*). Buenos Aires, 1909.

62. Schmeltz (J. D. E.). *On one of the so-called « Calendar-stones »* (*Archives internationales d'Ethnographie*, t. I, 1888, p. 233-234).

63. Seler (E.). *Peruanische Alterthümer* (*Herausgegeben von der Verwaltung des königlichen Museums für Völkerkunde zu Berlin*). Berlin, 1893.

64. Seler (Eduard). *Die Sprache der Indianer von Esmeraldas* (*Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*, t. I, Berlin, 1902, p. 49-64).

65. Simon (Fr. Pedro). *Noticias historiales de las conquistas de Tierra firme en las Indias occidentales*. Bogotá, 1882-1892, 5 vol.

65 *bis*. Squier (E. G.). *Aboriginal Monuments of the State of New-York* (*Smithsonian contributions to knowledge*, t. II, Washington, 1851, 188 p.).

66. Terreil. *Métallurgie péruvienne* (*Revue d'Ethnographie*, t. I, Paris, 1882, p. 73-74).

67. Torres (Luis María). *Los primitivos habitantes del delta del Paraná*. (*Universidad de La Plata*. Buenos Aires, 1913.)

68. Uhle (Max). *Ueber die Wurfhölzer der Indianer Amerikas* (*Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XVII, (3e série, t. VII), 1887, p. 107-114).

69. Uhle (Max). *Ausgewählte Stücke des K. Museums für Völkerkunde zur Archäologie Amerikas* (*Veröffentlichungen aus dem königlichen Museum für Völkerkunde*. Berlin, t. I, n° 1, 1889, p. 1-44).

70. Uhle (Max). *Kultur und Industrie südamerikanischer Völker* (d'après les collections de A. Stübel, W. Reiss et B. Koppel). Berlin, t. I, 1889 : *Alte Zeit*; t. II, 1890 : *Neue Zeit*.

71. Uribe Angel (Manuel). *Geografía general y compendio histórico del Estado de Antioquia en Colombia*. Paris, 1885.

72. Uricoechea (Ezequiel). *Memoria sobre las antigüedades neo-granadinas*. Berlin, 1854.

73. Uricoechea (Ezequiel). *Les Chibchas de la Colombie* (*Congrès international des sciences géographiques*. Paris, 1875, t. I, p. 310-315).

74. Uricoechea (E.). *Antiquités Chibchas de la Colombie* (*La Nature*, Paris, 5e année, 1877, 1er semestre, p. 359-362).

75. *Varias noticias curiosas sobre la provincia de Popayan* (*Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de América y Oceania, sacados de los Archivos del Reino y muy especialmente del de Indias*, t. V. Madrid, 1866, p. 487-493).

76. Verneau (R.) et Rivet (P.). *Ethnographie ancienne de l'Équateur* (*Mission du Service géographique de l'Armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud sous le contrôle scientifique de l'Académie des Sciences, 1899-1906*. Paris, t. VI, fasc. 1, 1912).

77. White (R. B.). *Notes on the aboriginal Races of the North-Western*

Provinces of South America (*The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XIII, 1884, p. 240-256).

78. Wilson (Daniel). *Prehistoric Man. Researches into the origin of civilisation in the old and the new World.* Londres, 2 vol., 1862.

79. Wilson (Thomas). *Prehistoric art; or the origin of art as manifested in the works of prehistoric man* (*Annual report of the board of regents of the Smithsonian Institution. Report of the U. S. National Museum, 1896.* Washington, 1898, p. 325-664).

80. Wolf (Teodoro). *Geografía y Geología del Ecuador.* Leipzig, 1892.

81. Zerda (Rafael). *Alterthümer der Siechalaguna bei Bogotá* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. VI, Berlin, 1874, p. 160-166).

82. Zerda (Liborio). *El Dorado, estudio histórico, etnográfico y arqueológico de los Chibchas, habitantes de la antigua Cundinamarca y de algunas otras tribus.* Bogotá, 1883.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 5 MAI 1914.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anthropological papers of the American Museum of natural History, vol. XI, part IV, 1913 (Wissler, Societies and dance associations of the Blackfoot Indians); — *Id.*, vol. XIII, part I, 1913 (Skinner, Social and ceremonial bundles of the Menomini Indians); — *Archaeological Institute of America. Papers of the School of american archaelogy*, n°s 2, 3, 5, 10, 12, 14, 15, 16, 17, 20; Fifth annual report, 1911-12; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica*, t. LVI, 1914, n° 1; — *Id. Revista de geografía colonial y mercantil*, t. XI, 1914, n° 3; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XII, 1914, n°s 7, 8; — *Bulletin of the American geographical Society*, vol. XLVI, 1914, n° 4; — *Bulletin of the University of Utah*, vol. III, 1910, n° 3 (Cummings, The great natural bridges of Utah); — *Canadienne (La)*, t. XII, 1914, n° 4; — *Croissance*, t. I, 1914, n° 3; — *Department of mines. Canada. Geological Survey. Guide Book*, n°s 1, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 10; — *Ethnographie (L')*, nouvelle série, n° 2, 1914; — *France-Amérique*, avril 1914; — *Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XLIII, 1913, n° 2; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XLIII, 1913, n° 3; — *Muséon (Le)*, nouvelle série, vol. XIV, 1914, n°s 3-4; — *Peabody Museum*, 47e report, 1914; — *Würtembergische Jahrbücher*, 1913, n° 2.

Bushnell (David I.), *Archeological investigations in Ste Genevieve County, Missouri* (Proceedings of the U. S. Museum, vol. XLVI, 1914, p. 641-668); — Bolivar (Simon), *Discursos y proclamas*. Paris (sans date); — Callegari (G. V.), *Conoscenze astronomiche degli antichi Peruviani* (Rivista Abruzzese, 1914); — Gharencey (de), *De la formation des voix verbales en Tarasque* (XVIIe Congrès international des Américanistes. Buenos Aires); — Id. *Americana*; — Id. *Fragments en langue Chanabal*; — Id. *Prières en langue Mam*; — Id. *Textes en langue Tarasque*; — Id. *Yama, Djemschid et Quetzalcoatl*; — *Guide to the Museum of New Mexico*. Santa-Fé, 1912; — Har-

rington (John P.), *The Tewa Indian game of « Canute »* (American anthropologist, vol. XIV, 1912) ; — Heger (F.), *Altertümer der Diaguitas* ; — Id. *Eine weitere neue Serie von Oelbildern, welche die Mischungsverhältnisse der verschiedenen Rassen in Mexico zur Darstellung bringt* ; — Hewett (Ed. L.), *Archaeology of Rio grande Valley* ; — Id. *Two season's work in Guatemala* (Bulletin of archaeological Institute of America, Juin 1911) ; — Id. *The Third season's work in Guatemala* (Bulletin of archaeological Institute of America, Juin 1912) ; — Morley (S. G.), *The south house, Puyé* ; — Peñafiel (A.), *Nombres geográficos de México* ; — Périgny (M. de), *Les cinq républiques de l'Amérique centrale* ; — Philipps (P. Ch.), *The west in the diplomacy of the american revolution* (University of Illinois Bulletin, vol. XI, 1913, n° 7) ; — Ruiz (E.), *Programa de investigaciones históricas* (México, 1914).

Mme Barnett fait une communication sur le tissage au carton.

Elle rappelle d'abord le mémoire de Mr Van Gennep, publié en 1911, dans la *Revue d'ethnographie*.

M. Van Gennep avait proposé de venir exposer ce procédé devant la Société en une séance solennelle, mais cette proposition n'a pu avoir de suite.

Grâce aux conseils de M. Razy, secrétaire du Musée des tissus, Mme Barnett a pu faire construire un métier et exécuter ce tissage. Elle en a fait la démonstration devant la Société en exécutant toute une série de points variés, obtenus simplement en modifiant la disposition et l'arrangement des cartons. Elle montre, au moyen des spécimens tissés par elle, qu'il est toujours facile de reconnaître une sangle ou lanière tissée par ce procédé, surtout à cause des points saillants de la chaîne apparaissant à distances régulières sur les bords des tissus. A son avis, il s'agit d'un procédé de tissage très évolué et qu'il n'y a guère de chance de rencontrer chez les primitifs. Elle pense aussi que c'est une méthode qui a pu être imaginée chez plusieurs peuples et à des époques distinctes et qu'on ne saurait trouver là un critérium de rapports entre des peuples très différents et souvent très éloignés.

M. le Dr Rivet montre une jolie série d'arcs et de flèches rapportés du Matto Grosso par M. Lombard. Malgré leurs très grandes dimensions, les flèches ont une curieuse armature de pennes placées en spirale sur la hampe. A ce propos, diverses observations sont faites par MM. Verneau, Capitan et Mme Barnett.

Sont présentés comme membres titulaires :

Mme A. Bielovucic, par MM. Huguet et Rivet ;

MM. Diego Carbonell, professeur à l'Université de Caracas, par MM. Villanueva et Rivet ;

Fernand Chauvet, par MM. Poutrin et Rivet ;

Couband, directeur de la Compagnie de Vichy-État, par MM. Faure et Rivet ;

Georges Courty, professeur de géologie, par MM. Vignaud et de Créqui-Montfort ;

Harvid Hernmarck, par MM. Poutrin et Rivet ;

MM. Emmanuel de Margerie, par MM. Vignaud et Rivet :

Paul Walle, conseiller du commerce extérieur de la France, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet.

Est présenté comme membre correspondant :

M. William Thalbitzer, par MM. Poutrin et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 5 JUIN 1914.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend une lettre de M. Capitan, secrétaire général, s'excusant de ne pouvoir assister à la réunion.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American anthropologist, vol. XV, n° 4, 1913; — *Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires*, série III, t. X, 1909; t. XI, 1910; t. XIII, 1911; t. XIV, 1911; — *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXXVI, n° 6, 1913; t. LXXVII, 1914 n°s 1-2; — *Annual archaeological report*, 1913; — *Annual report (21e) of the Bureau of american Ethnology, 1899-1900*, 1904-1905; — *Baessler-Archiv*, 1914, Bd. IV, n° 6; — *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de minas del Perú*, n° 80, 1914; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XII, 1914, n° 9; — *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VIe série, t. IV, n° 6, 1913; — *Bulletin of the american antiquarian Society*, n°s 1, 2, 3, 1913-1914; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XXXI, 1899, n°s 1, 2, 3, 4, 5; vol. XXXII, 1900, n°s 1, 2, 3, 4, 5; vol. XXXIII, 1901, n°s 1, 2, 3, 4, 5; vol. XXXIV, 1902, n°s 1, 2, 3, 4, 5; vol. XXXV, 1903, n°s 1, 2, 3, 4, 5; vol. XXXVI, 1904, n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12; vol. XXXIX, 1907, n°s 5, 8; vol. XL, 1908, n° 4; vol. XLVI, 1914, n° 5; — *Bureau of american Ethnology. Bulletin*. n°s 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 34, 35, 38, 39, 41, 42, 48; — *Canadienne (La)*, vol. XII, 1914, n° 5; — *Mission du service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud*, fasc. I. Atlas. 1913; — *Library of Congress* (Washington). *Report*. 1913; — *Library of Congress* (Washington), 1914. — *Museum Journal (The). University of Pennsylvania*, vol. IV, 1913, n° 4; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. LII, 1913, n° 212. — *Proceedings of the american antiquarian Society*, vol. XXIII, part II, 1913; — *Revista chilena de historia y geografia*, n°s 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 1912-1914; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias* (Habana), vol. XVIII, 1914, n° 1; — *Revue anthropologique*, vol. XXIV, 1914, n° 5. — *Smithsonian report*, 1883, 1887, 1888, 1890; — *Smithsonian institution, Publications of the Bureau of ethnology*, n°s 4, 7, 8, 9, 10; — *University of Illinois studies in*

the social sciences, vol. II, 1913, n° 4; — *Ymer*, 1914, n° 1; — *Id. Table*, 1881-1890.

Bailey (Solon I.), *Peruvian meteorology* (Annals of the astronomical observatory of Harvard college, vol. XLIX, part I, 1907); — Blanco-Fombona (R.), *Cuentos americanos*. Paris, Garnier hermanos, 1914; — Dolores (Juan), *Papago verbstems* (University of California publications in american archaeology and ethnology, vol. X, 1913); — Dorsey (J. Owen), *Omaha and Ponka letters* (Smithsonian Institution, 1891); — Henshaw (Henry W.), *Perforated stones from California* (Smithsonian Institution, 1887); — Holmes (William H.), *The use of gold and other metals among the ancient inhabitants of Chiriqui isthmus of Darien* (Ibid., 1887); — Id., *Textile fabrics of ancient Peru* (Ibid., 1889); — Hrdlicka (Aleš), *Anthropological work in Peru in 1913, with notes on the pathology of the ancient Peruvian* (Smithsonian miscellaneous collection, vol. LXI, n° 18, 1914); — Marelli (Carlos A.), *Observaciones referentes á los huesos supernumerarios del cráneo cerebral* (Boletín de la Sociedad Physis, t. I, 1913); — Id., *Contribución á la craneologia de las primitivas poblaciones de la Patagonia* (Anales del Museo de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVI, 1913); — Paso y Troncoso (Francisco del), *Papeles de Nueva España*, t. I, 1914. Madrid; — Pickering (Ch.), *The Gliddon mummy-case in the Museum of the smithsonian Institution* (Smithsonian contributions to knowledge, n° 208, 1869); — Pilling (James Constantine), *Bibliography of the Eskimo language* (Smithsonian Institution, 1887); — Id., *Bibliography of the Siouan languages* (Ibid., 1887); — Id., *Bibliography of the Salishan languages* (Ibid., 1893); — Schulier (Rudolf), *Caton en lengua Jibara*; — Id., *Acerca del « Yslario general » de Alonso de Santa Cruz*; — Id., *Paraguay native poetry* (The Journal of american Folk-Lore, vol. XXVI, 1913; — Id., *Zur sprachlicher Stellung der Millcayac-Indianer* (Internationales Archiv für Etnographie, t. XXI, 1913); — Sapir (Edward), *Review Africa* (Current anthropological literature, vol. I, n° 4, 1912); — Id., *Algonkin P and S in Cheyenne* (American anthropologist, vol. XV, 1913); — Id., *Southern Paiute and Nahuatl* (Journal de la Société des Américanistes de Paris, t. X, 1913); — Thalbitzer (William), *The Ammasalik Eskimo, contribution to the ethnology of the east Greenland natives*, 1re partie. Copenhague, 1914; — Thomas (Cyrus), *Work in mound exploration of the Bureau of ethnology* (Smithsonian Institution, 1887); — Id., *The problem of the Ohio mound* (Ibid., 1889); — Id., *The Maya year* (Ibid., 1894); — *Americana*. Catalogue 59, Paul Geuthner. Paris, 1914..

Le capitaine Mailles entretient la Société de la mission qu'il a accomplie, de juin 1912 à février 1914, de concert avec le capitaine Vincent, dans les régions encore si peu connues du contesté péruano-bolivien. Mis à la disposition du gouvernement bolivien par le gouvernement français pour la délimitation de ces territoires, les deux officiers ont parcouru, en en faisant la carte et en levant de nombreux itinéraires, les rios Tambopata, Madre de Dios, Béni, Acre, Manuripi, la région d'Apolobamba.

Au cours de cette exploration, le capitaine Mailles, ayant eu besoin de uelques instruments, est rentré en France par le Madre de Dios, le Madeira et 'Amazone. Il montre d'intéressantes projections des pays parcourus. Malheu-eusement, on n'y rencontre plus beaucoup d'Indiens, soit que ceux-ci aient lisparu, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils fuient le contact des Européens.

Les deux officiers ont accompli un travail considérable, dans des conditions arfois très pénibles. Ils ont réuni les éléments d'une bonne carte de recon-aissance, dont le capitaine Mailles montre un exemplaire à la Société. D'autre art, ils ont envoyé au Muséum d'histoire naturelle de fort beaux spécimens e la faune entomologique des régions parcourues.

Après cette intéressante communication, fort applaudie, M. de Charencey t la note suivante *Sur le nom et les fonctions de sachem.*

Ce terme de *sachem*, comme ceux de *mocassin*, *wigwam*, constitue un de ces mprunts aux parlers des Indiens de race Algique que les récits des voyageurs nt, pour ainsi dire, fait passer dans notre langue courante. En tout cas, au eu d'avoir été pris, ainsi que les deux derniers, au dialecte du Canada, celui-là dû l'être à celui des Lenapés ou Delawares du nord-est des États-Unis (voy. rinton. *The Lenapes and their Legends*, p. 47 et suiv. du tome V de la *ibrary of american aboriginal literature*). Effectivement, nous le retrouvons ans le *sak'imà* de l'Unani, le *sachimma* du Pequod (dialectes Lenapés).

Il y désigne non pas un chef en général, comme quelques-uns ont pu le oire, mais bien une autorité civile, une sorte de président du conseil par pposition au chef militaire. Au contraire, dans les idiomes de la Nouvelle-rance, le même mot ne reparaît que privé de sa sifflante initiale. Il devient, ar exemple, *okima* en Otchipoué et en Algonquin. Cependant, fait digne d'être gnalé, la dite sifflante initiale s'est maintenue dans le verbe algonquin dont il araît dérivé, à savoir *sâkamaw*, « il projette, il fait voir sa tête ».

En tout cas, rien de plus conforme à la logique qu'une pareille étymologie roposée par Zeisberger, suivi sur ce point par Loskiel. Effectivement, le chem, aux allures pacifiques, doit surtout travailler du cerveau. Il n'a pas esoin de montrer la somme d'énergie et d'audace nécessaire à un capitaine, à n homme de guerre.

Mais ce qui nous semble le plus important au point de vue ethnographique, est le mode d'élection de ces conseillers. L'on en comptait trois principaux hez les Delawares, et lorsqu'un d'entre eux venait à disparaître, c'était aux eux autres qu'incombait le soin de choisir son successeur, lequel devait tou-urs être pris au sein de la même famille.

Voilà qui nous rappelle singulièrement la manière de procéder en vigueur hez les peuples de la Nouvelle-Espagne. Le prince de Ténochtitlan était élu r ses collègues, le roi de Tlacopan et l'empereur chichimèque de Tezcuco, ais exclusivement parmi les descendants d'Acamapitzin, fondateur de la onarchie des Mexicos.

Du reste, ce système triarchique, si différent de l'absolutisme religieux des

Natchez et des sujets des Incas, dont les chefs régnaient en qualité de fils ou frères du soleil, eut, sans doute, jadis beaucoup d'extension. Il devait, primitivement, être commun à tous les peuples qualifiés par Angrand de « Toltèques occidentaux » ou « Californiens à tête droite ». La vieille confédération toltèque, par exemple, se composait des trois États de Culhuacan, Tollan et Otompan. Enfin, dans son introduction au *Popol-vuh*, l'abbé Brasseur signale l'existence de triarchies chez les Guatémaliens ainsi que chez certains riverains du Pacifique dans le nord-ouest du Sud-Amérique, lesquels visiblement se rattachaient au courant occidental.

D'ailleurs, sur d'autres points encore, des analogies peuvent être établies entre l'Anahuac et les régions du nord-est. Citons notamment la légende de *Sayadis*, l'Orphée des Iroquois. Le gardien des têtes des morts, appelé « l'homme à la longue chevelure », remettant au héros indien le crâne de sa sœur qu'il s'agit de ressusciter (voy. Karl Knortz, *Märchen und Sagen der nord-amerikanischen Indianer*. Leipzig, 1871, et *Le folk-lore dans les Deux-Mondes*, p. 286 du tome XXIII des *Actes de la Société philologique*), ne nous fait-il pas songer aux *quaquacuillin* mexicains? Ces prêtres, dont les cheveux ne devaient pas être coupés, avaient, on le sait, pour fonction de dépecer les corps des captifs sacrifiés au soleil et de conserver leurs têtes dans les téocallis.

En définitive, si l'Amérique a reçu, cela nous semble hors de doute, ses éléments de civilisation de l'Extrême-Orient, cela n'empêchait pas les nations les plus policées du Nouveau Monde de garder beaucoup de réminiscences du genre de vie de leurs ancêtres. A preuve, le cannibalisme, qui, chez les habitants de l'Anahuac, revêtait un caractère presque religieux, puisque c'étaient les victimes immolées sur la pierre aux sacrifices qui fournissaient le plus à l'alimentation publique. Rappelons-nous encore l'espèce de communion anthropophagique qui signalait la fête de Huitzilopochtli. L'on faisait en pâte de maïs une statue du dieu que l'on arrosait de sang humain. Elle était ensuite brisée en morceaux et distribuée au peuple qui mangeait le tout dévotement. Inutile, au reste, d'aller chercher si loin de pareils exemples de survivance ethnique. N'en trouverions-nous pas au besoin même chez nous? Ainsi, l'usage jadis observé dans les chasses princières d'offrir à une dame de la cour, pour lui faire honneur, une molaire du cerf abattu qu'elle portait ensuite à son cou enchassée dans de l'or, aurait, a-t-on prétendu, une origine fort ancienne, et nous reporterait en pleine époque quaternaire. Les chasseurs d'alors ignorant métaux et pierreries ne connaissaient guère de substance plus précieuse que les dents des gros animaux par eux tués. Ils se faisaient volontiers des colliers avec celles de l'ours des cavernes.

Au cours de la séance, ont été élus à l'unanimité, membres titulaires, Mme Bielovucic, MM. D. Carbonell, F. Chauvet, Gouband, G. Courty, Harvid Hernmarck, Emm. de Margerie et Paul Walle; membre correspondant, M. William Thalbitzer.

La séance est levée à 6 heures 30.

SÉANCE DU 1er AVRIL 1919.

Présidence de M. H. Vignaud.

En ouvrant cette séance, la première depuis que la guerre a éclaté, M. Vignaud prononce l'allocution suivante :

Messieurs et chers Collègues,

Nous allons reprendre nos travaux après une interruption de quatre douloureuses années, qui ont lourdement pesé sur nous tous et qui ont fait de grands vides parmi nous, car si nous ne sommes pas plus nombreux aujourd'hui, c'est que nous avons perdu une quinzaine de nos membres, les uns morts au champ d'honneur où les appelait le plus sacré des devoirs, les autres emportés par l'âge, les maladies et les angoisses de l'heure.

Nous ne verrons plus parmi nous la figure intelligente et ouverte de ce bon M. de Charencey, qui suivait si attentivement tous nos travaux et qui y contribuait largement. Le vétéran des explorateurs de l'Amérique, Désiré Charnay, nous manquera aussi. Sa vie tout entière fut consacrée à l'américanisme et malgré son grand âge, il assistait régulièrement à nos séances pour nous encourager par son exemple et ses conseils, quand il ne nous éclairait pas par ses communications. Ceux-là ont payé leur dette à la science et leurs écrits montrent ce qu'ils pouvaient faire encore. Mais parmi ceux dont nous déplorons la perte, il y en a plusieurs qui n'avaient pas encore eu le temps ou l'occasion de donner toute leur mesure. M. Poutrin, qui se cachait toujours au fond de notre salle et dont le savoir égalait la modestie, est l'un d'eux. Nous regretterons en lui un collègue aimable et compétent, un travailleur assidu qui promettait un maître. Je nommerai aussi en passant M. Berthon, dont nous attendions d'autres importantes communications, M. Beuchat, qui a succombé en servant la science, M. Chamberlain qui suivait de loin nos études et qui les notait avec sympathie dans un journal, dont la disparition est une véritable perte pour l'américanisme.

Je ne puis désigner ici nominativement tous ceux dont l'absence se fera sentir parmi nous, mais notre *Journal* ne manquera pas de leur rendre justice en marquant la part qu'ils ont prise à notre œuvre.

L'agression germanique, qui est venue interrompre si brutalement le progrès normal du savoir dans le monde entier, n'a pas atteint également tous ceux qui en souffrent. En Angleterre et en Amérique, où on ne s'est pas trouvé directement en contact avec les ennemis, l'américanisme n'a pas été complètement négligé et dans les revues spéciales, ainsi que sous d'autres formes, il a paru des études qui nous intéressent tous et qui doivent être signalées. Nous aurons à leur accorder notre attention et à les indiquer à ceux qui ont le souci de se renseigner davantage. C'est pour notre Société un devoir à remplir, un devoir

pour l'accomplissement duquel nous faisons appel à votre concours le plus dévoué, certain qu'il ne nous fera pas défaut; je vous engage à vous entendre avec nos secrétaires pour le choix des ouvrages dont il y aura à rendre compte.

Ceci m'amène, mes chers collègues et amis, à vous parler de la présidence de la Société. Voilà plusieurs années que, grâce à votre bienveillance, j'occupe ce poste auquel d'autres parmi vous ont plus de titres que moi. Je ne dois pas abuser plus longtemps de la faveur que vous m'avez faite. L'âge et les infirmités commencent à peser lourdement sur moi ; pour remplir la tâche qui va maintenant incomber à votre président, il faut un homme plus jeune et mieux portant que celui auquel vous avez accordé cet honneur, dont il sent tout le prix.

Je tiens donc ma démission à votre disposition et je rentrerai dans le rang, dès que vous aurez arrêté le choix de celui qui doit nous guider et nous éclairer dans nos futurs travaux.

Ce discours est accueilli par d'unanimes applaudissements et, sur la proposition de M. Verneau, la Société maintient par acclamation M. Vignaud dans ses fonctions de Président. Elle lui adresse également ses vives félicitations pour sa nomination comme membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. Vignaud remercie ses collègues en termes émus.

Le procès-verbal de la précédente séance est ensuite lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de MM. Salone et de Kergorlay, s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, et des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la séance du 5 juin 1914.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Actes de la Société scientifique du Chili. Santiago, IIe série, t. XXV, 1917; t. XXVI, 1918; — *American anthropologist*, nouvelle série, t. XVI, 1914; t. XVII, 1915; t. XVIII, 1916; t. XIX, 1917, nos 3, 4; t. XX, 1918; — *Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología.* México, t. V, no 4, janv.-fév. 1914; — *Anales de la Sociedad científica argentina.* Buenos Aires, t. LXXVI, fasc. 5-6, 1913; t. LXXVII, fasc. 1-4, 1914; — *Annual archaeological Report (Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario).* Toronto, 1913, 1914, 1915, 1916; — *Annual Report of the american historical Association, for the year 1913.* Washington, 1915, 2 vol.; — *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution.* Washington, 1913 (1914), 1914 (1915), 1915 (1916), 1916 (1917); — *Annual Report of the Bureau of american Ethnology.* Washington, 29e rapport, 1907-1908 (1916); 30e rapport, 1908-1909 (1915); 31e rapport, 1909-1910 (1916); — *Anthropological Papers of the american Museum of natural History.* New York, vol. X, part IV, 1916, part V, VI, 1917; vol. XI, part V, VI, VII, 1914, part VIII, IX, X, 1915, part XI, XII, XIII, 1916; vol. XII, part II, III, 1915; vol. XIII, part II, III, 1915; vol. XIV, part I, 1914, part II, 1916; vol. XV, part I, 1914; vol. XVI, part I, 1915, part II, 1917, part III, 1918; vol. XVII, part I, II, 1915, part III,

1916; vol. XVIII, part I, 1916, part II, III, 1917, part IV, 1918; vol. XIX, part I, 1916; vol. XX, part I, 1918; vol. XXI, part I, 1917; vol. XXII, part I, 1917, part II, 1918; vol. XXIII, part I, II, 1918; vol. XXIV, part I, 1918; — *Anthropos*. Vienne, t. IX, fasc. 1-2, janv.-avril 1914; — *Archives suisses d'anthropologie générale*. Genève, t. I, 1914-1915, nos 3-4; t. II, 1916-1918; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*. Florence, t. XLIII, 1913, fasc. 1-2, 4; t. XLIV, 1914; t. XLV, 1915; t. XLVI, 1916; — *Archivo Santander*. Bogotá, t. I, 1913; t. III, 1914 (*Publicación hecha por una Comisión de la Academia de la Historia, bajo la dirección de don Ernesto Restrepo Tirado*); — *Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*. Rio de Janeiro, t. I, 1876; t. II, 1877; t. III, 1878, 1er, 2e trim.; t. IV, 1879; t. V, 1880; t. VI, 1881; t. VII, 1887; t. XIV, 1907; t. XV, 1909; — *Biblioteca de Historia nacional*. Bogotá, t. III, 1903 : Posada (Eduardo) et Ibañez (Pedro M.), *Vida de Herrán*; t. V, 1906 : Aguado (P. Fr. Pedro de), *Recopilación historial*; t. VII, 1910 : Leon Gomez (Adolfo), *El tribuno de 1810*; — *Boletin del Cuerpo de ingenieros de minas del Perú*. Lima, no 55, 1907; nos 83, 84, 85, 1917; nos 86, 88, 89, 90, 91, 92, 1918; — *El Cuerpo de ingenieros de minas y aguas*. Lima, 1917, 117 p.; — *Boletin oficial del Ministerio de Hacienda*. Asunción, 2e année, 1914, nos 1-12; — *Boletin oficial del Ministerio de Relaciones exteriores*. Asunción, 2e année, 1914, nos 1-11; — *Boletin oficial del Ministerio de Justicia, Culto é Instrucción pública*. Asunción, 2e année, 1914, nos 1-12; — *Boletin oficial del Ministerio del Interior*. Asunción, 2e année, 1914, nos 1-12; — *Boletin oficial del Ministerio de Guerra y Marina*. Asunción, 2e année, 1914, nos 1-12; — *Boletin del Tesoro*. Asunción, nos 16 à 34, 1914; nos 40 à 47, 1915; — *Dirección general de Estadística. Censo Electoral*. Asunción, 1917; — *Dirección general de Estadística. Boletin trimestrial*. Asunción, nos 1-15, 1915-1918; — *Boletim do Museu Goeldi (Museu Paraense) de Historia natural e Ethnographia*, t. VIII, 1911-12, Pará, 1914; — *Boletin de la real Sociedad geográfica*. Madrid, t. LVI, 1914, fasc. 2-4; t. LVII, 1915; t. LVIII, 1916; t. LIX, 1917; t. LX, 1918; — *Boletin de la real Sociedad geográfica Revista de geografía colonial y mercantil*. Madrid, t. XI, 1914, nos 4-9, 11-12; t. XII, 1915; t. XIII, 1916; t. XIV, 1917; t. XV, 1918; t. XVI, 1919, no 1; — *Boletin de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos*, Quito, t. I, 1918; — *Boletin de la Sociedad geográfica de Lima*. Lima, t. XXVIII, 1912; t. XXIX, 3e et 4e trimestres, 1914; t. XXXII, 1er et 4e trimestres, 1916; t. XXXIII, 1er et 4e trimestres, 1918; — *Boletin de las Cámaras de Comercio, Industria y Navegación y de las Cámaras agricolas*. Madrid, juillet-décembre 1914, janv.-juin, décembre 1915, janv.-sept. 1916, juillet, août 1917, mars, mai-sept. 1918; — *Bulletin de la Société de géographie de Québec*. Québec, vol. X, no 2, 1916; — *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*. Neuchâtel, t. XXIII, 1914; t. XXIV, 1915; t. XXV, 1916; t. XXVI, 1917; t. XXVII, 1918; — *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*. Saint-Dié, 38e année, 1912-1913; 39e année, 1913-1914; — *Bulletin du Parler français au Canada*. Québec, t. XII, 1914, nos 5, 10; — *Le Parler français (Bulletin de la Société du Parler français au Canada)*, Québec, t. XIII,

1914-1915 ; t. XIV, 1915-1916 ; t. XV, 1916-1917 ; t. XVI, 1917-1918 ; — *Le Canada français* (deuxième série du *Parler français*). Québec, t. I, 1918-1919, nos 1-5 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. Paris, VIe série, t. V, 1914 ; t. VI, 1915 ; t. VII, 1916 ; — *Bulletin of the american geographical Society*. New York, t. XLVI, 1914, nos 6-12 et Index ; t. XLVII, 1915 ; — *Index to the Bulletin of the american geographical Society, 1852-1915*. New York, 1918 ; — *Bureau of american Ethnology, Bulletin*. Washington, n° 46, 1915, n° 55, 1916, n° 56, 1914, n° 57, 1915, n° 58, 1914, n° 61, 1918, n° 62, 1916, n° 63, 1917, n° 66, 1918 ; — *Canada department of mines. Geological Survey. Anthropological series*. Ottawa, nos 1-11, 1913-1916 ; *Geological series*. Ottawa, n° 36, 1914 ; — *Canada Geological Survey. Museum Bulletin, Anthropological series*. Ottawa, n° 3, 1914, nos 4-7, 1915 ; — *The canadian antiquarian and numismatic Journal*. Montréal, IIIe série, t. XI, n° 2, avril 1914 ; — *La Canadienne*. Paris, XIIe année, n° 6, juin 1914, n° 7, juillet 1914 ; — *Cincinnati Museum Association*. 33e rapport annuel, 1913, 34e rapport annuel, 1914, 35e rapport annuel, 1915 ; — *Cincinnati Museum*. 22e exposition annuelle d'art américain, 1915, 23e exposition annuelle d'art américain, 1916 ; — *Columbia University contributions to anthropology*, vol. IV, New York, 1914 ; — *Columbia University Quarterly*. New York, t. XVI, nos 3-4, 1914 ; t. XVII, 1914-1915 ; t. XVIII, 1915-1916 ; t. XIX, 1916-1917 ; — *Current anthropological Literature*. Lancaster, vol. II, n° 4, oct.-déc. 1913 ; — *De Re Indica*. Caracas, t. I, nos 1, 2, 3, 1918 ; — *L'Ethnographie*, Paris, nouvelle série, n° 4, 15 juillet 1914 ; — *Field Museum of natural History*. Chicago, *Anthropological series*, t. XIII, n° 2, 1914 ; t. XIV, n° 1, 1915 ; *Report series*, t. IV, n° 4, 1914, n° 5, 1915 ; t. V, n° 1, 1916, n° 2, 1917 ; — *The geographical Review*. New York, t. I, II, 1916 ; t. III-IV, 1917 ; t. V-VI, 1918 ; — *The Journal of american Folk-Lore*. Lancaster et New York, t. XXIV, n° CXI, janv.-mars 1916 ; t. XXX, n° CXV, janv.-mars 1917 ; — *Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia*. Philadelphia, 2e série, t. XVI, part 2, 1915, part 3, 1916, part 4, 1918 ; — *The Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. XXVIII, 1898 ; t. XXIX, 1899 ; t. XXX, 1900 ; t. XXXI, 1901 ; t. XXXII, 1902 ; t. XXXIII, 1903 ; t. XLIV, 1914 ; t. XLV, fasc. 1, 1915 ; — *Katalog des ethnographischen Reichsmuseums*. Leiden, t. I-II, 1910 : Juynboll (H. H.), *Bornéo* ; t. III, 1909 : Schmeltz (J. C. E.), *Catalogus der Bibliotheek* ; t. IV, 1909 : Fischer (H. W.), *Die Inseln Ringsum Sumatra* ; t. V, 1909 : Juynboll (H. H.), *Javanische Altertümer* ; t. VI, 1912 : Fischer (H. W.), *Atjèh, Gajō- und Alasländer* ; t. VII, 1912 : Juynboll (H. H.), *Bali und Lombok* ; — *Library of Congress. Report*. Washington, 1914, 1915, 1916, 1917 ; — *Library of Congress. Publications issued by the Library since 1897*, janvier 1915. Washington, 1914 ; janvier 1917, Washington, 1916 ; — *Library of Congress. Supplementary List of Publications of the Library issued since January 1917*, mai 1918. Washington, 1918 ; — *Handbook of manuscripts in the Library of Congress*. Washington, 1918 ; — *Library of Congress. Washington Papers. Correspondence with the officers*, 4 vol. Washington, 1915 ; — *Library of*

Congress. A List of geographical atlases Phillips, vol. III. Washington, 1914; — *Library of Congress. A check-list of the Literature and other material in the Library of Congress on the european war.* Washington, 1918; — *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord.* Copenhague, nouvelle série, 1913; — *Memoirs of the american anthropological Association.* Lancaster, t. II, n° 6, 1915; t. IV, n°s 2-3-4, 1917; t. V, n°s 1-2-3, 1918; — *Memoirs of the national Academy of Sciences.* Washington, t. XII, part II, Third memoir, 1915; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate ».* México, t. XXXII, 1914-1915, n°s 9-12; t. XXXIII, 1914, n°s 9-12; t. XXXIV, 1916-1917; t. XXXVI, 1917; t. XXXVII, 1918, n° 1; t. XXXVIII, 1918, n°s 1-2; — *Memorie della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna. Classe di scienze morali.* Bologne. *Sezione di scienze giuridiche*, série I, t. VIII, 1913-1914; t. IX, 1914-1915; t. X, 1915-1916; série II, t. I, 1916-1917; t. II, 1917-1918; *Sezione di scienze storico-filologiche*, série I, t. VIII, 1913-1914; t. IX, 1914-1915; t. X, 1915-1916; série II, t. I, 1916-1917; t. II, 1917-1918; — *Rendiconti delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna.* Bologne. *Classe di scienze morali*, série I, t. VII, 1913-1914; t. VIII, 1914-1915; t. IX, 1915-1916; série II, t. I, 1916-1917; t. II, 1917-1918; — *Mensaje del Presidente de la República al honorable Consejo de la nación al inaugurar las sesiones del XLIV periodo legislativo*, 1er avril 1914. Asunción, 1914, 50 p.; — *Mission du Service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud.* Paris, t. II, fasc. 1, Appendice à l'atlas, 1918 : Perrier (G.), *Origine, notation et sens des noms géographiques de l'atlas. Vocabulaires espagnol-français et quichua-français*; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien.* Vienne, t. XLIV (3e série, t. XIV), fasc. 1-2, 1914; — *Papers of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University*, vol. VII. Cambridge, 1917; — *48th, 51th Report on the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University.* Cambridge, 1913-14, 1914-15, 1915-16, 1916-17; — *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, t. LXV, n° 3, 1913; t. LXVI, 1914; t. LXVII, 1915; t. LXVIII, 1916; t. LXIX, 1917; t. LXX, 1918, n°s 1-2; — *Proceedings of the american antiquarian Society.* Worcester, new series, t. XXIV, 1914; t. XXV, 1915; t. XXVI, 1916; t. XXVII, 1917; — *Bulletin of the american antiquarian Society.* Worcester, n° 1, 19 juillet 1913, n° 2, 18 novembre 1913, n° 3, 19 mai 1914; — *Proceedings of the american philosophical Society.* Philadelphia, t. LIII, 1914; t. LIV, 1915; t. LV, 1916; t. LVI, 1917; t. LVII, 1918, n°s 1-6; — *The List of the american philosophical Society.* Philadelphia, août 1917; — *Proceedings of the Davenport Academy of sciences.* Davenport, vol. XIII, n° 1, fév. 1914; — *Proceedings of the numismatic and antiquarian Society of Philadelphia, for the years 1913, 1914, 1915.* Philadelphia, t. XXVII, 1916; — *Programas y métodos del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología.* México, 1914 : *Programa de investigaciones históricas*, par Roberto A. Esteva Ruiz; *Cuestionario sobre el programa de Etnología del Sr. Lic. Andrés*

Molina Enríquez, par Roberto A. Esteva Ruiz; *Metodología sobre investigación, exploración y conservación de monumentos arqueológicos*, par Manuel Gamio; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche.* Rome, 5e série, t. XXII, fasc. 11-12, 1913; t. XXIII, fasc., 1-2, 1914; — *República del Paraguay. Anuario estadístico.* Asunción, 1914, 1915, 1916; — *Revista del Archivo general administrativo ó Colección de documentos para servir al estudio de la historia de la República oriental del Uruguay.* Montevideo, t. V, 1916; t. VI, 1917; — *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias.* Habana, t. XVIII, nos 2, 3, t. XIX, 1914; t. XX, XXI, 1915; t. XXII, XXIII, 1916; t. XXIV, XXV, 1917; t. XXVI, XXVII, nos 1-2, 1918; — *Revista do Museu Paulista*, t. IX, São Paulo, 1914; —*Revue anthropologique.* Paris, t. XXIV, 1914, nos 6-12; t. XXV, 1915; t. XXVI, 1916; t. XXVII, 1917, nos 1-10, 12; t. XXVIII, 1918; — *Skrifter utgifna af kungl. humanistiska Vetenskaps-Samfundet*, Uppsala, t. XV, 1913-1914; t. XVI, 1914; — *Smithsonian miscellaneous Collections*, Washington, t. LXI, no 18, 1914; t. LXIII, no 10, 1914; t. LXV, no 12, 1915; t. LXVI, nos 4 et 6, 1916, no 14, 1917; t. LXVIII, no 1, 1917; — *Sumary Report of the geological Survey, Department of mines, for the calendar year 1912*, Ottawa, 1914; *for the calendar year 1915*, Ottawa, 1916; *for the calendar year 1916*, Ottawa, 1917; — *Reports from anthropological Division* (*From the Sumary Report of the geological Survey, Canada, for the calendar year, 1912, 1913*); — *Transactions of the american philosophical Society.* Philadelphia, nouvelle série, t. XXII, 1915, part 3; — *University of California publications in american Archaeology and Ethnology.* Berkeley, t. X, 1911-1914, nos 5, 6, 7; t. XI, 1911-1916, nos 2, 3, 4, 5, 6, 7; t. XII, 1916-1917, nos 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11; t. XIII, 1917-1918, nos 1, 4; —*University of Illinois studies in the social sciences.* Urbana, vol. III, nos 3-4, 1914; vol. IV, 1915; vol. V, 1916, nos 2-5; vol. VI, 1917, nos 1-2; — *Books and articles published by the Corps of Instruction University of Illinois* (1er mai 1915-30 avril 1916), 46 p.; — *University of Pennsylvania. The University Museum.* Philadelphia: *Publications of the Babylonian section*, t. IV, 1914; t. V, 1914; t. VI, no 1, 1914; t. VII, 1915; t. VIII, no 1, 1914; t. IX, no 1, 1915; t. X, 1915-1917; t. XI, no 1-2, 1916; t. XII, no 1, 1917; *Anthropological Publications*, t. II, no 2, 1914; t. III, no 3, 1914; t. IV, no 2, 1914; t. VI, nos 1-2-3, 1914-1916; t. VII, no 1, 1916; t. VIII, no 1, 1917; — *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Philadelphia, t. V, 1914; t. VI, 1915; t. VII, 1916; t. VIII, 1917; t. IX, 1918, nos 1-2; — *Washington University studies.* Saint-Louis. *Part I. Scientific series*, vol. I, no 2, 1914; vol. II, no 1, 1914; vol. III, no 1, 1915; vol. IV, no 1, 1916; vol. V, no 1, 1917, no 2, 1918; vol. VI, no 1, 1918; *Part II. Humanistic series*, vol. II, no 1, 1914; vol. III, no 1, 1915, no 2, 1916; vol. IV, no 1, 1916, no 2, 1917; vol. V, no 1, 1917, no 2, 1918; vol. VI, no 1, 1918; — *Ymer*, Stockolm, 1914, fasc. 2-4; 1915; 1916; 1917; 1918, fasc. 1-3.

Beltrán y Rózpide (Ricardo), *Cristóbal Colón y Cristóforo Columbo. Estudio crítico documental.* Madrid, 1918, 22 p.; — Bensaude (Joaquim), *Regimento do Estrolabio e do Quadrante tractado da Spera do Mundo. Introduction à la*

reproduction fac-similé du seul exemplaire connu appartenant à la Bibliothèque royale de Munich. Munich, 1914, 31 p. ; — Bernier (D.), *Noms de robes de chevaux dans la République Argentine* (*Anales de la Sociedad científica argentina.* Buenos Aires, t. LXXXI, 1916, p. 350-364) ; — Boman (Eric), *Las Ruinas de Tinti en el valle de Lerma* (*provincia de Salta*) (*Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires.* Buenos Aires, t. XXVIII, 1916, p. 521-540) ; *El Pucará de los Sauces. Una fortaleza de los antiguos Diaguitas en el departamento de Sanagasta, provincia de La Rioja* (*República Argentina*). (*Physis*, Buenos Aires, t. II, 1916, p. 136-145) ; *Los primitivos habitantes del Delta del Paraná por el Doctor Luis María Torres* (*artículo crítico*). (*Physis.* Buenos Aires, t. II, 1916, p. 334-338) ; *Estatuitas de aspecto fálico de la región diaguita, que no representan falos* (*Physis*, Buenos Aires, t. II, 1916, p. 448-456) ; *Una momia de Salinas Grandes* (*Puna de Jujuy*). (*Anales de la Sociedad científica argentina.* Buenos Aires, t. LXXXV, 1918, p. 94-102) ; *Tres cartas de gobernadores del Tucuman sobre Todos los Santos de la Nueva Rioja y sobre el gran alzamiento* (*Revista de la Universidad nacional de Córdoba.* Córdoba, 5e année, nº 1, mars 1918) ; — Bruch (Carlos), *Exploraciones arqueológicas en las provincias de Tucumán y Catamarca.* Buenos Aires, 1911, VIII-209 p. ; — Bushnell (David I.), *Archeological Investigations in Ste Genevieve County, Missouri* (*Proccedings of the United States national Museum.* Washington, t. XLVI, 1914, p. 641-668) ; — Callegari (C. V.), *Alcuni oggetti messicani antichi del Museo antropologico-etnografico di Firenze.* Feltre, 1914, 18 p. ; — Castillo Ledón (Luis), *Antigua literatura indígena mexicana* (*Cultura.* México, t. V, nº 4, 1917) ; — Cervantes de Salazar (Francisco), *Crónica de Nueva España*, t. I. Madrid, 1914, LVI-363 p. (*Papeles de Nueva España compilados y publicados por Francisco del Paso y Troncoso*, 3e série, *Historia*) ; — Cuevas (P. Mariano), *Documentos inéditos del siglo XVI para la historia de México colegidos y anotados.* México, 1914, 526 p., — Dyck (W. J.), *Conservation of coal in Canada with notes on the principal coal mines* (*Commission of conservation, Canada.* Toronto, 1914, XII-212 p.) ; — Figarola-Caneda (Domingo), *Milanes y Plácedo.* Habana, 1914, 39 p. ; — Fries (S. A.), *Israel, i ljuset av arkeologisha och etnografiska forskningar i Palestina* (*Populära etnologiska Skrifter*, nº 16. Stockolm, 1914, 92 p.) ; — Geers (Gerardus Johannes), *The adverbial and prepositional prefixes in Blackfoot.* Leiden, 1917, 132 p.) ; — Gilbertson (Albert Nicolay), *Some Ethical Phases of Eskimo Culture* (*Journal of religious Psychology.* t. VI, 1913, p. 321-374, t. VII, 1914, p. 45-74) ; — Grasserie (Raoul de la), *Du caractère concret de plusieurs familles linguistiques américaines.* Paris, Maisonneuve, 1914, 92 p. ; — Holly (Ambroise T.), *Les vraies origines historiques des races humaines.* Cap-Haïtien, 1916, II-22 p. ; — Howe (E. D.) et White (J. H.), *Examen du bassin du Trent* (*Commission de la Conservation, Canada*, Toronto, 1913, X-166 p.) ; — Jijón y Caamaño (J.), *Estudios de prehistoria americana. II. Contribución al conocimiento de los Aborígenes de la provincia de Imbabura en la República del Ecuador.* Madrid, s. d., 351 p. ; — Jijón y Caamaño (J.) et Larrea (Carlos M.), *Un cementerio inédito en*

Quito y notas acerca de los Incas en el Ecuador (*Revista de la Sociedad jurídico-literaria*. Quito, t. XX, 1918, p. 159-260); — Josselin de Jong (J. P. B. de), *Blackfoot texts* (*Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde*. Nieuwe Reeks, t. XIV, n° 4. Amsterdam, avril 1914); — Joyce (Thomas A.), *Central american and West Indian Archaelogy*. Londres, Philip Lee Werner, 1916, xvi-270 p.; — Labroy (O.) et Cayla (V.), *Culture et exploitation du caoutchouc au Brésil*. Paris, 1913, 236 p.; — Lehmann-Nitsche (R.), *Relevamiento antropologico de dos Indias Alacaluf* (*Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXIII, 1915, p. 189-191); *Nuevas hachas para ceremonias procedentes de Patagonia* (*Anales del Museo nacional de historia natural de Buenos Aires*, t. XXVIII, 1916, p. 409-426); *Relevamiento antropologico de tres Indios Tehueiches* (*Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXIII, 1915, p. 192-195); *Botones labiales y discos auriculares de piedra procedentes de la region norte de la desembocadura del Rio Negro* (*Patagonia septentrional*). (*Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXIII, 1916, p. 285-290); *Dos cráneos Matacos* (*Anales del Museo nacional de historia natural de Buenos Aires*, t. XXVIII, 1916, p. 253-255); *Noticias etnológicas sobre los antiguos Patagones recogidas por la Expedición Malaspina en 1789* (*Boletin de la Academia nacional de ciencias de Córdoba*. Buenos Aires, t. XX, 1914, p. 103-112); *El grupo lingüistico Tshon de los territorios magallánicos* (*Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXII, 1914, p. 217-276); *Relevamiento antropologico de una India Yagan* (*Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXIII, 1915, p. 185-187); *Études anthropologiques sur les Indiens Ona* (*groupe Tshon*) *de la Terre de Feu* (*Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXIII, 1915, p. 174-184); *El problema indigena* (*Anales de la Sociedad cientifica argentina*. Buenos Aires, t. LXXX, 1915, p. 355-388); *Folklore argentino. I. Adivinanzas Rioplatenses*. Buenos Aires, 1911, 496 p.; — Mac Curdy (George Grant), *On the relation of Archaeology to Ethnology from the quaternary standpoint* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XV, 1913, p. 568-573); *More paleolithic Art* (*Science*, nouvelle série, t. XXXVIII, 1913, p. 990); *Proceedings of the american anthropological Association for 1913* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XV, 1913, p. 680-791); *Scheil Gorgets from Missouri* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XV, 1913, p. 395-414); *The Wesleyan University collection of antiquities from Tennessee* (*Proceedings of the nineteenth International Congress of Americanists, Washington, december 1915*. Washington, 1917, p. 75-85); *Some mounds of Eastern Tennessee* (*Ibid.*, p. 59-74); *The problem of man's antiquity at Vero, Florida* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XIX, 1917, p. 252-261); — Marín Vicuña (Santiago), *Los ferrocarriles de Chile*, 4e édition. Santiago de Chile, 1916, 507 p.; — Mauger (George E.), *Quelques considérations sur les jeux en Chine et leur développement synchronique avec celui de l'empire chinois* (Extrait de « *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* », séance du 18 novembre 1915. Paris, 1917, 44 p.); — Means (Philip Ainsworth), *A Survey*

of ancient Peruvian Art (*Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*. New Haven, t, XXI, 1917, p. 315-442); — *Memorias inéditas de la Avellaneda*, annotés par Domingo Figarola-Caneda. Habana, 1914, VII-42 p.; — Montané (Louis), *Un chimpancé cubano*. Habana, 1915, 17 p.; — Moore (Clarence B.), *Aboriginal Sites on Tennessee River* (*Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, t. XVI, Philadelphia, 1915, p. 169-428); *Some aboriginal Sites on Green River, Kentucky; Certain aboriginal Sites on Lower Ohio River; Additional Investigation on Mississippi River* (*Ibid.*, t. XVI, 1916, p. 429-511); *The Northwestern Florida Coast revisited* (*Ibid.*, t. XVI, 1918, p. 513-579); — O'Leary (Daniel F.), *Bolivar y la emancipación de Sur-América. Memorias del General O'Leary traducidas del inglès por su hijo* — (*Biblioteca Ayacucho, bajo la dirección de Don Rufino Blanco-Fombona*). Madrid, 705 p.; — Outes (Felix F.), *Un texto y un vocabulario en dialecto Pehuenche de fines del siglo XVIII, con introducción y notas* (*Revista de la Universidad de Buenos Aires*. Buenos Aires, t. XXV, 1914, p. 68-73); *Sobre algunos objetos de piedra de forma insólita procedentes de Patagonia* (*Physis*, Buenos Aires, t. I, 1914, 378-380); — Poast (Florence M.), *Bibliography of Frederick Webb Hodge, 1890-1916*. Washington, 1917, 14 p.; — Poncet y de Cárdenas (Carolina), *El Romance en Cuba* (Extrait de la « *Revista de la Facultad de letras y ciencias* ». Habana, 1914, 131 p.); — Salas (Julio C.), *Lecciones de sociologia aplicada à la América*. Barcelona, 1914, 87 p.; — Sánchez (Manuel Segundo), *Bibliografía venezolanista*. Caracas, 1914, XII-496 p.; — Sapir (E.), *The social organization of the West Coast Tribes* (*Transactions of the Royal Society of Canada*. Ottawa, section II, 2e série, t. IX, 1915, p. 355-374); *The Na-Dene Languages, a preliminary Report* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XVII, 1915, p. 534-558); *Southern Paiute and Nahuatl. A study in Uto-Aztecan. Part II* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XVII, 1915, p. 98-120, 306-328); *Terms of relationship and the Levirate* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XVIII, 1916, p. 327-337); *A girl's puberty ceremony among the Nootka Indians* (*Transactions of the Royal Society of Canada*. Ottawa, section II, 3e série, t. VII, 1913, p. 67-80); *Wiyot and Yurok Algonkin languages of California* (*American anthropologist*, nouvelle série, t. XV, 1913, p. 617-646); *Reviews* (*International Journal of american Linguistics*. New York, t. I, 1917, p. 76-90); — Seler (Edward), *Das Manuscrit mexicain n° 22 der Bibliothèque nationale de Paris* (*Sitzungsberichte der königlich preussichen Akademie der Wissenschaften*, t. LIII, 1913, p. 1029-1050); — *Simón Bolivar, libertador de la América del Sur por los más grandes escritores americanos : Montalvo, Marti, Rodó, Blanco-Fombona, García Calderón, Alberdi*. Madrid, 1914, 545 p.; — Schmidt (P. W.), *Kulturkreise und Kulturschichten in Südamerika* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. XLV, 1913, p. 1014-1124); — Smith (Harlan I.), *The archaeological Collection from the Southern Interior of British Colombia* (*Museum of the geological Survey, Canada. Archaeology*. Ottawa, 1913); — Schofield (S. J.), *The origin of granite (micropegmatite) in the Purcell Sills* (*Canada geological Survey, Museum*

Bulletin, n° 2. *Geological series*, n° 13. Ottawa, 1914); — Stefánsson (Vilhjálmur), *My life with the Eskimo*. Londres, MacMillan, 538 p.; — Uhlenbeck (C. C.), *Some general aspects of Blackfoot morphology* (*Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde*. Nieuwe Reeks, t. XIV, n° 5. Amsterdam, juin 1914); — Urzúa (Miguel Rafael), *Las doctrinas de P. Manuel Lacunza*. Santiago de Chile, 1917, 565 p.; — Villiers (Marc de), *Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans (1717-1722)*. Paris, Imprimerie nationale, 1917, XVI-130 p.; — Walle (Paul), *L'Argentine telle qu'elle est*. Paris, Guilmoto, s. d., 590 p.; *Au pays de l'or noir. Le caoutchouc du Brésil*. Paris, Guilmoto, s. d., 244 p.; — Wright (Philip Quincy), *The Enforcement of international Law through municipal Law in the United States*. Thèse pour le doctorat de philosophie. Université d'Illinois, 1915, 265 p.; — Zamora (Manuel M.), *Guia de la República de Colombia*. Bogotá, 1907, XIV-532 p.

M. le Dr Reinburg pose la question de la radiation des membres appartenant aux nationalités ennemies, et propose que la Société élimine ceux-ci de sa liste de membres.

Le Dr Rivet déclare qu'au nom du principe de l'internationalisme scientifique, qui reste pour lui un dogme intangible après comme avant la guerre, il est résolument opposé à cette mesure, dont l'initiative appartient d'ailleurs au Conseil de la Société.

M. Vignaud déclare à son tour qu'aucun des membres allemands de la Société n'ayant signé le manifeste des intellectuels, il n'y a pas lieu, à son avis, de les exclure. C'est ce qui a été fait à l'Institut.

Il est décidé que le Conseil sera convoqué d'ici à la prochaine séance et qu'il sera rendu compte à cette séance des décisions prises à ce sujet.

Au nom de M. de Créqui-Montfort et au sien, le Dr Rivet présente une belle collection d'objets en or de Colombie; après avoir rapidement décrit les pièces les plus intéressantes au point de vue ethnographique, il insiste tout particulièrement sur les résultats fournis par l'analyse des alliages dont sont faits ces objets, analyses qui ont été exécutées par M. Arsandaux, professeur à l'École de physique et de chimie. Le mémoire détaillé où sont exposées ces recherches de technologie et les importantes conclusions qu'il est possible d'en tirer paraîtra dans le *Journal* (t. XI, p. 525).

Au cours de la séance, sont élus membres titulaires, à l'unanimité :

MM. Camille Thurwanger, professeur au Conservatoire de Boston, présenté par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;

Henry Jacquemin, chef d'escadron, présenté par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;

Marceau Dupont, présenté par MM. Vignaud et Rivet;

Emile Merwart, gouverneur des colonies en retraite, par MM. Vignaud et de Villiers du Terrage;

MM. Gilbert Chinard, professeur à l'Université de Berckeley, présenté par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;

Paul Van Dyke, professeur à l'Université de Princeton, présenté par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;

Mme Maurice Faure, présentée par MM. Vignaud et de Villiers du Terrage.

Est présenté comme membre correspondant :

M. Thomas A. Joyce, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet.

Le Dr Rivet propose ensuite à la Société de désigner immédiatement un bibliothécaire, les importantes fonctions, que son ami le Dr Poutrin remplissait avec tant de zèle et d'activité, ne pouvant rester sans titulaire. Par acclamation, la Société nomme M. de Villiers du Terrage, nomination qui sera proposée à la ratification du Conseil dans sa prochaine réunion.

La séance est levée à 6 heures 15.

SÉANCE DU 6 MAI 1919.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend deux lettres de MM. de Kergorlay et Salone, s'excusant de ne pouvoir assister à la séance et des lettres des membres titulaires élus au cours de la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Actes de la Société scientifique du Chili, IIe série, 26e année, t. XXVII, 1918. Santiago, 1919 ; — *Archives suisses d'anthropologie générale*. Genève, t. III, n° 1, 1919 ; — *Boletin de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos*. Quito, t. II, n° 4, 1919 ; — *Boletin de la Real Sociedad geográfica* Madrid, t. LXI, 1er trimestre 1919 ; — *Boletin de la Real Sociedad geográfica. Revista de Geografia colonial y mercantil*. Madrid, t. XVI, n° 2, 1919 ; — *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de minas del Perú*. Lima, nos 93-94, 1918 ; n° 95, 1919 ; — *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*. Québec, vol. XII, n° 1, 1919 ; — *Le Canada français*. Québec, 2e série, t. II, nos 1-3, 1919 ; — *The geographical Review*. New-York, t. VII, fasc. 1-3, 1919 ; — *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. XLVI, n° 2, 1916 ; t. XLVII, 1917 ; t. XLVIII, n° 1, 1918 ; — *Memoirs of the american anthropological Association*. Lancaster, vol. 4, n° 4, Oct.-Déc. 1918 ; — *Missouri historical Society. Department of archaeology*. St-Louis, Bulletin 1, 1913 ; — *Revue anthropologique*. Paris, 22e année, nos 1-4, 1919 ; — *Ymer*, Stockolm, fasc. 4, 1918.

Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *La langue Itonàma*. (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XIX, p. 301-322, t. XX, p. 26-57) ; —

Hébert (Marcel). *Sculptures pédiformes, sièges en pierres, pierres à cupules en Amérique* (*L'homme préhistorique*. Paris, n° 1, 1914, p. 19-20); — Larrabure y Unanue (E.). *Les archives des Indes et la bibliothèque Colombine de Séville*, s. d.; — Lebon (André). *Les conditions économiques de la Paix*. Conférence du 12 déc. 1918. Paris, 16 p.; — Lehmann-Nitsche (Robert). *El grupo lingüístico Tshon de los territorios magallánicos* (*Revista del Museo de La Plata*, Buenos Aires, t. XXII (2e série, t. IX), 1914, p. 217-276); — Nordenskiöld (Erland). *Die östliche Ausbreitung der Tiahuanacokultur in Bolivien und ihr Verhältnis zur Aruakkultur in Mojos* (*Zeitschrift für Ethnologie*. Berlin, fasc. 1, 1917, p. 10-20); — Périgny (Maurice de). *La République de Costa Rica. Son avenir économique et le canal de Panama* (Bibliothèque France-Amérique). Paris, Alcan, 1918, IV-236 p. (offert par l'auteur); — Posnanski (A.). *Prähistorische Monumente im Hochland der Anden* (*Korrespondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*. Brunswick, 44e année, 1913). — Posnansky (Arthur). *Ein neues kraniometrisches Instrument und seine Verwendung zur Herstellung von Meszbildern* (*Korrespondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie. Ethnologie und Urgeschichte*. Brunswick, 44e année, 1913); — Roger (René). *La Colombie économique*. Paris, Roger et Chernoviz, 1914, a-g-XVI-443 p. (offert par l'auteur); — Salas (Julio C.). *Tierra-Firme* (*Venezuela y Colombia*). *Estudios sobre Etnología e Historia*. Mérida (Venezuela), 1908, VII-350 p. (offert par l'auteur); — Sapir (E.). *Kinship Terms of the Kootenay Indians* (*American anthropologist*, new series, t. XX, 1918, p. 414-418); — Walle (Paul). *Au Brésil. Aperçu Général*. Paris, Guilmoto, 1916, XVIII-108 p. (offert par l'auteur); *Au Brésil. État de Rio de Janeiro*. Paris, Guilmoto, 1916, XVIII-37 p. (offert par l'auteur); *Au Brésil. État de São Paulo*. Paris, Guilmoto, 1916, XVIII-80 p. (offert par l'auteur); *Au Brésil. États de Goyaz et de Matto Grosso*. Paris, Guilmoto, 1916, XVIII-57 p. (offert par l'auteur); *Au Brésil. États de Parana et de Santa Catharina*. Paris, Guilmoto, 1916, XVIII-63 p. (offert par l'auteur); *Au Brésil. État de Rio Grande do Sul*. Paris, Guilmoto, 1916, XVIII-40 p. (offert par l'auteur); *Au Brésil. État de Minas Geraes*; Paris, Guilmoto, 1916, XVIII-53 p. (offert par l'auteur).

En outre, M. Rivet offre à la Bibliothèque de la Société les ouvrages et brochures suivants : *Código de Instrucción pública de Colombia*. Bogotá, 1911; — *Congreso científico jeneral chileno*, Santiago de Chile, IIIe session, 1896, IVe sesion, 1897, VIe session, 1900, VIIe session, 1903. — Fischer (E.). *Fossile Hominiden* (*Handwörterbuch der Naturwissenchaften*. Iena, 1913, p. 332-360); — Hamy (E. T.). *Matériaux pour servir à l'histoire de l'archéologie préhistorique* (*Revue archéologique*. Paris, t. I, 1906, p. 239-259); — Hamy (E. T.). *Francisque et André d'Albaigne, cosmographes lucquois au service de la France* (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. Paris, 1894); — Hamy (E. T.). *Jean Roze, hydrographe dieppois du milieu du XVIe siècle* (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. Paris, t. IV, n° 2, 1890); — Hamy (E. T.). *Note sur une carte marine inédite de Giacomo Russo de Messine* (1557). (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. Paris,

1887, n° 4); — Outes (Felix F.). *Don Juán de Garay. Circunstancias que rodearon su muerte* (*Estudios*, Buenos-Aires, t. V, 1903, p. 121); — Sapir (Edward). *Southern Paiute and Nahuatl. A study in Uto-Aztekan* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. X, 1913, p. 379-425); — Vignaud (Henry). *Les Expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique. Un nouveau faux document.* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910); — Wagner (L. D.). *Massacre de Jules Crevaux d'après les dires d'un chef Toba* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910, p. 123).

Le Secrétaire général donne communication à la Société du résultat de la discussion qui vient d'avoir lieu, au Conseil, au sujet de la radiation des membres de la Société appartenant à des nations ennemies.

Assistaient à cette réunion du Conseil MM. Vignaud, président, Capitan, Cordier, de Créqui-Montfort, de Périgny, Rivet et de Villiers du Terrage.

MM. Vignaud, Cordier et Rivet sont résolument opposés à la radiation.

MM. Capitan et de Périgny au contraire sont partisans de cette mesure.

M. de Villiers du Terrage propose de décider que, seuls, peuvent appartenir à la Société des savants, dont les pays font partie de la Société des nations.

M. de Créqui-Montfort pense qu'on pouvait comprendre le geste de colère des Sociétés qui, il y a deux ou trois ans, ont rayé les sujets des pays ennemis, mais qu'à l'heure actuelle, où la paix va être signée, cette mesure lui paraît tardive et sans portée; pour cette raison, il y est opposé.

Dans ces conditions, le Conseil a décidé de soumettre la question à la Société qui statuera.

M. Le Dr Reinburg vient soutenir la motion, dont il a pris l'initiative; il déclare qu'il s'agit là d'un geste de ventilation sociale, qui n'est nullement trop tardif, et que la Société, en le faisant, ne fera qu'imiter l'exemple d'autres sociétés savantes, en particulier de l'Institut.

M. Cordier fait remarquer à l'orateur qu'il est mal renseigné en ce qui concerne l'Institut, qui n'a rayé que les savants ayant signé le manifeste des 93 intellectuels. L'Académie des sciences, citée en exemple par le Dr Reinburg, compte encore aujourd'hui un associé étranger allemand et neuf correspondants de la même nationalité, sans compter les Autrichiens.

Le Dr Reinburg demande la réunion d'une assemblée générale qui décidera.

M. de Périgny demande au contraire le vote immédiat, et la Société décide qu'il en sera fait ainsi.

Le vote donne 6 voix pour la radiation, 6 voix contre cette mesure.

Le Président ne voulant pas, par délicatesse, user de sa voix prépondérante, la Société décide qu'une assemblée générale aura lieu dans quinze jours pour résoudre définitivement cette question et que le vote par correspondance sera admis.

M. Guillemin-Tarayre lit un savant mémoire sur l'unité de mesure des anciens Mexicains, déduite d'après une étude détaillée de leurs monuments. Ce mémoire paraîtra dans le *Journal* (t. XI, p. 501).

M. Capitan présente et étudie une belle série de colliers provenant de sépultures péruviennes antiques, recueillis par feu le commandant Berthon.

La Société nomme à l'unanimité sur proposition du Conseil :

MM. Marcou, de Périgny et le lieutenant-colonel Perrier, membres du Conseil ;

M. de Villiers du Terrage, bibliothécaire de la Société.

Au cours de la séance, a été élu membre correspondant, à l'unanimité, M. Thomas A. Joyce.

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. l'Abbé Constant Tastevin, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet ;
René Double d'Alayer, par MM. Vignaud et Rivet;
Robert Dupouey, par MM. Humbert et de Villiers du Terrage ;
Comte du Chaffault, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;
Jean Guiffrey, conservateur au Musée du Louvre, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet ;
Comte Le Marois, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;
Firmin Roz, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;
Baron Pierre de Coubertin, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;
De la Loge, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;
André Lafargue, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet ;
Charles Peabody, par MM. Vignaud et Rivet ;
Louis Germain, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;
G. de Carmona, par M. Capitan et Mme Barnett ;
Raoul d'Harcourt, MM. Verneau et Rivet;
Mme Marguerite d'Harcourt, née Béclard, par MM. Verneau et Rivet ;

Comme membre correspondant :

Le Père H. Rocheraux, par MM. Vignaud et Rivet.

La séance est levée à 6 h. 40.

SÉANCE DU 3 JUIN 1919.

(Assemblée générale)

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend une lettre de remerciement de M. Thomas A. Joyce, élu membre correspondant.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

The American Indian Magazine. Washington, t. VI, nos 3-4, 1918-1919 ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia.* Florence, t. XLVII, 1917 ; — *Boletin de la Real Sociedad geográfica. Revista de Geografía colonial y mercantil.* Madrid, t. XI, 1914, fasc. 10 ; — *Boletin de la Real Sociedad geográfica.*

Madrid, t. LVIII, 1er et 2e trimestres 1916; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VIe série, t. VIII, fasc. 1-2, 1917; — *Dirección general de estadística, Boletín trimestrial*. Asunción, 4e année, octobre-décembre 1918; — *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. XLV, fasc. 2, 1915; t. XLVI, fasc. 1, 1916; t. XLVIII, fasc. 2, 1918; — *Fifty-second Report of The Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University, 1917-1918*. Cambridge, 1919; — *The geographical Review*. New-York, t. VII, n° 4, avril 1919; — *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*. Rome, 5e série, t. XXIII, 1914, fasc. 3-12; t. XXIV, 1915; t. XXVI, 1917, fasc. 5-12; t. XXVII, 1918, fasc. 1-4; — *Revista do Museu Paulista*. São Paulo, t. X, 1918; — *Notas preliminares editadas pela Redacção da Revista do Museu Paulista*. São Paulo, vol. 1, fasc. 3, 1914; — *Catalogos da fauna brazileira ezditados pelo Museu Paulista*. São Paulo, vol. II, 1909; vol. III, 1912; vol. IV, 1913; — *University of California Publications in american Archaeology and Ethnology*. Berkeley, t. XII, nos 6, 1917; t. XIII, nos 1-4, 1917-1918; t. XIV, nos 1-4, 1918-1919; t. XV, nos 1-2, 1919; t. XVI, nos 1-2, 1919.

Le Secrétaire général donne lecture de la lettre qu'il a envoyée aux membres de la Société, relative à la procédure qui avait été adoptée, au cours de la dernière séance, pour régler la question de la radiation des membres de la Société appartenant à des nationalités ennemies. Cette lettre est ainsi conçue :

Paris, le 13 mai 1919.

Monsieur,

Dans sa dernière séance du 6 mai 1919, la Société des Américanistes a discuté la question de la radiation des membres appartenant aux nations ennemies. Le vote a départagé les voix par parties égales. La Société a alors voté *par mains levées* le renvoi de la question à une séance extraordinaire, devant se tenir le 20 mai, et dans le cours de laquelle on procéderait à un nouveau vote, pour lequel le vote par correspondance serait admis.

Or, de l'examen réfléchi de cette décision par le bureau de la Société, il résulte ceci :

1° La demande de convoquer la Société en assemblée générale extraordinaire n'a pas été faite par écrit. Or le règlement est formel sur ce point :

Titre I. Art. 1er. En tout temps, *sur la demande écrite de 10 membres*, le bureau devra convoquer la Société en assemblée générale extraordinaire.

2° D'autre part, le vote par correspondance n'est pas indiqué dans le règlement. Pour qu'il soit autorisé, il faudrait que le règlement fût revisé. Or, pour toute revision du règlement, il est indispensable de se conformer à l'article 17 du règlement ainsi conçu :

Titre V. Art. 17. Toute proposition tendant à reviser le règlement devra être signée par 20 membres au moins, déposée sur le bureau et renvoyée au

Conseil, qui l'examine et fait son rapport à la séance suivante convoquée spécialement en assemblée générale.

Dans ces conditions, le bureau a jugé ne pouvoir, sans grave atteinte au règlement, convoquer la Société en assemblée extraordinaire.

La question reviendra donc normalement, devant la Société, à la prochaine séance réglementaire du 3 juin 1919.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués,

CAPITAN.

Le secrétaire général annonce qu'il a reçu une demande de réunion de la Société en assemblée générale, signée de dix membres conformément au règlement, et que c'est à la suite de cette demande que les convocations pour la séance de ce jour ont porté la mention « Assemblée générale ».

Puis, il donne communication à la Société d'une lettre du Dr Rivet lui faisant part de son intention de donner sa démission de secrétaire général adjoint, dans le cas où la Société déciderait la radiation des membres des nationalités ennemies.

Il lit ensuite une lettre où M. le Dr Reinburg dit avoir appris la décision du Dr Rivet et ajoute que, cette décision lui paraissant devoir être fatale à l'existence de la Société, il n'insistera pas sur sa proposition, quoiqu'il garde la même façon de penser et, sans préjuger du résultat du vote, fait toutes réserves sur sa ligne de conduite ultérieure.

Le Président tient à attirer l'attention de la Société sur la gravité du vote qui va avoir lieu, vote dont les conséquences peuvent mettre en danger son existence même. Il donne lecture d'une lettre où M. Cordier s'excuse de ne pas pouvoir assister à la réunion, ayant été convoqué à la même heure à la Sorbonne où il doit prendre la parole. M. Cordier rappelle dans cette lettre comment fut fondée la Société en 1892 à Huelva, et dans quelles conditions il fit alors appel, de concert avec M. le duc de Loubat et Hamy, au concours de Seler. Il ajoute : « La direction de la Société échappe maintenant à ses fondateurs, mais si leurs idées libérales étaient écartées, il ne me resterait plus qu'à remettre ma démission de membre. »

M. de Périgny déclare qu'il votera contre la radiation, parce qu'il ne voit aucun inconvénient à se rallier à la manière de voir adoptée par l'Institut, aucun des membres allemands de la Société n'étant signataire du manifeste des intellectuels.

Le vote, auquel il est ensuite procédé, donne le résultat suivant :

Contre la radiation : 10 voix;
Pour la radiation : 2 voix.

En conséquence, les membres de la Société appartenant à des nations ennemies ne seront pas rayés.

M. le Dr Reinburg fait une communication sur une expérience personnelle qu'il a eu l'occasion de faire au cours de son voyage dans le haut Amazone avec le breuvage appelé *ayahuasca*. Il a noté, avec une grande précision et en méde-

cin, les différents symptômes qu'il a observés après ingestion d'une infusion de cette strychnée. Le *Journal* publiera cette intéressante observation.

Le Père Constant Tastevin qui, comme missionnaire du Saint-Esprit, a habité l'Amazone pendant 9 ans, décrit avec détail le Jurua, et donne de très intéressants renseignements non seulement sur la géographie et l'aspect de ces régions encore si mal connues, mais aussi sur les nombreuses tribus d'Indiens qu'on rencontre dans le bassin de ce fleuve, tribus en voie de disparition, sur lesquelles on ne possède encore que des données tout à fait insuffisantes. Cette conférence intéresse vivement la Société, et le Président félicite le Père Tastevin des beaux résultats de son observation.

Le Dr Rivet signale que le Père Tastevin a recueilli au cours de ses voyages un grand nombre de documents linguistiques de premier ordre, dont il a entrepris l'étude avec le collecteur et que ces documents vont éclairer notablement l'ethnologie si obscure encore des bassins du Purus et du Jurua. Le Père Tastevin a une grande expérience de la linguistique américaine et on lui doit déjà une excellente grammaire de la *lingõa geral.*

Ont été élus au cours de la séance, à l'unanimité, comme membres titulaires :

MM. le Rév. Père Constant Tastevin, de la Loge, André Lafargue, le comte du Chaffault, Jean Guiffrey, le comte Le Marois, Firmin Roz, Robert Dupouey, Pierre de Coubertin, René Double d'Alayer, Louis Germain, Charles Peabody, G. de Carmona, Raoul d'Harcourt, Mme Marguerite d'Harcourt, née Béclard ;

comme membre correspondant, le Rév. Père Henri Rocheraux.

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. A. Gallo, oficial 1° de la Universidad de Buenos Aires, Robert de Loture, lieutenant de vaisseau, le commandant M. de la Loge, Horacio O. Araújo Villagrán, René Le Conte, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet ;

M. le Dr. A. Lecuna Bejarano, par MM. Vignaud et Rivet ;

M. le Colonel Antonio A. Romero, par MM. Boman et Rivet ;

M. Harry Hirtzel, secrétaire général de la Société des Américanistes de Belgique, par MM. Vignaud et Rivet ;

comme membre correspondant :

M. Herbert J. Spinden, par MM. Vignaud et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 30.

NÉCROLOGIE.

ORESTES ARAÚJO.

Né le 22 octobre 1853 à Mahon (Baléares), Orestes Araújo quitta l'Espagne dès l'âge de 17 ans pour chercher à Montevideo un milieu plus favorable que celui de son pays aux idées républicaines qu'il professait. Dès lors, il consacra toute son intelligence et toute son énergie à sa nouvelle patrie et se dédia surtout aux questions d'éducation populaire. Son œuvre, comme pédagogue et comme historien, est considérable. Elle comprend une *Historia de la Escuela uruguaya*, une *Historia compendiada de la Civilación uruguaya*, un *Resúmen de la Historia del Uruguay y Gobernantes del Uruguay*, une *Nueva Historia del Uruguay*. Ses travaux géographiques ne sont pas moins importants. Nous citerons une série d'ouvrages sur la géographie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique et son remarquable *Diccionario geográfico del Uruguay* dont nous avons signalé ici même l'intérêt (cf. *Journal*, t. X, p. 313), qui faisait pendant à son *Diccionario histórico*. Nous ne pouvons énumérer ici tous les travaux d'histoire locale où notre savant collègue montra toute l'étendue de son érudition.

Ces études devaient fatalement conduire Orestes Araújo à s'intéresser aux populations indigènes de son pays. C'est ainsi que nous lui devons un travail original intitulé : *Historia de los Charruas y demás tribus indígenas del Uruguay*.

Au moment où la mort l'a surpris (31 août 1915), le savant uruguayen travaillait à un Dictionnaire encyclopédique de l'Uruguay, qui, nous l'espérons, sera terminé par son fils aîné, qui tient à continuer la belle tradition scientifique de son père.

Orestes Araújo avait été inspecteur des écoles, professeur à l'Université, directeur de l'École normale des instituteurs, secrétaire du recensement national, inspecteur technique des Écoles de l'Uruguay. Il collaborait à toutes les revues scientifiques de son pays, qu'il avait représenté au Congrès international des Américanistes de Buenos-Aires, en 1910.

Membre correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes sud-américaines et étrangères, Orestes Araújo faisait partie de notre Société depuis 1912. Les terribles événements, qui ont interrompu la publication de notre *Journal*,

nous ont malheureusement privés de la précieuse collaboration qu'il nous avait offerte.

En donnant le nom du savant disparu à une des rues de Montevideo, proche de l'Université, la municipalité de la capitale uruguayenne a tenu à attester la profonde reconnaissance que la république sud-américaine garde pour les services qu'il lui a rendus. Nous nous associons de tout cœur aux légitimes regrets de ses compatriotes.

P. Rivet.

P. BERTHON.

Voici une perte extrêmement sensible pour notre Société. Grièvement blessé une première fois, le commandant Berthon repartit plein d'ardeur pour la lamentable expédition des Dardanelles. Il y fut mortellement frappé au front d'une balle et succomba au bout de quelques heures.

Berthon était une figure bien intéressante : plein de vie, d'ardeur, d'activité, d'intelligence, il s'intéressait à tout. Licencié en droit, il avait fait en Sorbonne de très bonnes études de géologie et de minéralogie et y avait conquis le grade de licencié. Or, ce travailleur était officier de carrière et excellent officier plein de courage, d'énergie et d'allant. Il avait guerroyé en Algérie tout en faisant de la géologie. Plus tard, désigné pour faire partie de la mission d'instruction militaire que le gouvernement péruvien avait demandée à la France, il partit pour le Pérou. Mais auparavant il s'était documenté fortement au point de vue archéologique et j'avais eu la joie de le préparer à la tâche d'archéologue pratique qu'il voulait mener de front au Pérou avec sa tâche principale d'officier instructeur et d'organisateur du service topographique de l'armée péruvienne. A peine arrivé au Pérou, il se mit au travail avec ardeur, recueillit des objets antiques, fit des fouilles, étudia la géologie des environs de Lima. En cinq ans de séjour, tout en s'acquittant admirablement de sa mission militaire, il forma une superbe collection de céramique péruvienne ancienne, en la complétant par un nombre considérable d'objets de tous genres recueillis dans les fouilles de sépultures incasiques et préincasiques. Esprit scientifique, Berthon récolta tout ce qui lui parut intéressant pour l'histoire du Vieux Pérou. Il y consacra beaucoup de temps, de peine et d'argent, aidé seulement par quelques subventions du Ministère de l'Instruction publique.

Ce qu'était sa collection, ceux qui ont pu l'admirer, alors qu'à son retour du Pérou il l'exposa tout entière au musée du Trocadéro, ne peuvent l'oublier. Il y avait entr'autres une série de plusieurs centaines de vases peints de Nazca d'un extrême intérêt. Or, jusqu'ici, on n'en connaissait en France que six exemplaires assez ordinaires, que possédait le musée de Boulogne-sur-Mer, où les avait signa-

lés notre cher ancien président, le professeur Hamy. De l'avis des américanistes les plus autorisés, cette série était la troisième parmi les plus complètes connues, la principale étant à Lima, et la seconde à Berlin, au musée d'ethnographie.

Berthon eut le grand chagrin de ne pas voir sa collection rester au Trocadéro auquel il l'avait offerte. Quelques pièces de choix purent seules y prendre place. Mais Berthon ne voulut pas, malgré des offres extrêmement tentantes de plusieurs pays étrangers, que sa collection sortît de France. J'eus la grande satisfaction de pouvoir lui permettre de réaliser ce vœu qui était celui de beaucoup d'entre nous. Je donnai asile à la collection et Berthon n'accepta que le remboursement de ses avances pour la constituer. Actuellement, je lui ai fait un asile digne d'elle chez moi et lorsque je disparaîtrai, elle s'en ira tout entière avec ma collection préhistorique au musée de Saint-Germain. Ainsi sera réalisé le rêve de Berthon et le mien. Maintenant qu'il n'est plus, je suis heureux d'avoir pu préciser ces faits qui montrent un des côtés intéressants du caractère de notre ami.

Peu avant la guerre, Berthon avait publié dans les Archives des missions du Ministère de l'Instruction publique un très curieux mémoire où il donnait un aperçu de sa collection et en même temps consignait ses observations géologico-archéologiques faites aux environs de Lima.

Voilà donc encore un travailleur jeune, plein d'ardeur et de science, tout prêt à fournir d'excellents travaux, qui disparaît en pleine force. Quel deuil pour notre Société et pour nous, ses amis !

CAPITAN.

HENRI BEUCHAT.

De toute la jeune génération d'américanistes français, Henri Beuchat était sans doute le savant sur lequel on pouvait fonder les plus belles espérances. Remarquablement doué, connaissant un grand nombre de langues d'Europe, érudit, comme peu de chercheurs le sont, possédant une bonne méthode de travail, il avait tous les moyens de faire une carrière scientifique brillante ; il voulut cependant, avant d'entrer définitivement dans la période de réalisation, aller conquérir l'expérience de la recherche sur le terrain, corriger en quelque sorte ce que son instruction pouvait avoir de livresque par une enquête personnelle d'ethnologie. C'est ainsi qu'il accepta, avec joie, de faire partie de la grande expédition Stefánsson, où il devait trouver la mort.

Tous ceux qui fréquentaient Beuchat et qui avaient pu mesurer l'étendue de son savoir, demeuraient confondus lorsqu'ils apprenaient dans quelles conditions il l'avait acquis. Beuchat était en effet un véritable « autodidacte ». Né à Paris en 1878, il dut interrompre ses études régulières dès l'âge de 13 ans

pour entrer comme compositeur dans une imprimerie. A 18 ans, il devint comptable dans une maison de commerce. Dès lors, il employa tous ses loisirs à lire, à visiter les bibliothèques et les musées de Paris, à donner des leçons de français à des étrangers dont il apprenait ainsi la langue. L'esprit ouvert à tout, il s'intéressa vivement à l'astronomie et fréquenta assidument la Société astronomique de France.

Cette passion de travail lui attira la protection et l'aide de quelques personnalités, M. le duc de Loubat, Mme la générale Bocher, MM. Le Souef et Léon de Rosny. En 1902, il put suivre les cours de l'École des hautes études, où il apprit la sociologie sous la direction de Durkheim, de Mauss et de Hubert. En 1902-1903, il fut trésorier-secrétaire de la *Revue des études américaines*. Après avoir conquis le diplôme de l'École du Louvre, il devint secrétaire de *La Revue de Paris*; lorsque je devins son ami, il avait dû accepter, pour vivre, un poste au Ministère des Beaux-Arts.

Au milieu des mille difficultés d'une vie toujours incertaine du lendemain, et tout en continuant à s'instruire sans relâche, Beuchat trouva cependant moyen d'écrire et de publier. Dans la *Revue des Études américaines*, parurent une série de notes : *Notice sur quelques manuscrits mexicains de la Bibliothèque nationale de Paris* (1902); *Notice analytique sur les travaux de Lord Kingsborough*; *Les peuples Chahta-Maskokis*; *Quelques traditions des Eskimos de l'Alaska; Quelques légendes des Eskimos de la terre de Baffin*; *Le mythe de Sedna chez les Eskimos du Centre* (1903).

En collaboration avec Mauss, il fit pour l'Année sociologique une remarquable étude, *Essai sur les variations saisonnières des Eskimos* (1904-1905).

En collaboration avec moi, il publia six mémoires de linguistique américaine : *Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapas (Équateur)* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1907); *La famille linguistique záparo* (*Ibid.*, 1908); *La langue jîbaro ou šiwora* (*Anthropos*, 1909-1910); *La famille linguistique Cahuapana* (*Zeitschrift fur Ethnologie*, 1909); *Affinités des langues indigènes du sud de la Colombie et du Nord de l'Équateur* (*Paniquita, Coconuco, Barbacoa*) (*Muséon*, 1910); *La famille Betoya ou Tukano* (*Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, 1911).

Dans la *Revue d'Archéologie* (1911), il fit une revue de nos connaissances sur les *Manuscrits indigènes de l'Ancien Mexique* et dans notre *Journal*, un exposé des données acquises sur *L'écriture maya*, d'après les travaux les plus récents et notamment d'après le bel ouvrage de Bowditch.

On lui doit également un petit manuel, écrit en collaboration avec Mademoiselle Hollebecque : *Les religions. Étude historique et sociologique du phénomène religieux*, Paris, 1911.

Mais son œuvre capitale, celle qui appela sur lui l'attention de tous les américanistes et lui valut un prix de l'Institut, ce fut son *Manuel d'Archéologie américaine*, édité en 1912 par Auguste Picard. Ce livre est maintenant dans

les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des belles civilisations précolombiennes. C'est un travail d'érudition de premier ordre, qui devait avoir comme suite un second volume consacré aux tribus sauvages de l'Amérique.

Par ce résumé trop rapide de la courte et pourtant si féconde carrière de Beuchat, il est facile d'imaginer tout ce qu'il aurait pu produire s'il avait vécu, surtout, si, comme tout permettait de l'espérer, une situation digne de sa valeur était venue lui donner enfin le repos moral indispensable au travail scientifique. Beuchat est mort en pleine période de production. Sa perte est de celles qu'on ne saurait trop déplorer.

Ce que fut sa mort, les récits des survivants du « Karluk » nous l'ont appris. Le bateau qui les portait ayant été disloqué par les glaces, les passagers décidèrent de gagner l'île de Wrangel par la banquise. Le groupe, dont fit partie Beuchat, n'arriva pas. Nous ne connaîtrons jamais les détails de ces journées d'agonie dans un désert glacé. Nous savons seulement que Beuchat, déjà très malade au départ, les pieds gelés, ne put suivre ses compagnons qu'à force d'énergie et qu'alors qu'il eût pu encore retourner en arrière, il préféra suivre jusqu'au bout le sort de ses compagnons.

J'aurais incomplètement dit ce qu'était l'ami que j'ai perdu, si je n'ajoutais qu'il avait toujours eu à ses côtés une femme admirable, courageuse et vaillante comme savent l'être les mères françaises. L'affection, qui unissait la mère et le fils, était une des plus touchantes que j'aie rencontrées, et sans diminuer en rien le rare mérite de celui-ci, je puis dire que c'est en partie à l'énergie et à la sollicitude de sa mère que Beuchat était parvenu à surmonter toutes les difficultés de l'existence. Après l'avoir soutenu, sans défaillir un instant, au milieu des pires épreuves, elle eut la force d'âme de le voir partir sans une larme, ne voulant pas troubler sa joie d'un seul regret ; avec le même stoïcisme, elle supporta les longs mois d'attente, cachant par une sorte de pudeur, même à ses amis intimes, les angoisses de son cœur torturé, et lorsqu'il ne fut plus possible de douter, son désespoir resta aussi discret que l'avait été son tourment. N'attendant plus rien de la vie, elle veut vivre cependant jusqu'au jour où, une seconde édition du *Manuel d'archéologie américaine* étant devenue nécessaire, elle pourra y faire placer, en frontispice, le portrait de son enfant, mort au service de la science.

P. River.

RAPHAEL BLANCHARD.

Le professeur Blanchard a disparu brusquement en pleine force et en pleine activité intellectuelle le 7 février 1919.

D'abord naturaliste, physiologiste et histologiste distingué, docteur ès sciences puis docteur en médecine, Blanchard, élève de Paul Bert et de Pouchet, fut un des jeunes savants français qui eurent le courage, peu après la guerre de 1870, d'aller en Allemagne, dans les laboratoires de sciences naturelles et de

médecine. Tantôt bien, tantôt médiocrement accueilli, il eut la patience d'y faire un long séjour que lui facilitaient ses connaissances linguistiques très étendues. Il en revint ayant beaucoup vu et beaucoup appris. Déjà il avait été attiré par l'étude de la parasitologie. Il s'en occupa spécialement et ne tarda pas à y devenir un maître. Agrégé de la Faculté de médecine très jeune, il y fut nommé professeur de parasitologie lors de la création d'une chaire spéciale. Il fonda un laboratoire modèle annexé à sa chaire et y créa un musée spécial et une bibliothèque de premier ordre. Bien plus, il sut en faire un centre important d'étude, dont la réputation est devenue universelle parmi les spécialistes, comme d'ailleurs celle de son éminent directeur qui représentait avec éclat cette spécialité à l'Académie de Médecine.

Mais Blanchard, doué d'une intelligence supérieure, s'intéressait à une foule de questions. C'est ainsi qu'il apporta à l'histoire de la médecine de très curieuses contributions et qu'il signala nombre de faits de folklore. Nos études américanistes l'avaient également séduit. Sa connaissance approfondie de l'espagnol, de l'allemand et de l'anglais lui avaient permis de lire un grand nombre de publications anciennes et modernes consacrées à divers points d'américanisme. Dans ses voyages en Amérique, il avait soigneusement visité les musées archéologiques et c'est ainsi qu'à la *Société des américanistes de Paris*, il communiqua puis publia dans ce journal même un très curieux travail, très illustré, sur les si intéressants tableaux représentant des métis variés des XVIIe et XVIIIe siècles, qui existent au musée de Mexico.

Blanchard s'occupait de notre société dont il était membre. Il m'en entretenait souvent et espérait pouvoir revenir assister à nos séances une fois la guerre terminée. Hélas, ce vœu n'a pu être réalisé et nous ne pouvons ici que le reproduire en exprimant notre chagrin et nos regrets.

CAPITAN.

EMILE-JACQUES-YVON-MARIE, BARON DE BORCHGRAVE.

Le baron de Borchgrave, décédé à Bruxelles le 19 septembre 1917, était né à Gand le 27 décembre 1837. Descendant d'une vieille famille flamande, ce savant éclairé, qui fut un des meilleurs diplomates de son pays, avait fait ses humanités à Gand, sa philosophie à Paris, puis après avoir conquis en 1861 le titre de docteur en droit à l'Université de son pays natal, avait consacré les années 1862-1863 à parfaire son instruction littéraire et scientifique à Paris et en Allemagne.

Il entra alors dans la carrière diplomatique. Nommé attaché de légation en 1863, de 1863 à 1866 secrétaire à La Haye, puis à Francfort (1866), à Berne (1867), il devint chef du Cabinet du Ministre des Affaires étrangères à Bruxelles, poste qu'il occupa de 1867 à 1875, et qu'il ne quitta que pour devenir conseiller

à la légation de Berlin de 1875 à 1879. Nommé chargé d'affaires à Belgradet puis ministre résident, il resta en Serbie jusqu'en 1885, date à laquelle il fut désigné comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Constantinople. C'est avec le même titre qu'il partit en 1892 pour Vienne, où il resta jusqu'à la fin de 1908, époque où sonna pour lui l'heure de la retraite. Il vint alors s'installer dans son pays qu'il eut la douleur de voir envahi et ravagé, sans avoir connu la joie de la libération et de la victoire.

Les séjours successifs du baron de Borchgrave à Belgrade, à Constantinople et à Vienne lui avaient donné une grande compétence dans toutes les affaires balkaniques et la question d'Orient en général.

Parmi les nombreux travaux d'histoire qu'il a publiés, l'histoire de l'Europe orientale tient naturellement la plus grande place :

Histoire des colonies belges qui s'établirent en Allemagne au XIIe et au XIIIe siècles, 1865 (ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique).

Essai historique sur les colonies belges qui s'établirent en Hongrie et en Transylvanie pendant les XIe, XIIe et XIIIe siècles, 1871 (mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique).

Histoire des rapports de droit public qui existèrent entre les provinces belges et l'Empire d'Allemagne (depuis le démembrement de la monachie carolingienne jusqu'à l'incorporation de la Belgique à la République française), 1871 (ouvrage couronné du grand prix Stassart).

La Serbie administrative, économique et commerciale.

Compte rendu d'une mission commerciale en Bosnie-Herzégovine.

Janina et l'Épire, réminiscences de voyage et d'histoire.

L'Empereur Étienne Douchan de Serbie et la Péninsule balkanique au XIVe siècle (ouvrage traduit en serbe, Mitrovitza, 1886).

Daniel de Borchgrave, procureur général du conseil de Flandre, 1899.

Croquis d'Orient, Patras et l'Achaïe, 1908.

Souvenirs diplomatiques de quarante ans, 1863-1903, 1908.

Ce ne fut qu'occasionellement que le Baron de Borchgrave s'occupa d'américanisme. Membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, dont il devint le président en 1909, il fut chargé de représenter cette haute assemblée au Congrès des Américanistes de Londres, en 1912. A cette occasion, il prépara deux communications, qui attestent, à elles seules, la grande érudition de leur auteur et la remarquable diversité de son esprit. L'une était consacrée à la description de trois magnifiques plaques pectorales colombiennes de la bibliothèque du Vatican ; la seconde était une courte note sur la Flandre et le Groenland au IXe siècle.

La *Société des américanistes de Paris*, qui avait l'honneur de compter depuis de longues années le baron de Borchgrave parmi ses membres, a ressenti douloureusement la disparition d'un collègue éminent, dont l'activité n'avait pas été atteinte par l'âge, et dont l'expérience égalait le savoir.

P. Rivet.

ALEXANDER FRANCIS CHAMBERLAIN.

Cet éminent linguiste et anthropologiste américain, dont la mort a privé notre Société d'un sympathique et dévoué représentant aux États-Unis, était anglais de naissance, mais toute sa carrière scientifique se fit en Amérique. Né à Norfolk en 1865, il était encore enfant quand sa famille émigra à New-York. Elle n'y séjourna pas longtemps et passa au Canada où le jeune Chamberlain acheva son instruction, obtint ses grades universitaires et devint professeur de langues à l'Université de Toronto, dont Daniel Wilson était alors Président.

Ayant eu l'occasion de voir de près les Indiens, il apprit la langue d'une de leurs tribus, se familiarisa avec ses mœurs et ses habitudes, prit goût à ce genre d'occupation et finit par se consacrer entièrement à l'étude de l'homme américain à laquelle il fit faire de grands progrès. Ses publications au Canada sur cette matière l'ayant fait remarquer, l'Université de Clark, à Worcester, dans le Massachusetts, lui confia en 1892 la chaire d'Anthropologie que le Docteur Boas venait de quitter et qu'il occupa avec éclat jusqu'à sa mort.

C'est de cette université que datent les principaux travaux de Chamberlain, travaux qui ont fait de lui un des maîtres incontestés des études relatives aux Indiens du Nouveau Monde. Il imprima à ces études une direction élevée qui fut féconde en résultats heureux. Sans se perdre dans des spéculations hasardées et trop souvent vaines sur l'origine de la race rouge, il étudia l'homme américain tel qu'il est actuellement, en faisant la première place, dans les données qu'il recueillait soigneusement, à celles qui révélaient les caractères moraux et intellectuels, aux langues surtout, dans lesquelles il voyait avec raison le moule où se forment les idées et les conceptions mentales qui caractérisent véritablement l'homme et qui différencient bien plus exactement ses différentes races que ne le font leurs traits physiques.

Ces recherches l'avaient conduit à cette conclusion que dans l'homme primitif on trouve les germes de la civilisation la plus avancée et que le principe de l'évolution n'explique pas l'origine et le développement de la culture intellectuelle. Il pensait aussi, contrairement à la plupart des anthropologistes, que les différences physiques n'entraînent pas de différences morales et intellectuelles.

Chamberlain appartenait à un grand nombre de sociétés savantes et il contribuait aux travaux de presque toutes. On trouve de ses articles dans les *Mémoires de la Société Royale du Canada*, dans l'*American Anthropologist*, dans le *Journal of american Folk-Lore*, dans le *Journal of archaeology*, dans *Science* et dans l'édition américaine de la *Encyclopaedia Britannica* à laquelle il collabora largement. On y remarque l'article sur les Indiens de l'Amérique du Nord qui est un morceau de premier ordre. Dans les dernières années de sa vie, il avait entrepris la publication d'un recueil bibliographique, *Current anthropological Literature*, qui a rendu de grands services. On y trouvait, analysées très exactement, toutes les publications qui se rapportent à l'anthropologie et aux antiquités américaines.

La bibliographie de Chamberlain, qui est considérable, remplit 10 colonnes du numéro de l'*American Anthropologist* d'avril-mai 1914; elle se compose généralement d'articles et de mémoires insérés dans des revues et des journaux d'Europe et d'Amérique.

Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qu'on se propose de publier. On devrait aussi rééditer un choix de ses meilleurs travaux qui sont disséminés dans des recueils peu accessibles à la plupart des travailleurs.

Henry VIGNAUD.

CHARLES-FÉLIX-HYACINTHE GOUHIER, COMTE DE CHARENCEY.

La mort de M. le comte de Charencey, survenue le 12 mars 1916, enlève à la *Société des Américanistes de Paris* un de ses membres fondateurs et un de ses plus actifs collaborateurs ; nous perdons tous un collègue dont la modestie égalait la courtoisie.

Né à Paris le 8 novembre 1832, M. de Charencey appartenait à une vieille famille normande; après avoir terminé son droit, il se consacra aussitôt aux études de linguistique et de philologie. Il avait trouvé de suite sa voie et ne devait plus s'en détourner au cours de sa longue carrière. Sa vie fut d'une admirable unité, tant dans l'orientation de ses travaux que dans l'orientation de ses opinions, et ceux-là mêmes qui ne partageaient pas ses idées se sont inclinés respectueusement devant la tombe de ce vieillard, qui resta fidèle toute sa vie à son double idéal politique et religieux.

L'œuvre scientifique de M. de Charencey est considérable, et les services qu'il a rendus à l'américanisme, en particulier, sont remarquables. Lorsqu'on fera plus tard l'histoire de cette science, son nom figurera en place très honorable parmi les savants qui ont essayé d'établir les premières classifications en linguistique américaine. Grâce à eux, une foule de documents ont été sauvés. Ils ont fouillé les archives, encouragé les voyageurs, les missionnaires à recueillir des textes et des vocabulaires de langues, aujourd'hui éteintes. Avec tous ces documents de valeur inégale, ils ont tenté de constituer des groupements solides, œuvre ingrate, souvent illusoire, dont les erreurs inévitables ne doivent pas faire oublier le mérite et l'utilité.

Je ne saurais dans cette notice énumérer les travaux de M. de Charencey en dehors du cercle de nos études spéciales, ni même donner la liste complète de ses travaux d'américanisme. Je ne puis qu'énumérer ses principales publications :

Notice sur un ancien manuscrit mexicain, dit « Codex telleriano-remensis » (*Revue orientale et américaine*, 1859).

Recherches sur la famille de langues américaines pirinda-othomi (*Annales de philosophie chrétienne*, 1867).

Recherches sur la famille de langues tapijulapane-mixe. Le Havre, 1867.

Le pronom personnel dans les idiomes de la famille tapachulane-huastèque (*Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1868).

Notice sur quelques familles de langues du Mexique, Le Havre. 1870.

Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne (*Actes de la Société philologique*, t. I, 1870).

Essai d'analyse grammaticale d'un texte en langue maya (*Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1875).

Fragment de chrestomathie de la langue maya antique (*Revue de philologie et d'ethnographie*, 1875).

Essai de déchiffrement d'un fragment du manuscrit troano (*Revue de philologie et d'ethnologie*, 1875).

Recherches sur le codex troano. Paris, 1876.

Mélanges sur différents idiomes de la Nouvelle-Espagne. Paris, 1876.

Etude sur la prophétie en langue maya d'Ahkuil-Chel. Paris, 1876.

Des couleurs considérées comme symboles des points de l'horizon. Paris, 1877.

Chronologie des âges ou soleils, d'après la mythologie mexicaine (*Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1878).

Des animaux symboliques dans leurs relations avec les points de l'espace chez les Américains. Paris, 1878.

Archéologie américaine. Déchiffrement des écritures calculiformes ou mayas. Le bas-relief de la croix de Palenque et le manuscrit troano. Alençon, 1879.

Des signes de numération en maya. Alençon, 1881.

Sur le déchiffrement d'un groupe de caractères gravés sur le bas-relief dit de la croix de Palenque (*Muséon*, 1883).

Des suffixes en langue quichée (*Muséon*, 1883).

Mélanges de philologie et de paléographie américaines. Paris, 1883.

Des âges ou soleils, d'après la mythologie des peuples de la Nouvelle-Espagne. Madrid, 1883.

Recherches sur le calendrier zotzil (*Revue d'Ethnographie*, 1884).

Note sur un passage du manuscrit troano (*Revue d'Ethnographie*, 1884).

Textes en langue tarasque (*Muséon*).

Vocabulaire français-maya (*Actes de la Société philologique*, t. XIII).

De la formation des mots en langue maya (*Compte rendu du Congrès international des Américanistes de Copenhague*, 1883).

De la conjugaison dans les langues de la famille maya-quichée (*Muséon*, 1885).

Vocabulaire de la langue tzotzil (*Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1885).

Titulo de los señores de Tolonicapan (*Actes de la Société philologique*, 1885).

Cathecismo en lengua chuchona y castellana, por el Padre Bartholomé Roldán (*Actes de la Société philologique*, 1885).

Les cités votanides. Valeur symbolique des nombres dans la Nouvelle-Espagne (*Muséon*, 1885).

Etude sur la langue mam (*Congrès international des Américanistes de Berlin*, 1888).

Vocabulario tzotzil-español, dialecto de los indios de la parte oriental del Estado de Chiapas. Orléans, 1889.

Arte en lengua mixteca compuesto por el Padre Fray Antonio de los Reyes, de la orden de predicadores, vicario de Tepuzculula (*Actes de la Société philologique*, 1888).

Confessionario en lengua mixe, con una construccion de las oraciones de la doctrina cristiana, y un compendio de voces mixes, para enseñarse á pronunciar la dicha lengua, por el P. Augustin de Quintana (*Actes de la Société philologique*, 1888).

Chrestomathie maya, d'après la chronique de Chac-Xulub-Chen (*Actes de la Société philologique*, 1889-1890).

Catecismo y exposición breve de la doctrina cristiana por el Padre Geronimo de Ripalda, traducida al idioma yucateco con unos afectos para socorrer á los moribundos por el P. Fr. Joaquin Ruz (*Actes de la Société philologique*, 1891).

Arte y vocabulario en lengua mame (*Actes de la Société philologique*, 1892).

Confessionario en lengua mixe por el P. Fr. Augustino Antonio de los Reyes. Alençon.

Recherches sur quelques dates anciennes de l'histoire du Mexique (*Revue des questions historiques*, 1892).

Des suffixes en langue quichée (*Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1892).

L'Orphée américain (*Transactions of the royal Society of Canada*, 1891).

Les naissances miraculeuses d'après la tradition américaine (*Revue des religions*, 1892).

Les noms des métaux chez différents peuples de la Nouvelle-Espagne. Paris, 1892.

Les déformations craniennes et le Concile de Lima (*Revue des religions*, 1894).

Le folk-lore dans les deux mondes. Paris, 1894.

Des nombres symboliques chez les Toltèques occidentaux. Amiens, 1894.

L'historien Sahagun et les migrations mexicaines (*Muséon*, 1899).

Mélanges sur quelques dialectes de la famille maya-quichée (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1895-1896.)

L'origine de la légende d'Huitzilopochtli (*Association française pour l'avancement des sciences*. Congrès de Saint-Etienne, 1897).

Arte de la lengua Qquichua. Dialecto quitu (*Actes de la Société philologique*, 1898).

Arte de la lengua maçahua (*Actes de la Société philologique*, 1898-1899).

Noms des points de l'espace dans divers dialectes américains (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1899).

Le folk-lore nègre en Amérique (*Congrès international des traditions populaires*. Paris, 1900).

Études algiques (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1902).

La gynécocratie religieuse chez les Toltèques occidentaux (*Congrès international des Américanistes*. Paris, 1901).

De l'origine américaine du « Phaseolus vulgaris » (*Association française pour l'avancement des sciences*. Congrès d'Angers, 1903).

Sur les idiomes de la famille chichimèque (*Congrès international des Américanistes*. Stuttgart, 1904).

Sur la langue tzotzile et sa numération (*Congrès international des Américanistes*. Vienne. 1909).

De la formation des voix verbales en Tzotzil (*Congrès international des Américanistes*. Buenos Aires, 1912).

Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1912).

Recherches sur les noms de nombres cardinaux dans la famille maya-quiché. Orléans, s. d.

Recherches sur les lois phonétiques dans les idiomes de la famille mamehuastèque (*Revue de linguistique et de philologie comparée*, t. V).

Sur la langue du Soconusco, dite mame ou zaklohpakap. Chartres, s. d.

Fragments sur la langue Chañabal (*Muséon*).

La Tula votanide (*Bulletin de la Société de linguistique*, n° 25).

Le mythe d'Imos, traditions des peuples mexicains (s. l. n. d.).

Des explétives numérales dans les dialectes de la famille maya-quiché (s. l. n. d.).

Confessionnaire en langue chañabal (*Revue de linguistique*).

M. de Charencey dirigea et soutint depuis 1867 la *Société philologique*, puis constitua en 1882 la *Société de Saint-Jérôme* destinée à la publication des grammaires, catéchismes, vocabulaires composés par les missionnaires dans les idiomes des populations par eux catéchisées, sociétés qui fusionnèrent le 20 juin 1891. Enfin, il avait eu l'heureuse idée de fonder *L'Année linguistique* dont les quatre volumes parus renferment d'intéressantes monographies sur les principales familles linguistiques du monde entier.

J'espère avoir montré par cette rapide énumération combien fut féconde et énergique l'activité du savant que notre Société vient de perdre. Nous ne sau-

rions oublier l'intérêt qu'il a toujours porté à nos travaux, qu'il suivait avec une grande régularité ; dans nos discussions scientifiques, nous aurons souvent à regretter sa grande expérience et sa vaste érudition, notamment pour tout ce qui se rattachait aux langues de l'Amérique centrale.

P. Rivet.

CLAUDE-JOSEPH-DÉSIRÉ CHARNAY.

En raison des terribles événements au milieu desquels elle s'est produite, la mort de Désiré Charnay, notre doyen d'âge et le doyen des explorateurs français, a passé presque inaperçue. Notre ami s'est en effet éteint le 24 octobre 1915, et nous n'étions que bien peu nombreux devant son tombeau au Père-Lachaise, où j'ai voulu lui adresser un dernier adieu au nom de notre Société qui avait tenu à le nommer membre honoraire. J'ai dit combien était émouvant le contraste du grand repos et de l'infini sommeil où nous le voyions alors et de son activité débordante qui avait fait de lui un voyageur infatigable.

Né en 1828 à Fleurie (Rhône), Charnay fut attiré très vite par la vie d'aventures ; il explora le Mexique, le Yucatan, le Guatémala, visita Madagascar, Java, l'Australie, l'Amérique du Sud, les États-Unis, le Canada, recueillant partout des documents de premier ordre sur les pays traversés et sur les races qui les habitaient.

Ici, nous devons nous limiter à signaler la partie américaine de l'œuvre féconde accomplie par Désiré Charnay. On trouvera un exposé de l'ensemble de ses explorations dans la notice documentée que M. Verneau lui a consacrée dans *L'Anthropologie* (1915, p. 292).

C'est en 1857, que le Ministère de l'Instruction publique confia à Charnay sa première mission en Amérique ; il parcourut en trois ans le Mexique et le Yucatan. Photographe incomparable, il rapporta de ce voyage de splendides clichés de México, de Monte-Alban, d'Oaxaca, de Mitla, d'Izamal, de Chichen-Itza, d'Uxmal, de Palenqué, etc. Il recueillit en outre les éléments de deux beaux ouvrages : *Le Mexique. Souvenirs et Impressions de voyage* (Paris, 1862) et *Cités et ruines américaines* (Paris, 1863), dont le second surtout consacra définitivement sa renommée d'américaniste. Viollet-le-Duc avait collaboré à la partie technique de ce magnifique travail.

En 1880, Charnay retourna vers la terre américaine, subventionné par le Ministère de l'Instruction publique et par un mécène américain, M. P. Lorillard. Il y resta quatre années, fouillant, accumulant collections, estampages et photographies. L'explorateur visita successivement México, Teotihuacan, Apatlatepinco, Tula, Nahualac, Muna, Cuzumal, Uxmal, Chichen-Itza, Palenqué ; sur la frontière du Mexique et du Guatémala, dans le pays des Lacandons, il

rechercha, retrouva et mit à jour les ruines d'une ville précolombienne qu'il appela Lorillard City.

Les résultats de ces fécondes recherches sont consignés dans une série de mémoires ou de livres dont voici la liste à peu près complète :

Mes découvertes au Mexique et dans l'Amérique centrale (*Le Tour du Monde*, 1881).

De la civilisation nahua et de l'âge probable des monuments du Mexique et de l'Amérique centrale (1881).

Exploration des ruines d'Aké, Yucatan (*Revue d'Ethnographie*, 1883).

La ville Lorillard, au pays des Lacandons (*Ibid.*, 1883).

La civilisation toltèque (*Ibid.*, 1885).

Les Toltèques dans le Tabasco et le Yucatan (*Ibid.*, 1885).

Les anciennes villes du Nouveau-Monde. Voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique Centrale, 1857-1882. Paris, Hachette, 1885.

Porte d'entrée du Palais des Nones à Uxmal, Yucatan (*La Nature*, n° 701, 1886).

Expédition au Yucatan (*Bull. Soc. Anthr. Paris*, 1887).

Les Monuments anciens du Mexique. México, 1898.

Le manuscrit Ramirez. Paris, Leroux, 1903.

A travers les forêts vierges. Paris, Hachette.

Une princesse indienne avant la conquête. Paris, Hachette.

Ces deux derniers ouvrages sont des œuvres de vulgarisation, destinées à mettre le grand public au courant des découvertes de leur auteur.

La thèse principale soutenue par Charnay dans ces différents travaux est que l'élément de civilisation dans toute l'Amérique centrale est représenté par les Toltèques, peuple constructeur et artiste, qui auraient fait bénéficier de leur haut degré de culture les Mayas, qui seraient des Caribes. Charnay admettait aussi que la plupart des monuments du Mexique, du Yucatan et du Guatémala sont de construction relativement récente. A l'appui de ces thèses originales, il a apporté une série de preuves, qui, si elles n'ont pas suffi à convaincre l'ensemble des mexicanistes, méritent de retenir l'attention, et dont il est indispensable de tenir compte dans tous les travaux concernant l'archéologie de ces régions.

Grâce à Charnay, nos musées et notamment le Musée d'Ethnographie du Trocadéro se sont enrichis de collections incomparables, qui, quel qu'ait été l'effort des savants qui, à sa suite, se sont lancés dans l'exploration du Mexique, restent incomparables.

Là ne se limita pas l activité de notre regretté collègue. On lui doit encore une traduction, où se révèlent sa connaissance parfaite de l'espagnol et sa science américaniste. C'est la traduction des *Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique.* Paris, Hachette, 1896.

Dans les dernières années de sa vie, les grands problèmes biologiques l'avaient attiré et il publia un opuscule intitulé : *Le rôle des infiniment petits dans l'univers*, mais dans cet ordre d'idées, il manquait évidemment des connaissances nécessaires pour faire œuvre durable.

La fin de sa vie fut attristée par une double cataracte qui le gêna beaucoup dans ses travaux. Malgré tout, il s'intéressa toujours à l'américanisme et fut un des plus fidèles aux séances de notre Société. Resté, malgré l'âge, très vivant, plein d'activité et d'entrain, il apportait dans notre milieu une belle humeur qui lui attirait autant d'affection que son beau passé scientifique lui valait de juste respect.

La mort lui fut douce ; il fut enlevé en quelques jours par une pneumonie aiguë, resté jeune jusqu'au dernier moment, par son enthousiasme et par la vivacité de son intelligence.

CAPITAN.

MAURICE FAURE.

Maurice Faure était né à Paris le 11 mai 1862. Il était le fils du célèbre chanteur de l'Opéra J.-B. Faure, décédé quelques semaines avant lui. Entre ce père entièrement voué à l'art, et une mère d'une remarquable intelligence, dans un milieu où l'on avait le culte de la beauté, les qualités personnelles et le goût de l'enfant se développèrent rapidement. Il fit de fortes études et devint avocat : mais attiré irrésistiblement vers l'art, il quitta bientôt le barreau pour s'adonner avec succès à la peinture. Il était l'élève de Zorn. Membre de la Société des Aquarellistes français, il y exposait régulièrement des œuvres d'une facture large et originale et d'une profonde sensibilité.

Son mariage n'avait fait qu'élargir le cadre artistique dans lequel devait s'écouler toute sa vie ; il avait en effet épousé Mlle Louise Herman, fille du violoniste bien connu et artiste peintre elle-même.

Esprit ouvert et curieux, Maurice Faure ne voulut pas cependant se consacrer uniquement à l'art, il comprit la poésie profonde de la science et se passionna pour les études de linguistique. Parlant et écrivant cinq ou six langues, dont l'arabe, il fut attiré par le vaste champ de recherches qu'offre aux savants la linguistique américaine et ce fut ainsi qu'il vint à nous. Auparavant, il avait rédigé une grammaire irlandaise.

Préparé comme il l'était, on était en droit d'attendre de lui d'intéressants travaux, auxquels il se préparait en venant souvent se documenter dans notre bibliothèque dont il savait apprécier la richesse, et j'espérais bien pouvoir publier bientôt des études originales signées de lui dans notre *Journal*. La guerre vint malheureusement interrompre tous ces projets. Mobilisé dès la

première heure, comme capitaine attaché au service des remontes, Maurice Faure rejoignit son poste à Lille, puis, sa tâche terminée, demanda à reprendre du service actif. Nommé capitaine commandant du 10e escadron du 1er Hussards, il fut envoyé avec son unité dans la forêt de Paroy. C'est là, pendant le terrible hiver de 1914, qu'il contracta les germes de la maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard, le 7 février 1915. Mme Maurice Faure, dans un sentiment d'exquise délicatesse, nous a fait l'honneur de demander à prendre dans notre Société la place laissée vide par la mort de son mari. Je puis l'assurer que tous ses nouveaux collègues garderont précieusement, comme elle, le souvenir de l'homme charmant qu'elle pleure.

P. Rivet.

FEDERICO GONZALEZ SUAREZ.

La mort de Monseigneur Federico Gonzalez Suarez, survenue le 1er décembre 1917, a mis la République de l'Équateur en deuil ; elle a été une douloureuse surprise pour tous les américanistes et en particulier pour ceux qui avaient eu l'honneur de connaître le savant historien et d'apprécier toute l'étendue de son savoir. La Mission géodésique de l'Équateur, à laquelle j'ai eu l'honneur d'appartenir, a reçu en maintes occasions des preuves du haut intérêt que le haut prélat équatorien portait à toutes les œuvres scientifiques, et personnellement, j'ai eu souvent recours à sa vaste érudition, qui cherchait en vain à se dissimuler derrière la modestie des paroles et la simplicité de l'accueil.

Le savant équatorien était né à Quito le 13 avril 1844. Sa vocation religieuse fut très précoce et, après avoir fait ses études dans les collèges des Jésuites de Quito, de Guayaquil et de Cuenca, il entra à l'âge de 21 ans dans cet ordre religieux qu'il quitta en 1872, pour devenir secrétaire de la curie de Cuenca. Ce fut là, dans cette région des anciens Cañaris, si riche en vestiges archéologiques, que se révéla et se développa son goût pour les études de préhistoire américaine, et qu'il écrivit son remarquable travail intitulé : *Estudio histórico sobre los Cañaris*. Un important ouvrage, qu'il entreprit ensuite sur l'histoire ecclésiastique de l'Équateur sans pouvoir l'achever, le conduisit à la conception de son œuvre capitale *Historia general de la República del Ecuador*. Désireux de se documenter aux sources mêmes, il entreprit en 1884 un voyage en Europe, où, pendant près de trois ans, il fouilla les archives d'Espagne et de Portugal, notant les faits intéressants, copiant les pièces capitales, constituant à force de travail et de persévérance une bibliothèque d'une richesse incomparable. De retour dans son pays, le savant se mit aussitôt à la rédaction et donna successivement à l'impression, de 1890 à 1903, sept volumes. Les difficultés qu'il rencontra furent considérables, difficultés d'ordre matériel, difficultés

d'ordre moral, car le souci de la vérité primant toute autre considération chez l'auteur, il dut parfois écrire des pages courageuses que les esprits étroits n'acceptèrent pas sans protestation et ce prêtre, ardent patriote et profondément croyant, eut parfois à lutter et contre le fanatisme religieux et contre le fanatisme politique. Son Histoire n'est donc pas seulement une grande œuvre scientifique, ce fut aussi une belle œuvre de courage.

Nommé, en 1895, évêque d'Ibarra, Mgr Gonzalez Suarez, malgré les multiples occupations de son ministère, trouva le temps, non seulement de terminer son Histoire, mais d'écrire une monographie sur les aborigènes de la région. Ce fut là que j'eus l'honneur de lui être présenté et je me rappelle avec quelle simplicité il m'accueillit dans cet évêché d'une simplicité quasi monacale de la vieille ville équatorienne. Ce fut lui qui orienta mes recherches dans la région, et qui me fournit les livres dont j'avais besoin pour me documenter.

Nommé, en 1906, archevêque de Quito, le prélat se consacra dès lors entièrement à sa tâche apostolique et j'imagine que ce ne fut pas sans déchirement qu'il dut renoncer à des études qui l'avaient passionné sa vie durant.

Il eut cependant la joie de voir, avant de mourir, un groupe de jeunes équatoriens studieux et instruits, à la tête desquels se trouvent deux de nos collègues, MM. Jijon y Caamaño et Larrea, se passionner, à leur tour, pour l'histoire précolombienne américaine et équatorienne et fonder, sous sa haute présidence, une Société dont le Bulletin a su conquérir en quelques années une place importante parmi les diverses revues d'américanisme. Bien des fois, au cours de mes conversations avec le savant prélat d'Ibarra, je l'avais entendu exprimer le regret de voir ses compatriotes se désintéresser des antiquités de leur propre pays et laisser aux étrangers le soin de les étudier. Le vœu secret qu'il formulait s'est réalisé. Sa belle bibliothèque, en passant aux mains de M. Jijon y Caamaño, restera un instrument actif de travail et aucun des documents qui s'y trouvent ne sera inutilisé. La tâche considérable accomplie par Monseigneur Gonzalez Suarez sera continuée dans les conditions mêmes qu'il désirait.

Voici la liste des travaux que le savant équatorien a publiés, telle qu'elle a été établie par Saville (*American Anthropologist*, 1918, p. 320) :

Estudio histórico sobre los Cañaris, antiguos habitantes de la Provincia del Azuay, en la República del Ecuador. Quito, 1878.

Historia ecclesiástica del Ecuador desde los tiempos de la Conquista hasta nuestros dias. Tome I, Quito, 1881 (seul publié).

Historia general de la República del Ecuador. 7 vol. et un *Atlas arqueológico*, Quito, 1890-1903.

Recuerdos de viaje ó cartas acerca de Roma, España, Lourdes y Colombia. Friburgo de Brisgovia, 1901, deuxième édition.

Prehistoria ecuatoriana. Ligeras reflexiones sobre las razas indígenas que poblaban antiguamente el territorio actual de la República del Ecuador. Quito, 1904.

Memoria histórica sobre Mútis y la expedición botánica de Bogotá en el siglo pasado (1782-1808). Quito. 1888, deuxième édition, 1906.

Un opúsculo inédito de don Francisco José de Caldas. Quito, 1907.

Los aborígenes de Imbabura y del Carchi. Investigaciones arqueológicas sobre los antiguos pobladores de las provincias del Carchi y de Imbabura en la República del Ecuador. Un vol. et un atlas, Quito, 1910.

Disquisición crítica in *Biografía de don Pedro Vicente Maldonado* par Antonio G. Pérez. Quito, 1910.

P. Rivet.

JAMES GORDON BENNETT.

Le Franco-Américain James Gordon Bennett, qui mourut à Beaulieu près de Nice, le 14 mai 1918, faisait partie de notre Société depuis sa fondation. Il était fils d'un écossais catholique, d'origine française et d'une mère irlandaise. Il naquit à New-York le 10 mai 1841, mais c'est en France qu'il fit son éducation et qu'il conçut pour notre pays les sentiments d'affection et d'admiration dont témoigne toute sa vie.

En 1872, à la mort de son père, qui avait fondé avec succès le *New York Herald*, il hérita de ce journal, et montra, dans la direction qu'il lui imprima, une activité et un esprit d'initiative qui en firent un des plus importants organes de publicité de l'Amérique. Doué de cette rare faculté, sans laquelle il n'y a pas de bon journaliste, de ne pas se tromper dans ce qu'il faut dire au grand public pour l'intéresser, Bennett n'hésita pas à faire pour cela ce qu'on n'avait jamais fait. C'est ainsi qu'au moment où l'on désespérait d'avoir des nouvelles de Livingston, perdu dans les profondeurs de l'Afrique, le *Herald* organisa pour aller à sa recherche une expédition qui fut confiée à Stanley et qui réussit complètement. Peu après, Bennett contribua largement aux frais d'un voyage d'exploration aux lacs Victoria Nyansa et Tangannyka qu'entreprit le même Stanley en 1877. Deux ans plus tard, il faisait les frais d'une autre expédition scientifique destinée au Pôle Nord. C'est la célèbre expédition du yacht *Jeannette* qui eut une fin si tragique en 1881.

Bennett fut le promoteur et le principal actionnaire du câble transatlantique de 1884 et prit une grande part à de nombreuses entreprises d'utilité publique ou d'un caractère philanthropique. C'était aussi un sportsman ardent qui patronnait largement toutes les formes d'éducation physique. Bien que brusque dans ses manières et quelquefois bizarre, il était foncièrement bon et aucune institution charitable, aucun malheureux ne s'adressait vainement à lui. Il se maria tard, en 1914, et trouva dans sa femme une compagne dévouée qui partageait ses sentiments pour la France, que la guerre avec l'Allemagne lui

fournit l'occasion de montrer d'une manière efficace. Il mit en effet toute la grande publicité dont il disposait au service de notre cause et contribua puissamment par son influence personnelle à déterminer les États-Unis à s'associer aux Alliés.

Bennett était un homme réellement simple. Il ne brigua et n'accepta aucune des distinctions honorifiques qu'il méritait à tant de titres et qu'il lui était si facile d'obtenir. Il évitait de se mettre en avant; personnellement capable d'écrire, il le faisait rarement et n'a jamais signé aucun article. Modeste pour lui-même, il n'avait d'ambition que pour son *Herald* auquel il rapportait tout. Il est mort d'une maladie de cœur que les princes de la science française, qui étaient ses amis personnels, n'ont pu vaincre. Il s'est éteint sans souffrance, entouré des membres de sa famille française et américaine. La *Société des Américanistes* et toutes celles dont les travaux ont pour effet de rapprocher davantage le Nouveau Monde de la France, perdent en lui un ami éclairé et généreux.

Henry Vignaud.

BARON HULOT.

A un double point de vue, c'est pour notre Société une perte cruelle que celle du baron Hulot, décédé le 28 juin 1918. D'abord, le secrétaire général de la Société de Géographie, s'il ne pouvait pas nous apporter une collaboration effective, ne cessait de nous témoigner l'intérêt qu'il portait à nos travaux; et ses affectueux encouragements, la sympathie avec laquelle il suivait les publications de la *Société des Américanistes*, — où il ne comptait que des amis — constituaient pour notre groupe un véritable appui moral. Puis, le baron Hulot était au courant des questions américaines, ou du moins d'une partie d'entre elles. Il avait, en effet, traversé naguère de part en part le continent américain du Nord, d'abord de l'Atlantique au Pacifique, sur le territoire du Dominion canadien, puis inversement, d'ouest en est, sur le territoire de la grande Confédération des États-Unis ; or, partout, il s'était préoccupé, en même temps que des questions politiques et économiques dont ses études lui avaient donné le goût, de ces questions de race, d'archéologie et d'histoire qui constituent l'objet même de l'américanisme. Sans doute ne trouvera-t-on guère la trace de ces préoccupations dans les articles qu'à la suite de son voyage Etienne Hulot a donnés, en 1887-1888, aux *Annales de l'École des Sciences politiques*, au *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est* et à la *Revue du Monde latin* ; mais elles se font jour dans le joli volume où, laissant à un de ses amis le soin de raconter leur commun retour jusqu'à l'Atlantique, il a narré le début de leur expédition, *De l'Atlantique au Pacifique, à travers le Canada et le nord des États-Unis*. Elles apparaissent aussi, quelques années plus tard, dans les

encouragements qu'Étienne Hulot n'a cessé de prodiguer aux voyageurs français qui s'occupaient des choses du Nouveau Monde, dans les conférences qu'il leur a demandées, dans le soin avec lequel, dans ses exposés du mouvement géographique de la quinzaine, qu'il faisait régulièrement au début de chacune des séances de la Commission centrale, il résumait les communications reçues d'eux et signalait les principaux résultats de leurs recherches. S'il a consacré à l'Afrique la plupart des études qu'il a publiées dans *La Géographie*, il y a cependant inséré, en 1901, un article sur une mission française — la mission Jules Second dans le nord du Costa-Rica, — et il avait d'autre part, quelques années plus tôt, étudié à l'un des Congrès de l'Afas (celui de Caen de 1894) les origines de la colonisation française aux Antilles.

Ainsi, de toutes les manières, le baron Hulot était bien l'un des nôtres. Aussi, au moment où nous reprenons notre publication, ne pouvons-nous manquer de rendre hommage à un homme qui, à tous égards, avait sa place marquée dans notre Société, et que notre seul regret est de n'avoir pu associer plus étroitement à nos travaux.

H. Froidevaux.

TEOBERT MALER.

C'était une bien curieuse figure que celle de Maler, surtout quand on pouvait l'observer au fond de son grand jardin planté de cocotiers dans un faubourg de Mérida. Il vous recevait dans une maisonnette bizarre au milieu de ses clichés et de ses innombrables photographies éparses, en devisant entre temps avec ses domestiques mayas qu'il traitait en amis. Avec son accent de vieil autrichien, entremêlant sa conversation de mots allemands, il causait d'ailleurs aussi facilement en espagnol qu'en français ou en anglais ; et il vous racontait son histoire. Il était venu en 1864 au Mexique avec Maximilien dans l'état-major duquel il était comme officier de l'armée autrichienne. Après la mort de Maximilien, il dut passer de durs moments qu'il taisait d'ailleurs. Mais il s'étendait avec complaisance sur sa vie ultérieure, parcourant les campagnes et les forêts du Yucatan, vivant n'importe comment et n'importe où, mais transportant toujours son grand appareil photographique 30 × 40, avec lequel il exécutait de superbes photographies des monuments archéologiques et des ruines rencontrés.

Et avec quel soin et quelle précision il reproduisait le monument ou le morceau de sculpture qu'il était allé découvrir souvent en des lieux presque inaccessibles ! Comme jadis notre vieil ami Charnay, il examinait le monument minutieusement, étudiait le meilleur éclairage, attendait le bon coup de soleil ou, dans la nuit noire, faisait l'épreuve au magnésium. Le temps et la pluie ne

comptaient pas. Il a réuni ainsi une superbe collection de grandes photographies extrêmement précieuses, les unes donnant l'état assez récent de monuments classiques, d'autres reproduisant des monuments inédits et d'un acces très difficile. S'il vendait ses photographies, d'ailleurs à un prix relativement minime (il fallait bien qu'il vécût), Maler abandonnait absolument tous ses droits de reproduction. Aussi, nos confrères américains en ont-ils largement profité... et d'ailleurs nous aussi parfois. L'œuvre iconographique de Maler est donc considérable et des plus remarquables.

C'était aussi un observateur assez fin. Il savait voir, mais n'aimait pas beaucoup écrire. Je l'ai vu à l'œuvre à Teotihuacan. En examinant de très près les escaliers nombreux qui conduisaient à une série de petits téocallis, nous avons ensemble découvert deux curieux graffiti sur la partie verticale de deux de ces marches. Il avait aussi très soigneusement relevé la grande fresque de la chambre du temple des lions à Chichen, fresque aujourd'hui presque disparue. Très aimablement, il m'avait autorisé à en faire prendre un calque.

Il avait fait au Congrès de México en 1910 une communication très intéressante, avec nombreuses figures, plans et coupes à l'appui, sur les variétés et les modes de construction des divers temples du Yucatan. Jadis, dans la *Revue d'ethnographie* d'Hamy, il avait publié deux intéressants mémoires : *Notes sur la basse Mixtèque* (1883) et *Mémoire sur l'État de Chiapa* (*Mexique*) (1884) où il décrivit et il reproduisit une superbe tête en jadéite actuellement dans mes vitrines. Mais c'est surtout dans les *Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology* que sont parues ses études les plus importantes :

Researches in the central portion of the Usumatsintla valley (t. II, 1901-1903) ; *Explorations of the upper Usumatsintla and adjacent region* (t. IV, n° 1, 1908) ; *Explorations in the Department of Peten, Guatemala, and adjacent region* (t. IV, n°s 2-3, 1908-1910) ; *Explorations in the Department of Peten, Guatemala. Tikal* (t. V, n° 1, 1911).

Voilà donc encore un des vétérans de l'américanisme qui disparaît sans laisser de successeur. Le temps passe, les hommes se modifient sans toujours se perfectionner, hélas ! bien au contraire. Qui voudrait aujourd'hui recommencer en la modernisant l'œuvre de Maler ?

CAPITAN.

SIR CLEMENTS MARKHAM.

Le 30 juin 1916, est mort à Londres un homme que nous avions l'honneur de compter au nombre de nos membres et qui a largement contribué à la diffusion des connaissances historiques et géographiques de l'Amérique ancienne.

Sir Clements Robert Markham naquit dans le Yorkshire le 30 juillet 1830. Sa

famille est une des plus anciennes de l'Angleterre. Son arrière-grand-père était archevêque de York ; son père était chanoine de Windsor. Dès son jeune âge, il montra des dispositions extraordinaires et on put le classer parmi les enfants prodiges, car à dix ans il écrivit une histoire d'Angleterre que son père, émerveillé, fit imprimer à quelques exemplaires. A l'âge de 16 ans, il entra dans la marine anglaise et prit part à l'expédition organisée pour la recherche de Franklin ; mais il n'y resta pas longtemps. Ses goûts et ses aptitudes le portaient vers une autre carrière dans laquelle il devait s'illustrer. L'Amérique ancienne l'attirait particulièrement. Un de ses voyages l'ayant conduit au Pérou, il prit un vif intérêt à la région des Incas et s'attacha à la faire connaître. Il a consacré à ce sujet une douzaine de volumes qui sont parmi les meilleurs.

Markham était doué d'une facilité de travail extraordinaire et d'une activité prodigieuse. De bonne heure, il s'affilia aux deux grandes sociétés anglaises d'Histoire et de Géographie, la *Hakluyt Society* et la *Geographical Society*, et en peu de temps il en devint l'âme. A la première, dont il fut président pendant des années, il donna une trentaine de volumes de traductions d'ouvrages anciens sur l'Amérique espagnole qui sont des modèles d'exactitude et d'érudition. Elles se distinguent, en effet, par le respect scrupuleux des textes et par des annotations qui les rendent aussi utiles aux travailleurs que les originaux. De ce nombre, il faut citer particulièrement son *Cieza de Leon* et son *Pedro Sarmiento de Gamboa*.

A la Société de géographie de Londres, sa collaboration ne fut pas moins féconde. Il a appartenu à cette Société pendant soixante ans et en fut successivement secrétaire général et président. C'est principalement à lui qu'elle doit son grand développement ; c'est lui qui créa son journal dont l'influence peut rivaliser avec celle des publications allemandes de ce genre.

Ces services ne sont pas les seuls qu'ait rendus Markham. Il fut le géographe de l'expédition d'Abyssinie de 1868, qu'il accompagna et dont il écrivit l'histoire. Il introduisit et acclimata dans l'Inde les *quinquinas*. Il patronna ardemment les expéditions polaires et leur fit obtenir d'importantes subventions. Il fut le promoteur des écoles de géographie en Angleterre. En résumé, son action bienfaisante sur le progrès des connaissances géographiques fut considérable et ne peut être comparée avec celle d'aucun autre homme de notre temps.

De grands honneurs scientifiques ont été conférés à Markham. Il avait toutes les décorations que les gouvernements se plaisent à donner à ceux qui se consacrent à la science ; il était membre de toutes les sociétés savantes qui s'occupent de questions touchant à la géographie et à l'histoire d'Amérique. Il faisait partie de la nôtre dont il suivait les travaux avec intérêt, et en 1912, il fut élu à l'unanimité président du Congrès des Américanistes qui se tint à Londres cette année. C'est la dernière des manifestations scientifiques à laquelle il prit part. Sa bibliographie est considérable ; elle n'a pas encore été relevée complètement que nous sachions.

Henry VIGNAUD.

G. MASPERO [1].

Maspero, le grand historien, le grand égyptologue, était membre d'honneur de notre Société. Il s'intéressait à nos travaux, non pas seulement du fait de la prodigieuse largeur de vue de son cerveau, mais aussi parce que, dans sa prime jeunesse, il avait fait de l'américanisme *in situ* et avait failli devenir un américaniste professionnel.

Maspero était né à Paris le 23 juin 1846. Il entra à l'École normale en 1865, n'ayant donc pas encore 20 ans. Le 10 juillet 1867, à la suite de la lettre adressée par les élèves de l'École normale à Sainte-Beuve pour le féliciter du discours très libéral qu'il avait prononcé au Sénat, l'École normale fut licenciée, puis Lallier, l'auteur de la lettre, et Maspero furent expulsés.

Maspero se trouvait dans une situation très critique. Par l'intermédiaire d'Egger, il fut mis en relation avec un riche Uruguayen, M. Lopez, de Montevideo, qui lui proposa de mettre en ordre et de rédiger en français les notes nombreuses qu'il avait prises sur le quichua, et d'en faire un volume qui serait intitulé : « Comparaisons de la langue quichua avec les idiomes de l'antiquité d'origine aryenne ». Maspero accepta et partit pour Montevideo. Il exécuta le travail demandé par M. Lopez, mais tout naturellement arriva à une tout autre conclusion que celle de M. Lopez, qui prétendait que le quichua était du sanscrit modifié. Le volume, qu'il rédigea et qui parut seulement en 1871 sous la signature de Lopez, a pour titre : Les races aryennes du Pérou, leur langue, leur religion, leur histoire, par Vicente Fidel Lopez. Paris, A. Franck F. Vieweg, 1871, in-8°, pp. 421. Ce fut durant son séjour en Amérique qu'il publia son premier mémoire d'égyptologie daté de Montevideo, 1868. Pendant son séjour en Amérique, on lui offrit la place de bibliothécaire de la ville de Buenos Aires en remplacement de de Angelis. Il refusa.

En 1869, il revint en France prendre une place de répétiteur à l'École des Hautes Études. Bien que dès lors il se fût consacré à l'égyptologie, il publia de temps à autre quelque travail sur des sujets d'américanisme. Ainsi dans le numéro du 8 janvier 1870 de l'*Academy* de Londres, paraissait sous sa signature un article intitulé : *Ollanta*, drama traducido del quichua al castellano por José S. Barranca. Lima, 1869.

Le 9 juillet 1870, toujours dans l'*Academy* il consacrait un article à l'analyse du volume de commentaires sur le manuscrit Troano que venait de publier en

1. Nous ne donnerons ici que quelques indications sommaires sur les travaux américanistes de Maspero. Notre éminent collègue et ami Cordier présentera, en effet, prochainement à la Société des Américanistes un très intéressant travail, minutieusement documenté sur Maspero américaniste. Ce travail sera publié dans le prochain fascicule du *Journal*.

1869 Brasseur de Bourbourg, en donnant une fort belle reproduction de ce manuscrit. Il publia ainsi une série d'articles se rapportant à des sujets d'américanisme jusqu'en 1874 où parut de lui une analyse des éléments de grammaire quichua de Nodal [1].

Maspero était membre d'honneur de plusieurs sociétés américaines des plus importantes, par exemple de l'American Academy of Art and Science de Boston (14 janvier 1885) en remplacement de Lepsius; de l'American philosophical Society de Philadelphie (15 mai 1891) ; de l'American oriental Society (14 août 1898), etc.

CAPITAN.

LÉON POUTRIN.

A la fin de 1907, un riche amateur, M. Hottot, vint demander au laboratoire d'anthropologie du Muséum de bien vouloir lui indiquer un médecin, qui accepterait de l'accompagner dans un voyage dans la région Kanem-Chari-Logone, et qui serait en état de poursuivre à cette occasion des recherches scientifiques de toutes natures. Le hasard me fit parler de ce projet à un de mes cousins, lieutenant dans un régiment d'artillerie de Versailles, qui m'offrit d'en faire part au médecin de son régiment. Le lendemain, je recevais un télégramme m'annonçant l'acceptation de ce dernier et sa visite pour l'après-midi. C'est ainsi que je fis la connaissance de Léon Poutrin. Si je rappelle ce détail, c'est qu'il révèle à lui seul une des plus belles qualités de l'ami que j'ai perdu : l'enthousiasme et l'esprit de décision. C'est avec ces belles qualités, que se font les vies de ceux dont le vulgaire dit qu'ils ont de la chance. Poutrin se prépara aussitôt à tirer le meilleur parti possible de l'occasion qui lui était offerte. Il alla frapper à la porte de tous les laboratoires du Muséum pour s'y documenter sur la façon de préparer et de conserver plantes et animaux; il vint journellement au laboratoire d'anthropologie pour se mettre au courant des méthodes en usage pour l'étude des races humaines. Il partit admirablement préparé en décembre 1907. Ce que fut cette mission, M. Verneau l'a rappelé comme il convient dans la belle notice qu'il a consacrée à Poutrin. Abandonné presque sans ressources matérielles par son chef de mission, il ne voulut pas rentrer en France les mains vides et continua seul le voyage, profitant de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pousser toujours plus avant dans l'intérieur, s'offrant comme volontaire pour accompagner les colonnes, cumulant le double rôle de médecin et d'explorateur. Quand il revint au mois

1. On trouvera toutes les indications de ces travaux dans la notice du Prof. Cordier dont nous parlions plus haut.

d'août 1909, il avait parcouru le Congo français et une petite portion du Congo belge, le bassin de la Lobaye, l'Oubanghi, le Gribingui, le Chari, le Tchad et atteint le Kanem. En dehors des collections d'histoire naturelle, il rapportait une quantité de notes sur toutes les populations qu'il avait rencontrées, et une série de mensurations, unique par son importance et la rigueur de la méthode employée.

Sans même prendre le temps de se reposer de ses fatigues, Poutrin se mit immédiatement au travail pour mettre en œuvre tous ces documents. C'est surtout de cette époque que date notre intimité. L'effort de travail accompli de 1909 à 1914 par Poutrin est vraiment prodigieux. Pris toute la matinée par les obligations de son métier de médecin militaire, il arrivait au laboratoire aussitôt après déjeuner et ne le quittait que vers sept heures. Il travaillait avec une sorte d'acharnement, comme s'il avait eu la crainte de ne pas pouvoir venir au bout de la tâche qu'il avait entreprise ; remarquablement doué, infatigable, écrivant avec aisance et élégance, il ne tarda pas à donner aux revues savantes ses premiers mémoires, qui se succédèrent dès lors sans interruption. Ce furent d'abord des *Notes ethnographiques sur les Nègres africains du Congo français* (*Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1910), puis des *Notes ethnographiques sur les populations M'Baka du Congo français* (*L'Anthropologie*, 1910) et enfin sa magnifique monographie intitulée : *Contribution à l'étude des Pygmées d'Afrique. Les Négrilles du Centre africain* (*L'Anthropologie*, 1910-1912), son premier travail d'anthropologie physique, qui le fit classer de suite parmi les meilleurs anthropologistes modernes. Un intéressant résumé de ce mémoire a été publié en 1912, dans *Biologica*.

De toutes parts, les camarades et les amis qu'il s'était faits au Congo venaient lui demander conseil pour la rédaction de leurs propres observations. C'est ainsi que Poutrin rédigea dans les *Travaux scientifiques de la mission Cottes au Sud-Cameroun* toute la partie relative aux populations de la région et qu'en collaboration avec le Docteur Gaillard, il publia dans les *Documents scientifiques de la Mission Tilho* une *Étude anthropologique des populations du Tchad et du Kanem* en adjoignant ses propres observations à celles de son camarade. Enfin, la Société antiesclavagiste de France ayant décidé de publier une vaste *Enquête sur la famille, la propriété et la justice chez les indigènes des colonies françaises d'Afrique*, son président, M. Le Myre de Villers lui demanda sa collaboration et Poutrin rédigea à cette occasion une *Esquisse ethnologique des principales populations de l'Afrique équatoriale française* avec une carte indiquant l'emplacement des diverses tribus qui s'échelonnent du Congo au Tchad, qui demeurera pendant longtemps le vade-mecum de l'administrateur et du voyageur dans ces régions.

Entre temps, Poutrin était devenu préparateur au laboratoire d'anthropologie ; s'étant rendu compte rapidement de l'intérêt qu'il y avait en science

à ne pas se cantonner dans un cercle limité, il s'intéressa aux travaux de notre Société, dont il était devenu membre, et devint mon collaborateur le plus actif et le plus précieux dans la direction de notre *Journal*. Presque à lui seul, il assuma la tâche accablante d'analyser toutes les publications de langue anglaise. Nos collègues savent ce que valaient ces comptes rendus toujours très objectifs, très consciencieux, et remarquablement écrits. Le succès qu'a rencontré dans le monde savant notre *Bulletin critique* et qui a contribué pour une très large part à la renaissance de notre *Journal* est dû en très grande partie à l'activité de Poutrin. Nous lui devons également de posséder actuellement une bibliothèque qui constitue pour tous les chercheurs un instrument de travail inestimable. Ayant accepté les fonctions de bibliothécaire, ce fut lui qui remit de l'ordre dans le maigre fonds qu'il trouva en prenant sa nouvelle charge; puis, il écrivit de toutes parts, pour demander aux diverses institutions du monde entier qui s'occupent d'américanisme, de nous envoyer leurs publications, de compléter nos séries ; il donnait en outre à notre bibliothèque les nombreux ouvrages et brochures que les auteurs lui adressaient personnellement à fin d'analyse ; enfin, il termina quelque temps avant la guerre le catalogue de nos livres et de nos tirages à part. La mort de Poutrin est pour nous presque irréparable.

Quand vint la guerre, Poutrin partit dès le premier jour ; il fit noblement plus que son devoir, apportant dans l'accomplissement de sa tâche la même foi, la même énergie, le même courage qu'il mettait au service de la science. Au reste, Poutrin appartenait à une famille où l'esprit de sacrifice était traditionnel. Sa vieille mère, qui a tenu à ce que je lui donne le titre d'amie, m'en voudrait de dire ici ce que fut son rôle pendant la tourmente et combien son cœur triplement meurtri sut prodiguer de douceur et de dévouement à nos soldats blessés. Mais, je m'en voudrais de ne pas rappeler ici la belle figure de ses deux autres fils, André, qui, pour ne pas atterrir en avion sur un champ de manœuvre encombré de troupes, où il risquait de blesser des hommes, jeta délibérément son appareil contre une muraille ; Gustave, qui devait trouver une mort héroïque à la bataille de la Marne, alors qu'après plusieurs assauts où il avait chargé en tête de ses soldats, il les entraînait une dernière fois en avant. Poutrin lui aussi est mort victime de son dévouement ; surmené par quatre années de campagne et par un labeur incessant dans l'hôpital d'évacuation du Mont-Frenet, qu'il avait créé de toutes pièces et dont il avait fait une formation modèle, il reçut l'ordre en juin 1918, au moment de l'avance allemande, d'en créer un nouveau à Malesherbes. A cette tâche formidable, car là encore tout était à faire et le temps manquait, il se consacra avec la fougue de dévouement qui lui était ordinaire. Un mois après, une ville de baraques, en dépit de difficultés de toutes sortes, sortait de terre et un train de 500 blessés de l'offensive du 18 juillet pouvait y être reçu. Mais sa robuste santé s'était épuisée dans cet effort et quand la grippe s'abattit sur l'hôpital, il en contracta vite le

germe. Le 11 novembre, jour de l'armistice, il était contraint, ses forces l'ayant abandonné, de s'aliter, et le 20 novembre, à l'âge de 38 ans, il était enlevé à l'affection de tous ceux qui l'avaient connu ou approché.

A sa veuve, à sa mère, à ses beaux-parents, je ne puis qu'exprimer ici les sentiments unanimes de regret avec lesquels la nouvelle de la mort de Poutrin a été accueillie par tous les membres de la Société ; leur douleur est de celles que des mots de consolation offenseraient. Ils savent qu'avec eux je pleure celui qui, à un âge où l'on n'espère plus guère former d'amitiés nouvelles, m'avait donné la joie d'une affection quasi fraternelle.

P. Rivet.

FREDERIC WARD PUTNAM.

Cet éminent naturaliste, qui s'était fait lui-même, est mort à Cambridge, dans le Massachusetts, le 14 août 1915, chargé de tous les honneurs que méritent de grands services rendus à la Science. Il était né dans le même État le 16 avril 1839.

Il n'avait fréquenté aucune Université ; mais, dès son jeune âge, il s'était livré à l'étude, et ses goûts l'ayant porté vers les sciences naturelles, il s'y consacra entièrement et ne tarda pas à se faire remarquer de ceux qui suivaient les mêmes études. En 1856, il entra à l'Université de Harvard et devint l'un des élèves d'Agassiz, qui s'attacha à lui et dont il fut le suppléant pendant plusieurs années.

Il s'était d'abord consacré à l'ornithologie ; sous l'influence d'Agassiz, il étudia l'ichthyologie et devint à la Société d'Histoire naturelle de Boston directeur du département consacré à cette branche de la science. De 1864 à 1873, il est successivement directeur ou administrateur des grandes institutions scientifiques de la Nouvelle-Angleterre. En 1875, il est nommé administrateur du Peabody Muséum d'Archéologie et d'Ethnologie, institution ayant de puissants moyens d'action et où l'étude de l'homme tient une grande place.

C'est là que Putnam trouva sa véritable voie, celle qu'il suivit avec éclat dans la seconde partie de sa vie et qui fut marquée par le grand développement qu'il sut donner, aux États-Unis, aux études anthropologiques et par la création, dans plusieurs États de l'Union américaine, de chaires spécialement consacrées à l'histoire naturelle de l'homme et plus particulièrement de l'homme américain.

L'étude de l'homme américain n'était pas nouvelle aux États-Unis. Bien d'autres avant Putnam l'avaient abordée et ont laissé sur cet intéressant sujet d'estimables et utiles travaux. Mais ces travaux étaient en général plutôt littéraires et historiques. Putnam leur imprima une direction plus scientifique. Il montra ce que devait être l'Anthropologie américaine pour aboutir

à des résultats certains. Ses leçons ne furent pas perdues. Putnam a prouvé par son enseignement que l'anthropologie, même spéciale, a une grande portée pour la connaissance de l'homme et grâce à lui, il y a aujourd'hui dans les seuls États-Unis plus de chaires d'anthropologie que dans l'Europe entière.

Comme tous ceux qui sont absorbés par leurs devoirs professionnels, Putnam n'a publié aucun grand ouvrage, mais son enseignement et les centaines d'articles qu'il a donnés aux revues scientifiques de l'Amérique et son œuvre entière témoignent de son vaste savoir et de l'influence qu'il a excercée sur la jeunesse américaine avide de s'instruire et soucieuse de montrer à l'Europe savante qu'elle est capable d'initiative scientifique.

Putnam appartenait à un nombre considérable de sociétés savantes des deux mondes. Nous avions l'honneur de le comprendre dans la nôtre, où il tenait la grande place qui lui était due.

HENRY VIGNAUD.

JOSEPH DENIKER.

Le savant, qui est mort, le 18 mars 1918, au Muséum national d'Histoire naturelle, où il occupait, depuis 1888, les fonctions de bibliothécaire, était avant tout ethnologue et anthropologiste ; toutefois, au cours de sa laborieuse carrière, il a eu maintes fois l'occasion de s'occuper spécialement de sujets d'américanisme, et à ce seul titre, sa disparition est une perte sensible pour le milieu américaniste français :

Deniker était né à Astrakan, le 6 mars 1852. Après avoir fait de bonnes études dans les lycées de sa ville natale et de Moscou, il entra, en 1869, à l'Institut technologique de Saint-Pétersbourg et se dédia aux travaux chimiques ; en 1874, il parcourut à ce titre la Crimée, la Transcaucasie et la Perse. De 1875 à 1876, il voyagea en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Italie, en Suisse, en Belgique et en Angleterre, pour se fixer enfin à Paris, où il fréquenta les cours du Muséum et de la Sorbonne et prépara sa licence, puis son doctorat ès sciences naturelles. Entre temps, il avait visité le Tyrol, la Dalmatie et le Monténégro. Sa thèse intitulée *Recherches anatomiques et embryologiques sur les singes anthropoïdes* fut son premier travail d'anthropologie et désormais, il ne devait plus se consacrer qu'à cette science. C'est peu après qu'il entra officiellement au Muséum, après avoir obtenu le certificat d'aptitude aux fonctions de Bibliothécaire universitaire.

Polyglotte extraordinaire, très travailleur, ayant beaucoup lu et observé au cours de ses voyages, ayant à sa disposition une des plus belles bibliothèques de France, Deniker était admirablement préparé pour les études qu'il allait entreprendre. La somme de ses travaux est considérable ; ils sont remarquables

principalement par leur belle documentation. Je ne saurais les énumérer ici et je renvoie le lecteur qui désirerait en avoir la liste complète à la notice que M. Verneau a publiée sur son savant collègue dans *L'Anthropologie* (t. XXIX, p. 154). Je ne mentionnerai ici que les mémoires américanistes de Deniker : *Les Araucaniens au Jardin d'acclimatation* (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1883), et surtout le grand travail qu'il écrivit en collaboration avec le Dr. Hyades sur l'Anthropologie et l'Ethnographie des populations de la Terre de Feu (*Mission scientifique du Cap Horn*, 1891, t. VII).

Dans son livre *Les Races et les Peuples de la Terre*, paru en 1900, œuvre considérable où éclate la merveilleuse érudition de Deniker, la partie consacrée à l'Amérique montre combien l'auteur était au courant de tous les travaux consacrés au Nouveau-Monde, encore qu'il se soit plutôt spécialisé dans l'étude des races blanches et asiatiques. Une seconde édition de ce manuel, qui a rendu de si grands services à tous les ethnologues, était à peu près terminée au moment de la déclaration de guerre et seul le grand conflit en différa la publication. Il serait à souhaiter que la mort de l'auteur ne nous fît pas perdre le bénéfice de l'énorme travail qu'il avait accompli pour reviser, rajeunir et compléter sa première édition.

Encore que Deniker ne fît pas partie de notre Société, je savais combien il portait d'intérêt à nos travaux ; il était un lecteur assidu de notre *Journal* et maintes fois, il a écrit d'excellentes analyses des mémoires qui y ont été publiés.

La mort de Deniker, survenant presque en même temps que celle de Chamberlain, enlève à la science anthropologique probablement les deux meilleurs bibliographes de notre époque. J'ai grand'peur que leur place ne reste inoccupée pendant de longues années.

P. Rivet.

BULLETIN CRITIQUE.

VILLIERS (Baron Marc de). *Histoire de la Fondation de la Nouvelle-Orléans (1717-1722)*, avec une préface de Gabriel HANOTAUX. Paris, Imprimerie Nationale, 1917, in-4° de XVI-130 pages, avec 5 planches hors texte et cartes et gravures dans le texte.

On l'a déjà dit bien des fois : l'histoire coloniale française commence seulement d'être écrite de manière vraiment scientifique. Innombrables sont encore les questions sur lesquelles nous sommes obligés de nous en rapporter à des traditions plus ou moins exactes, qui n'ont pas été soumises à l'épreuve décisive du contrôle des documents authentiques. Du fait de la grande guerre, on eût pu craindre que l'œuvre d'assainissement critique amorcée par les spécialistes fût interrompue ; elle n'a été en réalité que ralentie, et l'histoire exacte continue de se substituer peu à peu à la légende. C'est ce dont témoigne l'*Histoire de la Fondation de la Nouvelle-Orléans*, par le baron Marc de Villiers.

L'historien le mieux informé de la Louisiane, Alcée Fortier, dont la science déplore la perte récente, n'avait pu, dans son magistral ouvrage, pleinement élucider la date de la fondation de la capitale du pays, ni les vicissitudes de sa primitive histoire. Est-ce 1717, 1718 ou 1720 que l'on doit tenir pour l'année où la Nouvelle-Orléans commença à sortir de terre ? Quels incidents, d'autre part, ont marqué les modestes débuts de l'existence de cette ville aujourd'hui si prospère ? Voilà les questions que se pose et que résout dans ce nouveau volume, à la suite de minutieuses recherches dans les documents imprimés et dans les dépôts d'archives, l'auteur des *Derniers jours de la Louisiane française*.

I. A en croire le P. Charlevoix, Bienville aurait, dès le milieu de l'année 1717, appelé l'attention de M. de l'Épinay, gouverneur de la Louisiane, « sur un endroit très propice pour établir un poste sur les bords du fleuve Mississipi ». En l'absence de tout texte positif de Bienville lui-même confirmant cette assertion — peut-être ce texte se trouvait-il dans un mémoire, aujourd'hui perdu, antérieur au 10 mai 1717, « sur tous les établissements qu'il sera nécessaire de faire en ce pays » —, le premier document indiscutablement daté relatif à la Nouvelle-Orléans est du 1er octobre 1717. Alors est nommé un garde-magasin et caissier « au comptoir qui *doit être établi* à la Nouvelle-Orléans sur le fleuve Saint-Louis ».

Rien n'existait encore (ce texte le dit sans ambages) sur l'emplacement de la future ville à la date du 1er octobre 1717. C'est seulement au cours de l'année suivante que commencèrent les travaux. A quelle date exactement ? On ne sau-

rait le dire avec une certitude absolue, mais on peut fixer cette date, selon toute vraisemblance, du 15 mars au 15 avril. Il n'est que trop certain, dans tous les cas, que ces travaux se poursuivirent avec une désespérante lenteur, par suite de l'hostilité des habitants des anciens postes : colons de la Mobile, commerçants de Biloxi, bateliers du lac Pontchartrain, et aussi des membres du Conseil intéressés dans les entreprises de ces mêmes postes, Hubert et Le Gac entre autres. En mars 1719, il n'y avait encore, au témoignage de Bienville, « que quatre maisons commencées » !

L'anormale crue du Mississipi, qui submergea alors l'emplacement de la Nouvelle-Orléans, vint fournir de nouveaux arguments aux adversaires de la construction d'une ville sur le « croissant » du fleuve ; elle leur fit préconiser avec plus d'ardeur que jamais son transfert sur les rives du lac Pontchartrain. Mais, lorsque la place de Pensacola eut été rendue aux Espagnols (l'ordre en fut donné le 20 août 1721), les hésitations cessèrent et la Nouvelle-Orléans devint définitivement la capitale de la Louisiane, par un ordre du Conseil de la Compagnie des Indes signé le 23 décembre 1721.

Une capitale bien misérable, certes ! Non pas une ville riche de 600 à 800 maisons, comme le disaient naguère des documents mensongers destinés à procurer des souscripteurs à la Compagnie du Mississipi, mais « un assemblage de quelques pauvres cabanes », selon l'heureuse expression de l'abbé Prévost. Écoutez le P. Charlevoix décrire la Nouvelle-Orléans à la date du 10 janvier 1722 : « Une centaine de baraques placées sans beaucoup d'ordre, un grand magasin bâti de bois, deux ou trois maisons qui ne pareraient pas un village en France et la moitié d'un méchant magasin qu'on avait bien voulu prêter au Seigneur, et dont il avait à peine pris possession qu'on voulait l'en faire sortir pour le loger sous la tente ». Il n'y avait là rien qui permît de présager la Nouvelle-Orléans d'aujourd'hui.

L'heure était venue néanmoins où la future capitale allait commencer à prendre figure. Les plans étaient prêts depuis le mois d'avril 1721. L'ingénieur Adrien de Pauger, envoyé sur les lieux par Bienville quelques semaines plus tôt, avait en effet rapidement élaboré un projet très simple et fort bien conçu, dont l'exécution commença au milieu de 1722 et fut en quelque manière stimulée par un cyclone qui, dans la soirée du 11 septembre et le lendemain, fit rage pendant quinze heures consécutives, détruisant un certain nombre de « bâtiments anciens et provisionnellement faits, pas un seul dans les alignements de la nouvelle ville ». Bientôt le *Vieux Carré* remplaça les « quelques cabanes parmi des broussailles et des bouquets d'arbres à ne pouvoir donner un coup d'alignement » que Pauger avait trouvées en mars 1721 sur l'emplacement de la Nouvelle-Orléans.

La conclusion qui se dégage de la monographie publiée par le baron Marc de Villiers est donc très nette : c'est au cours de l'année 1718 que des constructions toutes provisoires ont commencé de surgir sur l'emplacement de la Nouvelle-Orléans, mais c'est en 1722 seulement qu'a été entreprise la construction de la *Crescent-City*, le *Vieux Carré*.

II. L'auteur de l'*Histoire de la Fondation de la Nouvelle-Orléans* a-t-il

dégagé de son travail, comme nous venons de le faire, ces données qui en ressortent avec une complète lumière? Nous n'oserions pas l'affirmer. Mais nous aurions mauvaise grâce à le lui reprocher amèrement, car il est bon de laisser à son lecteur le soin de faire quelque effort personnel ; et puis, d'autre part, le baron Marc de Villiers nous fournit dans son livre tant de renseignements nouveaux et précieux à plus d'un titre ! Non seulement il met en pleine évidence le rôle de Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, qu'il tient avec raison pour le « Père de la Nouvelle-Orléans » comme celui de la Louisiane; il met par ailleurs à son rang l'ingénieur en second Adrien de Pauger, dans lequel il voit à juste titre « la cheville ouvrière » de la fondation de la Nouvelle-Orléans. On a, jusqu'à présent, méconnu le rôle de cet ingénieur, oublié son nom au bénéfice de celui de l'ingénieur en chef Le Blond de la Tour ; ce n'est pas juste, et la capitale de la Louisiane doit autant de reconnaissance à Pauger qu'à Bienville. Le baron Marc de Villiers remet les choses au point, raconte les vicissitudes des plans établis par Pauger et les obstacles de toute nature que celui-ci a dû vaincre : il prouve la stricte exactitude de ce que cet ingénieur écrivait à la date du 23 septembre 1723 : « Si je n'avais pas pris sur moi tout ce que l'on peut prendre pour surmonter tous les mauvais vouloirs, l'on en serait encore à envoyer les vaisseaux dans le fleuve, et le siège principal serait resté à Biloxi, où l'on ne pouvait se soutenir, comme ici, avec les vivres du pays. »

A côté de ce fait historique nouveau, voici une intéressante découverte littéraire : M. de Villiers a retrouvé l'original de Manon Lescaut. Sans doute la lecture des rapports officiels du gouverneur de La Mothe-Cadillac et des autres textes groupés dans l'*Histoire de la Fondation de la Nouvelle-Orléans* ne montre-t-elle pas une ressemblance absolue entre les aventures du jeune Avril de La Varenne et de la « demoiselle » Froget, dite Quantin, et celles qu'a si joliment racontées l'abbé Prévost ; elle prouve toutefois que celui-ci, quand il a usé de son droit en modifiant la réalité pour composer une œuvre d'imagination, n'a pas moins pris un fait réel pour base de son récit. A tous égards, il y a bien de l'histoire dans le célèbre épisode des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde ;* comme l'a écrit M. Gabriel Hanotaux, « l'aventure équivoque du chevalier des Grieux n'est pas une simple invention romanesque : Manon a vécu ».

A côté d'une semblable découverte, les autres nouveautés que contient le livre du baron Marc de Villiers laisseront indifférents la plupart des lecteurs. Peu leur importera, par exemple, de savoir que Jacques Barbazan de Pailloux, qui habita sur l'emplacement de la Nouvelle-Orléans depuis 1718, mériterait d'être tenu pour le premier — je veux dire : le plus ancien — citoyen de cette ville. Peu leur importeront encore, malgré leur intérêt, certaines notes critiques relatives à Pénicaut, à Bénard de La Harpe, etc. Ce qui les touchera sans doute davantage, ce sont les intéressants documents figurés — portraits, cartes, estampes — qui accompagnent le texte de l'*Histoire de la Fondation de la Nouvelle-Orléans*.

Cet ouvrage, composé et tiré à mille exemplaires, sur l'initiative du comité du Souvenir franco-américain, par l'Imprimerie Nationale, a été publié avec un

grand luxe. En-têtes, lettres ornées, culs-de-lampe encadrent dignement un texte qui se présente fort bien, sur beau papier vergé, et qui est une précieuse contribution au passé colonial de notre pays.

Henri Froidevaux.

Bensaude (Joaquim). *Histoire de la science nautique portugaise.* Résumé. Genève, A. Kundig, 1917, petit in-4°.

Dans ce mémoire, M. Bensaude continue la série de ses intéressantes et substantielles études sur la science nautique en Portugal à l'époque des grandes découvertes maritimes. Ce n'est qu'un résumé d'un travail plus considérable en préparation; mais il est nourri de faits substantiels puisés à des sources authentiques généralement peu connues.

M. Bensaude s'est attaché à montrer que les connaissances nautiques des Portugais remontent à l'impulsion que leur a donnée le prince Henri le Navigateur en établissant à Sagres un centre d'observations et de renseignements qui, en se développant, prit les proportions d'une école navale. L'existence de cette école est contestée : Ruge, Harrisse et d'autres ont jugé qu'elle n'avait jamais existé; mais M. Bensaude avance des faits qui montrent tout au moins que l'établissement de Sagres exerça une influence sérieuse sur les connaissances nautiques des Portugais. C'est à cette influence que serait dû le *Règlement de l'Astrolabe* qui, bien avant la découverte de l'Amérique, permettait aux Portugais de déterminer la latitude par les astres.

Un autre point que ce mémoire met en lumière, c'est que, contrairement aux prétentions de la science allemande, ce n'est pas la culture germanique qui est la source des progrès des Portugais dans l'art de la navigation. Ainsi, par exemple, la courbe loxodromique, dont on attribue la détermination à Mercator qui l'a tracée sur son globe de 1541, est due à Pedro Nunez.

M. Bensaude doute, avec raison, que Colomb ait été le premier qui ait observé la déviation de la boussole, mais il partage l'erreur commune que le grand Génois proposa au roi João II d'aller aux Indes par l'ouest. Il y a là une légende dont la source est uniquement colombienne. Il est impossible de trouver trace ailleurs que Colomb ait parlé de cela à ce monarque. Aux Portugais, comme aux Castillans, il n'a proposé que la découverte de nouvelles îles dont il croyait connaître la situation. J'ai démontré cela dans mon *Histoire de la grande entreprise.*

Au cours de ses recherches, M. Bensaude a relevé bien des choses qui ont échappé à la plupart des auteurs. Il faut signaler entre autres ce qui se rapporte au cosmographe Zacuto, ce juif espagnol devenu Portugais, dont on sait fort peu de choses, auquel Colomb dut une belle chandelle en 1504 (voir notre *Grande entreprise*, vol. I, p. 384-385).

Le mémoire de M. Bensaude a été justement couronné par l'Institut. C'est

un travail original qui mérite l'attention des érudits. Il sert d'introduction à la reproduction de documents précieux que notre auteur a entrepris de donner en fac-similé et dont plusieurs ont déjà paru. Le gouvernement portugais patronne cette entreprise savante.

HENRY VIGNAUD.

CHAGNY (André). *François Piquet « le Canadien » (1708-1781)*. Vitte, Paris et Lyon, 1913.

Une des plus curieuses figures de l'histoire de la Nouvelle-France semble bien certainement être celle de l'abbé Piquet. M. André Chagny vient de consacrer à ce hardi pionnier de l'influence française une importante étude de plus de six cents pages, où se trouve tout naturellement passée en revue une grande partie de l'histoire du Canada entre les années 1734 et 1760.

Les Américanistes trouveront dans ce livre d'intéressants détails à glaner, car l'ardent missionnaire vécut de longues années au milieu des Indiens, passant son temps non seulement à les convertir, mais encore à les armer contre les Anglais. « L'abbé Piquet, déclare Bougainville dans son *Journal*, dresse les sauvages aux exercices de la guerre », et il constate avec surprise « que l'un d'eux battait aux champs fort bien ». Ce fut en effet l'abbé Piquet qui réussit le premier à organiser chez les Iroquois une milice digne de ce nom, et il parvint, résultat encore plus surprenant, à maintenir presque toujours une certaine discipline parmi les Peaux-Rouges. Pour les empêcher de s'enivrer la veille des combats, son principal moyen, d'après Malartic, consistait à passer toute la nuit à les confesser. L'ascendant, que réussit à prendre sur les Indiens le fondateur de La Présentation, tient d'autant plus du prodige que son premier acte, en fondant une mission, consistait à interdire toute traite d'eau-de-vie.

Quand les Français durent évacuer le Canada, l'abbé Piquet, sachant que sa tête avait été mise à prix par les Anglais, jugea prudent de rentrer en France par la voie du Mississipi, réalisant isolément le projet de retraite générale proposé un moment par Montcalm.

Après quelques hésitations, M. Chagny fixe la date de l'arrivée de Piquet à la Nouvelle-Orléans au mois de juillet 1761. Un document que nous venons de retrouver prouve qu'en réalité le missionnaire parvint dans la capitale de la Louisiane vers le 1er décembre 1760 : « M. l'abbé Piquet, écrit le gouverneur Kerlérec en date du 21 décembre 1760 [1], est arrivé ici [à la Nouvelle-Orléans], il y a près de trois semaines, dans le dessein de profiter de la voie d'Espagne pour retourner en Europe, mais, comme il se pourrait bien faire qu'il serait plusieurs mois à La Havane dans l'attente de quelque occasion pour l'Europe, il prend le parti d'attendre une occasion plus heureuse et plus favorable. »

1. Arch. Nat., *Colonies* C13 A, t. XLII, p. 82.

Signalons également à M. Chagny qu'il aurait trouvé dans le *Second voyage en Louisiane*, de Baudry des Lozières, une anecdote — d'ailleurs complètement mensongère — relative au long séjour du missionnaire en Louisiane. L'ouvrage précité, pamphlet aussi violent qu'absurde envers Kerlérec, prétend que ce dernier empêcha au mois d'août 1762 « un certain abbé Piquet » de s'embarquer sur *La Médée*, navire qui ramenait en France toute une bande d'officiers et de fonctionnaires insubordonnés, en lui confiant que le bateau se trouvait en si mauvais état qu'il n'arriverait jamais en France : « Un ange du ciel ne s'en sauverait pas ! ». La calomnie de Baudry des Lozières prouve simplement que Piquet appartenait au parti de Kerlérec ; le patriotisme et le caractère énergique de ces deux hommes devaient en effet les rapprocher.

Si l'abbé ne s'embarqua pas sur *La Médée*, ce fut, sans nul doute, simplement crainte de voyager en fort mauvaise compagnie : le chef de la cabale contre le gouverneur, un officier suisse protestant du nom de Grondel, ne trouva-t-il pas plaisant de traverser toute l'Espagne déguisé en moine ! D'ailleurs *La Médée* atteignit heureusement La Corogne, et ce navire, « sans moyen de défenses », trouva pourtant moyen de capturer en route un gros corsaire anglais !

M. V.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

Le P. Le Jeune, S. J., au portage du Témiscouata. — Le bi-centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans. — Cap Chate. — Encore l'homme tertiaire dans l'Amérique du Sud. — Explorations archéologiques de M. Eric Boman dans la République Argentine. — Loi sur la protection des antiquités nationales en République Argentine. — Museo nacional de México. — Museo nacional de San Salvador. — Les Musées du Brésil et de la République Argentine. — Nouveaux centres d'études américanistes. — La cultura latino-americana. — Forschungs-Institut für Volkerkunde. — Le XXe Congrès international des Américanistes. — Retour du Dr Karsten. — Retour du Pr K. Th. Preuss. — Départ du Dr Vergne pour le Pérou. — Distinction honorifique. — Prix Loubat. — Prix Thérouanne. — Colección de libros y documentos, referentes a la Historia del Péru. — Le docteur Max Uhle en Equateur.

Le P. Le Jeune, S. J., au portage du Témiscouata (1633-1634). — Un simple coup d'œil jeté sur une carte montre quelle belle route constituent, entre la baie de Fundy et les rives du Saint-Laurent en aval de Québec, le lac Témiscouata, ses affluents et ses émissaires. Cette route, les Indiens Micmacs et Maléchites la suivaient depuis toujours lors de l'arrivée des Français dans ces parages. Chargés de guerriers ou chargés de fourrures, leurs canots remontaient le Saint-Jean — leur « Aloustouc » — jusqu'au portage du Grand-Saut — le « Kapskouk » — où les eaux puissantes du fleuve se précipitent d'une hauteur de 75 pieds à travers des encaissements de rochers d'aspect grandiose Abandonnant le Saint-Jean au Petit-Saut, endroit où la rivière prend brusquement la direction de l'Ouest, les voyageurs pénétraient dans la Madawaska qui les conduisait dans le lac Temiscouata. De là, plusieurs chemins s'offraient pour traverser les chaînes de collines et arriver au Saint-Laurent, soit aux Trois Pistoles, soit à l'embouchure de la rivière du Loup, ailleurs encore. L'un des plus fréquentés était sûrement celui qui, du lac Temiscouata, remontait la rivière Touladi et le lac du même nom, la rivière des Aigles et le lac des Aigles, puis, par la rivière et le lac Petit-Saint-Jean, gagnait la Bouabouscache, affluent de la rivière des Trois Pistoles ; la présence d'amoncellements de pointes de silex taillés qui ne peuvent provenir du voisinage est une preuve manifeste de cette fréquentation presque constante.

Une route ainsi suivie par les Indiens devait naturellement être utilisée par les Européens après leur arrivée dans le pays. Elle le fut en effet, la chose est certaine ; mais on ne sait pas exactement à quelle époque elle commença de

l'être. C'est précisément ce que le Frère Marie-Victorin, des Écoles Chrétiennes, s'est efforcé de déterminer [1].

Sans doute ne le fait-il pas sans hésitation ; « tant de voyages et de voyageurs — dit-il avec raison à la p. 60 — n'ont pas laissé de trace à cette époque où, plus encore qu'à la nôtre, la main qui maniait l'aviron ne savait pas toujours tenir la plume. » Toutefois, après avoir constaté que, dès 1604, Champlain connaît l'existence du portage du Temiscouata, après avoir noté qu'en 1624 trois missionnaires récollets, partis de la rivière Saint-Jean, sont arrivés en canot de l'Acadie à Québec par la rivière Saint-François après un mois de route [2], le Fr. Marie-Victorin déclare tenir le P. Paul Le Jeune, S. J., pour le premier blanc qui ait séjourné aux environs du lac Temiscouata et qui ait visité la région encore à peu près vierge du Touladi et des Spartecks.

C'est dans la précieuse *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, en l'année 1634*, parue l'année suivante à Paris, chez Sébastien Cramoisy, que se trouve le récit détaillé de ce voyage, entrepris par le vaillant supérieur de la résidence de Québec pour se mettre mieux à même de remplir ses devoirs de missionnaire en apprenant la langue des Montagnais. Quoi de plus efficace pour s'en rendre maître que de vivre avec ces Indiens, de leur vie, de les accompagner à la chasse ? Le P. Le Jeune quitta donc Québec avec un petit parti de Montagnais — 20 en tout — à la fin d'octobre 1633. Après avoir descendu le Saint-Laurent pendant quelque temps, et en avoir gagné la rive méridoniale, très probablement à l'île de Cacouna ou Gros-Cacouna, il s'enfonça (à partir du 12 novembre) « dedans les terres », où il demeura jusqu'au 1er avril de l'année suivante, 1634 [3].

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler, autrement que d'un mot, les très cruelles souffrances, et de toute nature, morales aussi bien que physiques, endurées par le P. Le Jeune au cours de ce long et dur voyage de près de cinq mois ; il convient au contraire d'en indiquer les principales étapes et de les identifier. La tâche serait impossible si le zélé missionnaire s'était borné à dire que ses compagnons, au cours de leurs déplacements, firent « vingt-trois stations, tantost dans les vallées fort profondes, puis sur des montagnes fort relevées, quelque fois en plat pays et toujours sur la neige ». Mais fort heureusement, le P. Le Jeune ne s'en est pas tenu à ce vague aperçu d'ensemble, qu'il complète en

1. *Le portage du Temiscouata*. Notes critiques et documents pour servir à l'histoire d'une vieille route coloniale (*Mémoires de la Société royale du Canada*, vol. XII, juin et septembre 1918, p. 55-93).

2. C'étaient les PP. Jacques de la Foyer, Louis Fontimer et Jacques Cardon, au témoignage de Chrestien Leclerc : *Premier établissement de la Foy*, p. 288.

3. A en croire un passage de la *Relation*, le P. Le Jeune serait demeuré dans l'intérieur des terres jusqu'au 22 avril 1634 ; mais il dit ailleurs de la façon la plus précise avoir quitté le lac Témiscouata le 1er avril et il ajoute : « *Trois jours après nostre arrivée, scavoir est le quatriesme du mesme mois d'Auril*, nous fismes nostre vingt-troisiesme station, allans planter nostre cabane dans l'isle ou nous avions laissé notre chaloupe ». Aucun doute ne semble donc permis sur la date exacte.

donnant cette brève description : « Ces forêts où j'ai esté sont peuplées de diverses espèces d'arbres, notamment de Pins, de Cedres et de Sapins. Nous avons traversé quantité de torrens d'eau, quelques fleuves, plusieurs beaux lacs et estangs, marchans sur la glace ». Jugeant, avec raison, utile d'en dire davantage, le courageux apôtre des Peaux-Rouges a fait un récit assez détaillé de son voyage et des incidents dont il fut le témoin à chaque étape ; il a fourni, au cours de ce récit, quelques indications géographiques et topographiques qui sont souvent assez vagues, mais qui ont néanmoins permis au Fr. Marie-Victorin de reconstituer l'itinéraire du voyage. Voici quel fut cet itinéraire :

Après s'être éloigné des rives du Saint-Laurent (12 novembre 1633), le P. Le Jeune et les chasseurs dont il suivait les pas s'enfoncèrent dans les terres. Probablement en obliquant vers l'Est, ils gagnèrent les bords de la Rivière Verte, puis d'un fleuve « large et rapide, mais peu profond », d'un affluent du majestueux Saint-Laurent qui « va se dégorger dans le grand fleuve... quasi vis à vis de Tadoussac » et qui n'est autre que la rivière des Trois Pistoles. Continuant ensuite leur course errante, ils arrivèrent sur les bords des deux premiers lacs des Squatecks, puis, poussèrent jusqu'au Pain de Sucre, situé sur les bords du lac de ce nom, qui est lui-même un des grains du chapelet lacustre des Squatecks.

Simple colline de 300 à 350 m. d'altitude, et non pas montagne sourcilleuse, en dépit des affirmations du sorcier qui accompagnait les Indiens ; « si le ciel... eust esté serein, nous eussions veu en mesme temps Kebec et Tadoussac, esloignez l'un de l'autre de quarante lieuës pour le moins », expliqua-t-il au P. Le Jeune. Pure exagération de sauvage hâbleur, à qui l'isolement et la hardiesse de cette éminence aux flancs abrupts la font paraître beaucoup plus haute qu'elle ne l'est en réalité, et qui comprend quel bel observatoire est une hauteur de ce genre. Le Pain de Sucre, voilà, dans tous les cas, « le terme de notre pélerinage », déclare expressément le P. Le Jeune ; désormais commence l'itinéraire du retour.

Par les sources des deux rivières Touladi et des Squatecks, notre Jésuite gagne non pas en ligne droite, mais en faisant plus d'un détour, la rivière des Trois Pistoles, ou plutôt l'Acheberache. Il arrive ensuite sur les bords du lac Touladi, puis sur ceux « d'un fort beau lac,... encore autant glacé qu'au milieu de l'hiver », comme le précédent, et qui n'est autre que le Temiscouata. De là, « à grande erre », autrement dit à marches forcées, il se dirige vers le Saint-Laurent, dont il atteint de nouveau les bords auprès de l'île Cacouna.

Ainsi fut utilisé pour la première fois, de manière certaine, par un pieux missionnaire européen, un portage dont les Français ne semblent pas avoir, durant le cours de leur domination, tiré grand parti. Cependant, cinquante ans après le P. Le Jeune, Mgr de Saint-Vallier, en avril-mai 1685, et l'intendant de Meulles, à l'automne de cette même année et au début de l'hiver suivant, le suivirent à leur tour. Puis ce fut, aux derniers jours de la Nouvelle-France, la route adoptée par les porteurs de dépêches officielles — tel Pierre Gauthier en 1755-1756 — comme la meilleure route par terre entre l'Acadie et le centre des établissements français.

Tel a bien paru, aux nouveaux maîtres du pays, être le portage du Temiscouata ; aussi a-t-il été utilisé par eux comme chemin postal, avant qu'une belle route, puis une voie ferrée en améliorassent le parcours. Mais ce n'est pas là ce qui nous touche à cette place ; ce qui nous intéresse, et ce qu'il convient de retenir, c'est que, dès 1633-1634, le P. Le Jeune a, dans un voyage où il a suivi des chasseurs montagnais, visité le portage du Temiscouata.

H. F.

Le bi-centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans. — On sait que des manifestations diverses ont commémoré, aux mois d'octobre et de novembre 1917, le bi-centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans, dont « on a commencé l'établissement », suivant les expressions de Bénard de la Harpe, en mars ou avril 1718. Parmi ces manifestations, celle qui a eu lieu le 25 octobre 1917 mérite une mention spéciale ; M. Gabriel Hanotaux y a prononcé sur « l'Union des États-Unis et de la France » un discours de circonstance dont la première partie est exclusivement historique et évoque, non pas seulement les souvenirs des tout premiers débuts de la Nouvelle-Orléans, mais aussi la grande figure de Cavelier de La Salle et de la fondation de la colonie française de la Louisiane (Gabriel Hanotaux, *L'Union des États-Unis et de la France*, à l'occasion de deuxième centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orleans. Texte français, avec une traduction en anglais par W. Morton Fullerton. Paris, Alcan, 1918, in-8° de 42 pages).

Peut-être eût-il été intéressant de rappeler à cette occasion que la Nouvelle-Orléans possède encore, au milieu de quartiers de physionomie nettement américaine, un petit îlot qui date de l'époque française et qui en a conservé l'aspect. C'est, pour reprendre les termes dont s'est servi le regretté professeur Alcée Fortier, quand il fit visiter au président Taft, le 31 octobre 1909, la Nouvelle-Orléans historique, c'est « le *Vieux Carré* de notre ville, la Nouvelle-Orléans de 1718, qui est admirablement située entre le profond et large Mississipi et le beau lac Pontchartrain... Les rues... portent encore les noms que leur donna le fondateur de la ville. Nous avons les rues *Royale*, *Bourbon*, *Bourgogne*, *Orléans*, *Conti*, *Saint-Louis*, et nous avions la rue *Condé*, maintenant *Chartres*, où nous venons de voir l'archevêché, autrefois le couvent des Ursulines, qui furent les premières institutrices des jeunes filles de la colonie et qui contribuèrent à donner aux femmes de la Nouvelle-Orléans l'élégance et le charme qui les caractérisent ». Déjà était déterminé l'emplacement de la place d'Armes, qui porte aujourd'hui le nom de *place Jackson*, en face de laquelle se trouve la cathédrale historique de la ville, située entre deux imposants édifices dont l'un est l'ancien Cabildo espagnol, où eut lieu, en 1803, le transfert de la souveraineté de la Louisiane par l'Espagne à la France et par la France aux États-Unis. En évoquant le souvenir de ces vieux monuments, à l'aide du discours de M. Fortier, publié naguère dans la *Revue Internationale de l'Enseignement* (t. LIX, février 1910, p. 97-102), M. Hanotaux eût encore ajouté à l'intérêt historique de son excellent discours.

H. F.

Cap Chate. — La Commission de Géographie de la province de Québec a résolu une question depuis longtemps controversée en décidant que le *Cap Chat*, situé sur la côte méridionale de l'estuaire du Saint-Laurent, dans le comté de Gaspé, porterait désormais le nom de *Cap Chate*. Si, en 1842, le premier de ces noms avait été adopté par les pouvoirs publics, sous le prétexte qu'un rocher du cap « représentait autrefois une tête de chat », il est certain par contre que Champlain avait inscrit ce promontoire sur sa carte de 1632 sous le nom de *cap de Chate ;* il est certain également qu'aujourd'hui même la consonnance en usage parmi les habitants de Saint-Norbert — le village situé à trois milles dans l'est du cap — est et « a toujours été *Cap-Chates* ou *Cap-Chatte* ». C'est de ces motifs qu'a tenu compte la Commission de Géographie en prenant la décision indiquée plus haut.

Par cette décision, qui affecte à la fois le Cap Chate, les deux rivières Cap-Chate qui se déversent dans le Saint-Laurent, et Saint-Norbert du Cap-Chate, se trouve commémoré sur les cartes de la province de Québec le souvenir d'un des premiers protecteurs de Champlain, le commandeur Aymard de Chastes ou de Chattes, chevalier de Malte et gouverneur de Dieppe, mort avant le 15 mai 1603. Ainsi serait enfin rempli le désir de Champlain qui, selon une vieille tradition, aurait imposé au Cap Chate le nom de *Cap de Chate* en l'honneur de son ancien protecteur (*Bulletin de la Société de Géographie de Quebec*, vol. XI, 1917, p. 101-102 et 135-136).

H. F.

Encore l'homme tertiaire dans l'Amérique du Sud. — Au moment où le *Diprothomo* et le *Tetraprothomo* de Florentino Ameghino ont été définitivement rejetés par tous les anthropologistes, on vient de découvrir des vestiges d'industrie humaine dans une couche tertiaire sur la côte de la province de Buenos-Aires.

Ces trouvailles constituent une énigme, mais quoiqu'elles paraissent invraisemblables, je crois qu'un aperçu des faits ne sera pas dépourvu d'intérêt.

Le gisement préhistorique se trouve à environ 5 km. au nord-est de la petite ville de Miramar, bain de mer situé à 450 km. au sud de la ville de Buenos-Aires. La côte est formée en cet endroit, comme la plupart des côtes atlantiques des Pampas, par des falaises plus ou moins hautes. Comme on le voit sur le croquis, la falaise où les trouvailles ont été faites est limitée d'un côté par une dépression due à l'érosion moderne (*A* sur le croquis), et de l'autre côté par la profonde vallée creusée par l'un des bras d'un petit fleuve, l'Arroyo de las Brusquitas (*B* sur le croquis), qui se jette à la mer à cet endroit. Entre ces deux points, la falaise a 1000 mètres de longueur et une hauteur de quelque 10 mètres. La partie supérieure de la falaise, d'environ 5 mètres d'épaisseur, appartient à l'étage ensénadéen de F. Ameghino (= mesopampéen de S. Roth) ; la partie inférieure à l'étage chapalmaléen de F. Ameghino (= éopampéen de S. Roth). Le sommet de cette dernière couche se trouve à 5 mètres au-dessus du

niveau des hautes marées et elle se continue au-dessous du niveau de la mer. Dans la couche chapalmaléenne de la portion de la falaise qui nous occupe ont été trouvés, selon M. Carlos Ameghino, des os fossiles d'espèces de *Pachyrucos*, *Toxodon*, *Proaguti*, *Dicoelophorus*, etc., caractéristiques du chapalmaléen. La couche a été reconnue par tous les géologues qui ont été sur les lieux comme étant de l'étage nommé par F. Ameghino « chapalmaléen », et nettement séparée de la couche immédiate supérieure, l'ensénadéenne, montrant dans la limite des discordances d'érosion bien définies.

Au-dessus de l'ensénadéen, on voit quelques restes de la couche bonaréenne (néopampéen de Roth), et dans quelques endroits des dunes de sable.

Quant à l'âge de l'ensénadéen et du chapalmaléen, F. Ameghino et S. Roth considèrent le premier comme pliocène et le second comme miocène. Le Dr Guido Bonarelli, attaché au Service géologique de la République Argentine, est presque de la même opinion, rapportant l'ensénadéen au pliocène supérieur et le chapalmaléen au pliocène inférieur ou miocène supérieur. G. Steinmann, R. Lehmann-Nitsche et G. Rovereto rapportent l'ensénadéen au pleistocène et le chapalmaléen au pliocène. Selon W. B. Scott, le chapalmaléen ne remonte pas au delà du pliocène et peut même être plus récent. Baily Willis semble rapporter, dubitativement, et l'ensénadéen et le chapalmaléen au pliocène supérieur. Enfin, MM. E. Hermitte, directeur général, et J. Keidel, chef de section du Service géologique argentin, déclarent (*Memoria* citée ci-dessous, p. 48), « qu'il faut faire des études géologiques et morphologiques régionales avant d'arriver à des déductions concluantes concernant l'âge des dépôts pampéens et de leurs différents étages ».

Sur les trouvailles de Miramar ont paru les travaux suivants auxquels je me rapporterai plus loin :

Nuevas investigaciones geológicas y antropológicas en el litoral marítimo sur de la provincia de Buenos-Aires. Procès-verbal des faits les plus importants de la découverte des objets, instruments et armes de pierre faite dans les falaises de la côte de Miramar, district de General-Alvarado, province de Buenos-Aires (dans *Anales del Museo Nacional de Historia Natural de Buenos-Aires*, tome XXVI, p. 425-431, pl. XVIII-XXIV). Buenos-Aires, 1915.

Carlos Ameghino. *El fémur de Miramar* (*Ibid.*, tome XXVI, p. 433-450, pl. XXV-XXVI). Buenos-Aires, 1915.

Reseña general de la primera reunión nacional de la Sociedad Argentina de Ciencias Naturales, Tucuman, 1916. Buenos-Aires, 1917 (pages 37-38).

Carlos Ameghino. *Los yacimientos arqueolíticos y osteolíticos de Miramar* (dans *Physis*, tome IV, p. 14-27). Buenos-Aires, 1918.

Carlos Ameghino. *La cuestión del nombre terciario en la Argentina* (dans *Primera reunión nacional de la Sociedad Argentina de Ciencias Naturales. Tucuman, 1916*, p. 161-165). Buenos-Aires, 1919.

Memoria de la Dirección General de Minas, Geología é Hidrología, correspondiente al año 1916. Buenos-Aires, 1919 (p. 48).

De nombreux objets préhistoriques ont été trouvés dans l'ensénadéen de la falaise de Miramar : des boules de *boleadoras* avec ou sans rainure, des pointes

de flèche ou de lance, taillées dans des os fossiles, des pointes, des couteaux, des racloirs, etc., en roches siliceuses, de types paléolithiques, un hameçon en os très bien travaillé (voir *Procès-verbal*, etc., pl. XXII; *Los yacimientos arqueolíticos*, etc., fig. 6-19). Une partie de ces objets sont fabriqués avec des os de mammifères fossiles, ce qui n'est pas étonnant, car dans un pays où la pierre fait défaut, il est tout à fait naturel que les hommes primitifs aient employé les os fossiles, presque pétrifiés, pour en faire leurs outils. Ce n'est pas mon intention de décrire ici les trouvailles faites dans cette couche supérieure, qui est quaternaire, composée de loess d'origine éolienne; je rendrai compte, tout de suite, des objets qu'on a trouvés dans la couche inférieure, considérée comme tertiaire, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Autant dans l'ensénadéen que dans le chapalmaléen, les pierres manquent totalement, selon M. Ameghino. Par conséquent, toute pierre qu'on y trouve doit avoir été apportée par la main de l'homme.

La plupart des objets d'industrie humaine de la couche chapalmaléenne proviennent de l'endroit signalé *a* sur le croquis, où le Dr Roth plus tard a pratiqué une fouille. Le premier objet y fut trouvé en novembre 1913. C'est une boule piriforme, de diorite, de 65 mm. de diamètre, bien polie (voir *Procès-verbal*, etc., p. 427-428, et *La cuestión*, etc., p. 163 et pl. VIII, fig. 5). Les *manijas* de boleadoras[1] anciennes et modernes ont souvent cette forme. La pièce fut découverte, par hasard, par L. Parodi, chercheur de fossiles et d'antiquités, gardien du Musée national de Buenos-Aires à Miramar depuis plusieurs années. Parodi la laissa dans la falaise, d'où elle fut extraite par M. Carlos Ameghino, enveloppée dans une partie de sa gangue, avec laquelle elle est encore conservée au musée.

Les musées de Buenos-Aires et de La Plata nommèrent, pour examiner et contrôler cette découverte et étudier le terrain au point de vue géologique, une

1. Comme on voit souvent confondre les mots *boleadoras* et *bola*, il convient d'en donner la définition. Les *boleadoras* (mot qui s'emploie toujours au pluriel) sont un instrument de chasse composé de deux ou trois boules (*bolas*). Celle que le gaucho tient dans la main, en faisant tourner les autres ou l'autre autour de sa tête, s'appelle *manija*; elle est généralement plus petite et quelquefois piriforme. Les *boleadoras* à deux boules sont plus anciennes que celles à trois boules. On fait la distinction entre *boleadoras potreras* (pour chasser les chevaux) et *boleadoras avestruceras* (pour les autruches ou nandous); les premières ont les boules plus grandes que les dernières. Au lieu de *las boleadoras*, on dit quelquefois *las bolas*, au pluriel. Comme on le sait, les *boleadoras* servent à enlacer de loin les extrémités ou le cou des animaux ou de l'homme ennemi.

Il y a une autre arme, la *bola perdida* ou *bola pampa* ou *bola charrua*. Elle est composée d'une seule boule, à laquelle est attachée une corde en cuir tressée. Elle n'est plus en usage, mais jadis elle était employée par les Indiens comme arme de jet ou comme casse-tête pour se battre corps à corps, en tenant le bout de la corde dans la main. Probablement, les boules en pierre les plus grandes et les plus lourdes, qu'on trouve dans les stations préhistoriques de la Pampa et de la Patagonie, ont été des *bolas perdidas*.

commission composée de MM. les Drs Santiago Roth, Walther Schiller et Moises Kantor, géologues du Musée de La Plata, Lutz Witte, du Service géologique argentin, L. M Torres et Carlos Ameghino, qui ont dressé le *Procès-verbal*, déjà souvent cité.

En présence de cette commission, ont été exhumés à l'endroit *a* un caillou naturel de quartzite, ellipsoïdal, aplati (voir *Procès-verbal*, etc., p. 428 et pl. XIX, XX) et un « couteau » en silex (voir *Procès-verbal*, etc., p. 429, et *La cuestión*, etc., pl. X, fig. 2). Presque au même endroit, on exhuma un caillou plat, ellipsoïdal, poli par les eaux, de 87 mm. de longueur, 71 mm. de largeur et 22 mm. d'épaisseur, qui présente au centre de chacun de ses côtés une petite fossette ronde, creusée par la main de l'homme. C'est une de ces pierres à cupules, communes dans la Patagonie, l'Uruguay, etc., et dont l'usage a été l'objet de théories diverses (voir *Procès-verbal*, etc., p. 429, où l'on suppose que ces pierres ont servi pour faire du feu). A quelques 50 mètres au nord-est de ces trouvailles (*c* sur le croquis), près du pied de la falaise, fut exhumée une autre pierre ronde, mélangée à des os fossiles (voir *Procès-verbal*, etc., p. 429 et pl. XXI). Cette pierre, d'un diamètre qui varie entre 65 et 55 mm., présente quelques irrégularités dans sa superficie. C'est probablement un caillou grossièrement travaillé par l'homme, afin de le rendre plus ou moins sphérique.

La commission mentionnée a émis sur les trouvailles dans le chapalmaléen de la falaise de Miramar les jugements suivants :

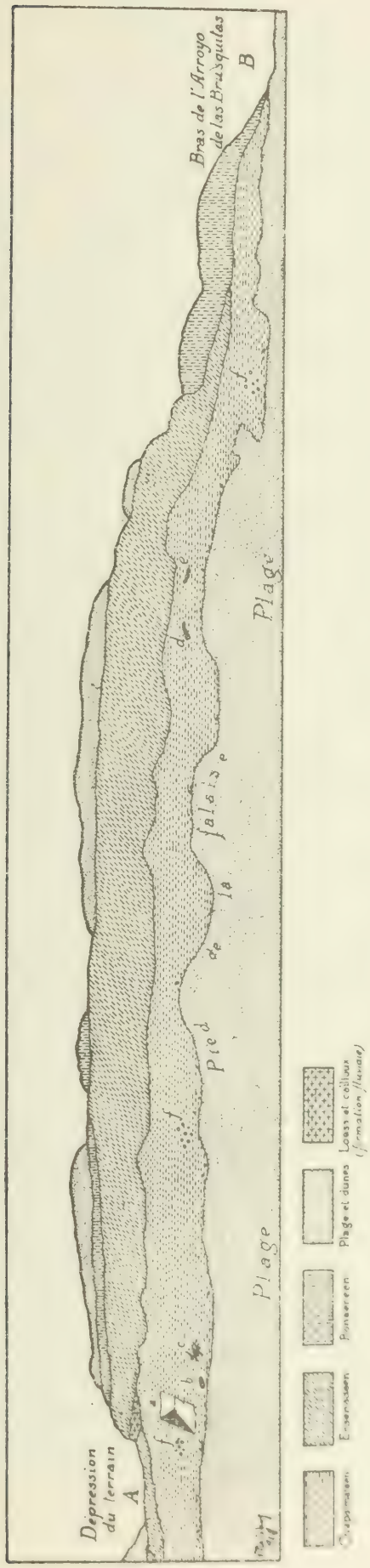
« L'inspection oculaire de l'endroit, où ont été trouvés les objets mentionnés, n'a pas donné lieu de supposer qu'ils aient été enfouis d'une façon quelconque à une époque postérieure à la formation de la couche ; ils se trouvaient en position primitive, et, par conséquent, on doit les considérer comme le produit de l'industrie humaine contemporaine de l'étage géologique où ils se trouvaient déposés ».

« Les objets d'industrie humaine se trouvent à cet endroit dans les dépôts de loess caractéristique de l'horizon éopampéen, qui forme la base de la « barranca » ; le rapport stratigraphique se présente dans de telles conditions qu'on peut établir d'une façon certaine qu'il n'existe pas ici de juxtaposition ».

« Considérant toutes les circonstances relatives à ces découvertes, ainsi que les conditions que présentent les objets et les rapports stratigraphiques des couches, la commission est d'opinion qu'il s'agit d'instruments fabriqués par l'homme qui a vécu à l'époque géologique à laquelle correspond l'étage chapalmaléen » (voir *Procès-verbal*, p. 428, 429).

Le lendemain du départ de la commission, M. Ameghino trouva, à l'endroit *a*, une petite boule en pierre, très régulièrement sphérique et très bien polie, de 32 mm. de diamètre (voir *Procès-verbal*, etc., p. 429, et *El fémur*, etc., p. 438).

A 600 mètres au nord-est de cet endroit (*e* sur le croquis), dans le même chapalmaléen, M. Ameghino fit une découverte encore plus surprenante. Il y exhuma le fémur d'un *Toxodon*, provisoirement déterminé comme *Toxodon chapalmalensis* F. Amegh., dans le grand trochanter duquel se trouve fortement enfoncée la moitié antérieure d'une pointe taillée, en quartzite. De cette



La falaise de Miramar. Relèvement du Dr Santiago Roth. Échelle horizontale 1 : 6000. Échelle verticale 1 : 500.
a) Excavation de M. Roth. *b*) Pilon. *c*) Boule de pierre et os fossiles. *d*) Vertèbres de Toxodon. *e*) Fémur de Toxodon. *fff*) Fogones.

trouvaille, M. Ameghino a donné une description détaillée, dans son travail *El fémur de Miramar.* Il y affirme que la pointe a pénétré dans l'os, l'animal étant encore vivant, et qu'elle proviendrait, par conséquent, d'une flèche ou d'une lance, avec laquelle le *Toxodon* aurait été blessé par l'homme.

Attiré par toutes ces découvertes, le Dr Santiago Roth effectua dans la falaise l'excavation qui est signalée sur le croquis au-dessous de la lettre a, et qui a une largeur de 4 m. 50, sur 2 m. 20 de hauteur et 6 m.20 de profondeur horizontale. Dans cette excavation furent exhumés un grand fragment d'une boule de pierre presque sphérique, un instrument amygdaloïde en quartzite, taillé sur les deux faces et un peu retouché sur les bords, ayant l'aspect d'un coup-de-poing acheuléen, mais de dimensions beaucoup plus petites, une pierre « enclume » pesant 4 kilogrammes, enfin, une vingtaine de percuteurs, de racloirs, de cailloux entiers et d'éclats en silex et en quartzite. M. Roth trouva aussi au cours de ces fouilles des os fossiles de *Pachyrucos* et de *Dicoelophorus*.

Peu de temps après, M. Ameghino visita une autre fois Miramar, accompagné par le Dr J. Keidel. En fouillant dans les bords de l'excavation de M. Roth, ils trouvèrent encore quatre pointes de silex, dont deux sont figurées dans *La cuestión*, etc. (voir p. 164 et pl. X, fig. 3 et 5) [1]. MM. Keidel et Ameghino fouillèrent aussi dans les environs de l'endroit où avait été extrait le fémur de *Toxodon* mentionné plus haut. A quelques 20 mètres au sud-ouest de cet endroit et un peu plus bas dans la falaise (*d* sur le croquis), ils trouvèrent une partie de la colonne vertébrale d'un *Toxodon*, probablement de la même espèce, et, enfouies entre les vertèbres, deux pointes taillées en quartzite (voir *La cuestión*, etc., p. 164 et pl. IX, fig. 1). Les vertèbres et les pointes en quartzite sont conservées au Musée de Buenos-Aires, enveloppées encore dans le bloc de loess chapalmaléen, avec lequel elles ont été extraites de la falaise. Le Dr Keidel s'est déclaré convaincu de l'authenticité des trouvailles de Miramar et qu'elles correspondent bien au chapalmaléen (voir *Reseña general*, etc., p. 38).

Au cours de plusieurs excursions qu'a faites par la suite à Miramar M. Ameghino, seul ou accompagné par d'autres personnes, on a exhumé encore bien des objets préhistoriques dans la couche chapalmaléenne, surtout dans les parois de l'excavation de M. Roth. Là ont été trouvés : plusieurs silex taillés, de divers types paléolithiques, dont quelques-uns sont figurés dans *La cuestión*, etc., (pl. X, fig. 1, 4, 6, 7, 8) et dans *Los yacimientos arqueolíticos*, etc. (fig. 1), deux os coupés en biseau, qui doivent avoir servi comme poignards ou poinçons (*Ibid.*, p. 17-18 et fig. 4, 5), une boule de *boleadoras*, de porphyre rouge, avec rainure, très bien polie, en forme de sphère aplatie, de 68 mm. de diamètre maximum et 58 mm. de diamètre minimum (voir *La cuestión*, etc., p. 164-165 et pl. IX, fig. 3), une molette en pierre, assez bien polie, de 71 mm. de diamètre et de 60 mm. d'axe vertical passant par le centre de la surface plane,

1. Dans *La cuestión*, etc., page 164, 12e ligne, il est dit : *Lám. IX, fig. 2 y 3*, mais il faut lire : *Lám. X, fig. 3 y 5*. M. Ameghino m'a prié de corriger cette erreur d'imprimerie.

enfin, plusieurs cailloux cassés, de ceux que Florentino Ameghino appelait *piedra hendida*. A 2 mètres au nord-est de l'excavation, furent trouvées deux pierres que M. Carlos Ameghino décrit sous les noms de « marteau » et « enclume » (voir *Los yacimientos arqueolíticos*, etc., p. 16 et fig. 2, 3). 5 mètres plus loin, presque au pied de la falaise (*b* sur le croquis), on a exhumé un pilon en quartz, formé d'un caillou allongé, dont l'extrémité la plus grosse a été arrondie et l'autre extrémité amincie artificiellement, pour rendre plus facile le maniement de l'instrument, qui a 120 mm. de longueur sur 70 mm. de diamètre maximum. Espacés le long du pied de toute la falaise, on a extrait un certain nombre de pointes et d'éclats de silex et de quartzite, ainsi que de la *piedra hendida*. Dans plusieurs endroits de la couche chapalmaléenne, il y a aussi des *fogones*, ces curieux amas de terre cuite et de scories, si communs dans le terrain de la Pampa et qui ont été l'objet d'une polémique très vive entre MM. Florentino Ameghino, Félix F. Outes et d'autres auteurs. Trois de ces *fogones* sont signalés sur le croquis avec les lettres *fff*.

Telles sont, brièvement résumées, les trouvailles dans le chapalmaléen de Miramar. En présence de faits si extraordinaires, on pourrait penser à une supercherie possible, mais, pour ma part, je n'ai pu trouver aucun indice à l'appui de cette hypothèse.

Le Dr Guido Bonarelli a déclaré (dans *Physis*, t. IV, p. 339. Buenos-Aires, 1918), mais sans spécifier ses raisons, que, pour lui, les objets d'industrie humaine exhumés à Miramar n'ont pas été trouvés *in situ*. Ce n'est qu'une opinion isolée contre tant d'autres que nous avons citées plus haut.

D'autre part, le colonel Antonio A. Romero a contesté, dans deux travaux, l'origine tertiaire des objets préhistoriques de Miramar. Dans la première de ces publications, *La obra de Florentino Ameghino. La importancia de los hallazgos paleolíticos de Chapalmalán (Miramar). El origen del caballo en América* (Buenos-Aires, R. Radaelli, 1915), p. 31-32, l'auteur soutient que la pointe de silex, trouvée dans le fémur de *Toxodon* décrit par M. Carlos Ameghino, a été enfoncée dans l'os, quand celui-ci était déjà à l'état fossile. Dans son second travail, *El Homo pampaeus* (dans *Anales de la Sociedad Científica Argentina*, t. LXXXVI, p. 5-48. Buenos-Aires, 1918), le colonel Romero s'efforce de prouver que les objets trouvés dans le chapalmaléen de Miramar proviennent des couches supérieures et qu'ils sont arrivés dans le chapalmaléen par suite de bouleversements que ces terrains auraient subis.

Pour moi, bien qu'on admette la possibilité de l'existence de l'homme tertiaire dans les Pampas, la difficulté principale d'accepter l'origine tertiaire des objets que je viens d'inventorier consiste en ceci : sans exception, tous les objets exhumés de la couche chapalmaléenne de Miramar sont absolument semblables aux objets similaires que l'on trouve partout à la surface et dans les couches supérieures de la Pampa et de la Patagonie. Serait-il donc possible que l'homme ait vécu dans les Pampas, depuis le miocène jusqu'à la conquête espagnole, sans rien changer dans ses habitudes et sans perfectionner son industrie primitive d'une manière quelconque ?

Je crois qu'il faut attendre que l'on fasse des excavations sur une grande

échelle dans la falaise de Miramar, sous la surveillance de savants impartiaux et d'une haute compétence dans la paléoanthropologie et dans la géologie du loess, pour se prononcer sur cette question si énigmatique.

Buenos-Aires, septembre 1919.

E. Boman.

Explorations archéologiques de M. Eric Boman dans la République Argentine. — M. Boman a été empêché de poursuivre ses fouilles archéologiques dans l'Argentine pour le compte du gouvernement suédois, par suite de divers contretemps, et surtout du fait de la résistance opposée aux fouilles pratiquées par des étrangers, résistance qui a abouti à la loi que nous publions dans ce même numéro du *Journal*. Afin de pouvoir continuer ses études, M. Boman est donc entré au service du gouvernement argentin et a fait en 1914 une expédition avec de beaux résultats dans la province de La Rioja, située au sud de celle de Catamarca, dans la région andine, et inconnue auparavant au point de vue archéologique.

Suivant une communication que nous avons reçue de M. Boman, ses études dans La Rioja ont mis en évidence que cette province forme la continuation de l'ancienne civilisation diaguite qui a laissé ses vestiges dans tout le nord-ouest de la République Argentine. M. Boman nous a donné le résumé suivant de ses découvertes principales :

Près de la ville de La Rioja, il a relevé les ruines d'une ancienne forteresse des Diaguites, dominant une gorge de la Sierra de Velasco, le Pucará de los Sauces, dont il a déjà donné une description préliminaire [1]. Du côté opposé de la Sierra de Velasco, il a étudié une autre forteresse semblable, non publiée encore, la Pucará del Uturunco, située, comme celle de Los Sauces, sur des hauteurs presque inexpugnables.

Dans le nord de la province, l'explorateur a fouillé trois cimetières de petits enfants enterrés dans des urnes, analogues à ceux de Catamarca et de Jujuy, décrits par lui-même [2] et par le comte de La Vaulx [3]. Le cimetière d'enfants de San Blas de los Sauces a donné 25 urnes, celui de Hualco 7 urnes et celui de Talacán 3 urnes en dehors de plusieurs qui avaient été détruites par les paysans. Toutes les urnes contenaient des squelettes d'enfants, depuis des nouveau-nés jusqu'à des enfants âgés de trois ans. Dans celles où le couvercle n'avait pas permis l'entrée de la terre, les vêtements des petits cadavres étaient assez bien conservés et le contenu a pu être reconstitué dans ses moindres détails. De

1. E. Boman, *El Pucará de los Sauces*, in « *Physis* », tome II, p. 136-145. Buenos-Aires, 1916.

2. E. Boman, *Antiquités de la région andine de la République Argentine et du désert d'Atacama*, tome I, p. 148-170, tome II, p. 838-846, Paris, 1908.

3. Voir *Journal*, 1re série, tome III, p. 168-176.

petites poteries, des fragments de vannerie, des pierres, des calebasses, du charbon et des restes d'aliments furent trouvés dans les urnes. Parmi ces derniers figurent des grains de *quinoa*, plante qui, à présent, n'est cultivée que sur le haut plateau de Jujuy, en Bolivie et au Pérou. Excepté la forme et la décoration peinte des urnes, il n'y a aucune différence entre ces cimetières et ceux des vallées de Yocavil et Calchaqui. Ces cimetières spéciaux de petits enfants enterrés dans des urnes appartiennent exclusivement à la civilisation diaguite et en sont caractéristiques.

M. Boman a fouillé de nombreux sites de villages et cimetières dans les départements de Castro Barros, Arauco et San Blas de los Sauces. Dans les environs d'Aimogasta, il a trouvé les vestiges d'une population préhispanique d'une densité assez remarquable. Mais c'est surtout dans le « Valle Vicioso » que la population ancienne était nombreuse. Là, les sites de villages préhispaniques se suivent sans interruption sur une étendue d'environ cinquante kilomètres, le long du petit fleuve qui parcourt cette vallée, située entre deux chaînes de la Sierra Velasco, et dont la population se compose aujourd hui encore pour la plupart d'Indiens presque purs. Les Indiens préhispaniques du Valle Vicioso devaient posséder de grands troupeaux de lamas, car les os brisés et fendus de cet animal sont très abondants dans le sol des villages anciens. A notre époque, le lama n'existe que sur le haut plateau.

Tous les cadavres des cimetières étaient enterrés dans la position accroupie bien connue, directement dans la terre, et cependant les poteries de ces sépultures démontrent qu'elles proviennent du même peuple qui a enseveli des petits enfants dans des urnes déposées dans des cimetières spéciaux. Les crânes sont du type général des Diaguites, la plupart déformés. Dans trois cas, on avait placé des plaques de cuivre sur la face du mort.

Parmi les poteries, de formes très variées, il n'y a pas de types nouveaux; tous se retrouvent dans une partie ou dans une autre du pays diaguite. Cependant, il y a des décors peints très originaux, quelques-uns représentant des jaguars stylisés de façon très bizarre, et aussi des pièces de poterie gravée qui sont de vrais chefs-d'œuvre.

Très intéressante est une série de plus de cent pipes ou fragments de pipes en terre cuite, d'un type nouveau, à tube très large et à fourneau en forme d'entonnoir, décoré avec de grotesques faces humaines ou des figures d'animaux monstrueux.

Des statuettes humaines en terre cuite ont été rencontrées aussi en grand nombre. Elles donnent un aperçu assez complet sur les vêtements et la coiffure quelquefois très compliquée de l'époque.

M. Boman a recueilli plusieurs objets de pierre sculptée, parmi lesquels se trouvent des mortiers avec des figures d'animaux en relief, d'une facture très belle. A remarquer un petit talisman d'amour (*huacanqui*) taillé avec un soin admirable dans une pierre dure, ne mesurant que 3 cm. de hauteur. Parmi une trentaine de fusaioles en pierre, il y a des exemplaires très bien sculptés.

Une série de 61 haches de pierre, toutes recueillies sur place, permettent de déterminer les types communs de haches dans la région.

Les pointes de flèches en roches siliceuses sont si rares que M. Boman n'en a rencontré que quatre ou cinq exemplaires pendant ses explorations de toute une année. Les Indiens préhispaniques de la région devaient employer des pointes en bois ou en os. Une de ces dernières fut trouvée entre les côtes d'un cadavre.

Les objets en cuivre sont assez rares : des haches, un *tumi*, des ciseaux, des poinçons, des aiguilles, un épiloir, etc. Plusieurs de ces objets ont été analysés à la Monnaie de Buenos-Aires et les analyses ont donné plus ou moins la même composition que les objets déjà connus de la région diaguite en général, avec une quantité d'étain qui varie entre moins de 1 °/₀ et 5 °/₀.

Il n'y a pas beaucoup de pétroglyphes, mais deux d'entre eux, auxquels on donnait le nom de *Señor de la Peña* « Seigneur du Rocher », sont adorés comme des saints catholiques par les Indiens et les Métis. A l'un de ces pétroglyphes, situé dans le désert entre Aimogasta et Mazán, on fait un pèlerinage le Vendredi Saint, tous les ans. Ce jour-là, 500 à 1.000 personnes se réunissent au pied du « Seigneur du Rocher » pour y faire leurs prières et implorer son aide. Il y a des croix parmi les signes des deux pétroglyphes, et ce sont probablement ces croix qui les ont fait convertir en saints catholiques.

M. Boman a été assez heureux pour acquérir dans la province de La Rioja des recensements d'Indiens et d'autres documents du XVIIIe siècle, qui lui ont permis de reconstituer l'histoire des *pueblos de indios* du nord de cette province après la conquête espagnole et de la transformation sociale que les Indiens peu à peu ont subie pour devenir, d'Indiens libres qu'ils étaient, des sujets de la Couronne d'Espagne et après, de la République Argentine. Les noms des Indiens mentionnés dans ces documents démontrent qu'ils étaient des Diaguites et qu'ils parlaient la langue générale de ceux-ci, le cacan.

Dans le vaste désert qui existe entre les provinces de La Rioja et Catamarca, M. Boman a découvert les ruines d'un fort espagnol, le Fuerte del Pantano, construit par le général Gerónimo Luís de Cabrera en 1633, pour dominer les Indiens du pays environnant. La contrée était alors couverte de forêts de *Prosopis* (sorte de caroubier), mais maintenant ces forêts ont disparu, l'eau manque et les dunes de sable ont envahi la plaine jadis fertile. Dans le voisinage du fort, furent trouvés plusieurs objets en laiton : un éperon, un étrier, un crucifix, etc. Trois de ces pièces ont été analysées et ont donné respectivement 12. 4, 19. 6 et 15. 1 °/₀ de zinc. D'après ces analyses et d'autres qu'a fait faire M. Boman d'objets authentiques des Espagnols de la conquête, il semble que le seul alliage de cuivre employé par ceux-ci était le laiton, tandis que le bronze d'étain n'était pas en usage parmi eux. La vieille église des Espagnols fut déblayée et photographiée par l'explorateur, qui a fouillé aussi, non loin du fort, les sites de quatre grands villages d'Indiens. Ces fouilles donnèrent des poteries semblables à celles d'Aimogasta et du Valle Vicioso, les villages ayant sans doute été habités par des Indiens de ces parages, que le général Cabrera, suivant l'historien Lozano, avait fait réunir autour du Fuerte del Pantano pour les discipliner et convertir à la religion chrétienne. Les objets de métal, d'origine indienne, trouvés dans ces villages, sont en cuivre allié avec de l'étain, et non en laiton, comme les objets espagnols.

Toutes les trouvailles de M. Boman paraissent provenir du même peuple préhispanique, celui qui habitait le pays encore à l'arrivée des Espagnols. Il n'y a pas de gisements qui puissent être classés comme antérieurs à ce peuple, excepté peut-être une sépulture à Lorohuasi, avec un squelette à crâne « paléo-américain », mais il est pourtant douteux que cette sépulture soit plus ancienne que les autres. M. Boman observe qu'il est curieux que tous les vestiges archéologiques de la région diaguite semblent avoir la même origine ; l'on ne trouve rien d'antérieur à ce peuple, rien de « préhistorique ». Tout au contraire, les différents types de poterie, qui ont servi de base à MM. Lafone Quevedo et Uhle pour proposer l'établissement d'une chronologie, ont été trouvés par M. Boman ensemble, *in situ*, dans plusieurs gisements, et sont par conséquent contemporains.

M. Boman, qui est maintenant conservateur de la section d'archéologie au Musée national d'Histoire naturelle de Buenos-Aires, a déjà presque fini le manuscrit d'un gros volume sur son expédition à La Rioja, avec de nombreuses figures et planches ; mais la crise économique de l'Argentine a retardé jusqu'à ce jour la publication de cet ouvrage.

Nous souhaitons que le gouvernement argentin fasse tout son possible pour faire imprimer cet ouvrage, qui, nous le savons par les travaux antérieurs de M. Boman, fera certainement honneur au pays et à la science.

P. Rivet.

Loi sur la protection des antiquités nationales en République Argentine. — El Congreso Nacional de la República Argentina ha sancionado, el 26 de Febrero de 1913, la siguiente ley :

Art. 1°. — Se declara de propiedad de la Nación las ruinas y yacimientos arqueológicos y paleontológicos de interes científico.

Art. 2°. — Nadie podrá autorizar, utilizar ó explotar ruinas ó yacimientos sin permiso del Ministerio de Justicia é Instrucción Pública de la Nación, asesorado por la dirección del Museo Nacional de Historia Natural y del Museo Etnográfico de la Facultad de Filosofía y Letras.

Art. 3°. — En caso que la conservación de ruinas implique una servidumbre perpetua, el Estado indemnizará á los propietarios del terreno en que se encuentren las ruinas.

Art. 4°. — Los permisos para las exploraciones sólo podrán ser concedidos á las instituciones científicas del país ó del extranjero, que comprueben que las llevarán á cabo con propósitos de estudio y sin fines de especulación comercial.

Art. 5°. — Sólo será permitida la exportación de objetos duplicados, segun informe de la dirección del Museo Nacional de Historia Natural y del Museo Etnográfico de la Facultad de Filosofía y Letras.

Art. 6°. — Todo objeto único no representado en los museos nacionales quedará á favor del mismo (*sic !*), como compensación del permiso concedido, entregándose al explorador un modelo del objeto único.

Art. 7°. — El Estado podrá expropiar los objetos arqueológicos, antropoló-

gicos y paleontológicos que se hallen en poder de particulares y que estime necesarios para el enriquecimiento de los museos nacionales.

Art. 8°. — La Facultad de Filosofía y Letras podrá continuar las exploraciones arqueológicas que tiene organizadas, sin estar obligada á recabar el permiso prescripto en el artículo 2°.

(Par modification ultérieure, le Congrès a déclaré le Musée de La Plata compris dans le privilège que donne l'article 8 à la Faculté de Philosophie et Belles-Lettres de Buenos-Aires.)

Comme commentaire à cette loi, nous nous contenterons de reproduire un éditorial de « *Physis* », *Revista de la Sociedad Argentina de Ciencias Naturales*, t. I, n° 4, p. 208-209. Buenos-Aires, 1913 :

« *Ley nacional sobre yacimientos paleontológicos y arqueológicos.* »

« .... Juzgado desde este punto de vista (le « patriotisme »), la ley es perfectamente razonable. Pero falta ahora su complemento necesario, á que alude de paso el señor diputado autor del proyecto, esto es, el estímulo á los que en el país quieran ocuparse, con fines científicos, de estas investigaciones. Está bien el evitar que los objetos únicos ó dé grán valor salgan del territorio; pero asegurémonos entonces de que serán debidamente estudiados dentro de él. De lo contrario habremos hecho obra muy patriótica, pero poco científica. Es preferible para la ciencia, cuyos intereses son universales, que un objeto procedente de la Argentina esté bien estudiado y descripto, en cualquier museo del mundo, y no que permanezca ignorado en nuestro suelo ó guardado en museos á los que no se dota de recursos suficientes para realizar su misión de un modo completo.

..... Al adoptar esta ley, el país contrae, pues, un compromiso ante el mundo científico. Sólo el tiempo puede encargarse de decir si ha sabido cumplirlo ».

E. Boman.

Museo nacional de México. — Pendant que le conflit européen paralysait la vie scientifique de la plupart des pays du vieux monde, des difficultés d'ordre intérieur et extérieur ont obligé la direction du Musée national de México à interrompre depuis cinq ans la publication des *Anales* et du *Boletin*. Le directeur actuel, M. Luis Castillo Ledón, espère cependant que les ateliers seront prochainement rétablis et qu'il pourra éditer un certain nombre d'œuvres historiques qui attendent l'impression et reprendre la publication des Annales du Musée. Tous les américanistes verront avec plaisir reparaître cet important périodique, qui a un noble passé.

P. R.

Museo nacional de San Salvador. — Les terribles tremblements de terre du 7 juin 1918 et du 28 avril 1919, qui ont éprouvé la ville de San Salvador, n'ont pas épargné le Musée national. Cet établissement est complètement détruit ainsi que toutes les collections qu'il renfermait. Actuellement, le gouvernement

s'efforce de réparer le mal. Mais le désastre est si grand qu'il faudra du temps avant que l'établissement puisse être reconstruit. Avec le Musée, disparaît le périodique qu'il publiait, *Anales del Museo nacional*. Le directeur du Musée, notre collègue, Docteur Barberena, est décédé dans le courant de l'année dernière.

P. R.

Les musées du Brésil et de la République Argentine.

Museu nacional de Rio de Janeiro. Après la mort du Dr. João Baptista de Lacerda, en 1915, le Dr. Bruno Lobo a été nommé directeur de ce musée.

Dans les dernières années, l'institution a reçu de grandes collections ethnographiques de l'intérieur du Brésil, provenant des expéditions du Dr. Edgar Roquette-Pinto et du colonel Candido M. da Silva Rondon, chef de la « Commissão de Linhas Telegraphicas Estrategicas de Matto Grosso ao Amazonas ».

Le 30 août 1918, est décédé à Rio de Janeiro le botaniste suédois Alberto Löfgren, qui, en dehors de ses nombreux travaux sur la flore du Brésil, est l'auteur d'un ouvrage remarquable sur *Os Sambaquis de São Paulo*, publié dans le *Boletim da Commissão Geographica e Geologica do Estado de São Paulo*, n° 9, 1893. Ce travail est basé sur un relèvement complet de tous les sambaquis de São Paulo. Löfgren y soutient l'origine artificielle et antérieure à la conquête de ces amas de coquilles.

Museu Goeldi. Après la mort du Dr. Jacques Huber, en 1914, aucun directeur n'a été nommé pour le musée de Pará. Mlle Emilia Snethlage est chargée provisoirement de sa direction.

Museu Paulista. Le Dr. H. von Ihering, fondateur du Museu Paulista, et son directeur depuis le commencement, a été obligé d'abandonner son poste en août 1916, par suite de différends avec le gouvernement de Sao Paulo. M. von Ihering a été chargé par le gouvernement de l'État de Santa Catharina de fonder un nouveau musée à Florianopolis, capitale de cet État brésilien.

Pour le remplacer au Museu Paulista, a été nommé, en février 1917, le Dr. Affonso d'Escragnolle Taunay, qui appartient à une vieille et illustre famille française, établie au Brésil il y a un siècle. M. Taunay est le fils du vicomte Alfredo d'Escragnolle Taunay, président de l'État de Paraná et sénateur de l'Empire, le petit-fils du baron Félix Emilio Taunay, professeur de l'empereur dom Pedro II et l'arrière-petit-fils du célèbre peintre français Nicolas Antoine Taunay, l'un des fondateurs de l'Académie des Beaux-Arts de Rio de Janeiro, en 1820, sous le règne de Jean VI.

Le tome X de la *Revista do Museu Paulista* a paru en 1918 et contient les travaux suivants d'ethnographie et de linguistique : R. Krone, O cimeterio do Pombéva ; M. B. de Valfloriana, Ensaio de grammatica kainjgang et Uma critica ao « Vocabulario da lingua dos Kainjgangs » do Visconde de Taunay ; B. Calixto, Notas de archeologia paulista.

Museo nacional de Historia Natural de Buenos Aires. En décembre 1916, le Dr. Angel Gallardo a renoncé à la direction de ce musée pour prendre la direction du *Consejo nacional de Educación* ; l'intérim fut exercé par M. Agus-

tin J. Pendola, jusqu'au 11 août 1919, date à laquelle un décret nomma directeur du grand établissement M. Carlos Ameghino.

En 1916, M. Eric Boman a été nommé conservateur de la section d'archéologie du musée.

Museo Etnográfico de la Facultad de Filosofía y Letras de Buenos Aires. Le directeur, M. Juan Ambrossetti, étant décédé le 28 mai 1917, le secrétaire du Musée, Dr. Salvator Debenedetti, élève d'Ambrossetti, a été nommé à sa succession.

E. Boman.

Nouveaux centres d'études américanistes. — Nous avons signalé en son temps (cf. *Journal*, t. IX, 1912, p. 477) la constitution à Quito d'une Société équatorienne d'études historiques. Depuis lors, l'activité de ce groupement s'est manifestée par la publication d'un périodique intitulé : *Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos* dont six fascicules nous sont déjà parvenus. La valeur moyenne des articles qu'ils renferment est remarquable. On y trouve non seulement des mémoires archéologiques intéressants, mais aussi des études historiques et des documents. L'accueil que le monde savant a fait à cette nouvelle revue ne peut qu'encourager les membres directeurs à persévérer dans la voie où ils se sont engagés.

Un autre centre d'études américanistes s'est créé à Séville, près de ce foyer merveilleux d'information que constituent les *Archives générales des Indes*, sous le nom de *Instituto de estudios americanistas de Sevilla.* L'organe de cet Institut a pris successivement les titres de *Boletín del Instituto de estudios americanistas de Sevilla* puis de *Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla.* Vingt-neuf numéros de ce Bulletin ont été déjà publiés. Ils constituent un recueil de documents indispensables à quiconque s'occupe de l'Amérique au point de vue historique. En publiant les manuscrits importants de l'Archive des Indes, l'Institut de Séville rendra un service inestimable à l'américanisme, et nous ne saurions trop applaudir à l'initiative de ses fondateurs, parmi lesquels figure notre savant collègue, M. Pedro Torres Lanzas.

A Bruxelles enfin, il vient de se constituer au mois de juin dernier une *Société des Américanistes de Belgique.* Cette Société, qui a son siège 259, avenue Rogier, et dont le secrétaire général est M. Harry Hirtzel, a déjà obtenu une salle dans les locaux des Musées royaux du Cinquantenaire pour y installer une section d'archéologie américaine dont elle fera imprimer d'abord le catalogue ; elle se propose, ensuite, de publier un *Bulletin* dont le premier numéro est annoncé pour la fin de l'année et coïncidera sans doute avec l'inauguration de la section. En attendant, le comité organisateur compte faire plusieurs conférences sur l'américanisme en général, les méthodes de recherches, etc.. de façon à créer un courant d'opinion favorable à la nouvelle organisation et à susciter des soutiens dans le monde scientifique belge. De tout cœur, nous souhaitons aux actifs organisateurs de réaliser leur intéressant programme.

P. R.

La cultura latino-americana. — Le « *Seminar für romanische Sprachen und Kultur* » de Hambourg publie un périodique « *La cultura latino-americana. Crónica y Bibliografía de sus progresos* », dont l'intérêt ne doit pas échapper aux Américanistes. Le but de la revue est de faire connaître les progrès culturels et scientifiques de l'Amérique latine et de favoriser dans les Républiques sud-américaines et centro-américaines la diffusion de la science européenne. Elle publie, outre des articles originaux et une chronique des progrès culturels des républiques en question, une bibliographie des publications nouvelles relatives à ces pays. Chaque fascicule comporte 120 pages environ et chaque volume se compose de 4 fascicules.

P. R.

Forschungs-Institut für Völkerkunde. — Un établissement de recherches ethnographiques a été fondé à Münich sous la direction du Dr Walter Lehmann, de M. Leo Frotenius et du Dr Weber.

P. R.

Le XXe Congrès international des Américanistes. — « Le Ministre de l'Instruction publique m'informe que le XXe Congrès international des Américanistes se tiendra à Rio de Janeiro (Brésil), à partir du 20 juin 1920. Il demande qu'on lui fasse connaître les noms des Professeurs du Muséum qui seraient disposés à représenter son département à cette réunion. *Il ajoute qu'aucune indemnité de voyage ou de séjour ne pourra être allouée.* »

Tel est le libellé exact d'une « Note pour Messieurs les Professeurs » que M. Edmond Perrier, Directeur du Muséum national d'Histoire naturelle, a adressée à ses collègues. J'ai simplement mis en italique la dernière phrase, qui n'est pas soulignée dans la circulaire, mais qui méritait de l'être. Il n'eût même pas été superflu, à mon sens, d'ajouter que ceux d'entre nous qui brigueraient l'honneur de représenter le Département de l'Instruction Publique au Congrès de Rio de Janeiro, auraient à supporter des frais considérables et même de leur en donner une idée approximative. Or, si les renseignements fournis par des personnalités compétentes sont exacts, il faut estimer la dépense à plus de 10.000 francs, en raison du prix des transports et de la cherté de la vie. C'est là un chiffre qui est de nature à faire réfléchir un savant, car chacun sait que la science n'a pas chez nous — sauf dans des cas exceptionnels — la vertu d'enrichir ceux qui la cultivent.

Naguère, il était d'usage d'indemniser les hommes que le Ministère jugeait qualifiés pour le représenter dans les grandes assises scientifiques internationales, lorsqu'elles se tenaient à l'étranger, et je crois que personne n'a jamais songé à critiquer cette coutume. Il s'agissait, en effet, de montrer aux nations civilisées que la France ne se désintéresse d'aucune des questions qui rentrent dans le domaine intellectuel, et qu'elle entend rester dans la tradition qui lui a valu la considération dont elle jouit dans les milieux pensants.

Les temps sont changés, semble-t-il. On déclare qu'il importe que notre pays maintienne sa vieille renommée, tant au point de vue des sciences spéculatives que de celles qui ont des applications pratiques immédiates. Cette nécessité est proclamée, non seulement par nos plus hautes autorités scientifiques, mais par des parlementaires comptant parmi ceux qui font le plus d'honneur à la tribune française. On peut dire, sans vanité, que les hommes ne manquent pas, chez nous, pour réaliser ce desideratum. Il ne serait sans doute pas inutile de prouver au monde que les chercheurs n'ont pas été atteints par la vague de paresse, que des esprits pessimistes prétendent — bien à tort, selon moi — sévir sur nos travailleurs. En ce qui concerne, notamment, les questions qui figureront à l'ordre du jour du Congrès de Rio de Janeiro, je constate que le zèle des membres de notre *Société des Américanistes de Paris* ne s'est nullement ralenti. Par leurs travaux, cette Société a conquis une place des plus honorables parmi les Associations qui se consacrent aux mêmes études, et je pourrais citer plus d'un collègue qui représenterait dignement le Ministère de l'Instruction Publique à la prochaine session ; encore faudrait-il qu'il n'en fût pas empêché par des difficultés pécuniaires.

Je sais bien que la situation actuelle ne nous permet pas des dépenses somptuaires, mais serait-ce vraiment du gaspillage que de sacrifier les quelques billets nécessaires pour mettre notre Administration en mesure de faire un choix judicieux d'un délégué ? Je souhaite qu'il se trouve un savant qualifié pour accepter une délégation officielle sans indemnité de voyage ou de séjour, car l'abstention de la France ne manquerait pas d'être fâcheusement commentée. Il ne faudrait pas qu'on pût dire que notre pays déchoit, après avoir joué un rôle de premier ordre dans les précédents congrès.

Que le lecteur ne suppose pas un seul instant qu'il s'agisse ici d'un plaidoyer *pro domo*. J'ai le profond regret d'être dans l'impossibilité — avec ou sans subvention — de me rendre au Brésil au mois de juin 1920. Il y a, en effet, tant de questions à élucider, qui touchent à l'histoire et aux populations de ce pays, que tout ethnologue doit être désireux de pouvoir les étudier sur place. Je ne connais pas encore le programme de la prochaine session, mais j'ai l'assurance qu'il sera du plus haut intérêt ; je m'en rapporte à la sagacité de nos amis brésiliens, qui méritent de sincères félicitations pour n'avoir pas hésité, dans les circonstances actuelles, à préparer le XXe Congrès international des Américanistes. Je forme des vœux pour qu'un brillant succès vienne couronner leurs efforts et, obéissant à une pensée un peu égoïste d'amour-propre national, pour que la France tienne son rang habituel dans ce Congrès.

R. V.

Retour du Dr Karsten. — Notre collègue, M. Erland Nordenskiöld, nous apprend que le Dr Karsten est rentré en Suède après avoir passé trois ans et demi dans la République de l'Équateur, dont deux années et demie ont été uniquement consacrées à l'étude des tribus Colorados, du revers occidental des Andes, et des

célèbres Jíbaros du Morona et du Pastaza. L'explorateur a fait ample récolte de documents ethnologiques sur ces Indiens encore si mal connus. Il a déjà publié dans la *Boletín de la Sociedad ecuatoriana de Estudios históricos americanos* (n° 6, 1919) un excellent article sur les Mythes jíbaros, qui nous fait attendre avec impatience la publication intégrale de ses observations.

P. R.

Retour du Dr K. Th. Preuss. — Le Dr Preuss, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler les explorations en Colombie (cf. *Journal*, t. X, p. 704, t. XI, p. 379), est revenu en Allemagne, après une absence de six années, avec de riches documents sur la mythologie et la linguistique des Indiens colombiens ; il a visité en particulier les tribus si peu connues du haut Caquetá et du haut Uaupès, et enquêté sur les peuplades Aroak (famille linguistique chibcha) de la Cordillère de Santa-Marta.

P. R.

Départ du Dr Vergne pour le Pérou. — Notre collègue, le médecin-major E. Vergne, qui faisait partie de la mission militaire française du Pérou au moment de la déclaration de guerre, vient d'être à nouveau désigné comme membre de la mission réorganisée, qui doit partir incessamment pour Lima. Le Dr Vergne a l'intention de poursuivre les études qu'il avait entreprises en 1913-1914 sur l'ethnographie, l'archéologie et la linguistique de la République sud-américaine. Tous nos vœux l'accompagnent.

P. R.

Distinction honorifique. — C'est avec une grande joie que les membres de la *Société des Américanistes de Paris* ont appris la nomination de leur vénéré président, M. Henry Vignaud, comme membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est toute une vie de rude et noble labeur scientifique, que l'Institut a voulu honorer en portant son choix sur le grand savant, qui dirige nos travaux avec tant d'autorité et de bonté, et dont la haute intelligence et l'activité inlassable, victorieuses de l'âge, sont, pour tous les jeunes américanistes groupés autour de lui, le plus puissant des stimulants et le plus réconfortant des exemples.

P. R.

Prix Loubat. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné cette année le prix d'américanisme créé par M. le duc de Loubat au Révérend Père Laurent Le Goff, pour son bel ouvrage : *Dictionnaire français-montagnais, précédé d'une explication de l'alphabet et d'un tableau des principales racines.* Paris, 1916. Aucun choix ne pouvait être meilleur, et c'est toute une

vie de travail modeste et acharné que la savante assemblée a tenu à récompenser. Missionnaire depuis de longues années, le Père Le Goff a en effet consacré toute sa vie à l'étude de la langue des Indiens qu'il voulait convertir et dès 1889, il publiait à Montréal une traduction en Montagnais de l'Ancien Testament et une excellente grammaire de cette langue. Actuellement, le missionnaire, fatigué et vieilli, n'a qu'un désir : publier la seconde partie de son dictionnaire, le lexique montagnais-français. Espérons que le prix qui vient de lui être attribué lui permettra de réaliser cette œuvre.

En 1917, l'Académie n'avait pas été moins bien inspirée en accordant le prix Loubat à notre président, M. Henry Vignaud, pour son magnifique travail intitulé : *Améric Vespuce 1451-1512; sa bibliographie; sa vie; ses voyages; ses découvertes; l'attribution de son nom à l'Amérique; ses relations authentiques et contestées*, luxueusement édité la même année par la maison Leroux. Nos lecteurs, qui ont eu la primeur de cette étude d'érudition et de critique historique (cf. *Journal*, t. VIII, p. 75, t. IX, p. 239), en connaissent la haute valeur et le puissant intérêt.

P. R.

Prix Thérouanne. — C'est avec une grande satisfaction que nous avons appris que l'Académie française avait accordé une récompense, sur la fondation Thérouanne, à notre savant collègue M. de Villiers du Terrage, pour son important travail : *Histoire de la Fondation de la Nouvelle-Orléans (1717-1722)*, dont il est rendu compte dans ce numéro (p. 647).

La *Société des Américanistes de Paris* est heureuse d'une distinction qui va à un de ses membres les plus actifs et les plus érudits.

P. R.

Colección de libros y documentos, referentes á la historia del Perú. — Sous ce titre, deux savants péruviens, MM. Horacio H. Urteaga et Carlos A. Romero, ont entrepris la publication ou la réimpression d'une série de relations anciennes du plus haut intérêt pour l'histoire précolombienne et pour la période de conquête de leur pays. La série parue de 1916 à 1919 comprend 12 volumes. Chaque tome est précédé d'une notice biographique et bibliographique, très substantielle, très documentée, sur les auteurs des ouvrages publiés, par Carlos A. Romero; les notes et les concordances avec les autres chroniques des Indes sont rédigées avec soin et érudition par Horacio H. Urteaga. Voici la liste des relations qui, grâce à l'initiative de ces deux chercheurs, sont mises à la portée de tous les américanistes :

t. I, 1916 : *Relación de las fábulas y ritos de los incas*, por el Párroco Cristóbal de Molina;
Relación de la Conquista y Población del Perú, por el So-chantre Cristóbal de Molina;

t. II, 1916 : *Relación de la Conquista del Perú y hechos del Inca Manco II*, por D. Diego de Castro Tito Cussi Yupangui Inca.

t. III, 1916 : *Informaciones acerca de la Religión y Gobierno de los Incas* (*1ª parte*), por el Licenciado Polo de Ondegardo (1571), seguidas de las *Instrucciones de los Concilios de Lima.*

t. IV, 1917 : *Informaciones acerca de la Religión y Gobierno de los Incas* (*2ª parte*), por el Licenciado Polo de Ondegardo (1571), seguidas del *Estado y economías de los Naturales del Perú que se dicen indios y medios simplísimos de corregir*, por Don Josef del Hoyo (1772).

t. V, 1917 : *Las relaciones de la Conquista del Perú*, por Francisco de Jerez y Pedro Sancho, secretarios oficiales de don Francisco Pizarro (1532-1533).

t. VI, 1917 : *Descubrimiento y Conquista del Perú*, por Pedro Pizarro, conquistador y poblador de este Reino (1571), seguida de la *Relación sumaria acerca de la Conquista*, por el Padre Fr. Luis Navarro, de la Orden de La Merced.

t. VII, 1917, t. VIII, 1918 : *Diario de Lima* (*1640-1694*). *Crónica de la Época colonial*, por Josephe de Mugaburu y Francisco de Mugaburu (hijo) [relation inédite].

t. IX, t. X, 1918 : *Contribuciones á la Historia, Civilización y Lingüística del Perú antiguo*, por J. J. Tschudi.

t. XI, 1918 : Informaciones acerca de la Religión y Gobierno de los Incas : I, *Relación de idolatrías en Huamachuco*, por los primeros Agustinos ; II, *Relación de idolatrías en Huarochirí*, por el R. P. Francisco Davila ; III, *Relación sobre el Gobierno de los Incas*, por el Licenciado Falcón.

t. XII, 1919 : *Exortaciones e instrucción acerca de las idolatrías de los Indios del arzobispado de Lima*, por el Dr. D. Pedro de Villagomes, arzobispo de Lima.

Une seconde série, aussi intéressante que la première, va être incessamment éditée. Elle comprendra :

Tome I. — *Extirpación de la Idolatría en el Perú*, por el Padre Jesuíta Pablo J. de Arriaga.

Tome II. — *Historia de los Incas*, del Rv. Padre Martín de Morúa, de la Orden de la Merced, escrita en 1580 [inédite].

Tome III. — *Historia de los Incas*, del Padre Morúa (2ª parte).

Tome IV. — *Tres informaciones sobre el Perú Antiguo* : I. *La de los Quipocamayos a Vaca de Castro* ; II. *La de los señores que sirvieron a Pachacutec, Tupac Inca y Huayna Capac* ; III. *La de los Quipocamayos a Toledo*, seguidas de los *Himnos a Manco Capac*, conservados por el indio Juan Santa Cruz Pachacutec.

Tome V. — *Historia del Perú*, por el Padre Miguel Cabello Balboa, escrita en 1628.

Tome VI. — *Las idolatrías de los indios yungas*, sacadas de la Crónica agustiniana de Calancha.

Tome VII. — *Relación de la Conquista del Perú*, por Miguel Estete ; *Carta de Hernando Pizarro á la Audiencia de Santo Domingo acerca de la Conquista del Perú.*

Tome IX. — *Las posesiones geográficas de las tribus que formaron el imperio de los Incas*, por Sir Clements Markham.

Tome X. — *Correspondencia sobre el Gobierno civil y eclesiástico del Perú, dirigida al Rey de España*, por el Virrey Toledo y el Arzobispo Santo Toribio Alfonso de Mogrovejo. [Documentos del siglo xvi].

Tome XI. — *Fragmento de una historia de Trujillo y descripción de la flora del Corregimiento de Trujillo* [manuscritos muy valiosos pertenecientes al Archivo Nacional].

Tome XII. — *Introducción y comentarios á la obra « Historia Indica » de Sarmiento de Gamboa*, por el profesor Pietschmann, seguida de varios *Documentos históricos sobre el gobierno de las Indias.*

L'édition se fera à 400 exemplaires. Le prix de chaque volume est fixé à 3 soles, sauf pour le premier qui coûtera 4 soles. Les souscriptions peuvent être adressées dès maintenant au nom de M. le Dr Horacio Urteaga à la Librería de San Pedro, Calle de S. Pedro 388 y 392, Lima, Pérou.

P. R.

Le Dr Max Uhle en Équateur. — Le numéro du 2 octobre 1919 du journal équatorien, *El Telégrafo*, nous apporte la nouvelle du passage du Dr Max Uhle à Loja où il a pratiqué des fouilles. Nous savons d'autre part que le savant allemand réside actuellement à Quito, où il a l'intention de poursuivre et de compléter la série fructueuse de ses études de préhistoire américaine.

P. R.

BIBLIOGRAPHIE AMÉRICANISTE 1914-1919,

PAR

P. RIVET.

La guerre ayant interrompu notre publication, je me suis trouvé, lors de la cessation des hostilités, en présence d'un nombre considérable de travaux parus, de 1914 à 1919, tant dans les pays neutres, où la vie scientifique a été peu influencée par les événements, que dans les pays belligérants. Il était impossible de songer à faire de toutes ces publications des analyses critiques comme nous avions coutume de le faire jusqu'ici.

J'aurais pu faire un choix parmi elles et donner, de celles qui m'auraient paru les plus intéressantes ou de portée plus générale, des comptes rendus détaillés. Je n'ai pas cru devoir le faire, en raison de la difficulté que comporte un tel choix, chacun ayant tendance à préférer les travaux qui se rapportent plus directement à ses recherches personnelles.

C'est pourquoi j'ai pris la décision de donner simplement une liste de tous les livres et mémoires, parus pendant la période considérée. Cette liste est fatalement assez incomplète, surtout en ce qui concerne les travaux allemands et autrichiens, dont un petit nombre nous est parvenu jusqu'ici. Elle sera complétée dans le prochain numéro.

Telle qu'elle est, je crois qu'elle facilitera aux chercheurs de tous pays, détournés de leur labeur par d'autres devoirs, la reprise de leurs études.

Puisse ce travail contribuer, dans quelque mesure, à la reprise de la vie scientifique internationale !

ANTHROPOLOGIE.

Généralités.

Hrdlička (Aleš). *Physical anthropology : its scope and aims ; its history and present status in America.* American Journal of physical Anthropology, Washington, t. I, 1918, p. 3-23, 133-182, 267-304, 377-414.

Amérique en général.

Babcock (H.). *Early observations in american physical anthropology.* American Journal of physical Anthropology, Washington, t. I, 1918, p. 305-315

Hrdlička (Aleš). *Transpacific migrations.* Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 29-30.
— *An exhibit in physical anthropology.* Proceedings of the national Academy of Sciences, Washington, t. I, 1915, p. 407-410.
— *Some recent anthropological investigations.* Proceedings of the national Academy of Sciences, Washington, t. I, 1915, p. 235-238.
— *Physical anthropology in America.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 508-554.
— *Brief notes on recent anthropological explorations under the auspices of the Smithsonian Institution and the U. S. national Museum.* Proceedings of the national Academy of Sciences, Washington, t. II, 1916, p. 32-37.
— *The genesis of the american Indian.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists. Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 559-568.
— *Recent discoveries attributed to early man in America.* Bureau of American Ethnology, Bulletin 66, Washington, 1918, 67 p.
Kate (H. F. C. ten). *Dynamometric observations among various peoples.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 10-18.
— *Notes on the hands and feet of american Natives.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 187-202.
Kunike (Hugo). *Occipital- und Gesichtswinkel alt-indianischer Schädel.* Internationales Archiv für Ethnographie, t. XXIV, 1918, p. 115-130.
MacCurdy (George Grant). *Race in the Pacific area, with special reference to the origin of the american Indians : antiquity of occupation.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 708-711.
Sullivan (Louis R.). *Variations in the glenoid fossae.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 19-23.

Amérique du Nord.

Bean (Robert Bennett). *The permanent teeth, with special reference to children.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 611-615.
— *The growth of the head and face in American (white), German-American, and Filipino children.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 525-528.
— *Some ears and types of men.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 529-533.
Boas (Franz). *On the variety of lines of descent represented in a population.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 1-9.
— *New evidence in regard to the instability of human types.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. II, 1916, p. 713-718.
— *Modern populations of America.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 569-575.
Cameron (John). *A craniometric study of the Micmac skull in the Provincial Museum of Nova Scotia.* Transactions of the Nova Scotia Institute of Sciences, t. XV, 1919, p. 1-31.
Folkmar (Daniel). *The United States census of immigrant stocks.* Proceedings of the

nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 576-581.

FÜRST et HANSEN. « *Crania groenlandica* », *a description of Groenland Eskimo crania*. Copenhague. A. F. Höst et Sön, 1915.

GIUFFRIDA-RUGGERI (V.). *On the glenoid fossa of the Eskimo*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 616.

HAWKES (Ernest William). *Skeletal measurements and observations of the Point Barrow Eskimo with comparisons with other Eskimo groups*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 203-244.

HOESSLY (H.). *Kraniologische Studien an einer Schädelserie aus Ostgrönland*. Neue Denkschrifte der Schweiz. naturforschenden Gesellschaft, t. LIII, 1916, p. 1-54.

HOOTON (E. A.). *Notes on skeletal remains from Martha's Vineyard*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 98-104.

HRDLICKA (Aleš). *Physical anthropology of the Lenape or Delawares, and of the eastern Indians in general*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 62, Washington, 1916, 130 p.

— *The old white Americans*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 582-601.

HUE (Edmond). *L'homme préhistorique dans l'Amérique du Nord*. Bulletin de la Société préhistorique française, 1917, n° 4, p. 205-208; n° 5, p. 269-284; n° 6, p. 317-332 ; n° 7, p. 365-380.

HUNTINGTON (Ellsworth). *Our immigrant problem : a discussion and review*. The Geographical Review, New-York, t. II, 1916, p. 458-463.

JENKS (Albert Ernest). *A piebald family of white Americans*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 221-237.

— *The failure and revival of the process of pigmentation in the human skin*. Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. II, 1916, p. 164-167.

KATE (H. ten). *Mélanges anthropologiques*. IV. *Indiens de l'Amérique du Nord*. L'Anthropologie, Paris, t. XXVIII, 1917, p. 129-155, 369-401.

KNOWLES (F. H. S.). *The glenoid fossa in the skull of the Eskimo*. Canada Geological Survey. Museum Bulletin n° 9. Anthropological Series, n° 4, Ottawa, 1915.

OETTEKING (Bruno). *Preliminary remarks on the skeletal material collected by the Jesup Expedition*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 621-624.

POYNTER (C. W. M.). *A study of Nebraska crania*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 509-524.

— *Some conclusions based on studies in cerebral anthropology*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 495-502.

REHM (Pierre). *Anomalie encéphalique chez un indien Yaqui*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Paris, VIe série, t. V, 1914, p. 277-281.

SERA (G. L.). *Residui di popolazioni mongoloidi nelle Isole di California*. Archivio per l'Antropologia e la Etnologia, Florence, t. XLIV, 1914, p. 143-147.

SPIER (Leslie). *The growth of boys : dentition and stature*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 37-48.

STEVENSON (Beatrice L.). *The eye and hair color in children of the old Americans*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 603-605.

SULLIVAN (Louis R.). *Growth of the nasal bridge in children.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 406-409.

WILDER (Harris Hawthorne). *Restoration of a Cliff-dweller.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 388-391.

WILDER (H. H.) et WHIPPLE (Ralph Wheaton). *The position of the body in aboriginal interments in western Massachusetts.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 372-387.

Amérique centrale.

LEÓN (Nicolas). *Historia de antropología física en México.* American Journal of physical Anthropology, Washington, t. II, 1919, p. 229-264.

Amérique du Sud.

AICHEL (Otto). *Die Bedeutung des Atlas für die Anthropologie unter Berücksichtigung des Fundes vom Monte Hermoso.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 187-190.

FARABEE (Wm. Curtis). *The Arawaks of northern Brazil and southern British Guiana.* American Journal of physical Anthropology, Washington, t. I, 1918, . 427-441.

FERRIS (H. B.). *The Indians of Cuzco and the Apurimac.* Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. III, n° 2, avril-juin 1916, p. 56-148.

HRDLIČKA (Aleš). *Anthropological work in Peru in 1913, with notes on the pathology of the ancient Peruvians.* Smithsonian miscellaneous Collections, Washington, t. LXI, n° 18, 1914.

KRONE (Ricardo). *Notas de prehistoria paulista. O cemiterio do Pombéva.* Revista do Museu paulista, São Paulo, t. X, 1918, p. 161-190.

KUNIKE (Hugo). *Venezolanische Schädel.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVII, 1915, p. 181-197.

LEHMANN-NITSCHE (R.). *Dos cráneos matacos.* Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos-Aires, Buenos-Aires, t. XXVIII, 1916, p. 253-255.

— *Relevamiento antropólogico de tres Indios Tehuelche.* Revista del Museo de La Plata, Buenos-Aires, t. XXIII, 1915, p. 192-195.

— *Études anthropologiques sur les Indiens Ona (Groupe Tshon) de la Terre de Feu.* Revista del Museo de La Plata, Buenos-Aires, t. XXIII, 1915, p. 174-184.

— *Relevamiento antropólogico de dos Indias Alacaluf.* Revista del Museo de La Plata, Buenos-Aires, t. XXIII, 1915, p. 189-191.

— *Relevamiento antropológico de una India Yagan.* Revista del Museo de La Plata, Buenos-Aires, t. XXIII, 1915, p. 185-187.

ROMERO (Antonio A.). *El Homo pampaeus. Contribución al estudio del origen y antigüedad de la raza humana en Sud América según recientes descubrimientos.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos-Aires, t. LXXXVI, 1918, p. 5-48.

SCHLAGINHAUFEN (Otto). *Anthropologische Beobachtungen an Vertretern der Caïguá und Guayaki.* Tirage à part de « *Argentinien* », par Adolf N. SCHUSTER, Diessen vor München, 1914, t. II, p. 434-460.

ARCHÉOLOGIE.

Généralités.

Childe (A.). *Archeologia classica e americanismo. Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*, t. XIX, 1916, p. 127-153.

Rellini (Hugues). *Essai de classification des couteaux et des armes en silex taillé néo-énéolithiques, applicable à la fois à l'Europe et à l'Amérique.* L'Anthropologie, Paris, t. XXVIII, 1917, p. 21-54.

Amérique en général.

Capitan (L.) et Lorin (Henri). *Le travail en Amérique avant et après Colomb (Histoire universelle du Travail).* Paris, Alcan, 1914, 464 p.

Capitan (Louis). *L'entrelacs cruciforme.* Revue anthropologique, Paris, XXIXe année, 1919, p. 35-44.

Gordon (G. B.). *The double axe and some others symbols.* University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphia, t. VII, 1916, p. 46-68.

— *The trail of the golden dragon.* University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphia, t. IX, 1918, p. 29-38.

— *Native american art.* University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphia, t. IX, 1918, p. 7-28.

Harris (W. R.). *Primitive civilization of the American Indians.* Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1913, p. 23-33.

— *The pre-christian cross.* Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1914, p. 26-43.

Hébert (Marcel). *Sculptures pédiformes, sièges en pierre, pierres à cupules en Amérique.* L'Homme préhistorique, n° 1, 1914, p. 19-20.

Hooper (Luther). *The loom and spindle : Past, Present and Future.* Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1914. Washington, 1915, p. 627-678.

Hough (Walter). *Man and Metals.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. II, 1916, p. 123-129.

Pogue (Joseph E.). *The Turquoise. A study of its History, Mineralogy, Geology, Ethnology, Archaeology, Mythology, Folklore, and Technology.* Memoirs of the national Academy of Sciences, Washington, t. XII, Part II, Third memoir, 1915.

Rippen (Bene van). *Mutilations and decorations of teeth among the Indians of North, Central and South America.* Journal of allied dental Societies, New-York, t. XIII, 1917-1918, p. 219-242.

Safford (William Edwin). *Food-plants and textiles of ancient America.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 12-30.

Saville (Marshall H.). *Monolithic Axes and their distribution in ancient America.* Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New-York, t. II, n° 6, 1916, 13 p.

Seler (E.). *Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Altertumskunde*, tome V, Berlin, 1915, xxxviii-585 p.

Spinden (H. J.). *The origin and distribution of agriculture in America.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 269-276.

Amérique du Nord.

Abbott (Charles C.). *The archaeological significance of an ancient dune.* Proceedings of the American philosophical Society, Philadelphia, t. LVII, 1918, p. 49-59.

Aimes (Hubert H. S.). *The Etowah mound group.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 94-98.

Alaska Packers Association. *Petroglyphs on Kodiak Island, Alaska.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 320-322.

Balch (Edwin Swift). *Early man in America.* Proceedings of the American philosophical Society, Philadelphia, t. LVI, 1917, p. 473-483.

Bushnell (David I.). *The origin and various types of mounds in eastern United States.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 43-47.

— *Archeological investigations in Ste. Genevieve County, Missouri.* Proceedings of the United States national Museum, Washington, t. XLVI, 1914, p. 641-668.

— *The « red-paint People ».* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 207-209.

Butler (Amos W.). *Observations on some shellmounds of the eastern coast of Florida.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 104-107.

Colton (M. R. F. et H. S.). *The little-known small house ruins in the Coconino forest.* Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, vol. V, 1918, p. 99-126.

Cummings (Byron). *Kivas of the San Juan drainage.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 272-282.

Dixon (Roland Burrage). *The early migrations of the Indians of New England and the maritime provinces.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXIV, 1914, p. 65-76.

Donohugh (Agnes C. L.). *Comments on « The place of coiled ware in southwestern pottery ».* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 301-303.

Ekarenniondi. The rock that stands out. Twenty-eighth Annual Archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1916, p. 40-48.

Fewkes (J. Walter). *Types of prehistoric southwestern architecture.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXVII, 1917, p. 67-82.

— *Archeological investigations in New Mexico, Colorado and Utah.* Smithsonian miscellaneous Collections, t. LXVIII, n° 1, Washington, 1917.

— *The Mesa Verde types of Pueblos.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. III, 1917, p. 497-501.

— *Animal figures on prehistoric pottery from Mimbres valley, New Mexico.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 535-545.

FEWKES (J. Walter). *Archeology of the lower Mimbres valley, New Mexico*. Smithsonian miscellaneous Collections, Washington, t. LXIII, n° 10, 1914.

— *A prehistoric Mesa Verde Pueblo and its people*. Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1916. Washington, 1917, p. 461-488.

FOWKE (Gerard). *Prehistoric objects classified and described*. Missouri historical Society. Department of Archaeology, Bulletin 1, Saint-Louis, 1913, p. 1-32.

GIFFORD (Edward Winslow). *Composition of California shellmounds*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1916, p. 1-29.

GILMORE (Melvin Randolph). *Ancient Indian fireplaces in south Dakota bad-lands Fact and Fancy*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 583-585.

GUERNSEY (S. J.). *Notes on explorations of Martha's Vineyard*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 81-97.

HAWKES (E. W.) et LINTON (Ralph). *A Pre-Lenape site in New-Jersey*. University of Pennsylvania, The University Museum. Anthropological Publications. Philadelphia, t. VI, n° 3, 1916, p. 43-77.

— *A Pre-Lenape culture in New Jersey*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 487-494.

HAY (Oliver P.). *Further considerations of the occurrence of human remains in the pleistocene deposits at Vero, Florida*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 1-36.

HEYE (George G.). *Certain mounds in Haywood County, North Carolina*. Contributions from the Museum of the american Indian, Heye Foundation, New-York, t. V, n° 3, 1919, 43 p. (Reprinted from the Holmes anniversary Volume. Washington, 1916).

HEYE (George G.) et PEPPER (George H.). *Exploration of a Munsee cemetery near Montague, New Jersey*. Contributions from the Museum of the american Indian, Heye Foundation, New-York, t. II, n° 1, 1915, 78 p.

HEYE (George G.), HODGE (F. W.) et PEPPER (George H.). *The Nacoochee mound in Georgia*. Contributions from the Museum of the american Indian, Heye Foundation, New-York, t. IV, n° 3, 1918, 103 p.

HOLMES (W. H.). *Areas of american culture characterization tentatively outlined as an aid in the study of the antiquities*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 413-446.

HOUGH (Walter). *Culture of the ancient Pueblos of the upper Gila river region, New Mexico and Arizona*. Smithsonian Institution. United States national Museum, Bulletin 87, Washington, 1914, XIV-139 p.

— *Exploration of a Pit House village at Luna, New Mexico*. Proceedings of the U. S. national Museum, Washington, t. LV, 1919, p. 409-431.

HOUGHTON (Frederick). *The characteristics of Iroquoian village sites of western New York*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 508-520.

Indian fort and village site, Whitchurch. Thirtieth annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1918, p. 49-53.

JUDD (Neil M.). *Notes on certain prehistoric habitations in western Utah*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 119-124.

— *Evidence of circular kivas in western Utah ruins*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 34-40.

KIDDER (A. V.). *A design-sequence from New Mexico*. Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washinglon, t. III, 1917, p. 369-370.

— *Pottery of the Pajarito plateau and of some adjacent regions in New Mexico*. Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. II, n° 6, 1915, p. 407-462.

— *Archeological explorations at Pecos, New Mexico*. Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. II, 1916, 119-123.

— *Prehistoric cultures of the San Juan drainage*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 108-113.

KIDDER (M.-A. et A.-V.). *Notes on the pottery of Pecos*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 325-360.

KIDDER (A. V.) et GUERNSEY (S. J.). *Archeological explorations in northeastern Arizona*. Bureau of american Ethnology, Bulletin 65, Washington, 1919, 228 p.

KROEBER (A. L.). *Zuñi potsherds*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVIII, part I, 1916, p. 1-37.

— *Zuñi culture sequences*. Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. II, 1916, p. 42-45.

LAIDLAW (Geo. E.). *Ontario effigy pipes in stone*. Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1913, p. 37-67 ; 1914, p. 44-76 ; 1915, p. 58-62 ; 1916, p. 63-83.

LANDFORD (George). *The Kankakee river refuse heap. Evidence of a unique and primitive culture in the southwestern Chicago area*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 287-291.

LEWIS (J. Volney). *Stone implements from Trenton and Staten Island : character and sources of materials*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 198-202.

LINTON (Ralph). *Review of « A Pre-Lenape site in New-Jersey ». A reply*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 144-147.

LOUD (Llewellyn L.). *Ethnogeography and archaeology of the Wiyot territory*. University of California. Publications in american Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XIV, n° 3, décembre 1918, p. 221-436.

MACCURDY (George Grant). *The Wesleyan University collection of antiquities from Tennessee*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 75-95.

— *Some mounds of eastern Tennessee*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 59-74.

— *The problem of man's antiquity at Vero, Florida*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 252-261.

— *The passing of a Connecticut rock shelter*. The american Journal of Science, t. XXXVIII, déc. 1914, p. 511-522.

MEANS (Philip Ainsworth). *Preliminary survey of the remains of the Chippewa implements on La Pointe Island, Wisconsin*. Smithsonian miscellaneous Collections, Washington, t. LXVI, n° 14, 1917.

MICHELSON (Truman). *An archaeological note*. Journal of the Washington Academy of Sciences, t. VI, n° 6, 1916.

Moore (Clarence B.). *The northwestern Florida coast revisited.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, Philadelphia, 2e série, t. XVI, Part 4, 1918, p. 513-579.

— *Some aboriginal sites on Green River, Kentucky. Certain aboriginal sites on lower Ohio River. Additional investigation on Mississippi River.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia. Philadelphia, 2e série, t. XVI, Part 3, 1916, p. 429-511.

— *Aboriginal sites on Tennessee River.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia. Philadelphia, 2e série, t. XVI, Part 2, 1915, p. 169-428.

— *The red-paint people of Maine.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 137-139, t. XVII, 1915, p. 209.

Moorehead (Warren K.). *« The red-paint people »; a reply.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 358-361.

— *Prehistoric cultures in the State of Maine.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 48-51.

Morris (Earl H.). *The excavation of a ruin near Aztec, San Juan county, New Mexico.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 666-684.

— *The place of coiled ware in southwestern pottery.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 24-29.

Myer (W. E.). *The remains of primitive man in Cumberland valley, Tennessee.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 96-102.

Nelson (N. C.). *The archaeology of the Southwest; a preliminary report.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. V, 1919, p. 114-120.

— *Chronology of the Tano ruins, New Mexico.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 159-180.

— *Chronology in Florida.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XXII, part II, 1918, p. 75-103.

— *Contributions to the archaeology of Mammoth cave and vicinity, Kentucky.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XXII, part I, 1917, p. 1-73.

— *Pueblo ruins of the Galisteo basin, New Mexico.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XV, part I, 1914, p. 1-124.

— *Archaeology of Mammoth cave and vecinity : a preliminary report.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. III, 1917, p. 192-195.

— *Archaeology of the Tano district, New Mexico.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington. December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 114-118.

New accessions to Museum. Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1914, p. 80-88; 1915, p. 91-112; 1916, p. 93-109; 1918, p. 111-130.

New material. Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1913, p. 68-93.

Parker (Arthur C.). *The origin of the Iroquois as suggested by their archeology.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 479-507.

Peabody (Charles). *A prehistoric wind-instrument from Pecos, New Mexico.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 30-33.

PEARCE (J. E.). *Indian mounds and other relics of indian life in Texas.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 223-234.

PEPPER (George H.). *The Nacoochee mound, White county, Georgia.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 103.

PRUDDEN (T. Mitchell). *The circular kivas of small ruins of the San Juan watershed.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 33-58.

— *A further study of prehistoric small house ruins in the San Juan watershed.* Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. V, n° 1, 1918, p. 1-50.

SCHRABISCH (Max). *Mountain haunts of the coastal Algonquian.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 139-152.

SELLARDS (E. H.). *Further notes an human remains from Vero, Florida.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 239-251.

SKINNER (Alanson). *Chronological relations of coastal Algonquian culture.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 52-58.

SMITH (Harlan I.). *Remarkable stone sculptures from Yale, British Columbia.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 31-34.

— *The archaeological collection from the southern interior of British Columbia.* Museum of the geological Survey, Canada. Archaeology. Ottawa, 1913.

— *Archeological studies in northern Nova Scotia.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 35-36.

SPIER (Leslie). *New data on the Trenton argillite culture.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 181-189.

— *Zuñi chronology.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. III, 1917, p. 280-283.

— *An outline for a chronology of Zuñi ruins.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVIII, part III, 1917, p. 207-331.

— *Notes on some little Colorado ruins.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVIII, part IV, 1918, p. 333-362.

STERNS (Fred H.). *Ancient lodge sites on the Missouri in Nebraska.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 135-137.

— *A stratification of cultures in eastern Nebraska.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 121-127.

WHELPLEY (H. M.). *An unusual indian flint notched hoe.* Missouri historical Society collections. Saint-Louis, t. IV, 1914, p. 352-355.

WILLOUGHBY (Charles C.). *The « red-paint people » of Maine.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 406-409.

— *The art of the great earthwork builders of Ohio* Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1916. Washington, 1917, p. 489-500.

— *The serpent mound of Adams county, Ohio,* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 153-163.

WILSON (Lucy L. W.). *A prehistoric anthropomorphic figure from the Rio Grande bassin.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 548-551.

— *Hand sign or avanyu. A note on a Pajaritan biscuit-ware motif.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 310-317.

WINTEMBERG (W. J.). *Culture of a prehistoric Iroquoian site in eastern Ontario.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 37-42.

WISSLER (Clark). *The application of statistical methods to the data on the Trenton argillite culture.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 190-197.

— *The genetic relations of certain forms in american aboriginal art.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America. Washington, t. II, 1916, p. 224-226.

— *Archaeology of the Polar Eskimo.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, t. XXII, part II, 1918, p. 103-166.

Amérique Centrale.

ALLENDE (Leonor). *Arquitectura Maya.* Boletín de la Academia Nacional de Ciencias de Córdoba, Buenos-Aires, t. XX, 1915, p. 97-102.

BAUER-THOMA (W.). *Die Zapotheke und Mixes des Staates Oaxaca der Republik Mexiko.* Bœssler-Archiv, t. V, 1915, p. 75-97.

BEYER (Hermann). *Sobre antigüedades del Pedregal de S. Angel.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXVII, n° 1, mai 1918, p. 1-16.

— *Una representación auténtica del uso del Omichicahuaztli.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXIV, n°s 4-9, juin 1916, p. 129-136.

BRETON (A. C.). *Some Mexican clay heads.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 33-34.

— *Central American dance scenes.* Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 185-186.

— *Preliminary study of the north building (Chamber C), Great Ball Court, Chich'en Itzá, Yucatan.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 187-194.

CALLEGARI (C. V.). *Alcuni oggetti messicani antichi del Museo antropologico-etnografico di Firenze.* Feltre, 1914, 18 p.

CAPITAN (L.). *Le couteau de pierre à sacrifices humains de l'ancien Mexique dans deux livres du XVIIe siècle. Comparaison avec deux pièces originales.* Revue anthropologique, Paris, t. XXVI, 1916, p. 433-439.

ENGERRAND (G.). *Les mutilations dentaires chez les anciens Mayas.* Revue anthropologique, Paris, t. XXVII, 1917, p. 488-492.

— *Étude préliminaire sur les ornements de coquilles des anciens Mexicains.* Revue anthropologique, Paris, t. XXVII, 1917, p. 81-85.

— *Les travaux de l'École internationale d'archéologie et d'ethnologie américaines pendant l'année 1912-1913.* Revue anthropologique, Paris, t. XXIV, 1914, p. 239-243.

GAMIO (Manuel). *Investigaciones arqueológicas en México, 1914-15. Investigaciones de la Inspección general de monumentos arqueológicos de la República mexicana.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 125-133.

HAEBERLIN (Herman K.). *Types of ceramic art in the valley of Mexico.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 61-70.

HAGAR (Stansbury). *The maya zodiac at Acanceh.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIV, 1914, p. 88-95.

— *The maya day sign Manik.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 488-491.

HAGAR (Stansbury). *The american zodiac.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 518-532.

— *The maya zodiac at Santa Rita, British Honduras.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, December 27-31, 1915, Washington, 1917, p. 211-219.

HENNING (Paul). *El fémur esgrafiado de Tláhuac.* Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología, México, t. V, 1914, p. 261-278.

— *Disertaciones científicas de autores alemanes en México. IV. La arqueología mexicana como norma para el estudio de las antigüedades nahoa-pipiles. El Xipe del Tazumal de Chalchuapa, departamento de Santa Ana, Rep. de El Salvador.* México, 1918, 30 p.

HESTERMANN (Ferd.). *Die Maya-Kultur Mittel-Amerikas (Sprache, Schrift, Literatur, Kalender und Bauwerke).* Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. Vienne, t. XLV, 1915. Sitzungsberichte der anthropologischen Gesellschaft in Wien, p. 8-9.

HOLMES (W. H.). *The great dragon of Quirigua, Guatemala.* Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1916. Washington, 1917, p. 447-460.

HUNTINGTON (Ellsworth). *Maya civilization and climatic changes.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 150-164.

JOYCE (Thomas A.). *Central American and West Indian archaeology.* Londres, Philip Lee Werner, 1916, XVI-270 p.

JUDD (Neil M.). *The use of glue molds in reproducing aboriginal monuments at Quirigua, Guatemala.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 128-138.

KREICHGAUER (D.). *Les mythologies et les calendriers de l'ancien Mexique.* Semaine d'Ethnologie religieuse. Compte rendu analytique de la IIe session, Louvain, 27 août-4 septembre 1913. Paris, 1914, p. 315-333.

— *Die Astronomie des Kodex Nuttall. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte Zentralamerikas.* Anthropos, t. X-XI, 1915-1916, p. 1-23.

— *Kosmische Vorstellungen im Bilde prähistoricher Zeit.* Anthropos, t. X-XI, 1915-1916, p. 272-274.

— *Das Symbol für « Kampf » im alten Mexiko.* Anthropos, t. IX, 1914, p. 381-391.

— *Ueber Sonnen- und Mondfinsternisse in der Dresdener Maya-Handschrift.* Anthropos, t. IX, 1914, p. 1019.

— *Die Sternbilder im alten Mexiko.* Anthropos, t. X-XI, 1915-1916, p. 1080-1082.

— *Die astronomischen Kenntnisse der Indianer von Mexiko.* Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-historische Klasse, 1917.

— *Die Klapptore am Rande der Erde in der altmexikanischen Mythologie und einige Beziehungen zur alten Welt.* Anthropos, t. XII-XIII, 1917-1918, p. 272-312.

— *Studien zum aztekischen Codex Borbonicus, besonders über dessen Astronomie.* Anthropos, t. XII-XIII, 1917-1918, p. 497-512.

— *Stab und Besen im alten Mexiko.* Anthropos, t. XII-XIII, 1917-1918, p. 709-710.

LEHMANN (Walter). *Ein kostbares Raüchergefäss aus Guatemala.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVIII, 1916, p. 335-339.

LONG (Richard C. E.). *The Maya and Christian eras.* Man, Londres, t. XVIII, 1918, p. 121-126, 132-138.

— *The highest known Maya number.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 39-42.

— *The date of the Maya ruins at Santa Rita, British Honduras.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 59-61.

MacCurdy (George Grant). *The Octopus motive in ancient Chiriquian art.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 366-383; Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. I, 1915, p. 499-503.

Mason (J. Alden). *Remarks on the Aztec calendar system.* American anthropologist. Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 296-299.

Mena (Ramón). *Monografías de arqueología mexicana. Altares-incensarios a Chalchiuhtlicue y a Macuilxochitl.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXIII, nos 9-10, mars 1914, p. 329-333.

— *Monografías de arqueología nacional. Dos vasos preteotihuacanos.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXIV, nos 4-9, juin 1916, p. 115-120.

— *Codice « Tepetlan ».* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXII, nos 9-10, fév. 1914, p. 435-440.

Morley (Raymond K.). *On computations for the Maya calendar.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 49-61.

Morley (Sylvanus Griswold). *An introduction to the study of the Maya hieroglyphs.* Bureau of American Ethnology, Bulletin 57, Washington, 1915.

— *The Hotun as the principal chronological unit of the old Maya empire.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 195-201.

— *The rise and fall of the Maya civilization in the light of the monuments and the native chronicles.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 140-149.

Motezuma (P. Diego Luis de). *Corona mexicana ó Historia de los nueve Motezumas.* Edición y prólogo de Lucas de Torre. Madrid. Biblioteca Hispania, 1914, viii-512 p.

Palacios (Enriqne Juan). *La piedra del sol y el primer capitulo de la historia de México.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXVIII, nº 1-2, sept. 1918, p. 1-100.

Regnault (Félix). *Terre cuite précolombienne représentant la manière dont était obtenue la déformation du crâne.* Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Paris, VIe série, t. V, 1914, p. 180-181.

Rickards (Constantine G.). *The ruins of Yucu-Tichiyo.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 139.

Rippen (Bene van). *Pre-columbian operative dentistry of the Indians of Middle and South America.* The Dental Cosmos, Philadelphia, vol. LIX, 1917, p. 861-873.

Safford (William Edwin). *A forgotten cereal of ancient America.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 286-297.

Salinas (Miguel). *Tamoanchan. Estudio bibliográfico acerca de un libro del Illmo. Sr. don Francisco Plancarte y Navarrete.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXVII, nº 1, p. 51-64.

Sapper (Karl). *Ueber eine vierzierte Baumkalabasse aus dem Sumo-Gebiet (Nicaragua).* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 206-210.

Seler (E.). *Beobachtungen und Studien in den Ruinen von Palenque.* Abhandlungen der Königlichen preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1915, Phil.-hist. Klasse, nº 5, 128 p.

Seler (E.). *Die alten Bauten von Hochób im Staate Campeche.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVII, 1915, p. 269-270.

— *Die Ruinen von Uxmal.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVII, 1915, p. 429-432.

— *Altmexikanische Knochenrassel.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVIII, 1916, p. 392-402.

— *Die Quetzalcouatl-Fassaden yukatekischer Bauten.* Abhandlungen der Königlichen preussischen Akademie der Wissenschaften. Berlin, 1916, Phil.-hist. Klasse, n° 2.

Seler-Sachs (Caecilie). *Frauenleben im Reiche der Azteken, ein Blatt aus der Kulturgeschichte Alt-Mexikos.* Berlin, Dietrich Reimer, 1919, viii-108 p.

— *Die Huaxteca-Sammlung des Kgl. Museums für Völkerkunde zu Berlin.* Baessler-Archiv, t. V, 1915, p. 98-135.

Spinden (Herbert J.). *Ancient civilizations of México and Central America.* American Museum of natural History. Handbook Series n° 3. New-York, 1917, 238 p.

— *Notes on the archaeology of Salvador.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 446-487.

— *Recent progress in the study of Maya art.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 165-177.

— *The question of the zodiac in America.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 53-80.

Thompson (Edward H.). *Recent excavations in northern Yucatan.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 202-205.

Wardle (H. Newell). *Incense burners from a cave near Orizaba, Mexico.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 134-138.

Waterman (T. T.). *The delineation of the day-signs in the Aztec manuscripts.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XI, 1916, p. 297-398.

Antilles.

Aitken (Robert T.). *Porto Rican burial caves.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 224-228.

— *A Porto Rican burial cave.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 296-309.

Booy (Theodoor de). *Pottery from certain caves in eastern Santo Domingo, West Indies.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 69-97.

— *Certain archaeological investigations in Trinidad, British West Indies.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 471-486.

— *Indian petroglyphs in the Antilles.* Forward. Philadelphia, t. XXXVI, n°s 17-18, 1917.

— *Buried treasure in the West Indies.* Forward. Philadelphia, t. XXXVII, 13 avril 1918.

— *Archeological investigations in the Virgin Islands.* Scientific american Supplement, n° 2180, 13 octobre 1917, p. 232-234.

Booy (Theodoor de). *Archeological notes on the Danish West Indies.* Scientific american Supplement, n° 2189, 15 décembre 1917, p. 376-377.

— *Certain similarities in amulets from the Northern Antilles.* Holmes anniversary volume, Washington, 1916, p. 24-30.

Fewkes (J. Walter). *Relations of aboriginal culture and environment in the lesser Antilles.* Bulletin of the American geographical Society, New-York, t. XLVI, 1914, p. 662-678.

— *Prehistoric objects from a shell-heap at Erin Bay, Trinidad.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 200-220.

— *A prehistoric stone collar from Porto Rico.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 319-330.

— *Archaeology of Barbados.* Proceedings of the national Academy of Sciences, Washington, t. Ier, 1915, p. 47-51.

— *Engraved celts from the Antilles.* Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New-York, t. II, n° 2, 1915, 12 p.

Haeberlin (Herman K.). *Some archaeological work in Porto Rico.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 214-238.

Huckerby (Thomas). *Petroglyphs of St. Vincent, British West Indies.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 238-244.

Josselin de Jong (J. P. B. de). *The praecolumbian and early postcolumbian aboriginal population of Aruba, Curaçao, and Bonaire.* Internationales Archiv für Ethnographie, t. XXIV, 1918, p. 51-114.

Mason (J. Alden). *Excavation of a new archeological site in Porto Rico.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 220-223.

Amérique du Sud.

Ambrosetti (Juan B.). *Una leyenda representada en los escarificadores de madera recogidos en el noroeste de la República argentina.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 264-265.

Ameghino (Carlos). *El fémur de Miramar, una prueba más de la presencia del hombre en el terciario de la República argentina. Nota preliminar.* Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVI, 1915, p. 433-450.

— *Los yacimientos arqueolíticos y osteolíticos de Miramar; las recientes investigaciones y resultados referentes al hombre fósil.* Physis, Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 14-27.

— *Estudios paleontológicos : Los yacimientos fosiliferos del valle de Santa María en Catamarca y Tucumán; Sobre mamíferos fósiles del piso araucanense de Catamarca y Tucumán; Sobre algunos huesos fósiles que presentan surcos erróneamente atribuidos á la acción del hombre; Sobre un colmillo del oso fósil (Arctotherium) del ensenadense de Buenos Aires, trabajado por el hombre contemporáneo; Sobre algunos restos humanos fósiles descubiertos por el Doctor Carlos Díaz, en Río Hondo y sobre el arma de piedra que los acompañaba; La cuestión del hombre terciario en la Argentina.* Primera reunión nacional de la Sociedad argentina de ciencias naturales, Tucumán, 1916, Sección de paleontología, p. 145-165. Buenos Aires, 1917.

Bingham (Hiram). *Types of Machu Picchu pottery.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 257-271.

Bingham (Hiram). *The ruins of Espiritu Pampa, Peru.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 185-199.

— *The story of Machu Picchu.* The national geographic Magazine, Washington, t. XXVII, n° 2, février 1915, p. 172-216.

— *Further explorations in the land of the Incas. The Peruvian expedition of 1915 of the national geographic Society and Yale University.* The national geographic Magazine, Washington, t. XXIX, n° 5, mai 1916, p. 431-473.

— *The Inca peoples and their culture.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 253-260.

Boman (Eric). *El Pucará de los Sauces, una fortaleza de los antiguos Diaguitas en el departamento de Sanagasta, provincia de La Rioja (República argentina).* Physis, Buenos Aires, t. II, 1916, p. 136-145.

— *Una momia de Salinas Grandes (Puna de Jujuy).* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXV, 1918, p. 94-102.

— *Estatuitas de aspecto fálico de la región diaguita, que no representan falos.* Physis, Revista de la Sociedad argentina de ciencias naturales, Buenos Aires, t. II, 1916, p. 448-456.

— *Las ruinas de Tinti en el Valle de Lerma (Provincia de Salta).* Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, Buenos Aires, t. XXVIII, 1916, p. 521-540.

— *Pipas de fumar de los antiguos Diaguitas (Resumen).* Physis, Buenos Aires, t. III, 1917, p. 87-88.

— *Petróglifo de los Angeles, Sierra del Ambato (Catamarca).* Physis, Buenos Aires, t. III, 1917, p. 230-233.

Boman (Eric) et Torres (Luis María). *Proyecto de leyenda uniforme para mapas arqueológicos de la República argentina y de la América del Sud en general.* Primera Reunión nacional de la Sociedad argentina de ciencias naturales, Tucumán, 1916. Buenos Aires, 1919, p. 494-503.

Booy (Theodoor de). *Notes on the archaeology of Margarita Island, Venezuela.* Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. II, n° 5, 1916, 28 p.

Breton (A. C.). *Peruvian tapestries at Toronto.* Man, Londres, t. XVIII, 1918, p. 33-36.

Brünning (Enrique). *Provincia de Lambayeque. Contribución arqueológica.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXII, 1916, p. 197-201.

Buchwald (Otto von). *Tiahuanaco y Cuzco.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 105-108.

— *Migraciones sud-americanas.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 227-236.

— *Notas acerca de la arqueología del Guayas.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 237-252.

— *Tolas ecuatorianas.* Physis, Buenos Aires, t. III, 1917, p. 250-262.

— *Los primeros Incas. Un ensayo.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. III, 1919, p. 115-121.

Buschan (Georg). *Die Inka und ihre Kultur im alten Perú.* La Cultura latino-americana, Cöthen, t. I, 1915-1918, p. 417-461.

Cook (O. F.). *Staircase farms of the Ancients.* The national geographic Magazine. Washington, t. XXIX, n° 5, mai 1916, p. 474-534.

Cossío (José Gabriel). *Machupiccho. Ciudad preincaica en el valle del Vilcanota.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXVIII, 1912, p. 147-161.

— *Expedición científica de la Universidad de Yale en el Cusco.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 10-24.

Debenedetti (Salvador). *Los yacimientos arqueológicos occidentales del valle de Famatina (Provincia de La Rioja).* Physis, Buenos Aires, t. III, 1917, p. 386-404.

— *La XIVᵃ expedición arqueológica de la Facultad de Filosofía y Letras. Nota preliminar sobre los yacimientos de Perchel, Campo Morado y La Huerta, en la Provincia de Jujuy.* Physis, Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 196-207.

— *Las ruinas prehispánicas de El Alfarcito (Departamento de Tilcara, Provincia de Jujuy).* Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba. Buenos Aires, t. XXIII, 1918, p. 287-318.

— *Investigaciones arqueológicas en los valles preandinos.* Revista de la Universidad de Buenos Aires. Buenos Aires, 1917, t. XXXII, p. 61-99, 226-256, t. XXXIV, p. 122-167, 339-405.

Deyrolle et Reinburg. *Notes d'anthropologie guyanaise.* Revue anthropologique, Paris, t. XXVI, 1916, p. 302-309.

Estudios paleográficos. Escritura chibcha. Jeroglíficos de las rocas de « El Abra », Zipaquirá. El Campesino, Zipaquirá, nº 194, 5 octobre 1919.

Giesecke (Alberto A.). *Una excursión a Machupiccho, ruina antigua en La Convención.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. XXVIII, 1912, p, 294-300.

Ihering (Hermann von). *Das Alter des Menschen in Südamerika.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1919, p. 249-266.

Jijón y Caamaño (J.). *Una punta de jabalina de Puengasi, Provincia de Pichincha (Ecuador).* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. I, 1918, p. 109-111.

— *Estudios de prehistoria americana.* II. *Contribución al conocimiento de los aborígenes de la Provincia de Imbabura en la República del Ecuador.* Madrid, Blass et Cie, s. d., 1 vol., 351 pages.

— *Artefactos prehistóricos del Guayas.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 253-275; t. II, 1919, p. 208-216.

Jijón y Caamaño (J.) et Larrea (Carlos M.). *Un cementerio incasico en Quito y notas acerca de los Incas en el Ecuador.* Revista de la Sociedad « Juridico-Literaria ». Quito, t. XX, 1918, p. 159-260.

Kunike (Hugo). *Goldaltertümer der Chibcha.* Internationales Archiv für Ethnographie, t. XXIV, 1916, p. 23-32.

— *Jaguar und Mond in der Mythologie des andinen Hochlandes.* Leipzig, 1915, 24 p.

Larrea (C. M.). *Nota acerca de dos objetos arqueológicos de oro hallados en Imbabura.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. II, 1919, p. 208-216.

Larrea (Carlos M.) et Jijón y Caamaño (Jacinto). *Notas acerca de la arqueología de la Provincia de Esmeraldas.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. III, 1919, p. 85-109.

Latcham (Ricardo E.). *Una estación paleolítica en Taltal.* Santiago, 1915, 24 p.

Leguizamón (Martinio). *Etnografía del Plata. El origen de las boleadoras y el lazo.* Revista de la Universidad de Buenos Aires, Buenos Aires, t. XLI, 1919, p. 206-256.

Lehmann-Nitsche (Robert). *Botones labiales y discos auriculares de piedra procedentes de la región norte de la desembocadura del Río Negro (Patagonia septentrional).* Revista del Museo de La Plata, Buenos Aires, t. XXIII, 1916, p. 285-290.

Lehmann-Nitsche (Robert). *Nuevas hachas para ceremonias procedentes de Patagonia.* Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, Buenos Aires, t. XXVIII, 1916, p. 409-426.

Mathewson (C. H.). *A metallographic description of some ancient Peruvian bronzes from Machu Picchu.* The American Journal of Science, t. XL, 1915, p. 525-602.

Mead (Charles W.). *The Puma motive in ancient peruvian art.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 261-263.

— *Prehistoric bronze in South America.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XII, part II, 1915, p. 15-52.

Means (Philip Ainsworth). *A note on two stone objects from Southern Bolivia.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 245-246.

— *A survey of ancient Peruvian art.* Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences. New Haven, t. XXI, 1917, p. 315-442.

— *Las relaciones entre Centro-América y Sud-América en la época prehistórica.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIII, 1917, p. 152-165.

— *An outline of the culture-sequence in the Andean area.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 236-252.

Meiller (R.). *Note sur un cimetière précolombien à Cruz-Grande (Chili).* Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Paris, VIe série, t. VII, 1916, p. 233-237.

Nordenskiöld (Erland). *Incallacta, eine befestigte und von Inca Tupac Yupanqui angelegte Stadt.* Ymer, Stockolm, 1915, p. 169-185.

— *Die östliche Ausbreitung der Tiahuanacokultur in Bolivien und ihr Verhältnis zur Aruakkultur in Mojos.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLIX, 1917, p. 10-20.

— *Spieltische aus Peru und Ecuador.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. L, 1918, p. 166-171.

Nuevas investigaciones geológicas y antropológicas en el litoral marítimo sur de la provincia de Buenos Aires. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVI, 1915, p. 417-431.

Outes (Félix F.). *Nuevo jalón septentrional en la dispersión de representaciones plásticas de la cuenca paranaense y su valor indicador.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXV, 1918, p. 53-66.

— *La materialización del cherruve araucano.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXIII, 1917, p. 81-86.

— *El primer hallazgo arqueológico en la isla de Martín García.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXII, 1917, p. 265-277.

— *Valor del hallazgo de una pipa de piedra tallada en la provincia de Entre Ríos.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXII, 1917, p. 278-282.

— *Nuevos rastros de la cultura Guaraní en la cuenca del Paraná inferior.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXV, 1918, p. 153-182.

— *Sobre el hallazgo de un arpón de hueso en la región de Cabo blanco (Gobernación de Santa Cruz).* Physis, Buenos Aires, t. II, 1916, p. 272-276.

— *Las placas grabadas de Patagonia. Examen crítico del material conocido y descripción de nuevos ejemplares.* Revista de la Universidad de Buenos Aires, Buenos Aires, t. XXXII, 1916, p. 611-624.

Outes (Félix F.). *Las hachas insignias patagónicas. Examen crítico del material conocido y descripción de nuevos ejemplares.* Buenos Aires, 1916, 46 p.

— *La gruta sepulcral del cerrito de las Calaveras, con un examen anátomo-patológico por Angel H. Roffo.* Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, Buenos Aires, t. XXVII, 1915, p. 365-400.

— *Sobre algunos objetos de piedra de forma insólita procedentes de Patagonia.* Physis, Buenos Aires, t. I, 1914, p. 378-380.

Posnansky (Arthur). *El gran templo del sol en los Andes.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 45, 1918, p. 36-46.

— *Prähistorische Monumente im Hochlande der Anden.* Korrespondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, 44e année, Braunschweig, nos 8-12, août-décembre 1913.

— *Retratos y recuerdos de animales extinguidos en la cerámica de Sud América.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 17e année, nº 48, 1er semestre 1919, p. 140-149.

Preuss (K. Th.). *Reisebrief aus Kolumbien.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 106-113.

Putnam (Edward K.). *The Davenport collection of Nazca and other Peruvian pottery.* Proceedings of the Davenport Academy of Sciences, Davenport, t. XIII, 1914, p. 17-46.

Rengifo (Roberto). *Noticias y comentarios arqueológicos.* Actes de la Société scientifique du Chili, Santiago, 2e série, t. XXVIII, 1918, p. 43-74.

Restrepo Tirado (Ernesto). *Catálogo general del Museo de Bogotá. Arqueología.* Bogotá, 1917, 101 pages.

Reutter. *Analyses de deux masses ayant servi aux Incas à embaumer leurs morts.* Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Paris, VIe série, t. VI, 1915, p. 288-293.

Romero (A. A.). *La obra de Florentino Ameghino ; La importancia de los hallazgos paleolíticos de Chapalmalán (Miramar); El origen del caballo en América.* Buenos Aires, 1915, xv-iv-95 p.

Schmidt (Max). *Die Guato und ihr Gebiet; Ethnologische und archäologische Ergebnisse der Expedition zum Caracara-Fluss in Matto-Grosso.* Baessler-Archiv, Leipzig et Berlin, t. IV, 1914, p. 251-283.

Seler (Eduard). *Ornamentik der Nasca-Töpferei.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. L, 1918, p. 177-178.

— *Präparierte Feindesköpfe bei den Jivaro-Stämmen des oberen Marañon und bei den alten Bewohnern des Departements Ica an der Küste von Peru.* Baessler-Archiv, Berlin, t. VI, 1916, p. 82-86.

Simoens da Silva (Antonio Carlos). *Nephrite in Brazil.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 229-235.

Spinden (Herbert J.). *New data on the archaeology of Venezuela.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. II, 1916, p. 325-328.

Tello (Julio C.). *El uso de las cabezas humanas artificialmente momificadas y su representación en el antiguo arte peruano.* Lima, 1918, 60 p.

Torres (Luis María) et Ameghino (Carlos). *Informe preliminar sobre las investigaciones geológicas y antropológicas en el litoral marítimo sur de la Provincia de Buenos Aires.* Revista del Museo de La Plata, Buenos Aires, t. XX, 1913, p. 153-167.

Uhle (Max). *The Nazca pottery of ancient Peru.* Proceedings of the Davenport Academy of Sciences, Davenport, t. XIII, 1914, p. 1-16.

— *Ausgrabungen im nördlichen Chile.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLV, 1913, p. 1141-1142.

— *Los aborigenes de Arica.* Revista histórica, Lima, t. VI, 1918, p, 5-26.

— *Las ruinas de Moche.* Boletín de la Sociedad geográficâ de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 57-71.

— *La arqueología de Arica y Tacna.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. III, 1919, p. 1-48.

Urteaga (Horacio H.). *Informe sobre los observatorios astronómicos ó piedras del sol de los Incas.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXIX, 1913, p. 40-46.

— *La escritura en el antiguo Perú.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXVIII, 1912, p. 341-350.

— *Bocetos históricos.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXI, 1915, p. 300-305 ; 2e série, Lima, 1919.

— *El fetichismo de los Yungas y los huacos simbólicos de Nazca y del Chimú.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXII, 1916, p. 165-182.

ETHNOGRAPHIE.

Généralités.

Haltenberger (Michael). *Primitive carriers in land transportation.* Bulletin of the American geographical Society, New-York, t. XLVII, 1915, p. 729-745.

Sébillot (Paul). *Le Folk-Lore. Littérature orale et ethnographie traditionnelle* (Encyclopédie scientifique. Bibliothèque d'anthropologie). Paris, O. Doin, 1913, xxiv-393 p.

Amérique en général.

Babcock (Wm. H.). *Legends of the New World.* Boston, Badger, The Gorham Press, 1919, 155 p.

Hedley (Charles). *Transport of the coco-nut across the Pacific Ocean.* Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 12-13.

Hough (Walter). *The distribution of man in relation to the invention of fire-making methods.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 257-263.

— « *The distribution of the methods of fire-making* ». *Reply.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 303.

Montandon (George). *La généalogie des instruments de musique et les cycles de civilisation.* Archives suisses d'anthropologie générale, Genève, t. III, 1919, p. 1-120.

Roth (H. Ling). *Studies in primitive looms.* The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland, Londres, t. XLVI, 1916, p. 284-308, t. XLVII, 1917, p. 113-150, 323-366, t. XLVIII, 1918, p. 103-145.

SCHRADER (F.). *Emploi ornemental d'un symbole solaire dans les deux Amériques.* Revue anthropologique, Paris, t. XXVIII, 1918, p. 236-241.

WALLIS (W. D.). *Removing the skins of animals by inflation.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 597-601.

Amérique du Nord.

ADAM (Leonhard). *Stammesorganisation und Häuptlingstum der Wakashstämme.* Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft, t. XXXV, fasc. 2-3, p. 105-430.

The Attiwandarons or nation of the Neutrals. Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1913, p. 7-20.

BALCH (Edwin Swift). *The art of George Catlin.* Proceedings of the American philosophical Society, Philadelphia, t. LVII, 1918, p. 144-154.

BARBEAU (C. Marius). *Contes populaires canadiens.* The Journal of American Folk-Lore, Lancaster et New-York, t. XXIV, n° CXI, janv.-mars 1916, p. 1-136, t. XXX, n° CXV, janv.-mars 1917, p. 1-140.

— *La belle-jarretière-verte. Conte populaire canadien.* Le Parler français, Québec, t. XV, 1916-1917, p. 8-19.

— *Les traditions orales françaises au Canada.* Le Parler français, Québec, t. XV, 1916-1917, p. 300-318.

— *Folk-lore canadien.* Le Parler français, Québec, t. XVI, 1917-1918, p. 225-226, 263-264, 312-313.

— *Growth and federation in the Tsimshian phratries.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 402-408.

— *Supernatural beings of the Huron and Wyandot.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 288-313.

— *Iroquoian clans and phratries.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, t. 392-402.

— *Parallel between the nordwest coast and Iroquoian clans and phratries.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 403-405.

— *Huron and Wyandot mythology.* Canada Department of mines. Geological Survey, Memoir 80. Anthropological Series, n° 11, Ottawa, 1915.

BARRETT (S. A.). *Pomo bear doctors.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1917, p. 443-467.

— *Ceremonies of the Pomo Indians.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1917, p. 397-441.

— *The Wintun Hesi ceremony.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XIV, n° 4, mars 1919, p. 437-488.

— *Myths of the southern Sierra Miwok.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XVI, n° 1, mars 1919, p. 1-28.

BIRKET-SMITH (Kay). *A geographical study of the early history of the Algonquian Indians.* Internationales Archiv für Ethnographie, 1918, t. XXIV, p. 174-222.

BOAS (Franz). *Mythology and folk-tales of the North American Indians.* The Journal of American Folk-Lore, t. XXVII, n° CVI, oct.-déc. 1914, p. 374-410.

— *Tsimshian mythology.* Thirty-first annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1909-1910. Washington, 1916, p. 29-1037.

Breton (A. C.). *Tsimshian crest poles at Hazelton and Kishpiox, B. C.* Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 137-139.

Campbell (Stanley). *The Cheyenne tipi.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 685-694.

The Chippewa Indians. Thirtieth annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1918, p. 9-24.

Cleef (Eugene van). *The Finn in America.* The Geographical Review, New-York, t. VI, 1918, p. 185-214.

Croyances et coutumes dans l'Alaska. Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. XIII, n° 3, 1919, p, 142-143.

Davis (Edward H.). *The Diegueño ceremony of the death images.* Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. V, n° 2, 1919, 33 p.

Densmore (Frances). *Teton Sioux music.* Bureau of American Ethnology, Bulletin 61, Washington, 1918.

— *Recent developments in the study of Indian music.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 298-301.

Douglass (William Boone). *Notes on the shrines of the Tewa and other Pueblo Indians of New Mexico.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 344-378.

Emmons (George T.). *The whale house of the Chilkat.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XIX, part 1, 1916, p. 1-33.

— *Portraiture among the north Pacific coast tribes.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 59-67.

Farley (Frank Edgar). *The dying Indian.* Anniversary Papers by colleagues and pupils of George Lyman Kittredge. Boston et Londres, 1913, p. 251-260.

Fletcher (Alice C.). *Concepts of nature among American natives.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 302.

— *The Indian and nature.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. I, 1915, p. 467-473.

— *The child and the tribe.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. I, 1915, p. 569-574.

— *The study of indian music.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. I, 1915, p. 231-235.

Forty-ninth annual Report of the Board of Indian Commissioners to the Secretary of the Interior, for the fiscal year ended June, 30, 1918. Washington, Government printing office, 1918.

Frachtenberg (Leo J.). « *Parallel between the northwest coast and Iroquoian clans and phratries* ». American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 579-581.

— *Myths of the Alsea Indians of northwestern Oregon.* International Journal of american Linguistics, New-York, t. I, n° 1, juillet 1917, p. 64-75.

Gaynor (W. C.). *The catholic negro in Louisiana.* Anthropos, t. IX, 1914, p. 539-545.

Gifford (Edward Winslow). *Miwok myths.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1917, p. 283-338.

— *Dichotomous social organization in south central California.* University of Cali-

fornia Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XI, 1916, p. 291-296.

Gifford (Edward Winslow). *Clans and moieties in southern California*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XIV, n° 2, mars 1918, p. 155-219.

Gilbertson (Albert Nicolay). *Some ethical phases of the Eskimo culture*. Journal of religious Psychology, t. VI, 1913, p. 321-374, t. VII, 1914, p. 45-74.

Goddard (Pliny Earle). *Notes on the Chilula Indians of northwestern California*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. X, 1914, p. 265-288.

— *Myths and tales from the San Carlos Apache*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XXIV, part I, 1918, p. 1-86.

— *Dancing societies of the Sarsi Indians*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part V, 1914, p. 459-474.

— *The Beaver Indians*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. X, part IV, 1916, p. 201-293.

Goldenweiser (A. A.). *The diffusion of clans in North America*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 118-120.

Gordon (G. B.). *Legends of Kit-selas*. University of Pennsylvania. The Museum Journal. Philadelphia, t. IX, 1918, p. 39-49.

— *A head ornament of braided hair from Alaska*. Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 58.

— *The Richard Waln Meirs collection*. University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. X, 1919, p. 26-28.

Gregory (Herbert E.). *The Navajo country*. Bulletin of the American geographical Society, New-York, t. XLVII, 1915, p. 561-577, 652-672.

Grinnell (George Bird). *The Cheyenne medicine lodge*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 245-256.

— *Early Cheyenne villages*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 359-380.

Haeberlin (H. K.). *The idea of fertilization in the culture of the Pueblo Indians*. Memoirs of the American anthropological Association. Lancaster, t. III, n° 1, janv.-mars 1916, p. 1-55.

— *Sbetetda'q, a shamanistic performance of the coast Salish*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 249-257.

— *Principles of esthetic form in the art of the north Pacific coast*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 258-264.

Harrington (John Peabody). *The Ethnogeography of the Tewa Indians*. Twenty ninth annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1907-1908. Washington, 1916, p. 29-636.

Harrington (M. R.). *Sacred bundles of the Sac and Fox Indians*. University of Pennsylvania. The University Museum. Anthropological publications. Philadelphia, t. IV, n° 2, 1914, p. 121-262.

Harris (W. R.). *Practice of medicine and surgery by the Canadian tribes in Champlain's time*. Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1915, p. 35-57.

Hartland (E. Sidney). *Matrilineal kinship, and the question of its priority*. Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. IV, n° 1, janv.-mars 1917, p. 1-87.

HATT (Gudmund). *Moccasins and their relation to arctic footwear*. Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. III, n° 3, juillet-sept. 1916, p. 149-250.

— *Moccasins*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 112-115.

— *Notes on reindeer nomadisme*. Memoirs of the American anthropological Association. Lancaster, t. VI, 1919, p. 73-133.

HAWKES (Ernest William). *The « inviting-in » feast of the Alaskan Eskimo*. Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 45, Anthropological series, n° 3, Ottawa, 1913.

— *The Labrador Eskimo*. Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 91. Anthropological series, n° 14, Ottawa, 1916.

— *The dance festivals of the Alaskan Eskimo*. University of Pennsylvania. The University Museum. Anthropological publications, Philadelphia, t. VI, n° 2, 1914, p. 1-41.

HENDERSON (Junius) et HARRINGTON (John Peabody). *Ethnozoology of the Tewa Indians*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 56, Washington, 1914.

HEWITT (J. N. B.). *Some esoteric aspects of the league of the Iroquois*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 322-326.

HOUGH (Walter). *Ceremonial and other practices on the human body among the Indians*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 283-285.

— *A revival of the ancient Hopi pottery art*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 322-323.

— *The Sio Shalako at the first Mesa, July 9, 1916*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 410-415.

— *The Hopi Indian collection in the United States national Museum*. Proceedings of the United States national Museum, Washington, t. LIV, 1918, p. 235-296.

HRDLIČKA (A.). *Indian trap pits along the Missouri*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 546-547.

HUBBS-MECHLING (Wm.). *Dr Speck's « The Family hunting band »*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 299-302.

Indian games-dice. Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1915, p. 20-34.

Indian trade, travel and transportation. Twenty-eighth annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1916, p. 26-39.

JENNESS (Diamond). *The Copper Eskimos*. The Geographical Review, New-York, t. IV, 1917, p. 81-91.

— *The Eskimos of northern Alaska; a study in the effect of civilization*. The Geographical Review, New-York, t. V, 1918, p. 89-101.

JOHNSON (Amandus). *The Indians and their culture as described in swedish and dutch records from 1614 to 1664*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 277-282.

KISSELL (Mary Lois). *A new type of spinning in North America*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 264-270.

KRICKEBERG (Walter). *Einige Neuerwerbungen der nordamerikanischen Sammlung*

des Königl. Museums für Völkerkunde. Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 678-745.

KROEBER (A. L.). *Zuñi kin and clan.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVIII, part II, 1917, p. 39-205.

— *Pueblo traditions and clans.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 328-331.

— *California kinship-systems.* University of California Publications in american Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1917, p. 339-396.

— *The matrilineate again.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 571-579.

— *The tribes of the Pacific coast of North America.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 385-401.

Lacrosse. « Baggatiway » or « Le Jeu de la Crosse ». Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1914, p. 19-25.

LA FLESCHE (Francis). *Omaha and Osage traditions of separation.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 459-462.

LAIDLAW (Geo E.). *Certain Ojibwa myths.* Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1914, p. 77-79.

— *Ojibwa myths and tales.* Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1915, p. 71-90; 1916, p. 84-92; 1918, p. 74-110.

LAUFER (Berthold). *The reindeer and its domestication.* Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. IV, n° 2, 1917, p. 89-147.

— *Moccasins.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 297-301.

— *The Eskimo screw as a culture-historical problem.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 396-406.

— *Moccasins : Reply to Dr. Hatt.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 338.

LENDERS (E. W.). *Mythe des « Wah-ru-hap-ah-rah » oder des heiligen Kriegskeulenbündels.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 404-420.

LE VASSEUR (N.). *Au Pays des Esquimaux.* Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. XII, n° 4, 1918, p. 200-201.

LING ROTH (H.). *American quill work.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 12-13.

LOWIE (Robert H.). *The matrilineal complex.* University of California Publications in american Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XVI, n° 2, mars 1919, p. 29-45.

— *Ceremonialism in North America.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 602-631.

— *Societies of the Arikara Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part VIII, 1915, p. 645-678.

— *Dances and societies of the Plains Shoshone.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part X, 1915, p. 803-835.

— *The sun dance of the Crow Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol, XVI, part I, 1915, p. 1-50.

— *Societies of the Kiowa.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part XI, 1916, p. 837-851.

Lowie (Robert H.). *Family and sib.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 28-40.

— *Plains Indian age-societies : historical and comparative summary.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part XIII, 1916, p. 877-992.

— *Notes on the social organization and customs of the Mandan, Hidatsa and Crow Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XXI, part I, 1917, p. 1-99.

— *Exogamy and the classificatory system of relationship.* Proceedings of the national Academy of Sciences, Washington, t. I, 1915, p. 346-349.

— *The kinship systems of the Crow and Hidatsa.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 340-343.

— *Myths and traditions of the Crow Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New York, t. XXV, part 1, 1918, p. 1-308.

Lyman (William D.). *Indian myths of the Northwest.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXV, 1915, p. 375-395.

MacRitchie (David). *A red Indian coiffure.* Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 7-9.

Mechling (W. H.). *Malecite tales.* Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 49. Anthropological Series, n° 4, Ottawa 1914.

Merwin (B. W.). *The art of quillwork.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. IX, 1918, p. 50-55.

— *Some Ojibway buffalo robes.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VII, 1916, p. 93-96.

— *The Copper Eskimo.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VI, 1915, p. 163-168.

— *Wampum.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VII, 1916, p. 125-133.

— *The Patty Stuart Jewett collection.* University of Pennsylvania. The Museum Journal. Philadelphia, t. IX, 1918, p. 225-243.

— *Basketry of the Chitimacha Indians.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. X, 1919, p. 29-34.

Michelson (Truman). *Terms of relationship and social organization.* Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America, Washington, t. II, 1916, p. 297-300.

— *Notes on the Piegan system of consanguinity.* Holmes anniversary Volume, Washington, 1916, p. 320-333.

— *Ritualistic origin myths of the Fox Indians.* Journal of the Washington Academy of sciences, t. VI, 1916, p. 209-211.

Michelson (Truman) et Hewitt (J. N. B.). *Notes on Loewenthal's « Der Heilbringer in der irokesischen und der algonkinischen Religion ».* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 302.

The Mississangas. Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1915, p. 7-19.

Moorehead (Warren K.). *The American Indian in the United States. Period 1850-1914.* Andover, Mass., 1914, 440 pages.

Morin (Victor). *Facéties et contes canadiens.* The Journal of American Folk-Lore, Lancaster et New-York, t. XXX, n° CXV, janv.-mars 1917, p. 141-157.

Murie (James R.). *Pawnee Indian societies.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part VII, 1914, p. 543-644.

NUMELIN (Ragnar). *Grönländsk Kulturhistoria*. Ymer, Stockolm, 1917, p. 313-318.

ORCHARD (William C.). *The technique of porcupine-quill decoration among the North American Indians*. Contributions from the Museum of the American Indian. Heye Foundation, New York, t. IV, n° 1, 1916, 54 p.

The Ottawas. Twenty-eighth annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1916, p. 7-25.

PARÉ (A.). *Légendes de l'Ile-aux-Grues*. Le Parler français, Québec, t. XVI, 1917-1918, p. 109-114.

PARKER (Arthur C.). *The constitution of the Five Nations : a reply*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 120-124.

PARKINS (A. E.). *The Indians of the great lakes region and their environment*. The Geographical Review, New-York, t. VI, 1918, p. 504-512.

PARSONS (Elsie Clews). *Zuñi conception and pregnancy beliefs*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 379-383.

— *Mothers and children at Laguna*. Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 34-38.

— *The Antelope clan in Keresan custom and myth*. Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 190-193.

— *Ceremonial friendship at Zuñi*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 1-8.

— *The Zuñi A'doshlĕ and Suukĕ*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 338-347.

— *Notes on Acoma and Laguna*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 162-186.

— *The Zuñi La'mana*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 521-528.

— *War god shrines of Laguna and Zuñi*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 381-405.

— *A few Zuñi death beliefs and practices*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 245-256.

— *Notes on Zuñi*. Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. IV, n°s 3-4, 1917, p. 149-327.

— *Increase by magic : a Zuñi pattern*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 279-286.

— *Census of the « Shi'wanakwe » society of Zuñi*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 329-335.

POPE (Saxton T.). *Yahi archery*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XIII, n° 3, mars 1918, p. 103-152.

PORSILD (Morten P.). *The principle of the screw in the technique of the Eskimo*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 1-16.

— *Studies on the material culture of the Eskimo in Westgreenland*. Meddelelser om Grönland. Copenhague, 1915.

RADIN (Paul). *Some aspects of puberty fasting among the Ojibwa*. Canada Department of Mines, Geological Survey, Museum Bulletin n° 2, Anthropological Series, n° 2, Ottawa, juin 1914, 10 p.

— *Literary aspects of North American mythology*. Canada Geological Survey, Museum Bulletin n° 16, Anthropological Series, n° 6, Ottawa, 1915.

— *The social organization of the Winnebago Indians, an interpretation*. Canada Geological Survey, Museum Bulletin n° 10, Anthropological Series, n° 5, Ottawa, 1915.

RADIN (Paul). *Some myths and tales of the Ojibwa of southeastern Ontario.* Canada Department of Mines. Geological Survey. Memoir 48. Anthropological Series, n° 2, Ottawa, 1914.

RASMUSSEN (Knud). *Migrations routes of the Eskimos in Northern Greenland* (*Scientific Results of the Second Thule Expedition to Northern Greenland, 1916-1918*). The Geographical Review. New York, t. VIII, 1919, p. 180-183.

REAGAN (Albert B). *Some games of the Bois fort Ojibwa* (edited by F. W. WAUGH). American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 264-278.

ROBBINS (Wilfred William), HARRINGTON (John Peabody) et FREIRE-MARRECO (Barbara). *Ethnobotany of the Tewa Indians.* Bureau of American Ethnology, Bulletin 55, Washington, 1916.

ROBERTS (Helen H.). *Double coiling.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 601-602.

SAPIR (E.). *The social organization of the west coast tribes.* Transactions of the Royal Society of Canada, Ottawa, Section II, 3e série, t. IX, 1915, p. 355-374.

— *A girl's puberty ceremony among the Nootka Indians.* Transactions of the Royal Society of Canada, Ottawa, Section II, 3e série, t. VII, 1913, p. 67-80.

— *Time perspective in aboriginal American culture, a study in method.* Canada Department of mines, Geological Survey, Memoir 90, Anthropological Series, n° 13, Ottawa, 1916.

— *A sketch of the social organization of the Nass River Indians.* Canada Geological Survey, Museum Bulletin, n° 19. Anthropological Series, n° 7, Ottawa, 1915.

SAPPER (K.). *Die Eskimobevölkerung von Grönland und Labrador.* Petermann's Mitteilungen, t. LXIV, 1918, p. 210-218.

SHOTRIDGE (Louis). *My Northland revisited.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VIII, 1917, p. 105-115.

— *War helmets and clan hats of the Tlingit Indians.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. X, 1919, p. 43-48.

— *A visit to the Tsimshian Indians.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. X, 1919, p. 49-67.

SKINNER (Alanson). *Notes on the Plains Cree.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 68-87.

— *The cultural position of the Plains Ojibway.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 314-318.

— *Societies of the Iowa, Kansa, and Ponca Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part IX, 1915, p. 679-801.

— *Political organization, cults, and ceremonies of the Plains-Ojibway and Plains-Cree Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part VI, 1914, p. 475-542.

— *Social life and ceremonial bundles of the Menomini Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XIII, part I, 1913, p. 1-165.

— *Associations and ceremonies of the Menomini Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XIII, part II, 1915 p. 167-215.

— *A sketch of eastern Dakota ethnology.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 164-174.

SKINNER (Alanson) et SATTERLEE (John V.). *Folklore of the Menomini Indians.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XIII, part III, 1915, p. 217-546.

Smith (C. Alphonso). *Ballads surviving in the United States.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 457-458.

Smith (Reed). *The traditional ballad in the South.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 103, janv.-mars 1914.

Speck (Frank G.). *Wampum in indian tradition and currency.* Proceedings of the numismatic and antiquarian Society of Philadelphia, Philadelphia, t. XXVII, 1916, p. 121-130.

— *Medicine practices of the northeastern Algonquians.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 303-321.

— *The family hunting band as the basis of Algonkian social organization.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 289-305.

— *The eastern Algonquian Wabanaki confederacy.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 492-508.

— *Remnants of the Machapunga Indians of North Carolina.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 271-276.

— *The double-curve motive in northeastern Algonkian art.* Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 42. Anthropological Series, n° 1, Ottawa, 1914.

— *Family hunting territories and social life of various Algonkian bands of the Ottawa valley.* Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 70. Anthropological Series, n° 8, Ottawa, 1915.

— *Myths and folk-lore of the Timiskaming Algonquin and Timagami Ojibwa.* Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 71. Anthropological Series, n° 9, Ottawa, 1915.

— *The Nanticoke community of Delaware.* Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. II, n° 4, 1915, 43 p.

— *Decorative art of Indian tribes of Connecticut.* Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 75. Anthropological Series, n° 10, Ottawa, 1915.

— *The fonctions of wampum among the eastern Algonkian.* Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, vol. VI, 1919, p. 1-71.

— *Game totems among the northeastern Algonkians.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 9-18.

— *Penobscot tales.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° 107, janv.-mars 1915.

Steensby (H. P.). *An anthropogeographical study of the origin of the Eskimo culture.* Saertryk of Meddelelser om Grönland, t. I, III. Copenhague, 1916, p. 41-228.

Stefánsson (Vilhjálmur). *My life with the Eskimo*, Londres, Macmillan, 538 p.

— *Prehistoric and present commerce among the arctic coast Eskimo.* Canada Geological Survey, Museum Bulletin, n° 6, Anthropological Series, n° 3, Ottawa, 1914.

— *The Stefánsson-Anderson arctic expedition of the American Museum : preliminary ethnological report.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XIV, part I, 1914, p. 1-395.

— *« Living off the country » as a method of arctic exploration.* The Geographical Review, New-York, t. VII, 1919, p. 291-310.

Stevenson (Matilda Coxe). *Ethnobotany of the Zuñi Indians.* Thirtieth annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1908-1909. Washington, 1915, p. 31-453.

Swanton (John R.) *The social significance of the Creek confederacy*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 327-334.

— *Pueblo clans : a reply*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 463.

— *An early account of the Choctaw Indians*. Memoirs of the American anthropological Association, Lancaster, t. V, n° 2, 1918, p. 51-72.

— *Some Chitimacha myths and beliefs*. The Journal of american Folk-lore, t. XXX, n° CXVIII, octobre-décembre 1917, p. 474-478.

— *Animal stories from the Indians of the Muskhogean stock*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVI, n° CI, juillet-septembre 1913, p. 193-218.

— *Identity of the Westo Indians*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 213-216.

Swanton (John R.) et Dixon (Roland B.). *Primitive american history*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 376-412.

Thalbitzer (William). *The Ammassalik Eskimo, contributions to the ethnology of the East Greenland natives*. Meddelelser om Grönland, t. XXXIX, Copenhague, 1914.

— *Hos Ostgrönlaenderne i Grönlands Sydfjorde, naermest Kap Farvel, Sommeren 1914*. Ymer, Stockolm, 1917, p. 1-35.

Thalbitzer (W.) et Thuren (Hjalmar). *Melodies from East Greenland*. The Ammassalik-Eskimo, part II, n° 2. Meddelelser om Grönland. Copenhague, 1914.

Thuren (Hjalmar). *On the Eskimo music in Greenland*. The Ammassalik-Eskimo, Part II, n° 1. Meddelelser om Grönland. Copenhague, 1914.

Tionnontades. The Petuns or Tobacconation of Nottawasaga lowlands. Annua-archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontal rio. Toronto,-1914, p. 7-18.

Vaillancourt (Émile). *Au Labrador canadien*. Bulletin de la Société de Géographie de Québec, Québec, t. XIII, n° 5, sept.-oct. 1919, p. 287-295.

Walker (J. R.). *The Sun dance and other ceremonies of the Oglala division of the Teton Dakota*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVI, part II, 1917, p. 51-221.

Waterman (T. T.). *The Yana Indians*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XIII, n° 2, fév. 1918, p. 35-102.

— *The explanatory element in the folk-tales of the North American Indians*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 103, janv.-mars 1914.

Waugh (F. W.). *Iroquois foods and food preparation*. Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 86. Anthropological Series, n° 12, Ottawa, 1916.

Will (George F.). *Criticism of « Some Verendrye enigmas »*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 291-297.

Wissler (Clark). *Comparative study of Pawnee and Blackfoot rituals*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 335-339.

— *Culture of the North American Indians occupying the Caribou area and its relation to other types of culture*. Proceedings of the national Academy of sciences, Washington, t. I, 1915, p. 51-54.

— *The diffusion of horse culture among the North American Indians*. Proceedings of the national Academy of sciences, Washington, t. I, 1915, p. 254-256.

WISSLER (Clark). *The distribution and functions of tribal societies among the Plain Indians : a preliminary report*. Proceedings of the national Academy of sciences, Washington, t. I, 1915, p. 401-403.

— *Material cultures of the North American Indians*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 447-505.

— *Societies and danse associations of the Blackfoot Indians*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part IV, 1913, p. 357-460.

— *General discussion of shamanistic and dancing societies*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XI, part XII, 1916, p. 853-876.

— *Harpoons and darts in the Stefánsson collection*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XIV, part II, 1916, p. 397-443.

— *Structural basis of the decoration of costumes among the Plains Indians*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVII, part III, 1916, p. 93-114.

— *The influence of the horse in the development of Plains culture*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 1-25.

— *Costumes of the Plains Indians*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVII, part II, 1915, p. 39-91.

— *Riding gear of the North American Indians*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVII, part I, 1915, p. 1-38.

— *The Sun dance of the Blackfoot Indians*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XVI, part III, 1918, p. 223-270.

Wood and wood products. Their uses by the prehistoric Indians of Ontario. Thirtieth annual archaeological Report, Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1918, p. 25-48.

Amérique centrale.

BOIS (D.) et DIGUET (Léon). *Une plante alimentaire peu connue du Mexique. Dalembertia populifolia* Baillon. *Euphorbiacée à tubercules comestibles*. Extrait de l'Agriculture pratique des Pays chauds, Paris, 1914, 9 p.

BURKITT (Robert). *A Guatemala myth. : The hils and the corn*. University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. IX, 1918, p. 273-289.

CASTILLÓ LEDÓN (Luis). *Antigua literatura indígena mexicana*. Cultura, México, t. V, n° 4, 1917.

COPE (Leona). *Calendars of the Indians North of Mexico*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XVI, n° 4, novembre 1919, p. 119-176.

ENGERRAND (Georges) et RAMIREZ CASTANEDA (I.). *Les simples destinés à des usages médicaux ou superstitieux vendus au marché de Zumpango, Mexique*. Revue anthropologique, Paris, t. XXV, 1915, p. 55-62.

GANN (Thomas). *The « Chachac » or rain ceremony, as practised by the Maya of Southern Yucatan and Northern British Honduras*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 409-418.

Gordon (G. B.). *Guatemala myths*. University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VI, 1915, p. 103-144.

Hague (Eleanor). *Spanish-american folk-songs* (published by the American Folklore Society). Lancaster et New-York, 1917.

Loewenthal (John). *Zur Mythologie des jungen Helden und des Feuerbringers*. Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. L, 1918, p. 42-63.

Peñafiel (Antonio). *Cerámica mexicana y loza de Talavera de Puebla. Epoca colonial y moderna*. México, 1910, 54 p., 61 planches.

Popenoe (Wilson). *The useful plants of Copan*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919. p. 125-138.

Waterman (T. T.). *Bandelier's contribution to the study of ancient Mexican social organization*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1917, p. 249-282.

Antilles.

Booy (Theodoor de). *Certain west-indian superstitions pertaining to celts*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° CVII, janvier-mars 1915, p. 78-82.

— *A strange west Indian industry*. Forward, Philadelphia, 19 octobre 1918.

Joyce (T. A.). *Note on a wooden stool from the Island of Eleuthera, Bahamas*. Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 1-2.

Merwin (B. W.). *A voodoo drum from Hayti*. University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VIII, 1917, p. 123-125.

Poncet (Carolina). *El romance en Cuba*. Revista de la Facultad de Letras y Ciencias. Habana, t. XVIII, 1914, p. 180-260, 278-321.

Sucaneb. University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VI, 1915, p. 180-183.

Amérique du Sud.

Alvarado (Lisandro). *Noticia sobre los Caribes de los llanos de Barcelona*. De Re indica, Caracas, vol. I, n° 3, 22 décembre 1918, p. 76-90.

Alviña (Leandro). *La música incaica, lo que es y su evolución*. Tesis para el grado de doctor. Cuzco, 1919.

The Amazon Expedition. University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VI, 1915, p. 1-54.

Arce (Julian). *Las leishmaniasis dérmicas en el Perú*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXII, 1916, p. 15-68.

Arvelo (Martín Matos). *Vida indiana*, Barcelona, s. d., 233 p.

Bach (J.). *Apuntes sobre los Indios Terenas de Miranda*. Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. LXXXII, 1916, p. 87-94.

Bigorre (R. P. François). *Chez les Sauvages Tapirapés*. Annales de la Propagation de la foi, t. LXXXIX, n° 531, 1917, p. 110-122.

— *Chez les Sauvages Tapirapés*. Les Missions catholiques, Lyon, t. XLVIII, 1916, p. 414-416, 430-432, 441-442, 448-450, 465-466, 478-480, 488-490, 501-504, 513-516, 524-527.

Bingham (Hiram). *Along the uncharted Pampaconas*. Harper's Magazine. Août 1914.

Bolinder (Gustaf). *Busintana-indianernas musikbage.* (L'art musical des Indiens Busintana). Ymer, Stockholm, 1917, p. 300-308.

— *En ethnologisk forskningsfärd i norra Columbia 1914-1915.* (Un voyage d'études ethnologiques dans le nord de la Colombie, en 1914-1915). Ymer, Stockholm, 1916, p. 175-193.

— *Det tropiska snöfjällets Indianer.* (Chez les Indiens des montagnes neigeuses tropicales). Stockholm, Albert Bonnier, 1916, 1 vol., 247 pages.

— *Einiges über die Motilon-Indianer der Sierra de Perijá.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLIX, 1917, p. 21-51.

Booy (Theodoor de). *The people of the Mist. An account of explorations in Venezuela.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. IX, 1918, p. 183-224.

Bravo (Carlos). *El Callaguaya.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 47, 1918, p. 167-173.

Campana (Domenico del). *Contributo all' etnografia dei Matacco.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia, Florence, t. XLIII, 1913, p. 305-325.

Céphalonie (Évangéliste de). *Dans le Solimoes supérieur.* Annales de la Propagation de la foi, t. LXXXVII, nº 518, 1915, p. 34-37.

Cisneros (Pedro I.). « *Los Cholos* » *y sus antepasados.* Revista histórica, Lima, t. V, 1913-1917, p. 163-184.

Conebo pottery. University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VI, 1915, p. 94-99.

Cooper (John M.). *Analytical and critical bibliography of the tribes of Tierra del Fuego and adjacent territory.* Bureau of American Ethnology, Bulletin 63, Washington, 1917.

Cossío (Salinas). *Consideraciones sobre la lirica indígena.* Mercurio peruano, Lima, 1re année, t. I, nº 5, novembre 1918.

Crawford (M. D. C.). *Peruvian textiles.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. XII, part III, 1915, p. 53-104.

Cúneo Vidal (R.). *Del concepto del* « *ayllu* ». Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 4-9.

Deyrolle (E.). *Notes d'anthropologie guyanaise. Les Indiens Maraouanes.* Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Paris, VIe série, t. VII, 1916, p. 153-164.

Farabee (Wm. C.). *The marriage of the electric eel.* University of Pennsylvania, The Museum Journal, Philadelphia, t. IX, 1918, p. 77-79.

— *Decorative arts of the Amazon.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. IX, 1918, p. 59-76.

— *The Amazon expedition of the University Museum.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VII, 1916, p. 210-244; t. VIII, 1917, p. 61-82, 126-144.

— *The South American Indian in his relation to geographic environment.* Proceedings of the American philosophical Society, Philadelphia, t. LVI, 1917, p. 281-288.

Fawcett (P. H.). *Bolivian exploration, 1913-1914.* The Geographical Journal, Londres, t. XLV, 1915, p. 219-228.

Feick (Karl). *Die Caraguatábast-Knüpfereien der Chamacoco und Tumanaha.* Veröffentlichungen des Oberhessichen Museums u. der Geil'schen Sammlungen zu Giessen, 1917, fasc. 2, p. 1-54.

FRIEDENTHAL (A.). *Yaravi*. La Cultura latino-americana. Cöthen, t. I, 1915-1918, p. 172-175.

FRIEDRICH (E.). *Religionsgeographie Chiles*. Petermann's Mitteilungen, t. LXIII, juin 1917.

FRÖDIN (Otto) et NORDENSKIÖLD (Erland). *Ueber Zwirnen und Spinnen bei den Indianern Südamerikas*. Göteborg. Wald. Zachrissons Boktryckeri A.-B., 1918, 1 vol., 118 pages.

FURLONG (Charles Wellington). *Some effects of environment on the Fuegian tribes*. The Geographical Review, New-York, t. III, 1917, p. 1-15.

— *Tribal distribution and settlements of the Fuegians*. The Geographical Review, New-York, t. III, 1917, p. 169-187.

— *The Alaculoofs and Yahgans, the world's southern most inhabitants*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 420-431.

GODET (Ernest). *Monographie de la région de Huancavilca (Département de Junin), Pérou*. Bulletin de la Société neuchâteloise de Géographie, Neuchâtel, t. XXVII, 1918, p. 121-182.

GORDON (George Byron). *The Amazon expedition of the University Museum, Philadelphia*. Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 419.

GORROCHOTEGUI (Abelardo). *Togenuá-Pumé*. De Re indica, Caracas, vol. I, n° 2, 28 octobre 1918, p. 44-48.

— *Del libro « Viaje a las regiones del Apure »*. De Re indica, Caracas, t. I, n° 4, 1919, p. 108-111.

— *Folklore venezolano*. De Re indica, Caracas, t. I, n° 4, 1919, p. 131.

HAEBLER (Ruth). *Die geflochtenen Hängematten der Naturvölker Südamerikas*. Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. LI, 1919, p. 1-18.

HARDY (Osgood). *The Indians of the department of Cuzco*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 1-27.

HERMESSEN (J. L.). *A journey on the Rio Zamora, Ecuador*. The Geographical Review, New-York, t. IV, 1917, p. 434-449.

JAHN (Alfredo). *Problemas antropológicos y etnológicos americanos*. De Re indica, Caracas, vol. I, n° 1, 20 septembre 1918, p. 15-18.

JATHO (Alfredo). *Qüe influencia sobre los seres vivientes se atribuye á la luna en la Argentina?* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXVIII, 1914, p. 265-272.

JÁUREGUI ROSQUELLAS (Alfredo). *Los indios Quechuas de las faldas del Sur*. Boletin de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, n° 47, 1918, p. 86-136.

KARSTEN (Rafael). *Der Ursprung der indianischen Verzierung in Südamerika*. Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVIII, 1916, p. 155-216.

— *Mitos de los indios Jíbaros (Shuará) del oriente del Ecuador*. Boletin de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. II, 1919, p. 325-339.

La religión de los indios Mataco-Noctenes de Bolivia. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXIV, 1913, p. 199-218.

KNOCHE (Walter). *Einige Bemerkungen über die Mapuche*. Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 637-638.

— *Der heilige Stein von Lonquimay*. Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 639.

KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Vom Roroima zum Orinoco. Ergebnisse einer Reise in Nordbrasilien und Venezuela in den Jahren 1911-1913*. Berlin, Dietrich Reimer, 2 vol., 1917, 1er vol. x-406 p., 2e vol. xi-313 p.

Koch-Grünberg (Theodor). *Zwei Mythen der Arekuná-Indianer.* Archiv für Religionswissenschaft, Leipzig et Berlin, t. XVIII, 1915, p. 385-393.

— *Indiánischer Handel.* Kosmos, Stuttgart, 1916, fasc. 5, p. 158-163.

— *Mitos y leyendas de los indios.* La Cultura latino-americana. Cöthen, t. I, 1915-1918, p. 196-212.

— *Ueber die Kultur der Indianer Guayanas.* Jahrbuch des städtischen Museums für Völkerkunde zu Leipzig, Leipzig, t. VII, 1915-1917, p. 63-66.

Lafone-Quevedo (Samuel A.). *Rasgos psicológicos de Indios sudamericanos.* Revista del Museo de la Plata. Buenos Aires, t. XXIV, 1918, p. 63-81.

La Gasca (Pedro de). *Descripción del Perú* (estracto publicado por J. Jijón y Caamaño). Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. III, 1919, p. 140-148.

Latcham (Ricardo E.). *La capacidad guerrera de los Araucanos. Sus armas y métodos militares.* Santiago, 1915, 74 p.

Laufer (B.). *Coca and betel chewing : a query.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 335-336.

Laval (Ramón A.). *Contes populaires chiliens.* Revue des traditions populaires. Paris, t. XXIX, 1914, p. 145-150, t. XXI, 1916, p. 178-183, t. XXXIII, 1918, p. 36-44, 69-82.

Lehmann-Nitsche (Robert). *Noticias etnológicas sobre los antiguos Patagones recogidas por la Expedición Malaspina, en 1789.* Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba, Buenos Aires, t. XX, 1914, p. 103-112.

— *El problema indígena.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXX, 1915, p. 385-389.

— *Folklore argentino.* I. *Adivinanzas rioplatenses.* Buenos Aires, 1911, 496 p.

— *Rätsel aus der Guaraní- und Kitschuasprache.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 549-551.

— *Folklore argentino. El retajo.* Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba, Buenos Aires, t. XX, 1915, p. 151-234.

— *Folklore argentino. La bota de potro.* Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba, Buenos Aires, t. XXI, 1916, p. 183-300.

— *Folklore argentino. El chambergo.* Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba, Buenos Aires, t. XXI, 1916, p. 1-99.

— *Folklore argentino. Santos Vega.* Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba. Buenos Aires, t. XXII, 1917, p. 1-436.

— *Folklore argentino. La ramada.* Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba, t. XXIII, 1919, p. 610-628.

— *Clasificación de las adivinanzas rioplatenses.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXVIII, 1914, p. 259-264.

— *Folklore argentino. Adivinanzas rioplatenses* (*Resumen*). Boletín de la Academia nacional de Ciencias de Córdoba, Buenos-Aires, t. XX, 1915, p. 362-368.

— *Mitología sudamericana.* I. *El diluvio según los Araucanos de la Pampa ;* II. *La cosmogonia según los Puelche de la Patagonia ;* III. *La marea alta según los Puelche de la Patagonia.* Revista del Museo de La Plata. Buenos Aires, t. XXIV, 2e partie (2e série, t. XI, 2e partie), 1919, p. 28-62, 182-204, 206-209.

Machado (José E.). *Cancionero popular venezolano.* Caracas, 1919, xxi-251 p.

Maldonado (Angel). *Breves capítulos acerca de las aguas y manantiales de América, en donde se trata de variadas cuestiones que tienen relación con las aguas de fuentes, de lluvias, de ríos, etc., etc...* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXII, 1916, p. 202-237.

Mead (C. W.). *Coca and betel chewing : a reply.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 337.

Means (Philip Ainsworth). *A note on the Guarani invasions of the Inca empire.* The Geographical Review, New-York, t. IV, 1917, p. 482-484.

Merwin (B. W.). *Dutch Guiana pottery.* University of Pennsylvania. The Museum Journal, Philadelphia, t. VIII, 1917, p. 180-185.

Mesones Muro (Antonio). *La tribu de los Bracamoros.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 25-26.

Miller (Leo E.). *The Yuracaré Indians of eastern Bolivia.* The Geographical Review, New-York, t. IV, 1917, p. 450-464.

Mortillet (A. de). *Pierre à cupules de destination spéciale.* Revue anthropologique, Paris, t. XXVII, 1917, p. 404-409.

Nimuendajú-Unkel (Curt). *Die Sagen von der Erschaffung und Vernichtung der Welt als Grundlagen der Religion der Apapocúva-Guaraní.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 284-403.

— *Sagen der Tembé-Indianer.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVII, 1915, p. 281-301.

Nippgen (J.). *La religion, les superstitions, la magie et la sorcellerie des Araucaniens.* L'Ethnographie, Paris, nouv. série, n° 4, 15 juillet 1914, p. 59-71.

Nordenskiöld (Erland). *Vergleichende ethnographische Forschungen. I. Eine geographische und ethnographische Analyse der materielle Kultur zweier Indianerstämme in el gran Chaco (Südamerica).* Göteborg, Elanders Boktryckeri A.-B., 1918, 1 vol., 305 pages. [Édition anglaise : Göteborg, même éditeur, 1919].

— *The Guarani invasion of the Inca empire in the sixteenth century : an historical Indian migration.* The Geographical Review, New-York, t. IV, 1917, p. 103-121.

— *Palisades and « noxious gases » among the South-American Indians.* Ymer, Stockolm, 1918, p. 220-243.

— *Die Anpassung der Indianer an die Verhältnisse in den Ueberschwemmungsgebieten in Südamerika.* Ymer, Stockholm, 1916, p. 138-155.

— *Die religiösen Vorstellungen der Itonama-Indianer in Bolivia.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVII, 1915, p. 105-113.

Oramas (Luis R.). *Folklore venezolano.* De Re indica, Caracas, t. I, n° 4, 1919, p. 132-134.

Outes (Felix F.). *Observaciones etnográficas de Francisco Javier Muñiz.* Physis, Buenos Aires, t. III, 1917, p. 197-215.

— *La música y nuestro folk-lore.* Nosotros, Buenos Aires, t. XXIX, p. 230-233.

— *Los asuntos decorativos bíblicos en los objetos de ceremonial pagano payaguá.* Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVI, 1915, p. 383-401.

Paredes (M. Rigoberto). *Supersticiones, mitos y costumbres supersticiosas.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 17e année, n° 48, 1er semestre 1919, p. 1-76.

— *Trajes y armas indíjenas.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, n° 47, 1918, p. 145-165.

Paula Souza (Geraldo H. de). *Notas sobre uma visita a acampamentos de indios Caingangs.* Revista do Museu paulista, São Paulo, t. X, 1918, p. 737-758.

Pezet (Federico Alfonso). *Peruvian folklore.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists. Washington, December 27-31, 1915. Washington 1917, p. 463-466.

Pinochet (Franz). *Un viaje por el Sud de Bolivia. El Jampiri.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 47, 1918, p. 173-179.

Portillo (Pedro). *Departamento del Madre de Dios.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 139-187.

Posnansky (Arturo). *El ekeko (Alacita). Contribución al folklore boliviano.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 47, 1918, p. 180-185.

— *Los Chipayas de Carangas.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 47, 1918, p. 137-145.

Proaño (Juan Felix). *La virgen del Dios Chimborazo (Tradiciones puruhaes).* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. II, 1919, p. 414-418.

Reutter. *Les flèches empoisonnées. Analyses de poisons.* IV. *Flèches de Colombie.* Revue anthropologique, Paris, t. XXVII, 1917, p. 329-332.

Ribeiro (João). *Curso de folk-lore.* Annaes da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro, t. XXXV, 1913. Rio de Janeiro, 1916, p. 213-311.

Rodríguez López (J. A.). *Folklore venezolano.* De Re indica, Caracas, vol. I, nº 2, 28 octobre 1918, p. 66-69, nº 3, 22 décembre 1918, p. 101-102.

Roquette-Pinto (E.) *Rondonia. Anthropologia, Ethnographia.* Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. XX, 1917.

— *Aborigenes e Ethnographos.* Annaes da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro, t. XXXV, 1913. Rio de Janeiro, 1916, p. 89-107.

Salas (Julio C.). *El maiz.* De Re indica, Caracas, vol. I, nº 2, 28 octobre 1918, p. 41-42.

— *El mito de la antropofagía.* De Re indica, Caracas, t. I, nº 4, 1919, p. 126-130.

Salazar (José Guillermo). *Supersticiones y creencias vulgares en los paises de Hispano-América.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate ». México, t. XXXII, nos 9-10, fév. 1914, p. 427-433.

Salzer [Eduardo P.). *La vida en Montevideo y Desterro (Brasil) a mediados del siglo XVIII.* La Cultura latino-americana, Cöthen, t. I, 1915-1918, p. 176-195.

Schmidt (Max). *Die Aruaken. Ein Beitrag zum Problem der Kulturverbreitung.* Studien zur Ethnologie und Soziologie herausgegeben von Professor Dr. A. Vierkandt, Heft 1. Leipzig, 1917, 109 p.

— *Verhältnis zwischen Form und Gebrauchszweck bei südamerikanischen Sachgütern, besonders den keulenförmigen Holzgeräten.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. L, 1918, p. 12-39.

Schmidt (P. W.). *Kulturkreise und Kulturschichten in Südamerika.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLV, 1913, p. 1014-1124.

— *Rechteckschild der Umaua-Indianer (Südamerika).* Anthropos, t. IX, 1914, p. 661-662.

Schuller (Rudolph). *Erroneous interpretation on the « Tears Greeting ».* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 607-609.

Snethlage (Emilie). *Nature and man in eastern Pará, Brazil.* The Geographical Review, New-York, t. IV, 1917, p. 41-50.

Soler y Royo (Atanasio Vicente). *Misión de La Goajira, Sierra nevada y Motilones, a cargo de los Reverendos Padres Capuchinos.* Bogotá, 1915, 39 p.

Tastevin (C. P.). *Le poisson symbole de fécondité ou de fertilité chez les Indiens de l'Amérique du Sud (Réflexions sur un article de M. Kunike).* Anthropos, t. IX, 1914, p. 405-417.

Tatevin (Père C.). *En Amazone.* Les Missions catholiques, Lyon, t. XLVI, 1914, p. 9-11, 20-23, 502-504, 514-516, 526-528, 537-539, 550-552, 559-561, 571-573.

Tatevin (Père C.). *La maison cabocle (Amazonas, Brésil).* Anthropos, t. X-XI, 1915-1916, p. 553-561.

Teschauer (P. C.). *Die Caingang oder Coroados-Indianer im brasilianischen Staate Rio Grande do Sul.* Anthropos, t. IX, 1914, p. 16-35.

Urteaga (Horacio H.). *El arte de navegar entre los antiguos Peruanos.* Revista histórica, Lima, t. V, 1913-1917, p. 363-391.

Urteaga (Horacio H.) et Romero (Carlos A.). *Colección de libros y documentos referentes á la historia del Perú*, Lima, 12 vol., 1916-1919.

Wardle (H. Newell). *Description of a tsantsa in the ethnological collection of the Academy, with notes on another specimen.* Proceedings of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, t. LXVI, 1914, 197-205.

Whiffen (Thomas). *The north-west Amazons. Notes of some months spent among cannibal tribes.* Londres, Constable et Cie, 1915, xvii-319 p.

Wrigley (G. M.). *Fairs of the central Andes.* The Geographical Review, New-York, t. VII, 1919, p. 65-80.

— *The traveling doctors of the Andes : the Callahuayas of Bolivia.* The Geographical Review, New-York, t. IV, 1917, p. 183-196.

LINGUISTIQUE.

Généralités.

Boas (Franz). *Introductory.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, n° 1, juillet 1917, p. 1-8.

Phonetic transcription of indian languages. Report of Commitee of American anthropological Association. Smithsonian miscellaneous Collections, Washington, t. LXVI, n° 6, 1916.

Grasserie (Raoul de la). *Du caractère concret de plusieurs familles linguistiques américaines.* Paris, Maisonneuve, 1914, 92 p.

Amérique du Nord.

Barbeau (C. M.). *Classification of Iroquoian radicals with subjective pronominal prefixes.* Canada Department of Mines. Geological Survey. Memoir 46. Anthropological series, n° 7, Ottawa, 1915.

Bérard (P.). *The meaning of « Tusayan ».* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 151.

Boas (Franz). *Vocabularies from the northwest coast of America.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXVI, 1916, p. 185-202.

— *Grammatical notes on the language of the Tlingit Indians.* University of Pennsylvania. The University Museum. Anthropological Publications, Philadelphia, t. VIII, n° 1, 1917, p. 1-179.

— *Kutenai tales* (together with texts collected by Alexander Francis Chamberlain). Bureau of American Ethnology, Bulletin 59. Washington, 1918, xii-387 pages.

— *Kinship terms of the Kutenai Indians.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 98-101.

BURWASH (Armon). *Concerning a few well known Indian names.* Annual archaeological Report. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1913, p. 34-36.

BYINGTON (Cyrus). *A dictionary of the Choctaw language.* Bureau of American Ethnology, Bulletin 46. Washington, 1915.

DIXON (Roland B.) et KROEBER (A. L.). *Linguistic families of California.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XVI, n° 3, sept. 1919, p. 47-118.

DOLORES (Juan). *Papago verb stems.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. X, 1913, p. 241-263.

FRACHTENBERG (Leo J.). *Comparative studies in Takelman, Kalapuyan and Chinookan lexicography. A preliminary report.* International Journal of American Linguistics. New-York, t. I, n° 2, mai 1918, p. 175-182.

— *A Siletz vocabulary.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, n° 1, juillet 1917, p. 45-46.

— *Lower Umpqua texts and notes on the Kusan dialects.* Columbia University Contributions to Anthropology, New-York, Leyden, vol. IV, 1914.

FREIRE-MARRECO (Barbara). *A note on kinship terms compounded with the postfix 'e in the Hano dialect of Tewa.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 198-202.

— *Tewa kinship terms from the Pueblo of Hano, Arizona.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 269-287.

GEDDES (James). *Les langues indigènes dans le parler franco-acadien.* Le Parler français, Québec, t. XIII, 1914-1915, p. 67-74.

GEERS (Gerardus Johannes). *The adverbial and prepositional prefixes in Blackfoot.* Leiden, 1917, 132 p.

GIFFORD (Edward Winslow). *Miwok moieties.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1916, p. 139-194.

— *Tübatulabal and Rawaiisu kinship terms.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1917, p. 219-248.

GODDARD (Pliny Earle). *The present condition of our knowledge of north american languages.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 555-601.

— *Chilula texts.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. X, 1914, p. 289-379.

— *Beaver texts, Beaver dialect.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, vol. X, parts V-VI, 1917, p. 295-546.

— *Sarsi texts.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XI, 1915, p. 189-277.

HAEBERLIN (Herman K.). *Types of reduplication in the Salish dialects.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, n° 2, mai 1918, p. 154-174.

HEWITT (J. N. B.). *Seneca fiction, legends, and myths. Part I* (Collected by Jeremiah CURTIN et J. N. B. HEWITT). Thirty-second annual Report of the Bureau of American Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1910-1911. Washington, 1918, p. 37-819.

JACQUOT (L.). *Interprétation du langage secret des Tramps, chemineaux américains.* Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, t. XX, n° 2-3, 1913 (1914), p. 75-80.

JONES (William). *Ojibwa tales from the north shore of Lake superior.* The Journal of american Folk-Lore, t. XXIX, 1916, p. 368-391.

JOSSELIN DE JONG (J. P. B. de). *Blackfoot texts, from the southern Peigans Blackfoot reservation Teton county Montana, with the help of Black-horse-rider.* Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde. Nieuwe Reeks, t. XIV, n° 4, Amsterdam, avril 1914.

JUTRAS (V. P.). *Vieux parler canadien : Cordonnerie domestique, chez l'habitant d'il y a cinquante ans passés.* Le Parler français, Québec, t. XIII, 1914-1915, p. 25-37, 75-82.

KROEBER (A. L.). *Arapaho dialects.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1916, p. 71-138.

— *Serian, Tequistlatecan and Hokan.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XI, 1915, p. 279-290.

— *California place names of Indian origin.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XII, 1916, p. 31-69.

— *A new Shoshonean tribe in California.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 773-775.

— *The speech of a Zuñi child.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 529-534.

KROEBER (A. L.) et HARRINGTON (J. P.). *Phonetic elements of the Diegueño language.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XI, 1914, p. 177-188.

LE GOFF (R. P. Laurent). *Dictionnaire français-montagnais, précédé d'une explication de l'alphabet et d'un tableau des principales racines.* Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, Paris, 1916, 1058 p.

LOWIE (Robert H.). *A note on Blackfoot relationship terms.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 148.

MASON (J. Alden). *The Mutsum dialect of Costanoan based on the vocabulary of de la Cuesta.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, vol. XI, 1916, p. 399-472.

— *Tepecano prayers.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, n° 2, mai 1918, p. 91-153.

— *The language of the Salinan Indians.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XIV, n° 1, janv. 1918, p. 1-154.

MICHELSON (Truman). *Two alleged Algonquian languages of California.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 361-367, t. XVII, 1915, p. 194-198.

— *Algonquian linguistic miscellany.* Journal of the Washington Academy of Sciences, t. IV, 1914, p. 402-409.

— *Remarks on American Indian languages, a study in method.* Journal of the Washington Academy of Sciences, t. VII, 1917, p. 222-234.

— *The linguistic classification of Potawatomi.* Proceedings of the national Academy of Sciences, Washington, t. I, 1915, p. 450-452.

— *Notes on Algonquian languages.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, n° 1, juillet 1917, p. 50-57.

— *The so-called stems of Algonquian verbal complexes.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 541-544.

— *Two proto-Algonquian phonetic shifts.* Journal of the Washington Academy of Sciences, t. IX, 1919, p. 333-334.

— *Ojibwa texts collected by William Jones.* Publications of the American ethnological Society, New-York, t. VII, part 2, 1919.

MORICE (A. G.). *Chasta Costa and the Dene languages of the North.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 559-572.

— *Misconceptions concerning Déné morphology. Remarks on Dr Sapir's would-be corrigenda.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 132-144.

— *Le verbe hors de sa place.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 525-540.

PRINCE (J. Dyneley). *A Passamaquoddy tobacco famine.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, nº 1, juillet 1917, p. 58-63.

— *The morphology of the Passamaquoddy language of Maine.* Proceedings of the American philosophical Society, Philadelphia, t. LIII, 1914, p. 92-117.

SAPIR (Edward). *Southern Paiute and Nahuatl. A study in Uto-Aztekan. Part II.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 98-120, 306-328.

— *Algonkin languages of California : a reply.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 188-194, 198.

— *The Na-Dene languages, a preliminary report.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 534-558.

— *Corrigenda to Father Morice's « Chasta Costa and the Dene languages of the North ».* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 765-773.

— *The status of Washo.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 449-450.

— *Notes on Chasta Costa phonology and morphology.* University of Pennsylvania, The University Museum. Anthropological Publications, Philadelphia, t. II, nº 2, 1914, p. 269-340.

— *Wiyot and Yurok, Algonkin languages of California.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XV, 1913, p. 617-646.

— *Noun reduplication in Comox, a Salish language of Vancouver Island.* Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 63. Anthropological Series, nº 6, Ottawa, 1915.

— *Abnormal types of speech in Nootka.* Canada Department of mines. Geological Survey. Memoir 62. Anthropological series, nº 5, Ottawa, 1915.

— *Terms of relationship and the Levirate.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 327-337.

— *Kinship terms of the Kootenay Indians.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 414-418.

— *The position of Yana in the Hokan stock.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XIII, 1917, p. 1-34.

— *Yana terms of relationship.* University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, t. XIII, 1918, p. 153-173.

— *Algonkin p and s in Cheyenne.* American anthropologist, Lancaster, t. XV, 1913, p. 538-539.

SPECK (Frank G.). *Penobscot transformer tales.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, nº 3, août 1918, p. 187-244.

— *Kinship terms and the family band among the northeastern Algonkian.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 143-161.

SPIER (Leslie). *Blackfoot relationship terms.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 603-607.

SWANTON (John R.). *Linguistic position of the tribes of southern Texas and northeas-*

tern Mexico. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 17-40.

Swanton (John R.). *Unclassified languages of the Southeast.* International Journal of American Linguistics, New York, t. I, n° 1, juillet 1917, p. 47-49.

— *Terms of relationship in Timucua.* Holmes anniversary volume, Washington, 1916, p. 451-463.

Uhlenbeck (C. C.). *Some general aspects of Blackfoot morphology. A contribution to Algonquian linguistics.* Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde. Nieuwe reeks, t. XIV, n° 5, Amsterdam, juin 1914.

— *Philological notes to Dr. J. P. B. de Josselin de Jong's Blackfoot texts.* Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde. Nieuwe reeks, t. XVI, n° 1, Amsterdam, juin 1915.

— *Some Blackfoot song texts.* Internationales Archiv für Ethnographie, t. XXIII, 1916, fasc. 5-6.

— *De Vormen van het Blackfoot.* Verslagen en Mededeelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen. Afdeeling Letterkunde. 4e reeks, t. XII, Amsterdam, 1913, p, 174-219.

— *Het passieve Karakter van het Verbum transitivum of van het Verbum actionis in Talen van Noord-Amerika.* Verslagen en Mededeelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen. Afdeeling Letterkunde, 5e reeks, t. II, Amsterdam, 1916, p. 187-216.

— *Het identificeerend Karakter der possessieve Flexie in Talen van Noord-Amerika.* Verslagen en Mededeelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen. Afdeeling Letterkunde. 5e reeks, t. II, Amsterdam, 1916, p. 345-371.

Walker (James R.). *Oglala kinship terms.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 96-109.

Amérique centrale.

Belmar (Francisco). *El fonetismo de las lenguas indígenas del territorio mexicano.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », Mexico, t. XXXIII, nos 11-12, déc. 1914, p. 335-342.

Boas (Franz). *El dialecto mexicano de Pochutla, Oaxaca.* International Journal of American Linguistics, New-York, t. I, n° 1, juillet 1917, p. 9-44.

Breton (A. C.). *Notes on Pokomchi (Guatemala).* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 7-12.

— *Relationships in ancient Guatemala.* Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 174-176.

— *Pocomchi notes.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 545-548.

— *Relationship in Central America.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 186-192.

Carreño (A. M.). *El habla popular de Méjico.* Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, Habana, t. XXIII, 1916, p. 13-41.

Castillo (Ricardo del). *Nahuatlismos y barbarismos.* México, 1919, 232 p.

Henning (Pablo). *Estudios mayas. N° 1 : El glifo Tun, su derivación y significado,* México, 1919, 27 p.

Hestermann (Ferd.). *Die Maya-Kultur Mittel-Amerikas (Sprache, Schrift, Literatur, Kalender und Bauwerke).* Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. Vienne, t. XLV, 1915. Sitzungsberichte der anthropologischen Gesellschaft in Wien, p. 8-9.

Hunter (Annie G.). *Memorial of the Indians of Tepellaoztoc to the King of Spain.* Man, Londres, t. XVII, 1917, p. 153.

Lehmann (Walter). *Vokabular der Rama-Sprache, nebst grammatischem Abrisz.* Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde einer hohen philosophischen Fakultät der Universität zu München vorgelegt. München, 1914, 125 p.

— *Ueber die Stellung und Verwandtschaft der Subtiaba-Sprache der pazifischen Küste Nicaraguas und über die Sprache von Tapachula in Südchiapas.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVII, 1915, p. 1-34.

Radin (Paul). *On the relationship of Huave and Mixe.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 411-421.

Saville (Marshall H.). *A grammar and vocabulary of the Szinca language of Guatemala.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 339-340.

Seler (Eduard). *Das Manuscrit mexicain n° 22 der Bibliothèque nationale de Paris.* Sitzungsberichte der königlich. preussischen Akademie der Wissenschaften, t. LIII, 1913, p. 1029-1050.

Tozzer (Alfred M.). *The Chilam Balam books and the possibility of their translation.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 178-186.

Antilles.

Dihigo (Juan M.). *El movimiento lingüístico en Cuba. Estudio crítico.* Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, Habana, t. XXIII, 1916, p. 233-265, 299-352.

— *El habla popular al traves de la literatura cubana. Estudio sobre su transformación.* Revista de la Facultad de Letras y Ciencias. Habana, t. XX, 1915, p. 53-110.

Montori (Arturo). *Modificaciones populares del idioma castellano en Cuba.* Habana, 1916.

Zayas y Alonso (Alfredo). *Lexicografía antillana. Diccionario de las voces usadas por los aborígenes de las Antillas mayores y de algunas de las menores, y consideraciones acerca de su significado y de su formación.* Habana, 1914, 486 p.

Amérique du Sud.

Arcaya (Pedro M.). *Lenguas indígenas que se hablaron en Venezuela.* De Re indica, Caracas, vol. I, n° 1, 20 septembre 1918, p. 4-11.

Barcatta de Valfloriana (Frei Mansueto). *Ensaio de grammatica Kainjgang.* Revista do Museu paulista, São Paulo, t. X, 1918, p. 529-563.

— *Uma critica ao « Vocabulario da lingua dos Kainjgang » do Visconde de Taunay.* Revista do Museu paulista, São Paulo, t. X, 1918, p. 565-628.

Barranca (J. S.). *Lingüistica peruana. Raices kichuas para servir al estudio de este idioma y de otras lenguas autóctonas afines.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXI, 1915, p. 1-32, 122-145, 377-397; t. XXXII, 1916, 238-264, 393-417; t. XXXIII, 1917, p. 58-122, 279-294, 378-394; t. XXXIV, 1918, p. 107-120, 148-197.

— *Yamiaco.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 5-8.

Bernal P. (Enrique). *Esbozo de la estructura gramatical de nombres propios y apellidos chibchas.* El Catolicismo. Bogotá, n° du 24 septembre 1919.

Bernier (D.). *Noms de robes de chevaux dans la République Argentine.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXI, 1916, p. 350-364.

Bertoni (Moises S.). *Influencia de la lengua guarani en Sud-América y Antillas.* Asunción, 1916.

Bibolotti (Benigno). *Moseteno vocabulary and treatises, with an introduction by Rudolph Schuller.* Northwestern University, Evanston et Chicago, 1917, cxiii-141 p.

Brüning (Enrique). *Beiträge zur Bedeutung der Namen « Yunga » und « Quichua ».* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLV, 1913, p. 929-931.

Buchwald (Otto von). *El imperio de los Chimus.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXI, 1915, p. 341-347.

Carpio (Wenceslao del). *Breves aclaraciones etimológicas á la obra « Las Islas de Titicaca y Coati » del Señor Adolfo F. Bandelier.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 47, 1918, p. 1-51.

Cooper (John M.). *Fuegian and Chonoan tribal relations.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 445-453.

Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *L'origine des aborigènes du Pérou et de la Bolivie.* Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1914, Paris, 1914, p. 196-202.

— *La langue Itonama.* Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, t. XIX, 1916, p. 301-322, t. XX, 1917, p. 26-57.

Cúneo-Vidal (R.). *De una nueva interpretación etimológica del nombre Arequipa.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXII, 1916, p. 264-266.

— *De algunas etimologías del Bajo Collasuyo (Urin Collasuyo) de los Incas.* Boletín de la Sociedad geográficâ de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 143-150.

— *Lingüística peruana. Etimologías americanas de los grupos Rimac, Limac, Lima, Colla, Quilla, Chilla, Chila.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXI, 1915, p. 111-115.

— *Estudios históricos aplicados a la geografía peruana.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIII, 1917, p. 47-57.

— *A propósito de la isla de Taquila en el lago de Titicaca.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIII, 1917, p. 359-360.

— *Etimologías americanas : Gaucho, Uruguay, Paraguay.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIV, 1918, p. 88-93.

— *Etimologías peruanas. El nombre « Jauja ».* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIV, 1918, p. 346-348.

— *Etimologías americanas de los grupos « Hattun », « Antun », « Anto », — « Jaya », « Haya », « Faya », — « Hasta », « Gasta », — « Antofagasta », — « Antofaya ».* El Mercurio, Santiago de Chile, nº 27512, 26 juillet 1915.

Díaz Romero (Belisario). *El idioma aymara.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 47, 1918, p. 52-64.

Durand (Juán). *Etimologías peruanas.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXI, 1915, p. 306-313, 348-353; t. XXXII, 1916, p. 102-104, 267-273, 418-428 ; t. XXXIV, 1918, p. 145-147.

— *Contribución filológica.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXI, 1915, p. 116-118.

— *Arica.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXI, 1915, p. 119-121.

Farabee (William Curtis). *The Central Arawaks.* University of Pennsylvania. The University Museum. Anthropological publications, Philadelphia, t. IX, 1918.

FONSECA (Amílcar). *Dialecto Cuicas.* Gaceta de los Museos nacionales, Caracas, t. II, mars 1914, p. 216-220 ; Panorama, journal de Maracaibo, 4e année, nos 1699, 1700, 12 et 13 janvier 1920.

FURLONG (Charles Wellington). *The Haush and Ona, primitive tribes of Tierra del Fuego.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 432-444.

GORROCHOTEGUI (Abelardo). *Lenguas indígenas.* De Re indica, Caracas, vol. I, no 2, 28 octobre 1918, p. 62-66, no 3, 22 décembre 1918, p. 98-101.

HESTERMANN (P. F.). *Zu den Sprachen Feuerlands.* Anthropos, t. IX, 1914, p. 657-658.

HOCQUART (P. Julián). *Janacc pacha ñan. Devocionario Huamanga diócesis runacunapac.* Lima, 1916, 108 p.

HUNT (R. J.). *The place of the Lengua-Mascoy among the Indians of the paraguayan and neighboring Chacos, from a linguistic point of view.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 555.

— *El Vejoz ó Aiyo. Introducción de Samuel A. Lafone-Quevedo.* Revista del Museo de La Plata, Buenos Aires, t. XXII, 1913, p. 7-215.

— *El Choroti ó Yófuaha. Introducción de Samuel A. Lafone-Quevedo.* Revista del Museo de La Plata, Buenos Aires, t. XXIII, 1915, p. v-xxxviii, 1-308.

JAHN (A.). *Parauhanos und Guajiros und die Pfahlbauten am See von Maracaibo.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 267-283, 536.

JIJÓN Y CAAMAÑO (J.). *Contribución al conocimiento de las lenguas indígenas, que se hablaron en el Ecuador interandino y occidental, con anterioridad á la conquista española.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. II, 1919, p. 340-413.

JOSÉ DE MARÍA (Missionnaire Salésien). *Gramática y vocabulario jíbaros.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 159-180, 351-361, t, II, 1919, p. 144-153.

KIMMICH (José). *Etnología peruana. Origen de los Chimus.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIII, 1917, p. 343-358, 441-462, t. XXXIV, 1918, p. 35-73.

KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Betóya-Sprachen Nordwestbrasiliens und der angrenzenden Gebiete.* Anthropos, t. VIII, 1913, p. 944-976, t. IX, 1914, p. 151-195, 569-589, 812-832, t. X-XI, 1915-1916, p. 114-158, 421-449.

— *Zaubersprüche der Taulipáng-Indianer (Venezolanisch- und Brasilisch-Guayana).* Archiv für Anthropologie, nouvelle série, t. XIII, p. 371-382.

KUNIKE (H.). *Beiträge zur Phonetik der Karajá-Sprache (Brasilien).* Internationales Archiv für Ethnographie, t. XXIII, 1916, fasc. 5-6.

LAFONE-QUEVEDO (Samuel A.). *Los términos de parentezco en la organización social sud-americana. 1a parte : El Guayra.* Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XXXVII, 1917, p. 5-42.

LARES (José Ignacio). *Andes venezolanos. Vocabularios.* De Re indica, Caracas, vol. I, no 1, 20 septembre 1918, p. 35-36.

LEHMANN-NITSCHE (R.). *El grupo lingüístico Alakaluf de los canales magallánicos.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXVI, 1918, p. 215-219.

— *El grupo lingüístico-het de la pampa argentina. Sinopsis preliminar.* Anales de la Sociedad científica argentina, Buenos Aires, t. LXXXV, 1918, p. 324-327.

Lehmann-Nitsche (R.). *El grupo lingüístico Tshon de los territorios magallánicos.* Revista del Museo de La Plata, Buenos Aires, t. XXII (2e série, t. IX), 1914, p. 217-276.

Maria (P. Antonio). *Essai de grammaire Kaiapó, langue des Indiens Kaiapó, Brésil.* Anthropos, t. IX, 1914, p. 233-240.

Mossi (Miguel A.). *Ollantay. Drama Kjéchua en verso, de autor desconocido.* Publication de l'Université de Tucumán, Buenos Aires, 1916, xlix-259 p.

Nimuendajú-Unkel (Curt). *Vocabulare der Timbiras von Maranhão und Pará.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVII, 1915, p. 302-305.

— *Vocabularios da lingua geral do Brazil nos dialectos dos Manajé do rio Ararandéua, Tembé do rio Acará Pequeno, e Turiwára do rio Acará Grande, Est. do Pará.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 615-618.

— *Vokabular der Pariri-Sprache.* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 619-625.

— *Vokabular und Sagen der Crengêz-Indianer (Tájé).* Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, t. XLVI, 1914, p. 626-636.

Nino (Fr. Bernardino de). *Conversación entre Chiriguanos.* Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 15e année, n° 43, 16 juillet 1917, p. 51-60.

Oramas (Luis R.). *Vocabulario paraujano.* De Re indica, Caracas, vol. I, n° 2, 28 octobre 1918, p. 43.

— *Gramática, diccionario y catecismo de la lengua Sáliba según manuscrito inédito, con anotaciones comparativas en el diccionario.* Caracas, 1914.

— *Patronímicos quiriquires y vocabulario paraujano comparado con el Guajiro.* De Re indica, Caracas, vol. I, n° 1, 20 septembre 1918, p. 23-28.

Outes (Felix F.). *Un texto y un vocabulario en dialecto Pehuenche de fines del siglo XVIII, con introducción y notas.* Revista de la Universidad de Buenos Aires, Buenos Aires, t. XXV, 1914, p. 68-73.

Patron (Pablo). *La Quichua en Santiago.* Revista histórica, Lima, t. VI, 1918, p. 27-40.

Perrier (G.). *Origine, notation et sens des noms géographiques de l'atlas. Vocabulaires espagnol-français et quichua-français.* Mission du Service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc du méridien équatorial en Amérique du Sud, tome 2, fascicule 1. Appendice à l'atlas. Paris, 1918.

Posnansky (Arthur). *La lengua Chipaya.* Memorias presentadas al XIX Congreso internacional de los Americanistas. II Asamblea en La Paz (Bolivia), 15-20 diciembre de 1914, I Entrega, La Paz, 1915, 27 p.

Rivet (P.). *La famille betoya ou tukano (note complémentaire).* Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. XVIII, 1913, p. 91-95.

Rodriguez Lopez (J. A.). *Venezolanismos.* De Re indica, Caracas, vol. I, n° 1, 20 septembre 1918, p. 32-34.

Romano (P. Santiago) et Cattunar (P. Herman). *Diccionario chiriguano-español y español-chiriguano, compilado teniendo á la vista diversos manuscritos de antiguos misioneros del apóstolico Colegio de Santa María de los Angeles de Tarija y particularmente el diccionario chiriguano etimológico del R. P. Doroteo Giannecchini.* Tarija (Bolivie), 1916, (v)-xliv-256-190 p.

Salas (Julio S.). *Los origenes. Sobre las lenguas indígenas americanas. Su corrupción. Falsos derroteros.* De Re indica, Caracas, vol. I, n° 3, 22 décembre 1918, p. 73-76.

— *Plantas indígenas de uso común en América.* De Re indica, Caracas, vol. I, n° 2, 28 octobre 1918, p. 48-56.

— *Etnografía del Estado Merida. Indios Mucus, etc.* De Re indica, Caracas, t. I, n° 4, 1919, p. 115-121.

Schuller (Rudolph). *Discovery of new materials of the Moseten idiom.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 603-604.

— *Paraguay native poetry.* The Journal of American Folk-Lore, t. XXVI, 1913, p. 338-350.

— *The only known words of the Charrúa language of Rio de La Plata.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 552-554.

— *Contribution to the native poetry of Perú.* Anthropos, t. XII-XIII, 1917-1918, p. 351-354.

Skootsberg (Carl). *Some additional notes on the language of the natives of the Patagonian channels.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVII, 1915, p. 411-413.

Teschauer (P. C.). *Die Caingang oder Coroados-Indianer im brasilianischen Staate Rio Grande do Sul.* Anthropos, t. IX, 1914, p. 16-35.

Uhle (Max). *Fundamentos etnicos de la región de Arica y Tacna.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. II, 1919, p. 1-37.

Vocabularios arhuaco, guitoto y coreguaje. Archivo historial, órgano del Centro de estudios históricos. Manizales (Colombie), 1re année, nº 11, juin 1919, p. 543-545.

HISTOIRE.

Aguilar (Juan María). *Aportaciones á la biografía del precursor de la independencia sur-americana, D. Francisco de Miranda.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 5e année, 1918, nº 19, p. 3-25, nº 20, p. 1-26.

Altamira (Rafael). *Notas sobre la historia de la « Recopilación de las Leyes de Indias », por Solórzano y Pinelo.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 503-505.

Andrews (Daniel Marshall). *De Soto's route from Cofitachequi, in Georgia, to Cosa, in Alabama.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, p. 55-67.

Babcock (Kendric Charles). *The Scandinavian element in the United States.* University of Illinois Studies in the social Sciences, Urbana, t. III, nº 3, sept. 1914, p. 231-453.

Babcock (William H.). *Indications of visits of white men to America before Columbus.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 469-478.

— *Certain pre-columbian notices of american aborigines.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XVIII, 1916, p. 388-397.

— *Atlantis and Antillia.* The Geographical Review, New York, t. III, 1917, p. 392-395.

— *Markland, otherwise Newfoundland.* The Geographical Review, New York, t. IV, 1917, p. 309-315.

— *Certain pre-columbian notices of the inhabitants of the Atlantic Islands.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 62-78.

— *The Island of the seven cities.* The Geographical Review, New York, t. VII, 1919, p. 98-106.

Balch (Edwin Swift). *Atlantis or minoan Crete.* The Geographical Review, New York, t. III, 1917, p. 388-392.

— *Evolution and mystery in the discovery of America.* Proceedings of the American philosophical Society, Philadelphia, t. LVIII, 1919, p. 55-73.

Balch (Thomas Willing). *The swedish beginning of Pennsylvania and other events in Pennsylvania history.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXIV, 1914, p. 305-341.

— *The Swedes, Governor Printz and the beginning of Pennsylvania.* Proceedings of the American philosophical Society, Philadelphia, t. LIV, 1915, p. 12-13.

Becker (Jerónimo). *La situación de las provincias hispano-americanas en los últimos años del siglo XVIII.* Revista de geografía colonial y mercantil, Madrid, t. XII, 1915, p. 5-34.

Beltrán y Rózpide (Ricardo). *Los pueblos hispano-americanos en el siglo XX (1910-1912).* Madrid, 1913, 312 p.

— *Cristóbal Colon y Cristóforo Columbo.* Boletín de la Real Sociedad geográfica, Madrid, t. LX, 1918, p. 359-376.

— *La España americana.* Revista de geografía colonial y mercantil, Madrid, t. XVII, 1920, p. 5-19.

Boman (Eric). *Tres cartas de gobernadores del Tucuman sobre Todos los Santos de la Nueva Rioja y sobre el gran alzamiento.* Revista de la Universidad nacional de Córdoba, 5e année, nº 1, mars 1918.

Booy (Theodoor de). *On the possibility of determining the first landfall of Columbus of archaeological research.* The Hispanic American historical Review, t. II, 1919, p. 55-61.

Buchwald (Otto von). *El Cuzco medioeval.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. III, 1919, p. 111-114.

Camacho (Angel Mª). *Don Felix Mª Calleja, virrey de Nueva España.* Boletín del Instituto de estudios americanistas, Séville, 1re année, nº 1, mars 1913, p. 51-54.

Carbia (Rómulo D.). *Origen y patria de Cristóbal Colón. Critica de sus fuentes históricas.* Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XL, 1918, p. 131-179.

Caron (Ivanhoe). *Une expédition à la baie d'Hudson, à travers le Témiscamingue et l'Abitibi, en 1686.* Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. XII, nº 3, 1918, p. 129-138.

Cervantes de Salazar (Francisco). *Crónica de Nueva España.* Madrid, 1914, tome I, lvi-363 p. (*Papeles de Nueva España compilados y publicados por Francisco del Paso y Troncoso*, 3e série, *Historia*).

Chagny (André). *François Piquet « le Canadien » (1708-1781).* Paris et Lyon, Vitte, 1913.

Clements (William L.). *Rogers's Michillimackinac Journal.* Proceedings of the American antiquarian Society. Worcester, new series, t. XXVIII, part 2, 1919, p. 224-273.

Colección de publicaciones históricas de la Biblioteca del Congreso argentino. — Correspondencia de la ciudad de Buenos Aires con los Reyes de España (1615-1635). (Publicación dirigida por D. Roberto Levillier). Madrid, 1918, 379 p.

Coombs Knapp (Philip). *Crete and Atlantis.* The Geographical Review, New York, t. VIII, 1919, p. 126-129.

Costa (Angel G.). *Revista del Archivo general administrativo ó Colección de documentos para servir al estudio de la historia de la República oriental del Uruguay.* Montevideo, t. V, 1916, t. VI, 1917.

Crane (Verner W.). *An historical note on the Westo Indians.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XX, 1918, p. 331-337.

Cuevas (P. Mariano). *Documentos inéditos del siglo XVI para la historia de México, colegidos y anotados.* México, 1914, 526 p.

Cundall (Frank). *The press and printers of Jamaica prior to 1820.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXVI, 1916, p. 290-412.

Cúneo Vidal (R.). *Los Jesuitas. Reminiscencias de su expulsión de las provincias del alto y bajo Perú.* Revista histórica, Lima, t. V, 1913-1917, p. 255-271.

— *La tumba de Cristóbal Colón.* Revista histórica, Lima, t. V, 1913-1917, p. 347-362.

Currier (Charles Warren). *Sources of Cuban ecclesiastical history to the end of the eighteenth century.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 516-520.

Echeverria y Reyes (Anibal). *Precursores de Colón.* Memorias presentadas al XIX Congreso internacional de los Americanistas. II Asamblea en La Paz (Bolivia), 15-20 diciembre de 1914, I Entrega, La Paz, 1915, p. 1-24.

Esquivel i Navia. *Noticias cronológicas de la gran ciudad del Cuzco.* Revista histórica, Lima, t. V, 1913-1917, p. 209-224.

Fernald (M. L.). *The natural history of ancient Vinland and its geographic significance.* Bulletin of the American geographical Society, New York, t. XLVII, 1915, p. 686-687.

Fernandéz Navarro (Lucas). *Estado actual del problema de la Atlantis.* Boletín de la Real Sociedad geográfica, Madrid, t. LVIII, 1916, p. 178-212.

Fischer (A.). *Beiträge zur Entstehungsgeschichte der ersten Kolonien in Nord-Amerika, West-indien und Süd-Amerika.* Wien, 1914, 61 p.

Froidevaux (Henri). *La découverte de l'Amérique par les États-Unis et la question du Vinland.* France-Amérique, Paris, nov. 1917, p. 216-220.

Froylán de Ríonegro (Fray). *Relaciones de las misiones de los PP. Capuchinos en las antiguas provincias españolas, hoy República de Venezuela.* Sevilla, 1918.

Gagnon (Alphonse). *Le Vinland. Sa localisation probable.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 479-484.

— *La question du Vinland.* Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. XII, nº 4, 1918, p. 211-216.

Gazulla (Fray Policarpo). *Los primeros Mercedarios en Chile, 1535-1600.* Santiago de Chile, 1918, xxi-482 p.

Harris (W. R.). *The mystery of a land that disappeared.* Thirtieth annual archaeological Report. Apendix to the Report of the Minister to Education, Ontario. Toronto, 1918, p. 54-73.

Herrera (Luciano). *España y los Indios de América.* Bogotá, 1918, 99 p.

Hill (Roscoe R.). *The Archives of the Indies : History of and suggestions for their exploitation.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 485.

Jijón y Caamaño (J.). *Examen crítico de la veracidad de la Historia del Reino de Quito del P. Juan de Velasco, de la Compañía de Jesús.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 33-63.

Kinnicutt (Lincoln N.). *Historical notes relating to the second settlement of Worcester.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXVI, 1916, p. 273-289.

LANCTÔT (Gustave). *Le dernier effort de la France au Canada.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. XII, 1918, p. 41-54.

LARRABURE Y UNANUE (E.). *Les archives des Indes et la bibliothèque colombine de Séville.* Paris, s. d., 88 p.

LARREA (Carlos M.). *El descubrimiento y la conquista del Perú. — Relación inédita de Miguel de Estete.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 300-350.

LATORRE (Germán). *La revolución é independencia de Méjico.* Boletín del Instituto de estudios americanistas, Séville, 1re année, n° 1, mars 1913, p. 38-50.

— *Relaciones geográficas contenidas en el Archivo general de Indias de Sevilla.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 6e année, 1919, nos 23-24, p. 25-89, n° 25, p. 11-45, nos 26-27, p. 8-43, nos 28-29, p. 41-59.

LEHMANN-NITSCHE (Roberto). *Los manuscritos del diario de Schmidel. Breves apuntes.* Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XXXVIII, 1918, p. 152-159.

LE MESSURIER (H. W.). *The early relations between Newfoundland and the Channel Islands.* The Geographical Review, New York, t. II, 1916, p. 449-457.

LLORÉNS ASENSIO (Vicente). *Dos bulas de Alejandro VI sobre la posesión de las Indias y división del Mundo.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 3e année, n° 7, avril 1915, p. 1-24.

— *Martín Alonso Pinzón.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 3e année, n° 7, avril 1915, p. 33-40.

MAAS (P. Otto). *Las órdenes religiosas de España y la colonización de América, en la segunda parte del siglo XVIII. Estadísticas y otros documentos.* Barcelona, 1918.

MANJARRÉS (Ramón de). *En el Mar del Sur. Expediciones españolas del siglo XVIII.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 3e année, 1915, n° 16, p. 1-16 ; 4e année, 1916, n° 17, p. 44-47, n° 18, p. 1-26 ; 5e année, 1918, n° 21, p. 1-17.

MARIE-VICTORIN (Fr.). *Le partage du Témiscouata. Notes critiques et documents pour servir à l'histoire d'une vieille route coloniale.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. XII, 1918, p. 55-93.

MAUDSLAY (Alfred Percival). *The true history of the conquest of New Spain by Bernal Díaz del Castillo, one of its conquerors.* From the only exact copy made of the original manuscript. Edited and published in Mexico, par Genaro García. Translated into English, with introduction and notes by —. Londres, Hakluyt Society, 1908-1916, 5 vol., in-8°.

MC ADIE (Alexander G.). *Nova Albion. 1579.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXVIII, part 2, 1919, p. 189-198.

MEANS (Philip Ainsworth). *History of the Spanish conquest of Yucatan and of the Itzas.* Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, t. VII, 1917.

MEDINA (Martin). *Topografía, voces indígenas, y datos eclesiasticos sobre el municipio de Turmeque.* Archivo historial, órgano del Centro de estudios históricos. Manizales (Colombie), 1re année, n° 11, juin 1919, p. 514-518.

MELO (Rosendo). *Historia de la marina del Perú.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXX, 1914, p. 27-42, 98-142 ; t. XXXI, 1915, p. 51-74, 170-193 ; t. XXXIV, 1918, p. 307-345.

MÉNDEZ BEJARANO (Mario). *Bio-bibliografía hispálica de Ultramar.* Boletín de la Real Sociedad geográfica, Madrid, t. LVII, 1915, p. 401-451, t. LVIII, 1916, p. 90-128, 221-256, 345-400, 413-447.

MERINO (Abelardo). *Estudios histórico-críticos sobre Magallanes.* Boletín de la Real la Sociedad geográfica, Madrid, t. LIX, 1917, p. 500-536.

Moses (Bernard). *The social revolution of the eighteenth century in South America.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 521.

Navarro (José G.). *Epigrafía quiteña.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. I, 1918, p. 10-25, 276-295.

O'Conor (J. F. X.). *The Jesuit indian missions in the United States — 1565 to 1916.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 487-502.

O'Leary (Daniel F.). *Bolívar y la emancipación de Sur-América. Memorias del General O'Leary (1783-1819).* Biblioteca Ayacucho, publiée sous la direction de Don Rufino Blanco-Fombona, Madrid, s. d., 705 p.

Outes (Felix F.). *Formación del gabinete del Rey. Primeras contribuciones sudamericanas (1769).* El Hornero, Buenos Aires, t. I, 1917, p. 16-21.

— *Notas para el estudio de la geografía histórica rioplatense.* Anales de la Facultad de derecho y ciencias sociales, Buenos Aires, 3e série, t. III, 1917, p. 643-691.

Pelletier (Georges). *Le partage de l'immigration canadienne depuis 1900.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3e série, t. XII, 1918, p. 33-39.

Plischke (H.). *Verschlagungen von Bewohnern Amerikas nach Europa im Altertum und Mittelalter.* Petermann's Mitteilungen, t. LXII, mars 1916.

Ponte (Andres F.). *Bolívar y otros ensayos.* Caracas, 1919, 355 p.

Posada (Eduardo). *El 20 de Julio. Capitulos sobre la revolución de 1810.* Bogotá, 1914, ix-538 p. (Biblioteca de historia nacional, t. XIII).

— *Bibliografía bogotana*, t. I, Bogotá, 1917, xxii-504 p. (Biblioteca de historia nacional, t. XVI).

Prado (H. C.). *Apuntes para la historia general del asiento de San Antonio de Quilichao, hoy Santander* (suivi de *Informe al Señor Presidente de la Academia nacional de historia*, par Rufino Gutiérrez), Cali, 1919, 11 p.

Prince (L. Bradford). *Early Pueblo Indian missions in New Mexico.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 506-514.

Rabot (Charles). *The Norvegians in Spitzbergen.* The Geographical Review, New York, t. VIII, 1919, p. 209-226.

Rognoni (Rachele). *Sui documenti contradditori relativi a Cristoforo Colombo.* La Geografia, Novara, t. VI, 1918, p. 428-434.

Romero (Carlos A.). *El Licenciado Juan Polo de Ondegardo.* Revista histórica, Lima, t. V, 1913-1917, p. 452-669.

— *Los dos Cristobal de Molina.* Revista histórica, Lima, t. VI, 1918, p. 71-87.

Salas (Julio C.). *Denominaciones geográficas precolombinas de Venezuela.* De Re indica, Caracas, vol. I, n° 1, 20 septembre 1918, p. 11-15.

Sanz Arizmendi (Claudio). *Cuatro expediciones de Juan Haquines (John Hawkins).* Boletín del Instituto de estudios americanistas, Séville, 1re année, n° 1, mars 1913, p. 55-69.

Saville (Marshall H.). *Some unpublished letters of Pedro de la Gasca relating to the conquest of Peru.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXVII, 1917, p. 336-357.

— *The discovery of Yucatan in 1517 by Francisco Hernández de Córdova.* The Geographical Review, New York, t. VI, 1918, p. 436-448.

— *A letter of Pedro de Alvarado relating to his expedition to Ecuador.* Contribu-

tions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation. New York, t. V, nº 1, 1917, 6 p.

Schäfer (Ernst). *Fernando Cortes und die Eroberung von Mexico.* Spanien, Zeitschrift für Auslandskunde, Hambourg, t. I, 1919, p. 253-263.

Schuchert (Charles). *Atlantis, the « lost » continent. A review of Termier's evidence.* The Geographical Review, New York, t. III, 1917, p. 64-66

Schuller (Rudolph). *The Ordáz and Dortal expeditions in search of El-Dorado, as described on sixteenth century maps.* Smithsonian miscellaneous Collections, Washington, t. LXVI, nº 4, 1916.

— *Atlantis, the « lost » continent; a review of Termier's evidence.* The Geographical Review, New York, t. III, 1917, p. 61-64.

— *The date of Oviedo's map of the Maracaibo region.* The Geographical Review, New York, t. III, 1917, p. 294-302.

Serrano Sanz (Manuel). *España y los indios Cherokis y Chactas en la segunda mitad del siglo XVIII.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 3e année, 1915, nos 9-10, p. 40-63; nº 11, p. 13-26; nº 12, p. 7-26; nº 13, p. 1-27; nº 14, p. 14-21.

Silva (J. Francisco V.). *El libertador Bolívar y el deán Funes. Revisión de la historia argentina. Seguido de importantísimos documentos, con la correspondencia del deán Funes con el Libertador y otros personajes.* Madrid, s. d., 422 p.

Simón Bolívar, libertador de la América del Sur, por los más grandes escritores americanos : Montalvo, Martí, Rodó, Blanco-Fombona, García Calderón, Alberdi. Madrid, 1914, 545 p.

Sulte (Benjamin). *La Baie Verte en 1654.* Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. XI, nº 6, 1917, p. 315-319.

— *Au Nipigon, 1727.* Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. XIII, nº 3, 1919, p. 133-138.

— *France et Canada (1775-1782).* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3e série, t. XI, 1917, p. 1-16.

— *Les Français dans l'Ouest en 1671.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3e série, t. XII, 1918, p. 1-31.

— *Les pays d'En haut, 1670.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3e série, t. VII, section I, 1913, p. 67-96.

Swanton (John R.). *The route of de Soto.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XIX, 1917, 581-582.

Sykes (Godfrey). *The mythical straits of Anian.* Bulletin of the American geographical Society, New York, t. XLVII, 1915, p. 161-172.

Tavera-Acosta (B.). *A través de la historia de Venezuela.* Ciudad Bolivar, tome I, 1913, iv-286 p.

— *Anales de Guayana.* Ciudad Bolivar, 2 vol., 1913-1914.

Termier (Pierre). *Atlantis.* Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1915, Washington, 1916, p. 219-234.

Thompson (Edward H.). *Some early American pioneers.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXVII, 1917, p. 63-66.

Ulloa (Luis). *La riqueza aurifera del rio Santiago y de su zona. Un ensayo de historia minera.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIII, 1917, p. 123-151, 295-312, t. XXXIV, 1918, p. 94-106.

Vera (Vicente). *El Congreso de historia y geografía hispano-americanas (Sevilla, 1914).* Revista de geografía colonial y mercantil, Madrid, t. XI, 1914, p. 145-159,

Vignaud (Henry). *Améric Vespuce, 1451-1512 ; sa bibliographie ; sa vie ; ses voyages ; ses découvertes ; l'attribution de son nom à l'Amérique ; ses relations authentiques et contestées.* (Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe siècle). Paris, Leroux, 1917, IX-421 p.

Villiers (Marc de). *Histoire de la fondation de la Nouvelle Orléans (1717-1722).* Paris, Imprimerie nationale, 1917, XVI-130 p.

Wrigley (G. M.). *Salta, an early commercial center of Argentina.* The Geographical Review, New York, t. II, 1916, p. 116-133.

GÉOGRAPHIE.

Abel (Annie Héloise). *A new Lewis and Clark map.* The Geographical Review, New York, t. I, 1916, p. 329-345.

Alcock (Frederick J.). *The Churchill river.* The Geographical Review, New York, t. II, 1916, p. 433-448.

Anderson (Rudolph Martin). *Recent explorations on the Canadian arctic coast.* The Geographical Review, New York, t. IV, 1917, p. 241-266.

Araújo (Orestes). *Geografía de la América del Sur.* Montevideo, 1917, 184 p.

Araújo Villagrán (Horacio O.). *Geografía de la República oriental del Uruguay.* Montevideo, 1918, 160 p.

Baillie-Grohman (W. A.). *The Kootenay country.* The Geographical Journal, Londres, t. LII, 1918, p. 44-51.

Bauer (Peter-Paul). *N. W.-Amazonien. Ein Beitrag zur Geographie Aequatorial-Amerikas.* Brünn, Rudolf M. Rohrer, 1919, XIV-107 p.

Beltrán Rózpide (R.). *El río de los Aripuanas (Roosevelt, Teodoro, Castaña ó de la Duda).* Revista de geografía colonial y mercantil, Madrid, t. XII, 1915, p. 454-458.

Bensaude (Joaquim). *Histoire de la science nautique portugaise. Résumé.* Genève, A. Kundig, 1917.

Bingham (Hiram). *The Pampaconas river.* The Geographical Journal, Londres, t. XLIV, 1914, p. 211-214.

Blake (R. H.). *Notes on the alto Rio Branco, north Amazonas.* The Geographical Journal, Londres, t. XLVII, 1916, p. 364-368.

Blázquez (Antonio). *Noticia de un atlas del siglo XVI, manuscrito y desconocido.* Boletín de la Real Sociedad geográfica, Madrid, t. LVII, 1915, p. 369-374.

— *Mapas antiguos adquiridos por la Sociedad bilbaina y un mapa de Juan Oliva, de 1591.* Boletín de la Real Sociedad geográfica, Madrid, t. LX, 1918, p. 207-230.

Booy (Theodoor de). *An exploration of the Sierra de Perijá, Venezuela.* The Geographical Review, New York, t. VI, 1918, p. 385-410.

— *The western Maracaibo lowland, Venezuela.* The Geographical Review, New York, t. VI, 1918, p. 481-500.

Bordeaux (Albert). *La Guyane inconnue. Voyage à l'intérieur de la Guyane française.* Paris, Plon-Nourrit, 4e édit., 1914, III-320 p.

Borght (Richard van der). *Das Wirtschaftsleben Südamerikas insbesondere in seinen Beziehungen zu Deutschland.* Veröffentlichungen des Ibero-Amerikanischen Instituts. Bibliothek der « Cultura latino-americana », n° 1, Cöthen, 1919, VIII-228 p.

Bowman (Isaiah). *The country of the shepherds.* The Geographical Review, New York, t. I, 1916, p. 419-442.

— *The Andes of Southern Peru : Geographical reconnaissance along the seventy-third meridian.* New-York, 1916, xi-336 pages.

Brandes (A. Sz.). *Bolivia.* Tijdschrift van het kon. nederl. Aardrijksk. Genottschap. 2e série, t. XXXIV, n° 2, mars 1917.

Brown (R. N. Rudmose). *Spitsbergen, Terra nullius.* The Geographical Review, New York, t. VII, 1919, p. 311-321.

Canadian Arctic Expedition. I. *Report of Northern Division.* II. *Report of Southern Division, by Dr. R. M. Anderson.* III. *Report on topographical and geographical Work, by Geo. H. Wilkins.* Report of the Department of the Naval Service for the fiscal year ending March 31, 1917. Ottawa, 1917, p. 22-70.

Chafe (Ernest F.). *The voyage of the « Karluk » and its tragic ending.* The Geographical Journal, Londres, t. LI, 1918, p. 307-316.

Colbacchini (Antoine). *Voyage d'exploration dans la région du fleuve des Morts (Matto-Grosso).* Les Missions catholiques, t. XLIX, 1917, p. 166-167, 178-180.

La Conférence de M. Henry Savage Landor à la Sorbonne. Revue anthropologique, Paris, t. XXIV, 1914, p. 220-229.

Cúneo Vidal (R.). *Puntos fundamentales para el estudió de la historia y geografía de Aríca.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXIX, 1913, p. 171-174.

Delboy (Emilio). *Las regiones del « Madre de Dios » y « Acre ».* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXVIII, 1912, p. 301-340.

Dominian (León). *Some aspects of the land as a factor in mexican history.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 515.

Drielst (J. van). *Dagboek van mijne reis door het binnenland van Honduras naar Guatemala.* De Aarde en haar Volken, 54e année, 1918, fasc. 4.

Edwards (Herbert A.). *Further frontier work on the Bolivia-Brazil northern boundary.* The Geographical Journal, Londres, t. XLV, 1915, p. 384-405.

Flaherty (Robert J.). *The Belcher Islands of Hudson Bay : their discovery and exploration.* The Geographical Review, New York, t. V, 1918, p. 433-458.

— *Two traverses across Ungava peninsula, Labrador.* The Geographical Review, New York, t. VI, 1918, p. 116-132.

Ganong (W. F.). *The origin of the place-names Acadia and Norumbega.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. XI, 1917, p. 105-111.

— *An organization of the scientific investigation of the Indian place-nomenclature of the maritime provinces of Canada.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, 3e série, section II, t. VII, 1913, p. 81-106; t. VIII, 1914, p. 259-293; t. IX, 1915, p. 375-448.

García Rosell (César). *Nombres geográficos peculiares del Perú.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXIII, 1917, p. 171-174.

Gasperi (G. B. de). *La diminuzione della popolazione indigena della Terra del Fuoco.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia, Florence, t. XLIII, 1913, p. 163-166.

G. L. *La République argentine.* La Nature, Paris, 1918, n° 2318, p. 136-140.

Grandmontagne (Francisco). *Spanier und Deutsche in Südamerika.* Spanien, Zeitschrift für Auslandskunde, Hambourg, t. I, 1919, p. 169-174.

ARDY (Osgood). *Cuzco and Apurímac*. Bulletin of the American geographical Society, New York, t. XLVI, 1914, p. 500-512.

ERRERA (Jenaro E.). *Rio Morona. Monografía histórico-geográfica*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXIX, 1913, p. 70-82.

ESSE-WARTEGG (E. von). *Zwischen Anden und Amazonas. Reisen in Brasilien, Argentinien, Paraguay, Uruguay*. Stuttgart, 1916, 139 p.

ÖGBOM (Ivar). *Mellanamerika i våra dagar* (L'Amérique centrale de nos jours). Ymer, Stockolm, 1918, p. 187-219.

AZOLA (F. Francisco). *Viaje de exploración por la zona central de Infieles : Apurímac, Ene, Perené, Pangoa*. Bolétin de la Sociedad geográfica de Lima, Lima, t. XXXII, 1916, p. 183-196.

AÚREGUI ROSQUELLAS (Alfredo). *La obra de colonización*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 45, 1918, p. 47-63.

— *El censo indígena*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, La Paz, 16e année, nº 47, 1918, p. 185-204.

IEFFER (Philippe). *Une visite à la Cordillère des Andes (Pérou). La terre, la flore, les hommes*. Les Missions catholiques, t. XLIX, 1917, p. 185-188, 199-201, 211-214, 223-225, 236-237, 246-249, 258-261, 270-273, 283-285, 295-297, 307-309, 319-321, 331-334, 345-347, 358-359, 367-368.

OCH-GRÜNBERG (Theodor). *Vom Roroima zum Orinoco. Reisen in Nordbrasilien und Venezuela in den Jahren 1911-1913*. Mitteilungen der geographischen Gesellschaft in München, Munich, tome XII, 1917, p. 1-79.

RAUSE (F.). *In de Wildernissen van Brazilië*. De Aarde en haar Volken, 53e année, 1917, fasc. 9-10.

RÜGER (P.). *Verlauf und Ergebnisse von sechs Reisen in den Kordilleren von Patagonien*. Dantzig, 1916, 41 p.

ABROY (O.) et CAYLA (V.). *Culture et exploitation du caoutchouc au Brésil*. Paris, 1913, 236 p.

ATORRE (Germán). *La cartografía colonial americana*. Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 3e année, 1915, nº 6, p. 1-10; nos 9-10, p. 1-14; nº 15, p. 1-17; 4e année, 1916, nº 17, p. 14-32.

— *Los geógrafos españoles del siglo XVI. Alonso de Santa Cruz*. Boletín del Instituto de estudios americanistas de Sevilla, 1re année, nº 2, juin 1913, p. 29-51.

E VASSEUR (Nazaire). *Au pays arctique. Expédition MacMillan*. Bulletin de la Sociéte de géographie de Québec, vol. XI, nº 6, 1917, p. 334-338.

MARGERIE (Emm. de). *Commentaire de quelques cartes récentes publiées par le Service géologique des États-Unis (1915)*. Bulletin de la Section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques, t. XXXII, 1917, p. 265-300.

MARVAUD (Angel). *La Bolivie d'aujourd'hui et de demain*. France-Amérique, Paris, déc. 1917, p. 264-275.

MAUDSLAY (Alfred P.). *The valley of Mexico*. The Geographical Journal, Londres, t. XLVIII, 1916, p. 11-26.

MEISSNER (Walther). *Argentiniens Handelsbeziehungen zu den Vereinigten Staaten von Amerika*. Veröffentlichungen des Ibero-Amerikanischen Instituts. Bibliothek der « Cultura latino-americana », nº 3, Cöthen, 1919, xv-364 p.

— *Das wirtschaftliche Vordringen der Nordamerikaner in Südamerika*. Veröffentlichungen des Ibero-Amerikanischen Instituts. Bibliothek der « Cultura latino-americana », nº 2, Cöthen, 1919, VIII-124 p.

MILLER (Leo E.). *The descent of the rio Gy-Paraná*. The Geographical Review, New York, t. I, 1916, p. 169-191.

Miller (Leo E.). *The land of the Maquiritares.* The Geographical Review, New York t. III, 1917, p. 356-374.

— *Across the Bolivian highlands from Cochabamba to the Chaparé.* The Geographical Review, New York, t. IV, 1917, p. 267-283.

— *Up the Orinoco to the land of the Maquiritares.* The Geographical Review, New York, t. III, 1917, p. 258-277.

Nordenskiöld (E.). *Die Bevölkerungsbewegung unter den Indianer in Bolivien.* Petermann's Mitteilungen, t. LXIII, 1917, p. 109-112.

Palacios (Enrique Juan). *Puebla, su territorio y sus habitantes.* Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXVI, 1917, p. 1-748.

Peattie (Roderick). *The isolation of the lower St Lawrence valley.* The Geographical Review, New York, t. V, 1918, p. 102-118.

Périgny (Maurice de). *La République de Costa-Rica* (Bibliothèque France-Amérique). Paris, Alcan, 1918, iv-236 p.

Peru-Bolivia boundary Commission 1911-1913. Reports of the British Officers of the Peruvian Commission. Diplomatic memoranda and maps of the boundary zone. Edited por the Government of Peru by the Royal geographical Society of London, Cambrige, University Press, 1918, xi-242 p.

Porras (Belisario). *Excursión á la costa de San Blas en Panamá.* Boletín de la Real Sociedad geográfica, Madrid, t. LVIII, 1916, p. 401-412.

Preusse-Sperber (O.). *Zur Handelsgeographie des spanischen Amerika.* Mitteilungen der Ibero-Amerikanischen Gesellschaft, Hambourg, t. II, 1919, p. 161-177.

Rasmussen (Knud). *The second Thule expedition to northern Greenland, 1916-1918.* The Geographical Review, New York, t. VIII, 1919, p. 116-125.

Rice (Hamilton). *Further explorations in the northwest Amazon basin.* The Geographical Journal, Londres, t. XLIV, 1914, p. 137-168.

— *Notes on the Rio Negro (Amazonas).* The Geographical Journal, Londres, t. LII, 1918, p. 205-218.

Roger (René). *La Colombie économique.* Paris, Roger et Chernoviz, 1914, a-g-xvi-443 p.

Roosevelt (Theodore). *A journey in Central Brazil.* The Geographical Journal, Londres, t. XLV, 1915, p. 97-110.

Saint-Légier (Marquis de). *La Colombie.* Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, Paris, t. XXXVI, 1914, p. 453-486.

Santa-Cruz (Alonso de). *Islario general de todas las islas del mundo dirigido a lá S. C. R. M. del rey don Phelipe, nuestro señor por —, su cosmographo mayor.* Boletín de la Real Sociedad geográfica. Madrid, t. LX, 1918, p. 7-88, 231-264, 383-392, 491-516, t. LXI, 1919, p. 69-128, 217-288, 437-480, 504-728.

Schuller (Rodolpho R.). *El mapa portugués más antiguo del Brasil.* Revista de geografía colonial y mercantil, Madrid, t. XI, 1914, p. 357-364.

Simard (Hidalla). *La Côte-Nord. Esquisse de la région et des mœurs de ses habitants.* Bulletin de la Société de géographie de Québec, vol. XI, n° 4, 1917, p. 203-216.

Souza (Marques de). *The last exploration of Lieutenant —: diary of a journey on the Ananáz river, Brazil.* The Geographical Review, New York, t. VIII, 1919, p. 243-258, 329-344.

Stabler (Jordan H.). *Travels in Ecuador.* The Geographical Journal, Londres, t. L, 1917, p. 241-254.

Stefánsson (Vilhjálmur). *The activities of the Canadian arctic expedition from october, 1916, to april, 1918.* The Geographical Review, New York, t. VI, 1918, p. 354-369.

Stefánsson (Vilhjálmur). *Solving the problem of the Arctic.* Harper's Magazine, t. CXXXVIII, 1919, p. 577-590, 721-735.

Sulte (Benjamin). *Le pays des fourrures.* Bulletin de la Société de géographie de Québec, Québec, t. XII, 1919, p. 23-30.

Swayne (Eric). *British Honduras.* The Geographical Journal, Londres, t. L, 1917, p. 161-179.

Sykes (Godfrey). *The Isles of California.* Bulletin of the American geographical Society, New York, t. XLVII, 1915, p. 745-761.

Tastevin (P. C.). *Le fleuve Juruá (Amazonie).* La géographie, Paris, t. XXXIII, 1920, p. 1-22, 131-148.

Tavera-Acosta (B.). *El canal de Panama.* Revista de geografía colonial y mercantil, Madrid, t. XI, 1914, p. 215-223.

Thayer Ojeda (Luis). *Elementos étnicos de raza blanca que han intervenido en la población de Chile.* Actes de la Société scientifique du Chili, Santiago, IIe série, t. XXVI, 1918, p. 41-42.

Tower (Walter S.). *The pampa of Argentina.* The Geographical Review, New York, t. V, 1918, p. 293-315.

Trowbridge (E. D.). *Mexico to-day and to-morrow.* New York, Macmillan, 1919, 289 p.

Tyrrell (J. B.). *Early exploration of the Churchill river.* The Geographical Review, New York, t. III, 1917, p. 375-381.

Wagner (Émile R.). *A travers la forêt brésilienne. État de Parana. De l'Amazone aux Andes* (Bibliothèque France-Amérique), Paris, Félix Alcan, 1919, x-216 p.

Walle (Paul). *Au Brésil.* 1. *Aperçu général.* 2. *État de Rio de Janeiro.* 3. *État de São Paulo.* 4. *États de Goyaz et de Matto Grosso.* 5. *États de Parana et de Santa Catharina.* 6. *État de Rio Grande do Sul.* 7. *État de Minas Geraes.* Paris, Guilmoto, 1916.

— *Au pays de l'or noir. Le caoutchouc du Brésil,* Paris, Guilmoto, s. d., 244 p.

— *L'Argentine telle qu'elle est.* Paris, Guilmoto, s. d., 590 p.

White (James). *Place-names in the Rocky Mountains between the 49th parallel and the Athabaska river.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. X, 1916, p. 501-535.

Willis (Bailey). *Northern Patagonia. Character and resources,* tome I, New York, 1914, 464 p.

W. L. G. J. *Col. Roosevelt's exploration of a tributary of the Madeira.* Bulletin of the American geographical Society, New York, t. XLVI, 1914, p. 512-519.

VARIA.

Barras (Francisco de las). *Noticias acerca de la explotación industrial de los productos de Indias en el siglo XVIII.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 3e année, 1915, no 16, p. 17-25, 4e année, 1916, no 17, p. 1-13.

Brigham (Clarence S.). *Bibliography of American newspapers, 1690-1820.* Proceedings of the American antiquarian Society, Worcester, new series, t. XXIV, 1914, p. 363-449 ; t. XXV, 1915, p. 128-293, 396-501 ; t. XXVI, 1916, p. 80-184, 413-460 ; t. XXVII, 1917, p. 177-274, 375-513 ; t. XXVIII, 1918, p. 63-133, 291-322.

Corral y Norro (Josef del). *Dictamen que forma Don —, coronel de milicia disciplinadas de infantería y corregidor por S. M. de la provincia de Chimbo y Guaranda en el distrito de la real audiencia de Quito, en América, sobre las osamenta de desmedida magnitud que se hallan en la Punta de Santa Elena, juridicción de la gobernación de Guayaquil.* Revista histórica, Lima, t. V, 1913-1917, p. 200-206.

Dixon (Samuel G.). *The services of the Academy of natural Sciences of Philadelphia to american anthropology.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 633-638.

Hodge (F. W.). *A national Indian portrait gallery.* Holmes anniversary volume Washington, 1916, p. 187-193.

Howland (Henry R.). *Anthropology in the Museum of the Buffalo Society of natural Sciences.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 639-641.

Lamb (D. S.). *The army medical Museum in american anthropology.* Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, December 27-31, 1915. Washington, 1917, p. 425-632.

MacCurdy (George Grant). *The academic teaching of anthropology in connection with other departments.* American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXI 1919, p. 49-60.

Merle (René). *Les rochers ruiniformes de Tupiza (Bolivie).* La Nature, 1919, n° 2386 p. 399-400.

Monsalve (J. D.). *El ideal político del Libertador Simón Bolívar.* Bogotá, 1916 v-486 p.

Pepper (George H.). *The Museum of the American Indian, Heye Foundation.* The Geographical Review, New York, t. II, 1916, p. 401-418.

Reizler (S.). *La préparation du quatrième centenaire de Magellan en Espagne.* La Géographie, Paris, t. XXXIII, 1920, p. 51-52.

Renouard (Alfred). *Les avatars d'une culture textile en Amérique : l'agave du Mexique.* La Nature, Paris, 1918, n° 2314, p. 69-73.

Scherrer (Joseph). *Historisch-geographischer Katalog für Brasilien (1500-1908).* Annaes da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro, t. XXXV, 1913, Rio de Janeiro, 1916, p. 313-418.

Torres Lanzas (Pedro). *Catálogo de la Exposición celebrada en 1913 y 1914, para conmemorar el cuarto centenario del descubrimiento del Mar del Sur por Vasco Nuñez de Balboa.* Boletín del Instituto de estudios americanistas de Sevilla, 3e année, 1915, n° 5, p. 33-40; n° 6, p. 25-32; n° 7, p. 25-32; n° 8, p. 33-40; n° 11, p. 35-44; n° 12, p. 36-45; n° 14, p. 33-45; n° 15, p. 35-45; 4e année, 1916, n° 18, p. 42-45.

— *Archivo general de Indias de Sevilla.* Boletín del Instituto de estudios americanistas, Séville, 1re année, n° 1, mars 1913, p. 27-37.

— *Catálogo de legajos del Archivo general de Indias.* Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 6e année, 1919, n° 22, p. 27-42; nos 23-24, p. 3-24; nos 26-27, p. 48-88; nos 28-29, p. 1-40.

Torres Lanzas (Pedro) et Latorre (Germán). *Archivo general de Indias. Catálogo Cuadro general de la documentación.* Publicaciones del Centro oficial de estudios americanistas de Sevilla. Biblioteca colonial americana, t. I, Séville, 1918, 168 p.

Una carta del Libertador, dirigida á O'Leary. Archivo historial, órgano del Centro de estudios históricos, Manizales (Colombie), 1re année, n° 11, juin 1919, p. 509-514.

ADDENDA[1].

Balfour (H.). *An Eskimo week-calendar.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 92-93.

Barbeau (C. M.). *Wyandot tales, including foreign elements.* The Journal of American Folk-lore, t. XXVIII, n° 107, janv.-mars 1915.

— *Le pays des Gourganes.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. XI, 1917, p. 193-225.

— *Les métamorphoses dans les contes populaires canadiens.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. X, 1916, p. 143-160.

— *Les Indiens du Canada depuis la découverte.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. VIII, section I, 1914, p. 381-397.

— *Le folk-lore canadien-français.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. IX, section I, 1915, p. 449-481.

Barry (Ph.). *The transmission of folk-song.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 103, janv.-mars 1914.

Beneyton. *Origine des peuples du Mexique.* Bulletin de la Société de géographie du Cher, Bourges, t. VI, 1915-1916, p. 380-381.

Beyer (Hermann). *Apuntes críticos sobre el « Manual de Arqueología americana » de Beuchat.* El México antiguo, México, t. I, n° 5, déc. 1919, p. 97-105.

— *Explicación de un fragmento de un antiguo plato decorado de Cholula.* El México antiguo, México, t. I, n° 1, 1919.

— *Guerrero ó dios? Nota arqueológica acerca de una estatua mexicana del Museo de historia natural de Nueva York.* El México antiguo, México, t. I, n° 4, 1919.

— *Objetos de forma amigdaloide existentes en representaciones mexicanas de la tierra.* El México antiguo, México, t. I, n° 4, 1919.

Breton (A. C.). *Some mexican picture names.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 118-121.

Brettes (J. de). *Le droit de la guerre chez les Indiens de l'Amérique du Sud.* La Réforme sociale, Bulletin de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale, Paris, t. LXIX (7e série, t. IX), 1915, p. 397-421.

Buchwald (Otto von). *El Sebondoy. Vocabulario y notas.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. III, 1919, p. 205-212.

Capitan (L.). *Sur deux couteaux de silex trouvés à Mexico sur l'emplacement du grand temple.* Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, août-septembre 1914, p. 548-549.

— *Le couteau de pierre à sacrifices humains de l'ancien Mexique dans deux livres du XVIIe siècle, comparaison avec deux pièces originales.* Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, septembre-octobre 1916, p. 368-377.

— *L'entrelacs cruciforme.* Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, mai-juin 1918, p. 197-209.

— *Un cimetière indien au Mexique.* La Nature, Paris, 1914, n° 2142, p. 18.

Cordier (Henry). *Sur des roches gravées à une époque pré-colombienne, découvertes à la Guadeloupe au sud de l'île.* Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, mai-juin 1917, p. 135-136.

1. Ouvrages parus ou parvenus à ma connaissance en cours d'impression.

Corrado (R. P. Alejandro María). *Catecismo menor de la doctrina cristiana.* 2e édit., Tarija, 1913, 24 p.

— *Catecismo de la doctrina cristiana con varias oraciones y practicas devotas en lengua chiriguana con su traducción al castellano para el uso de las misiones del Colegio de « Propaganda fide » de Tarija en la República de Bolivia.* 2e édit., Tarija, 1913, ix-191 p.

Danses et chants populaires d'Amérique. France-Amérique, Paris. Supplément au numéro de juillet 1914, p. 1-16.

Davis (H. C.). *Negro folk-lore in South-Carolina.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 105, juillet-septembre 1914.

Densmore (Frances). *The sun dance of the Teton Sioux.* Nature, Londres, 1er janvier 1920, p. 437-440.

Drummond (Thomas). *The Canadian snowshoe.* Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. X, 1916, p. 305-320.

Espinosa (Aurelio M.). *New-Mexican spanish folk-lore.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 104, avril-juin 1914.

— *Comparative notes on New-Mexican and Mexican-Spanish folk-tales.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, 1914, n° 104, avril-juin 1914.

— *New-Mexican Spanish folk-lore. Addenda.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° 107, janvier-mars 1915.

Fewkes (J. Walter). *A carved wooden object from Santo Domingo.* Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 145-149.

Forbin (V.). *Découverte de la ville sainte des Incas.* La Nature, Paris, 1916, n° 2236, p. 88-93.

Foy (W.). *Fälschungen kolumbischer Altertümer.* Ethnologica, t. II, 1916, fasc. 2.

Freas (H.). *Leyendas históricas mexicanas* (edited by James Bardin). Londres, Macmillan, 1919.

Friederici (G.). *Ein Beitrag zur Kenntniss der Trutzwaffen der Indonesier, Südseevölker und Indianer.* Baessler-Archiv, t. V, 1915.

Gangotena y Jijón (C. de). *Descripción del Govierno de Quijos formada en compendio por su actual Gefe el Capitan de dragones voluntarios de la septima compañia de Guaranda, Dn Miguel Hernández Bello, acompañada de una brebe noticia o derrotero del camino, dispuesta en Archidona Capital de esta governación, y firmada en Quito.* Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. III, 1919, p. 257-263.

Gann (Thomas W. F.). *The Maya Indians of southern Yucatan and northern British Honduras.* Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin 64. Washington, 1918, 146 p.

Gardner (E. E.). *Ballads.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 103, janvier-mars 1914.

— *Folk-lore from Schoharie county, New York.* The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 105, juillet-septembre 1914.

Giordano (Laurent). *Tournée apostolique dans la région du Rio-Negro.* Les Missions catholiques, t. L, 1918, p. 281-282, 296-298, 310-311, 322-323.

Goddard (Pliny Earle). *Myths and tales from the white mountain Apache.* Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, t. XXIV, part 2, 1919, p. 85-139.

Goldenweiser (A. A.). *The social organization of the Indians of North America.* The Journal of the american Folk-lore, t. XXVII, n° 106, oct.-déc. 1914.

HAGUE (E.). *Eskimo songs*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° 107, janv.-mars 1915.

HAMILTON (G. M.). *The play-party in northeast Missouri*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, 1914, n° 105, juillet-septembre 1914.

HENNING (Paul). *Palangón en Zapoteco, que se usa en Zaachila, distrito de Zimatlan, estado de Oaxaca, para pedir la novia*. El México antiguo, México, t. I, n° 5, déc. 1919, p. 91-96.

HILDBURGH (W. L.). *On the flint implements attached to some Apache « medicine cords »*. Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 81-87.

JIJÓN Y CAAMAÑO (J.). *La religión del imperio de los Incas*, t. I : *Los fundamentos del culto. Huacas, Conapas, Apachitas, Urcos, Huancas, Machais*. Quito, 1919, IV-452 p.

JUDD (Neil M.). *Archaeological investigations at Paragonah, Utah*. Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LXX, n° 3, 1919, 22 p.

KISSENBERTH (W.). *Beitrag zur Kenntnis der Tapirapé-Indianer*. Baessler-Archiv, t. VI, 1916, fasc. 1-2.

KRANZ-ODUM (A.). *Some Negro folk-songs from Tennessee*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 105, juillet-septembre 1914.

KRAUSE (Fritz). *Wanderungen nordamerikanischer Indianer. Ein Beitrag zur Methode der Wanderforschung*. Verhandlungen des XIX deutschen Geographentages zu Strassburg, 1914. Berlin, 1915, p. 213-226.

LIGHTHALL (W. D.). *Signposts of prehistoric time*. Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. X, 1916, p. 475-480.

LOMAX (J. A.). *Some types of american folk-song*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° 107, janv.-mars 1915.

LOWIE (R. H.). *The Crow sun dance*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 103, janv.-mars 1914.

MARIE-VICTORIN (Fr.). *Croquis laurentiens*. Le Canada français, Québec, t. IV, 1920, p. 19-31.

MASON (J. Alden). *Folk-tales of the Tepecanos*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 104, avril-juin 1914.

MEANS (P. Ainsworth). *La civilización precolombina de los Andes*. Boletin de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito, t. III, 1919, p. 213-242.

— *Distribution and use of slings in pre-columbian America, with descriptive catalogue of ancient Peruvian slings in the U. S. national Museum*. Proceedings of the United States national Museum. Washington, t. LV, 1919, 33 p.

— *A footnote to the history of the conquest of Peru*. The hispanic american historical Review, t. I, 1918, p. 453-457.

— *The rebellion of Tupac-Amaru II, 1780-1781*. The hispanic american historical Review, t. II, n° 1, février 1919.

MICHELSON (Truman). *Some general notes on the Fox Indians*. Journal of the Washington Academy of sciences, 1919, p. 483-494, 521-528, 593-596.

MORRIS (Earl H.). *The Aztec ruin*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History, New-York, t. XXVI, part 1, 1919, p. 1-108.

Mots chiliens. Paris, 1919, 75 p. (Petite collection américaine).

NIEKLER (Otto). *Texcotzinco*. El México antiguo, México, t. I, n° 5, déc. 1919, p. 110-112.

OROZCO (E.). *Algo sobre idolatría y costumbres raras de un pueblo de indios*. El México antiguo, México, t. I, n° 4, 1919.

Palacios (E. J.). *Autores descriptivos y viajeros artistas de México*. El México antiguo, México, t. I, n° 2, 1919.

Parsons (Elsie Clews). *Mothers and children at Zuñi, New Mexico*. Man, Londres, t. XIX, 1919, p. 168-173.

Poirier (P.). *Des vocables algonquins, caraïbes, etc., qui sont entrés dans la langue*. Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada, Ottawa, 3e série, t. X, 1916, p. 339-364.

Radin (P.). *Religion of the North American Indians*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 106, oct.-déc. 1914.

Reko (Blas Pablo). *De los nombres botánicos aztecas*. El México antiguo, México, t. I, n° 5, déc. 1919, p. 113-157.

Rivas (Angel Cesar). *La cuna de los Incas*. Mundial magazine, Paris, 3e année, t. VI, nov. 1913, p. 36-42.

Romanet du Caillaud (F.). *Les Eskimos de race blanche du « Coronation Gulf »*. Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, t. XXXVII, 1915, p. 260-263.

Rondon (C. M. da Silva). *Conférences du colonel — .* Rio de Janeiro, 1916, 1 vol. in-16.

Rossignol (Père). *Vestiges de traditions bibliques chez les Cris de l'Amérique du Nord*. Les Missions catholiques, Lyon, t. XLVII, 1915, p. 130-132.

Saintyves (P.). *La croix en Afrique et dans l'Amérique du Sud*. Revue de l'histoire des religions, t. LXXVIII, 1918, p. 39-62.

Salas (Julio C.). *Civilización y Barbarie. Estudios sociológicos americanos*. Barcelone, 1919, 197 p.

Seler (Eduard). *Die Ruinen von Uxmal*. Abandlungen der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften. Phil.-hist. Klasse, n° 3, Berlin, 1917, 154 p.

Skinner (Al.). *Some aspects of the folk-lore of the Central Algonquin*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVII, n° 103, janv.-mars 1914.

— *Exploration of aboriginal sites at Throgs neck and Clasons point, New-York city*. Contributions from the Museum of the american Indian, Heye Foundation, New-York, t. V, n° 4, 1919.

Smith (Harlan I.). *Prehistoric canadian art as a source of distinctive design*. Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3e série, t. XII, 1918, p. 151-153.

Speck (F. G.). *Some Micmac tales from Cape Breton island*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° 107, janv.-mars 1915.

— *Some Naskapi myths from Little Whale river*. The Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° 107, janv.-mars 1915.

Spier (Leslie). *Ruins in the White Mountains, Arizona*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History, New-York, t. XVIII, part 5, 1919, p. 363-386.

— *The Trenton argillite culture*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History, New-York, t. XXII, part 4, 1918, p. 165-226.

Staub (W.). *Some data about the pre-hispanic and the now living Huastec Indians*. El México antiguo, México, t. I, n° 3, 1919.

Tapie (H.). *Feuilles de route d'un missionnaire dominicain chez les Peaux-Rouges de l'Araguaya et du Tocantins*. Les Missions Catholiques, t. L, 1918, p. 8-10, 19-21, 31-34, 45-47, 56-57, 69-70, 78-81, 93-95, 105-107, 118-119, 130-131, 142-143, 150-151, 366-368, 379-381, 392-394, 402-405, 418-420, 427-429, 439-441, 451-453 ; t. LI, 1919, p. 9-11, 21-22, 32-35, 43-45, 58-59, 70-71, 82-83, 94-95, 106-108, 117-119, 129-131, 140-143, 152-153, 166-167, 176-178.

TASTEVIN (C.). *Origine de quelques mots français empruntés à la langue tupy-guarany.* Les Missions catholiques, t. LI, 1919, p. 405-406, 417-418, 429-431, 441-442.

UHLE (Max). *Los aborígenes de Arica.* Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile, 1re année, n° 1, 1916.

VIGNATI (Milciades Alejo). *Los restos de industria humana de Miramar.* Buenos Aires, 1919, 54 p.

V. F. *La fabrication de la fécule chez les Indiens péruviens.* La Nature, Paris, 1914, n° 2143, p. 80.

WISSLER (Clark). *The American Indian : an introduction to the anthropology of the New World.* New York, 1917, XIII-435 p.

YELLOWTAIL (Robert). *An address in defense of the rights of the Crow Indians, and the Indians generally, before the Senate committee on Indian affairs.* The American Indian magazine, Cooperstown, t. VII, n° 3, 1919, p. 130-138.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XI.

NOUVELLE SÉRIE.

MÉMOIRES.

Pages.

BARNETT (Anna). Quelques observations sur le tissage des tissus péruviens... 135
— A propos des cushmas péruviennes... 137
BOURDE DE LA ROGERIE (H.). Lettre du curé de la colonie française des îles Malouines... 243
CRÉQUI-MONTFORT (G. de) et RIVET (P.). Linguistique bolivienne. La langue Mobima... 183
— Contribution à l'étude de l'archéologie et de la métallurgie colombiennes (avec la collaboration de H. Arsandaux)... 525
GENNEP (Arnold van). Études d'ethnographie sud-américaine... 121
GUILLEMIN-TARAYRE (E.). Le grand temple de Mexico... 97
— Les temples de l'Anahuac (Conclusion)... 501
HESTERMANN (Ferd.). Die Schreibweise der Pano-Vokabularien... 21
KOCH-GRÜNBERG (Theodor). Ein Beitrag zur Sprache den Ipuriná-Indianer... 57
KUNIKE (Hugo). Die Phonetik der Karaiá-Sprache... 139
HADIN (Paul). The relationship of Huave and Mixe... 489
RIVET (P.). Cf. CRÉQUI-MONTFORT (G. de) et VILLIERS DU TERRAGE (M. de)
ROCHERAUX (H.). Les Indiens Tanchos et Pedrazas... 513
SAPIR (Edward). Southern Paiute and Nahuatl; A study in Uto-Aztekan. Part II... 443
SCHALCK DE LA FAVERIE (A.). La Révolution américaine et la Révolution française... 385
VIGNAUD (H.). L'Américanisme et la Société des Americanistes... 1
VILLIERS (Marc de). L'établissement de la province de Louisiane... 33
VILLERS DU TERRAGE (M. de) et RIVET (P.). Les Indiens du Texas et les expéditions françaises de 1720 et 1721 à la « Baie Saint-Bernard »... 493
WALLE (Paul). Les voyages, découvertes et aventures de M. Savage Landor au Brésil... 247

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 novembre 1913... 229
— 2 décembre 1913... 232
— 6 janvier 1914... 234
— 3 février 1914... 237

Séance du 3 mars 1914 240
— 7 avril 1914 242
— 5 mai 1914 593
— 5 juin 1914 595
— 1er avril 1919 599
— 6 mai 1919 609
— 3 juin 1919 612
Liste des membres de la Société des Américanistes de Paris, au 1er janvier 1914 I

NÉCROLOGIE.

Paul Ehrenreich (P. Rivet) 245
Adolphe-François-Alphonse Bandelier (H. Vignaud) 246
Charles Wiener (R. Verneau) 249
Alfred Russell Wallace (H. Vignaud) 251
Orestes Araújo (P. Rivet) 617
P. Berthon (Capitan) 618
Henri Beuchat (P. Rivet) 619
Raphael Blanchard (Capitan) 621
Émile-Jacques-Yvon-Marie, baron de Borchgrave (P. Rivet) 622
Alexander Francis Chamberlain (H. Vignaud) 624
Charles-Félix-Hyacinthe Gouhier, comte de Charencey (P. Rivet) 625
Claude-Joseph-Désiré Charnay (Capitan) 629
Maurice Faure (P. Rivet) 631
Federico Gonzalez Suarez (P. R.) 632
James Gordon Bennett (H. Vignaud) 634
Baron Hulot (H. Froidevaux) 635
Teobert Maler (Capitan) 636
Sir Clements Markham (H. Vignaud) 637
G. Maspero (Capitan) 639
Léon Poutrin (P. Rivet) 640
Frederic Ward Putnam (H. Vignaud) 643
Joseph Deniker (P. Rivet) 644

BULLETIN CRITIQUE.

ANTHROPOLOGIE.

Ambrosetti (J. B.) *Nuevos restos del hombre fósil argentino* (P. Rivet) 259
Chervin (Arthur). *Aymaras and Quichuas : a study of Bolivian anthropology* (Dr Poutrin) 257
Giuffrida-Ruggeri (V.). *Schéma d'une classification des Hominidés actuels* (P. Rivet) 255
— *L'uomo attuale Una specie colletiva* (P. R.) 295
Hrdlička (Aleš). *The derivation and probable place of origin of the North American Indians* (Dr Poutrin) 255
— *A report on a collection of crania and bones from Sorrel Bayou, Iberville Parish, Louisiana* (Dr P.) 256

Marelli (Carlos A.). *Contribución á la craneología de las primitivas poblaciones de la Patagonia (observaciones morfobiometricas)* (P. Rivet)..... 261
Rouma (Georges). *Les Indiens Quitchouas et Aymaras des hauts plateaux de la Bolivie* (P. R.)..... 258
Tello (Julio C.). *Prehistoric trephining among the Yauyos of Perú* (Dr Poutrin)..... 257
Torres (Luis María). *Los primitivos habitantes del Delta del Paraná* (P. Rivet)..... 260

ARCHÉOLOGIE.

Abbott (Charles Conrad). *Ten years diggings in Lenápé land, 1901-1911* (Ch. A. Martin)..... 263
Barnett (Anna). *Quelques observations sur les petites têtes de Teotihuacán* (P. Rivet)..... 276
— *Quelques amulettes préhistoriques en pierre de Teotihuacán (environs de México). Comparaisons européennes* (P. R.)..... 276
Batres (Leopoldo). *Descubrimientos y consolidación de los monumentos arqueológicos de Teotihuacán* (P. R.)..... 275
Boas (Franz). *Archaeological investigation in the valley of Mexico by the international School, 1911-1912* (Dr Poutrin)..... 272
Booy (Theodoor de). *Certain kitchen-middens in Jamaïca* (Dr P.)..... 269
Borchgrave (Émile de). *Description de trois plaques d'or trouvées dans la Colombie* (P. Rivet)..... 284
Breton (A. C.). *A stone implement of early type from Ancon, Perú* (Dr Poutrin)..... 289
Capitan. *Quelques caractéristiques de l'architecture maya* (P. Rivet)..... 280
Coelho Gomes Ribeiro (J.). *Anthropomorphic stone figure from Iguape, Brazil* (Dr Poutrin)..... 293
Fewkes (Walter J.). *Porto-Rican elbow-stones in the Heye Museum, with discussion on similar objects elsewhere* (Dr P.)..... 270
Gamio (Manuel). *Arqueología de Atzcapotzalco, D. C., México* (P. Rivet)..... 272
— *Unidad cultural en Teotihuacán* (P. R.)..... 273
Gancedo (Alejandro). *Hallazgo arqueológico en Tafí del Valle, provincia de Tucuman, República argentina* (P. R.)..... 291
Heger (Franz). *Altertümer der Diaguitas* (Dr Poutrin)..... 290
Hervé (G.). *Inventaire des antiquités indigènes de Saint-Domingue (partie française) à la veille de la Révolution* (Ch. A. Martin)..... 269
Hewett (Edgar L.) *The excavation of Quirigua, Guatemala, by the School of american archaeology* (Dr Poutrin)..... 283
Huntington (Ellsworth). *Guatemala and the highest native american civilization* (Dr P.)..... 282
Jochelson (Waldemar). *Scientific results of the ethnological section of the Riabouschinsky expedition of the imperial russian geographical Society to the Aleutian islands and Kamchatka* (Dr P.)..... 262
Joyce (Thomas A.). *Mexican archaeology, an introduction to the archaeology of the Mexican and Mayan civilisations of pre-spanish America* (M. de Périgny)..... 271
— *The Weeping God* (Dr Poutrin)..... 278
— *The clan-ancestor in animal form as depicted on ancient pottery of the peruvian coast* (Dr P.)..... 287

LEHMANN (Walter). *Die Archäologie Costa Ricas* (Ph. Marcou) 283
MACCURDY (George Grant). *Shell gorgets from Missouri* (Dr Poutrin) 266
MAUDSLAY (Alfred H.). *A note on the position and extent of the great temple enclosure of Tenochtitlan, and the position, structure and orientation of the teocalli of Huitzilopochtli* (Dr P.) 274
MENA (Ramón). *Arqueología mexicana. Mixcoatl y el Quecholli* (P. Rivet) 276
— *Monografías de arqueología nacional. Asiento grande de Tezcatlipoca?* (P. R.) 277
MOORE (Clarence B.). *Some aboriginal sites in Louisiana and Arkansas* (Dr Poutrin) 267
ORR (Rowland B.). *Pre-columbian copper in Ontario* (Dr P.) 265
PALMA (Ricardo). *Huacos antropomorfos mutilados del Perú* (P. Rivet) 286
PEABODY (Charles). *A summary of the archaeology of Trenton, New Jersey, U. S. A.* (Dr Poutrin) 264
RICKARDS (Constantino J.). *Sinopsis de un vaso pintado de la civilización mixteca* (P. Rivet) 277
SANTA CRUZ (Joaquín). *Los indígenas del Norte de Chile antes de la conquista española* (P. R.) 291
SAVILLE (Marshall H.). *Precolumbian decoration of the teeth in Ecuador* (Dr Poutrin) 285
SELER (Eduard). *Similarity of design of some Teotihuacan frescoes and certain mexican pottery objects* (Dr P.) 273
— *Ueber einige ältere Systeme in den Ruinen von Uxmal* (Ch. A. Martin) 280
SELER-SACHS (Cœcilie). *Die Reliefscherben von Cuicatlan und Teotitlan del Camino* (Ch. A. M.) 274
SIMOENS DA SILVA (D. A. E.). *Points of contact of the prehistoric civilization of Brazil and Argentina with those of the Pacific Coast countries* (Dr Poutrin) 292
STOEPEL (K. Th.). *Archaeological discoveries in Ecuador and Southern Colombia during 1911, and the ancient stone monuments of San Agustin* (Dr P.) 285
TOZZER (Alfred M.). *A preliminary study of the prehistoric ruins of Nakum, Guatemala* (Dr P.) 279
UHLE (Max). *Die Muschelhügel von Ancon, Perú* (Dr P.) 288
— *Tabletas de madera de Chiuchiu* (P. Rivet) 291
VELEZ LOPEZ (Lizardo R.), *Las mutilaciones en los vasos antropomorfos del antiguo Perú* (P. R.) 286
WICKENBURG (Eduard). *Ollantai-tambo und Pisac, Peru* (Ch. A. Martin) 289
WINCHELL (N. H.). *L'homme primitif dans le Kansas* (P. Rivet) 265
WINTEMBERG (W. J.). *The archaeology of Blandford township, Oxford county, Ontario* (Dr Poutrin) 266

ETHNOGRAPHIE.

AMBERGA (Jerónimo de). *Estado intelectual, moral y económico del Araucano* (P. Rivet) 310
BLEYER (George Clark). *Ueber die Anthropophagie prähistorischer Ureinbewohner des Hochplateau's von Santa Catharina in Brasilien* (Dr Poutrin) 315
CALLEGARI (G. V.). *Conoscenze astronomiche degli antichi Peruviani* (P. Rivet). 307
CURRIER (C. W.). *A brief sketch of a few sources for the ecclesiastic history of spanish America in the early colonial period* (Dr Poutrin) 297

FORBIN (V.). *Ethnographie mexicaine* (Ch. A. Martin)..... 299
FRIČ (A. V.). *Onoenrgodi-Gott und Idole der Kal'ureo in Matto-Grosso* (Ch. A. M.)..... 318
GAGNON (Alphonse). *Notes sur les sauvages du Canada* (P. Rivet)..... 294
GÉNIN (Auguste). *Notes sur les danses, la musique et les chants des Mexicains anciens et modernes* (Ch. A. Martin)..... 300
GUEVARA (Tomas). *Las últimas familias i costumbres araucanas* (P. Rivet)..... 311
HARDENBURG (W. E.). *The Putumayo. The devil's paradise* (Dr Poutrin)..... 312
HARRINGTON (M. R.). *A visit to the Otoe Indians* (Dr P.)..... 296
HEGER (Franz). *Eine weitere neue Serie von Oelbildern, welche die Mischungsverhältnisse der verschiedenen Rassen in Mexico zur Darstellung bringt* (Dr P.)..... 303
JAMES (George Wharton). *Poetry and symbolism of the Indian basketry* (Dr P.). 294
KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Bericht über eine Reise durch Brasilisch-Guyana zum Orinoko* (Ch. A. Martin)..... 313
— *Zwei Märchen der Taulipang-Indianer* (Ch. A. M.)..... 314
LOWIE (Robert H.). *Societies of the Crow, Hidatsa, and Mandan Indians* (Ph. Marcou)..... 297
MASON (J. Alden). *The Tepehuán Indians of Azqueltán* (Dr Poutrin)..... 302
MAYNTZHUSEN (F. C.). *Ueber Gebräuche bei der Geburt und die Namengebung der Guayaki* (Dr P.)..... 320
NAVARRO (Juan). *Los Guaimies de Panama* (P. Rivet)..... 306
NUTTALL (Zelia). *Certain manuscripts relating to the history of México, and the missing text of the Magliabecchi M S., in the national Library, Madrid* (Dr Poutrin)..... 299
PANHUYS (L. C. van). *The heathen religion of the Bush-Negroes in Dutch Guiana* (Dr P.)..... 314
— *Development of ornament amongst the Bush-Negroes in Surinama* (Dr P.)..... 314
PAREDES (M. Rigoberto). *El arte en la Altiplanicie (Folk-lore)* (P. Rivet)..... 309
PEPPER (Geo. H.). *An indian shrine* (Dr Poutrin)..... 298
PIETSCHMANN (Richard). *Some account of the illustrated chronicle by the Peruvian Indian, D. Felipe Huaman Poma de Ayala* (Dr P.)..... 308
PREUSS (K. Th.). *Die magische Denkweise der Cora-Indianer (Jalisco, México)* (Ch. A. Martin)..... 301
RAMIREZ CASTAÑEDA (Isabel). *El Folk-lore de Milpa Alta, D. F., México* (P. Rivet)..... 304
ROQUETTE-PINTO (E.). *Os Indios Nhambiquára do Brasil central* (P. R.)..... 318
SAPPER (Karl). *Das tägliche Leben der Kekchi-Indianer* (Ch. A. Martin)..... 304
SCHMIDT (Max). *Die Paressi-Kabiši. Ethnologische Ergebnisse der Expedition in den Quellen des Jauru und Juruena im Jahre 1910* (Ch. A. M.)..... 315
SHOTRIDGE (Louis et Florence). *Indians of the Northwest* (Dr P.)..... 295
SILVA (Enríque). *A tribu Goiá* (P. Rivet)..... 315
TOZZER (Alfred Marston). *A spanish manuscript letter on the Lacandones, in the archives of the Indies at Seville* (Dr Poutrin)..... 305
VALCARCEL (Luis E.). *Kon, Pachacamac, Uiracocha* (P. Rivet)..... 309
VERGARA Y VELASCO (Francisco Javier). *La religión chibcha* (P. R.)..... 306

LINGUISTIQUE.

Beyer (Hermann). *Ueber die mythologischen Affen der Mexikaner und Maya* (Dr Poutrin) 324
Boas (Franz). *Phonetics of the Mexican language* (Dr P.) 323
Bowditch (Charles P.). *The numeration, calendar systems and astronomical knowledge of the Mayas* (Ph. Marcou) 327
Capistrano de Abreu (J.). *Rã-txa hu-ni-ku-t, a lingua dos Caxinaúas do rio Ibuaçu affluente do Muru (prefeitura de Tarauacá)* (P. Rivet) 333
Clark (J. Cooper). *The story of « Eight Deer » in Codex Colombino* (Dr Poutrin) 323
Cuevas (Mariano). *Algunos documentos de la colección Cuevas* (P. Rivet) 325
Frachtenberg (Léo J.). *Contributions to a Tutelo vocabulary* (Dr Poutrin) 322
— *Coos texts* (Dr P.) 322
Gordon (G. B.). *The book of Chilam Balam of Chumayel* (Dr P.) 330
— *An unpublished inscription from Quirigua, Guatemala* (Dr P.) 331
Gates (William E.). *Concepts linguistiques dans l'Amérique ancienne* (P. Rivet) 326
Hagar (Stansbury). *The houses of rain and drought in the Codex Vaticanus 3773* (Dr Poutrin) 324
Henning (P. A. E.). *Sobre los años Ben, Eznab, Akbal, Lamat de los Mayas* (P. Rivet) 326
Jochelson (Waldemar). *The Aleut language and its relation to the Eskimo dialects* (Dr Poutrin) 320
Lehmann (Walter). *Einige Probleme des central-amerikanischen Kalenders* (Dr P.) 329
Martínez Hernandez (Juan). *La creación del mundo según los Mayas* (P. Rivet). 330
Michelson (Truman). *Contributions to Algonquian grammar* (Dr Poutrin) 322
Oliveira (J. Feliciano de). *The Cherentes of Central Brazil* (Dr P.) 333
Outes (Felix F.). *Sobre las lenguas indígenas rioplatenses. Materiales para su estudio* (P. Rivet) 334
— *Vocabularios inéditos del Patagón antiguo* (P. R.) 334
Panhuys (L. C. van). *A few observations on carib numerals* (Dr Poutrin) 332
Preuss (K. Th.). *Das Verbum in der Sprache der Cora-Indianer* (Dr P.) 323
Prince (J. Dyneley). *Grammar and glossary of the Tule language of Panama* (Dr P.) 331
Seler (E.). *Der Bedeutungswandel in den Mythen des Popol Vuh. Eine Kritik* (Ph. Marcou) 325
Tello (Julio C.). *Arawak (Fragmento de linguística indígena sudamericana)* (P. Rivet) 332
Thalbitzer (William). *Four skraeling words from Markland (Newfoundland) in the saga of Erik the Red* (Dr Poutrin) 321
Uhlenbeck (C. C.). *De conjunctief-achtige modi van het Blackfoot* (Ph. Marcou) 321

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Babcock (William H.). *Early Norse visits to North America* (H. Vignaud) 335
Bensaude (Joaquim). *Histoire de la science nautique portugaise* (H. V.) 650

BENSAUDE (Joaquim). *L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes* (H. V.) 341
BORCHGRAVE (Émile de). *La Flandre et le Groenland au IXe siècle* (P. Rivet) .. 337
BOWMANN (Isaiah). *Results of an expedition to the central Andes* (Dr Poutrin) .. 351
Cartas de Bolivar, 1799 à 1822 (H. Vignaud) 344
CHAGNY (André). *François Piquet « le Canadien »* (M. de Villiers) 651
CORNEY (B. Glanvill). *The reale of Don Manuel de Amat, Viceroy of Perú* (Dr Poutrin) 344
De reis van Jan Cornelisz. May naar de ijszee en de amerikaansche Kust, 1611-1612 (Ph. Marcou) 338
DESPREZ (Paul). *Impressions sur la vie politique et économique du Chili* (Ch. A. Martin) 354
HENDERSON (Junius), cf. HEWETT (Edgard Lee).
HEWETT (Edgard Lee), HENDERSON (Junius), ROBBINS (Wilfrid William). *The physiography of the Rio grande valley, New Mexico, in relation to Pueblo culture* (Dr Poutrin) 347
LEGRIN. *Note sur Jean Nicolet, interprète voyageur au Canada (de 1618 à 1642)* (Ch. A. Martin) 343
MEDINA (J. T.). *Fray Diego de Landa, inquisidor de los Indios en Yucatan* (P. Rivet) 342
MORICE (R. P.). *Exploration de la rivière Bulkley* (Ch. A. Martin) 346
O'KELLY DE SALWAY. *Francisco de Miranda* (P. Rivet) 345
PANHUYS (L. C. van). *Recent discoveries in dutch Guiana* (Dr Poutrin) 350
PASO Y TRONCOSO (F. del). *División territorial de Nueva España en el año 1636* (P. Rivet) 343
REYES (Rafael). *Las dos Américas. Excursión por varios paises de las dos Américas; su estado actual; su futuro* (P. R.) 346
ROBBINS (Wilfrid William), cf. HEWETT (Edgard Lee).
SANCHEZ (Manuel Segundo). *Bibliografía venezolanista* (C. Villanueva) 345
SCHRADER (F.). *Les lois de préservation aux États-Unis* (Ch. A. Martin) 354
SCHULLER (Rodolfo R.). *Acerca del « Yslario general » de Alonso de Santa-Cruz* (H. Vignaud) 338
SIMART (Th.). *Le crépuscule d'une légende. Quelques notes sur les rapports entre Toscanelli et Christophe Colomb* (H. V.) 355
VILLANUEVA (Carlos A.). *La monarquía en América. La Santa Alianza* (J. Humbert) 357
VILLIERS (Marc de). *Histoire de la Fondation de la Nouvelle-Orléans (1717-1722)* (Henri Froidevaux) 647
WALLE (Paul). *Les dix républiques sud-américaines au début de 1914* (Ch. A. Martin) 349
— *La Bolivie et ses mines* (Ch. A. Martin) 351

BIBLIOGRAPHIE.

RIVET (P.). Bibliographie américaniste 1914-1919 677

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

L'origine du cheval américain (P. Rivet) 361
Le Popol vuh et l'État de Xibalba (de Charencey) 366

Deux conférences de M. James H. Hyde (Ch. A. Martin) 368
Les précurseurs de Jacques Cartier (1497-1534) (Ch. A. M.) 371
Lettres inédites de Humboldt (P. R.) 372
Les indigènes de l'Alaska (Dr Poutrin) 372
Handbook of Indians of Canada (Dr P.) 373
Géographie de la Basse-Californie (P. R.) 373
Encyclopaedie van Nederlandsch-West-Indië (P. R.) 374
Une description de México de la fin du XVIIIe siècle (P. R.) 374
L'itinéraire du voyage de Don Garcia Hurtado de Mendoza aux provinces des Coronados et Ancud (P. R.) 375
The Quaterly Journal of the Society of American Indians (Dr P.) 375
Boletin de historia y antigüedades (P. R.) 376
Boletim do Museu Gœldi (P. R.) 376
Actes de la XVIIIe session du Congrès international des Américanistes (P. R.) 377
XIXe Congrès international des Américanistes (2e session) (P. R.) 377
XIVe session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (P. R.) 378
IIIe Congrès international des Études historiques (Dr P.) 378
Nouvelles de l'expédition Stefánnson (P. R.) 378
Découvertes du Pr. K. Th. Preuss en Colombie (P. R.) 379
L'expédition du Muséum de Pennsylvania dans le bassin de l'Amazone (Dr P.) 380
Retour du Dr Hamilton Rice (Dr P.) 380
Nouvelles de M. E. Nordenskiöld (P. R.) 381
Un monument en l'honneur de Champlain (P. R.) 382
Distinctions honorifiques (P. R.) 382
Prix Bonaparte-Wyse (Dr P.) 382
Sommaires de « France-Amérique » (Articles de fonds) 383
Le P. Le Jeune, S. J., au portage du Témiscouata (1633-1634) (H. Froidevaux) 653
Le bi-centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans (H. F.) 656
Cap Chate (H. F.) 657
Encore l'homme tertiaire dans l'Amérique du Sud (E. Boman) 657
Explorations archéologiques de M. Eric Boman dans la République Argentine (P. R.) 664
Loi sur la protection des antiquités nationales en République Argentine (E. B.) 667
Museo nacional de México (P. R.) 668
Museo nacional de San Salvador (P. R.) 668
Les Musées du Brésil et de la République argentine (E. B.) 669
Nouveaux centres d'études américanistes (P. R.) 670
La Cultura latino-americana (P. R.) 671
Forschungs-Institut für Völkerkunde (P. R.) 671
Le XXe Congrès international des Américanistes (R. Verneau) 671
Retour du Dr Karsten (P. R.) 672
Retour du Pr. K. Th. Preuss (P. R.) 673
Départ du Dr Vergne pour le Pérou (P. R.) 673
Distinction honorifique (P. R.) 673

Prix Loubat (P. R.) 673
Prix Thérouanne (P. R.) 674
Colección de libros y documentos, referentes á la historia del Perú (P. R.) 674
Le Dr Max Uhle en Équateur (P. R.) 676

Table des matières du tome XI 741

ILLUSTRATIONS.

Instruments et armes des indigènes de la Loüisiane 43
Ancienne Nouvelle-Orléans 48
La Nouvelle-Orléans 49
Ipuriná *Manise* (Rio Ituxí) 58
Ipuriná *Mapéu* (Rio Ituxí) 59
Ipuriná *Mapérañke* (Rio Ituxí) 61
Ipuriná-Kind *Náli* (*Nári*) (Rio Ituxí) 63
Symboles de Huitzilopochtli sous la forme du Colibri 101
Le Teocalli du grand Temple de México restitué en plan et en élévation 103
Plan actuel de l'emplacement du grand Temple de México 105
Plan du grand Temple de México restitué d'après les textes 107
Plan du grand Temple de México, d'après un manuscrit de Sahagun 109
Position du temple au milieu de Temixtitlan 112
La porte sud, dite « del Relox » 113
Les Teocallis de l'Anahuac au 4000e 119
Principe du tissage aux cartons 125
Serrure de bois à chevilles de la Bolivie, vue de face ; à gauche, verrou (*Musée ethnographique de Neuchâtel*) 131
Serrure bolivienne, profil (*Musée ethnographique de Neuchâtel*) 132
Figure schématique montrant à un fort grossissement les divers modes d'assemblage des fils de trame et de chaîne dans beaucoup de tissus péruviens 133
Le Temple de Xochicalco 510
Indien Tunebo 515
Indienne Tunebo 515
Objets des Indiens Tunebos 516
Armes, ustensiles et pièges des Tunebos 518
Moulin à sucre et maisons des Tunebos 520
Objet en *tumbaga* de Colombie, après reconstitution 535
Vase en *tumbaga* de Colombie 535
Figurine à tympanum de Colombie 535
La falaise de Miramar. Relèvement du Dr Santiago Roth 661

CARTES.

Carte de Bolivie indiquant l'emplacement des Mobima 184
Carte du littoral de la Louisiane et du Texas 405
Littoral de la région de l'ancienne baie Saint-Bernard 408

PLANCHES HORS TEXTE.

I. Appareil à tisser des îles Nissan (*Musée ethnographique de Leyde*).
Fragment de sangle aymara moderne, Bolivie (*Musée ethnographique de Neuchâtel*).
Appareil à tisser des bracelets des Indiens Campas, Pérou (*Collection Im Obersteg*).
II. Métier à tisser des bandes ou ceintures des Indiens Camacans, Brésil oriental (*Musée ethnographique de Neuchâtel*).
III. Carte de la baie Saint-Louis ou Saint-Bernard (Matagorda), 1720.
IV. Partie d'une carte de Devin comprenant la baie Saint-Bernard (actuellement Galveston).
V-XIII. Objets en métal de Colombie.

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

E
51
S68
n.sér.
t.11

Société des américanistes
de Paris
Journal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY